HAL
open science

Histoire politique des royaumes du Sud-Sindjar à l'époque amorrite (XIXe-XVIIe siècle avant notre ère)

Benjamin Vollemaere

To cite this version:

Benjamin Vollemaere. Histoire politique des royaumes du Sud-Sindjar à l'époque amorrite (XIXe-XVIIe siècle avant notre ère). Histoire. Université Charles de Gaulle - Lille III, 2016. Français. NNT : 2016LIL30009 . tel-01408797

HAL Id: tel-01408797

https://theses.hal.science/tel-01408797v1

Submitted on 13 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Lille III - Charles De Gaulle
École doctorale Sciences de l'Homme et de la Société
Laboratoire HALMA - UMR 8164

Thèse en vue de l'obtention du grade de docteur
Sciences de l'Antiquité
Spécialité Histoire du Proche-Orient ancien
Présentée par :

M. Vollemaere Benjamin

Histoire politique des royaumes du Sud-Sindjar à l'époque amorrite (XIXe-XVIIe siècle avant notre ère)

Tome 1
Texte.

Thèse préparée sous la direction de
Mme Dominique PARAYRE et M. Denis LACAMBRE
Soutenue le 26 janvier 2016

Membres du jury :

Grégory Chambon, Maître de conférences HDR, Université de Brest (rapporteur)
Denis Lacambre, Maître de conférences, Université de Lille 3 (co-encadrant)
Dominique Parayre, Professeur émérite, Université de Lille 3 (directrice)
Nele Ziegler, Directrice de recherche HDR, CNRS (rapporteur)

Remerciements

Je tiens en premier lieu à remercier ma directrice de thèse, Mme Dominique Parayre, qui a accepté depuis sept ans déjà d'encadrer mes travaux de recherche et n'a eu de cesse de me communiquer son enthousiasme pour mes travaux et sa passion pour le Proche-Orient. Je lui témoigne également ma gratitude pour m'avoir donné l'opportunité de travailler sur son chantier de fouille à Tell al-Nasriyah, et de découvrir et d'apprécier, à cette occasion, cette Syrie que je ne connaissais que par les textes.

Ma plus profonde reconnaissance va à M. Denis Lacambre, co-encadrant de mes recherches, qui m'avait suggéré d'étudier le royaume de Kurdâ lors de mes années de Master, puis qui m'a encouragé à étendre mes travaux à l'ensemble du Sud-Sindjar avec cette thèse de Doctorat. Pour les heures qu'il a pu passer à encadrer et orienter mon travail, à relire mes épreuves et à me conseiller, ce travail est également le sien.

Je remercie naturellement les membres du jury, pour avoir accepté dans des délais courts de lire et de juger le travail de cinq années.

Il me faut également exprimer ma reconnaissance à M. Martin Sauvage, ingénieur d'étude à Paris X-Nanterre, pour m'avoir fourni le fond de carte nécessaire à la réalisation de la cartographie jointe à cette thèse.

Je souhaite également exprimer mes remerciements aux institutions qui m'ont généreusement accueilli durant mes années doctorales. Ils s'adressent en premier lieu à l'équipe du laboratoire HALMA pour leur accueil, leurs réponses et les nombreuses opportunités qui m'ont été offertes en son sein. Ma gratitude va également à l'équipe de l'École Doctorale pour avoir, avec patience, résolu les nombreuses formalités administratives auxquelles je ne me serais jamais fait. Je souhaite également remercier l'UFR des sciences historiques, artistiques et politiques de l'Université Lille 3 pour m'avoir donné la possibilité d'enseigner et de partager mes recherches. Enfin, c'est à l'Université Lille 3 qu'il faut que j'adresse mes remerciements pour ses excellentes conditions

d'accueil durant les onze années que j'y aurais passé.

À titre plus personnel, mes remerciements vont en premier lieu à ces doctorants de Lille 3, Alexandru, Alice, Aurélien, Caroline, Delphine, Denis, Émilie, Mathieu, Marie, Oubayda, Pauline, Rémi et Rodolphe (entre autres bien sûr) qui par leur présence, leurs conseils et leur soutien m'ont, de bien des manières, apporté l'énergie nécessaire à ce long marathon. Un grand courage à eux pour l'achèvement de leurs travaux.

Ma gratitude va également à la famille et aux amis qui ont sans jugement subi les errements et l'humeur du doctorant. Elle va notamment à tous ceux qui m'ont relu et corrigé avec patience et pertinence. Je manque de place pour tous les citer, ils en seront vite récompensés.

Mes derniers remerciements, mais non les moindres, vont enfin à l'équipe de la Bibliothèque Universitaire, pour avoir répondu à mes incessantes demandes, et à celles du Florès et de la Brasserie des 3 Lacs, pour m'avoir nourri pendant ces cinq années.

Introduction

« Une fois arrivé au faîte de la renommée, on s'y maintient à grande peine et l'on y descend plus vite qu'on y est monté »

Macrobe, Saturnales. II, 7,9

L'époque dite « amorrite », nouveau nom donné par Dominique Charpin pour remplacer les qualifications « Isin-Larsa » et « paléo-babylonienne » que l'on conférait traditionnellement à la période comprise entre la chute de la IIIème dynastie d'Ur en 2002 avant notre ère et la fin de la Ière dynastie babylonienne en 1595[1], a fait l'objet ces dernières années de plusieurs ouvrages de synthèse. Dominique Charpin et Nele Ziegler ont publié en 2003 un premier essai sur l'histoire politique constitué à partir des archives du royaume de Mari, la célèbre cité de l'Euphrate[2]. Centrée sur cette dernière, cette synthèse couvrait alors une période d'une soixantaine d'années, depuis le règne de Yahdun-Lîm, à la fin du XIXe siècle, jusqu'à la destruction du palais par Hammu-rabi de Babylone en 1762. L'année suivante est parue une synthèse plus ambitieuse issue d'une collaboration entre Dominique Charpin, Marten Stol et Dietz Otto Edzard. Si Dominique Charpin abordait à nouveau le champ de l'histoire politique[3], il quittait ce qu'il appelait le « mariocentrisme » pour étendre son étude à l'ensemble du Proche-Orient durant les quatre siècles de cette période[4]. Les deux autres auteurs abordaient respectivement les questions économiques et sociales d'une part, religieuses et littéraires d'autre part.

Nous aurons l'occasion de rappeler à quel point ces synthèses sont nécessaires, si provisoires soient-elles. Il demeure toutefois que leurs propos portèrent essentiellement sur les grandes puissances de l'époque, celles qui ont joué les premiers rôles dans ces événements mais également et surtout celles dont les écrits ont pu parvenir jusqu'à nous. Pourtant, comme l'indique Bertrand Lafont :

> « Il n'y a sans doute jamais eu, dans toute l'histoire du Proche-Orient, des origines à nos jours, autant de royaumes dans cette région qu'à ce moment là. »[5]

Qu'en est-il dès lors de nos connaissances sur ces autres royaumes amorrites qui, moins puissants, apparaissent dans l'ombre de Mari, de Babylone ou d'Ešnunna ? Ceux qui ne nous ont pas livré leurs archives, ou si peu, et qui, par conséquent, n'ont que peu partagé leur propre interprétation de cette histoire ? En réalité, nos connaissances les concernant n'ont fait que progresser. Nous le devons en premier lieu à la multiplication des travaux archéologiques qui, pour des raisons diverses, ont porté sur des régions jusque-là peu explorées, en marge des grandes capitales d'Assyrie et de Basse-Mésopotamie, et ont pu mettre au jour les vestiges de plusieurs de ces petites entités politiques. La publication croissante des textes cunéiformes issus de la fouille de

1 - Charpin 2004b, p. 38.
2 - Charpin et Ziegler 2003.
3 - Charpin 2004b.
4 - Charpin 2004b, p. 27.
5 - Lafont 2001, p. 214.

Mari mais aussi la découverte de nouveaux corpus ont également contribué à attirer sur ces royaumes l'attention des historiens. De nombreuses contributions se sont ainsi portées sur un personnage, sur un nom de ville ou sur un événement singulier[6]. Progressivement, ils ont permis d'avoir une visibilité de plus en plus nette sur ces royaumes jusqu'à permettre, pour certains d'entre eux, une localisation relative, l'établissement de la succession de leurs rois ou une meilleure compréhension de leur place dans ce « concert des nations ». À ce titre, la Haute-Djéziré ou Haute-Mésopotamie est certainement la partie du Proche-orient où les progrès ont été les plus importants notamment grâce aux informations apportées par les archives de Mari. L'espace que nous nous proposons d'étudier dans cette thèse est l'un des sous-ensembles de cette Haute-Mésopotamie.

Au nord-ouest de l'Irak, non loin de la frontière avec la Syrie, s'étend un massif montagneux appelé Djebel Sindjar. Celui-ci se présente comme une barrière séparant les plaines du bassin du Habur au nord et la steppe de la Djéziré qui descend progressivement jusqu'au lit de l'Euphrate. Immédiatement au sud de ce massif montagneux s'étend une série de plateaux, longue d'une cinquantaine de kilomètres et large d'une vingtaine, encadrée au nord par la montagne, au sud par la steppe, à l'est et à l'ouest par deux fleuves, respectivement le Tigre et le Habur. C'est dans cet espace, que l'on nommera ici Sud-Sindjar, que naquirent et se développèrent plusieurs royaumes sous l'impulsion de populations amorrites.

Historiquement, ce Sud-Sindjar n'a jamais réellement marqué son temps, même si, nous le verrons, il porte les traces d'une histoire riche et longue. Il n'a jamais été le foyer d'une civilisation millénaire comme ont pu l'être les régions de Sumer et d'Akkad ou l'Assyrie. Il est d'ailleurs important de souligner que le terme de Sud-Sindjar, tel que nous l'utiliserons ici, ne répond qu'à une définition géographique et qu'il n'a en aucun cas d'origine historique. Contrairement à l'Ida-Maraṣ ou au Zalmaqum qui se définissent à la fois comme ensemble géographique et politique à l'époque amorrite, il n'existe pas de terme contemporain de nos textes pour définir l'espace ainsi délimité. Le terme Šaggar, dont dérive directement le nom actuel de Sindjar, est bien attesté mais il n'est que la désignation d'un élément toponymique particulier, la montagne du Sindjar, et ne définie pas l'espace ici étudié dans son ensemble. La dénomination de cette sous-région de la Haute-Mésopotamie est donc entièrement artificielle. Il est notable d'ailleurs qu'elle ne présente aucune unité politique à l'époque amorrite, elle est alors divisée en plusieurs royaumes et en deux sous-ensembles, le Numhâ et le Yamutbal, que nous nous chargerons de définir.

6 - Nous pouvons évoquer en ce sens deux contributions parmi les premières à porter sur les royaumes du Sindjar, celle d'Olivier Rouault intitulée « Andarig et Atamrum » (Rouault 1970) et celle de Maurice Birot, « Simahilânê, roi de Kurdâ » (Birot 1976).

Présentation générale des sources

Ainsi, l'objet de cette étude est de présenter une synthèse de nos connaissances sur le milieu du Sud-Sindjar et sur son histoire politique à l'époque des dynasties amorrites. En ce sens, notre ambition était, d'une part, de rétablir et d'explorer l'histoire très riche de cette période en centrant notre attention sur les royaumes du Sud-Sindjar, puis de chercher à définir la place qu'ils occupèrent dans un monde basculant d'un morcellement politique extrême à une polarisation autour d'un nombre de plus en plus réduit de grands royaumes.

Toutefois, il est primordial de préciser que notre capacité à construire cette histoire est encore largement déterminée par la nature et la provenance de nos sources et s'il est un fait que nous ne manquerons pas de rappeler tout au long de cette thèse, c'est que les entités politiques du Sud-Sindjar n'ont elles-même livré que peu d'informations.

Les travaux archéologiques dans le Sud-Sindjar

En ce qui concerne les recherches archéologiques, il nous faut souligner que les plateaux du Sindjar n'ont, jusqu'à aujourd'hui, que peu reçu d'attention, contrairement aux régions considérées comme les berceaux de la civilisation mésopotamienne, la Basse-Mésopotamie et l'Assyrie, ou à d'autres plus récemment explorées, comme le bassin du Habur ou la vallée de l'Euphrate. De même, la période du Bronze Moyen, périodisation archéologique contemporaine de l'époque amorrite, n'a pas été celle qui attira immédiatement et le plus l'attention.

Le premier à avoir porté un intérêt que l'on pourrait qualifier de scientifique sur cet espace fut l'archéologue anglais Seton Lloyd. En 1938, il entreprit la prospection de nombreux sites autour du Djebel Sindjar[7]. La problématique de cette mission était alors de faire le lien entre les fouilles archéologiques dans le bassin du Habur et celles effectuées dans la vallée du Tigre. Il attira immédiatement l'attention sur le potentiel archéologique du Sindjar et notamment sur l'intérêt de deux de ces sites, Tell al-Rimah et Tell Khoshi. Le premier d'entre eux fut fouillé dans les années 1960 par l'équipe de David Oates, diligentée par la *British School of Archaeology in Iraq*. On y découvrit d'importants vestiges du Bronze Moyen, donc de l'époque amorrite[8]. Parallèlement, une autre équipe dirigée par Julian E. Reade, entreprenait la fouille d'un site voisin, Tell Taya, où furent mis au jour d'importants vestiges datant de la seconde moitié du IIIe millénaire[9]. Soulignons

7 - Lloyd 1938.
8 - Pour les comptes-rendus de ces campagnes à Tell al-Rimah, publiés dans la revue *Iraq*, voir Oates 1965, 1966, 1967, 1968, 1970 et 1972.
9 - Reade 1968, 1971 et 1973.

également le travail de la mission archéologique soviétique de Nikolaï Y. Merpert et Rauf M. Munchaev sur le site de Yarim Tepe, à quelques kilomètres de la ville de Tell Afar, qui entre 1969 et 1971, étudia les installations agricoles du VIe millénaire[10]. Il faut ensuite attendre 1989 pour qu'une nouvelle mission, dirigée par Christine Kepinski, entreprenne une première visite de Tell Khoshi[11]. Toutefois, en raison de la situation géopolitique de l'Irak au début des années 1990 puis après 2003, ces travaux ne dépassèrent pas les étapes préliminaires. Nous aborderons plus en détail les résultats de ces différentes missions, ainsi que celles qui furent menées autour du Sindjar, lorsqu'il s'agira de déterminer ce que celles-ci nous apportèrent pour la compréhension de la géographie historique de cette sous-région[12]. Ce qu'il nous faut souligner immédiatement est la conséquence du fait que cet espace ait été si peu exploré. Car si intéressants que furent les vestiges exhumés au cours de ces travaux, les découvertes épigraphiques restèrent quant à elles relativement limitées.

La documentation épigraphique

Avant de présenter les sources écrites mises à contribution dans cette thèse, il n'est pas inutile de rappeler quelques éléments généraux sur la documentation d'époque amorrite. Dominique Charpin en décrit la nature dans sa synthèse sur l'histoire politique :

> « Il s'agit d'abord d'une documentation entièrement épigraphique. Entendons par là qu'il n'y a pas eu de transmission continue de textes, copiés de manière ininterrompue jusqu'à nous, comme c'est le cas des sources littéraires de l'Antiquité classique, ou des livres qui composent la Bible. »[13]

Et lui-même de préciser, dans le même ouvrage :

> « Les sources à notre disposition pour écrire une histoire politique peuvent être rangées en deux catégories principales : les inscriptions royales et les documents d'archives. »[14]

Les inscriptions royales sont les seuls documents auxquels nous pouvons conférer un caractère « historiographique ». On y inclut les noms d'années des rois, commémorant par une brève

10 - Merpert et Munchaev 1973, voir également Yoffee et Clark 1993, p. 73-257.
11 - Kepinski 2001 et 2008.
12 - Cf. ci-dessous, Première partie, § 2.1.1.
13 - Charpin 2004b, p. 39.
14 - Charpin 2004b, p. 45.

formule un événement important de l'année précédente, des listes royales établissant la succession des rois sur les trônes de certains royaumes, et des inscriptions commémoratives écrites à l'occasion de certaines grandes réalisations[15]. Nous n'aurons en réalité qu'un usage limité de ce type de documentation, l'essentiel de nos informations provenant de ce second ensemble documentaire que forment les documents d'archives.

À l'époque amorrite, ceux-ci se déclinent en trois types de documents : les textes juridiques, les documents économiques et les lettres. Contrairement aux inscriptions royales qui furent écrites dans le but de commémorer ou de transmettre, les archives sont avant tout des documents d'usage, conservés, triés et organisés dans un but pratique. En ce sens, l'un des avantages de cette documentation est qu'elle est par essence « objective » dans le sens où elle n'a pas fait l'objet d'une réécriture réfléchie *a posteriori*.

Nous n'avons pas souhaité faire ici une analyse approfondie et critique de ces sources écrites. Nous renvoyons en ce sens à la présentation des sources écrites dans la synthèse de Dominique Charpin et Nele Ziegler qui aborde les apports, les manquements et les difficultés de chaque type de documents d'archives[16]. Par ailleurs, nous reviendrons sur les différents aspects de cette documentation et les problèmes rencontrés dans les introductions de parties, en fonction des problématiques abordées dans chacune d'entre elles. Toutefois, s'il est un caractère de cette documentation qu'il faut immédiatement souligner, il s'agit de la provenance de nos documents au regard du sujet de cette thèse.

En effet, une majorité des textes que nous utiliserons ici provient de royaumes situés hors du Sud-Sindjar alors que cet espace n'a, pour l'instant, livré que peu de sources écrites.

Les archives de Tell al-Rimah

En ce qui concerne les découvertes épigraphiques locales, le site de Tell al-Rimah, abritant l'ancienne Qaṭṭarâ, nous a légué le corpus le plus important. Les différents chantiers ouverts sur le site livrèrent ainsi quelques 350 lettres et documents administratifs d'époque amorrite[17]. Une majorité d'entre eux, environ 250 textes, appartient aux archives de la reine Iltani et fut découvert dans les salles VI et XIV du palais de la ville basse. À ceux-ci, il faut ajouter dix-huit tablettes faisant partie des archives du roi Hadnû-rabi, ainsi qu'une série d'empreintes de sceaux appartenant

15 - La plus connue de ces inscriptions est certainement le « Code de Hammu-rabi ».

16 - Charpin et Ziegler 2003, p. 13-18. Voir également l'étude de Dominique Charpin intitulée : « L'historien face aux archives paléo-babyloniennes », disponible sur le site www.digitorient.com (consultée dernièrement le 04/09/2014). Voir enfin les remarques dans Lafont 2001, p. 215, n. 11, qui énumère certaines difficultés auxquelles nous sommes directement confrontés, et présente une bibliographie d'articles consacrés à la lecture critique de ces sources.

17 - La publication définitive de ce corpus a eu lieu en 1976 dans Dalley *et al.* 1976. Une thèse, d'A.-I. Langlois, que je n'ai pu consulter, a porté sur la réédition de cette documentation.

à plusieurs rois et fonctionnaires du royaume. Dans et autour d'un temple mis au jour sur l'acropole furent découvertes 70 tablettes supplémentaires. Ces documents sont intéressants pour plusieurs raisons. Certains d'entre eux offrent ainsi des parallèles avec d'autres corpus, notamment avec celui de Mari dont nous parlerons ensuite, alors que d'autres se situent chronologiquement dans des périodes peu documentées jusqu'alors. Ils ont permis également de confirmer la localisation sur ce site de l'une des grandes capitales du Sud-Sindjar, en l'occurrence la ville de Qaṭṭarâ. Toutefois, contrairement à des archives royales, ce corpus n'a qu'un intérêt limité pour une étude politique. La très grande majorité de ces documents fut ainsi rédigée à des époques où la ville n'était déjà plus la capitale du royaume mais simplement l'un de ses centres administratifs. S'ils nous livrent en ce sens de nombreuses informations sur la gestion et l'administration du royaume, ils ne contiennent que peu d'informations sur les contextes régionaux et internationaux.

Les autres archives du Sud-Sindjar

Les seuls autres documents épigraphiques mis au jour dans le Sud-Sindjar furent deux tablettes découvertes sur le site de Tell Taya[18]. À Tell Khoshi, où nous supposons trouver une autre grande capitale régionale, la ville d'Andarig, seuls des travaux préliminaires aux fouilles ont eu lieu, par conséquent aucun document n'y a été découvert. De même, le site de Balad Sindjar, où se trouve probablement la ville de Kurdâ, n'a jamais accueilli de travaux archéologiques.

Ainsi, comme nous l'avons indiqué, la plupart des documents écrits sur lesquels nous nous appuieront proviennent en réalité de royaumes situés à l'extérieur de cet espace et parfois de sites très éloignés de celui-ci, au moins d'un point de vue strictement géographique.

Les archives de Mari (= Tell Hariri)

À ce titre, l'ensemble documentaire le plus remarquable est celui excavé lors des fouilles du Grand Palais Royal de la ville de Mari. La richesse de ce corpus d'un point de vue strictement quantitatif n'est plus à démontrer puisque ces archives forment à elles-seules la moitié du corpus actuellement disponible pour la période amorrite. Ce qu'il faut souligner, c'est la qualité des informations qu'elles contiennent dans le cadre de notre sujet.

Notre chance est que les royaumes du Sindjar furent intégrés pendant une partie de l'époque amorrite dans la zone d'influence de Mari. C'est donc au titre des intérêts que Mari détenait et défendait dans le Sindjar que cette documentation porte un si grand nombre d'informations à même

18 - Elles sont inventoriées sous les numéros TA 2100 et TA 2101, voir Reade 1973, p. 173-175.

de répondre au sujet de cette thèse. Les textes économiques et administratifs témoignent ainsi de séjours des rois du Sindjar à Mari, des allées et venues de messagers et de diplomates ou encore des cadeaux envoyés à ces royaumes ou reçus par eux. Nous disposons également d'un grand nombre de lettres envoyées par des fonctionnaires représentants occasionnellement ou de manière permanente les intérêts mariotes à l'intérieur des royaumes du Sindjar et dans les royaumes voisins. Elles font écho à des affaires très diverses, parfois anecdotiques et d'autres fois encore très obscures, mais ont invariablement un très grand intérêt pour nous. Paradoxalement, assez peu de lettres envoyées directement par les rois du Sindjar au roi de Mari furent retrouvées dans le palais[19]. Il est probable que la plus grande partie de cette correspondance fut emportée par les soldats babyloniens lorsque ceux-ci conquirent la ville en 1762[20].

Les archives de Tell Leilan

Nous pouvons également nous appuyer sur un autre corpus, édité très récemment[21], celui exhumé dans le palais oriental de la ville basse de Tell Leilan, un site situé à une soixantaine de kilomètres au nord du Sindjar et fouillé à partir de 1979 par l'université de Yale. Composées d'environ 200 lettres et de plusieurs centaines de documents administratifs, ces archives que nous devons aux trois derniers rois de la ville de Šehnâ ont comme principal intérêt de nous permettre d'apprécier la facture d'une documentation royale issue de l'une de ces petites entités politiques de Haute-Mésopotamie. En ce sens, ces archives doivent être identiques à celles que nous nous attendrions à trouver dans les capitales du Sindjar. Elles nous apportent également un témoignage différent de celui que nous livrent les archives de royaumes plus lointains, mettant particulièrement en lumière la complexité des relations entre ces petits entités politiques du bassin du Habur et du Sindjar. Un autre lot d'archives, composé cette fois de quelques 650 tablettes, a également été découvert en 1991 dans un palais au nord de la ville basse[22]. Si l'existence de ce palais présente un intérêt certain du fait de son occupation par Qarnî-Lîm, un roi d'Andarig, l'une des capitales du Sindjar, le contenu de ces archives l'est moins en ce qui nous concerne puisqu'il s'agit essentiellement d'une documentation administrative relative à la production et à la distribution de bière.

Enfin, nous serons amenés occasionnellement à utiliser des documents issus de corpus de textes moins importants, provenant de divers sites du Proche-Orient. Certains abordent pour des

19 - Les échanges entre le roi de Mari et ses vassaux sont compilés dans Kupper 1998.
20 - Charpin 1995.
21 - La documentation épistolaire du palais oriental de la ville-basse de Tell Leilan est éditée dans Eidem 2011. La documentation administrative de ce même palais est publiée dans Vicente 1991 et Ismail 1991.
22 - La documentation de ce second palais est présentée, à titre provisoire, dans Van de Mieroop 1994.

raisons diverses un aspect ou un autre de l'histoire du Sindjar, d'autres nous aiderons à établir les contextes historiques ou géographiques.

Autres archives retrouvées à proximité du Sud-Sindjar

Il faut enfin mentionner deux sites proches du Sindjar où furent également découverts des documents d'époque amorrite.

Il s'agit d'abord de Tell al-Hawa, situé à proximité du wadi Murr, au nord-est du Djebel Sindjar. Sur ce site, un seul document fut découvert[23].

Nous pouvons évoquer également l'unique tablette retrouvée à Tell Qala'at al-Hadi, un site proche de Tell Leilan[24]. Sur chacun de ces deux sites, les tablettes ont été trouvées hors contexte archéologique.

Indépendamment des caractères internes de ces sources écrites et en tenant compte de leur provenance, plusieurs remarques générales s'imposent pour comprendre les limites que celles-ci imposent au traitement du sujet.

En premier lieu, le champ chronologique de cette documentation demeure très inégal et ne permet pas pour l'instant d'avoir une visibilité continue et uniforme sur l'ensemble de la période amorrite. Notre principal corpus de textes, les archives de Mari, couvre ainsi une période d'environ 50 ans, depuis le règne de Yahdun-Lîm à Mari, vers 1810 avant notre ère, jusqu'à la destruction de cette ville par le roi de Babylone en 1762. Les archives d'Iltani, retrouvées à Tell al-Rimah, portent sur quelques années seulement, que nous pouvons situer après la chute de Mari[25]. Enfin, les archives du palais oriental de Tell Leilan sont contemporaines de la fin du règne de Hammu-rabi de Babylone et du début du règne de son successeur, Samsu-iluna. Elles documentent ainsi quelques années vers 1750 avant notre ère. Les sources textuelles ne sont donc réellement abondantes que pour quelques dizaines d'années sur les quatre siècles de l'époque amorrite. Au contraire, certaines périodes sont encore entièrement dans l'ombre. La situation en Haute-Mésopotamie pendant les deux premiers siècles de cette période nous est ainsi entièrement inconnue. C'est également le cas pour la période comprise entre la fin des archives de Tell Leilan, vers la fin du XVIIIe siècle, et la chute de Babylone, en 1595. Enfin, il est important de noter que la couverture documentaire des soixante années les mieux connues est également très déséquilibrée. Alors que l'époque du règne de Zimrî-Lîm à Mari, entre 1775 et 1762, est extrêmement bien documentée, la période comprise entre

23 - Il est publié dans George 1990, p. 41-42.

24 - Celle-ci est pour la première fois publiée dans Meijer 1986, p. 44-45. Elle est rééditée dans Durand 1987e puis Eidem 1988.

25 - Pour la datation des archives d'Iltani, cf. ci-dessous, deuxième partie, § 9.2.1.1.

la fin des archives d'Iltani et le début des archives de Tell Leilan, soit entre 1755 et 1750, ne l'est pas du tout. Ainsi, nous sommes tenus de rétablir cette histoire en ayant que de brefs instantanés sur la situation, entre 1810 et 1750, avec des transitions plus ou moins assurées et quelques intrusions tentantes mais risquées avant et après ces dates.

Considérer la provenance de nos sources est également déterminante pour comprendre ce qu'il est possible d'aborder et ce qui ne l'est pas dans l'histoire politique de ces royaumes.

C'est d'abord notre capacité à explorer l'ensemble des champs d'étude attaché au domaine de l'histoire politique qui se trouve remise en cause par nos sources. Si nous avions justifié le choix d'une histoire politique parce que celle-ci est la seule possible en l'état actuel de notre documentation, ces mêmes sources imposent certaines restrictions quant à l'établissement de cette histoire. Avec peu de sources locales, nous ne disposons ainsi que de très peu d'informations sur la politique intérieure de ces royaumes. Les seuls événements locaux qui nous ont été transmis à l'heure actuelle sont ceux qui attirèrent l'attention des rédacteurs de ces textes. Ainsi, il est à craindre que certains événements capitaux pour l'un de ces royaumes ne soient pas évoqués du fait qu'ils n'eurent pas d'incidence en dehors de celui-ci. De la même manière, les structures politiques et administratives de ces entités ne sont pas toutes documentées de la même manière. Si certaines personnalités, notamment les rois et certains membres des élites locales, sont bien connues soit parce qu'elles entrèrent directement en relation avec ceux qui écrivirent nos sources, soit parce qu'ils étaient suffisamment influents pour mériter leur attention, d'autres acteurs essentiels, ceux de la vie religieuse, sociale ou économique ne sont pas du tout documentés. En ce sens, les événements évoqués et les réalités décrites dans nos textes concernent surtout les relations extérieures de ces royaumes et leur politique à une échelle régionale et internationale, dès lors que celles-ci intéressèrent les royaumes qui émirent nos sources.

L'absence d'archives royales provenant des réalités politiques du Sindjar limite également la possibilité de dépeindre les événements avec un « point de vue local ». Même si à quelques occasions la parole est donnée à des acteurs locaux, notamment dans les lettres envoyées par les rois du Sindjar et conservées par le roi de Mari, une grande partie des informations qui nous sont transmises sont passées au préalable par le spectre d'un regard étranger. Si l'attention qui fut portée sur cette région par ceux qui écrivirent ces textes nous livrent des informations nombreuses et variées, il ne faut pas oublier qu'ils ne transportent qu'un point de vue qu'il est, de plus, rarement possible de confronter à des sources locales.

Présentation de la démarche de recherche

En considérant l'ambition de cette thèse et les restrictions imposées par nos sources, la structure de cette étude devait répondre à ce qu'il nous semble être quatre principales pistes de lecture.

La première d'entre elles est d'ordre géographique, il s'agit du rétablissement de la géographie historique de cet espace, c'est-à-dire de l'identification des caractères géographiques du Sud-Sindjar à l'époque amorrite. En ce sens, la présentation du cadre géographique dans cette introduction a volontairement été réduite à une simple localisation du Sud-Sindjar. La description du milieu physique ainsi que l'analyse de la géographie humaine et politique, qui auraient pu faire l'objet d'un travail indépendant du fait de leur importance pour la compréhension des faits historiques, seront ainsi abordées dans une première partie. On ne peut toutefois la considérer comme introductive. Elle n'a pas simplement pour but de poser un décor pour l'étude des faits historiques. Au contraire, dans un milieu partagé entre massif montagneux, plaines et espaces steppiques, les conditions topographiques et climatiques, au regard des contraintes qu'elles imposent, sont sans aucun doute déterminantes pour comprendre les logiques qui ont conduit à l'implantation humaine au sud du Sindjar ainsi qu'aux divisions politiques que nous pouvons y observer. Ces réalités géographiques permettent d'abord d'expliquer l'attractivité de cet espace pour des populations en voie de sédentarisation, elles expliquent également en grande partie la place qu'occupa cette sous-région à l'échelle de la Mésopotamie. En l'état actuel de nos connaissances, il paraît également difficile d'entreprendre une analyse des faits historiques sans aborder en premier lieu la question de la géographie politique. Il nous faut ainsi justifier la situation des nombreux toponymes que la documentation écrite évoque mais que l'archéologie n'a pas encore permis de localiser avec certitude. La situation géographique des grandes capitales est aujourd'hui bien établie mais, certains débats subsistant encore, il n'est pas inutile de réaborder cette question. De nombreux autres noms de lieux, villes ou villages, doivent également être cartographiés pour comprendre les événements portés par les textes. Enfin, il nous faut définir et situer deux autres réalités souvent évoquées dans nos sources, le Numhâ et le Yamutbal. Ces deux termes, qui semblent avant tout avoir une valeur géographique, définissant ainsi deux territoires, recouvrent manifestement une notion plus complexe, en désignant également des réalités sociales et politiques qu'il nous faudra découvrir et mettre en relation avec les royaumes à proprement parler.

En ce qui concerne l'étude historique, ce sont trois pistes de recherche que nos sources nous

permettent d'emprunter. Celles-ci répondent à trois échelles géographiques : une échelle locale, que nous définirons comme interne à chacune des structures politiques du Sud-Sindjar, une échelle régionale, qui considère à la fois le Sud-Sindjar comme espace et la Haute-Mésopotamie comme région dans laquelle il s'intègre, et enfin une échelle « internationale » qui recouvre le Proche-Orient en général et la Mésopotamie en particulier.

En considérant d'abord l'échelle locale, les principaux traits à déterminer relèvent de l'organisation interne de ces royaumes. Il s'agit de définir les pouvoirs politiques exerçant au sein des entités du Sud-Sindjar et de comprendre les rapports qu'ils entretiennent entre eux. L'un des points fondamentaux à ce titre est la question de la séquence des règnes. Malgré déjà de très grands progrès, il semble que certains points soient encore discutables. Au regard des faits présentés en seconde partie, certaines passations de pouvoir dans l'un ou l'autre de ces royaumes méritent ainsi d'être reconsidérées, nous amenant à redessiner les arbres généalogiques de ces dynasties royales. Si la question de la légitimité du roi sur son trône a déjà été questionnée pour cette époque[26], il paraît intéressant également d'explorer cette notion à la lumière des exemples que fournissent des royaumes aussi instables politiquement que ceux du Sud-Sindjar. Malgré les restrictions imposées par nos sources, il nous a également semblé possible d'identifier certains autres acteurs de la vie politique dans ces royaumes. Il s'agit en premier lieu des « Anciens », une forme de pouvoir collectif dont la place semble importante au sein de ces royaumes. À leur sujet, de nombreuses questions restent ouvertes auxquelles nous ne pouvons avoir la prétention de répondre de manière définitive. En analysant les occurrences de ces hommes, nous chercherons tout de même à définir leurs prérogatives et à comprendre leurs rapports avec l'institution royale. Parce que les royaumes qui émirent nos textes les avaient pour ennemis ou pour alliés, notre documentation met également en valeur les armées de ces royaumes. Étudier leur manifestation et déterminer leur importance semble utile d'une part pour comprendre la place que cette institution occupa au regard de la société et des pouvoirs politiques, mais également pour percevoir l'influence et la force de ces royaumes.

Le second questionnement historique s'ancre dans la perspective d'une lecture régionale. La cohabitation de plusieurs entités politiques au sein d'un espace relativement peu étendu induit des relations particulières entre ces royaumes que nos sources dépeignent comme singulièrement complexes. Nous chercherons ainsi à définir les motifs de tensions, ou au contraire de rapprochements entre les royaumes du Sud-Sindjar, les modalités dans lesquelles s'opérèrent ces rapports et les conséquences de ces tensions. Malgré les limites choisies pour définir l'espace étudié, celui-ci n'en est pas pour autant cloisonné. Nous avons déjà précisé en ce sens que la construction

26 - Notamment Durand 2010b.

de cette sous-région dite « du Sud-Sindjar », est entièrement artificielle. Pourtant, nous ne pouvons comprendre la politique de chacun de ces royaumes sans l'intégrer dans un espace régional plus large, celui de la Haute-Mésopotamie. Les textes font ainsi largement écho de leurs ambitions dans d'autres parties de cette région, notamment vers le bassin du Habur, et de leurs relations avec les entités politiques qui s'y développèrent. Les mêmes questions se posent alors pour expliquer pourquoi et comment les rois du Sud-Sindjar intervinrent hors de ce que nous pourrions considérer être le cœur de leur royaume, mais également quelles furent les conséquences de leur interventionnisme.

Enfin, la dernière échelle de lecture que nous allons devoir considérer est celle de la Mésopotamie. Pour comprendre le rôle que jouèrent les royaumes du Sud-Sindjar dans l'histoire politique mésopotamienne, il nous faudra analyser la nature et l'évolution de leurs rapports avec ces royaumes que nous avions décrits comme « les grandes puissances » de l'époque. Nos sources présentent la période amorrite comme une époque de profonds changements, durant laquelle se succèdent des phases de morcellement entre plusieurs grandes zones d'influence et des périodes d'unification derrière un même pouvoir politique. Dans ce climat, le Sud-Sindjar semble avoir eu une place importante, en premier lieu en raison du rôle que jouèrent ou souhaitèrent jouer ces royaumes dans les événements « internationaux » mais également du fait des intérêts que manifestèrent ces grands royaumes pour cet espace. Notre ambition est en ce sens de centrer notre attention sur les royaumes du Sindjar pour comprendre comment ceux-ci vécurent ces bouleversements, comment ils s'adaptèrent à ce climat politique et comment ils s'en servirent pour leurs propres intérêts.

Afin d'explorer ces différentes questions, nous avons fait le choix dans un premier temps d'organiser et de présenter les événements historiques en suivant leur ordre chronologique. À ce titre et pour comprendre cette démarche, il faut rappeler que la documentation d'époque amorrite est essentiellement composée de textes d'archives et que leurs auteurs ne s'inscrivent pas dans une démarche historiographique. En ce sens, très peu de textes, notamment les lettres, sont datés. De même, les événements décrits ne sont que rarement replacés dans leur contexte, simplement parce que les destinataires de cette documentation étaient au fait de celui-ci. Avant donc d'entreprendre une analyse davantage thématique de ces événements, il nous fallait encore les dater et les ordonner les uns par rapports aux autres.

Rétablir la trame des événements doit conduire dans une dernière partie à une synthèse diachronique où seront abordées les différentes questions évoquées ci-dessus. Il s'agit en ce sens

d'extraire de la lecture chronologique les constances et les singularités de cette histoire, de percevoir l'évolution des événements et de la replacer dans un contexte historique plus large. Cette partie s'articulera autour de deux thèmes. En premier lieu, nous avons fait le choix de faire le point, malgré les limites de nos sources, sur les forces politiques locales. Dans un second chapitre, nous nous pencherons sur la politique extérieure de ces royaumes, celle qui détermina ou qui fut déterminée par les relations qu'ils entretinrent entre eux et avec les royaumes étrangers à la région. Il s'agit ainsi de définir le rôle qu'il faut leur accorder aux différents niveaux évoqués ci-dessus.

Première partie : Le Sud-Sindjar amorrite : cadre géographique

Il semble nécessaire avant d'entrer au cœur de l'exposé de présenter dans une première partie le milieu géographique dans lequel se situe notre travail. Il ne paraissait pas possible, selon nous, de faire l'histoire politique des royaumes situés au sud du Sindjar sans les inclure dans l'espace auquel ils sont attachés. Ainsi, si cette démarche se veut d'abord la définition des limites géographiques qui restreignent notre étude, elle doit également permettre la description du cadre dans lequel ont évolué hommes et institutions des principautés du Sud-Sindjar et des relations entre ces hommes et leur milieu. En somme, nous espérons dans cette première partie comprendre, d'une part, les implications des conditions géographiques sur l'histoire de la région et sur la formation de ces sociétés et, d'autre part, déterminer comment ces sociétés, ces hommes, investirent ce milieu, comment ils le perçurent et finalement comment ils interagirent avec.

Notre premier chapitre sera consacré à l'étude des conditions topographiques et climatiques. Nous y définirons un espace tripartite, incluant milieu montagnard, espace de plateau et plaine steppique, qui fait de cette région un espace singulier. Nous l'aborderons de manière à discuter dans un second temps des raisons de l'implantation humaine dans la région, des activités qui y sont possibles et de la place que le Sindjar tient, par conséquent, à l'échelle mésopotamienne.

Dans le second chapitre, nous entrerons dans le champ de la géographie historique. En somme, il s'agira de localiser dans cet espace, avec le recours des textes et de l'archéologie, les entités politiques dont cette thèse cherche à rétablir l'histoire.

Avoir choisi le Sud-Sindjar comme sujet d'histoire politique pose quelques problèmes lorsqu'il s'agit de le mettre en relation avec son milieu géographique. À ce titre, il nous faut formuler quelques remarques préliminaires.

Il faut noter d'abord que l'espace géographique et ses limites doivent ici être tracés artificiellement, comme nous l'avons déjà indiqué dans l'introduction générale. Il n'existe pas de terme contemporain dans nos archives délimitant ce milieu sur des considérations historiques comme nous pouvons trouver, à titre d'exemple, le Suhûm décrivant la moyenne vallée de l'Euphrate ou l'Ida-Maraṣ décrivant la partie centrale du Triangle du Habur au pied des montagnes du Taurus[27]. D'une certaine manière, avoir limité l'espace de recherche à cette zone risque de poser plusieurs problèmes d'adaptation entre les registres géographiques et historiques, principalement parce que cette région du Sud-Sindjar n'est pas considérée comme une région en tant que telle dans nos textes.

De même, la pertinence des limites géographiques choisies ne pourra pas toujours être

27 - Pour la présentation de la région du Suhûm, voir Lacambre 2006, p. 130-137. Pour une première définition de l'Ida-Maraṣ, voir Charpin 1990d, p. 117-118.

vérifiée. Ainsi, si notre étude des aspects physiques sera essentiellement consacrée à la partie sud du Sindjar, la fluctuation dans les dimensions des royaumes, au gré des événements politiques, amènera régulièrement à dépasser ces limites. Il ne faut pas oublier que nous sommes à une époque d'intenses échanges durant laquelle le mouvement est encore un mode de vie, et que les hommes habitant cette région sont constamment et de manières très diverses en contact avec les régions voisines. Bertrand Lafont énonçait déjà cette difficulté dans une définition plus générale des constructions politiques d'époque amorrite :

> « On aimerait bien sûr être en mesure de préciser les limites territoriales de ces nombreuses structures politiques que documentent les textes, notamment ceux de Mari. Mais la tâche est quasiment impossible, en particulier à cause du caractère éphémère de beaucoup de ces constructions et de la place des populations non sédentarisées. »[28]

En ce sens, définir des réalités politiques propres au Sud-Sindjar pourrait être malaisé. On perçoit toutefois entre les lignes des documents de cette époque des réalités concrètes et en premier lieu l'existence dans cette région de deux ensembles tribaux sur lesquels se sont greffés trois constructions politiques, sinon plus, relativement durables et surtout intimement liées entre elles et à leur milieu géographique. La difficulté sera de faire la part des choses entre ces différentes constructions inhérentes à l'implantation humaine en essayant de définir et de limiter ces réalités que sont les villes, les royaumes et les « pays » du Sud-Sindjar.

On aurait tendance à trop singulariser ce milieu par rapport aux régions voisines, ou à lui conférer une trop grande cohérence. En réalité, la meilleure définition géographique que nous pourrions donner à la région du Sud-Sindjar est celle d'un espace de transition séparant les plateaux de la Haute-Mésopotamie de la steppe de la Djéziré. Elle partagerait en ce sens certains traits avec ces deux milieux, s'y intégrant par certains aspects, s'en détachant par d'autres. Cette double identité du Sud-Sindjar se vérifie aussi bien dans la description de ses aspects physiques, que dans celle des réalités humaines ou politiques.

28 - Lafont 2000, p. 51.

1. Le milieu et les hommes dans le Sud-Sindjar amorrite

Dans un premier chapitre nous chercherons d'abord à dresser un tableau de cet espace en décrivant les aspects physiques généraux de son environnement. À partir des mêmes sources, il s'agira ensuite d'entrer dans le cadre de la géographie humaine. Il est encore difficile d'apprécier les réalités démographiques de cette région pour la période qui nous intéresse, cependant nous pouvons affirmer, au regard des nombreux vestiges d'installations humaines que la plaine porte encore et de l'ambiance livrée par les sources textuelles, que le Sud-Sindjar devait être densément peuplé dans la première moitié du IIe millénaire. Ces témoignages du passé tranchent en ce sens avec l'image que nous livrent les voyageurs du XIXe siècle de notre ère, décrivant des villages entiers ruinés ou en grande partie désertés[29].

Il s'agira également dans ce chapitre d'aborder les types d'activités rendus possibles par les conditions climatiques et topographiques propres à cette région et dont les textes nous livrent quelques témoignages. Nous chercherons dans un même temps à déterminer la place que le Sud-Sindjar occupait pour les communications à l'échelle de la Mésopotamie. De cette manière, nous espérons reconnaître les principales conditions qui ont motivé l'installation de communautés humaines dans cet espace.

1.1. La documentation disponible

Parce que la quasi-totalité des sources contemporaines de notre sujet d'étude sont des documents d'usage, nous ne disposons d'aucune description rationnelle et systématique du milieu physique et des conditions climatiques sur laquelle nous appuyer. De ces textes, y compris de la correspondance diplomatique, seuls quelques indices peuvent être tirés. Ils concernent par exemple sur les ressources naturelles disponibles, sur la qualité de l'approvisionnement en eau, ou encore l'abondance des récoltes. Isolés, ces seuls textes ne permettent pas de dépeindre convenablement et scientifiquement un tableau du paléoenvironnement du Djebel Sindjar et de ses environs. Dès lors ce sont vers d'autres données qu'il faut se tourner.

En considérant que le paysage et les conditions climatiques n'ont que peu changé en quatre millénaires, ce que nous montrerons ensuite, un premier ensemble d'informations peut être tiré des

29 - Forbes 1839, p. 415. Il décrit ainsi la ville de Balad Sinjar : « Sinjár, as it was called by the Arabs, or Singálí by the Kurds and Yezídís, was at one time the largest town or village here, and gives it names to the neighboring hills. What now remains of it, perhaps 80 houses, is situated on a small hill at the base of the mountain and edge of the desert : it formerly, however, when inhabited by Mohammedans, occupied a much greater space than at present, as it evident from the extensive ruins in the plain below. ». Voir également Layard 1849, p. 312 et ss.

observations directes, et souvent personnelles, livrées à toutes époques par diverses personnes ayant parcouru le Sindjar ou les régions adjacentes. Nous nous appuierons essentiellement sur quelques récits des voyageurs érudits du XIXe siècle, comme Austen Layard ou Frederick Forbes, ainsi que sur les observations fournies par certains archéologues ayant eu l'occasion de mener des travaux dans la région. Ces descriptions ont été pour nous d'une grande utilité pour entrevoir cet espace que les conditions politiques modernes rendent difficilement accessible et que, au demeurant, nous n'avons eu l'occasion de voir sinon depuis le côté syrien à l'occasion de travaux archéologiques à Chagar Bazar.

Ce premier ensemble doit être confronté à des données plus scientifiques. Il s'agit en premier lieu de celles livrées par la géographie moderne, qui nous procure les données concrètes et la terminologie adéquate à cette étude, mais également des travaux des historiens et des archéologues dont le but fut de reconstituer et de déterminer les données topographiques et climatiques des époques anciennes. À ce titre, il n'est pas inutile de revenir immédiatement sur les outils et les démarches diverses que ceux-ci mirent en place.

Nous pouvons mentionner en premier lieu le travail de René Dussaud qui, à partir des sources des époques classique et médiéval, reconstitua la topographie historique de la Syrie[30]. Dans une même optique, nous pouvons évoquer le travail de thèse de Louis Dilleman qui, en reprenant les textes classiques mais également des observations de terrain, dresse un portrait convaincant de la Haute-Mésopotamie entre le Ve siècle avant notre ère et le VIe siècle de notre ère[31]. Il est d'autant plus intéressant que ce type de démarche est encore difficile à exploiter pour le IIe millénaire avec les sources textuelles à notre disposition. On pourrait également mentionner, dans ces premières approches, les données récoltées dans les années 1930 par Antoine Poidebard concernant l'occupation romaine en Syrie du Nord, au moyen de prospections aériennes[32].

Concernant les travaux plus récents, nous pouvons évoquer les rapports des prospections régionales ou à grandes échelles entreprises depuis les années 1970 sur des sous-ensembles variés de la Haute-Mésopotamie. Celles-ci ont eu des objectifs divers mais une ambition commune, celle de livrer une étude approfondie du paysage archéologique de ces régions dans un cadre chronologique plus ou moins long. Naturellement ces démarches ont surtout amené à mieux définir la géographie historique de ces régions, et se sont surtout centrées sur l'implantation humaine dans les structures urbaines, elles feront à ce titre l'objet d'un développement plus approfondi en introduction de notre second chapitre consacré directement aux aspects historiques. Ce qui nous semble justifier le fait d'évoquer ces prospections ici est que, depuis maintenant deux décennies,

30 - Dussaud 1927. Un chapitre est consacré au bassin du Habur, l'auteur y inclut également la région du Sud-Sindjar.
31 - Dillemann 1962.
32 - Poidebard 1934.

accompagnant la description des sites eux-mêmes, ces études se sont de plus en plus intéressées à restituer l'environnement dans lequel ces sites ont évolué, qu'il s'agisse du milieu naturel lui-même ou des modifications de celui-ci par l'action anthropique (voies de communication, exploitations agricoles, canaux...).

En ce qui concerne la reconstitution de l'environnement naturel et du paléoclimat, des éléments intéressants ont pu être étudiés avec le concours des sciences de la terre, notamment la géomorphologie et l'archéobotanique. En premier lieu, l'étude d'échantillons de sols permet de reconstituer les variations environnementales sur de longues durées[33]. Ces travaux se sont multipliés ces dernières décennies, notamment autour de la thématique du changement climatique qui aurait touché le Proche-Orient au tournant du IIIe millénaire[34]. Ce type d'étude nous livre également des éléments intéressants sur l'évolution de la couverture végétale, du réseau hydrographique ou du régime des pluies aux époques anciennes. En ce qui concerne l'impact anthropique sur le paysage, Tony J. Wilkinson développa, utilisa et fit la promotion de plusieurs outils et techniques qui permettent selon lui de déterminer l'utilisation du milieu naturel par l'homme[35]. Le ramassage de tessons en dehors de sites et à grande échelle fut testé avec pour but de déterminer l'intensité et l'étendue de l'exploitation agricole du sol par l'homme[36]. Cette démarche devait permettre de déterminer les répartitions des terroirs agricoles autour des sites et donc de définir les politiques économiques de ces sociétés. L'utilisation de l'imagerie satellite, digne héritière des prospections aériennes, nous permet également de découvrir ce qui ne peut être vu au sol. Il s'agit notamment de ces fameuses « routes rayonnantes » ou *hollow ways,* des sillons furtifs à travers les paysages qui résulteraient d'une utilisation continue durant plusieurs millénaires de certains axes de communication autour des sites[37]. On considère aujourd'hui que ces routes rayonnantes pourraient représenter non seulement les dernières traces des voies de communication entre les cités mais également les chemins agricoles et les réseaux de canaux. Une difficulté demeure toutefois, celle de pouvoir distinguer leur utilisation pour chaque période.

La connaissance du paléoenvironnement de la Haute-Mésopotamie et de l'utilisation de cet environnement par l'homme est sortie considérablement enrichie du développement de ces

33 - Voir, pour la partie orientale de la Haute-Djéziré syrienne, les travaux de M.-A. Courty dans Lyonnet 2000, p. 8-11.

34 - Wossink 2009, p. 20 reprend la plupart de ces travaux et en résume les conclusions ; voir également Riehl et Deckers 2012.

35 - Wilkinson et Tucker 1995, p. 1-2, et Wilkinson 2002.

36 - Une série d'articles de T. J. Wilkinson dans le *Journal of Field Archaeology* concerne cette technique (par exemple Wilkinson 1989).

37 - L'imagerie satellite fut notamment utilisée pour l'étude des régions autour de Tell Leilan, Tell Hamoukar (Ur 2010, p. 43 et ss), Tell Beydar (Wilkinson 2000a) et Tell al-Hawa (Wilkinson et Tucker 1995, p. 24 et ss). Nous pouvons également citer l'étude de Mark Altaweel sur la région d'Aššur et des grandes capitales néo-assyriennes (Altaweel 2008).

nouvelles approches. Ces études ont également contribué à faire de l'archéologie hors-site une part essentielle de toute prospection archéologique. En somme la recherche tend aujourd'hui à modéliser non seulement l'occupation urbaine mais également le paysage contemporain de ces constructions politiques. Toutefois ces pratiques, mêmes si elles se multiplient, restent encore trop isolées et ne permettent pas de reconstituer pleinement la paléogéographie de la Haute-Djéziré à l'époque amorrite.

Notons par ailleurs que la région du Sindjar est encore en grande partie vierge de ce type de démarche à grandes échelles. Les seules prospections menées dans la région furent celles de Seton Lloyd en 1938[38], puis la prospection menée en 1989 par Christine Kepinski sur le site de Tell Khoshi, au sud de Balad Sinjar[39]. Ces deux études furent accompagnées d'observations sur le paysage et le climat actuel sur lesquelles nous pourrons nous appuyer, mais nous ne disposons pas d'une étude récente ayant pour objet l'ensemble du Sud-Sindjar. Il faut se tourner vers les prospections menées au-delà du Sindjar, notamment dans le Triangle du Habur, pour obtenir des données en terme d'occupation que nous pourrions considérer comme similaires à celles que nous devrions trouver dans notre région[40].

1.2. Géographie physique générale

La Mésopotamie est traditionnellement considérée comme une région de plaines et de plateaux, comprises entre deux fleuves, le Tigre et l'Euphrate, et descendant lentement et uniformément vers le Golfe Persique sous un climat semi-aride. On y distingue deux ensembles définis par leurs conditions topographiques et climatiques. Au nord, la Haute-Djéziré ou Haute-Mésopotamie est une région de plateaux, de piémonts, bénéficiant des conditions climatiques les plus favorables en raison de sa proximité avec la chaîne du Taurus. Au sud, entre l'actuelle Bagdad et le Golfe Persique, la Basse-Djéziré ou Basse-Mésopotamie est marquée par un paysage de plaine, dont la partie la plus fertile est celle où les deux grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate, se rejoignent. Entre ces deux ensembles s'étend une zone steppique s'étirant du nord au sud sur près de 150 kilomètres. Le Sindjar, compris entre la Haute-Mésopotamie et la steppe, fait figure de micro-région, comme une anomalie trop souvent oubliée des grandes descriptions géographiques modernes mais aussi très peu considérée dans la documentation cunéiforme à notre disposition. Marten Stol avait déjà constaté ce paradoxe :

38 - Lloyd 1938.
39 - Kepinski 2001 et 2008.
40 - En plus des rapports évoqués ici, voir également Lyonnet 2000, p. 5-6, et Ristvet 2005, p. 123-125.

> « It is striking that a conspicious mountain range like Jebel Sinjâr should occur so rarely in the cuneiform texts. It is one of the major landmarks of Mesopotamia. »[41]

Quoi de plus visible pourtant dans une région de plaine et de steppe qu'un ensemble montagneux abrupt, singulier, culminant à près de 1500 mètres d'altitude sur une largeur de 15 à 20 kilomètres, et dont les versants sont balafrés par des torrents serpentant ensuite dans la plaine jusqu'à se perdre dans la steppe. Ni véritablement espace de transition entre les plateaux et la steppe, ni espace clos et isolé, la région du Sindjar est souvent considérée, d'un point de vue climatique surtout, comme une copie du Triangle du Habur mais à échelle réduite[42]. En réalité, elle est une région multiple, empruntant agréments et désagréments des conditions topographiques et climatiques de ces piémonts montagneux comme de la steppe.

La région du Sud-Sindjar telle que nous l'étudierons prend donc la forme d'une bande située en partie en Syrie du Nord et surtout au nord-ouest de l'Irak, dans la province de Ninive. Elle est encadrée à l'est par la haute vallée du Tigre, et à l'ouest par le second affluent de l'Euphrate, le Habur. Au nord, par delà la barrière montagneuse dont nous allons parler, nous trouvons le très fertile Triangle du Habur, découpé par de nombreuses rivières, les wadis, descendant des montagnes du Taurus et se regroupant pour former le dit-affluent de l'Euphrate. Au sud, les plateaux cèdent rapidement la place à un vaste espace steppique, qui s'étend sur 150 kilomètres jusqu'au cours de l'Euphrate.

Le climat de cette région est semi-aride, avec un été long, chaud et sec du mois de mai au mois d'octobre, un automne doux en octobre et novembre, un hiver court et parfois très froid du mois de décembre au mois de février, puis un printemps tout aussi court de mars à avril. D'après les dernières études menées sur le sujet, les conditions climatiques actuelles correspondraient plus ou moins à celles qu'auraient connues l'époque amorrite. Arne Wossing a repris le dossier complexe du brusque changement climatique observé, grâce aux études paléoclimatiques, à travers le monde à la fin du IIIe millénaire avant notre ère. L'auteur nous livre à cette occasion les dernières données sur les reconstitutions du paléoenvironnement proche-oriental et distingue quatre phases entre le IVe et le IIe millénaire avant notre ère[43]. Au IVe millénaire, les données climatiques semblent très fluctuantes avec un climat plutôt humide ponctué par des périodes d'aridité. À partir du IIIe millénaire, le débit des wadis semble se stabiliser et la couverture végétale y fut manifestement plus

41 - Stol 1979, p. 80.
42 - Merpert et Munchaev 1973.
43 - Wossink 2008, particulièrement le chapitre 2.

importante qu'elle ne l'est aujourd'hui. Durant la phase suivante, la Haute-Mésopotamie comme l'ensemble du Proche-Orient connut un assèchement progressif qui ne se stabilisa qu'au début du IIe millénaire. À partir de cette date, nous entrons dans une quatrième phase correspondant à une nette amélioration, sans toutefois retrouver les conditions de la seconde phase, celles-ci correspondraient plus ou moins aux données climatiques actuelles. La période amorrite correspondrait donc à la fin de la phase III et au début de la phase IV décrites par Arne Wossink. On peut donc postuler sans trop de risques que les données actuelles, en terme de précipitations et de températures, correspondent à celles qu'ont connu les principautés amorrites[44].

Malgré des données parfois contradictoires, le régime des précipitations devait donc être compris en moyenne entre 250 et 350 mm d'eau par an, la grande majorité tombant entre les mois de novembre et d'avril, avec cependant des variations très importantes d'une année à l'autre[45]. Il n'est pas rare que plusieurs années soient marquées par la sécheresse, non seulement en raison de la diminution des précipitations mais également par l'assèchement consécutif du réseau hydrographique. Ces données font de cette région la limite sud du fameux « croissant fertile », une « zone de transition » selon l'expression de Francis Joannès entre pratique d'une agriculture sèche au nord de celle-ci et une agriculture nécessairement irriguée au sud[46].

Pour décrire la région du Sud-Sindjar, nous avons choisi de découper cette région en trois ensembles basés sur leurs caractéristiques topographiques. Nous distinguerons ainsi le massif montagneux, la plaine s'étendant à ses pieds au nord et au sud de celui-ci, et enfin la steppe qui marque la limite sud de notre région. Chacun de ces ensembles forme une unité géographique avec ses conditions climatiques et topographiques propres. L'unité morphologique de chacun de ces espaces est d'autant plus importante qu'elle a modelé ensuite l'implantation humaine, rendant possibles des activités dont la diversité fait du Sindjar l'une des régions les plus favorisées de la Haute-Mésopotamie, mais forgeant aussi un imaginaire dont l'importance est cruciale pour la compréhension des rapports sociaux et de l'organisation religieuse de cette région.

1.2.1. Le massif du Sindjar

> « Lorsqu'on approche de Hassake, l'horizon est barré par une ligne continue de hauteurs auxquelles on peut donner le nom de dorsale de Djéziré. C'est un

44 - Naturellement ces conclusions ne tiennent pas compte de l'action anthropique qui, en plusieurs millénaires, a eu un impact aussi bien sur la qualité du sol et du sous-sol que sur la couverture végétale, manifestement plus importante et diversifiée dans l'Antiquité qu'aujourd'hui.

45 - Ce sont les données décrites à Mossoul dans Altaweel 2008, p. 13 et Wilkinson et Tucker 1995, p. 7. Ils estiment que les données de la station de Mossoul peuvent être considérées comme représentatives de la Haute-Djéziré. Le Sindjar se trouve aujourd'hui à la limite des 400mm/an, selon Ishow 2003.

46 - Joannès 1992a, p. 2.

pli à grand rayon de courbure (30 km de large), qui réploie le Néogène et qui est affecté d'un vaste ensellement par où s'échappe le Habur. »

L'ensemble, ainsi décrit par Étienne de Vaumas en 1957[47], est cette chaîne de petits reliefs qui isole la Haute-Djéziré du désert syrien et de l'Irak. Suivant un axe ouest-est, ce pli formait manifestement un seul ensemble à une période antérieure à l'occupation humaine. Il fut ensuite coupé en deux parties distinctes par le cours du Habur. Le massif à l'ouest de celui-ci est appelé aujourd'hui Djebel Abd' el-'Aziz, à l'est, il s'agit du Djebel Sindjar proprement dit.

1.2.1.1. Morphologie

C'est naturellement à la partie orientale de ce pli que nous nous intéressons ici. Compris entre le Habur et le Tigre, ce dernier est plus haut et plus abrupt que son répondant oriental, il culmine à presque 1400 mètres d'altitude sur une largeur d'à peine une vingtaine de kilomètres, donnant l'illusion lorsque l'on se trouve à ses pieds d'une barrière infranchissable interrompant la déclinaison lente de la plaine. Si sa dénomination semble en faire un ensemble uni, il est en réalité multiple et on y distingue trois reliefs majeurs, qui sont respectivement, d'ouest en est, les Djebels Djéribé, Sindjar et Ishkaft. De ces trois montagnes le Sindjar demeure le plus impressionnant et le plus abrupt, il n'est praticable que par des sentiers escarpés. Le massif montagneux ne peut donc être traversé qu'entre ces trois ensembles, par la « passe de Chilouh » ou de « Bara », du nom des villages locaux, que Jean-Marie Durand a nommé pour notre époque « passe de Kasapâ »[48], entre le Djéribé et le Sindjar, ou par l'est entre le Sindjar et l'Ishkaft, passage que David Oates avait nommé « passe de Gaulat »[49].

Cet ensemble est prolongé à l'est par un ensemble de collines s'orientant parallèlement au cours du Tigre. Ce sont, du nord au sud, les Djebels Sâsân, Sheikh Ibrahim, Shanin, Jawan et Najma. Elles sont toutefois beaucoup moins élevées que la chaîne est-ouest, culminant au maximum à quelques centaines de mètres.

1.2.1.2. Hydrologie et climat

Bien qu'il y soit intégré, le Sud-Sindjar ne peut pas être examiné comme un simple

47 - De Vaumas 1957, p. 65.
48 - Durand 1997, p. 115.
49 - Oates 2005, p. 80.

prolongement des plaines syro-irakiennes. La présence du massif montagneux impose ici des conditions hydrologiques et climatiques particulières. On notera ainsi que le versant septentrional de la montagne, pourtant à la limite du Triangle du Habur, s'avère moins favorisé que le versant méridional[50]. Ce phénomène est relativement facile à expliquer : le massif agit ici comme une barrière pour les vents venus du Golfe Arabo-Persique. À la rencontre de cette barrière montagneuse, les vents humides se condensent et déversent leurs pluies sur les sommets et les plateaux sud. En conséquence, la plaine au nord se retrouve sous le vent et reçoit des précipitations faibles sinon nulles[51].

Cette rupture que représente la montagne est aussi révélée par les données climatiques. Le très symbolique isohyète des 250 mm de précipitations par an semble s'étendre un peu au sud de la ligne de crêtes du djebel, coupant la Mésopotamie en deux, entre une partie nord où la culture sèche est permise, et une partie sud où l'agriculture dépend des aménagements humains autour des réseaux hydrographiques. Mais ces données ne tiennent pas compte, semble-t-il, de l'anomalie provoquée par le massif et sont revues à la hausse lorsque l'on isole cette région. Les précipitations annuelles seraient plutôt de l'ordre des 350 mm voire 400 mm selon les données enregistrées par la station de Mossoul[52]. Plus localement, la région de Tell Afar et jusqu'au Tigre recevrait ainsi environ 350 mm de précipitations par an, tombant dans leur très grande majorité en hiver et au printemps[53].

Au cœur de l'hiver, la température peut être très basse, les sommets du Sindjar sont à cette époque de l'année presque systématiquement enneigés et il arrive qu'une couverture neigeuse drape localement et brièvement les plaines[54].

Cette montagne joue ainsi un rôle important pour l'approvisionnement en eau de la région, en premier lieu en raison de l'écran qu'elle forme pour les précipitations, mais aussi pour son rôle de réservoir. Il suffit d'observer la morphologie de cette montagne pour apercevoir les traces des innombrables rivières balafrant ses versants. Plus important encore semble être le réseau de rivières souterraines qui, lorsqu'elles ne remontent pas au pied de la montagne[55], demeurent à faible profondeur. On peut manifestement y accéder assez facilement par des puits sur la terrasse sud, et elles sont aujourd'hui massivement exploitées au moyen de pompes[56]. C'est également cette nappe

50 - Joannès 1992a, p. 2 et Durand 1990d, p. 12.
51 - Dillemann 1967, p. 64. Ces données ne trouvent toutefois pas leur répondant textuel. Ainsi, une ville située avec certitude au nord du Djebel Sindjar s'appelait Zunnânum, « l'endroit pluvieux », selon Durand 1997, p. 550, n° 353 (= *ARM* XIV 109), n. d.
52 - Wilkinson et Tucker 1995, p. 7.
53 - Wilkinson et Tucker 1995, p. 7.
54 - Wilkinson et Tucker 1995, p. 6.
55 - Layard (1849, p. 313) évoque, en août 1846, l'une de ses sources jaillissant de derrière un rocher et alimentant la plaine dans sa belle description de Tell Afar, vraisemblablement l'ancienne Karanâ.
56 - Dillemann 1962, p. 62 ; Kepinski 2001, p. 266.

phréatique qui aurait donné naissance au lac de Khatouniyé au nord-ouest du Djebel Djéribé[57].

1.2.1.3. Faune et flore de la montagne

En ce qui concerne la flore, les versants du Sindjar sont certes rocailleux mais néanmoins pourvus d'une végétation arborescente.

Marten Stol voit dans ce massif le milieu de vie d'arbres-*buṭumtum*, ce qu'il avait considéré être le terme akkadien pour le pistachier térébinthe[58]. Danielle Cadelli précise que c'est un arbre manifestement assez commun aux forêts irakiennes qui, en fonction des espèces, pouvait mesurer jusqu'à vingt mètres de haut[59]. Aujourd'hui les forêts de térébinthes sont presque inexistantes dans le Sindjar mais il ne fait nul doute que la couverture végétale devait y être plus importante dans l'Antiquité. Pour autant, il ne devait pas s'agir de forêts denses et uniformes mais plutôt d'une couverture clairsemée[60]. Frederick Forbes notait, pour sa part, que l'on pouvait trouver des chênes sur le versant nord du Sindjar, alors que la végétation du versant sud était plutôt composée d'arbustes et de baies[61].

Plusieurs textes des archives de Mari évoquent ces bois et leur exploitation par l'homme. À titre d'exemple, nous avons écho d'une expédition envoyée par le roi de Mari Zimrî-Lîm sur les versants du Djebel Djéribé à la recherche de bois. Le responsable de la mission, Hammû-Etar, écrivait au roi de Mari : « De plus, les arbres du Mont Murdi (= *Djebel Djéribé*) ne peuvent pas être coupés avec une hache-*nîtum* de bronze »[62]. La lettre de Mukannišum au roi de Mari Zimrî-Lîm, *ARM* XVIII 12 (= *LAPO* 16 141) nous montre également que le roi de Mari pouvait passer commande auprès des rois du Sud-Sindjar pour obtenir du bois-*kiškanum.* On ignore toutefois s'il s'agissait d'une pratique courante, la région du Sindjar n'étant ni la seule, ni la principale source d'approvisionnement en bois. D'ailleurs, la lettre *ARM* II 15 (= *LAPO* 16 61) indique qu'il était impossible, dans les environs immédiats de Kurdâ (= Balad Sindjar[63]), de trouver du bois en quantité suffisante pour la restauration du temple de Dagan. Il est vrai que le bois de térébinthe, très dur et de couleur noire, est surtout renommé en ébénisterie mais est d'un usage limité pour le gros œuvre. Le lieu d'approvisionnement traditionnel pour obtenir un bois en quantité suffisante restait à cette époque Karkemiš, centre de transit important situé dans la région du Haut-Euphrate. On

57 - De Vaumas 1957, p. 68.
58 - Stol 1979, p. 8-11 ; voir également Cadelli 1994, particulièrement p. 165.
59 - Cadelli 1994, p. 165-166.
60 - Reculeau 2011, p. 17 et 44.
61 - Forbes 1839, p. 422.
62 - *FM* II 88 : (14) *ù* giš-há kur *mu-úr-di* (15) *i-na ni-ti-im* zabar (16) *ú-ul in-na-ak-ki-ìs-ma*.
63 - Cf. ci-dessous, première partie, 2.2.1.3.

pouvait également en de plus rares occasions faire venir du bois depuis les lointaines forêts du Levant. Cette réalité est donc difficilement estimable à l'aune de nos textes, mais il semble que ce soit davantage pour les fruits de ces arbres que pour leur bois que les hommes s'aventuraient dans la montagne.

Les mêmes conclusions doivent malheureusement être tirées en ce qui concerne la faune. Bien que celle-ci ait été également bouleversée par les aménagements humains, la faune sauvage était encore très variée au XIXe siècle de notre ère. On trouvait ainsi dans les montagnes et dans la plaine des gazelles, des ânes sauvages, des félins et même des singes[64]. Toutefois, les textes d'époque amorrite ne les évoquent pas.

1.2.1.4. Représentation de la montagne

C'est le massif du Sindjar qui donne à la région que nous nous proposons d'étudier ici son caractère unique. De tout temps, les montagnes furent pour les gens de la plaine un lieu mystique, dangereux, réservé aux dieux, « et qui rapprochait du ciel et de ses habitants »[65]. Si l'Olympe est le domaine des dieux dans la mythologie grecque, les montagnes dans la religion mésopotamienne semblent être perçues comme des dieux à part entière, effrayantes pour le commun des mortels mais aussi témoins des agissements des plus illustres d'entre eux.

L'étymologie même des noms des trois reliefs du Sindjar à l'époque amorrite évoque métaphoriquement un imaginaire de rupture, d'imperméabilité. Le nom moderne de Sindjar est dérivé de son équivalent antique Saggar, basé sur la racine SGR signifiant « fermer », il pourrait désigner une « barrière »[66]. Murdûm, ou Murdi, ancien nom du Djebel Djéribé, signifierait « petite barrière » ou « clôture »[67]. Enfin le nom antique du Djebel Ishkaft serait Zara, ou Ṣara, basé sur la racine ṢRR signifiant « limiter ».

Cette idée de rupture est renforcée par la divinisation de ces ensembles, ajoutant à la rupture physique, une rupture symbolique. Marten Stol avait déjà émis l'hypothèse que le dieu Saggar ou Šaggar (noté par l'idéogramme ^{d}HAR ou ^{d}HAR.RA) était à mettre en relation avec la montagne du même nom[68]. On le retrouve en effet dans des listes énumérant les dieux pris à témoin à l'occasion de la conclusion de traités diplomatiques. Un premier d'entre eux, conclu entre Till-Abnû, roi de

64 - Wilkinson et Tucker 1995, p. 10.
65 - Bottéro 1998, p. 136.
66 - Durand 1992b, p. 110.
67 - Birot 1993, p. 114, n. a ; voir également Durand 2011, p. 163 citant la lettre A.2470, désormais publiée sous la référence *FM* VIII 43.
68 - Stol 1979, p. 75-77 et Soubeyran 1984, p. 276. Voir également Prechel 1999 pour une liste des mentions de Šaggar à travers la Mésopotamie, et Durand 2008a, p. 216.

Šubat-Enlil, et la ville d'Aššur, sur le Tigre, est ainsi juré par les dieux Šaggar et Zara[69]. L'importance de ces deux dieux aux yeux de l'un ou l'autre des signataires est soulignée par le fait qu'ils sont mentionnés en marge des autres « dieux des montagnes, des plaines et des rivières »[70]. On retrouve également la montagne Zara divinisée dans le texte A.361 (= *LAPO* 16 292), traité établi entre Zimrî-Lîm de Mari et Ibâl-pî-El II d'Ešnunna. On peut être étonné que cette montagne soit citée dans un traité n'engageant aucun roi de la région, il faut en conclure que l'influence de ce massif sur les contemporains de nos textes dépasse largement la seule sphère régionale[71]. Il faut peut-être y trouver un attachement tribal, mais il resterait encore difficile à expliquer.

Certaines lettres évoquent également cette présence constante, qu'elle soit bienveillante ou non, de la montagne dans la vie des habitants du Sud-Sindjar. Ainsi dans une lettre retrouvée à Tell al-Rimah (= Qaṭṭarâ), un serviteur de la reine Iltani écrit : « Je t'ai envoyé des fruits de la montagne du dieu Šaggar, celui qui te protège »[72]. Un texte de Tell Leilan (= Šubat-Enlil) nous rapporte également l'invocation de cette divinité par un homme de Kasapâ, une ville du Sud-Sindjar dépendante du royaume de Kurdâ[73].

Notons enfin que Saggar pourrait même avoir été la divinité principale, le dieu poliade, de l'un des royaumes du Sud-Sindjar, celui de Kurdâ. Le fragment de traité M.7550 (= *LAPO* 16 293) nous donne ainsi une liste de divinités au nom desquelles les protagonistes, malheureusement inconnus, devaient jurer et parmi elles nous trouvons mentionné « Šaggar, seigneur de Kurdâ »[74]. Ce toponyme, si toutefois il doit être traduit par idéogramme, est par ailleurs évocateur, KUR étant l'idéogramme sumérien pour « pays, montagne », DA pouvant signifier « limite » ou « côté » marquant en tout cas cette notion de frontière. La divinisation de Saggar était manifestement l'aboutissement d'un processus culturel dont l'origine était une forme de fascination provoquée par la présence singulière du massif montagneux au milieu d'une région à la topographie autrement plus monotone.

69 - L.T.-5 : col. i (19) [din]gir *sá-ga-*[*a*]*r ù* [*z*]*a-ra* (20) *ta-ma* (Eidem 2011, p. 417 et ss).

70 - L.T.-5 : col. i (16) dingir sa.tu ˹*ù*˺ *m*[*a*ʾ]-*tim ù na-*˹*ra*˺*-tim ta-*[*m*]*a*.

71 - Denis Lacambre nous fait remarquer que la présence du Sindjar dans le traité entre Mari et Ešnunna pourrait être liée au fait qu'Ešnunna occupait toujours la région du Sud-Sindjar à cette époque. Il est vrai qu'elle fut en tout cas l'un des principaux théâtres d'opération pendant ce conflit.

72 - *OBTR* 112 : (5) *a-nu-um-ma i-ni-ib* KUR.RA ^{d}HAR (6) *ša na-pí-iš*$_7$*-ta-ki* (7) *i-na-*˹*aṣ-ṣa*˺*-ru*.

73 - *PIHANS* 117 173 : (5) ^{d}utu *ù* ^{d}saggar$_2$ *da-ri-iš u*$_4$*-mi-i*[*m*] (6) *li-ba-*˹*al*˺*-lí-ṭú-ka.* « Puissent Šamaš et Šaggar t'accorder une vie éternelle ».

74 - M.7550 : (6') ^{d}*ša-ga-ar be-el kur-da*^{ki}. Transcription dans Joannès 1991a, p. 177, traduction dans Durand 2008a, p. 275.

1.2.2. Les plateaux du Sud-Sindjar

Les entités politiques dont cette thèse propose d'étudier l'histoire se situent, nous le justifierons ensuite, dans les plaines entourant immédiatement la montagne. Du fait de la présence de ce massif, celles-ci sont marquées par des conditions topographiques et hydrologiques singulières, bien différentes des plaines alluviales du Tigre ou de l'Euphrate. Si ce sont essentiellement les plateaux du Sud-Sindjar qui nous intéressent ici, pour des raisons historiques, nous aurons également quelques mots pour les plaines situées immédiatement au nord du djebel.

1.2.2.1. Morphologie des plateaux du Sud-Sindjar

Francis Joannès, après s'être rendu dans le Sindjar en 1987 pour tenter de localiser les villes mentionnées dans les textes de Mari, décrivait la plaine au sud du massif montagneux comme une zone de piémont composée de deux terrasses successives orientées ouest-est et descendant lentement vers la steppe sur une profondeur de 15 à 20 kilomètres[75]. Ces terrasses s'étendent d'ouest en est depuis le sud-ouest du Djebel Sindjar jusqu'à la région de Tell Afar où elles se trouvent limitées par une chaîne de djebels nord-sud (Djebels Sâsân, Sheikh Ibrahim, Shanin, Jawan et Najma), la zone concernée est donc large d'une cinquantaine de kilomètres.

On s'accorde à dire de cette région qu'elle est un espace verdoyant, propre à la culture sèche. En 1848, Sir Austen Henry Layard rapportait dans son ouvrage *Nineveh and its Remains*[76], une description d'un espace parcouru de cours d'eau, ponctué de sources et de puits. Les témoignages des archéologues ayant pu visiter la région au siècle dernier la décrivent tous comme un espace riche de son terroir, et c'est précisément dans cette zone, sur ces deux terrasses que nous trouvons les traces les plus marquantes d'occupation humaine.

Les données topographiques de cette plaine semblent comparables à celles du Triangle du Habur[77], pourtant, nous allons voir que les données hydrographiques y sont fort différentes.

1.2.2.2. Hydrologie et climat au sud du Sindjar

Nous avons vu que le versant sud de la montagne correspondait plus ou moins à l'isohyète des

75 - Joannès 1992a, p. 2-3.

76 - La traduction française est disponible depuis 1999, dans les éditions Errance/UNESCO, mais certains passages ayant été supprimés ou allégés, nous n'avons joint que la version originale dans la bibliographie. Le passage concernant la description du Sindjar y commence à la page 312.

77 - Wilkinson et Tucker 1995, p. 3.

250 mm de précipitations par an, jusqu'à 350 mm lors des années humides et principalement dans la partie est de cette plaine. Le versant méridional a donc l'avantage de recevoir une quantité raisonnable d'eau de pluie, sur une période de quelques mois en tout cas, en hiver et au printemps. Distante d'une trentaine de kilomètres de la montagne, la limite sud des plateaux, c'est-à-dire la zone transitoire où commence la steppe correspondrait quant à elle à l'isohyète des 200 mm de précipitations. La qualité pluviométrique est donc fort différente de celle du Triangle du Habur, qui elle reçoit plus de 300 mm et jusqu'à 500 mm d'eau par an dans sa partie nord-est.

Le régime des pluies est donc théoriquement suffisant pour pratiquer une agriculture sèche, nous le verrons dans la sous-partie suivante, toutefois ce taux de précipitation est très variable, et à une succession d'années humides peut suivre une série d'années sèches, désastreuses pour les cultures[78]. À ce titre, la fiabilité de l'approvisionnement en eau dépend grandement du réseau hydrographique de surface et souterrain découlant du bassin que forme le massif montagneux. De nombreux torrents, descendant de la montagne ou prenant naissance au pied de celle-ci, entaillent la région dans le sens nord-sud parfois sur une profondeur de plusieurs mètres. La zone principalement favorisée correspond au triangle formé par les villes de Balad Sinjar, de Tell Afar et de Sheikh Ibrahim, qui profite pleinement des cours d'eau descendant des Djebel Sindjar, Ishkaft et Sasan[79]. À l'ouest de la ville de Balad Sinjar, les wadis se raréfient et les espaces verdoyants cèdent leur place à une zone steppique s'étendant jusqu'à la vallée du Habur.

En descendant vers le sud, ces nombreux torrents se rassemblent en deux wadis plus importants. Les torrents descendants du Djebel Sindjar se regroupent pour former à l'ouest le wadi Ajij. À l'est, les rivières s'écoulant à la fois du Sindjar mais également du Djebel Ibrahim se joignent à une trentaine de kilomètres au sud de Tell Afar pour former le wadi Tharthar (*Šaššar* en akkadien). Tony J. Wilkinson et David J. Tucker, dans leur étude sur la région de Tell al-Hawa, commentent les marques laissées dans le plateau par ces nombreux écoulements :

> « The Tel'afar/Sinjar plain is cut by numerous N-S flowing wadis, some of which are incised to depths of up to 5 m below plain level. Ultimately these wadis converge to form the Wadi Tharthar. »[80]

Il faut noter cependant, d'après les observations actuelles et les témoignages d'époque néo-assyrienne, que ces torrents, et principalement le Tharthar, sont très rarement pérennes, autre différence avec le Triangle du Habur, et fournissent une alimentation continue en eau uniquement

78 - Reculeau 2009, p. 188.
79 - Wilkinson et Tucker 1995, p. 10.
80 - Wilkinson et Tucker 1995, p. 3.

durant l'hiver et le printemps. Cette intermittence est dûe à la capacité limitée du bassin de drainage que forme la montagne, mais également à une exploitation humaine souvent trop lourde particulièrement lors du passage de ces rivières à travers les villes. Frederick Forbes décrivait ainsi, au milieu du XIXe siècle de notre ère, l'épuisement de l'une d'entre elles au niveau de la ville de Tell Afar :

> « From the base of this hill, a copious stream of water issues, forming a large rivulet, which runs through the ravine in the middle of the town, but is completely exhausted in the course of a mile or two, in watering the neighbouring gardens ».[81]

Il relativise ensuite en expliquant que ces torrents retrouvaient leur vigueur à mesure qu'ils se regroupaient et que, en certains endroits, ils permettaient même de faire fonctionner plusieurs moulins.

1.2.2.3. Faune et flore dans les plaines du Sud-Sindjar

En ce qui concerne la flore de ces plaines, elle reste difficile à estimer tant les espaces cultivés ont désormais fait main basse sur la région. Tony J. Wilkinson et David J. Tucker notaient qu'il fallait en appeler aux récits du XIXe siècle ou aux travaux des paléobotanistes pour avoir une idée de la couverture végétale ancienne[82]. Ils notaient ainsi en citant les voyageurs du XIXe siècle :

> « Most 19th century travellers and archaeologists visiting the area in the spring have described the delightful, albeit transitory, mass of flowers, grasses and herbs that filled the landscape. »[83]

Notons que peu de références dans nos textes paléo-babyloniens concernent ce domaine, ceux-ci s'attardant plus sur les cultures que sur la couverture naturelle. Le sol semble avoir été majoritairement couvert d'herbes sauvages et de petits arbustes. Étant donné que les environs immédiats des villes devaient être consacrés aux cultures, on devait trouver ces espaces herbeux en marge de celles-ci, au sud de Tell Afar, au nord du Sindjar jusqu'au bassin du Habur et à la région de Tell al-Hawa, ainsi qu'à l'est des collines aux alentours de Tell Abu Maria.

81 - Forbes 1839, p. 410.
82 - Wilkinson et Tucker 1995, p. 9-10.
83 - Wilkinson et Tucker 1995, p. 9.

La couverture forestière était vraisemblablement plus importante et plus diversifiée qu'elle ne l'est aujourd'hui. En plusieurs millénaires de temps, celle-ci a subi non seulement la hausse de l'aridité mais également les assauts des diverses activités anthropiques[84]. Les versants du Sindjar devaient être couverts, nous l'avons dit, de forêts composées de chênes et de térébinthes. Dans la plaine, la couverture forestière était certainement beaucoup plus clairsemée, principalement le long des wadis ou autour des espaces ouverts[85].

Concernant la faune, il est manifeste qu'un grand nombre de mammifères peuplaient jusqu'à récemment la vallée du Habur et jusqu'au Djebel Sindjar, mais ceux-ci ont presque entièrement disparu depuis le milieu du XXe siècle de notre ère. Hervé Reculeau évoque ainsi des autruches, des ours, des lions, des léopards, des cochons sauvages et des gazelles[86].

1.2.2.4. Les conditions au nord du Djebel Sindjar

Francis Joannès indiquait, dans son article sur l'organisation de l'espace dans la région du Sindjar, que les précipitations au nord de la chaîne de montagnes étaient plus faibles qu'au sud de celle-ci. Il en concluait que cette différence entre les deux versants devait avoir joué sur l'installation humaine et, naturellement, sur l'exploitation agricole de cette région comprise entre la montagne et le wadi Rumeilan[87]. Dans le même sens, Tony J. Wilkinson et David J. Tucker avaient noté une nette différence entre l'espace au nord du Djebel Sindjar et la région au nord du Djebel Ishkaft[88]. Dans leur étude sur l'environnement autour de Tell al-Hawa, ils indiquaient que la partie ouest de la zone prospectée, entre Tell al-Hawa et le wadi Rumeilan, était une zone herbeuse assez proche de la steppe. À l'inverse, à mesure que l'on se déplaçait vers l'est, le réseau hydrologique s'enrichissait des wadis descendant du Djebel Ishkaft et la plaine devenait plus fertile particulièrement là où ces écoulements se regroupaient pour former le wadi Murr, l'un des affluents du Tigre.

Il est vrai que, contrairement au sud du Sindjar ou à la région de Tell al-Hawa, cette partie de la plaine de Haute-Mésopotamie, s'étendant entre le Sindjar et le wadi Rumeilan, ne semble pas avoir accueilli de grands centres politiques, nous le verrons dans la partie suivante. De même, nous n'y trouvons pas de voies de communication importantes, celles-ci passant, d'après notre documentation, soit par les plateaux du Sud-Sindjar soit, bien plus au nord, par le bassin du Habur.

84 - Riehl et Deckers 2012, p. 15.
85 - Voir Wossink 2009, p. 12-13, renvoyant à des travaux antérieurs.
86 - Reculeau 2009, p. 188-190.
87 - Joannès 1992a, p. 2.
88 - Voir Wilkinson 2000b, p. 11 et fig. 4 ; voir également Wilkinson et Tucker 1995, p. 57.

Faut-il dès lors considérer la plaine immédiatement au nord du Djebel Sindjar comme un espace vide d'hommes ? Fut-elle une zone agricole secondaire dépendante des régions voisines plus fertiles et plus peuplées ou doit-on la considérer, au même titre que la partie occidentale du Bassin du Habur comme une zone de pâtures ? À ces questions, il est encore difficile de répondre.

Il faut tenir compte toutefois de l'absence de travaux archéologiques sur cette région. Aucune prospection n'a permis de recenser les sites qui s'y trouvent et d'en estimer leur importance. Cette partie de la Haute-Mésopotamie reste donc entièrement à découvrir et, pour l'instant, nous ne pouvons que difficilement en tirer des conclusions sur les réalités humaines et historiques qu'elle recouvrait.

1.2.3. La steppe au sud du Sindjar

Cet espace steppique, le *nawûm* en akkadien, qui s'étend des plateaux du Sindjar à l'Euphrate ne rentre pas à proprement parler dans notre étude, simplement parce que ce milieu n'a jamais été réellement maîtrisé par les entités politiques que cette thèse se propose d'étudier. Cependant, pour plusieurs raisons, il nous semblait opportun de l'inclure dans cette étude du cadre géographique. La première d'entre elles est que, au même titre que la montagne forme la limite nord, la steppe marque la limite sud de notre champ d'étude, isolant les principautés du Sindjar des vallées du Tigre et de l'Euphrate. De plus, les interactions entre cette « marge aride » et la plaine du Sud-Sindjar, tant sur un plan physique que humain, ne manquent pas. Enfin des liens restreints mais existants garantissaient et garantissent toujours des contacts avec la Mésopotamie du Sud par les pistes qui traversent la steppe.

1.2.3.1. Morphologie et climat de la steppe

La plaine du Sud-Sindjar est bordée au sud, mais aussi dans une moindre mesure à l'ouest, par une zone de steppe s'étendant sur près de 150 kilomètres jusqu'à la vallée de l'Euphrate. Si la Haute-Djéziré repose sur un même plateau néogène, cette steppe en marque la partie la plus inclinée, d'une altitude moyenne de 200 à 300 mètres à la base du Sindjar, elle descend jusqu'à moins de 50 mètres au-dessus de la mer au niveau de l'Euphrate.

Les précipitations dans la steppe sont très faibles, inférieures à 200 mm d'eau par an, rendant impossible l'agriculture sèche. Ces pluies sont souvent brèves et brutales en hiver et au printemps, la steppe se couvre alors d'herbes et de petits arbustes, les puits et les sources d'eau se remplissent,

l'endroit devient idéal pour la pâture des grands troupeaux. Mais les points d'eau se tarissent rapidement et la zone redevient hostile après le mois de mai. Cette aridité est renforcée par l'absence d'un réseau hydrographique pérenne. Le wadi Ajij à l'ouest se tarit rapidement, notamment les années sèches, le wadi Tharthar mieux alimenté par les torrents de la région de Tell Afar garde un débit suffisant et s'écoule jusqu'à former le lac Tharthar à l'ouest de Samarra. Mais aucun de ces deux wadis n'est pérenne et, en saison chaude, la steppe est rapidement abandonnée au profit de zones-refuges en Haute-Mésopotamie.

1.2.3.2. Les ressources de la steppe

La steppe n'est cependant pas vide de ressources naturelles et, par ce biais, d'intérêts pour les hommes. En premier lieu, elle demeure dans sa partie septentrionale et à proximité des fleuves, une zone d'herbage importante, au moins durant l'hiver et le printemps. De plus, le parcours des deux wadis forme en certains endroits des salines parmi les plus importantes de Mésopotamie. Les textes en évoquent dans la région au sud de la ville de Qaṭṭarâ (actuellement Tell al-Rimah), près de Nasaru/Nusar, mais également plus à l'ouest près d'une localité appelée Našilânum qu'il faut certainement chercher près des actuelles salines de Bouara[89]. L'exploitation du sel semble jouer un rôle important dans les sociétés anciennes basées sur une économie agro-pastorale. Il est prisé dans les milieux sédentaires, pour des besoins de conservation ou, de manière plus anecdotique, pour la tenue de certains cultes[90]. Mais le sel est également indispensable à l'alimentation des ruminants. Nous saisissons dès lors l'enjeu que représente l'accès et l'exploitation des salines pour les populations bédouines. Nous développerons ce point dans la partie suivante.

Ainsi, la steppe semble recouvrir aussi bien une définition géographique que celle d'un mode de vie, en englobant aussi les hommes et troupeaux y évoluant[91]. La limite de celle-ci est nommée *qâṣum,* si ce terme désigne une marge géographique, il est aussi symboliquement la limite de la zone d'autorité des pouvoirs sédentaires.

La steppe reste donc un milieu naturellement hostile pour ceux qui n'en connaissent pas les ressources. Elle est une zone quasiment vide d'implantation humaine mais non, cependant, de voies de passage. Il était nécessaire pour s'y déplacer d'être accompagné d'un guide connaissant les pistes et les points d'eau disponibles. C'est surtout le territoire des Bédouins qui, en hiver, y laissent paître leurs troupeaux et s'approvisionnent en sel pour le fourrage avant de remonter vers la

89 - Joannès 1996, p. 341.
90 - Potts 1984.
91 - Durand 1998a, p. 515, et Durand 2000a, p. 710.

Haute-Djéziré. C'est enfin une zone dangereuse, de non-droit, où razzias et coups de main sont fréquents.

1.3. Géographie humaine : un espace favorable à l'installation de communautés

En partant des conditions émises ci-dessus, nous passons dans ce second point dans le champ de la géographie humaine où nous essayerons de commenter l'importance et la diversité de l'occupation humaine au sud du Sindjar. La problématique principale est de démontrer que, bien loin d'être vide d'hommes comme il put l'être à certaines périodes historiques, cet espace était au contraire particulièrement attrayant dans l'antiquité pour des populations d'origines et de modes de vie divers.

Dans un premier temps, nous essayerons de relativiser l'image de no man's land qui a pu être véhiculée par les observateurs du XIXe siècle de notre ère et de montrer qu'en réalité le Sud-Sindjar a été très tôt, et pour une période relativement longue, occupé par des communautés humaines.

Dans un second temps, nous essayerons de montrer la diversité des activités permises par les trois espaces que nous avons décrits ci-dessus et leurs conditions climatiques et topographiques. En somme, il s'agit de relever les atouts que présentait cette région pour le choix d'une sédentarisation ou d'un passage saisonnier.

Enfin dans un troisième temps, nous verrons que malgré les contraintes imposées par le massif montagneux, cette région n'était pas isolée du reste de la Mésopotamie et que bien au contraire sa position en faisait un point de passage important parcouru par les routes tant sur un axe est-ouest que nord-sud.

1.3.1. Un espace en marge ?

Du point de vue de l'occupation humaine, Jean-Marie Durand rejette l'idée que le Sindjar ait été, à l'époque des royaumes amorrites, un no man's land, sans dynamisme, vide d'hommes et où les formes d'organisation sociale auraient été marginales ou inexistantes[92]. Il faut en ce sens considérer que l'image du Sud-Sindjar livrée par les voyageurs du XIXe siècle, celle d'une région en grande partie ruinée, tenue par des populations turbulentes, est historiquement accidentelle. Il est vrai qu'elle fut, au temps de l'empire ottoman, une région mal contrôlée par les autorités. Elle est traditionnellement l'habitat des Yézidis, également appelés péjorativement les « adorateurs du

92 - Durand 1990d, p. 12.

diable ». Cette minorité de langue kurde, empruntant culturellement à l'Islam et au Zoroastrisme, se révolta à de nombreuses reprises entre le XVIIIe siècle et jusqu'au début du XXe siècle de notre ère. À cette époque, le Sud-Sindjar était également une zone de passage pour les tribus semi-nomades pratiquant régulièrement les razzias contre les caravanes et les voyageurs s'y aventurant. L'image qu'en donnaient alors les voyageurs anglais est donc moins la conséquence de facteurs environnementaux que des conditions politiques contemporaines.

Au contraire, Christine Kepinski, qui a mené les fouilles à Tell Khoshi, devinait une histoire du peuplement très différente :

> « Il semble que de tout temps, l'environnement ait été très favorable à l'adaptation humaine car on observe dans la plaine du Sindjar, un grand nombre de sites archéologiques d'époques diverses. »[93]

Seton Lloyd fut quant à lui le premier observateur avisé à nous décrire, avec la retenue nécessaire, ce paysage archéologique prometteur :

> « From one point near the center of the area covered more than 200 mounds are visible at once, and these are but a small part of the great number which are spread over this once fertile plain. »[94]

Ces observations encouragent à confirmer l'attractivité de cette région pour les populations dès la plus haute antiquité. Les textes de Mari nous démontrent que, bien loin d'être restée en marge des vallées fluviales, elle a vécu les mêmes évolutions humaines que le reste de la Mésopotamie du début du IIe millénaire.

En effet, elle fut occupée par des communautés sédentaires au moins dès le IIIe millénaire avant notre ère. Les sondages pratiqués à Tell Khoshi par Seton Lloyd en 1940 ont ainsi mis au jour un temple détruit à la fin de cette période[95], et il avait déduit de la céramique retrouvée sur le site que l'occupation avait commencé dès le début de ce millénaire. Selon Nikolai Y. Merpert et Rauf M. Munchaev, il existait déjà de petites communautés agricoles dans la région dès les époques Hassuna et Halaf (VIe-V^e millénaires avant notre ère), donc bien avant la seconde révolution urbaine du IIIe millénaire[96]. Christine Kepinski indique, lors de ses propres prospections en 1989, que les

93 - Kepinski 2001, p. 266.
94 - Lloyd 1938, p. 123.
95 - Lloyd 1940.
96 - Merpert et Munchaev 1973.

sites de la région, et notamment Tell Khoshi, ne devaient pas être habités sur la totalité de leur surface avant 2500-2400 avant notre ère[97]. Elle corrige ainsi Seton Lloyd en identifiant cette céramique comme appartenant à la période akkadienne et non pas comme de la céramique dite « Ninive V ».

Le second millénaire voit de nouvelles populations s'y installer avec la fin des anciennes dynasties locales et la réoccupation ou la création *ex-nihilo* de nouveaux sites par les populations amorrites ; c'est dans ce contexte que nous voyons apparaître les grandes cités du Sindjar, dont nous parlerons plus loin. La sédentarisation des populations amorrites au IIe millénaire, ou au moins d'une partie d'entre elles, est fortement liée aux particularismes topographiques et *a fortiori* climatiques qu'offre le Djebel Sindjar. Dominique Charpin suggère ainsi que lors du vaste et lent mouvement migratoire de ces populations depuis le sud-ouest syrien, une partie de ces groupes nomades s'arrêta là où les conditions leur semblaient les plus favorables, alors que le reste continuait son chemin vers le sud. Il cite en exemple le groupe tribal yamutbaléen, dont une partie s'installa sur les terrasses du Sindjar, alors que le reste de la tribu continua jusqu'aux régions de Sumer et d'Akkad, conduisant à ce que Dominique Charpin appelle la « toponymie en miroir », c'est-à-dire la multiplication d'un même toponyme en plusieurs endroits de la Mésopotamie[98].

1.3.2. Agriculteurs et pasteurs au sud du Sindjar

Si la région porte encore de telles marques de son histoire, il faut encore pouvoir déterminer pourquoi elle fut si attractive pour les populations du début du IIe millénaire.

À ce titre, ce sont manifestement les ressources naturelles ainsi que les conditions topographiques et hydrographiques, décrites ci-dessus, qui jouèrent le plus à la genèse de cette histoire, lorsque ces populations choisirent de s'établir dans la région. Les textes des XIXe et XVIIIe siècles font ainsi écho aux diverses activités qui y étaient pratiquées, elles sont essentiellement tournées vers l'exploitation des sols et des ressources naturelles mais également vers l'élevage.

1.3.2.1. Les ressources agricoles du Sindjar

Le riche approvisionnement en eau par les pluies d'hiver et de printemps ainsi que par l'écoulement des eaux du massif, renforcé bien sûr par les techniques agricoles modernes, font aujourd'hui du Sud-Sindjar un espace verdoyant, une excellente terre exploitée par la culture. C'est

97 - Kepinski, « Tell Khoshi/Huwaish Djebel Sinjar » dans Nashef 1990, p. 275-278.
98 - Charpin 2003b, notamment p. 15, pour le contexte historique de ces migrations amorrites voir Charpin 2004b, p. 57-60.

en tout cas la description qu'en faisaient les archéologues Julian Reade ou Christine Kepinski lorsqu'ils s'y rendirent[99].

C'est bien sûr le climat qui joua le rôle le plus important dans l'implantation humaine au sein de cet espace. Nous avions conclu, ci-dessus, qu'il recevait entre 250 et 350 mm d'eau par an en moyenne, ce qui fait du Sud-Sindjar, selon Francis Joannès, une « zone de transition » entre zone aride au sud, et zone fertile au nord. C'est également ce que Tony J. Wilkinson, reprenant des travaux antérieurs, appelait une « zone de culture marginale »[100]. Il s'étonnait tout de même de trouver dans cette zone des sites s'étendant sur près de 100 hectares, notamment Tell Taya ou Tell Khoshi[101]. Selon lui, les données doivent être revues légèrement à la hausse pour le IIIe millénaire, et à ces conditions climatiques favorables, il faudrait également ajouter d'autres moyens de s'approvisionner en grain, notamment les échanges commerciaux à longues distances et le commerce avec les Bédouins.

C'est donc de la combinaison des pluies d'hiver tombant directement dans les champs et des rivières s'échappant du bassin de drainage dont dépend véritablement la fertilité de cette région. Christine Kepinski indiquait toutefois à juste titre que cette région n'était pas épargnée par d'éventuelles catastrophes climatiques caractérisant les zones semi-arides :

> « Toutefois, les contraintes climatiques sont déterminantes et une bonne alimentation en eau par exemple dépend entièrement du régime des pluies. Dès lors on devine aisément les conséquences catastrophiques qu'ont pu générer une succession de saisons sèches. »[102]

Dans la région de Tell Afar, et probablement dans celle de Balad Sinjar, la profondeur de l'encaissement provoqué par l'érosion devait toutefois permettre des aménagements humains pour régulariser l'approvisionnement en eau. Une description fournie par Ibn Battûta, un voyageur arabe du XIVe siècle, et reprise par René Dussaud décrivait l'abondance des canaux et jardins aux alentours de la ville actuelle de Balad Sinjar[103]. Hervé Reculeau considère également que la plaine autour du wadi Tharthar bénéficiait de conditions favorables pour une agriculture irriguée :

> « I would therefore not exclude the possibility of irrigated agriculture in the

99 - Voir les exposés de J. Reade dans Curtis 1982, p. 72, et de C. Kepinski dans Nashef 1990, p. 275.
100 - Wilkinson 2000b, p. 4-5.
101 - Wilkinson 2000b, p. 12.
102 - Kepinski 2001, p. 266.
103 - Dussaud 1927, p. 496, n. 4.

> piedmont area of the Ğabal Sinğar, with the water being derived from the Tartar, since at least the Old Babylonian Period down to the Middle Assyrian times or beyond. »[104]

Il s'appuyait pour cela sur plusieurs lettres de Tell al-Rimah dans lesquelles un certain Warad-šarrim avait manifestement pour tâche d'ouvrir ou de fermer les barrages permettant à l'eau de s'écouler dans les canaux d'irrigation[105].

La production céréalière y était suffisante en tout cas pour pourvoir aux besoins des populations y habitant, et probablement même excédentaires les années humides. Il est possible en ce sens que la lettre A.1153 (= *LAPO* 18 857) illustre une telle situation. Elle reprend ainsi la proposition qu'un certain Hammu-rabi adressa au roi de Mari :

> « Si le grain est en trop petite quantité à ta disposition, écris-le moi, que je te donne pleine mesure de 50 000 (mesures) de grain (chargées) sur des ânes et que je le fasse conduire à Mari par un marchand. »[106]

La question de l'identification de ce Hammu-rabi demeure toutefois ouverte. Si lors de sa première édition, Georges Dossin a proposé de l'identifier comme le roi de Babylone, Jean-Robert Kupper a préféré y voir cependant celui de Kurdâ[107]. Grégory Chambon est, pour sa part, finalement revenu sur la première proposition. Il place ce texte dans le contexte d'une importante transaction commerciale ayant eu lieu au début du règne de Zimrî-Lîm avant la montée de Hammu-rabi sur le trône de Kurdâ en ZL 6[108].

Il demeure toutefois que nous ne possédons pas de textes témoignant d'une quelconque disette dans la région, alors que les royaumes des vallées fluviales ne produisaient que rarement d'excédents, et parfois même étaient sujets à la famine. Outre l'exemple de Mari que nous venons de citer, nous pouvons ajouter un texte comparable concernant le royaume d'Ekallâtum. Son roi, installé à l'est de la région, à Razamâ-du-Yamutbal, effectuait de nombreux razzias dans le but de regrouper les récoltes des campagnes avoisinantes avant de les transférer dans sa propre capitale touchée par la famine[109]. Les références nombreuses à ces razzias, à l'encontre des troupeaux mais

104 - Reculeau 2011, p. 77.
105 - *OBTR* 295 à 297.
106 - A.1153 (= *ARMT* XXVIII 16 ; = *LAPO* 18 857) : (15) *šum-ma še-um i-na qa-ti-ka šu-ta-am-ṭù-ù* (16) *a-*[*n*]*a ṣe-ri-ia šu-up-up-ra-am* 5 *ra-ab-ba-tim* (17) anše-hà *še-em lu-ma-al-le-e-em-ma* (18) *ma-ka-ra-am-ma a-na m*[*a*]*-ri*^{ki} [*lu-ša-r*]*i-*[*kum*].
107 - Cette lettre a été une première fois traduite par Dossin 1973, p. 180-183, puis par Kupper 1998, p. 21 (= *ARMT XXVIII* 16), par Durand 2000b, p. 18-19, et enfin par Chambon 2011b, p. 78.
108 - Chambon 2011a, p. 194-195.
109 - *ARMT* XXVI/2 521.

également des cultures, amènent à conclure que la région du Sud-Sindjar était économiquement viable, au moins dans la zone de Karanâ/Qaṭṭarâ, dans la partie orientale du Sud-Sindjar, où les conditions climatiques et hydrologiques semblent avoir été les plus favorables.

Au nord du Sindjar, il faut manifestement distinguer deux zones. Une première, au nord du Djebel Sindjar et jusqu'au wadi Rumeilan, semble beaucoup moins favorisée que les plaines du Habur ou les plateaux du Sud-Sindjar, nous l'avons vu plus haut. Le vide observé en terme d'occupation, pourrait s'expliquer dans ce cas par la moins bonne qualité de son réseau hydrographique. Néanmoins, tant que des prospections n'y prendront pas place, nous ne pourrons que difficilement évaluer, d'une part l'occupation humaine de celle-ci et d'autre part, l'exploitation de son sol. Davantage d'informations sont disponibles sur la plaine au nord du Djebel Ishkaft, la région de Tell al-Hawa. D'après Tony J. Wilkinson et David J. Tucker, elle disposait manifestement de ressources en eau suffisantes pour une bonne production agricole. La collecte de poterie de type Khabur autour de Tell al-Hawa semble indiquer que cette activité était surtout concentrée autour des centres urbains, dans un rayon de 2 à 5 kilomètres autour d'eux, puis déclinait progressivement pour laisser place aux espaces de pâtures[110]. À l'époque amorrite, cette région était d'ailleurs occupée par de nombreuses principautés et fut, au même titre que le Sud-Sindjar, une région convoitée pour ses ressources[111].

1.3.2.2. Les ressources naturelles et la culture d'arbres fruitiers

Encore au XIXe siècle, Sir Austen Henry Layard témoignait des aménagements qu'il était possible de mettre en œuvre pour diversifier la production. Lors de sa visite dans le Sindjar, notamment dans les villes de Balad Sinjar et de Tell Afar, il notait qu'à l'exploitation céréalière, les habitants avaient adjoint sur les premières terrasses, des plantations de figuiers et d'oliviers, et parfois quelques vignobles[112]. Manifestement on trouvait également au XIXe siècle quelques dattiers dans la région de Tell Afar[113].

Les textes d'époque amorrite répondent assez bien à cette description, toutefois nous ne pouvons que difficilement estimer l'importance de ce type de cultures.

En premier lieu, Jean-Marie Durand indique que le nom de Karanâ, l'une des principales villes

110 - Concernant cette céramique du Khabur comme marqueur de l'occupation du bassin du Habur dans la première moitié du IIème millénaire, voir dernièrement Nicolle 2014.

111 - Les royautés du Sud-Sindjar et Ekallâtum se disputaient régulièrement cette région, certaines localités ont changé ainsi plusieurs fois de main notamment dans les années ZL 11 et ZL 12. Cf. ci-dessous, deuxième partie, § 8.1.2.2. ou § 8.2.3.1.

112 - Layard 1849, p. 313 et 323, Forbes 1839, p. 422.

113 - Wilkinson et Tucker 1995, p. 10.

de la région, signifie « région du vin »[114]. Pourtant le peu de mention d'exportations depuis la région nous laisse penser que la production était bien moindre, en vin et en huile, que celle de l'ouest, notamment du Levant et de la région de Karkemiš, profitant d'un climat plus méditerranéen.

Les forêts du Sindjar offraient également des ressources naturelles impossibles à trouver dans les vallées fluviales. Dans la partie précédente, nous avions évoqué le bois, qui était d'un usage limité. Manifestement, plutôt que le bois, ce furent surtout les produits de ces forêts de térébinthes qui intéressèrent les contemporains de nos textes. Ainsi, nous voyons à plusieurs reprises des équipes parcourir les montagnes à leur recherche. *ARMT* XXVII 53 et 123, écrites à l'époque de Zimrî-Lîm, évoquent ainsi la cueillette des « fruits de térébinthes » dans le Mont Murdi (actuel Djebel Djéribé). À l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie, Išme-Dagan annonçait, dans une lettre qu'il écrivit à son frère, Yasmah-Addu, qu'il lui envoyait les premières pistaches du Sindjar[115]. *ARM* XIV 34 (= *LAPO* 16 205), écrite par le gouverneur de Saggarâtum Yaqqim-Addu, évoque quant à elle une expédition à la recherche de graines de *hurnû*, traduite par « menthe ». Si le texte nous apprend que c'est dans le milieu montagnard qu'on les trouvait, il n'est pas précisé s'il s'agit ici du Sindjar ou d'un autre relief. *OBTR* 112 rapporte enfin que des fruits-*inbum* du Sindjar avaient été envoyés à la reine Iltani de Karanâ.

Si les fruits du Sindjar présentaient manifestement un intérêt pour les cours étrangères, nous ignorons comment les royaumes du Sindjar exploitaient ces ressources naturelles. Profitaient-ils réellement de la rareté de ces produits ? Les textes ne font écho qu'à des expéditions et des échanges très ponctuels, il est donc difficile d'affirmer que l'exploitation des forêts et la commercialisation de leurs ressources puissent avoir été organisées par les pouvoirs politiques.

1.3.2.3. L'activité pastorale dans le Sindjar

Mais la production agricole n'est pas le seul avantage qu'offre la région du Sindjar au cours du second millénaire. Outre l'eau et les diverses ressources naturelles auxquelles il donne accès, le Sud-Sindjar servait également de refuge pour les troupeaux en transhumance. Selon Jean-Marie Durand, le phénomène est observable surtout en été lorsque la chaleur accablante dans la steppe forçait les nomades comme les troupeaux des grands royaumes à s'exiler vers le nord[116]. Ce parcours de transhumance est alors appelé *nighum* et il concerne surtout, dans notre documentation, les Bédouins bensim'alites quittant la région du Moyen-Euphrate. Leur destination principale était manifestement la partie occidentale du Triangle du Habur, mais l'échelle de ces mouvements de

114 - Durand 1997, p. 354.
115 - *ARM* IV 42 (= *LAPO* 17 499).
116 - Durand 2004b, p. 118-121.

population était telle qu'ils concernaient presque l'ensemble des royaumes de Haute-Mésopotamie, soit parce que les troupeaux traversaient leur territoires, soit parce qu'ils s'y arrêtaient pour paître.

Le partage de la région entre zones de cultures et espaces de pâtures existait déjà à l'époque amorrite. Au nord du Sindjar, nous avions vu que nous pouvions distinguer deux zones. Dans sa partie orientale, au nord du Djebel Ishkaft, l'occupation humaine est dense mais elle décline progressivement à mesure que l'on se déplace vers l'ouest. Cette seconde zone, entre le Djebel Sindjar et le wadi er-Radd, bénéficiant des eaux de ruissellement de la montagne et en marge des zones densément peuplées, devait constituer une vaste zone de pâturage. Un tel partage devait également exister en divers endroits au sud du Sindjar principalement dans les zones de moindre concentration urbaine, peut-être dans le triangle Balad Sinjar-Tell Khoshi-Tell al-Rimah[117], dans la région à l'est des collines ou encore à l'ouest de Balad Sinjar où la plaine laisse vite place à la steppe[118]. Nul doute que ces espaces diminuèrent, au cours du XXe siècle de notre ère, face à une agriculture de plus en plus intensive y compris dans la steppe. La logique nous pousse à deviner un phénomène inverse dans l'antiquité où les zones de cultures semblent surtout concentrées autour des villes laissant place à des espaces herbeux beaucoup plus vastes qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Ainsi, la région du Sindjar disposait certainement d'excellents espaces de pâture, mais elle est surtout mise en valeur dans nos textes comme une zone de passage pour les groupes transhumants depuis les vallées fluviales vers le bassin du Habur. L'existence de tels mouvements de population devait avoir un impact considérable sur les populations sédentarisées dans la région. Une lettre attribuée à Ibâl-El, *FM* VI 9, montre ainsi que lorsque la saison de la transhumance arrivait, le *merhûm*, véritable dirigeant bédouin[119], prenait soin « d'approvisionner » les tables des rois locaux susceptibles d'accueillir ou de laisser passer les troupeaux. À l'époque de Zimrî-Lîm, les rois de Haute-Mésopotamie, en accord avec celui de Mari, garantissaient ainsi l'approvisionnement en eau et en nourriture des Bédouins bensim'alites dont ils étaient les hôtes. De même, les Bédouins disposaient manifestement d'un statut juridique que les rois locaux devaient faire respecter[120]. En ce sens, une grande partie de la politique extérieure de Yahdun-Lîm, et de Zimrî-Lîm, était axée sur la sécurisation des parcours de transhumance. Le *merhûm* Bannum rappelait ainsi à Zimrî-Lîm la politique de son père :

---

117 - Bien qu'au cœur de notre étude, cet espace semble, au regard des données de la géographie historique, en marge des grandes capitales (cf. ci-dessous, première partie, § 2.2.2.3.). Plusieurs documents font référence à Ibâl-pî-El, un chef des Bédouins-Hanéens qui se trouvait avec les troupeaux de Mari dans cette région (*ARMT* XXVII 64 ; A.1610+ = *LAPO* 17 604).

118 - La lettre d'Ibâl-pî-El A.638+ (inédit, cf. Annexe 3) indique ainsi qu'un *nâwum*, le campement des Bédouins bensim'alites, se trouvait entre le Djebel Sindjar et le Djebel Djéribé.

119 - Pour une définition de ce terme, voir Durand 2004b, p. 160.

120 - Concernant Kahat, voir le texte *ARMT* XXVIII 126 (= *LAPO* 17 727) et son commentaire dans Durand 2004b, p. 130.

> « Auparavant, Yahdun-Lîm, lorsqu'il allait dans ce pays, offrait des présents aux “pères” de l'Ida-Maraṣ, et ses troupeaux étaient sains et saufs. »[121]

La coexistence des activités agricoles et pastorales pouvait poser de nombreux problèmes, sédentaires et nomades devant, dans ces conditions, se partager les mêmes terres, les uns pour les cultiver, les autres pour faire paître les moutons. Cette situation provoqua d'ailleurs jusqu'à l'époque ottomane un certain nombre de conflits entre les exploitants agricoles et les pâtres. Quelques anecdotes dans la documentation épigraphique illustrent ces tensions quant à l'occupation des pâturages par les grands troupeaux de Mari sur lesquels les rois locaux n'avaient pas autorité. *ARMT* XXVI/2 524 aborde ainsi une plainte des Numhéens du territoire de Karanâ à l'encontre des troupeaux de Mari qui, disent-ils, « … se nourrissent à nos pâturages et s'abreuvent à nos puits ! »[122]. Nous pouvons également mentionner *ARMT* XXVII 48 dans laquelle nous voyons le roi d'Andarig se plaindre que trop de points d'eau et d'espaces d'herbage étaient occupés par les pâtres mariotes et trop peu disponibles pour ses propres troupeaux. D'un autre côté, les troupeaux pouvaient subir les actes de pillage de la part des populations locales comme cela semble être illustré dans *ARMT* XXVI/2 422 :

> « Maintenant, ces moutons, une troupe de gens de l'Ida-Maraṣ et du Numhâ les ont pillés et ils ont emportés ces 1 000 moutons et 300 agneaux (...) »[123]

Une autre ressource importante à laquelle avaient accès nos populations était le sel. Dans l'antiquité, les textes de Mari nous informent que celui-ci était une ressource convoitée, particulièrement pour les troupeaux des populations nomades[124]. Francis Joannès a observé ainsi :

> « C'est dans cette steppe que les troupeaux de plusieurs ethnies nomades se répartissent, chacune contrôlant un certain nombre de points d'eau : troupeaux des Bédouins et des gens du Yamutbal et du Numhâ dans la partie ouest, troupeaux des gens de Karanâ-Qaṭṭarâ dans la partie orientale et d'Ešnunna au sud-est. Ce qui les attire, c'est à la fois la disponibilité en herbe avant la saison chaude, ainsi que les points d'eau et les salines. »[125]

121 - Inédit A.1098, l. 27-29 (cf. Annexe 3).
122 - *ARMT* XXVI/2 524 : (37) [*r*]*i-ti-ni i-ka-la ù bu-ra-ti-ni* [*i-š*]*a-at-ti-i*.
123 - *ARMT* XXVI/2 422 : (10) *i-na-an-na* udu-há *ši-na-ti ṣa-bu-um* (11) *i-da-ma-ra-ṣa*-[*yu-u*]*m ù nu-um-ha-yu-um* (12) *iš-hi-ṭú*-[*ši-na*]-*ti-ma* 1 *li-im* udu- há *ši-na-ti* (13) *it-ba-lu ù* 3 *me-tim ka-lu-mi-e.*
124 - A.3344 (= *LAPO* 16 234).
125 - Joannès 1996, p. 340-341.

Depuis le Sindjar, l'accès à cette ressource était relativement simple, il suffisait de suivre le lit des deux wadis, le Tharthar et le Ajij, jusqu'aux lacs saumâtres que l'on trouvait dans la steppe[126]. Plusieurs textes de Mari illustrent l'exploitation de ces salines par ces différents groupes humains.

Ainsi, dans la lettre inédite A.654[127], il est dit que les Ešnunnéens ramenèrent à Qaṭṭarâ du sel provenant de la ville de Nasaru/Nusar, dans un autre, c'est Yasmah-Addu qui demandait à se faire livrer du sel de Našilânum, une localité manifestement située sur le wadi Ajij[128]. De même, les populations transtigrines, les redoutables Turukkéens, venaient chercher leur sel lors de razzias dans le bassin du Habur, ou dans le Sud-Sindjar, c'est ce qui semble être illustré par la lettre *ARM* IV 21 (= *LAPO* 17 493). L'exploitation de ces salines, autant par les Bédouins que par les royaumes, est donc largement attestée à notre époque, et il semble que lors des échanges, les villes du Sud-Sindjar jouaient un rôle important, celui d'intermédiaire commercial et peut-être aussi celui de centre de stockage.

La région offre donc par ses ressources naturelles, ses caractéristiques topographiques et son approvisionnement en eau et en sel, une diversité d'activité qui a modelé à la fois l'attrait de cette région mais aussi et surtout le type d'occupation que l'on y trouve.

1.3.3. Un carrefour pour les communications et le commerce

Que l'implantation humaine en soit la cause ou la conséquence, le Sindjar fut tout au long de l'histoire que nous exposons ici un carrefour important pour les communications et les échanges du monde mésopotamien[129].

Cette région accueillait en effet un important réseau de voies de communication est-ouest d'abord, en faisant le lien entre la vallée du Tigre et le Habur, mais aussi nord-sud, pour les communications entre la Haute-Djéziré et les vallées basses des deux grands fleuves. À plus grande échelle, elle constituait également une étape importante pour les échanges entre la Basse Mésopotamie et les régions occidentales de l'Anatolie et de la Méditerranée. Malgré sa topographie particulière, elle eut un intérêt immense pour de nombreux acteurs dont les motivations, commerciales, économiques ou militaires, pour emprunter ou contrôler ces routes furent très

126 - Nous trouvons mention d'un lac dit « de Kaṣa » (l. 16 : *i-na a-mi ka-ṣa-a*^{ki}) dans la lettre A.19 (= *LAPO* 17 608) lors de la montée vers le Sindjar de l'escorte babylonienne chargée de placer Himdiya sur le trône.

127 - Pour les références bibliographiques aux textes inédits concernant le Sud-Sindjar et ses royaumes, nous renvoyons à l'Annexe 3 où nous avons compilé les références et les informations connues de ces textes. Nous ferons également référence à des textes inédits qui n'évoquent pas immédiatement le Sud-Sindjar mais qui ont permis de construire le contexte de notre propos. Dans ce cas, nous ne les incluons pas en annexe, nous avons toutefois reporté les références bibliographiques en note de bas de page.

128 - *ARM* V 70 (= *LAPO* 16 236) ; voir l'interprétation de J.-M. Durand, dans Durand 1987f, p. 201-202.

129 - Pour la circulation des informations, notamment diplomatiques, voir Joannès 1996 et Sévalié 2006b.

différentes.

Il s'agit ici de redécouvrir les routes et itinéraires antiques passant ou aboutissant au sud du Sindjar, et de déterminer ensuite quels étaient les avantages et inconvénients procurés par ce réseau pour les différents types de flux.

Nous aborderons d'abord l'étape que constitue le passage du Sindjar pour les communications entre la vallée du Tigre et le Triangle du Habur, puis nous évoquerons les axes de communication permettant d'atteindre la vallée du fleuve Habur et enfin nous étudierons les itinéraires permettant de rejoindre la moyenne vallée de l'Euphrate à travers la steppe.

1.3.3.1. Les itinéraires entre le Tigre et le Sud-Sindjar

Depuis le Tigre, trois itinéraires principaux permettant de rejoindre la plaine du Sud-Sindjar semblent pouvoir être distingués. Un premier, probablement le plus fréquenté, partait d'Aššur ou d'Ekallâtum, quittait rapidement les bords du Tigre pour rejoindre le wadi Tharthar à hauteur de Razamâ-du-Yamutbal véritable porte d'entrée de la plaine du Sud-Sindjar. Cet itinéraire constituait notamment la première portion traversée par les caravanes d'époque paléo-assyrienne partant d'Aššur pour rejoindre le Triangle du Habur puis l'Anatolie[130]. Le texte paléo-assyrien *TC* 3, 163+ trace ainsi à partir d'une liste de frais engagés par les marchands un itinéraire reliant entre autres étapes Sadduwâtum, Razamâ-du-Yamutbal, Qaṭṭarâ, Razamâ-du-Yussan puis enfin Apum[131]. Ces caravanes remontaient donc vers le nord en suivant l'un des bras du wadi Tharthar pour atteindre Qaṭṭarâ (= Tell al-Rimah), que Massimo Forlanini considère comme une étape obligée de cette route[132].

En ce qui nous concerne, cet axe quittant le Tigre pour rejoindre Razamâ-du-Yamutbal puis la région de Qaṭṭarâ/Karanâ fut le principal axe d'expansion lors des déplacement militaires entre le Tigre et le bassin du Habur. Ce fut vraisemblablement celui qu'emprunta Samsî-Addu pour pénétrer en Haute-Mésopotamie à l'époque de Yahdun-Lîm[133]. Ce fut également celui choisi par le roi d'Ešnunna en ZL 4. La lettre *FM* VI 26 nous donne ainsi les différentes étapes de sa retraite :

> « Au courant du 4 du mois Bêlet-bîrî, cette armée est partie depuis Qaṭṭarâ et s'est installée à Tagîda. Le lendemain, elle est partie depuis Tagîda et a

130 - Voir Forlanini 2006, p. 152 qui cite également le texte *CCT* 1, 42a (publié dans Nashef 1987, p. 27-29) avec les étapes Razamâ-ša-Burama[ta]-Qaṭṭarâ-Razamâ-ša-Uhaqim.

131 - *TC* 3, 163+ est publié dans Nashef 1987, p. 47-48.

132 - Forlanini 2006, p. 151.

133 - Ce déplacement n'est pas documenté par des textes contemporains de Yahdun-Lîm, on y trouve toutefois une allusion dans deux documents postérieurs, A.2119 (= *LAPO* 17 442) et *ARMT* XXVI/2 451 (= *FM* VI 19). Ils ne précisent pas l'itinéraire, ils indiquent simplement une progression depuis Ekallâtum jusqu'à Qaṭṭarâ.

traversé le pays jusqu'à Hiṣârum. Elle est partie depuis Hiṣârum et mes patrouilles, qui se sont collées derrière cette troupe, l'ont abandonnée à Nusar. Elle vient de prendre les grands chemins vers Ekallâtum. »[134]

L'itinéraire ici décrit nous livre des étapes différentes sur une même route liant le Sindjar au Tigre via le wadi Tharthar[135]. La lettre ne mentionne pas la ville de Razamâ-du-Yamutbal, dans laquelle les Ešnunnéens ne s'arrêtèrent manifestement pas. Ce même itinéraire fut encore emprunté deux ans plus tard lorsque ces mêmes Ešnunnéens apportèrent leur aide à Bunû-Eštar lorsque celui-ci contesta l'influence mariote. Enfin, cette région du wadi Tharthar fut le centre d'intenses combats lorsque Išme-Dagan d'Ekallâtum chercha à s'emparer de la région du Sindjar, une première fois dans le courant de l'année ZL 11[136], puis une seconde fois avec l'aide des Ešnunnéens au début de l'année ZL 12[137]. Ainsi, rien que durant les treize années du règne de Zimrî-Lîm, cet itinéraire fut emprunté au moins trois fois par des contingents militaires de grande taille. Il y a fort lieu de penser qu'il était le plus praticable pour les grands groupes désirant rejoindre le Sindjar depuis la région d'Aššur et d'Ekallâtum.

Il était possible également de passer plus à l'est. Cette route nous est livrée par le fameux itinéraire *UIOM* 2134 (= Goetze 1953, p. 51-55) appelé aussi « itinéraire paléo-babylonien »[138]. Celui-ci démontre qu'il était possible de remonter vers le Triangle du Habur sans passer par le Sud-Sindjar mais par la vallée à l'est des Djebels Sasân, Sheikh Ibrahim, Shanin, Jawan et Najma. Il était alors possible de suivre le wadi Qasab en passant par les localités de Binanu, Saqâ puis Zanipâ et Apqum (Tell Abu Maria) et, en continuant plus au nord, de déboucher dans la région du wadi Murr. L'importance de cet axe de communication est particulièrement bien mise en valeur par l'imagerie satellite permettant de détecter les fameuses « hollow ways ». Parmi la saturation d'axes mineurs tout azimut, Mark Altaweel a mis en évidence l'existence d'un axe plus important orienté nord-ouest/sud-est passant par plusieurs sites de cette vallée[139]. En suivant cet itinéraire, il était également possible d'obliquer à tout moment vers l'ouest pour rejoindre la région du Sud-Sindjar,

134 - *FM* VI 26 : (10) iti ^{d}nin-*bi-ri* u_4 4-kam *is-sú-uh-ma* (11) *ṣa-bu-um šu-ú iš-tu qa-ṭá-ra-a*^{ki} *iš-ši-ma* (12) *i-na ta-gi-da*^{ki} *it-ta-ša-ab ša-né-em* u_4*-um-šu* (13) *iš-tu ta-gi-da*^{ki} *iš-ši-ma a-na hi-ṣa-ri-im*^{ki} (14) *i-te-ti-iq iš-tu hi-ṣa-ri-im*^{ki} *iš-ši-ma ba-za-tu-ia ša wa-ar-ki* (15) *ṣa-bi-im ša-a-tu ra-ak-sa i-na nu-sa-ri*^{ki} *i-zi-bu-ni-iš-šu ge-er-ri ra-bu-tim* (16) *ša é-kál-la-tim*^{ki} *is-sà-ba-at ṭe*$_4$*-ma-am ša-a-tu ú-ki-in-ma* (…).

135 - Pour les villes évoquées, voir Ziegler 2002, p. 262-269 et nos propres commentaires, ci-dessous, sur la géographie historique de cette région ; cf. ci-dessous, première partie, § 2.2.2.2.

136 - À ce titre, voir A.649 (= *LAPO* 17 592) indiquant clairement un axe Ekallâtum, Razamâ-du-Yamutbal, Qaṭṭarâ. Cf. ci-dessous, deuxième partie, § 8.1.3.

137 - Cf. ci-dessous, deuxième partie, § 8.2.3.2.

138 - L'itinéraire et la localisation des différentes étapes sont étudiés dans Ziegler 2002, p. 234 et p. 265 et ss. N. Ziegler pose notamment la question de la fonction de l'auteur et de la nature du déplacement ainsi décrit. Forlanini 2006, p. 149 propose de faire des auteurs des marchands akkadiens.

139 - Altaweel 2008, planche 6, fig. 17 et planche 16, fig. 45.

soit par la passe de Tell Khamira pour rejoindre la région de Razamâ-du-Yamutbal[140], soit par la passe de Tell Abu Maria pour rejoindre le région de Qaṭṭarâ/Karanâ.

Enfin, un troisième moyen d'entrer dans cette région sans passer par le Tharthar consistait à longer le lit du Tigre jusqu'à la ville de Kalhu/Kawalhu, la moderne Tell Nimrud, là où le Grand Zab se jette dans le Tigre. Il était alors possible de couper vers l'ouest, en traversant les collines pour rejoindre directement Razamâ-du-Yamutbal. Ce fut le trajet des émissaires benjaminites lorsque ceux-ci, depuis la région du Balih, tentèrent de rejoindre la région d'Ešnunna[141].

De nombreuses portes d'entrée permettaient ainsi les communications entre la vallée du Tigre et la plaine du Sud-Sindjar. Le choix d'un itinéraire dépendait alors de nombreux critères, économiques principalement, dans le cadre des échanges commerciaux mais également, et bien souvent, politiques. À ce titre, accéder à la région du Sindjar était rarement une finalité, cela constituait toutefois une étape importante pour ceux qui, depuis la vallée du Tigre, souhaitaient se rendre au nord du djebel. Les textes nous montrent toutefois que l'on pouvait choisir d'éviter de passer par le Sud-Sindjar en continuant le long du fleuve jusqu'à l'endroit où le wadi Murr se jette dans le Tigre. C'est cet itinéraire que choisit Išme-Dagan lors d'une campagne à la fin de l'année ZL 11 justement parce qu'il souhaitait éviter le Sud-Sindjar contrôlée alors par les alliés de Mari[142]. Mais longer le Tigre n'était pas moins dangereux. Francis Joannès indiquait ainsi qu'une fois Aššur traversée, la vallée du Tigre était difficilement contrôlable et plus encore qu'elle pouvait s'avérer dangereuse pour les voyageurs en raison des pillages qu'y pratiquaient les bandes turukkéennes ou lullus[143].

Enfin, notons que si notre documentation met bien en avant l'intérêt de ces routes pour les communications et les échanges depuis le Tigre vers le Sud-Sindjar, le schéma inverse est moins bien connu. Il ne fait toutefois pas de doute que les voyageurs quittant le Sud-Sindjar, à destination de la Babylonie ou de la vallée de la Diyala, empruntaient les mêmes itinéraires.

1.3.3.2. Les accès au Triangle du Habur à travers les montagnes

Les montagnes du Sud-Sindjar peuvent présenter, au premier abord, un obstacle majeur pour

140 - Les circulations à travers la dépression entre le wadi Qasab et le wadi Tharthar pourraient être confirmées par la présence d'un grand nombre de « hollow ways » dans cette zone. Voir Altaweel 2008, planche 5, fig. 15. De la retenue est toutefois nécessaire, il est en effet impossible de dater ces traces et ainsi de s'assurer que ces routes soient contemporaines de l'époque amorrite.

141 - M.5431 (= *LAPO* 18 1285) éditée dans Joannès 1992b.

142 - Cf. ci-dessous, deuxième partie, § 8.1.3.

143 - Joannès 1996, p. 339.

les communications entre la plaine du Sud-Sindjar et le Triangle du Habur. Il existait toutefois entre les trois composantes principales de ce massif plusieurs passes permettant de traverser le massif montagneux. Dans son étude sur les itinéraires des caravanes assyriennes, Massimo Forlanini distingue ainsi trois itinéraires qui, depuis Qaṭṭarâ, permettaient de franchir la montagne et d'accéder au bassin du Habur.

La principale voie d'accès, la « route diagonale », semble emprunter la passe entre le Djebel Sindjar et le Djebel Ishkaft[144]. Elle permettait ainsi un accès relativement aisé au wadi Murr, à la région du Yussan ou au pays d'Apum. C'est probablement ce passage que les marchands assyriens empruntaient pour rejoindre Razamâ-du-Yussan depuis Qaṭṭarâ, avant de s'enfoncer dans la plaine de la Haute-Djéziré. À défaut d'être le plus rapide et le plus économique pour rejoindre ensuite la route de la Cappadoce, cet itinéraire était certainement le moins accidenté, le plus fréquenté et le plus sécurisé. On trouvait d'ailleurs dans la région immédiatement au nord du Djebel Ishkaft un grand nombre de sites parmi lesquels se détachent particulièrement Tell al-Hawa, et entre ces sites l'imagerie satellite a permis de détecter un intense réseau de voies de communication[145]. On constate par ailleurs qu'une route moderne passe encore entre les deux massifs.

Le second de ces deux itinéraires, que l'auteur appelle « la variante par le Tigre »[146], bifurquait après Qaṭṭarâ vers le nord-est et passait entre le Djebel Sâsân et le Djebel Ibrahim[147], via Tell Abu Maria, l'ancienne Apqum, pour rejoindre directement le Haut-Tigre. En longeant ce fleuve, les marchands d'Aššur rejoignaient ensuite les villes de Mardamân puis de Haburâtum avant d'obliquer vers l'ouest en direction d'Eluhut[148].

Enfin, un troisième itinéraire, non attesté dans les textes paléo-assyriens[149], longeait les plateaux du Sud-Sindjar et empruntait finalement le passage entre le Djebel Djéribé et le Djebel Sindjar, à proximité du site de Tell Heyal[150]. Ce passage permettait manifestement un accès rapide à Tell Brak, l'antique Nagar, et se rattachait ainsi au réseau de communications du Habur[151]. Dans sa contribution sur Tell Brak, David Oates notait que depuis le tell, on pouvait apercevoir cette faille dans le massif montagneux, passage qui est désormais connu sous le nom de « passe de Kasapâ »

144 - Forlanini 2006, p. 150-153.
145 - Wilkinson et Tucker 1995, p. 148, fig. 2.
146 - Forlanini 2006, p. 153-159. Il étudie ainsi le cas d'un itinéraire partant de Qaṭṭarâ et remontant vers le nord-est pour rattraper le cours du Tigre à hauteur de Mardamân (= Tell Abû Zahir). Les textes invoqués sont Kt g/k 199 (Barjamovic 2011, p. 95-96) et VAT 9260 (= VS 26, 148).
147 - Wilkinson et Tucker 1995, fig. 1, p. 147.
148 - Pour la localisation d'Eluhut, voir dernièrement Jacquet 2014 et pour les propositions antérieures Jacquet 2014, p. 110, n. 7.
149 - Forlanini 2006, p. 159-160.
150 - Peut-être l'ancienne Kasapâ ; cf. ci-dessous, première partie, § 2.2.1.1.
151 - Lloyd 1938, p. 124.

(l'actuel col de Chillouh)[152], qu'il faut peut-être identifier aussi comme « la route des crêtes »[153]. Emprunter ce col plutôt que passer par l'axe traditionnel reliant Qaṭṭarâ à Razamâ-du-Yussan pouvait certainement présenter un gain de temps. C'est peut-être ce dernier itinéraire qu'une caravane de marchands, partie d'Aššur, tenta d'emprunter d'après les lettres *ARMT* XXVI/2 432 et 433[154]. On y apprend que cette caravane, arrivant depuis le wadi Tharthar, se scinda en deux une fois arrivée à Karanâ. La plus grande partie du groupe continua sur la route traditionnelle, mais une petite partie de celle-ci, une trentaine d'hommes choisit de couper par les plateaux du Sindjar manifestement pour rattraper la route principale par la « passe de Kasapâ ».

Toutes ces routes devaient donc, dans un second temps, permettre de rejoindre l'axe majeur traversant le Triangle du Habur ou inversement, permettre de passer du bassin du Habur à la région du Sud-Sindjar. Celles-ci furent également utilisées par les Romains, et il semble qu'aujourd'hui encore elles permettent de rejoindre la plaine comprise entre le versant nord du Sindjar et la frontière syrienne[155]. On observe donc une réutilisation des itinéraires antiques jusqu'à aujourd'hui, principalement parce que ceux-ci furent et sont toujours commandés par les conditions topographiques complexes de cette région.

Il existait donc de nombreux moyens de rejoindre le Triangle du Habur depuis la région d'Aššur ou d'Ekallâtum via le Sud-Sindjar. Chacun de ces itinéraires semble avoir présenté avantages et inconvénients, et le choix de l'un ou de l'autre reposait sur de nombreux critères, économiques et politiques principalement. À ce titre, traverser les plaines du Sindjar puis franchir le massif du Sindjar avait l'avantage d'un gain de temps considérable par rapport à un itinéraire longeant le Tigre jusqu'au bassin du Habur, il rendait toutefois les voyageurs dépendants des structures politiques qui s'y trouvaient. Sa fréquentation fut surtout le fait des marchands d'Aššur partant commercer vers l'Anatolie[156], mais c'est l'image que nous donnent les archives du XIXe siècle pour lequel nous ne disposons justement que des archives des marchands mais d'aucune correspondance politique. À l'époque des royaumes de Kurdâ, d'Andarig ou de Qaṭṭarâ, la nature de ces déplacements nous apparait beaucoup plus variée. De plus, il en ressort que cet accès au Triangle du Habur par la montagne était également dépendant du contrôle des royaumes du Sud-Sindjar. L'épisode ešnunnéen de ZL 4 puis celui des campagnes d'Išme-Dagan en ZL 11 montrent que l'hostilité de ces royaumes pouvait sérieusement perturber les mouvements de troupes

152 - Voir carte dans Charpin et Ziegler 2003, p. 187, Joannès 1996, p. 344. Et dernièrement Durand 2004b, p. 134.
153 - Joannès 1996, p. 331 ; c'est ainsi qu'il nomme cette route en mentionnant le texte *ARM* XIV 109 (= *LAPO* 16 353).
154 - L'aventure que vécut cette caravane est détaillée dans Joannès 1991b, p. 46-47.
155 - Cf. Annexe 1, carte 5.
156 - Michel 2001, notamment p. 256, et Michel 1996 ; également cf. annexe 1, carte 7.

lorsque ceux-ci décidaient de fermer les voies d'accès au nord. De même, plusieurs textes dont nous reparlerons ensuite, montrent que la maîtrise de ces « passes » était stratégique pour les royaumes du Sindjar, principalement parce que ceux-ci eurent tout au long de notre histoire les mêmes ambitions que les grandes puissances du Tigre : s'étendre au-delà de la montagne.

1.3.3.3. Les communications internes au Sud-Sindjar et l'accès au Habur

Depuis le Sud-Sindjar il existait plusieurs moyens de rejoindre à l'ouest la vallée du Habur, pour arriver probablement directement à hauteur de Qaṭṭunân, localisée à Tell Fadghami[157], une ville essentielle au royaume de Mari pour ses communications avec le nord de la Mésopotamie. Toutefois les étapes intermédiaires, c'est-à-dire les itinéraires et étapes à l'intérieur de la région restent relativement mal connus. Les textes ne s'attardent que rarement sur les itinéraires internes du Sud-Sindjar et cette région n'a pas encore fait l'objet du traitement satellite dont ont pu bénéficier des régions comme celle d'Aššur[158] ou de Tell al-Hawa[159]. Il devait toutefois exister, au vu de la répartition des sites à l'époque amorrite, quelques grandes routes permettant de relier les grandes capitales et certainement de nombreux axes secondaires plus discrets, mais il est difficile de distinguer des axes permanents tant la proximité des sites devait permettre des communications dans toutes les directions.

Il existe une route qui, de tout temps, semble avoir été l'axe principal de circulation à l'intérieur du Sud-Sindjar. Elle longeait la limite sud de la montagne sur un axe Tell Afar-Balad Sinjar-Habur[160]. Elle nous est connue à l'époque romaine puisqu'elle fit partie des aménagements militaires opérés par Trajan au moment des campagnes contre les Parthes[161]. Elle devait relier une série d'avant-postes formant la frontière physique de l'empire, le *limes*. Singara, aujourd'hui Balad Sinjar, fut à ce titre l'une des villes de garnison et une voie fut tracée par les ingénieurs romains pour relier cette ville à la région du Habur[162]. Au regard des sources classiques et médiévales, René Dussaud avait également fait de Tell Heyal et Balad Sinjar deux étapes essentielles sur la route reliant la vallée du Habur au Sud-Sindjar[163]. La route moderne reprend plus ou moins ce tracé, liant Mossoul sur le Tigre à la frontière syrienne.

Il est étonnant toutefois que les villes de Kurdâ et de Kasapâ, respectivement situées à Balad

157 - C'est ce que Joannès propose dans Joannès 1996, p. 336, en citant le texte *ARMT* XXVI/2 387. Pour la localisation de Qaṭṭunân à Tell Fadghami, voir Charpin 2009, p. 65, n. 28, renvoyant aux références antérieures.
158 - Altaweel 2008.
159 - Wilkinson et Tucker 1995.
160 - Dilleman 1962, fig. XVIII.
161 - Oates 1956, p. 191 et Oates et Oates 1958, ainsi que la contribution dans Curtis 1982, p. 120-122.
162 - Cf. Annexe 1, carte 5.
163 - Dussaud 1927, carte XV.

Sinjar et à Tell Heyal (cf. ci-dessous), n'aient pas eu également cette importance dans les textes d'époque amorrite. À la lecture des ceux-ci, c'est surtout leur voisine, Andarig, que nous situerons à Tell Khoshi, à une vingtaine de kilomètres au sud de Balad Sinjar, qui semble être le pivot des communications à la fois avec la vallée du Habur mais également entre les différentes villes de la région[164].

Concernant les communications avec le Habur, Jean-Marie Durand distingue deux pistes partant du Habur et permettant de rejoindre le Sud-Sindjar et dans les deux cas, elles débouchaient manifestement dans la plaine par Andarig[165].

La plus importante empruntait la diagonale Qaṭṭunân-Andarig. Jean-Marie Durand a énoncé l'idée que cette route portait le nom de *hatqum*[166]. Depuis le Habur, on rejoignait ainsi Sapurratâ (peut-être Tell Ṣfuk ?), qui était manifestement la porte de sortie à l'est du territoire mariote. Il était ensuite possible de continuer sa route vers l'est et de déboucher finalement dans le Yamutbal à hauteur de la localité de Raṣûm. Habdu-Malik, un émissaire mariote chargé de rétablir la paix entre les royaumes du Sindjar au début de l'année ZL 12, emprunta cette route lorsqu'il dût se rendre dans les grandes capitales du Sindjar[167].

En ce sens, l'itinéraire Mari-Qaṭṭunân-Andarig paraît être à cette époque le plus direct et le plus sécurisé. Depuis le Habur, en venant de Mari, passer par Andarig aurait donc été le moyen le plus simple de rejoindre ensuite Kurdâ (= Balad Sinjar) au nord ou Qaṭṭarâ/Karanâ (= Tell al-Rimah/Tell Afar) à l'est.

Il existait, parallèlement au *hatqum*, une autre route appelée *rapšum* qui doit être considérée comme un axe secondaire plus discret, longeant manifestement l'un des wadis descendant depuis le Sindjar jusqu'au Habur, légèrement en amont de la ville de Terhân[168]. Nele Ziegler a proposé d'associer ce *rapšum* au wadi Abu Fijé, en localisant Terhân soit à Tell Hirbat Gamal, soit à Tell Maqbara Adjaja[169]. Jean-Marie Durand a également choisi ce second site pour localiser cette ville, il préférait toutefois associer le *rapšum* au wadi Ramal, plus septentrional[170]. Il reconnaissait toutefois dans un article plus ancien que le wadi Abu Fijé offrait un autre itinéraire permettant aux habitants

164 - J.-M. Durand indiquait que le nom de la ville pouvait être dérivé de la racine signifiant la « route », cf. Durand 1998a, p. 81-82.
165 - Durand 2004b, p. 132-133.
166 - Durand 2004b, p. 132.
167 - *ARMT* XXVI/2 387 évoque le passage de Habdu-Malik à Sapurratâ. D'après le document économique M.15242 (inédit, cf. annexe 3), Habdu-Malik fut également présent à Raṣûm lors d'une mission en lien avec le roi d'Andarig Atamrum, il est toutefois difficile d'affirmer qu'il s'agisse de cette même mission du début de l'année ZL 12.
168 - Nous nous appuyons ici sur le texte *ARMT* XXVII 65 (voir en dernier lieu Durand 2010a, p. 56).
169 - Ziegler 2011b, p. 9-10.
170 - Durand 2010a, p. 56.

du Sindjar de rejoindre le Habur en amont de la ville de Latihum[171].

En somme, si le *hatqum*, entre Andarig et Qaṭṭunân, semble être l'itinéraire le plus emprunté dans nos textes, notamment pour descendre ensuite vers Mari, les textes évoquent d'autres itinéraires, au moins deux, permettant de couper à travers la steppe et de rejoindre le Habur en divers endroits en amont de Qaṭṭunân.

Concernant les communications internes à la région, notamment entre les trois capitales, les textes ne livrent pour l'instant que très peu d'informations. À nouveau toutefois, c'est la ville d'Andarig qui est le plus régulièrement évoquée.

Nous pouvons revenir ainsi sur cette affaire concernant la caravane assyrienne qui, partie d'Aššur, se scinda en deux une fois arrivée à Karanâ. Si la majorité des marchands et de leurs ânes continuèrent vers le nord pour rejoindre la région de Razamâ-du-Yussan, une petite partie d'entre eux choisit de couper via les plateaux du Sud-Sindjar avec l'intention de passer par Kurdâ[172].Ce qui est étonnant toutefois, c'est qu'ils n'empruntèrent pas une route directe entre les deux capitales mais qu'ils firent d'abord étape à Andarig où la caravane fut retenue à la porte de la ville. Il serait tentant dès lors de voir en Andarig une sorte de carrefour pour les communications entre les différentes capitales de la région.

En reprenant également le dossier de la mission diplomatique de Habdu-Malik que nous avions évoquée ci-dessus, nous pouvons tirer un certain nombre d'informations des déplacements qu'il fit à l'intérieur de la région[173]. Sa mission le conduisit d'abord d'Andarig à Kurdâ puis de Kurdâ il rejoignit Andarig pour se rendre enfin à Karanâ. Outre le fait que nous apprenons à cette occasion qu'une seule journée suffisait pour rejoindre chacune de ces villes, cette série de lettres marque également la présence de voies de communication entre Andarig et Kurdâ et entre Andarig et Karanâ. On notera toutefois qu'il n'est pas fait mention de communications entre Kurdâ et Karanâ. Toutefois, comme l'a noté Dominique Charpin, cela s'explique par le déroulement de ces ambassades et ne confirme en rien que le passage par Andarig était obligatoire pour se rendre de Kurdâ à Karanâ.

On notera enfin qu'il était possible depuis Andarig ou Allahad de rejoindre directement le cours du wadi Tharthar et la ville de Razamâ-du-Yamutbal sans passer par Qaṭṭarâ. C'est ce qu'a perçu Nele Ziegler en étudiant la lettre inédite A.2137+[174]. Il était ensuite possible de redescendre

171 - Durand 2009, p. 53. L'itinéraire est attesté dans la lettre *ARMT* XXVII 66, des Numhéens l'empruntèrent pour se rendre dans le Djebel 'Abd el-Azîz.

172 - *ARMT* XXVI/2 432, 433 et 436.

173 - Voir l'introduction de ces lettres par D. Charpin dans Charpin *et al.* 1988, p. 209-211.

174 - Ziegler 2002, p. 251, édition et commentaire de la lettre inédite A.2137+ (cf. Annexe 3). Voir également Charpin 2014c, p. 71.

vers le Tigre.

En tenant compte de ces nombreuses mentions dans les itinéraires internes au Sindjar, nous serions donc tentés au premier abord de faire d'Andarig un carrefour pour les déplacements internes. Toutefois, il est possible que cette surreprésentation d'Andarig ne soit qu'une illusion liée à la prépondérance de cette ville, en terme de politique régionale, tout au long du règne de Zimrî-Lîm et aux relations privilégiées qu'elle entretint avec Mari qui, rappelons-le, nous a fourni la majorité de notre documentation. Il est notable toutefois qu'Andarig, si elle est bien située à Tell Khoshi, était idéalement placée et bénéficiait de débouchés aisés vers l'est, l'ouest et le sud. Cependant nous verrons qu'elle souffrit de ne pas avoir un accès aussi simple vers le nord du Sindjar, contrairement à ses voisines Kurdâ et Qaṭṭarâ.

1.3.3.4. Les pistes liant directement le Sindjar à l'Euphrate

Nous avons vu que le caractère topographique de notre région imposait des conditions particulières à ceux qui souhaitaient rejoindre le bassin du Habur depuis le Sindjar. En excluant toujours les vallées du Tigre et du Habur, il existait plusieurs moyens de rejoindre directement les plateaux du Sud-Sindjar depuis la Basse-Mésopotamie et inversement de rejoindre la vallée du Moyen-Euphrate depuis le Sindjar[175]. Pour cela, il fallait toutefois traverser l'immense espace steppique de la Djezireh.

De nombreuses pistes traversaient et traversent toujours cet espace steppique, les deux plus importantes longeaient certainement les deux wadis descendant depuis la région du Sud-Sindjar, le wadi Tharthar et le wadi Ajij. Le Ajij, le wadi de l'ouest, donnait directement accès à l'Euphrate, soit dans la région de Mari, soit quelque part dans le Suhûm. Le Tharthar, situé plus à l'est, descendait parallèlement au Tigre, jusqu'au lac du même nom, et pouvait également donner accès à la basse vallée du Tigre, à la Babylonie et à la vallée de la Diyala.

Les conditions de circulation dans ce type de milieu expliquent que la majorité des flux entre Basse-Djéziré et Haute-Djéziré préférait emprunter les itinéraires des deux fleuves, le Habur et le Tigre. Traverser la steppe nécessitait une préparation plus importante. Il fallait, lorsque les rivières étaient à sec, prévoir suffisamment de ravitaillement pour traverser les 200 kilomètres de steppe. De même, le recours à des personnes connaissant bien ce milieu, ses points d'eau et la manière de s'y repérer était indispensable. Le vide relatif de cet espace conférait toutefois certains avantages aux voyageurs.

175 - Là encore, nous reprenons les propositions de Joannès 1996, p. 341.

Francis Joannès a souligné que la première motivation qui pouvait pousser le voyageur à emprunter un espace aussi hostile était la discrétion[176]. Pour de nombreuses raisons, des individus ou des groupes passèrent par l'une de ces pistes pour éviter les axes très fréquentes et très facilement contrôlables que représentaient les vallées du Tigre et du Habur. À son retour de Babylone, le roi d'Andarig, Atamrum, aurait ainsi emprunté l'une de ces pistes précisément parce qu'il ne souhaitait pas passer par la vallée de l'Euphrate contrôlée par Mari[177]. De même, l'utilisation de la piste du Tharthar était certainement le fait de ceux qui souhaitaient éviter les grandes villes de la vallée du Tigre. Une autre explication peut être relative à la durée du transport. La circulation fluviale jusqu'à la Haute-Djéziré était rendue périlleuse par la difficulté sinon l'impossibilité de naviguer à contre-courant sur le Habur ou sur le Tigre, dès lors ce sont les ânes et les chariots qui étaient utilisés pour transporter les marchandises. Généralement ces déplacements se faisaient le long des deux voies d'eau, mais il était manifestement possible de couper à travers la steppe en suivant les deux wadis.

Ainsi, ces deux axes semblent avoir surtout été fréquentés par les nomades lors de leur migration saisonnière, trajet durant lequel ils avaient aussi accès aux importantes salines que l'on trouve le long des deux wadis. Mais nous avons vu et nous verrons plus loin que ces pistes pouvaient également être empruntées ponctuellement par des individus ou des groupes plus ou moins importants, parfois même des armées[178], souhaitant faire un voyage rapide et discret[179].

Pour conclure, il apparaît déjà clairement que le Sud-Sindjar était loin d'être une région isolée. Les nombreux itinéraires traversant cette région ou y conduisant attestent de liens permanents avec l'ensemble de la Mésopotamie. Les terrasses sud demeurent au cours du IIe millénaire une voie de passage importante, aussi bien pour les déplacements entre les cours du Tigre et du Habur, que pour ceux entre la Haute-Djéziré et le Moyen-Euphrate.

Si transiter par cette région n'était pas indispensable pour les voyageurs, les vallées des grands fleuves garantissant un voyage plus direct et plus sécurisé, il semble qu'emprunter ces itinéraires avait plusieurs avantages : un gain de temps, un gain d'argent dans le sens où les taxes de passage y étaient peut-être moins lourdes, mais aussi une certaine discrétion.

Ceux-ci furent surtout fréquentés par les marchands et les nomades. Les villes du Sud-Sindjar telles que Razamâ-du-Yamutbal ou Qaṭṭarâ sont ainsi très souvent citées dans la documentation des

176 - Joannès 1992a, p. 3.
177 - *ARMT* XXVI/2 498-501.
178 - Une armée babylonienne remonta ainsi depuis Sippar et jusqu'au Sud-Sindjar en longeant le wadi Tharthar à la fin de l'année ZL 12 (*ARMT* XXVI/2 440-bis).
179 - Joannès 1996, p. 341.

marchands de Kaneš comme étapes entre cette dernière et Aššur[180], et ceci dès la fin du XXe siècle. Elle fut également, nous l'avons vu, un territoire de transhumance, notamment pour les troupeaux mariotes en route pour le bassin du Habur et qui, au passage, s'approvisionnaient en sel. Cette région fut également parcourue par des groupes de taille très variée dont les motivations furent parfois plus politiques. Il pouvait alors s'agir de simples messagers transportant des informations sensibles, c'est précisément dans ce cas que la discrétion de ces routes, à l'inverse des itinéraires des fleuves très surveillés et très contrôlés, montrait toute son utilité. On note également d'importants mouvements de troupes rejoignant ou traversant le Sindjar. Ces manœuvres démontrent l'importance qu'avait cette région en tant que carrefour entre Haute-Mésopotamie et Basse-Mésopotamie d'une part mais également pour les manœuvres d'expansion d'est en ouest, que nous étudierons plus loin[181].

Tout type de flux, qu'il s'agisse d'informations, des personnes ou des biens, transitaient donc par la région. Les acteurs de ces flux, les commerçants, les Bédouins ou encore les diplomates et les soldats savaient jouer des avantages que ces routes offraient, malgré toutefois certains risques, les razzias notamment, les aléas des conflits régionaux, mais aussi les rigueurs des milieux montagneux et steppiques.

Les possibilités qu'offraient alors ce réseau de routes et les enjeux que représentaient les flux qui le parcouraient, expliquent en bonne partie les modalités de l'occupation de cette région et *a fortiori* l'histoire politique complexe qu'elle vécut. Si les royaumes du Sud-Sindjar savaient ainsi jouer de cette position géostratégique, cette même position et les enjeux qu'elle recouvre expliquent également les prétentions des royaumes plus puissants qui, à de nombreuses reprises, tentèrent de contrôler les plateaux au sud du Sindjar.

2. Essai de géographie historique

Dès le XIXe siècle de notre ère, les voyageurs occidentaux ayant pu pénétrer dans la région du Sindjar la décrivaient comme sinistrée et dangereuse, en marge du pouvoir politique ottoman, mais ils étaient frappés dans un même temps par la richesse archéologique apparente. C'est une région marquée par son histoire, mais une histoire qui paraissait alors arrêtée. Les piémonts du Sindjar semblent alors bien éloignés des bords du Tigre d'où la plupart des expéditions prenaient la route, ils ne servaient alors plus que de refuge pour les Yézidis, en révolte contre le pouvoir central, et de

180 - La documentation des marchands d'Aššur permet de redécouvrir les principaux itinéraires de la fin du XXe siècle et du XIXe siècle avant notre ère, se reporter à Nashef 1987, Forlanini 2006, Veenhof 2008 et Barjamovic 2011.
181 - Cf. ci-dessous, troisième partie, § 3.2.2.

zones d'hivernage pour quelques tribus arabes semi-nomades, terreurs des caravanes[182]. Aussi, ce ne fut qu'après le redécoupage imposé par les nations victorieuses de la Première Guerre Mondiale que les archéologues s'y intéressèrent, ou eurent les moyens de le faire.

Malgré l'enthousiasme de ces voyageurs et des premiers archéologues, le Sud-Sindjar n'aura pas reçu l'attention escomptée et peu de missions archéologiques sont venues mettre au jour ses vestiges. De ce fait, il n'a livré que peu d'archives en comparaison des masses documentaires retrouvées dans le sud de l'Irak ou dans la région de Mari. La découverte des royaumes qu'il abrite n'en fut que tout aussi lacunaire. Il faut souligner cependant que la géographie historique du Sud-Sindjar, et plus généralement de la Haute-Mésopotamie, est devenue depuis quelques décennies un enjeu important tant pour les archéologues que pour les assyriologues, dont le but est désormais de mettre en corrélation les noms antiques évoqués dans les textes et les sites modernes. Dans cette première partie nous tâcherons de faire le point sur l'évolution des recherches archéologiques et épigraphiques concernant cette région, et de mettre en lumière quels types d'indices ces démarchent nous livrent pour l'établissement de sa géographie historique.

Dans un second temps, nous ferons le point sur l'identification même des sites en montrant que depuis quelques années il est devenu possible de dresser une carte des localités que cette région abritait à l'époque amorrite. Pour chacune d'entre elles, nous ferons l'historique des localisations proposées, en soulignant l'argumentation et, s'il y en a, les débats actuels. Notons toute de même, en marge de ce second point, que si ces propositions semblent pertinentes pour les grandes cités ayant abrité un pouvoir administratif et politique, de nombreux toponymes, manifestement des centres secondaires, des villages ou des centres agricoles n'ont encore une localisation que très imprécise.

La troisième partie s'intéressera à deux autres réalités géographiques du Sud-Sindjar, que nous trouvons dans les sources, intimement liées aux constructions politiques mais pourtant bien plus difficiles à définir. Il s'agit du Numhâ et du Yamutbal, deux termes qui semblent recouvrir plusieurs définitions. Cette partie aura pour but de mettre en lumière les différents sens attribués à ces termes et de les mettre en relation avec les capitales du Sud-Sindjar.

Enfin, au titre d'outil de lecture, nous nous intéresserons en dernier lieu aux réalités géographiques, « pays » et villes, qui entourent la région ici étudiée. À de nombreuses reprises et pour des raisons très diverses, les pouvoirs politiques du Sud-Sindjar entrèrent en contact avec d'autres villes situées dans les environs immédiats du Sud-Sindjar, notamment dans la partie méridionale du bassin du Habur et sur les rives du Tigre. Il paraissait important de situer celles-ci pour comprendre les faits que nous exposerons dans la seconde partie de cette thèse.

182 - C'est l'image que donne Austen Henry Layard de cette région dans son récit écrit après avoir visité la région en août 1846 (Layard 1849).

2.1. L'état de la recherche

Avant de discuter de la localisation de ces toponymes, il paraît important de revenir sur les travaux, tant issus d'une démarche archéologique qu'épigraphique, ayant porté leur attention sur notre région. Nous évoquerons en premier lieu les fouilles et prospections archéologiques dont cette région à fait l'objet, en citant les problématiques soulevées lors de ces campagnes. Nous verrons ainsi ce que peut spécifiquement nous livrer l'archéologie sur l'organisation du Sindjar et le type d'indice que cette approche nous révèle pour identifier les sites de la région. Dans un second temps, nous verrons comment les Assyriologues se sont peu à peu intéressés à cette région et quels types de démarches les textes permettent pour la localisation des nombreux toponymes que l'on y place désormais.

Naturellement cette distinction entre résultats des travaux de terrain et analyses textuelles est totalement arbitraire et sera, nous l'espérons, franchie lorsqu'il s'agira de traiter les informations. Il nous a semblé nécessaire pour ordonner les différents indices à notre disposition, de distinguer les contributions de ces deux disciplines. Aujourd'hui, les bénéfices d'une approche pluridisciplinaire pour traiter d'un sujet comme la géographie historique ne sont plus à démontrer. C'était d'ailleurs en croisant les informations épigraphiques livrées par Mari avec les observations de terrain que Francis Joannès put émettre en 1987 les propositions de localisation dont nous nous ferons l'écho dans la partie suivante[183]. La question de la géographie historique ne relève plus aujourd'hui de la simple association d'un toponyme ancien avec un site moderne, elle s'est largement diversifiée autour d'approches nouvelles grâce aux contributions d'autres sciences. Nous avons vu plus haut l'apport des sciences naturelles pour la connaissance des réalités physiques anciennes, de même que l'imagerie satellite a ouvert de nouvelles perspectives et permit la localisation des anciennes voies de communication et autres modifications anthropiques du paysage.

Les notices que nous développerons dans la sous-partie suivante ont été largement inspirées des réflexions épistémologiques présentées par Gojko Barjamovic en introduction de son ouvrage sur la géographie historique de l'Anatolie dans la première moitié du IIe millénaire. Après avoir présenté les méthodes traditionnellement utilisées pour la localisation d'un site ou d'un ensemble géographique, il plaidait finalement pour une méthode combinant approche sérielle, critique textuelle et observation topographique[184]. Le projet HIGEOMES, demeure aujourd'hui la meilleure preuve qu'une telle approche est désormais possible et souhaitable. Coordonné par Nele Ziegler et Eva Cancik-Kirschbaum, il a pour ambition de collecter et traiter toutes les sources aidant à la

183 - Les résultats de ses travaux sont notamment publiés dans Joannès 1992a et repris dans Joannès 1996.
184 - Barjamovic 2011, p. 64 et ss.

compréhension et à la modélisation d'une géographie historique descriptive de la Haute-Mésopotamie, dans laquelle s'insère le Sindjar, aux périodes paléo-babylonienne et médio-assyrienne[185].

2.1.1. Les travaux archéologiques dans la région du Sindjar

Les premiers regards intéressés à se poser sur l'étendue du Sud-Sindjar furent ceux de l'un de ces grands pionniers de l'archéologie mésopotamienne. D'abord diplomate à Constantinople, Sir Austen Henry Layard, après un voyage dans la région de Mossoul au cours duquel il rencontra Paul-Émile Botta, son homologue français, parvint à obtenir les autorisations nécessaires pour conduire ses propres fouilles dans la région. Cherchant le site ancien de la fameuse Ninive, il mena ses fouilles à Tell Nimrud, qui s'avéra être l'ancienne capitale assyrienne de Kalhu[186], avant de finalement trouver ce qu'il cherchait en reprenant les fouilles de Tell Kuyunjik, entreprises par Paul-Émile Botta mais interrompues après le départ de ce dernier en 1845. Entre 1845 et 1851, ces fouilles permirent de ramener à Londres quelques-unes des plus belles découvertes de l'archéologie orientale et, alors qu'au même moment Paul-Émile Botta ouvrait la première salle assyrienne du Louvre, de révéler au public une civilisation dont seule la Bible faisait alors écho. Alors qu'il interrompait provisoirement ses fouilles à l'été 1846, il entreprit un voyage dans le Kurdistan qui l'amena à de nombreuses rencontres avec les communautés locales chaldéennes mais également avec les Yézidis, groupe ethnique kurde dont la religion emprunte à l'Islam et au Zoroastrisme[187]. C'est au cours de ce séjour qu'il atteint, depuis le Tigre, d'abord Tell Abu Maria puis Tell Afar, dans la partie orientale du Sud-Sindjar. Il ne mena pas de travaux archéologiques dans cette région, mais ses écrits nous livrent toutefois des observations géographiques, que nous avons pu évoquer ci-dessus, et y révèlent surtout l'importance des traces que l'homme a laissé sur ces terres. Cette région, en marge des grands chantiers du Tigre, ne présentait pas véritablement d'intérêts pour ces premières entreprises archéologiques. Gerald Reitlinger rapportait toutefois que, en 1907, Friedrich Sarre et Ernst Herzfeld, parcourant la Mésopotamie de Buseirah à Mossoul, s'arrêtèrent quelques jours dans la ville de Balad Sinjar où ils collectèrent quelques inscriptions et firent le croquis des temples de Sittna Zenab et du minaret de Kutb ad-Dîn[188].

185 - Pour un premier aperçu de la problématique, des enjeux et de la méthode de ce projet, voir les prolégomènes dans *BBVO* 20, p. 11-14 et *BBVO* 24, p. 9-11.
186 - Cette ville est également connue des textes de Mari sous le nom Kalhu/Kawalhu, et fut gouvernée au moins de ZL 4 à ZL 11 par un certain Arriyuk selon Durand 2005b et Vollemaere 2014b.
187 - Layard 1849.
188 - Reitlinger 1938, p. 143.

2.1.1.1. Les prospections de Seton Lloyd en 1938-1939

La première mission à centrer véritablement ses travaux sur le Sindjar fut celle confiée par le *Liverpool Institute of Archaeology* à Seton Lloyd en 1938. Il s'agissait alors de faire le lien entre les prospections de Max Mallowan dans le Habur et les travaux antérieurs dans la vallée du Tigre en prospectant un maximum de sites au sud du Djebel Sindjar. Gerald Reitlinger, qui vint l'assister lors de cette première mission, commenta principalement les vestiges d'époque islamique et ottomane. Le centre d'intérêt de Seton Lloyd résida dans le grand nombre de tells qu'il devinait traduire une occupation pré-chrétienne. Sa première observation est éloquente :

> « In regard to the ground which was eventually covered, it should at once be stated that our work has no pretension to be a final and comprehensive survey. From one point near the center of the area covered more than 200 mounds are visible at once, and these are but a small part of the great number which are spread over this once fertile plain. »[189]

Parmi ces nombreux tells observables dans la plaine, il en prospecta soixante-huit en quelques semaines, dessinant deux ensembles de sites particulièrement denses, l'un au sud de Tell Afar, l'autre au sud de Balad Sinjar. Il attira également l'attention des archéologues sur deux sites importants qui dominent les deux ensembles qu'il devinait : Tell al-Rimah à l'est[190], et Tell Khoshi à l'ouest. D'après lui, il s'agissait de deux sites faciles d'accès et dont la fouille donnerait un bon aperçu de l'occupation pour l'ensemble de la région. Nous ne pouvons qu'apprécier la justesse de ce jugement si nous considérons les travaux qui ont suivi cette première prospection. Il notait également que certains des sites de la région atteignent des tailles conséquentes et étaient probablement fortifiés dans l'antiquité[191]. Toujours selon lui, ces localités devaient abriter des pouvoirs politiques importants voire même dominer un « état » dans lequel il faudrait inclure les sites mineurs comme autant de « satellites » autour de ces capitales. Il imaginait ainsi Tell Abu Maria (l'antique Apqum) dominer un état s'étendant de l'est du Sindjar aux rives du Tigre, alors que Tell Khoshi (Andarig) et Tell Hadhail (Allahad) devaient avoir successivement dominé la région du Sud-Sindjar[192]. Tell Heyal (Kasapâ), dans la partie occidentale de notre région, était également un

189 - Lloyd 1938, p. 123.
190 - Dans son article, le site porte le nom de Tell Irmah.
191 - Trois d'entre eux ont une superficie dépassant les 90 hectares (Tell Taya avec 160 ha ; Tell Khoshi avec 92 ha ; Tell Hadhail avec 90ha), et au moins cinq sites (Tell Abu Maria, Tell al-Rimah, Tell Khoshi, Tell Hadhail et Tell Khamira) portent des traces de fortifications anciennes. Voir Oates 1985 et en dernier lieu Battini 2011, p. 131, Tab. A.
192 - Lloyd 1938, p. 128.

site important commandant un passage à travers le Sindjar en direction de Tell Brak[193]. Même si ces suppositions ne se révéleront pas tout à fait exactes, il n'en demeure pas moins que nous retrouvons à l'époque amorrite des réalités politiques qui font écho à son jugement, avec quelques centres majeurs dominant tout ou partie de notre région.

À l'automne 1939, Seton Lloyd retourna dans la région avec l'intention d'effectuer des sondages pour vérifier ses hypothèses de datation. Il publia en ce sens les comptes-rendus des travaux qu'il effectua sur deux des trois sites qu'il visita : Grai Resh, à une dizaine de kilomètres à l'est de Balad Sinjar, et Tell Khoshi[194]. Le premier révéla une occupation continue de la période d'Obeid à l'époque des Dynasties Archaïques mais le nom de cette ville n'est pas connu. Il ne travailla qu'une semaine à Tell Khoshi mais mit tout de même au jour sur l'un des tells de la citadelle un bâtiment de culte qu'il data du milieu du IIIe millénaire. Cette datation sera plus tard remise en cause par David Oates qui proposa une datation plus tardive, la fin du IIIe millénaire sinon le début du IIe millénaire[195]. Aucun vestige du Bronze Moyen, la période qui nous intéresse, ne fut découvert sur le site au cours de ces premières prospections. Pourtant, ces observations de terrain, adjointes aux indices livrés par les textes, nous ont appris depuis, qu'il fallait vraisemblablement y chercher l'une des grandes capitales de la période amorrite : Andarig[196].

2.1.1.2. Les fouilles de la British School of Archaeology in Iraq à Tell al-Rimah et Tell Taya

Après les bouleversements du milieu du XXe siècle, deux opérations majeures vont prendre place dans le Sindjar[197]. Toutes deux furent menées par des expéditions britanniques. À partir de 1964, la *British School of Archaeology in Iraq*, en partenariat avec le *University Museum* de Philadelphie mena des fouilles à Tell al-Rimah, le site qu'avait repéré Seton Lloyd trente ans plus tôt. Six campagnes y furent orchestrées par David Oates entre 1964 et 1971, sa problématique principale étant de documenter l'occupation paléo-assyrienne du IIe millénaire. Les couches archéologiques de cette période sont en effet très difficiles d'accès au cœur même de l'Assyrie, la vallée du Tigre, en raison de l'omniprésence des vestiges plus récents, notamment néo-assyriens. Il était donc nécessaire de choisir un site en marge où l'absence d'occupation postérieure faciliterait l'accès aux strates du IIe millénaire. Le site de Tell al-Rimah fut choisi sur ces critères. Dès la

193 - Lloyd 1938, p. 124.
194 - Lloyd 1940.
195 - Oates 1985, p. 589.
196 - Cf. ci-dessous, première partie, § 2.2.1.2.
197 - Les rapports de fouilles sont publiés dans la revue *Iraq*, entre 1964 et 1973, on y trouve tant les rapports de fouilles que des notices sur les artefacts et la documentation épigraphique exhumés sur le site.

première saison de fouilles, en 1964, les archéologues mirent au jour sur le tell principal (chantier A) un bâtiment de culte datant de l'époque de Samsî-Addu. Les chantiers B et D livrèrent des structures plus récentes, de la période mitanienne à l'époque islamique, et n'intéressent donc pas notre propos. Le chantier C, ouvert en ville basse, à une centaine de mètres de l'acropole, livra quant à lui des vestiges impressionnants et d'un intérêt majeur pour notre étude. Outre des habitations d'époques mitanienne et médio-assyrienne, il y fut excavé un complexe palatial du IIe millénaire. En 1967, près de 250 tablettes y furent retrouvées, et leur contenu offrait des parallèles intéressants avec les textes de Mari[198]. Plus encore, elles permirent de donner un nom au site de Tell al-Rimah. David Oates proposa immédiatement d'y identifier, sur la base des textes, les villes paléo-babyloniennes de Karanâ ou de Qaṭṭarâ. Il faudra attendre la publication de ces textes pour que le véritable débat pour l'identification du site commence (cf. ci-dessous, première partie, § 2.2.1.1.).

L'occupation du site ne fut pas continue. Elle semble d'abord s'être concentrée sur ce qui devint ensuite l'acropole. À l'âge du Bronze Moyen, il y avait occupation de la ville haute comme de la ville basse. Nous devinons qu'il s'agissait alors d'une ville d'importance, abritant lieux de pouvoir et de culte, et surtout ceinte d'une muraille ou d'un glacis. Les occupations plus récentes furent plus limitées, les vestiges de la seconde moitié du IIe millénaire et du Ier millénaire ne recouvrant qu'une partie limitée du site.

À partir de 1967, la *British School of Archaeology in Iraq* décida l'ouverture d'un second chantier dans le Sud-Sindjar. Julian E. Reade se vit confier les fouilles d'un site voisin de Tell al-Rimah, celui de Tell Taya[199]. La problématique choisie fut très différente, il s'agissait surtout de documenter le IIIe millénaire, et de créer un site de référence pour l'étude céramique dans la région. Les travaux se concentrèrent d'abord sur le tell principal pour fixer une séquence stratigraphique couvrant l'ensemble de ce millénaire. Pourtant les couches excavées ne permirent de remonter que jusqu'au milieu du IIIe millénaire, ne donnant pas les résultats escomptés. Sur le tell principal, les niveaux les plus récents attestent d'une occupation jusqu'aux époques parthe et islamique. Des tessons de céramique dite « du Habur » y furent également retrouvés, témoignant d'une occupation de cette partie de la ville au IIe millénaire. Sur ce même chantier deux tablettes furent également mises au jour[200], elles mentionnent un certain Hâṣidânum, un administrateur de l'époque de Samsî-Addu (1810-1776), par ailleurs déjà connu des archives de Mari. La ville basse ne livra que peu de renseignements pour la période qui nous intéresse, mais elle fut révélatrice de l'organisation

198 - Les tablettes de Tell al-Rimah sont publiées dans Dalley *et al.* 1976. Environ 250 tablettes furent retrouvées dans diverses salles du palais, on peut y ajouter 77 autres textes retrouvés dans et autour du temple de la ville haute.
199 - Les rapports furent également publiés dans la revue *Iraq*, voir Reade 1968, 1971 et 1973.
200 - Elles sont inventoriées sous les numéros TA 2100 et TA 2101, voir Reade 1973, p. 173-175.

urbaine de la seconde moitié du IIIe millénaire. Ainsi, 155 hectares de fondations en pierre furent découverts, présentant un plan, inédit pour la région, d'une ville avec ses espaces bâtis et son réseau de rues.

Tell al-Rimah et Tell Taya furent les deux seuls sites au sud du Sindjar véritablement fouillés entre les années 1960 et 1980. Soulignons tout de même le travail de la mission archéologique soviétique de Nikolai Y. Merpert et Rauf M. Munchaev qui, entre 1969 et 1971, se concentra sur le site de Yarim Tepe, à 10 kilomètres au sud-ouest de Tell Afar, et étudia les premières installations agricoles du VIe millénaire[201].

2.1.1.3. Travaux préliminaires à Tell Khoshi et Grai Resh

Il faut attendre 1989 pour que la région au sud du Sindjar accueille à nouveau une mission archéologique. Cette mission fut organisée par la Délégation archéologique française en Irak pour l'étude du site de Tell Khoshi (Andarig ?). Les travaux de fouilles proprement dits devaient avoir lieu l'année suivante et furent précédés d'une prospection du site avec quelques ramassages de surface et la constitution d'un plan topographique plus précis que celui établi par Seton Lloyd. Les résultats du ramassage permirent de corriger la chronologie que ce dernier avait proposée, en identifiant une occupation entre la période akkadienne et jusqu'à l'époque médio-assyrienne, soit entre 2400 et 1200 avant notre ère[202]. Les tessons identifiés par Seton Lloyd comme appartenant à la première moitié du IIIe millénaire doivent être considérés, en définitive, comme contemporains des périodes d'Ur III ou d'Isin-Larsa, soit la fin du IIIe millénaire ou le début du IIe millénaire[203]. De même, rien n'indique que ce site fut occupé durant le Ier millénaire. L'occupation de la ville basse dans la première moitié du IIe millénaire se trouva donc confirmée par la céramique. Lorsque, l'année suivante, les travaux d'excavations furent envisagés, la problématique de la mission était surtout de documenter une grande ville du IIIe millénaire, qui avait aussi été occupée au millénaire suivant, pour constater la transition entre les deux périodes dans le Sindjar.

En effet, l'idée que les villes de Haute-Mésopotamie furent totalement ou partiellement abandonnées à la charnière de ces deux millénaires est, aujourd'hui encore, un sujet abondamment commenté. La cause environnementale fut soulevée pour la première fois par Harvey Weiss et l'équipe de fouilles de Tell Leilan après la découverte de traces d'une éruption volcanique sur ce

201 - Merpert et Munchaev 1973, voir également Yoffee et Clark 1993, p. 73-257.
202 - Kepinski 2001.
203 - Kepinski 2001, p. 267 reprenant Oates 1985, p. 589.

site[204]. Mais ce phénomène semble avoir touché tous les principaux sites du bassin du Habur[205]. Le projet de Christine Kepinski était donc d'en apporter un nouveau témoignage pour la région du Sindjar.

En ce qui nous concerne, c'est surtout un autre axe de cette étude qui aurait pu nous intéresser : la fouille d'un site du IIe millénaire dont l'identification avec la ville ancienne d'Andarig avait été proposée par Francis Joannès à la lumière des textes. Malheureusement, le déclenchement de la première guerre du Golfe retarda ce projet et il fallut attendre 2001 pour que l'équipe puisse revenir dans la région[206]. Elle ne revint toutefois pas immédiatement à Tell Khoshi mais s'intéressa d'abord au site de Grai Resh, à proximité de Balad Sinjar, pour étudier les implantations du IVe millénaire.

L'année 2001 fut consacrée à sa prospection puis, en 2002, l'équipe y ouvrit deux chantiers. Le premier (chantier A), permit d'identifier trois niveaux d'occupation sans qu'il soit possible d'en déterminer la chronologie. Le chantier B fut ouvert à proximité des fouilles qu'avait entreprises Seton Lloyd en 1939. Plusieurs bâtiments correspondant à trois niveaux principaux d'occupation, de l'époque d'Obeid jusqu'à la période des Dynasties Archaïques, furent mis au jour. L'occupation domestique s'y étendait sur 32 hectares[207]. Dans un même temps, l'équipe retourna sur le tell principal de Tell Khoshi pour y effectuer des sondages. Le premier niveau identifié fut daté de l'époque néo-assyrienne. En dessous de celui-ci, ils purent identifier un bâtiment monumental associé à la période médio-assyrienne. Concernant la période paléo-babylonienne, un bâtiment avec des murs d'un mètre d'épaisseur fut dégagé. Il pourrait être associé à l'enceinte découverte au niveau de la pente du tell. Malgré ces premiers résultats, la situation géopolitique régionale poussa de nouveau les équipes archéologiques à quitter l'Irak. Jusqu'à aujourd'hui, aucune nouvelle fouille n'a été entreprise dans le Sindjar.

Ainsi, si les fouilles dans le Sindjar n'ont pas encore donné de résultats probants sur l'occupation dans la première moitié du IIe millénaire, mis à part naturellement à Tell al-Rimah, les problématiques soulevées et les travaux archéologiques préliminaires, aussi bien ceux des années 1930 que ceux des dernières décennies ont été d'une grande utilité pour attirer l'attention des spécialistes du IIe millénaire sur la région et particulièrement celle des épigraphistes à qui il manquait des points de repères pour localiser les villes évoqués dans les textes. Sans évoquer les découvertes épigraphiques locales, il est indéniable, en considérant la présence de grands sites

204 - Weiss *et al.* 1993, p. 999 et ss.
205 - Voir également Ur 2012 pour les sites de Tell Brak et Tell Hamoukar.
206 - Pour les résultats des campagnes de 2001 et 2002, voir Kepinski 2008.
207 - Kepinski 2003, p. 38.

fortifiés, manifestement occupés à l'époque amorrite, que cette région avait abrité quelques grandes capitales. Mais si le site de Tell al-Rimah a pu être associé à la ville ancienne de Qaṭṭarâ, il faut toujours attendre une confirmation archéologique pour les propositions des autres grands sites repérés, Tell Khoshi, Tell Hadhail, Tell Afar, Balad Sinjar et autres. Le débat à propos du nom de Tell al-Rimah, que nous évoquerons plus bas, démontre paradoxalement le concours que peut apporter l'archéologie à l'épigraphie et l'histoire ; et sa réciproque n'en est pas moins vraie.

2.1.1.4. Les prospections autour du Djebel Sindjar

Concernant la géographie historique, il ne serait pas inutile de dire ici quelques mots sur les travaux archéologiques menés dans les régions avoisinantes, notamment dans la région du Haut-Tigre et dans le bassin du Habur. D'après les textes cunéiformes et les conclusions en terme de géographie historique que l'on peut en tirer aujourd'hui, ce fut une zone densément peuplée et morcelée en de nombreuses cités-états dont un grand nombre est entré, à un moment ou à un autre, en contact avec les royaumes du Sud-Sindjar. La localisation d'une partie d'entre eux sera discutée en quatrième partie de ce chapitre, aussi il nous a semblé utile de faire ici le point sur nos connaissances du paysage archéologique de ces régions.

Nous ne nous attarderons pas sur les innombrables fouilles archéologiques qui furent menées dans le bassin du Habur, et si celles-ci ont permis de localiser un certain nombres de toponymes évoqués dans cette étude, nous l'évoquerons au cas par cas dans la partie qui suit. Il n'est pas inutile toutefois d'énumérer ici les différentes campagnes de prospections à grandes échelles qui y ont eu lieu[208]. En interprétant les densités de tessons retrouvés sur les sites visités, celles-ci ont contribué à saisir les modalités de l'occupation de la Haute-Mésopotamie par les populations de l'époque amorrite, et à dessiner la carte de l'occupation urbaine du IIe millénaire. Il est, grâce à ce travail, beaucoup plus aisé et pertinent de corréler noms modernes et toponymes anciens aujourd'hui que cela ne l'était avec le seul recours des textes.

2.1.1.4.1. Les prospections autour de Tell al-Hawa

D'est en ouest, nous pouvons évoquer d'abord la mission de la *British Archaeolgical Expedition in Iraq*, dirigée par Warwick Ball, qui prospecta entre 1986 et 1990 une zone de 475 km² autour du site de Tell al-Hawa, sur le wadi Murr, avant d'en entreprendre la fouille. Le but annoncé

208 - Cf. Annexe 1, carte 11.

de cette *North Jazirah Survey* était de mener une enquête exhaustive sur un site majeur et son environnement proche[209]. Elle nous livre à ce titre des informations intéressantes sur l'environnement au nord-est du massif, et sur les connexions à travers le djebel au cours de la première moitié du IIe millénaire. Le paysage archéologique est extrêmement dense dans cette zone, avec 184 sites répertoriés sur 475 km² autour de Tell al-Hawa[210]. Parmi ceux-ci, une cinquantaine fut manifestement occupée à notre époque, davantage que durant n'importe quelle autre période. Toutefois l'occupation sur le site de Tell al-Hawa est plus restreinte pour la première moitié du IIe millénaire qu'elle ne l'était durant la seconde moitié du IIIe millénaire[211]. L'auteur y voyait le début de l'abandon des sites principaux au profit des sites mineurs les entourant. Nous verrons qu'un certain nombre de villages ou de villes de seconde importance mentionnés dans nos textes pourraient effectivement y trouver leur place.

2.1.1.4.2. Les prospections de Jason Ur autour de Tell Hamoukar

Ces travaux peuvent être mis en parallèle avec les prospections entreprises entre 1999 et 2001 par Jason Ur. Dans la continuité des travaux de Ball, Wilkinson et Tucker, il prospecta les environs immédiats du site de Tell Hamoukar, situé entre la région du wadi Murr et celle du wadi Rumeilan, à quelques dizaines de kilomètres à l'ouest de Tell al-Hawa, du côté syrien de la frontière. Sur les 125 km² prospectés furent identifiés 67 sites dont 9 portent des traces d'occupation pour le IIe millénaire[212]. Le rapport publié en 2002 permet ainsi de saisir l'occupation de ce sous-ensemble en différenciant nettement l'occupation du IIIe millénaire, centré essentiellement sur le site principal, Tell Hamoukar, et l'occupation du IIe millénaire marquée par une dispersion sur les sites alentours, notamment Khirbat al-Abd[213].

2.1.1.4.3. Les prospections de D. J. W. Meijer

Entre 1976 et 1979, Diederik J. W. Meijer conduisit des prospections dans une zone couvrant une grande partie de la moitié orientale du Triangle du Habur, depuis le wadi Djagh-djagh jusqu'à 'Ayn Diwar, sur le Tigre[214]. Il constate une considérable augmentation du nombre de sites occupés

209 - Ball *et al.* 1989 et Wilkinson et Tucker 1995.
210 - Wilkinson et Tucker 1995, p. 1.
211 - Ball *et al.* 1989, p. 35.
212 - Ur 2002, fig. 14, pour ces prospections voir également Wilkinson 2002.
213 - Ur 2002, p. 74.
214 - Meijer 1986.

entre la fin du IIIe millénaire et la première moitié du IIe millénaire, avec un peu plus de 90 pour cette seconde période.

2.1.1.4.4. Les prospections autour de Tell Leilan

En marge des fouilles de Tell Leilan, l'ancienne Šehnâ/Šubat-Enlil, furent également organisées des campagnes de prospections régionales, d'abord en 1984 sur une zone de 15 kilomètres autour de Tell Leilan puis en 1995, sur une zone de 30 kilomètres de large allant de la frontière turque à la frontière irakienne[215]. Ces deux campagnes reprenaient en partie la zone d'investigation qu'avait parcourue Meijer entre 1976 et 1979. La même conclusion fut d'ailleurs tirée : la période I, correspondant à l'époque amorrite, fut celle où l'occupation semble la plus intense avec près de 160 sites occupés. Pour la majorité d'entre eux, il devait s'agir de villages ou d'établissements agricoles, mais on trouve également dans cette région, en excluant Tell Leilan, plus d'une dizaine de sites de plus de 10 hectares, correspondant à de grandes villes selon sa propre classification. Pour plusieurs de ces sites, des propositions d'identification ont déjà été émises. Tell Farfara, un site de 90 hectares pourrait correspondre à l'antique Ilân-ṣurâ, alors que Tell Mohammed Diyab pourrait être l'ancienne Azamhul[216].

2.1.1.4.5. Les prospections de B. Lyonnet dans le Haut-Habur occidental

Enfin, la région du Haut-Habur occidental fut prospectée entre 1989 et 1991 par l'équipe dirigée par Bertille Lyonnet[217]. Les travaux portèrent sur 63 sites sélectionnés parmi les plus importants. L'une des plus grandes surprises de cette prospection fut de constater que cet espace, contrairement à la partie orientale du Triangle du Habur, ne fut presque pas réoccupée au sortir de la phase d'abandon de la fin du IIIe millénaire. Les ramassages de surface permirent cependant de distinguer ce qu'elle pense être deux formes d'occupation du milieu. En effet, au nord-est de la région prospectée, elle notait une présence significative de céramique dite « du Khabur » dans les sites les plus importants (Tell Seqar Fouqani et Tell Hanou), manifestant l'occupation de ceux-ci durant la première moitié du IIe millénaire. À l'inverse, ces tessons sont quasiment absents dans les sites des parties occidentale et méridionale. Elle en conclut que la partie orientale était marquée par

215 - Ristvet 2005, p. 35-36 pour l'historique des prospections régionales en marge de cette mission.
216 - Pour le point sur ces différentes propositions, voir Charpin et Ziegler 2003, annexe II, p. 272-276. Certaines localisations seront reprises plus loin.
217 - Lyonnet 2000, pour l'étude du milieu géographique voir notamment p. 8-11.

une occupation sédentaire et urbaine, alors que la partie occidentale était plutôt le territoire des Bédouins dont l'habitat éphémère est moins enclin à laisser des vestiges. Les prospections organisées en 1997 et conduites par Tony J. Wilkinson dans le cadre de la mission archéologique de Tell Beydar vinrent par ailleurs confirmer ces résultats en notant l'abandon d'une grande partie du site et de ses alentours[218].

2.1.2. Les travaux des historiens

Il n'est pas inutile, avant de présenter les travaux des épigraphistes sur la géographie historique du Sindjar en particulier, de rappeler les principaux outils développés en marge des études de textes pour l'indexation des noms propres. Dès les années 1970, la série du *Répertoire Géographique des Textes Cunéiformes* avait pour ambition de recueillir l'ensemble des références textuelles et bibliographiques aux toponymes connus de la documentation, toute période et toute région confondue. Deux volumes s'intéressèrent plus particulièrement à la première moitié du IIe millénaire[219]. Parallèlement, en 1979, Maurice Birot, Jean-Robert Kupper et Olivier Rouault publièrent comme tome XVI/1 des Archives Royales de Mari, un répertoire des noms propres attestés dans les documents de Mari parus à cette époque[220]. Il regroupait ainsi les noms de villes, les noms de personnes, les noms divins et les noms de mois. Ces ouvrages demeurent de bonnes bases de travail même si l'accroissement considérable du corpus depuis les années 1980 et les progrès de la recherche ont rendu obsolètes la plupart des notices associées à ces toponymes. Il faut reconnaître enfin l'intérêt de l'ouvrage de Markus Wäfler consacré à la géographie historique de l'Ida-Maraṣ[221]. Même si la méthode scientifique qu'il développe dans son ouvrage pour la localisation de ces entités a laissé ses recenseurs perplexes[222], il conserve le bénéfice de mettre à jour les références textuelles à la plupart des villes de Haute-Mésopotamie en y intégrant des données plus récentes que les trois ouvrages précédemment cités.

En 1996, Francis Joannès, résumait ainsi l'état des connaissances sur la géographie historique du Sud-Sindjar :

> « On ne saurait nier cependant que des progrès significatifs ont été faits dans notre connaissance de la géographie historique du Proche-Orient d'époque

218 - Wilkinson 2000a, p. 11.
219 - Groneberg 1980 et Nashef 1991.
220 - Birot *et al.* 1979. Au moment où fut rédigé cet ouvrage, étaient déjà publiés les quatorze premiers volumes de la collection et le dix-huitième, auxquels il faut ajouter de nombreux textes publiés hors collection.
221 - Wäfler 2001.
222 - Voir notamment D. Charpin, *AfO* 51 (2005), p. 292-295 et, l'article de G. Chambon (Chambon 2009a).

> amorrite. Si l'on reprend, à titre d'exemple, l'état des connaissances il y a dix ans concernant la région du Sinjar, celle-ci était pratiquement une *terra incognita* sur la carte de la Haute-Mésopotamie (...) »[223]

Il faut constater qu'effectivement pendant une très longue période la plupart des toponymes étaient vaguement affublés de l'étiquette « en Haute-Mésopotamie ». Alors qu'il était déjà connu qu'un grand nombre de villes s'y trouvait, cette région n'était incluse dans le monde mésopotamien que comme une zone de passage entre les deux grandes vallées fluviales, là où on considérait que s'exerçait véritablement le pouvoir politique à l'époque amorrite. L'histoire politique de cette époque, et les données géographiques qui y étaient associées, s'est ainsi d'abord et légitimement centrée sur les grandes constructions politiques mentionnées dans les textes. L'intérêt pour ces petits royaumes qui, au premier abord, ne semblaient pas avoir réellement rythmé cette histoire fut donc secondaire. Ce n'est que depuis une vingtaine d'années que les cités anciennes de Haute-Djéziré ont trouvé elles-aussi leur place sur les cartes et dans les essais d'histoire politique, grâce à de nouvelles grilles de lecture, adaptées à une échelle locale, et impulsées par une prise de conscience quant à la nécessité d'une véritable mise au point en terme de géographie historique pour la compréhension des événements évoqués dans nos textes.

À ce titre, comme le souligne Francis Joannès, la région du Sindjar a souffert des mêmes lacunes que la plupart des petits ensembles régionaux du monde amorrite, l'absence de sources locales en étant la principale.

Historiographiquement, les recherches autour des constructions politiques du Sindjar semblent avoir leur tournant dans les années 1980. Avant cela, plusieurs articles avaient déjà été consacrés à un événement ou à un nom de personne attaché aux principautés du Sindjar[224]. D'ailleurs, il est frappant de constater que la question de la géographie politique paraissait déjà, pour leurs auteurs, primordiale. Les indices textuels étaient toutefois trop peu nombreux pour une réflexion approfondie sur cette réalité et on manquait clairement à cette époque de points d'ancrage précis autour desquels axer les recherches. Maurice Birot situait ainsi le territoire des Numhéens et des Yamutbaléens « dans les pays du Haut-Habur »[225], Olivier Rouault rappelait en 1970 les localisations proposées pour Andarig « soit au nord d'Ešnunna, soit dans la région du Moyen-Tigre »[226], lui-même ne considérait pas que l'on puisse la chercher plus au sud que le Djebel Sindjar. Enfin, il faut citer l'article de Michael A. Astour qui, centré sur la localisation du royaume

223 - Joannès 1996, p. 323.
224 - Voir par exemple Rouault 1970, Birot 1972, Anbar 1981.
225 - Birot 1972, p. 138.
226 - Rouault 1970, p. 107.

d'Ilân-ṣurâ, propose également des localisations pour un grand nombre de villes de Haute-Mésopotamie[227]. Toutefois, il basait la localisation de ces villes par rapport à une localisation très septentrionale d'Ilân-ṣurâ, en plein cœur du Tur Abdin, la chaîne de montagne méridionale de l'Anatolie, et à proximité du Tigre[228]. Cela l'avait amené à localiser Andarig à l'est de Šubat-Enlil et Kurdâ dans les piémonts du Tur Abdin. Sa démarche, mêlant textes hittites, sources mariotes et correspondance philologique avec des noms modernes, reste donc intéressante. Nous verrons toutefois que ces mêmes textes peuvent être lus très différemment si sont choisis d'autres points de repère sur lesquels se baser.

Francis Joannès explique ainsi les difficultés pour ces premiers travaux à localiser précisément ces entités :

> « Il est certain que l'un des obstacles majeurs pour la localisation précise de telle ou telle ville citée dans les archives de Mari vient de ce que l'on n'a souvent pas pu distinguer de prime abord ce qui était mention géographique, dans un itinéraire par exemple, et mention politique traduisant des rapports diplomatiques entre des centres qui n'étaient pas forcément voisins. »[229]

Même si une localisation précise était impossible à ce stade, il fut rapidement évident, à la lumière des événements brutaux qu'elles ont partagés, que les villes de Kurdâ, Andarig et Karanâ devaient être proches les unes des autres, et éventuellement partager un espace commun[230]. Elles devaient de même être localisées dans une zone mettant en contact les zones d'influence de Mari, des royaumes du Tigre et la Haute-Mésopotamie. Il manquait alors des points d'ancrage certains pour définir plus précisément cet espace.

Les textes de Tell al-Rimah publiés en 1976 ont livré une information essentielle en permettant de mettre en corrélation le site archéologique du Sud-Sindjar avec les toponymes anciens de Qaṭṭarâ et Karanâ, de même que l'identification, par Dominique Charpin, de Tell Leilan comme étant l'ancienne Šehnâ/Šubat-Enlil fut essentielle pour la compréhension de la géographie du bassin du Habur[231]. C'est ensuite à la lumière des nouvelles informations livrées par les textes, notamment avec la parution des lettres envoyés par les émissaires mariotes dans la région[232], à la fin

227 - Astour 1992.
228 - Astour 1992, p. 27, carte 2.
229 - Joannès 1996, p. 324.
230 - Voir Kupper 1948 ; il est frappant que l'on en était encore au même point près de trente ans après, dans Dalley *et al.* 1976.
231 - Charpin 1987a.
232 - Voir principalement les dossiers présentés dans le tome XXVI/2 des Archives Royales de Mari (Charpin *et al.* 1988), suivront ensuite la publication des lettres des gouverneurs de Qaṭṭunân (Birot 1993) puis celle des lettres envoyées par les rois étrangers, en grande partie ceux de Haute-Mésopotamie, au roi de Mari (Kupper 1998).

des années 1980, mais aussi grâce aux itinéraires des marchands assyriens, qu'il a été possible de confirmer cette extrême proximité des trois grandes capitales et même de les articuler les unes par rapport aux autres. Sans entrer dans les détails et à titre d'exemple, nous pouvons renvoyer au dossier des lettres de Habdu-Malik, un diplomate mariote qui reçut pour mission de se rendre dans ces trois villes, au début de la douzième année de règne de Zimrî-Lîm, afin de restaurer la paix dans la région[233]. De ses lettres au roi de Mari, nous pouvons tirer des informations essentielles sur la distance entre les différentes capitales du Sud-Sindjar (à l'époque : Andarig, Kurdâ et Karanâ), à peine une journée de marche, mais elles permettaient aussi de considérer la position plus occidentale de Kurdâ et Andarig par rapport à Karanâ/Qaṭṭarâ.

À la suite de ces découvertes, plusieurs articles firent le point sur la géographie historique de la Haute-Mésopotamie. Le premier d'entre eux, à notre connaissance, fut signé par Jean-Marie Durand en 1990, dans un article des *Dossiers d'Archéologie* n° 155[234]. Traitant des toponymes « perdus » de la Mésopotamie, il n'aborde le Sindjar que dans un court paragraphe, mais il introduit déjà les implications et aboutissements de la géographie physique sur la géographie humaine. L'article essentiel fut signé deux ans plus tard par Francis Joannès dans les *Cahiers du Centre Glotz* n° 3[235]. Cette fois la région du Sindjar est au cœur du propos. En reprenant une partie des propositions de Jean-Marie Durand, il ajoute aux données physiques, des éléments primordiaux en terme de géographie historique, mais aussi des propositions nouvelles sur les réalités tribales et économiques de cette région. Dans un second article publié en 1996, Francis Joannès développe la dimension politique de son étude en tentant d'identifier les différentes entités, pays ou villes, dominant la région au XVIIIe siècle[236]. Toutefois ces études n'ont concerné que les plus grandes cités que l'on peut y trouver, les capitales dynastiques et autres villes importantes, mais de nombreux autres toponymes, moins mis en valeur par les textes et plus difficiles à identifier sur le terrain, sont toujours extrêmement difficiles à localiser avec précision.

Notons enfin que des études plus précises ont déjà été publiées concernant d'autres régions, il s'agit, par exemple et sans exhaustivité, des travaux de Denis Lacambre sur la région du Suhûm, de ceux de Michaël Guichard sur le Šubartum occidental ou encore de ceux de Nele Ziegler sur le royaume d'Ekallâtum et sur la province de Qaṭṭunân[237]. Ils offrent des localisations convaincantes sur les marges orientales et occidentales du Sindjar, que nous avons en grande partie suivies ici. Sans pouvoir prétendre arriver à des conclusions aussi précises dans cette étude, ces travaux révèlent en tout cas qu'il n'est plus possible de rédiger une histoire politique régionale sans aborder

233 - Le dossier est traité par D. Charpin dans Charpin *et al.* 1988, p. 207-232.
234 - Durand 1990d.
235 - Joannès 1992a.
236 - Joannès 1996, p. 349-354.
237 - Respectivement Lacambre 2006, Guichard 2002b et Ziegler 2002 et 2011b.

au préalable sa géographie historique.

2.2. Localisation des toponymes anciens du Sud-Sindjar

La corrélation des indices livrés par les textes d'une part et les résultats des fouilles et prospections archéologiques d'autre part permet aujourd'hui de dresser une carte de la région à l'époque amorrite. Cependant nous allons voir dans cette partie que si les grandes villes de nos textes peuvent être associées avec les sites les plus importants de la région, nombre d'autres toponymes, bien souvent des hapax, ne peuvent être placés sur cette carte que de manière très approximative.

2.2.1. Les capitales des royaumes du Sindjar

Dans un premier point, nous ne nous concentrerons que sur les villes les plus importantes citées par les textes, généralement siège d'un pouvoir politique, à un moment ou à un autre de notre histoire. Nous avons choisi de ne traiter que des capitales localisées au sud du Sindjar. Les autres capitales de Haute-Mésopotamie seront traitées dans le dernier point de cette étude.

Pour cela, nous avons choisi de regrouper ces grandes villes par paire sur des critères historiques définissant les trois principaux royaumes de l'époque des archives de Zimrî-Lîm, roi de Mari. Il s'agit de la paire Kurdâ/Kasapâ d'abord, de la paire Andarig/Allahad ensuite et enfin de la paire Karanâ/Qaṭṭarâ. Il nous faudra rappeler les différentes identifications proposées et les arguments qui ont poussé à les localiser ainsi et ajouter, si l'occasion se présente, des observations nouvelles. Nous verrons que dans la plupart des cas une localisation précise a fini par faire l'unanimité, mais certains débats demeurent encore vifs.

2.2.1.1. Karanâ (= Tell Afar) et Qaṭṭarâ (= Tell al-Rimah)

Les vestiges exhumés à Tell al-Rimah à partir de 1964 ont permis de révéler qu'il existait au cœur de la région du Sindjar au moins une grande cité d'époque paléo-babylonienne, confirmant ainsi les résultats des premières prospections entreprises par Seton Lloyd. Au cours des années suivantes, et particulièrement en 1967, de nombreuses tablettes furent retrouvées sur le site, dans le palais de ville basse et dans le temple sur l'acropole, deux monuments dont la construction

remonterait à l'époque de Samsî-Addu. Ces textes sont les premiers et presque les seuls à avoir été retrouvés dans la région, mais ils ont permis immédiatement d'offrir des parallèles incontestables avec les textes de Mari. Des noms de personnes, de lieux, et des événements mentionnés dans les archives de Mari y trouvaient leur écho. Il demeurait toutefois le problème de l'identification du site, un sujet qui a fait couler beaucoup d'encre depuis l'édition des textes. Nous rappellerons ici les grandes lignes du débat dont on trouve un très bon rappel historiographique dans un article de Dominique Charpin et Jean-Marie Durand[238].

Dès son rapport préliminaire sur les tablettes paléo-babyloniennes de Tell al-Rimah, Stéphanie Dalley a avancé la possibilité d'une identification de Tell al-Rimah avec l'ancienne cité de Karanâ :

> « The evidence that we have so far discovered concerning the identity of Rimah is not absolutely conclusive ; only a monumental inscription is likely to produce absolute proof. But there is an accumulation of evidence that leads us to Karanâ. »[239]

Elle basait cette idée sur la découverte de noms de personnes comme Iltani, Asqur-Addu ou Haqba-Hammû, que les archives de Mari mettaient alors en lien avec la ville de Karanâ. Elle mentionnait tout de même une identification avec Qaṭṭarâ, l'autre grande ville de ce royaume, mais l'écartait rapidement sous prétexte que les vestiges retrouvés indiquaient clairement l'importance de la ville, or Karanâ semblait alors avoir au regard de la documentation épigraphique une primauté sur sa voisine[240]. Pourtant la même année, Henry W. F. Saggs, chargé du rapport sur les tablettes d'époque médio-assyrienne découvertes sur ce même site en 1965[241], soutenait l'idée inverse, principalement à cause de la fréquente mention de Qaṭṭarâ dans les textes qu'il publia.

Lors de l'édition définitive des textes paléo-babyloniens, Stéphanie Dalley reprit la question de l'identification du site en soumettant les candidatures de Karanâ, Qaṭṭarâ et de Razamâ-du-Yamutbal. Elle écarte d'abord la candidature de Qaṭṭarâ avec la même argumentation que dans son précédent article, aucun roi de Qaṭṭarâ, d'après ses connaissances, n'est mentionné dans les textes. De même, les arguments de Henry W. F. Saggs ne pouvaient être retenus selon elle, les mentions d'un nom de ville ne déterminant pas toujours que l'on se trouve dans cette ville. Elle prend notamment le contre-exemple de la ville de Mari qui n'est quasiment pas mentionnée dans ses

238 - Charpin et Durand 1987.
239 - Page 1968, p. 95.
240 - Page 1968, p. 96-97.
241 - Saggs 1968, notamment p. 155-156.

propres archives[242]. La candidature de Razamâ-du-Yamutbal reposait principalement sur la découverte en 1968 d'une inscription de fondation indiquant que Šarrum-kîma-kalima construisit un palais à Razamâ-du-Yamutbal. Mais cet argument est bien le seul à appuyer cette candidature et ne peut donc être considéré comme véritablement fiable. Il demeurait le cas de Karanâ pour lequel militaient à la fois les archives d'Iltani, fille d'Asqur-Addu, retrouvées dans la salle VI du palais, et les empreintes de sceaux mentionnant des personnes toutes en liens à un moment ou à un autre avec la ville de Karanâ. C'est cette hypothèse qu'elle avait choisie de conserver.

L'opinion de l'éditrice des textes va être acceptée pendant un temps. La plupart des recensions du corpus de Tell al-Rimah suivent cette identification, certains ne prennent pas parti et peu préfèrent conserver les deux possibilités, faute de nouvelles données à apporter au dossier. De même, les répertoires géographiques (*RGTC*) ont relayé cette information en prenant soin de renvoyer aux débats antérieurs[243].

Il a fallu attendre l'intervention des épigraphistes de Mari pour relancer ce débat. En effet, c'est à nouveau la mention d'un nom qui brisa les certitudes, celui de Hadnû-rabi. Il avait longtemps été admis que celui-ci régnait sur Karanâ, alors même que dans aucune lettre il n'était cité avec un tel titre. Or, cette idée devait désormais être abandonnée : deux lettres de Mari, A.649 (= *LAPO* 17 592) et M.13792 (= *LAPO* 17 593), prouvent sans contestation possible que Hadnû-rabi n'était pas le roi de Karanâ mais bien celui de Qaṭṭarâ[244]. Puisque des documents signés par les rois de Karanâ et de Qaṭṭarâ ont été retrouvés sur un même site, le débat n'était plus clos et une partie de l'argumentation de Stéphanie Dalley ne pouvait plus être considérée comme certaine. C'est finalement en reprenant l'étude des archives d'Iltani que Dominique Charpin et Jean-Marie Durand en déduisirent que cette princesse devait habiter à Qaṭṭarâ, alors que son mari régnait depuis Karanâ[245]. C'est donc logiquement dans l'ancienne ville de Qaṭṭarâ qu'ont été retrouvées ses archives, et non pas à Karanâ. Si ces arguments n'ont toujours pas convaincu les fouilleurs de Tell al-Rimah[246], ce débat a permis d'émettre de nouvelles hypothèses sur l'organisation du Sindjar. Il est certain que les deux villes étaient très proches l'une de l'autre, voire même qu'elles furent les deux capitales d'une même construction politique, jouissant successivement de la primauté, nous aborderons ce problème plus loin. Ces mêmes textes permettent aussi de retracer l'horizon autour de Tell al-Rimah, avec des mentions fréquentes d'Andarig et de Kurdâ, ou au moins d'individus que l'on sait habiter dans ces deux villes.

242 - Dalley *et al.* 1976, p. 34 ; voir le commentaire de D. Charpin et J.-M. Durand rejetant cet argument dans Charpin et Durand 1987, p. 137-139.
243 - Pour les références à ces recensions, voir Charpin et Durand 1987.
244 - Charpin et Durand 1987, p. 130 et ss.
245 - Charpin et Durand 1987, p. 141.
246 - Voir Postgate *et al.* 1997, p. 18-20.

Depuis, peu d'éléments nouveaux ont été apportés au dossier. La nouvelle identification de Tell al-Rimah avec Qaṭṭarâ semble avoir remporté la plupart des avis, et c'est à ceux-ci que nous nous joindrons dans cet exposé.

Si Tell al-Rimah abrite l'ancienne Qaṭṭarâ, la localisation de Karanâ, l'autre capitale de ce royaume bicéphale, demeure plus incertaine. Un indice pourrait être livré par le nom de la ville elle-même. Karanâ signifiant « la région du vin »[247], il faut certainement chercher cette ville à proximité des flancs des collines. A. Layard observait d'ailleurs que, encore au XIXe siècle, les habitants de la région complétaient leur activité agricole de quelques vignobles disposés en terrasse[248]. Il faudrait donc chercher Karanâ sur un site proche des montagnes, ce qui n'est pas le cas de Tell al-Rimah, situé dans la plaine.

Plusieurs autres sites importants peuvent alors être candidats. Khaled Nashef a ainsi proposé de la situer à Tell Khamira, à l'est de Tell al-Rimah dans la dépression entre les Djebels Ibrahim et Shanin[249]. Francis Joannès a toutefois rendu cette hypothèse caduque lorsqu'il souligna que la documentation mariote indiquait clairement que Karanâ devait être située au nord de Qaṭṭarâ car cette dernière était la plus exposée aux invasions venant du sud (Ešnunna, Ekallâtum)[250].

Deux autres sites plus septentrionaux sont suffisamment importants pour pouvoir abriter cette ville. Le premier est Tell Taya où furent retrouvées, au cours des fouilles dirigées par Julian Reade, deux tablettes mentionnant Hâṣidânum, justement le gouverneur de Karanâ à l'époque de Samsî-Addu. Nous ne pouvons toutefois avoir de certitude absolue avec cette seule découverte, le cas de Tell al-Rimah ayant déjà révélé les faiblesses de cette démarche. Julian Reade ne proposa d'ailleurs pas cette identification mais uniquement parce qu'il suivait alors la proposition de situer Karanâ à Tell al-Rimah[251]. Il y voyait tout de même un centre administratif important, peut-être Zamiyatum, nous y reviendrons. L'autre site proposé par Francis Joannès, Tell Afar, n'a, quant à lui, pas livré d'informations archéologiques pour notre période, mais les vestiges d'époques plus récentes, notamment une citadelle d'époque ottomane, sont révélatrices de l'importance de cette ville[252].

Il demeure encore difficile de se prononcer sans véritable confirmation archéologique, mais ce flou n'est pas véritablement problématique pour la compréhension de l'histoire de cette région, les deux sites n'étant distants que de 5 kilomètres l'un de l'autre, et situés à une quinzaine de kilomètres au nord de Tell al-Rimah pour Tell Afar, et une dizaine au nord-est pour Tell Taya. Cependant,

247 - Durand 1997, p. 354
248 - Layard 1849, p. 313 et 323.
249 - Nashef 1989.
250 - Joannès 1996, p. 351.
251 - Reade 1973, p. 173-174.
252 - Joannès 1996, p. 351.

ayant par ailleurs une proposition d'identification pour Tell Taya[253], nous suivrons ici l'hypothèse de Francis Joannès situant Karanâ à Tell Afar.

Cette répartition des deux capitales est intéressante d'un point de vue géopolitique, Qaṭṭarâ aurait dès lors contrôlé les débouchés du wadi Tharthar, expliquant la menace constante que représentaient pour elle les grandes puissances du Tigre, alors que Karanâ, aux pieds des dernières collines du Sindjar se trouvait au carrefour des voies de communication qui mènent vers Tell Abu Maria et le Tigre à l'est, vers Balad Sinjar et le Habur à l'ouest et même vers le nord et le Triangle du Habur par les défilés du Djebel Ishkaft.

2.2.1.2. Andarig (= Tell Khoshi) et Allahad (= Tell Hadhail)

Ni Andarig ni Allahad n'ont été aussi faciles à localiser que leurs voisines de l'est. Si les sites de Tell Khoshi et Tell Hadhail ont aujourd'hui été proposés pour les localiser, il n'y a toujours pas de véritable confirmation pour ces propositions puisqu'ils n'ont pour l'instant presque pas livré de vestiges, ni aucune documentation cunéiforme.

C'est donc dans un premier temps par l'unique biais des textes de Mari que ces deux cités ont été connues. En effet, il fut très rapidement constaté que la ville d'Andarig, son « pays » et ses rois jouèrent un rôle important dans les événements internationaux de cette époque[254].

Sa localisation fut immédiatement sujette à de nombreuses études, illustrant par là les premières méthodes dans la recherche d'une géographie historique. Olivier Rouault expliquait ainsi que les premières localisations la situaient à l'est de la Mésopotamie, soit au nord d'Ešnunna, soit au nord-est d'Ekallâtum[255]. Puis le rapport qu'elle entretint avec la ville de Harbê dans *ARM* I 132 (= *LAPO* 16 207) poussa à la chercher beaucoup plus au sud, entre Aššur et Mari, mais on ignorait à l'époque qu'il existait plusieurs villes nommées Harbê. Finalement, Olivier Rouault a écarté ces arguments trop hypothétiques pour se rallier à un positionnement plus septentrional, notamment du fait des rapports entre Andarig et Ilân-ṣurâ. Il proposait alors :

> « Donc Ilânṣûra est probablement à l'est de l'Idamaraz, et Andariq, qui doit en être proche, nous semble difficilement pouvoir être recherchée beaucoup plus loin, vers le sud, que la région du Djebel Sindjar. »[256]

Quelques années plus tard, l'édition des textes de Tell al-Rimah confirmait les rapports étroits

253 - Cf. ci-dessous, première partie, § 2.2.2.1.
254 - Kupper 1948 et Rouault 1970.
255 - Voir Rouault 1970, p. 108 et plus récemment Beitzel 1992 qui rappelait les propositions antérieures.
256 - Rouault 1970, p. 107-109.

entre Andarig et Karanâ/Qaṭṭarâ, mais ne donnait aucun indice pour établir la distance séparant les deux cités. La seule mention d'un contact entre les deux royaumes ne peut toutefois être l'argument unique, nous l'avons vu plus haut, pour s'assurer de la proximité des deux sites. On notera à ce titre qu'Andarig est mentionnée douze fois dans les documents de Tell al-Rimah, donc moins de fois que Babylone. C'est d'ailleurs cette confusion qui poussa Michael C. Astour à localiser cette ville à l'est de l'Ida-Maraṣ, près de Šubat-Enlil, en s'appuyant sur les seules mentions des interventions des rois d'Andarig dans cette ville[257], alors qu'il est assuré aujourd'hui que l'horizon politique de ces rois était beaucoup plus vaste que ce qui était pensé jusqu'alors. Andarig fut donc longtemps située au nord du Djebel Sindjar, tout comme Kurdâ (cf. ci-dessous, première partie, § 2.2.1.3.). Toutefois la publication de nouveaux textes de Mari a permis, à la fin des années 1980 et au début des années 1990, de changer complètement cette compréhension de la géographie historique. Nous citerons ici les textes les plus marquants.

La lettre A.2119 (= *LAPO* 17 442), éditée par Dominique Charpin en 1992, contient un passage capital pour la localisation générale des villes d'Andarig et de Kurdâ. Sa description des mouvements de l'armée ešnunnéenne, après la prise de Qaṭṭarâ, rend désormais indéniable la localisation de ces deux villes au sud du Sindjar :

> « Il est à craindre qu'elle (= *Ešnunna*) ne soit que ruse et duperie envers mon seigneur (= *le roi de Mari*) jusqu'à ce qu'elle prenne Andarig. Une fois qu'elle l'aura prise, elle se tournera vers Kurdâ ; ensuite elle franchira le Sindjar et tout le pays du Šubartum lui criera "Vive mon Seigneur !"[258]»

Selon ce texte, on craignait donc que les Ešnunnéens n'entrent dans la région en s'emparant d'abord de Qaṭṭarâ, puis d'Andarig et enfin de Kurdâ, avant de finalement franchir le Sindjar et de soumettre l'ensemble des royaumes du bassin du Habur.

Nous avons également, par les textes, la confirmation que les rois d'Andarig devaient franchir le Djebel Sindjar pour intervenir dans le Triangle du Habur. Ainsi Himdiya passa-t-il le mont Sindjar (= Saggar) pour intervenir contre la ville d'Amaz et entrer à Šubat-Enlil[259]. Une autre lettre de Mari nous indique la même idée à l'époque du roi Qarnî-Lîm :

> « Qarnî-Lîm avait pris du grain depuis Šubat-Enlil pour le faire entrer à

257 - Astour 1992, p. 18-19.

258 - A.2119 (éditée dans Charpin 1992a et reprise dans *LAPO* 17 442) : (7) *as-sú-ur-ri a-di an-da-ri-ig*^{ki} *i-ṣa-ab-ba-tu* (8) *be-lí ru-ut-tu-um-ma ú-ra-at-ta* (9) *iš-tu an-da-ri-ig*^{ki} *i-ṣa-ab-ba-tu a-na kur-da*^{ki} (10) *pa-na-am i-ša-ak-ka-an* (11) *wa-ar-ka-nu-um-ma* kur-*i* ^{d}saggar$_2$ *ib-ba-la-ak-ka-at-ma* (12) *ma-a-at šu-bar-tim ka-lu-ša* (13) *bu-úr be-lí i-ša-ás-si-šum* é-*tum šu-ú*.

259 - *ARMT* XXVI/2 433.

Andarig. Il était arrivé à Zunnânum et, au moment même, où il devait franchir les crêtes, il a trouvé face à lui les forces coalisées de Hammu-rabi de Kurdâ et de Hadnû-rabi (= *de Qaṭṭarâ*), prêtes au combat. »[260].

Ce texte nous fournit donc des points de repère précis. Šubat-Enlil est ainsi située avec certitude à Tell Leilan dans le bassin du Habur, quant à Qaṭṭarâ, elle est située, nous l'avons vu, à Tell al-Rimah. Ces crêtes que doit franchir le roi d'Andarig ne sont donc pas celles du Tur Abdin, comme l'avait pensé Michael C. Astour mais celles du Djebel Sindjar. C'est donc bien au sud de celles-ci qu'il faut trouver Andarig.

La parution des documents diplomatiques de Mari à la fin des années 1980 permit également d'avoir enfin une distance par rapport à un point de repère déjà connu : Andarig se trouvait à une journée de marche de Karanâ, et vraisemblablement à l'ouest de celle-ci d'après les dires du diplomate mariote Habdu-Malik qui, arrivant depuis le Habur, passa d'abord par Andarig avant d'aller vers Karanâ[261]. Ce positionnement ne fait plus de doute puisque tous les mouvements d'est en ouest, qu'ils soient commerciaux ou militaires, passaient d'abord par le royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ avant d'arriver dans les royaumes de Kurdâ et d'Andarig.

Les lettres *ARMT* XXVI/2 498 à 501, mentionnant le voyage qui permit à Atamrum de rentrer à Andarig depuis Babylone, à la fin de l'année ZL 12, fournissent d'autres éléments qui permettent de situer avec plus de précision cette ville à l'intérieur du Sud-Sindjar. On y apprend que, depuis l'Euphrate, il coupa directement par la steppe pour rejoindre son royaume. Cet itinéraire, volontairement choisi pour éviter les autorités mariotes qui contrôlaient alors le Moyen-Euphrate et le Habur, laisse entendre qu'Andarig se trouvait à la limite de l'espace steppique, donc au sud-ouest de Karanâ, et vraisemblablement au sud de Kurdâ, ce que tend à montrer également la lettre A.2119 (= *LAPO* 17 442), citée ci-dessus.

En recoupant ces indices épigraphiques avec les quelques rapports de prospection, il semble donc évident qu'il fallait chercher la ville d'Andarig dans l'ensemble occidental de sites révélés par Seton Lloyd au sud de Balad Sinjar, et parmi les sites les plus imposants au vu de son importance historique.

À partir d'une brillante analyse d'anciens documents de Mari et de ceux de Tell al-Rimah, Barry J. Beitzel émit ainsi l'hypothèse d'une localisation d'Andarig soit à Tell Hadhail, soit à Tell

260 - *ARM* XIV 109 (= *LAPO* 16 353) : (T. 11) (…) *qar-ni-li-im* (12) *iš-tu šu-ba-at-*^{d}en-líl (13) *še-em a-na an-da-ri-ig*^{ki} (14) *a-na šu-ru-bi-im il-qé-em-ma* (15) *a-na zu-un-na-nim*^{ki} *ik-šu-ud* (16) *ga-ba-i-ma i-it-ti-iq* (17) *ù h*[*a*]*-am-mu-ra-bi* lú *kur-da*^{ki} (18) *ù ha-ad-nu-ra-bi a-na* ^{giš}tukul-[hi]-a (19) *e-p*[*é*]*-ši-im a-na pa-ni-šu pa-ah-ru*.

261 - Voir le dossier du diplomate Habdu-Malik dans Charpin *et al.* 1988, p. 207-232.

Khoshi[262]. Francis Joannès proposa également le site de Tell Khoshi, une cité fortifiée couvrant un espace de 80 hectares et dont l'occupation au IIe millénaire est certaine[263]. Son hypothèse a été suivie par l'équipe de fouille dirigée par Christine Kepinski qui malheureusement ne put en apporter une confirmation archéologique.

Cette hypothèse demeure encore la plus séduisante puisqu'elle s'accorde avec les communications dont font écho les archives : Andarig permettait ainsi un débouché direct vers l'Euphrate à travers la steppe en descendant le wadi Ajij, un autre trajet direct vers l'ouest et la cité de Qaṭṭunân sur le Habur, mais un accès plus difficile vers le nord puisque, nous le verrons, il faut au roi d'Andarig traverser le royaume voisin de Kurdâ pour atteindre le Triangle du Habur.

Au même titre que le binôme Karanâ/Qaṭṭarâ, il existe une seconde ville importante qu'il faut associer à Andarig, la cité d'Allahad. Il est incontestable qu'elle soit à trouver également dans la plaine sud du Sindjar. La lettre A.2119 (= *LAPO* 17 442) d'Ibâl-pî-El, citée plus haut, évoquait ainsi les étapes de l'invasion de la Haute-Mésopotamie par les troupes d'Ešnunna : « (…) elle a pris Ekallâtum, elle a installé son camp contre Qaṭṭarâ et Allahad et la ville qu'elle prendra, elle l'annexera. »[264]. M.5431 (= *LAPO* 18 1285) est par ailleurs tout à fait claire sur sa situation par rapport à Karanâ. Il présente ainsi l'itinéraire de messagers benjaminites se déplaçant depuis Ešnunna jusqu'au Habur :

> « L'itinéraire des messagers des Benjaminites entre Ešnunna et Karanâ, il me l'a fait connaître ainsi : d'Ešnunna jusqu'à Dûr-Sîn, de Dûr-Sîn à Arrapha, d'Arrapha à Kawalhu, de Kawalhu à Razamâ-du-Yamutbal, de Razamâ-du-Yamutbal à Karanâ, de Karanâ à Allahad. Vers les rives du fleuve, voilà leur route. »[265]

Il faut donc chercher Allahad entre Karanâ et les « rives du fleuve ». Ce fleuve ne peut certainement pas être le Tigre, que ces messagers ont déjà traversé en quittant Kawalhu/Kalhu (= Nimrud) pour Razamâ-du-Yamutbal. Il peut donc s'agir soit du Habur, que l'on atteint en continuant

262 - Beitzel 1992, p. 46-49.
263 - Charpin *et al.* 1988, p. 235.
264 - A.2119 (= *LAPO* 17 442) : (16) (...) *é-kál-la-t*[*im*^{ki}] (17) *iṣ-ba-tam-ma a-na qa-ṭá-ra-a*[^{ki}] (18) *ù al-la-ha-ad*^{ki} *uš-*[*ša-ab*] (19) *ù a-al*^{ki} *i-ṣa-ab-ba-*[*tu*] (20) *a-na qa-ti-šu-ma ú-ta-a*[*r*].
265 - M.5431 (= *LAPO* 18 1285 ; trs. dans Joannès 1992b, p. 185-187) : (18) [kaskal-a dumu-meš *ši-ip-r*]*i* (19) *ša* dumu-meš *ia*]-*mi-na* (20) [*bi-ri-it* èš-nun-na]^{ki} *ù ka-ra-na-a*^{ki} (21) [*ú-la-mi-da-an*]-{NI}-*ni* (22) [*ki-a-am a-na* bà]d-^{d}su'en-*ma*^{ki} (23) [*iš-tu* bàd-^{d}su]'en^{ki} *a-na ar-ra-*[*ap-hi*]^{ki} (24) [*iš-tu ar*]-*ra-ap-hi-*[*i*]*m*^{ki} (25) [*a-na ka-w*]*a-al-*[*hi-i*]*m*^{ki} (26) [*iš-t*]*u* [*k*]*a-wa-a*[*l-hi*]-*im*^{ki} (27) [*a*]-*na ra-za-ma ša ia-mu-ut-ba-al* (28) *iš-tu ra-za-ma*^{ki} *ša ia-mu-ut-b*[*a*]-*al* (29) *a-na ka-ra-na*^{ki} *iš-tu ka-r*[*a-n*]*a*^{ki} (30) *a-na al-la-ha-ad*^{ki} ˹*a-n*˺*a* gú <i_7>-˹da^{ki}˺ (31) kaskal-a-*šu-nu ki-a-a*[*m*].

vers l'ouest, soit de l'Euphrate comme le pense Francis Joannès[266]. Dans tous les cas, cet itinéraire implique qu'Allahad se trouve à l'ouest de Karanâ, tout comme Andarig.

Allahad fut, semble-t-il, le siège d'une dynastie indépendante avant le règne de Zimrî-Lîm jusqu'à ce que Qarnî-Lîm ne mêle les destins des deux royaumes. Ainsi lorsque le diplomate mariote Habdu-Malik se rendit dans la région pour négocier un accord entre le roi de Kurdâ et le roi d'Andarig, au début de la douzième année de Zimrî-Lîm, le diplomate dissociait ainsi clairement les deux villes :

> « (…) qu'il conserve en sa possession sa ville d'Allahad et en outre Andarig. Mais qu'il libère les villes et que les trônes en soient restaurés. Si Atamrum fait cela, que lui et moi (= *Hammu-rabi de Kurdâ*) prêtions serment sans arrière-pensée. »[267]

Nous verrons que dans l'histoire événementielle, il est encore difficile de déterminer le statut exact de cette ville, et malgré son rôle de capitale, elle n'est mentionnée que rarement dans les textes, à l'inverse d'Andarig. Le cas d'Atamrum est assez révélateur d'une hiérarchie entre les deux capitales, nous le savons à la tête du royaume d'Andarig pendant au moins deux ans, alors que lui-même était originaire du royaume d'Allahad[268]. Ainsi, peu après sa mort au début de l'année ZL 13, un contingent babylonien vint prendre place dans la région, apportant avec eux un nouveau prétendant, ils expliquèrent alors à un diplomate mariote : « À la place d'Atamrum, c'est Hulâlum qui siègera à Allahad »[269]. Il semble donc qu'une fois les deux cités réunies, les rois aient préféré siéger à Andarig plutôt qu'à Allahad.

Cette dernière ville ne fut toutefois pas délaissée pour autant, nous pourrions éventuellement proposer qu'elle ait été gérée durant le règne d'Atamrum, par son épouse Inbatum. En effet, dans l'affaire qui opposa Andarig et Karanâ au sujet du passage d'une caravane assyrienne, ce fut à la reine qu'Asqur-Addu s'adressa pour que celle-ci cesse de bloquer les marchands aux portes d'Allahad[270]. L'argument toutefois n'est pas suffisant. Dans ce contexte, Atamrum, le roi d'Andarig, et Himdiya, son lieutenant, sont alors absents du royaume, la reine ne fit peut-être qu'assurer l'intérim du pouvoir. Si toutefois cette idée se confirmait, nous aurions alors un parallèle intéressant avec la situation à Karanâ exposée dans les archives de Tell al-Rimah, où la reine Iltani semble

266 - Joannès 1992b, p. 187, n. g.

267 - *ARMT* XXVI/2 392 : (24) *an-da-ri-ig*^{ki} *i-na qa-ti-šu li-ki-il*$_5$ (25) *a-la-né-e li-wa-aš-ši-ir ù* ^{giš}gu-za-há (26) *a-na aš-ri-ši-na li-tu-ra* (27) *šum-ma an-ni-tam a-tam-rum i-ip-pé-eš* (28) *ni-iš* dingir-*lim a-na-ku ù šu-ú ša li-ib-bi-im ga-am-ri-im*.

268 - Voir Charpin *et al.* 1988, p. 242, renvoyant aux lettres inédites A.394 et A.2110 (cf. Annexe 3).

269 - *ARMT* XXVI/2 440 : (5") *ki-ma a-tam-ri-im hu-la-lum i-na al-la*-[*ha-da*]^{ki} *úš-*⌜*ša-ab*⌝.

270 - *ARMT* XXVI/2 432, 433 et 436.

avoir eu autorité sur la seconde ville du royaume, Qaṭṭarâ, alors que son mari gouvernait depuis Karanâ[271].

Il n'y a que peu de sites qui peuvent prétendre accueillir cette ville. Allahad, comme Andarig devait certainement être une ville fortifiée, suffisamment importante pour abriter une résidence royale. Francis Joannès a proposé le site de Tell Hadhail, à une quinzaine de kilomètres à l'est de Tell Khoshi. Tell Hadhail a une morphologie assez proche de ses consœurs du IIe millénaire, une ville ovale avec une acropole et un système de fortifications. La proposition est séduisante, cette ville de 30 hectares serait, en ce sens, suffisamment proche d'Andarig pour soutenir l'idée d'un royaume bicéphale et suffisamment loin pour que deux pouvoirs différents aient pu siéger en même temps.

En retenant les identifications proposées pour Andarig et Allahad, ces deux villes gouverneraient donc un territoire s'étendant à la limite sud de la plaine du Sud-Sindjar, avec pour voisin à l'est le royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ et au nord celui de Kurdâ.

2.2.1.3. Kurdâ (= Balad Sindjar) et Kasapâ (= Tell Heyal)

Tout comme Andarig, Kurdâ ne fut localisée avec précision que difficilement. Jusque dans les années 1980, les textes de Mari n'offraient pour aide que peu d'indices et elle ne bénéficia pas non plus de l'apport de la documentation de Tell al-Rimah. Elle n'y est en effet citée que deux fois[272], et à ce moment il n'était pas encore établi que Bunû-Eštar, cité dans les lettres de l'époque de Hadnû-rabi (*OBTR* 1-16), en était le roi.

Dans *ARMT* XV, elle n'était encore que mise en relation avec Ilân-ṣurâ, située au sud-est de Qaṭṭunân. Plus tard, avec la parution de *ARMT* XVI/1, s'appuyant sur un corpus plus important, elle n'est encore que vaguement située dans le Triangle du Habur. Margarete Falkner l'avait ainsi cherchée dans la steppe au sud-est du Triangle du Habur, en se reposant sur un rapprochement de Kurdâ avec le nom de Gurête, ville d'époque néo-assyrienne. Elle proposait ainsi la candidature de Tell Aswad entre Hassake et Tell Brak[273]. Michael C. Astour la situait en 1992 beaucoup plus au nord, dans les contreforts du Tur Abdin[274]. Cette identification fut proposée par rapprochement philologique avec le site byzantin de Kordes, proche de l'actuelle ville turque de Derik. Khaled Nashef, dans le *Répertoire géographique des textes cunéiformes* 5 rappelait ces deux

271 - Charpin et Durand 1987, p. 141.
272 - *OBTR* 18 (l. 5 d'après le compte-rendu de M. Anbar, *BiOr* 35, p. 210b) et *OBTR* 281 (l. 10).
273 - Falkner 1957, p. 19.
274 - Astour 1992, p. 13-18.

propositions[275].

Cette troisième grande cité-état de la région, fait donc partie de ces villes tardivement identifiées, par le manque d'indices archéologiques et épigraphiques fiables. Après que sa situation près d'Andarig et de Karanâ fut confirmée par les nouvelles lettres de Mari éditées dans *ARMT* XXVI/2, Francis Joannès proposa le premier de la chercher au sud du Djebel Sindjar et plus précisément sur le site de l'actuelle ville de Balad Sinjar, sur les premiers contreforts rocheux du massif[276].

Contrairement à Tell al-Rimah ou Tell Khoshi, Balad Sinjar a connu une occupation postérieure à la période nous intéressant et fut même continue jusqu'à aujourd'hui. En 1848, Layard constatait déjà :

> « It would be difficult to point out, with any degree of certainty, ruins at Belled Sinjar more ancient than the Mohammedan conquest. » [277]

Le même bilan avait été fait par la *British School of Archaeology in Iraq* sur le site de Nimrud, lorsque l'accès aux couches du second millénaire leur était interdit par les vestiges de l'époque néo-assyrienne. Reitlinger est encore plus pessimiste, pour lui, depuis la fin de la Première Guerre Mondiale et la redéfinition des frontières, toute fouille sur le site de Balad Sinjar ne serait plus qu'une perte de temps, à l'occupation contemporaine du site s'ajoutait la réutilisation des matériaux de construction puisés dans les sous-sols antiques par les populations nouvellement installées après la guerre[278].

L'actuelle ville de Balad Sinjar est coupée en deux par un important torrent, le wadi Sinjar, né de l'écoulement des eaux de montagne et alimentant les plaines en contrebas. À l'est du wadi s'étend aujourd'hui l'occupation actuelle. Sur l'autre rive, ceinte par les fortifications romaines, nous trouvons le site ancien où Reitlinger constatait, à la fin des années 1930, la confusion provoquée par le mélange de ruines médiévales[279], de tombes arabes et de constructions modernes. David Oates ajoutait que c'est dans cette partie du site qu'il faut chercher l'occupation originelle[280], là où on constate l'existence d'une citadelle plus élevée, où se trouvait probablement le bastion médiéval : c'est peut-être cette partie qui tenait lieu de ville haute dans l'antiquité.

De l'époque qui nous intéresse, Balad Sinjar n'a donc rien livré. Elle a surtout répondu à

275 - Nashef 1982, p. 173.
276 - Joannès 1992a, p. 4.
277 - Layard 1849, p. 322. Ce passage n'est pas traduit dans la réédition française de 1999.
278 - Reitlinger 1938, p. 151.
279 - Reitlinger 1938, p. 151.
280 - Oates 1956.

l'intérêt des chercheurs spécialistes des époques classiques et médiévales. David Oates y a identifié la garnison fortifiée de Singara, qui servit à contrôler la frontière avec l'empire parthe, mais aussi la voie romaine dont nous avons déjà parlé[281]. Les médiévistes se sont eux penchés sur les tombes d'époque islamique, le minaret de la *madrasah* ou sur le temple de Zainab[282].

Malgré l'absence de confirmation sur le terrain, la proposition de Francis Joannès demeure séduisante et cela pour plusieurs raisons.

Lui-même avait pour argument le lien étroit qu'entretenait la ville antique avec le djebel[283]. Nous rappellerons ainsi que le dieu Saggar (noté par l'idéogramme ^{d}HAR[284] ou ^{d}HAR.RA) était à mettre en relation avec la montagne du même nom, actuellement connue sous le nom de Sindjar[285]. À plusieurs reprises, cette montagne déifiée est prise à témoin lors de traités[286], surtout lorsque l'un des royaumes signataires se situe dans la région du Triangle du Habur ou du Sindjar[287]. Or il semble que nous puissions ajouter que ce même Saggar fut également le dieu poliade de la cité de Kurdâ. En effet, il est décrit explicitement dans le texte M.7550 (= *LAPO* 16 293) comme « roi de Kurdâ »[288]. Manifestement Kurdâ avait une relation privilégiée avec le dieu Saggar et donc très certainement avec la montagne elle-même. Pour confirmer ce lien entre le dieu, la montagne et la ville, nous pouvons ajouter des indices onomastiques, dans les textes de Mari, nous trouvons ainsi un certain nombre d'individus associés à ce royaume portant dans leur nom le théonyme Saggar. C'est le cas d'un général (*rab amurrim*) de la ville de Kurdâ nommé Saggar-abum[289] ou encore d'un diplomate numhéen appelé Saggar-Ibâl[290].

Même si Francis Joannès ne précise pas les arguments historiques qui l'ont conduit à proposer une localisation de Kurdâ à Balad Sinjar, nous pouvons deviner sur quels textes il s'était alors appuyé.

La présence de Kurdâ dans le Sindjar est d'abord difficilement contestable du fait qu'elle soit si souvent mentionnée avec ses voisines d'Andarig, de Karanâ ou de Qaṭṭarâ[291]. La lettre A.3591 (inédit[292]) nous donne ainsi la liste des rois que Zimrî-Lîm de Mari jugea bon de prévenir de

281 - Cf. ci-dessus, première partie, § 1.3.3.3.
282 - Reitlinger 1938, p. 150-151.
283 - Joannès 1992a, p. 4.
284 - Stol 1979, p. 75 suivi par Soubeyran 1984, p. 276.
285 - Cf. ci-dessus, première partie, § 1.2.1.
286 - Par exemple dans L.-T. 5 : col. i (19) [din]gir *sá-ga-*[*a*]*r ù* [*z*]*a-ra* (20) *ta-ma* « Jure par les dieux Saggar et Zara » (Eidem 2011, p. 417 et ss).
287 - Voir Durand 2008a, p. 275-277.
288 - Cf. ci-dessus, première partie, § 1.2.1.4.
289 - *ARM* XIV 110 (= *LAPO* 16 364) : (7) ^{d}HAR.RA-*a-bu-um, ARM* II 130 (= *LAPO* 16 336) : (21) (…) ^{d}HAR*-RA*-*a*-*ba*-*am** et *ARMT* XXVI/2 405 : (6) ^{Id}HAR-*a-bu-um*.
290 - *ARM* XXI 367 (= *ARMT* XXX, p. 252) : (16) 1 *ú-ṭub-lu* ^{d}sangar$_2$*-*i*-*ba*-*al** (17) lú *nu-um-ha-yu*^{ki}.
291 - A.2119 (= *LAPO* 17 442), cité plus haut, offre cette confirmation.
292 - Cf. Annexe 3.

l'attaque imminente d'Ešnunna en Haute-Mésopotamie au début de l'année ZL 4. Les rois y sont cités par sous-ensembles régionaux, nous trouvons ainsi pour le Sindjar et ses alentours, Bunû-Eštar de Kurdâ, Hadnû-rabi de Qaṭṭarâ, Šarrum-kîma-kalima de Razamâ-du-Yamutbal et Šarraya de Razamâ-du-Yussan. On remarquera l'absence de Qarnî-Lîm d'Andarig mais uniquement parce qu'il était alors passé dans le camp d'Ešnunna, ennemie de Mari.

Avec la lettre A.2119 (= *LAPO* 17 442), que nous avons citée ci-dessus, nous pouvons situer plus précisément cette ville par rapport aux autres localités du Sud-Sindjar. Ainsi, il est précisé que les Ešnunnéens, venant du sud, devaient d'abord prendre Allahad et Qaṭṭarâ avant de prétendre menacer Kurdâ, elle occupait donc une position plus septentrionale. Ce même schéma peut également être tiré de la lettre A.649 (= *LAPO* 17 592) écrite en ZL 11, lorsqu'Išme-Dagan, le roi d'Ekallâtum, intervint à son tour dans la région en remontant le wadi Tharthar. Ainsi, Hammu-rabi de Kurdâ décrivait au roi de Mari la progression des troupes ekallâtéennes. Elles s'emparèrent d'abord de Razamâ-du-Yamutbal, puis de Qaṭṭarâ. Avec l'alliance d'Andarig et d'Ekallâtum, Kurdâ était alors devenue la frontière de la zone d'influence de Mari. À partir de ces deux textes, nous pouvons conclure que les envahisseurs venant du sud devaient systématiquement s'en prendre d'abord aux deux autres royaumes pour arriver ensuite aux pieds du djebel et atteindre Kurdâ.

La lettre *ARM* XIV 109 (= *LAPO* 16 353), citée ci-dessus, laisse également entendre que Kurdâ était située entre Andarig et le Djebel Sindjar puisque les troupes de cette ville étaient capables d'empêcher le roi Qarnî-Lîm de retourner depuis Šubat-Enlil à Andarig.

Par ailleurs, la position centrale de la ville de Kurdâ proposée par Francis Joannès est conforme à l'idée qu'une seule journée permettait de rejoindre les autres grandes cités du Sindjar, Andarig au sud, Qaṭṭarâ et Karanâ à l'est. Nous rappellerons que ces distances étaient celles prévues par le diplomate Habdu-Malik lorsque celui-ci fut envoyé par Zimrî-Lîm dans les différentes capitales du Sindjar pour rétablir la paix au début de l'année ZL 12[293].

Enfin, cette proximité de Kurdâ avec la montagne lui offrait un avantage militaire dont nous pouvons trouver écho dans les textes. Ainsi, la lettre *ARM* XIV 109 (= *LAPO* 16 353) nous montre que les autorités kurdéennes avaient la possibilité de contrôler facilement les passages à travers le djebel[294]. La ville de Kasapâ servit d'ailleurs de garnison pour les troupes chargées de contrôler le passage occidental et éventuellement d'intervenir au nord du Sindjar[295]. De même, être adossé à la montagne devait offrir une protection supplémentaire en cas de siège et cela pourrait expliquer pourquoi la ville parvint à résister au cours du siège que les troupes d'Ešnunna menèrent contre elle

293 - Voir le dossier de Habdu-Malik dans Charpin *et al.* 1988, p. 207-232, et notamment la lettre *ARMT* XXVI/2 392, l. 61-68.
294 - Voir *ARM* XIV 109 (= *LAPO* 16 353).
295 - Notamment *ARM* II 130 (= *LAPO* 16 336) et *ARMT* XXVI/2 422.

lors de la quatrième année du règne de Zimrî-Lîm.

Il faut ajouter à ce sujet que l'importance historique de la cité de Kurdâ, au moins à une échelle régionale, devrait laisser des traces comparables à celles laissées par une cité comme Andarig. Or, si de nombreux tells s'alignent le long du piémont, ils sont de trop petite taille et correspondent surtout à des occupations plus anciennes ou à des localités villageoises, ce qui ne laisse que peu de choix pour les cités plus importantes. La proposition de Christine Kepinski de chercher Kurdâ à Grai Resh, à 4 kilomètres à l'est de Balad Sinjar, repose ainsi sur la présence de tessons de céramique du IIe millénaire, céramique qui n'a pas été retrouvée à Balad Sinjar[296]. Rappelons toutefois qu'aucune opération importante n'y eut lieu après la prospection de Seton Lloyd en 1938.

À la lumière de ces éléments : positionnement supposé par les textes anciens, rapport étroit avec la montagne, taille du tell reflétant l'importance du site, nous partirons du principe que l'antique Kurdâ est aujourd'hui associable au site de Balad Sinjar. Malheureusement il est encore impossible de vérifier par des fouilles archéologiques ce qui ne demeure qu'une hypothèse.

Bien qu'elle ne fut pas le siège d'une dynastie indépendante, une autre ville importante du royaume de Kurdâ, Kasapâ, mérite ici quelques mots. Celle-ci est régulièrement citée dans les textes et bien souvent mise en rapport avec Kurdâ. Cette proximité des deux villes fut très rapidement constatée par Jean Bottéro et André Finet qui proposaient déjà de situer Kasapâ entre Kurdâ et Qaṭṭunân[297]. En se ralliant à cette hypothèse mais en localisant Kurdâ au nord du Sindjar, Margarete Falkner proposa une première localisation à el-Qsêbah, une localité au sud du Djebel Djéribé[298]. Le rapprochement onomastique qui appuyait cette identification fut cependant rejeté par Michael C. Astour alors que lui-même proposait, à la lumière d'un document néo-assyrien, une localisation dans la région du Tur Abdin[299].

Les textes de Mari évoquent cette ville non seulement comme appartenant au territoire de Kurdâ, car nous y voyons à plusieurs reprises les rois de Kurdâ y séjourner[300], mais elle semble aussi avoir un lien étroit avec la montagne puisqu'elle contrôlait manifestement un passage au travers de celle-ci qui permettait de rejoindre la région du Triangle du Habur. On voit ainsi dans la lettre *ARM* II 130 (= *LAPO* 16 336), le roi de Kurdâ Bunû-Eštar envoyer ses troupes dans cette ville pour empêcher le roi Qarnî-Lîm d'Andarig et le général mariote Yassi-Dagan de rejoindre

296 - Kepinski 2008.
297 - Bottéro et Finet 1954.
298 - Falkner 1957, p. 36.
299 - Astour 1992, p. 14.
300 - Ce fut dans cette ville que Habdu-Malik s'attendait à rencontrer le roi de Kurdâ dans *ARMT* XXVI/2 387. Voir également *ARMT* XXVI/2 420 et 422.

Šubat-Enlil depuis Andarig. De même, son rôle stratégique est souligné par une autre lettre[301], dans laquelle Hammu-rabi de Kurdâ se servit de Kasapâ comme base arrière pour des excursions contre des villes comme Ašihum ou Šuhpad, que nous situerons au nord du Sindjar (cf. ci-dessous, première partie, § 2.4.2.). L'étymologie de Kasapâ, étudiée par Jean-Marie Durand, semble confirmer cette hypothèse. La racine KSP signifiant « rompre », Kasapâ devait certainement signifier « fracture » ou « passe »[302]. En considérant une position entre Qaṭṭunân et Kurdâ, le plus vraisemblable serait de la situer près de la passe entre le Djebel Djéribé et le Djebel Sindjar. C'est ce qui avait conduit Francis Joannès à donner à ce défilé le nom de « passe de Kasapâ ». Quant à savoir si cette ville se trouve au nord ou au sud de cette passe, la lettre A.3577 (= *LAPO* 17 602) évoque un élément intéressant : ce fut dans celle-ci que le roi de Kurdâ fit regrouper les notables et les Anciens de son pays pour prendre une décision importante, il serait donc logique que celle-ci se trouve au cœur du pays contrôlé par le roi, et assez proche de la capitale, donc également au sud du Sindjar.

En partant du principe qu'elle doit être cherchée au sud du Djebel Sindjar et à proximité de la rupture entre les Djebel Sindjar et Djebel Djéribé, nous pourrions éventuellement proposer le site de Tell Heyal pour l'accueillir.

On rejoindrait ainsi la proposition de Francis Joannès : « toute la chaîne du Sindjar, avec ses prolongements moins élevés vers l'est et le sud-est jusqu'à Tell Rimah, est le pays de Numhâ, peuplé par les Numhéens »[303]. On entend alors que le Numhâ, territoire régi en partie par le roi de Kurdâ aurait une forme très allongée sur un axe est-ouest contrôlant le versant sud de la montagne et, par ce biais, les seuls passages vers le nord.

2.2.2. Autres localités du Sindjar

L'intensification des travaux archéologiques en Haute-Mésopotamie et l'approfondissement des travaux sur les sources épigraphiques ont révélé la richesse et la complexité de l'occupation humaine de cette région dans la première moitié du IIe millénaire. Si les villes les plus importantes peuvent être plus ou moins aisément localisées sur une carte, il demeure encore un grand nombre de toponymes à y placer.

Ainsi, il est légitime de se demander s'il est véritablement pertinent de discuter de la localisation de si petites localités dans un sujet d'histoire politique régionale, particulièrement

301 - *ARMT* XXVI/2 422.
302 - Durand 1997, p. 550, n° 353 (= *ARM* XIV 109), n. d.
303 - Joannès 1992a, p. 8.

lorsque celles-ci ne sont pas le théâtre d'événements majeurs. Il nous paraît pourtant intéressant de dessiner une carte plus précise pour déterminer notamment les motifs de tensions entre les royaumes, les limites de ces royaumes et leurs fluctuations, et enfin de comprendre la logique des opérations militaires. Naturellement, cette étude ne peut être considérée comme une liste exhaustive des toponymes du Sud-Sindjar, là n'est pas le but, et un bon nombre d'entre eux ne peut simplement pas être localisé en l'état actuel de nos connaissances. Nous avons sélectionné ici un certain nombre de toponymes soit parce que leur localisation avait déjà été commentée dans d'autres études, soit parce qu'elle peut éclairer les propos que nous tiendrons ensuite.

Fondamentalement les problèmes de localisation rencontrés sont les mêmes que ceux évoqués ci-dessus pour les grandes capitales et reposent toujours sur la nature et la quantité d'informations disponibles sur le terrain et dans les textes.

Il est d'abord beaucoup plus difficile de réaliser des séries documentaires autour de ces toponymes, une demi-douzaine de textes documentant un seul toponyme est bien souvent un maximum et dans beaucoup de cas ils ne sont cités qu'une seule fois. Les répertoires géographiques rassemblant ces mentions sont alors d'une grande utilité, particulièrement lorsqu'ils permettent d'en regrouper plusieurs dans un même espace. Toutefois, il est extrêmement risqué de baser une localisation sur les résultats de cette seule approche sérielle[304]. Une mention commune de deux villes dans un même texte ne signifie pas forcément leur proximité géographique, nous l'avons vu. L'horizon géographique de ces villes ou villages, à une époque où les communications se font à grande échelle, est beaucoup trop vaste pour rendre pertinente cette démarche. D'ailleurs, ces centres urbains, si petits soient-ils, sont dans certains contextes mentionnés avec une ou plusieurs cités que nous savons distantes de dizaines de kilomètres. La ville de Šuhpad est par exemple mise en rapport à la fois avec Ilân-ṣurâ, dans le centre du Triangle du Habur, et avec les principautés du Sud-Sindjar. Les textes ne mentionnant que très rarement les distances, ils ne nous aident pas forcément à réduire les zones définies par ces rapprochements et il faut alors chercher d'autres indices.

Il est inutile par ailleurs d'ajouter qu'on ne peut juger de l'importance d'une ville sur le nombre de fois qu'elle apparaît dans nos textes. Parmi ces nombreux toponymes, il est difficile de distinguer la capitale d'un petit état d'un simple établissement agricole. La ville d'Allahad, mentionnée dans la partie précédente, illustre bien le cas d'une cité dont l'importance est indéniable mais dont les mentions restent rares du fait de son absence sur la scène politique. Inversement, les archives de Tell al-Rimah nous livrent les noms de nombreuses localités, parfois cités à de multiples reprises,

304 - C'est en cela que la méthode scientifique développée par Markus Wäfler (Wäfler 2003) reste problématique, voir à ce titre les remarques de D. Charpin dans son compte-rendu de cet ouvrage (*AfO* 51 [2005/2006], p. 292-295, notamment p. 293) et de G. Chambon (Chambon 2009a).

mais n'ayant pas joué de rôle en dehors de l'échelle locale.

Il faut surtout souligner l'intérêt des indices géographiques fournis par les textes qui permettent dans notre cas de rattacher ces villes soit à des entités géographiques et tribales, comme des noms de « pays » ou de tribus, soit à des repères topographiques, reliefs ou fleuves, et nous pourrions ajouter à cette typologie les repères politiques avec l'utilisation d'un nom de personne[305]. Nous prendrons pour exemple le cas de Ṣubâtum qualifiée « des-bords-du-Tigre »[306] ou encore celui de Harbê-du-Yamutbal[307]. De même, le contexte politique et militaire, de mieux en mieux connu, livre des informations inestimables qui nous permettent de placer ces villes les unes par rapport aux autres. Aux itinéraires des marchands nous pouvons aujourd'hui ajouter ceux des armées et des diplomates.

L'autre problème, lorsqu'il est toutefois possible de rassembler une série de textes suffisante, reste toujours celui de l'homonymie que nous savons concerner les grandes cités et désignations géographiques[308], mais qui concerne tout autant les petites localités dont le nom traduit bien souvent des éléments géographiques. À titre d'illustration, la lettre *ARMT* XXVI/2 404 nous indique qu'il existait à proximité du Sindjar deux localités portant le nom de Ṣidqum que l'auteur de la lettre prend soin de distinguer pour ne pas tromper son roi. Si parfois le texte différencie directement ces villes, en se servant justement de ces indices géographiques, l'exemple du distinguo entre Razamâ-du-Yamutbal et Razamâ-du-Yussan restant le plus évident, pour une majorité de ces toponymes, il faut se reposer sur des indices contextuels pour pouvoir les distinguer ou au contraire, les confondre.

Les problèmes méthodologiques, le manque d'indices épigraphiques et surtout archéologiques, ne permettent pas encore de situer tous ces toponymes avec précision et encore moins de tous les associer avec des sites actuels. Mais nous verrons que certains centres secondaires peuvent toutefois être rapprochés les uns des autres et placés les uns par rapport aux autres. Nous avons donc choisi, pour pallier le flou demeurant, de les présenter par le biais de micro-régions découpant le sud du Sindjar. Cette répartition a dû malheureusement être faite de manière artificielle. En effet, nous ne disposons que rarement dans nos sources de noms anciens que nous pouvons attribuer à de tels sous-ensembles. Nous les définirons donc par rapport à des points de

305 - Nous ignorons si le cas est récurent à une échelle plus large, mais les archives de Mari offrent pour cette région au moins deux exemples. La ville de Hamadânum, est dite « celle de Yanṣib-Addu » (l. 6 : (*ša) ˹ia-a˺n-ṣí-ib-*^{d}IM) dans *ARMT* XXVI/2 419, ce personnage est encore difficile à cerner mais il a manifestement cherché à jouer un rôle dans le Numhâ après la chute du Royaume de Haute-Mésopotamie (cf. ci-dessous, deuxième partie, § 4.1.3.1.). Un autre exemple nous est fourni avec le cas de Ṣubâtum située « dans le territoire d'Asqur-Addu » (l. 22 : *i-na na-ma-ši as-qu-ur-*^{d}IM), d'après *ARMT* XXVI/2 523, donc vraisemblablement dans l'orbite de Karanâ.

306 - *ARMT* XXVI/2 523.

307 - A.1610+ (= *LAPO* 17 604).

308 - À ce titre, il faut rappeler ce phénomène de « toponymie en miroir » que Dominique Charpin a analysé (Charpin 2003b).

repères géographiques, noms de ville, de pays ou particularités topographiques.

2.2.2.1. La région de Karanâ/Qaṭṭarâ

Les documents de Tell al-Rimah et particulièrement les textes à vocation économique nous livrent les noms de nombreuses localités secondaires associées au royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ. Cependant, ces textes, par leur nature, sont très avares en ce qui concerne les aspects géographiques de cet espace, il est donc difficile d'être précis. Il est toutefois possible de localiser certains ensembles d'établissements humains en recoupant les noms de ces localités avec des centres plus importants et des autorités locales, gouverneurs ou proches du roi.

2.2.2.1.1. Tell Taya : Zamiyatum ou Ṣubâtum ?

Tell Taya, à moins de dix kilomètres au sud-est de Karanâ (= Tell Afar), est une localité ayant connu une occupation à l'époque amorrite. Le nom du gouverneur de Karanâ d'époque éponymale, Hâṣidânum, fut retrouvé sur deux tablettes mises au jour sur ce site. Plus encore, l'une d'elles mentionne la cession au gouverneur de terres près de la ville de Zamiyatum[309]. John N. Postgate a immédiatement considéré Zamiyatum comme le nom antique du site et l'information fut reprise par la majorité des travaux antérieurs[310]. Depuis, on la distingue bien de son homonyme que l'on trouve de l'autre côté du Tigre, dans la région de Qabrâ[311].

Malgré les incertitudes dont nous avons parlé plus haut, il semble que nous puissions dégager des textes de Tell al-Rimah quelques noms de localités qu'il faudrait chercher dans ce même horizon géographique et nuancer ensuite, à la lumière d'indices internes, cette identification qui nous semble un peu hâtive.

Plusieurs textes économiques, *OBTR* 226, *OBTR* 244, *OBTR* 245 et *OBTR* 316[312], mentionnent ainsi Zamiyatum avec d'autres noms de localités, et si certaines sont peu mentionnées ailleurs, deux d'entre elles reviennent de manière récurrente. La première, Arhinânum, revient

309 - *TA* 2100, dans Reade 1973, p. 173-175 : (1) 1 (bur) 4 (iku) a-šà (2) *i-na za-mi*$^{?}$*-a*-[*ti*]*m*$^{?ki}$ (3) ki *šu-nu-uh-ri*$^{?}$*-hi*$^{?}$ [(-x)] (4) *a-na* ka-zal-*li* (5) *wa*$^{!}$*-aš-šu-ur*. « 1 (bur) 4 (iku) de terre à Zamiyatum (que Hâṣidânum a reçu) de Šunurhi-[...]. Il a été livré à *kazallum* (?) (…) ».

310 - Dernièrement encore J.-M. Durand et N. Ziegler suivent cette hypothèse (Durand et Ziegler 2014, p. 64).

311 - Charpin 2003b, p. 31.

312 - *OBTR* 226 (l. 5 : ^{uru}*za-mi-a-ti*) ; *OBTR* 244 (l.5' : *za-mi-a*$_4$*-tim*^{ki}) ; *OBTR* 245 (l. 33 : [*za-mi*]-*a*$_4$*-tim*^{ki}) ; *OBTR* 316 (l. 3 : ^{uru}*za-mi-a-tum*^{ki}).

quatre fois dans les textes de Tell al-Rimah[313], et principalement dans un contexte de livraisons de terres ou de personnels. Deux fois elle est citée avec Zamiyatum et une fois avec une autre localité tout aussi intéressante, Ṣubâtum.

Ce dernier nom est aussi connu des textes de Mari. Une première lettre évoque dans un contexte militaire, la proximité de Ṣubâtum avec Qaṭṭarâ[314], ce qui convient bien à la zone discutée ici. Mais une autre lettre apporte un complément d'information, dans *ARMT* XXVI/2 523, Ṣubâtum est à la fois dite « des-bords-du-Tigre »[315] et appartenant au territoire d'Asqur-Addu, le roi de Karanâ. Si le second qualificatif ne contredit pas une localisation près de Tell Taya, le premier invite plutôt à chercher Ṣubâtum plus à l'est, derrière le Djebel Ibrahim. La solution proposée par Nele Ziegler est de distinguer deux homonymes, l'un au bord du fleuve, l'autre à proximité de Qaṭṭarâ[316]. Nous discuterons de la localisation de la Ṣubâtum du Tigre plus loin. La seconde, que l'on cherche à proximité de Qaṭṭarâ est mentionnée par ailleurs au moins sept fois dans les textes de Tell al-Rimah, dont deux fois avec Zamiyatum et, nous l'avons vu, une fois avec Arhinânum[317].

Ces trois villes étant mentionnées régulièrement les unes avec les autres dans des contextes impliquant un horizon géographique limité, les inclure dans un même ensemble, entre Karanâ et Qaṭṭarâ, au piémont ouest du Djebel Ibrahim, semble plutôt réaliste.

Le corpus rassemblé paraît être suffisamment conséquent pour que nous puissions débattre de l'importance de ces toponymes. Zamiyatum et Arhinânum semblent avoir un statut similaire, elles sont mentionnées généralement dans un même contexte, économique, et correspondent plutôt à des établissements agricoles ou à de petits villages[318]. Ṣubâtum semble avoir un statut différent. Dans une lettre de Yassi-Dagan faisant également référence aux pillages du pays de Qaṭṭarâ par l'armée ešnunnéenne, Ṣubâtum est la seule parmi les localités pillées à être mentionnée directement par son nom alors que les autres hameaux sont simplement désignés par l'expression « les villages autour de Qaṭṭarâ »[319]. Son importance, d'un point de vue administratif et économique, est également entendue dans le texte *OBTR* 316, seul texte mentionnant les trois toponymes étudiés ici ensemble. Il concerne des livraisons de céréales dans le cadre de la taxation-*šibšum* de différentes villes et individus. On constate que le centre de distribution ou de collecte est Ṣubâtum, alors que les deux

313 - *OBTR* 245 (l. 12 : *ar-hi-*[*n*]*a-nim*^{ki}) ; *OBTR* 294 (l. 6 : ^{uru}*ar-hi-na-*<*nu*>*-nim*) ; *OBTR* 297 (l. 6 : *ar-hi-na-nim*$^{⌜ki⌝}$) ; *OBTR* 316 (l. 5 : ^{uru}*ar-hi-na-an*^{ki}).

314 - *FM* VI 26, l. 8.

315 - *ARMT* XXVI/2 523 : (21) (...) *ṣú-ba-tam ša a-ah* i_7 *i-di-ig-la-at*.

316 - Ziegler 2002, p. 264, n. 8, proposition reprise dans Charpin 2003b, p. 28.

317 - *OBTR* 226 et 316 pour les textes communs à Ṣubâtum et Zamiyatum. Voir aussi les lettres *OBTR* 70 et *OBTR* 157, écrites par le roi Haqba-Hammû, et *OBTR* 300. Enfin, les textes *OBTR* 246 et 247 mentionnent Ṣubâtum sous la graphie Ṣubûtum (Durand et Ziegler 2014, p. 64 renvoyant aux travaux de thèse de A.-I. Langlois).

318 - C'est aussi ce qu'avait conclu R. M. Whiting, sans toutefois remettre en cause l'identification de Zamiyatum avec Tell Taya ; cf. Whiting 1990a, p. 202, n. 175.

319 - *FM* VI 26 : (8) (…) *ṣu-ba-at*$^{⌜ki⌝}$ (9) *ù ka-ap-ra-tim*^{ki} *ša i-ta-at qa-ṭá-ra-a*^{ki} *it-*$^{⌜}$*ta-sa*$^{?⌝}$-[*ha-am*]. « Elle (=l'armée ešnunnéene) s'est mise à [évacuer] Ṣubâtum et les villages autour de Qaṭṭarâ ».

autres toponymes sont récipiendaires des denrées. Il semble donc possible de considérer Ṣubâtum comme un chef-lieu dont l'autorité s'étendrait aux deux autres villes.

Cette hypothèse peut être confirmée par le dossier réuni sur le personnage de Warad-šarrim. Il est mentionné une première fois dans *OBTR* 300 pour une histoire de farine à redistribuer, nous en comprenons qu'il était l'autorité de référence à Ṣubâtum. Or le même personnage intervient aussi dans la lettre *OBTR* 297 dans laquelle Ilî-Šamaš, administrateur aux compétences inconnues, ordonne à Warad-šarrim de livrer des terres à un homme d'Arhinânum et de les faire irriguer. Ces mêmes prérogatives apparaissent aussi dans la lettre *OBTR* 295. Ce dernier serait donc un agent administratif, d'importance tout de même, chargé principalement de la distribution et de l'irrigation des terres à Ṣubâtum et dans les localités avoisinantes.

Cela amène à revoir l'identification de Tell Taya avec Zamiyatum. Ce site, fortifié, ayant connu une occupation antérieure à l'époque amorrite, jouit d'une position privilégiée à flanc de montagne maitrisant par ce biais l'écoulement des eaux à ses pieds. Il nous semble donc plus pertinent d'y chercher Ṣubâtum, le centre administratif local, plutôt que l'un des petits établissements qui y étaient associés[320].

Il n'est pas étonnant à ce titre de voir la ville de Zamiyatum mentionnée dans une tablette de Tell Taya si nous considérons que le découpage administratif du territoire entourant Karanâ et Qaṭṭarâ ne changea guère entre l'époque éponymale et l'époque des archives d'Iltani, Ṣubâtum (Tell Taya) restant le relais local des décisions du gouvernement central établi à Karanâ (Tell Afar) ou à Qaṭṭarâ (Tell al-Rimah).

2.2.2.1.2. Kiyatân

Les précautions à prendre concernant le traitement de nos sources sont bien illustrées ici puisque cette ville n'est mentionnée dans les textes de Tell al-Rimah que par un unique texte[321], ce qui pousserait, de prime abord, à la chercher dans un horizon assez lointain. Pourtant, dans ce texte économique, Kiyatân est tout de même citée avec les villes de Zamiyatum, Arhinânum et Karanâ, trois villes qu'il faut chercher, nous l'avons vu, dans la même région, autour de Tell Taya et de Tell Afar. Il est donc tentant de la situer elle aussi dans ce même espace géographique. Ce seul texte de Tell al-Rimah ne suffit toutefois pas à la placer par rapport à ces dernières. Ce sont les textes de Mari qui nous livrent les informations essentielles pour sa localisation et nous confirment qu'elle se

320 - En suivant l'idée que Zamiyatum serait localisée à Tell Taya, Durand et Ziegler ont proposé par rapprochement phonétique une localisation de Ṣubâtum sur le site de Tell esh-Shiba, à 14km au sud-est de Tell Taya.

321 - *OBTR* 245 l. 30, la lecture de l'éditrice était *ki-ia-š*[*a*-...]. Selon B. Lafont (Charpin *et al.* 1988, p. 476), F. Joannès proposait d'y retrouver la ville de Kiyatân. Il faudrait alors lire la ligne 30 : *ki-ia-t*[*a*-an*^{ki}].

trouvait effectivement à proximité de Karanâ.

Kiyatân fut en effet la scène de l'un des nombreux accrochages qui opposèrent Karanâ à Ekallâtum à la fin du règne de Zimrî-Lîm. Išme-Dagan aurait, à l'apogée de sa campagne, assiégé et pris cette ville[322], avant de se replier vers Razamâ-du-Yamutbal. Dans la lettre de Yasîm-El, *ARMT* XXVI/2 424, la ville est clairement placée par l'auteur dans les environs immédiats de Karanâ. On ne peut garantir avec précision sa localisation, mais l'axe d'attaque et l'objectif d'Išme-Dagan pousseraient à la chercher au sud ou au sud-est de Karanâ. D'un point de vue stratégique, nous trouvons un écho intéressant à cette lettre dans *FM* VI 26, évoquant cette fois l'invasion ešnunnéenne. Lors de chaque attaque venant du sud, Qaṭṭarâ tombait et les envahisseurs parvenaient à atteindre les villes situées aux alentours de Karanâ, Ṣubâtum (Tell Taya) en ZL 4 ou Kiyatân en ZL 11, sans toutefois conquérir la capitale, Karanâ.

2.2.2.1.3. Habannum

La ville de Habannum, qui a déjà fait l'objet d'une note de Francis Joannès[323], n'est que peu mentionnée dans nos textes, elle ne l'est d'ailleurs nullement dans les archives de Tell al-Rimah. Dans une lettre inédite d'Ašmad[324], un responsable tribal, elle était qualifiée ainsi : « Habannum-du-mont-Zara » (*ša* kur *za-ra*). Nous avons vu plus haut que Zara est le nom ancien de l'actuel Djebel Ishkaft qui constitue le massif le plus oriental de la chaîne du Sindjar. Elle était également mise en relation, toujours dans cette lettre, avec d'autres villes. L'horizon géographique de cette lettre est toutefois très vaste puisqu'il comprend aussi bien des villes situées près du Sindjar, notamment Allahad, Zurrâ et Gaššum, que des villes de l'Ida-Maraṣ comme Ašnakkum.

La seule autre mention connue nous vient d'un texte d'époque éponymale[325], en apparence de peu d'intérêt puisqu'il n'évoque cette ville que comme le lieu d'origine d'un marchand servant alors de relai entre Samsî-Addu et son fils, Yasmah-Addu. Francis Joannès en a pourtant déduit que le choix de cet homme n'était pas anodin[326]. Pour les communications entre la région de Qabrâ, où se trouvait alors le roi, et celle de Mari, où se trouvait Yasmah-Addu, il n'était pas inutile d'avoir recours à un homme originaire de la région, située à mi-chemin sur l'itinéraire reliant ces deux villes.

Avec si peu de données, nous ne pouvons donc localiser précisément cette ville. Le seul élément irréfutable est qu'elle se trouvait à proximité du Djebel Ishkaft, sans que nous puissions la

322 - *ARMT* XXVI/2 424, 520 et 521, *ARMT* XXVIII 171.
323 - Joannès 1988.
324 - A.3292 (inédite, cf. Annexe 3), passage cité dans Joannès 1988.
325 - *ARM* I 93 (= *LAPO* 16 318).
326 - Joannès 1988, p. 14-15.

placer par rapport à d'autres toponymes connus.

2.2.2.1.4. Les alentours de Qaṭṭarâ : Badrum, Yašibatum et Hâmiqâdum

Il ne fait nul doute que la région de Tell al-Rimah devait accueillir d'autres villes ou villages que la capitale elle-même. Si le paysage archéologique n'offre pas l'illustration d'une occupation très importante, les textes nous donnent les noms de nombreux toponymes sans que nous puissions juger ni de leur importance ni de leur localisation exacte. Des villes comme Šagir ou Rataman ne sont par exemple mentionnées que dans des textes économiques de Tell al-Rimah[327], mais elles ne le sont ni dans les lettres de ce même corpus ni dans d'autres corpus, et demeurent donc impossibles à identifier si ce n'est par la définition très artificielle « proche de Qaṭṭarâ ». Manifestement il s'agissait surtout de petits établissements agricoles ou de villages, alors que les activités économiques et politiques étaient toutes concentrées dans la capitale elle-même.

Certains toponymes bénéficient tout de même d'un ensemble de textes suffisamment varié pour relativiser ce bilan pessimiste, et au moins deux localités sont certainement à trouver à proximité de Qaṭṭarâ : Badrum et Yašibatum.

Elles sont ainsi mentionnées respectivement dans cinq textes de Tell al-Rimah, dont deux lettres, et six textes, dont quatre lettres[328]. Les deux villes sont mentionnées ensemble dans la lettre *OBTR* 156 et dans le texte économique *OBTR* 201. S'il est difficile d'affirmer leur proximité sur ces seuls indices, c'est le rapport que ces deux villes eurent avec la ville de Qaṭṭarâ et la reine qui pousse à les placer près de la capitale.

Jack Sasson apportait une information intéressante dans son compte-rendu sur la publication des textes de Tell al-Rimah[329]. Pour lui, la correspondance soutenue entre la reine et le roi concernant ces deux villes pourrait signifier qu'elles faisaient partie de son domaine personnel. C'est le cas avec la lettre *OBTR* 156 dans laquelle la reine Iltani s'adresse directement au roi pour se plaindre que les champs de ces deux villes, qu'elle considère comme siens, n'ont toujours pas été moissonnés. La lettre de Haqba-Hammû à Iltani, *OBTR* 157, semble en être la réponse, le roi y ordonne la moisson des champs de Badrum, mais le nom Ṣubâtum y est substitué à Yašibatum. Cela est également appuyé par d'autres lettres concernant la ville de Yašibatum. Les lettres *OBTR* 94 et

327 - Respectivement dans *OBTR* 309 (l. 10 : ^{uru}*ša-gi-ir*^{ki}) et 319 (l. 13 : *ša-gi-i*[*r*^{ki}]) ; et dans *OBTR* 244 (II l. 27' : *ra-ta-ma-an*^{ki}) et 319 (l. 11 : *ra-ta-ma-an*).

328 - Pour Badrum : *OBTR* 156 (l. 7 : *ba-ad-ri*^{ki}), *OBTR* 157 (l. 12 : *b*[*a-a*]*d-ri-i*[*m*^{k}]^{i}), *OBTR* 201 (l. 4 : ^{uru}*ba-ad-ri*^{ki}), *OBTR* 228 (l. 5 : $^{uru!?}$*ba-ad-ru sà-mi-ih*) et *OBTR* 319 (l. 26 : *ba-ad-ri mu-ha-tim*) ; Pour Yašibatum : *OBTR* 95 (l. 5 : *ia-ši-ba-tim*$^{⌜ki⌝}$), *OBTR* 145 (l. 20 : *ia-ši-b*[*a-tim*^{ki}]), *OBTR* 156 (l. 8 : *ia-aš-ši-ba-tim*^{ki}), *OBTR* 158 (l. 18 : ^{uru}*ia-ši-ba-tim*^{ki}) et *OBTR* 201 (l. 5 : [^{uru}]*ia-ši-ba-tim*^{ki}).

329 - J. Sasson, *JAOS* 100/4 (1980), p. 455-456.

95 évoquent l'affaire d'hommes de cette ville, et de leurs biens, arrêtés ou réquisitionnés par Dadu-rapi, et c'est le roi qui demande à ce dernier de rendre ces hommes à Iltani. *OBTR* 158 mentionne une autre affaire concernant des troupeaux qu'Iltani retiendrait alors que le roi les lui avait réclamés. Elle se défendit en disant que ces troupeaux paissaient à Yašibatum. Comment pourrait-elle se justifier ainsi si ces terres ne lui appartenaient pas de bon droit ?

Le personnage de Nannabatani est lui aussi mis en relation avec cette ville. Dans *OBTR* 156, c'est à lui que la reine s'adressait pour que commence la moisson dans les campagnes entourant la ville. Dans *OBTR* 145, il s'adressait directement à la reine pour demander des instructions concernant le transport de grain provenant de plusieurs villes, dont Yašibatum.

Toutes les lettres concernant ces deux villes sont donc mises en relation avec la reine, le roi n'intervenant que sur sa demande ou lors de différends avec des acteurs locaux. Iltani habitant avec une quasi-certitude à Qaṭṭarâ, alors que le roi gouverne depuis Karanâ, il faut donc plutôt chercher Badrum et Yašibatum près de la première. Cette proximité nous paraît confirmée par le peu d'instructions écrites retrouvées dans les archives. Il est étonnant, alors que ces terres appartenaient à la reine, que si peu de rapports soient arrivés à Qaṭṭarâ. On constate que ceux-ci concernent surtout des affaires sensibles notamment des différends durant lesquels le roi tenait place d'arbitre[330]. L'information était alors mise par écrit car elle devait transiter par Karanâ avant de revenir à Qaṭṭarâ. En supposant cette proximité, nous pouvons supposer que les affaires courantes étaient, au contraire, directement traitées par la reine à l'oral.

Qu'il n'y ait pas de traces archéologiques de ces deux villes, ni de références à celles-ci dans les textes de Mari, n'est pas forcément étonnant. Il s'agissait certainement, considérant le contexte dans lequel elles sont mentionnées, de petits villages à vocation agricole, alors que les activités les plus à même de laisser des vestiges, activités politiques ou artisanales, devaient être concentrées en ville, donc à Qaṭṭarâ. Cette étude démontre donc qu'un terroir riche était exploité autour de l'ancienne capitale, phénomène moins illustré, par l'absence de sources, à Karanâ mais surtout à Andarig et Kurdâ.

2.2.2.2. Le wadi Tharthar, entre Qaṭṭarâ et Razamâ-du-Yamutbal

Pour en finir avec la partie orientale du Sud-Sindjar, il reste à présenter le sud de ce qui semble être le cœur du royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ. Géographiquement, les nombreux ruisseaux s'écoulant des montagnes se regroupent pour former le wadi Tharthar à hauteur de Tell Abta : Cette

330 - Une seule lettre, *OBTR* 145, est écrite par Nannabatani à la reine Iltani, et dans le reste de la correspondance concernant ces villes, le roi intervient.

zone parcourue d'affluents fut l'une des routes les plus empruntées pour rejoindre le Sindjar depuis le Tigre. Elle est particulièrement bien documentée par les itinéraires des marchands mais aussi par les rapports envoyés par les observateurs mariotes concernant les attaques lancées par les puissances orientales, Ešnunna et Ekallâtum, contre les royaumes du Sindjar. De cette correspondance, nous pouvons isoler un certain nombre de toponymes que nous devons avec certitude placer entre Razamâ-du-Yamutbal (Tell Abta), au sud, et Qaṭṭarâ au nord. Ajoutons enfin que Nele Ziegler a déjà apporté une grande contribution à la compréhension de cette région dans son article sur le royaume d'Ekallâtum, nous retiendrons en grande partie ses conclusions[331].

2.2.2.2.1. Razamâ-du-Yamutbal (= Tell Abta)

Razamâ-du-Yamutbal représente donc la limite sud de notre étude et doit être cherchée avec certitude au sud-est du Sindjar. Cela est d'abord confirmé par le qualificatif que lui donne de nombreuses lettres, elle fait partie du territoire du Yamutbal et doit donc être distinguée de la Razamâ-du-Yussan située au nord-est du Triangle du Habur. Sa situation au sud de Qaṭṭarâ est également induite par un lettre citée ici à de nombreuses reprises, A.649 (= *LAPO* 17 592)[332]. Dans cette dernière, Išme-Dagan s'empara de Razamâ-du-Yamutbal, gouvernée par Šarrum-kîma-kalima, avant d'annexer Qaṭṭarâ en remontant vers le nord. Nele Ziegler proposa une localisation de cette ville à Tell Abta, à une quarantaine de kilomètres au sud de Tell al-Rimah[333].

2.2.2.2.2. Hiṣârum et Tagîda

Un premier texte ayant pour contexte l'invasion ešnunnéenne de la région en ZL 4 nous livre deux localités qui furent les étapes de l'armée d'Ešnunna lors de son retrait depuis Qaṭṭarâ vers Ekallâtum, Tagîda et Hiṣârum :

> « Au courant du 4 du mois Bêlet-bîrî (mois x), cette armée est partie depuis Qaṭṭarâ et s'est installée à Tagîda. Le lendemain, elle est partie depuis Tagîda et a traversé le pays jusqu'à Hiṣârum. Elle est partie depuis Hiṣârum et mes patrouilles, qui se sont collées derrière cette troupe, l'ont abandonnée à

331 - Ziegler 2002.
332 - Charpin et Durand 1987, p. 132.
333 - Ziegler 2002, p. 255, n. 194.

Nusar. Elle vient de prendre les grands chemins vers Ekallâtum. »[334]

Tagîda se trouverait donc à une journée au sud de Qaṭṭarâ, et Hiṣârum probablement à une journée de plus dans la même direction[335].

La première est assez peu mentionnée dans les sources écrites, il est étonnant d'ailleurs de ne jamais la trouver évoquée dans les archives de Tell al-Rimah. Elle est à nouveau citée dans la lettre inédite A.654[336], qu'il faut placer dans le même contexte que *FM* VI 26. Celle-ci indique : « N'est-ce-pas, auparavant, lorsque l'Ešnunnéen s'est déplacé depuis Qaṭṭarâ à Tagîda et a transporté du sel depuis Nusar (...) »[337]. Elle est donc à nouveau mise en relation avec la ville de Nusar/Nasar, dont nous parlerons ensuite mais qui est également une localité que l'on doit chercher au sud de Qaṭṭarâ. Enfin un texte administratif, mentionnant une liste de soldats rattachés au « pays d'Andarig », nous parle d'un homme originaire de cette ville[338]. Aucun de ces textes n'exclut donc une localisation à une journée au sud de Qaṭṭarâ.

Concernant Hiṣârum, ville manifestement liée à la pratique de l'élevage[339], Nele Ziegler invite à la chercher au pied des montagnes, donc à l'est et en connexion avec Nusar[340]. Pourtant aucun texte à notre connaissance n'évoque ces deux villes ensemble. Pour sa part, Francis Joannès a proposé de rapprocher étymologiquement ce toponyme du site de Hatra[341], soit à 80 kilomètres au sud-ouest de Qaṭṭarâ. Cependant, comme l'a noté Nele Ziegler, il est difficile d'expliquer pourquoi, dans la lettre *FM* VI 26, les Ešnunnéens seraient descendus si au sud alors que cette route les éloignait de leur destination finale : Ekallâtum. Hiṣârum est à nouveau mentionnée lors des opérations militaires de la douzième année de Zimrî-Lîm. On apprend ainsi, dans *ARMT* XXVI/2 513, lettre d'Iddiyatum, officier mariote à la tête de la garnison de Karanâ, que depuis Razamâ-du-Yamutbal, Išme-Dagan était capable de menacer cette ville. Hiṣârum doit, en considérant l'axe de progression de la campagne d'Išme-Dagan, qui s'était auparavant emparé de Razamâ-du-Yamutbal et marchait alors sur Qaṭṭarâ, être cherchée entre ces deux villes et au nord de

334 - *FM* VI 26 : (10) iti ^{d}nin-*bi-ri* u_4 4-kam *is-sú-uh-ma* (11) *ṣa-bu-um šu-ú iš-tu qa-ṭá-ra-a*^{ki} *iš-ši-ma* (12) *i-na ta-gi-da*^{ki} *it-ta-ša-ab ša-né-em* u_4*-um-šu* (13) *iš-tu ta-gi-da*^{ki} *iš-ši-ma a-na hi-ṣa-ri-im*^{ki} (14) *i-te-ti-iq iš-tu hi-ṣa-ri-im*^{ki} *iš-ši-ma ba-za-tu-ia ša wa-ar-ki* (15) *ṣa-bi-im ša-a-tu ra-ak-sa i-na nu-sa-ri*^{ki} *i-zi-bu-ni-iš-šu ge-er-ri ra-bu-tim* (16) *ša é-kál-la-tim*^{ki} *is-sà-ba-at* (…).

335 - Concernant ces deux villes, voir Ziegler 2002, p. 266-268.

336 - Cf. Annexe 3.

337 - A.654, l. 8-10 (inédit, cf. Annexe 3).

338 - M.5707, iii l. 10-11 (inédit, cf. Annexe 3). Le document se présente comme une liste de soldats lors d'un recensement dans le « pays d'Andarig ».

339 - En ce sens voir la traduction de *haṣârum* en « parc à bétail » dans Durand 1998a, p. 256, n° 596 (= *ARM* II 43), n. a).

340 - Ziegler 2002, p. 268.

341 - Joannès 1996, p. 341.

Razamâ-du-Yamutbal. La lettre *FM* VI 26, qui nous la décrivait à deux étapes au sud de Qaṭṭarâ, répondrait par ailleurs correctement à cette proposition. Il faudrait alors conclure que le rythme de marche des armées d'Ešnunna était particulièrement lent, au maximum une quinzaine de kilomètres par jour si la localisation de Razamâ-du-Yamutbal est bonne, ce qui n'est pas nécessairement surprenant étant donné qu'ils s'adonnaient simultanément aux pillages, d'après A.654[342].

2.2.2.2.3. Parparâ

Notons que la ville de Parparâ doit être dans une situation similaire, à la limite du territoire de Karanâ et à proximité de Razamâ-du-Yamutbal. C'est en effet dans cette ville que, d'après *ARMT* XXVI/2 491, Buqâqum se trouvait au moment où Išme-Dagan fut abandonné par son allié ešnunnéen et dut se replier rapidement à Ekallâtum, au milieu de l'année ZL 12. Il est dit dans cette lettre que depuis Parparâ, Buqâqum pouvait envoyer des hommes « jusqu'aux portes d'Aššur et d'Ekallâtum »[343], elle doit donc être cherchée très au sud du Sindjar. On notera d'ailleurs que dans cette lettre Buqâqum racontait avoir envoyé Yasîm-Hammû à Karanâ et que ce dernier avait croisé sur la route entre Ekallâtum et Karanâ, un transfuge ešnunnéen. Cela laisse entendre que Parparâ doit être cherchée entre les deux capitales. C'est ce qui a poussé Nele Ziegler à chercher cette ville, sur le wadi Qasab, à l'est des collines[344]. Or c'est aussi dans cette ville que le même Išme-Dagan avait caché des hommes avant d'aller piller Nusar comme l'indique une lettre d'Iddiyatum[345]. Le contexte et la manière dont nous avons ordonné les lettres de ces différentes campagnes induisent qu'au moment de ce pillage, Išme-Dagan possédait déjà Razamâ-du-Yamutbal[346], et donc que Parparâ doit être cherchée entre cette dernière et Nusar. Une localisation au nord de Razamâ-du-Yamutbal nous paraît en ce cas tout à fait plausible, il reste à comprendre pourquoi il est fait mention de « cannaies » dans la lettre d'Iddiyatum. Il s'agit peut-être de marais formés par le rapprochement des wadis, ce qui plaide pour une localisation de Razamâ-du-Yamutbal et de notre ville à l'endroit où ceux-ci se regroupent pour former le wadi Tharthar à Tell Abta ou à proximité de ce site.

342 - Cf. Annexe 3.
343 - *ARMT* XXVI/2 491 : (41) *a-di* ká *é-kál-la-tim ù* ^{d}*a-šur*^{ki} (…).
344 - Ziegler 2002, p. 269, n. 260.
345 - *ARMT* XXVI/2 514 ; la même affaire est relatée dans une lettre de Yasîm-El (*ARMT* XXVI/2 414).
346 - Voir *ARMT* XXVI/2 513 qui doit précéder de peu cette lettre (*ARMT* XXVI/2 514), on y apprend que le roi d'Ekallâtum est entré à Razamâ-du-Yamutbal avec un contingent ešnunnéen et qu'il menaçait la ville de Hiṣârum. Il doit s'agir d'une même campagne visant les villes les plus au sud du territoire de Karanâ.

2.2.2.2.4. Nusar/Nasar

Nusar/Nasar est connue principalement pour être un lieu d'extraction d'une ressource particulièrement importante à cette époque : le sel. Plusieurs lettres indiquent que celle-ci fut particulièrement convoitée par les royaumes voisins, notamment Ekallâtum ou Ešnunna, lorsque ceux-ci entrèrent dans la région. Elles nous permettent une localisation approximative de cette ville. La lettre *FM* VI 26, citée ci-dessus et racontant la retraite des troupes ešnunnéennes vers Ekallâtum, laisse entendre que Nusar se situe au sud de Qaṭṭarâ. Toutefois elle ne semble pas être sur la route principale reliant Qaṭṭarâ à Ekallâtum, mais sur un itinéraire parallèle qu'empruntèrent les troupes mariotes pour s'assurer sans risque du départ des Ešnunnéens[347]. Selon le contexte dicté par cette même lettre, elle devrait pouvoir être cherchée à une ou deux journées de Qaṭṭarâ et probablement à proximité de Tagîda. Les lettres A.654 (inédit[348]) et *ARMT* XXVI/2 514 confirment par ailleurs, à la fois la proximité de Nusar avec Tagîda, Razamâ-du-Yamutbal et Parparâ mais également l'idée d'un positionnement en marge de l'itinéraire classique. Mais aucune de ces lettres n'apporte de distances claires par rapport à des points connus.

Deux textes nous permettent cependant de circonscrire nos recherches à la région de Razamâ-du-Yamutbal. Par *ARMT* XXVI/2 523, nous apprenons que ce fut un homme de Nusar nommé Ilî-râm, qui prit le commandement de l'armée de Karanâ pour chasser les Ekallâtéens, la ville devait donc appartenir à ce royaume. L'information est confirmée par *ARMT* XXVI/2 412 dans laquelle il est dit qu'un général de l'armée de Qaṭṭarâ, Kukkutânum, était également originaire de cette ville. Ces renseignements induisent donc une localisation dans le territoire de Qaṭṭarâ/Karanâ même et donc très probablement au nord de Razamâ-du-Yamutbal. C'est ce qui est également entendu dans la lettre *ARMT* XXVI/2 514 racontant son pillage par une troupe d'Ekallâtum, à un moment où Išme-Dagan avait déjà annexé Razamâ-du-Yamutbal et s'en servait de camp de base pour des expéditions plus au nord.

Si elle se situe bien au nord de Razamâ-du-Yamutbal[349], il reste à déterminer si Nusar doit être cherchée à l'est ou à l'ouest de la route Razamâ-Qaṭṭarâ puisqu'elle semble en marge de cette voie de communication. En ce sens, nous ne pouvons pour l'instant être assuré d'une réponse fiable. Francis Joannès a proposé une localisation au sud-ouest de Tell al-Rimah[350], alors que Nele Ziegler l'imaginait plus à l'est[351].

347 - Joannès 1996, p. 341.
348 - Cf. Annexe 3.
349 - B. Lafont a également considéré qu'elle se situait entre Razamâ-du-Yamutbal et Qaṭṭarâ ; cf. Charpin *et al.* 1988, p. 476.
350 - Joannès 1996, p. 341.
351 - Ziegler 2002, p. 268.

Trois autres villes peuvent être localisées dans la même région, mais ne sont pas mentionnées avec les quatre toponymes déjà abordés ici.

2.2.2.2.5. Mar'atâ

La première, Mar'atâ est une petite ville qu'Išme-Dagan traversa pour se rendre à Šubat-Enlil selon l'itinéraire qu'il décrit dans la lettre *ARM* IV 29 (= *LAPO* 17 508). Il la situait alors à mi-chemin entre Ekallâtum et Qaṭṭarâ. Il n'est malheureusement pas fait mention de Razamâ-du-Yamutbal dans cette lettre, elle peut ainsi être placée au nord comme au sud de cette dernière. On la retrouve à nouveau dans la liste de soldats rattachés au territoire d'Allahad à l'époque du RHM[352], tout comme Tagîda, elle est donc très certainement au nord de Razamâ, à la limite du Yamutbal. Il doit s'agir, en considérant le peu de renseignements que nous parvenons à rassembler, d'un petit lieu-dit à proximité de Tagîda, mais cela reste difficile à confirmer. Sans entrer dans les détails, il faut noter qu'une ville du même nom existait de l'autre côté des collines, à proximité du Tigre[353]. C'est cette dernière qui est mentionnée dans l'itinéraire d'Urbana/Yale[354] et probablement aussi dans *OBTR* 139 (cf. ci-dessous).

2.2.2.2.6. Aramânum

Aramânum est une ville difficile à placer, du moins tant que les limites exactes des royaumes du Sindjar ne peuvent être déterminées précisément. D'après la lettre *ARMT* XXVI/2 401, le roi d'Andarig livra cette ville à Išme-Dagan, mais nous apprenons qu'elle avait fait partie précédemment du territoire de Karanâ. Il faut donc la chercher à la frontière des trois royaumes, dans le Haut-Tharthar. À ce moment de l'histoire, Išme-Dagan possédait déjà Razamâ-du-Yamutbal, c'est donc au nord-ouest de celle-ci qu'il faut la situer. Malheureusement, il n'existe pas d'autres occurrences de cette ville, ce qui ne permet pas à cette proposition d'être assurée.

352 - M.5707 (cf. Annexe 3).
353 - Charpin 2003b, p. 26 ; cf. ci-dessous, première partie, § 2.4.1.
354 - *UIOM* 2134, publié dans Goetze 1953 est largement commenté dans Ziegler 2002.

2.2.2.2.7. Saphum

Enfin, il faut mentionner le cas de Saphum qui est tout aussi énigmatique. On distingue clairement deux villes portant ce nom, une dans le pays d'Apum et une autre, celle qui nous intéresse, dans le Sud-Sindjar[355]. La lettre *ARMT* XXVI/2 519 mentionne très certainement la seconde puisque Išme-Dagan qui s'en était emparée tenta de convaincre ses habitants de quitter le parti de Karanâ. Ce contexte nous ramène aux campagnes de ZL 11 et de ZL 12, ce qui pousse Bertrand Lafont à la chercher à la limite des zones d'influence de Karanâ et d'Ekallâtum[356], donc dans le même secteur qu'Aramânum. Toutefois, rien n'assure d'une localisation si méridionale, elle pourrait tout aussi bien se trouver au nord de Qaṭṭarâ, la frontière entre la zone contrôlée par Karanâ et celle qui est déjà passée sous autorité d'Ekallâtum ayant été très fluctuante dans ce contexte de guerre.

Il y avait donc au sud de Qaṭṭarâ une première série de villes le long du principal affluent du wadi Tharthar, celui descendant du Djebel Ishkaft, sur une voie de communication importante qu'il fallait emprunter pour se rendre à Razamâ-du-Yamutbal, et qui permettait dans un même temps de rejoindre le Tigre et la ville d'Ekallâtum[357]. Du nord au sud, nous trouverions ainsi, Tagîda, Mar'atâ et Hiṣârum. Mais plusieurs villes ou villages, notamment Nusar, Aramânum et peut-être Saphum, se trouvaient en marge de cet itinéraire, probablement sur l'un des nombreux bras descendant du Djebel Sindjar pour rejoindre le wadi Tharthar à hauteur de Razamâ-du-Yamutbal. À ce titre, ces villes s'écartaient de la route traditionnelle nord-sud, mais devaient aussi fonctionner comme étape pour rejoindre, depuis le wadi, la région d'Allahad et d'Andarig.

2.2.2.3. Le centre du Sud-Sindjar

Paradoxalement, ce sous-ensemble qui abrite deux des capitales les plus surveillées par les observateurs mariotes est beaucoup moins bien connu, sur le plan de la toponymie, que la partie orientale du Sud-Sindjar. Le fait que ni Kurdâ ni Andarig n'aient livré leurs archives explique certainement cette différence par rapport à la connaissance que nous avons de l'organisation spatiale autour de Tell al-Rimah.

Nous allons voir qu'un certain nombre de toponymes sont directement mis en lien avec les

355 - Charpin *et al.* 1988, p. 135, n° 358, n. c. Voir également Charpin 2003b, p. 28.
356 - Charpin *et al.* 1988, p. 477.
357 - Cf. ci-dessus, première partie, § 1.3.3.1.

« pays » de ces deux capitales, le Numhâ et le Yamutbal. Cependant, il est remarquable que peu de ces toponymes puissent être situés à proximité immédiate de nos deux capitales. Les combats et autres événements susceptibles d'être rapportés par les observateurs mariotes nous décrivent surtout leur marge, les zones de conflits entre ces royaumes, mais leurs capitales et leurs alentours immédiats étant rarement mis en danger, nous n'avons que peu d'éléments pour les documenter. La partie occidentale du Numhâ, celle qui semble dépendre de Kurdâ, n'est pas connue du tout, à l'exception de ses deux villes les plus importantes, Kurdâ et Kasapâ dont nous avons déjà parlé. Le Yamutbal l'est à peine mieux. Pour des raisons que nous tenterons de déterminer, c'est ce que nous supposons être la marge orientale de ces deux royaumes, cette zone triangulaire comprise entre Kurdâ, Allahad et Qaṭṭarâ, ainsi que le sud du Yamutbal, qui peuvent être décrits ici.

Bien que les cartes archéologiques n'en révèlent rien, les textes mentionnent quelques toponymes dans cette région dite « à la frontière du Numhâ, de Karanâ et de l'Emutbal (Yamutbal) supérieur »[358].

2.2.2.3.1. Ṣidqum

La description de cette frontière entre le Numhâ, Karanâ et le Yamutbal est utilisée dans une lettre de Yasîm-El pour localiser la ville de Ṣidqum que l'auteur prend soin de distinguer d'une ville du même nom qu'il situe plus vaguement dans le Sindjar. C'est dans la première que se retrouvèrent Atamrum et Asqur-Addu pour organiser la résistance face à Išme-Dagan et à son allié kurdéen lors du conflit de ZL 11 et ZL 12. Une localisation à mi-chemin entre Andarig et Karanâ est donc tentante. Toutefois elle n'est mentionnée que dans cette unique lettre, il est donc difficile d'être plus précis ou de la mettre en relation avec d'autres localités. De même, l'autre Ṣidqum n'est mentionnée nulle part ailleurs, il doit s'agir d'une petite localité située près de la montagne.

2.2.2.3.2. Harbê

La ville de Harbê, signifiant « les ruines »[359], doit certainement être cherchée dans ce même espace. D'après la lettre du général mariote Yasîm-El, *ARMT* XXVI/2 410, elle fut l'objet de revendications de la part des rois d'Andarig et de Kurdâ à la fin de l'année ZL 11. Cela n'implique par forcément une position au sud du Sindjar, de nombreuses villes du nord, nous le verrons plus

358 - *ARMT* XXVI/2 404 : (7) *bi-ri-it pa-ṭì ša nu-um-hi-im ka-ra-na-a ù ia-mu-ut-ba-li-im ša ša-qí-im*.
359 - Voir Durand 1998a, p. 267, n° 604 (= A.1610+), n. b.

loin furent aussi disputées par les deux royaumes. Toutefois, elle est explicitement rattachée au Yamutbal dans une lettre du *merhûm* Ibâl-pî-El[360], écrite dans le contexte de la seconde montée d'Ešnunna en ZL 6. Cet élément permet de la placer avec certitude au sud du massif montagneux et de la distinguer de ses homonymes du Suhûm et de l'Ida-Maraṣ[361]. Une seconde lettre du même auteur, écrite dans ce même contexte, nous apprend qu'Ibâl-pî-El était, depuis cette ville, en mesure d'observer l'envahisseur entrer dans le Yamutbal, vraisemblablement depuis le sud-est[362]. Elle nous apprend également que les alliés de Mari, et en premier lieu le roi d'Andarig, se regroupèrent à Harbê pour parer à cette menace[363]. Une localisation près d'Allahad, vraisemblablement à l'est de celle-ci paraît en ce sens probable.

2.2.2.3.3. Hamadânum-du-Yamutbal, Hamadânum-du-Numhâ

La correspondance liée à cette seconde montée d'Ešnunna nous permet de placer un certain nombre d'autres toponymes dans cette même région et en premier lieu une ville nommée Hamadânum.

Celle-ci pose encore beaucoup de problèmes, d'abord parce qu'elle est à la fois rattachée au Yamutbal, dans *ARMT* XXVII 64 écrite par le merhûm Ibâl-pî-El en ZL 6[364], et au Numhâ, dans *ARMT* XXVI/2 419, écrite par le général mariote Yasîm-El au début de l'année ZL 12. On pourrait proposer alors qu'il s'agisse d'une seule et même ville, justement à la frontière des deux pays. Toutefois les contextes très différents concernant les indications relatives à ces deux villes nous poussent à rejoindre l'avis de Dominique Charpin et à en distinguer deux[365]. On remarquera à ce titre que Yasîm-El prend bien soin d'adjoindre au nom de cette ville les qualificatifs « Hamadânum, (la ville de) Yanṣib-Addu, du Numhâ »[366], comme s'il était nécessaire de la distinguer d'une autre.

La lettre *ARMT* XXVI/2 419 évoque Hamadânum comme la destination vers laquelle se replia Išme-Dagan depuis la ville d'Urzikka, au début de l'année ZL 12. Pour diverses raisons, elle nous semble devoir être localisée au nord du Djebel Sindjar et non au sud. En ce sens, il faut relever en premier lieu sa relation avec la ville d'Urzikka que nous pensons être située au nord du Djebel Ishkaft[367]. En second lieu, cette lettre indique également qu'elle appartenait à Yanṣib-Addu, que

360 - A.1610+ (= *LAPO* 17 604).
361 - Charpin 2003b, p. 22-23.
362 - *ARMT* XXVII 64.
363 - Un texte économique enregistre ainsi un don fait par Qarnî-Lîm au « coffre du roi » de Mari, à Harbê le 23/iii/ZL 6, *ARMT* XXV 102 (= *ARMT* XXXI 100).
364 - *ARMT* XXVII 64 : (24) *i-na ha-ma-da-nim*^{ki} *ša ia-mu-ut-ba-lim*^{ki}.
365 - Charpin 2003b, p. 22.
366 - *ARMT* XXVI/2 419 : (6) (…) *ha-ma-da-nim*(^{ki} *alim ša*) [*ia-a*]*n-ṣí-ib-*^{d}IM (7) *ša nu-um-he-e* (...).
367 - Cf. ci-dessous, première partie, § 2.4.2.

nous savons avoir exercé des responsabilités au nord-est du Sindjar[368]. Enfin, si on localise cette ville au sud du Sindjar, on ne comprendrait pas pourquoi Išme-Dagan, en campagne au nord du Djebel Sindjar à la fin de l'année ZL 11, opéra son repli par le centre du Sud-Sindjar, en risquant de se retrouver face à des principautés qui lui étaient hostiles. En suivant cette hypothèse il faudrait plutôt considérer qu'il rentra dans son pays par la même route qu'il avait empruntée pour mener cette campagne, c'est-à-dire en contournant les collines du Sindjar par l'est, par la région de Purattum et Ašân[369].

À l'inverse, l'autre ville, que nos textes prennent la peine de qualifier par un nom de pays, la Hamadânum-du-Yamutbal, pourrait être cherchée dans la même région que Harbê. Au début de l'année ZL 6, Ibâl-pî-El se trouvait d'abord à Hamadânum[370], puis il la quitta et se rendit à Harbê selon *ARMT* XXVII 64, pour retrouver Qarnî-Lîm et les rois de l'Ida-Maraṣ en lutte contre le roi de Kurdâ et les troupes d'Ešnunna. Nous proposons donc une localisation au nord ou au nord-est de Harbê. Il est difficile cependant de savoir laquelle des deux Hamadânum est mentionnée dans les textes de Tell al-Rimah[371], il s'agirait plutôt selon nous de celle du Numhâ, puisque la région au nord du Djebel Ishkaft semble être tombée à l'époque du règne de Haqba-Hammû dans la sphère d'influence de Karanâ.

Ces trois villes, Ṣidqum, Harbê et Hamadânum-du-Yamutbal, semblent donc attachées à un même contexte géographique marquant la limite de nos trois grands royaumes. Il est frappant de voir dans l'ensemble de ces lettres une présence accrue des Bédouins et de leur troupeaux, particulièrement autour des villes de Harbê et de Hamadânum. Manifestement, cet espace entre Kurdâ, Allahad et Qaṭṭarâ semble tout à fait convenir pour laisser les troupeaux durant l'été lorsque la chaleur est trop accablante dans la vallée de l'Euphrate. Il est en marge des grandes capitales, à un endroit où les troupeaux ne risquent pas de gêner les cultures, et demeure plus frais et mieux approvisionné en eau que la steppe où ils transhument le reste de l'année.

Selon la lettre *ARMT* XXVI/2 508, également écrite dans le contexte de la montée des troupes d'Ešnunna en ZL 6, plusieurs autres toponymes doivent être cherchés plus au sud. Alors que le *merhûm* Ibâl-pî-El et les Bédouins se trouvaient à Hamadânum que nous avons située au nord-est d'Andarig, l'auteur, Kibsi-Addu, était à Hubšâlum aux côtés de Qarnî-Lîm pour surveiller les Ešnunnéens qui approchaient de la ville de Nagibum.

368 - Voir par exemple *ARMT* XXVI/2 443 qui le met aussi en relation avec la ville d'Admum, autre ville du nord-est.
369 - Voir en ce sens mon interprétation des événements, ci-dessous, deuxième partie, § 8.1.3.
370 - D'après A.1610+ (= *LAPO* 17 604) et A.1212 (= *LAPO* 17 605) ; voir aussi *ARMT* XXVI/2 508.
371 - *OBTR* 246 et 247.

2.2.2.3.4. Nagibum (= Tell Ma'amr al-Kaway)

Nagibum est une localité que les troupes ešnunnéennes atteignirent lors de leur mouvement vers Allahad depuis le sud-est au début de l'année ZL 6[372]. Dans un tout autre contexte, celui de la contre-attaque mariote dans la région, dans la seconde moitié de l'année ZL 4, ce fut également à Nagibum que Zimrî-Lîm dressa son camp alors qu'il était sur le point d'assiéger la ville d'Andarig[373]. En réaction, après avoir levé le siège de Kurdâ, les Ešnunnéens se dirigèrent vers cette ville[374]. Les textes de l'année ZL 4 puis ceux de l'année ZL 6, confèrent donc à Nagibum une importance stratégique pour celui qui cherchait, dans un second temps, à conquérir le Yamutbal. Ainsi tout en étant assuré d'une position dans le Sud-Sindjar, nous ne pouvons localiser Nagibum que de manière assez imprécise, dans les alentours immédiats d'Allahad et d'Andarig[375]. Il est toutefois difficile de l'orienter par rapport à ces deux villes. Il pourrait s'agir du site de Tell Ma'amr al-Kaway, situé à cinq kilomètres au nord-ouest de Tell Hadhail (= Allahad), que Seton Lloyd décrivait comme un tell imposant de près de 30 mètres de haut. Cette ville pourrait tout autant trouver sa place plus à l'ouest, parmi les nombreux sites répertoriés à proximité d'Andarig (Tell Khoshi).

Selon Dominique Charpin, ce toponyme peut enfin être retrouvé, sous la forme Nagabbin/Nagabbinum, dans deux autres textes, *ARMT* XIII 142 (= *LAPO* 17 832) et 149 (= *LAPO* 16 226 ; = *FM* XI 180)[376]. Si c'est bien le cas, ils nous enseigneraient que la région était productrice de vin.

2.2.2.3.5. Hubšâlum

Hubšâlum, est une ville bien connue des textes de Mari, principalement parce qu'elle abritait un sanctuaire dédié au dieu Nergal, dieu des Enfers du panthéon mésopotamien. Selon Jean-Marie Durand, Nergal serait à ce titre le dieu associé à la steppe s'étendant au sud du Sindjar[377]. Son sanctuaire pourrait donc être cherché à la limite sud des plateaux, au bord des espaces steppiques.

Pour être plus précis, nous pouvons noter qu'elle est souvent mise en relation avec la ville d'Andarig. Dans la lettre *ARMT* XXVI/2 419, le général Yasîm-El indiquait qu'il n'avait pas pris le temps de prévenir Atamrum, le roi d'Andarig, avant d'entreprendre de creuser dans cette ville un

372 - Cf. ci-dessous, deuxième partie, § 6.1.2.1.
373 - *ARMT* XXV 35 (= *ARMT* XXXI 61), voir le commentaire de Jean-Marie Durand (Durand 1987b, p. 617).
374 - *ARMT* XXVIII 116, voir notamment Charpin et Ziegler 2003, p. 199-200.
375 - Notons que la mention de cette ville dans le document administratif M.5707, évoquant la libération de soldats de différentes villes du district d'Allahad, appuie cette localisation.
376 - Les deux textes font référence à du vin que l'on pourrait se procurer auprès des Nagabinéens.
377 - Durand 2008a, p. 277.

puits pour pouvoir approvisionner ses troupes. Hubšâlum semble donc avoir été rattachée politiquement à Andarig pendant un temps. Ce fut le cas en ZL 12, d'après la lettre de Yasîm-El, mais également en ZL 6 d'après la lettre *ARMT* XXVI/2 508.

À partir de la description fournie par la lettre du général Yasîm-El, de sa relation avec Andarig et de la présence dans celle-ci d'un sanctuaire dédié à Nergal, Dominique Charpin a décrit Hubšalum comme « un oasis à situer au sud d'Andarig »[378]. Cette position méridionale ne contredit pas, par ailleurs, une lettre plus tardive, *ARMT* XXVII 177, écrite lorsqu'un corps d'armée babylonien chargé de forcer les royaumes d'Andarig et de Kurdâ à signer un traité de paix, s'installa dans cette ville après avoir certainement atteint la région en traversant la steppe par la piste du wadi Tharthar.

2.2.2.3.6. Gaššum

Concernant Gaššum, il faut noter en premier lieu la lettre *ARMT* XXVII 32, réinterprétée par Jean-Marie Durand[379], qui met manifestement cette ville en relation avec Hubšâlum et le Yamutbal. Elle évoque en effet l'enlèvement de quatre Yamutbaléens par des extatiques de Hubšâlum, une situation qui fut finalement réglée par l'action des Anciens de Gaššum qui s'emparèrent des agresseurs et emmenèrent les Yamutbaléens chez le *merhûm*.

Nous pouvons également invoquer une lettre écrite par le *merhûm* Ibâl-pî-El, *ARMT* XXVI/1 180 :

> « (…) j'ai fait prendre les présages pour le salut de Gaššum jusqu'à la steppe de Sargon et jusqu'à Lahumu[...]. Les présages sont très mauvais. Les présages concernant les nomades (*nawûm*) du Sindjar et concernant les pâtures sont mauvais. »[380]

Ibâl-pî-El aurait donc eu des retours de présages mauvais pour la steppe s'étendant depuis Gaššum jusqu'à « la steppe de Sargon ». Jean-Marie Durand a émis l'hypothèse que ce nom renverrait à la région du wadi Tharthar, dominée un temps par le royaume de Razamâ-du-Yamutbal[381]. Gaššum pourrait donc être, selon une définition de Dominique Charpin,

378 - Charpin et Ziegler 2003, p. 238.
379 - Durand 2004b, p. 138, n. 158.
380 - *ARMT* XXVI/1 180 : (28) (…) *t*[*e-re-tim*] (29) [*a-na š*]*u-l*[*um*] *ga-aš-ši-im a*-[*di*] *na-w*[*e-e-em*] (30) *ša* lugal-*ki-in ù a-di la-hu-mu*-[...] (31) *ú-še-pí-iš-ma te-re-tum m*[*a*]-*di*-[*iš la-pa-ta te-re-tum*] (32) *ša na-we-e-em ša* ^{d}saggar$_2$ [*a-n*]*a ri*-[*tim*] (33) *la-ap-ta*.
381 - Durand 2004b, p. 139.

« la porte conduisant au Tharthar » à situer au sud-est d'Allahad[382].

Ainsi l'ensemble du contexte et les commentaires apportés à ces lettres induisent manifestement une étroite relation entre Hubšâlum et Gaššum et une localisation très probable en marge de la steppe, au sud d'Andarig ou d'Allahad.

2.2.2.3.7. Apum

La ville d'Apû/Apum, portant un nom assez commun signifiant « la cannaie »[383], a été décrite par Nele Ziegler, comme la dernière étape en remontant le Tharthar à mi-chemin entre Razamâ-du-Yamutbal et Allahad[384]. Plus récemment, Dominique Charpin a consacré un article aux différentes occurrences de cette ville du Sud-Sindjar à ne pas confondre avec le pays dont Šehnâ/Šubat-Enlil fut la capitale[385].

Dans la lettre inédite A.2137+, écrite au début de l'année ZL 10, il est dit que, lorsqu'Atamrum arriva du royaume d'Ešnunna, plus précisément de la ville de Mankisum, pour s'emparer d'Andarig, il fut conduit à travers la steppe jusqu'à la ville d'Apû. De même, la lettre inédite M.9729+, écrite dans le même contexte, indique qu'Atamrum passa d'abord par la ville d'Apum avant d'entrer à Andarig. Dominique Charpin propose également de confondre cette ville avec la ville d'Appaya évoquée dans la lettre de Hâṣidânum, *ARM* V 37 (= *LAPO* 17 510), dans laquelle celle-ci sert de refuge pour des populations menacées par des razzias[386]. C'est également cette ville que nous pourrions trouver sous la graphie Apê dans le document M.5581[387]. Si ces trois toponymes n'en font bien qu'un, il faut effectivement considérer que cette ville changea plusieurs fois de zone d'influence entre celle d'Andarig et celle de Qaṭṭarâ/Karanâ.

Elle serait dans ce cas à situer près de Hubšâlum et Gaššum si nous nous en tenons aux hypothèses qui ont été données ci-dessus. Le Haut-Tharthar serait alors une zone densément peuplée depuis Razamâ-du-Yamutbal jusqu'à Allahad et Andarig. En remontant vers le nord-ouest depuis Razamâ-du-Yamutbal, on atteindrait d'abord Apû, puis Gaššum, avant d'arriver finalement à Allahad. Cet itinéraire reste toutefois très peu documenté et seuls les voyageurs souhaitant se rendre directement à Allahad et Andarig depuis le wadi Tharthar semblent l'avoir emprunté. Les autres, ceux qui désiraient se rendre davantage au nord lui préféraient manifestement la route reliant

382 - Charpin 2003b, p. 22.
383 - Charpin 1987a, p. 138.
384 - Ziegler 2002, p. 251-152.
385 - A.2137+, ainsi que M.9729+, les passages intéressants sont publiées dans Charpin 2014c. Dominique Charpin indique également que la lettre A.1141 (= *ARMT* XXX, p. 536) pourrait faire référence à cette même ville.
386 - *ARM* V 37 (= *LAPO* 17 510) : (5') (…) *ap-pa-ia*^{ki}. Elle est par ailleurs mentionnée dans deux textes économiques de Tell al-Rimah, *OBTR* 226 (l. 3 : ^{uru}*ab-ba-a-ia*) et *OBTR* 319 (l. 16 : [*ap*]-*pa-a-ia*).
387 - M.5581 (Durand et Ziegler 2014, p. 54-59) : (6) lú *a-pé-e*^{ki}.

Razamâ-du-Yamutbal à Qaṭṭarâ.

Conclusion

À première vue, la partie centrale du Sud-Sindjar paraît donc bien plus vide que sa partie orientale. En effet, l'écart est grand entre le nombre de toponymes que nous pouvons placer dans le royaume de Karanâ et ceux que les textes nous invitent à situer autour d'Andarig et de Kurdâ, alors même que la carte archéologique rend compte d'une concentration importante de sites autour de leurs localisations supposées à Tell Khoshi et Balad Sinjar.

La première explication doit naturellement être cherchée dans la nature et la provenance de nos sources. La partie orientale est surtout connue du fait qu'y ont été retrouvées des archives épistolaires et administratives. C'est également une région abondamment documentée en raison des événements qui s'y déroulèrent durant le règne de Zimrî-Lîm. Pour la région de Kurdâ et d'Andarig, en plus de ne pas disposer de sources locales, les auteurs des lettres de Mari ne donnent presque aucune information. En effet, ils n'avaient manifestement pas d'intérêt à utiliser des noms de villages alors même qu'ils pouvaient facilement situer le contexte de leurs lettres en se servant des grandes capitales comme points de repère.

Mais cela pourrait aussi être expliqué par la concentration des populations dans et à proximité immédiate des capitales, sans qu'il n'y ait nécessairement d'autres localités importantes entre elles. En effet, si les localisations des deux capitales sont bonnes, moins d'une journée de marche les séparait l'une de l'autre. Le cœur de leur pays n'en est que très réduit et ne nécessite pas forcément de villes ou villages fortifiés pour jouer le rôle de relais ou d'abris en cas d'attaque. En ce sens, il n'est pas étonnant que les seules villes évoquées aient un caractère particulier : comme points d'entrée sur les marges orientales et méridionales de ces royaumes, comme lieux de culte ou comme localités attachées aux transhumances bédouines.

2.3. Numhâ et Yamutbal

2.3.1. Introduction

Francis Joannès, en 1996, reconnaissait que « la délimitation de la région dite “au sud du Sinjar” est à la fois géographique et politique »[388]. La question des grandes capitales, abordée dans la sous-partie précédente, a permis d'identifier, sans toutefois pouvoir leur donner de limites exactes, les trois entités politiques principales qui se sont partagées le Sindjar durant la période

388 - Joannès 1996, p. 349.

couverte par nos sources. S'arrêter à la question des capitales pour décrire politiquement le Sindjar reviendrait à éluder une définition plus complexe car, en marge de ces noms de villes, deux termes descriptifs reviennent de manière récurrente dans notre documentation concernant cette même région : Numhâ et Yamutbal. Il s'agit ici d'en déterminer le sens.

Parce que c'est l'axe politique que nous avons décidé de suivre pour étudier cette région, la principale question est de savoir si ces deux termes peuvent être définis comme deux territoires politiques, en attendant par là qu'ils désigneraient deux « pays » administrés depuis des capitales. Cela paraît difficile dans la mesure où aux trois capitales étudiées ci-dessus ne répondraient alors que deux noms de pays. Il faut également prendre en compte le fait que ces deux noms sont utilisés dans bien d'autres contextes et à des périodes où les réalités politiques furent différentes. En ce sens, il paraît important d'en chercher ici d'autres définitions qui permettraient de saisir pleinement les fluctuations dans l'usage de ces termes.

Dans un premier point, nous présenterons sous quelles formes ces termes sont attestés dans les archives de Mari, de Tell al-Rimah et de Tell Leilan. Puis nous verrons comment les historiens ont proposé jusqu'à maintenant de les interpréter.

Il s'agira ensuite, à partir des différentes définitions tirées de nos sources et de la littérature, de chercher le ou les sens prêtés à ces deux termes dans les textes à notre disposition.

Une première approche étudiera l'usage qui est fait de ces termes à l'époque des archives de Mari. Cette documentation tend à leur concéder une signification géographique et politique en tissant des liens entre les termes en question et les royaumes du Sindjar. Nous verrons pourtant que limiter notre compréhension de ces deux termes à une définition uniquement politique ou toponymique ne permet pas d'apprécier pleinement leur sens.

Nous reviendrons alors sur l'origine de ces termes avant leur glissement dans le spectre politique. Nous démontrerons alors que le Numhâ et le Yamutbal recouvraient également une dimension tribale. En d'autres termes, ils étaient à l'origine les noms de deux tribus amorrites qui auraient, après leur sédentarisation, donné leurs noms aux pays du Sud-Sindjar.

2.3.2. Le point sur les recherches

Le sens des termes Numhâ et Yamutbal dépend largement du contexte dans lequel ils sont utilisés, du sujet évoqué mais aussi de l'identité des auteurs et acteurs dans notre documentation. Il nous semble primordial dans un premier temps de faire le point sur les différentes attestations de ces deux termes. À partir de ces attestations et des travaux antérieurs qui ont été consacrés à ces deux

termes, nous rappellerons les différentes définitions qui en ont été faites.

2.3.2.1. Les attestations du Numhâ et du Yamutbal

Numhâ et Yamutbal sont, nous l'avons dit, deux termes qui reviennent régulièrement concernant la région du Sud-Sindjar. Ils sont toutefois utilisés dans des cadres très différents, soit comme la désignation d'un espace et de sa population, soit comme un qualificatif pour un individu ou un groupe d'individus, soit enfin comme composante d'un nom propre.

2.3.2.1.1. Le Numhâ et le Yamutbal comme ensembles géographiques et humains

Dans beaucoup de nos textes, les termes ici questionnés sont employés dans une perspective de description géographique. C'est par exemple le cas dans une lettre de Bahdî-Lîm au roi de Mari lorsqu'il s'agissait d'indiquer au roi où se trouvaient les troupeaux du royaume. L'auteur précise alors que « les troupeaux de la steppe paissent entre le Numhâ et le Yamutbal »[389]. Nous pouvons citer également la lettre *ARM* II 49 (= *LAPO* 16 309) dans laquelle il est question de couper la route du Yamutbal (l. 9' : *gi-ir-ra-a*[*m š*]*a ia-mu-ut-ba-lim*^{ki}) au roi Išme-Dagan d'Ekallâtum. Cette expression géographique du Numhâ et du Yamutbal nous la trouvons également dans l'utilisation courante du déterminatif géographique postposé « KI » attaché à l'un et l'autre de ces deux termes.

Le sens géographique de ces termes transparaît également lorsqu'ils sont accolés à des noms de villes. Le cas le mieux connu, à ce titre, est certainement « Razamâ ša Yamutbal »[390], mais cet usage concerne également des villes d'importance moindre comme « Ašân ša Numhâ »[391], « Harbê ša Yamutbal »[392] ou « Raṣûm ša Yamutbal »[393]. L'idée est alors certainement de distinguer ces villes d'éventuels homonymes. En utilisant ces termes comme référence géographique, les auteurs situent clairement l'action dans le Sud-Sindjar. Notons également le cas de la ville de Hamadânum, à la fois attachée au Numhâ[394] et au Yamutbal[395]. Nous avons proposé qu'il s'agisse de deux villes différentes, l'une au nord, l'autre au sud du Djebel Sindjar[396].

389 - *ARM* VI 42 (= *LAPO* 18 1078) : (18) *na-wu-um i-na bi-r*[*i-i*]*t nu-u*[*m*]*-ha-a* (19) [*ù ia-mu-ut-b*]*a*-[*a*]*l i-ka-al*.
390 - *ARMT* XXIII 243 : (11) lú *ra-za-ma-yu ia-mu-ut-ba-lim*.
391 - *ARMT* XXVI/2 415 : (7) (…) ˹*a*˺*-ša-an*^{ki} *ša num-um-he-*{*e*}*-e*.
392 - A.1610+ (= *LAPO* 17 604) : (14) *a-na ha-ar-bé-e*^{ki} *ša ia-mu-ut-ba-al*.
393 - *ARMT* XXIII 569 (= *ARMT* XXX, p. 324) : (6) *i-na ra-ṣé-em*^{ki} (7) *ša ia-mu-ut-ba-lim*^{ki}.
394 - *ARMT* XXVI/2 419 : (6) *ha-ma-da-ni-im*^{ki} (…) (7) *ša nu-um-he-e* (…).
395 - *ARMT* XXVII 64 : (24) *a-na ha-ma-da-nim*^{ki} *ša ia-mu-ut-ba-lim*^{ki}.
396 - Pour celle du sud, ci-dessus, première partie, § 2.2.2.3. ; pour celle du nord, ci-dessous, première partie, § 2.4.2.

Dans quelques cas toutefois, Numhâ et Yamutbal sont précédés du terme *mâtum*[397]. Selon Daniel E. Fleming, *mâtum* désigne « the people and land outside the major fortified center, especially the seat of government ». En utilisant ce terme, les auteurs nous indiquent que le Numhâ et le Yamutbal ne peuvent être considérés uniquement comme des toponymes figés et strictement délimités, mais qu'il faut également prendre en compte la dimension humaine de ces ensembles.

L'une des grandes difficultés, lorsque l'un ou l'autre de ces termes est utilisé seul, est donc de pouvoir déterminer s'ils ne sont utilisés que dans leur expression géographique, s'ils renvoient à un territoire déterminé, ou s'ils désignent également les hommes qui y demeurent. Cette ambiguïté est notamment soulevée dans la lettre *ARMT* XXVI/2 521 dans laquelle il est question non pas d'un pays du Numhâ mais d'un « pays des Numhéens » (l. 11 : *ma-at nu-um-ha*-meš).

2.3.2.1.2. Numhâ et Yamutbal dans la désignation d'individus

Les termes Numhéens et Yamutbaléens sont utilisés pour qualifier des individus aux activités et aux conditions sociales très diverses. Ils désignent également des groupes de dimension très variées allant de quelques individus à une population entière.

Concernant les fonctions de ces individus, elles ont bien souvent une teinte politique dans le sens où le contexte et l'identité des acteurs indiquent un attachement à l'un ou l'autre des royaumes du Sindjar.

Messagers et diplomates

Ils sont d'abord utilisés pour désigner des messagers et des diplomates. C'est le cas de Yasliman dans le texte administratif *FM* II 108 (l. 2-3 : *ia-ás-li-ma-an*, lú *nu-um-hu-ú*), ou de Zimrî-Dagan et de Haṣidân dans plusieurs lettres datant de la fin de l'année ZL 3[398]. Si nous pouvons multiplier les exemples de ce type pour le Numhâ, aucun messager n'est qualifié d'« homme du Yamutbal ». Cela toutefois ne peut amener à aucune conclusion dans la mesure où, de manière générale, les occurrences de Yamutbal sont moins nombreuses que celles de Numhâ.

397 - Nous trouvons également, dans la lettre A.915 (= Durand 2004b, p. 143-144), datée de la fin du règne de Zimrî-Lîm, Yamutbal précédé du terme *halṣum*, que l'on traduit communément par « district ». Elle indique ainsi : « J'ai regroupé le troupeau lui faisant quitter le district du Yamutbal ». A.915 : (11) *iš-tu ha-la-aṣ ia-mu-ut-ba-li-im*^{ki} (12) *na-wa-am ug-da-ab-bé-em*.

398 - *ARMT* XXII 150+ (= *ARMT* XXX, p. 249) : (49) [1] túg si-sá ús *zi-im-r*[*i-*^{d}*da-gan*] (50) [1] túg si-sá ús *ha-ṣí-d*[*a-an*] (51) 2 lú *nu-um-ha-yu*[^{ki}]. *ARMT* XXIII 448 (= *ARMT* XXX, p. 248) : (50) 1 túg si-sá ús *zi-im-ri-*^{d}*da-gan* (51) 1 túg si-sá ús *ha-ṣí-da-an* (52) 2 lú *nu-um-ha-yu*^{ki}. *ARMT* XXIII 449 (= *ARMT* XXX, p. 248) : (49) 1 túg s[i-sá] *zi-im-ri-*^{d}*da-gan* (50) 1 túg s[i-sá] *ha-ṣí-da-an* (51) 2 lú *nu-um-ha-yu*^{ki}.

Une rapide étude prosopographique indique par ailleurs que les messagers et diplomates de la région du Sindjar sont plus régulièrement désignés par le nom des villes, donc des royaumes, qui leur a délégués le pouvoir de négocier.

Militaires

Nous trouvons également des références à des troupes militaires qualifiées par l'un ou l'autre de ces termes. C'est le cas notamment dans la lettre *ARM* II 130 (= *LAPO* 16 336), où il est question d'une « troupe du Numhâ » (l. 12 : *ṣa-ab nu-ma-ha-a*), ou de *ARMT* XXVI/2 394 qui évoque « 600 soldats du Yamutbal » (l. 20' : 6 me lú *ṣa-ba-am ia-mu-ut-ba-li-/i*). La lettre *ARMT* XXVII 14 mérite également d'être soulignée car elle évoque le regroupement de troupes communes au Numhâ et au Yamutbal : « 5 000 hommes du Numhâ et du Yamutbal sont réunis ensemble »[399].

Institutions

Certaines institutions locales ou des groupes de décision politique sont également désignés par ces termes. La lettre *FM* II 117 évoque ainsi clairement « les notables et les Anciens du Numhâ »[400]. De même, la lettre *ARMT* XXVI/2 404 montre Atamrum, le roi d'Andarig, s'adresser aux Anciens du Numhâ, cette fois dépendants du roi de Karanâ[401]. Notons enfin la référence à une « assemblée du Numhâ » (l. 9' : *pu-hu-ur nu-um-hi-im*) dans la lettre A.3577 (= *LAPO* 17 603).

Groupes divers

Ces termes sont également utilisés pour qualifier des hommes et des femmes aux conditions sociales variées. Les textes *ARM* IX 48 et 49 évoquent ainsi le rachat de Numhéens, vraisemblablement captifs, que le roi de Kurdâ avait précédemment confiés à un administrateur mariote.

Plusieurs lettres illustrent également des cas de Numhéens et de Yamutbaléens devenus réfugiés politique (*hâpirum*). Un certain Iṣi-Nabû, lui-même qualifié de « yamutbaléen » s'est ainsi offert les services de 30 *yamutbalâyû hâpirû*[402], soit 30 « émigrés politiques du Yamutbal ».

Dans d'autres exemples, l'utilisation du terme permet de qualifier une population entière.

399 - *ARMT* XXVII 14 : (12) 5 *li-me ṣa-bu-um*-meš *nu-u*[*m-ha-a*^{ki}] (13) *ù ia-mu-ut-ba-lum*^{ki} *i*[*š-te-ni-iš*].
400 - *FM* II 117 : (39) (...) lú-meš *su-ga-gu ù* lú šu-gi-meš / *nu-ma-ha-a*. Voir également *ARMT* XXVI/2 463 : (5) lú-meš *qa-qa-da-at nu-ma-<ha>* (6) *ù* lú-meš šu-gi *ma-tim* : « Les notables du Numhâ et les Anciens du pays ».
401 - *ARMT* XXVI/2 404 : (36) *ù* lú-meš *ši-bu-ut nu-um-ha-a*^{ki}. « et les Anciens du Numhâ ».

Citons par exemple le texte *ARMT* XXVII 68 dans lequel un groupe de Numhéens déclare au gouverneur de Qaṭṭunân :

> « Nous sommes frères : qu'avez-vous contre nous ? Ce sont nos ennemis yamutbaléens que nous recherchons ! »[403]

Mais le texte le plus significatif à ce propos est très certainement la lettre A.3577 (= *LAPO* 17 603) dans laquelle le roi de Kurdâ Hammu-rabi consulte son pays pour décider s'il faut déclarer ou non la guerre à Mari. Son auteur, dont le nom est malheureusement manquant, choisit de désigner la population de ce royaume par l'expression le « peuple du Numhâ » (l. 36 : *lu-ú-qí-i nu-um-hu-um*).

Rois

Enfin, il faut analyser les quelques références dans lesquelles ces termes désignent les rois des royaumes du Sindjar. Nous avons d'abord cru que les auteurs avaient recours à cette expression uniquement lorsque ces prétendants n'étaient pas encore montés sur le trône, comme cela peut être le cas dans la lettre *FM* III 131, pour Hammu-rabi[404], et dans *ARM* X 5 (= *LAPO* 18 1222), pour Simah-ilânê[405]. Nous pouvons invoquer toutefois la lettre *FM* VI 7 qui dit « l'Eluhutéen, le Yamutbaléen et le Numhéen s'apprêtent à me faire la guerre »[406]. Derrière ce Yamutbaléen et ce Numhéen, il y a de fortes chances, au vu du contexte historique (début de règne de Zimrî-Lîm), pour qu'il faille y trouver Qarnî-Lîm d'Andarig et Simah-ilânê de Kurdâ. Mais trouver les rois du Sindjar qualifiés de la sorte est plutôt rare, dans la grande majorité de nos textes ils sont avant tout identifiés par le nom de leur capitale.

2.3.2.1.3. Numhâ et Yamutbal dans l'onomastique

Il faut enfin mentionner les cas où les termes de Numhâ et de Yamutbal apparaissent comme éléments de l'onomastique amorrite.

402 - A.2939 (= *LAPO* 16 296) : (11) *i-na-an-na* 1 lú *i-ṣí-na-bu-ú šum-šu* (12) lú *ia-mu-ut-ba-la-i* (13) 30 lú-meš *ia-mu-ut-ba-la-yu ha-pí-ru* (14) *i-na qa-ti-šu i-la-ku*. « À présent, le sieur nommé Iṣi-Nabû, homme du Yamutbal, 30 hommes du Yamutbal, émigrés, vont sous son autorité (...) »

403 - *ARMT* XXVII 68 : (30) *ah-h*[*u*]*-ni mi-nam ti-ša-an-ni-ši-im* lú-meš *na-ak-ri-ni* (31) [*ia-m*]*u-ut-ba-li-*⌜*i*⌝^{ki} *ni-sa-ah-hu-ur*.

404 - *FM* III 131 évoque un « homme du Numhâ » (l. 9 : lú *nu-um-ha-a*^{ki}) sans lui donner de nom. La suite du texte indique toutefois qu'il s'agit de Hammu-rabi.

405 - *ARM* X 5 (= *LAPO* 18 1222) : (4) (…) *si-ma-i-la-né-e-em*^{o} lú *nu-um-ha-a-yi*-[*im*].

406 - *FM* VI 7 : (6') (…) lú ⌜*e*⌝$^{?}$-[*lu*$^{?}$-*hu*$^{?}$-*ut*$^{?}$] (7') [lú *nu*]-*um-ha ù* lú *ia-mu-ut-ba-a*[*l*] (8') [*a-na*] ^{giš}tukul *e-pé-ši-im it-ti-ia p*[*a-nu-š*]*u-nu* (9') [*š*]*a-ak-nu-u* (…).

Nous ne disposons que de peu d'exemples concernant le Yamutbal, toutes ces occurrences sont, par ailleurs, relatives à des personnes étrangères à la région du Sindjar. C'est en premier lieu le cas avec Sûmû-Yamutbal qui fut roi de la ville de Damrum, non loin de Kiš, à l'époque de Sûmû-la-El de Babylone[407]. Piotr Steinkeller a également relevé le cas d'un homme simplement nommé Yamutbal (l. 10 : *ià-a-mu-ut-bi-ìl*) dans un document daté par un nom d'année du roi de la troisième dynastie d'Ur, Amar-Sîn (2046-2038)[408].

Numhâ apparaît comme élément de l'onomastique dans des cas plus nombreux et variés. Le plus intéressant nous concernant est certainement Sûmû-Numahâ, un membre de la famille qui régna à Kurdâ pendant presque la totalité de la période des archives de Mari. Il est évoqué notamment dans le texte juridique *ARM* VIII 75 (= Charpin 1997, p. 342-343) comme fils d'Aštamar-Addu et « homme de Sapîratum »[409]. Plusieurs homonymes sont également connus en Basse-Mésopotamie. Un certain Sûmû-numhim fut ainsi roi de la ville de Šadlaš, dans la vallée de la Diyala, vers 1860, alors qu'un autre gouverna une région autour des villes de Kazallu et de Marad, au sud de Babylone, avant d'être vaincu vers 1860 par Sûmû-la-El[410]. Les textes attestent également l'existence d'un certain Larîm-Numahâ, roi de la ville d'Aparhâ, dans le Zalmaqum, à l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie[411]. Nous noterons enfin que l'un des fils de Hammu-rabi de Babylone portait comme nom Mut-Numahâ[412], littéralement « l'homme du Numhâ »[413].

Ainsi, à l'exception de Sûmû-Numahâ, fils d'Aštamar-Addu, aucun autre roi de la région ne porte dans son nom de référence à l'un ou l'autre des termes ici discutés. Au contraire, la quasi-totalité des exemples évoqués ici désigne des hommes qui ne semblent ni être originaires de la région du Sindjar, ni même avoir un attachement politique avec l'une des principautés de cette région. Il paraît difficile en ce sens d'en faire une désignation purement politique.

Nous trouvons donc le Numhâ et le Yamutbal employés dans des contextes et à des fins très variés. De ces différentes mentions, les historiens ont immédiatement compris que ces deux termes exprimaient des réalités multiples et changeantes. La première est une réalité topographique désignant deux régions ou territoires géographiques du Sud-Sindjar. La seconde serait une réalité

407 - Charpin 2004b, p. 89-91.
408 - Steinkeller 2004, p. 40, n. 71, renvoyant au texte Ashm. 1971-395.
409 - Cf. ci-dessous, troisième partie, § 1.1.1.1.1.
410 - Charpin 2004b, p. 98. La question est de savoir si les rois de Šadlaš et de Kazallu-Marad sont homonymes ou s'il s'agit du même homme.
411 - Charpin et Ziegler 2003, p. 103-106, notamment la lettre *ARM* V 21 (= *LAPO* 17 488) : (6) [*ša d*]*a*-am₇-di-im ša la-ri-im-nu-ma-ha-a* : « la défaite de Larîm-Numahâ ».
412 - Voir Lion 1994, et notamment *FM* II 121, ainsi que *ARMT* XXVI/2 375.
413 - Pour le sens et les attestations des noms en *Mut-*, voir Durand 1991a, notamment p. 94.

politique, lorsque ces deux régions deviennent des « pays » (*mâtum*) et qu'il y a corrélation entre ceux-ci et les capitales dynastiques, et également lorsque les hommes qualifiés de « Numhéens » ou « Yamutbaléens » sont consciemment rattachés à l'un de ces royaume. Enfin, il est notable que ces termes sont parfois utilisés pour qualifier un espace, une origine ou un attachement à un groupe qui dépasse, nous le verrons, les réalités géographiques et politiques locales. Il a été rapidement supposé qu'ils désignaient, à l'origine, des groupes tribaux dont nous trouvons encore la trace, à l'époque des archives de Mari, en plusieurs endroits de Mésopotamie.

2.3.2.2. Les premières hypothèses

En 1957, Jean-Robert Kupper, chercha à faire un premier point sur les occurrences des termes Numhâ et Yamutbal qui, déjà attestés en Basse-Mésopotamie, apparurent également dans la documentation issue des fouilles de Tell Hariri. Il était clair, pour lui, qu'avec ces nouveaux exemples il n'était plus possible de considérer ces termes comme des réalités géographiques mais qu'ils devaient renvoyer également à des groupes tribaux qui s'étaient installés en divers endroits de Mésopotamie en renommant leur lieu d'installation par le nom de leurs tribus[414]. Il notait concernant le Numhâ : « On voit maintenant qu'il désignait à la fois un pays jouant un rôle actif dans la politique internationale vers la même époque et une tribu semi-nomade »[415]. À cette époque, il n'était pas encore permis de localiser précisément ces ensembles[416], toutefois il relevait déjà : « Qu'il s'agisse du territoire ou de la tribu, il faut souligner sa (= *le Numhâ*) constante relation avec le Yamutbal »[417]. Pour lui, les termes de Numhâ et de Yamutbal recouvraient non seulement plusieurs réalités géographiques mais correspondaient également à deux réalités tribales, dont certains éléments continuaient encore à l'époque des archives de Mari à observer un mode de vie nomade alors que la majorité d'entre eux s'était sédentarisée.

En 1966, avec l'édition du fameux texte BM 80368, qui présente la généalogie de la dynastie de Babylone, il était noté par Jacob J. Finkelstein[418], « (…) Namhû can represent nothing else but the well-known tribal and geographic name of the Old Babylonian period Numhia/Numhum ».

Dix ans plus tard, en 1976, Marten Stol entreprit l'étude des différentes occurrences du terme

414 - Kupper 1957, p. 216. Sa démonstration concerne surtout l'Ida-Maraṣ dont il dit : « ses pérégrinations (= *celles de la tribu*) ont donné naissance à deux pays d'Idamaraṣ, l'un situé traditionnellement à l'est du Tigre, proche du royaume d'Ešnunna, et l'autre qui nous est connu par les archives de Mari et qu'il faut rechercher en Haute-Mésopotamie. ».

415 - Kupper 1957, p. 217.

416 - Cela ne sera le cas qu'après l'étude de Maurice Birot dans laquelle il indiquait que « les Numhéens, comme les Yamutbaléens, occupaient un territoire déterminé dans le pays du Haut-Habur », cf. Birot 1972, p. 138.

417 - Kupper 1957, p. 217.

418 - Finkelstein 1966, p. 99.

Emutbal/Yamutbal dans la documentation alors disponible. Il introduisait son étude ainsi : « Emutbalum, also written Emutbala, Yamutbalum, Yamutbal(a), is originaly the name of a nomadic tribe (...) »[419]. Si cette étude tourne essentiellement autour des sources babyloniennes, il notait, au regard des travaux de Jean-Robert Kupper et de Maurice Birot[420] qu'il fallait distinguer deux Yamutbal. Celui des archives de Mari était manifestement situé en Haute-Mésopotamie alors que, dans ses attestations les plus anciennes, ce nom renvoyait à une réalité géographique que l'on situe à l'est du Tigre, en rapport étroit avec le royaume de Larsa[421].

Ainsi, l'interprétation des termes Numhâ et Yamutbal tourna rapidement autour d'une lecture double tribale/géographique. Cette dualité des termes fut reprise par Francis Joannès en 1992 dans son tableau dépeignant l'organisation du Sindjar à l'époque de Zimrî-Lîm[422]. Il énumère dans un premier temps les différentes entités politiques qui s'y sont construites avant de constater que les conflits entre ces entités politiques recouvraient non seulement des divergences d'ambition et de partage dans une région relativement restreinte, mais également une opposition tribale sous-jacente mais dont l'importance lui semble primordiale. Il explique ainsi :

> « Le Numhâ et le Yamutbal constituaient donc à la fois deux ethnies et deux "pays" différents. Il s'agit d'ailleurs probablement de sous-groupes des deux grands rameaux ethniques issus de l'ensemble amorrite des origines, qui se partagent le nord du Proche-Orient à cette époque : les Benjaminites (ou fils du Sud) et les Bensimalites (ou fils du Nord). »[423]

Nous retrouvons donc ici la double définition de ces termes avec leur origine tribale devenue après leur installation deux réalités topographiques. Il ajoutait toutefois, ce que ne pouvait faire Jean-Robert Kupper en 1957, que ces deux ethnies devaient être affiliées respectivement à chacun des deux grands rameaux de l'arbre tribal amorrite : les Bensim'alites et les Benjaminites.

Pourtant quatre ans plus tard, en 1996, dans un article sur les voies de communication au Proche-Orient, Francis Joannès relativisait l'idée que le Numhâ et le Yamutbal puissent être les noms des deux groupes tribaux :

> « (…) Le problème qui se pose est alors naturellement de savoir si les noms

419 - Stol 1976, p. 63.
420 - Kupper 1957, notamment p. 216-217, et Birot 1972, p. 137-138.
421 - Stol 1976, p. 70-72.
422 - C'est encore l'interprétation choisie dans Jacquet 2002, p. 56.
423 - Joannès 1992a, p. 8-9.

> d'Ida-Maraṣ, Numhâ et Yamutbal préexistent à l'implantation amorrite en Haute-Mésopotamie, ou bien s'il s'agit de noms donnés au moment de leur implantation. Cette seconde solution paraît la plus probable dans la mesure où Yamutbal comme Ida-Maraṣ ont un sens immédiat en langue sémitique. Mais on aboutit alors au constat qu'un ou plusieurs groupes tribaux non identifiés par un nom distinctif, se sont installés à la fin du IIIe millénaire dans ces régions qu'ils ont appelées, soit en faisant référence au nom d'un ancêtre prestigieux, soit par une simple désignation topographique. (…) On peut donc établir que dans les textes de Mari, Numhâ et Yamûtbâl désignent avant tout des réalités géographiques. » [424]

Il abandonne ainsi l'idée que Numhâ et Yamutbal soient des noms de tribus pour définir ces deux noms, soit comme des désignations géographiques attribuées sur place par les populations en fonction du caractère topographique de leur lieu d'installation, soit comme les noms d'ancêtres prestigieux à qui elles se référaient.

Notons que Dominique Charpin, dans son article sur la toponymie en miroir, a essayé de corriger l'idée qu'il faille distinguer les noms des tribus de celles des régions en soumettant un contre-exemple, le cas du Yahrurum. Il s'agit du nom donné à deux pays, l'un au bord du Tigre et l'autre dans le nord de la Babylonie[425], mais dont l'origine tribale est incontestable puisqu'il s'agit du nom de l'une des cinq grandes tribus benjaminites. Jean-Marie Durand considère de même, dans un article sur le peuplement à l'époque amorrite, que Yamutbal doit être le nom d'un ancêtre éponyme donné à un sous-groupe tribal qu'il faut rattacher aux Bensim'alites, alors que Numhâ serait quant à lui l'un des clans à l'origine de la dynastie babylonienne, proche des Benjaminites[426].

Si l'origine et l'interprétation des termes Numhâ et Yamutbal méritent donc d'être questionnées, nous retiendrons tout de même la délimitation géographique que propose Francis Joannès de ces deux espaces :

> « (…) on peut établir, d'après la toponymie, que la région dite “du Numhâ” couvre la chaîne du Sinjar (surtout sa partie orientale) et le haut ouadi Tharthar, tandis que celle appelée “Yamûtbâl” va du haut ouadi Ajij à l'ouest jusqu'au Tharthar. (…) Le Numhâ pourrait donc être défini comme le piémont des montagnes proprement dit, tandis que le Yamûtbâl désigne la zone intermédiaire entre ce piémont et la steppe. »[427]

424 - Joannès 1996, p. 354.
425 - Charpin 2003b, p. 16.
426 - Durand 2004b, p. 133-134.
427 - Joannès 1996, p. 349-350.

2.3.3. Quelle acceptation politique pour les termes Numhâ et Yamutbal ?

Il est clair que la question de l'origine de ces termes est de loin celle qui a fait couler le plus d'encre. Nous reviendrons sur cette question plus loin[428]. Il nous semble important dans un premier temps d'analyser la manière dont on percevait ces termes dans les archives contemporaines des règnes de Zimrî-Lîm de Mari et de Hammu-rabi de Babylone, afin de mettre en rapport immédiatement les réalités politiques que sont nos royaumes et les termes ici questionnés.

L'utilisation des noms Numhâ et Yamutbal dans une représentation politique du Sud-Sindjar nous semble être un phénomène non pas singulier mais caractéristique des représentations identitaires du Proche-Orient amorrite, dans lesquelles se mêlent aspects tribaux et réalités politiques. Nous ne pouvons nier que ces deux termes aient été utilisés par les observateurs et les acteurs de notre documentation pour découper cette région politiquement. Il nous faut comprendre pourquoi. Mais il nous faut constater également que ces mêmes textes font écho à une réalité plus complexe, dépassant largement les frontières des zones d'exercice des rois du Sindjar, et que nous ne pouvons donc expliquer que par des considérations politiques.

2.3.3.1. Le Numhâ et le Yamutbal dans le Sud-Sindjar

Nous nous concentrerons en premier lieu sur la signification politique que peuvent recouvrir les notions de Numhâ et de Yamutbal au sein du Sud-Sindjar. Dans un premier temps, nous présenterons les éléments qui nous invitent à faire de Kurdâ et d'Andarig les capitales respectives de chacun de ces « pays ». Toutefois, dans un second temps, nous montrerons les limites qu'imposent une telle lecture en soulevant l'exemple du royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ qui se présentait tout comme Kurdâ comme un royaume d'ascendance numhéenne.

2.3.3.1.1. Kurdâ et Andarig, capitales du Numhâ et du Yamutbal ?

De manière assez générale, certaines lettres laissent entendre clairement que le Numhâ et le Yamutbal sont les territoires gouvernés respectivement par les rois de Kurdâ et d'Andarig. C'est le

428 - Cf. ci-dessous, première partie, § 2.3.4.

cas notamment dans la lettre A.3577 (= *LAPO* 17 602) lorsqu'il est dit : « Il (= *Hammu-rabi de Kurdâ*) a pillé le Yamutbal et il a emporté au Numhâ 2000 moutons et 40 personnes »[429]. À ce titre, il faudrait alors chercher à faire de Kurdâ et d'Andarig les capitales respectives du Numhâ et du Yamutbal. L'association entre les noms qui nous concernent ici et les noms des villes n'est toutefois que rarement exprimée de manière claire, si ce n'est dans la lettre qu'écrivit Inbatum, fille de Zimrî-Lîm de Mari, à son père dans laquelle il est dit : « Le Yamutbal est ton pays et Andarig est ta ville »[430]. La compréhension des termes Numhâ et Yamutbal comme les pays de Kurdâ et d'Andarig est plus régulièrement attestée de manière indirecte, soit lorsqu'il s'agit de désigner les sujets de ces royaumes, soit lorsque l'on évoque les actions de leurs rois.

Ainsi, dans de nombreux textes, les termes Numhéen et Yamutbaléen sont utilisés pour désigner des hommes dépendants des rois de Kurdâ et d'Andarig. C'est notamment le cas lorsqu'ils servent pour évoquer des hommes exerçant des fonctions politiques ou militaires au sein de l'un ou l'autre de ces royaumes.

Il ne fait ainsi pas de doute que les nombreux messagers et diplomates qualifiés de « Numhéens » étaient des délégués du royaume de Kurdâ[431]. Ainsi, nous relèverons le cas de Saggar-Ibâl qui, dans le texte administratif M.6654+ (= *ARMT* XXX, p. 253-258), est qualifié une première fois de « Numhéen »[432] puis, plus loin dans le même document, de « Kurdéen »[433]. De même, la lettre *ARM* II 130 (= *LAPO* 16 336) ne laisse que peu de doute sur l'identité politique de la troupe numhéenne qui se déploya à Kasapâ :

> « Bunû-Eštar (= *le roi de Kurdâ*) l'a appris et il a envoyé Ṣillilum avec l'armée du Numhâ à Kasapâ, au-devant de Qarnî-Lîm (= *le roi d'Andarig*) ».[434]

Des exemples similaires peuvent être mentionnés pour le Yamutbal, notamment dans la lettre *ARMT* XXVI/2 394, citée ci-dessous, dans laquelle il est question de 600 soldats yamutbaléens que le roi d'Andarig doit déployer dans la ville voisine de Karanâ.

Plusieurs lettres évoquent également un engagement direct des rois du Sindjar dans des affaires concernant des Numhéens ou des Yamutbaléens. Ainsi la lettre *ARMT* XXVI/2 434 (= *FM*

429 - A.3577 (= *LAPO* 17 602 ; = Durand 1992a, p. 46) : (1") [*ia-mu-ut*]-*ba-lu-ú iš-hi-iṭ-ma* 2 *li-im* udu-há *ù* 40 lú-[meš] (2") [*a-na nu-um*]-*hi-im it-ba-al.*

430 - *ARM* X 84 (= *LAPO* 18 1232) : (24) *ma-a-at ia-mu-ut*-[*b*]*a-lim*^{ki} *ma-a-at-k*[*a*] (25) *ù* uru *an-da-ri-ig*^{ki} uru-*ka*.

431 - Notons le cas de Yanṣib-Addu, qualifié dans *ARM* XIV 107 (= *LAPO* 16 363) de « homme de Kurdâ » (l. 4' : lú *kur-da*^{ki}) et dans *ARMT* XXVI/1 6 de « Numhéen » (l. 67 : lú *nu-um-ha-yi-im*).

432 - M.6654+M.11394 (= *ARMT* XXX, p. 253-258), col. v : (11') (…) ^{d}sangar$_2$-*i-ba-al* (12') lú *nu-um-ha-yu*^{ki}.

433 - M.6654+M.11394 (= *ARMT* XXX, p. 253-258), col. vii : (16) ^{d}sangar$_2$-*i-ba-al* (…) (23) (…) [l]ú *kur-da-yu*^{ki}.

434 - *ARM* II 130 (= *LAPO* 16 336) : (11) ^{l}[*bu*]-*nu-eš*$_4$-*tár il-qé-e-ma* ^{l}*ṣi-li-il-la-am* (12) *qa-du-um ṣa-ab nu-ma-ha-a a-na ka*-[*s*]*à-pa-a*^{ki} (13) *a-na pa-ni* [*qa*]*r-ni-li-im iṭ-ṭà-ra-ad.*

VI 3) nous présente le cas d'un prisonnier de guerre nommé Napsûm, tombé en esclavage durant la guerre qui opposa Kurdâ et Andarig, en ZL 11 et ZL 12. Celui-ci est qualifié de « fils du Numhâ » (l. 5 : dumu *nu-um-ha-a*). Il est alors accusé du meurtre de son maître et livré à la vengeance des frères de ce dernier par Himdiya, assurant l'intérim à Andarig en l'absence du roi Atamrum. L'aspect intéressant pour nous est l'implication du roi de Kurdâ, Hammu-rabi, dans cette affaire. Malgré le fait que les deux royaumes soient alors en guerre, Himdiya prit soin d'avertir le roi de Kurdâ et lorsque ce dernier apprit l'exécution de l'esclave, il fut pris de colère. La lettre ne fait donc que peu de doute sur la situation de ce « fils du Numhâ » : il s'agit bel et bien d'un sujet du roi de Kurdâ. Il est précisé d'ailleurs qu'il est le fils d'un notable du royaume[435]. Nous trouvons un exemple similaire dans une affaire évoquée par Zakira-Hammû, le gouverneur de Qaṭṭunân[436]. Il rapporte le cas d'un Yamutbaléen dont les moutons ont été volés par deux hommes. Nous voyons alors le roi d'Andarig, Qarnî-Lîm, s'impliquer personnellement afin d'exiger du gouverneur qu'ils se saisissent de ces voleurs et qu'ils les envoient « chez son frère », Zimrî-Lîm, pour qu'ils soient jugés.

2.3.3.1.2. Le Numhâ et le royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ

Ainsi, et en dépit de l'engagement du roi de Kurdâ en faveur des Numhéens ou de sa volonté de présenter son royaume comme celui des Numhéens, il est manifeste que le Numhâ ne se limitait pas au seul territoire régi par ce royaume. Plusieurs textes indiquent en effet que le royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ reposait également sur une population au moins en partie qualifiée de numhéenne.

La lettre la plus claire à ce sujet est certainement celle écrite par Yasîm-El pour raconter la révolte de Kukkutânum, un général du royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ :

> « Le 5 *lilliâtum* (mois ix) au soir, l'armée numhéenne a commencé à se rassembler à l'intérieur de Qaṭṭarâ. Comme l'armée s'était rassemblée, Kukkutânum est sorti de sa ville de Nusaru, il a rejoint le rassemblement de l'armée et il a exposé ses griefs devant l'armée en ces termes : “Du fait que j'ai parlé à Haqba-Hammû en ces termes : 'Pourquoi cherches-tu à livrer à Išme-Dagan, ton seigneur, Karanâ et le pays du Numhâ ?' Comme j'avais dit cela, il m'a calomnié auprès de mon seigneur (= *Asqur-Addu*).” »[437]

Deux éléments de cette lettre sont significatifs, d'abord le fait que l'armée du royaume soit

435 - *ARMT* XXVI/2 434 (= *FM* VI 3) : (41) (…) *i-na re-*[*še-tim-ma*] (42) [*a-b*]*u-šu iz-za-az* (…). La traduction provient de Durand 2004a.
436 - *ARMT* XXVII 69 et 70.

qualifiée de numhéenne, une appellation que nous avions déjà notée pour le royaume de Kurdâ, mais également l'association, dans les propos que Kukkutânum tint à Haqba-Hammû, entre le roi, la ville de Karanâ comme capitale, et le Numhâ comme pays.

Notons également que, dans la lettre *ARMT* XXVI/2 394, un échange de soldats entre les royaumes de Karanâ et d'Andarig est rapporté ainsi :

> « Atamrum n'a pas voulu donner d'hommes en disant : "Dis-lui que je veux bien faire entrer 600 Yamutbaléens à Karanâ. Mais lui, en échange de ces gens, qu'il m'envoie des Numhéens. »[438]

Nous pouvons considérer sans réserve que le terme « Yamutbaléen » sert ici à qualifier des soldats de l'armée d'Andarig, tout comme « Numhéen » désigne des sujets du roi de Karanâ. C'est ce qui semble également être entendu dans la lettre A.285, qui rapporte l'ordre, donné par les autorités de Karanâ au contingent mariote stationné dans le royaume, de ne laisser personne quitter le territoire :

> « Celui qui sortirait vers toi sans un document scellé par moi, que ce soit des Numhéens ou des Ekallâtéens, mets-le à mort ! »[439]

Par Ekallâtéens, l'auteur entend alors une caravane arrivée d'Ekallâtum, que les autorités de Karanâ ont laissée entrer à l'intérieur de leur capitale. Alors que l'heure est au conflit entre Ekallâtum et Karanâ, les autorités de cette dernière décident de ne laisser partir personne sans autorisation. Cet ordre concerne bien sûr les Ekallâtéens, mais également des « Numhéens ». Toutefois, le texte ne précise pas s'il s'agit ici de personnes originaires de Kurdâ, avec qui Karanâ est également en guerre, ou s'il s'agit des propres habitants du royaume de Karanâ. Nous pouvons revenir toutefois sur une lettre d'Iddiyatum écrite dans ce même contexte de guerre, dans laquelle il est précisé que, à cause des pillages opérés par les troupes d'Ekallâtum, « tout le pays des

---

437 - *ARMT* XXVI/2 412 : (6) (…) iti *li-il*$_5$*-li-ia-tim* u$_4$ 5-kam *is-sú-u*[*h-m*]*a* (7) lú *ṣa-bu-um nu-um-ha-yu-um i-na li-ib-bi qa-ṭà-ra-a*^{ki} *ir-ṭú-up pa-ha-ra-am* (8) [*ki-ma ṣa-b*]*u*-[*u*]*m ip-hu-ru ku-uk-ku-ta-nu-um iš-tu a-l*[*i-š*]*u nu-na-sa-ri*^{ki} (9) [*ú-ṣi-ma a-n*]*a pu-uh-ri-im ša ṣa-bi-im ik-šu-dam-ma m*[*u*]*-ru-uṣ*$_x$ (IṢ) *li-ib-bi-šu* (10) [*ma-ha-ar ṣa*]*-bi-im ki-a-am iš-ku-un um-ma-a-mi aš-šum a-na ha-aq-ba-ha-am-mu-ú* (11) [*aq-ta*]*-bu-ú um-ma a-na-ku-ma a-na mi-nim i-ta-at be-lí-ka* (12) [*ka-ra*]*-na-a*^{ki} *ú ma-a-at nu-um-ha-a a-na qa-at iš-me-*^{d}*da-gan* (13) [*na-da-nim*] *ta-sa-hu-ur* (14) [*ki-ma an-ni*]*-tam a-na ha-aq-ba-ha-am-mu-ú aq-bu-ú kar-ṣí-ia a-na be-lí-ia i-ku-ul*.

438 - *ARMT* XXVI/2 394 : (19') ^{l}*a-tam-rum* lú *ṣa-ba-am ú-ul i-di-in* (20') *um-ma-a-mi* 6 me lú *ṣa-ba-am ia-mu-ut-ba-*li-/i (T.L.21') *qí-bi-šum-ma a-na ka-ra-na-a*^{ki} *lu-še-ri-ib* (22') *ù šu-ú nu-um-ha-a-yi a-na ṣe-ri-ia* (23') *li-iṭ-ru-dam a-na pu-ha-at* lú *ṣa-bi-im*

439 - A.285 (Charpin et Durand 1997, p. 385) : (24') *wa-ṣí-tam wa-ṣa-am la ta-na-ad-di-in ša ba-lum ka-ni-ki-ia* (25') [*u*]*ṣ-ṣe-ek-kum lu-ú* dumu *nu-um-ha-a*-meš *lu-ú* dumu *é-kál-la-tim* (26') *hu-ul-li-iq* (…).

Numhéens est plongé dans l'inaction »[440]. Il s'agit ici de la population de Karanâ.

Cette identité commune des hommes de Kurdâ et de Karanâ, bien que peu exprimée par les observateurs mariotes, l'est parfois directement par les acteurs locaux. Ainsi, dans la lettre *ARMT* XXVI/2 511, Išme-Dagan dénonçait l'alliance entre Karanâ et Andarig. Hammu-rabi de Kurdâ demanda cependant à son allié de tempérer son attitude envers le peuple de Karanâ :

> « (…) Et Hammu-rabi (= *le roi de Kurdâ*) a écrit à Išme-Dagan en disant : "Nous n'avons qu'un seul ennemi ; ne t'en prends donc pas aux Numhéens"[441] »

De ces différentes mentions, nous comprenons donc que le terme Numhâ renvoyait, à l'époque de Zimrî-Lîm, à un territoire ou/et à un peuple fragmentés en deux réalités politiques voisines, le royaume de Kurdâ d'une part et celui de Karanâ/Qaṭṭarâ d'autre part. C'est ce qui a poussé Francis Joannès à distinguer un Numhâ occidental, autour de Kurdâ, d'un Numhâ oriental, incluant au moins une partie du royaume de Karanâ[442].

Cette traduction de Numhâ en terme strictement politique amène ainsi quelques difficultés lorsqu'il s'agit de différencier les royaumes du Sindjar. À ce titre, nous noterons la confusion dans les termes utilisés par Yasîm-El lorsqu'il s'agit pour lui d'indiquer au roi de Mari la localisation de la ville de Ṣidqum :

> « Cette Ṣidqum n'est pas la ville du Sindjar ; il y a une autre ville du nom de Ṣidqum à la frontière du Numhâ, de Karanâ et du Yamutbal supérieur (...)[443] »

Yasîm-El cherche ainsi à distinguer les trois entités politiques, il désigne alors le royaume de Kurdâ par le terme Numhâ, le royaume d'Andarig par Yamutbal supérieur et le royaume de Karanâ, faute d'équivalent, par le nom de sa capitale[444].

Pour préciser l'appartenance politique de certaines personnes lorsque le terme générique Numhâ n'est plus suffisamment précis, les observateurs mariotes doivent user de termes plus clairs pour éviter toute incompréhension. Cette différence d'échelle entre le Numhâ et la réalité politique qu'est le royaume de Kurdâ est ainsi directement exprimée dans le texte *ARMT* XXVI/2 463, lettre

440 - *ARMT* XXVI/2 521 : (11) *ma-at nu-um-ha-a*-meš *ka-lu-ša ṣa-a*[*l-la-at*].

441 - *ARMT* XXVI/2 511 : (17) *ù ha-am-mu-ra-bi a-na iš-me-*^{d}*da-gan iš-pu-*˹*ra*˺-[*am*] (18) *um-ma-a-mi* 1 lú *be-el nu-ku-ur-ti*-[*n*]*i-ma* (19) *a-na* lú *nu-um-ha*-meš *la tu-ga-al-la*-[*al*].

442 - Joannès 1992a, p. 8-9 et Joannès 1996, p. 350.

443 - *ARMT* XXVI/2 404 : (6) (…) *ṣí-id-qum ú-ul ša* ^{d}saggar$_2$ *a-lum*^{ki} *ṣí-id-qum šum-šu-ma* (7) *bi-ri-it pa-ṭì ša nu-um-hi-im ka-ra-na-a ù ia-mu-ut-ba-li-im ša-qí-im.*

d'Abimekim à Zimrî-Lîm :

> « Les notables du Numhâ et les Anciens du pays, serviteurs de Simah-ilânê se sont rassemblés et un contrôle a été effectué dans le pays ; (…)[445] ».

Abimekim prend ici le temps de clarifier ses propos ; en catégorisant les notables et Anciens du Numhâ comme dépendants du roi de Kurdâ, Simah-ilânê, il cherche probablement à les distinguer de leurs homologues du royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ.

D'ailleurs, au même titre que Kurdâ et Karanâ furent deux composantes politiques du Numhâ, nous soulignerons que Razamâ-du-Yamutbal, bien qu'elle soit par son nom incluse dans le Yamutbal, fut elle aussi politiquement indépendante d'Andarig, pourtant considérée dans certains textes comme la capitale du Yamutbal. Elle eut ainsi à sa tête son propre roi au début du règne de Zimrî-Lîm en la personne de Šarrum-kîma-kalima. De même, Allahad, que nous devons également situer dans le Yamutbal, pourrait elle aussi avoir été le siège d'un royaume indépendant pendant un temps.

Ainsi, à l'intérieur du Sindjar, Numhâ et Yamutbal ne peuvent être définis uniquement comme des noms de territoire politique malgré le fait que certains observateurs mariotes en fassent cet usage. D'ailleurs, il est important de noter que ces deux termes ne sont pas uniquement utilisés dans les limites de cette région mais que nous pouvons y trouver des références pour désigner des personnes ou des lieux n'ayant rien en commun avec les réalités de notre région.

2.3.3.2. Numhâ et Yamutbal hors du Sindjar

Daniel E. Fleming a noté : « The Numhâ and the Yamutbal people, however, were not confined to these kingdoms, and the kings of Kurdâ and Andarig did not rule all of the peoples

---

444 - Un distinction similaire semble pouvoir être trouvée dans le document économique A.62 (inédit, cf. Annexe 3). En effet, celui-ci enregistre trois personnes. Les deux premières sont présentées, comme « gerseqqûm, chevaucheurs d'ânes, hommes du Numhâ » alors que la troisième est présentée comme « messager, chevaucheur d'âne, homme de Qaṭṭarâ ». Nous pourrions éventuellement chercher à faire des deux premiers, Kirip-šeriš et Ilî-Malik, des sujets du roi de Qaṭṭarâ. Pourtant Kirip-šeriš est connu de plusieurs autres documents pour être sujet du roi de Kurdâ (*ARMT* XXVI/2 420, *LAPO* 16 427 notamment). De même, Ilî-Malik apparaît dans M.6654+ (*ARMT* XXX, p. 253-258), comme « homme de Kurdâ ». Nous ignorons donc pourquoi l'auteur de A.62 choisit de les qualifier tous deux par le terme Numhéen plutôt que Kurdéen, mais cela lui posa manifestement problème lorsqu'il s'agit de qualifier le troisième homme, Ilî-sûmû, vraisemblablement aussi Numhéen mais dépendant du royaume de Qaṭṭarâ. Il choisit donc de le qualifier par le nom de la capitale du royaume dont il était le ressortissant.

445 - *ARMT* XXVI/2 463 : (5) [lú]-meš *qa-qa-da-at nu-ma-<ha>-ma* (6) [*ù*] lú-meš *šu-gi ma-tim* ìr-*du* (7) [*ša*] *si-ma-ah-i-la-né-e* (8) [*i*]*p-hu-ru-ma* (9) *sí-ni-iq-tum i-na ma*-[*tim*] (10) [*i*]*š-ša-ki-in-m*[*a*].

identified as Numhâ and Yamutbal »[446]. En effet, nous trouvons nos deux termes utilisés pour décrire des zones géographiques et des groupes d'hommes sans rapports clairs avec la région du Sud-Sindjar.

Nous évoquerons d'abord la présence de personnes identifiées comme Numhéens et Yamutbaléens dans différentes régions et villes de Mésopotamie puis nous reprendrons la question plus spécifique de l'identification de ce Numhâ et de ce Yamutbal que l'on trouve attestés en Basse-Mésopotamie.

2.3.3.2.1. Numhéens et Yamutbaléens hors du Sindjar

Les textes de Mari évoquent des hommes et des femmes qualifiés de Numhéens et de Yamutbaléens dans diverses régions de Mésopotamie à l'époque où dans le Sindjar existaient déjà les deux réalités géographiques dont nous venons de discuter.

Dans le royaume de Mari

Nous trouvons d'abord mentions de Numhéens et de Yamutbaléens dans des zones directement administrées par le royaume de Mari. Ainsi, Asqûdum, alors qu'il se trouvait dans le district de Terqa, constatait :

> « Les gens du Numhâ (et du) Yamutbal, avec toute la population, esclaves mâles et femelles, bétails et ânes sont innombrables. Une fois qu'ils auront terminé le grain, ils dévasteront les joncs et les roseaux des Bords-de-l'Euphrate. »[447]

Les raisons d'une telle migration nous échappent encore en grande partie, d'autant plus qu'il nous semble encore difficile de rattacher ce texte à un événement connu. Pour Jean-Robert Kupper, ces « tribus » ne résidaient pas à Terqa mais ne faisaient que longer le fleuve à la recherche de nourriture[448]. Quant à Jean-Marie Durand, il n'expliquait pas ce passage mais classait ce texte dans un chapitre concernant les Bédouins[449]. Nous avions d'abord pensé placer cette lettre dans le

446 - Fleming 2009, p. 229.
447 - *ARM* II 99 (= *ARMT* XXVI/1 62 ; = *LAPO* 17 735) : (7) *nu-um-ha-a*^{ki} *ia-mu-ut-ba-al*^{ki} (8) *qa-du-um ṣé-eh-ri-im ṣé-he-er-tim* (9) sag-ìr-meš geme$_2$-meš gu$_4$-há *ù* anše-há (10) *pa-na-am ù ba-ba-am ú-ul <i>-šu-ú* (11) *iš-tu še-em i-ga-ma-ru* (12) *ur-ba-tam ù a-pa-am ša a-ah* i$_7$ *pu-ra-tim* (13) ˹*ú*˺*-[*h*]*a**-*la-qú* (…).
448 - Kupper 1957, p. 216.
449 - Cf. édition du texte en *LAPO* 17 735.

contexte du démantèlement du Royaume de Haute-Mésopotamie, en identifiant ces personnes comme autant d'exilés rentrant dans le Sud-Sindjar. On expliquerait difficilement toutefois que Numhéens et Yamutbaléens soient revenus ensemble d'exil en considérant les relations complexes qu'ils entretinrent ensuite. L'hypothèse qu'il s'agisse ici de populations entretenant encore un mode de vie nomade est vraisemblablement ce qui explique le mieux l'ampleur de cette migration.

Dans une lettre de Zimrî-Addu, complexe de prime abord, on apprend également que demeurait à Qaṭṭunân, sur le Habur, une importante communauté numhéenne et yamutbaléenne :

> « À ce propos, il y a bien 100 ou 200 hommes du Numhâ et du Yamutbal qui se sont établis dans ce district depuis l'an dernier (...) ».[450]

Cette même lettre rapporte le parcours complexe de l'un de ces hommes qui, selon le gouverneur de Qaṭṭunân « …est un Numhéen qui demeurait d'abord à Saggarâtum, et qui a ensuite émigré à Kurdâ »[451]. Nous devinons alors que cet axe formé par le Moyen-Euphrate et le Habur devait faire partie de la zone de transhumance traditionnelle des nomades yamutbaléens et numhéens, au même titre qu'il le fut pour les troupeaux du royaume de Mari[452]. Il n'est donc pas surprenant de trouver des hommes appartenant à ces groupes installés dans les villes de Terqa, de Saggarâtum ou de Qaṭṭunân.

Dans le royaume d'Ekallâtum

Nous pourrions également citer la lettre *ARMT* XXVI/2 342, qui évoque des Numhéens résidant dans le royaume d'Ekallâtum :

> « Tous les Numhéens d'Ekallâtum ne cessent d'errer faute de grain.[453] »

Plusieurs interprétations ont été données pour identifier ces hommes. Wolfgang Heimpel a déduit de ce texte que la population d'Ekallâtum était également d'origine numhéenne[454]. Cette considération est séduisante, et peut s'appuyer également sur la présence de cette tribu dans le rituel de *kispum* de Samsî-Addu, que nous évoquerons plus bas, toutefois cela reste difficile à prouver

450 - *ARMT* XXVII 116 : (15) *a-nu-*[*u*]*m-ma nu-ma-ha-yu*^{ki} *ù ia-mu-ut-ba-lu* (16) 1 me *ú-lu-ma* 2 m[e] *ṣa-bu-um ša iš-tu ša-ad-da-ag-di-im* (17) *i-na ha-*[*a*]*l-ṣi-im an-ni-im wa-aš-bu i-ba-aš-šu-ú.*
451 - *ARMT* XXVII 116 : (31) 1 lú *nu-ma-ha-yu ù i-na sa-ga-ra-tim*^{ki} *wa-ši-ib ù a-na kur-da* (32) *ih-bu-ra-am*.
452 - Durand 2004b.
453 - *ARMT* XXVI/2 342 : (5) lú *nu-um-ha-a ka-lu-šu ša é-kál-la-t*[*im*^{k}]^{i} (6) [*b*]*a-lum še-im it-ta-na-ag-*[*gi-i*]*š.*
454 - Heimpel 1996e et Heimpel 2003, p. 18, suivi par Porter 2012, p. 36.

dans les faits. Au contraire, Dominique Charpin a, pour sa part, fait d'eux des mercenaires, rejetant en ce sens l'idée que ces Numhéens soient résidants du royaume[455].

Notons également la lettre d'Išme-Dagan à son frère Yasmah-Addu, à l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie, dans laquelle sont rapprochés le royaume d'Ekallâtum et le Yahrurum, l'une des tribus benjaminites[456]. Si, comme nous l'évoquerons plus bas, la tribu du Numhâ est effectivement une tribu ou un clan benjaminite, nous pourrions alors considérer la région d'Ekallâtum comme un foyer de population benjaminite, mêlant des Yahruréens et des Numhéens.

En Ida-Maraṣ

Enfin, il est manifeste que des Numhéens et des Yamutbaléens étaient également présents dans les villes du bassin du Habur, voisines de celles du Sindjar. À ce titre, nous citerons un passage de la lettre *ARM* II 130 (= *LAPO* 16 336) :

> « Puis il (= *Bunû-Eštar, roi de Kurdâ*) a envoyé un message aux rois de l'Ida-Maraṣ et les Yamutbaléens qui se trouvaient chez eux, ils les ont mis aux fers à la demande de Bunû-Eštar. »[457]

Les Numhéens et les Yamutbaléens s'étaient donc établis dans des zones variées et répondant à des pouvoirs politiques très différents. D'autres avaient conservé, jusqu'à l'époque des archives royales de Mari, un mode de vie nomade. Il est ainsi clair que ces termes ne furent pas uniquement utilisés pour désigner les sujets des rois du Sindjar, en dépit du fait que ces derniers avaient manifestement un droit de regard sur eux ou, du moins, cherchaient à s'en faire les représentants légitimes.

2.3.3.2.2. Les pays du Numhâ et du Yamutbal en Basse-Mésopotamie

Le meilleur argument pour montrer enfin que nous ne pouvons traduire le Numhâ et le Yamutbal que par des considérations politiques est certainement le fait qu'il existe en Basse-Mésopotamie des réalités portant exactement les mêmes noms que celles que les archives de Mari permettent de situer dans le Sindjar, sans qu'aucun contact politique ne soit avéré entre elles.

455 - Charpin et Ziegler 2003, p. 236, n. 622.
456 - *ARM* II 18 (= *LAPO* 16 84).
457 - *ARM* II 130 (= *LAPO* 16 336) : (14) *ù a-na* lugal-meš *ša ma-a-at i**-[*d*]*a**-[*m*]*a**-*r*[*a**]-*aṣ* (15) *iš-pu-ur*-[*m*]*a* (16) dumu-meš *ia-mu-ut-ba-lim ša i-na* é-[*š*]*u**-*nu** (17) *wa-aš-bu i-na qí-bi-it bu-nu-eš*$_4$-*tár* (18) *ik-ta-su-ú*.

D'après Piotr Steinkeller, Yamutbal, également transcrit Emutbal[458], désignerait ainsi une région de Basse-Mésopotamie, s'étendant entre les villes de Larsa et de Maškan-šapir. C'est d'ailleurs cette réalité que les sources paléobabyloniennes révélèrent en premier lieu, bien avant que Jean-Robert Kupper et Maurice Birot ne découvrent son répondant de Haute-Mésopotamie. Piotr Steinkeller relevait notamment le parcours d'un certain Kudur-mabuk, qui s'empara de Larsa en 1834 et fonda une nouvelle dynastie que l'on retrouve encore au pouvoir à l'époque de Zimrî-Lîm de Mari et de Hammu-rabi de Babylone. Kudur-mabuk ne régna pas sur cette ville, les inscriptions qui lui sont attribuées lui confèrent un autre titre, celui de *abu Emutbala*, le « père du Yamutbal[459] ». Il proposait donc que la formation du royaume de Larsa se basa sur une double identité dès lors que Kudur-mabuk s'empara de cette ville : « the kingdom of Kudur-mabuk was a dimorphic one, combining two different and quite separate entities : a tribal state of the Emutbala within which was embedded a sovereign state of Larsa. »[460]. Il distinguait ainsi clairement une réalité politique, le royaume de Larsa, d'une composante tribale associée par Kudur-mabuk à la première, le Yamutbal.

Concernant le Numhâ, nous ne disposons pas de renseignements qui permettent d'être aussi précis. L'existence d'un Numhâ en Basse-Mésopotamie, nous vient des références onomastiques citées ci-dessus qui mettent en lien le Numhâ et différents rois de Babylonie et de vallée de la Diyala au XIXe siècle avant notre ère.

Pour Marten Stol, ce sont certainement ces deux entités de Basse-Mésopotamie, plutôt que celles de Haute-Mésopotamie, que mentionne le traité conclu entre le roi d'Ešnunna Belakum et un autre roi, dont le nom ne nous est pas parvenu[461] :

> « Et si Akkad, le Yamutbal, le Numhium ou l'Ida-Maraṣ a l'intention
> de lui nuire ou de lui faire la guerre, je prendrai les armes. »[462]

Le même problème d'identification pourrait se poser pour les réalités décrites dans le paragraphe 19 de l'édit-*andurârum* d'Ammi-ṣaduqa. Celui-ci énumère ainsi les habitants « du Numhâ, du Yamutbal, de l'Ida-Maraṣ, d'Uruk, d'Isin, de Kissura et de Malgum »[463]. Ces trois

458 - Steinkeller 2004, p. 30, n. 16. Noter aussi les références au Yamutum derrière lesquelles P. Steinkeller pense retrouver une écriture simplifiée de Yamutbal (2004, p. 40). Voir, pour une première étude du terme Emutbal, Stol 1976, p. 63 et ss.

459 - Frayne 1990, E4.2.13a.2, p. 267-268 : (1) *ku-du-ur-ma-bu-uk* (2) *a-bu e-mu-ut-ba-la*.

460 - Steinkeller 2004, p. 36.

461 - Stol 1976, p. 64. F. Joannès ne s'interdit pas de considérer qu'il s'agisse ici des ensembles territoriaux du nord (1996, p. 353), c'est également ce que suggère Fleming 2004, p. 127. D. Charpin indique qu'il est encore impossible de trancher tant que le texte ne sera pas publié (2003a, p. 15, et n. 105).

462 - TA.30 : T.575 (Nous reprenons ici la transcription de Charpin 2003b, p. 15, n. 104, citant le *CAD* Q, p. 99a) : *Akkadum Iamutbalum Numhium Idamaraṣ ana lemuttim u nikurtim* [*ana*] PN *li-qú-up* [*ka-a*]*k-ki eleqqêma*.

463 - Kraus 1958, p. 40-41 : § 19 (A V 37) [dumu *nu-u*]*m-hi-a* dumu *e-mu-ut-ba-lum*^{k}[^{i}] (38) [dumu *i-d*]*a-ma-ra-az*^{ki} dumu unu^{ki} (39) [dumu *i*]-*si-in-na*^{ki} dumu ki-sur-ra^{ki} (A VI 1) dumu murgu[^{ki}...]

derniers noms invitent vraisemblablement à préférer y voir les « pays » de Basse-Mésopotamie[464]. L'Ida-Maraṣ, qui désigne également une région de Haute-Mésopotamie, désignerait ici une région comprise entre le Tigre et le Zagros[465]. Enfin, nous pouvons évoquer le nom de la dixième année de règne de Samsu-iluna qui célèbre sa victoire sur « les armées de l'Ida-Maraṣ, le pays du Yamutbal, Uruk et Isin »[466]. Là encore les mentions d'Uruk et d'Isin suggèrent d'y voir les régions de Basse-Mésopotamie plutôt que celles de Haute-Mésopotamie.

Un Numhâ et un Yamutbal fragmentés en différentes puissances politiques, des Numhéens et des Yamutbaléens vivant hors du Sindjar et ne dépendant visiblement pas des institutions de ces royaumes, et enfin des constructions similaires existant en Basse-Mésopotamie. Une lecture uniquement politique de ces termes paraît, dans ces conditions, peu pertinente. Ils expriment plutôt une réalité démographique et/ou géographique indépendante du découpage politique en cité-états. Nous noterons à ce titre que jamais le roi de Kurdâ n'est qualifié de « roi du Numhâ » ou de « roi des Numhéens »[467], tout au plus « d'homme du Numhâ »[468], ni le roi d'Andarig de « roi du Yamutbal ».

Toutefois l'inclusion de ces deux termes dans le vocabulaire politique à l'époque des Archives Royales de Mari a certainement un sens et ne découle pas d'une utilisation hasardeuse. Pour les Mariotes, il s'agit peut-être de représenter de manière simple la région du Sud-Sindjar au roi de Mari, sans tenir forcément compte des subtilités tribales ou géographiques. Les rois du Sindjar, mais aussi parfois les rois des royaumes voisins, savaient jouer de ce découpage à des fins politiques. Ils se servaient des antagonismes entre le Numhâ et le Yamutbal pour s'attacher la population de la région ou pour désigner simplement leurs ennemis. Tout comme Zimrî-Lîm se déclarait « roi des Bédouins » (lugal *ha-na*)[469], ils se représentaient certainement en chefs d'une population, héritiers des chefs de tribus, se mêlant régulièrement d'affaires de justice impliquant l'un de leurs « contribules », même lorsque ceux-ci ne vivaient pas dans les capitales du Sindjar[470]. Numhéens et Yamutbaléens sont, en ce sens, les forces vives de la région, force que le réalisme

464 - Joannès 1996, p. 353.

465 - Pour la bibliographie relative à sa localisation, voir Charpin 2003b, p. 24.

466 - Horsnell 1999, p. 193-195 : mu *sa-am-su-i-lu-na* lugal-e usu mah ^{d}marduk-ka-ta ugnim *i-da-ma-ra-aṣ*^{ki} (ugnim èš-nun-na^{ki}) (ma-da) *ia-mu-ut-ba-lum*^{ki} unu^{ki} ì-si-in-na$^{ki\ giš}$tukul ba-an-sìg.

467 - Le texte M.8966 (inédit, cf. Annexe 3) fait exception, puisqu'il y est dit en parlant de Zimrî-Lîm, « Y a-t-il un autre roi, en dehors de mon seigneur, qui se soit donné du mal pour les rois numhéens et qui les ait tirés d'embarras ? » (Lafont 1994, p. 219, n. 33 ; la transcription du passage est reprise en annexe). Ce qui est souligné toutefois par l'utilisation de la forme adjectivale, lugal-meš *numhe*^{ki}, c'est l'appartenance à cette tribu et pas la domination du roi sur celle-ci pour laquelle on attendrait plutôt à l'utilisation du génitif lugal-meš *numhim*.

468 - Dans *ARMT* XXVIII 106 : (22) lú *nu-um-hu-ú*, et *FM* III 131 : (4) lú *nu-um-ha-a*[^{ki}]. On comprend toutefois par le contexte qu'il s'agit de Hammu-rabi de Kurdâ.

469 - Pour cette titulature, voir l'étude de D. Charpin et J.-M. Durand (1987). Ils citent notamment le texte *ARM* VI 76 (= *LAPO* 17 732) dans lequel il est dit « Si tu es roi des Hanéens, tu es aussi en second lieu, (désormais) roi d'un (pays) akkadien. » : (20) [*šum-ma*] lugal *ha-na*-meš *at-ta* (21) [*ù š*]*a-ni-iš* lugal *ak-ka-dim at-ta.*

politique des rois du Sud-Sindjar, comme celui des grandes puissances, a su saisir à son avantage.

À ce titre, nos deux termes ne peuvent être définis uniquement comme des entités politiques, malgré ce que laissent entendre certains textes de l'époque de Zimrî-Lîm de Mari et de Hammu-rabi de Babylone. Ils semblent plus communément désigner soit une origine géographique soit un attachement à un groupe tribal. Pour comprendre la signification première de ces termes, il faudra revenir à l'origine même de ceux-ci.

2.3.4. Numhâ et Yamutbal : une tribu ou un toponyme ?

Après avoir expliqué pourquoi il est difficile de considérer le Numhâ et le Yamutbal uniquement comme des constructions politiques propres au Sindjar, il nous reste à déterminer si ces deux ensembles répondent à une lecture tribale ou géographique. La question principale demeurant : s'agissait-il simplement d'un nom donné à un ensemble géographique, tout comme Šubartum semble désigner la partie orientale du Bassin du Habur ? Ou était-ce, comme d'autres le pensent, un nom de tribu ayant ensuite pris une valeur géographique ?

2.3.4.1. Numhâ et Yamutbal, deux tribus amorrites ?

Il est manifeste, dans notre cas, que ce sont des communautés nomades qui ont donné leur nom à ces deux ensembles. À la suite de Dominique Charpin, nous mettons le phénomène de « toponymie en miroir », c'est-à-dire l'existence des mêmes noms de pays en plusieurs lieux de Mésopotamie, en lien avec les déplacements de certains groupes tribaux et leur installation en divers endroits de Mésopotamie où ils auraient utilisé les mêmes dénominations topographiques[471].

Il demeure toutefois la question de l'origine de ces noms. Numhâ et Yamutbal étaient-ils les noms de ces deux tribus qu'elles auraient ensuite donnés aux différentes régions où elles s'installèrent ? Ou, comme l'a proposé Francis Joannès dans son article sur les voies de communication, faut-il distinguer les noms de ces deux tribus de nos deux termes, pour considérer que Numhâ et Yamutbal ne désigneraient que des noms d'ancêtres ou de toponymes, qu'elles auraient ensuite transportés avec elles ?[472] Cette question demeure essentielle pour comprendre non seulement les répartitions humaines du XVIIIe siècle mais également le schéma d'implantation des tribus amorrites. Plusieurs indices dans notre documentation nous invitent à préférer la première

470 - Voir par exemple *ARMT* XXVI/2 302, *ARMT* XXVI/2 434 (= *FM* VI 3), *ARMT* XXVII 116, mais également *PIHANS* 117 6 pour l'époque des textes de Tell Leilan.
471 - Pour la question de la toponymie en miroir, voir Charpin 2003b, notamment p. 15-16.
472 - Joannès 1996, p. 354.

hypothèse, celle qui considérerait que le Numhâ et le Yamutbal étaient à l'origine des noms de tribus qui auraient ensuite été transposés dans les différents espaces où ces populations s'installèrent.

2.3.4.1.1. Les données concernant le Numhâ

Concernant le Numhâ, plusieurs textes laissent entendre clairement qu'il faut considérer avant tout ce terme comme le nom d'une tribu.

Une première mention nous vient du texte, BM 80328, reprenant le rituel du *kispum* des rois babyloniens où sont mentionnés les ancêtres d'Ammi-ṣaduqa[473]. Celui-ci se présente comme une liste de noms propres dont le roi de Babylone se fait l'héritier. De manière révélatrice, nous y trouvons en premier lieu les noms de tous les rois de la première dynastie de Babylone depuis Sûmû-la-El jusqu'à Ammi-ditana, le prédécesseur d'Ammi-ṣaduqa sur le trône. Toutefois ce sont vers les premières lignes de ce texte que nous nous tournerons. Elles évoquent sous la forme de noms de personnes les différentes tribus dont la dynastie babylonienne se disait l'héritière, le Numhâ (l. 8 : ^{I}*nam-hu-ú*) y est cité comme l'une d'elles juste avant Amnanum (l. 9 : ^{I}*am-na-nu*) et Yahrurum (l. 10 : ^{I}*ya-ah-ru-rum*), deux tribus benjaminites[474]. Nous rappellerons également que l'un des fils de Hammu-rabi de Babylone se nommait Mut-Numahâ[475], hommage manifeste aux racines numhéennes de cette dynastie.

Un autre exemple nous vient de l'*Assyrian King List*, qui évoque le Numhâ parmi une série de noms présentés comme « 17 rois qui vivaient sous la tente »[476]. Jacob J. Finkelstein a ainsi démontré qu'une erreur du scribe avait vraisemblablement conduit à la transcription de Numhâ sous la forme *nu-a-bu*[477].

Enfin, il apparaît dans le rituel du *kispum* de Mari, *FM* III 4, datant il faut le préciser, de l'époque de Samsî-Addu[478] : « Les Bédouins-*yaradum*, ceux du Numhâ et les divers autres. »[479].

Ces textes présentent donc Numhâ comme l'un des rois, ou l'une des tribus, dont les dynasties de Babylone et la famille de Samsî-Addu se faisaient les héritiers. En ce sens, ces trois textes

473 - Le texte est édité originellement en BM 80328 dans Finkelstein 1966. Voir ensuite Lambert 1968 et Charpin et Durand 1986, p. 159 et ss. Dernièrement ce texte est cité dans Jacquet 2002, p. 55. Pour l'interprétation de ce rituel comme l'un des fondements de la religion amorrite, il faut considérer désormais Durand 2012. Pour le déroulement du *kispum* d'après les archives de Mari, voir également Jacquet 2012, p. 128-131.

474 - Durand 2004b, p. 158.

475 - Cf. ci-dessus, n. 412.

476 - Pour l'édition des différents exemplaires de cette liste, voir *Reallexikon der Assyriologie band* 6, p. 111-115. La transcription de ce passage vient de Jacquet 2002, p. 56 : PAP 17 lugal-meš-*a-ni a-ši-bu-ti kúl-ta-ri.*

477 - Finkelstein 1966, p. 99 et Charpin et Durand 1986, p. 162, n. 97.

478 - Durand et Guichard 1997, p. 64-66; voir également Charpin et Durand 1986, p. 165-166.

479 - *FM* III 4, col. i : (20) ^{lú}*ha-na*^{meš} *ia-ra-di* (21) *ù a-na šu-ut nu-um-he-e* (22) *ù* dili-h[á].

renvoient à une période durant laquelle cette personne, ou plutôt le groupe qu'il représentait, avait encore un mode de vie nomade. Le Numhâ apparaît donc à ce titre, et parmi d'autres, comme l'un des grands groupes tribaux amorrites qui migra au début du IIe millénaire pour se sédentariser ensuite en divers endroits de la Mésopotamie. Concernant le sens de ce nom de tribu, il pourrait s'agir du nom d'un ancêtre prestigieux, c'est du moins ce que semble indiquer leur usage sous forme de nom propre dans le *kispum* de Babylone et dans l'*Assyrian King List*.

2.3.4.1.2. Les données concernant le Yamutbal

Une réponse définitive est plus difficile concernant le Yamutbal, qui n'est pas invoqué à ma connaissance dans des rituels de ce type. Il est vraisemblable toutefois qu'il s'agisse là encore d'un nom de tribu. Le titre que portèrent les rois de Larsa, celui de « père du Yamutbal », semble en apporter la confirmation. Notons d'ailleurs que Kudur-mabuk avant de prendre ce titre portait celui de *râb amurrim*[480]. Le glissement d'un titre à l'autre laisse clairement entendre la valeur tribale du terme Yamutbal.

Nous pouvons invoquer également la lettre de Mari A.3572 (= *LAPO* 17 734), dans laquelle il est entendu que « [le Yamutbal] et les Bensim'alites, depuis des temps immémoriaux, ont des liens de confraternité et sont des rameaux de l'ethnie bédouine »[481]. Le Yamutbal est donc considéré, au même titre que les Bensim'alites, comme l'une des branches de l'arbre tribal amorrite. D'ailleurs, ce passage laisse entendre qu'il partageait des liens singuliers avec les Bensim'alites, nous reviendrons sur cet aspect plus loin.

L'étymologie du terme Yamutbal est tout aussi énigmatique que celle du Numhâ. Jean-Marie Durand et Dominique Charpin l'ont une première fois traduit par « Ba'al est mort (Yamût-Ba'al) »[482]. Dans une étude plus récente Jean-Marie Durand a proposé une autre interprétation en le traduisant par « le Seigneur est un héros ». Dans un cas comme dans l'autre, le nom ne semble pas retranscrire un toponyme[483]. Jean-Marie Durand propose par ailleurs que l'origine de ce nom puisse être celui d'un ancien chef de ce clan, principalement parce que sa composition est la même que celle des noms propres[484].

480 - Steinkeller 2004, p. 30.
481 - A.3572 (= *LAPO* 17 734) : (2') (…) [*ia-mu-ut-ba-lum*^{ki}] (3') *ù* dumu *si-ma-al iš-tu da-a*[*r*...] (4') *at-hu-ú ú pu-úr-sà-at ha-na*-meš.
482 - Charpin et Durand 1986, p. 160, n. 91. Voir également Streck 2000, p. 180-181, qui propose la traduction « gestorben ist der herr ».
483 - Durand 1992b, p. 111 et n. 117.
484 - Durand 2004b, p. 133-134.

Ainsi, il y a de bonnes chances pour qu'à l'origine le Numhâ et le Yamutbal soient tous deux des groupes nomades dont les noms auraient été inspirés par ceux de chefs charismatiques. Que reste-t-il toutefois de cet héritage tribal à l'époque des archives de Mari ? Une partie des populations numhéennes et yamutbaléennes conservèrent-elles un mode de vie semi-nomade ?

Certains textes semblent aller dans ce sens. Nous avions notamment évoqué la lettre d'Asqûdum, *ARM* II 99 (= *LAPO* 17 735), dans laquelle il rapporte qu'un groupe important de Numhéens et de Yamutbaléens se dirigeait depuis la région de Terqa vers le nord. Un texte important indique également que le *merhûm* Bannum, chef de pâture du Sud-Sindjar, avait assuré la situation des Bensim'alites, du Numhâ et du Yamutbal[485]. Nous pouvons penser que le *merhûm* nous donne là les noms des trois ensembles nomades qui cohabitaient alors dans notre région et dont il avait la responsabilité[486].

Il faudrait donc considérer qu'une partie, visiblement non négligeable, de ces populations conserva un mode de vie nomade à une époque où d'autres de leurs contribules s'étaient déjà implantés dans le Sindjar, en Basse-Mésopotamie et peut-être également dans d'autres régions du Proche-Orient.

Il est difficile toutefois de savoir si ces nomades répondaient à l'autorité des monarchies du Sindjar. La royauté mariote reposait à la fois sur une composante territoriale, le pays de Mari, et une composante tribale, les Bensim'alites[487]. Il est possible qu'une telle dichotomie ait également existé dans le Sindjar, ou du moins que les rois du Sindjar prétendaient également au contrôle de ces populations. Il faudrait attendre davantage de documentation locale pour pouvoir apprécier cet aspect.

Néanmoins, ce qui nous est surtout souligné, en raison de la nature et de la provenance de nos sources, c'est la manière dont cet attachement tribal pouvait servir les intérêts politiques propres à chacun de ces royaumes et orienter les alliances et conflits entre eux.

2.3.4.2. L'appartenance tribale et les relations entre royaumes à l'époque des archives de Mari

Il serait faux de considérer que l'aspect tribal de ces termes s'est, à l'époque des archives de Mari, totalement effacé devant son aspect géographique et ses corrélations avec le monde politique. Les archives de Mari attestent encore abondamment de l'usage politique de ces réalités tribales,

485 - A.1098, l. 10' (inédit, cf. Annexe 3) : « Il (= *Bannum*) a assuré la situation des Bensim'alites, du Numhâ (et) du Yamutbal ».

486 - Dans Durand 2004b, p. 134, n. 137 ; J.-M. Durand considère au contraire que les Bensim'alites se définissent par les deux réalités géographiques que forment le Numhâ et le Yamutbal.

487 - Charpin et Durand 1986 ; voir également Durand 1992b, p. 112-117 et Durand 2004b, p. 187.

avec des rois se servant de celles-ci à la fois comme symbole de réunion, mais également pour justifier des actions politiques. Nous l'avons vu avec l'intervention de Hammu-rabi de Kurdâ en faveur des Numhéens lorsque Išme-Dagan s'apprêtait à attaquer Karanâ[488]. C'est aussi probablement cette lecture tribale qu'il faut privilégier dans un message du même roi de Kurdâ qui, s'adressant au roi de Karanâ, déclarait : « Le Yamutbal est mon ennemi, comment pourrais-je aller à son secours avec toi ? »[489]. C'est également cette peur d'une « cinquième colonne » qui commanda à Bunû-Eštar d'exiger de ses alliés du bassin du Habur qu'ils mettent aux fers les Yamutbaléens qui se trouvaient dans leur royaume, comme l'évoquait la lettre *ARM* II 130 (= *LAPO* 16 336), citée ci-dessus.

Enfin, nous pouvons aussi reprendre *ARMT* XXVI/2 404, qui donnait la parole au roi d'Andarig, Atamrum, et comprendre son offre aux Numhéens de Karanâ comme une manière de s'assurer de leur soutien sinon de leur passivité avant de s'en prendre à leurs « frères » de Kurdâ. Les événements politiques régionaux paraissent donc empreints de considérations tribales[490].

Mais cette importance de l'appartenance à un groupe tribal dépasse les seules querelles du Sindjar, et tient également un rôle important dans les relations internationales. Notons en ce sens la proposition de Jean-Marie Durand d'interpréter le passage d'Atamrum, roi d'Andarig, dans la région de Larsa en ZL 13, comme une visite à ses contribules du sud récemment vaincus par le roi de Babylone[491]. C'est également par ces relations entre royaumes que nous pouvons essayer de déterminer la place du Numhâ et du Yamutbal dans l'ordre tribal amorrite.

À ce titre, deux grandes interprétations peuvent être distinguées. La première et la plus ancienne cherchait à insérer ou du moins à rapprocher ces deux groupes tribaux des deux grandes divisions amorrites, les Benjaminites et les Bensim'alites. Certains ont toutefois considéré qu'il fallait distinguer clairement le couple Numhâ/Yamutbal de celui formé par les Bensim'alites et les Benjaminites[492]. Daniel E. Fleming présentait ainsi la situation du Numhâ :

> « The Numhâ tribal people were associated especially with the kingdom of Kurdâ (…) and they were not part of the Sim'alite-Yaminite duality that dominated Mari affairs under the “Lim” dynasty. »[493]

Certains liens avec les groupes benjaminite et bensim'alite sont toutefois suggérés, plus ou

488 - *ARMT* XXVI/2 511.
489 - *ARMT* XXVI/2 522 : (22') (...) *ia-mu-*[*ut-ba-lum*] (23') [*na-a*]*k-ri it-ti-ka ki-i lu-un-*'a_4*-ri-*[*ra-aš-šum*].
490 - Sur l'importance du facteur tribal dans les décisions politiques des royaumes du Sindjar, cf. ci-dessous, troisième partie, § 2.1.
491 - Durand 2004b, p. 133, n. 134.
492 - Heimpel 2003, p. 18, également Fleming 2004, p. 10 et Porter 2012, p. 36.
493 - Fleming 2004, p. 10.

moins clairement, par nos textes. Il paraît difficile en ce sens d'affirmer une distinction si nette entre d'une part le groupe Benjaminite/Bensim'alite et d'autre part le groupe Numhâ/Yamutbal. Nous admettons toutefois qu'il est encore difficile de comprendre et de définir ces liens.

2.3.4.2.1. Le Numhâ, une tribu ou un clan benjaminite ?

Jean-Marie Durand a donné plusieurs indices mettant en lien le Numhâ, comme groupe tribal, avec les Benjaminites[494].

En premier lieu, cela est appuyé par les liens qui unissaient le Numhâ et la dynastie babylonienne. Le rituel du *kispum* d'Ammi-ṣaduqa place ainsi le Numhâ côte à côte avec le Yahrurum et l'Amnanum, deux autres tribus dont nous sommes sûrs qu'elles faisaient partie de cette branche tribale benjaminite[495]. De même, cette confraternité tribale entre les populations des royaumes de Babylone et de Kurdâ explique bien des aspects de l'histoire politique de ce dernier royaume. Ce fut dans cette ville, par exemple, que certains membres de la famille royale de Kurdâ se réfugièrent après avoir été écartés du pouvoir par Samsî-Addu.

Les textes de Mari nous confirment également le lien étroit entre Kurdâ et certaines villes dont la population appartenait à ce rameau tribal. Nous pouvons citer par exemple Qâ et Isqâ, un royaume de l'Ida-Maraṣ, dont l'origine remonterait à l'installation des Yarîhéens[496], autre clan benjaminite. Celui-ci entretint avec Kurdâ des relations cordiales pendant l'ensemble du règne de Zimrî-Lîm à Mari, allant jusqu'à se joindre à elle lorsque Kurdâ rompit ses relations avec Mari.

Enfin, et bien que nous n'ayons pas véritablement connaissances de liens quelconques entre ce royaume et ceux du Sindjar, nous avons noté qu'un roi d'Aparhâ, ville du Zalmaqum, région à forte population benjaminite, porte également le nom de Larîm-Numahâ à l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie[497].

Ainsi, au regard de ces indices, il paraît tentant de considérer le Numhâ comme un groupe tribal apparenté au rameau benjaminite. Nous ignorons toutefois de quelle manière il faut l'y insérer, si c'est au titre de tribu, comparable donc au Yahrurum ou à l'Amnanum, ou au titre de clan.

494 - Durand 2004b, p. 134. Cette interprétation diffère de celle qu'il avait donné, avec M. Guichard, au regard du texte A.3577 (Durand et Guichard 1997, p. 64). Ils considéraient alors que le Numhâ était davantage à rapprocher des Bensim'alites.

495 - Durand 2004b, p. 158.

496 - *FM* VI 18 : (42) lú *ìs-qa-ia*^{ki} (43) lú *qa-a-ia*^{ki} lú *i-li-si*^{ki} (44) [*ù*] *ma-ar ia-ri-ha*^{ki} (45) [*wa*]-*ar-du-ka*. « Les gens d'Isqâ, de Qâ, d'Ilisum et les Yarîhéens sont tes serviteurs. »

497 - Charpin et Ziegler 2003, p. 103-106.

2.3.4.2.2. Le Yamutbal, un clan bensim'alite ?

Quant au Yamutbal, dont les origines sont moins bien connues faute d'une documentation équivalente, il est possible qu'il soit davantage à rapprocher des Bensim'alites, l'autre grande branche tribale amorrite dont le royaume de Mari s'était fait l'héritier. Jean-Marie Durand a relevé en ce sens plusieurs indices dans la documentation de Mari qui semblent confirmer l'étroit lien entre le Yamutbal et ce groupe[498].

C'est ce qui semble être d'abord exprimé dans la lettre de Yarkab-Addu, roi de Hanzat qui nous apprend que : « Les Bédouins sim'alites et les Yamutbaléens sont en communauté de sang ; l'un peut contracter une parenté par alliance avec l'autre »[499]. De même, dans A.3572, que nous avions déjà citée ci-dessus, ce lien entre les deux groupes tribaux est confirmé par le passage suivant : « [Le Yamutbal] et les Bensim'alites, depuis des temps immémoriaux, ont des liens de confraternité et sont des rameaux de l'ethnie bédouine »[500]. Enfin, nous pourrions citer l'inédit A.505 dans lequel il est dit : « La lance du Yamutbal et la lance des Bédouins bensim'alites se sont réunies ; nulle barrière ne tient devant vous »[501].

Sur le plan politique, il faut également noter l'incroyable tolérance du pouvoir mariote envers les rois d'Andarig, et ce, malgré plusieurs trahisons de ces derniers au profit d'autres grandes puissances de l'époque[502]. Naturellement, cette tolérance peut s'expliquer par le réalisme politique du roi de Mari qui, pour des raisons diverses, préférait renouer avec Andarig. Néanmoins, il faut constater qu'elle ne profita pas de la même manière aux rois de Kurdâ qui, à deux reprises, furent menacés d'être remplacés par une gouvernance directe du roi de Mari. Il est possible en ce sens que cette tolérance envers Andarig soit également motivée par les liens tribaux qui unissaient les Bensim'alites et les Yamutbaléens.

Ce lien toutefois est encore difficile à clarifier. Jean-Marie Durand laisse entendre que le Yamutbal pourrait être un clan bensim'alite sans que nous puissions déterminer s'il faisait partie de l'un des deux principales divisions bensim'alites, les Yabaša et les Ašârugâyu, ou s'il formait un clan en marge de ces deux grands groupes[503].

Enfin, si nous considérons que le Numhâ fut une tribu ou un clan proche des Benjaminites,

498 - Durand 2004b, p. 133-134.

499 - *ARMT* XXVIII 36 : (12) ha-na dumu *si-im-a-al* (13) *ù ia-mu-ut-ba-lum* (14) *hi-ip-šum a-hu-um* (15) *it-ti ahi-im* (16) *sa-lu-tam i-pé-eš*.

500 - A.3572 (= *LAPO* 17 734) : (2') (…) [*ia-mu-ut-ba-lum*^{ki}] (3') *ù* dumu *si-ma-al iš-tu da-a*[*r*...] (4') *at-hu-ú ú pu-úr-sà-at ha-na*-meš.

501 - A.505, l. 49-51 (inédit, cf. Annexe 3).

502 - Durand 2004b, p. 133.

503 - Durand 2004b, p. 133-134 et p. 137. Noter également, p. 158, où J.-M. Durand présente le Yamutbal et le Yussan comme deux tribus apparentées aux Bensim'alites.

l'idée que le Yamutbal soit au contraire apparenté aux Bensim'alites expliquerait l'incessante rivalité entre les royaumes de Kurdâ et d'Andarig, qui se faisaient les héritiers respectifs de chacun de ces groupes. À cette opposition tribale, il faut naturellement ajouter la situation géopolitique locale. L'extrême proximité de Kurdâ et d'Andarig, le fait que les deux royaumes partageaient les mêmes ambitions, expliquent à eux seuls cette rivalité. Nous saisissons dès lors comment les ambitions de ces souverains et les motivations tribales ont pu se mêler pour conduire à ces conflits.

2.3.5. Conclusion

Numhâ et Yamutbal seraient donc deux termes dont le sens évolua grandement depuis une genèse encore mal connue jusqu'à leur usage dans les archives de Mari.

Comme l'a souligné Francis Joannès en 1992, il semble avant tout s'agir de deux tribus, désignant deux des rameaux des grandes branches bédouines qui s'implantèrent dans toute la Mésopotamie en un vaste mouvement depuis le Levant, à travers la Haute-Mésopotamie et jusqu'à la Basse-Mésopotamie. Comme l'a indiqué Jean-Robert Kupper pour l'Ida-Maraṣ[504], idée qui fut ensuite étendue à d'autres ensembles dont le Numhâ et le Yamutbal[505], les répétitions de mêmes toponymes seraient alors la trace des pérégrinations de ces tribus à la fin du IIIe millénaire et au début du IIe millénaire[506]. Le Sud-Sindjar constituerait à ce titre l'une de leurs étapes, que ces groupes auraient baptisé du nom de leur tribu, au même titre que le furent les régions de Basse-Mésopotamie portant ces mêmes noms[507].

Dès lors ces appellations se seraient normalisées dans le paysage géographique, en désignant plus généralement les régions dans lesquelles les héritiers de ces tribus étaient encore certainement majoritaires. La définition géographique serait donc issue, selon nous, d'un glissement dans la conceptualisation et l'utilisation de ces termes postérieurement à la sédentarisation de ces populations.

Avec le morcellement politique qui caractérise les XVIIIe et XVIIe siècles, un aspect politique, au sens premier du terme, est venue s'ajouter à ces dimensions humaines et géographiques. Les rois de cette région se dressèrent alors en dignes successeurs de leurs ancêtres qui s'installèrent dans la région, et nous trouvons encore des traces et des souvenirs de leur origine tribale dans les cultes, les discours et les actions de ceux-ci[508]. Il faut souligner en ce sens le rôle des

504 - Kupper 1957, p. 217.
505 - Charpin et Durand 1986, p. 157-158 et Charpin 2003b, p. 15.
506 - Voir l'approche chronologique suivie en partie 2.
507 - Il serait tentant dès lors de faire de la ville d'Aparhâ un autre foyer de population numhéenne, dans la mesure où l'un de ses rois portait le nom Larîm-Numahâ. Nous n'en avons toutefois aucune confirmation.
508 - Voir à ce titre Charpin et Durand 1986, p. 159 et ss.

Anciens, dont nous reparlerons plus loin, qui rappelaient au roi l'exemple de ses prédécesseurs lorsque celui-ci déviait de cet idéal[509]. Mais il ne fait non plus pas de doute que cet argument tribal fut également une arme politique. Il jouait un rôle important pour tisser des relations avec les autres royaumes de l'époque, qu'elles soient pacifiques ou belliqueuses, mais aussi dans les rapports entre le roi et ses sujets, lorsqu'il fut utilisé consciemment soit pour appeler au rassemblement soit pour promouvoir la guerre contre des royaumes rivaux issus d'autres réalités tribales.

De même, parce que les aspects politiques, géographiques et démographiques définissaient alors l'espace politique, le *mâtum*, les auteurs des lettres de Mari finirent par associer assez généralement le Numhâ, comme ensemble géographique mais aussi comme population, avec les territoires dont Kurdâ et Karanâ/Qaṭṭarâ étaient les villes principales, et le Yamutbal avec les villes d'Andarig et d'Allahad ainsi que secondairement avec Razamâ-du-Yamutbal. Il n'est pas étonnant ainsi que nous puissions trouver dans les textes de Mari, un même homme mentionné comme « homme de Kurdâ », ou comme « homme du Numhâ », ou encore que l'armée du royaume de Kurdâ soit parfois nommée « armée du Numhâ ».

Il est possible enfin que les rois de Kurdâ et d'Andarig aient eu également cette double couronne qu'avaient les rois de Mari sur leur royaume et sur le groupe tribal, ou du moins qu'ils cherchaient à l'avoir.

Ces différents aspects, origine tribale, puis désignation géographique et finalement utilisation à des fins politiques, se seraient donc mêlés pour construire ce tableau complexe qu'est la région du Sindjar au XVIIIe siècle.

2.4. Villes et pays en périphérie du Sud-Sindjar

Même si nous transgressons ici d'une certaine manière les limites géographiques que nous nous sommes imposés, il nous a paru utile, avant d'entrer dans l'étude historique, de faire le point sur la localisation d'un certain nombre de pays et de villes extérieurs aux plateaux du Sud-Sindjar.

Notons d'ailleurs que cette distinction géographique entre sites du Sud-Sindjar et sites en marge de cette région ne trouve aucun répondant historique, si ce n'est dans la définition des « pays » qu'elle contient. Nombre de ces entités extérieures, qu'elles aient été le siège d'un pouvoir politique ou non, ont été en contact, à un moment ou à un autre, et pour des raisons très diverses, avec les royaumes du Sud-Sindjar. Nous avions vu, en abordant les axes de communication, que notre région était ouverte aux régions alentours. Les ambitions des rois, les logiques de conquêtes

509 - Cf. ci-dessous, troisième partie, § 1.2.1.

amenèrent régulièrement les rois du Sud-Sindjar à prendre en main des espaces et des localités situés au-delà des limites topographiques que nous avons fixées. Pour une meilleure compréhension des propos qui suivront, il nous a donc semblé nécessaire de faire le point, d'une part sur les pays et les villes les plus importants qui entourent notre région, mais également sur un certain nombre de sites secondaires apparaissant de manières récurrentes dans notre documentation.

2.4.1. La rive droite du Tigre

Contrairement à certaines parties du Sud-Sindjar, l'espace s'étendant entre les dernières collines du massif à l'est (Djebel Ibrahim, Djebel Jawan, etc.) et la rive droite du Tigre est relativement bien documenté.

Il s'agit, en effet, d'une région convoitée mettant en lien le Sud-Sindjar et le Tigre, tout en étant une voie d'accès au Triangle du Habur depuis le sud et l'est. Si les données historiques disponibles tendent à l'inclure dans l'orbite du royaume de Karanâ, nous la savons également faire partie des zones d'influence du royaume d'Ekallâtum et des Turukkéens, autant de puissances qui cherchèrent à contrôler, pour des raisons très diverses, cette porte d'entrée vers la Haute-Mésopotamie. Ces enjeux stratégiques, et les événements politiques et militaires qu'ils provoquèrent, sont rapportées dans une correspondance riche et abondante qui nous enseigne également les noms de nombreuses localités disputées par ces royaumes.

La vallée du Tigre abrite un certain nombre de villes importantes parmi lesquelles certaines seront le siège de dynasties qui ont animé considérablement l'histoire politique de la Haute-Mésopotamie. La première d'entre elle fut, et nous le soulignerons largement dans notre seconde partie, la ville d'Ekallâtum. Sa localisation exacte a déjà fait l'objet de plusieurs hypothèses dont la mieux acceptée fut Tell Haykal. Nele Ziegler a toutefois démontré que ce site n'était plus un candidat acceptable et elle soutenait, sans proposer de site précis, qu'Ekallâtum devait se trouver sur la rive droite du Tigre, à une vingtaine de kilomètres en amont d'Aššur[510].

Cette dernière, localisée à Qal'at Sherqat, fut fouillée, pour ses niveaux les plus récents (néo-assyriens), par les équipes allemandes de Robert Koldewey et Walter Andrae. Nous ne savons toutefois que peu de choses de ses niveaux Bronze Moyen. D'après les informations textuelles elle fut surtout, à l'époque amorrite, le point de départ d'un important réseau commercial vers l'Anatolie. À la fin du XIXe siècle avant notre ère, le roi Samsî-Addu la conquit et l'intégra à la zone d'influence d'Ekallâtum, à sa fonction commerciale s'ajouta alors une fonction religieuse. Elle n'eut toutefois jamais d'influence politique notable.

510 - Ziegler 2002, p. 223-228.

Autre capitale néo-assyrienne, la ville de Kalhu est située à Nimrud sur la rive gauche du Tigre. Elle apparaît également à l'époque paléo-babylonienne sous plusieurs variantes dont Kamilhu et Kawalhu[511]. Son statut politique est difficile à déterminer mais l'association à cette ville du personnage d'Arriyuk confirme qu'elle demeura indépendante pendant une bonne partie du règne de Zimrî-Lîm[512].

Nous évoquerons également la ville de Ninêt qui a de bonnes chances d'être la répondante paléo-babylonienne à la Ninive néo-assyrienne[513]. Une situation sur la rive gauche du Tigre, dans les faubourgs de l'actuelle Mossoul répond assez bien à nos textes. Toutefois, comme Aššur, elle ne semble pas avoir été un centre politique important à notre époque. Nele Ziegler considérait ainsi, qu'au temps de Samsî-Addu, elle était la capitale religieuse du pays de Nurrugum dont la capitale politique était la ville éponyme[514].

Ces villes mises à part, nos sources évoquent ponctuellement d'autres toponymes, peut-être moins importants mais qu'il nous semble utile de situer pour la compréhension des événements.

Pour introduire cette étude, il est intéressant de présenter plusieurs documents essentiels pour décrire et comprendre le paysage urbain de cette région.

Il s'agit d'abord de la lettre *ARM* V 43 (= *LAPO* 17 522), écrite à l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie, nom donné par Dominique Charpin et Jean-Marie Durand à cette vaste construction politique mise en place par Samsî-Addu depuis la région d'Aššur/Ekallâtum et qui engloba, aux alentours de 1800 avant notre ère, une très grande partie de la Haute-Mésopotamie[515]. Hâṣidânum, le gouverneur nommé par ce roi à Karanâ, écrivit cette lettre à Yasmah-Addu, l'un des fils du grand roi, pour lui faire part de l'entrée des Turukkéens dans la ville d'Ašal. La lettre reprend alors les instructions qu'il envoya à Šaššarânum et Yanûh-Samar, les gouverneurs de deux districts immédiatement menacés. Il conviait ainsi Šaššarânum à rassembler les biens et les gens de son secteur dans les villes de Zanipâ et Apqum, alors que Yanûh-Samar devait faire de même dans la ville de Sadduwâtum. Nous reviendrons bien sûr sur la localisation de ces quatre villes, ce qui nous permettra de comprendre les divisions administratives dans cette partie du Royaume de Haute-Mésopotamie.

Nous pouvons également utiliser les deux itinéraires dit « paléo-babyloniens », UIOM 2134 et

511 - Pour l'identification et l'histoire de Kalhu et Ninive à l'époque des Archives Royales de Mari, voir Marti 2002a, p. 544.
512 - Ce que propose Durand 2005b ; voir également Vollemaere 2014b.
513 - Concernant l'équivalence Ninêt = Ninuwa = Ninive, voir en dernier lieu Ziegler 2004b.
514 - Ziegler 2004b, p. 20-21.
515 - Pour la paternité de cette expression, qui n'a pas de répondant historique, voir Durand 1997, p. 44. Pour la définition de celle-ci, voir Charpin et Durand 1985, p. 299, n. 32.

YBC 4499, publiés respectivement par Albrecht Goetze et William W. Hallo[516]. Ils nous livrent les étapes de plusieurs routes permettant de rallier la région de Larsa à celle de Tuttul et Emar, en passant par la Haute-Mésopotamie. Ils nous informent ainsi de l'existence de toute une série de toponymes, situés entre les régions d'Aššur et de Šubat-Enlil, dont il nous faut reprendre ici les localisations.

2.4.1.1. Ašal/Ašân/Asnâ et Purattum

Ašal, aussi écrite sous la forme Ašân ou Asnâ[517], peut être localisée assez aisément par les indices livrés dans les textes. En plus du rapport de Hâṣidânum évoqué ci-dessus, datant de l'époque où Samsî-Addu contrôlait cette région, nous retrouvons cette ville dans les comptes-rendus des événements militaires des dernières années du règne de Zimrî-Lîm.

À la fin de l'année ZL 11, Yasîm-El, un général mariote, rapportait les paroles d'Iddiyatum, chef de la garnison mariote de Karanâ, qui dressait pour le roi de Mari un bilan de la campagne d'Išme-Dagan, le roi d'Ekallâtum, dans cette partie de la région[518]. La prise d'Ašân en fut l'une des premières étapes. Son appartenance au royaume de Karanâ semble alors confirmée par l'adjonction, dans *ARMT* XXVI/2 415, d'un déterminatif « *ša numhe* » après le nom de la ville. Par ailleurs, cette même lettre la met en relation avec la localité de Purattum.

Cette dernière n'est connue à Mari que par le texte administratif M.5581 (l. 12 : *bu-ra-tim*[ki])[519], dans lequel il est entendu qu'elle faisait également partie du territoire gouverné depuis Karanâ à l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie. Une lettre des archives d'Iltani y fait enfin référence[520].

Mais l'information essentielle pour la localisation d'Ašân nous vient d'un rapport qui fut envoyé quelques mois plus tard, après qu'Išme-Dagan eut évacué la région. Une lettre d'Iddiyatum indique que celle-ci venait d'être prise par les Turukkéens lorsqu'ils eurent traversé le Tigre à hauteur de Ninêt[521]. Elle nous informe par ailleurs que cette ville se trouvait à une distance de deux double-lieux et demi de Ninêt (Ninive), soit à environ trois heures de marche.

En combinant ces informations, nous pouvons donc situer Ašân et Purattum sur la rive droite

516 - Respectivement Goetze 1953 et Hallo 1964 ; voir également Goetze 1964.
517 - Charpin *et al.* 1988, p. 297, n° 415, n. c.
518 - *ARMT* XXVI/2 418.
519 - La lettre est publiée dans Durand et Ziegler 2014 qui abandonnent la lecture Purratum pour Bûrâtum, signifiant « les puits ».
520 - Un homme originaire de cette ville envoya une lettre à Mutu-Hadqim, *OBTR* 160, qui fut retrouvée avec les archives de la reine Iltani à Qaṭṭarâ.
521 - *ARM* II 42 (= *ARMT* XXVI/2 518 ; = *LAPO* 17 599).

du Tigre, à proximité de Ninêt. Pendant la majeure partie de notre histoire, depuis la période du Royaume de Haute-Mésopotamie jusqu'à la prise en main de la région par Babylone, ces deux villes semblent avoir fait partie de la zone d'influence de Karanâ. En considérant le fait qu'Ašân et Purattum furent si souvent au centre d'événements militaires, nous devinons que détenir ces villes était intéressant sur le plan tactique pour les puissances tigrines souhaitant s'étendre vers la partie orientale du Sud-Sindjar. Il est compréhensible également que, dans *ARM* V 43 (= *LAPO* 17 522), le gouverneur de Karanâ, exprime son inquiétude concernant la présence des Turukkéens dans cette région. Il reste toutefois à déterminer où se situaient les villes qu'il mit en état d'alerte, Apqum, Sadduwâtum et Zanipâ.

2.4.1.2. Sadduwâtum (= Tell es-Sadiya)

Sadduwâtum est un toponyme connu par d'autres lettres de Mari. Nele Ziegler considère que deux villes du même nom pouvaient trouver place dans le Sud-Sindjar et dans ses alentours[522].

Une première d'entre elles serait mentionnée dans la lettre *ARMT* XXVI/2 527. Celle-ci nous explique que la ville fut livrée par Atamrum au roi de Karanâ. Il est donc tentant de la chercher entre les zones d'influence de ces deux villes. Ce serait également celle-ci qui apparaît dans les lettres des marchands paléo-assyriens comme étape après Aššur et avant Razamâ-du-Yamutbal et Qaṭṭarâ[523]. Une localisation à Tell es-Sadiya, au sud de Razamâ-du-Yamutbal, est alors vraisemblable.

Nele Ziegler la distinguait toutefois d'une seconde Sadduwâtum, évoquée dans *ARM* V 43 (= *LAPO* 17 522) comme chef-lieu du district de Yanûh-Samar, qui s'inscrirait dans un contexte plus oriental. Elle rattachait également à cette dernière les mentions dans la lettre A.4197 (inédit)[524], écrite à l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie, ainsi que dans la lettre inédite A.2132[525], dans laquelle il est dit que cette ville fut le lieu d'une rencontre entre le roi des Turukkéens et un général kurdéen nommé Saggar-abum. Elle proposait en ce sens une localisation dans la région de Mossoul.

En acceptant cette distinction, il faudrait donc localiser le district de Yanûh-Samar au sud-est

522 - Ziegler 2002, p. 260, n. 230, repris dans Charpin 2003b, p. 27.
523 - Sadduwâtum est mentionnée dans l'itinéraire paléo-assyrien *TC* 3, 163+ comme l'étape avant Razamâ-du-Yamutbal, voir Forlanini 2006, p. 152 et Goetze 1953, p. 66.
524 - Un passage de cette lettre, que nous n'avons pas repris en annexe, est transcrit et traduit dans Charpin et Ziegler 2003, p. 135, n. 484.
525 - Cf. Annexe 3.

du Sindjar et vraisemblablement assez près du Tigre pour que les Turukkéens puissent le menacer depuis Ašân.

L'autre district mit en alerte par Hâṣidânum fut celui de Šaššarânum qui comprenait comme principales localités, Apqum et Zanipâ[526]. Par chance, ces deux villes apparaissent également dans les itinéraires dont nous avons parlé ci-dessus, ce qui nous permet de les localiser avec précision.

2.4.1.3. Apqum-de-Addu (= Tell Abu-Maria)

Concernant Apqum, trois villes portent ce nom dans les archives à notre disposition, l'une est qualifiée « du Habur », l'autre « du Balih », enfin, celle qui nous intéresse ici est mentionnée sans adjonction dans les textes de Mari[527]. Dans l'itinéraire UIOM 2134, elle est toutefois associée au théonyme « de Addu », pour la distinguer de l'autre Apqum que nous devons chercher sur le Balih.

Apqum a déjà fait l'objet d'une proposition de localisation, par Ferris J. Stephens[528], sur le site de Tell Abu Maria, situé à l'est du passage entre les Djebel Sâsân et Ibrahim. Cela semble admis aujourd'hui et ne rentre pas en contradiction avec les mentions de cette ville dans les textes de Mari[529]. Elle se situerait ainsi à un carrefour d'où il était possible de rejoindre le Sud-Sindjar ou de continuer vers le nord.

2.4.1.4. Zanipâ (= Tell Zalat/Tell Meldah)

Concernant Zanipâ, la seconde ville du district de Yanûh-Samar, l'itinéraire YBC 4499 nous apporte un élément essentiel pour sa localisation en la citant comme l'étape juste avant Apqum sur un itinéraire partant d'Ekallâtum. Nous la retrouvons également comme étape entre les villes de Marratâ et Adê, dont nous discuterons ensuite, dans l'itinéraire retour de UIOM 2134.

William W. Hallo proposa de la situer sur le Tigre en se basant sur les textes néo-assyriens. Il notait toutefois que les deux étapes précédentes, Saqâ et Binanu, étaient situées non pas sur le fleuve mais plus à l'ouest. Une situation de Zanipâ sur le Tigre rendait donc l'itinéraire assez étrange puisqu'après Saqâ, l'expédition aurait obliqué vers l'est pour atteindre le fleuve avant de repartir ensuite vers l'ouest pour rejoindre Apqum.

526 - Concernant ce district, voir en dernier lieu Villard 1993, p. 97.
527 - Wäfler 2001, p. 62-63 distingue bien les trois villes, voir aussi Charpin 2003b, p. 20.
528 - Pour les renvois bibliographiques, voir Hallo 1964, p. 73, n. 17.
529 - *ARM* XIII 89 (= *LAPO* 18 869) et *ARMT* XXVI/1 175.

Il est préférable en ce sens de suivre l'avis de Francis Joannès et de Nele Ziegler, qui localisaient cette ville entre le piémont oriental de la ligne de Djebel (Najma, Jawan, Shanin, Ibrahim) et le Tigre, vraisemblablement le long du wadi Qasab[530]. Il faudrait en ce sens localiser Zanipâ à une vingtaine de kilomètres au sud d'Apqum, aux alentours de Tell Zalat ou de Tell Meldah.

Ces voyageurs, se rendant d'Ekallâtum à Apqum, n'auraient donc pas pris la route du Tigre, comme l'expédition le fit au retour, mais auraient plutôt coupé en diagonal à travers les terres.

Ainsi, les localisations reprises ici permettent de comprendre le sens du texte *ARM* V 43 (= *LAPO* 17 522). Nous avons situé le district de Yanûh-Samar, dont le chef-lieu était Sadduwâtum, au sud-est du Sindjar. Celui de Šaššarânum, incluant les villes d'Apqum et de Zanipâ se situait quant à lui plus au nord, à l'est de Karanâ. Après la traversée du Tigre par les Turukkéens, ce fut ainsi l'ensemble des accès orientaux au Sud-Sindjar, depuis Apqum jusqu'à Ekallâtum, que Hâṣidânum tenta de verrouiller.

Un certain nombre d'autres villes, peut-être dépendantes à l'époque de l'un ou l'autre de ces districts, sont à chercher dans ce même horizon géographique.

2.4.1.5. Marratâ

L'itinéraire du retour que nous décrit la tablette UIOM 2134 (l. 30-34) semble emprunter une route différente de celle que nous décrit YBC 4499. En effet, là où ce dernier donnait comme étape du sud au nord les villes de Binanu, Saqâ, Zanipâ et Apqum, UIOM 2134 énumère des étapes du nord au sud à Marratâ, Zanipâ, Adû/Adê et Kawalhu/Kalhu.

Si on en croit ces itinéraires, il faudrait donc comprendre que l'expédition préféra au retour ne pas s'arrêter à Apqum mais plutôt à Marratâ.

Nous avions distingué cette ville de Marratâ d'une homonyme située dans la région de Qaṭṭarâ (cf. ci-dessus, première partie, § 2.2.2.1.) En effet, situer cette ville à l'ouest de la chaîne de collines rendrait cet itinéraire assez étrange. Le plus simple, en l'absence d'autres informations, est de considérer que la ville évoquée dans l'itinéraire soit située à proximité d'Apqum et qu'elle servit simplement d'alternative à un arrêt dans cette ville. C'est ce qu'a proposé Wu Yuhong dans son article sur les raids turukkéens de l'époque éponymale[531]. Il se pourrait par ailleurs que ce soit cette seconde Marratâ que nous trouvons dans la lettre de Tell al-Rimah *OBTR* 139. Elle y est en effet

530 - Joannès 1996, p. 339 et Ziegler 2002, p. 235.
531 - Wu 1993, p. 116.

mise en rapport avec des montagnes, une description qui renvoie bien à la région entre le djebel et le Tigre, à proximité des dernières hauteurs du massif montagneux[532].

2.4.1.6. Adê/Adû

Après l'arrêt à Marratâ, l'expédition d'UIOM 2134 rejoignit Zanipâ, puis Adê et enfin Kawalhu. En introduction, nous avions évoqué le rapprochement qui fut fait entre cette dernière et la capitale néo-assyrienne de Kalhu, située sur le site de l'actuelle Nimrud. Il faudrait donc comprendre que ce nouvel itinéraire ne retraçait pas une route directe vers le sud, et Ekallâtum, mais qu'il se détournait en direction du Tigre pour rejoindre Kawalhu.

Selon cet itinéraire, Adê devrait donc être située entre le flanc oriental des collines et le Tigre. Les lettres de Mari nous permettent d'ailleurs d'être beaucoup plus précis.

Nous retrouvons cette ville, sous la forme Adûm, dans une lettre de Mari publiée par Wu Yuhong[533]. Dans celle-ci Tarim-Šakim, serviteur de Samsî-Addu, annonçait ainsi :

> « Laisse-le (= *un messager*) partir de nuit et en secret à Adûm et traverser le Tigre. Lorsqu'il aura traversé le Tigre, la ville où il se trouvera sera Ninêt. »[534]

L'éditeur a donc compris, à juste titre selon nous, que Adê/Adûm était le répondant de Ninêt/ Ninive sur l'autre rive du Tigre. Il en trouvait d'ailleurs confirmation dans une autre lettre de Mari dans laquelle il est dit que les Turukkéens traversèrent le Tigre pour entrer dans Adê alors que leur chef, Zaziya, se trouvait toujours de l'autre côté du fleuve, à Ninêt[535]. Il faut donc considérer qu'après être passée à Zanipâ, l'expédition de UIOM 2134 obliqua vers l'est et traversa le Tigre à Adê pour se rendre ensuite à Kawalhu par la rive gauche.

532 - Ziegler 2002, p. 266, n. 244.
533 - TH 72.2 dans Wu 1994b.
534 - TH 72.2 (Wu 1994b) : (36) *mu-ši-tam-ma na-ap-za-ra-am a-na a-di*^{l}*-i-im*^{ki} (37) *li-il-li-ik-ma* ^{d}*i-di-iq-la-at li-bi-ir* (38) *iš-tu* ^{d}*i-di-iq-la-at* (39) *i-bi-ru ù a-lum-ma ni-ne-et*^{ki}.
535 - *ARMT* XXVI/2 517.

2.4.1.7. Ṣubâtum « des-bords-du-Tigre » (= Eski Mossoul)

La ville de Ṣubâtum pose également un problème d'homonymie[536]. Nous avons déjà localisé une ville portant ce nom près de Karanâ, mais elle doit être distinguée d'une seconde située plus à l'est, de l'autre côté des collines. Dans une lettre d'Iddiyatum, la ville de Ṣubâtum est dite appartenant au royaume de Karanâ mais elle est également qualifiée : « des-bords-du-Tigre »[537]. L'auteur indiquait que cette ville venait d'être pillée mais il ignorait alors si les pilleurs étaient les Turukkéens ou les habitants de la ville de Hatnum, que nous situerons ci-dessous au nord-est du Djebel Ishkaft. Il est important également de noter que les Turukkéens, que l'auteur suspectait, avaient alors déjà franchi le Tigre et s'étaient emparés de la ville d'Ašân. C'est probablement aussi Ṣubâtum-des-bords-du-Tigre qui est mentionnée dans *FM* II 83 avec Karanâ et Mardamân, une ville qu'il faut chercher dans le Haut-Tigre.

À partir de ces éléments, cette seconde Ṣubâtum devrait donc être cherchée en amont d'Ašân, sur le Tigre, et probablement à l'est d'Apqum. Massimo Forlanini a associé à cette ville le site d'Eski Mossoul, ce qui nous paraît plausible[538].

2.4.1.8. Ṣarbat

Ṣarbat, signifiant vraisemblablement « les peupliers »[539], semble être une localité importante pendant toute la période qui nous occupe. Chronologiquement, elle est pour la première fois mentionnée à l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie. Dans une lettre à son frère, Išme-Dagan indiquait ainsi qu'il y avait déployé une force militaire, vraisemblablement de retour du front[540]. Nous sommes alors très certainement dans le contexte des campagnes sur le Tigre et à l'est de celui-ci. Ces campagnes devaient conduire, dans les années suivantes, à la capture des villes de Nurrugum, de Ninêt, d'Arrapha et de Qabrâ. Ṣarbat servait alors de base arrière pour les opérations plus lointaines, tout comme d'autres villes du Sindjar oriental notamment Qaṭṭarâ et Razamâ-du-Yamutbal, où se trouvait alors Yasmah-Addu.

Deux textes, un peu plus récents, mettent également Ṣarbat en rapport avec la ville de Hatnum et avec le personnage de Šaššarânum, que nous savons être le gouverneur d'un district comprenant

536 - Charpin 2003b, p. 28.
537 - *ARMT* XXVI/2 523 : (21) (…) *ṣú-ba-tam ša a-ah* i_7 *i-di-ig-la-at*. Voir également *ARMT* XXVI/2 522 qui évoque Ṣubâtum sans précision géographique.
538 - Forlanini 2006, p. 155. Noter toutefois que Wu Yuhong a préféré y localiser la ville ancienne de Nurrugum (Wu 1994b). Cette dernière doit toutefois être cherchée sur l'autre rive du Tigre d'après Ziegler 2004b, p. 21.
539 - Durand 1997, p. 319.
540 - *ARM* IV 46 (= *LAPO* 17 514).

Apqum et Zanipâ[541]. De cette seule documentation d'époque éponymale, nous pouvons donc déjà supposer que Ṣarbat se trouvait à l'est du Sindjar.

À l'époque de Zimrî-Lîm, la ville est évoquée à plusieurs reprises sans que son statut politique ne soit connu ni qu'il soit possible de lui donner une histoire continue. Nous ne lui connaissons pas de roi mais nous savons qu'après la première invasion d'Ešnunna, en ZL 4, elle passa entre les mains de Zaziya, le roi des Turukkéens. Depuis cette ville, le roi des Turukkéens semblait être capable de menacer la région du Sindjar et notamment le royaume de Hadnû-rabi de Qaṭṭarâ[542]. La lettre *ARMT* XXVIII 166 fut écrite par le roi de Kurdâ peu après son accession au trône, dans le courant de l'année ZL 6. Nous y voyons le roi des Turukkéens, Zaziya, inviter le nouveau roi à venir lui rendre visite à Ṣarbat. Nous ignorons combien de temps le roi des Turukkéens conserva cette ville en sa possession, celle-ci disparaissant ensuite de la documentation mariote.

À l'époque couverte par les archives d'Iltani (= archives de Tell al-Rimah), la situation est cette fois fort différente. Ṣarbat est alors incontestablement dans la zone d'influence du royaume de Karanâ, et elle semble y tenir une place importante[543]. Haqba-Hammû, le nouveau roi de Karanâ, s'y rendit à plusieurs reprises[544]. L'une des sœurs de la reine Iltani, probablement Bêlassunu, y fut installée[545]. Nous savons également que Napsuna-Addu, hypothétique frère de la reine et personnalité administrative de premier plan, y exerça des fonctions encore difficiles à définir[546].

Il faut donc, selon nous, abandonner l'idée d'une localisation de cette ville à proximité de Kurdâ[547]. Il est évident, par les forces qu'elle eut à affronter au cours de son histoire, qu'elle trouvait place plus à l'est. En ce sens, nous nous rallierons plutôt à la localisation reprise dernièrement par Jean-Marie Durand qui la situait à proximité du Tigre[548], probablement à l'est ou au nord-est d'Apqum, que nous avions elle-même située à Tell Abu Maria. Un tel positionnement justifierait d'abord que le Royaume de Haute-Mésopotamie se soit servi de cette ville comme base arrière lors des campagnes sur l'autre rive du Tigre, elle expliquerait également l'intérêt stratégique que la ville eut pour les Turukkéens, désireux de pénétrer dans la région du Sindjar, et les craintes des royaumes qui s'y trouvaient lorsqu'ils s'emparèrent de cette ville. Enfin, nous comprendrions mieux, malgré les incertitudes sur cette période, comment elle finit par être intégrée au royaume de

541 - *ARMT* XXVI/1 175 évoque une prise de présage par Šaššarânum avant qu'il ne se rende à Ṣarbat et y fasse entrer le grain. *FM* II 84, également écrite à l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie, traite quant à elle d'une histoire d'approvisionnement en viande.

542 - *FM* II 26, *ARMT* XXVIII 164 et A.654+ (inédit, cf. Annexe 3) semblent entrer dans ce contexte.

543 - Outre les références ci-dessous, cette ville est mentionnée dans *OBTR* 15, 67, 89, 91, 160 et 251.

544 - *OBTR* 77 et 78.

545 - *OBTR* 77 et 141.

546 - *OBTR* 74.

547 - Selon Charpin 2003b, p. 28. Notons également la distinction entre la ville du Sindjar et son homonyme du Yahrurum, que n'avait pas faite Wäfler 2001.

548 - Durand 1998a, p. 109.

Haqba-Hammû.

2.4.2. Au nord du Sindjar

Toute la zone située au nord du Sindjar jusqu'à la ligne formée d'ouest en est par les wadi er-Radd, Rumeilan et Murr est une zone qui a suscité l'intérêt des puissances du Sud-Sindjar pour des raisons géopolitiques que nous exposerons et étudierons dans les deux chapitres suivants. C'est pour comprendre cet expansionnisme hors du Sindjar qu'il nous a semblé utile de faire le point sur sa géographie historique et politique. Posons tout de suite les limites de cette étude, il ne s'agit pas de s'intéresser ici aux grandes entités du Triangle du Habur, Šubat-Enlil, Ilân-ṣurâ ou Nagar, dont nous ne dirons que quelques mots en introduction. Il s'agit surtout de s'intéresser aux localités que ces puissances régionales se sont disputées pour étendre leur influence. Cette liste n'a pas la prétention d'être exhaustive, le choix ayant été limité à celles qui nous paraissaient le plus à même d'orienter le propos général.

Au nord du Djebel Ishkaft, dans la région du wadi Murr, nous trouvons d'abord le pays du Yussan, dominé par Razamâ-du-Yussan. Nous discuterons ici de la localisation de cette capitale et d'un certain nombre de villes qui semblent être situées dans son voisinage. Nous prolongerons par ailleurs notre champ de recherche jusqu'aux rives du Tigre en aval de Mardamân (= Tell Abû Zahir).

Une partie de cette région, nous l'avons dit plus haut, a fait l'objet d'une importante prospection visant à placer le site de Tell al-Hawa dans son contexte géographique. Parmi les nombreux sites visités, plusieurs ont été considérés comme abritant potentiellement une cité de la première moitié du IIe millénaire[549], en premier lieu Tell al-Hawa et un certain nombre de sites moins importants que les chercheurs ont considérés comme étant dépendants de celui-ci. Plus à l'ouest, entre le wadi Murr et le wadi Rumeilan, se trouve le site de Tell Hamoukar qui est lui-même déserté à cette époque mais dont les alentours abritent tout de même plusieurs sites portant des traces d'une occupation paléo-babylonienne. Les rivages du Tigre ont également été prospectés avant la construction du barrage d'Eski Mossoul, là encore plusieurs sites semblent avoir atteint une taille conséquente et avoir une diversité de fonction suffisante pour être considérés comme des villes[550]. Il s'agira de voir si les toponymes mentionnés dans les textes peuvent répondre aux observations de terrains.

En se dirigeant encore vers l'ouest, on entre dans le pays d'Apum dont la capitale est

549 - Wilkinson et Tucker 1995 ; voir également Battini 2011, notamment p. 132, Tab. C.
550 - Battini 2011, p. 118-121 et Tab. L.

Šehnâ/Šubat-Enlil[551]. La localisation de cette ville à Tell Leilan a déjà été déterminée par Dominique Charpin au regard des archives de Mari et des fragments de tablettes et de scellements retrouvés lors des premières campagnes de fouilles du site[552]. Depuis, cette proposition a été largement par le contenu des textes retrouvées lors des campagnes de 1987 et 1989[553]. Nous ne nous intéresserons ici qu'à la frange sud du pays d'Apum, dont la limite fut vraisemblablement le cours du wadi Rumeilan.

Enfin, en descendant le wadi er-Radd, on entre dans la région plus complexe de l'Ida-Maraṣ abritant plusieurs localités importantes telles que Kahat (Tell Barri), Nagar (Tell Brak) et Ilân-ṣurâ (Tell Farfara ?). Là encore, nous ne reprendrons pas le débat sur la localisation de ces différentes capitales, celles-ci étant aujourd'hui presque certaines et bien acceptées[554]. Certaines villes mineures situées ou supposées être situées entre ce wadi et le Djebel Sindjar méritent toutefois quelques mots.

2.4.2.1. Razamâ-du-Yussan (= Tell al-Hawa) et Azuhinnum

Razamâ, capitale du Yussan, est à la lumière de nos archives l'une des villes les plus importantes de Haute-Mésopotamie à l'époque du règne de Zimrî-Lîm de Mari. Ce dernier, alors qu'il cherchait à resserrer son influence sur la Haute-Mésopotamie, entre ZL 5 et ZL 9, s'appuya sur son roi, Šarraya, pour relayer son autorité sur les rois moins puissants. En ZL 4, Ešnunna s'en assura également le contrôle avant de pousser son offensive dans le bassin du Habur. C'est également l'une des premières villes que l'Élam chercha à contrôler lorsque l'empereur lança ses troupes vers le nord de la Mésopotamie en ZL 10. C'est enfin l'une des puissances majeures à l'époque de la correspondance de Tell Leilan, vers 1750, au même titre que Šehnâ, Andarig et Kurdâ.

Une localisation de cette ville dans la partie orientale de la Haute-Mésopotamie et sur la rive droite du Tigre semble assurée. Le texte *TC* 3, 163+[555], décrivant l'un des itinéraires empruntés par les marchands assyriens pour se rendre en Anatolie, marquait comme étape les villes de Razamâ, Abidiban, Qaṭṭarâ, Razamâ, Taraqum[556] et Apum. La première Razamâ est, sans aucune doute, la Razamâ-du-Yamutbal des archives de Mari, la seconde désignerait alors très certainement Razamâ-du-Yussan. Il faut donc chercher très logiquement la seconde Razamâ au nord de Qaṭṭarâ,

551 - Pour les prospections archéologiques dans cette zone, voir Meijer 1986 et Ristvet 2005, p. 35-36.
552 - Charpin 1987a.
553 - Pour l'édition de ces textes, voir Eidem 2011.
554 - Charpin et Ziegler 2003, p. 274 pour les renvois à la bibliographie relative à ces différentes propositions.
555 - Pour les références antérieures et un commentaire de ce texte, voir Forlanini 2006, p. 152.

et sur la route allant vers le pays d'Apum. Par ailleurs, selon les archives de Mari et de Tell Leilan, ce royaume entretint des rapports constants et étroits non seulement avec le pays d'Apum et les royaumes du Sindjar, mais également avec des localités proches du Tigre[557]. Razamâ-du-Yussan doit donc être cherchée au nord ou au nord-est du Sindjar.

Si Razamâ-du-Yussan fut probablement le royaume le plus important entre le bassin du Habur et le Tigre à l'époque des archives de Mari, la ville d'Azuhinnum doit certainement être cherchée dans le même horizon géographique.

Pour revenir en quelques mots sur l'histoire de cette dernière, les lettres de Mari nous apprennent que Šadum-šarri en fut le roi pendant une grande partie du règne de Zimrî-Lîm et au moins jusqu'au mois ix/ZL 11. Elle semble toutefois avoir été, pendant une grande partie de cette période, sous l'influence de Razamâ-du-Yussan. D'après *ARM* II 78 (= *LAPO* 18 979) et *ARMT* XXVII 127, un général de cette ville accompagna Šarraya et d'autres vassaux de Razamâ-du-Yussan à Mari. Nous voyons également leurs rois combattre et être défaits côte à côte par les armées d'Ešnunna en ZL 4[558]. Pendant une courte période, après la prise de Razamâ-du-Yussan par Atamrum d'Andarig[559], elle retrouva son autonomie et chercha à se placer sous la protection de Zimrî-Lîm, non sans être dans un même temps ballotée d'alliance en alliance avec les régimes voisins[560]. Azuhinnum était donc une ville importante, disposant de sa propre autorité politique, mais, comme beaucoup de principautés de Haute-Mésopotamie, elle resta longtemps dans l'ombre d'un royaume voisin plus puissant, en l'occurrence Razamâ-du-Yussan[561]. Un texte des archives de Leilan, donc de vingt ans postérieur aux archives de Mari, démontre d'ailleurs qu'elle retourna ensuite dans l'orbite de Razamâ-du-Yussan[562].

Plusieurs indices ont d'ores et déjà été relevés pour permettre de situer Azuhinnum par rapport à d'autres toponymes. D'après la lettre *ARMT* XXVI/1 127, Azuhinnum est distante d'une journée ou d'une journée et demi de Tâdum. Cette dernière est une ville dépendante du royaume d'Ilân-ṣurâ et est probablement située sur le wadi Djagh-djagh. Cela n'interdit donc pas une localisation d'Azuhinnum sur le wadi Rumeilan ou sur le wadi Murr. Maurice Birot a proposé de la situer au sud

556 - Comme l'indique M. Forlanini (Forlanini 2006, p. 152), Taraqum apparaît dans le texte *OBTR* 246 sous la forme Daragum (l. 30 : *da-ra-gi-im*^{ki}). Il considérait toutefois qu'il devait s'agir d'une homonyme de la ville évoquée dans *TC* 3, 163+. Il indiquait également que ce toponyme n'apparaissait pas dans les archives de Tell Leilan, malgré la proximité entre Šehnâ et Taragum que l'itinéraire semble suggérer. Cela est encore vrai après la parution du corpus dans Eidem 2011.

557 - Durant le règne de Šarraya, Razamâ-du-Yussan entretenait également des relations avec des villes comme Mardamân, Burullum ou Haburâtum, situées dans le Haut-Tigre.

558 - *ARM* XIV 106 (= *LAPO* 16 374).

559 - Cf. ci-dessous, deuxième partie, § 7.1.2.3. et 7.1.2.4.

560 - Respectivement et chronologiquement *ARM* XIV 108 (= *LAPO* 16 272) (milieu ZL 11), *ARMT* XXVI/2 437 (fin ZL 12) et *OBTR* 145 (archives d'Iltani).

561 - Elle est également mise en relation dans diverses lettres avec Ašihum, Alilânum, Tupham, Ṣubât-Eštar ou encore Mardamân, également dans l'orbite de Razamâ-du-Yussan.

562 - *PIHANS* 117 18.

de Razamâ-du-Yussan car, d'après les comptes-rendus du voyage de Šarraya à Mari en ZL 6, le général d'Azuhinnum semble se joindre à l'expédition alors que celle-ci a déjà quitté le Yussan pour Mari[563]. Toutefois cela indique surtout que le général d'Azuhinnum ne devait pas forcément passer par Razamâ-du-Yussan pour se rendre à Mari et n'interdit pas une localisation d'Azuhinnum au nord de celle-ci. Nous pouvons enfin tenir compte du voyage que fit Šadum-šarri à la fin de l'année ZL 11. Pour se rendre à Mari, il passait d'abord par Šuhpad puis Andarig avant de rejoindre la capitale de Zimrî-Lîm par le Habur[564].

Les deux villes dont nous venons de discuter la localisation doivent donc être cherchées dans un même voisinage et dans l'espace compris entre le bassin du Habur et la rive droite du Tigre. À ce titre, la région du wadi Murr, où furent identifiés plusieurs sites importants du IIème millénaire, semble être un lieu favorable pour les accueillir.

La région du wadi Murr est parsemée de tells parmi lesquels le site de Tell al-Hawa se détache particulièrement, par sa superficie, 80 hectares, et sa hauteur, plus de 30 mètres au-dessus de la plaine. D'après les archéologues, les caractéristiques de ce site à l'époque amorrite ; il devait encore être occupé sur 66 hectares ; en font l'une des capitales dominant cette sous-région et le grand nombre de petites villes-satellites qui s'égrainent dans les campagnes alentours[565]. Warwick Ball résuma les différentes propositions d'identification qui furent faites après les fouilles.

Ce fut d'abord William W. Hallo qui proposa, dans son édition de l'itinéraire YBC 4499, de l'identifier à Kiškiš, citée dans ce texte comme l'étape au nord d'Apqum[566]. Warwick Ball indiquait toutefois que les dimensions du site et l'ampleur des traces d'occupation nécessitent de mettre Tell al-Hawa en équation avec une ville importante et donc probablement bien documentée par nos sources. Or Kiškiš n'est quasiment pas mentionnée dans les textes paléo-babyloniens. Parmi les documents paléo-babyloniens retrouvés à Tell al-Hawa un seul nous livre des toponymes, HW 236. Les deux villes mentionnées dans ce texte administratif sont Hatnum et Šuruzum[567]. Bien que les deux soient manifestement situées dans le même horizon géographique, elles ne sont ni l'une ni l'autre de bonnes candidates pour Tell al-Hawa, en premier lieu parce que, en reprenant l'argument de Warwick Ball, elles ne semblent pas être des villes très importantes au début du IIe millénaire.

Plusieurs documents d'époque néo-assyrienne furent également retrouvés sur le site, poussant les archéologues à y identifier une ancienne capitale provinciale assyrienne. Julian E. Reade

563 - Birot 1993, p. 213, n°127, n. a.
564 - Charpin *et al.* 1988, p. 328. Le passage à Šuhpad ne nous semble pas absolument certain, la partie concernée de la lettre *ARMT* XXVI/2 432 est endommagée. Nous comprenons surtout que Mannum-balu-Ištar, gouverneur de Šuhpad, devait aider au transport des cadeaux vers Mari et pas forcément accueillir Šadum-šarri lui-même.
565 - Wilkinson et Tucker 1995, p. 81.
566 - Hallo 1964, p. 73, n. 20.
567 - Voir George 1990, p. 42.

proposa d'y voir l'ancienne capitale de la province de Katmuhu, Tille. Quoi qu'il en soit, il est difficile d'y voir la Tillâ d'époque amorrite, celle-ci étant située plus à l'ouest dans le voisinage de Kahat, sur la route de Šubat-Enlil à Saggarâtum[568].

Nous pouvons enfin mentionner les propositions d'identification de Jason Ur, qui fouilla en 1999 le site voisin de Tell Hamoukar. À ce titre, c'est la ville d'Azuhinnum qu'il proposait de chercher dans cette région en s'appuyant sur un texte d'époque akkadienne. Il hésitait toutefois entre une localisation à Tell al-Hawa ou à Tell Hamoukar. Il notait cependant que Tell Hamoukar était manifestement déserté au début du IIe millénaire et ne pouvait donc accueillir Azuhinnum, il en concluait donc que le meilleur candidat pour situer cette ville est le site de Tell al-Hawa[569]. Il fut suivi en ce sens par Massimo Forlanini. Celui-ci ajoutait que Razamâ-du-Yussan pourrait alors être cherchée plus au nord et proposait le site de Tell Rumeilan[570]. Cette localisation nous paraît toutefois trop septentrionale. La distance entre Tell al-Rimah et Tell Rumeilan est de près de 80 km, alors qu'une seule étape séparait Razamâ-du-Yussan de Qaṭṭarâ, d'après le texte paléo-assyrien TC 3, 163+.

Ainsi si les textes nous désignent clairement la région du wadi Murr comme le lieu où il faudrait rechercher les villes de Razamâ-du-Yussan et d'Azuhinnum, les données archéologiques provenant du site de Tell al-Hawa ne permettent pas de proposer ici une localisation définitive ni pour l'une ni pour l'autre.

En suivant l'équation « site important = ville importante », nous serions tentés d'identifier Tell al-Hawa comme l'ancienne Razamâ-du-Yussan. C'est manifestement ce même argument qui a conduit Francis Joannès à cette identification[571]. Si celle-ci se confirme, il faudrait alors chercher Azuhinnum sur l'un des nombreux sites secondaires que la région de Tell al-Hawa abrite, ou éventuellement un peu plus au nord.

2.4.2.2. Hamadânum-du-Numhâ (= Tell Haruna/Tell Huqna) et Admum (= Tell 'Uwaynat)

Nous avons évoqué ci-dessus l'idée qu'il pouvait exister deux villes de Hamadânum. La première doit être cherchée entre Karanâ et Allahad (cf. ci-dessus, première partie, § 2.2.2.3.). Mais les textes semblent en distinguer une seconde, qualifiée par un nom de roi, Yanṣib-Addu, et un nom

568 - Voir l'itinéraire de Samsî-Addu dans *ARM* I 26+ (= *LAPO* 16 23). J-M. Durand la situe à partir de ce texte sur une ligne droite allant de Šubat-Enlil à l'extrémité occidentale du Sindjar (Durand 1997, p. 114, n° 23, n. a.).

569 - Voir sa démonstration dans Ur 2002, p. 71.

570 - Forlanini 2006, p. 153.

571 - Joannès 1990, p. 45. L'auteur semble indiquer que cette identification a un caractère hypothétique, elle fut reprise avec les mêmes réserves dans plusieurs études (Charpin 2003b, p. 27 ; Charpin et Ziegler 2003, p. 22 ; Vidal 2009a, p. 368).

de pays, le Numhâ, dans la lettre *ARMT* XXVI/2 419. Il nous a paru étonnant qu'Išme-Dagan, précédemment en campagne au nord du massif, puisse s'être replié en plein centre de notre région où les troupes d'Andarig ou de Karanâ pouvaient facilement lui tendre une embuscade ou lui couper la route. Il aurait, selon nous, effectué ce repli par le même chemin qu'il avait emprunté pour arriver jusque là, par la région entre le Sindjar et le Tigre[572]. Pour situer cette ville, il faut certainement chercher qui était ce Yanṣib-Addu. Dans un premier groupe de textes, nous retrouvons un homme portant ce nom lié à l'histoire de Kurdâ[573], et par là du Numhâ, mais il est également mentionné dans une autre lettre, datant de l'époque éponymale, dans laquelle il est décrit comme exerçant des responsabilités pour le Royaume de Haute-Mésopotamie dans le région d'Admum[574].

Cette ville d'Admum est mentionnée lors des campagnes d'Išme-Dagan dans le nord[575], le roi d'Ekallâtum assiégea effectivement cette ville peu après s'être emparé d'Ašân et de Purattum, provoquant en même temps l'inquiétude du roi de Karanâ. Admum, comme Hamadânum, doivent donc être situées dans un même voisinage. Au regard de ces éléments, ces deux villes pourraient être cherchées toutes deux au nord d'Apqum, dans la dépression séparant le Djebel Ishkaft du Tigre. C'est effectivement par cette région, qu'Išme-Dagan aurait accédé au nord du Sindjar, et par là également qu'il se serait ensuite replié. En considérant la lettre de l'époque éponymale, Yanṣib-Addu serait dès lors un responsable administratif, probablement issu d'une dynastie locale, qui avait autorité au nord du district de Šaššarânum[576] et jusqu'à la région du wadi Murr.

Concernant Hamadânum, nous pouvons enfin nous demander si les références faites à ce nom dans les archives de Tell al-Rimah, dans des listes de personnes rattachées au palais de Karanâ, ne concerneraient pas cette ville, celle du Numhâ, plutôt que celle du Yamutbal[577].

Massimo Forlanini a proposé d'associer Admum avec le site de Tell 'Uwaynat[578], sur le wadi Murr en aval de Tell al-Hawa. Il le justifiait par sa lecture de l'itinéraire décrit dans la liste de frais *VAT* 9260 (= *VS* 26, 148), dans laquelle Admum est citée comme étape avant Mardamân, ville qu'il faut situer dans le Haut-Tigre. Cela ne nous semble pas contredire les textes de Mari évoqués ci-dessus, ni remettre en cause la localisation de Hamadânum, qu'il faudrait alors chercher au sud d'Admum, dans la région de Tell Haruna et Tell Huqna.

572 - Cf. ci-dessous, deuxième partie, § 8.1.3.
573 - Voir les lettres *ARM* XIV 107 (= *LAPO* 16 363), *ARMT* XXIV 82, *ARMT* XXVI/1 6, *ARMT* XXVI/2 463 et *ARMT* XXVII 130, toutes datant des deux premières années de Zimrî-Lîm. Il faut en revanche tenir compte de l'existence d'un homonyme probable comme auteur de la lettre *ARMT* XXVI/2 451 (= *FM* VI 19).
574 - *ARMT* XXVI/2 443.
575 - *ARMT* XXVI/2 416, l. 3-4.
576 - D'après la lettre A.3281 (inédite, cf. Annexe 3), Admum marquerait la limite nord du district de Šaššarânum.
577 - *OBTR* 246, l. 27 ; et *OBTR* 247, l. 9'.
578 - Forlanini 2006, p. 154, n. 31.

2.4.2.3. Raṣûm

D'autres villes ont subi à leur tour les conséquences politiques et militaires de cette campagne, durant laquelle Išme-Dagan s'empara des rives du Tigre jusque Hamadânum et Admum[579]. Il n'est pas lieu ici de se demander pourquoi le roi d'Ekallâtum s'aventura autant au nord, mais il est évident, nous en reparlerons plus loin, que cela lui permettait de faire la jonction avec son allié dans la région : Hammu-rabi, le roi de Kurdâ. Le lieu de leur rencontre est connu, il s'agit de la ville de Raṣûm, une information apportée par Yasîm-El[580], un général de Mari et, un peu plus tard, par le représentant de Mari à Karanâ, Iddiyatum[581]. Nous ne pouvons la confondre dans un tel contexte avec la ville du même nom que nous localiserons, ci-dessous, à l'ouest du Yamutbal.

Nous retrouvons une référence à cette ville dans la lettre *ARMT* XXVI/2 342, dans laquelle Yamṣûm indiquait à Zimrî-Lîm que des hommes d'Ekallâtum, originaires du Numhâ, pillaient tout le pays depuis Raṣûm jusqu'à Hatnum-des-bords-du-Tigre. Il semble probable, du fait de la mise en relation de ces deux toponymes, qu'il faille situer Raṣûm non loin de Hatnum.

2.4.2.4. Hatnum/Hatnâ (= Tell Silâl ou Tell Jaysârî)

Hatnum est, pour sa part, une ville très diversement relatée. Nous trouvons des références à celle-ci dans des documents de Tell al-Rimah (= Qaṭṭarâ), de Tell al-Hawa (= Razamâ-du-Yamutbal) et de Mari, ce qui permet déjà de la situer dans la partie nord ou plus exactement, par la mention du fleuve Tigre dans son nom, au nord-est de notre champ d'étude. Elle est une première fois évoquée dans la lettre de Mari *FM* II 84, datant de l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie. Celle-ci la met en relation avec Ṣarbat et Šaššarânum, le gouverneur d'Apqum à l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie. Dans la première partie du règne de Zimrî-Lîm, elle semble avoir été dépendante du royaume de Razamâ-du-Yussan : *ARMT* XXVI/1 128 nous indique ainsi que les rois de Razamâ-du-Yussan et d'Andarig se replièrent dans la ville de Hatnâ après avoir pillé Mardamân..

Mais ses apparitions multiples dans les textes de Mari sont surtout le fait du lourd tribut qu'elle paya durant cette guerre de la fin ZL 11. Elle semble alors être dépendante du royaume de Karanâ, qui la conquit probablement au sortir de la guerre contre l'Élam en profitant de l'affaiblissement de Razamâ-du-Yussan. Les combats des années ZL 11 et ZL 12 provoquèrent le

579 - Cf. ci-dessous, deuxième partie, § 8.1.3.
580 - *ARMT* XXVI/2 417.
581 - *ARMT* XXVI/2 511.

ralliement de plusieurs villes de cette région au camp de Kurdâ et d'Ekallâtum. Nous apprenons dans une lettre de Haqba-Hammû, l'un des personnages les plus importants du royaume de Karanâ, que Hatnâ fut de celles-là[582]. La réaction de Karanâ fut brutale et cette ville retomba certainement assez rapidement dans son giron. Notons immédiatement que dans les témoignages relatifs à cette contre-attaque, d'autres noms de villes, Mardamân et Šurnat, sont encore évoqués, nous y reviendrons[583]. Enfin, Hatnâ fut pillée quelques mois plus tard par Išme-Dagan comme l'évoque la lettre de Yamṣûm citée ci-dessus[584].

Hatnum est également mentionnée dans plusieurs corpus issus de cette région. Nous la retrouvons ainsi dans un texte administratif de Tell al-Hawa, dans lequel elle, ainsi que Šuruzum, reçut ou livra du blé[585]. Un document de Tell al-Rimah atteste également de rapports entre cette ville avec le royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ[586].

Hatnum se trouve donc au cœur d'un réseau de villes couvrant les parties septentrionale et orientale de la région du Sindjar. Mardamân, Ṣarbat et Širwun sont toutes des villes qu'il faut chercher sur le Tigre alors que Šurnat doit être cherchée dans les terres, sur le wadi Rumeilan.

En tenant compte du contexte géopolitique de ZL 11, Hatnum comme Raṣûm doivent donc être cherchées plus à l'est, dans une zone qui mettrait en contact les royaumes du Haut-Tigre avec ceux du Sindjar. Massimo Forlanini, arrivant au même conclusion, proposait les localisations suivantes : Mardamân serait associée à Tell Abû Zahir et Hatnum à Tell Silâl ou Tell Jaysârî. Il ajoutait enfin que Ṣubâtum pourrait être identifiée au site d'Eski Mossoul[587]. Bien que nous ne puissions en être absolument certain, ces propositions nous paraissent vraisemblables. Nous ajouterons que Raṣûm pourrait, en partant de ces postulats, être cherchée entre Ṣubâtum et Hatnum.

2.4.2.5. Urzikka et Zurrâ

Après la rencontre de Raṣûm, à la fin de l'année ZL 11, il est encore fait écho de campagnes dans cette même région par les rois de Kurdâ et d'Ekallâtum. Ce dernier partit certainement de Raṣûm pour s'emparer d'abord d'Urzikka[588]. Il y installa son camp avant de mener des opérations de

582 - *ARM* II 50 (= *LAPO* 17 601).
583 - *ARMT* XXVI/2 511 et 512.
584 - *ARMT* XXVI/2 342.
585 - IM 113547 = HW 236 (George 1990, p. 42).
586 - *OBTR* 202.
587 - Forlanini 2006, p. 155.
588 - C'est peut-être ce toponyme qu'il faut lire à la ligne 1' de la lettre *ARMT* XXVI/2 415.

pillage dans la région[589]. Il semble qu'il put tenir cette ville jusqu'au mois iii de l'année ZL 12, mois durant lequel il fut forcé, après l'arrivée d'un corps expéditionnaire mariote, de se replier dans son pays en faisant une première halte à Hamadânum-du-Numhâ[590].

Zurrâ est l'une des villes qui fut pillée durant cette campagne, elle est mentionnée à diverses époques de notre histoire. Dès le milieu du règne de Zimrî-Lîm, elle est l'objet d'un conflit entre les rois de Kurdâ et d'Andarig[591]. Elle fut ensuite, vers ZL 11 et ZL 12, le siège d'une dynastie dont nous ne connaissons qu'un roi[592].

Le seul indice véritable concernant Zurrâ nous est livré par un texte administratif dans lequel nous apprenons que Zimrî-Lîm fut présent dans cette ville trois jours après être passé à Ilân-ṣurâ, lors de sa campagne contre Išme-Dagan au mois iii/ZL 12[593]. Une situation dans la région du wadi Murr, distante d'une centaine de kilomètres, paraît donc vraisemblable. Le site de Tell el-Šawr a été proposé par Massimo Forlanini pour accueillir Zurrâ[594]. En plus d'un rapprochement philologique, cette situation au débouché nord du passage entre Djebel Sindjar et Djebel Ishkaft paraît séduisante et répond correctement aux autres occurrences de cette ville.

En effet, selon les textes de Leilan, c'est là que se cacha un chef de bande yamutbaléen pour organiser des rapts dans le Yamutbal[595], et c'est encore dans cette ville que furent revendus des hommes capturés dans la région de Kahat (= Tell Barri) à cette même époque[596]. Une situation au nord du Sindjar, mais en lien toutefois avec le Sud-Sindjar semble donc entendue. Si la localisation à Tell el-Šawr est exacte, cette ville devait avoir une valeur stratégique importante puisqu'elle se situait au débouché nord du col de Chillouh. Cette importance nous en trouvons justement le reflet dans nos textes. Ainsi, au début de sa campagne à la fin de l'année ZL 11, Išme-Dagan eut tout intérêt à la contrôler car elle lui permettait de faire sa jonction avec le roi de Kurdâ. En ce sens, nous comprenons également l'importance de cette ville pour Zimrî-Lîm, lorsqu'il contre-attaqua. En la contrôlant, il coupait Kurdâ du soutien d'Išme-Dagan et pouvait intervenir à la fois dans le Sud-Sindjar contre Kurdâ et sur le wadi Murr contre les armées d'Ekallâtum.

Si Zurrâ semble être le point le plus à l'ouest que le roi d'Ekallâtum parvint à atteindre lors de sa campagne du début de l'année ZL 11, il faut comprendre qu'Urzikka doit être cherchée un peu

589 - *ARMT* XXVI/2 418.
590 - *ARMT* XXVI/2 419.
591 - *ARM* XIV 109 (= *LAPO* 16 353), on notera que quelques années plus tôt, la ville fait clairement partie de la zone d'influence de Kurdâ. Cf. *FM* II 118.
592 - Zimriya est cité dans *ARM* XXI 348 (= *ARMT* XXX, p. 400), daté du mois iv/ZL 12, comme « roi de Zurrâ », et également dans la lettre *ARM* VI 33 (= *LAPO* 16 340) datée du 16/xii/ZL 13. C'est probablement lui aussi qui apparaît dans *ARMT* XXVI/2 431.
593 - M.6385 (inédit, non reprise en annexe), cette information provient de Charpin et Ziegler 2003, p. 234, n. 600.
594 - Forlanini 2006, p. 154, n. 30.
595 - *PIHANS* 117 42.
596 - Cette affaire est rapportée dans deux autres textes de Leilan, *PIHANS* 117 64 et 67, qui semblent montrer qu'il n'existait pas d'autorité de la part des grands royaumes régionaux sur cette ville.

plus à l'est, entre celle-ci et Hamadânum-du-Numhâ, première ville qu'Išme-Dagan atteint lors de son repli, d'après *ARMT* XXVI/2 419. Elle serait donc quelque part entre le versant nord du Djebel Ishkaft et le wadi Murr.

2.4.2.6. Ašihum et Tillâ

Nous avions évoqué ci-dessus certains problèmes que l'on pouvait rencontrer en raison de l'homonymie de certaines villes, parfois proches les unes des autres. Ce problème nous le rencontrons lorsqu'il s'agit de s'intéresser à la ville d'Ašihum. Notons avant tout qu'il existait au moins deux villes portant ce nom, l'une que nous pensons trouver à proximité du Sindjar, l'autre dans la partie occidentale du Triangle du Habur, intégrée à l'ensemble territorial appelé Zalmaqum[597]. L'homme mentionné dans la lettre inédite A.1977, fuyant Ašihum vers Karkemiš, était probablement originaire de cette dernière[598].

L'existence d'une autre ville du même nom dans la partie orientale du Sindjar est appuyée par un autre texte datant de l'époque éponymale[599]. Dans celui-ci, Samsî-Addu annonçait à son fils les étapes qui devaient le conduire de Šubat-Enlil à Saggarâtum. Ašihum y figure comme la seconde étape, après une première halte à Tillâ, et avant une troisième à Iyâtu.

Malheureusement, les localisations de ces deux dernières villes ne sont pas encore connues. Les commentaires de Jean-Marie Durand, en marge du texte *ARM* I 26 (= *LAPO* 16 23), plaçaient Tillâ au nord de la passe de Kasapâ, et Ašihum au sud de celle-ci. Il est évident que Samsî-Addu empruntait une route inhabituelle qui lui permettait de couper à travers la plaine au nord-ouest des derniers contreforts du Sindjar, plutôt que de suivre simplement le cours du Habur. Tillâ, par le fait qu'elle soit mentionnée lors de l'épisode de l'« embuscade de Pardu »[600], nous semble devoir être située plus au nord, en relation avec Kahat, vraisemblablement sur la wadi er-Radd. Elle est d'ailleurs mentionnée comme l'une des villes prises lors de la contre-attaque des alliés de Zimrî-Lîm[601], tout comme l'avait été quelques temps plus tôt la ville de Šuhpad, que nous devons aussi chercher dans cette région.

Ašihum ne doit donc pas nécessairement être cherchée au sud de la montagne mais peut tout aussi bien trouver sa place juste au nord de la « passe de Kasapâ ». Samsî-Addu aurait pu s'y arrêter

597 - Charpin 2003b, p. 20.
598 - Cet inédit n'a pas été repris en annexe, voir Durand 1997, p. 472, n° 301 (= *ARM* I 16), n. a.
599 - *ARM* I 26 (= *LAPO* 16 23).
600 - Voir Charpin 1990a, p. 81-82, et Guichard 1994 concernant les textes *ARMT* XXVI/2 357 et *FM* II 127 reprenant les mêmes événements ; cf. ci-dessous, deuxième partie, § 6.1.
601 - Dès la fin de l'année ZL 11, elle est la cible de Karanâ et Andarig (*ARMT* XXVIII 81) mais elle ne sera prise que quelques mois plus tard (*ARMT* XXVI/2 419 et *ARMT* XXVIII 175).

avant d'emprunter le passage entre les deux montagnes ou avant de contourner le Sindjar par l'ouest.

Toutefois, il faut noter que plusieurs éléments nous poussent à distinguer dans l'ensemble de notre documentation, deux villes d'Ašihum à proximité du Sindjar[602].

En effet, deux lettres parallèles relatent un voyage, au mois ix/ZL 7, d'un certain Hazip-Ulme, dit « roi d'Ašihum », un personnage directement dépendant au roi de Razamâ-du-Yussan, Šarraya[603]. Il est le seul roi d'Ašihum connu, et aucun autre n'est évoqué avant ou après celui-ci à ma connaissance. Si on considère que cette Ašihum est celle que traversa Samsî-Addu quelques années plus tôt, la zone d'influence de Razamâ-du-Yussan aurait eu des proportions inédites dont nous ne trouvons écho dans aucun autre texte de Mari. Les trois autres villes inféodées à Razamâ-du-Yussan au même titre qu'Ašihum, Ṣubât-Eštar, Alilânum et Azuhinnum, ne couvrent d'ailleurs pas un espace aussi vaste mais sont toutes concentrées au nord-est du Sindjar, entre le Triangle du Habur et le Tigre, à plus d'une centaine de kilomètres de la position proposée ci-dessus pour Ašihum. Il nous semble donc tentant de considérer que deux villes d'Ašihum peuvent trouver leur place au nord du Sindjar, l'une au nord-ouest, celle que traversa Samsî-Addu, et l'autre au nord-est, celle qui fut dépendante de Razamâ-du-Yussan[604].

En ce sens, la ville qui fut disputée entre Andarig et Kurdâ en ZL 11 et 12, tel que cela nous est rapporté par *ARMT* XXVI/2 405, doit également être celle au nord-est du Sindjar car elle est mise en lien au cours de ces campagnes avec Adallaya et Šuhpad que nous situerons également dans cette même région[605].

Si c'est bien le cas, nous pouvons proposer la trame événementielle suivante pour cette seconde Ašihum : la ville, gouvernée par Hazip-Ulme, aurait été sous influence de Razamâ-du-Yussan durant une grande partie du règne de Zimrî-Lîm. En ZL 10, après la campagne d'Atamrum contre Razamâ-du-Yussan, elle aurait été rattachée au territoire d'Andarig. Au sortir de la guerre contre l'Élam, au milieu de l'année ZL 11, le royaume de Kurdâ contesta à Andarig sa zone d'influence au nord du Sindjar et s'empara à ce titre d'Ašihum. Durant cette année et l'année suivante, la ville changea à plusieurs reprises de main au profit de l'un ou l'autre des belligérants[606].

602 - Cette possibilité d'avoir deux villes avaient déjà été proposée dans Heimpel 2003, p. 117, il situait également la seconde Ašihum au nord-est du Sindjar.

603 - *ARM* II 78 (= *LAPO* 18 979) et *ARMT* XXVII 72-bis.

604 - La ville d'Ašihum, mentionnée dans l'inédit A.1344 (cf. Annexe 3), nous semble devoir également être située au nord-est du Sindjar. La lettre nous indique qu'elle fut pillée par le contingent babylonien, soutenu par les rois de Kurdâ et Karanâ, au sortir de la guerre contre Ešnunna en ZL 5. C'est en effet vers cette zone, vers Zabâlum et Hurâṣum, que les alliés de Zimrî-Lîm se tournèrent pour faire du butin. Toutefois, cette proposition n'est pas définitive, nous pouvons aussi considérer que la ville ici évoquée est celle du nord-ouest et que ce fut précisément à ce moment qu'elle passa du contrôle d'Andarig à celui de Kurdâ.

605 - La mention de Kasapâ dans la lettre *ARMT* XXVI/2 422 ne signifie pas forcément qu'Ašihum était proche de cette ville. La lettre laisse entendre d'ailleurs qu'elle devait être proche de Šurnat, également située au nord-est du Sindjar.

606 - Le texte *ARMT* XXVI/2 405 montre que la ville appartient à Kurdâ mais qu'elle était précédemment attachée à Andarig, elle lui fut manifestement restituée après des négociations mais quelques mois plus tard la lettre *ARMT* XXVI/2 422 nous apprend qu'elle était de nouveau occupée par Kurdâ.

Hazip-Ulme, dont nous n'entendons plus parler durant ces événements, fut probablement victime de l'un de ces changements de suzeraineté. Ašihum serait donc une ville importante, tant par sa position stratégique que par sa taille[607]. Son rôle stratégique est souligné par l'acharnement avec lequel cette ville fut disputée par les deux partis, et par la manière dont Kurdâ et Andarig s'en servirent pour poursuivre leurs conquêtes au nord du djebel.

2.4.2.7. Šuhpad (wadi Rumeilan)

La ville de Šuhpad, elle aussi impliquée dans les événements des années ZL 11 et ZL 12, nous paraît plus facile à localiser. Nous apprenons ainsi, dans *ARMT* XXVI/2 405, alors même que le siège d'Ašihum n'était pas tout à fait achevé, qu'Atamrum avait dans un même temps pacifié la région de Šuhpad mais qu'il prévoyait également de mettre le siège devant la ville d'Adallaya. Le contingent mariote présent à ses côtés était, selon les propres termes de Yasîm-El, complètement désorganisé par ces nombreuses campagnes. Il était alors divisé en trois corps d'armée, ce qui semble indiquer que ces trois villes, Ašihum, Šuhpad et Adallaya, ne doivent pas forcément être cherchées dans la même région.

Deux autres textes mentionnent Šuhpad dans ce même contexte historique et nous apportent une information importante. Juste après qu'Atamrum ait pris la ville de Šuhpad et y ait installé un représentant-*šaknum* de son royaume, celle-ci fut vivement revendiquée par le roi d'Ilân-ṣurâ. Yasîm-El reprenait ainsi le discours de Haya-sûmû :

> « Haya-sûmû m'a écrit en ces termes : “Les gens de Šuhpad ont imploré le secours de Yasîm-El, de Zû-Hatnim et de [NP], mon serviteur, mais c'est Atamrum qui s'est emparé de la ville. Il y a installé Mannum-balu-Ištar comme son préposé !”. »[608]

Zû-Hatnim est le roi de Šurnat, une ville dont l'horizon géographique doit être assez limité étant donnée son importance. À ce titre, il faut peut-être considérer que ces deux villes étaient assez proches l'une de l'autre.

607 - Charpin *et al.* 1988, p. 270, n° 405, n. a.

608 - *ARMT* XXVI/2 409 : (4) [*um-ma*]-*a-mi ha-ià-su-mu-ú a-na ṣe-ri-ia* (5) [*ki-a-a*]*m iš-pu-ra-am um-ma-a-mi* lú-meš *šu-uh-pa-da-yu*^{ki} (6) [*qa-as-sú*]-*nu a-na ia-si-im*-AN *zu-ú-ha-at-ni-im* (7) [*ù* x-x]-x ìr-*di-<ia> iš-šu-ma a-tam-rum* [*a-lam i*]*ṣ-b*[*a*]-*at* (8) [^{l}*ma-an-n*]*u-um-ba-lu*-^{d}inanna *ša-ki-in-šu iš-ku-un*.

2.4.2.8. Šurnat (wadi Rumeilan)

Le wadi Rumeilan doit également être le lieu où chercher la ville de Šurnat, selon une proposition de Jesper Eidem[609]. En effet, à l'époque des archives de Leilan, Šurnat semble directement rattachée au territoire contrôlé par Šubat-Enlil/Šehnâ et fut peut-être même confiée en apanage à Till-Abnû avant que celui-ci ne devienne roi de Šehnâ. Avant cela, à l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie, elle est mentionnée avec d'autres villes dans une liste de soldats dépendants du district de Warad-Sîn[610]. Les autres villes mentionnées, et en premier lieu Azamhul, sont connues pour avoir justement appartenu au pays d'Apum, le territoire régit depuis Šubat-Enlil. Šurnat semble toutefois avoir eu, après la chute du Royaume de Samsî-Addu, une dynastie indépendante aux affaires, une situation qui dura au moins jusqu'au mois v/ZL 12, date à laquelle le pouvoir est encore exercé par un certain Zû-Hatnim[611]. La transition entre le règne de Zû-Hatnim et la période des archives de Leilan ne peut malheureusement pas être développée faute d'informations.

Šurnat ne doit donc pas forcèrent être cherchée dans le pays d'Apum lui-même mais peut tout aussi bien se trouver sur sa marge, cela expliquerait qu'elle fut un temps indépendante, durant le règne de Zimrî-Lîm, avant d'être intégrée à la zone d'influence de Šehnâ. Jesper Eidem proposa, en ce sens, une localisation à Tell Qal'at al-Hâdî[612], sur le wadi Rumeilan, au sud-est de Tell Leilan. Cette localisation paraît séduisante, toutefois l'indice soulevé, la mention d'Ewri dans un texte retrouvé sur ce site[613], ne nous paraît pas dirimant dans la mesure où les attributions exactes de cet homme ne sont pas connues, si ce n'est qu'il était un administrateur sous les ordres de Till-Abnû[614]. En effet, les textes de Leilan n'assurent pas, selon nous, qu'il était en charge de Šurnat plutôt que d'une autre ville sous la juridiction de Till-Abnû.

Les textes de Mari, pour leur part, ne nous apportent pas davantage d'informations. Dans *ARMT* XXVI/2 511, qui s'insère dans le contexte des combats de ZL 11 et ZL 12, Haqba-Hammû intervient dans la région de Šurnat alors qu'il « était parti à Hatnum »[615]. Nous avons vu que Hatnum était à situer plus à l'est, à proximité du Tigre. Ces affaires sont toutefois complexes, et il est

609 - Eidem 2011, p. 7-8.
610 - *ARMT* XXIII 594.
611 - *ARM* XXI 3 et *ARMT* XXVI/2 422 indiquent clairement le statut de cet homme. Pour la lettre *ARMT* XXVI/2 317, il faut suivre la première lecture de Dominique Charpin de la ligne 24 : [lú *šu-u*]*r*ʔ*-na-at*ki plutôt que [x *tu-ru*]*m-na-at-ki*. On aurait ainsi une troisième attestation de son titre.
612 - Eidem 1991b, p. 129, idée reprise dans son étude finale, Eidem 2011, p. 8, 25 et 40.
613 - Le document invoqué par Jesper Eidem est publié dans Meijer 1986, p. 44-45. Pour l'étude de ce document voir les notes Durand 1987e et Eidem 1988.
614 - Ce document n'est pas contemporain du règne de Till-Abnû sur Šurnat mais est daté de l'éponymie de Nimer-kubi, donc postérieur d'une vingtaine d'années au corpus principal, on ne peut donc en tirer aucune conclusion.
615 - *ARMT* XXVI/2 511 : (52) (…) [*ša a-na*] (53) ˹*ha*˺*-at-nim*ki *it-t*[*a-al-ku*].

difficile d'y voir la preuve d'une proximité des deux villes. D'autant plus que si nous plaçons Šurnat dans cet horizon, dans la région de Tell al-Samir et Tell al-Hawa où plusieurs sites importants ont été observés[616], nous aurions dans le contexte des archives de Leilan, une proximité extrême entre Šurnat, contrôlée par Apum, et le royaume de Razamâ-du-Yussan.

Šurnat apparaît enfin dans une lettre de Yasîm-El datant de l'année ZL 12[617], elle y est pillée par une armée du roi de Kurdâ après que celui-ci ait fait fortifier Ašihum. Ce fut manifestement à cette occasion qu'elle perdit son indépendance. La question de la localisation et de l'identification d'Ašihum reste ouverte avec cette lettre, s'agit-il de celle du nord-ouest, où de celle que nous avons située sur le wadi Murr ? En ce qui concerne d'éventuels indices pour localiser Šurnat, ce texte ne nous apporte pas beaucoup plus d'informations. Ce sont clairement deux armées différentes qui fortifièrent Ašihum d'une part et prirent Šurnat d'autre part, les deux villes ne sont donc pas forcément proches l'une de l'autre.

Une localisation sur le wadi Rumeilan paraît donc vraisemblable parce qu'elle met en lien les différents acteurs invoqués ici, Apum, les royaumes du Sindjar et les villes du Tigre. Tell Qal'at al-Hâdî nous paraît toutefois être trop septentrional. Il faudrait plutôt la chercher à hauteur du coude que forme le wadi, cela reste toutefois très hypothétique.

2.4.2.9. Adallaya

Adallaya n'est documentée que de manière très lacunaire. Aucune proposition de localisation n'a encore été faite, si ce n'est qu'elle doit être cherchée au nord du Sindjar.

Trois lettres de Yasîm-El, datant de la fin de l'année ZL 11, apportent des informations intéressantes. Par la lettre *ARMT* XXVI/2 405, déjà évoquée ci-dessus, nous apprenons qu'Atamrum lança une série d'attaques au nord du Sindjar, contre Ašihum en premier lieu mais aussi contre Šuhpad, et que parallèlement à ces deux attaques, il demande à un roi allié, le roi de Širwun, d'assiéger la ville d'Adallaya. Il faut noter que pour ce siège, Arrapha-adal était appuyé par 2000 soldats Lullus, des populations montagnardes vendant leurs services des royaumes de la plaine. Quelques temps plus tard, Atamrum lui-même vint les relever[618]. Yasîm-El exprima clairement sa désapprobation devant l'interventionnisme tout azimut d'Atamrum[619]. Il semble donc que cette ville n'avait pas le même statut, aux yeux du général mariote, qu'Ašihum ou Šuhpad. Il faut noter, en effet, qu'aucune lettre ne nous apprend le basculement de cette ville en faveur de Kurdâ ou

616 - Wilkinson et Tucker 1995 et dernièrement Battini 2011, p. 113-118.
617 - *ARMT* XXVI/2 422 déjà évoquée pour la localisation d'Ašihum.
618 - *ARMT* XXVI/2 406 et 407.
619 - Cf. ci-dessous, deuxième partie, § 8.1.2.2.

d'Ekallâtum. Ce n'est que l'année suivante, au mois v/ZL 12, que le roi de Kurdâ retourna dans le nord en pillant la frange sud du territoire d'Ilân-ṣurâ[620], jusqu'au wadi Murr avant de vraisemblablement continuer son opération en se tournant vers Adallaya, Zurrâ et d'autres villes dont les noms sont perdus[621]. Manifestement, Yasîm-El reprochait à Atamrum d'étendre son influence sur des villes qui étaient pourtant restées neutres dans le conflit avec Kurdâ et Ekallâtum.

Ces éléments, et principalement le fait qu'Atamrum appela à l'aide le roi de Širwun, une puissance tigrine, pour lui venir en aide, laisse vraisemblablement entendre une localisation au nord-est du Sindjar[622], peut-être au nord du pays du Yussan.

2.4.2.10. Zunnânum

La ville de Zunnânum n'est pas particulièrement attestée dans nos textes, elle ne devait d'ailleurs pas être un bourg très important. Elle est mentionnée dans les archives de Mari comme le lieu depuis lequel Qarnî-Lîm chercha à franchir les crêtes du Sindjar lorsqu'il chercha à rejoindre Andarig depuis Šubat-Enlil :

> « Qarnî-Lîm avait pris du grain depuis Šubat-Enlil, pour le faire entrer à Andarig. Il était arrivé à Zunnânum et, au moment même où il devait franchir les crêtes, il a trouvé face à lui les forces coalisées de Hammu-rabi de Kurdâ et de Hadnû-rabi, prêtes au combat. »[623]

Jean-Marie Durand suggérait à la lecture de cette lettre que Zunnânum commandait l'accès à un petit sentier discret permettant de franchir les montagnes sans attirer l'attention des royaumes de Kurdâ et de Qaṭṭarâ[624]. Il faudrait donc la situer en marge des grandes passes du Sindjar, vraisemblablement sur le flanc nord-est du Djebel Sindjar. Il suggérait également de traduire ce nom par « l'endroit pluvieux » ou « doué-de-pluie ».

Par ailleurs, une localisation au nord-est du Djebel Sindjar répondrait bien aux informations apportées par la lettre de Tell Leilan *PIHANS* 117 11 indiquant que depuis Zunnânum des troupes pouvaient menacer le pays de Šepallu[625], le roi commandant la partie orientale du Sud-Sindjar.

---

620 - Des pillages dans Šurnat avaient déjà été évoqués le même mois par Yasîm-El dans *ARMT* XXVI/2 422.

621 - *ARMT* XXVI/2 421 et 422, ce sont peut-être aussi ces événements qui sont mentionnés par Yamṣûm dans *ARMT* XXVI/2 343.

622 - Jean-Marie Durand proposait une localisation au nord-est de la Mésopotamie (Durand 1988c).

623 - *ARM* XIV 109 (= *LAPO* 16 353) : (T. 11) (…) *qar-ni-li-im* (12) *iš-tu šu-ba-at-*^{d}en-líl (13) *še-em a-na an-da-ri-ig*^{ki} (14) *a-na šu-ru-bi-im il-qé-em-ma* (15) *a-na zu-un-na-nim*^{ki} *ik-šu-ud* (16) *ga-ba-i-ma i-it-ti-iq* (17) *ù h*[*a*]*-am-mu-ra-bi* lú *kur-da*^{ki} (18) *ù ha-ad-nu-ra-bi a-na* ^{giš}tukul-[hi]-a (19) *e-p*[*é*]*-ši-im a-na pa-ni-šu pa-ah-ru*.

624 - Durand 1997, p. 550, n° 353 (= *ARM* XIV 109), n. d ; et Durand 1997, p. 566, n° 369 (= *ARM* XIV 125), n. a.

625 - *PIHANS* 117 11 : (4) (…) ^{uru}*za-an*$^{!}$*-na*$^{!}$*-nim*^{ki} (…) ; cf. Eidem 1996a.

Conclusion

La plupart des villes dont nous avons discuté ici ont donc des histoires singulières. Certaines eurent un temps des dynasties indépendantes à leur tête, d'autres passèrent durant le règne de Zimrî-Lîm de la main d'une puissance régionale à une autre, en étant régulièrement l'objet de pillages ou devenant des bases avancées pour des opérations plus lointaines. Le détail, les justifications et les objectifs de ces campagnes seront discutées plus loin, mais nous comprenons en situant ces villes que toute la plaine au nord du Sindjar représentait un enjeu important, autant pour les rois du Sindjar, que pour ceux du bassin du Habur et certains acteurs extérieurs, notamment les grandes puissances tigines.

2.4.3. Les marches orientales et méridionales du Sud-Sindjar

Nous avons vu, dans la partie consacrée à la géographie physique du Sud-Sindjar, que notre région était rapidement bordée au sud, mais également à l'ouest, jusqu'aux rives du Habur, par un espace de steppe. En raison des conditions difficiles que ce milieu impose, nous n'y trouvons naturellement que peu d'établissements humains si on le compare aux plaines de Haute-Mésopotamie ou aux vallées fluviales. La steppe fut surtout, au regard de la documentation écrite, une zone de passage pour ceux qui souhaitaient se rendre depuis le Sindjar vers le sud ou inversement pour ceux qui souhaitaient rejoindre les plateaux du Sindjar depuis la Basse-Mésopotamie. La plupart des documents utilisés ici furent d'ailleurs écrits par des diplomates mariotes allant à la rencontre des rois de notre région ou revenant justement de celle-ci.

Les textes témoignent toutefois de la présence de quelques toponymes, qui servirent d'ultimes étapes avant de quitter la région ou d'entrer dans celle-ci. Ils nous documentent également quelques noms de localités associées à l'exploitation des salines, que l'on trouve en grand nombre le long des wadis Ajij et Tharthar. La plupart des toponymes discutés ici sont relativement difficiles à associer à des sites connus, d'abord parce que la steppe n'a été que peu étudiée dans un cadre archéologique, ensuite parce que, même si ces villes furent très certainement contrôlées par les royaumes du Sud-Sindjar, nous ne disposons que rarement d'une orientation ou d'une distance nous permettant de les articuler par rapport à des points connus.

Il n'est pas question d'étendre ici notre zone d'investigation aux rives du Habur et à la région du Suhûm, même si nos textes indiquent qu'il existait historiquement des liens très forts entre notre région et ces deux espaces, et que les royaumes ici étudiés étendaient parfois leur influence jusqu'à

ceux-ci. Ces espaces ont par ailleurs déjà fait l'objet d'études complètes et pertinentes. À ce titre, nous renverrons plus simplement aux travaux de Denis Lacambre pour la région du Suhûm[626] et à ceux de Dominique Charpin, Jean-Marie Durand et Nele Ziegler pour le Haut-Habur[627].

2.4.3.1. Raṣûm-du-Yamutbal

Il faut immédiatement distinguer Raṣûm-du-Yamutbal d'une autre ville du même nom, que nous avons située au nord-est du Sindjar[628], où se rencontrèrent à la fin de l'année ZL 11 les rois de Kurdâ et d'Ekallâtum. Il est en effet difficile de concevoir que ces deux rois, en guerre contre Andarig et, par le biais des alliances, contre Mari, aient pu se rencontrer dans une ville du Yamutbal[629].

Le voyage qu'entreprit Dâriš-lîbûr, au mois iv/ZL 6, entre Mari et Andarig, permet indirectement de situer cette Raṣûm-du-Yamutbal. Nous savons en effet que le 17 de ce mois, il se trouvait dans cette ville où il reçut une paire de chaussures[630], trois jours plus tard, le même homme réceptionnait à Andarig des habits et un arc[631]. Il faut donc considérer qu'au maximum trois jours permettaient de franchir la distance entre ces deux villes. C'est certainement encore cette ville qui est mentionnée dans le document inédit M.15242[632], évoquant un autre diplomate mariote, Habdu-Malik, qui y reçut un objet en or alors qu'il se rendait dans le Sud-Sindjar pour une mission concernant Atamrum d'Andarig. Nous pouvons évoquer enfin la lettre de Buqâqum à la reine Šibtu de Mari dans laquelle l'émissaire mariote rapporte qu'il s'arrêta dans cette ville avant de se rendre pour différentes affaires dans les capitales du Sindjar[633]. Il est donc entendu que cette ville marquait la frontière entre le Yamutbal, dans lequel elle s'insère, et les berges du Habur, administrées par Mari et depuis lesquels ces diplomates arrivaient. Le passage de la « frontière » était vraisemblablement marqué par une série d'échanges de cadeaux, ou de cérémonies entre les deux royaumes[634].

Une localisation à l'ouest ou au sud-ouest d'Andarig paraît en ce sens la plus probable.

626 - Lacambre 2006.
627 - Respectivement Charpin 2009, Durand 2009 et Ziegler 2011b.
628 - Charpin 2003b, p. 27 distinguait déjà ces deux villes.
629 - *ARMT* XXVI/2 342 et *ARMT* XXVI/2 417.
630 - *ARMT* XXIII 569 et son parallèle *ARMT* XXIII 570 (= *ARMT* XXX, p. 324-325).
631 - *ARMT* XXIII 571 (= *ARMT* XXX, p. 325).
632 - Cf. Annexe 3.
633 - *ARMT* XXVI/2 502 (= *LAPO* 18 1179).
634 - Joannès 1996, p. 331.

2.4.3.2. Sapurratâ

Les comptes-rendus d'une mission diplomatique menée par Habdu-Malik au début de l'année ZL 12, dont nous discuterons surtout dans la seconde partie, nous donnent des informations sur une autre ville qu'il faut situer à l'ouest du Sud-Sindjar. Celui-ci quitta en effet Mari pour Qaṭṭunân avec pour mission de réconcilier les rois du Sindjar[635]. Arrivé dans la cité du Habur, le diplomate écrivit au roi de Mari pour lui indiquer qu'il ignorait si les rois d'Andarig et de Kurdâ se trouvaient alors dans leur capitale respective ou s'ils étaient partis au nord du Sindjar. Dans le doute, il annonça sa décision de se rendre dans la ville de Sapurratâ pour y attendre des informations plus précises[636]. Il faut donc croire que cette dernière se situait à un carrefour entre une route donnant accès au Sindjar et une route permettant de rejoindre le Triangle du Habur. Jean-Marie Durand considère en ce sens qu'il faut la localiser au nord-est de Qaṭṭunân sur la route menant à Andarig[637]. Une localisation à Tell Djayyir ou à proximité paraît donc envisageable. Elle serait, dans la mesure où elle semblait appartenir à la zone d'administration de Mari, une première étape sur la route d'Andarig, avant d'atteindre Raṣûm et le Yamutbal. La route du Habur à Andarig comporterait dès lors quatre étapes : Qaṭṭunân-Sapurratâ-Raṣûm-Andarig.

2.4.3.3. Hatkum

Il faut abandonner aujourd'hui l'idée de l'existence d'une ville nommée « Hatkum », comme cela fut interprété par Jack Sasson dans sa lecture de la lettre *OBTR* 1[638]. Dans celle-ci, le roi de Qaṭṭarâ, Hadnû-rabi, proposait au roi de Mari de le rencontrer *ina hadkim* (l. 28 : [*i*]-⌜*na ha-ad-ki-im*⌝). Jean-Marie Durand[639], comme Stéphanie Dalley, l'éditrice de la lettre en question, considère qu'il ne peut s'agir ici d'une localité à cause de l'absence du déterminatif ^{ki} après ce nom. Toujours selon Jean-Marie Durand, ce terme recouvre avant tout une indication géographique et désigne vraisemblablement un élément topographique précis, un chemin creux ou une piste permettant de traverser la steppe[640]. Ce terme nous le retrouvons dans la lettre de Habdu-Malik en lien avec la ville de Sapurratâ, il y dit en effet : « J'ai réfléchi et je suis parti pour Sapurratâ en me disant : "S'il réside à Šubat-Enlil, je passerai par le *hadqum*, et s'il réside à Andarig, je dois de toute façon partir

635 - Cf. ci-dessous, deuxième partie, § 8.2.1.1.
636 - *ARMT* XXVI/2 387 (= *ARM* II 41 ; = *LAPO* 17 598) : (14) (…) *sa-pu-ra-*[*ta-a*^{ki}].
637 - Durand 1998a, p. 258, n° 598 (= *ARM* II 41), n. a. Charpin *et al.* 1988, p. 215, n° 387, n. d. Dans ces deux notes, il est invoqué l'inédit M.13053 (cf. Annexe 3) qui nous livre la transcription suivante : *sa-pu-ur-ra-ta-a*^{ki}.
638 - J. Sasson, *JAOS* 100/4 (1980), p. 454.
639 - Durand 2004b, p. 132.
640 - Durand 1998a, p. 258-259, n° 598 (= *ARM* II 41), n. b et Durand 2004b, p. 132.

d'ici". »[641] Le *hadqum/hatqum* désignerait donc une route, ou en tout cas une manière d'accéder alternativement au Triangle du Habur depuis la steppe de l'ouest du Sindjar.

La même remarque peut être faite d'un autre terme : *rapšum*. Il figure dans la lettre *ARMT* XXVII 65 : « …il est arrivé à Rapšum, qui est au-dessus de Terhân. Puis il est parti de Rapšum et, en se cachant, est allé par la steppe à Andarig. »[642]. Plutôt qu'un nom de localité, ce terme désignerait, selon Maurice Birot, une cuvette ou un plateau. Jean-Marie Durand considérait que le terme désignerait un large wadi, par lequel on pouvait passer discrètement pour rejoindre le Sud-Sindjar[643].

Cette partie de la région était donc parcourue par de nombreuses routes ou pistes plus ou moins connues et empruntées. Toutefois, l'axe principal, le mieux documenté pour l'instant, était celui mettant en lien Qaṭṭunân et Andarig. C'est le long de celui-ci que nous avons pu identifier les villes de Sapurratâ, en territoire mariote, et de Raṣûm, en territoire yamutbaléen. Il est toutefois étonnant qu'aucune ville ne soit connue à l'ouest de Kasapâ. Depuis cette dernière, nous savons pour l'instant qu'il était possible de rejoindre le nord. Il devait également être possible de rattraper la route entre Qaṭṭunân et le Yamutbal. Mais rien n'atteste pour l'instant la possibilité d'un trajet direct vers Qaṭṭunân ou Ṭâbatum, de même qu'il n'est pas connu de ville numhéenne qui aurait eu un statut similaire à celui de Raṣûm.

2.4.3.4. Našilânum

Nous avons évoqué plus haut qu'il existait deux manières d'accéder aux terrasses du Sud-Sindjar en évitant les vallées des grands fleuves. Pour cela, il fallait emprunter les pistes de la steppe qui longeaient les wadis Ajij et Tharthar[644]. Dans la partie précédente, nous avons décrit le Haut-Tharthar comme urbanisé et étroitement contrôlé par les royaumes d'Andarig et de Karanâ/Qaṭṭarâ.

Concernant le wadi Ajij, autre voie d'accès à ces terrasses, il offre un tableau bien différent de son répondant à l'est. Son tracé semble en effet très peu urbanisé, probablement parce que, en descendant vers le sud, on arrivait beaucoup plus rapidement dans la steppe. La ville de Našilânum,

641 - *ARMT* XXVI/2 387 : (11) *áš-ta-al-ma a-na sa-pu-ra-ta*^{ki} *at-ta-la-ak u*[*m*-ma-mi*] (12) *šum-ma i-na šu-ba-at-*^{d}*en-lil*^{ki} *wa-ši-ib ha-ad-qam-ma lu-u*[*l-li-ik*] (13) *ù šum-ma i-na an-da-ri-ig*^{ki} *wa-ši-ib an-na-n*[*u-u*]*m-ma* […].

642 - *ARMT* XXVII 65 : (9) *a-na ra-ap-ši-im ša e-le-nu-um* (10) *te-eh-ra-an*^{ki} *ik-šu-dam-ma* (11) *ù iš-tu ra-*[*a*]*p-ši-im it-bé-e-ma* (12) *ka-ṣa-am-ma a-na an-da-ri-ig*^{ki} (13) *ip-zi-ir*.

643 - Durand 2004b, p. 133.

644 - Cf. ci-dessus, première partie, § 1.3.3.4.

mise en lien avec l'exploitation du sel dans la lettre *ARM* V 70 (= *LAPO* 16 236), pourrait toutefois y être recherchée. Francis Joannès a ainsi identifié deux groupes de salines, l'un à l'est sur le Tharthar que l'on peut certainement rattacher à la ville de Nusar, que nous avons traité plus haut, et un autre à l'ouest, au débouché du Ajij, les salines de Bouara[645]. C'est autour de ce second groupe, dans le « Haut-Ajij », que Jean-Marie Durand chercherait Našilânum[646].

Ainsi, tout comme Razamâ-du-Yamutbal agissait comme une porte d'entrée à l'est de notre région pour les flux venant du sud, Našilânum aurait été la porte d'accès à la partie occidentale du Sindjar, sur la route reliant celle-ci au Moyen-Euphrate. Cette ville demeure toutefois difficile à intégrer à l'un ou l'autre de nos royaumes. Le seul texte la mentionnant invite à y voir une possession du roi de Kurdâ, toutefois le contexte politique durant lequel il fut écrit ne permet pas d'être aussi affirmatif. Nous sommes alors à une époque où l'ensemble de la région est dirigé par un pouvoir unique, celui de Samsî-Addu. Ce dernier ne fait alors que s'adresser à un serviteur basé près de cette ville, rien ne garantit donc que ce furent effectivement des autorités kurdéennes qui y géraient l'exploitation du sel, si autorité il y avait. Il faut donc attendre un texte de l'époque de Zimrî-Lîm, ou d'une autre époque où les pouvoirs politiques locaux étaient indépendants, pour en savoir davantage.

Conclusion

Les pourtours occidentaux et méridionaux du Sindjar restent donc de loin les espaces les moins bien documentés par les textes et par l'archéologie. Manifestement, ces zones étaient comme aujourd'hui presque vides d'hommes et ne s'y trouvaient que quelques petites localités servant d'étapes pour les communications avec les vallées du Habur et de l'Euphrate. À ces activités s'ajoutait l'exploitation du sel, une ressource rare hors de la steppe et prisée par de nombreux acteurs de notre époque, par les royaumes en premier lieu mais également par les Bédouins et les bandes montagnardes qui s'aventuraient parfois loin dans la steppe pour s'en procurer.

645 - Joannès 1996, p. 341.
646 - Durand 1997, p. 371, n° 236 (= *ARM* V 70), n. a.

Deuxième partie : Histoire du Sud-Sindjar aux XIXe-XVIIe siècles

Introduction

Ayant ainsi présenté nos connaissances sur le cadre et les notions géographiques, nous entrons avec cette seconde partie au cœur de notre exposé. Il s'agit d'y rétablir la trame des événements politiques durant la période où les populations amorrites et les dynasties qui prirent leur tête dominèrent la région du Sud-Sindjar. Pour construire cette histoire événementielle, le choix d'une lecture chronologique s'imposait d'elle-même, elle devait permettre de poser les faits avant une troisième partie où sera proposée une analyse plus thématique des données disponibles et des événements.

En amont de ce travail de synthèse, la difficulté a surtout été de dater et d'ordonner les informations que nous avons pu collecter. À ce titre et sans reprendre ici la description des caractères généraux de notre documentation, nous nous devons, avant d'exposer les faits, de rappeler certaines difficultés induites par nos sources dont il nous a fallu tenir compte pour établir des grilles de lecture.

En premier lieu, il est important de rappeler qu'à l'exception des quelques centaines de textes provenant des sites de Tell al-Rimah et de Tell Taya, l'essentiel de nos informations nous provient d'une documentation retrouvée à l'extérieur de la région et majoritairement des archives trouvées à Tell Hariri, l'antique Mari. Cette situation documentaire impose quelques remarques préliminaires. Avant tout, la précision des informations d'ordre historique est dépendante de l'attention portée sur la région du Sindjar par les royaumes qui ont émis les sources. La conséquence en est une couverture textuelle très inégale sur les quatre siècles qui nous occupent ici, avec des périodes entièrement vides de documentation et un pic durant la période couverte par les archives de Mari, entre ca. 1810 et 1762. Une telle situation nous oblige également à nous poser la question du point de vue livré dans ces textes. À l'exception de quelques lettres écrites par des acteurs locaux, c'est le plus souvent par le spectre d'un regard extérieur que ces informations nous parviennent sans qu'il soit toujours possible de les confronter à un point de vue local.

La seconde remarque tient au contenu de cette documentation. La plupart des documents et notamment les lettres, qui nous prodiguent le plus d'informations, ne sont pas datés et, par le fait qu'ils sont des documents d'usage, n'illustrent qu'un moment très bref de cette histoire. De plus, les informations que cette documentation contient sont souvent présentées sans que le ou les auteurs ne considèrent important de rappeler le contexte dans lequel celles-ci se situent.

Historiographiquement, nous profitons toutefois des progrès qui ont été faits ces quarante dernières années autour de la documentation d'époque amorrite. Ces travaux nous ont fourni de

nombreuses informations pour ordonner et comprendre les événements portés par les textes ou pour essayer de déterminer l'évolution de la situation dans les périodes de vide documentaire.

En premier lieu, le contexte international de cette période est désormais établi sur des bases solides[647], même si quelques grands événements demeurent encore obscures à nos yeux. Nous disposons donc d'un cadre général dans lequel inscrire cette histoire régionale. Ainsi, même pour les périodes sur lesquelles aucune information directe ne nous est parvenue concernant le Sindjar, nous disposons tout de même d'un certain nombre d'éléments auxquels se raccrocher. Régulièrement, il nous faudra par ailleurs dépasser les frontières de la région et revenir à ce contexte international pour apprécier pleinement les événements locaux.

En second lieu, nous disposons désormais d'éléments fiables, non seulement pour rétablir le contexte d'écriture de ces archives, mais également pour comprendre les divers éléments qu'ils contiennent. Les principaux acteurs de cette documentation, notamment les auteurs et les destinataires des lettres, ont ainsi pu être identifiés et nous connaissons désormais assez bien leurs fonctions, leurs lieux et dates d'activité. De même, beaucoup de royaumes avec lesquels les royaumes du Sindjar entrèrent en relation ont fait l'objet d'études plus ou moins approfondies. Ainsi, même si l'information relative au Sindjar est trop vague ou trop ambiguë, ce sont bien souvent d'autres éléments du texte, son auteur, son destinataire, un personnage ou un événement évoqué, qui permettent une datation relative de l'information ou la compréhension de celle-ci. Il faut donc reconnaître que, pour beaucoup de ces textes, nos grilles de lecture étaient déjà en partie complétées.

Enfin, il faut rappeler que si le travail proposé tient de la synthèse, si provisoire soit-elle, il se place à la suite d'un certain nombre d'études ayant déjà porté sur des éléments divers des réalités politiques régionales ici abordées[648]. Ainsi, si nous avons cru bon de corriger certaines données, nous disposions au moment de commencer cette étude d'un cadre historique local sur lequel nous appuyer, notamment en ce qui concerne la séquence des règnes, et leur chronologie générale, dans ces différents royaumes.

Nous espérons avoir été en mesure, dans la partie qui suit, de rendre leur place à ces travaux grâce auxquels cette synthèse a pu être écrite et qui ont largement inspiré sa présentation.

647 - La dernière synthèse générale sur les événements politiques de la période amorrite est celle de Dominique Charpin dans *OBO* 160/4 (Charpin 2004b).

648 - Il est inutile de faire ici la liste exhaustive de ces contributions, nous ne citerons que deux d'entre elles, parmi les plus anciennes, celle de Olivier Rouault sur le personnage d'Atamrum (Rouault 1970) et celle de Maurice Birot sur le roi de Kurdâ, Simah-ilânê (Birot 1976).

1. Le Sud-Sindjar à la fin du IIIe et au début du IIe millénaire avant notre ère

Déterminer un début à l'histoire politique de l'époque amorrite est encore extrêmement complexe, peu importe la région ou le royaume concerné. La transition entre la fin du IIIe millénaire et le début du IIe millénaire demeure presque entièrement inconnue. Pour cette raison nous échappent encore grandement les raisons qui amenèrent les tribus amorrites à immigrer en Mésopotamie, et les conditions dans lesquelles elles se sédentarisèrent. Dans le cas de Mari, de nombreux problèmes chronologiques demeurent concernant la fin de la dynastie des šakkanakkû et l'arrivée de la dynastie amorrite qui s'est imposé à partir du XIXe siècle[649]. Le Sud-Sindjar souffre de ces mêmes lacunes, concernant tant les sources épigraphiques qu'archéologiques.

Avec toute la mesure nécessaire, nous chercherons ici à estimer quand et dans quelles conditions le Sud-Sindjar accueillit les réalités humaines et politiques que les textes nous décrivent à partir de la fin du XIXe siècle. En premier lieu, nous rappellerons le contexte politique général de cette phase de transition avant de nous intéresser d'une part à l'apparition des réalités tribales, les Numhéens et les Yamutbaléens, puis d'autre part à la naissance des entités politiques.

1.1. Les migrations amorrites et la chute de la IIIe dynastie d'Ur

Il ne fait nul doute que la fin du IIIe et le début du IIe millénaire doivent être perçus comme un tournant crucial de l'histoire de la Mésopotamie. Bien que mal documentée et en grande partie encore à découvrir, l'installation progressive des Amorrites en Mésopotamie et la chute des grandes constructions politiques de Basse-Mésopotamie au tournant du millénaire ouvrent une période de profond bouleversement sur le plan du peuplement et une importante redéfinition sur le plan politique. Traditionnellement l'année 2002 avant notre ère marque la fin de la IIIe dynastie d'Ur et ouvre ce que l'historien appelle « l'époque amorrite »[650]. Les contacts entre cette vaste construction politique et les Amorrites sont pourtant bien postérieurs, surtout en Basse-Mésopotamie. Mais en ce qui concerne la Haute-Mésopotamie, et le Sindjar en particulier, la période précédant la mainmise amorrite sur la région demeure encore difficile à cerner.

Sur la base des découvertes archéologiques, il ne fait plus de doute que cette région voit le développement, dans la seconde moitié du IIIe millénaire, de centres urbains importants, recouvrant plusieurs hectares et ceints d'une muraille, notamment à Tell Khoshi (= Andarig) et Tell Taya

649 - Charpin et Ziegler 2003, p. 29.
650 - Charpin 2004c, p. 57.

(= Ṣubâtum). La mainmise akkadienne sur ces villes ou un développement économique interne lié aux bons rendements agricoles sont les deux hypothèses les plus probables pour expliquer cet essor. Mais les sources écrites ne permettent pas encore de saisir les réalités politiques que ces villes abritaient.

À la fin de ce millénaire, les villes de la région furent abandonnées ou virent leur occupation décliner grandement pour des raisons qui n'ont pas encore trouvé de consensus[651]. L'hypothèse d'un brusque changement climatique, marqué par une réduction conséquente des précipitations, demeure cependant la plus suivie. L'épuisement des sols, lié à la surexploitation agricole durant la période post-akkadienne, pourrait également avoir conduit les populations, Akkadiens et locaux, à abandonner les centres agricoles les plus importants, incapables désormais de répondre à leurs besoins. La réoccupation de ces villes ne se fit manifestement que dans les premiers siècles du IIe millénaire avec l'arrivée des Amorrites en Haute-Mésopotamie.

Tout reste cependant à découvrir concernant la naissance de ces entités politiques, et surtout du lien que nous pouvons faire entre celle-ci et l'arrivée des Amorrites dans la région. À ce stade, il faut encore pouvoir déterminer quand les Amorrites s'y installèrent et de quelle manière ils s'y organisèrent.

1.1.1. La migration amorrite à la fin du IIIe millénaire

La toute première attestation du terme « amorrite » provient d'un texte retrouvé à Šuruppak et daté de 2600 avant notre ère. À l'époque de l'empire d'Akkad, les références à ce terme sont encore rares[652]. C'est surtout sous la troisième dynastie d'Ur que les mentions à des personnes portant des noms amorrites se multiplient dans la documentation de Basse-Mésopotamie.

On attribue leur présence de plus en plus forte en Mésopotamie, et leur prise en main de certaines villes de Basse-Mésopotamie, à un vaste mouvement migratoire, sur le modèle de celui qui avait déjà amené Akkadiens, en 2350, puis Gutis, vers 2200, à s'installer dans cette région[653]. Le principal argument pour soutenir cette idée est le souvenir qui était encore conservé, à l'époque de Hammu-rabi de Babylone et de Zimrî-Lîm de Mari, de cette période où ces populations avaient encore un mode de vie nomade.

Le lieu d'origine des populations amorrites et leur parcours à travers la Mésopotamie posent également certains problèmes. Dominique Charpin rappelle ainsi qu'il existe toujours deux

651 - Voir le point fait dans Kepinski 2001 pour la documentation antérieure. Dernièrement, il faut considérer Weiss 2012 regroupant diverses études s'intéressant à l'occupation post-akkadienne du bassin du Habur, notamment sur les sites de Tell Brak (Nagar), Tell Leilan (Šubat-Enlil), Tell Barri (Kahat ?) et Tell Mohammed Diyab (Azamhul).
652 - Pour les références aux Amorrites avant Ur III, voir les références bibliographiques dans de Boer 2014, p. 21.
653 - Charpin 2004b, p. 57-60.

hypothèses à ce sujet[654]. La première considère que le lieu d'origine de ces populations est la région montagneuse qui s'étend depuis l'est d'Ugarit jusqu'au Djebel Bishri, en Syrie actuelle[655]. La seconde hypothèse, soutenue par les spécialistes des textes d'Ur III, considère que le kur mar-tu, « le pays amorrite », désigne les piémonts du Zagros, autour du Djebel Hamrin.

Cette idée d'un mouvement migratoire amorrite de grande échelle depuis la Syrie n'est pourtant pas acceptée par tous. Rient de Boer considère pour sa part que la présence amorrite à la fin du IIIe millénaire ne répond pas à un schéma unique[656]. Selon lui, les amorrites que l'on trouvait alors en Babylonie du Sud étaient des mercenaires, organisés militairement, et qui s'imposèrent progressivement à la tête de certaines villes. Quant à ceux que l'on trouvait dans la vallée de la Diyala, ils descendirent de ce que l'on appelait le kur mar-tu, le « pays des amorrites », que Rient de Boer situe dans la haute vallée de la Diyala, pour s'installer progressivement an aval et jusqu'en Babylonie septentrionale. Il rejoignait en ce sens une proposition évoquée par Noël Weeks qui considérait les Amorrites non pas comme des populations nomades mais comme des spécialistes de la guerre qui se seraient imposés dans les royaumes qui les avaient engagés. Dominique Charpin rejeta toutefois cette hypothèse en soulignant l'importance qu'avait encore l'attachement tribal à l'époque des archives de Mari, signe manifeste qu'il devait constituer l'un des piliers de leur culture[657]. Nous suivrons ici l'hypothèse du mouvement migratoire.

Concernant le parcours de ces populations, Dominique Charpin a avancé l'idée que les Amorrites seraient passés par le Sindjar dès l'époque d'Ur III, s'y installant dans une mesure encore difficilement déterminable, puis qu'une partie du groupe aurait poursuivi sa route jusqu'à prendre possession des royaumes de Basse-Mésopotamie. Il base son hypothèse sur le fait que nous retrouvons certains noms de pays ou de peuples, y compris le Numhâ et le Yamutbal, à la fois en Haute-Mésopotamie et en Basse-Mésopotamie[658]. Pourtant, la documentation de l'époque d'Ur III demeure extrêmement pauvre concernant ces deux groupes tribaux et plus encore concernant la région du Sud-Sindjar.

1.1.2. Numhéens et Yamutbaléens à la fin du IIIème millénaire

Si on constate une présence amorrite en Mésopotamie dès la fin du IIIe millénaire, il est encore difficile de se prononcer sur les deux groupes ethniques qui occuperont le Sud-Sindjar deux

654 - Charpin 2004b, p. 58.
655 - Concernant le Djebel Bishri à l'époque des archives de Mari, voir Charpin 2010a et Durand 2010c.
656 - De Boer 2014, p. 185-186.
657 - Charpin 2004b, p. 57, n. 134.
658 - Charpin 2003a, p. 15-16.

siècles plus tard[659].

Piotr Steinkeller a consacré une étude sur la place de Maškan-šapir dans le royaume de Larsa au début de l'époque amorrite. Dans celle-ci il considère qu'avant même la chute d'Ur III, une dynastie amorrite s'était imposée à Larsa avec comme roi Naplânum (2025-2005)[660]. Peu après, parallèlement à la fin de la dynastie d'Ur, une composante yamutbaléenne se serait également installée à proximité de Larsa sous l'influence d'un certain Emiṣum[661]. La région de Larsa, et particulièrement sa moitié nord où l'on situe Maškan-šapir, devint alors, selon Piotr Steinkeller, le territoire tribal de cette population yamutbaléenne. Larsa et le Yamutbal devaient ensuite entrer dans une relation complexe sur laquelle nous reviendrons. Nous pouvons toutefois noter immédiatement que cette relation perdura. D'ailleurs, nous en trouvons encore trace à l'époque des archives de Mari, le Yamutbal demeurant l'une des composantes majeures de la population du royaume de Larsa et Maškan-šapir l'une des villes les plus importantes de celui-ci[662]. Pourtant, si la présence amorrite en Basse-Mésopotamie avant la chute d'Ur III ne peut être remise en cause[663], la présence de Yamutbaléens n'est encore qu'une supposition. Piotr Steinkeller évoquait toutefois deux tablettes retrouvées à Drehem : la première évoque « un messager de *ià-a-mu-tum* » et est datée du règne d'Amar-Sîn[664], la seconde, datée du règne de Šulgi, mentionne le titre « *a-bí a-mu-ti* » qu'il considère désigner Naplânum lui-même[665]. Il rapprochait alors cette dernière référence du titre « *abu Emutbala* » que porta Kudur-Mabuk, également roi de Larsa, vers 1840[666].

En ce qui concerne le Numhâ, aucune référence n'existe pour cette période à notre connaissance. Étant donnée la quantité d'informations dont nous disposons sur ces premières années, on ne peut tirer de cette absence aucune conclusion.

Il est donc possible que des populations de même origine que celles que nous trouvons dans le Sindjar à l'époque de Mari aient investi très tôt la région de Sumer et d'Akkad. La question est de savoir si le parcours de cette migration à la fin du IIIe millénaire avait précédemment conduit les Amorrites dans le Sud-Sindjar, comme le suggère Dominique Charpin, et plus encore si cette migration y avait déjà laissé des traces. De ce point de vue, il faut constater qu'aucune information ne vient confirmer pour l'instant leur passage par le Sindjar avant l'installation des Yamutbaléens

659 - Ni le Numhâ, ni le Yamutbal ne sont recensés dans les répertoires géographiques des textes cunéiformes des époques d'Akkad (Edzard *et al.* 1977) et d'Ur III (Edzard et Farber 1974) qui, rappelons-le, datent des années 1970.
660 - À propos de cet individu, voir Fitzgerald 2002, p. 18-25, Steinkeller 2004, p. 37-40 et de Boer 2014, p. 161-162.
661 - Steinkeller 2004, p. 40. Frayne 1990 ne répertorie aucune inscription ni pour Emiṣum, ni pour Naplânum.
662 - Charpin 1989, p. 193.
663 - Pour les différentes attestations du terme « mar-tu » avant la chute d'Ur III, voir de Boer 2014, p. 21-26.
664 - Steinkeller 2004, p. 40, n. 69 renvoyant à de Genouillac 1911, n° 5508 i 12.
665 - Steinkeller 2004, p. 40, n. 72 renvoyant à Legrain 1912, n° 267.
666 - Frayne 1990, E4.2.13a.2, p. 267-268 : (1) *ku-du-ur-ma-bu-uk* (2) *a-bu e-mu-ut-ba-la*.

dans la région de Larsa. Plus encore, l'idée d'une occupation en bonne et due forme du Sindjar dès cette époque par les Numhéens et les Yamutbaléens ne trouve pas encore d'écho ni dans la documentation écrite, ni d'un point de vue archéologique. L'hypothèse de Dominique Charpin ne peut donc pour l'instant ni être confirmée, ni être infirmée.

La documentation du XIXe siècle apporte à ce titre de nouvelles informations sur l'immigration amorrite en Basse-Mésopotamie et permet, selon nous, de proposer de nouvelles hypothèses sur leur passage et leur installation en Haute-Mésopotamie.

1.2. Numhéens et Yamutbaléens au début du XIXe siècle

L'arrivée des Amorrites en Mésopotamie et la redéfinition des réalités humaines et politiques qui en découla doivent être perçues sur un temps relativement long. Dominique Charpin a, à ce titre, proposé de considérer que, non pas une, mais plusieurs vagues successives de populations amorrites auraient atteint la Mésopotamie au tournant de ce millénaire. À celle de la fin du IIIe millénaire se serait ajoutée une seconde vague d'immigration au début du XIXe siècle avant notre ère. Il justifie cette proposition par l'apparition de nombreuses nouvelles dynasties dans la région de Babylone, dans la vallée de la Diyala mais également dans la vallée de l'Euphrate au cours de ce siècle[667]. Il précisait toutefois que rien ne pouvait permettre de la confirmer. En effet, nous ne disposons que de très peu d'informations pour la période 1980-1900. Rient de Boer rend ainsi compte du fait qu'il est encore impossible de mettre en lien les premières dynasties amorrites qui s'implantèrent en Basse-Mésopotamie à la fin du IIIe millénaire et les très nombreux rois que nous voyons apparaître dans le courant du XIXe siècle[668].

Certaines informations relatives à ces nouvelles dynasties nous permettent toutefois de mieux cerner l'importance que prirent les populations numhéennes et yamutbaléennes de prime abord en Basse-Mésopotamie, mais également d'exposer de nouvelles hypothèses pour l'occupation du Nord de la Mésopotamie. Certaines des nouvelles dynasties présentes en Basse-Mésopotamie à partir du XIXe siècle semblent avoir pour origine l'une ou l'autre de ces deux ethnies.

667 - Charpin et Ziegler 2003, p. 30 ; Charpin 2004b, p. 80.
668 - De Boer 2014, p. 189.

1.2.1. Le Numhâ au début du XIXe siècle

Concernant le Numhâ, nous pouvons d'abord noter que vers 1860, la ville de Kazallu/Marad[669], au sud-est de Babylone, avait pour roi un individu dont le nom est composé autour de cet ethnique, Sûmû-numhim, et que l'on pourrait éventuellement traduire par « ma race/ma famille, c'est le Numhâ »[670]. À la même époque, un roi du même nom gouvernait également la ville de Šadlaš[671], dans la vallée de la Diyala. Il est frappant que ce nom fut porté, quelques décennies plus tard, par un membre de la famille royale de Kurdâ. Notre documentation indique que le Numhâ fut également l'une des tribus dont se revendiquèrent, au XVIIIe siècle, les dynasties de Hammu-rabi de Babylone et de Samsî-Addu[672]. Des liens unirent donc très tôt les populations que nous supposons se trouver dans le Sindjar et des dynasties de Basse-Mésopotamie. Ils étaient encore très forts quelques décennies plus tard et orientèrent, en partie du moins, les relations entre les différents royaumes que ces groupes dominaient[673].

1.2.2. Le Yamutbal au début du XIXe siècle

Vers 1840, la présence yamutbaléenne dans la région de Larsa était suffisamment importante pour que la nouvelle dynastie instaurée par Kudur-mabuk se revendique de cet héritage. Celui-ci s'attribua en effet le titre de « père du pays amorrite », puis celui emblématique de « père du Yamutbal »[674], probablement pour légitimer sa mainmise sur le territoire qu'il venait de prendre à Larsa. Ses deux fils, Warad-Sîn et Rîm-Sîn, firent encore régulièrement allusion à ce titre mais ne se l'attribuèrent jamais personnellement[675]. Une inscription attribuée à Kudur-mabuk et reprise par son fils lui octroyait ainsi cet exploit : « (…) Kudur-mabuk, père du pays amorrite, fils de Simti-šilhak, qui a pris sa revanche en l'honneur de l'Ebabbar et a chassé les troupes de Kazallu et du Mutiabal à Larsa, dans le Yamutbal »[676]. Piotr Steinkeller a conclu de cette première installation, et

669 - Pour la dynastie de Marad, de Boer 2013, particulièrement p. 78 et ss. ; de Boer 2014, p. 106-108 et p. 243-244.
670 - Pour la traduction de *sûmum* par « race », voir Durand 2001, p. 694.
671 - Charpin 2004b, p. 98. Le problème est de savoir s'il s'agit ou non d'un homonyme du roi de Marad.
672 - Voir le texte BM 80368, généalogie des rois de Babylone dans laquelle la tribu du Numhâ semble avoir une place centrale (cf. ci-dessus, première partie, § 2.3.2.2.).
673 - Voir ci-dessous, certains événements pourraient être expliqués par les racines communes partagées par Kurdâ, Babylone et Ekallâtum.
674 - Charpin 2004b, p. 116-117. Frayne 1990, E4.2.13a.2, p. 267 : (1) *ku-du-ur-ma-bu-uk* (2) *a-bu e-mu-ut-ba-la*.
675 - Steinkeller 2004, p. 41. Les inscriptions de ces deux rois, regroupés dans Frayne 1990, ne mentionnent jamais directement Warad-Sîn et Rîm-Sîn comme « père du Yamutbal ». La plupart d'entre elles démontrent toutefois qu'ils se plaçaient sous la filiation Kudur-mabuk qui, pour sa part, et évoqué sous le titre de « père du Yamutbal ».
676 - Cité dans Stol 1976, p. 64 ; reprise dans Frayne 1990, E4.2.13.3, p. 206 : (7) *ku-du-ur-ma-bu-uk* (8) ad-da-kur-mar-dú (9) dumu *si-im-ti-ši-il-ha-ak* (10) lú šu-gar-é-babbar-ra-ke$_4$ (11)bí-in-gi$_4$-a (12) ugnim ka-za-al-lu^{ki} (13) ù *mu-ti-a-ba-al-la*-ke$_4$ (14) šà-larsa^{ki} šà-*e-mu-ut-ba-la*-ke$_4$.

de l'écho qu'elle avait encore au milieu du XIXe siècle, que la royauté de Larsa reposait à la fois sur une composante urbaine, Larsa, et sur une composante tribale bien établie dans la région alentour, le Yamutbal. Notons également qu'à l'époque de Sûmû-la-El, roi de Babylone entre 1880 et 1845, la ville de Damrum, proche de Kiš, avait à sa tête un roi nommé Sûmû-Yamutbal[677].

C'est ainsi surtout à partir de la première moitié du XIXe siècle que les références au Numhâ et au Yamutbal se multiplient. Pourtant, pour cette période, elles ne concernent encore que les entités de Basse-Mésopotamie et de la vallée de la Diyala.

1.2.3. La seconde migration amorrite et l'occupation du Sud-Sindjar

Concernant l'occupation du Sud-Sindjar, et plus généralement de la Haute-Mésopotamie, aucune donnée fiable n'est pour l'instant disponible. Aucun texte contemporain du début du XIXe siècle n'y a été retrouvé. Nous pouvons toutefois émettre l'hypothèse que ce morcellement politique qui caractérisa la Basse-Mésopotamie en ce début de XIXe siècle toucha également la Haute-Mésopotamie ; il faut en tout cas certainement y voir l'origine ou les prémices de l'extrême émiettement du pouvoir politique que l'on constate durant les règnes de Yahdun-Lîm et de Zimrî-Lîm.

La question est donc de savoir si ce ne fut pas plutôt cette seconde vague amorrite, au début du XIXe siècle, qui conduisit à la réoccupation des villes du Sindjar et à l'apparition en ce lieu des premières dynasties amorrites.

À ce titre, l'archéologie pourrait apporter une confirmation intéressante pour cette nouvelle datation. Les études les plus récentes sur la partie orientale du Triangle du Habur et sur la région de Tell al-Hawa ont constaté que le début du XIXe siècle était marqué par un accroissement du nombre de sites et par une augmentation de l'occupation de ceux-ci[678]. Ce constat traduit alors, d'une part la réoccupation progressive d'une grande partie des sites désertés au tournant du millénaire, et d'autre part la création autour d'eux de nombreux établissements secondaires, de taille moindre et d'occupation moins pérenne. C'est donc certainement à cette seconde vague amorrite qu'il faut attribuer la réoccupation de la région. Ces observations reflètent manifestement l'installation dans

677 - Charpin 2004b, p. 89-91, n. 327 renvoyant à l'édition, dans *RA* 72 (1978), p. 34, d'un décret signé par Sûmû-Yamutbal et Sûmû-la-El de Babylone ; voir plus récemment de Boer 2014, p. 98-105, p. 238-241, et l'édition du document administratif NBC 7302, p. 464.

678 - Ristvet et Weiss 2005, p. 3. Pour la région autour de Tell Leilan, ils distinguent une période IIc, correspondant à la période 2200-1900, pendant laquelle 13 sites sont occupés pour un total de 64 ha et la période I (1900-1728), correspondant à la période amorrite, qui compte 157 sites pour un total de 767 ha d'occupation (voir tableau p. 13). Voir également Battini 2011, p. 112. Cette dernière reprenant essentiellement les résultats des prospections dans la région de Tell al-Hawa et dans la partie orientale du Sindjar, elle notait : « In both areas, the Old Assyrian Period is characterized by an increase in settlements, in their size and in defensive construction ».

les sites les plus importants de premiers chefs de clan qui en ont fait, au cours du XIXe siècle, les centres politiques et administratifs de leur royaume.

Du point de vue de la documentation écrite de cette époque, rien ne vient pour l'instant confirmer l'hypothèse d'une occupation organisée du Sindjar dès le début du XIXe siècle, comme cela est le cas en Basse-Mésopotamie. Nous noterons toutefois, pour cette période, la mention du Numhâ et du Yamutbal dans un traité engageant le roi d'Ešnunna Belakum (1880-1870) et un cosignataire inconnu :

> « Tant que Belakum et moi-même serons en vie, je ne chercherai pas à lui nuire ni à lui faire la guerre. Et si Akkad, le Yamutbal, le Numhium ou l'Ida-Maraṣ a l'intention de lui nuire ou de lui faire la guerre, je prendrai les armes. »[679]

Dominique Charpin, citant également ce texte, nuance cependant toute conclusion immédiate:

> « On a donc ici des clauses de non agression et d'assistance en cas d'attaques étrangères. Mais ces dernières sont formulées, non par rapport à des États, mais dans des termes ethnico-géographiques qu'il nous est très difficile de définir précisément pour cette époque et de rattacher à des capitales. »[680]

Il faut toutefois déterminer à quelles réalités, de celles de Basse-Mésopotamie ou de Haute-Mésopotamie, les ensembles évoqués dans ce traité renvoient. Marten Stol y voit plutôt une référence aux pays de Babylonie, du côté de Maškan-šapir et de Larsa pour le Yamutbal, et certainement de Kazallu ou de Šadlaš pour ce second Numhâ[681]. Francis Joannès, quant à lui, n'écarte pas l'idée qu'il puisse s'agir des ensembles du Sindjar[682]. Quant à Rients de Boer, il adopte l'idée que le Numhâ renverrait au pays de Šadlaš alors que le Yamutbal désignerait le Sud-Sindjar[683]. Il est encore difficile de trancher, mais nous devons constater qu'il n'existe pas à cette même époque d'autres références certaines aux pays du Sud-Sindjar. Cela n'a rien d'étonnant puisque la Haute-Mésopotamie souffre encore d'un manque d'information pour le début du XIXe siècle, à l'exception de celles fournies par les archives des marchands de Kaneš (cf. ci-dessous,

679 - TA. 30 : T. 575 (cité dans Stol 1976, p. 64, Joannès 1996, p. 353, Lafont 2001, p. 287-288 et Charpin 2004b, p. 99). Le texte est inédit mais mentionné dans le CAD Q, p. 99a. Nous reprenons ici la transcription de Charpin 2003a, p. 15, n. 104 : *adi* PN *u anâku balṭânu lemuttašu l*[*a*] *ahaššehu Akkadum Iamutbalum Numhium Idamaraṣ ana lemuttim u nikurtim* [*ana*] PN *li-qú-up* [*ka-a*]*k-ki eleqqêma*.

680 - Charpin 2004b, p. 99.

681 - Stol 1976, p. 64.

682 - Joannès 1996, p. 353.

683 - De Boer 2014, p. 219-220.

deuxième partie, 1.2. et 1.3.).

Ces éléments combinés manifestent une présence et une influence accrues des Numhéens et des Yamutbaléens sur un espace très vaste à partir du début du XIXe siècle. C'est donc, selon nous, durant cette période que se dessine l'itinéraire de migration qu'a deviné Dominique Charpin. En effet, ces groupes tribaux ont laissé des traces de leur passage dans toutes les régions qu'ils traversèrent le long du Tigre, depuis le Sindjar jusqu'à la Babylonie, mais également dans le Zalmaqum[684], région qui pourrait avoir été leur première étape. Toutefois avec la documentation actuellement disponible, cette occupation n'a pas le même caractère partout. Des membres de ces groupes tribaux exerçaient des responsabilités politiques dans de nombreux royaumes le long du Tigre et en Babylonie à partir de la seconde moitié du XIXe siècle. Mais l'organisation politique du Sindjar n'est réellement décelable qu'à partir de la fin du siècle. Une autre hypothèse, en considérant la multiplication de leur mention et leur présence de plus en plus marquée dans le paysage au cours de ce siècle, serait donc de voir les tribus numhéennes et yamutbaléennes s'installer dans le Sud-Sindjar, et en Haute-Mésopotamie en général, à l'occasion de cette seconde vague amorrite du début du XIXe siècle. Dans un même temps, une autre partie de ces groupes serait venue renforcer leur présence dans les constructions politiques, où ils étaient déjà bien implantés, le long du Tigre et en Babylonie. Toutefois, ce scénario, comme l'idée même d'une seconde vague amorrite, n'est encore qu'une hypothèse que l'on ne peut étayer d'aucune preuve écrite.

1.3. L'apparition des royaumes dans la région du Sud-Sindjar

Nous avons donc posé comme postulat que les Numhéens et Yamutbaléens se seraient installés dans la région du Sud-Sindjar dès le début du XIXe siècle, mais la question de leur établissement en communautés urbaines, dirigées par les premiers monarques, ainsi que celle du lien entre ces premiers établissements et ceux que les archives, notamment celles de Mari, nous décrivent pour la fin du siècle, restent encore largement sans réponse.

Notons toutefois que les progrès concernant les données archéologiques semblent indiquer une réoccupation au cours du XIXe siècle. Ainsi, Christophe Nicolle, dans un article récent sur la diffusion de la céramique dite « du Khabur », découpe cette « périodisation céramique » en plusieurs phases historiques[685]. À une première phase (OJZ 1) correspondant à la réoccupation

684 - Nous noterons le nom du roi d'Aparhâ, Larîm-Numahâ, à l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie, qui pourrait révéler une présence numhéenne dans la région du Balih.

685 - Nicolle 2014, voir également Faivre et Nicolle 2007 pour la diffusion de cette céramique en Djéziré.

progressive du Triangle du Habur, entre 2000 et 1850, succède une seconde phase (OJZ 2) entre 1850 et 1800 qui correspondrait selon lui au véritable développement du réseau urbain. Ce serait ainsi pendant ce demi-siècle que les populations nouvellement arrivées se seraient sédentarisées et auraient utilisé de manière massive cette céramique.

Mais la documentation écrite du XIXe siècle, et en premier lieu celle du *kârum* Kaneš niveau II (qui couvrirait une période s'étendant du règne d'Erišum I d'Aššur [1974-1935] à celui de Narâm-Sîn d'Aššur, en 1835[686]), n'apporte encore que peu d'informations sur ces villes et encore moins sur leurs éventuels dirigeants à cette époque.

1.3.1. Qaṭṭarâ dans la documentation paléo-assyrienne

Qaṭṭarâ se distingue par les nombreuses références qui y sont faites, ce qui pousse à considérer qu'elle était déjà un centre urbain relativement important. Ces références, nous les devons à son rôle d'étape sur le parcours des marchands d'Aššur partant vers l'Anatolie[687]. Qaṭṭarâ représente manifestement une étape indispensable avant de franchir le Sindjar, soit par la route du bassin du Habur, soit par le Tigre[688]. La plupart des textes concernent le paiement de la taxe de passage, appelée *dâtum*[689], ou des affaires diverses entre marchands. Une lettre écrite par Aššur-Malik à Annalî et Puzur-Ištar mentionne également des étoffes et des ânes confiés à l'un de ces hommes dans la ville de Qaṭṭarâ[690]. Cependant, nous ne savons pas qui règne alors dans cette ville.

1.3.2. Razamâ-du-Yamutbal et Razamâ-du-Yussan dans les textes paléo-assyriens

Les textes paléo-assyriens évoquent également les deux villes de Razamâ, autres étapes sur cette route commerciale. À ce titre, nous pouvons souligner l'itinéraire *TC* 3, 163+[691]. Dans celui-ci, il est intéressant de constater que ces deux villes ne portent pas les mêmes déterminatifs qu'à l'époque de Mari. L'une est nommée Razamâ-ša-uhakim (*CCT* 1, 42a, 13), l'autre

686 - Michel 2001, p. 28.
687 - Voir notamment Barjamovic 2011, Forlanini 2006 et Michel 2001.
688 - Cf. ci-dessus, première partie, § 1.3.3.1.
689 - Voir par exemple les textes *CCT* 1, 31a (Barjamovic 2011, p. 91), *CCT* 5, 44c (Barjamovic 2011, p. 36), kt 94/k 1352 (évoqué dans Barjamovic 2011, p. 36).
690 - Prague I 593 (= *LAPO* 19 119).
691 - Forlanini 2006, p. 152.

Razamâ-ša-bura[...] (*CCT* 1, 42a, 3)[692]. Le fait que le déterminatif Yamutbal ne soit pas encore utilisé permet de supposer que ce groupe ethnique n'avait pas encore laissé l'empreinte que nous constatons à la fin de ce siècle.

1.3.3. L'absence de Kurdâ, d'Allahad et d'Andarig

Il faut enfin constater que Kurdâ, Allahad et Andarig ne sont que très peu sinon pas du tout documentées à cette période[693]. Nous pourrions expliquer l'absence de référence à ces villes par le fait que celles-ci se trouvaient légèrement en marge de l'itinéraire traditionnel de ces marchands, qui préféraient passer dans la partie orientale de la région. Cependant il est étonnant de trouver des références à des établissements manifestement sans grande importance politique, du moins au siècle suivant, comme Purattum, Admum ou Ašal[694], et pas à des villes de plusieurs hectares. De même, il est étrange que ces textes ne fassent aucun écho à des perturbations du commerce dans cette région, alors que cette route devint un enjeu majeur, le siècle suivant, aussi bien pour les grandes puissances que pour les royaumes du Sindjar. Il est donc possible que ces villes n'avaient pas encore le rôle politique qu'elles auront quelques décennies plus tard, du moins pas suffisamment pour que les marchands assyriens aient à leur rendre des comptes.

1.3.4. Bilan : une apparition tardive des pouvoirs politiques?

Le lien entre la période des archives des marchands d'Aššur et le tableau que nous dépeignent pour la fin du siècle les archives de la ville de Mari est encore impossible à établir à partir des seules sources écrites. Il est difficile de faire remonter les dynasties connues à Kurdâ, Andarig ou Karanâ jusqu'à cette période. Le fait est que les populations arrivées avec cette seconde vague mirent probablement un certain temps à adopter un mode de vie sédentaire dans un cadre urbain et à y adapter leurs institutions. Les rois, héritiers de ces chefs bédouins, mirent également du temps à s'illustrer et s'imposer à la tête de ces cités. Il est donc possible que ce paysage politique décrit dans les archives de Mari ne se fixa qu'à la toute fin du XIXe siècle ou, au moins, dans la seconde moitié

692 - L'interprétation de ces deux noms est délicate, Forlanini suggère un nom de royaume ou de personne (Forlanini 2006, p. 152).

693 - Kurdâ apparaît dans un texte paléo-babylonien de Sippar *VS* 16, 30 (Leemans 1960, p. 110 ; = *AbB* 6 30), mais nous en ignorons la date. Quant à Andarig et Allahad, nous n'avons pas trouvé de références à ces villes dans la documentation des marchands d'Aššur.

694 - Elles sont toutes des villes situées en marge du Sindjar comme nous l'avions indiqué dans notre étude sur la géographie historique (cf. ci-dessus, première partie, § 2.4.1.).

de celui-ci. Ces royautés ne devaient être ni très puissantes ni très influentes et leur horizon géographique devait se limiter à une échelle strictement locale. Elles ne pesaient pas en tout cas dans le jeu politique international dominé par Larsa, Isin ou les puissances naissantes comme Ešnunna et Babylone.

Il ne fait nul doute, par ailleurs, que cette région, et particulièrement le Triangle du Habur, intéressa rapidement les royaumes les plus puissants. La première intervention brutale d'un royaume étranger dans cette région fut peut-être celle de Narâm-Sîn d'Ešnunna qui, après avoir forcé Samsî-Addu à la fuite, pénétra dans le Triangle du Habur jusqu'à Tarnip et Ašnakkum[695]. Toutefois ces conquêtes ne nous sont connues que par deux noms d'années, qui ne sont par ailleurs attribués à Narâm-Sîn que de manière indirecte, puisque reposant uniquement sur la prosopographie. Si ces campagnes se vérifiaient, il ne fait pas de doute que le Sindjar et les populations qui s'y sont progressivement organisées durent faire face à cette première intrusion. De plus, elles amorceraient déjà un interventionnisme en Haute-Mésopotamie, qui deviendra une constante dans les décennies qui suivirent.

Considérer que ces royaumes ne naquirent que dans la seconde moitié du XIXe siècle avant notre ère ne repose pour l'instant que sur l'absence de preuve pour les périodes qui précédent ; il ne s'agit donc en rien d'une certitude. Le fait est que les textes ne nous décrivent réellement le Sindjar, comme une bonne partie de la Haute-Mésopotamie, que quelques années plus tard lorsque les archives du roi de Mari Yahdun-Lîm (1810-1794) s'intéressent pour des raisons très politiques à cette région. Il faut présumer cependant que les royaumes que nous découvrons alors marquent l'évolution d'une implantation humaine précoce et d'une organisation politique progressive et continue. La qualité de ces constructions politiques avec certains rois ayant déjà réussi à y imposer leur dynastie et l'attachement régional dont témoignent ensuite les hommes qui y habitent démontrent que les populations numhéennes et yamutbaléennes y sont déjà installées depuis un certain temps, probablement depuis le début du siècle. Au cours de celui-ci, elles ont redessiné progressivement les réalités démographiques et politiques de la région pour arriver au tournant de ce siècle à l'image que nous en donnent les Archives de Mari.

695 - Pour cette question, Charpin 1985a, p. 58 et n. 51 ; Charpin 2004b, p. 131.

2. Le Sud-Sindjar à la fin du XIXe siècle

L'histoire des royaumes amorrites du Sindjar ne sort de l'obscurité qu'au tournant du XIXe siècle avec les renseignements que nous livrent les archives de la ville de Mari. Il faut toutefois nuancer cet optimisme. Les sources de l'époque de Yahdun-Lîm, puis de Yasmah-Addu, sont bien moins nombreuses et diversifiées que celles de leur successeur à Mari Zimrî-Lîm. Celles-ci ne nous offrent que quelques brèves images, encore difficiles à décrypter, de la situation politique dans la région. Nous avons souligné ci-dessus qu'il était également difficile de faire le lien entre cette documentation et les postulats énoncés dans le chapitre précédent. Nous tombons en quelque sorte au cœur de l'histoire, celle du Sindjar amorrite et des rois qui s'y sont imposés. Ces textes illustrent toutefois les premières prises de contact politique entre les principautés qui s'y sont créées et les grands royaumes des vallées fluviales.

Il s'agit surtout ici de replacer nos connaissances dans le cadre chronologique des premières années de règne de Yahdun-Lîm. La fin de son règne, marquée par le conflit qui l'opposa dans le bassin du Habur au roi Samsî-Addu, sera étudiée dans un second temps.

2.1. Le Sud-Sindjar à l'époque du règne de Yahdun-Lîm de Mari

Yahdun-Lîm, fils de Yagid-Lîm, hérita à son arrivée sur le trône de Mari d'un royaume s'étendant le long de l'Euphrate, autour de la capitale, et probablement sur la vallée inférieure du Habur[696]. Tout en ignorant s'il ne fit que poursuivre la politique extérieure de son père ou s'il introduisit lui-même une nouvelle dynamique, il chercha à prolonger sa zone d'influence le long du Habur, vers la Haute-Mésopotamie. Cette expédition de Yahdun-Lîm vers les régions de Haute-Mésopotamie, qui fut accompagnée vraisemblablement d'une série de conquêtes militaires, ne nous est pas documentée, si ce n'est par une lettre postérieure à son règne[697]. Nous devinons toutefois la motivation première de ces expéditions. Il cherchait très certainement à conclure un certain nombre d'accords avec les souverains locaux, principalement pour permettre la transhumance estivale des troupeaux de moutons depuis Mari jusqu'aux pâturages de la Haute-Mésopotamie[698]. Grâce à plusieurs documents postérieurs à son règne, nous avons écho des

696 - Pour les problèmes que posent encore le règne de Yahdun-Lîm et de son prédécesseur, voir Charpin et Ziegler 2003, p. 33-38.

697 - A.1098 (inédit, cf. Annexe 3).

698 - Charpin 2004b, p. 138 ; voir également Charpin et Ziegler 2003, p. 38, n. 71, s'appuyant sur le texte inédit A.1098 (joint ici en annexe), notamment les lignes 27 et 28. Pour la question des relations entre les populations sédentaires et les nomades bensim'alites, voir notamment Durand 2004b, p. 118 et p. 148.

relations diplomatiques qu'il tissa avec un grand nombre de ces royaumes, s'imposant parfois à eux en tant que « père », c'est-à-dire en tant que suzerain, ou en se considérant comme leur égal, leur « frère »[699]. Ce fut ainsi qu'une grande partie de la Haute-Mésopotamie, depuis la région de l'Ida-Maraṣ, et jusqu'à Zalpah[700], dans la vallée du Balih, reconnut l'autorité de Mari.

Quant au Sud-Sindjar, nous ne prendrions pas de risques en supposant que les royaumes qui s'y trouvaient rentrèrent au même moment en contact avec le pouvoir mariote. Les textes, en nombre trop peu conséquent, ne soulignent pas encore le rôle que ceux-ci jouèrent durant l'établissement de la zone d'influence mariote. L'enjeu que le Sud-Sindjar représentait fut surtout révélé lorsque, quelques années plus tard, Samsî-Addu, édifiant son propre royaume depuis le Tigre, partagea les mêmes ambitions que le roi de Mari.

C'est de ce premier contact, vers 1810, que nous proviennent les premiers éclairages sur le découpage politique et sur quelques personnalités importantes de la région. Notons cependant que ces rapports entre les royaumes du Sindjar et Yahdun-Lîm, s'ils sont garantis par le contexte politique, sont également documentés par des textes postérieurs à ces événements évoquant par des analepses hautement politiques la situation à l'époque qui nous concerne.

2.1.1. La situation à Andarig et Allahad

L'importance et l'influence du ou des royaumes ayant pour capitale les villes d'Andarig et d'Allahad sont pour nous presque entièrement à découvrir. Quelques textes évoquent en ce sens des personnalités qui s'illustrèrent ensuite dans ces villes, mais nous manquons encore de repères chronologiques et d'éléments descriptifs qui nous permettraient d'apprécier la place qu'ils jouèrent lors du règne de Yahdun-Lîm de Mari.

2.1.1.1. Iluna-Addu, roi d'Andarig ?

Une première lettre écrite quelques années après la fin du règne de Yahdun-Lîm nous rappelle le lien qu'avait tissé le roi de Mari avec la ville d'Andarig :

> « Précédemment le Roi (= *Samsî-Addu*) avait l'habitude de prendre des ânes à Andarig, chez Iluna-Addu. Précédemment, Yahdun-Lîm avait l'habitude de

699 - Charpin et Ziegler 2003, p. 38 et p. 49-57.

700 - L'un de ses noms d'année s'intitule : « année où Yahdun-Lîm a pris Zalpah et où il a brûlé le grain d'Abbatum » : *mu ia-ah-du-un-li-im za-al-pa-ah*^{ki} *iṣ-ba-tu ù še-a-am ša a-ba-tim*^{ki} *iq-lu-ú* ; cf. Charpin et Ziegler 2003, p. 58.

prendre des ânes au même endroit. »[701]

À la lecture de cette lettre, il semble donc qu'Iluna-Addu ait eu une forme d'autorité sur Andarig et, bien que son titre ne soit pas précisé, Olivier Rouault considérait qu'il pourrait être le roi de cette ville à l'époque de Yahdun-Lîm[702]. Nous ne pouvons nullement entériner ou infirmer cette supposition. Il faut noter toutefois qu'il entra personnellement en contact à la fois avec le roi de Mari et avec Samsî-Addu, lorsque celui-ci envahit la région, ce qui en fait manifestement une personnalité de haut rang.

2.1.1.2. Sâmû-Addu, roi d'Andarig?

Un autre personnage, dont nous reparlerons ensuite, est également attaché à cette ville : il s'agit de Sâmû-Addu.

Nous nous sommes longtemps trompés sur les origines de cet homme. Le parcours que connaîtra son fils Asqur-Addu à l'époque de Zimrî-Lîm, quelques trente ans plus tard, semblait indiquer qu'il était originaire de la ville de Karanâ. Cela semblait également confirmé par la lettre *ARM* IV 26 (= *LAPO* 17 534), qui montrait Sâmû-Addu exerçant un poste de responsabilité dans cette ville. Il faut toutefois abandonner cette idée. Il n'est en effet jamais présenté comme tel, ni dans la documentation contemporaine de Yahdun-Lîm, ni dans celle des époques ultérieures. Un texte récemment publié par Michaël Guichard, la lettre A.468, nous pousse par ailleurs à considérer qu'il était en réalité originaire de la ville d'Andarig[703]. Il montre ainsi que son fils, Asqur-Addu, avait avant tout la prétention de retrouver le trône d'Andarig, et ce ne fut que devant l'impossibilité de l'obtenir qu'il accepta celui de Karanâ. Il semble donc vraisemblable que ces deux hommes soient originaires d'Andarig[704].

Néanmoins, nous ne pouvons affirmer, sur ces seuls liens, que Sâmû-Addu ait exercé à Andarig dès le règne de Yahdun-Lîm, aucun texte ne venant étayer ce fait. Il est possible d'envisager une filiation avec Iluna-Addu, mais là encore rien ne permettrait de dépasser le stade de l'hypothèse.

701 - *ARM* I 132 (= *LAPO* 16 207) : (10) *pa-na-nu-um* lugal *i-na an-da-ri-ig*^{ki} (11) *it-ti* AN-*na*-^{d}IM (12) anše-há [*i*]*l-ta-ne-eq-qé* (13) *pa-na-nu-um* ^{l}*ia-ah-du-li-im* (14) *aš-ra-nu-um-ma* (15) anše-há *il-ta-ne-eq-qé*.

702 - Rouault 1970, p. 109, n. 4 ; une proposition reprise par Jean-Marie Durand (1997, p. 338, n. b) et par Charpin et Ziegler 2003, p. 56, n. 225.

703 - Guichard 2004, p. 26.

704 - Cf. ci-dessous, troisième partie, § 1.1.1.3.2.

2.1.1.3. Warad-Sîn, roi d'Allahad ?

Trois autres textes mentionnent un autre personnage que nous savons devenir, après le règne de Yahdun-Lîm, une personnalité importante dans le Sindjar : Warad-Sîn. Bien que longtemps considéré comme originaire d'Andarig, en grande partie à cause du parcours qu'eut ensuite son fils, Atamrum, Francis Joannès a démontré qu'il était en réalité originaire de la ville d'Allahad[705].

Warad-Sîn s'illustrant particulièrement lorsque Samsî-Addu domina dans la région, il est légitime de se demander s'il ne régnait pas déjà avant. Pourtant les données concernant cette ville et ce personnage sont extrêmement réduites pour l'époque du règne de Yahdun-Lîm.

Le nom de Warad-Sîn est bien mentionné dans plusieurs documents de la pratique, mais leur interprétation pose encore problème.

Il apparaît ainsi dans un texte administratif enregistrant la remise d'habits par les autorités mariotes à diverses personnalités[706]. Nous noterons qu'il y est qualifié de « messager du Prince », sous-entendu du roi d'Ešnunna.

Deux documents juridiques enregistrent également des prêts alloués à Sîn-eribam et Yašûb-Ašar, tous deux dits « fils de Warad-Sîn »[707]. L'un des deux textes est daté de l'année où « Yahdun-Lîm a détruit le rempart de Zalpah »[708], l'autre ne l'est pas. Si ce Warad-Sîn est également l'homme qui exerça ensuite des fonctions politiques dans le Sindjar, il faudrait alors considérer qu'au moins un de ses fils était en contact avec les autorités mariotes avant le conflit avec Samsî-Addu.

Quant à la ville d'Allahad, elle n'est jamais évoquée. Nous souffrons donc d'une absence totale de certitude concernant l'existence d'un pouvoir politique dans cette ville. Nous pourrions supposer que celle-ci avait déjà été absorbée par sa voisine, Andarig, dirigée hypothétiquement par Iluna-Addu. Cette formation bicéphale des royaumes du Sindjar n'a rien d'étonnant si on considère la proximité des deux villes. C'est par ailleurs un phénomène que l'on retrouve sous le règne de Zimrî-Lîm pour Andarig/Allahad mais également pour Qaṭṭarâ/Karanâ.

En partant de ce postulat, nous pourrions supposer que Warad-Sîn et sa famille, écartés du royaume d'Allahad, vivaient alors en exil. Deux royaumes auraient pu alors leur servir de refuge. Ils pourraient en premier lieu s'être placés sous la protection de Yahdun-Lîm, ce qui expliquerait au moins la présence de ses fils dans la documentation juridique de Mari. Si le Warad-Sîn évoqué

705 - Il s'appuyait sur le passage de la lettre *ARMT* XXVI/2 392 : (13) *a-al-šu al-la-ha-ad*^{ki} *ù a-na wa-tar-t*[*im*] (24) *an-da-ri-ig*^{ki} *i-na qa-ti-šu li-ki-il*$_5$. « (…) qu'il conserve sa ville d'Allahad et en outre Andarig. ». Voir le commentaire de ce passage dans Charpin *et al.* 1988, p. 242-243 et Guichard 2004, p. 27.

706 - *ARMT* XXII 141 (= *ARMT* XXX, p. 193) : (2) ìr-30 *ša ru-bi-im*.

707 - *ARM* VIII 36 : (4') ^{Id}en-zu-*e-ri-ba* (5') dumu ìr-^{d}en-zu ; et *ARM* VIII 55 : (5) ^{I}*ia-šu-ub-a-šar* (6) dumu ìr-^{d}en-zu ; citées dans Ziegler 1999a, p. 57-58.

708 - *ARM* VIII 55 : mu *ia-ah-du-un-li-im* bàd *za-al-pa-ah*^{ki} *i-qú-ru-ú*. Cf. Charpin et Ziegler 2003, p. 58.

comme « messager du Prince » est bien ce même homme, nous pourrions également supposer qu'il trouva refuge à Ešnunna. Nous aurions alors un parallèle intéressant avec la carrière de son fils qui, lui aussi, se plaça au service du roi d'Ešnunna lorsque son trône fut occupé par Qarnî-Lîm (cf. ci-dessous, deuxième partie, § 7.1.1.1.)

Toutefois, cela n'est pour l'instant que de l'ordre de la supposition. Il est possible en ce sens que Warad-Sîn ait été pendant un temps roi d'Allahad, mais aucun document contemporain du règne de Yahdun-Lîm ne nous l'assure. Nous reviendrons donc plus loin sur ce personnage.

2.1.2. La question de Karanâ/Qaṭṭarâ

En ce qui concerne les villes de Karanâ et de Qaṭṭarâ, il faut faire le même constat que pour Allahad. En effet, nous n'avons aucun écho d'une éventuelle royauté dans l'une ou l'autre de ces villes à cette époque, et ce, malgré l'importance qu'elles semblent déjà avoir en tant qu'étapes sur la route des marchands entre Aššur et Kaneš[709]. Ainsi, nous avions vu que le seul personnage local que nous pouvions y rattacher, Sâmû-Addu, ne pouvait plus être considéré comme originaire de Karanâ.

Au même titre qu'Allahad, nous pouvons nous demander si ces deux villes n'étaient pas déjà subordonnées à une capitale voisine, qu'il s'agisse d'Andarig ou de Kurdâ. Une autre possibilité est qu'elles étaient contrôlées par l'une des grandes puissances orientales. Rien n'empêche de considérer que le roi d'Ešnunna, s'il était bien intervenu dans la région à cette époque, y ait laissé une garnison. De même, Samsî-Addu pourrait déjà en avoir pris le contrôle[710]. L'époque du règne de Zimrî-Lîm démontre l'importance que représentaient Qaṭṭarâ et Karanâ pour toute puissance ayant des intérêts à défendre dans la région. En effet, même après son repli de la région à la fin de l'année ZL 4, Ibâl-pî-El II d'Ešnunna laissa une garnison à Qaṭṭarâ (cf. ci-dessous, deuxième partie, § 5.3.1.4.). De même, Qaṭṭarâ fut la première ville visée par Išme-Dagan, le fils de Samsî-Addu, lorsqu'il intervint dans la région en ZL 11 et ZL 12 (cf. ci-dessous, deuxième partie, § 8.1.3. et 8.2.3.).

709 - Les documents du temple de Tell al-Rimah (*OBTR* 278-313) ne peuvent plus être considérés comme appartenant à l'époque de Samsî-Addu mais sont contemporains de l'époque du règne de Samsu-iluna de Babylone, soit vers 1730 (Barjamovic *et al.* 2012, p. 15-17).

710 - Une lettre de Tell Taya, TA 2101, indique qu'un certain Hâṣidânum, que ne savons être un administrateur de Samsî-Addu était présent à Tell Taya en l'éponymie d'Iddin-Aššur (c. 1798). Merci à Denis Lacambre pour m'avoir communiqué cette information avant la parution d'une note qu'il doit y consacrer. L'information a également été signalé dans Durand et Ziegler 2014, p. 51, n. 11.

2.1.3. Le royaume de Kurdâ

Le royaume de Kurdâ est certainement le mieux connu pour l'époque de Yahdun-Lîm. Nous découvrons ainsi certains personnages que nous pouvons relier à la famille royale qui dominait encore cette ville bien des années plus tard. Certains faits nous permettent même d'apprécier son importance. Toutefois, là encore, l'essentiel de nos informations nous provient de textes postérieurs à l'époque décrite et nous manquons encore d'une documentation contemporaine pour illustrer et confirmer nos hypothèses.

2.1.3.1. Aštamar-Addu, roi de Kurdâ

La situation à Kurdâ durant le règne de Yahdun-Lîm est évoquée dans deux textes datant du début du règne de Zimrî-Lîm[711]. Dans ceux-ci, en parlant au roi Simah-ilânê, les Anciens de Kurdâ nous donnent le nom de son prédécesseur à l'époque de Yahdun-Lîm, un certain Aštamar-Addu :

> « De même qu'Aštamar-Addu écrivait d'ordinaire à Yahdun-Lîm en tant que frère, toi aussi prends l'habitude d'écrire à Zimrî-Lîm en tant que frère. »[712]

Bien qu'Aštamar-Addu ne s'y voit pas directement attribuer le titre royal, la comparaison entre ces deux situations historiques ne laisse que peu de doute. Yahdun-Lîm fut le roi de Mari et Aštamar-Addu celui de Kurdâ, tout comme Zimrî-Lîm était celui de Mari et Simah-ilânê celui de Kurdâ lorsque cette lettre fut rédigée. Nous noterons par ailleurs le fait que, un siècle plus tard, un autre roi de Kurdâ porta le même nom[713], ce qui pourrait indiquer une appartenance commune à une dynastie, peut-être fondée par ce premier Aštamar-Addu.

2.1.3.2. Kurdâ et Sapîratum

Outre les allusions postérieures qui nous donnent le nom du roi de Kurdâ, les archives datées du règne de Yahdun-Lîm permettent d'apprécier l'importance de ce royaume et en premier lieu ses dimensions conséquentes.

---

711 - *FM* II 117 et 118.

712 - *FM* II 117 : (35) *ki-ma aš-ta-mar-*^{d}IM *at-hu-tam* (36) *a-na ia-ah-du-li-im iš-ta-ap-pa-ru* (37) *at-ta a-na zi-im-ri-li-im* (38) *at-hu-tam ši-ta-ap-pa-ar*. Citée dans Charpin et Ziegler 2003, p. 55-56.

713 - Cf. ci-dessous, deuxième partie, § 9.3.1.2.6.

L'influence de ce royaume pourrait ainsi s'être étendue jusqu'à la ville de Sapîratum, que l'on situe sur l'île de Bejan, en aval de Mari, dans une région que l'on appelle à l'époque amorrite, le Suhûm[714]. L'idée d'une indépendance de certaines villes de cette région à l'égard de Mari et d'Ešnunna a été envisagée par Denis Lacambre[715].

Pour justifier ce lien entre Kurdâ et Sapîratum, nous pouvons invoquer un texte juridique enregistrant une créance d'argent contractée envers le roi de Mari par un certain Sûmû-Numahâ. Ce dernier y est dit fils d'Aštamar-Addu et « homme » de Sapîratum[716]. Un fils du roi de Kurdâ aurait ainsi été qualifié par les autorités de Mari comme originaire ou résidant de cette ville. Il demeure toutefois le problème de la datation de ce texte, qui permettrait de savoir si cette ville appartenait effectivement à Kurdâ au moment du règne de Yahdun-Lîm ou si elle ne servit que de refuge à la famille kurdéenne au moment où celle-ci dut quitter le Sindjar devant l'avancée de Samsî-Addu[717]. Le texte en question est daté de « l'année où Yahdun-Lîm a remporté la victoire sur les Benjaminites »[718]. Cependant la chronologie des événements de ce règne n'étant pas encore fixée[719], il est difficile d'en faire un argument pour l'une ou l'autre de ces hypothèses.

Concernant l'idée que celle-ci n'ait été que confiée à la dynastie de Kurdâ, deux arguments semblent pouvoir être avancés.

En premier lieu, si la distance entre les deux villes peut paraître importante, il faut souligner l'existence d'une piste entre le Sindjar et le Suhûm, suivant le wadi Ajij. L'existence de cette piste suffit à justifier ce lien et explique, de plus, l'enjeu pour ces royaumes du Sindjar à contrôler, non seulement cette vaste zone de salines et de pâtures que forme la steppe de Djezireh, mais également ce débouché sur l'Euphrate. De la même manière, le fait que le nom de la ville de Saggarâtum soit formé sur le nom antique du Djebel Sindjar démontre bien que des liens existaient, sous forme de voies de communication, entre le Sud-Sindjar et les vallées du Habur et de l'Euphrate.

D'autre part, il faut peut-être considérer le document A.4634 dans lequel apparaît le nom d'une certaine Tariš-mâtum, fille de Sûmû-Numahâ[720]. Il s'agit vraisemblablement du recensement des femmes prises dans le harem de Mari au moment de la conquête de cette ville par Samsî-Addu. Nele Ziegler a interprété la présence de cet homme dans cette liste comme une preuve supplémentaire qu'une partie de la famille royale kurdéenne avait effectivement trouvé refuge à

714 - Charpin 1997, p. 362 et Lacambre 2006, p. 132.
715 - Lacambre 2006, p. 143, voir également Charpin et Ziegler 2003, p. 181-182, n. 87.
716 - *ARM* VIII 75 (Charpin 1997, p. 342-343) : (4) (…) *su-mu-nu-ma-ha* (5) dumu *aš-ta-mar-*^{d}IM (6) lú *sa-pí-ra-tim*^{ki}.
717 - L'hypothèse d'une zone refuge est soutenue dans Charpin 1997, p. 343.
718 - *ARM* VIII 75 : (21) mu 1-kam *ia-ah-du-l*[*i-im*] (22) [*d*]*a-am*$_7$*-da-am ša* dumu *ia*-[*mi-na*] (23) *i-d*[*u-ku*].
719 - Charpin et Ziegler 2003, p. 64.
720 - A.4634 (= Durand 1985, p. 431) : (19') I *ta-ri-iš-ma-tum* (20') dumu-munus *su-m*[*u-n*]*u-um-ha*. Jean-Marie Durand ne se prononce pas sur l'identité de ce Sûmû-Numahâ.

Mari et dans sa région[721]. Toutefois, le document ne précise pas, dans le cas où il s'agirait bien du fils d'Aštamar-Addu, la raison qui fit entrer sa fille Tariš-mâtum dans le harem de Mari. Un mariage entre les deux dynasties pourrait tout aussi bien expliquer qu'elle se soit trouvée là.

Concernant l'idée que Sapîratum fut entre les mains du royaume de Kurdâ antérieurement à l'entrée de Samsî-Addu dans la région, nous nous reposerons surtout sur un document contemporain du retour des dynasties sur leur trône, après la chute du royaume de Samsî-Addu.

D'après celui-ci, un certain Simah-ilânê, fils de Sûmû-Numahâ quitta Babylone pour se rendre dans son royaume afin d'y être intronisé[722]. Il est intéressant de constater qu'en attendant son nouveau titre, il était qualifié par l'auteur de la lettre de « roi de Sapîratum » (l. 9' : lugal *sa-pí-ra-tim*^{ki}). Le titre qui lui est concédé écarterait en ce sens l'idée que cette ville fut simplement le lieu d'exil et confirmerait qu'elle fut bien l'apanage de la famille royale kurdéenne. Il demeure que nous ne pouvons savoir depuis quand, dans quelles conditions et pendant combien de temps elle fut sous le contrôle de cette branche de la famille royale kurdéenne.

Deux interprétations demeurent donc possibles : soit Sapîratum appartenait à la dynastie kurdéenne de longue date, auquel cas elle servait éventuellement de résidence au prince héritier, soit celle-ci fut confiée à cette dynastie par Yahdun-Lîm lorsqu'elle dut fuir Kurdâ une fois la région annexée par Samsî-Addu. Il faudrait alors considérer que cette dynastie conserva le souvenir de cet héritage jusqu'au début du règne de Zimrî-Lîm et qu'elle n'hésita pas à revendiquer cette ville après la disparition de Samsî-Addu. Les éléments ici présentés ne permettent pas de trancher définitivement en faveur de l'une ou l'autre de ces hypothèses, dans la mesure où la datation de ces textes reste problématique. Nous aborderons à nouveau cette question lorsque nous reviendrons sur l'époque où le Sindjar passa sous le contrôle de Samsî-Addu.

2.1.3.3. Aštamar-Addu de Razamâ-du-Yussan

Un autre texte administratif non daté évoque un certain « Aštamar-Addu de Razamâ », à qui le roi de Mari offrit un habit lors de sa campagne en Haute-Mésopotamie[723]. Étant donnés les noms des autres villes mentionnées, cette Razamâ doit certainement être la ville du Yussan, au nord-est du Sindjar. Cela semble également entendu par le fait que le texte ait été rédigé dans la ville de Šunâ, également située au nord du Sindjar.

Il est tentant de chercher le roi de Kurdâ derrière cette référence. Si cette identification se

721 - Ziegler 1999b, p. 78, n. 503. *ARM* XVI/1 rattache également cette référence au fils d'Aštamar-Addu, en marquant tout de même un doute.
722 - A.3274+, éditée dans Guichard 2002a, p. 131-133.
723 - *FM* II 112 (= *ARMT* XXX, p. 190).

trouvait confirmée, le royaume de Kurdâ avait alors des dimensions inédites, car elle impliquerait l'extension de sa zone d'influence bien au nord du Djebel Sindjar. À ce titre, nous pouvons mettre en lien cette hypothèse avec les ambitions que partageront les descendants d'Aštamar-Addu. Tous, nous le verrons, ont cherché à étendre leur influence sur les villes au nord du massif montagneux.

Il demeure étonnant toutefois qu'une telle construction ne soit plus évoquée ensuite, notamment si elle permettait de légitimer les prétentions des rois de Kurdâ. Aucun lien direct n'est d'ailleurs évoqué, dans les règnes suivants, entre les villes de Kurdâ et de Razamâ-du-Yussan. L'idée d'une homonymie entre le roi de Kurdâ et cet « homme de Razamâ » est donc plus vraisemblable. Ce serait alors la première mention d'un roi indépendant à Razamâ-du-Yussan, avant la restauration des pouvoirs locaux par Zimrî-Lîm.

Outre l'hypothèse de possessions territoriales étendues, le passage de la lettre *FM* II 117, cité ci-dessus, laisse également entendre que le roi de Kurdâ traitait avec le roi de Mari sur un ton d'égalité[724], les deux hommes échangeant en tant que « frères ». Il faudrait donc supposer qu'il disposait d'une certaine influence régionale. De même, le souvenir de son règne, qui fut transmis à la génération suivante, et la réutilisation de son nom soixante ans après sa disparition, semblent également indiquer qu'il servit de référence à ses successeurs. Cette indépendance totale vis-à-vis des grandes puissances, qui a été considérablement remise en cause quelques années plus tard, apparaissait certainement pour beaucoup de rois de Haute-Mésopotamie comme un idéal à retrouver.

La documentation relative à l'époque du règne de Yahdun-Lîm reste donc très inégale. Si quelques informations transparaissent à propos d'un homme ou d'un royaume, dessiner une carte de la région à la fin du XIXe siècle demeure difficile. Combien y avait-il de royaumes ? Quelles relations entretenaient-ils entre eux, et avec les royaumes plus lointains ? Ce sont autant de questions auxquelles nous ne pouvons répondre pour l'instant que par des hypothèses difficilement vérifiables ou par des parallèles avec des situations postérieures. En définitive, peu d'événements de cette période nous sont connus, et il faut attendre les dernières années du règne de Yahdun-Lîm et l'entrée en scène d'un nouvel acteur, Samsî-Addu, vers 1800, pour que nos archives nous apprennent l'enjeu géopolitique majeur que représentait cette région.

724 - Pour les relations extérieures de Yahdun-Lîm, voir Charpin et Ziegler 2003, p. 49-56.

2.2. L'intervention de Samsî-Addu en Haute-Mésopotamie

La période de transition entre l'époque du règne de Yahdun-Lîm et celle de l'instauration du Royaume de Haute-Mésopotamie par le roi Samsî-Addu demeure assez mal connue. Nous le devons au fait que la ville de Mari, bien que conquise dès l'éponymie de Haya-Malik, ne fut pas immédiatement occupée par les autorités ekallatéennes. Yasmah-Addu, le fils de Samsî-Addu ne s'y installa que trois ans après la chute de Sûmû-Yamam, successeur de Yahdun-Lîm[725]. Les premières années des campagnes de Samsî-Addu, celles qui devaient le conduire à s'emparer du Sindjar et à organiser son occupation, nous sont donc très mal documentées. Il ne fait nul doute cependant que les royaumes qu'il abritait furent confrontés à l'arrivée de ce nouvel acteur très rapidement. Nous rappellerons ainsi le contexte historique de l'affrontement entre Yahdun-Lîm et Samsî-Addu avant de présenter ce que nous connaissons, ou ce que nous croyons deviner des conséquences du passage de cette région dans la zone d'influence de Samsî-Addu.

2.2.1. Le contexte politique

En l'absence de sources locales contemporaines de cette période marquant le passage de la région du Sindjar sous l'ascendance de Samsî-Addu, il nous est nécessaire de rétablir le contexte général marqué par l'affrontement entre les influences de Yahdun-Lîm et Samsî-Addu. Nous reviendrons ainsi en premier lieu sur les événements qui marquèrent la montée en puissance de ce dernier jusqu'à la prise de Mari, ultime étape dans la formation de ce Royaume de Haute-Mésopotamie. Cela nous permettra d'estimer, de manière très relative, la date de son entrée dans le Sindjar. Nous nous intéresserons également à la documentation postérieure qui évoque, souvent par comparaison avec des événements plus tardifs, dans quelles conditions il y pénétra et comment il y fut accueilli.

2.2.1.1. L'affrontement entre Yahdun-Lîm et Samsî-Addu

Nous avons vu que, assez rapidement au cours de son règne, Yahdun-Lîm chercha à prolonger sa zone d'influence dans le Triangle du Habur, une expédition qui lui valut d'être reconnu comme « père » ou comme « frère » dans une vaste zone couvrant la partie occidentale du Haut-Pays autour de Kahat et d'Ašnakkum et jusqu'au Balih. Cette ambition, il la partageait avec un autre roi,

725 - À propos de Sûmû-Yamam, personnage mal connu, voir Charpin et Ziegler 2003, p. 47-49.

Samsî-Addu, dont les origines demeurent encore sujettes à de nombreuses hypothèses, mais dont la capitale dynastique pourrait avoir été, à l'origine, Akkad[726]. Les premières années de son règne nous sont contées par la *chronique royale assyrienne*[727]. Il y est noté qu'après avoir été forcé à l'exil par l'avancée de Narâm-Sîn d'Ešnunna, il parvint à s'emparer du trône d'Ekallâtum en l'éponymie d'Ibni-Addu (c. 1811[728]). De là, il commença une violente politique d'expansion, qui nous est rapportée par la Liste Royale Assyrienne. Ses ambitions le conduisirent d'abord à Aššur en aval d'Ekallâtum, ville dont il chassa le roi Erišum II en l'éponymie d'Atamar-Eštar (c. 1808). Puis il se porta vers le nord, emporté par l'engrenage géopolitique, dont Dominique Charpin a admirablement décelé les tenants et les aboutissants[729], qui le poussa à entrer dans le Triangle du Habur et à s'emparer de Šehnâ, qu'il rebaptisa peut-être Šubat-Enlil à cette occasion[730]. Il nous est assuré ainsi que Samsî-Addu s'était emparé de Ṣubâtum, dans la partie orientale du Sud-Sindjar, en l'éponymie d'Ibni-Aššur (REL 175 ; 1798)[731], et il est possible qu'il ait possédé Šehnâ dès l'éponymie de Namiya (REL 176 ; 1797)[732].

À ce stade, la confrontation entre Yahdun-Lîm et lui était devenue inévitable. Leurs deux armées s'affrontèrent à Nagar (= Tell Brak), ville qui devait correspondre alors à la frontière de leurs zones d'influences respectives. Yahdun-Lîm en sortit vainqueur, freinant les ambitions de ce roi, pour un temps du moins. L'année suivante, le roi de Mari mena une nouvelle campagne qui devait lui permettre de reprendre du terrain à Samsî-Addu[733]. Le fait qu'il prit contact durant cette année avec des royaumes très orientaux, parmi lesquels Mardamân, Burullum ou Ṣubât-Eštar, nous montre que l'influence de Samsî-Addu ne devait être réellement effective que dans le Sud-Sindjar et à Šubat-Enlil[734].

Yahdun-Lîm fut toutefois éliminé par son fils Sûmû-Yamam, quelques temps après ces

726 - Charpin 2004b, p. 148-150 pour le rappel des différentes hypothèses ; cf. plus récemment Ziegler 2014, p. 184-185.

727 - À ce titre voir les commentaires de Maurice Birot en marge de sa publication des « chroniques assyriennes de Mari » (Birot 1985). Pour la chronologie générale de cette période voir Charpin 2004b, p. 150-152.

728 - Notons que ni Ibni-Addu, ni Atamar-Eštar n'apparaissent dans la KEL G. Nous avons suivi la reconstruction proposée dans Barjamovic *et al.* 2012, p. 25, fixant la prise d'Ekallâtum en l'éponymie d'Amur-Aššur et celle d'Aššur en l'éponymie d'Idnaya.

729 - Charpin 1992a.

730 - Charpin et Ziegler 2003, p. 38, n. 75.

731 - En témoigne le texte retrouvé à Tell Taya TA 2101 qui nous assure de la présence de Hâṣidânum dans cette ville au mois *tamhirum* de l'éponymie d'Ibni-Aššur. Les tablettes portent par ailleurs plusieurs empreintes de sceau au nom de « Hâṣidânum, fils d'Anzanum, serviteur de Samsî-Addu » (Reade 1973, p. 173-175).

732 - Le texte L85-142 de Tell Leilan porte ainsi l'éponyme Nami[...], fils d'Ipiq-Adad, qui ne peut correspondre qu'à l'éponyme Namiya dans la KEL G. R. M. Whiting précisait toutefois, dans le rapport de fouille de 1985, que ce texte a été retrouvé en marge des autres textes contemporains du règne de Samsî-Addu et rien dans le texte ne permet d'assurer que Samsî-Addu dominait Šehnâ au moment où il fut écrit (Whiting 1990b, p. 573). Toutefois, dans un autre article, il ajoutait que le lieu de découverte et l'aspect général de la tablette rendaient vraisemblable qu'elle soit contemporaine de l'occupation de la ville par Samsî-Addu (Whiting 1990a, p. 189).

733 - Charpin 1994a.

734 - Charpin 1994a, p. 179 et 189.

événements[735]. Profitant de ces bouleversements, dans lesquels il pourrait avoir une responsabilité, Samsî-Addu lança une nouvelle offensive qui, cette fois, lui permit de faire main basse sur la région de Mari. Il avait alors presque achevé de former ce royaume s'étendant du Tigre à l'Euphrate, un royaume que les historiens dénomment, d'après sa configuration géographique, le « Royaume de Haute-Mésopotamie ».

Une vingtaine d'années sépare donc la prise d'Ekallâtum par Samsî-Addu de la conquête du royaume de Mari. Il ne fait pas de doute que la région du Sindjar fut la première à être confrontée à l'expansionnisme de cet homme. Elle fait effectivement le lien, nous l'avons vu dans notre première partie, entre la vallée du Tigre et la région très riche des affluents du Habur. Elle était donc une zone de passage essentielle pour la poursuite de ses efforts de guerre en Haute-Mésopotamie. Qu'il s'intéressa à cette région avant de passer le Sindjar et d'atteindre Šehnâ (= Tell Leilan) et Nagar (= Tell Brak) semble assez logique. Mais quelle fut véritablement sa politique à l'égard de ces rois ? Et en réponse, comment ces rois accueillirent-ils ce nouvel arrivant ?

2.2.1.2. Récits de l'entrée de Samsî-Addu dans le Sindjar

Concernant l'entrée de Samsî-Addu dans la région, nous ne disposons d'aucun document contemporain des événements. Les seuls échos que nous ayons de cette période sont des rappels historiques écrits à l'époque de Zimrî-Lîm, soit une vingtaine d'années après les faits, par des personnes liées au nouveau pouvoir mariote. Ils portent tous en ce sens un discours politique qu'il est sensible d'analyser.

Ainsi, une première lettre d'Ibâl-pî-El à Zimrî-Lîm comparait l'invasion de la Haute-Mésopotamie par Ešnunna au début du règne de Zimrî-Lîm, à celle qui fut conduite par Samsî-Addu durant le règne de Yahdun-Lîm :

> « Cette maison s'est mise à faire en tous points comme Samsî-Addu. Elle ne cesse de fixer ses frontières : elle a pris Ekallâtum, elle a installé son camp contre Qaṭṭarâ et Allahad et la ville qu'elle prendra, elle l'annexera. »[736]

D'après cette relecture des événements, le Sindjar fut donc confronté à Samsî-Addu peu de temps après la prise d'Ekallâtum. Elle nous indique également que Samsî-Addu appliqua une

735 - Charpin et Ziegler 2003, p. 47, et *ARM* I 3 (= *LAPO* 18 931).

736 - A.2119 (= *LAPO* 17 442): (13) (...) é-*tum šu-ú* (14) *ki-ma sa-am-si-*^{d}IM *ir-ṭú-ub* (15) *e-te-ep-pu-ša-am pa-ṭì-šu* (16) *iš-ta-na-ak-ka-an é-kál-la-t*[*im*^{ki}] (17) *iṣ-ba-tam-ma a-na qa-ṭá-ra-a*[^{ki}] (18) *ù al-la-ha-ad*^{ki} *uš-*[*ša-ab*] (19) *ù a-al*^{ki} *i-ṣa-ab-ba-*[*tu*] (20) *a-na qa-ti-šu-ma ú-ta-a*[*r*].

politique violente à l'égard des royaumes du Sindjar, puisqu'il est ici question d'un véritable déploiement militaire et d'une politique d'annexion.

Un second rappel des événements nous est offert dans une lettre écrite par Yanṣib-Addu au roi de Mari. Il reprend des commentaires qui furent tenus à la fin du règne de Zimrî-Lîm, lorsque une ambassade d'Allahad demanda à Hammu-rabi de Babylone de leur fournir un contingent militaire pour venir garder leur ville :

> « Mais c'est comme auparavant, lorsque Samsî-Addu a conquis la ville d'Andarig ! La troupe qui se trouvait dans Ekallâtum est allée s'installer à Qaṭṭarâ et Allahad et ensuite la voilà à l'intérieur de la ville d'Andarig ! »[737]

Cette seconde lettre offre un parallèle parfait avec la lettre d'Ibâl-pî-El. Samsî-Addu se serait d'abord emparé de Qaṭṭarâ et Allahad, avant de se tourner vers la ville d'Andarig. Faut-il comprendre alors que les deux premières villes appartenaient au royaume d'Andarig ? Cela n'est pas certain, et nous regretterons à ce titre qu'il ne soit pas fait mention, dans aucune de ces deux lettres, des autorités qui dominaient ces trois villes.

Il faut naturellement rester prudent face à ces rappels historiques, en premier lieu parce que ces remarques furent tenues pour dénoncer des comportements politiques ou militaires dangereux pour le royaume de Mari. Ils transportent donc un jugement clairement subjectif.

2.2.2. Les royaumes du Sindjar face à l'expansionnisme de Samsî-Addu

Les références postérieures à l'invasion de la région par Samsî-Addu nous invitent donc à considérer une politique violente de celui-ci à l'égard des villes du Sindjar. Il nous faut encore déterminer quels rois y furent confrontés. À ce titre, il faut prévenir que tout ce qui suit est encore très hypothétique. En l'absence d'une documentation contemporaine de cette invasion, le seul moyen de déterminer les conséquences de l'entrée de Samsî-Addu dans la région est de comparer les mentions qui sont faites aux autorités locales avant et après celle-ci. Or, rappelons-le, les rois du Sindjar au temps de Yahdun-Lîm nous sont encore grandement inconnus, de même que nous ne connaissons que très mal les éventuels liens qui les unissaient aux personnalités qui s'imposèrent ensuite dans la région.

737 - *ARMT* XXVI/2 451 (= *FM* VI 19) : (23) [*ki-ma*] *pa-na-nu-um i-nu-ma sa-a*[*m-si-*^{d}IM] (24) [*an-d*]*a-ri-ig*^{ki} *ka-*[*ša-du-um-ma ik-šu-du*] (25) [*ṣa-bu-um*] *ša* [*li*]*-ib-bi* [*é-kál-la-tim*^{ki}] (26) [*a-na qa-ṭà-ra*]*a ù a-la-ha-*[*da*^{ki} *ú-ši-ib*] (27) [*wa-ar-ka-num*]^{o} *i-na li-ib-*[*bi a-lim*] (28) [*an-da-ri-ig*^{ki}] *šu-ú-ma* (…).

2.2.2.1. Aštamar-Addu et Bunû-Eštar

Donner une fin au règne d'Aštamar-Addu est aussi difficile que de lui estimer une date d'intronisation. Le seul texte que nous possédons mentionnant directement ce roi est celui qui évoquait son fils Sûmû-Numahâ et le lien que ce dernier entretenait avec la ville de Sapîratum. Rien ne garantit que ce texte fut écrit de son vivant, et il demeure difficile à dater[738]. Au regard de la situation évoquée pendant le règne de Yahdun-Lîm, nous pouvons nous demander s'il était encore le roi de Kurdâ au moment où Samsî-Addu prit pied dans la région.

Il existe également un autre candidat potentiel, il s'agit d'un certain Bunû-Eštar[739]. Nous ne disposons d'aucune information sur cet homme dans les textes contemporains du règne de Yahdun-Lîm mais il nous apparaît dans un texte daté de l'époque où la région était déjà sous l'influence de Samsî-Addu. Dans celui-ci, Bunû-Eštar répond à Yasmah-Addu, fils de Samsî-Addu, qui lui demandait d'aller chercher du sel à Našilânum et de lui livrer à Karanâ[740]. Notons la révérence de cet homme qui s'adressait à Yasmah-Addu en lui donnant du « mon seigneur ». Si le lieu où se trouvait alors cet homme n'était pas évoqué, la mention de Karanâ et de Našilânum garantit que cette affaire se passe bien au sud du Sindjar. Quant à son lien avec Kurdâ, il l'évoquait lui-même dans une lettre bien postérieure aux événements, lorsqu'il chercha à récupérer son trône après la chute du Royaume de Haute-Mésopotamie :

> « J'arrive de Zalbar et me voici à Kurdâ. Maintenant, vraiment !, est-ce une preuve d'amitié que Zimrî-Lîm, sans droit d'héritage, soit entré sur le trône de ma maison paternelle ? »[741]

S'il devint, ou redevint, effectivement roi de Kurdâ durant le règne de Zimrî-Lîm, le problème est que cet homme demeure difficile à placer dans l'arbre généalogique de la famille d'Aštamar-Addu. Il pourrait sans trop d'invraisemblance avoir été le fils d'Aštamar-Addu, et il faudrait dès lors le considérer comme le frère de Sûmû-Numahâ[742]. Néanmoins, nous ne pouvons écarter la possibilité qu'il ait été membre d'une famille concurrente de celle d'Aštamar-Addu[743].

Cette transition manifeste du pouvoir kurdéen entre la période de Yahdun-Lîm et celle de

738 - *ARM* VIII 75 (Charpin 1997, p. 342-343).
739 - À propos de cet homme, voir Charpin et Durand 2004.
740 - *ARM* V 70 (= *LAPO* 16 236).
741 - A.1215 (= Charpin et Durand 2004) : (24) *iš-tu za-al-ba-ar*^{ki} *at-ta-al-kam-ma* (25) *i-na kur-da-a*^{ki} *wa-aš-ba-a-ku* (26) *i-na-an-na an-na dam-qa-a an-ni-it-ta-an* (27) *ša zi-im-ri-li-im la bé-él ìs-qí-im* (28) *a-na* ^{giš}gu-za é *a-bi-ia i-ru-ub*.
742 - Charpin et Durand 2004, p. 113.
743 - Charpin et Durand 2004, p. 109.

Samsî-Addu permet alors plusieurs hypothèses quant à l'attitude du royaume de Kurdâ à l'entrée des troupes de Samsî-Addu et au lien d'une partie de la famille royale de Kurdâ avec la ville de Sapîratum[744].

En premier lieu, si nous admettons que Bunû-Eštar et Aštamar-Addu faisaient partie de la même famille, il faudrait considérer que le pouvoir kurdéen accepta la tutelle de Samsî-Addu. Cela militerait également pour que Sapîratum ait effectivement fait partie du domaine de cette famille, et qu'elle demeurait alors entre les mains de Sûmû-Numahâ, jusqu'à ce que Samsî-Addu en écarta la famille royale du pouvoir.

Si le lien entre Bunû-Eštar et Aštamar-Addu n'était pas vérifié, il faudrait considérer une transition plus brutale du pouvoir à Kurdâ. Bunû-Eštar pourrait alors s'être présenté à Samsî-Addu comme une alternative à la famille royale que le roi d'Ekallâtum venait de renverser. La présence d'une partie de la famille royale kurdéenne à Sapîratum aurait alors un tout autre sens, celle d'une fuite face à l'avancée des troupes de Samsî-Addu et de son allié Bunû-Eštar.

Enfin une dernière hypothèse serait que Bunû-Eštar et Sûmû-Numahâ soient effectivement frères mais qu'ils aient choisi de soutenir chacun un camp différent. Dans ce cas, Bunû-Eštar aurait pris le contrôle de Kurdâ alors que le reste de la famille fuyait à Sapîratum. Cette dernière hypothèse est tout aussi vraisemblable que les deux autres, l'époque amorrite nous offre en effet d'autres exemples de familles déchirées par l'ambition. Ce fut notamment le cas avec Asqur-Addu , à l'époque de Zimrî-Lîm, qui, pour ne souffrir d'aucune concurrence une fois monté sur le trône de Karanâ, fit massacrer ses quatre frères[745].

Nous comprenons en ce sens que la question du statut de Sapîratum demeure dépendante de notre connaissance des relations qu'entretint Bunû-Eštar avec la famille royale présente dans la capitale avant l'invasion.

Il faut enfin tenir compte d'un texte administratif que Jean-Marie Durand place en l'« Année où Yahdun-Lîm a remporté une victoire sur Samsî-Addu à la porte de Nagar »[746]. Il enregistre un cadeau fait par les autorités mariotes à un Numhéen dans la ville de Kallâtum. Cela nous montre que les autorités à Kurdâ continuèrent à entretenir des relations avec le pouvoir mariote l'année après la défaite de Samsî-Addu à Nagar, donc vraisemblablement après que celui-ci soit entré dans la région du Sindjar. Il ne nous précise pas, toutefois, si ce Numhéen répondait aux ordres de celui qui détenait alors Kurdâ ou d'un éventuel autre parti, nous pouvons donc difficilement imaginer ce que ces relations impliquèrent une fois que Samsî-Addu s'imposa définitivement dans la région.

744 - Cf. ci-dessous, troisième partie, § 1.1.1.1.2.
745 - *ARMT* XXVI/2 401 ; cf. ci-dessous, deuxième partie, 7.3.2.
746 - *ARMT* XXII 140 (= *FM* II 108 ; *ARMT* XXX, p. 189). La datation est contextuelle, le texte ne mentionne que le jour et le mois.

2.2.2.2. Qui règne à Andarig et Allahad ?

Contrairement à ce qu'indiquent les deux textes qui rappellent les événements survenus lorsque Samsî-Addu pénétra dans la région[747], il est admis traditionnellement que le pouvoir politique à Andarig et Karanâ/Qaṭṭarâ avait accepté sinon favorisé l'entrée de ce nouvel acteur dans le Sindjar. On s'appuyait alors sur deux autres textes, écrits également à l'époque de Zimrî-Lîm, qui laissaient entendre que les royautés dans ces deux villes étaient alors personnifiées par Warad-Sîn pour Andarig et par Sâmû-Addu pour Karanâ[748]. Toutefois, cette lecture des événements est devenue périlleuse depuis que les lieux d'origine de ces deux hommes ont été remis en question[749]. Nous avons vu également, dans la partie précédente, que ces personnages n'étaient pas attestés, du moins pas en tant que roi, à l'époque de Yahdun-Lîm. En ce sens, rien n'assure qu'au moment où Samsî-Addu pénétra dans la région les deux hommes se soient trouvés face à lui.

2.2.2.2.1. Qui règne à Allahad ?

Dans le cas d'Allahad, l'hypothèse selon laquelle Warad-Sîn fut roi au moment où Samsî-Addu arriva dans la région s'appuyait sur la compréhension que donnait Francis Joannès d'un passage de la lettre *ARMT* XXVI/2 401, écrite durant le règne de Zimrî-Lîm. Asqur-Addu, le roi de Karanâ, prêtait alors à Atamrum, fils de Warad-Sîn[750], un discours dans lequel ce dernier se disait prêt à collaborer avec Išme-Dagan, roi d'Ekallâtum et fils de Samsî-Addu, en comparant sa situation à celle de Warad-Sîn collaborant avec Samsî-Addu :

> « Tu (= *Atamrum*) es comme Samsî-Addu, et moi (= *Asqur-Addu*) je suis comme Warad-Sîn, son serviteur. Je vais remettre tout le pays entre tes mains, et moi (j'y serai) ton serviteur. »[751]

Il s'agit donc ici d'une comparaison politique qui laisse entendre que Warad-Sîn fut l'un des

747 - *FM* VI 19 (= *ARMT* XXVI/2 451) et A.2119 (= *LAPO* 17 442), citées ci-dessus.
748 - Il s'agit des textes *ARMT* XXVI/2 401 et *ARMT* XXVI/2 428, que nous citons ci-dessous.
749 - Une notice biographique est consacrée à Warad-Sîn dans Villard 2001, p. 99-100, voir également F. Joannès dans Charpin *et al.* 1988, p. 246. Concernant Sâmû-Addu, voir Villard 2001, p. 95. Pour le rappel des débats entourant l'origine de ces personnages, voir désormais Guichard 2004, p. 26.
750 - La parenté entre ces deux hommes est confirmée dans le traité (A.96 = *LAPO* 16 291) qu'Atamrum passa avec Zimrî-Lîm de Mari et dans lequel il se présentait comme « fils de Warad-Sîn » : (2) dumu ìr-^{d}nanna (...).
751 - *ARMT* XXVI/2 401 : (14) (...) *at-ta ki-ma* ^{d}utu^{ši}-^{d}IM (15) *ù a-na-ku ki-ma* ìr-^{d}su'en ìr-*šu* (16) *ma-a-tam ka-la-ša a-na qa-ti-ka* ˹*ú*˺*-ma-al-la* (17) *ù a-na-ku* ìr-*ka* (...).

principaux collaborateurs du Royaume de Haute-Mésopotamie dans la région et même qu'il y favorisa les menées de Samsî-Addu. Notons qu'il présente une version en tout point inverse à celles que donnèrent Ibâl-pî-El et Yanṣib-Addu (cf. ci-dessus, introduction générale).

Francis Joannès en a conclu : « On peut donc considérer que Warad-Sîn, père d'Atamrum et de Hulâlum, était à l'origine roi d'Allahad et que rallié à Samsî-Addu, il était devenu l'un de ses gouverneurs. »[752]

Nous ne pouvons ignorer que le discours que la lettre attribuait à Atamrum avait une motivation politique. En premier lieu, celui qui affirme qu'Atamrum a prononcé ces mots, Asqur-Addu, est alors son adversaire. En second lieu, si ce discours est pris au premier degré, il est également motivé par le fait qu'Atamrum cherchait alors à obtenir le soutien d'Išme-Dagan. Nous sommes donc forcés de conserver une certaine prudence vis-à-vis des événements passés évoqués dans cette lettre. Or de ces événements, nous n'avons pas d'échos contemporains.

Le problème des dates, sensible rappelons-le dans cette période de transition, est probablement ce qui remet le plus en doute la version d'Atamrum. En réalité nous ne voyons Warad-Sîn prendre des initiatives dans le Sindjar qu'à partir de l'éponymie d'Ikûn-pîya, soit sept ou huit ans après la chute de Mari. Rappelons également que le statut d'Allahad reste inconnu et il n'est pas certain qu'elle ait été indépendante au moment où Samsî-Addu a envahi la région. En ce sens, nous avions évoqué plus haut, deux textes administratifs mariotes montrant qu'au moins l'un de ses fils reçut un prêt de la part de l'administration de Mari[753]. Peu concluant, il ouvre tout de même l'hypothèse de la présence des fils de Warad-Sîn dans cette ville avant même les événements complexes de la fin du règne de Yahdun-Lîm. Nous avons donc supposé que la famille de Warad-Sîn, et peut-être lui-même, avait fui cette ville avant même l'invasion de la région et qu'Allahad avait été intégrée à un royaume voisin.

Le discours rapporté d'Atamrum ne nous paraît donc pas suffisant pour certifier que Warad-Sîn ait eu des responsabilités politiques au moment de l'entrée de Samsî-Addu dans la région et encore moins qu'il ait pu être à cette époque roi d'Allahad. Il attendait alors probablement une occasion d'assouvir ses ambitions et, peu après, sut profiter du vide provoqué par l'intervention de Samsî-Addu pour se présenter comme un acteur local important.

752 - F. Joannès dans Charpin *et al.* 1988, p. 246, repris dans Villard 2001, p. 100.
753 - *ARM* VIII 36 et 55, cf. ci-dessus.

2.2.2.2.2. Qui règne à Andarig?

Concernant la ville d'Andarig, nous retrouvons un cas similaire à celui de Kurdâ avec deux candidats éventuels. Le premier candidat est Iluna-Addu, roi supposé d'Andarig durant le règne de Yahdun-Lîm. Toutefois, il faut noter qu'il n'apparaît plus ensuite dans notre documentation.

Le second candidat est Sâmû-Addu que Pierre Villard a désigné, en tenant compte du rôle que joua ensuite son fils, comme « le représentant d'une dynastie locale ayant accepté la suzeraineté de Samsî-Addu »[754].

Tout comme Bunû-Eštar puis, plus tard, Warad-Sîn, il est certain que cet homme collabora avec les autorités du Royaume de Haute-Mésopotamie. Nous trouvons d'ailleurs un discours très similaire à celui d'Atamrum tenu cette fois par Hammu-rabi de Kurdâ à Asqur-Addu, le fils de Sâmû-Addu :

> « De même que jadis Samsî-Addu et [*Sâmû-Addu ?*] ont uni leur force, de même maintenant [*Asqur-Addu ?*] et Išme-Dagan doivent unir les leurs. »[755]

Là encore, le discours invite à considérer que Sâmû-Addu favorisa l'entrée de Samsî-Addu dans la région, ou qu'au moins il l'accepta. Le texte toutefois n'est pas clair sur les circonstances de cette alliance entre les deux hommes et il est également très orienté politiquement, puisque Hammu-rabi de Kurdâ souhaitait alors rallier Asqur-Addu à la cause qu'il partage avec Išme-Dagan, le fils de Samsî-Addu.

En réalité, Sâmû-Addu n'est pas documenté comme responsable politique avant l'éponymie d'Ibni-Addu, soit 5 ans après la prise de Mari par Samsî-Addu. Toutefois cela n'a rien d'étonnant dans la mesure où notre documentation ne reprend réellement qu'à partir du moment où Yasmah-Addu devint roi de Mari, justement en cette éponymie. Il paraît donc possible que Sâmû-Addu eut déjà des responsabilités politiques avant cette date et éventuellement que ce soit lui qui fut confronté à Samsî-Addu. Nous ne pouvons toutefois considérer cela comme certain.

Tout comme à Kurdâ, l'absence de filiation entre les personnages que nous découvrons dans les archives de l'époque de Yahdun-Lîm et dans celles de l'administration de Samsî-Addu nous interdit toute certitude. Nous pouvons alors envisager plusieurs scénarii :

Soit nous considérons que le pouvoir à Andarig accepta relativement bien l'entrée des

754 - Villard 2001, p. 95.

755 - *ARMT* XXVI/2 528 : (3') *ki-ma* ^{d}utu-*ši*-^{d}[IM *ù* NP_1 *i-na-pa-ni-tim*] (4') *in-né-em-du-ma i-n*[*a-an-na* NP_2] (5') [*ù i*]*š-me-*^{d}*da-gan* [*li-in-ne-em-du*?]. La restitution des noms de personnes NP_1 et NP_2 est proposée dans Lacambre 1994b, p. 281, n. 51.

Ekallâtéens, dans ce cas, il faut peut-être envisager la possibilité que Sâmû-Addu soit le fils d'Iluna-Addu. Nous ignorons cependant lequel de ces deux hommes dut faire face à l'invasion de Samsî-Addu. Cela irait dans le sens du discours de Hammu-rabi de Kurdâ.

Soit nous considérons que l'autorité à Andarig résista à l'arrivée de ce nouvel acteur politique et qu'elle fut remplacée ensuite par Sâmû-Addu. Dans ce cas, ce serait davantage la version donnée par les mariotes qu'il faudrait croire.

2.2.2.3. Une situation inconnue à Karanâ et Qaṭṭarâ

Pour la ville de Qaṭṭarâ, et parallèlement sa voisine Karanâ, nous avions vu qu'il nous était impossible de déterminer si elle était ou non dirigée par un roi dans la période précédente. Il faut malheureusement faire le même constat en ce qui concerne l'époque de l'intervention de Samsî-Addu dans la région.

Dans un premier temps, il a été considéré qu'une partie des archives de Tell al-Rimah, les textes retrouvés dans les pièces II et XVII du temple (*OBTR* 223-243) ainsi que ceux retrouvés dans la tranchée à l'extérieur de celui-ci (*OBTR* 278-335), pouvait être datée de la période comprise entre la conquête d'Aššur et celle de Mari par les troupes de Samsî-Addu[756].

Toutefois, cette interprétation doit maintenant être abandonnée au profit d'une datation de ces textes bien plus tardive. En effet, les éponymes *warki* Aššur-taklâku et Uṣur-ša-Aššur, qui datent ces textes, trouvent désormais leur place à l'époque du règne de Samsu-iluna de Babylone[757].

Il ne reste donc qu'une poignée de textes de Tell al-Rimah que nous puissions rattacher à la période de Samsî-Addu. David Oates a ainsi associé à la première phase de ce palais une demi-douzaine de textes et deux empreintes de sceau-cylindre retrouvés dans un contexte secondaire[758]. Les textes ne sont pas d'une grande portée historique, il s'agit pour l'essentiel de listes de noms qu'il nous est difficile d'identifier. L'un d'eux est toutefois daté d'un éponyme partiellement restitué, *ri*-[ ] que Robert M. Whiting a cru pouvoir associer soit avec l'éponyme Riš-Šamaš (= REL 185) soit avec Rigmânum (= REL 189)[759], deux éponymes postérieurs à l'entrée de Samsî-Addu dans le Sindjar. Les sceaux appartiennent pour leur part à deux hommes se présentant comme « serviteurs de Samsî-Addu »[760]. Le premier, Zimrî-Hammû, est inconnu des archives de Mari mais nous le trouvons évoqué dans les archives de Chagar Bazar (= Ašnakkum)[761]. Quant au

756 - Whiting 1990a, p. 189 et ss.
757 - Barjamovic *et al.* 2012, p. 15-17 ; cf. ci-dessous, deuxième partie, § 9.4.2.
758 - Voir Dalley *et al.* 1976, p. 171. Il s'agit de *OBTR* 244 à 249 ainsi que des sceaux n° 3 et 4.
759 - Whiting 1990a, p. 190, concernant *OBTR* 246.
760 - Dalley *et al.* 1976, p. 249-250, sceaux 3 et 4.
761 - Pour le parcours de cet homme, voir Lacambre 2010, p. 111-113.

second, Lu-Ninsiana, il apparaît dans la lettre *ARM* IV 22 (= *LAPO* 17 501), comme un « notable » (lú-meš *ra-ab-bu-tim*) que nous pouvons éventuellement rattacher à notre région. Le contexte de cette lettre est cependant tardif puisqu'il l'associe au problème turukkéen auquel sera confronté le royaume de Samsî-Addu à partir de l'éponymie d'Awîliya[762].

Ces textes démontrent donc, au mieux et sans surprise, que cette partie du Sud-Sindjar tomba effectivement entre les mains de Samsî-Addu suite à sa conquête de la région, ils ne nous permettent toutefois aucune conclusion sur la nature du pouvoir au moment où les Ekallâtéens y pénétrèrent et surtout sur les éventuels changements que cette intervention entraîna.

Dès lors, nous ne pouvons donc qu'énumérer trois hypothèses en ce qui concerne le sort de Qaṭṭarâ et de Karanâ suite à l'entrée de Samsî-Addu dans la région.

Si nous considérons que Qaṭṭarâ et Karanâ étaient indépendantes avant l'intervention de Samsî-Addu, nous pouvons alors imaginer que l'autorité alors en place se soumit au nouvel arrivant et parvint à conserver la direction des affaires locales. Nous ignorons toutefois l'identité de celui ou de ceux qui dirigeaient ces villes avant leur conquête et dans les années qui la suivirent.

En revanche, si nous suivons l'idée que la ville fut contrôlée préalablement par une puissance voisine, Andarig ou Kurdâ, nous pouvons imaginer que la situation ne changea guère et qu'elle fut encore contrôlée par ceux-ci du moins tant que ces dynasties locales restèrent au pouvoir. Cela pourrait être appuyé par le fait que Sâmû-Addu, personnalité d'Andarig, semble encore avoir une certaine autorité sur Karanâ lorsqu'il exerça dans la région au nom du Royaume de Haute-Mésopotamie.

Enfin, nous pouvons considérer que ces deux villes, quel qu'ait été leur statut antérieur, furent prises en main par les Ekallâtéens dès l'entrée de Samsî-Addu dans la région. L'importance de contrôler directement cette partie du Sud-Sindjar s'expliquerait, au même titre que pour Šubat-Enlil, par les intérêts économiques que représentait la route de commerce liant Aššur à Kaneš[763]. Nous nous appuierions alors sur la personnalité de Hâṣidânum qui apparaît dans la documentation mariote comme gouverneur de Karanâ[764]. Il faut en ce sens tenir compte des deux textes de Tell Taya, TA 2100 et 2101, qui mentionnent tous deux cet homme, explicitement qualifié sur les enveloppes de ces lettres de « serviteur de Samsî-Addu ». Il faut donc croire que la ville de Ṣubâtum, au moins, était tenue par Samsî-Addu en l'éponymie d'Idna-Aššur (= REL 175).

762 - Charpin et Ziegler 2003, p. 114-117.
763 - Cf. ci-dessus, première partie, § 1.3.3.
764 - Pour la carrière de Hâṣidânum dans le Sindjar, cf. ci-dessous, deuxième partie, § 3.3.2.

2.2.3. Conclusion

Nous pouvons donc essayer de résumer comme suit les événements ayant eu cours dans le Sindjar durant la montée en puissance de Samsî-Addu. Dans un premier temps, celui-ci s'empara d'Ekallâtum puis d'Aššur. Il entra ensuite dans le Sindjar et fut confronté aux royaumes locaux. La manière dont ceux-ci traitèrent avec ce nouvel arrivant nous échappe encore en grande partie. Pour acquérir plus de certitude, il nous faudra en apprendre davantage sur les pouvoirs politiques avant l'invasion. En l'état de notre documentation, tout ce que nous pouvons faire, c'est reprendre les deux scénarii possibles :

- soit nous considérons que ces royaumes résistèrent à ce nouvel arrivant, auquel cas il faudrait comprendre que les dynasties en place furent vaincues et remplacées par de nouvelles personnalités locales plus conciliantes. Cette situation répondrait alors aux versions écrites à l'époque de Zimrî-Lîm[765].

- soit nous considérons qu'ils acceptèrent pacifiquement la tutelle de ce nouvel homme fort et que cette nouvelle période s'ouvrit sans grands bouleversements. C'est manifestement une version qui fut soutenue par certains rois de la région à l'époque de Zimrî-Lîm lorsque qu'il s'agissait de justifier une alliance avec le fils de Samsî-Addu : Išme-Dagan[766].

Naturellement, la collaboration d'un royaume, ou au contraire sa résistance n'implique pas nécessairement le même comportement pour les autres puissances politiques. Au contraire, les événements du règne de Zimrî-Lîm, mieux connus, démontrent que rarement ces rois s'accordèrent sur une politique commune et qu'ils profitaient justement des périodes de changement pour régler leurs différends locaux. Il ne serait donc pas surprenant, si l'un des royaumes prit le parti de soutenir Yahdun-Lîm, qu'un autre ait soutenu l'entrée de Samsî-Addu. Mais il est encore difficile avec la documentation qui est la nôtre de savoir qui joua quel rôle. De même, il faut considérer la longue période, une dizaine d'années, séparant l'arrivée de Samsî-Addu dans le Sindjar de sa victoire contre Yahdun-Lîm de Mari. Nous ne pouvons donc écarter l'idée qu'un royaume ayant dans un premier temps accepté la suzeraineté de Samsî-Addu se soit ensuite rebellé contre lui. Le cas de Kurdâ, nous le verrons, en est un bon exemple.

765 - *FM* VI 19 (= *ARMT* XXVI/2 451) et A.2119 (= *LAPO* 17 442).
766 - *ARMT* XXVI/2 401 et *ARMT* XXVI/2 528.

3. Le Sindjar sous la domination de Samsî-Addu (1810-1775)

L'intégration du Sindjar au royaume édifié par Samsî-Addu se fit donc entre 1808 et 1792, mais dans des conditions encore difficiles à préciser. Pendant ces quelques années, et surtout une fois que le roi d'Ekallâtum parvint à repousser Yahdun-Lîm hors de Haute-Mésopotamie, la conduite de cette région ne semble pas avoir été la priorité les autorités ekallatéennes, la cible demeurant la ville de Mari. Celle-ci conquise, Samsî-Addu dominait seul l'ensemble de la Haute-Mésopotamie. Cette vaste construction politique ne sera organisée administrativement qu'en l'éponymie de Riš-Šamaš, trois ans après la chute de Mari, lorsque Samsî-Addu divisa son royaume entre lui et ses deux fils[767]. Yasmah-Addu reçut la direction de la région de Mari, Išme-Dagan celle d'Ekallâtum tandis que Samsî-Addu, qui conservait tout de même la primauté, s'installa à Šubat-Enlil.

Notre connaissance de cette période demeure dépendante des textes retrouvés dans le palais de Mari : il est donc regrettable que les premières années de cette occupation, entre l'entrée de Samsî-Addu dans le Sindjar et la reprise d'une activité administrative et politique à Mari, à partir de l'éponymie de Riš-Šamaš, demeurent presque entièrement inconnues. Cela rend difficile l'étude des premières années du Royaume de Haute-Mésopotamie, notamment en ce qui concerne les changements que cette nouvelle organisation impliqua pour les réalités politiques préexistantes dans le Sindjar. De plus, il faut bien prendre en compte que nous ne disposons que d'une infime partie des lettres qu'ont pu s'échanger les administrateurs de cette époque, en l'occurrence la correspondance passive de Yasmah-Addu.

Pierre Villard a ainsi indiqué qu'à l'exception du district de Hâṣidânum, les autres pouvoirs politiques n'apparaissent que de manière très ponctuelle, principalement lorsque Yasmah-Addu se présenta dans la région ou lorsqu'il chercha à s'y procurer directement quelque chose[768].

Nele Ziegler a d'ailleurs démontré, en étudiant les adresses de la correspondance entre les acteurs locaux et Yasmah-Addu, que les gouverneurs ou rois de la région, ceux de Kurdâ et d'Andarig, ne dépendaient pas de la zone d'influence de Mari[769]. Les échanges avec lui demeuraient donc exceptionnels.

Dans cette nouvelle partie, nous nous intéresserons à la période durant laquelle la région du Sindjar fut soumise à Samsî-Addu. À ce titre, chaque capitale dynastique semble avoir une histoire qui lui est propre. Nous avons donc choisi de présenter l'histoire de Kurdâ, d'Andarig et de la partie orientale de notre région, sous-entendu celle dominée par les villes de Qaṭṭarâ et Karanâ,

767 - Charpin et Ziegler 2003, p. 80-81.
768 - Villard 2001, p. 94.
769 - Ziegler 1999a, p. 19, n. 57.

indépendamment les uns des autres. Nous verrons toutefois que ces approches se recoupent parfois chronologiquement nous permettant ainsi d'apprécier dans une certaine mesure les modalités et évolutions du contrôle ekallâtéen sur la région.

3.1. Les exils de Bunû-Eštar et de Simah-ilânê

Documenter le royaume de Kurdâ à l'époque où celui-ci fut soumis au Royaume de Haute-Mésopotamie reste extrêmement complexe. Nous ne disposons que d'une poignée de textes contemporains de cette période, et ceux-ci sont rarement explicites sur la nature du pouvoir politique dans ce royaume.

Que Kurdâ ait résisté ou non à l'invasion de la région par Samsî-Addu, et que le roi de cette époque fut Aštamar-Addu ou Bunû-Eštar, il est manifeste que dans les premières années de son occupation, la ville était encore administrée par des membres de l'élite locale. C'est ce que nous devons comprendre de la lettre *ARM* V 70 (= *LAPO* 16 336), dans laquelle Bunû-Eštar, que nous supposons être l'autorité à Kurdâ, répondait de manière très révérencieuse à Yasmah-Addu, le fils de Samsî-Addu.

La situation semble toutefois avoir évolué assez rapidement dans des conditions qui ne nous sont pas encore entièrement connues.

3.1.1. Le récit de l'exil de Bunû-Eštar

En effet, Bunû-Eštar fut, à une date encore à déterminer, poussé à l'exil par Samsî-Addu et trouva refuge dans la ville de Zalwar, identifiée désormais avec le site de Tilmen Höyük[770]. Quelques années plus tard, alors qu'il cherchait à retrouver son trône, il racontait à Yassi-Dagan, général de Zimrî-Lîm, l'obstination dont fit preuve Samsî-Addu pour le faire disparaître corps et biens et comment il fut sauvé par un subterfuge du roi de Zalwar :

> « Précédemment, lorsque je résidais à Zalbar, Samsî-Addu avait alors écrit au roi de Zalbar de m'amener. Le roi de Zalbar s'était débrouillé pour donner à ma place un homme “vidé et prêt”, tout en disant : “D'accord !” Amînum avait amené cet individu comme s'il s'agissait de moi-même et Samsî-Addu l'avait exécuté. »[771]

770 - Miller 2001, p. 74-77.

Les raisons qui poussèrent Samsî-Addu à se passer des services de cet homme ne nous sont pas connues. La sévérité de ce jugement semble toutefois dépasser le simple cadre de l'incompatibilité de Bunû-Eštar avec la politique d'administration locale souhaitée par Samsî-Addu. En éliminant physiquement cet adversaire en exil, Samsî-Addu cherchait surtout à écarter définitivement toutes revendications locales, et les éventuels troubles qui les auraient accompagnées.

3.1.2. La date de la fuite de Bunû-Eštar

Le problème le plus important pour comprendre le statut de Kurdâ durant cette période, et la raison pour laquelle Bunû-Eštar dut quitter son royaume, est de dater la lettre *ARM* V 70 (= *LAPO* 16 336). Les seuls indices qu'elle nous fournit à ce titre est la présence de Yasmah-Addu dans la ville de Karanâ et l'activité militaire à laquelle Bunû-Eštar fait allusion lorsqu'il annonçait à « son seigneur » que tous les ânes étaient partis avec l'armée. Ces deux éléments sont peu déterminants mais ils nous permettent de situer cet événement à deux moments de notre histoire. Tout dépend en réalité du statut que nous donnons à ce texte.

Une première datation placerait la rédaction de cette lettre peu de temps après l'invasion du Sindjar par Samsî-Addu, et avant que Yasmah-Addu ne se voit confier la ville de Mari. Dans ce cas il faudrait considérer que Yasmah-Addu ramena ensuite la lettre à Mari où elle fut retrouvée. En suivant cette datation, il faudrait considérer que la fidélité de Bunû-Eštar à Samsî-Addu fut de courte durée. Sa trahison pourrait alors être mise en lien avec le texte administratif que nous avions cité plus haut, daté de l'« Année où Yahdun-Lîm a remporté une victoire sur Samsî-Addu à la porte de Nagar », et qui enregistrait la remise d'un cadeau fait à un Numhéen dans la ville de Kallâtum[772]. Nous aurions alors un mobile pour la destitution de ce roi, il aurait cherché à trahir Samsî-Addu au moment où celui-ci venait de subir une défaite face à Yahdun-Lîm.

Dans ce cas, le siège de la ville eut probablement lieu entre la bataille de Nagar et l'arrivée de Samsî-Addu à Mari, donc avant l'éponymie de Riš-Šamaš.

Cependant, on considère traditionnellement que les documents relatifs à Yasmah-Addu ont tous été écrits après l'annexion de Mari par Samsî-Addu. Il faudrait alors considérer que Bunû-Eštar demeura plusieurs années sous l'autorité de Samsî-Addu, et qu'il ne fuit Kurdâ qu'après l'éponymie

771 - A.1215 (Charpin et Durand 2004) : (16) *i-na za-al-ba-ar*^{ki} *wa-aš-ba-a-ku* (17) *ù* ^{d}utu-*ši*-^{d}IM *a-na* lu[gal] *ša za-al-ba-ar*-{X}(18) *a-na ta-ri-ia iš-pu-ur* lugal *ša za-ar-ba-al*<^{ki}> (19) *uš-te-pí-iš-ma* 1 lú *ri-qa-am er-se-e-em* (20) *pu-ha-ti-ia id-di-in um-ma-a-mi a-nu-um-ma* (21) ^{I}*a-mi-nu-um* lú *ša-a-t*[*u*] *ki-ma* ˹*i-ia-a-ti*˺*-ma* (22) *it-ru-ú-ma* lú *ša-a-tu* ^{d}utu-*ši*-^{d}[IM *i-du-u*]*k*.

772 - *ARMT* XXII 140 (= *FM* II 108 ; *ARMT* XXX, p. 189).

de Haya-Malik (= REL 182). En ce sens, une datation du siège de la ville après la conquête de la moyenne vallée de l'Euphrate expliquerait qu'il eut à fuir vers l'ouest, les routes vers la Basse-Mésopotamie étant coupées par les troupes de Samsî-Addu.

Plusieurs lettres échangées entre divers tenants de l'autorité ekallâtéenne semblent pouvoir nous apporter quelques informations supplémentaires sur les conditions du départ de Bunû-Eštar.

Deux d'entre elles furent écrites par Išme-Dagan à son frère Yasmah-Addu. Dans la première, il lui réclamait du bois pour entreprendre la rénovation du temple de Dagan à Kurdâ, probablement endommagé lors de la prise de la ville ou, en tout cas, souffrant de l'absence d'entretien[773]. L'autre mentionne un voyage d'Išme-Dagan dans le Numhâ pour faire l'état des lieux des forteresses du pays[774]. Enfin, une troisième lettre fut envoyée par un certain Tarim-Šakim à Yasmah-Addu, elle évoque le manque de personnel dans le palais de Kurdâ[775].

Il est important de noter que dans aucune de ces trois lettres n'est mentionnée la moindre autorité sur la ville. Ces trois textes furent donc certainement écrits après que le royaume ait perdu son autonomie. La nécessité de restaurer le temple de Dagan et les forteresses du Numhâ pourraient indiquer que la prise en main de ce royaume par le Royaume de Haute-Mésopotamie se fit après d'intenses combats qu'il serait tentant de mettre en lien avec le départ de Bunû-Eštar. La carence en personnel dans le palais semble également indiquer qu'une partie de la population et de l'administration fut déportée ou contrainte à l'exil. La déportation était effectivement couramment pratiquée par le Royaume de Haute-Mésopotamie pour contrecarrer toute velléité de révolte[776].

Ces trois textes peuvent être replacés dans une fourchette chronologique assez précise. Ils nous livrent en ce sens un *terminus ante quem* pour la date de la fin du règne de Bunû-Eštar. La lettre *ARM* II 15 (= *LAPO* 16 61) mentionne, en plus des réclamations pour obtenir le bois nécessaire à la restauration du temple, des instructions du grand Roi, sous-entendu de Samsî-Addu, quant à l'envoi d'un devin dans la ville de Šitullum. La nécessité de prévenir un quelconque danger sur cette ville permet donc de dater l'écriture de cette lettre peu avant ou durant la guerre qui opposa Samsî-Addu à Ešnunna. Les tensions entre ces deux puissances débutant en l'éponymie de Rigmânum (= REL 189)[777], il faudrait donc comprendre que Kurdâ avait déjà perdue son autonomie à cette date.

773 - *ARM* II 15 (= *LAPO* 16 61). La lettre *ARM* I 122 (= *LAPO* 18 993), concernant la rénovation de la chapelle palatine de Kurdâ, doit renvoyer au même contexte.
774 - *ARM* IV 36 (= *LAPO* 17 612).
775 - *ARM* V 25 (= *LAPO* 18 986). À propos de Tarîm-Šakim, voir la notice que lui consacre Pierre Villard (2001, p. 20-23).
776 - Durand 1992b, p. 103.
777 - Charpin et Ziegler 2003, p. 145.

Par ailleurs, il est légitime de se demander si la remise en état du pays de Kurdâ n'eut pas lieu immédiatement après la défaite de Bunû-Eštar, auquel cas ces lettres pourraient également nous donner un *terminus post quem*. La lettre *ARM* V 25 (= *LAPO* 18 986), exprimant la nécessité de remplacer le personnel manquant à Kurdâ, mentionne ainsi des gens de Šinamum déplacés depuis Mari où ils avaient vraisemblablement été déportés par les autorités ekallâtéennes. La prise de cette ville eut certainement lieu en l'éponymie d'Ibni-Addu (= REL 186), et en tout cas avant Ikûn-pîya (= REL 190)[778]. Le remplacement du personnel de Kurdâ doit donc avoir été organisé après cette date.

Nous aurions alors la possibilité de dater la fuite de Bunû-Eštar entre l'éponymie d'Ibni-Addu (= REL 186) et celle de Rigmânum (= REL 189). Notons par ailleurs que cette même année la frontière avec Babylone fut fixée à Harbê[779], Sapîratum pourrait alors avoir été pleinement intégrée au Royaume de Haute-Mésopotamie, nous pouvons en ce sens envisager la révolte de Bunû-Eštar comme une réaction à l'annexion de cette ville qu'il considérait comme relevant de son autorité.

Notons tout de même qu'il n'est pas certain que ces trois lettres furent écrites juste après la fuite de Bunû-Eštar. Rien n'empêche que plusieurs années se soient écoulées entre le départ en exil de cet homme et la remise en état du Numhâ par les autorités du Royaume de Haute-Mésopotamie.

La seule certitude que nous puissions conserver est que Kurdâ avait perdu son autonomie après l'éponymie de Haya-Malik (= REL 182) et avant l'éponymie de Rigmânum (= REL 189), soit dans une fourchette de huit ans.

3.1.3. Simah-ilânê à Ešnunna

Nous avons vu que la question du lien entre une partie de la famille royale de Kurdâ et la ville de Sapîratum était encore largement ouverte[780]. Appartenait-elle au domaine de la famille royale de Kurdâ ou servit-elle de refuge lorsque Samsî-Addu pénétra dans la région ? Une réponse à cette question pourrait venir du lien qui unissait Bunû-Eštar aux membres de la famille royale que nous trouvons à Sapîratum. Pourtant, là encore, nous ne pouvons apporter de réponse définitive, même si rien ne prouve qu'il ne fasse partie de cette famille[781]. Nous présenterons donc ici les différentes hypothèses relatives à l'exil de Simah-ilânê.

Avant tout, il est clair que Simah-ilânê et Bunû-Eštar ne se trouvèrent pas ensemble en exil. Ainsi, si le premier se réfugia à l'ouest dans le royaume de Zalwar, le second quitta manifestement

778 - Charpin et Ziegler 2003, p. 83 renvoyant à Ziegler 1999c.
779 - Charpin et Ziegler 2003, p. 85.
780 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 2.1.2.2.
781 - Cf. ci-dessus, troisième partie, § 1.1.1.1.2.

Sapîratum pour la Babylonie du Nord. C'est en effet depuis cette région que nous voyons revenir Simah-ilânê après la chute du Royaume de Haute-Mésopotamie[782]. Si les documents de l'époque de Zimrî-Lîm nous indiquent qu'il était alors sous la protection du roi de Babylone, il est possible qu'il ait séjourné un temps dans le royaume d'Ešnunna. Dominique Charpin et Jean-Marie Durand ont ainsi relevé plusieurs arguments militant pour identifier Simah-ilânê dans un document retrouvé à Tuttul et daté de l'éponymie d'Addu-bâni (= REL 196)[783]. En premier lieu, ils soulignent les relations complexes et souvent conflictuelles entre le Royaume de Haute-Mésopotamie et celui d'Ešnunna. Ils invoquent également un parallèle mieux connu, celui de Sâmû-Addu et de sa famille qui, pour fuir ces mêmes troupes du Royaume de Haute-Mésopotamie, se réfugièrent à Ešnunna. Ils notent toutefois un contre-argument de taille, la ville de Tuttul, où fut retrouvée ce document, appartenait alors au Royaume de Haute-Mésopotamie. Cela signifierait qu'un dignitaire en exil prit le risque de traverser un royaume qu'il avait pris soin de fuir. Notons toutefois qu'en l'éponymie d'Addu-bâni, Samsî-Addu cherchait précisément à conclure avec Ibâl-pî-El II une alliance en bonne de due forme, il n'aurait donc pas eu d'intérêt à faire disparaître un homme sous la protection d'Ešnunna[784].

Fixer une date à l'exil de cette partie de la famille kurdéenne n'est pas aisé. Mais il est fort probable qu'il eut lieu assez tôt dans le règne de Yasmah-Addu à Mari.

En effet, si cette partie de la famille résista à l'entrée d'Ekallâtum dans le Sindjar, elle eut certainement à quitter Sapîratum peu de temps après la prise de Mari ; lorsque l'influence de Samsî-Addu s'étendit jusqu'au « Suhûm inférieur », en amont de Râpiqum.

D'un autre côté, même si Simah-ilânê ou son père collaborèrent un temps avec Samsî-Addu, comme le fit manifestement Bunû-Eštar, Sapîratum se trouva rapidement au cœur d'une zone âprement disputée entre le Royaume de Haute-Mésopotamie, Babylone et Ešnunna[785]. La fuite de ces hommes pourrait ainsi être en lien avec l'un des événements qui toucha la région du Suhûm.

La conquête de Râpiqum par Babylone, célébrée dans le nom de la onzième année de règne de Hammu-rabi, pourrait en ce sens avoir été accompagnée, du côté du Royaume de Haute-Mésopotamie, par une redéfinition des pouvoirs dans le Suhûm et par la mise à l'écart des pouvoirs locaux[786].

De même, peu de temps après la conquête de Râpiqum par les Babyloniens, en l'éponymie

782 - A.3274+ éditée dans Guichard 2002a, p. 131-133.
783 - Charpin et Durand 2004, p. 108.
784 - Charpin et Ziegler 2003, p. 130.
785 - La date de l'invasion du Suhûm par Ešnunna demeure incertaine, pour une datation en Ikûn-pîya, voir Charpin et Ziegler 2003, p. 88.
786 - Cette ville fut conquise par Babylone durant sa dixième année de règne, ce qui fut célébré dans le nom de sa onzième année (Charpin 2004b, p. 161, n. 749, Charpin 2013b, p. 40). Cela correspond donc à l'éponymie de Rigmânum.

d'Ikûn-pîya, Dâduša, le roi d'Ešnunna, chercha à arracher le Moyen-Euphrate des mains de Samsî-Addu, et il progressa à ce titre jusqu'à Mulhân, à seulement quelques dizaines de kilomètres en aval de Sapîratum, si les localisations de ces villes sont exactes. Il est possible que, devant le risque d'une rébellion de cette ville, comme ce fut le cas à Harbê[787], Samsî-Addu ait préféré en écarter les pouvoirs locaux.

Enfin, il faut mentionner la lettre *ARMT* XXVI/2 449, écrite à l'époque de Zimrî-Lîm, qui rappelle que Hammu-rabi de Babylone et Samsî-Addu avaient fixé leur frontière sur l'Euphrate entre Harbê et Hît[788]. Là encore, cette délimitation des frontières entre les deux royaumes aurait pu s'accompagner d'une prise en main directe de la gestion des villes du Suhûm par les autorités ekallâtéennes.

Toutefois, il nous est encore impossible de pencher pour l'une ou l'autre de ces hypothèses. Le fait est que l'administration du « Suhûm supérieur »[789], de Hiddân à Sapîratum, nous est très mal connue pour l'époque où elle fut soumise à Samsî-Addu contrairement à celle du « Suhûm inférieur », de Mulhân à Hît, pour laquelle nous disposons du nom de plusieurs fonctionnaires[790]. Il nous est donc difficile de savoir dans quelles conditions Sapîratum passa sous le contrôle des hommes de Samsî-Addu.

3.1.4. Kurdâ après l'annexion

La ville de Kurdâ disparaît presque entièrement de notre documentation à partir de cette éponymie de Rigmânum, *terminus ante quem* de la fuite de Bunû-Eštar, et jusqu'à la chute du royaume de Samsî-Addu. Une seule lettre peut être placée entre ces deux dates. Il s'agit de l'enregistrement à Kurdâ de la dot d'une certaine Bazatum, en l'éponymie d'Ikûn-pîya (= REL 190)[791]. Le commentaire de Jean-Marie Durand propose deux interprétations à ce document. Soit il s'agit d'une alliance matrimoniale entre le royaume de Kurdâ et le Royaume de Haute-Mésopotamie, ceci étant justifié par l'importance de cette dot, soit il s'agit d'une princesse envoyée comme prêtresse à Terqa[792]. L'appartenance à la famille royale kurdéenne entre mal dans le contexte décrit ci-dessus. Cette famille était alors, pour la majorité de ses membres, partie en exil.

787 - Charpin et Ziegler 2003, p. 89. Ils évoquent la lettre inédite A.702 (non reprise en annexe), on peut également consulter *ARM* IV 81 (= *LAPO* 17 542).
788 - La date de cet événement n'est pas précisée, il pourrait être mis en parallèle avec la prise de Râpiqum par le roi de Babylone en sa dixième année.
789 - Pour les limites des deux Suhûm, voir Lacambre 2006, p. 131.
790 - Villard 2001, p. 79-82.
791 - *ARMT* XXV 484 (= *ARMT* XXXII, p. 192).
792 - Durand 1990a, p. 298-300.

De même, le Royaume de Haute-Mésopotamie ne nous semble pas avoir réellement d'intérêt à organiser une alliance matrimoniale avec un royaume annexé, si ce n'est pour contenter la population de ce pays. Nous pouvons alors nous demander si cette femme ne faisait pas partie d'une autre famille de la région, à qui Samsî-Addu aurait souhaité confier la ville tout juste vaincue, mais aucune information ne permet de pencher envers l'une ou l'autre de ces propositions.

Sans pouvoir dater exactement la fuite de la famille royale kurdéenne, il semble assuré que Kurdâ n'avait plus de dynastie à sa tête en l'éponymie de Rigmânum. L'absence d'information sur celle-ci dans les textes postérieurs à cette date, alors même que vont ensuite s'illustrer des personnages comme Sâmû-Addu ou Warad-Sîn, pourrait indiquer que la chute de la famille royale conduisit à la prise en main des affaires de la ville par les autorités ekallatéennes. Les modalités de ce contrôle sont toutefois difficiles à définir car aucun nom de gouverneur ne nous est parvenu. Il est possible, au regard des textes évoqués ci-dessus, que Kurdâ fut intégrée directement dans la zone d'influence d'Išme-Dagan au moins pendant quelques temps[793].

Nous noterons tout de même les problèmes que connurent Yanṣib-Addu et Bûnuma-Addu, dans les lettres *ARMT* XXVI/2 463 et 464, lorsque Simah-ilânê reprit le contrôle de Kurdâ au début du règne de Zimrî-Lîm. Il est envisageable que ces deux hommes aient été des fonctionnaires au service de Samsî-Addu, toutefois aucun document contemporain du RHM ne permet de le confirmer[794].

3.2. Sâmû-Addu et Warad-Sîn à Andarig ?

Indépendamment de Kurdâ, nous avons évoqué brièvement, dans les parties précédentes, que deux hommes s'illustrèrent dans la région alors que celle-ci était tombée sous l'autorité de Samsî-Addu, il s'agit de Sâmû-Addu et de Warad-Sîn. Il nous faut ici reprendre la question du rôle qu'ils jouèrent effectivement dans la région, en particulier en ce qui concerne la zone sur laquelle ils exercèrent leur pouvoir et le statut dont ils bénéficièrent. À partir de ces données, si ténues soient-elles, nous émettrons l'hypothèse que Sâmû-Addu et Warad-Sîn eurent globalement les mêmes fonctions et qu'ils se succédèrent comme relais du Royaume de Haute-Mésopotamie dans la ville d'Andarig.

793 - Ziegler 1999c, p. 503.
794 - Cf. ci-dessous, deuxième partie, § 4.1.3.1.

3.2.1. Sâmû-Addu

Nous avons vu dans le chapitre précédent que ce personnage posait beaucoup de problèmes en grande partie parce qu'il apparaît à nous alors que la région du Sindjar était déjà pleinement intégrée au royaume de Samsî-Addu. Nous ne pouvons donc affirmer en l'état de notre documentation qu'il ait été roi d'Allahad au moment où les troupes de Samsî-Addu entrèrent dans la région. Il s'agit ici d'essayer d'établir une chronologie des attestations de cet individu pour déterminer ensuite quelles furent ses prérogatives et à quel titre il exerça.

3.2.1.1. La chronologie de son règne

En réalité, ce n'est qu'en l'éponymie d'Ibni-Addu, soit un an après que Yasmah-Addu se soit installé à Mari, que nous le voyons prendre des responsabilités. Les *Chroniques Éponymales de Mari* indiquent que cette année fut surtout marquée par la prise des villes de Mardamân, Haburâtum et Širwun, trois villes du Haut-Tigre[795]. Cette même année, les troupes de Samsî-Addu progressèrent à l'ouest jusqu'au niveau de la boucle de l'Euphrate et peut-être également au sud jusque dans la région de Râpiqum, dans le Suhûm. Le Royaume de Haute-Mésopotamie était alors à son apogée, mais il se trouvait en opposition avec deux autres puissants royaumes, le Yamhad à l'ouest, dominé par Alep, et celui d'Ešnunna à l'est.

C'est à l'occasion de ces campagnes que nous trouvons pour la première fois mentionné le nom de Sâmû-Addu. Il apparaît ainsi dans trois textes administratifs, datés des mois viii* et ix* de l'éponymie d'Ibni-Addu[796]. Il semble alors participer aux combats sur le front de l'ouest[797], ou au moins contribuer à l'aspect logistique de cette campagne. L'année suivante ne nous est pas documentée, mais nous retrouvons à nouveau Sâmû-Addu en l'éponymie de Rigmânum, au moment où Ešnunna commença à contester certaines régions détenues par le Royaume de Haute-Mésopotamie, et notamment celle de Mankisum. La lettre *ARM* IV 26 (= *LAPO* 17 534) indique qu'il se trouvait alors à Karanâ d'où il avertit Išme-Dagan de la menace que représentait la concentration de troupes ešnunnéennes dans la région d'Opis[798]. Il disparaît cependant de notre documentation immédiatement après.

Les circonstances de son arrivée au pouvoir nous sont pour l'instant inconnues, nous avons vu

795 - Durand 1990a, p. 274. Il réinterprète le fragment D des *Chroniques éponymales de Mari* à l'origine publiées dans Birot 1985. Voir également Charpin et Ziegler 2003, p. 82-83.
796 - TH 84.25 (inédit, cf. Annexe 3), TH 84.27 (inédit, cf. Annexe 3) et M.11231 (= *ARMT* XXXII, p. 190-191).
797 - Charpin et Ziegler 2003, p. 83, n. 57.
798 - *ARM* IV 26 (= *LAPO* 17 534).

toutefois que deux hypothèses peuvent être posées. Nous pouvons d'abord considérer que Sâmû-Addu faisait partie de la famille royale en place avant l'arrivée de Samsî-Addu, auquel cas il pourrait avoir accédé au pouvoir avant ou après l'invasion de la région. Toutefois nous pouvons également proposer que celui-ci fut placé au pouvoir par Samsî-Addu lui-même après que ce dernier ait renversé l'ancienne royauté. Comme nous l'avions évoqué, il est difficile de considérer l'éponymie d'Ibni-Addu comme un *terminus post quem.* Si aucun texte ne l'évoque avant cette date, c'est parce que le palais de Mari n'était pas encore occupé par l'administration de Samsî-Addu.

Concernant sa disparition, un texte daté de l'éponymie d'Ikûn-pîya, pourrait nous livrer un indice[799]. Il raconte que plusieurs fugitifs originaires de Karanâ étaient alors recherchés, un événement qu'il faut peut-être mettre en lien avec la fuite de Sâmû-Addu lui-même. En lui seul ce document ne permet de tirer aucune conclusion, toutefois plusieurs éléments contextuels pourraient confirmer cette hypothèse.

Il faut noter ainsi que nous retrouvons quelques années plus tard des membres de sa famille revenir dans la région du Sindjar depuis les royaumes d'Ešnunna et de Babylone[800]. Cela permet de supposer que Sâmû-Addu, sinon d'autres membres de sa famille, se placèrent sous la protection de ces royaumes. Or, il est manifeste que ce fut justement à partir de l'éponymie d'Ikûn-pîya qu'une guerre ouverte éclata entre les royaumes de Samsî-Addu et d'Ešnunna. Il est toutefois difficile d'articuler ces événements et de déterminer les causes de sa destitution, est-ce précisément parce qu'il se rapprocha d'Ešnunna que Samsî-Addu décida de le remplacer ou est-ce parce que Samsî-Addu avait décidé de le remplacer qu'il s'échappa à Ešnunna ? Une lettre de l'époque du règne de Zimrî-Lîm semble confirmer la première hypothèse, dans celle-ci les Anciens de Karanâ invitaient Asqur-Addu à ne pas répéter les erreurs de son père :

> « Il ne faut pas que se répètent les contacts que ton père avait pris avec tous les grands rois et que notre pays en pâtisse ! »[801]

Bien que postérieur aux événements décrits, ce discours invite à considérer que Sâmû-Addu chercha effectivement à s'allier avec une autre grande puissance de l'époque, éventuellement Ešnunna, au moment où celle-ci entra en guerre contre Samsî-Addu. Même si la lettre *ARM* IV 26

799 - M.5581, éditée dans Durand et Ziegler 2014, p. 54-59.

800 - Iltani, fille de Sâmû-Addu, aurait vécu un temps à Ešnunna d'après *OBTR* 119. Nous trouvons également Asqur-Addu, réfugié à Babylone dans *ARM* II 119 (= *LAPO* 16 351). Avec un peu moins d'assurance, S. Dalley s'était demandé si le « père » d'Iltani et de Napsuna-Addu, évoqué dans *OBTR* 31, comme revenant de Babylone, n'est pas Sâmû-Addu lui-même (Dalley *et al.* 1976, p. 47). Toutefois le sens de « père » est difficile à définir dans ce contexte puisqu'il peut simplement s'agir d'une paternité politique, et non pas biologique, et renvoyer dès lors à Haqba-Hammû (Sasson, *JAOS* 100/4 (1980), p. 455). Nous noterons en ce sens que, dans les lettres *OBTR* 156 et 158, Iltani respecte les usages hiérarchiques, en se qualifiant de servante de Haqba-Hammû.

801 - A.230, l. 6-8 (inédit, cf. Annexe 3).

(= *LAPO* 17 534) nous indique qu'il avertit lui-même les autorités ekallâtéennes de la menace représentée par la concentration de troupes ešnunnéennes à Opis, rien n'empêche de considérer qu'il trahit finalement son suzerain lorsque Dâduša passa à l'attaque l'année suivante.

Il y a donc de bonnes chances pour que Rigmânum soit la dernière année durant laquelle Sâmû-Addu exerça dans la région au nom du Royaume de Haute-Mésopotamie. Nous verrons par ailleurs que l'année suivante un autre personnage, Warad-Sîn, apparaît avec des prérogatives très proches de celles de Sâmû-Addu, nous invitant ainsi à considérer qu'il lui succéda.

3.2.1.2. Les prérogatives de Sâmû-Addu

Le contexte de l'autorité de Sâmû-Addu ainsi établi, nous pouvons questionner les textes sur ses prérogatives exactes, sur quel espace celles-ci s'appliquaient et surtout à quel titre celui-ci relayait les ordres de Samsî-Addu et de ses fils.

Nous avons évoqué dans le chapitre précédent qu'il avait longtemps été considéré que cet homme fut le roi de Karanâ, collaborant avec le Royaume de Haute-Mésopotamie. Cette interprétation présente aujourd'hui plusieurs difficultés.

En premier lieu, Michaël Guichard, en publiant la lettre A.468, a conclu que sa ville d'origine n'était pas Karanâ mais Andarig[802]. Il relevait tout de même la lettre *ARM* IV 26 (= *LAPO* 17 534) dans laquelle Išme-Dagan informait son frère de son voyage à Karanâ afin de mettre à disposition de Sâmû-Addu une troupe de renfort, alors que pesait la menace d'un conflit avec Ešnunna. Si cela semble indiquer que Sâmû-Addu avait autorité sur Karanâ, Michaël Guichard indique que cela ne fait pas nécessairement de cette ville le siège de son gouvernorat[803]. En considérant ses origines géographiques, nous nous attendrions plutôt à ce qu'il s'agisse d'Andarig.

Nous pouvons également nous demander si, une fois la région tombée sous influence du Royaume de Haute-Mésopotamie, Sâmû-Addu porta réellement le titre royal. On appuyait cette hypothèse sur la comparaison qui était faite, dans un discours de Hammu-rabi de Kurdâ, entre la situation en ZL 11 et celle à l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie[804]. Il faut bien constater pourtant qu'aucun document ne lui attribut directement et explicitement ce titre.

La fin brutale de son pouvoir, l'exil de sa famille à Ešnunna, puis le retour de son fils, Atamrum, dans le Sindjar semblent malgré tout indiquer qu'il n'était pas un simple gouverneur placé par la nouvelle autorité politique. Il est probable qu'il appartenait déjà à une famille prétendante à la

802 - Guichard 2004, p. 16.
803 - Guichard 2004, p. 18, n. 5.
804 - *ARMT* XXVI/2 528, citée ci-dessus.

fonction royale ou était au moins un membre distingué de l'élite locale[805].

Roi ou gouverneur, la question doit donc rester ouverte[806]. Sâmû-Addu bénéficia en tout cas pendant quelques années d'une autorité sur une grande partie de la région du Sud-Sindjar, en tout cas à Karanâ, et en considérant les dires de son fils, très probablement sur Andarig. Bien qu'aucun écho contemporain ou postérieur n'y fasse référence, nous pourrions également supposer que Kurdâ tomba également sous son autorité lorsque Bunû-Eštar fut contraint à l'exil.

3.2.2. Warad-Sîn

Le personnage de Warad-Sîn soulève les mêmes problématiques que Sâmû-Addu. Bien qu'un nombre plus important de lettres fasse allusion à ce personnage, très peu d'entre elles sont datées. Surtout, nous ne disposons pas de document qui nous assurerait qu'il ait exercé une quelconque fonction dans la région durant le règne de Yahdun-Lîm et au moment où Samsî-Addu pénétra dans la région.

3.2.2.1. La chronologie du gouvernorat de Warad-Sîn

Le document le plus ancien mentionnant ce personnage, dans le cadre du Sindjar, date du mois iii* de l'éponymie d'Ikûn-pîya[807]. En effet, une lettre qu'il écrivit à Yasmah-Addu rapporte le début de l'invasion du Suhûm par les troupes ešnunnéennes et la menace qui pesait alors sur la ville de Râpiqum. Durant cette année, les Ešnunnéens progressèrent jusque Yabliya et Mulhân, menaçant dangereusement la région de Mari. La paix fut finalement conclue au début de l'année suivante, en l'éponymie d'Asqûdum[808].

Nous ignorons si Warad-Sîn participa activement à cette guerre, cette lettre n'illustrant que son rôle de relais pour les informations entre Ekallâtum, tenue par Išme-Dagan, et Mari, tenue par Yasmah-Addu. Les pourparlers de paix entre Ešnunna et Ekallâtum conduisirent à un accord sur une participation conjointe à une campagne contre certains royaumes à l'est du Tigre. Samsî-Addu et Išme-Dagan, aidés d'un contingent ešnunnéen, s'emparèrent, à partir du mois viii* de l'éponymie d'Asqûdum, d'Arrapha et pillèrent le pays de Qabrâ sur le petit Zab. Ils soumirent ensuite la région

805 - Charpin et Durand 1987, p. 141.
806 - À ce titre, voir ci-dessous la définition proposée par Pierre Villard concernant le titre de Warad-Sîn qui pourrait également s'appliquer à Sâmû-Addu.
807 - *ARM* V 59 (= *LAPO* 17 535).
808 - Charpin et Ziegler 2003, p. 89-91.

de Ninive, et enfin, au mois xii*, combattirent la tribu des Ya'ilanu dans le Moyen-Tigre[809]. Pendant ce temps, Yasmah-Addu séjourna manifestement à Razamâ-du-Yamutbal, probablement pour empêcher tout coup de main sur les arrières du front. Warad-Sîn semble cette fois avoir participé directement aux opérations militaires[810].

Une autre lettre mentionne Warad-Sîn dans un contexte similaire[811]. Išme-Dagan y demande à son frère des détails sur les opérations en cours, celles-ci engageant visiblement les Ešnunnéens et les Lullus sans qu'il soit possible de savoir véritablement qui est allié ou ennemi de Yasmah-Addu. À la fin de la lettre, il lui demandait de transmettre une lettre de sa part à Warad-Sîn. La datation de cette lettre reste très incertaine, ces combats à l'est du Tigre s'étendant jusqu'à l'éponymie d'Addu-bâni, soit deux ans après les campagnes d'Asqûdum. Cependant le fait que Yasmah-Addu ait participé directement au combat permet de restreindre cette fourchette chronologique aux années Aššur-Malik et Awîliya. En effet, celui-ci participe à la prise finale de Qabrâ en compagnie de son frère au début d'Aššur-Malik puis retourna à Mari. Il passa le reste de l'année dans la région de Šubat-Šamaš à combattre Larîm-Numahâ, le roi d'Aparhâ, dans le Zalmaqum. Il y resta jusqu'au début de l'année suivante, puis il se rendit à nouveau dans le Nord-Est, à Šubat-Enlil, pour prêter main-forte à son frère en proie à une révolte des Turukkéens. Il rentra finalement à Mari au mois v* d'Awîliya. Nous pouvons donc dater *ARM* IV 85+ soit de la campagne contre Qabrâ au début d'Aššur-Malik, soit de celle contre les Turukkéens au début d'Awîliya. Qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre, Warad-Sîn disparaît ensuite de notre documentation, si ce n'est lorsque son fils Atamrum, que nous voyons ensuite jouer un rôle dans cette région, y fera référence.

3.2.2.2. Les prérogatives de Warad-Sîn

Nous nous trouvons face aux mêmes problèmes que nous avions rencontrés avec Sâmû-Addu et Bunû-Eštar lorsqu'il s'agit de connaître la fonction de Warad-Sîn. La documentation d'époque éponymale est trop fragmentaire pour nous livrer un titre. Au mieux nous pouvons constater qu'il s'adressait à Yasmah-Addu comme à son seigneur, tout comme le faisait Bunû-Eštar[812].

Nous avons discuté ci-dessus des origines de cet homme à la lumière de l'analyse de la lettre *ARMT* XXVI/2 401 par Francis Joannès. Rappelons, qu'il concluait ainsi :

809 - Pour cette chronologie voir Charpin et Ziegler 2003, p. 92-96, ainsi que Ziegler 2011a. Pour la campagne contre Qabrâ en particulier, voir également Charpin 2004a, p. 161-166.

810 - A.2494+ (inédit ; cf. Annexe 3). La datation de cette lettre repose sur le fait que Yasmah-Addu était alors présent à Razamâ-du-Yamutbal.

811 - *ARM* IV 85+A.3090 (= *LAPO* 17 621 ; = *FM* III 14).

812 - La lettre *ARM* V 60 (= *LAPO* 18 1286) comporte l'adresse suivante : « À mon seigneur Yasmah-Addu. Ainsi (parle) Warad-Sîn, ton serviteur ». Nous noterons tout de même la formule dans *ARM* V 59 (= *LAPO* 17 535) dans laquelle il omet cette subordination à l'égard de Yasmah-Addu, voir à ce sujet Villard 2001, p. 99 et Ziegler 1999a, p. 57, n. 19.

> « On peut donc considérer que Warad-Sîn, père d'Atamrum et de Hulâlum était à l'origine roi d'Allahad, et que, rallié à Samsî-Addu, il est devenu l'un de ses gouverneurs. »[813]

Son idée est alors de voir en lui un ancien roi d'Allahad qui se serait rallié à Samsî-Addu dès son arrivée dans la région. Michaël Guichard reprit cette idée, nuançant tout de même le titre royal d'un point d'interrogation[814]. Quant à Nele Ziegler, elle proposait qu'il agisse au contraire comme un gouverneur d'Andarig ou d'Allahad, ou comme officiel chargé de la zone du Sindjar sous les directives du Royaume de Haute-Mésopotamie[815]. Sans évoquer le titre royal ni la durée de son mandat, elle souligne tout de même ses attaches à la région.

Selon nous, Pierre Villard a fourni une définition assez convaincante qui pourrait également s'appliquer à Sâmû-Addu :

> « De toute façon, si la documentation actuelle ne permet pas de trancher de façon définitive, rien n'empêche qu'un dynaste, faisant figure de « roi » aux yeux de ses sujets, ait été assimilé par le grand Roi à l'un de ses gouverneurs.[816] »

Tout comme Sâmû-Addu, nous ne pouvons être vraiment affirmatif à ce sujet, ni le titre royal ni le titre de gouverneur ne lui sont directement attribués par des lettres contemporaines de son mandat. Notons tout de même le texte *ARMT* XXIII 594 qui nous décrit sa zone d'activité comme un « *halṣum* », terme traduisant une « zone de commandement »[817]. Il a été démontré toutefois que ce terme ne désignait pas uniquement la zone d'activité d'un gouverneur, mais qu'elle était également utilisé, à l'époque de Zimrî-Lîm, pour désigner certains royaumes.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons remettre en cause ses origines régionales, qui sont confirmées par l'obstination avec laquelle son fils, Atamrum, chercha à reprendre le contrôle de la région d'Andarig et d'Allahad[818]. De même, la haute dignité de sa famille semble confirmée par une autre lettre qu'il écrivit à Yasmah-Addu dans laquelle il jugeait de peu de distinction le mariage de

813 - Charpin *et al.* 1988, p. 246.
814 - Guichard 2004, p. 18-19, l. 5.
815 - Ziegler 1997, p. 150 (note sur les lignes 36 à 39) et Ziegler 1999a, p. 57.
816 - Villard 2001, p. 100.
817 - Durand 1997, p. 120-121.
818 - Voir *ARMT* XXVI/2 392 qui montre que même Hammu-rabi de Kurdâ, pourtant ennemi d'Atamrum, reconnaissait ses droits sur cette ville : « (…) qu'il conserve sa ville d'Allahad et en outre Andarig. » : (23) *a-al-šu al-la-ha-ad*^{ki} *ù a-na wa-tar-t*[*im*] (24) *an-da-ri-ig*^{ki} *i-na qa-ti-šu li-ki-il*$_5$.

son fils Addu-muballiṭ, souhaité par Samsî-Addu, avec une princesse du royaume vaincu de Mari[819].

Les origines géographiques de Warad-Sîn nous invitent à situer le siège de son gouvernement dans la région d'Allahad et d'Andarig. Le document *ARMT* XXIII 594, probablement daté de la fin d'Aššur-Malik[820], relate le passage en revue de soldats dont certains sont dits originaires du « district de Warad-Sîn »[821]. Ce qui est intéressant pour nous est que le texte laisse entendre une proximité entre le district de Warad-Sîn et ceux de Šubat-Enlil et de Kummulhum, ce qui a poussé Francis Joannès et Pierre Villard à étendre l'emprise de son pouvoir au nord du massif montagneux sur une partie au moins de la moitié orientale du Triangle du Habur, sans que nous puissions déterminer exactement le nom des villes concernées[822]. Cependant, s'il avait autorité sur la ville de Karanâ, cela n'est pas documenté. Tout dépend en réalité du moment où apparaît Hâṣidânum, gouverneur de Karanâ dans les dernières années du Royaume de Haute-Mésopotamie.

3.2.3. Warad-Sîn, successeur de Sâmû-Addu ?

Après avoir considéré les dates et conditions de l'exercice du pouvoir par Warad-Sîn, nous constatons d'étroits parallèles avec le parcours de Sâmû-Addu.

Ainsi, nous pouvons noter que les deux hommes semblent partager les mêmes prérogatives, en tout cas pour celles qui sont documentées par les archives de Mari. Ils participèrent tous deux à l'effort de guerre, soit en participant directement aux opérations militaires, soit en jouant le rôle de relais pour les informations entre la partie orientale du royaume et la région de Mari.

Ils semblent également partager une origine géographique commune, celle de la région d'Allahad et d'Andarig.

À l'inverse, les dates de leur exercice, telles qu'elles nous sont connues, n'offrent pour leur part aucun synchronisme entre les deux hommes.

Contrairement à Sâmû-Addu, que nous pouvons supposer avoir été en fonction avant d'être explicitement mentionné dans les archives de Yasmah-Addu, Warad-Sîn n'apparaît pour sa part qu'en l'éponymie d'Ikûn-pîya, soit quatre ans après que Yasmah-Addu ait pris le pouvoir à Mari. En ce sens, nous avions préféré dans la partie précédente considérer que Warad-Sîn ne se trouvait pas dans le Sindjar au moment où Samsî-Addu y pénétra et nous avions émis l'idée qu'il se trouvait alors en exil, soit à Mari, soit à Ešnunna[823].

De plus, aucune lettre ne fait mention de Warad-Sîn et de Sâmû-Addu dans le même contexte

819 - M.5389 édité dans Ziegler 1999a, p. 56-57.
820 - Charpin et Ziegler 2003, p. 109, n. 277.
821 - *ARMT* XXIII 594: (8) *ša halaṣ* ìr-30.
822 - Charpin *et al.* 1988, p. 243 et 246 et Dossin *et al.* 1964, p. 561.
823 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 2.1.1.2.

chronologique, ni d'affaires communes dans lesquelles ils seraient impliqués malgré la proximité des deux villes. Et pour cause, il est frappant de trouver une continuité logique entre la fin de Sâmû-Addu, à la fin de l'éponymie de Rigmânum (= REL 189) ou au tout début de l'éponymie d'Ikûn-pîya (= REL 190) et l'apparition soudaine de Warad-Sîn.

Notons également que, si Warad-Sîn était en fonction avant l'éponymie d'Ikûn-pîya, le découpage du Sindjar paraîtrait alors bien étrange. Alors que Sâmû-Addu avait déjà, semble-t-il, autorité sur Andarig et Karanâ, Warad-Sîn aurait gouverné Allahad en plein centre de sa juridiction.

Ainsi ces éléments invitent à abandonner l'idée que les deux hommes aient participé en même temps, dans un premier temps à l'installation de Samsî-Addu dans le Sindjar et dans un second temps à l'administration de cette région. Il est préférable de considérer qu'ils se succédèrent dans l'administration d'une même région, dont les limites nous sont encore floues.

Ainsi, il est possible qu'une fois Mari intégrée au Royaume de Haute-Mésopotamie, Samsî-Addu ait d'abord privilégié Sâmû-Addu, surtout si celui-ci était déjà présent dans la région. Ce n'est qu'après que celui-ci se soit mis hors-jeu vis-à-vis de Samsî-Addu, au moment des premières tensions avec Ešnunna, que Warad-Sîn fut désigné pour le remplacer à la tête de la région.

Sans que nous puissions déterminer le titre exact que portèrent ces deux hommes durant leur mandat, ils semblent tous deux avoir eu des pouvoirs étendus sur la région du Sindjar, incluant Andarig et Allahad et peut-être Karanâ et Kurdâ. L'un comme l'autre participèrent également à des opérations militaires sous les ordres des autorités ekallâtéennes. Nous ignorons toutefois où ils se situaient dans la hiérarchie administrative du Royaume de Haute-Mésopotamie. La seule correspondance dont nous disposons est celle qu'ils eurent avec Yasmah-Addu. Toutefois Nele Ziegler a démontré, à partir de l'adresse des lettres, que les régions d'Andarig et de Kurdâ ne dépendaient pas de la zone d'influence de ce dernier[824]. Il pourrait alors être rattaché soit à Išme-Dagan, et à Ekallâtum, soit à Samsî-Addu et à Šubat-Enlil. La documentation ne nous permet pas de trancher entre ces deux propositions.

Cependant, nous ne pouvons que difficilement donner une date à la fin du mandat de Warad-Sîn. Nous avions en effet noté que les derniers documents y faisant référence pouvaient être datés d'Aššur-Malik ou d'Awîliya (= REL 192-194). À la question de savoir s'il continua à régner sur Andarig et Allahad après cette date, nous ne pouvons qu'énoncer des hypothèses mais

824 - Concernant la manière dont Warad-Sîn s'adresse à Yasmah-Addu et sur les conclusions qu'il faut en tirer, voir Ziegler 1999a, p. 57, n. 19. La même remarque peut être faite pour la seule lettre envoyée par Bunû-Eštar à Yasmah-Addu, *ARM* V 70 (= *LAPO* 16 236). Malheureusement, nous ne disposons pas de la correspondance active de Sâmû-Addu.

difficilement les confirmer. Pour cela, il faut s'intéresser au synchronisme entre l'exercice de ce personnage et le mandat d'un autre homme, un gouverneur qui prit en main la partie orientale du Sud-Sindjar, Hâṣidânum.

3.3. Le gouvernorat de Hâṣidânum

Le quatrième et dernier personnage connu pour avoir exercé des fonctions importantes, dans le Sud-Sindjar sous l'autorité du Royaume de Haute-Mésopotamie, a pour nom Hâṣidânum. Contrairement à Bunû-Eštar, Sâmû-Addu et Warad-Sîn, il ne semble pas avoir d'attachement personnel avec la région, bien au contraire, il nous apparaît comme un pur fonctionnaire de Samsî-Addu.

Avant d'évoquer la documentation postérieure à la prise de Mari, il nous faut revenir sur les deux textes retrouvés à Tell Taya, dont les enveloppes portent explicitement la mention « Hâṣidânum, serviteur de Samsî-Addu »[825]. L'une de ces lettres, *TA* 2101, est datée de l'éponymie d'Idna-Aššur (= REL 175), soit huit ans avant la prise de Mari. Il serait tentant dès lors de considérer qu'il domina la partie orientale du Sud-Sindjar dès que celle-ci passa entre les mains de Samsî-Addu. Il demeure toutefois qu'il disparaît ensuite longuement de notre documentation pour ne réapparaître de manière certaine qu'assez tardivement. Il faut donc croire qu'il ne demeura dans la région de Karanâ qu'un temps, précisément lors de l'invasion de la région, avant d'être muté ailleurs pour y être envoyé à nouveau quelques années plus tard. Il reste à déterminer à quel moment et pour quelles raisons il fut de nouveau placé dans le Sindjar.

3.3.1. Les prérogatives de Hâṣidânum

Nous avons hérité d'un important dossier concernant le personnage de Hâṣidânum. Neuf lettres retrouvées à Mari ont été rédigées par lui et envoyées à Yasmah-Addu[826]. Deux autres y font encore référence[827]. Elles abordent de nombreux sujets, depuis des événements militaires, des affaires judiciaires et jusqu'à un projet de voyage vers Mari sans cesse repoussé. Pierre Villard a déterminé de cette correspondance qu'il était le gouverneur d'un district couvrant la partie sud-est du Sindjar et que le siège de son gouvernement était probablement la ville de Karanâ[828]. Robert Whiting, qui considérait que Hâṣidânum exerça de concert avec des rois locaux, en a fait « a

825 - Reade 1973, p. 173-175.
826 - *ARM* V 36 à 45. L'inédit M.8825 (cf. Annexe 3) lui serait également attribué. Il pourrait être également l'auteur de la lettre *FM* II 84.
827 - *ARM* V 67 (= *LAPO* 17 852) et *ARM* IV 31 (= *LAPO* 17 502).

resident commissioner », responsable dans la région de la défense des intérêts de l'empire[829].

Certaines lettres semblent également lui donner une certaine autorité sur les districts voisins dirigés par Šaššarânum, vraisemblablement gouverneur de l'ancien royaume de Nurrugum mais incluant également les régions de Zanipâ et d'Apqum, à l'ouest du Tigre, et par Yanûh-Samar, gouverneur d'un espace centré sur Sadduwâtum.

À ce titre, nous noterons que, dans la lettre *ARM* V 43 (= *LAPO* 17 522), ce fut Hâṣidânum qui écrivit à Yasmah-Addu pour lui annoncer la menace qui pesait sur ces deux districts de l'est du Sindjar et que ce fut encore lui qui transmit à Yanûh-Samar et à Šaššarânum les décisions de Yasmah-Addu. Il est possible qu'une sorte de chaîne de commandement ait ainsi existé entre ces différents gouverneurs, il faut toutefois noter que nous n'y avons jamais de référence claire et directe. Ce rôle central que joua ou souhaita jouer Hâṣidânum sur la région du Tigre peut par ailleurs être expliqué différemment, sur des critères géographiques. La position de Karanâ, où il siégeait, en faisait un relai pour la transmission des informations entre Mari et la Haute-Mésopotamie.

À l'intérieur de son district, il avait également sous son autorité une pléiade d'administrateurs organisés en divers services. *ARM* V 40 (= *LAPO* 16 3) nous apprend ainsi qu'un certain Išhî-Madar avait été assigné par Samsî-Addu à Qaṭṭarâ pour relayer les informations venant des quatre coins du royaume. Manifestement, Hâṣidânum tenait à ce que cet homme reste dans cette ville malgré le fait que Yasmah-Addu le réclamait à Mari. Une autre lettre nous donne les noms de deux fonctionnaires provinciaux de Karanâ, Iškur-zi-kalama et Šumšu-lîter, surtout documentés pour des affaires administratives[830]. Si elle fut directement envoyée par Iškur-zi-kalama à Yasmah-Addu, ces hommes dépendaient, semble-t-il, de Hâṣidânum[831].

Si les prérogatives dont Hâṣidânum jouissait dans la région sont assez bien documentées, dater le début de son gouvernorat est encore plus problématique. Cela pose notamment la question du synchronisme entre sa prise de fonction et l'existence d'autres pouvoirs politiques au sud du Sindjar, notamment celui de Warad-Sîn.

828 - Villard 2001, p. 94-96. La lettre *ARM* V 37 (= *LAPO* 17 510) mentionne les grandes villes sous son autorité, Qaṭṭarâ, Karanâ et Appayâ. Cette dernière pourrait être une graphie alternative pour la ville d'Apum/Apû située au sud du Djebel Sindjar (d'après Charpin 2014c, p. 73).

829 - Robert Whiting a cherché à définir une forme de répartition des pouvoirs entre, d'une part, des rois locaux assurant la gestion interne des royaumes, et Hâṣidânum, chargé du maintien de l'ordre et de faire le lien entre pouvoirs locaux et l'autorité centrale (Whiting 1990a, p. 191, n. 126).

830 - *ARM* V 64 (= *LAPO* 16 231).

831 - C'est ce qui semble ressortir de la lettre *ARM* V 67 (= *LAPO* 18 852) concernant une affaire de tonte de moutons que devait prendre en charge Iškur-zi-kalama. Ce fut finalement Hâṣidânum qui s'occupa de trouver le personnel nécessaire.

3.3.2. La disparition de Warad-Sîn et l'apparition de Hâṣidânum

La datation de l'arrivée de Hâṣidânum dans la région demeure dépendante des relations éventuelles que l'on peut déterminer entre ce gouverneur et les deux hommes connus précédemment comme ayant eu mandat dans la région, Sâmû-Addu et Warad-Sîn.

3.3.2.1. Hâṣidânum, contemporain de Warad-Sîn ?

Nous pouvons d'abord nous demander si Hâṣidânum n'arriva pas à Karanâ immédiatement après la chute de Sâmû-Addu. Cette idée a été émise par Pierre Villard alors que l'on considérait encore que Sâmû-Addu exerçait à Karanâ[832]. Cela laissait entendre que Warad-Sîn d'une part, et Hâṣidânum d'autre part, auraient exercé en même temps dans la région et plus encore qu'ils auraient tous deux « hérité » de l'éclatement du « district » de Sâmû-Addu après l'éviction de cet homme. Nous aurions alors une réorganisation de la région du Sud-Sindjar en deux districts : Warad-Sîn aurait gouverné un territoire centré sur Andarig et s'étendant également au nord du Sindjar, alors que Hâṣidânum aurait pris en main, en même temps ou quelque temps après, la région de Karanâ et aurait vu son pouvoir étendu à l'est du Sindjar jusqu'aux rives du Tigre.

Les propositions de synchroniser l'autorité de ces deux personnages s'étaient appuyées jusque là sur une lettre d'Išme-Dagan à Yasmah-Addu décrivant l'organisation administrative du sud-est du bassin du Habur vraisemblablement durant l'éponymie de Ṭab-ṣilli-Aššur :

> « Fais rédiger des tablettes pour le Pays tout entier, pour le pays d'Andarig, y compris le district de Hâṣidânum et celui de Nurrugum, (...) »[833]

Il fut compris de ce texte que la ville d'Andarig et son « pays » avaient encore une certaine autonomie vis-à-vis des districts voisins de Karanâ et de Nurrugum et, par conséquent, il a été proposé que Warad-Sîn aurait pu encore diriger cette ville à ce moment là[834].

Il est possible toutefois de proposer une autre interprétation de cette lettre. Ainsi, Išme-Dagan ne parle en effet que d'un seul *mâtum* à avertir. Ce terme porterait, selon nous, un sens purement géographique, assez général, désignant le sud du Sindjar, l'auteur précisant ensuite ses propos en désignant les noms de deux districts qui se trouvaient à l'intérieur de ce pays et qui étaient

832 - Villard 2001, p. 95.
833 - *ARM* IV 31 (= *LAPO* 17 502) : (7) (…) *i-la-kam* (8) *tup-pa-tim a-na ma-tim ka-li-ša* (9) *a-na ma-at an-da-ri-iq*^{ki} (10) *a-di ha-la-aṣ ha-sí-da-nim* (11) *a-di ha-la-aṣ nu-úr-ru-gi-im*^{ki}.
834 - Durand 1998a, p. 95, n° 502 (= *ARM* IV 31), n. b.

particulièrement menacés, celui de Karanâ et celui de Nurrugum[835]. En suivant cette interprétation, Andarig n'aurait donc pas forcément cette indépendance vis-à-vis de la gestion générale de la région par les Ekallâtéens, le « pays d'Andarig » n'aurait donc pas le sens politique que l'on y a cherché[836].

Cette lettre mise à part, nous n'entendons d'ailleurs plus parler d'Andarig comme siège d'une quelconque forme de pouvoir avant la chute du Royaume de Haute-Mésopotamie.

3.3.2.2. Hâṣidânum succède à Warad-Sîn après l'éponymie d'Awîliya ?

Au même titre que nous avions supposé une succession entre Sâmû-Addu et Warad-Sîn, nous pouvons légitimement nous demander si Hâṣidânum n'entra pas en fonction après la disparition de ce dernier.

Il est frappant en ce sens qu'aucune lettre datée ou datable ne permette d'assurer que Hâṣidânum ait exercé dans ce district avant l'éponymie d'Awîliya (= REL 194)[837], et donc qu'il ait bien été contemporain de Warad-Sîn. Contrairement à ce dernier, il n'est jamais cité lors des nombreuses campagnes menées de l'autre côté du Tigre, y compris à Nurrugum, alors même qu'elles concernaient des régions voisines de sa zone d'exercice.

La plupart des lettres qui lui sont attribuées semblent avoir un contexte plus tardif. Elles font ainsi écho à une situation troublée durant laquelle le district de cet individu fut directement menacé par un ennemi non nommé[838]. Wu Yuhong a d'abord attribué ces lettres au dossier relatif aux révoltes turukkéennes du printemps de l'éponymie d'Awîliya. Dernièrement, ces lettres ont été datées plus tardivement et mises cette fois en relation avec les troubles provoqués par une succession de raids turukkéens en l'éponymie de Ṭab-ṣilli-Aššur (= REL 197), soit l'année avant la chute du royaume[839]. Mais il est fort probable que, lorsque son district fut menacé, Hâṣidânum était déjà en poste depuis longtemps. À ce titre, Pierre Villard a mis en lien la réorganisation de la région, et notamment des deux districts de Šaššarânum et Yanûh-Samar, avec la fin victorieuse du siège de Nurrugum en Aššur-Malik (= REL 192)[840]. Une autre lettre qu'il cite également, *ARM* I 41 (= *LAPO* 17 751), montre que Hâṣidânum hérita des « maisons » de deux hommes vaincus lors de

835 - Plutôt que de voir une énumération de trois entités qui aurait été portée par la répétition de la préposition *ana* comme aux lignes 8 et 9, l'auteur semble préciser son propos par l'emploi de la préposition *adi*. Nous rejoindrions en ce sens l'avis de D. E. Fleming qui considérait le *halṣum* comme une sorte de subdivision du *mâtum* (Fleming 2004, p. 135-138).

836 - Noter que dans *ARMT* XXIII 594, le texte parle d'un district (*halṣum*) de Warad-Sîn et non pas d'un pays (*mâtum*).

837 - Mises à part bien sûr les deux lettres de Tell Taya, TA 2100 et 2101, datés de l'éponymie d'Idna-Aššur (= REL 175). Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 2.2.2.3.

838 - Notamment les lettres *ARM* V 36 (= *LAPO* 17 495), *ARM* V 37 (= *LAPO* 17 510) et *ARM* V 43 (= *LAPO* 17 522) qui mentionnent un « ennemi » non nommé et les dispositions prises pour la protection du district.

839 - Voir dernièrement Charpin et Ziegler 2003, p. 134-135.

840 - Villard 2001, p. 97-98. Pour le contexte de cette campagne, voir Ziegler 2004b.

la guerre contre la clan des Ya'ilanum, à la fin d'Asqûdum ou au début d'Aššur-Malik. Il en conclut donc que les lettres de Hâṣidânum, et donc son gouvernement dans la région, devaient être datées d'une période postérieure à Aššur-Malik[841].

En considérant la disparition soudaine de Warad-Sîn de notre documentation, l'apparition tout aussi soudaine de Hâṣidânum et surtout l'absence de synchronisme entre les deux hommes, il est donc tentant de considérer que l'arrivée à Karanâ de Hâṣidânum ait un lien avec la disparition de Warad-Sîn. Il aurait pu ainsi hériter d'une partie du Sud-Sindjar tout comme Warad-Sîn avait lui-même hérité des prérogatives de Sâmû-Addu. Il nous semble donc possible de proposer une autre lecture, qui répond plus à l'état actuel de nos sources, et qui considérerait que la région fut réorganisée à la fin d'Aššur-Malik ou au début d'Awîliya, après les campagnes à l'est du Tigre. L'apparition de Hâṣidânum à Karanâ serait alors contemporaine de la prise de fonction de Šaššarânum à Apqum et de Yanûh-Samar à Sadduwâtum. Nous ignorons toutefois quel statut aurait eu Andarig dans cette construction, si Warad-Sîn n'était plus à sa tête. Celle-ci apparaît dans deux textes contemporains de l'exercice du pouvoir de Hâṣidânum.

La lettre *ARM* IV 78 (= *LAPO* 17 507) fait allusion à Andarig comme destination d'Išme-Dagan alors qu'il s'apprêtait à combattre les Bédouins. Nous sommes alors le 20/vi*, certainement, d'après le contexte, en l'éponymie de Ṭab-ṣilli-Aššur[842]. Dans *ARM* V 36 (= *LAPO* 17 495), Hâṣidânum annonçait également, dans une lettre à Yasmah-Addu, la disparition d'un homme d'Andarig alors que son district était en proie au pillage. Là encore le contexte doit être l'éponymie de Ṭab-ṣilli-Aššur[843].

La question du synchronisme entre Hâṣidânum et Warad-Sîn doit donc rester ouverte tout comme l'est, nous allons le voir, celle de la disparition de Warad-Sîn.

3.3.2.3. La disparition de Warad-Sîn

Les raisons comme les conditions de la disparition de Warad-Sîn ne sont pour l'instant pas documentées par des textes contemporains de cet événement. Nous pouvons toutefois chercher des indices dans le parcours que connurent ses enfants[844].

Nous retrouvons un premier de ses fils, Addu-muballiṭ, l'homme qui devait se marier avec une fille de Yahdun-Lîm, au service de Zimrî-Lîm[845]. Or, celui-ci, héritier de Yahdun-Lîm, est

841 - Villard 2001, p. 94-95.
842 - Charpin et Ziegler 2003, p. 135-136, n. 493.
843 - Charpin et Ziegler 2003, p. 134, n. 481.
844 - Cf. ci-dessus, troisième partie, § 1.1.1.2.1.

naturellement un ennemi du Royaume de Haute-Mésopotamie[846]. Ce fait n'indique pas forcément une fuite de la famille de Warad-Sîn puisque nous savons que Zimrî-Lîm intégra certains anciens serviteurs de Samsî-Addu ou de Yasmah-Addu à son propre service[847]. Il est possible ainsi qu'Addu-muballiṭ ait intégré la cour de Mari sous Yasmah-Addu, suite à ce mariage, avant de se mettre au service de Zimrî-Lîm lorsque celui-ci pris possession de cette ville.

Toutefois, son frère Atamrum semble avoir une histoire plus mouvementée. Une lettre de Hâṣidânum fait allusion à un homme portant ce nom et le désigne comme « préposé à la cour »[848]. Cette lettre a trait à un jugement que le gouverneur de Karanâ aurait prononcé contre lui mais qui ne fut pas respecté par l'accusé. Il n'est toutefois pas sûr qu'il s'agisse ici du même homme[849]. Son destin à l'intérieur de cette structure politique nous échappe encore en grande partie, il faut noter cependant que ce même Atamrum se trouvait ensuite en exil lorsque les dynasties légitimes furent rétablies sur leur trône au début du règne de Zimrî-Lîm. Par la suite, Atamrum tenta par deux fois de revenir dans la région en comptant sur l'appui de grands royaumes, lors de l'invasion ešnunnéenne dans un premier temps, royaume dans lequel il avait manifestement trouvé refuge, puis dans les rangs des alliés de l'Élam après que ceux-ci ait envahi Ešnunna.

Enfin, Hulâlum, le dernier des enfants de Warad-Sîn connu dans la période suivante, pourrait également apparaître dès l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie[850]. Un homme portant ce nom est qualifié de secrétaire particulier de Samsî-Addu dans la lettre A.2701[851]. À plusieurs reprises également, un certain Hulâlum apparaît dans des comptes-rendus de missions diplomatiques qu'il dirigea au nom d'Išme-Dagan à Babylone. C'est le cas notamment de *ARMT* XXVI/1 174, de la lettre A.1333 et de l'inédit M.7412[852]. Bien sûr, nous courrons ici le risque d'une homonymie. Frans van Koppen doute ainsi que cet homme puisse être le futur roi d'Allahad[853]. Toutefois, la collation par Jean-Marie Durand de la lettre *ARMT* XXVI/1 75, écrite par Hulâlum à Asqûdum, semble offrir un rapprochement convaincant entre cet Hulâlum, serviteur du Royaume de Haute-Mésopotamie à Babylone, et le futur roi d'Allahad[854]. Il faudrait alors comprendre qu'il commença sa carrière politique à Babylone, au nom du Royaume de Haute-Mésopotamie, puis qu'il

845 - M.5475 et *ARMT* XXIII 495, deux tablettes relatives à la prestation de serment des fonctionnaires envers le roi de Mari, datées du mois vi/ZL 2 (Durand 1991b, p. 38-39).
846 - Ziegler 1999a, p. 58, n. 25.
847 - Charpin et Ziegler 2003, p. 184-185.
848 - *ARM* V 39 (= *LAPO* 18 1072) : (5) ^{1}*a-tam-rum ki-sa-lu-uh-hu*.
849 - Rouault 1970, p. 110, considère qu'il s'agit du même homme mais ce serait alors sa seule mention dans toute la période du Royaume de Haute-Mésopotamie. Pour un avis contraire, voir F. Joannès dans Charpin *et al.* 1988, p. 246, n. 47.
850 - Van Koppen 1997, p. 421-423.
851 - Publiée dans Charpin 1995, p. 48-49.
852 - A.1333 est publiée dans Van Koppen 1997, p. 418-420. L'inédit M.7412 (cf. Annexe 3) y est également évoqué à la page 422.
853 - Van Koppen 1997, p. 422, n. 18.
854 - Durand 2013b, p. 57-59, notamment n. b.

y trouva refuge à un moment encore difficile à déterminer. Il y resta ensuite pendant plusieurs années, alors que sa ville était sous le contrôle de Qarnî-Lîm puis de son propre frère Atamrum, avant d'être finalement placé sur le trône d'Allahad par Hammu-rabi au début de l'année ZL 13.

Ainsi, avec la fin des références à Warad-Sîn après l'éponymie d'Aššur-Malik et la dispersion de sa famille en Basse-Mésopotamie, nous sommes tentés de donner un caractère violent à la disparition de cet homme. Samsî-Addu serait en ce sens le principal responsable.

Toutefois, il est également possible que Warad-Sîn ne perdit son pouvoir qu'au moment où Bannum et Qarnî-Lîm, alliés à Zimrî-Lîm, arrachèrent cette région à Išme-Dagan, durant l'éponymie *warki* Ṭab-ṣilli-Aššur[855].

Notons finalement qu'un homme portant le nom de Warad-Sîn apparaît dans un document administratif, daté du 4/i/ZL 1, enregistrant la remise de cadeaux à diverses personnalités par les autorités mariotes[856]. Il est difficile de savoir s'il s'agit ici du même homme, ceux-ci étant majoritairement des devins. S'il l'est toutefois, il est manifeste qu'il n'était déjà plus au pouvoir car Qarnî-Lîm était déjà qualifié de « roi d'Andarig » à la fin de l'année précédente[857]. Ainsi, qu'il ait été écarté du pouvoir par Samsî-Addu ou par Qarnî-Lîm, ce texte pourrait nous indiquer qu'il chercha à négocier avec Zimrî-Lîm son retour sur le trône. Cela expliquerait également la présence de son fils Addu-muballiṭ dans deux tablettes relatives à la prestation de serment des fonctionnaires envers le roi de Mari, au milieu de l'année ZL 2[858]. Quant à la présence d'Atamrum à Ešnunna, nous pouvons imaginer que cette famille quitta finalement Mari lorsque Zimrî-Lîm leur signifia clairement sa préférence pour Qarnî-Lîm, ceux-ci se seraient alors réfugiés dans le royaume rival de Mari[859].

Ainsi, tant que nous ne connaitrons pas dans quelles circonstances disparut Warad-Sîn, la question de son synchronisme avec Hâṣidânum ne pourra être résolue. Il n'existe pour l'instant aucune preuve formelle que les deux hommes aient exercé en même temps, nous avons donc préféré considérer qu'il fut écarté du pouvoir par Samsî-Addu lui-même pour être remplacé, dans la gestion du Sud-Sindjar, par Hâṣidânum.

855 - C'est l'hypothèse soutenue par F. Joannès dans Charpin *et al.* 1988, p. 246.
856 - *ARMT* XXII 313 (= *ARMT* XXXI 25) : (8) gal kù-babar 1/3 ma-na ki-lá-b[i] (9) ìr-^{d}su'en.
857 - A.3356 (Guichard et Ziegler 2004, p. 230-231).
858 - M.5475 et *ARMT* XXIII 495 (cf. Durand 1991b, p. 38-39). Dans M.5475, il est clairement évoqué comme « fils de Warad-Sîn (l. 3 : ^{d}IM-*mu-ba-lí-iṭ* dumu ìr-^{d}su'en).
859 - Pour les relations complexes entre Mari et Ešnunna au début du règne de Zimrî-Lîm, voir Guichard 2002a.

3.4. Conclusion : la région du Sindjar à l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie

La politique menée par le Royaume de Haute-Mésopotamie aurait donc grandement changé entre l'arrivée de Samsî-Addu dans la région et les dernières années de son règne. Nous aurions, en tenant compte de ces enchaînements, quatre étapes successives en ce qui concerne la région du Sindjar. Toutefois, il faut bien prendre en compte que ces enchainements reposent sur des indices indirects et une conjoncture géopolitique dont les circonstances ne transparaissent pas directement dans nos textes, ils ne pourront donc être confirmés que lorsque les synchronismes proposés ici se verront assurés.

De l'arrivée de Samsî-Addu dans la région jusqu'à, au plus tard, l'éponymie d'Ibni-Addu (= REL 186), nous n'avons que très peu d'informations sur la région. Il faut conserver pour l'instant deux hypothèses considérant, soit que les dynasties au pouvoir se soumirent à Samsî-Addu et conservèrent leur autorité, soit qu'elles résistèrent et furent remplacées par d'autres personnalités locales plus conciliantes. Quoi qu'il en soit, la région reconnut ensuite pour plusieurs années l'autorité de Samsî-Addu et certaines personnalités locales continuèrent à exercer en son nom.

Ce fut d'abord le cas de Bunû-Eštar mais, pour des raisons qui nous sont inconnues, il fut contraint à l'exil avant l'éponymie de Rigmânum (= REL 189). Après cette date, la nature du pouvoir à Kurdâ est inconnue.

À partir d'Ibni-Addu (= REL 186), peut-être plus tôt encore, et jusqu'à Ikûn-pîya (= REL 190), Sâmû-Addu bénéficia pour sa part de pouvoirs étendus exerçant sur la région d'Andarig, et éventuellement sur la région de Karanâ. Il y a donc des chances pour que, pour quelques années du moins, Sâmû-Addu et Bunû-Eštar se soient partagés l'administration de la région.

Lorsque Sâmû-Addu disparut au début d'Ikûn-pîya, les Ekallâtéens semblent retenter l'expérience d'un gouvernement local en s'appuyant sur un autre dignitaire de la région, Warad-Sîn. Il eut probablement les mêmes prérogatives que son prédécesseur et pourrait agir dans un même espace. Nous ignorons quand cet homme disparut mais il n'est plus documenté à partir de l'éponymie d'Aššur-Malik ou d'Awîliya (= REL 192-194).

C'est précisément à cette époque qu'apparaît dans la région de Karanâ un gouverneur ekallâtéen nommé Hâṣidânum. Le synchronisme est alors intéressant, même s'il demeure encore incertain. La fin du statut particulier que semble avoir le Sindjar sous Warad-Sîn et Sâmû-Addu pourrait correspondre à une volonté d'uniformiser les institutions et les modalités de contrôle et de défense du royaume. Samsî-Addu aurait d'abord laissé les pouvoirs locaux en place puis, déçu par le comportement de ces hommes, il aurait décidé finalement d'imposer à la région une administration

ekallâtéenne. Nous pourrions alors mettre en lien cette prise en main directe des affaires du Sindjar comme une réaction aux premières incursions des Turukkéens dès la fin d'Awîliya, et qui fut rapidement doublée, à partir de la fin de l'éponymie d'Addu-bâni, par celles des Bédouins dans le Zalmaqum, au nord-ouest du royaume.

Cette reconstitution ne demeure pourtant qu'une ébauche qui laisse encore beaucoup de questions ouvertes, notamment celle des zones d'exercice. Nous ne pouvons définir avec exactitude quelles furent les limites exactes des régions administrées par Sâmû-Addu et Warad-Sîn, même s'il est tentant de les étendre à l'ensemble du Sindjar. Le statut de Kurdâ reste incertain durant presque l'ensemble de cette période. De même, la situation à Karanâ et à Qaṭṭarâ nous est grandement inconnue jusqu'à l'arrivée de Hâṣidânum. La situation à Andarig nous échappe également après Awîliya, si nous partons du principe que Warad-Sîn disparut à ce moment là[860]. Enfin, il est difficile de statuer sur le titre exact de la plupart de ces acteurs, ce qui est d'autant plus gênant que cela ne nous permet pas de justifier, ou non, les prétentions de ces enfants qui reviendront ensuite dans la région pour reprendre le « trône de leur père ».

4. Le retour de Zimrî-Lîm et la restauration des dynasties locales (1775-1773)

À Mari, la transition entre le règne de Yasmah-Addu et le retour de la dynastie de Yahdun-Lîm, personnifiée par celui qui se prétendit son fils, Zimrî-Lîm, a longtemps posé des problèmes chronologiques que nous pouvons désormais considérer comme résolus[861]. La compréhension des événements, concernant tant les derniers jours du Royaume de Haute-Mésopotamie que la prise en main de Mari par son nouveau roi, n'est quant à elle pas encore définitive. De même, dans le Sindjar, les conditions du passage de cette région de l'autorité du Royaume de Haute-Mésopotamie à une réapparition de pouvoirs locaux indépendants ne sont pas entièrement connues. Les liens entre les événements dans la région de Mari et dans le Sindjar sont toutefois difficilement contestables, en premier lieu parce que la soustraction de la région du Sindjar à l'influence du Royaume de Haute-Mésopotamie semble avoir été une étape essentielle dans la reconquête de Mari, mais également parce que ce fut la politique des deux premières années de

860 - À ce titre, plusieurs personnages pourraient avoir eu des responsabilités politiques dans l'une ou l'autre de ces capitales. Cela pourrait être le cas de Yanṣib-Addu à Kurdâ, personnage que l'on retrouve dans la région du Numhâ après le retour de Zimrî-Lîm à Mari (*ARMT* XXVI/2 463 et 464 ; cf. ci-dessous, deuxième partie, § 4.1.3.1.). Cela pourrait également être le cas de Puziya, évoqué dans *ARM* V 36 (= *LAPO* 17 495). Nous noterons également que Wu Yuhong (Wu 1994b) a proposé de faire de Tarîm-Šakim le gouverneur d'Andarig d'après TH 72.2. Nous ignorons toutefois sur quoi reposait cette hypothèse. Voir depuis l'étude sur Tarîm-Šakim dans Villard 2001, p. 20-23.

861 - Charpin et Ziegler 2003, p. 170 et ss.

Zimrî-Lîm qui détermina, en partie du moins, l'organisation politique qui devait marquer le Sindjar pendant les douze années suivantes.

Dans un premier point, nous aborderons ainsi les transformations qui s'opérèrent dans la région durant cette période de transition. Nous évoquerons ainsi les données disponibles pour comprendre comment le Sindjar sortit de la main des administrateurs du Royaume de Haute-Mésopotamie puis dans quelles conditions les rois du Sindjar montèrent sur leur trône.

Dans un second point, nous évoquerons les premiers événements politiques, ceux des deuxième et troisième années de règne de Zimrî-Lîm, marquant à la fois l'affirmation de l'influence mariote en Haute-Mésopotamie et les premières actions politiques des rois du Sindjar dans cette nouvelle configuration.

4.1. Les derniers jours du Royaume de Haute-Mésopotamie

Cette période, marquée par de profonds bouleversements dans le tableau politique du Sindjar est encore, nous l'avons évoqué, imparfaitement connue. Il faut de plus constater que le retour de pouvoirs indépendants dans la région ne se fit pas de manière uniforme. L'installation de pouvoirs politiques à Andarig et à Kurdâ répond ainsi à des situations et des enjeux très différents.

Nous évoquerons d'abord le contexte politique général dans lequel prend place le délitement du Royaume de Haute-Mésopotamie en évoquant les différentes menaces, qui entre les éponymies d'Addu-bâni et de *warki* Ṭab-ṣilli-Aššur, vinrent, combinées, sceller le sort de cette construction politique.

Nous évoquerons ensuite les événements clés qui marquèrent l'apparition de nouveaux pouvoirs politiques en Haute-Mésopotamie et dans la vallée de l'Euphrate et introduisirent l'établissement d'un nouvel ordre en lieu et place des régions abandonnées par le Royaume de Haute-Mésopotamie. À ce titre, c'est le rôle que joua Qarnî-Lîm, futur roi d'Andarig, qui mérite d'être souligné ici.

Enfin nous nous intéresserons plus précisément à l'évolution de la situation à Kurdâ, entre les derniers jours du Royaume de Haute-Mésopotamie et la restauration, par le roi de Mari, de la dynastie précédemment écartée par Samsî-Addu.

4.1.1. Le contexte de la chute du Royaume de Haute-Mésopotamie

Dès la fin de l'éponymie d'Addu-bâni et durant la première moitié de celle de Ṭab-ṣilli-Aššur,

des troubles éclatèrent, dans le Zalmaqum d'abord puis dans le Haut-Habur[862]. Les nomades révoltés provoquèrent des dégâts conséquents dans la partie centrale du Triangle du Habur et Išme-Dagan dut se rendre à Šubat-Enlil en urgence pour mater cette rébellion. La région du Sindjar ne fut pas épargnée par ces nombreux soulèvements. Dès le printemps, les régions de Karanâ et d'Azuhinnum furent mises en état d'alerte pour contrer la menace de raids turukkéens[863]. Le contenu des lettres de Hâṣidânum révèle l'étendue de la menace. Traversant le Tigre à Ašân, les Turukkéens pillèrent les districts de Šaššarânum et de Nurrugum[864], puis ils franchirent les collines orientales du Sindjar et étendirent leurs raids aux régions de Karanâ et d'Andarig, et probablement même au nord du massif montagneux. Malgré les dispositions prises pour protéger les populations, le gouverneur de Karanâ nous décrit les ravages et exactions provoqués par les tribus montagnardes :

> « Un voyageur d'Andarig est porté disparu. Des gens de Karanâ ont été pillés. […] En outre, bœufs et chèvres doivent partir pour la steppe. Personne ne doit venir de Mari. Il n'y a pas de […] pour chez le roi. Les champs sont en flammes. »[865]

Le moment était effectivement idéal pour les Turukkéens, les récoltes d'hiver étaient prêtes pour la moisson, les troupeaux de moutons rassemblés pour la tonte, mais ils venaient également pour le sel que nous trouvons en grande quantité aux abords de la steppe. Il ne fait nul doute également que la situation politique et la menace de révoltes dans d'autres parties du royaume n'avait pas échappé au roi des Turukkéens qui profita de l'éloignement de l'armée pour pratiquer ses razzias. La situation s'apaisa néanmoins lorsque les Gutéens, autre peuplade du Zagros, vinrent au secours du royaume de Samsî-Addu et mirent en fuite les Turukkéens[866]. Si cette menace fut écartée temporairement, les frontières du royaume étaient toujours menacées au nord mais également sur l'Euphrate par les Bédouins.

La menace la plus sérieuse fut certainement l'avancée le long de l'Euphrate d'une armée bédouine dirigée par Zimrî-Lîm, fils de Yahdun-Lîm et prétendant au trône de Mari. Tuttul tomba et la zone de confluence entre le Habur et l'Euphrate fut probablement atteinte rapidement. Plus au nord, une autre armée pourrait avoir envahi simultanément la partie occidentale du Triangle du

862 - Charpin et Ziegler 2003, p. 131-133.

863 - *ARM* V 37 (= *LAPO* 17 510), une datation au printemps de cette année semble confirmée par les allusions aux moissons et à la tonte des moutons (cf. Charpin et Ziegler 2003, p. 134, n. 478).

864 - *ARM* V 43 (= *LAPO* 17 522).

865 - *ARM* V 36 (= *LAPO* 17 495) (transcription corrigée dans Charpin et Ziegler 2003, p. 134, n. 481) : (11) [1] *a*-lik* kaskal *ša a*[*nʾ-da-ri-ig*^{ki}] (12) [*ša*]-*da-šu i-te*-[*mi-id*-x] (13) [l]ú*-meš* [*k*]*a-ra-n*[*a-yu*^{ki}] (14) [*i*]*m*-ma*-[*aš-ʿu*$_5$], (…) (31) *ù* gu$_4$-[há] *ù* ùz*-há (32) [*a*]-*na qa-ṣí-im li-<ih>-bu-ur iš-tu m*[*a-ri*^{ki}] (33) [*ma-am-m*]*a la i-la-kam-ma* […] (34) [*a-na ṣe-e*]*r* lugal *la-aš-šu* a-šà-há *qa*-[*la*]-˹*a**˺.

866 - A.4187 citée dans Charpin et Ziegler 2003, p. 135, n. 484.

Habur et atteint le Sindjar. Une lettre d'Išme-Dagan à son frère rend bien compte de la menace sur ces deux fronts dès le 20/xii* de l'éponymie de Ṭab-ṣilli-Aššur[867]. Yasmah-Addu venait alors de vaincre une armée ennemie dans la région de Mari alors qu'Išme-Dagan se rendait à Andarig pour faire la jonction avec les troupes que le roi d'Ešnunna lui avait promises.

À la fin de cette année, vint s'ajouter à ces nombreuses difficultés un événement singulier dont la portée pour les contemporains ne peut être minimisée, la mort du grand roi, Samsî-Addu. Celui-ci mourut d'une grave maladie, probablement durant le mois xii*. Ces épreuves simultanées sur un royaume désormais acéphale conduisirent irrémédiablement à la désagrégation du Royaume de Haute-Mésopotamie, et ceci en dépit des efforts des deux frères.

4.1.2. La constitution d'un nouvel ordre politique

Mari ne tomba finalement qu'au mois vi* de l'éponymie *warki* Ṭab-ṣilli-Aššur. Sa prise ne fut pas le fait de Zimrî-Lîm mais d'un certain Bannum, l'un des *merhûm* du groupe des Bensim'alites et principal soutien du roi de Mari. Une lettre qu'il écrivit à Zimrî-Lîm après les événements restitue les étapes qui précédèrent la chute de Yasmah-Addu et de Mari, sa capitale[868] :

> « Auparavant, il (= *Bannum*) a résidé dans la steppe et il a assuré la situation des Bensim'alites du Numhâ et du Yamutbal. Puis il est parti vers les Bords-de-l'Euphrate, et il a fait se rendre les places fortes et il a assuré votre situation sur les Bords-de-l'Euphrate. »[869]

La référence aux Bensim'alites du Numhâ et du Yamutbal indiquerait donc qu'il passa dans la région du Sindjar avant de redescendre par la steppe jusque dans la région du Moyen-Euphrate pour libérer Mari. Les quelques temps qu'il y passa furent l'occasion pour lui de soustraire la région à l'autorité d'Išme-Dagan, et de rallier à son camp les Numhéens et Yamutbaléens.

Nous pouvons également nous tourner vers la documentation historiographique. Considérons d'abord la « stèle de victoire de Zimrî-Lîm », dans laquelle il semble entendu que les troupes qui participèrent à la bataille décisive de Tizrah étaient auparavant passées par la région du Sindjar et qu'une première bataille importante eut lieu à proximité de Kurdâ[870]. Ce document est encore sensible et il est notamment difficile d'être assuré que cette stèle commémorait bien les victoires de

867 - *ARM* IV 78 (= *LAPO* 17 507). À propos du contexte de cet accord, voir Charpin et Ziegler 2003, p. 136.

868 - La lettre A.1098 (inédit, cf. Annexe 3) doit dater du début de l'année ZL 1, soit quelques mois après les événements ici rapportés. La lettre indique en effet que Zimrî-Lîm effectuait alors son premier déplacement en Haute-Mésopotamie, vraisemblablement celui qui le conduit à s'emparer de Kahat.

869 - A.1098, l. 9'-12' (inédit, cf. Annexe 3).

Zimrî-Lîm contre le Royaume de Haute-Mésopotamie[871].

Un autre document historiographique, que l'on nomme « l'Épopée de Zimrî-Lîm », publié récemment par Michaël Guichard, pourrait également faire brièvement écho aux combats à proximité du Sindjar[872]. Bien qu'aucun nom de lieu ou de personne ne permette une lecture claire des événements, et qu'une grande liberté soit prise par l'auteur sur le plan historique, le poème évoque tout de même, en parlant du roi de Mari : « C'est toi qui a ouvert l'étroit passage de la montagne »[873]. Michaël Guichard propose qu'il puisse s'agir ici d'une référence à la « passe de Kasapâ » et imagine en ce lieu une bataille qui opposa les Bédouins bensim'alites aux troupes d'Išme-Dagan[874].

Ainsi, la conquête du Sindjar fut au moins assez importante pour que le nouveau pouvoir à Mari en fasse une étape marquante de la reconquête. Tout comme au temps des conquêtes de Samsî-Addu, la prise en main de la Haute-Mésopotamie, et du Sindjar en particulier, était d'un intérêt stratégique certain : elle permettait aux troupes de Zimrî-Lîm de se projeter ensuite en direction d'Ekallâtum et de Mari.

4.1.2.1. Qarnî-Lîm s'empare d'Andarig

Le séjour de Bannum dans le Sindjar doit également concorder avec l'arrivée précoce d'un certain Qarnî-Lîm sur le trône d'Andarig. Les origines de cet homme sont difficiles à déterminer dans la mesure où il n'est pas lié à des éléments précédemment cités. Il n'apparaît pas dans la documentation de l'époque de Yahdun-Lîm, ni dans celle de Samsî-Addu. Il était donc inconnu dans la région avant qu'il ne s'illustre aux côtés de Zimrî-Lîm, au moment de la désintégration du Royaume de Haute-Mésopotamie. Qu'il ait porté le titre de « roi d'Andarig » durant le règne de Zimrî-Lîm ne fait pas de doute[875], toutefois nous redécouvrons depuis peu les conditions de son accession au trône.

Moshe Anbar a le premier considéré que Qarnî-Lîm aurait pu accéder au trône d'Andarig dès la première année de règne de Zimrî-Lîm[876]. Si la lettre sur laquelle il s'appuyait alors, *ARMT*

870 - Frayne 1990, E4.6.12.1, p. 623-624. Voir également Charpin et Durand 1985, p. 319-322, et Guichard 2014, p. 114.
871 - Les débats entourant la paternité de cette stèle sont repris dans Charpin et Ziegler 2003, p. 170, n. 8.
872 - Guichard 2014.
873 - A.3152+ (Guichard 2014, p. 12-24) : (i 34) *at-ta te-ep-ti* [o o] *pu-šu-uq ša-du-i.*
874 - Guichard 2014, p. 115.
875 - Il porte ce titre dans un traité, voir note suivante, mais également dans plusieurs lettres et documents administratifs (M.11337 = *ARMT* XXX, p. 336 ; M.15111 = *ARMT* XXX, p. 291 ; A.3356 et A.3885 publiées dans Guichard et Ziegler 2004).
876 - Anbar 1981, p. 49. Voir Charpin et Ziegler 2003, p. 189, n. 146.

XXVIII 165, doit finalement être datée de l'année ZL 3, dans le contexte de la première intervention des Ešnunnéens, d'autres lettres sont venues depuis conforter l'idée d'une accession anticipée de Qarnî-Lîm au trône d'Andarig.

C'est ce que laisse d'abord entendre la lettre A.995 (inédite[877]) dans laquelle un certain Milki-Addu félicitait le roi de Mari pour son accession au trône et présentait Qarnî-Lîm comme son « frère », c'est-à-dire, en terme politique, comme son égal[878]. Ce statut nous garantit donc que Qarnî-Lîm était déjà considéré comme roi lors de l'intronisation de Zimrî-Lîm. Cette datation peut également être confortée par la lettre A.3356[879]. Selon ses éditeurs, elle aurait été écrite durant les « quelques semaines où l'appareil administratif de Mari fut totalement paralysé »[880], c'est-à-dire entre le 13 et le 26 du mois ix. Or, dans ces deux lettres, Qarnî-Lîm est déjà affublé du titre de « roi d'Andarig ». Il est donc manifeste que le 12/x du nouveau calendrier, date d'intronisation de Zimrî-Lîm, Qarnî-Lîm avait déjà pris le pouvoir à Andarig.

Nous ne pouvons toutefois déterminer avec certitude les circonstances de son accès au trône. Nous avons suggéré que, lorsque Bannum, le *merhûm* commandant cette armée[881], rappelait à Zimrî-Lîm avoir « assuré la situation des Bensim'alites du Numhâ et du Yamutbal »[882], avant de partir vers les Bords-de-l'Euphrate, il faisait référence à l'installation de Qarnî-Lîm dans la région.

Cette nouvelle datation et les nouvelles données concernant l'accession au trône de Qarnî-Lîm ont amené Michaël Guichard et Nele Ziegler à se demander s'il ne participa pas à la prise de Mari, aux côtés de Bannum[883]. Ils invoquaient alors plusieurs éléments allant en ce sens. En premier lieu, la reconstitution des événements qui invitait à considérer le passage des troupes par le Sindjar avant leur descente vers Mari, n'interdit pas cette possibilité. De plus, il est probable, comme l'indiquent les éditeurs des lettres A.3556 et A.3885, que Qarnî-Lîm se trouvait à proximité de Mari au moment de la rédaction de ces deux lettres, peu de temps après la prise de Mari[884]. Enfin, sa participation à la libération de Mari est certainement ce qui explique le mieux la tolérance de Zimrî-Lîm envers cet homme, y compris lorsque celui-ci agit contre les intérêts de Mari.

Enfin, Michaël Guichard et Nele Ziegler ont également constaté, à la lecture de la lettre A.3556, l'influence importante dont bénéficiait Qarnî-Lîm sur les événements dans le Sindjar et sur le sort des anciens collaborateurs du Royaume de Haute-Mésopotamie, y compris dans la région de

877 - Cf. Annexe 3.
878 - Nous ne connaissons de ce texte que cette courte citation, cf. Charpin et Ziegler 2003, p. 189, n. 146.
879 - A.3356 et A.3885, écrites dans le même contexte sont publiées dans Guichard et Ziegler 2004, p. 230-231. La datation de ces lettres est étudiée p. 238-240.
880 - Guichard et Ziegler 2004, p. 239.
881 - Charpin et Ziegler 2003, p. 175-176.
882 - A.1098 (inédit, cf. Annexe 3), cité ci-dessus.
883 - Guichard et Ziegler 2004, p. 240.
884 - Guichard et Ziegler 2004, p. 238.

Mari. Il est notable d'ailleurs que ses ambitions, durant les semaines suivants la chute du Royaume de Haute-Mésopotamie, s'étendirent bien au-delà du Sud-Sindjar. La lettre TH 72.5, éditée par Dominique Charpin[885], fait ainsi écho à ses revendications sur d'autres villes :

> « En outre, puisque Qarnî-Lîm a fait [faire une proclamation] au sujet des villes de Saggarâtum, [NG_2] et [NG_3], et qu'il t'a écrit sans réfléchir, qu'il te dise le nom du serviteur de son père ou de son grand-père qui s'y est trouvé lors des générations précédentes. »[886]

Saggarâtum, le seul des trois noms de villes conservé, est située dans la basse vallée du Habur, nous sommes donc bien loin du Sindjar et du territoire contrôlé par les Yamutbaléens. Saggarâtum devenant par la suite, si elle ne l'était pas déjà, le chef-lieu de l'un des districts du royaume de Zimrî-Lîm, le texte nous illustre une situation confuse durant laquelle les ambitions du roi d'Andarig se trouvèrent opposées aux intérêts de Mari. Il est probable que des négociations eurent lieu avec le pouvoir mariote, suite à cet échange épistolaire, pour définir clairement la limite entre leurs royaumes. Nous retiendrons toutefois que la relation entre Qarnî-Lîm et Zimrî-Lîm était alors rigoureusement égalitaire, au moins dans la pensée du nouveau roi d'Andarig.

Avec un tel parcours s'ouvre dès lors la question de ses origines et de sa légitimité sur le trône d'Andarig. Ces nouvelles données rapprochent ainsi ce personnage de Bannum et de Zakura-abum, les deux principaux artisans de la reconquête de Mari par Zimrî-Lîm[887]. Il était en effet, tout comme eux et Zimrî-Lîm, un Bensim'alite. Il paraît donc difficile d'y voir un ancien fonctionnaire du Royaume de Haute-Mésopotamie, que Bannum aurait rallié à lui lorsqu'il entra dans la région, ce qui serait certainement souligné dans les lettres précédemment citées. Qu'il ait des origines tribales communes avec la population du royaume d'Andarig ne nous semble pas encore absolument certain, de même nous ne pouvons que difficilement l'attacher à des personnalités locales connues lors des règnes de Yahdun-Lîm et de Samsî-Addu. Nous ne pouvons donc être assuré que sa montée sur le trône apparut comme légitime pour la population d'Andarig[888].

885 - Charpin 2012, p. 93-94.

886 - TH 72.5 (= Charpin 2012, p. 93-94) : (T.L. 22) *ù ki-ma* {x} *qar-ni-li-im* (23) ˹*aš-šum a*˺-[*lim*^{ki}] ˹*sag*ʾ˺-*ga-ra-tim*^{ki} (24) [...^{ki}] (R. 26) *ù* [...]^{ki} (27) *ú-ša*-[*sú*ʾ]-*ú-ma* (28) *ù i-na la* [*ši-tu*]-*ul-tim* (29) *iš-pu-*˹*ra*˺-[*ak-kum*] (30) [*šu-um*] lú ìr *a-bi-*˹*šu ù-lu-ma ha-am-mi*˺*-šu* (31) [*š*]*a aš-ra-nu-um ša i-na da-ri pa-nu-tim* (32) *li-iq-bé-e-ek-kum*.

887 - Durand 2010b, p. 51-52.

888 - Cf. ci-dessous, troisième partie, § 1.1.1.2.4.

4.1.2.2. La prise de Mari et la redéfinition des zones d'influence

Yasmah-Addu quitta Mari le 13/vi* de l'éponymie *warki* Ṭab-ṣilli-Aššur, soit le 13/ix dans le calendrier utilisé par Zimrî-Lîm[889]. Celui-ci ne participa probablement pas à la prise de Mari, qui fut principalement le fait de Bannum[890], mais il fit son entrée dans la capitale le 26/ix. Entre le 12 et le 14 du mois suivant, eut lieu à Terqa la cérémonie de couronnement qui fit de lui le « roi de Mari et du pays des Bédouins », les deux composantes, sédentaires et nomades, de son royaume. Les premiers mois de son règne demeurent assez mal connus, Zimrî-Lîm cherchait avant tout à affermir son autorité sur son nouveau royaume, à être reconnu sur le plan international et naturellement à fixer ses frontières. Très rapidement après son arrivée à Mari, il reçut une mission diplomatique du Yamhad de laquelle découla vraisemblablement la conclusion d'une alliance. Cela n'est pas surprenant dans la mesure où Alep avait fourni un important soutien à Zimrî-Lîm non seulement durant son exil mais également pour la reconquête de Mari. Ešnunna, qui avait participé tardivement à la chute du Royaume de Haute-Mésopotamie et envoyé une aide militaire à Zimrî-Lîm, reconnut également le nouveau pouvoir. Se méfiant probablement de l'alliance entre Mari et Alep, Ibâl-pî-El II d'Ešnunna proposa à son tour une alliance au nouveau roi de Mari, mais les négociations n'aboutirent que sur des questions de protocoles, Zimrî-Lîm reconnut manifestement le roi d'Ešnunna comme son « père », mais la démarche avorta lorsqu'il fut question de la délimitation des frontières entre les deux royaumes[891]. À la fin de l'année ZL 0, Zimrî-Lîm contrôlait en effet Mari et sa région, mais son autorité directe s'étendait également sur une grande partie du Moyen-Euphrate. En amont, Mari contrôlait la vallée fluviale probablement jusque Tuttul. Celle-ci, qui marquait également la frontière avec les royaumes du Yamhad et de Karkemiš, ne fut toutefois jamais intégrée directement au royaume[892]. En aval, l'influence du nouveau roi se terminait là où commençaient celles de Babylone et d'Ešnunna, mais aucune frontière ne fut reconnue. Alors qu'Ešnunna souhaitait la fixer à hauteur de Harrâdum[893], il semble que Zimrî-Lîm, de son côté, n'acceptait pas d'abandonner le Suhûm et parvint à maintenir son influence au moins jusqu'à Yabliya et Harbê[894]. Au nord, le royaume de Mari contrôla très rapidement l'axe principal vers la Haute-Mésopotamie, la vallée du Habur. Saggarâtum et Qaṭṭunân furent constituées en provinces et confiées à des gouverneurs.

889 - Charpin et Ziegler 2003, p. 174.
890 - Charpin et Ziegler 2003, p. 176.
891 - Guichard 2002a, notamment p. 125-126.
892 - Durand 1997, p. 158.
893 - Voir le texte A.1289+ (= *LAPO* 16 281) édité dans Charpin 1991b.
894 - Pour la complexité de cette limite des zones d'influence de Mari, Babylone et Ešnunna dans le Suhûm, voir Lacambre 2006, notamment p. 139.

4.1.2.3. Reconquête et réorganisation de la Haute-Mésopotamie

La situation en Haute-Mésopotamie durant ces premiers mois est encore difficile à analyser. Si Andarig fut manifestement très vite soustraite à l'influence du Royaume de Haute-Mésopotamie, nous ignorons encore largement le sort des autres principautés. Yasmah-Addu ayant disparu dans des conditions inconnues, Išme-Dagan se trouva seul pour affronter le roi de Mari et ses alliés. Ce qui restait de cette formidable construction politique était dans une situation critique. Le roi d'Ešnunna contestait les villes de la vallée du Tigre et apportait son soutien au roi de Mari pour la conquête du Suhûm. De son côté, Bannum retourna dans le Nord dans le but de pousser à la révolte les villes de l'Ida-Maraṣ contre l'autorité déclinante d'Išme-Dagan. Il s'appuyait pour cela sur un grand nombre de prétendants, réfugiés à l'étranger après les conquêtes de Samsî-Addu et revenus avec Zimrî-Lîm[895]. Au début de ZL 1, peu avant que Zimrî-Lîm ne lance son expédition pour reconquérir définitivement les derniers bastions ekallâtéens de l'Ida-Maraṣ, Išme-Dagan n'avait probablement déjà plus d'influence que dans quelques grandes villes comme Kahat ou Šubat-Enlil.

La politique de Zimrî-Lîm concernant les villes de la région fut la même que celle qu'avait prônée son prédécesseur. Il ne chercha pas à les intégrer directement à son royaume comme l'avait fait Samsî-Addu, ce qui devenait difficilement défendable auprès des autorités locales et qui était, de toute façon, extrêmement difficile à gérer pour une administration renaissante. Il prôna au contraire le retour sur leur trône des anciennes familles royales :

> « Le pays tout entier est revenu à ses lots et chacun est (re)monté sur le trône de sa maison paternelle. »[896]

Comme sous Yahdun-Lîm, cette politique revenait donc à inclure, par le biais de traités d'alliance et de reconnaissance mutuelle, l'ensemble de la Haute-Mésopotamie dans sa zone d'influence. Toutefois, Zimrî-Lîm, se présentant comme le soutien principal et l'instigateur du retour de ces dynasties, eut manifestement le luxe d'y choisir des gouvernements qui lui seraient favorables et sur qui il pourrait ensuite faire pression.

Durant les premiers mois de son règne, Zimrî-Lîm ne se rendit pas en personne dans la région pour arbitrer ces changements de régime. Le Moyen-Euphrate et le Suhûm restaient pour lui des

895 - Dans la lettre A.1289+ (= *LAPO* 16 281), Ibâl-pî-El II d'Ešnunna évoquait six rois qui avaient accompagné Zimrî-Lîm lors de son retour à Mari. Toutefois, leur identité n'est pas précisée.

896 - *ARMT* XXVIII 148 : (5) *ma-a-tum ka-lu-ša a-na ìs-qí-ša* (6) *i-tu-ur ù ka-la-šu a-na* ^{giš}gu-za (7) é *a-bi-šu i-ru-ub*. La lettre TH 72.5 (= *LAPO* 16 247) offre un parallèle exact.

priorités[897]. De ce fait, la transition dans certaines villes de la région se fit dans des conditions troubles et indépendantes des autorités mariotes, si bien que ce furent parfois des personnalités illégitimes qui profitèrent du retrait des administrateurs ekallâtéens pour se tailler leur propre fief. Il semble que ce fut le cas à Ašlakkâ où Ibâl-Addu, pourtant allié de la première heure et prétendant légitime, constata lorsqu'il se rendit dans la région avec un contingent mariote que son trône était déjà occupé par Šadum-adal[898]. De même, il est attesté que certains administrateurs d'Ekallâtum ou des autorités locales ayant collaboré avec Samsî-Addu, abandonnés désormais à leur sort par l'absence d'autorité centrale et sentant le vent tourner, tentèrent de se rapprocher des vainqueurs[899]. La prise d'autonomie des anciens territoires du Royaume de Haute-Mésopotamie durant ces quelques mois résultait alors plus d'initiatives individuelles, appuyées ou non par Mari, que d'une véritable orchestration politique ou militaire.

Manifestement la Haute-Mésopotamie resta une zone désorganisée et divisée au moins jusqu'au début de ZL 1. Išme-Dagan, bien qu'incapable de se maintenir militairement dans la région, disposait toujours de moyens, financiers notamment[900], pour conserver à sa cause certaines villes. Au contraire, Zimrî-Lîm n'avait pas encore l'influence suffisante ni les moyens diplomatiques et militaires pour participer directement aux affaires de la région.

Ce ne fut que dans la première moitié de ZL 1, soit quelques mois après son intronisation, que Zimrî-Lîm se rendit en personne dans le Haut-Pays. Sa campagne visait surtout à reprendre les derniers bastions ekallâtéens, notamment Kahat, Ašnakkum ou Qirdahat, et s'acheva dans la région des sources du Habur au mois iv/ZL 1. Elle fut également l'occasion pour lui d'appliquer concrètement sa politique de restauration et de négocier la transition avec les autorités qui s'étaient installées dans la région durant l'année ZL 0. Nous trouvons un exemple de cet arbitrage dans *ARMT* XXVIII 148 dans laquelle Zimrî-Lîm invitait Abî-Samar et Ikšud-lâ-šêmêšu à livrer la ville dont ils avaient pris possession en échange d'une autre de leur choix :

> « Livrez-moi la ville pour que je la remette à son maître. Quant à vous, avec vos biens, je vous ferai voir le lieu d'élection que vous me direz. »[901]

Ce fut également le cas de Tiš-Ulme, qui aurait du recevoir une lettre semblable[902], et à qui

897 - Ce délai avant la prise en main des affaires de Haute-Mésopotamie par le roi de Mari est exprimé dans une lettre de sa fille, Kirûm, *ARM* X 31 (= *LAPO* 18 1223).

898 - Kupper 2001, p. 33 et ss.

899 - Voir les exemples donnés dans Guichard et Ziegler 2004, p. 242-243 et notamment de Yanûh-Samar, gouverneur de Sadduwâtum, qui chercha le soutien de Qarnî-Lîm, par le biais de Zakura-abum dès la prise de Mari.

900 - Pour la question du « trésor » de Samsî-Addu, voir Eidem 1994.

901 - *ARMT* XXVIII 148 : (16) *a-*[*la*]*m* [*i*]*d-*[*na-nim-m*]*a a-na be-l*[*i*]*-šu* (17) *lu-di-in-šu ù at-tu-nu* (18) *qa-du* ˹*ba-ši*˺*-ti-ku-nu a-*[*š*]*a-ar/li-ib-bi-im* (19) [*ša t*]*a-*[*q*]*a-*˹*ab*˺*-bé-e-*˹*nim*˺ (20) *lu-*˹*ka*˺*-al-lim-*˹*ku*˺*-nu-ti.*

902 - TH 72.15 (= *LAPO* 16 247). Cette lettre ne fut vraisemblablement jamais envoyée.

Zimrî-Lîm souhaitait confier la ville de Mardamân, dans le Haut-Tigre.

Après cette campagne, Išme-Dagan ne semble plus avoir d'influence que sur la ville de Šubat-Enlil, que l'un de ses partisans, Samiya, parvint à conserver jusqu'en ZL 4. Il reste à déterminer ce qu'il advint de la région du Sindjar durant ces dix-huit premiers mois, donc quand et dans quelles conditions celle-ci passa de l'influence d'Išme-Dagan à celle de Zimrî-Lîm.

4.1.3. Le retour de la dynastie kurdéenne

Il ne fait pas de doute que la région du Sindjar fut touchée très tôt par les événements relatifs au démantèlement du Royaume de Haute-Mésopotamie. Nous avions mentionné un texte évoquant le voyage d'Išme-Dagan à Andarig à la fin de l'éponymie de Ṭab-ṣilli-Aššur pour contrer la menace que faisaient peser les Bédouins dans le bassin du Habur[903]. Manifestement, ses efforts furent vains dans la mesure où, moins de six mois plus tard, Bannum et Qarnî-Lîm prenaient possession de cette ville avant leur descente vers le Moyen-Euphrate[904]. Si le sort d'Andarig est connu, nous ignorons ce qu'il advint durant cette période de Kurdâ d'une part, et de la partie orientale de notre région d'autre part, pourtant siège du pouvoir de Hâṣidânum.

La situation à Kurdâ est délicate, lorsque Zimrî-Lîm s'empara de Kahat et libéra le Triangle du Habur, il est certain que la famille royale était toujours en exil soit à Babylone, dans le cas de Simah-ilânê, soit à Zalwar, dans le cas de Bunû-Eštar. Il n'est fait nullement mention de la participation de membres de la famille royale à cette coalition contre le Royaume de Haute-Mésopotamie, et il semble que ce ne soit que plus tard, au cours de l'année ZL 1 que ceux-ci cherchèrent et parvinrent à remonter sur leur trône. Qu'advint-il de ce royaume durant les derniers mois de ZL 0 et les premiers de ZL 1 ? Nous disposons pour répondre de quelques indices qui nous permettent d'esquisser, avec les réserves nécessaires, le sort de celui-ci durant cette période.

Il faut d'abord mentionner le texte contenu dans le projet de « Stèle de victoire de Zimrî-Lîm », dont la paternité est encore discutée entre Išme-Dagan et Zimrî-Lîm[905]. Si celle-ci fut bien l'œuvre de Zimrî-Lîm, elle célèbrerait plusieurs batailles ayant précédé la prise de Mari. La traduction proposée dernièrement par Douglas Frayne laisse entendre que la ville de Kurdâ fut le lieu d'une défaite d'Išme-Dagan[906]. Il faut naturellement tenir compte du très mauvais état de conservation du document d'une part et bien sûr de la nature même du texte, une stèle commémorative qui ne fut finalement jamais exposée, présentant le risque d'une interprétation

903 - *ARM* IV 78 (= *LAPO* 17 507).
904 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 4.1.2.1.
905 - Le débat historiographique est repris dans Charpin et Ziegler 2003, p. 170, n. 8.
906 - Frayne 1990, p. 623-624, E4.6.12.1, l. 1'-7'.

orientée ou d'une déformation des événements. Cependant, une bataille à Kurdâ ou dans ses environs entre Bannum et Išme-Dagan est tout à fait possible. Il serait d'ailleurs étonnant qu'Andarig tomba aussi tôt mais que Kurdâ, distante d'une vingtaine de kilomètres, ne fut pas également touchée par les combats. Ce document seul ne nous livre cependant pas d'information sur la nature du pouvoir à Kurdâ avant la bataille ou après celle-ci. Ce que nous savons, et nous en reparlerons, c'est que cette capitale n'accueillit pas le retour de la dynastie légitime avant la fin de l'année ZL 1, soit plus d'un an après cette bataille. Nous devons nous demander dès lors ce qu'il advint de cette ville entre son éventuelle « libération », avant le mois ix/ZL 0, et la restauration du pouvoir légitime au mois xi/ZL 1.

4.1.3.1. Yanṣib-Addu, roi ou gouverneur à Kurdâ ?

Nous possédons à ce titre une série de lettres contemporaines ou postérieures à cette année ZL 1, qui introduit un personnage dont le statut est encore difficile à définir, mais qui semble avoir joué un rôle important à Kurdâ avant le retour de la famille d'Aštamar-Addu.

Une première lettre écrite par Abimekim à Zimrî-Lîm probablement au début de l'année ZL 2, juste après l'intronisation de Simah-ilânê à Kurdâ, évoque le personnage de Yarîm-Dâdu, dit « fils de Yanṣib-Addu », et nous rapporte un discours que celui-ci tint à Zimrî-Lîm concernant des objets précieux ayant appartenu à son père et qui seraient alors en possession du roi de Mari[907].

Nous reviendrons ensuite sur le personnage du fils, mais c'est le père, Yanṣib-Addu qui semble avoir eu un rôle non négligeable dans notre région. Deux autres documents nous permettent de replacer chronologiquement ce personnage, et de comprendre le rôle que celui-ci tint à Kurdâ avant ZL 2[908].

Il s'agit, pour le premier, d'un texte administratif enregistrant, dans la ville de Kurdâ, le don par Yanṣib-Addu d'un vase d'argent aux autorités mariotes[909]. Celui-ci est daté du 3/v/ZL 1, ce qui indique que cet homme était toujours vivant au moment de la campagne de Zimrî-Lîm sur le Habur, et qu'il était déjà présent à Kurdâ. Mais le fait le plus intéressant nous vient d'une lettre écrite par Bannum à Zimrî-Lîm, qui dresse un lien intéressant avec cette affaire d'objets précieux disparus[910]. Il est fait mention dans celle-ci du passage par Mari de deux hommes, Yanṣib-Addu, et Ṣillî-Ištaran, un Ešnunnéen. Les deux hommes transportaient alors la vaisselle du premier vers Ešnunna, mais

907 - *ARMT* XXVI/2 463.
908 - Selon Marti 2002b, p. 204, n. 7. M. Guichard a pour projet de travailler sur ce personnage, un certain nombre de textes inédits le concerneraient.
909 - *ARMT* XXXI 219, réédition de *ARMT* XXIV 82.
910 - *ARMT* XXVI/1 6.

Bannum reçut pour instruction de les retenir au moment où ils passeraient à proximité de Mari. Or, nous savons que Bannum mourut au mois ix/ZL 1[911], cette lettre est donc nécessairement antérieure à cette date mais postérieure au mois v, durant lequel Yanṣib-Addu était encore à Kurdâ. Par ailleurs, les objets que réclama ensuite son fils sont très certainement ceux transportés dans ces bagages.

L'objet de ce voyage est difficile à déterminer avec certitude, cependant le fait que Yanṣib-Addu emporta avec lui des objets précieux, et qu'il chercha à se rendre dans l'un des royaumes rivaux de Mari, et donc de Kurdâ, permet d'imaginer qu'il s'agissait d'une tentative de fuite, à l'image de celle de Qarnî-Lîm en ZL 10. Le fait que son fils réclama plusieurs mois après ces mêmes bagages indiquent que Yanṣib-Addu ne parvint jamais à Ešnunna, son sort est d'ailleurs confirmé par une autre lettre de Abimekim, elle aussi datée de ZL 2 qui évoque *a posteriori* sa mort sans en préciser les circonstances[912].

Yanṣib-Addu est un nom récurent dans les archives de Mari, il est donc difficile pour l'instant de le distinguer d'éventuels homonymes. Nous pouvons peut-être l'identifier avec l'homme au même nom évoqué dans la lettre *ARMT* XXVI/2 419, datée de l'année ZL 11 donc bien après sa disparition. Celle-ci associe notre personnage à la ville de Hamadânum justement située dans le Numhâ. En ce sens, sans être forcément originaire de Kurdâ, il aurait en tout cas un attachement géographique et tribal avec notre région, ce qui est par ailleurs confirmé par l'adjonction « lú *numhayim* » qui le qualifie dans *ARMT* XXVI/1 6.

Manifestement, il exerça pendant un certain temps les responsabilités les plus importantes à Kurdâ[913], probablement pas comme roi, titre qu'il ne porte jamais dans la documentation, mais plutôt comme une sorte de gouverneur. Cela nous semble confirmé d'abord par cet échange de cadeau avec la plus haute autorité mariote. Nous sommes frappés également par les nombreuses mentions le concernant, qui indiquent qu'il était bien connu des plus hauts milieux politiques, et surtout par le fait qu'il soit encore évoqué longtemps après sa mort[914].

Si son rôle dans la région n'est jamais clairement expliqué, deux hypothèses peuvent être énoncées concernant la datation de son arrivée au pouvoir. Soit Yanṣib-Addu profita de l'absence d'autorité à Kurdâ pour usurper le pouvoir à la fin de ZL 0, lorsque la ville fut soustraite à l'autorité d'Išme-Dagan, soit il exerçait déjà une forme d'autorité à Kurdâ comme administrateur de la ville ou du Numhâ pour le Royaume de Haute-Mésopotamie. Il est difficile de trancher pour l'instant, mais il faut tenir compte de la lettre *ARMT* XXVI/2 443 qui mentionne Yanṣib-Addu comme

911 - Charpin et Ziegler 2003, p. 188, n. 140.
912 - *ARMT* XXVI/2 464, l. 7.
913 - Marti 2002b, p. 204, n. 7.
914 - Voir notamment la lettre *ARMT* XXVI/2 464, qui fait de la vie et de la mort de cet homme une référence temporelle.

fonctionnaire du Royaume de Haute-Mésopotamie dans la région d'Admum. Or, nous avons montré dans la première partie qu'Admum et Hamadânum étaient deux villes voisines, nous pouvons donc considérer qu'il s'agit du même homme que dans la lettre *ARMT* XXVI/2 419. Si c'est également celui-ci qui exerça ensuite à Kurdâ dans les premiers mois du règne de Zimrî-Lîm, il aurait d'abord servi Samsî-Addu dans sa région d'origine avant de tenter sa chance à Kurdâ lorsque le royaume s'écroula. Que l'on suive l'une ou l'autre de ces hypothèses, il fut en tout cas toléré par les autorités mariotes jusque la fin de l'année ZL 1 comme un pouvoir intérimaire en attendant le règlement de la question par Zimrî-Lîm. Dans les deux cas également, le don fait à Zimrî-Lîm au mois v/ZL 1 aurait l'office d'une commission, une manière pour lui de se faire accepter et reconnaître du roi de Mari.

Quel que fut le rôle et les ambitions véritables de cet homme avant et pendant l'année ZL 1, il est évident que Zimrî-Lîm ne l'avait pas inclus dans ses projets pour la Haute-Mésopotamie, et cela il l'apprit lorsque la rumeur du retour de Simah-ilânê arriva à Kurdâ dans les derniers mois de cette année. Nous pourrions alors comprendre cette fuite comme une réaction anticipée aux risques de représailles. Sachant qu'il n'avait pas d'avenir sous ce nouveau régime et le risque qu'il encourait au retour du roi choisi par Mari et Babylone, il tenta alors d'émigrer à la cour d'Ibâl-pî-El II. C'est d'autant plus plausible que nous savons que le roi d'Ešnunna ne vit pas d'un bon œil le retour de Simah-ilânê à Kurdâ, comme l'atteste la lettre A.3274+[915], il y avait donc de bonnes chances pour qu'Ešnunna lui accorde l'asile politique. Du point de vue du roi d'Ešnunna, héberger un dissident lui permettait ainsi de faire pression sur l'un des alliés de Mari. La disparition de Yanṣib-Addu fut ainsi le fait de Zimrî-Lîm lui-même, plutôt qu'une exigence de Simah-ilânê, le roi de Mari évitait en le supprimant de laisser entrer à Ešnunna un éventuel rival pour son vassal.

Lorsque Simah-ilânê accéda finalement au trône, à la fin de ZL 1, il mena par ailleurs une politique énergique pour neutraliser l'ancienne administration. La lettre d'Abimekim *ARMT* XXVI/2 464, également datée de la toute fin de ZL 1 ou des premiers jours de ZL 2, reprend ainsi le discours que tint le roi concernant un certain Bûnuma-Addu :

> « Lorsque Yanṣib-Addu était vivant, et puis après la mort de Yanṣib-Addu, il avait la haute main sur tout le palais ; je veux donc lui faire sa reddition de comptes avant de le libérer. »[916]

Ce Bûnuma-Addu y est donc désigné comme gestionnaire du palais à l'époque de Yanṣib-Addu et comme celui qui lui succéda après sa disparition. À son retour, le roi l'emprisonna,

915 - Guichard 2002a, p. 131-132.

916 - *ARMT* XXVI/2 464 : (6) (...) *é-kál-lum ka-lu-šu* (7) *i-nu-ma bu-lu-uṭ* ^{l}*ia-an-ṣi-ib-*^{d}IM (8) *ù wa-ar-ki ia-an-ṣi-ib-*^{d}IM *i-mu-/tu* (9) *i-na qa-ti-šu-ma* (10) *lu-sà-an-ni-iq-šu-ma lu-wa-še-e*[*r-šu*].

certainement pour que celui-ci s'explique sur son rôle dans l'ancienne administration. Ce texte pourrait alors faire écho à une forme de chasse aux sorcières que Simah-ilânê mena contre les anciens serviteurs de Yanṣib-Addu. Simah-ilânê ne relâcha cet homme que plus tard, sous la pression d'Asqûdum, devin et personnalité importante de la cour mariote[917].

Yarîm-Dâdu, quant à lui, semble ne pas avoir été inquiété par ces règlements de compte. Deux lettres, écrites vraisemblablement à un même moment par Zimrî-Addu et Yaqqim-Addu font référence à un voyage de cet homme à Mari[918]. La date de ce voyage n'est pas livrée par les textes. Cependant, puisque Yaqqim-Addu n'exerça le poste de gouverneur de Saggarâtum qu'à partir de ZL 5[919], et que c'est vraisemblablement à ce titre qu'il écrivit cette lettre[920], ce voyage doit être postérieur à cette date. Il faut donc croire que Yarîm-Dâdu survécut à l'épuration de l'administration kurdéenne et même, peut-être, qu'il exerça pour le compte de la famille royale après la mort de son père. La lettre *ARMT* XXVI/2 463 pourrait aller en ce sens si nous considérons que sa demande visant à récupérer les biens de Yanṣib-Addu était en réalité commandée par le roi de Kurdâ lui-même et non pas une initiative personnelle de Yarîm-Dâdu[921]. Le roi de Kurdâ se serait servi du fils de Yanṣib-Addu pour récupérer des biens qu'il devait considérer comme appartenant au royaume.

4.1.3.2. Le retour de Simah-ilânê à Kurdâ

Ce qui devait advenir de Kurdâ fut manifestement décidé assez tardivement, entre le mois v, fin de la campagne de Zimrî-Lîm en Ida-Maraṣ, et le mois xi, date du retour de Simah-ilânê. D'un point de vue local, le point marquant est avant tout le retour dans l'une de nos capitales d'une dynastie présente avant l'arrivée de Samsî-Addu, et également la fin de la domination ekallâtéenne dans le Sindjar. Sur le plan « international », ce retour annonce avant tout une prise en main réelle des affaires du Sindjar par Zimrî-Lîm, mais est également révélatrice de changements géopolitiques importants qu'il nous faudra commenter.

Les origines de Simah-ilânê sont désormais bien connues et seront commentées dans notre troisième partie. Il ne fait pas de doute que celui-ci avait toute légitimité à prétendre au trône de

917 - *ARMT* XXVI/1 80, voir également Charpin *et al.* 1988, p. 389, n. a, pour les différentes occurrences de cet homme.

918 - *ARMT* XXVII 130 et *ARM* XIV 107 (= *LAPO* 16 363). Cet homme pourrait également apparaître dans la lettre A.3318 à la ligne 4' (Marti 2011) et dans *ARMT* XXVII 100. Lionel Marti fait le rapprochement entre le Yarîm-Dâdu de Kurdâ et ce personnage, manifestement un riche propriétaire terrien dans la région de Ṭâbatum (Marti 2011, p. 37).

919 - Lion 2001, p. 181.

920 - Il conclut sa lettre *ARM* XIV 107 (= *LAPO* 16 363) par la formule « le district va bien ».

921 - Selon ma compréhension du texte, « son seigneur » à la ligne 7' renverrait à Simah-ilânê plutôt qu'à Zimrî-Lîm.

Kurdâ, étant lui-même très certainement le fils de Sûmû-Numahâ et le petit-fils d'Aštamar-Addu. Nous ignorons s'il était déjà né au moment de l'entrée de Samsî-Addu à Mari, mais il paraît assuré qu'il passa une bonne partie de sa vie en exil soit à Ešnunna soit à Babylone. Après vingt ans d'exil, cette branche de la famille royale kurdéenne se vit finalement offrir le trône de Kurdâ par le nouveau roi de Mari. Cette attention de Zimrî-Lîm à l'égard de Simah-ilânê nous est offerte par un rappel d'Išhî-Madar, en mission dans le Sindjar quelques mois plus tard :

> « Que notre seigneur s'efforce de faire sortir Simah-ilânê de là où il réside afin que notre seigneur ramène les Bensim'alites et les Numhéens à une étroite union qui ne risque plus de rompre. Jusqu'à ce que notre seigneur ait fait sortir Simah-ilânê, qu'il écrive en tant que fils à Hammu-rabi. »[922]

Le futur roi de Kurdâ quitta très certainement Babylone au milieu ou à la fin du mois x/ZL 1. Le 3/xi de cette même année fut écrite la plus ancienne lettre datée relative à son retour, *ARMT* XIII 29 (= *LAPO* 18 981). Yasîm-Sûmû y demandait à Zimrî-Lîm, alors absent de la capitale, de fixer la date du sacrifice à Dêrîtum, et parallèlement réclama des instructions concernant l'accueil de Simah-ilânê[923]. La réponse est retranscrite dans une autre lettre d'Itûr-Asdû à son roi dans laquelle il reprenait les instructions que lui avait envoyées Zimrî-Lîm :

> « Lorsqu'il arrivera, sors à sa rencontre et incline-toi. Enquiers-toi de sa troupe : si c'est un millier d'hommes qui forment sa suite, voire plus, ils ne faut pas qu'ils entrent dans la ville de Mari, mais qu'ils résident à l'extérieur. En revanche, si ce n'est que 200 ou 300 soldats qui forment sa suite, qu'ils entrent dans les faubourgs et donne-leur des maisons réquisitionnées. »[924]

Nous apprenons surtout de cette lettre que Simah-ilânê était encore loin de Mari et que les services administratifs ignoraient toujours le nombre d'hommes qui composaient sa suite. Finalement, la composition de cette troupe ne fut détaillée que la veille de l'entrée du futur roi dans la capitale de Zimrî-Lîm, et outre 50 hommes du Numhâ, il était escorté par 150 soldats

922 - *FM* II 117 : (9) *um-ma-a-mi be-el-ni li-iṣ-ri-im-ma* (10) ^{l}*si-ma-ah-i-la-né-e* (11) *a-šar wa-aš-bu li-še-ṣe-em-ma* (12) dumu *si-ma*^{l}*-le-em ù* dumu *nu-ma-ha-a* (13) *a-na ú-ba-nim iš-te-et* (14) *ša a-na ša-ta-qí-im la i-re-ed-du-ú* (15) *be-el-ni li-te-er* (16) *a-di si-ma-ah-i-la-né-e* (17) *be-el-ni ú-še-ṣe-e-em* (18) *ma-ru-tam a-na ha-mu-ra-bi li-iš-pu-ur*.

923 - *ARM* XIII 29 (= *LAPO* 18 981).

924 - A.2830 (= *LAPO* 16 266) : (7) […] *i-nu-ma si-ma-ah-la-n*[*é-e*] (8) [*i-k*]*a-aš-ša-d*[*am*] (9) [*a-n*]*a pa-ni-šu ta-ṣ*[*í-ma šu-úš-ki-in*] (10) *wa-ar-ka-*[*at ṣa-bi-šu*] (11) *pu-ru-ús-*[*ma...*] (12) *šum-ma* 1 *li-im* [*wa-ar-ki-šu i*]*l-la-kam* (13) *ù e-li-iš-*[*ma*] (14) *i-na a-lim ma-ri*^{ki} *la* [*ir-ru-ub*] (15) *i-n*[*a*] *ki-di-im-*[*ma*] (16) [*l*]*i-ši-i*[*b*] (17) [*ù*] *šum-ma* 3 me *ú-lu-ma* 2 me *ṣa-bu-ú* (18) [*w*]*a-ar-ki-šu i-la-ak a-na a-da-aš-ši-im-ma* (19) [*l*]*i-ru-ba-am-ma* (20) é *na-ap-ṭà-ri i-di-in-šu-nu-ši-im*.

babyloniens[925]. Autre point important, le fait que les conditions du voyage soient inconnues de Zimrî-Lîm lui-même indique que Babylone se porta garante de la sécurité du roi de Kurdâ, ce qui en dit long, selon nous, sur le rôle que joua Hammu-rabi dans l'arrivée au pouvoir de ce roi. Le lendemain, le 12/xi, une autre lettre fut envoyée à Zimrî-Lîm[926], toujours absent de Mari, annonçant l'entrée de la troupe dans les faubourgs de la ville. Dans cette même lettre, il est également fait mention d'un groupe de Soutéens qui arriva en même temps à Mari, cette fois depuis Kurdâ[927]. Ils furent envoyés vers Zimrî-Lîm, vraisemblablement pour l'informer de la situation dans le Sindjar et de l'accueil que recevrait Simah-ilânê à son retour à Kurdâ. Il semble clair qu'une fois arrivé à Mari, il passait sous la protection et la responsabilité de Zimrî-Lîm.

Le voyage de Simah-ilânê dura donc au minimum une semaine et demi. Il fut logé avec sa suite dans les faubourgs de la ville, conformément aux instructions qu'avait envoyées Zimrî-Lîm. Les services administratifs mariotes prirent en charge l'approvisionnement de l'invité et de son escorte, les comptes d'huiles notamment nous permettent de confirmer, quasiment au jour le jour, que Simah-ilânê demeura auprès de Zimrî-Lîm près de trois semaines, le temps de célébrer avec lui les festivités en l'honneur de la déesse Dêrîtum[928]. Le 2/xii, les 65 hommes qui devaient accompagner le futur roi jusqu'à Kurdâ reçurent une importante quantité d'huile[929]. Le départ est probablement à dater du lendemain, dernier jour où une ration fut distribuée à Simah-ilânê. Deux mois plus tard, le Babylonien qui l'accompagnait, un certain Ilî-tillatî, repassa par Mari en confirmant l'entrée du nouveau roi dans sa capitale[930]. Ce fut manifestement sans la troupe babylonienne que le roi de Kurdâ acheva son voyage, parmi les 65 hommes ne semblent se trouver qu'un seul Babylonien, le reste étant probablement composé des Numhéens annoncés dans les premières lettres, des Soutéens qui arrivèrent à Mari le 12 et du harem du nouveau roi. Une autre lettre, d'un expéditeur inconnu à Sûmû-dabi, un roi benjaminite, évoque également les bonnes conditions du voyage de retour du futur roi, et son entrée dans sa nouvelle capitale[931].

Nous n'avons pas de détails sur les entretiens qu'ont eus les deux hommes pendant le séjour de Simah-ilânê à Mari puisqu'ils échangèrent face à face. Zimrî-Lîm lui imposa probablement, en

925 - A.826 (= *LAPO* 16 267).

926 - A.2801 (= *LAPO* 16 268), les trois lettres A.2830 (= *LAPO* 16 266), A.826 (= *LAPO* 16 267) et A.2801 (= *LAPO* 16 268) ont été transcrites et traduites une première fois dans Dossin 1972, les corrections sont apportées dans les *LAPO*.

927 - Concernant les Sutéens, voir Ziegler et Reculeau 2014. Selon eux, leur rôle dans cette affaire pourrait être d'escorter le roi de Kurdâ jusque chez lui, ce groupe connaissant très bien la steppe (Ziegler et Reculeau 2014, p. 222, n. 28).

928 - Duponchel 1997.

929 - *FM* III 105.

930 - A.2983 (= *LAPO* 16 376), datée du 1/i/ZL 2. Il est attesté que l'année ZL 1 possède un mois xii-bis, ce Babylonien repassa donc par Mari deux mois après le départ de Simah-ilânê.

931 - A.3274+M.6888+M.8359 (= Guichard 2002a, p. 131-133). Cependant, nous ne pouvons dater la lettre de Simah-ilânê *ARMT* XXVIII 162 de cette même période car dans celle-ci le roi de Kurdâ s'adresse à Zimrî-Lîm en tant que « frère », une posture qu'il n'adoptera que plus tard.

échange de sa protection, le statut de vassal. Ce fut peut-être aussi à ce moment là que Simah-ilânê, portant encore le titre de roi de Sapîratum, accepta de confier la pleine direction de cette ville aux autorités mariotes en échange de leur soutien pour reprendre Kurdâ[932]. Pour Simah-ilânê, ce passage à Mari signifiait une intronisation reconnue et l'assurance de relations normalisées avec Mari et Babylone, il n'était d'ailleurs pas en position de négocier, sachant certainement que d'autres prétendants s'étaient déjà manifestés. Le temps qu'il passa à Mari permit certainement aussi de sonder l'opinion à Kurdâ, de prendre le pouls de la population, des Anciens et de l'armée. Remarquons que lorsqu'il prit la route vers celle-ci, les précautions ne furent pas excessives, cela indique qu'on prévoyait qu'il y serait bien accueilli. De même, nous n'avons pas écho d'une éventuelle résistance à l'arrivée du nouveau roi, du moins dans son futur royaume.

4.1.3.3. Les implications internationales du retour de Simah-ilânê

La restauration du pouvoir légitime à Kurdâ n'eut pourtant pas qu'une portée locale, elle rentre dans un cadre géopolitique complexe impliquant les grands royaumes qui redéfinissaient à ce moment-là leurs relations. En premier lieu, ce sont naturellement les liens nouveaux entre Hammu-rabi de Babylone et Zimrî-Lîm qu'il nous faut commenter.

Nous savons que durant la guerre entre le Royaume de Haute-Mésopotamie et Zimrî-Lîm, Hammu-rabi choisit de soutenir le premier camp. Manifestement, au milieu de ZL 1, la situation était devenue intenable pour Išme-Dagan et le roi de Babylone accepta de fait l'installation de Zimrî-Lîm à Mari. Nous aurions donc, avec cet accord concernant la restauration du pouvoir kurdéen, un témoignage de relations nouvelles développées entre les deux hommes à partir de cette seconde année. Mais qui fut l'instigateur de ce retour de la dynastie kurdéenne, Zimrî-Lîm ou Hammu-rabi ? La lettre d'Išhî-Madar citée ci-dessus ne laisse pas de doute possible, c'est manifestement Mari qui l'organisa[933]. Le fait que Zimrî-Lîm accepta, pour faciliter ce retour, de se présenter au roi de Babylone comme un « fils » en dit d'ailleurs long sur l'importance qu'accordait le roi de Mari au retour de Simah-ilânê. L'objectif de Zimrî-Lîm était avant tout de reconstituer un Sindjar stable, et surtout favorable au pouvoir mariote. Mais le roi de Mari était certainement conscient qu'il pouvait par ce geste faire d'une pierre deux coups en choisissant pour diriger Kurdâ un homme qui fut le protégé de Babylone pendant près de vingt ans. La guerre contre Išme-Dagan n'étant plus d'actualité depuis la prise de Kahat au milieu de l'année ZL 1, Mari n'avait plus de

932 - L'hypothèse est émise dans Guichard 2002a, p. 135, cependant il faut noter que dans la lettre A.3274+, écrite après le retour de Simah-ilânê à Kurdâ, il se présentait encore sous ce titre.
933 - *FM* II 117.

contentieux avec Babylone. À ce moment-là, les deux royaumes n'avaient pas de frontières communes, et Zimrî-Lîm acceptait de reconnaître au moins provisoirement la supériorité politique de Hammu-rabi. De son côté, Hammu-rabi, qui partageait nous l'avons vu une appartenance tribale avec la dynastie kurdéenne, n'avait donc aucune raison de refuser le rapprochement avec Mari, et encore moins l'accès au trône de Simah-ilânê.

La lettre à Sûmû-dabi, que nous avons citée plus haut et qu'il faut probablement dater du premier mois de l'année ZL 2, vient non seulement confirmer le soutien actif qu'apporta Hammu-rabi à Simah-ilânê mais nous révèle également des enjeux internationaux plus importants encore que le simple rapprochement entre Mari et Babylone[934]. Nous apprenons ainsi que Simah-ilânê, lorsqu'il quitta Babylone, reçut de son hôte un char, une ombrelle et un trône. Par ce geste Babylone reconnaissait le nouveau titre de Simah-ilânê, mais d'une certaine manière s'imposait aussi à lui comme son suzerain[935]. Cependant, l'information la plus importante donnée par cet auteur anonyme est la colère qu'exprima le roi d'Ešnunna lorsqu'on lui annonça l'arrivée de Simah-ilânê à Kurdâ. En considérant le fait que Yanṣib-Addu chercha à trouver refuge à Ešnunna au milieu de l'année ZL 1, il est vraisemblable que l'information concernant la montée de Simah-ilânê à Kurdâ devait déjà être connue du roi d'Ešnunna. C'est probablement la confirmation de cette nouvelle qui provoqua sa colère. Aussi, il faut s'interroger sur les raisons d'un tel rejet de la part d'Ibâl-pî-El II.

Ce ne sont probablement pas les enjeux locaux qui irritèrent ainsi le roi d'Ešnunna, même si ce royaume n'avait vraisemblablement pas abandonné toutes prétentions sur la Haute-Mésopotamie, ce qu'il prouva deux ans plus tard. Toutefois, nous pouvons imaginer qu'il vit surtout en cette intronisation une forme de concrétisation des bonnes relations entre Mari et Babylone, qu'il considérait très certainement avec inquiétude étant donnée la position géographique de son royaume par rapport à ses deux concurrents. Cette réaction est d'autant plus compréhensible que le roi de Mari avait justement rejeté la proposition d'alliance que lui avait soumise Ibâl-pî-El II quelques mois plus tôt et avait préféré l'alliance avec Alep[936]. Il faut rappeler que l'année ZL 1 voit Mari s'assurer une prise en main sur presque l'ensemble du bassin du Habur, et d'une bonne partie du Suhûm dont la ville de Sapîratum, justement par le biais de cette intronisation. La constitution d'une zone d'influence aussi importante en si peu de temps ne pouvait qu'inquiéter le roi d'Ešnunna. La thèse de Michaël Guichard définissant la fin de cette année ZL 1 comme une période de « guerre froide » entre Mari et Babylone d'une part et Ešnunna d'autre part, nous paraît donc tout à fait

934 - A.3274+ (Guichard 2002a, p. 131-133).
935 - Pour la signification de ces cadeaux, voir Kupper 1998, p. 236.
936 - A.1289+ (= *LAPO* 16 281).

satisfaisante[937]. Dans ce climat, Kurdâ serait vu par le roi d'Ešnunna comme un « vassal » de Mari. L'intronisation de Simah-ilânê fut à ce titre l'un de ces points de discorde qui entraîna deux ans plus tard la guerre entre les grands royaumes.

Il est donc probable que le Sindjar quitta définitivement la zone d'influence d'Ekallâtum dans les derniers mois de l'année ZL 0. Toutefois, ces changements se firent dans des conditions diverses. Nous percevons dans un premier temps, entre ZL 0 et v/ZL 1, que l'accès à l'autonomie de certaines villes se fit de manière non maîtrisée avec l'accession au trône de personnalités diverses, ex-gouverneurs d'Ekallâtum, dignitaires locaux ou chefs-bédouins, alliés de Zimrî-Lîm ou trublions ambitieux profitant de la vacance du pouvoir. Une fois son pouvoir établi dans la région de Mari, Zimrî-Lîm annonça le retour des dynasties légitimes sur le trône de leurs ancêtres. Officiellement, cette politique visait à rétablir la situation qui précéda l'arrivée de Samsî-Addu et permettait à Zimrî-Lîm de se poser comme l'héritier bienveillant de Yahdun-Lîm. Toutefois, nous ne pouvons envisager cette politique que d'un point de vue idéologique, ce fut également une forme de *realpolitik* qui conduisit Zimrî-Lîm à une telle décision. En rétablissant les rois ou les fils des rois qui gouvernaient à l'époque de Yahdun-Lîm, il héritait également du réseau complexe d'alliances battit par son père et qui lui permettait à présent de contrôler au moins symboliquement cette région. Ce devoir des souverains restaurés est énoncé par Ibâl-Addu, héritier du trône d'Ašlakkâ :

> « Depuis très longtemps, mon père et le père de mon père ont suivi Yahdun-Lîm, et maintenant moi-même je n'ai tourné la tête ni à droite ni à gauche : je suis le serviteur de mon seigneur seul. »[938]

Cette politique ne put être appliquée par Zimrî-Lîm qu'au cas par cas, royaume par royaume, si bien qu'elle ne s'accomplit pas partout en même temps et dans les mêmes conditions. Certains rois jugés illégitimes quittèrent rapidement le trône après avoir négocié leur départ avec Zimrî-Lîm, d'autres furent moins coopératifs, d'autres encore furent acceptés par Zimrî-Lîm au nom de leur soutien dans la guerre contre Išme-Dagan. Simah-ilânê ne put remonter sur le sien qu'à la fin de l'année ZL 1, Ibâl-Addu, l'auteur de cette lettre, remonta sur son trône uniquement après qu'Ašlakkâ fut prise par Zimrî-Lîm, en ZL 3, d'autres encore, tel Atamrum ou Asqur-Addu, ne furent jamais choisis par Zimrî-Lîm et attendirent plusieurs années encore l'occasion propice pour revenir.

937 - Guichard 2002a.

938 - *ARMT* XXVIII 48 : (5) (…) *iš-tu pa-na-ma a-bi* (6) [*ù a-bi a-bi*]-*ia wa-ar-ki* (7) [^{1}*ia-ah-d*]*u-li-im il-li-ku* (8) ˹*ù*˺ ˹*i*˺-*n*[*a*]-*a*[*n-na a*]-*na-ku qa-qa-di a-na i-mi-tim* (9) *ú-lu-ma a-na šu-mé-lim ú-ša-ás-hi-ir* (10) ìr *be-lí-ia-ma a-na-ku* (...).

Au début de l'année ZL 2, Zimrî-Lîm avait réussi à soustraire de l'influence ekallâtéenne la plus grande partie de la Haute-Mésopotamie, et en s'y inscrivant comme l'héritier de Yahdun-Lîm, à l'inclure dans sa propre orbite politique. Du point de vue des relations internationales, il avait désormais pris place parmi les grands rois de Mésopotamie, entretenant des relations cordiales avec Alep et Babylone. Toutefois, son arrivée sur le trône et la politique qui le conduisit à une telle stature provoquèrent l'indignation de certains partis. Nous le voyons d'abord avec la première guerre qu'il dut conduire contre les princes benjaminites, à partir de la fin de ZL 1 et qui durait encore au début de ZL 2, mais surtout avec la dégradation des relations entre Mari et Ešnunna. Il faut maintenant déterminer comment les petits royaumes de Haute-Mésopotamie, et particulièrement ceux du Sindjar, se comportèrent durant ces premières années d'indépendance. Et paradoxalement, il nous faut également analyser comment ils vécurent la prépondérance de Mari et les événements internationaux dans lesquels ils avaient désormais, par le système d'alliance complexe qui régissait la région, un rôle à jouer.

4.2. Assistance et résistance à l'établissement de l'influence mariote

Ainsi, parallèlement à la prise en main du royaume de Mari par Zimrî-Lîm, les premiers pouvoirs politiques furent rétablis dans la région du Sindjar. Les années ZL 2 et ZL 3 se placent alors dans la continuité de sa première année de règne, avec un renforcement du contrôle de Mari sur la Haute-Mésopotamie. Pourtant, ce fut également la période des premières formes de résistances locales à l'établissement de cette zone d'influence. Cette résistance nous est surtout illustrée par la première révolte des Benjaminites[939], qui toucha surtout la basse vallée du Habur, au début de l'année ZL 2, puis par celle de la ville d'Ašlakkâ dans le courant de l'année ZL 3[940].

La région du Sindjar, dont les royaumes s'illustrèrent dans un premier temps par leur collaboration avec Mari, connaîtra également ses premières tensions. Ce fut d'abord le cas à Kurdâ lorsque son roi, fort du souvenir de sa grandeur passée, chercha à redéfinir ses rapports avec le royaume de Mari. Puis, à la fin de l'année ZL 3, le roi de Mari fut confronté aux premières tensions entre acteurs politiques locaux. D'une certaine manière, cette période introduit une réalité que les autorités mariotes, en précipitant la réorganisation des conquêtes du Royaume de Haute-Mésopotamie, n'avaient vraisemblablement pas prévu : la complexité des rapports entre les différents royaumes locaux.

939 - Charpin et Ziegler 2003, p. 190-191.
940 - Charpin et Ziegler 2003, p. 193.

4.2.1. Les royaumes du Sindjar et le renforcement de l'influence mariote en Haute-Mésopotamie

Dès le début de l'année ZL 2, la région du Sindjar semble être entièrement acquise au roi de Mari. Zimrî-Lîm avait de bonnes relations avec Andarig avec qui des échanges eurent lieu régulièrement[941], et il était parvenu à placer à Kurdâ un prétendant qu'il avait manifestement lui-même choisi. Dans un premier temps, cette configuration semble avoir largement profité à Mari et plusieurs événements pourraient montrer que les royaumes du Sindjar participèrent activement à la défense des intérêts mariotes

4.2.1.1. Une participation de Kurdâ et d'Andarig dans la guerre contre les Benjaminites?

Une lettre envoyée par Ilušu-naṣir, *ARMT* XXVII 14, nous indique que les royaumes du Sindjar répondirent rapidement à une demande d'aide militaire de Zimrî-Lîm, ou au moins que la rumeur prétendait qu'ils s'y engageraient. Cette lettre, datée du 3/i/[ZL 2][942], évoque la réunion de 5 000 hommes du Numhâ et du Yamutbal qui devaient, est-il dit, se rendre chez Zimrî-Lîm. L'objet de cette réunion est manifestement d'ordre militaire, puisque 2 000 Bédouins aux ordres de Mari avaient également pris position à Qaṭṭunân. Brigitte Lion a mis en lien ce branle-bas de combat avec la première guerre contre les Benjaminites, qui avait commencé l'année précédente[943]. Le déroulement de cette guerre est encore très mal connu, et nous ignorons si ces hommes participèrent activement au combat. Nous pouvons toutefois questionner davantage cette lettre et en tirer plusieurs enseignements. Nous ignorons d'abord de quels royaumes provenaient ces hommes. L'utilisation des termes Numhéens et Yamutbaléens ne permet pas d'affirmer avec certitude que Kurdâ et Andarig envoyèrent toutes deux un contingent. Andarig pourrait avoir décidé seule de cet envoi, si nous supposons qu'elle contrôlait alors Karanâ et Qaṭṭarâ, région à forte population numhéenne. Toutefois, si une partie de ces hommes provenaient effectivement de Kurdâ, deux faits intéressants seraient alors dévoilés. Nous nous rendons compte d'abord que son roi fut en mesure de mobiliser son pays très rapidement. En tenant compte de la durée de son voyage, Simah-ilânê ne devait être entré dans son pays qu'au milieu ou à la fin du mois xii/ZL 1. Les premières dispositions qu'il prit concernèrent la refonte de l'administration de son royaume et visèrent à rétablir l'autorité de sa famille sur la capitale. Ces mesures sont reflétées par l'affaire de Yarîm-Dâdu dont nous avons

941 - Voir Charpin et Ziegler 2003, p. 189, n. 146, évoquant le texte TH 82.192 enregistrant au mois x/ZL 1 (statue d'Annunitum), le don d'un vêtement pour l'écuyer de Qarnî-Lîm, ou encore TH 82.221, non daté mais qui doit être placé dans le même contexte, qui enregistre un don pour un messager d'Andarig.

942 - La datation de cette lettre en ZL 2 est rendue plus que probable par l'évocation d'un mois intercalaire xii/bis, que nous savons avoir été introduit en ZL 1 (Kahat) ; cf. Birot 1993, p. 20 et Charpin et Ziegler 2003, p. 190, n. 160.

943 - Lion 2001, p. 162.

déjà parlé, mais également par celle de Bûnuma-Addu évoquée dans *ARMT* XXVI/2 464. Un dernier texte évoque enfin un contrôle-*siniqtum* de son pays effectué par les Anciens et les notables à son service[944]. Quelques semaines auraient donc suffi pour qu'il soit en mesure d'envoyer un corps d'armée numhéen à l'aide de Zimrî-Lîm. Dans cette hypothèse, cette lettre nous livrerait le témoignage d'une coopération précoce des royaumes de Kurdâ et d'Andarig. Cette possibilité peut surprendre si l'on tient compte de la relation qu'entretinrent ces deux royaumes durant l'ensemble du règne de Zimrî-Lîm, mais elle ne nous paraît toutefois pas improbable dans le mesure où les deux royaumes menèrent la même année d'autres opérations en commun.

4.2.1.2. Andarig et Kurdâ aux côtés d'Eluhut contre le roi de Burundum

Zakura-abum, responsable des Bédouins du Šubartum, rendit compte de l'une de ces opérations à Zimrî-Lîm :

> « Adal-šenni m'a dit ainsi : "L'Eluhutéen, le Numhéen et le Yamutbaléen s'apprêtent à me faire la guerre." »[945]

L'une des cibles contre lesquelles se tournèrent les rois de Kurdâ et d'Andarig, mais également celui d'Eluhut, fut donc le roi de Burundum. Adal-šenni fut manifestement un allié de la première heure pour Zimrî-Lîm, il lui avait notamment apporté son aide lors de la libération de la Haute-Mésopotamie[946]. Il épousa même Liqtum, l'une des sœurs de Zimrî-Lîm[947]. Au mois iv et v de l'année ZL 1, au moment où le roi de Mari s'emparait de Kahat, il mena une campagne militaire qui lui permit de s'emparer d'Ašnakkum (= Chagar Bazar), manifestement avec l'accord et l'aide de Zimrî-Lîm[948]. La ville fut tout bonnement annexée au royaume et Yahmuṣ-El y gouverna au nom du roi de Burundum[949]. Mais nous ignorons encore pourquoi les rois du Sindjar et d'Eluhut menèrent une campagne contre cet allié de Mari à peine un an plus tard. Manifestement ce furent les rivalités régionales qui motivèrent ce conflit[950]. Michaël Guichard a soulevé en ce sens l'opposition séculaire des deux royaumes voisins de Burundum et d'Eluhut depuis que tous deux avaient, après la

944 - *ARMT* XXVI/2 463, la lettre évoque également l'affaire de Yarîm-Dâdu, ce qui confirme le synchronisme entre tous ces faits.
945 - *FM* VI 7 : (5') (…) *a-dal-še-e*[n_6-*ni*] (6') [*ke-e*]*m iq-bé-em um-ma-mi* lú ˹*e*˺?-[*lu-hu-ut* (?)] (7') [lú *nu*]-*um-ha ù* lú *ia-mu-ut-ba-a*[*l*] (8') [*a-na*] ^{giš}tukul *e-pé-ši-im it-ti-ia p*[*a-nu-š*]*u-nu* (9') [*š*]*a-ak-nu* (…).
946 - Au sujet de ce roi, voir Finet 1966 et Guichard 2002b, p. 150-154.
947 - Charpin et Ziegler 2003, p. 144, n. 562, renvoyant à Marello 1997.
948 - Guichard 2002b, p. 151.
949 - Yahmuṣ-El apparaît avec ce titre dans la lettre *FM* VI 7.
950 - Guichard 2002b, p. 153.

désintégration du Royaume de Haute-Mésopotamie, gagné une influence manifeste dans toute la partie centrale et méridionale du Triangle du Habur. C'est donc au titre d'une concurrence locale qu'il faut comprendre la réaction d'Eluhut, et c'est dans ce même registre qu'il faut probablement classer l'engagement de Kurdâ et d'Andarig. Ces deux royaumes ont en effet, tout au long du règne de Zimrî-Lîm, des ambitions qui les poussèrent à intervenir au nord du Sindjar et notamment dans la région d'Apum. Leur engagement avec le roi d'Eluhut visait dès lors à contrecarrer la place grandissante de Burundum dans la région, une alliance de circonstance qui devait leur permettre d'étendre leurs propres zones d'influence. Quant à Mari, d'abord alliée au Burundum, elle révisa manifestement sa position après le mois v/ZL 2, d'abord parce que les ambitions d'Adal-šenni et l'annexion en bonne et due forme d'Ašnakkum ne répondaient pas à la politique de division des pouvoirs développée depuis le début de son règne, mais également pour ne pas s'opposer aux deux royaumes du Sindjar avec qui elle devait garder de bonnes relations. Vers le milieu de ZL 2, Adal-šenni abandonna finalement Ašnakkum et se replia dans don royaume. Nous ignorons le rôle que jouèrent concrètement les royaumes du Sindjar dans ce repli, aucun témoignage d'une action armée n'étant rapporté dans les sources disponibles, nous pouvons nous demander si ce ne fut pas la diplomatie qui triompha. Il est clair toutefois que cet épisode redéfinit les rapports dans la région. Les relations entre Mari et Burundum furent changeantes jusqu'à la disparition de son roi en ZL 10[951]. Au contraire, Kurdâ et Andarig se classèrent, en partie grâce à leur action, parmi les royaumes les plus influents de la région, ce qui explique, selon nous, leurs interventions au côté de Mari jusqu'à la fin de cette année.

4.2.1.3. Une opération contre Šubat-Enlil

Au milieu de l'année ZL 2, Mari avait donc réussi à rallier à sa cause la majeure partie du bassin du Habur, seule résistait encore Šubat-Enlil, capitale prestigieuse de Samsî-Addu et vestige inébranlable de l'époque ekallâtéenne. La dichotomie de ce royaume a été analysée par Dominique Charpin, il démontre que Šubat-Enlil était alors la capitale d'un territoire, le pays d'Apum, situé sur le wadi er-Radd[952]. À la fin de l'année ZL 2, ce royaume était dans une situation inédite puisque les deux réalités politiques et territoriales la composant, le pays et sa capitale, étaient en opposition. Les campagnes et villes secondaires du pays d'Apum étaient passées, probablement avec le retour des dynasties légitimes, sous l'autorité du roi Turum-natki. Cependant, la capitale de ce pays,

951 - D'après Guichard 2002b, p. 153, n. 143, il pourrait avoir rallié avec les Benjaminites et Ešnunna en ZL 3 et ZL 4, avant de revenir dans la sphère d'influence mariote.
952 - Charpin 1987a.

Šubat-Enlil était toujours tenue fermement par Samiya, un ancien serviteur de Samsî-Addu et restait donc subordonnée au roi d'Ekallâtum. Turum-natki, manifestement incapable de prendre la ville seul, demanda l'aide de Zimrî-Lîm et de ses alliés. Il promit, en échange de toute aide, les trésors que Samsî-Addu avait accumulés à l'intérieur de ces murs[953]. Zimrî-Lîm ne fut pas le seul esprit intéressé par les bénéfices d'une telle action. Sûmû-Hadu qui écrivit à Zimrî-Lîm sur cette affaire, informa le roi de Mari que les rois de Kurdâ et d'Andarig avaient également eu vent de ce trésor :

> « Et si Qarnî-Lîm et Simah-ilânê ne demeurent pas en bons termes [avec Zimrî-Lîm] jusqu'à ce que mon Seigneur lance la campagne qu'il prépare, et s'ils s'emparent des possessions de cette ville, mon Seigneur devrait leur envoyer à chacun une lettre afin qu'ils joignent leur force à mon Seigneur. »[954]

Manifestement, la convoitise des deux rois dépassait la volonté de leur protecteur. Nous ignorons si Zimrî-Lîm les contacta finalement, mais il semble qu'il se prépara en tout cas à répondre à cet appel[955]. Le 1/xii/ZL 2, un texte administratif portait ainsi la formule « lorsque le roi est allé à Šubat-Enlil »[956]. Le 17/xii, Zimrî-Lîm était à Saggarâtum, en route pour la Haute-Mésopotamie[957]. Comme l'a indiqué Denis Lacambre, sa présence dans la région ne dura pas plus de quelques jours et le 4/i/ZL 3 au plus tard, il était de retour à Mari[958]. Toutefois, pour une raison difficile à déterminer, cette expédition fut un échec et Samiya resta aux commandes de la ville[959].

Une lettre inédite nous informe que les deux rois du Sindjar, quant à eux, allèrent jusqu'au bout de leurs ambitions et ils se présentèrent aux portes de la capitale, armes à la main. Ils acceptèrent finalement de quitter les lieux après avoir été dûment rétribués par Samiya[960]. Il semble donc que leurs motivations, quoique assez proches de celles du roi de Mari, n'incluaient pas pour autant une aide inconditionnelle à Turum-natki, et relevaient plus de leurs intérêts propres et de l'appât du gain que de leur sens du devoir envers Zimrî-Lîm. Et ce fut peut-être justement lorsque

953 - Sur cet épisode et le trésor de Samsî-Addu, voir Eidem 1994.

954 - *FM* II 116 : (47) (…) *ù šum-ma qar-ni-li-im* (48) *ù si-ma-ah-i-la-né-e-em* ˹*it*˺*-ti be-lí-<ia> i-<ša>-ri-iš* (49) *ú-ul i-da-ab-bu-bu a-di be-lí* kaskal-a *ú-ṣa-am-ma-ru i-la-ak* (50) *ù* ˹*ba*˺*-ši-it a-lim ša-ti a-na* [*qa-ti-šu*] *ú-ta-ar-*˹*ru*˺ (51) ˹*ù be*˺*-lí a-na ki-la-l*[*i-šu-nu ṭup-pa-am l*]*i-iš-pu-ur* (52)˹*ù i-na a-wa*˺*-t*[*im an-ni-tim it-ti be-l*]*í-ia i-te-eb-bu*.

955 - Pour ce voyage, voir Lacambre 1997b, p. 107-110, et Eidem 1994, p. 203.

956 - *ARMT* XXIII 370 : (7) *i-nu-ma* lugal *a-na šu-ba-at-*^{d}en-líl (8) *il-li-ku*.

957 - *ARMT* XXV 107.

958 - *ARMT* XII 68.

959 - Lacambre 1997b, p. 110. Eidem 1994, p. 203 doute également de la réussite de cette entreprise. Il estime que l'abandon de cette campagne est lié aux tensions avec les Benjaminites. Toutefois, cette explication ne tient plus si on place la première guerre contre les Benjaminites à la fin de l'année ZL 1 et non en ZL 2 comme devait le penser J. Eidem. À ce titre, dans Charpin et Ziegler 2003, p. 193, n. 181, il est précisé que *FM* II 116 indique justement la participation des Benjaminites aux côtés de Zimrî-Lîm lors de la campagne contre Šubat-Enlil.

960 - M.5009 (inédit, cf. Annexe 3).

Zimrî-Lîm apprit que les deux rois avaient pris les devants qu'il décida finalement d'annuler son expédition. Quoi qu'il en soit, la ville ne fut pas conquise et Samiya parvint grâce aux trésors, ironie de l'histoire, à se maintenir en place.

Les royaumes du Sindjar participèrent activement, durant l'année ZL 2, aux règlements des successions et à la remise en ordre du Haut-Pays souhaitées par les autorités mariotes. Mais pour eux, et l'épisode de Šubat-Enlil l'illustre bien, ce fut aussi l'occasion de se présenter comme des puissances régionales, aptes à entreprendre des actions en toute autonomie tant sur le plan militaire que diplomatique. Il semble que durant ces événements Zimrî-Lîm n'eut ni les moyens ni de réelles raisons de les arrêter. Cette tolérance du roi de Mari montra toutefois ses limites lorsque les intérêts géopolitiques de son royaume furent en jeu.

4.2.2. La disparition de Simah-ilânê et l'intronisation de Bunû-Eštar à Kurdâ

Ces différentes expéditions, diligentées ou non par les intérêts mariotes, ont fait prendre conscience aux royaumes du Sindjar de l'impact qu'ils pouvaient avoir dans la direction des affaires régionales et les ont fait sortir, après près de vingt ans d'occupation et d'effacement, de la logique de soumission à l'égard des royaumes les plus importants. Les autorités kurdéennes réalisèrent au cours des années ZL 2 et ZL 3 l'importance qu'ils pouvaient de nouveau acquérir à l'échelle internationale, et ils cherchèrent prioritairement à redéfinir leurs rapports avec Mari, jusque là défavorables.

4.2.2.1. Kurdâ se détache de l'influence de Mari

Ce furent manifestement les Anciens, gardiens des traditions du royaume, qui poussèrent à l'origine à la remise en cause de la suzeraineté du roi de Mari sur leur roi. C'est en tout cas ce que rapportèrent au roi de Mari deux de ses observateurs dans la région. Le premier, Išhî-Madar, ancien notable de la région ayant collaboré avec Samsî-Addu mais désormais rallié à Zimrî-Lîm, fit dans une lettre le point sur les rapports entre Kurdâ et Mari. En revenant d'abord sur les conditions d'accession au trône de Simah-ilânê en soulignant l'appui que lui avait fourni Zimrî-Lîm, il mettait en perspective les récents échanges épistolaires entre les deux rois durant lesquels le roi de Kurdâ s'adressa à Zimrî-Lîm en tant que « frère », au lieu du titre de « père » qu'imposait normalement le protocole et l'alliance jurée. Après enquête, il révéla au roi de Mari les responsabilités dans cette affaire et pointa du doigt les Anciens et les Scheichs du Numhâ dont il reprit un discours qu'ils avaient tenu à leur roi :

« Pourquoi t'adresserais-tu à Zimrî-Lîm en tant que fils ? De même

qu'Aštamar-Addu écrivait d'ordinaire à Yahdun-Lîm en tant que frère, toi aussi prends l'habitude d'écrire à Zimrî-Lîm en tant que frère. »[961]

Il s'agissait donc, pour Kurdâ, de revoir les rapports qu'elle entretenait jusqu'alors avec Mari, de quitter la paternité politique de Zimrî-Lîm, probablement imposée à la fin de ZL 1, pour un rapport d'égal à égal. En ce sens, l'argumentaire des Anciens repose essentiellement sur le souvenir de la situation à l'époque de Yahdun-Lîm, et ils ne manquèrent pas de soulever l'hypocrisie du roi de Mari qui, alors qu'il se targuait de rétablir les relations du temps de Yahdun-Lîm, profita de la situation pour imposer la soumission de leur royaume. Mais nous pouvons également chercher d'autres raisons à ce revirement, non soulignées par les Anciens. En premier lieu, la prise de conscience de l'importance qu'avait acquise Kurdâ au cours de cette année ZL 2 doit avoir joué. Mais ce furent également les rapports qu'entretenaient alors Mari et Andarig, la ville voisine, qui poussèrent Simah-ilânê à une telle décision. Qarnî-Lîm avait en effet conservé un rapport d'égal à égal avec Mari, hérité du rôle qu'il avait joué dans la libération de la capitale du Moyen-Euphrate. Il est possible ainsi que Kurdâ jalousa les acquis diplomatiques de sa voisine, alors même qu'elle-même œuvra tout autant dans la mise en place des intérêts mariotes en Haute-Mésopotamie.

4.2.2.2. L'affaire d'Asqur-Addu

Un rapport identique à celui d'Išhî-Madar fut envoyé peu de temps après par le gouverneur de Qaṭṭunân, Zikrî-Addu[962]. S'il rapportait dans la seconde partie de sa lettre ce même discours des Anciens, ce fut une autre affaire, également évoquée dans la lettre d'Išhî-Madar, qui semble l'avoir conduit dans la région. Sa mission première était de résoudre une situation obscure concernant la capture par le roi de Kurdâ de personnalités proches d'Asqur-Addu et la séquestration de ce dernier à Zurrâ. Asqur-Addu est, nous l'avons évoqué, le fils de Sâmû-Addu, ancien serviteur de Samsî-Addu, et l'homme qui devint plus tard le roi de Karanâ. Toutefois, comme la personnalité et le rôle de cet homme restent encore à découvrir pour les premières années du règne de Zimrî-Lîm, il est difficile de savoir quelles étaient les motivations exactes du roi de Kurdâ. Si cet Asqur-Addu est bien celui qui prétendit quelques années plus tard au trône d'Andarig[963], il faudrait comprendre que la décision de Simah-ilânê protégeait en quelque sorte l'assise de Qarnî-Lîm à Andarig. Quoi qu'il en soit, cette affaire préoccupait suffisamment Zimrî-Lîm pour que celui-ci décide d'envoyer l'un de

961 - *FM* II 117 : (33) (…) *am-mi-nim a-na z*[*i-i*]*m-ri-l*[*i*]*-im* (34) *ma-ru-tam ta-ša-ap-pa-ar* (35) *ki-ma aš-ta-mar-*^{d}IM *at-hu-tam* (36) *a-na ia-ah-du-li-im iš-ta-ap-pa-ru* (37) *at-ta a-na zi-im-ri-li-im* (38) *at-hu-tam ši-ta-ap-pa-ar*.
962 - *FM* II 118.
963 - L'idée est énoncée par M. Guichard (2004, p. 26) en marge de la publication du texte A.468.

ses gouverneurs exiger la libération de ces hommes. L'affaire tomba donc au plus mal, et si il est difficile de mettre en rapport les deux affaires.

Ces deux épisodes sont difficiles à dater, mais ils seraient à placer, selon nous, soit à la toute fin de ZL 2, soit au début de ZL 3. De même, il semble impossible pour l'instant de déterminer la trame exacte des événements qui suivirent le choix de Simah-ilânê. En premier lieu, nous ne possédons qu'une autre lettre de Simah-ilânê dans laquelle celui-ci s'adressait à Zimrî-Lîm en tant que « frère »[964], mais son contenu est extrêmement fragmentaire, nous ne pouvons donc déterminer si elle fut envoyée après la redéfinition de ces rapports ou si elle fit justement partie de cette correspondance dont nous parle Išhî-Madar. La réaction de Zimrî-Lîm à la faute de celui qu'il considérait comme son vassal reste à ce titre encore floue. Nous sommes frappés pourtant par la réaction des deux auteurs, pour qui l'affaire fut si grave qu'ils prirent un maximum de distance vis-à-vis de la décision de Simah-ilânê : « Veuille mon seigneur n'en concevoir aucune colère contre nous »[965], craint le premier et le second d'ajouter, « Veuille mon seigneur ne s'en prendre aucunement à moi à ce sujet »[966]. Il est d'ailleurs peu probable, à une époque où les tensions avec les Benjaminites et Ešnunna vont croissantes, que le roi de Mari accepta cette situation.

Mais, outre ce différend protocolaire, ce fut en définitive la politique régionale du roi de Kurdâ, contraire aux intérêts mariotes et dangereuse pour la stabilité régionale, qui provoqua la rupture. L'affaire d'Asqur-Addu en est une illustration, mais deux autres lettres pourraient faire écho à une crise beaucoup plus grave provoquée par Simah-ilânê.

4.2.2.3. Les relations entre Kurdâ et Šubat-Enlil

Dans une lettre inédite, Samiya, l'ancien gouverneur du Royaume de Haute-Mésopotamie tenant toujours Šubat-Enlil, rend compte d'une proposition que lui fit le roi de Kurdâ :

> « Simah-ilânê m'a écrit ceci : « Puissè-je venir tuer Turum-natki et rendre la pays d'Apum au parti de Šubat-Enlil. »[967]

La proposition est surprenante dans la mesure où la précédente expédition du roi de Kurdâ vers cette ville, racontée dans l'inédit M.5009[968], avait justement pour but de faire pression sur

964 - *ARMT* XXVIII 162.
965 - *FM* II 117 : (41) *a-na an-né-tim mi-im-ma ki-ṣí-ir li-ib-bi* (42) *be-el-ni la i-ra-aš-še-né-ši-im*.
966 - *FM* II 118 : (21') (...) *mi-im-ma* (22') *be-lí a-na an-né-tim a-ia-ši-im* (23') *la i-qa-ṣa-ra-am*.
967 - A.1421, l. 41-43 (inédit, cf. Annexe 3).
968 - Cf. Annexe 3.

Samiya. Selon nous, il ne faut pas confondre les deux événements. Cette fois Simah-ilânê agit seul, Qarnî-Lîm n'est plus mentionné, et il eut une attitude toute différente. Ce fut cette fois Samiya qu'il soutint contre Turum-natki. Une autre partie de la lettre indique d'ailleurs que l'enjeu dépassait désormais le simple conflit entre ces deux partis et avait pris une dimension internationale. Une courte citation que nous pouvons attribuer aux habitants de Šubat-Enlil nous permet de distinguer ainsi deux factions à l'intérieur du pays, l'une favorable à Ešnunna et dirigée par Samiya, et l'autre certainement plus proche de Mari, incarnée par Turum-natki :

> « Tuons Samiya et les hauts-dignitaires. Puis, ou bien, choisissons comme roi Mâr-Aššur, ou bien livrons la ville à Turum-natki, mais ne nous soumettons pas à Ešnunna. »[969]

En souhaitant assassiner ce dernier, le roi de Kurdâ se rapprochait donc d'Ešnunna et mettait en danger, en cette période de tensions entre les deux puissants états, l'influence mariote dans la région.

La datation et les circonstances exactes de cette proposition sont encore difficiles à déterminer. Ces événements eurent probablement lieu avant l'invasion du Suhûm par Ešnunna, avant donc le mois vii/ZL 3, puisque dans aucune de ces lettres cette guerre n'est évoquée. Mais il faut se demander si Simah-ilânê était encore le roi de Kurdâ au moment où il fit cette proposition à Samiya, ou s'il n'agit pas ainsi justement parce que Zimrî-Lîm lui avait déjà pris Kurdâ[970]. S'il l'était encore, cet événement fut manifestement le déclencheur de sa chute[971], mais il resterait à expliquer pourquoi il prit une décision si dangereuse pour son avenir politique. L'incident avec Asqur-Addu et la remise en cause de la suzeraineté de Zimrî-Lîm pourrait avoir été une première étape vers le désengagement de Kurdâ aux côtés de Mari. Simah-ilânê aurait alors choisi de chercher un autre soutien international auprès d'Ešnunna. C'est une hypothèse encore difficile à vérifier. Pour Zimrî-Lîm, Simah-ilânê menaçait avant tout la vie de son protégé, et par là même ses intérêts dans l'est du Triangle du Habur. Il pouvait craindre de plus qu'à l'aube d'une guerre contre Ešnunna, le roi d'une des principautés du Sindjar, région clé pour le contrôle de la Haute-Mésopotamie, puisse changer de camp.

Quelle que fut la raison réelle ayant motivé ce projet, celui-ci n'aboutit pas. Une autre lettre qu'il faut certainement placer dans le même contexte nous indique que l'entreprise de Simah-ilânê

969 - A.1421 (inédit, cf. Annexe 3). Nous ne disposons pas des numéros des lignes où figure cette citation. Elles sont citées dans Charpin 1987a, p. 135, n. 36 et dans Charpin et Ziegler 2003, p. 167, n. 604.

970 - Cette dernière proposition semble être soutenue dans Lafont 1994, p. 218, n. 30.

971 - La proposition de placer la chute de Simah-ilânê en lien avec l'affaire de Šubat-Enlil a déjà été exprimée dans Guichard 1994, p. 256, n. 72.

fut stoppée par Turum-natki et le roi d'Ilân-ṣurâ, Haya-sûmû, avant qu'il ne puisse faire sa jonction avec Samiya[972]. Signalons également la remarque de Jean-Marie Durand concernant la manière dont l'auteur de cette lettre, l'épouse de Haya-sûmû d'Ilân-ṣurâ, retranscrivait son nom. À l'origine signifiant « joie de mes dieux », celui-ci était alors transcrit Simma-ila-hanéem, littéralement « le fléau de dieu, le bédouin »[973].

4.2.2.4. Bunû-Eštar remplace Simah-ilânê

Zimrî-Lîm envisagea très certainement, vu le comportement de son vassal, de régler ce problème définitivement. Une lettre d'Ilušu-naṣir nous indique ainsi que le roi de Kurdâ conseilla à ses sujets de s'enfuir avant d'être assiégés[974]. Dans la même lettre est également mentionnée la ville de Šubat-Enlil, une référence que nous serions alors tentés de mettre en lien avec les propos de l'inédit A.1421. Pourtant, nous n'avons aucune information précise sur le déroulement de ce siège, et surtout nous ignorons qui le mena. Une première hypothèse de Brigitte Lion, basée sur la lecture d'un passage de la lettre *ARMT* XXVII 19, également écrite par Ilušu-naṣir, évoque l'éventualité d'un siège de la ville par Bunû-Eštar[975], avec le soutien passif de Zimrî-Lîm. Il faut pourtant rejeter cette interprétation, la lettre évoque plutôt, en suivant Dominique Charpin et Nele Ziegler, les événements de l'année ZL 4 et le siège de Kurdâ par Ešnunna[976]. C'est donc plutôt vers une action de Zimrî-Lîm qu'il faut se tourner, bien qu'un siège de la Kurdâ par Mari ne soit guère mieux documenté. Nous pouvons proposer que cette action eut lieu de concert avec la conquête d'Ašlakkâ, qui occupa les armées mariotes entre les mois ii et vii/ZL 3. Dès lors, il faut se demander quelle option Zimrî-Lîm envisagea pour palier à la disparition du roi de Kurdâ.

Une lettre de Yassi-Dagan, un général mariote, à Sammêtar, un administrateur mariote, nous éclaire sur la manière dont Zimrî-Lîm concevait le changement de situation à Kurdâ[977]. Concernant d'abord sa datation, le fait que Sammêtar soit chargé de faire suivre la correspondance royale montre qu'au moment de la rédaction de cette lettre, Zimrî-Lîm était absent de sa capitale. Dominique Charpin et Jean-Marie Durand considèrent que cet élément permet de dater la lettre du

972 - *ARM* X 5 (= *LAPO* 18 1222) ; voir Charpin 1987a, p. 135.
973 - Durand 2000b, p. 433, n°1222 (= *ARM* X 5), n. b.
974 - *ARMT* XXVII 15. Pour la lettre inédite A.1421, cf. Annexe 3.
975 - Voir Lion 1995.
976 - Charpin et Ziegler 2003, p. 197, n. 226. Cette idée est également soutenue dans Durand 2004a, p. 136, n. 150. Il retranscrit à la ligne 8 de *ARMT* XXVII 19 : lú a-[ka-du-ú] désignant ainsi le roi d'Ešnunna, souvent appelé « l'Akkadien », comme l'ennemi de Bunû-Eštar.
977 - A.1215, publiée et commentée dans Charpin et Durand 2004.

milieu de l'année ZL 3[978], au moment où le roi de Mari achevait sa campagne contre Ašlakkâ.

Cette lettre reprend le récit de Bunû-Eštar, personnage que nous avons supposé avoir été brièvement roi de Kurdâ durant la période du Royaume de Haute-Mésopotamie[979]. Elle reprend les propos, cité ci-dessus, que tint Bunû-Eštar à Yassi-Dagan quant au stratagème que mit en place le roi de Zalwar pour tromper les exécutants ekallâtéens lors de son exil. Mais c'est davantage la situation contemporaine de la rédaction de cette lettre qui nous intéresse ici. Bunû-Eštar venait alors de rentrer d'exil et la tournure des événements dans sa ville d'origine le surprit. Il fait ainsi part de son étonnement alors qu'un autre homme était monté sur un trône qu'il considérait comme le sien. Sa surprise fut d'autant plus grande que cet usurpateur n'était vraisemblablement pas Simah-ilânê mais Zimrî-Lîm lui-même[980]. En effet, rien ne permet de soutenir que Simah-ilânê était toujours vivant au moment où Bunû-Eštar arriva à Kurdâ. Pour soutenir l'idée qu'il avait déjà été écarté du pouvoir, d'une manière ou d'une autre, notons d'abord qu'il est étonnant que Bunû-Eštar n'utilise pas dans son argumentaire le manque de fidélité de Simah-ilânê à l'égard de Mari, ce qui aurait justement soutenu sa candidature contre lui. De plus, il se trouvait lui-même à Kurdâ lorsqu'il rédigea cette lettre et ne semble pas y être menacé, ce qui serait surprenant s'il concurrençait alors la légitimité du roi en place.

L'enseignement majeur de cette lettre serait donc la montée sur le trône de Kurdâ du roi de Mari. Zimrî-Lîm aurait donc décidé, après la trahison de Simah-ilânê, d'incorporer Kurdâ aux possessions territoriales mariotes au moyen d'une administration directe. L'hypothèse est encore difficile à vérifier et il est surprenant que nous n'ayons plus d'écho après cela d'un événement qui aurait dû choquer l'opinion kurdéenne. Toutefois ce qui pourrait paraître comme un parjure à la politique annoncée par le roi de Mari vis-à-vis des royaumes de Haute-Mésopotamie n'est pas inconcevable, Zimrî-Lîm fut d'ailleurs tenté de répéter ce geste quelques années plus tard, en ZL 12, lorsque Kurdâ se trouva à nouveau en conflit avec Mari[981].

Si cette lettre de Yassi-Dagan date bien de l'année ZL 3, Bunû-Eštar aurait donc attendu près de deux ans avant de réclamer son trône, ce qui peut paraître surprenant. Il est vrai pourtant que, durant l'année ZL 2, Zimrî-Lîm n'avait rien à reprocher à Simah-ilânê, ce fut même son choix de le ramener à Kurdâ, Bunû-Eštar attendit donc un moment plus favorable pour se faire connaître. Ce

978 - Charpin et Durand 2004, p. 104-105. Leur démonstration s'appuie sur le rapprochement entre A.1215 et A.713, une lettre encore inédite écrite également par Yassi-Dagan à Sammêtar peu avant l'intervention d'Ešnunna contre Mari au mois vii/ZL 3.

979 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 3.1.1. et 3.1.2.

980 - Pour une autre interprétation de ce passage, visiblement abandonnée dans l'article cité ci-dessus, voir Guillot 1997, p. 276. Dans celle-ci, Bunû-Eštar se trouve cette fois directement opposé à Simah-ilânê. Nous avons préféré retenir ici l'interprétation de Charpin et Durand 2004, en premier lieu parce que Simah-ilânê n'est pas évoqué nommément dans cette lettre ensuite parce qu'on s'explique mal pourquoi Bunû-Eštar ne se manifesta pas pendant plus d'un an pour ensuite venir critiquer la légitimité de Simah-ilânê.

981 - *ARMT* XXVI/1 194 ; cf. ci-dessous, deuxième partie, § 8.2.1.1.

moment se présenta lorsque Simah-ilânê fut écarté du pouvoir. Il avait alors quelques cartes à jouer et en premier lieu il pouvait revendiquer le soutien de son pays, qui naturellement préférerait un Kurdéen sur le trône plutôt que le roi de Mari. Il avait également à ses côtés un certain Yamṣi-Malik, un homme dont l'existence était apparemment gênante pour Zimrî-Lîm. Ce chantage ne porta pas ses fruits, puisque le roi de Mari lui-même répondit en rappelant à Bunû-Eštar qu'il avait également en sa compagnie un autre prétendant au trône de Kurdâ, le fils de Dâirum, derrière qui il faut identifier Hammu-rabi, nous y reviendrons. La menace de Zimrî-Lîm ne fut pas suivie d'effets pourtant, jusqu'au début de l'année suivante, Kurdâ n'est plus évoquée dans la correspondance mariote.

Ce fut certainement la concrétisation des menaces d'Ešnunna sur le royaume de Mari, commençant avec la prise de Râpiqum au mois vii/ZL 3 et qui alla de mal en pis jusqu'à la fin de l'année, qui convainquit finalement le roi de Mari d'accéder à la demande de Bunû-Eštar. Le roi de Mari ne pouvait en effet laisser croître la menace d'une rébellion en Haute-Mésopotamie, une dissension au cœur de la zone d'influence mariote qu'Ešnunna se serait empressée de saisir pour créer un nouveau front dans le Sindjar. Ce royaume avait déjà démontré par l'alliance conclue avec les Benjaminites son pragmatisme en la matière.

N'ayant pas d'écho de cette passation de pouvoir dans nos lettres, la dater plus précisément est encore ardue. Bunû-Eštar est clairement évoqué comme roi de Kurdâ au début de ZL 4, dans une lettre où le roi de Mari alerte les royaumes du Haut-Pays d'une attaque imminente d'Ešnunna dans la région[982]. Il est donc raisonnable de penser que Bunû-Eštar accéda au trône dans la seconde moitié de ZL 3, entre le mois vii, date du récit de Bunû-Eštar selon les éditeurs[983], et le début de l'année ZL 4.

Il est possible d'affiner encore cette fourchette. Fait remarquable, les célébrations de Dêrîtum, ayant lieu traditionnellement au mois xi, furent maintenues cette année ZL 3 malgré l'avancée des troupes ešnunnéennes sur l'Euphrate. Nous avons vu que ces cérémonies étaient l'occasion pour le roi de Mari d'introniser un certain nombre de princes et de s'assurer de leur vassalité, cela avait été le cas avec Simah-ilânê deux ans plus tôt. Or, les *mâdarû* présents à Mari en ZL 3 furent Sammêtar, Tamarzi, Šubram ou encore Itûr-Malik, essentiellement des personnages qui deviendront rois en Ida-Maraṣ[984]. Le fait que Bunû-Eštar ne soit pas présent peut signifier deux choses : soit il fut intronisé entre les mois vii et xi, soit il le fut après les fêtes. Cependant l'enchaînement rapide des événements à la toute fin de cette année, semble exclure cette seconde possibilité. De plus, une intronisation antérieure au mois xi nous semble pouvoir être confirmée par les textes administratifs.

982 - A.3591 (inédit, cf. Annexe 3).
983 - Charpin et Durand 2004, p. 104-105.
984 - Charpin et Ziegler 2003, p. 195, n. 205, relatif aux textes *ARM* XVIII 58-60 (*ARMT* XXX, p. 247).

L'un d'eux indique ainsi que quatre kurdéens reçurent des vêtements à Mari à la fin de l'année ZL 3[985]. Ce texte enregistre toutes les dépenses faites après le mois vii de cette année, mais il ne nous livre pas la date exacte de cette mission. Un autre document, daté du mois viii, semble cependant y faire écho, nous y retrouvons en effet le nom de l'un de ces ambassadeurs kurdéens, Saggar-Ibâl[986]. Il est donc avéré que dès le mois viii, une mission kurdéenne se rendit à Mari. Sans que nous puissions dresser avec certitude de rapport entre cette ambassade et l'accès au trône de Bunû-Eštar, la présence d'émissaires kurdéens à Mari au mois viii pourrait tout de même signifier que Bunû-Eštar était alors déjà au pouvoir. Enfin, dans deux autres documents administratifs[987], cette fois précisément datés de la seconde moitié du mois xi/ZL 3, nous retrouvons encore deux Numhéens, Zimrî-Dagan et Haṣidan, aux côtés de nombreux autres dignitaires, recevant des habits et des arcs.

4.2.3. Hadnû-rabi de Qaṭṭarâ

4.2.3.1. Karanâ et Qaṭṭarâ durant les trois premières années du règne de Zimrî-Lîm

De la partie orientale de notre région, où nous avons localisé les centres urbains de Karanâ et Qaṭṭarâ, nous n'avons pour les deux premières années de règne de Zimrî-Lîm aucune information. Cela nous semble confirmer l'idée qu'il n'y ait pas eu dans ces deux villes de dynasties aussi bien implantées qu'à Kurdâ ou Andarig durant les années précédant l'arrivée de Samsî-Addu. Nous pourrions justifier également ce décalage par une sortie retardée de la zone d'influence d'Ekallâtum et donc un retour tardif de la dynastie légitime par rapport à ses deux voisines.

Toutefois, cela ne nous paraît pas convaincant dans la mesure où nous n'avons pas d'écho d'une continuité du système politique ekallâtéen durant ces premières années de Zimrî-Lîm. Hâṣidânum, que nous voyons à l'œuvre dans la région durant les dernières années du Royaume de Haute-Mésopotamie, n'est plus documenté ensuite. Il est intéressant par ailleurs de noter que la ville de Sadduwâtum, située entre Karanâ et Ekallâtum, s'affranchit très tôt de la tutelle ekallâtéenne. Nous avons vu son gouverneur, Yanûh-Samar, négocier son avenir politique avec Qarnî-Lîm par le biais de Zakura-abum, dès la fin de l'année ZL 0[988]. Il est donc envisageable que nos deux capitales

985 - M.6654+M.11394 (= *ARMT* XXX, p. 253-258), l. 16-23. Il s'agit de Saggar-Ibâl, de Mutu-ramê, d'Ilî-Malik et d'Aham-arši.
986 - *ARM* XXI 367 (= *ARMT* XXX, p. 252).
987 - *ARMT* XXII 150+*ARMT* XXII 167 (= *ARMT* XXX, p. 249-250) daté du 24/ix, et *ARMT* XXIII 448 (= *ARMT* XXX, p. 248), daté du 1+5+/ix.
988 - Guichard et Ziegler 2004.

tombèrent elles-aussi dans la zone d'influence de Qarnî-Lîm, et en un sens de Zimrî-Lîm, à cette même époque. Un dernier indice soutenant cette idée peut être trouvé dans la lettre A.3274+, déjà citée pour d'autres raisons[989]. Dans celle-ci, il nous est rapporté l'interrogatoire par le roi de Mari de messagers ešnunnéens à qui il refusa le passage sur son territoire. Ils lui répondirent alors qu'ils pourraient toujours passer par Andarig ou Kurdâ, mais n'évoquent pas Qaṭṭarâ probablement parce que celle-ci n'était pas autonome mais se confondait alors avec Andarig. Qarnî-Lîm aurait pu ainsi reproduire le schéma politique hérité du Royaume de Haute-Mésopotamie, système dans lequel Andarig et Qaṭṭarâ/Karanâ ne semblaient former qu'une seule et même entité.

Pourtant, un personnage important de la région, au passé encore énigmatique, va parvenir à s'imposer et faire de Qaṭṭarâ sa capitale, il s'agit de Hadnû-rabi. Il apparaît comme une autorité politique importante dans la lettre inédite A.3591[990], écrite au début de l'année ZL 4 lorsque Zimrî-Lîm jugea bon de prévenir les rois de Haute-Mésopotamie de la menace que représentaient alors les Ešnunnéens. Toutefois, la documentation n'évoque jamais quand et dans quelles conditions il accéda au trône de Qaṭṭarâ. Certaines lettres toutefois nous permettent d'envisager l'hypothèse d'un accès au trône relativement tôt dans le règne du roi de Mari et sous la tutelle du roi d'Andarig.

Comme Bunû-Eštar, Hadnû-rabi n'est pas présent dans la liste des *mâdarû*, les prétendants au trône, que le roi de Mari à l'intention d'introniser durant l'année ZL 3[991], il est donc possible qu'il acquit le titre de roi de Qaṭṭarâ avant le mois xi, date de ce texte. Cela semble d'ailleurs confirmé par plusieurs lettres retrouvées à Tell al-Rimah, l'ancienne Qaṭṭarâ, dont le contexte historique semble correspondre à la période où Ešnunna envahit le Suhûm, à la fin de l'année ZL 3.

La première lettre fut envoyée par Zimrî-Lîm à Hadnû-rabi, elle semble répondre à la demande d'une entrevue par Hadnû-rabi au roi de Mari[992]. Une autre lettre envoyée par le roi de Kurdâ au roi de Qaṭṭarâ concerne l'envoi de troupes au secours de Zimrî-Lîm[993]. Ces deux lettres doivent avoir été envoyées avant l'attaque ešnunnéenne en Haute-Mésopotamie, puisque les royaumes du Sindjar ne paraissent pas encore menacés, mais elles ne peuvent être datées plus précisément que dans les six mois séparant l'invasion du Suhûm de celle du Sindjar, entre le mois vii/ZL 3 et le début de l'année ZL 4.

Nous pouvons également évoquer une lettre écrite par Yassi-Dagan à la fin de ZL 4 qui renvoie au discours que tint, Zaziya, le roi des Turukkéens aux rois du Sindjar :

> « Quelles sont les choses que Zimrî-Lîm a conçues ? L'an dernier, il est

989 - Publiée dans Guichard 2002a, p. 127-134.
990 - Cf. Annexe 3.
991 - *ARM* XVIII 58, 59 et 60. Voir Charpin et Ziegler 2003, p. 195.
992 - *OBTR* 1.
993 - *OBTR* 4.

monté au pays. Les rois l'ayant accueilli en tant que père et commandant en chef, il a livré des troupes à Hadnû-rabi. Il s'est emparé de telles et telles villes à moi ; il a pillé des moutons et il a instauré des massacres à l'intérieur de mon pays (...) »[994]

Cette montée de Zimrî-Lîm dans la région un an avant la rédaction de cette lettre doit certainement renvoyer à l'expédition contre Ašlakkâ menée entre les mois ii et vii/ZL 3. Le premier enseignement de cette lettre est que Hadnû-rabi reçut à cette occasion un soutien militaire mariote et qu'il en profita pour piller des villes appartenant précédemment aux Turukkéens. Or nous savons que Zimrî-Lîm et Zaziya conclurent une alliance au mois x/ZL 3, les événements évoqués dans la lettre précédent donc cette date[995]. L'argumentaire de Zaziya semble montrer que l'envoi de troupes au roi de Qaṭṭarâ et la prise d'Ašlakkâ sont deux événements plus ou moins liés, qu'ils eurent lieu en tout cas dans une fourchette chronologique relativement courte. Zimrî-Lîm ne semble pas s'être rendu personnellement dans le Sindjar à cette occasion puisque, d'après *OBTR* 1, Hadnû-rabi n'avait pas encore rencontré le roi de Mari à la fin de l'année ZL 3.

Nous pouvons donc sans risques considérer le milieu de l'année ZL 3 comme un *terminus ante quem* pour la montée sur le trône de Hadnû-rabi, il reste à déterminer le *terminus post quem*.

Le sort de Qaṭṭarâ avant cette année ZL 3 est difficile à établir dans la mesure où nous n'avons aucune informations entre l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie et l'arrivée du roi. Les origines de celui-ci sont également entièrement inconnues. Son attache locale nous semble, quoi qu'il en soit, difficile à remettre en cause, la longévité de son règne pouvant être la preuve qu'il fut bien accepté par la population. Toutefois, nous ne lui connaissons aucun lien avec d'autres personnages qui s'illustrèrent dans la région, les noms et le rôle de ses ancêtres sont également complètement inconnus[996].

4.2.3.2. Hadnû-rabi, vassal/gouverneur de Qarnî-Lîm?

Dominique Charpin et Jean-Marie Durand se sont appuyés sur le texte *OBTR* 3 pour faire de lui un responsable local soumis à l'influence de Qarnî-Lîm[997]. Sa révolte contre Qarnî-Lîm dans le

994 - A.1025 (= *LAPO* 17 545) : (46) (...) *mi-nu-um an-né-e-ta-an ša zi-im-ri-li-im* (47) *iṣ-ba-tu ša-ad-da-ag-di-im a-na li-i*[*b*]*-bi ma-a-tim i-l*[*i*]^{1} (48) lugal-meš *a-na a-bu-ti-šu-nu ù a-lik pa-na il-qú-wu-šu-ma* (49) *ṣa-ba-am a-na ha-ad-nu-ra-bi id-di-in a-la-né-e-ia il-qé* (50) ud[u]-há *iš-hi-iṭ ù ka-ma-ri i-na li-ib-bi ma-ti-ia uš-ta-ak-ka-an*. (Transcription tirée de Kupper 1990, p. 338.)

995 - Charpin et Ziegler 2003, p. 196, n. 214 renvoyant aux documents *ARM* XXI 333 (= *ARMT* XXX, p. 246) et *ARMT* XXVI/1 27.

996 - Cf. ci-dessous, troisième partie, § 1.1.1.3.3.

997 - Charpin et Durand 1987, p. 130.

courant de l'année ZL 3, que nous évoquerons ensuite, doit dès lors être comprise comme une volonté de s'émanciper de l'emprise de son voisin. Dans la lettre *OBTR* 1, dans laquelle Hadnû-rabi demandait à rencontrer le roi de Mari, ce dernier précisait d'ailleurs que ce n'était pas la première fois que Hadnû-rabi lui demandait une entrevue, ce qui montre d'une part, qu'il exerçait déjà depuis un certain temps mais également qu'il manifesta assez tôt cette volonté d'avoir une politique indépendante. Avant l'année ZL 3, Hadnû-rabi n'aurait donc joué que le rôle de relais pour l'autorité d'Andarig, ce qui expliquerait pourquoi il n'est pas évoqué dans les textes des deux premières années de Zimrî-Lîm.

En suivant l'idée qu'il ait exercé dans un premier temps pour le compte de Qarnî-Lîm, nous pouvons rapprocher les tentatives d'émancipation de Hadnû-rabi de l'accès au trône de Bunû-Eštar, principalement parce que, si leur datation est exacte, les deux événements eurent lieu dans un même laps de temps. Si ce synchronisme est confirmé, nous aurions alors le témoignage d'une réorganisation de la région en trois royaumes distincts au lieu des deux connus jusque là. Le rôle que tint Zimrî-Lîm dans cette réorganisation est encore difficile à établir. Fut-elle, en premier lieu, souhaitée par le roi de Mari?

En ce qui concerne Kurdâ, nous avons montré que ce n'était pas nécessairement le cas. Il avait surtout manifesté, en acceptant comme un fait accompli l'arrivée de Bunû Eštar, le soucis de conserver la stabilité de la région alors que la guerre contre Ešnunna venait d'éclater. Le cas de Qaṭṭarâ pourrait répondre à cette même logique, Zimrî-Lîm aurait accepté les revendications de Hadnû-rabi pour ne pas risquer de sédition dans cette région frontalière. Notons toutefois que dans les trois lettres envoyés par le roi de Mari à Hadnû-rabi (*OBTR* 1 à 3), celui-ci n'est qualifié ni de « frère » ni de « fils », contrairement à Bunû-Eštar qui le considère comme son « frère » (*OBTR* 4). Il faut certainement en conclure que, tout en ayant des relations épistolaires avec Hadnû-rabi, Zimrî-Lîm ne lui reconnaissait pas explicitement le statut de roi[998].

À partir du milieu de l'année ZL 3, Zimrî-Lîm se serait donc trouvé confronté à de nouvelles personnalités dans la région du Sindjar et il aurait choisi de répondre positivement aux exigences locales afin de ne pas déstabiliser la partie nord-est de sa zone d'influence. Le grand perdant dans cette partie serait finalement le roi d'Andarig. Alors qu'il était, quelques années plus tôt, le principal allié de Zimrî-Lîm et probablement l'un des rois les plus influents dans la région, il ne dirigeait plus que l'une des trois puissances locales, une perte d'influence qu'il n'affectionna manifestement pas. À ce titre, la dégradation rapide des relations entre Qarnî-Lîm et Hadnû-rabi, et l'alliance dont nous discuterons ensuite entre Qarnî-Lîm et Ešnunna, pourrait être expliquée, en partie au moins, par la prise d'autonomie de Qaṭṭarâ d'une part, mais également par le sentiment du roi d'Andarig d'avoir

998 - Voir également en ce sens, Charpin et Durand 1987, p. 130.

été lésé par Zimrî-Lîm lorsque celui-ci accepta, et peut-être même encouragea, cette situation.

5. Le Sud-Sindjar durant la guerre entre Mari et Ešnunna (1772-1771)

Entre la seconde moitié de la troisième année de règne de Zimrî-Lîm et la fin de sa quatrième année de règne, le royaume de Mari fut, pour la première fois, sérieusement menacé dans son propre territoire et dans les régions que Zimrî-Lîm considérait être sous son influence. Michaël Guichard a démontré que les relations entre Ibâl-pî-El II et Zimrî-Lîm n'avaient cessé de se dégrader durant les trois premières années de règne de ce dernier[999]. À la question du Suhûm, principal enjeu des rivalités territoriales entre ces deux royaumes, s'ajoutaient les choix politiques et diplomatiques du roi de Mari. Bien que reconnaissant le roi d'Ešnunna comme son « père », le roi de Mari ne s'engagea pas par serment, malgré les nombreuses ambassades ešnunnéennes envoyées à Mari[1000]. La situation était d'autant plus difficile à accepter pour le roi d'Ešnunna que Zimrî-Lîm se rapprochait dans un même temps du royaume d'Alep mais surtout de celui de Babylone[1001].

Ce conflit entre Mari et Ešnunna ne toucha directement la région du Sindjar et le bassin du Habur qu'à partir du début de l'année ZL 4. Pourtant dès le milieu de l'année ZL 3, qui vit les premiers combats entre les deux grands royaumes, les rois de Haute-Mésopotamie se trouvèrent impliqués dans ce conflit par les serments qui les unissaient au roi de Mari. Pour la première fois depuis la chute du Royaume de Haute-Mésopotamie, ces régions se trouvèrent divisées entre, d'une part les royaumes qui restèrent fidèles à leur alliance envers Mari, et d'autre part ceux qui virent en cette occasion l'opportunité d'assouvir leurs ambitions locales et régionales. Il faut noter à ce titre que, parce que ces royaumes furent impliqués directement dans ce conflit, nous disposons pour la première fois d'une très bonne connaissance de la chronologie des événements régionaux, même si certains d'entre eux méritent encore d'être discutés.

Suivant cette chronologie, nous distinguerons trois temps à ce conflit. Dans un premier temps, nous nous intéresserons aux événements contemporains de l'invasion du Suhûm par Ešnunna, entre le mois vii/ZL 3 et le début de l'année ZL 4[1002]. Nous évoquerons notamment la question du conflit entre Qaṭṭarâ et Andarig et ses implication sur la suite des événements.

Une seconde phase de cette guerre s'ouvrit lorsque les troupes ešnunnéennes intervinrent dans le Sindjar puis dans le bassin du Habur. Nous déterminerons alors quelles furent les réactions des

999 - Guichard 2002a.
1000 - Sur la question de l'alliance entre Mari et Ešnunna, voir Charpin 1991b et Charpin 1992a, p. 4-5.
1001 - Voir le commentaire de M.6242 dans Guichard 2002a, p. 121 et ss.
1002 - Pour la date du début de ce conflit, voir Lacambre 1993.

royaumes de Haute-Mésopotamie, mais également de Mari, face à ce qui fut la première invasion de cette région depuis la chute du Royaume de Haute-Mésopotamie.

Enfin, dans un troisième temps, nous évoquerons les derniers événements de ce conflit depuis les intenses combats dans le Sindjar, dans la seconde moitié de l'année ZL 4, jusqu'à la conclusion de la paix.

Notons toutefois que, récemment, Ilya Arkhipov a proposé d'ordonner différemment ces événements[1003]. Son hypothèse amène à revoir entièrement les raisons de ce conflit puisqu'elle situerait les combats en Haute-Mésopotamie avant ceux dans le Suhûm, qui n'auraient eu lieu que dans le courant de l'année ZL 4. À ce titre, il s'appuyait sur la lettre *OBTR* 3 dans laquelle Qarnî-Lîm explique qu'il a appelé à l'intervention d'Ešnunna contre Mari en raison du soutien que cette dernière avait apporté aux rois de la région ligués contre lui. Cependant cette responsabilité de Qarnî-Lîm dans le conflit entre Zimrî-Lîm et Ibâl-pî-El II nous semble remise en cause par la lettre *ARMT* XXVIII 168. Dans celle-ci, écrite au moment où Ešnunna s'empara d'Aššur, nous voyons Qarnî-Lîm s'inquiéter des ambitions d'Ibâl-pî-El II et appeler le roi de Mari à l'aide. Elle ne permet toutefois pas de trancher définitivement sur la chronologie de ce conflit car, si la lettre laisse bien entendre que Mari et Ešnunna étaient déjà en guerre à ce moment-là, il n'est pas explicitement dit que les combats dans le Suhûm étaient en cours. N'ayant pas de nouveaux éléments à ajouter au dossier, nous avons préférer conserver la première reconstruction chronologique situant les combats dans le Suhûm avant ceux de Haute-Mésopotamie.

5.1. Les royaumes du Sindjar lors de l'invasion du Suhûm par Ešnunna

À partir du mois vii de l'année ZL 3, le conflit latent entre Mari et Ešnunna tourna à la guerre ouverte. Celle-ci débuta par une attaque ešnunnéenne dans la région frontalière du Suhûm, puis un second front se créa à l'ouest de Mari lorsque les Benjaminites, alliés depuis l'année précédente à Ešnunna, attaquèrent Mari pour la seconde fois[1004]. Les premiers mois tournèrent à l'avantage d'Ešnunna principalement parce que Zimrî-Lîm choisit de se porter d'abord aux devants des Benjaminites[1005]. L'activité diplomatique se renforça notamment auprès des autres grands royaumes. Babylone et Qaṭna prirent le parti de soutenir Mari en lui envoyant des troupes[1006].

1003 - Arkhipov 2010a.
1004 - Lacambre 1997b, p. 110-113.
1005 - La présence du roi de Mari à Raqqum (*ARMT* XXII 230 = *ARMT* XXXII, p. 231, daté du 24/vii/ZL 3) puis à Mišlân (*ARMT* XXIV 300 et M.7070 = *ARMT* XXXII, p. 231-232, les 11 et 13/viii/ZL 3) est à placer dans le contexte de l'attaque mariote contre les Benjaminites. Zimrî-Lîm était de nouveau présent à Mari le 27/viii/ZL 3 d'après *ARM* XI 43.
1006 - Guichard 2002a, p. 140-141.

Ce que nous cherchons à déterminer ici concerne les conséquences de ces premiers mois de conflit sur la région du Sud-Sindjar et principalement la réaction de ces royaumes dans une guerre qui, selon cette reconstruction des événements, ne les concerne pas encore directement.

5.1.1. Les demandes d'aide du roi de Mari

Les prémices du conflit entre les royaumes de Mari et d'Ešnunna avaient, indirectement, déjà conduit à une redéfinition des réalités politiques à l'intérieur de la région du Sud-Sindjar. Ce fut la nécessité pour Zimrî-Lîm de conserver de bonnes relations avec ses vassaux et alliés qui le conduisit à renoncer à annexer Kurdâ et peut-être également à accepter l'indépendance de Qaṭṭarâ. Assumer ces concessions permit au roi de Mari de conserver ces royaumes dans sa zone d'influence au moins pour un temps. De même, ce fut véritablement à partir de ce moment que les rouages du système d'alliance qui unissait Mari aux royaumes du Haut-Pays, préparé durant les deux années précédentes, purent se mettre en branle.

Plusieurs missions diplomatiques furent conduites pour confirmer ce lien entre Mari et les royaumes du Sindjar. Un document administratif enregistre ainsi la présence à Mari d'un groupe de Kurdéens, vers le 24/xi/ZL 3[1007]. Nous savons également que le roi de Qaṭṭarâ chercha à plusieurs reprises à rencontrer Zimrî-Lîm à Qaṭṭunân[1008], rencontre qui eut peut-être lieu dans les derniers mois de l'année[1009].

L'aide mutuelle était naturellement l'une des clauses principales de ces accords, et Zimrî-Lîm y eut recours lorsque les Ešnunnéens, remontant l'Euphrate, se rapprochèrent dangereusement de Mari. Dans la première partie d'une lettre qu'il adressa à Hadnû-rabi, le roi de Mari se plaignait ainsi d'avoir déjà envoyé par deux fois des demandes d'assistance sans qu'aucune réponse ne lui soit encore parvenue[1010]. Il est probable que des demandes similaires furent également envoyées aux autres rois du Sindjar et à ceux du Triangle du Habur. Des échanges eurent d'ailleurs lieu entre les différentes cours du Sindjar pour tenter de répondre à cette demande. Nous possédons ainsi une missive de Bunû-Eštar à Hadnû-rabi, dans laquelle il tentait de convaincre ce dernier de joindre ses troupes à un contingent réunissant déjà les troupes de Kurdâ et de Razamâ-du-Yussan[1011]. Il prévoyait ainsi de regrouper quelques 6 000 hommes pour les envoyer au secours de Mari. Nous

1007 - *ARMT* XXII 150 + *ARMT* XXII 169 (= *ARMT* XXX, p. 249-251) : il s'agit de Zimrî-Dagan (l. 49 : *zi-im-r*[*i-*^{d}*da-gan*]) et Haṣidan (l. 50 : *ha-ṣí-d*[*a-an*]). La reconstitution des noms repose sur le texte parallèle *ARMT* XXIII 448 (= *ARMT* XXX, p. 248), daté du 1+5+/xi/ZL 3. Ce récapitulatif enregistre également la remise de cadeaux à des Sutéens, des Babyloniens, des hommes du Yamhad et de Qaṭnâ ou encore au roi d'Eluhut. Voir, pour d'autres références, Charpin et Ziegler 2003, p. 195, n. 210-214.

1008 - *OBTR* 1, les remontrances de Zimrî-Lîm sont également exprimées à la fin de *OBTR* 3.

1009 - Zimrî-Lîm est présent à Qaṭṭunân durant l'hiver ZL 3 d'après *ARMT* XXVII 12 (Lion 2001, p. 163).

1010 - *OBTR* 2.

1011 - *OBTR* 4.

n'avons pas d'informations indiquant que le projet de ces rois aboutit, et en considérant la réaction de Zimrî-Lîm, nous pouvons estimer que le roi de Qaṭṭarâ ne répondit simplement pas à ses obligations.

La lecture des documents retrouvés à Tell al-Rimah pourrait expliquer pourquoi les rois du Sindjar ne vinrent pas à l'aide du roi de Mari. Ils semblent en effet indiquer que la situation dans la région à la fin de l'année ZL 3 et au début de l'année suivante était encore complexe. Les changements que nous avons supposés être concédés par Zimrî-Lîm aux royaumes du Sindjar dans la seconde moitié de l'année ZL 3, et la redéfinition de la carte politique qui en découla, entraînèrent de vives tensions entre Qaṭṭarâ et Andarig. Dans la seconde partie de la lettre envoyée par Zimrî-Lîm à Hadnû-rabi, le roi de Mari s'inquiète ainsi d'une rumeur annonçant que Hadnû-rabi assiégeait Qarnî-Lîm[1012]. Que cette rumeur ait été fondée paraît peu vraisemblable d'abord parce que cet événement n'est relaté nulle part ailleurs[1013], ensuite parce que Qarnî-Lîm restait l'un des rois les plus puissants de la région. Mais le fait que de telles rumeurs parvinrent jusque Mari indique bien que la région demeurait instable. Il est probable qu'après avoir obtenu l'assentiment du roi de Mari, le roi de Qaṭṭarâ chercha à se soustraire définitivement de l'emprise de Qarnî-Lîm, ce que le roi d'Andarig ne pouvait naturellement pas accepter.

5.1.2. Le conflit entre Andarig et Qaṭṭarâ

Dater ce conflit entre Andarig et Qaṭṭarâ est encore délicat. Cependant, parce que les enjeux qui motivèrent les deux belligérants dépassaient largement le champ local, nous pouvons essayer de le situer par rapport au conflit qui opposait Mari à Ešnunna.

Il faut revenir d'abord sur le contexte général et notamment sur la nouvelle orientation que prit la guerre entre Mari et Ešnunna à la fin de ZL 3 et au début de ZL 4. Alors que le front du Suhûm semblait s'enliser, Ibâl-pî-El II décida de porter un nouveau coup à Zimrî-Lîm en dirigeant ses troupes vers le nord et la Haute-Mésopotamie. Une seconde armée remonta alors le Tigre et s'empara d'Aššur puis d'Ekallâtum[1014]. Notons, et nous y reviendrons plus loin, que cette armée était menée par Atamrum, héritier déchu du trône d'Allahad qui s'était réfugié, à une date encore

1012 - *OBTR* 2.

1013 - L'inédit A.505 (cf. Annexe 3), daté de la fin de l'année ZL 4, relate rétrospectivement des pillages entrepris par Hadnû-rabi dans le Yamutbal, mais il est difficile de déterminer si cela fait référence aux événements précédant l'intervention ešnunnéenne, ou à ceux de la fin de l'année ZL 4.

1014 - *ARMT* XXVIII 165. Voir également Charpin et Durand 1997, p. 372-373, et notamment l'édition du texte A.2459 (n°4, p. 387-388). Rien ne garantit toutefois que cette dernière lettre date effectivement de cette année. Nous avons préféré la situer au début de l'année ZL 12 lorsque Ekallâtum et Ešnunna conclurent une alliance en bonne et due forme. Aucun indice ne permet toutefois de trancher définitivement entre ces deux datations.

impossible à déterminer, auprès du roi d'Ešnunna. Il semble qu'Išme-Dagan ait quitté sa capitale pour Babylone au moment où les Ešnunnéens approchèrent de la ville. Les autorités laissées dans la ville paniquèrent à la nouvelle de l'arrivée de leur adversaire et envoyèrent une missive à Qarnî-Lîm lui annonçant que, s'il se présentait devant la ville, les portes lui seraient ouvertes. Le roi de Kurdâ, qui raconte l'événement, encouragea Zimrî-Lîm à s'en emparer en premier. Mais ce qui ne fut fait ni par l'un, ni par l'autre, le fut finalement par Ešnunna.

Manifestement, au moment de la prise d'Aššur et d'Ekallâtum par les Ešnunnéens, tous les rois du Sindjar étaient encore en bons termes avec le roi de Mari. Qarnî-Lîm envoya ainsi une lettre au roi de Mari alors qu'Aššur venait de tomber entre leurs mains[1015]. Il y demandait à Zimrî-Lîm de venir rapidement dans la région et d'envoyer au plus vite 500 hommes à Andarig. Il appelait également à l'union des rois de Haute-Mésopotamie, notamment ceux de Kurdâ, de Razamâ-du-Yussan et d'Ilân-ṣurâ mais également de Zaziya, roi des Turukkéens. Notons que Hadnû-rabi n'y est pas mentionné, signe manifeste de la détérioration des relations entre les deux cités. Il y conseillait également à Zimrî-Lîm de se rapprocher de Babylone pour contrecarrer les plans d'Ibâl-pî-El II. Lorsque Ekallâtum tomba, les principaux royaumes du Sindjar n'avaient donc pas encore abandonné la cause mariote et ils considéraient même avec crainte la montée d'Ešnunna.

C'est pourtant l'approche des Ešnunnéens qui bouleversa la stabilité de notre région et c'est très probablement pour cette raison que les tensions entre Andarig et Qaṭṭarâ virèrent au conflit. La lettre *OBTR* 3, envoyée par Zimrî-Lîm à Hadnû-rabi, nous apprend que malgré l'état de guerre entre Ešnunna et Mari, Qarnî-Lîm continuait d'entretenir des relations épistolaires avec le roi d'Ešnunna. Selon les propres termes du roi d'Andarig, ce fut pour cette raison que les royaumes sous sa propre influence, dont Qaṭṭarâ, se dressèrent contre lui. Si Qaṭṭarâ avait elle-même des ambitions politiques, en premier lieu s'affranchir de la tutelle de Qarnî-Lîm, le roi d'Andarig avait également ses intérêts à défendre et malgré les appels répétés envers Mari, il semblait prêt à jouer un double jeu dans le conflit entre celle-ci et Ešnunna pour assurer sa propre situation. En dépit des premières craintes, l'arrivée de ce nouvel acteur offrit donc aux rois de la région une alternative lorsque Zimrî-Lîm devint incapable de répondre à leurs demandes. Se rapprocher du roi d'Ešnunna, présent militairement aux portes de la région, offrait alors la possibilité à ces rois de faire basculer les rapports de force régionaux en leur faveur.

C'est manifestement Qarnî-Lîm qui franchit le pas le premier. Toujours dans la lettre *OBTR* 3, Zimrî-Lîm reprend ainsi le discours de Qarnî-Lîm appelant le roi d'Ešnunna à « troubler le pays de Zimrî-Lîm »[1016].

1015 - *ARMT* XXVIII 168.
1016 - *OBTR* 3, d'après la relecture de M. Birot dans *RA* 73, p. 188.

À l'inverse, le roi d'Ešnunna semble bien s'être servi du conflit entre Qaṭṭarâ et Andarig pour intervenir dans la région, ou au moins pour y obtenir un soutien local. Mais il faut relativiser, selon nous, la responsabilité de Hadnû-rabi et de Qarnî-Lîm dans le sens nouveau que prit cette guerre. L'intervention en Haute-Mésopotamie du roi d'Ešnunna ne peut pas être expliquée par les seuls appels de Qarnî-Lîm, les enjeux dépassaient largement le seul cadre régional et s'expliquaient par des considérations géopolitiques d'échelle internationale.

5.1.3. Les motifs de l'intervention d'Ibâl-pî-El II en Haute-Mésopotamie

Pour comprendre les motivations propres au royaume d'Ešnunna à intervenir en Haute-Mésopotamie, le document le plus éloquent reste une célèbre lettre d'Ašmad, l'un des responsables tribaux bensim'alites. Elle retranscrivait une déclaration d'Ibâl-pî-El II à Zimrî-Lîm :

> « Je vais instaurer mes nouvelles frontières : pour ce faire, je me dirige vers Šubat-Enlil. »[1017]

Sa déclaration de guerre à Zimrî-Lîm ne mentionne donc pas le conflit entre Andarig et Qaṭṭarâ comme la cause de son intervention, elle évoque toutefois clairement son objectif principal : la prise de Šubat-Enlil. En considérant les divers aspects tactiques et stratégiques qu'impliquait cet objectif, nous pouvons déterminer quelles furent les motivations réelles du roi d'Ešnunna.

5.1.3.1 Les intérêts économiques et stratégiques de Šubat-Enlil

En premier lieu, il est vrai que cette ville présentait à cette époque tant d'intérêt que sa capture devint une étape obligée pour toutes les interventions dirigées vers le Triangle du Habur[1018]. En ce début d'année ZL 4, et pour Ešnunna en particulier, les bénéfices que pouvait apporter le contrôle de cette ville sont nombreux. C'est d'abord une ville dont l'attrait économique n'avait pas décliné car elle était toujours une étape importante sur la route du commerce assyrien. Nous avons mentionné également qu'il y trouverait un allié précieux et sûr en la personne de Samiya : la ville lui serait donc ouverte sans difficulté.

Mais l'intérêt immédiat pour le roi d'Ešnunna était que Šubat-Enlil représentait un poste clé pour le contrôle politique et militaire du Šubartum et de l'Ida-Maraṣ, cœur de la zone d'influence

1017 - A.3591, l. 15-16 (inédit, cf. Annexe 3).
1018 - Cf. ci-dessous, troisième partie, § 3.2.2.

mariote. En somme, son positionnement et le fait qu'elle soit l'une des seules villes tenant encore tête au roi de Mari en faisait un point névralgique pour saper le dispositif défensif septentrional de Zimrî-Lîm. Ce fut donc également par pragmatisme qu'Ibâl-pî-El II ouvrit ce second front. Il savait pertinemment que le front du Suhûm s'enlisait et il décida de porter ses troupes contre les alliés de Mari. En somme, devant l'échec de sa première offensive, il s'inspira manifestement des campagnes de Samsî-Addu qui, en arrachant la Haute-Mésopotamie à Yahdun-Lîm, avait ensuite pu rapidement conquérir la vallée du Habur puis le Moyen-Euphrate.

5.1.3.2. Vaincre Išme-Dagan d'Ekallâtum

Il faut aussi considérer le fait qu'avant de cibler Šubat-Enlil, Ibâl-pî-El II avait mené ses armées contre Ekallâtum et Aššur. La prise de ces deux villes répondait également à des intérêts multiples. Notons en premier lieu que malgré l'effondrement du Royaume de Haute-Mésopotamie, Ešnunna était toujours en guerre contre Išme-Dagan, successeur de Samsî-Addu[1019]. À l'inverse, après la prise de Kahat, Mari et Ekallâtum n'étaient plus en guerre ouverte. Au contraire, lorsque les tensions naquirent entre Mari et Ešnunna, Zimrî-Lîm et Išme-Dagan conclurent même des accords sur la restriction des mouvements de messagers ešnunnéens par les routes du Nord[1020]. C'est donc à la fois pour vaincre un ennemi séculier mais également pour prévenir une alliance avec Mari que la prise d'Ekallâtum était devenue primordiale pour Ešnunna. S'emparer de ces deux villes lui ouvrait enfin la route vers la Haute-Mésopotamie, ce qu'avaient bien compris les rois du Sindjar.

5.1.3.3. Réédifier le « grand royaume d'Ešnunna »

En dernier lieu, pour comprendre pleinement pourquoi Ibâl-pî-El II mena ainsi sa politique d'expansion, et pourquoi il porta en particulier ses armées vers le nord, il faut également ancrer les événements des années ZL 3 et ZL 4 sur un plan géopolitique plus large et sur la longue durée. Nonobstant les intérêts politiques et stratégiques immédiats, ce qu'Ibâl-pî-El II souhaitait surtout était de ne faire de la période du Royaume de Haute-Mésopotamie et du règne de Zimrî-Lîm qu'une parenthèse dans l'édification de ce que Dominique Charpin appelle « le grand royaume d'Ešnunna ». Ibâl-pî-El II cherchait en ce sens à se dresser en successeur de Narâm-Sîn, dont le royaume pourrait

1019 - Le projet d'alliance entre Ešnunna et Mari, édité dans Charpin 1991b, mentionne toujours Išme-Dagan comme la cible principale. Celui-ci date toutefois du tout début du règne de Zimrî-Lîm. Pour la datation de ce projet de traité, voir Charpin et Ziegler 2003, p. 181.
1020 - Guichard 2002a, p. 137 et p. 141.

s'être étendu en son temps sur la Haute-Mésopotamie jusqu'à Ašnakkum et Tarnip[1021].

En considérant ces différents aspects, aussi bien stratégiques que politiques, il fait donc peu de doute que cette invasion fut une entreprise planifiée. L'alliance avec Qarnî-Lîm ne fut donc pas la raison première mais ce fut en tout cas une chance pour Ešnunna qui trouva en la personne du roi d'Andarig un allié précieux et de circonstance pour son expédition à travers le Sindjar et le Triangle du Habur.

5.2. La montée d'Ešnunna en Haute-Mésopotamie

Immédiatement après qu'Ibâl-pî-El II ait exprimé ses intentions, une mise en garde du roi de Mari fut transmise aux dix-sept rois de Haute-Mésopotamie encore fidèles à la cause mariote, et en premier lieu à Bunû-Eštar et Hadnû-rabi[1022]. Nous remarquons que deux rois manquent alors à l'appel : Qarnî-Lîm qui avait vraisemblablement déjà quitté le giron mariote, et bien sûr Samiya, le gouverneur de Šubat-Enlil, qui avait clairement évoqué son penchant pro-ešnunnéen dès ZL 3.

Le roi d'Ešnunna, assuré désormais que les petits royaumes de Haute-Mésopotamie ne feraient pas tous bloc contre lui, lança ses armées vers le Sindjar. Ce mouvement de troupes, nous devons probablement le dater du premier ou du second mois de ZL 4[1023]. Il fit également parvenir un message à Bunû-Eštar, ainsi certainement qu'aux autres rois du Sindjar, manifestement pour semer le trouble ou les dissuader de toute résistance :

> « Imgur-Šamaš a apporté chez Bunû-Eštar une tablette du Prince avec son sceau. Il l'a fait écouter à Bunû-Eštar et voici ce qui était écrit sur la tablette : “Les armées se réunissent dans l'Enclos et à la pleine lune du mois de *Maqrânum*, les armées seront de passage vers chez toi”. »[1024]

Le *merhûm* Ibâl-pî-El envoya alors une lettre au roi de Mari dans laquelle il soulignait l'importance d'une réaction rapide du roi de Mari :

1021 - Charpin 1992a, p. 100. Rappelons que cette expansion d'Ešnunna au temps de Narâm-Sîn est encore grandement hypothétique.

1022 - A.3591 (inédit, cf. Annexe 3).

1023 - Il est encore difficile de s'assurer de l'équivalence des calendriers de Samsî-Addu et de Mari. D'après Charpin et Ziegler 2003, p. 156, le mois *maqrânum* correspond à *malkânum* dans le calendrier de Mari, nous serions donc en ii/ ZL 4.

1024 - M.9736, l. 12'-18' (inédit, cf. Annexe 3). Nous ne sommes pas absolument certain de la datation de ce document au début de l'année ZL 4. Comme l'indiquait I. Arkhipov (2010a, n. 7), il pourrait tout aussi bien s'insérer au début de l'année ZL 6 lorsque Bunû-Eštar demanda l'aide d'Ešnunna alors qu'il était en lutte contre Mari (cf. ci-dessous, deuxième partie, § 6.1.2.1.).

« Il est à craindre qu'elle (= *Ešnunna*) ne soit que ruse et duperie envers mon seigneur jusqu'à ce qu'elle prenne Andarig. Une fois qu'elle l'aura prise, elle se tournera vers Kurdâ ; ensuite elle franchira le Sindjar et tout le pays du Šubartum lui criera : "Vive mon seigneur !" »[1025]

5.2.1. La réaction des royaumes à l'entrée d'Ešnunna dans la région (début ZL 4)

Les prédictions d'Ibâl-pî-El s'avérèrent justes, au moins en partie. La troupe ešnunnéenne dirigée par Atamrum quitta la région d'Ešnunna, remonta le wadi Tharthar et prit position entre Allahad et Qaṭṭarâ[1026]. Simultanément, ou peu après, ces troupes s'emparèrent de Qaṭṭarâ, que son roi évacua pour se réfugier à Karanâ, seconde ville du pays[1027]. Les événements dans le Sindjar se passèrent certainement dans un court laps de temps. Immédiatement après, les armées ešnunnéennes franchirent le Sindjar pour atteindre l'objectif annoncé : Šubat-Enlil. Elles s'en emparèrent sans difficulté, certainement grâce à l'appui de Samiya. Hali-Hadun, responsable d'une troupe de Bédouins, signala alors la réunion dans cette ville de Qarnî-Lîm et des représentants des Benjaminites en vue de concrétiser leur alliance avec Ešnunna[1028].

La prise de Šubat-Enlil, et l'absence d'intervention de Zimrî-Lîm dans ces premiers mois de l'année ZL 4, achevèrent de diviser la région. Beaucoup des rois de Haute-Mésopotamie acceptèrent, parfois par résignation, le passage de leur région sous l'influence d'Ešnunna. Ce fut au moins le cas des rois de Razamâ-du-Yussan, Azuhinnum et Hurâṣum, tous trois rois dans la partie orientale de la Haute-Mésopotamie. Désormais isolés de Mari, et après avoir tenté de résister, ils se soumirent finalement à Ibâl-pî-El II[1029].

Qarnî-Lîm fit preuve d'un dévouement sans faille durant cette période. En plus de fournir la logistique et l'appui militaire au roi d'Ešnunna, il semble avoir tenu une grande part de responsabilité dans la défection de certains de ces rois. Il fit ainsi dépêcher des messagers de son royaume pour accompagner des ambassadeurs d'Ešnunna jusqu'au roi de Burundum, dans les

1025 - A.2119 (= *LAPO* 17 442) : (7) *as-sú-ur-ri a-di an-da-ri-ig*^{ki} *i-ṣa-ab-ba-tu* (8) *be-lí ru-ut-tu-um-ma ú-ra-at-ta* (9) *iš-tu an-da-ri-ig*^{ki} *i-ṣa-ab-ba-tu a-na kur-da*^{ki} (10) *pa-nam i-ša-ak-ka-an* (11) *wa-ar-ka-nu-um-ma* kur-*i* ^{d}saggar$_2$ *ib-ba-la-ak-ka-at-ma* (12) *ma-a-at šu-bar-tim ka-lu-ša* (13) *bu-úr be-lí i-ša-ás-si-šum* (…).

1026 - *ARMT* XXVI/2 467, écrite par Abimekim à Zimrî-Lîm, évoque l'arrivée des Ešnunnéens à Allahad.

1027 - L'occupation de Qaṭṭarâ est relatée dans de nombreux textes, voir notamment le transfert de troupes ešnunnéennes depuis Ekallâtum vers Qaṭṭarâ, évoqué dans TH 72-32 (Birot 1973, p. 5). Les inédits A.505 et A.2109 (cf. Annexe 3) ainsi que la lettre A.1180 (= *FM* VI 26) attestent, quant à eux, de la présence de Hadnû-rabi à Karanâ jusqu'à la fin de l'année ZL 4.

1028 - A.2954 (inédit, cf. Annexe 3). Concernant Hali-Hadun qui joua un rôle important durant cette guerre, voir Guichard 2013 et l'édition de la lettre A.4131, acéphale mais attribuable à cet individu.

1029 - *ARM* XIV 106 (= *LAPO* 16 374).

piémonts du Tur Abdin[1030], afin de le rallier à leur cause. Il participa également aux expéditions ešnunnéennes dans le centre du bassin du Habur, entre Šubat-Enlil et Kahat. Ainsi, dans la lettre qu'il écrivit au roi de Mari, *ARMT* XXVIII 134, Yumraṣ-El, le roi de Qâ et Isqâ, signalait l'arrivée des Ešnunnéens à Tâdum, une ville à situer certainement entre Kahat et Ilân-ṣurâ. Il pressait alors le roi de Mari de venir à son secours. En l'absence de réaction du roi de Mari, il finit par se soumettre à Ešnunna[1031]. Une autre cible de Qarnî-Lîm fut la ville de Hazzikkânum, où régnait Huzîrî[1032]. Une lettre acéphale, *FM* II 123, adopte ainsi un ton très similaire à *ARMT* XXVIII 134. Dans celle-ci, Huzîrî réclame des troupes au roi de Mari afin d'empêcher Qarnî-Lîm de s'emparer de sa ville. Manifestement, la lettre de Yassi-Dagan, M.7630[1033], vient clore cette campagne de Qarnî-Lîm dans la partie centrale de l'Ida-Maraṣ. Elle montre Qarnî-Lîm conclure la paix avec la ville de Tâdum et le pays de Hazzikkânum, alors que les troupes d'Ešnunna font face aux troupes bédouines près du Kawkab.

Durant les premiers mois de la guerre en Haute-Mésopotamie, Ešnunna et son allié Qarnî-Lîm semblent donc remporter victoire sur victoire. Malgré les appels à l'aide de ses vassaux, Zimrî-Lîm se montra incapable de leur apporter son soutien et, un à un, ceux-ci finirent par reconnaître la tutelle d'Ešnunna. Cependant, le contrôle de la Haute-Mésopotamie par Ešnunna demeurait fragile. Les progrès de ses troupes furent si rapide qu'ils laissèrent sur leurs arrières des rois dont ils n'avaient pas pris la peine de s'assurer la fidélité. C'était notamment le cas du roi de Kurdâ, dont l'engagement auprès de Zimrî-Lîm ne varia pas mais qui ne fut jamais inquiété par Ešnunna durant ces premiers mois. C'est également le cas de Hadnû-rabi qui, malgré la perte de Qaṭṭarâ, conserva son indépendance à Karanâ.

5.2.2. Le temps de la diplomatie (mi-ZL 4)

Une lettre du gouverneur de Saggarâtum, Yaqqim-Addu, contemporaine de l'invasion du pays d'Apum et de la soumission des royaumes du Šubartum, évoquait déjà la résistance de Bunû-Eštar et de Hadnû-rabi, au beau milieu d'une région désormais tournée vers Ešnunna :

> « Mais Ṣillilum, le général de Bunû-Eštar, accompagné de ses troupes fait face avec Hadnû-rabi à l'Ešnunnéen. »[1034]

1030 - A.1111 (inédit, cf. Annexe 3).
1031 - Kupper 2002, p. 200.
1032 - Pour Hazzikkânum = Tell Qarassa voir Guichard 1994, p. 244.
1033 - Éditée dans Bonechi et Catagnoti 1992 puis collationnée et rééditée dans Guichard 2003b.

Dans l'ensemble, ces événements eurent lieu entre les mois i et iv de ZL 4, période durant laquelle Zimrî-Lîm s'avéra tout à fait incapable d'empêcher les royaumes de Haute-Mésopotamie de se tourner vers Ešnunna. Il réagit pourtant rapidement aux alertes de ses divers observateurs sur place car dès le début du mois ii, il semble qu'il ait quitté Mari pour monter au secours de ses alliés. Il passa d'abord par Terqa puis entra à Qaṭṭunân à la fin du mois iii. Il avança finalement, une fois son armée regroupée, jusqu'aux portes d'Ašlakkâ qu'il atteint au mois v[1035]. L'objet de cette campagne fut longuement discuté par les chercheurs. S'agissait-il de réagir aux menées du roi d'Ešnunna ou d'une nouvelle campagne contre Ašlakkâ après celle de l'année précédente ayant vu la chute de Šadum-adal ? Les dernières conclusions y voient plutôt une réaction face à la poussée ešnunnéenne dans la région[1036]. Si ces derniers parvinrent à conquérir la partie orientale du Triangle du Habur, la partie centrale semblait encore indécise, nous le voyons avec les combats dans la région de Kahat. Zimrî-Lîm se devait donc de faire acte de présence dans la région pour rassurer ses vassaux et ne pas perdre toute la zone au nord de Qaṭṭunân.

5.2.2.1. Les démarches auprès des rois de Haute-Mésopotamie

À ce titre, une intense activité diplomatique avait précédé le déploiement des troupes au mois v/ZL 4. Sammêtar, personnalité éminente de la diplomatie mariote, fut envoyé dans la région au mois iv[1037]. Installé à Kasapâ, il devait encourager la réconciliation des puissances politiques de la région avec Qarnî-Lîm. Les rois de Kurdâ, de Qaṭṭarâ, de Razamâ-du-Yussan et le roi des Turukkéens furent conviés aux négociations. Il resta plus d'un mois dans le Numhâ, mais les lettres qu'il envoya étant encore inédites nous ne connaissons pas les modalités de ces négociations. En considérant la position de ces royaumes, il s'agissait certainement de régler les différends locaux ayant conduit à cette situation dans le but de créer, dans un second temps, un front sur les arrières des Ešnunnéens. Les pourparlers prirent du temps mais ils se conclurent finalement par l'accord de tous ou au moins de la majeure partie de ces rois. Qarnî-Lîm semble avoir réagi positivement à cette offre, un texte administratif enregistre ainsi la remise de cadeaux à la « cassette du roi » à Ašlakkâ par quatre émissaires venus d'Andarig, le 13/v/ZL 3[1038]. Nous noterons qu'une dernière lettre de Sammêtar, envoyée le 2/vi depuis Razamâ-du-Yussan, annonçait que le roi de Kurdâ était

1034 - *ARM* XIV 106 (correction de la traduction de *LAPO* 16 374 par Charpin et Ziegler 2003, p. 199, n. 248) : (20') *ù ṣi-li-li-lum* lú gal mar-tu (21') *ša bi-na-eš*$_4$*-tar qa-du-um ṣa-bi-šu* (22') [*i*]*t-ti ha-ad-nu-ra-bi pa-an* lú *èš-nun-na*^{ki} *wa-*[*ši-ib*].

1035 - Pour ces dates, voir dernièrement Lacambre 2002, p. 4-6.

1036 - Charpin et Ziegler 2003, p. 250, repris dans Lacambre 2002, p. 4.

1037 - Les lettres inédites A.2623, datée du 6/iv, M.5420, datée du 9/v et A.896, datée du 24/v furent toutes les trois envoyées depuis Kasapâ (cf. Charpin et Ziegler 2003, p. 199, n. 252 ; cf. Annexe 3). Il est également fait mention d'une mission similaire dans la lettre inédite acéphale A.2173 (cf. Annexe 3).

également prêt à accepter cette paix[1039]. Hali-Hadun, responsable tribal et chef militaire mariote dans le Habur, qui était déjà présent dans la région au moment de l'alliance entre Qarnî-Lîm, les Benjaminites et les Ešnunnéens, envoya un rapport à la reine Addu-duri dans lequel il affirmait être parvenu à réconcilier les rois de Kurdâ et d'Andarig[1040]. Une lettre encore incomplète à notre connaissance, qu'il faut probablement dater de cette même période, pourrait d'ailleurs illustrer la conclusion de la paix entre ces deux royaumes[1041]. Elle reprend le discours que tint le roi de Kurdâ à un émissaire mariote :

> « J'ai tué un ânon avec Qarnî-Lîm et lors du serment divin, voilà ce que j'ai personnellement dit à Qarnî-Lîm : "Si tu pêches contre Zimrî-Lîm et ses armées, moi je deviendrai ton adversaire". »[1042]

Nous pouvons regretter de ne pas connaître la position des autres protagonistes, et notamment de Hadnû-rabi qui ne dut pas voir d'un bon œil le rapprochement avec Andarig. La suite des événements démontre d'ailleurs que ce rapprochement ne fut manifestement pas perçu par ces rois comme un engagement définitif et irrévocable mais plus vraisemblablement comme une trêve. Les propos de Bunû-Eštar semblent revêtir un certain scepticisme concernant l'avenir de cet accord lorsqu'il annonçait qu'il serait prêt à reprendre le combat si Qarnî-Lîm trahissait à nouveau la cause mariote.

Une autre lettre, écrite par Sûmû-Lanasi, nouveau roi de Qâ et Isqâ, à Zimrî-Lîm, nous donne également quelques informations à propos de rois de la partie centrale du Triangle du Habur[1043]. Si elle n'est pas datée, nous pouvons aisément la replacer dans le contexte des mois vii ou viii/ZL 4 par le parallèle qu'elle offre avec la lettre inédite A.3857[1044]. Sûmû-Lanasi, fut écarté au début du règne de Zimrî-Lîm au profit de Yumraṣ-El mais, après que celui-ci ait rejoint le camp d'Ešnunna, il accéda brièvement à la tête de cette cité grâce à un soulèvement de son pays. A.4182 (= *FM* VI 18) nous apprend que le royaume de Qâ et Isqâ rejoignit en effet la coalition mariote, mais également que son nouveau roi négociait auprès d'autres rois de la région pour que ceux-ci fassent de même.

1038 - *ARMT* XXV 100. Deux de ces quatre individus sont connus d'autres textes administratifs mariote. Yatarum apparaît ainsi comme « messager d'Andarig » dans *ARMT* XXI 380 (= *ARMT* XXX, p. 530) : (21) lú-meš *ši-ip-ri* (22) lú *an-da-ri-ig*^{ki}. Yamṣi-Hadnû nous est connu par son sceau-cylindre, A.385 (Kupper 1959, p. 98), comme « fils de Bariya, serviteur de Himdiya » (dumu *ba-ri-ia* ìr *hi-im-di-ia*). Les deux autres sont Warad-Amurrim et Qišti-ila.

1039 - A.2152 (inédit, cf. Annexe 3) ; voir aussi Charpin et Ziegler 2003, p. 199, n. 252.

1040 - *ARM* X 157 (= *LAPO* 18 1092).

1041 - Inédit A.418 (cf. Annexe 3). Il n'y a pas eu d'autres conclusions de paix entre ces deux rois ni avant ni après la guerre contre Ešnunna, et l'inclure dans les événements de ZL 4 nous paraît tout à fait convenir.

1042 - Inédit A.418, l. 18-23 (cf. Annexe 3 ; transcription de Charpin 2014b, p. 212).

1043 - A.4182 (= *FM* VI 18).

1044 - Kupper 2002, p. 200. Le texte inédit A.3857 (non repris en annexe) raconterait la prise de pouvoir de Sûmû-Lanasi, soutenu par son « pays », et son refus d'être assujetti à Ešnunna.

Ce fut un échec concernant Huzîrî, le roi de Hazzikkânum, mais il parvint à convaincre le roi Takka de Tillâ, un royaume que nous avons situé sur le wadi er-Radd, en amont de Nagar (= Tell Brak)[1045]. Il indiquait également qu'il enverrait le roi de Tillâ chez Bunû-Eštar. La raison de ce voyage n'est pas évoquée, mais il s'agit certainement de venir en aide à Kurdâ qui, à ce moment, nous le verrons, était directement menacée par Ešnunna. Elle souligne donc l'importance qu'avait pris la résistance kurdéenne aux yeux de ces petits royaumes de Haute-Mésopotamie. Ce rôle fédérateur du roi de Kurdâ est par ailleurs confirmé par la place que ce royaume occupa lors de la mission diplomatique envoyée à Babylone, qui réunit l'ensemble des royaumes alliés à Mari.

5.2.2.2. La rencontre à Babylone

En effet, quelques temps après la mission de Sammêtar dans le Sindjar, une délégation fut envoyée par Zimrî-Lîm à Babylone. Ce fut le gouverneur de Mari, Itûr-Asdû, qui y représenta personnellement le roi. Il était accompagné lors des ambassades par des émissaires des royaumes alliés et notamment par un chargé de mission kurdéen nommé Haya-Malik[1046]. L'objet de ce sommet est désormais connu, il devait entériner les avancées diplomatiques des mois v et vi/ZL 4, et par là même achever les derniers préparatifs des royaumes coalisés derrière Mari, pour la campagne en Haute-Mésopotamie[1047]. À l'occasion de ce voyage, l'alliance fut scellée entre Mari et Babylone. De son côté, l'ambassadeur kurdéen assura Hammu-rabi du soutien des rois de l'Ida-Maraṣ et du Sindjar. Concernant la situation stratégique, il est entendu qu'au moment de ces entretiens, Zimrî-Lîm avait prévu de se diriger vers Kurdâ afin de préparer le siège de la ville de Qaṭṭarâ, toujours tenue par les Ešnunnéens. Toutefois, ce sont moins les décisions prises lors de cette rencontre qui font le sujet de cette lettre, que le tournant que prirent les débats protocolaires pour arriver à cet accord.

Ce fut ainsi la place que devait occuper l'ambassadeur kurdéen durant les discussions qui posa problème. Celui-ci dirigeait, nous l'avons dit, la délégation envoyée par plusieurs royaumes de Haute-Mésopotamie. L'importance de son rôle, et par ce biais l'importance qu'avait prise Kurdâ dans le conflit, ne fut manifestement pas comprise et acceptée de la même manière par tous les acteurs présents, si bien qu'on ne sut exactement comment le placer à la table, notamment vis-à-vis de l'ambassadeur mariote. Le fruit du débat est très concret, l'ambassadeur refusa dans un premier

1045 - Cf. ci-dessus, première partie, § 2.4.2.

1046 - Cet homme est manifestement un membre important de la chancellerie kurdéenne. Il est mentionné quelques semaines plus tôt comme « serviteur de Bunû-Eštar » (ìr *bu-nu-eš*$_4$-tár, ligne inconnue) dans la lettre acéphale A.2173 (inédite ; cf. Annexe 3) qui fait référence aux tribulations diplomatiques visant à rapprocher Kurdâ et Andarig aux mois v et vi/ZL 4.

1047 - Voir Guichard 2004, et l'édition des textes A.2601, A.2968+ et A.468.

temps d'être placé sur un siège moins haut que celui du mariote alors que son rôle de leader d'une délégation aussi importante exigeait, d'après lui, qu'il ait une place équivalente. Naturellement, l'ambassadeur mariote n'était pas de cet avis. Hammu-rabi de Babylone intervint finalement afin que la dispute ne dégénère pas, le roi de Babylone tenant à ce que Kurdâ soit représentée au cours des entretiens.

La prudence du roi de Babylone peut être expliquée par le fait que Kurdâ demeurait désormais le seul royaume important de la région, se trouvant au cœur de la zone d'influence d'Ešnunna, et encore capable de s'opposer à elle. Hadnû-rabi avait cédé une grande partie de son territoire et restait pour le moment incapable de mener toute action offensive. Šarraya, le roi de Razamâ-du-Yussan, venait tout juste de rejoindre le camp de Zimrî-Lîm. Bunû-Eštar était donc devenu, pendant ces quelques mois, un acteur clé de la résistance face à Ešnunna. Hammu-rabi l'avait compris mais ce ne fut manifestement pas le cas de Zimrî-Lîm pour qui le roi de Kurdâ restait avant tout un vassal.

5.2.2.3. La proposition d'Asqur-Addu de tuer Qarnî-Lîm

L'une des lettres envoyées par Itûr-Asdû dans le cadre de cette ambassade nous apprend également qu'un homme se présenta à la délégation mariote afin de faire savoir à Zimrî-Lîm qu'il était disposé à tuer le roi d'Andarig[1048]. Il s'agit d'Asqur-Addu qui se présentait alors comme prétendant légitime au trône d'Andarig. Il est difficile de ne pas voir en lui le fils de Sâmû-Addu, roi ou gouverneur dans la région à l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie, ou encore l'homme qui, bien plus tard, reçut le trône de Karanâ. Il avait visiblement trouvé refuge à Babylone, et il cherchait maintenant à profiter de la disgrâce de Qarnî-Lîm pour prendre sa place. La réponse du roi de Mari fut probablement négative, dans la mesure où il cherchait à ce moment là à attirer le roi d'Andarig dans son camp. Au contraire, nous pouvons aussi y voir la preuve que le traité négocié par Sammêtar n'avait pas duré plus de quelques semaines et que le roi d'Andarig avait repris les armes aux côtés d'Ešnunna. Quoi qu'il en soit, ce projet ne conduit à aucune action, et ce parce qu'Ešnunna réagit rapidement aux progrès de la diplomatie mariote.

1048 - A.468 (Guichard 2004, p. 25).

5.3. Le règlement du conflit en Haute-Mésopotamie

Alors que les premiers mois de l'année ZL 4 furent marqués par une série de victoires et de conquêtes pour Ešnunna, le rapport de force s'équilibra, au milieu de cette même année, alors que certains rois de Haute-Mésopotamie résistaient encore au nouvel arrivant et comptaient encore sur une réaction militaire de Mari. Les derniers mois de cette année furent marqués par de violents combats entre les armées d'Ešnunna, toujours soutenues par Andarig, et les troupes de Mari et de ses alliés. Le Sindjar, devenue stratégique tant pour la reconquête mariote que pour la poursuite des opérations ešnunnéennes, fut au cœur de cette nouvelle campagne.

5.3.1. Les combats dans le Sud-Sindjar à la fin de l'année ZL 4

Sentant que la situation en Haute-Mésopotamie lui échappait, sachant que certains rois qui lui étaient favorables avaient changé de camp ou avaient été remplacés, Ibâl-pî-El II décida d'intervenir militairement. Il était alors conscient du risque qu'il encourait en ne consolidant pas sa position dans le Sindjar, alors que l'intervention prévue par Zimrî-Lîm à Qaṭṭarâ ou à Kurdâ pouvait couper Šubat-Enlil du reste de ses conquêtes. Hadnû-rabi étant toujours bloqué à Karanâ, son adversaire le plus dangereux à ce moment-là demeurait Bunû-Eštar.

5.3.1.1. Le siège de Kurdâ

Une lettre d'Ilušu-naṣir introduit les événements autour de cette ville. Elle doit probablement dater de la fin du mois vii/ZL 4. Il y est décrit qu'un homme, dont la qualité a malheureusement disparu[1049], tenta de convaincre le roi de Kurdâ de changer de camp. La réponse de son roi fut limpide : « Sans l'accord de Zimrî-Lîm et des Bédouins, je ne ferai pas d'entente ! »[1050]. Devant la fidélité affichée de celui-ci à l'égard de Zimrî-Lîm, Ešnunna opta alors pour la solution armée[1051].

Peu de temps après, les troupes d'Ibâl-pî-El II mirent le siège devant la ville. Nous ignorons quand celui-ci débuta mais une autre lettre d'Ilušu-naṣir indique que celui-ci était en cours à la date du 19/viii. Il y décrit en effet une sortie victorieuse du général Saggar-abum et de 200 soldats kurdéens repoussant 500 soldats ešnunnéens[1052]. Cette première contre-offensive força les troupes

1049 - M. Birot restitue, à la ligne 8, lú *a*?-[ ]. Il pourrait éventuellement s'agir d'Atamrum, que nous savons être arrivé d'Ešnunna aux commandes d'une troupe ešnunnéenne.
1050 - *ARMT* XXVII 19 : (14) (…) *ba-lu-um* (15) ^{l}*zi-im-ri-li-im* (16) *ù* ha-na^{meš} *ú-ul a-sa-lim*.
1051 - *ARMT* XXVII 19 ; voir Charpin et Ziegler 2003, p. 199, n. 257.
1052 - *ARMT* XXVII 16.

assiégeantes à quitter leur camp et à rejoindre Andarig. Après ce revers, le roi d'Ešnunna envoya à nouveau ses dieux à Kurdâ afin de réitérer sa proposition d'alliance, mais Bunû-Eštar déclina encore l'offre. De cette lettre ressort l'idée d'une victoire du roi de Kurdâ. Pourtant, la pression exercée par Ešnunna sur Kurdâ ne cessa pas et poussa finalement Bunû-Eštar à accepter la proposition du roi d'Ešnunna quelques jours plus tard. Dans une lettre datant du 23/viii et envoyée par Hali-Hadun à Zimrî-Lîm, Bunû-Eštar déclare ainsi :

> « Bunû-Eštar a parlé ainsi à Tatur-abnû : "J'ai conclu une paix trompeuse avec l'Ešnunnéen et Qarnî-Lîm. Si l'Ešnunnéen et Qarnî-Lîm se disposent à faire des dégâts, j'arriverai à la rescousse avec mes troupes et nous combattrons contre eux." »[1053]

Ce passage indique que, quelques jours après la levée du siège, conscient de son infériorité face aux troupes d'Ešnunna, mais également face à Qarnî-Lîm qui avait à nouveau changé de camp, le roi de Kurdâ préféra céder. Pour lui cependant, il ne s'agissait alors que d'une trêve, et il assura Tatur-abnû, manifestement un officier mariote, qu'il était prêt à reprendre le combat. Il est possible que le roi de Mari n'ait pas eu une pleine confiance en Bunû-Eštar car la même lettre nous apprend qu'avant même que celui-ci ne se justifie, la troupe commandée par Tatur-abnû avait reçu pour mission de brûler les alentours de Kurdâ et de pénétrer dans la ville si cela était possible[1054]. Le texte n'est toutefois pas assez clair pour déterminer s'il s'agissait alors de lutter contre les assiégeants ešnunnéens ou si, après la levée du siège, il s'agissait de punir Bunû-Eštar pour avoir conclu un accord avec eux. Si aucune action contre Bunû-Eštar n'eut lieu, Zimrî-Lîm ne tarda pas pour sa part à envisager une intervention militaire en bonne et due forme dans la région.

Alors qu'Ešnunna assiégeait encore Kurdâ, des troupes mariotes installèrent leur camp à Nagibum, près d'Andarig, et Zimrî-Lîm chercha à entrer en contact avec Hadnû-rabi afin que celui-ci l'y rejoigne[1055]. De son côté, le roi de Razamâ-du-Yussan, avec une troupe bédouine, prit position à l'ouest de Kurdâ, à Kasapâ, et n'attendait que les ordres pour faire mouvement. Le Sindjar était alors le siège d'une intense activité militaire, les troupes mariotes et ešnunnéennes se faisant face dans la région entre Kurdâ et Andarig.

1053 - A.2821, l. 15-20 (inédit, cf. Annexe 3).

1054 - Nous pouvons trouver un parallèle à ce passage dans l'inédit A.3857 (cf. Annexe 3), voir notamment la note de J.-M. Durand dans Durand 1988a, p. 160.

1055 - Nous pouvons comprendre de la lettre *ARMT* XXVIII 116 que le roi de Qaṭṭarâ se porta effectivement au secours de Nagibum avec une troupe de 1 000 hommes.

5.3.1.2. Le siège de Nagibum

L'affrontement entre les deux armées n'eut toutefois pas lieu immédiatement. « L'Ešnunnéen » rejoignit d'abord Qarnî-Lîm à Šubat-Enlil[1056]. Ce dernier y organisait l'enterrement et la succession de Turum-natki, le roi de Šubat-Enlil et du pays d'Apum, mort brusquement. L'affaire était effectivement urgente. Elles ne pouvaient tolérer, Andarig comme Ešnunna, que ce pays, objectif central de toute cette campagne, ne puisse finalement rejoindre le camp de Mari. Ce fut Zuzu, fils de Turum-natki qui accéda au trône avec la bénédiction de Qarnî-Lîm et des rois vassaux du pays d'Apum[1057]. Les deux hommes ne s'attardèrent pas dans le Nord. D'après un rapport d'Ilušu-naṣir, gouverneur de Qaṭṭunân, ils retournèrent rapidement à Andarig afin de répondre au rassemblement de troupes mariotes dans la région[1058]. L'armée du roi d'Ešnunna assiégea le camp de Zimrî-Lîm à Nagibum. Peu de temps après, Hadnû-rabi annonça qu'il viendrait au secours de Zimrî-Lîm avec une troupe de 1 000 hommes[1059].

Nous ne disposons pas de compte-rendu concernant cette bataille, Ešnunna semble cependant avoir levé le siège de Nagibum assez rapidement. Plusieurs raisons ont manifestement conduit son roi à abandonner l'offensive et à rejoindre des positions plus sûres. En ce qui concerne le siège lui-même, l'intervention en nombre des alliés de Mari fut probablement importante car elle rendait la position d'Ešnunna beaucoup moins confortable. Hadnû-rabi, en prenant parti aux côtés de Zimrî-Lîm, venait non seulement renforcer les effectifs de la coalition contre Ešnunna, mais pouvait dorénavant menacer les lignes de communication ešnunnéennes depuis Karanâ. Un rapport qu'envoya Yassi-Dagan au roi de Mari indiquait toutefois que la retraite soudaine du gros de l'armée ešnunnéenne, et par là également la fin de l'offensive contre Nagibum, répondait à une menace plus grave encore[1060]. II apprit ainsi que le cœur même du royaume d'Ešnunna était menacé par un royaume voisin, celui de Halman[1061]. L'ouverture de ce troisième front exigeait le retour en urgence du contingent et l'abandon temporaire de l'offensive contre Zimrî-Lîm. De ce fait, il perdit

1056 - La lettre A.2821 (inédit ; cf. Annexe 3) évoque simplement lú èš-nun-na^{ki}. Rien ne garantit que le roi d'Ešnunna soit personnellement à la tête de ces troupes à ce moment-là. Je me demande s'il ne s'agit pas là d'Atamrum, cet homme originaire du Sindjar, qui revint dans la région à la tête d'une troupe ešnunnéenne. Nous savons de plus qu'il fut effectivement connu comme « l'homme d'Ešnunna » lors de l'invasion élamite en ZL 10 (cf. ci-dessous, deuxième partie, § 7.1.1.). Toutefois, rien ne permet de le prouver.

1057 - L'affaire est évoquée dans A.2821 (inédit, cf. Annexe 3), partiellement publiée dans Charpin 1987a, p. 136 et plus récemment, avec une traduction ajustée, dans Charpin 2008, p. 70.

1058 - *ARMT* XXVII 17. Là encore, il n'est pas garantit que le roi d'Ešnunna ait lui-même participé au siège. Le texte ne fait référence qu'à « [lú èš-n]un-na », qui pourrait également désigner Atamrum ou un autre officier d'Ešnunna ; cf. ci-dessus.

1059 - *ARMT* XXVIII 116.

1060 - A.1180 (= *FM* VI 26), la lettre est datée du 4/x mais, dans la dernière partie de la lettre, Yassi-Dagan indique que la retraite ešnunnéenne fut antérieure à cette date. La fin du siège de Nagibum doit donc avoir eu lieu au cours du mois ix.

1061 - Halman est localisée au nord-est d'Ešnunna, selon Ziegler 2002, p. 265.

l'initiative et surtout la maîtrise d'une bonne partie du Sud-Sindjar. Seules quelques garnisons eurent pour ordre de garder les villes les plus importantes, Andarig, Qaṭṭarâ et Razamâ-du-Yamutbal, mais les campagnes étaient désormais acquises aux troupes coalisées contre lui et cet avantage tactique permit à Zimrî-Lîm et ses alliés de mener sans inquiétude leur contre-offensive.

5.3.1.3. Le siège d'Andarig et le pillage de Šubat-Enlil par les troupes alliées

Profitant du retrait du gros des troupes, Kurdâ et Karanâ lancèrent une opération commune de pillage contre Šubat-Enlil, centre névralgique du dispositif de contrôle ešnunnéen en Haute-Mésopotamie. Le partage du butin fit l'objet d'une lettre qu'écrivit Bunû-Eštar à Hadnû-rabi, dans laquelle le roi de Kurdâ conseillait à son homologue de ne pas oublier la part de Zimrî-Lîm[1062]. Il se pourrait également que cette action conduisit au ralliement du roi d'Apum, Zuzu, à la cause mariote, nous le trouvons en effet aux côtés des rois de Kurdâ, de Qaṭṭarâ et du contingent babylonien au mois x/ZL 4[1063].

Mais malgré le retrait du roi d'Ešnunna, la situation dans le Sindjar ne s'était pas apaisée. Qarnî-Lîm n'avait pas rendu les armes et il gardait à disposition les contingents ešnunnéens laissés en arrière. Quelques semaines plus tard, nous sommes alors certainement au mois ix/ZL 4, et devant la difficulté à trouver une solution diplomatique, Zimrî-Lîm et ses alliés se résolurent à l'option militaire et menèrent finalement leur contre-attaque. Une nouvelle lettre d'Ilušu-naṣir illustre ces préparatifs[1064]. Les alliés de Mari fournirent une importante troupe, près de 30 000 hommes selon l'auteur, un nombre certainement exagéré[1065], qui se regroupa et s'apprêta à marcher sur Andarig. Elle n'attendait que le renfort des troupes mariotes. Le gouverneur de Qaṭṭunân devait également transmettre à Kurdâ une lettre du roi de Mari dont le contenu nous échappe mais qui répond peut-être à cette missive mal conservée du roi de Kurdâ, *ARMT* XXVIII 164, dans laquelle il demandait à Zimrî-Lîm de le rejoindre avec son expédition. Le roi de Kurdâ, au fait des derniers mouvements ennemis, aurait alors poussé le roi de Mari à saisir l'opportunité de chasser définitivement Ešnunna et son allié Qarnî-Lîm de la région en assiégeant Andarig. N'ayant que peu de renseignements sur ce siège, une participation de l'armée kurdéenne à cette campagne est encore difficile à déterminer. Par ailleurs, une lettre postérieure aux événements semble indiquer que le roi

1062 - *OBTR* 5.
1063 - A.4461 (inédit, cf. Annexe 3), passage cité dans Joannès 2002, p. 182, n. 24.
1064 - *ARMT* XXVII 18.
1065 - D. Lacambre a démontré qu'il s'agissait en réalité d'une expression et qu'il fallait vraisemblablement diviser ce nombre par dix (Lacambre 2002, p. 6-8).

de Mari remporta seul la victoire[1066]. Alors que Haya-Sûmû critiquait la conduite du roi de Mari, dans le contexte de l'invasion élamite de ZL 10, Yamṣûm, le représentant de Mari à Ilân-ṣurâ lui rétorqua : « Ne sais-tu pas que sans troupes alliées, à la porte d'Andarig, mon seigneur a chassé l'Ešnunnéen, un roi puissant? »[1067]. Naturellement, il est difficile d'être assuré de l'honnêteté de ces propos. Toutefois, les armées de ses alliés pourraient tout aussi bien avoir été envoyées sur d'autres fronts, peut-être au nord pour continuer leurs opérations contre les alliés d'Ešnunna, alors que le roi de Mari se chargeait seul d'Andarig. Nous pouvons éventuellement placer le pillage de Šubat-Enlil à ce moment-là.

Le siège d'Andarig ne fut pas une bataille décisive, principalement parce que le roi de Mari ne concrétisa pas sa supériorité dans la région. Il la quitta en effet très rapidement pour retourner sur l'Euphrate, le cœur de son royaume étant alors menacé par une nouvelle attaque benjaminite[1068]. La décision d'un retrait aussi soudain fut très mal perçue par les royaumes locaux. Le général commandant les troupes mariotes dans la région, Yassi-Dagan, évoquait ces critiques dans une lettre qu'il adressa à Zimrî-Lîm[1069]. Certains rois non nommés reprochaient au roi de Mari d'être parti trop tôt, sans s'être assuré que toute menace était écartée dans le Sindjar ni sans avoir renversé Qarnî-Lîm. La rumeur courait selon laquelle Zimrî-Lîm avait signé une paix avec Ešnunna et Qarnî-Lîm. Selon Yassi-Dagan, le roi des Turukkéens serait à l'origine de ces rumeurs et pousserait les rois locaux à la sédition, il menacerait également le royaume de Qaṭṭarâ/Karanâ. Il prêta même au roi de Kurdâ les mots suivantes :

> « Zimrî-Lîm a gardé ses troupes d'élite et il a expédié chez nous des gens mous. Avec eux, c'est notre mort ! »[1070]

Il est difficile de déterminer le vrai du faux dans ce document, certaines rumeurs dont fait écho cette lettre semblent relever de fantasmes des rois locaux. Il est toutefois fort probable qu'à ce moment-là Qaṭṭarâ était toujours entre les mains des Ešnunnéens. Nous noterons également qu'après le retrait du roi de Mari, des garnisons ešnunnéennes se trouvaient encore à Andarig et Allahad[1071].

1066 - *ARMT* XXVI/2 303.

1067 - *ARMT* XXVI/2 303 : (26') [*ú*]-*ul* ti_4-de_4-*e ki-ma bá-lum ṣa-bi-im* (27') *til-la-*{*ti*}*tim bá-ab a-dá-ri-ig*^{ki} (28') lú èš-nun^{ki} lugal *dan-na*-[*a*]*m* (29') *be-lí i-sú-uh-ma* (…).

1068 - Charpin et Ziegler 2003, p. 201 et notamment n. 275 qui évoque un « repas du roi » dès le 17/ix/ZL 4 (*ARM* IX 2).

1069 - A.1025 (= *LAPO* 17 545).

1070 - A.1025 (= *LAPO* 17 545) : (69) (...) *zi-im-ri-li-im ṣa-ba-šu dam-qa-am ik-la-ma* (70) *ṣa-ba-am da-al-la-i* a-na ṣe-ri-ni iṭ-ru-dam-ma it-ti-šu-nu ni-ma-at*.

1071 - Il est entendu dans la lettre A.3645 (= *FM* VI 14) que des garnisons ešnunnéennes se trouvaient toujours à Allahad et Andarig après le siège de la ville par Zimrî-Lîm. Qaṭṭarâ était encore occupée au début du mois x/ZL 4 selon A.1180 (= *FM* VI 26).

La menace ennemie n'était donc pas écartée d'où l'incompréhension face à cette retraite précoce. Il est possible également que le siège d'Andarig fut conçu par le roi de Mari comme un avertissement à l'encontre de Qarnî-Lîm sans que sa destitution ne soit réellement envisagée. Nous manquons à ce titre d'informations nous assurant des intentions du roi de Mari lorsqu'il entreprit cette opération.

5.3.1.4. Ešnunna abandonne la région

Les combats contre Ešnunna continuèrent jusqu'au début du mois x/ZL 4. Bunû-Eštar et Hadnû-rabi, après l'opération contre Šubat-Enlil, prirent position à Karanâ pour bloquer toute nouvelle tentative d'offensive adverse. Après la retraite de Zimrî-Lîm, qui n'avait laissé dans la région qu'une petite troupe dirigée par Yassi-Dagan, ils cherchèrent d'autres alliés parmi les forces en présence pour pouvoir mener la contre-attaque. Le contingent babylonien, envoyé au secours des alliés de Mari en Haute-Mésopotamie dès le début de la guerre, représenta leur principal soutien durant cette période, mais ils cherchèrent également l'appui d'un autre allié tout juste arrivé dans la région : Zaziya, roi des Turukkéens[1072]. Ceux-ci avaient en effet traversé le Tigre quelques temps plus tôt et s'étaient emparés de Ṣarbat[1073], ce qui avait dans un premier temps effrayé le roi de Kurdâ[1074]. Zaziya gardait en effet une position ambiguë vis-à-vis de Mari et de ses alliés, il s'était affiché comme un allié de la cause mariote en envoyant une délégation à Babylone, lors des ambassades réunissant l'ensemble des ennemis d'Ešnunna au mois vi/ZL 4. Mais c'est également lui qui avait dénoncé le retrait de Zimrî-Lîm auprès des rois de la région trois mois plus tard. Il avait manifestement pour ambition de se faire une place dans la région et particulièrement sur les Bords-du-Tigre, et la première étape était naturellement d'en écarter la présence d'Ešnunna mais également l'influence du roi de Mari. Malgré la difficulté à cerner ses ambitions réelles, la menace qu'il faisait peser dans un même temps à l'est des positions d'Ešnunna était une aubaine tactique pour les royaumes en lutte contre ce dernier.

La lettre inédite A.2132 fait écho à une rencontre organisée entre les deux partis à Sadduwâtum, au sud-est du Sindjar. Saggar-abum, général de Kurdâ, fut envoyé dans cette ville pour y rencontrer Zaziya[1075]. Si nous ignorons encore le motif exacte de cette rencontre, il est probable que les débats tournèrent autour de décisions militaires visant à reprendre les derniers

1072 - A.1180 (= *FM* VI 26).
1073 - A.1048 (= *FM* VI 12).
1074 - *ARMT* XXVIII 164 semble montrer que Mari et Kurdâ ne savaient pas encore si Zaziya était hostile ou non. La lettre de Yaqqim-Addu A.1180 (= *FM* VI 26) est difficilement datable mais elle pourrait illustrer les craintes de Hadnû-rabi de voir une force si imprévisible s'installer à proximité de son royaume, d'autant plus que la région de Ṣarbat, par où étaient entrés les Turukkéens, semblait également convoitée par le roi de Qaṭṭarâ.
1075 - Cf. Annexe 3.

bastions ešnunnéens. Nous ignorons également comment ces négociations aboutirent mais, qu'il y ait eu alliance ou non, la position d'Ešnunna dans la région devint bientôt intenable. Toujours menacé par le royaume de Halman dans la vallée de la Diyala, en nette infériorité dans le Sindjar, Ibâl-pî-El II préféra évacuer ses troupes jusqu'à Ekallâtum. D'après *FM* VI 26, ce fut en effet le 4 du mois x de l'année ZL 4 que les troupes ešnunnéennes opérèrent leur évacuation de Qaṭṭarâ, non sans avoir méthodiquement pillé ses alentours. De leur présence en Haute-Mésopotamie, seules restaient quelques troupes en garnison à Andarig et Allahad, mais elles n'y stationnaient que pour protéger Qarnî-Lîm et ne représentaient plus une réelle menace.

5.3.2. La recherche d'une issue politique au conflit

Zaziya avait laissé entendre, dès le mois ix/ZL 4, que Mari et Andarig étaient parvenues à un accord[1076], ce que pourrait confirmer la lettre inédite A.505 (cf. ci-dessous). Il faut effectivement constater que le roi de Mari se désengagea progressivement de la région après le siège d'Andarig. Si les combats continuèrent jusqu'à la retraite des troupes d'Ešnunna stationnées à Qaṭṭarâ, un mois plus tard, ces actions se firent, semble-t-il, à l'initiative des royaumes locaux, notamment de Kurdâ, Qaṭṭarâ et des Turukkéens. Le dossier de la correspondance des généraux babyloniens, rassemblé par Francis Joannès[1077], illustre cette situation complexe.

La lettre *FM* VI 26, écrite par le général mariote Yassi-Dagan, montre ainsi qu'au mois x/ZL 4, juste avant le retrait ešnunnéen, ces royaumes ne considéraient pas du tout le conflit comme terminé. Ce fut d'ailleurs pour eux, et pour le contingent babylonien, le moment idéal de mener la contre-attaque et de faire du butin. Une première série d'opérations fut menée contre Ašihum, que nous avons située au nord-est du Djebel Sindjar, et Zabâlum, ville dépendante de Masum-atal, le roi d'Alilânum, sans grande réussite[1078]. Une fois qu'ils eurent appris le retrait des contingents ešnunnéens de la région, ils se rassemblèrent à Karanâ avec pour intention de s'en prendre directement au territoire d'Andarig[1079]. Toutefois, Zimrî-Lîm exprima clairement son opposition à cette opération et chercha à limiter toute action contre Qarnî-Lîm. Faut-il considérer qu'un accord avait déjà été conclu entre Qarnî-Lîm et lui ? Rien ne l'indique pour l'instant, mais il est vraisemblable que Zimrî-Lîm comptait résoudre le conflit avec Qarnî-Lîm par la voie diplomatique, afin d'éviter notamment une nouvelle intervention d'Ešnunna.

1076 - Ses propos sont repris dans la lettre A.1025 (= *LAPO* 17 545).
1077 - Joannès 2002, auquel il faut ajouter A.1180 (= *FM* VI 26).
1078 - A.1344 (inédit, cf. Annexe 3).
1079 - A.4461 (inédit, cf. Annexe 3), citée dans Joannès 2002, p. 182, et A.1180 (= *FM* VI 26).

5.3.2.1. Zimrî-Lîm modère ses alliés

Zimrî-Lîm tenta d'abord, pour calmer la situation, de faire démobiliser le contingent babylonien devenu inutile depuis le retrait ešnunnéen[1080]. Mais les officiers qui le commandaient refusèrent, soutenus par les rois de Kurdâ et de Qaṭṭarâ, ravis d'avoir ces auxiliaires à disposition. Ces Babyloniens étaient présents dans la région depuis près d'un an et, même si leur rôle dans la région n'était plus évident, il était hors de question pour eux de retourner à Babylone sans y ramener du butin, leurs opérations précédentes n'ayant pas permis d'en faire[1081]. Yassi-Dagan chercha alors à convaincre Bunû-Eštar de retenir le corps d'armée babylonien, mais pour des raisons évidentes, celui-ci refusa[1082]. Il semble cependant qu'un compromis fut finalement trouvé entre ces deux partis. En l'échange de leur retenue à l'égard de Qarnî-Lîm, Zimrî-Lîm autorisa une opération de pillage contre Hurâṣum[1083], au sud-est de Šubat-Enlil, dont le roi avait très tôt embrassé la cause d'Ešnunna et auprès duquel les approches diplomatiques avaient échouées. À cette opération participèrent les Babyloniens, mais également les royaumes de Kurdâ, de Qaṭṭarâ et de Razamâ-du-Yussan[1084]. Notons que les généraux babyloniens n'avaient pas davantage de ressentiment à l'égard du roi d'Andarig à ce moment-là que n'en avait le roi de Mari, leur but était simplement la prise de butin avant leur retour. D'ailleurs, eux-même avaient réclamé, quelques mois plus tôt, la montée de Zimrî-Lîm afin qu'il entreprenne le rapprochement entre Kurdâ et Andarig[1085].

Zimrî-Lîm avait donc, d'une certaine manière, cherché à détendre ses relations avec Andarig ou au moins, en l'assiégeant, à le persuader de rester sur ses positions en attendant le règlement du conflit. Cette position à l'égard de Qarnî-Lîm, le roi de Mari l'avait initiée dès le début du conflit, plusieurs ambassades avaient cherché à le dissuader de se rallier à Ešnunna au mois iv et v/ZL 4, et malgré la participation active de ce roi aux plans ešnunnéens, Zimrî-Lîm espérait toujours à la fin de cette même année pouvoir le rallier à lui sans combats. Entre temps cependant, la position des royaumes voisins, et notamment de Kurdâ et de Qaṭṭarâ, s'était considérablement radicalisée, particulièrement quand ceux-ci furent en mesure de se venger. Il fallut ainsi tous les efforts des représentants mariotes pour les convaincre d'attendre. Il semble que ceux-ci prirent finalement leur mal en patience et l'absence de sources au début de l'année ZL 5 pourrait indiquer que les razzias cessèrent au moins pour un temps.

1080 - D'après Joannès 2002, p. 183.
1081 - A.1180 (= *FM* VI 26), l. 1'-6'.
1082 - A.1344 et A.2109 (inédits, cf. Annexe 3), d'après Joannès 2002, p. 183, n. 26.
1083 - A.3645 (= *FM* VI 14). C'est probablement cette opération qui est évoquée dans A.1180 (= *FM* VI 26) l. 1'-4'.
1084 - *FM* VI 15, 16 et 17 évoquent le rapatriement du butin vers Babylone ; en ce qui concerne cette opération voir également *OBTR* 6, lettre de Bunû-Eštar à Hadnû-rabi, qui reste cependant très fragmentaire.
1085 - A.3645 (= *FM* VI 14).

5.3.2.2. La conclusion de la paix

L'officialisation de ce rapprochement ne se fit donc pas immédiatement, probablement parce que Zimrî-Lîm attendait toujours de connaître les intentions d'Ešnunna qui, rappelons-le, conservait des garnisons à Andarig et Allahad. Au mois xii cependant, Ibâl-pî-El II fit, volontairement ou non, le premier pas vers la détente en quittant le Suhûm. Les négociations avec Andarig avaient vraisemblablement déjà commencé quelques semaines plus tôt. Si nous ne connaissons pas les détails de celles-ci, la lettre inédite A.505 nous en apporte les conclusions :

> « La lance du Yamutbal et la lance des Bédouins bensim'alites se sont réunies ; nulle barrière ne tient devant nous. »[1086]

D'après ce même texte, Qaṭṭarâ était alors toujours occupée par les Ešnunnéens[1087], nous sommes donc vraisemblablement à la fin de l'année ZL 4. Il est intéressant d'apprendre dans cette même lettre que Hadnû-rabi, le roi de Qaṭṭarâ, avait mené une opération de pillage dans le territoire d'Andarig[1088]. Il est clair en ce sens que, malgré leur patience à l'égard des démarches entreprises par Zimrî-Lîm, les rois de Kurdâ et de Qaṭṭarâ refusaient de leur côté de laisser Qarnî-Lîm impuni. Nous en reparlerons plus loin. Les négociations et le cérémonial lié à ce rapprochement pourraient avoir duré un certain temps. Ainsi, plusieurs documents administratifs enregistrent la présence de messagers d'Andarig à Mari au début de l'année ZL 5.

Un premier document administratif enregistre la remise d'étoffes à des émissaires d'Andarig, le 20/i/ZL 5[1089]. Il pourrait s'agir d'un échange de cadeaux entre les deux cours après les négociations proprement dites. Quelques semaines plus tard, le 2/ii, d'autres messagers d'Andarig étaient encore présents à Mari[1090]. Deux mois plus tard, le 10/iv/ZL 5, un nouveau texte administratif enregistrait la remise de cadeaux à des messagers babyloniens ainsi qu'à Sangaya[1091],

1086 - A.505, l. 49-51 (inédit, cf. Annexe 3).

1087 - Voir Charpin et Durand 1987, p. 135, n. 31. Dans un passage de cette lettre qui ne nous est pas parvenu, Qarnî-Lîm se défend d'avoir attaqué le « pays de Karanâ », cela laisse entendre que Hadnû-rabi n'avait toujours pas repris le contrôle de Qaṭṭarâ, sa capitale.

1088 - Là encore, ce passage de la lettre nous est inconnu, l'information nous vient de Charpin et Durand 1987, p. 135, n. 31.

1089 - *ARM* XVIII 62 (= *ARMT* XXX, p. 270). Il s'agit de Mut-Nawar, Tarîm-Šak[i]m, Aluku, Dadi-Eba[l], S[ûmu]-Am[im], [G]irirum, Uranu, Bunû-Eštar, [A]qba-ahum, Lugal-Addu et Aya-Hammû.

1090 - *ARM* XXI 233 (= *ARMT* XXXI 63). Noter que l'origine de ces hommes a disparu, mais il y est mentionné Zanzar, Kizuzum et Šubram que nous savons être des messagers d'Andarig par le rapprochement avec la lettre *ARM* XXI 380 (cf. ci-dessous). Jean-Marie Durand (*ARMT* XXX, p. 530, note) propose également de restituer à la ligne 7, le nom de Sangaya, également cité dans *ARM* XXI 380. Par contre, aucun des noms de *ARM* XVIII 62 ne réapparait ici.

1091 - *ARMT* XXIII 21 (= *ARMT* XXX, p. 279).

un messager d'Andarig que l'on trouvait déjà à Mari le 2/ii[1092]. Enfin, un autre texte, non daté, *ARM* XXI 380 (= *ARMT* XXX, p. 530), peut certainement être rattaché à cette même mission. On y trouve plusieurs noms également cités dans les textes précédents : Šubram, Kizuzum et Zanzar (*ARM* XXI 233), Sangaya (*ARM* XXI 233 et *ARM* XVIII 21) ainsi que Aqba-ahum (*ARM* XVIII 62) ; cela milite fortement pour un rapprochement de ces quatre textes.

Andarig ne fut toutefois pas la seule capitale à voir ses relations avec Mari changer. Presque en même temps, au mois v/ZL 5, Zimrî-Lîm resserra ses relations avec le roi d'Eluhut, à qui il donna en mariage l'une de ses filles[1093]. Ces rapprochements initiaient manifestement le début de la reprise en main de la région par le roi de Mari, et furent suivis au cours de cette même année par de nombreux autres remaniements et traités.

L'événement majeur de l'année fut toutefois l'officialisation de la fin des hostilités entre Mari et Ešnunna[1094]. Après la réconciliation avec Qarnî-Lîm en début d'année, puis avec les Benjaminites au mois v, la diplomatie mariote s'affaira à trouver un accord avec Ibâl-pî-El II. Ce dernier s'engagea pour la paix dès le mois vi, Zimrî-Lîm ne répondit pas immédiatement, devant de prime abord faire front à l'opposition de son pays à une telle paix[1095]. Mais deux mois plus tard, Zimrî-Lîm accéda finalement aux conditions posées par le roi d'Ešnunna. Ce dernier renonçait définitivement à ses ambitions expansionnistes, mais en contre-partie le roi de Mari devait accepter la « paternité » du roi d'Ešnunna.

La fin de cette guerre fut présentée comme une réconciliation générale, c'est ce que laisse entendre la lettre acéphale A.4309 (= *FM* V 4) :

> « “Suite à leurs délibérations, il (= *Zimrî-Lîm*) a fait revenir les Benjaminites de son côté. L'Ešnunnéen, le Babylonien, le Pays-Bas (= *Larsa*), le Numhâ et l'Ida-Maraṣ parlent avec lui franchement (...)” »[1096]

Si la guerre semble s'être finalement terminée sur un *statu quo ante*, le texte laisse également entendre que le roi de Mari était considéré par son pays comme l'artisan de la victoire et de la restauration du royaume du temps de Yahdun-Lîm. Parallèlement au règlement du conflit, durant

1092 - Dans *ARM* XXI 233 (= *ARMT* XXXI 63), l. 7.

1093 - Charpin et Ziegler 2003, p. 203, n. 299.

1094 - Voir Charpin 1991b et Charpin et Ziegler 2003, p. 204.

1095 - Charpin et Ziegler 2003, p. 204, mettant en lien la disgrâce de Sammêtar avec ces événements. Ils invoquent également un texte reprenant une prophétie défavorable à l'alliance avec Ešnunna, *ARMT* XXVI/1 199, repris dans Charpin 2002c, p. 25.

1096 - A.4309 (= *FM* V 4) : (14) *i-na mu-uš-ta-˹lu˺-ti-šu-nu* (15) dum[u]-m[eš] *ia-mi-na a-na qa-ti-šu ú-t*[*e-er*] (16) [*iš-n*]*u-ku-um*^{ki} *ba-bi-la-yu-um*^{ki} (17) *ma-tum ša-pí-il*$_5$*-tum* (18) *nu-um-ha-a*^{ki} *ù i-da-ma-ra-aṣ*[^{ki}] (19) *it-ti-šu i-ša-ri-iš i-da-bu-*[*bu*].

les premiers mois de l'année, le roi de Mari n'avait eu de cesse de reprendre en main les affaires de la Haute-Mésopotamie, que la guerre avait révélée comme une région fragile et instable.

6. La difficile prise en main de la Haute-Mésopotamie par Zimrî-Lîm (1770-1766)

À partir du mois viii/ZL 4, l'armée d'Ešnunna se trouva confrontée à une importante coalition menée par le roi de Mari et soutenue par Babylone. Sa dynamique offensive s'essouffla face à la résistance de Mari dans le Suhûm et de ses alliés en Haute-Mésopotamie et notamment dans le Sindjar. Après près d'un an de conflit, les différents fronts connurent l'accalmie. Désormais fragmentée à travers la Mésopotamie, immobilisée dans les quelques bastions qu'elle tenait encore et surtout attaquée à l'est, Ešnunna opéra son repli du Sindjar dès le début du mois x/ZL 4, puis elle abandonna le Suhûm au mois xii après que la contre-attaque benjaminite échoua. Le début de l'année ZL 5 fut marqué par de nombreuses démarches diplomatiques visant à résoudre définitivement le conflit, mais ce ne fut finalement qu'aux mois v et vi de l'année suivante que la paix fut conclue, d'abord avec les Benjaminites, dont les territoires furent intégrés au royaume de Mari, puis par un *statu quo ante* avec Ešnunna. Dans le Sindjar, Zimrî-Lîm finit par ce réconcilier avec Qarnî-Lîm, un aboutissement logique à la suite des multiples tentatives de rapprochement initiées tout au long du conflit, mais difficile à accepter pour les royaumes qui avaient été confrontés à lui. Ces démarches devaient garantir la stabilité en Mésopotamie pour quatre années. Zimrî-Lîm en profita pour reprendre en main sa zone d'influence, tout en tenant compte des faiblesses mises en lumière par l'intervention d'Ešnunna. Toutefois, si l'équilibre entre les grandes puissances fut trouvé, la manière dont Zimrî-Lîm régla ce conflit et réorganisa la Haute-Mésopotamie ne se fit pas sans résistance locale, notamment celle de la royauté kurdéenne.

6.1. Les tensions suite au règlement du conflit (fin ZL 5-début ZL 6)

L'absence de représailles à l'égard de Qarnî-Lîm, puis la signature du traité entre celui-ci et le roi de Mari, quelques mois plus tard, installèrent rancœur et scepticisme dans le Sud-Sindjar. Les tensions furent vives suite au retrait d'Ešnunna et, bien qu'une période de calme semble avoir suivi la médiation des autorités mariotes, ces tensions ressurgirent rapidement.

Nous avons évoqué une lettre, écrite durant ces négociations entre Mari et Andarig, qui

mentionne, au passé, des pillages dans le Yamutbal de la part de Hadnû-rabi[1097]. Elle rend bien compte de la persistance des troubles. Toutefois, il semble que là encore Mari parvint à apaiser les esprits. Une lettre de Yaqqim-Addu, gouverneur de Saggarâtum, rapportait ainsi qu'un pacte de non-agression fut finalement instauré entre Hadnû-rabi, Qarnî-Lîm, le fils d'Išme-Dagan et Zuzu, le roi d'Apum[1098]. Celui-ci date probablement de la première moitié de l'année ZL 5, Zuzu disparaissant au mois vii[1099]. Il faut constater que le roi de Qaṭṭarâ respecta cet engagement car il ne fut, par la suite, que peu impliqué dans les événements qui troublèrent la région.

À Kurdâ toutefois, le ressentiment était beaucoup plus important. Il finit par éclore en une véritable guerre que livra Bunû-Eštar, non seulement à celui qui devint son principal rival, Qarnî-Lîm, mais également à la manière dont Mari bâtissait son influence sur la région.

6.1.1. La guerre de Bunû-Eštar

Le mécontentement à Kurdâ n'impliqua pas immédiatement de conflit, mais il ne fait pas de doute que les relations avec Mari se dégradèrent à mesure que Zimrî-Lîm se rapprochait d'Andarig. Plusieurs affaires de vol opposèrent ainsi Mari et Kurdâ, particulièrement dans la région de Qaṭṭunân. Le gouverneur Zakira-Hammû écrivit ainsi à Zimrî-Lîm pour l'informer de la capture de Numhéens suspectés de ramassage illégal de plantes-*hûratum*[1100]. Dans un autre texte, un homme réfugié à Kurdâ fut mis en cause dans le vol d'un mouton[1101]. Naturellement ce ne furent pas ces incidents qui menèrent au conflit et à la rupture des relations entre les deux royaumes, mais ils contribuèrent tout de même à la dégradation des relations entre les deux royaumes lorsque le roi de Kurdâ, lui-même, s'opposa aux décisions du gouverneur de Qaṭṭunân. Par ailleurs, il paraît surprenant que ces affaires, de moindre importance, puissent avoir intéressé le roi de Mari, sauf si elles devaient elles-mêmes témoigner du climat délétère qui régnait alors[1102].

1097 - A.505 (inédit, cf. Annexe 3).

1098 - *ARM* XIV 125 (= *LAPO* 16 369). I. Arkhipov et S. Loesov ont récemment proposé de restituer Haya-abum au lieu de Zuzu au début de la ligne 16 (Arkhipov et Loesov 2013, p. 42-43). Cela est possible, mais il faudrait dès lors considérer que le texte fut écrit après le 1/vii, car Zuzu était encore vivant à cette date (cf. note suivante). Considérant toutefois le fait que le nom de Zuzu soit toujours écrit avec le signe ZU, comme cela est souligné par les deux auteurs, il faut noter le contre-exemple fourni par la lettre M.15083+ (= *LAPO* 18 1140), dans laquelle il est écrit : (10) ^{1}*sú-ú-sú*.

1099 - Charpin et Ziegler 2003, p. 204, renvoyant à l'inédit A.4406. Le texte est daté du 1/vii et si l'année n'est pas précisée, il est certain que Haya-abum avait déjà remplacé Zuzu à la date du 15/vii/ZL 5 (d'après *ARMT* XXV 625 = *ARMT* XXXI 76).

1100 - *ARMT* XXVII 66 et 67. Ces deux lettres ne sont pas datées, on peut toutefois considérer la mention de Bunû-Eštar comme un indice chronologique.

1101 - *ARMT* XXVII 70.

6.1.1.1. Les prémices du conflit

Le point culminant dans la détérioration des relations régionales fut certainement atteint lorsque Zuzu, le roi de Šubat-Enlil et du pays d'Apum, fut destitué le 1/vii/(ZL 5) par ses propres sujets et mourut peu après[1103]. Les révoltés installèrent à sa place Haya-abum, un homme qui jouait déjà un rôle important dans la région[1104]. Les événements troubles qui suivirent la disparition de ce roi nous sont contés par une lettre du *merhûm* Ibâl-El[1105]. Il est frappant de voir que les rois de Kurdâ et d'Andarig furent parmi les premiers au courant de la disparition de Zuzu et les premiers à réagir à cette nouvelle. Ils n'avaient jamais caché, depuis la chute du Royaume de Haute-Mésopotamie, leur ambition d'interférer dans les affaires de cette ville et, avant même la mort de Zuzu, ces deux rois semblaient avoir déjà gagné une certaine influence dans ce royaume. À ce titre, nous rappellerons que Qarnî-Lîm avait lui-même favorisé l'intronisation de Zuzu[1106]. De son côté, Kurdâ y avait probablement prit de l'importance à l'occasion de la retraite ešnunnéenne et des pillages dans les villes du pays d'Apum. Luhayâ, ville que nous avons située au sud du pays d'Apum, sur le wadi Rumeilan, hébergeait ainsi un représentant-*haṣṣânnum* et une garnison envoyée par Kurdâ[1107].

6.1.1.1.1. Qarnî-Lîm confirme son influence sur Šubat-Enlil

La mort de Zuzu représentait donc une opportunité pour eux ; ce fut l'occasion de prendre pied dans la région en s'affichant auprès du nouveau roi comme un protecteur. Qarnî-Lîm fut le premier à réagir, si vite d'ailleurs que la question de sa responsabilité dans la disparition de Zuzu et l'intronisation de Haya-abum mérite d'être posée. Dès le 3[+x]/vii/ZL 5, des cadeaux furent envoyés

1102 - La lettre *ARMT* XXVII 65, écrite également par Zakira-Hammû, doit pouvoir être placée dans le même contexte sinon peu après. Elle raconte comment une caravane d'Imar, en route pour Kurdâ, fut arrêtée au moment de son passage par Qaṭṭunân. Elle pourrait démontrer également le climat de méfiance dans lequel les deux royaumes sont entrés l'un vis-à-vis de l'autre au cours de l'année ZL 5. Dans cette même lettre, nous voyons d'ailleurs le général Yassi-Dagan se rendre depuis Šubat-Enlil à Andarig. Il passa alors discrètement par Ṭâbatum (= Tell Ṭabân) puis coupa à travers la steppe jusqu'à Andarig. Le fait qu'il choisit cet itinéraire détourné, plutôt que de traverser le massif du Sindjar, était peut-être lié au fait qu'il voulait éviter que sa mission ne soit connue du roi de Kurdâ.

1103 - A.4406 (inédite, non reprise en annexe). Nous trouvons cette information dans Charpin et Ziegler 2003, p. 204, n. 312.

1104 - Nous trouvons Haya-abum cité aux côtés de Zuzu dans le texte inédit A.2142 (cf. Annexe 3). Charpin 1987a, p. 136, n. 38 fait de lui un concurrent de Zuzu pour la royauté du pays d'Apum.

1105 - A.350+ (= *LAPO* 16 333), on notera que l'auteur ne savait pas, au moment de la rédaction de la lettre, comment Zuzu était mort, trois versions différentes circulaient alors dans la région. Au sujet de cette lettre, voir les commentaires de Charpin 1990d et Sasson 2001, p. 331.

1106 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 5.3.2.1.

1107 - La lettre *ARMT* XXVI/2 353 nous apprend que Luhayâ était pourvue d'une garnison kurdéenne probablement dès la fin de la guerre avec Ešnunna. Pour la signification de la présence d'un *haṣṣânnum* dans une ville étrangère, voir Marti 2010.

depuis Mari au nouveau roi et à Qarnî-Lîm[1108]. Le 15/vii, les deux hommes reçurent à nouveau des présents ainsi que Yanûh-Samar[1109], un personnage ambitieux et pragmatique qui avait su se faire une place dans la haute administration de Šubat-Enlil[1110]. C'était un ancien serviteur de Samsî-Addu qui avait servi Zuzu et était parvenu à se maintenir après sa mort. Ces remises de présents eurent lieu, d'après les textes, à l'occasion du *kidûtum* du nouveau roi, un rituel de protection sacrée qu'il faut probablement mettre en rapport avec son couronnement récent[1111]. Cette cérémonie fut suivie par la conclusion d'une alliance formelle entre les deux rois et un troisième homme dont le nom ne nous est malheureusement pas parvenu[1112]. À partir de ces événements et pendant plusieurs années, Šubat-Enlil et Andarig partagèrent le même sort, Haya-abum n'agissant que comme souverain fantoche sous l'étroite dépendance de son suzerain Qarnî-Lîm. Les fouilles archéologiques de Tell Leilan révélèrent en 1991 un important lot d'archives administratives daté entre les éponymies Aššur-taklâku (= REL 206) à Ahu-waqar (= REL 208), correspondant aux années ZL 8 à ZL 10, et qui furent scellées par un certain Šamaš-dajjân, « serviteur de Qarnî-Lîm »[1113]. Ces découvertes démontrent que le roi d'Andarig disposait d'un palais, avec sa propre administration, à l'intérieur même des murs de Šubat-Enlil[1114].

Il ne fait nul doute que le roi de Kurdâ suivit attentivement le déroulement des événements. La mise sous scellée de la maison de Zuzu à Kurdâ, évoquée dans la seconde partie de la lettre d'Ibal-El A.350+ (= *LAPO* 16 333), fut probablement ordonnée en réaction à l'entrée de Qarnî-Lîm à Šubat-Enlil. Nous pouvons imaginer le ressenti du roi et du Numhâ devant l'évolution de la situation. Si la paix entre Qarnî-Lîm et Zimrî-Lîm avait été très mal acceptée à Kurdâ, le choc fut encore plus rude devant l'inaction de Zimrî-Lîm lorsque le roi d'Andarig étendit son influence à Šubat-Enlil. Cet événement devait rappeler aux Numhéens l'appui qu'avait fourni le roi d'Andarig lors de l'entrée des Ešnunnéens dans cette même ville à peine un an plus tôt. Pis encore, Zimrî-Lîm n'avait pas seulement laissé faire, il avait également reconnu cette tutelle en envoyant les cadeaux d'usage[1115]. Tout laisse croire que le roi de Mari, occupé alors à résoudre la paix avec Ešnunna, comptait faire de Qarnî-Lîm son principal allié dans la partie orientale du Triangle du Habur. Ce fut en tout cas ce qui dut être compris à la cour kurdéenne, qui jalousa d'autant plus sa voisine qu'elle

1108 - M.15111 (= *ARMT* XXX, p. 291) et *ARMT* XXXI 73.
1109 - M.12102 (= *ARMT* XXV 625 ; *ARMT* XXX, p. 293 ; *ARMT* XXXI 76).
1110 - À propos de cet homme, voir dernièrement Guichard et Ziegler 2004.
1111 - Pour le sens de ce terme, voir Guichard 2005, p. 400, note, et Guichard 2008, p. 56, n. 110.
1112 - Le texte du traité L.T.-1 a été retrouvé à Tell Leilan en 1987 et il est édité dans Eidem 2011.
1113 - Ce corpus a été partiellement édité dans Van De Mieroop 1994, voir également Akkermans et Weiss 1991. Nous abordons à nouveaux les implications politiques de cette documentation dans le chapitre 6.
1114 - Concernant la découverte et la fouille de ce palais voir en dernier lieu Ogushi 2006. Les documents épistolaires attestent également d'étroits contacts entre Andarig et Šubat-Enlil, voir par exemple *ARM* XIV 109 (= *LAPO* 16 353).
1115 - Cf. ci-dessus, n. 1088 à 1090.

avait été elle-même le principal soutien de Mari pendant la guerre et qu'elle en était sorti sans gain notable.

6.1.1.1.2. L'affaire des *hâpirû* kurdéens à Mari et la rupture des relations entre les deux royaumes

Bunû-Eštar ne déclara pas officiellement la guerre à Andarig ou à Mari, mais la situation dans la région, et les relations entre ces différentes entités politiques, prirent un tournant critique à partir du mois vii de l'année ZL 5. Une affaire d'une grande gravité est relatée par une missive directement envoyée par Bunû-Eštar à Zimrî-Lîm. Dans cette lettre, le roi de Kurdâ réclamait deux de ses sujets dont Šarrum-andullî, son secrétaire particulier, qui se seraient, selon lui, réfugiés à Mari[1116]. Le document n'est pas daté, mais il pourrait être mis en relation avec un texte administratif mentionnant le don d'habits à des hommes venant de Kurdâ et ayant le statut de « *hâpirum* », c'est-à-dire de réfugiés politiques[1117], le 13/vii/ZL 5[1118]. Les noms de cinq hommes nous sont donnés[1119], mais il n'est pas fait mention de leur fonction. L'un d'eux, Lawila-Addu, peut être rapproché du diplomate kurdéen mentionné dans un autre texte administratif[1120]. L'affaire se complexifie toutefois lorsque l'on s'intéresse aux autres personnes mentionnées. Šamaš-rabi, Pirdup-šarri et Pirhen-atal apparaissent à nouveau dans un texte administratif daté du 23/x/ZL 5, aux côtés de quatre autres noms[1121]. Ils sont cette fois catégorisés comme réfugiés politiques turukkéens (l. 8 : [7 l]ú* *tu-ru-uk-ku-ú*^{ki} *ha-pí-ru*). Les dates des deux lettres et le statut de ces hommes rendent l'homonymie peu probable. Faut-il alors comprendre que ces hommes étaient au service du roi de Kurdâ, le cas de Lawila-Addu y invitant, ou qu'ils furent simplement de passage dans celle-ci lors de leur fuite vers Mari ?

Il est en ce sens difficile de juger de l'importance de ces transfuges, il est en tout cas notable qu'ils concernèrent certaines des personnalités les plus importantes de l'administration kurdéenne. Il est envisageable toutefois que leur fuite ait un lien avec la dégradation de la situation dans la région, et notamment avec la remise en cause par Bunû-Eštar des relations avec Mari. Le souvenir du sort peu enviable de Simah-ilânê, lors d'événements plus ou moins analogues, pourrait avoir poussé certaines personnes, bien placées dans l'administration kurdéenne, à se détacher des décisions du roi

1116 - *ARMT* XXVIII 163.
1117 - Pour le sens de ce terme, il faut se reporter à Durand 2005a.
1118 - *ARMT* XXII 151 (= *ARMT* XXX, p. 292-293).
1119 - Il s'agit de Pirhen-atal, Lawila-Addu, Pirdup-šarri, Mut-Samsî et Šamaš-rabi.
1120 - *ARM* VII 208, daté du 14/x/(ZL). Notons que l'autre homme, Milki-Addu, apparaît dans un autre document également dans un contexte diplomatique (*ARM* VII 207).
1121 - *ARMT* XXII 153+170 (= *ARMT* XXX, p. 301-302). Les autres noms sont (3) [x-x-x]-AN, (4) ˹*na**˺-˹*ki**˺-*me**-*en** (5) *i-ba-al*-[*sa*]-˹*am**˺-˹*si**˺ (6) *a-ri-ip-pí-za*^{o}-*i-iš*. Pour le rapprochement de ces deux textes et leur interprétation, voir Vollemaere 2014a.

de Kurdâ. Il semble donc bien exister dans ce royaume un parti favorable à l'entente avec Zimrî-Lîm, sans aller jusqu'à dire que ce parti soutiendrait inconditionnellement l'allégeance envers Mari et son roi. Dans *ARMT* XXVIII 163, les propos du roi de Kurdâ sonnent comme un ultimatum : « Et à présent, si tu traites correctement avec moi, renvoie-moi ces jeunes gens »[1122]. Le roi de Kurdâ exprime désormais clairement des doutes quant au positionnement de Mari par rapport à son royaume. Notons également l'adresse de la lettre : Bunû-Eštar ne s'y définit même plus comme le « frère » de Zimrî-Lîm. Cela indique très certainement la rupture des relations entre les deux royaumes.

6.1.1.2. Les combats dans le bassin du Habur

Vers le mois viii/ZL 5, les relations méfiantes se transformèrent effectivement en accrochages et embuscades. Le roi de Luhayâ, précédemment vassal de Bunû-Eštar, fit ainsi capturer la garnison kurdéenne et son gouverneur, puis prêta allégeance au roi de Šubat-Enlil[1123]. En d'autres termes, cette ville rejetait l'influence kurdéenne pour celle d'Andarig.

Mais l'anecdote la mieux connue et la plus révélatrice de cette situation est la bataille qui se déroula autour des villes de Hazzikkânum et de Pardu. Elle nous est transmise par le récit de deux témoins de ces combats, Huzîrî[1124], directement impliqué dans le conflit, et Yanûh-Samar[1125], un ancien serviteur de Samsî-Addu résidant désormais à Šubat-Enlil (cf. ci-dessus). Si cette affaire n'illustre qu'un engagement limité des rois de Kurdâ et d'Andarig, il illustre bien les deux tendances qui divisaient alors la Haute-Mésopotamie : la défense ou le rejet de la nouvelle politique mariote.

6.1.1.2.1. La bataille de Pardu

Dans un premier camp, le roi de Kahat, Kabiya, regroupait sous sa protection un certain nombre de petits souverains ou de princes sans royaumes du bassin du Habur[1126], parmi lesquelles nous trouvons notamment Asqur-Addu, prétendant au trône de Nahur[1127], et Akîn-Amar, prétendant

1122 - *ARMT* XXVIII 163 : (12) *i-na-an-na šum-ma i-na ki-na-tim* (13) *i-ša-ri-iš it-ti-ia* (14) *ta-ta-wu* lú-tur-meš *š*[*u-nu-ti*] (15) *a-na ṣe-ri-ia te-*[*er-ra-a*].

1123 - *ARMT* XXVI/2 353. Texte non daté, la proposition de situer cette lettre vers le mois viii de ZL 5 est contextuelle.

1124 - A.47 (= *FM* II 127).

1125 - *ARMT* XXVI/2 357, rééditée dans Guichard 1994, p. 263-264.

1126 - Noter que la situation politique à Kahat, telle que décrite dans Guichard 1994, p. 258 et ss., doit désormais être abandonnée. Il a d'abord été cru qu'Akîn-Amar fut un temps roi de Kahat à la place de Kabiya. Il faut désormais préférer l'interprétation proposée dans Guichard et Sévalié 2003.

1127 - À son propos, voir en dernier lieu Guichard 2003c, p. 210 et Guichard 2011, p. 38, n. 43. Cet Asqur-Addu serait à distinguer du futur roi de Karanâ.

au trône de Hazzikkânum. Il semble alors en bonne entente avec Bunû-Eštar de Kurdâ et le roi de Tillâ, Samsî-Êrah. Opposés à eux, nous trouvons Huzîrî, ayant également des prétentions sur Hazzikkânum et qui joint à sa cause les rois d'Ilân-ṣurâ et d'Andarig. C'est ce camp que Mari soutint en y envoyant comme représentant de ses intérêts un officier appelé Išhî-Addu[1128]. Ce qui n'était au départ qu'un conflit de légitimité entre Huzîrî et Akîn-Amar devint donc rapidement un combat entre les deux grands partis de la région, ceux qui soutenaient Mari d'une part, notamment les rois d'Andarig et d'Ilân-ṣurâ et, d'autre part, ceux qui s'opposaient à sa politique dans la région avec les rois de Kurdâ et de Kahat à leur tête.

Cette campagne commença par l'appel à l'aide de Huzîrî à Zimrî-Lîm[1129]. Hazzikkânum, la ville qu'il revendiquait, était alors sous le contrôle d'Akîn-Amar. Au début des hostilités, le nouveau roi de Hazzikkânum se trouvait aux côtés de son protecteur, Kabiya de Kahat. Il avait alors confié la gestion de sa ville à l'un de ses serviteurs nommé Kâpidum. Alors que ce dernier prévoyait de se rendre à Kahat pour retrouver son roi, on craignit une attaque surprise sur la ville. Kabiya fit alors appel à Bunû-Eštar pour que celui-ci envoie une troupe pour l'occuper durant le séjour de Kâpidum. Celui-ci ne fut probablement pas difficile à convaincre car, depuis cette ville, il pouvait ensuite espérer mener des razzias dans l'ensemble du bassin du Habur. Mais lors de l'une de ces opérations de pillage, cette troupe se retrouva encerclée à Mariyatum par un contingent commandé par Išhî-Addu. Celui-ci fut bientôt rejoins par Huzîrî lui-même, à qui avait été confiée une troupe composée d'hommes de Hazzikkânum et de soldats d'Andarig. Ce fut finalement l'action combinée de soldats de Kahat et de Tillâ qui permit aux hommes de Bunû-Eštar de s'en sortir. Mais, lorsque les secours prirent le chemin du retour vers Kahat, ils furent pris en embuscade près d'une localité appelée Pardu et mis en déroute.

Si la situation paraît particulièrement complexe, il nous semble que l'engagement ne fut pas décisif. Ainsi, les effectifs mentionnés ne sont pas si importants au regard du nombre de royaumes impliqués[1130]. De même, si ce conflit eut une certaine portée dans la région de Kahat et d'Ilân-ṣurâ[1131], la participation des rois du Sindjar demeura limitée. Qarnî-Lîm se contenta ainsi de

1128 - Celui-ci est à distinguer du devin homonyme. Jean-Marie Durand le définit comme un chef de guerre au service du roi de Mari qui s'illustra dans plusieurs royaumes de Haute-Mésopotamie au milieu du règne de Zimrî-Lîm (Durand 1988a, p. 245-246).

1129 - Le texte *FM* II 122 relate le rapprochement de Huzîrî et d'Ilân-ṣurâ sous la houlette de Qarnî-Lîm. Le fait que Huzîrî ait rejoins par ce biais l'allégeance de Mari a peut-être provoqué ce conflit, bien que rien ne le confirme pour l'instant.

1130 - Dans *FM* II 127, Huzîrî racontait que les 400 hommes qu'il commandait firent face à 1500 soldats ennemis lors du siège de la ville de Mariyatum. Guichard 1994, p. 263-264, a toutefois noté que les auteurs pouvaient jouer avec les chiffres pour surestimer ou sous-estimer les troupes engagées. Ainsi, dans la lettre de Yanûh-Samar, ce n'est plus qu'un contingent de 500 hommes que Huzîrî commande auquel on peut ajouter les 100 soldats sous le commandement de Išhî-Addu. Nous noterons donc qu'au plus fort de cette campagne, ce furent environ 2 000 hommes qui se firent face sans toutefois jamais se combattre en rase campagne.

1131 - Pour les suites à donner à ces premiers combats, voir Guichard et Sévalié 2003.

fournir des troupes à Huzîrî, mais n'engagea pas en grand nombre son armée contre Kurdâ. Bunû-Eštar n'y envoya pour sa part qu'une centaine d'hommes, et ceux-ci se replièrent immédiatement après avoir été évacués de Mariyatum[1132]. Ce que cette histoire démontre toutefois, c'est que Bunû-Eštar n'hésitait plus à défier le roi de Mari en menant des pillages contre ses alliés et vassaux et en soutenant des causes qui mettaient à mal la stabilité de la région.

6.1.1.2.2. Les pillages des Kurdéens dans le bassin du Habur

Mais le roi de Kurdâ ne se limita pas uniquement à des actions contre la zone d'influence d'Ilân-ṣurâ. Une autre lettre de Yanûh-Samar se fait ainsi l'écho de plaintes du pays d'Apum, confronté à la menace que représentaient les Bédouins du Numhâ présents dans leur pays[1133]. Ces derniers réclamaient le retrait des troupes mariotes de la région de Šubat-Enlil, afin qu'eux même puissent rejoindre le Sud-Sindjar. De son côté, l'émissaire mariote craignait que la présence de ces hommes ne nuisit à une éventuelle opération contre Kurdâ. La zone d'influence de Qarnî-Lîm fut donc également prise pour cible. Ainsi, ce furent les deux principaux alliés de Zimrî-Lîm au nord du Sindjar qui virent leur prépondérance contestée par le roi de Kurdâ et ses alliés.

Pourtant, dans un premier temps, Kurdâ et Andarig n'entrèrent pas ouvertement en guerre, Bunû-Eštar se contenta de provoquer Qarnî-Lîm et Zimrî-Lîm en attaquant leurs alliés, les rois de Šubat-Enlil et d'Ilân-ṣurâ. Le conflit entre ces royaumes prit la forme d'affrontements locaux, d'embuscades et de razzias, en somme l'engagement militaire resta limité, mais il est évident que le problème de fond était la nature même des relations politiques entre Kurdâ, Mari et Andarig. À nouveau ce fut un climat de guerre qui régna en Haute-Mésopotamie, mais une guerre que personne n'avait véritablement envie de déclarer.

6.1.1.2.3. Kurdâ et Andarig entrent en conflit ouvert

À la toute fin de l'année ZL 5 pourtant, un rapport de Yassi-Dagan indiqua à Zimrî-Lîm que la situation s'aggravait et que le conflit n'était plus uniquement circonscrit au Triangle du Habur, mais qu'il s'étendait désormais au Sud-Sindjar[1134]. Un accrochage eut lieu lorsque Qarnî-Lîm tenta de rejoindre Šubat-Enlil depuis Andarig. Bunû-Eštar, en apprenant cette nouvelle, envoya l'un de ses

1132 - Nous plaçons ainsi la lettre *ARMT* XXVII 135 (reprise dans Guichard 1994, p. 265, et mise en contexte dans Guichard et Sévalié 2003), peu après la bataille évoquée dans *FM* II 127 et *ARMT* XXVI/2 357.
1133 - *ARMT* XXVI/2 358.
1134 - *ARM* II 130 (= *LAPO* 16 336).

généraux, Saggar-abum, à Kasapâ certainement pour empêcher les troupes adverses de traverser le massif par le défilé qui existe au nord de cette ville. Pendant ce temps, le reste de l'armée, menée par Ṣillilum, devait poursuivre l'ennemi. La situation était alors critique : cette même lettre nous apprend que le roi de Kurdâ exigea de ses alliés en Ida-Maraṣ qu'ils mettent aux fers les Yamutbaléens présents sur leur territoire, et qu'il n'hésita pas non plus à s'opposer aux mouvements des émissaires mariotes qui accompagnaient le roi d'Andarig. Il ne s'agissait plus dès lors d'un conflit larvé, le but du roi de Kurdâ semble bien être de couper en deux la zone d'influence de Qarnî-Lîm, et il engagea pour cela tous les effectifs qu'il avait à sa disposition.

L'urgence de cette crise, pour Mari, est à nouveau soulignée lorsque Yassi-Dagan conseilla à Zimrî-Lîm de faire mouvement vers la région dès le printemps. Malgré une condition physique peu enviable, joliment transcrit dans le texte par l'expression « cet individu est comme un char rompu »[1135], Bunû-Eštar était dorénavant considéré comme la principale menace pour les intérêts mariotes dans la région :

> « Pourtant, il a dérobé la toute puissance, il en a plein les mains. Il a, à force d'amabilités, tourné de son côté tous les rois de l'Ida-Maraṣ et ils lui emboîtent le pas. »[1136]

Depuis quelques mois, celui-ci était en effet parvenu à rallier à lui un grand nombre de principautés mineures qui s'étaient également senties lésées par le nouvel équilibre des pouvoirs imposé par Zimrî-Lîm[1137]. Jean-Marie Durand a déduit, de la mention qui est faite du recensement des Bords-de-l'Euphrate, que ces événements pouvaient être datés de la fin de l'année ZL 5[1138].

Dans un premier temps, entre les mois x et xii/ZL 5, Zimrî-Lîm chercha à apaiser les tensions en envoyant plusieurs missions diplomatiques dans le Sud-Sindjar.

Le 25/x, Hali-Hadun et Yašûb-Dagan se rendirent d'abord à Kurdâ, puis Hali-Hadun rejoignit Itûr-Asdû à Andarig où ils reçurent des présents qu'ils transmirent au coffre du roi[1139]. Il est difficile de dire si ces entrevues débouchèrent sur un accord car deux mois plus tard, le 22/xii/ZL 5, un autre

1135 - *ARM* II 130 (= *LAPO* 16 336) : (4) lú *šu-ú ki-ma sà-pa-ri-im šu-ub-bu-ur-tim*. Cette transcription différente de l'édition originale est commentée par Jean-Marie Durand dans *M.A.R.I.* 5, p. 671.

1136 - *ARM* II 130 (= *LAPO* 16 336) : (6) *ù ra-bu-tam iš-ta-na-ar-ri-iq qa-as-sú ú-ma-aṣ-ṣí-ma* (7) lugal-meš *ša ma-a-at i-da-ma-ra-aṣ ka-la-šu-nu* (8) *a-na i-di-šu ù-ṭì-ib-ma wa-ar-*[*k*]*i-šu i-il-la-ku*.

1137 - Un écho à ce ralliement pourrait être trouvé dans la lettre inédite A.2585 (cf. Annexe 3), dans laquelle un homme qui pourrait être le roi de Kurdâ est accusé d'avoir tourné le pays de Qâ et Isqâ contre Zimrî-Lîm.

1138 - Durand 1997, p. 525, n° 336 (= *ARM* II 130), note.

1139 - M.12216 (= *ARMT* XXV 99 ; *ARMT* XXXI 88). Noter également la remise d'une étoffe à un homme de Karanâ, nommé Bahlî-ṣidqî, présent à Mari le 23/x/ZL 5 (*ARMT* XXII 153+170 ; repris dans *ARMT* XXX, p. 301), il pourrait s'agir de connaître le point de vue de Hadnû-rabi sur ce conflit, sinon de lui demander d'inciter les deux autres rois à se réconcilier.

diplomate mariote, Yasîm-Hammû, revenait de Kurdâ avec des cadeaux[1140]. Au regard des événements qui suivirent, il est vraisemblable que cette tentative de conciliation échoua sinon il faut considérer que celle-ci fut rapidement transgressée.

6.1.2. La disparition de Bunû-Eštar et l'accession au trône de Hammu-rabi de Kurdâ

Le début de l'année ZL 6 est, concernant les relations entre Kurdâ et Mari, encore difficile à cerner. Les conditions dans lesquelles Bunû-Eštar disparut de la scène politique et, parallèlement, celles de l'accession de Hammu-rabi au trône de Kurdâ ne sont jamais directement évoquées ni par des textes contemporains ni par des allusions postérieures. Plusieurs éléments permettent toutefois de faire de cette première moitié de l'année une période troublée, marquée par trois événements clés. En premier lieu il est possible, bien que cela soit encore hypothétique, que les premiers mois de cette année virent une seconde montée des troupes ešnunnéennes dans la région à l'instigation de Bunû-Eštar. Il est vraisemblable, en second lieu, qu'en réaction à l'ampleur que prenait la situation Zimrî-Lîm se résolut à suivre les conseils que lui avait donnés quelques temps plus tôt Yassi-Dagan :

> « Il faut que mon seigneur donne des ordres exprès, qu'il prenne les troupes à sa disposition et qu'il fasse ce qu'il faut pour faire revenir de son côté, au moment du printemps, le pays de l'Ida-Maraṣ tout entier. »[1141]

Enfin, certains synchronismes nous permettent d'émettre l'idée que ce fut cette campagne qui mena à la disparition de Bunû-Eštar et à l'intronisation de Hammu-rabi.

6.1.2.1. La seconde montée d'Ešnunna

David Sévalié a rattaché au contexte du début de l'année ZL 6 plusieurs documents, que l'on pensait à l'origine dater de l'époque de l'invasion ešnunnéenne de ZL 3-ZL 5, mais qui pourraient se rattacher également à une seconde montée des troupes d'Ešnunna, à l'appel du roi de Kurdâ[1142].

Une lettre de Zimrî-Addu, *ARMT* XXVII 135, évoquait en effet l'alliance de Bunû-Eštar, de

1140 - M.11569 (= *ARMT* XXX, p. 307). Il s'agit d'étoffes.

1141 - *ARM* II 130 (= *LAPO* 16 336) : (34) [*be*]-*lí dan-na-tim li-iš-ku-un* (35) [*ṣ*]*a-ba-am i-na qa-ti-šu* (36) *be-lí li-iṣ-ba-at-ma* (37) *ša i-na u*$_4$*-um di-ši-im* (38) *ma-a-at i-da-ma-ra-aṣ ka-la-š*[*a*] (39) *a-na i-di-šu tu-úr-ri-im* (40) *be-lí li-p*[*u*]-*uš*.

1142 - Sévalié 2006a.

Kabiya de Kahat et du roi d'Eluhut avec un « Akkadien »[1143], mais l'auteur ne pouvait déterminer si derrière ce dernier terme il fallait comprendre le roi d'Ešnunna ou celui de Babylone. Il faut vraisemblablement y retrouver le premier si on considère que de cette période date bien l'entrée d'un contingent ešnunnéen dans la région d'Andarig.

Ibâl-pî-El, le *merhûm* des Bédouins du Sindjar fut le premier à en rapporter la nouvelle. Il écrivit un rapport, en double, qu'il envoya à Zimrî-Lîm et à Sammêtar[1144]. D'après sa correspondance, Ibâl-pî-El se trouvait alors dans la région de Hamadânum, ville que nous avons située entre Andarig et Karanâ, où il annonçait faire face à l'ennemi. Cette lettre d'Ibâl-pî-El, doit certainement être mise en lien avec une autre, écrite par Kibsi-Addu, dans laquelle ce dernier rappelait la présence d'Ibâl-pî-El à Hamadânum alors que lui-même se trouvait à Hubšâlum, aux côtés de Qarnî-Lîm[1145]. Nous y apprenons que « l'homme d'Ešnunna », avait pris position à Nagibum, située très près d'Andarig et d'Allahad, et que ses troupes pillaient les terres alentours. La réaction à cette seconde montée du roi d'Ešnunna fut le ralliement d'un grand nombre de rois de l'Ida-Maraṣ derrière le roi d'Andarig. Ibâl-pî-El en rapporta la liste[1146], nous y retrouvons la plupart des rois de la région à l'exception de Bunû-Eštar et de ses alliés, les rois de Kahat et de Tillâ, ce qui semble conforter cette datation. L'ensemble de ces troupes se regroupa ensuite à Harbê-du-Yamutbal, avec les Bédouins menés par Ibâl-pî-El. C'est vraisemblablement à ce moment, que le *merhûm* envoya une lettre à Zakira-Hammû, le gouverneur de Qaṭṭunân[1147]. Cette lettre ne nous en apprend pas beaucoup plus, mais nous noterons qu'en lieu et place de Nagibum, il signalait cette fois que les Ešnunnéens étaient proches d'Allahad.

Dater précisément ces lettres n'est pas aisé, mais la mention du battage du grain, dans la lettre *ARMT* XXVI/2 508, renvoie manifestement à la période de la moisson soit vers le mois ii ou iii/ZL 6[1148]. Qarnî-Lîm et ses alliés n'attendaient alors qu'une chose, que Zimrî-Lîm quitte Mari pour venir les soutenir, ce qu'il fit vraisemblablement au même moment[1149].

1143 - Pour l'identité de cet « Akkadien », voir récemment Ziegler 2014, p. 180-181.
1144 - A.1610+ (= *LAPO* 17 604) et A.1212 (= *LAPO* 17 605).
1145 - *ARMT* XXVI/2 508.
1146 - Il s'agit de Haya-sûmû (Ilân-ṣurâ), Sammêtar (Ašnakkum), Šubram (Susâ), Ibâl-Addu (Ašlakkâ), Tamarzi (Tarmanni), Hammî-kûn (Šuduhum), Yamût-Lîm (capitale inconnue), Lîmî-Addu (Anamaššum), Yumraṣ-El (Qâ et Isqâ) et Zakura-abum (Zalluhan).
1147 - *ARMT* XXVII 64. À propos des problèmes liés à la datation de cette lettre, voir Lion 2001, p. 167. Avec deux interventions d'Ešnunna, en ZL 4 puis en ZL 5, il n'y a plus de raison de considérer que Zakira-Hammû et Ilušu-naṣir exercèrent en même temps comme gouverneurs de Qaṭṭunân.
1148 - Sévalié 2006a, p. 95.
1149 - A.1610+ (= *LAPO* 17 604) et A.1212 (= *LAPO* 17 605).

6.1.2.2. L'expédition de Mari contre Kurdâ et la disparition de Bunû-Eštar

Jean-Marie Durand a, dans un premier temps, considéré que Bunû-Eštar, vieillissant et malade, disparut de mort naturelle au cours de l'hiver, soit à la fin de l'année ZL 5 sinon au début de l'année ZL 6[1150].

Récemment, avec l'édition du texte économique M.10706, attestant de la présence du roi de Mari à Andarig, le 7/iii/ZL 6, il proposait un scénario très différent[1151]. Il rejoignait en ce sens l'avis de David Sévalié et interprétait ce voyage comme la réponse de Zimrî-Lîm aux suggestions de Yassi-Dagan, à la fin de l'année ZL 5, de venir au secours de Qarnî-Lîm, alors en prise avec Bunû-Eštar. L'urgence de cette expédition ne fut que renforcée lorsque les autorités mariotes apprirent que leurs ennemis, Bunû-Eštar et Kabiya, avaient conclu un accord avec le roi d'Ešnunna.

De cette expédition, nous n'avons que quelques échos par le biais des textes administratifs enregistrant les dons et sorties du coffre du roi. Le texte administratif M.11363, daté du 3/ii-bis/ZL 6, évoque ainsi la préparation de l'expédition[1152]. Cela correspond certainement au moment où les Ešnunnéens et Qarnî-Lîm se faisaient face dans la région d'Andarig. Le roi semble avoir participé personnellement à l'expédition, en témoigne l'enregistrement le 7/iii/ZL 6 d'une livraison de pièces d'habillement et d'arcs, à Andarig, « chez le roi »[1153]. Toutefois, il ne resta que peu de temps dans la région, et il dut rapidement retourner à Mari pour procéder aux rites funéraires pour sa mère[1154].

Les enregistrements au coffre du roi continuèrent pendant le mois suivant et jusqu'à la fin du mois iv, l'opération militaire se poursuivit donc, même après le départ du roi de Mari. Le 23/iii/ZL 6, Qarnî-Lîm remit des métaux précieux, pour la confection d'un vase et de cornes à boire, au coffre du roi à Harbê[1155], où s'étaient regroupés, nous l'avons évoqué, le roi d'Andarig, Ibâl-pî-El, le *merhûm*, et leurs alliés de l'Ida-Maraṣ alors que les troupes d'Ešnunna pillaient le Yamutbal.

Un mois plus tard, de nombreux enregistrements d'entrées et de sorties furent mis par écrit dans la ville d'Andarig. Le 17/iv/ZL 6, une paire de chaussures fut remise à Dâriš-lîbûr, un fonctionnaire mariote, dans la ville de Raṣûm-du-Yamutbal, à l'extrémité sud-ouest du Sindjar[1156]. Le 20/iv/ZL 6, des habits et un arc furent transmis à ce même homme, à Andarig,

1150 - Date proposée dans Durand 1997, p. 525, n° 336 (= *ARM* II 130), note.
1151 - Il fait cette suggestion en marge de l'édition du texte économique M.10706, en *ARMT* XXX, p. 322. C'est également la version enregistrée sur ARCHIBAB.
1152 - M.11363 (= *ARMT* XXXI 96) : (8) *ša* egir lugal *ša a-na* kaskal-a.
1153 - M.10706 (= *ARMT* XXX, p. 322) : TL. 10 : *a-na ṣe-er* lugal.
1154 - Charpin et Ziegler 2003, p. 208, n. 344. Le texte administratif *ARM* XI 185 enregistre un « repas du roi », le 23/iii/ZL 6.
1155 - M.11769 (= *ARMT* XXV 102 ; *ARMT* XXXI 100).
1156 - *ARMT* XXIII 569 (= *ARMT* XXX, p. 324 ; duplicata de *ARMT* XXIII 570)

vraisemblablement pour être offerts à Qarnî-Lîm[1157]. Quatre jours pour tard, les services administratifs mariotes enregistraient à nouveau l'envoi de plusieurs arcs à Andarig, mais cette fois nous trouvons aux côtés de Qarnî-Lîm, Haya-sûmû, le roi d'Ilân-ṣurâ, Šubram, le roi de Susâ, et Yasîm-Dagan, le général mariote[1158]. Le 25/iv/ZL 6, des arcs et des vêtements furent à nouveau livrés par Hali-Hadun, Ka'ala-El (= Ka'alalum) et Enlil-Ipuš, trois responsables bédouins probablement à la tête de troupes militaires, à Yabni-Dagan, à Andarig[1159] . Enfin, le 28/iv/ZL 6, Qarnî-Lîm remit des bijoux au coffre du roi[1160]. La plupart des alliés de Mari se retrouvèrent ainsi dans la région pour faire front face à Ešnunna. Il faut également noter la présence de Yasîm-Dagan, l'un des principaux officiers de l'armée mariote.

David Sévalié a alors interprété les nombreuses entrées et sorties de la fin du mois iv/ZL 6 comme la célébration de la victoire récente contre Kurdâ[1161]. Si combats il y eut, il faudrait alors les situer au début du mois iv/ZL 6, mais nous n'en avons toutefois aucune connaissance par une correspondance contemporaine de ces événements militaires. Il est possible en ce sens que le roi de Mari soit revenu dans la région prendre la tête de ses troupes dans le courant du mois iv. Cela expliquerait qu'il n'y ait pas de compte-rendu des opérations mais également la présence du sceau de Zimrî-Lîm sur le document *ARMT* XXIII 572[1162].

Pour la même raison, nous ne pouvons que difficilement estimer l'engagement d'Ešnunna dans ce conflit. Nous ne pouvons non plus être assuré des conditions de la disparition de Bunû-Eštar. Pourtant, le fait que nous trouvions un autre homme sur le trône de Kurdâ dans les mois qui suivirent invite à considérer qu'il disparut au cours de ces combats et au plus tard au mois v/ZL 6.

6.1.2.3. La montée sur le trône de Hammu-rabi

Dans la lettre *FM* III 131, Zimrî-Addu présentait à Zimrî-Lîm un *mâdarum*, c'est-à-dire un prince de lignée royale, qui pouvait prétendre au trône de Kurdâ[1163]. Il s'agit d'un certain Hammu-rabi, dont la généalogie est détaillée dans la lettre : il est le fils de Dâirum, et le petit-fils

1157 - *ARMT* XXIII 571 (= *ARMT* XXX, p. 325).
1158 - *ARMT* XXIII 572 (= *ARMT* XXXII, p. 301). Noter que le document est scellé par le sceau de Zimrî-Lîm, faut-il alors en conclure qu'il était lui-même revenu à Andarig? On ne peut en être certain, voir en ce sens, Charpin et Ziegler 2003, p. 207-208, n. 343.
1159 - M.12180 (= *ARMT* XXX, p. 325).
1160 - *ARMT* XXIV 267.
1161 - Sévalié 2006a, p. 97.
1162 - Cf. ci-dessus, n. 1157.
1163 - *FM* III 131. Pour le statut de Zimrî-Addu, il faut lire dernièrement Lion 2001, p. 167-170. Concernant le lieu de rédaction, Brigitte Lion indiquait : « le lieu d'expédition n'est pas précisé mais pourrait être Qaṭṭunân ». Le connaître aurait été décisif pour permettre une datation du texte.

d'Aštamar-Addu[1164]. Cette lettre est malheureusement très lacunaire, et en premier lieu elle ne contient aucune indication chronologique.

La première attestation certaine de cet homme en tant que roi provient d'un document daté de la fin de l'année ZL 7[1165]. Cela laisse cependant deux ans de l'histoire kurdéenne sans documentation, Bunû-Eštar n'apparaissant plus dans notre documentation après l'année ZL 5. Plus récemment, Dominique Charpin a préféré considérer que Hammu-rabi monta sur le trône dès le début de l'année ZL 6[1166]. Il s'appuyait en cela sur les références faites au voyage qu'entreprit le roi de Mari au mois iii/ZL 6 pour réconcilier les rois du Sindjar. En suivant la proposition de Jean-Marie Durand et de David Sévalié de voir en ce voyage une expédition militaire contre Bunû-Eštar, nous sommes forcés d'abandonner cette interprétation et de repousser de quelques mois l'apparition du nouveau roi.

Il faudrait alors placer l'intronisation de Hammu-rabi entre le mois iii/ZL 6, date de la campagne de Zimrî-Lîm contre Bunû-Eštar, et le milieu de l'année, marquant les premières attestations du nouveau roi de Kurdâ.

En effet, il est presque assuré désormais que Hammu-rabi était déjà à Kurdâ au milieu de l'année ZL 6. Nous le devons aux informations apportées par le devin Asqûdum, dans *ARMT* XXVI/ 1 40, qui évoquait, en dernière partie de sa lettre, l'imminence de combats entre Hammu-rabi et Qarnî-Lîm. Par la mention qui est faite, dans cette même lettre, des négociations entre Mari et Babylone au sujet de la ville de Hît, nous pouvons raisonnablement la placer peu avant le milieu de l'année ZL 6[1167].

Avec ces indices, nous pourrions éventuellement chercher une trace de la montée sur le trône de Hammu-rabi dans la documentation administrative. Deux textes, qu'il faut certainement dater de l'année ZL 6, bien qu'ils ne portent pas de noms d'année, attestent ainsi de la présence d'un mariote, Yabni-Dagan, à Kurdâ dans le courant du mois v[1168]. Le statut de cet homme est difficile à définir, mais il était déjà présent à Andarig à la fin du mois précédent[1169]. Jean-Marie Durand y voyait un responsable de la gestion des stocks royaux durant les voyages du roi[1170], il a donc envisagé la

1164 - *FM* III 131 : (9) *ù ha-am-mu-ra-bi ma-da-ru* dumu *da*-[...] (10) [*ma*]-*ar ma-r*[*i*] (11) [^{l}*aš*]-⌜*ta*⌝-⌜*mar*⌝-^{d}IM (…). Le nom de son père n'y est donc pas entièrement conservé. Dominique Charpin et Jean-Marie Durand ont toutefois mis en lien cette mention avec la lettre A.1215 (Charpin et Durand 2004, p. 113). À la ligne 46 apparaît ainsi un certain Dâirum (*da-i-ri-im*), présenté comme le père d'un prétendant au trône de Kurdâ. Il avait donc été déduit qu'il fallait également restituer ce nom dans le document *FM* III 131.

1165 - *ARM* XXI 94 (= *FM* XI 36), enregistre l'envoi d'une jarre de vin à Hammu-rabi le 17/xii/ZL 7. Cela avait conduit Jean-Robert Kupper à dater sa montée sur le trône de la fin de l'année ZL 7 (Kupper 1998, p. 19).

1166 - Charpin et Ziegler 2003, p. 207, n. 334.

1167 - Charpin et Ziegler 2003, p. 208, renvoyant à Durand 1988a, p. 151.

1168 - *ARMT* XXII 126 (= *ARMT* XXX, p. 438) et M.6812 (= *ARMT* XXX, p. 438) datés des 12/v/(ZL 6) et 26/v/ (ZL 6).

1169 - M.12180 (= *ARMT* XXX, p. 325), daté du 25/iv/ZL 6.

1170 - Voir en ce sens la note de Jean-Marie Durand en marge de son édition du texte M.6055 réédité en *ARMT* XXX, p. 437-438.

présence du roi de Mari à Kurdâ durant cette période[1171]. Que le roi de Mari ait été présent ou non, la venue de Yabni-Dagan à Kurdâ signifie en tout cas une chose : la fin des opérations militaires dans la région. Ainsi, il paraît probable que l'on se situe après la disparition de Bunû-Eštar, nous pourrions donc mettre en lien ces documents administratifs avec l'arrivée de Hammu-rabi sur le trône de Kurdâ.

Mais la situation délicate que nous avons décrite ci-dessus amène à une autre question plus importante : qui a décidé de placer cet homme sur le trône de Kurdâ ?

Pour cela, il faut se remémorer une lettre bien antérieure à cette période dans laquelle Bunû-Eštar, pour faire pression sur le roi de Mari, lui avait annoncé qu'il protégeait un prétendant au trône de Mari[1172]. Zimrî-Lîm lui répondit sèchement en annonçant qu'il avait lui-aussi à ses côtés un homme pouvant prétendre au trône de Kurdâ :

> « Est-ce une preuve d'amitié que Yamṣi-Malik, mon serviteur, tu le soutiennes pour le protéger comme mon prétendant. Pourtant, moi-même, le fils de Dâirum, [ton serviteur], qui habite à l'heure actuelle chez moi, je ne le soutiens pas contre toi pour être ton prétendant. »[1173]

Si le fils de Dâirum ici évoqué est bien Hammu-rabi, comme nous l'avons soutenu ci-dessus, et pas un autre de ses fils, cela indiquerait que Hammu-rabi se trouvait, durant le règne de Bunû-Eštar, sous la protection du roi de Mari.

Ces propos se marient mal toutefois avec ceux tenus dans la lettre de Zimrî-Addu, *FM* III 131, que nous avons évoquée ci-dessus. Dans cette dernière lettre, on a l'impression qu'il fallut attendre l'arrivée d'un Numhéen, en l'occurrence Yanabbi-El, pour que les autorités mariotes apprennent l'identité de ce prétendant au trône. Notons cependant que la lettre n'est que partiellement conservée, l'affaire exacte que rapportait ce Numhéen ne nous est ainsi pas parvenue, de même que son statut et surtout le contexte d'écriture de cette lettre. Nous ignorons en effet quand celle-ci fut écrite, nous l'avons évoqué, et tant que nous ne connaîtrons pas le lieu de rédaction de *FM* III 131, rien n'interdit de la placer bien avant la montée sur le trône de Hammu-rabi et avant la lettre de Bunû-Eštar. En ce sens, elle aurait pu être écrite juste avant que Hammu-rabi ne trouve refuge à Mari.

1171 - Dans la note en marge de la réédition de M.6812 en *ARMT* XXX, p. 438.

1172 - A.1215 (Charpin et Durand 2004), lire également les commentaires, p. 112-113.

1173 - A.1215 (Charpin et Durand 2004) : (44) *ma-a dam-qa an-ni-it-ta-an ša ia-am-ṣí-ma-lik* ìr-*d*[*i*] (45) [*a-na k*]*a-de-e-em a-na ka-al-ti-ia* (46) [*ta-at-t*]*a-na-aš-še*$_{20}$*-e-am ù a-na-ku* dumu *da-i-ri-im* (47) [ìr-*ad-ka*] *ša i-na-an-na ma-ah-ri-ia* ˹*wa-aš*˺*-bu* (48) [*a-na k*]*a-al-te-ka ú-ul at-ta-na-ši*-[*ku*]*m*.

Cette succession d'événements, depuis la guerre de Bunû-Eštar jusqu'à l'apparition de Hammu-rabi sur le trône, rend donc envisageable l'idée que Hammu-rabi fut placé sur le trône avec l'appui des autorités mariotes, sinon par elles-mêmes, suite à la disparition de Bunû-Eštar dans le courant des mois iv ou v/ZL 6.

À titre de confirmation, il est notable que les relations entre Kurdâ et Mari changèrent radicalement lorsque Hammu-rabi arriva sur le trône. Dans une lettre qu'il écrivit au roi de Mari peu après son intronisation, Hammu-rabi remerciait Zimrî-Lîm pour les présents qu'il lui avait envoyés[1174]. Il reçut, par le biais de Zimrî-Êrah, un trône, une parure, un vêtement ainsi qu'un dernier cadeau dont la nature n'est pas précisée. De tels cadeaux ont sans équivoque une grande portée politique. Pour Dominique Charpin, l'envoi d'un trône peut être interprété comme « un geste coutumier de la part d'un monarque plus puissant souhaitant faire entrer un nouveau membre dans son alliance »[1175]. En somme, celui qui envoyait le trône proposait sa protection à un roi moins puissant mais, en contrepartie, ce dernier déclarait indéniablement son allégeance envers l'expéditeur. Il est vrai que dans les exemples que nous fournit la région du Sindjar, la remise de ces présents est à chaque fois accompagnée de la vassalité de celui qui les accepte[1176]. Notons que, dans la lettre *ARMT* XXVIII 166, lorsque le roi de Kurdâ répondit à Zimrî-Lîm pour le remercier, il se présentait au roi de Mari en tant que « fils ».

Il faut rappeler que nous sommes à une période durant laquelle de nouveaux changements s'opèrent en Haute-Mésopotamie. Le roi de Mari redoublait d'efforts, depuis un an, pour reprendre en main le région, et pour cela il lui fallait y apaiser les tensions. Du point de vue de Mari, la mort de Bunû-Eštar représentait un double intérêt, celui de pouvoir installer un pouvoir conciliant à Kurdâ, mais aussi de profiter des relations normalisées avec elle pour pouvoir reprendre la réorganisation de la région.

1174 - *ARMT* XXVIII 166. Là encore le texte n'est pas daté mais l'importance du geste décrit dans la lettre, signifiant la reconnaissance d'un roi dans la zone d'influence d'un roi plus puissant, oblige à placer cette lettre peu de temps après sa montée sur le trône. Il paraît difficilement concevable que le roi de Mari ait attendu avant de confirmer son influence sur Kurdâ.

1175 - Charpin 1991b, p. 158, suivi par Kupper 1998, p. 236 et Lerouxel 2002, p. 483-484.

1176 - Nous verrons plus loin les cas d'Asqur-Addu vis-à-vis de Babylone, dans le texte inédit A.230 (cf. Annexe 3), et d'Atamrum également vis-à-vis du roi de Babylone dans *ARMT* XXVI/2 372.

6.2. La tentative de réorganisation de la Haute-Mésopotamie par Zimrî-Lîm (ZL 6-ZL 7)

Les tensions qui marquèrent la fin de l'année ZL 5 en Haute-Mésopotamie démontrent que la situation à la sortie de la guerre contre Ešnunna n'avait toujours pas été réglée par le roi de Mari. La réorganisation politique de la région souhaitée par Zimrî-Lîm avait été considérablement freinée par l'opposition de certains rois et en premier lieu de celui de Kurdâ. Bunû-Eštar écarté, le roi de Mari eut le champ libre pour tenter de reprendre en main l'ensemble de la Haute-Djéziré. Cela se fit manifestement en deux étapes, une première durant les premiers mois de l'année ZL 6, puis une seconde, après une nouvelle période de tensions, vers le milieu de celle-ci.

6.2.1. L'échec des premières tentatives de réorganisation de la région du Sindjar

Alors que Bunû-Eštar avait mis en péril la suzeraineté mariote sur la région en grande partie en réaction à l'appui que Zimrî-Lîm fournissait à Qarnî-Lîm, Zimrî-Lîm ne semble pas pour autant avoir remis en cause, et encore moins abandonné, sa stratégie de départ. Au contraire, les premiers mois de l'année ZL 6 virent la confirmation de l'autorité de certains rois favorisés par Zimrî-Lîm. Si le nouveau roi de Kurdâ, Hammu-rabi, accepta dans un premier temps cet état de fait, vraisemblablement parce que cela fut la condition pour qu'il puisse accéder au trône, il semble que rapidement les relations entre les deux royaumes se dégradèrent à nouveau.

6.2.1.1. L'organisation de la région au début de l'année ZL 6

C'est sans aucun doute durant l'année ZL 6 que nous est le plus clairement illustrée l'évolution de la politique mariote à l'égard des royaumes de Haute-Mésopotamie. Ce fut durant cette année que s'acheva la mise en place d'un dispositif visant à surveiller et contrôler les agissements de ses rois.

Cette politique passait, en premier lieu, par le choix d'un certain nombre de rois, fidèles à la cause mariote, qui eurent pour rôle de relayer les décisions de Zimrî-Lîm concernant le bassin du Habur et le Sindjar. Dans la partie centrale de l'Ida-Maraṣ, ce fut Haya-sûmû, le roi d'Ilân-ṣurâ qui fut choisi. Ainsi, au mois ii/ZL 6, les rois de cette région se réunirent à Nahur où ils prêtèrent serment à Zimrî-Lîm, leur « seigneur », et à Haya-sûmû, leur « père »[1177].

1177 - *ARMT* XXVI/2 347, la lettre n'est pas datée mais cette situation est proposée dans Charpin et Ziegler 2003, p. 209, par rapprochement avec le document économique M.11656 (= *ARMT* XXX, p. 320) qui enregistre, le 28/ii/ZL 6, la remise d'un présent par Itûr-Asdû lorsqu'il « est venu de devant les rois ».

De même, l'autorité de Mari dans la partie orientale du Triangle du Habur passait désormais par le biais de Qarnî-Lîm, pour le Sindjar, et de Šarraya de Razamâ-du-Yussan pour le Šubartum, c'est-à-dire pour la partie orientale du bassin du Habur. Le 28/ii/ZL 6, des cadeaux furent remis à Itûr-Asdû, un important fonctionnaire mariote, par Šarraya, Qarnî-Lîm et Awi-kiriš, roi de Hurâṣum[1178]. Ceux-ci semblent s'être retrouvés à Saknâtum, dans le territoire d'Andarig[1179]. Il s'agissait très vraisemblablement de travailler à la réconciliation entre Awi-kiriš et Šarraya sous le patronage du roi d'Andarig[1180]. Rappelons à ce titre qu'Awi-kiriš s'était rallié à Ešnunna deux ans auparavant et que le roi de Razamâ-du-Yussan avait participé à l'opération de représailles contre celui-ci. La ville de Hurâṣum se situait de plus à la limite des zones d'influence de ces deux hommes, Qarnî-Lîm comme Šarraya étaient donc concernés par les affaires politiques de cette ville. La réconciliation de ces trois rois représentait également pour Mari, outre un besoin de stabilité régionale, un enjeu important dont nous pourrions trouver l'écho dans un autre document administratif[1181]. Bien que le roi de Razamâ-du-Yussan n'y soit pas mentionné, la présence du *merhûm* Ibâl-pî-El auprès des rois de Hurâṣum et d'Andarig est évoquée, celle-ci pourrait indiquer que l'intérêt de Mari dans ce rapprochement était surtout la sécurité des itinéraires de transhumance. Ce fut d'ailleurs très probablement pour entériner le découpage de leur zone d'influence respective que, quelques mois plus tard, les rois d'Andarig et de Razamâ conclurent une alliance sous le patronage d'Itûr-Asdû[1182]. Celle-ci nous est rapportée par l'inédit A.4396 :

> « Šarraya m'a écrit ceci : “Qarnî-Lîm m'a écrit en ces termes : 'Envoie-moi tes dieux, afin que je puisse te prêter le serment des dieux et moi je t'enverrai mes dieux pour que tu me prêtes le serment des dieux.'” »[1183]

La campagne contre Bunû-Eštar et l'intronisation d'un pouvoir plus conciliant à Kurdâ, en la personne de Hammu-rabi, furent probablement considérées comme une grande étape dans l'achèvement de cette politique. L'attitude de ce dernier dans les premiers mois de son règne reste toutefois difficile à décrypter.

Ainsi, dans la lettre *ARMT* XXVIII 166 que nous avons évoquée ci-dessus, Hammu-rabi s'excusait de ne pouvoir se rendre à Mari pour rencontrer son « père ». Il hésitait alors entre le

1178 - M.11895 (= *ARMT* XXV 84 ; *ARMT* XXXI 97).
1179 - Inédits A.391 et A.4484 (cf. Annexe 3).
1180 - *ARMT* XXXI 97, note.
1181 - M.6103 (= *ARMT* XXX, p. 526), texte non daté.
1182 - Ces informations sont encore en grande partie inédites, elles sont évoquées dans Charpin et Ziegler 2003, p. 208, n. 345. Nous reviendrons ci-dessous sur l'annexion de Nahur par Mari qui n'eut vraisemblablement lieu qu'au milieu de l'année ZL 6.
1183 - A.4396, l. 5-10 (inédit, cf. Annexe 3).

voyage à Mari et répondre à la proposition que lui avait envoyée le roi des Turukkéens de le retrouver à Ṣarbat. Jack Sasson en concluait : « Hammurabi had opted to please the Turukkûs rather than Mari »[1184]. Il laissait ainsi entendre qu'il fallait voir en ce texte les premiers signes d'une nouvelle résistance de Kurdâ à l'influence mariote. En réalité, aucun texte ne vient confirmer que Hammu-rabi se déplaça effectivement jusque Ṣarbat. Par ailleurs, composer avec le roi des Turukkéens, un roi puissant et surtout très proche du Sindjar, ne signifie pas nécessairement un détachement vis-à-vis de Mari. Jack Sasson avait raison, toutefois, de noter que le premier véritable voyage de Hammu-rabi à Mari n'eut lieu que cinq ans plus tard.

N'oublions pas que Hammu-rabi, lorsqu'il arriva sur le trône, fut confronté rapidement aux mêmes réalités politiques régionales que celles qu'avait affrontées son prédécesseur, et naturellement aux tensions politiques avec Andarig que Bunû-Eštar lui avait laissées en legs.

La situation semble d'ailleurs s'être considérablement aggravée vers le milieu de l'année ZL 6. Les raisons de ce changement ne furent certainement pas différentes de celles qui avaient conduit Bunû-Eštar à s'écarter de l'influence mariote un an plus tôt. Malgré l'arrivée d'un nouveau roi, l'opinion du pays ne devait pas avoir changé depuis l'année précédente. La politique de Zimrî-Lîm, en favorisant l'adversaire régional de Kurdâ, Andarig, sonnait toujours pour eux comme une injustice flagrante. Rappelons que ni ce royaume ni son roi n'avaient été réprimandés pour leur conduite durant la guerre avec Ešnunna, ce qui était d'autant plus difficile à accepter pour Kurdâ, qu'elle-même avait de son côté pleinement subi une année de combat et le siège de sa capitale. Le rapprochement d'Andarig et de Razamâ-du-Yussan au mois ii/ZL 6, ne fit que conforter cette opinion en donnant à ce pays l'impression de demeurer le seul perdant dans la redistribution des cartes[1185]. Hammu-rabi hérita donc d'une situation complexe et sensible. S'il fut bien choisi par le roi de Mari pour succéder à Bunû-Eštar, pour être pleinement reconnu par ses sujets il devait désormais prouver qu'il agissait dans l'intérêt de son pays et en suivant son opinion, ou il risquait de le voir se retourner contre lui[1186].

6.2.1.2. Kurdâ à nouveau en lutte contre Andarig

De la reprise de ces tensions régionales, le devin Asqûdum nous livre les premiers échos. Il nous apprend ainsi que les rois de Kurdâ et d'Andarig étaient sur le point de se combattre, sans

1184 - Sasson 2013, p. 123.

1185 - Voir le passage de *ARMT* XXVII 71 cité ci-dessous.

1186 - Nous trouvons un parallèle à cette situation quelques années plus tôt lorsque les Anciens du Numhâ demandèrent à Simah-ilânê la modification de ses rapports avec Mari (cf. *FM* II 117 et 118). Pour la consultation de l'opinion publique kurdéenne, voir également la lettre A.3577 publiée dans Durand 1992a, p. 45, et reprise en *LAPO* 17 602 erronément sous le numéro A.3757.

apporter de précision sur les causes[1187]. Le contexte des premières négociations entre Mari et Babylone sur le statut de la ville de Hît, place indéniablement cet événement durant le mois v-bis/ZL 6[1188].

Le devin envoya immédiatement deux de ses hommes pour connaître les tenants de cette affaire, malheureusement leurs noms et leurs conclusions sur celle-ci ne sont pas connus. Par chance, le gouverneur de Saggarâtum se fit également le relais des informations qui lui parvenaient du Sindjar. Il avait appris de son côté, par des messagers d'Azuhinnum, que les rois de Kurdâ et de Qaṭṭarâ s'étaient unis et qu'ils empêchaient Qarnî-Lîm de rentrer à Andarig[1189]. Celui-ci, de retour de Šubat-Enlil, allait emprunter la « route des crêtes » à proximité de la ville de Zurrâ, c'est-à-dire le passage entre le Djebel Sindjar et le Djebel Ishkaft, lorsqu'il trouva l'armée adverse lui bloquant le passage. Ils exigèrent de lui l'évacuation et la restitution de la ville de Zurrâ, qui appartenait au royaume de Kurdâ à l'époque de Simah-ilânê et dont Qarnî-Lîm s'était emparé probablement au moment de la guerre avec Ešnunna[1190]. La participation de Hadnû-rabi, jusqu'alors peu impliqué, est intéressante. Il est certain que lui aussi se sentit lésé par la primauté accordée à Qarnî-Lîm par le roi de Mari. Il s'était inquiété lui aussi des gains de ce dernier après la guerre, et notamment de l'entrée de Šubat-Enlil dans sa zone d'influence. Après une courte révolte au milieu de l'année ZL 5[1191], Hadnû-rabi avait finalement accepté la situation. Il est probable que Hammu-rabi l'ait convaincu entre temps de reprendre les armes. Le motif soulevé, la restitution de Zurrâ, porte à croire que le différend est essentiellement territorial, mais il faut considérer cette revendication sur un plan stratégique plus large. De ce point de vue, Zurrâ est plus qu'une ville, elle est également un point de passage important entre Triangle du Habur et Sindjar. Kurdâ tenant déjà fermement la passe de Kasapâ, la possession de cette ville permettait de couper les communications entre Andarig et Šubat-Enlil et donc de remettre en cause la continuité de la zone d'influence de Qarnî-Lîm.

Parallèlement à ces combats, des pillages furent commis par les troupes de Kurdâ dans la région de Qaṭṭunân[1192]. Son gouverneur rapporta ainsi un accrochage qui eut lieu entre une bande numhéenne et des soldats mariotes dans ce district. Au moment de livrer combat, les premiers se défendirent d'être les ennemis de Mari et ils déclarèrent ainsi à la troupe mariote :

« Nous sommes frères : qu'avez-vous contre nous ? Ce sont nos ennemis

1187 - *ARMT* XXVI/1 40.
1188 - Charpin et Ziegler 2003, p. 208 et note 349, renvoyant à Durand 1988a, p. 151.
1189 - *ARM* XIV 109 (= *LAPO* 16 353).
1190 - Rappelons que la lettre *FM* II 118 mentionne que Simah-ilânê retenait Asqur-Addu dans la ville de Zurrâ.
1191 - A.505 (inédit, cf. Annexe 3) ; cf. ci-dessus, deuxième partie, § 5.3.2.1. et 6.1.
1192 - La simultanéité des événements est garantie par un mémorandum de Zimrî-Lîm, A.3209, publié dans Joannès 1985, p. 108-109.

Yamûtbaléens que nous recherchons ! »[1193]

Le roi de Kurdâ prétendait ainsi ne pas avoir les mariotes pour ennemis, ses hommes étant dans la région pour attaquer ou capturer les Yamutbaléens de passage vers Mari. La stratégie de Kurdâ était ainsi de couper Andarig de ses soutiens extérieurs, ceux au nord du Sindjar avec l'affaire de Zurrâ, mais également de Mari en menaçant les communications vers le Habur. Pour les rois de Kurdâ et de Qaṭṭarâ, l'enjeu n'était plus de récupérer quelques villes mais surtout de remettre en cause la toute-puissance du roi d'Andarig en terme d'influence régionale, ce qui *a fortiori* et consciemment sapait la politique régionale mise en place par Zimrî-Lîm.

6.2.1.3. Kurdâ se rapproche de Babylone

Par ailleurs, ces différends régionaux vont rapidement trouver des connexions internationales. Nous avons évoqué que les relations entre Mari et Babylone se dégradèrent à nouveau à partir du mois v-bis/ZL 6, ce qui était déjà rapporté dans la lettre d'Asqûdum *ARMT* XXVI/1 40. La question de la frontière entre les deux royaumes, et notamment du statut de la ville de Hît, revendiquée par chacun d'entre eux, n'avait toujours pas été résolue et de houleuses négociations étaient en cours. Comme l'avait fait Qarnî-Lîm en ZL 4 en s'appuyant sur le royaume d'Ešnunna, le roi de Kurdâ profita d'un contexte international favorable pour redéfinir ses rapports avec son suzerain et pour chercher à faire cause commune avec les Babyloniens.

La nouvelle du rapprochement entre Kurdâ et Babylone parvint à Zimrî-Lîm par un rapport que lui envoya le gouverneur de Qaṭṭunân. L'information lui avait été révélée par un certain Kuzzari[1194], chargé de mission kurdéen qui devait se rendre en Élam mais qui se plaça finalement sous la protection de Mari au moment de son passage à Qaṭṭunân. Il livra alors aux autorités mariotes le détail des lettres qu'avait envoyées le roi de Kurdâ à Hammu-rabi par le biais d'Išme-Dagan. Ces nouvelles ne devant normalement pas parvenir aux oreilles de Zimrî-Lîm, les véritables enjeux de cette guerre nous sont révélés par les mots du roi de Kurdâ lui-même :

> « Puisque mon frère Zimrî-Lîm a protégé Qarnî-Lîm et Šarraya et que ceux-ci prennent les armes contre moi, en conséquence, que mon frère (= *Išme-Dagan*), dise à Hammu-rabi, le roi de Babylone, de m'envoyer 2 000 hommes, afin que je les laisse à Kurdâ pour aller embrasser le pied de mon

1193 - *ARMT* XXVII 68 : (30) *ah-h*[*u*]*-ni mi-nam ti-ša-an-ni-ši-im* lú-meš *na-ak-ri-ni* (31) [*ia-m*]*u-ut-ba-li-*⌜*i*⌝^{ki} *ni-sa-ah-hu-ur*.
1194 - *ARMT* XXVII 71.

père Hammu-rabi (= *de Babylone*). »[1195]

Il s'agissait pour Hammu-rabi d'aller prêter allégeance au roi de Babylone, qu'il nommait alors « mon père ». Nous saisissons également le changement d'attitude du roi de Kurdâ à l'égard du roi de Mari, à qui il ne s'adressait plus comme à un « père » mais comme à un « frère ». Ici, il est clairement énoncé que c'était parce que Zimrî-Lîm soutenait Qarnî-Lîm et Šarraya que Kurdâ chercha l'appui de Babylone. Il fait naturellement référence à l'alliance qu'avaient conclue quelques mois plus tôt les rois d'Andarig et de Razamâ-du-Yussan sous le patronage d'Itûr-Asdû[1196]. Comme souvent lors des conflits locaux, les plus petits royaumes cherchaient à s'allier à de plus grands et à jouer des relations internationales pour atteindre leurs desseins. Tout comme Bunû-Eštar avait appelé à l'intervention d'Ešnunna pour contrer l'influence mariote, pour Hammu-rabi, il s'agissait clairement ici de quitter la suzeraineté mariote pour celle de Babylone. Il espérait ainsi contrebalancer le soutien inconditionnel de Mari à Qarnî-Lîm et aux autres rois « choisis » de Haute-Mésopotamie, en obtenant le soutien de Babylone via Išme-Dagan. Le moment choisi pour opérer ce rapprochement n'est pas anodin. Par opportunisme ou par habileté, Hammu-rabi de Kurdâ profita de ce différend entre les deux grands royaumes pour se présenter au roi de Babylone comme un soutien potentiel, qui lui donnerait de plus accès au Sud-Sindjar.

6.2.2. Le retour au calme

À partir du milieu de l'année ZL 6, les textes ne font plus réellement écho aux tensions régionales. Le peu d'information dont nous disposons sur la politique mariote durant cette période est essentiellement de nature diplomatique, concomitante d'une part à la consécration de l'influence mariote sur la région et vraisemblablement, mais de manière peu claire, à l'apaisement des tensions dans le Sindjar.

6.2.2.1. L'expédition de Zimrî-Lîm dans le bassin du Habur (vi/ZL 6)

Un nouveau voyage de Zimrî-Lîm en Haute-Mésopotamie eut lieu dans le courant des mois vi et vii/ZL 6[1197]. Il est possible que celui-ci ait eu, en partie, pour objectif d'essayer, à nouveau, de rétablir la paix entre Kurdâ et Andarig. Une lettre du roi de Hanzat à Zimrî-Lîm, reprenant les mots

1195 - *ARMT* XXVII 71 : (15) *ki-ma zi-im-ri-li-im a-hi* (16) ^{l}*qar-ni-li-im* (17) *ù šar-ra-a-ia id-lu-lu-ma* (18) giš-tukul-*šu-nu te-bu-ú i-na-an-na a-hi* (19) *a-na ha-am-mu-ra-bi* lugal ká-dingir-ra^{ki} (20) *li-iq-bi-ma* 2 *li-im ṣa-ba-am li-iṭ-ru-dam-ma* (21) *i-na kur-da*^{ki} *lu-zi-ib-šu-nu-ti-ma* (22) *a-na-ku lu-ul-li-kam-ma še-ep a-bi-ia* {o o} (23) ^{l}*ha-am-mu-ra-bi lu-úš-ši-iq*.

1196 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 6.2.1.1.

du roi de Mari, pourrait illustrer cette démarche :

> « Qarnî-Lîm et Hammu-rabi vont prêter serment par les dieux ; j'établirai la paix entre eux, et je t'enverrai un rapport complet. »[1198]

Il semble cependant que le conflit se désamorça de lui-même et aussi rapidement qu'il était entré en guerre, le roi de Kurdâ fit ranger les armes. Après le mois vi/ZL 6, les pillages et provocations du roi de Kurdâ semblent cesser, du moins nous n'en entendons plus parler. La montée rapide de Zimrî-Lîm dans le bassin du Habur fut certainement la raison principale qui poussa le roi de Kurdâ à cesser ses actions, mais nous noterons également l'incapacité de Kurdâ à soutenir ses objectifs. Celle-ci échoua dans son rapprochement avec Babylone et ne reçut pas les troupes escomptées, elle ne pouvait donc s'engager dans une guerre longue contre Mari et ses alliés.

Pourtant, le voyage du roi de Mari n'eut pas pour principal motif la punition de Kurdâ, Zimrî-Lîm ne se rendant même pas dans le Sindjar. Au mieux ce fut un bénéfice supplémentaire dans un projet de plus grande échelle. Il alla d'abord à Šubat-Enlil, où il rencontra de nombreux rois de la région et certainement aussi le roi d'Andarig[1199]. Puis il la quitta pour se rendre à Razamâ-du-Yussan dans le courant du mois vii[1200]. L'objet de ce long voyage est difficile à établir, mais il s'agissait probablement de renforcer, voire d'achever, le dispositif de contrôle qu'il préparait depuis déjà plusieurs mois. Il rassura ainsi ses alliés et s'assura lui-même que les conflits répétés dans le Sindjar ne gagnent pas le Triangle du Habur[1201]. Ce fut certainement pendant ce voyage qu'il décida également de l'annexion complète de la ville de Nahur[1202], dans laquelle il plaça un gouverneur en la personne d'Itûr-Asdû[1203], celui-là même qui avait scellé l'entente entre Andarig et Razamâ-du-Yussan au mois ii/ZL 6. Ce nouvel élément, constituant la seconde étape de la reprise en main de cette région par Mari, vint ainsi s'ajouter au système de relais d'autorité qu'il avait mis en place depuis deux ans. Mari s'assurait désormais d'une présence permanente et d'une

1197 - Sa présence à Terqa est mentionnée dans le document administratif inédit M.15270, daté du 14/v-bis/ZL 6. Il se rendit ensuite à Šubat-Enlil où il était présent le 19/vi/ZL 6 d'après M.11594 (cf. Charpin et Ziegler 2003, p. 208).

1198 - *ARMT* XXVIII 34 : (6) [1]*qar-ni-li-*[*i*]*m* (7) *ù ha-mu-ra-*[*b*]*i* (8) *ni-iš* dingir-meš (9) *i-za-ak-ka-ru-ma* (10) *sa-li-ma-am* (11) *i-na bi-ri-šu-nu* (12) *a-ša-ak-ka-an-ma* (13) *ṭe*$_4$*-ma-am ga-am-ra-*[*a*]*m* (14) *a-ša-ap-pa-ra-kum*.

1199 - Nous nous référons à Charpin et Ziegler 2003, p. 208, n. 353. Toutefois, le texte auquel il est fait référence, M.11594, ne semble par être le bon, du moins le descriptif ne correspond par aux informations enregistrées sur le site ARCHIBAB. Peut-être s'agit-il de M.15270 qui est également inédit mais n'est pas enregistré sur ARCHIBAB.

1200 - M.11855 (= *ARMT* XXV 114 ; *ARMT* XXXI 105), daté du 5/vii/ZL 6.

1201 - Charpin et Ziegler 2003, p. 208. L'expression « lorsque le roi est allé pour instaurer de bonnes relations entre les rois » dans le document administratif *FM* XI 39, renvoie, selon nous, à ce voyage de Zimrî-Lîm en ZL 6 plutôt qu'à l'année ZL 7 durant laquelle le roi de Mari ne monta pas en Haute-Mésopotamie comme cela est proposé dans Chambon 2009b, p. 82, n. a. L'expression ne renverrait donc pas forcément aux rapports entre Andarig et Kurdâ mais définirait l'objet même de son voyage. M.5883 (= *FM* XI 39) : col. iii (3') *i-nu-ma* lugal *a-na bi-ri-it* lugal-meš (4') *su-ul-lu-mi-im il-li-ku*. La note a en marge de ce texte renvoie par erreur à la colonne ii.

1202 - La localisation exacte de Nahur n'est pas assurée, M. Guichard (Guichard 2008, p. 44-45) la situe au nord-ouest du triangle du Habur, à proximité de Urkiš (= Tell Mozan).

représentation directe dans la région.

6.2.2.2. Le voyage de Qarnî-Lîm à Mari (ix/ZL 6)

Le calme relatif des derniers mois de l'année démontre que l'obstination de Zimrî-Lîm paya finalement. Vers le mois viii ou ix, Qarnî-Lîm et Haya-sûmû rassemblèrent les rois de la région à Urkiš (= Tell Mozan), probablement pour collecter leurs doléances, avant de se rendre à Nahur pour rencontrer Itûr-Asdû, le nouveau gouverneur[1204]. Ils demandèrent à ce dernier de s'assurer que la route commerciale qui passait par cette ville soit réouverte, une préoccupation qui concernait certainement un grand nombre d'entre eux[1205]. Le document inédit A.3059, qu'il faut joindre à ce dossier, nous apprend qu'à l'initiative de Qarnî-Lîm, la population et les autorités de l'Ida-Maraṣ prêtèrent serment envers le gouverneur et reconnurent le nouveau statut de cette ville[1206]. Il s'agissait probablement aussi de préparer le voyage de ces deux rois à Mari[1207], où les trois principaux alliés de Mari devaient se rendre pour célébrer la fête d'Eštar au mois ix[1208].

Nous apprenons toutefois, dans *ARMT* XXVI/2 352, que des troubles continuaient à perturber la région, à tel point que le roi d'Ilân-ṣurâ se demandait s'il devait réellement quitter son pays pour faire ce voyage. Nous pouvons légitimement nous demander si ces troubles n'étaient pas liés aux agissements de Kurdâ et de Qaṭṭarâ. Cependant, nous n'en avons pas de confirmation dans les textes. Pour autant, il est notable que la situation n'avait pas changé pour ces deux rois, aucune négociation ni redéfinition de leurs relations avec leurs voisins n'avaient eu lieu depuis les accrochages du mois v et v-bis. Au contraire, la réunion des rois à Nahur, en fin d'année, indique que Qarnî-Lîm était alors à l'apogée de sa puissance en Haute-Mésopotamie, un pouvoir désormais avalisé par Zimrî-Lîm et Itûr-Asdû. Tout comme Haya-sûmû, qui régnait véritablement sur l'Ida-Maraṣ, il était dorénavant l'intermédiaire privilégiée entre les royautés locales et Mari. Nous constatons d'ailleurs que ni le roi de Kurdâ, ni celui de Qaṭṭarâ, ne semblent avoir été invités aux

1203 - Cet homme avait été l'émissaire principal de Zimrî-Lîm à Babylone lors de l'ambassade de ZL 5 (Guichard 2004). Nous le retrouvons ensuite lors d'une mission à Andarig au mois x de l'année ZL 5 (*ARMT* XXV 99) et ce fut également sous son autorité que les rois de Razamâ-du-Yussan et d'Andarig signèrent un traité d'alliance au début de l'année ZL 6 (*ARMT* XXV 84). Il aurait exercé la fonction de gouverneur de Mari au début du règne de Zimrî-Lîm puis celle de gouverneur de Saggarâtum avant de prendre son poste à Nahur (cf. Lion 2001 et dernièrement Durand 2010a, p. 59-62). Sa correspondance devrait être éditée par Michaël Guichard en *ARMT* XX.

1204 - *ARMT* XXVI/2 352, lettre de Šaknum à Zimrî-Lîm. Le discours de Qarnî-Lîm est repris dans la lettre inédite d'Itûr-Asdû A.3059 (cf. Annexe 3).

1205 - A.3064+ dans Guichard 2008, p. 46.

1206 - Cf. Annexe 3.

1207 - Dans *ARMT* XXVIII 50, les deux rois quittaient Nahur. Ils invitaient alors le roi d'Ašlakkâ à se joindre à eux pour le voyage vers Mari.

1208 - Le document M.11337 (= *ARMT* XXX, p. 336) enregistrent les présents qui furent faits aux rois d'Andarig, alors à Terqa, et d'Ilân-ṣurâ, présent à Mari, le 13/x/ZL 6. Voir également la lettre de Kibri-Dagan *ARM* XIII 127 (= *LAPO* 16 277) pour les dispositions prises pour le transport par bateau de Qarnî-Lîm, entre Terqa et Mari.

célébrations à Mari, alors que l'occasion était idéale pour rétablir des relations saines avec eux.

Le fait est que rien ne permet de cerner la position de ces royautés durant la fin de l'année ZL 6 et les premiers mois de l'année ZL 7. L'absence d'information porte à croire que les tensions dans la région s'apaisèrent ou qu'elles ne menaçaient plus les intérêts mariotes. Les documents administratifs ne témoignent d'un accroissement des échanges diplomatiques entre Kurdâ et Mari qu'entre les mois v et vii/ZL 7.

6.2.2.3. De nouvelles négociations entre Kurdâ et Mari (mois v à vii/ZL 7)

Une première mission diplomatique fut confiée par le roi de Kurdâ à un certain Gimil-Šamaš, qui reçut des services administratifs mariotes de l'argent au mois v/ZL 7[1209]. Le 17/vi de la même année, le même homme recevait à nouveau dix sicles, une somme considérable marquant peut-être la fin de sa mission[1210]. Quelques jours plus tard, une nouvelle mission diplomatique plus importante pourrait de nouveau avoir été accueillie à Mari.

En effet, d'après *ARM* VII 207, le 26 d'un mois non connu, cinq hommes reçurent de l'argent des services administratifs mariotes[1211] : Šamaš-naṣir, Milki-Addu, Yakûn-Addu, Yasîm-El et Warad-Šamaš[1212]. Dans *ARM* VII 169, cette fois daté du 29/vi/ZL 7, ils sont six à recevoir de l'argent. Nous trouvons à nouveau Šamaš-naṣir, déjà mentionné dans *ARM* VII 207, ainsi que Haya-sûmû, Zimrî-Šamaš, Yawiya et Hasu[ ][1213]. Le nom Yakûn-Addu a également été reconstitué à la ligne 2 de ce même document, lui aussi étant présent dans *ARM* VII 207. Il demeure possible que ces deux missions se croisèrent, l'enregistrement du 26 pourrait en effet dater du mois v[1214]. Cependant, il faut considérer le fait que Gimil-Šamaš recevait son argent sans mention d'éventuels accompagnateurs. De plus, lors de la seconde mission, il semble que ce furent Šamaš-naṣir et Yakûn-Addu qui dirigeaient la mission puisqu'ils reçurent à eux seuls les trois quarts des 40 sicles versés à la délégation. Le plus probable, au regard de la récurrence de certains noms dans les documents *ARM* VII 207 et 169, est donc de considérer que deux missions se succédèrent. La mission de Gimil-Šamaš, à la fin du mois v et au début du mois vi, visait certainement à préparer la venue de l'importante représentation diplomatique menée par Šamaš-naṣir et Yakûn-Addu qui arriva à Mari à la fin du mois.

1209 - *ARM* VII 164, daté du [...]/v/ZL 7.
1210 - *ARM* VII 168, daté du 17/vi/ZL 7.
1211 - *ARM* VII 207. Ces hommes sont définies comme : (9') [*ša*] ˹*kur*˺-*da*^{ki}.
1212 - *ARM* VII 207 : (3') […] ^{d}utu-*na-ṣir* (4') […] babbar *ia-ku-un*-^{d}iškur (5') […] [k]ù-babbar *mi-il-ki*-^{d}iškur *i-na* ^{kuš}*na-di-im* (6') […] *ia-si-im*-dingir (7') ìr-^{d}utu (8') […] *iz-za-ni i-na* ^{gi}˹pisan˺ [*pé-er*]-*si* (9') [*ša*] ˹*kur*˺-*da*^{ki}.
1213 - *ARM* VII 169 : (1) 1/3 ma-na kù-babbar ^{d}utu-*na*-[*ṣir*] (2) 10 su *ia-ku-u*[*n*-^{d}iškur] (3) 5 su *ha-ia-su-u*[*m*] (4) 2 su *zi-im-*˹*ri*˺-*s*[*a-m*]*a-ás* (5) 1 ½ su *ia-wi-ia* (6) 1 ½ su *ha-*˹*su*˺-[...] (7) 6 lú *kur-da*^{ki}.
1214 - Attribuer le document administratif du 26 au mois vi repose sur la présence de deux hommes mentionnés le 29/vi/ZL 7.

La mission se poursuivit durant le mois vii. Deux lettres parallèles de Lâ'ûm, un administrateur de Qaṭṭunân, annonçaient à Zimrî-Lîm le voyage vers Mari de trois diplomates kurdéens, Sîn-išmenni, Yakûn-Ašar et Yašûb-rabi[1215]. Les textes ne sont pas datés mais nous retrouvons ce dernier homme, Yašûb-rabi, avec deux autres ambassadeurs kurdéens, Gimil-Šamaš, qui s'était déjà rendu à Mari le mois précédent, et Hammî-talû, dans un document administratif daté du 21/vii/ZL 7[1216].

L'objet de ces entrevues avec les services diplomatiques mariotes n'est naturellement pas relaté dans les textes administratifs. Grégory Chambon a toutefois cru trouver une référence aux négociations des mois vi et vii/ZL 7 dans un récapitulatif des dépenses de vins[1217]. Celui-ci indiquait le contexte d'une sortie de vins en ces termes : « Lorsque le roi est allé instaurer la paix entre les rois »[1218]. Il semble toutefois préférable de situer ce texte en ZL 6 plutôt qu'en ZL 7. En effet, en vi et vii/ZL 7, ce sont les rois du Sindjar qui envoyèrent leurs diplomates à Mari. Or nous avons vu que l'année précédente, ce fut Zimrî-Lîm lui-même qui se déplaça en Haute-Mésopotamie et y séjourna plusieurs mois.

La fréquence de ces échanges indique qu'il s'agissait pour Hammu-rabi comme pour Zimrî-Lîm d'entériner une affaire importante et sensible, qui nécessitait de longues négociations. L'enjeu était probablement de déterminer quelle serait la nature exacte des relations futures entre Kurdâ, Mari et les alliés de Mari. La présence d'un si grand nombre de diplomates, dont des représentants des royaumes voisins, laisse penser que ces négociations furent accompagnées de l'espoir d'une réconciliation générale des principaux royaumes ayant participé au conflit des années précédentes. Ainsi, lors de cette mission kurdéenne étaient également présents des émissaires de Qaṭṭarâ, ville dont le ressentiment envers Mari était aussi prononcé[1219]. D'autres textes font également écho à la présence de diplomates d'Andarig et de Razamâ-du-Yussan[1220]. On aurait alors, au cours de ces mois vi et vii, d'importants contacts établis entre les différentes puissances du Sindjar via l'arbitrage de Mari.

1215 - *FM* II 55 et 56, les textes ne sont pas datés mais la référence à la fête de *pagrâ'û* renvoie manifestement à la seconde moitié de l'année d'après Durand 1994a, p. 97. Antoine Jacquet liste les références à ce terme dans Jacquet 2011, p. 52-53. Malheureusement, aucun texte ne date de l'année ZL 7, on notera toutefois que, comme l'indiquait J.-M. Durand, presque toutes les références situent cette fête entre les mois viii et xii.

1216 - M.10538 (cité dans Durand 1994a, p. 97, n. d) : (2) *gi-mil-*^{d}utu (3) *ia-šu-ub-ra-bi* (4) *ha-am-mi-ta-*[*l*]*u-ú* (5) 3 lú *kur-da*^{ki} (6) zi-ga *a-na* dumu-meš *ši-ip-*⌜*ri*⌝.

1217 - M.5883 (= *FM* XI 39). Il est possible qu'il s'agisse d'une erreur d'édition puisque l'auteur renvoie à Charpin et Ziegler 2003, p. 208, dont le propos concerne bien l'année ZL 6. Cf. ci-dessus, n. 1201.

1218 - M.5883 (= *FM* XI 39). La transcription de ce passage figure ci-dessus, n. 1201.

1219 - Un chargé d'affaire nommé Šuhala-El est mentionné dans *ARM* VII 169.

1220 - Nous noterons également dans *ARM* VII 167, daté du 12/vi/ZL 7, la présence de représentants de Razamâ, mais s'agit-il de la ville du Yussan ou du Yamutbal ? *ARM* VII 165, daté du 4/vi/ZL 7, évoque la présence d'un diplomate d'Andarig.

6.2.2.4. Le nouveau statut du roi de Kurdâ

Après trois ans de guerre et de tensions dans le Sindjar, il semble qu'au mois viii/ZL 7 les efforts des diplomates portèrent enfin leurs fruits. Ces négociations s'achevèrent sur une note positive. Des échanges entre Mari et Kurdâ eurent effectivement lieu dans les mois qui suivirent[1221]. Kurdâ conserva, durant le reste de cette année et l'année suivante, des relations cordiales avec Mari. Mais de toute évidence Hammu-rabi sortait perdant de ce conflit, car il avait dû renoncer à ses ambitions et surtout redéfinir ses relations avec Mari et ses alliés.

La lettre *ARM* II 78 (= *LAPO* 18 979) est le meilleur écho que nous ayons du nouveau statut de Kurdâ dans la zone d'influence de Mari. Datée du 3/ix/(ZL 7), celle-ci est attribuée à Hammu-rabi de Kurdâ[1222]. Il y annonce à Zimrî-Lîm qu'il se rendra à Mari en compagnie de Šarraya, le roi de Razamâ-du-Yussan. Notons d'abord qu'il s'y adresse à Zimrî-Lîm en tant que « serviteur », alors même qu'il le considérait un an plus tôt comme son « frère »[1223]. Ce statut montre d'abord qu'il n'était même plus considéré comme un « fils » de Zimrî-Lîm, contrairement à ces rois que Mari avait favorisés. Par ailleurs, nous pouvons nous demander si le fait qu'il soit serviteur du roi de Mari n'indique pas qu'il aurait eu à accepter la paternité politique de l'un de ses voisins.

Si on suit cette hypothèse, il est encore difficile de déterminer qui aurait pu être ce « père » de Hammu-rabi. Il pourrait s'agir de Šarraya comme de Qarnî-Lîm. Ce dernier serait le candidat le plus logique par la proximité des deux royaumes, toutefois il serait surprenant que, après trois ans de tensions, le roi de Kurdâ ait accepté cette humiliation. S'il s'agit toutefois de Šarraya, cela expliquerait d'abord la présence de diplomates razaméens durant les négociations des mois précédents[1224], et peut-être également le fait que le roi de Kurdâ accompagna le roi de Razamâ-du-Yussan, et d'autres de ses vassaux, jusqu'à Mari au mois ix pour les célébrations de la fête d'Eštar[1225], nous y reviendrons. Il est notable par ailleurs que ce même roi de Kurdâ, bien qu'accompagnant le roi de Razamâ-du-Yussan, n'est jamais listé parmi les rois recevant des cadeaux de la part des autorités mariotes, seuls les rois d'Andarig, de Razamâ-du-Yussan et d'Ilân-ṣurâ sont mentionnés. Cela pourrait signifier que le roi de Kurdâ resta dans l'ombre de son supérieur, voire même qu'il ne resta pas à Mari pour les célébrations. Cette vassalité de Kurdâ envers

1221 - *ARMT* XXIV 67 (= *FM* XI 33), daté du 10/viii/ZL 7 et enregistrant l'envoi à Kurdâ de trois jarres de vin. Il faut peut-être mettre en lien ce texte avec les festivités d'*elûnum* à Kurdâ, évoquées dans *FM* II 55 et 56.

1222 - Notons que l'année n'est pas précisée, mais l'année précédente, proposée par Jean-Marie Durand (Durand 2000b, p. 126), paraît être à exclure. En effet, lors de la dernière fête d'Eštar, en ix/ZL 6, Šarraya ne semble pas avoir fait partie du voyage. Cela a été noté dans Charpin et Ziegler 2003, p. 209, n. 363.

1223 - *ARMT* XXVII 71. Cette lettre fut écrite au moment où Kurdâ tenta de se rapprocher de Babylone ; cf. Charpin et Ziegler 2003, p. 210, n. 375.

1224 - *ARM* VII 167 daté du 26/vi/ZL 7.

1225 - *ARM* II 78 (= *LAPO* 18 979).

Razamâ-du-Yussan n'est toutefois jamais directement évoquée dans nos lettres, et l'octroie du statut de serviteur, plutôt que de fils, peut également être expliqué par la défaite militaire et politique récente du roi de Kurdâ, sinon par le simple fait qu'il ne soit roi que depuis peu de temps.

Quoi qu'il en soit, la fin des prétentions du roi de Kurdâ doit certainement être mise sur le compte de la difficulté, pour celui-ci, à trouver des soutiens extérieurs dans une période d'apaisement entre les grandes puissances. De plus rien n'indiquait, durant ces trois années de tensions, que le roi de Mari fléchissait par rapport à son plan initial, bien au contraire. La venue de Qarnî-Lîm et de Haya-sûmû à Mari à la fin de l'année ZL 6 avait confirmé, aux yeux de tout le monde, la volonté du roi de Mari à maintenir cette politique. Cette inertie de Zimrî-Lîm, et les dégâts provoqués par trois années de tensions et de conflits, depuis la sortie de la première invasion d'Ešnunna en ZL 5, lassèrent vraisemblablement le roi de Kurdâ et ses sujets qui acceptèrent cette réconciliation au prix fort en l'année ZL 7.

6.3. Deux années de stabilité (fin ZL 7-fin ZL 9)

Sur le plan international, les années ZL 8 et ZL 9 marquèrent vraisemblablement l'apogée du règne de Zimrî-Lîm. Il avait su s'imposer comme suzerain incontesté sur un large territoire comprenant le Moyen-Euphrate ainsi que les vallées du Balih et du Habur. Son influence s'étendait désormais à la plus grande partie des royaumes du Bassin du Habur et du Sud-Sindjar. Les royaumes qui avaient cherché dans un premier temps à s'extraire de son influence ou qui avaient rejeté la manière dont celle-ci s'imposa à eux rangèrent finalement leurs armes dans le courant de l'année ZL 7. Ce fut surtout le cas du royaume de Kurdâ mais également de tous ceux qui, dans les deux années précédentes, avaient soutenu Bunû-Eštar et Hammu-rabi. On ne peut remettre en cause la ténacité dont fit preuve le roi de Mari, mais il est indéniable que si ces mouvements de résistance cessèrent, ce fut aussi parce que les royaumes en guerre n'avaient pu trouver un soutien extérieur en mesure de s'opposer à l'influence de Zimrî-Lîm. Cet équilibre, et la stabilité qui l'accompagnait, fut toutefois bouleversé lorsqu'un nouvel acteur, l'empereur d'Élam, intervint directement et radicalement dans les affaires mésopotamiennes.

Quant aux autres grandes puissances, Ešnunna et Babylone en tête, nous n'avons que de rares échos, sinon aucun, de leur intervention en Haute-Mésopotamie et dans le Sindjar. Toutefois, étant donné le peu de documentation dont nous disposons, et notamment l'absence de documentation locale, il est impossible d'affirmer qu'ils cessèrent toute forme d'intrusion dans les affaires de ces régions et qu'ils y reconnurent la tutelle du roi de Mari.

6.3.1. Mari confirme son influence sur la Haute-Mésopotamie

Les textes nous livrent encore pour la fin de l'année ZL 7 et pour l'année ZL 8 des témoignages des manifestations de la diplomatie mariote vis-à-vis des royaumes de Haute-Mésopotamie. Celle-ci passait aussi bien par la réception des rois vassaux et alliés à Mari, notamment pendant les célébrations de la fête d'Eštar, que par le déplacement de tout ou partie de la cour mariote dans la région.

6.3.1.1. La fête d'Eštar à Mari à la fin de l'année ZL 7

La fête d'Eštar était l'occasion pour le roi de Mari de présenter au grand jour l'importance de sa zone d'influence en faisant venir à Mari ses alliés et vassaux. Les célébrations de ZL 7 furent parmi les plus importantes de son règne au regard du nombre de rois qui se rendirent à Mari. La lettre *ARMT* XXVII 72 nous indique que Zakira-Hammû, le gouverneur de Qaṭṭunân, donna en main propre les invitations à Qarnî-Lîm. Celui-ci rencontra ensuite Šarraya dans le sud du pays d'Apum, à Saphum, pour savoir s'il était opportun de s'y rendre. Notons que les deux hommes considéraient encore le roi de Mari comme leur frère. Qarnî-Lîm ayant effectué ce voyage l'année précédente, il fut décidé que ce serait cette fois le roi de Razamâ-du-Yussan qui irait rencontrer le roi de Mari. Une lettre acéphale nous apprend la motivation principale de ce choix, aucune menace ne guettait le pays du Yussan et le pays d'Apum[1226]. Faut-il comprendre dès lors que la région du Sindjar était sous tension ? Qui représentait alors une telle menace ?

L'expéditeur de la lettre étant probablement le roi de Kurdâ[1227], il apparaît être hors de cause, il semble plutôt s'agir de menaces venues de l'est. C'était effectivement vers les Bords-du-Tigre, limite de la zone d'influence de Zimrî-Lîm, que Mari et ses alliés avaient les yeux tournés. Une lettre du devin Išhî-Addu informait ainsi le roi de Mari d'une campagne lancée par les rois d'Andarig et de Razamâ-du-Yussan contre la ville de Mardamân[1228], qu'il faut vraisemblablement dater entre ZL 7 et ZL 9[1229]. Dans cette même lettre, il est indiqué que les Turukkéens représentaient une menace pour la partie orientale du Triangle du Habur. Nous pouvons placer dans ce même contexte la lettre *ARMT* XXVI/1 129, qui évoque les tentatives par le roi d'Ilân-ṣurâ de former une

1226 - *ARMT* XXVII 72-bis.
1227 - C'est ce que laisse entendre M. Birot dans son résumé de la lettre *ARMT* XXVII 72-bis.
1228 - *ARMT* XXVI/1 128.
1229 - Datation proposée dans Charpin et Ziegler 2003, p. 210, n. 373.

coalition de royaumes pour lutter contre les Turukkéens.

Quoi qu'il en soit, le roi de Razamâ-du-Yussan se mit en route pour Mari dans le courant du mois viii/ZL 7[1230]. Il était accompagné de plusieurs de ses vassaux représentant les royaumes d'Ašihum, d'Alilânum, d'Azuhinnum et de Ṣubât-Eštar. Il fit étape à Kurdâ, d'où il envoya une lettre à Zakira-Hammû pour qu'il la transmette à Zimrî-Lîm[1231]. Comme nous l'avions évoqué, Hammu-rabi de Kurdâ se proposa d'accompagner l'expédition déjà en retard à cause du mauvais temps[1232]. Nous ignorons si le roi de Kurdâ fut cordialement invité à ces célébrations, nous n'en n'avons du moins aucune preuve écrite. Peut-être le fut-il par le biais de l'un de ses diplomates lors des nombreuses ambassades des mois précédentes. Ainsi les diplomates envoyés par Kurdâ à Mari à la fin du mois viii étaient porteurs de la part réservée à Zimrî-Lîm après le rituel-*elûnum* célébré dans le royaume[1233]. Zimrî-Lîm proposa peut-être au roi de Kurdâ, en réponse, de venir se joindre à lui pour tout ou partie des célébrations mariotes. L'autre hypothèse serait que Šarraya lui proposa de se joindre à lui au moment de son passage à Kurdâ. Rappelons que nous avions émis l'hypothèse selon laquelle Kurdâ passa au milieu de l'année sous la tutelle de Šarraya, Hammu-rabi n'aurait dans ce cas fait qu'accompagner son suzerain.

Šarraya n'arriva à Mari que le 16/ix, il y fut rejoins le 17/x par le roi d'Ilân-ṣurâ[1234]. Puis quelques jours plus tard, le roi d'Andarig, malgré ses réticences initiales, arriva finalement dans la capitale de Zimrî-Lîm[1235]. *ARM* XI 260 enregistre les généreuses sorties en miel pour les repas de ces trois hommes durant un séjour qui dura plusieurs semaines[1236]. Un texte datant du 22/x précise encore « lorsque Qarnî-Lîm a séjourné (à Mari) »[1237]. Le 7/xi, Qarnî-Lîm était encore présent à Mari[1238], où on lui confia un cheval, puis il quitta Mari le jour même avec des provisions pour son voyage de retour à Andarig[1239]. Nous l'avons dit, nous n'avons pas de trace de la présence du roi de Kurdâ à Mari, nous ignorons s'il y resta pour les célébrations ou s'il ne fit qu'accompagner Šarraya jusque Mari. Notons tout de même qu'un mois après les célébrations, Hammu-rabi reçut en cadeau une jarre de vin de la part de Zimrî-Lîm, peut-être pour le remercier de s'y être rendu[1240].

1230 - Il arrive à Mari dans les premiers jours du mois suivant. D'après *ARM* II 78 (= *LAPO* 18 979), daté du 3/ix sans nom d'année.
1231 - *ARMT* XXVII 73.
1232 - *ARM* II 78 (= *LAPO* 18 979).
1233 - Voir *FM* II 55 et 56. Pour ce rituel voir notamment Kupper 1996c qui y voit une pratique typique du Sindjar et qui est également attestée à Karanâ et à Andarig. Sur cette question, voir également Durand et Guichard 1997, p. 38-39.
1234 - *ARM* XI 207.
1235 - *ARM* XI 265, daté du 21/x, sans nom d'année.
1236 - Duplicata de *ARM* XI 259.
1237 - *ARMT* XXIII 216 (= *FM* XI 34) : (4) [*i-nu-m*]*a* (5) *qar-ni-li-im* (6) *wa-aš-bu*.
1238 - Inédit M.10542 (Guichard 1995, p. 101 et Charpin et Ziegler 2003, p. 211, n. 376) : (20) 1 anše-kur-ra *a-na qar-ni-li-im* (21) *i-nu-ma a-na ma-ri*^{ki} *il-li-kam* (22) iti *ki-is-ki-sí-im* u_4 7-kam.
1239 - *ARM* XI 215.
1240 - *ARM* XXI 94 (= *FM* XI 36), daté du 17/xii/ZL 7.

6.3.1.2. De nouveaux contacts diplomatiques à la fin de l'année ZL 8 ?

Les années ZL 8 et 9 demeurent très mal connues à l'heure actuelle. L'absence de documentation rend sensible toute conclusion à cette absence d'information, on serait tenté toutefois d'y voir une preuve que la situation dans le Sindjar n'alarmait plus les autorités de Mari et que la stratégie de Zimrî-Lîm avait finalement permis de sortir la région de la crise des années ZL 5 à ZL 7.

Pour Zimrî-Lîm, l'année ZL 8 fut consacrée à une longue expédition en Haute-Mésopotamie, entre les mois v et viii[1241]. Il remonta le Habur jusque Saggarâtum avant de prendre la route de la steppe, en passant par Raṣûm-du-Yamutbal, et de rejoindre Tâdum, dans le territoire d'Ilân-ṣurâ, au début du mois vi. Il termina finalement son voyage à Hušlâ, dans le Yussan, où il resta jusqu'au début du mois vii. Le but de cette expédition est encore difficile à déterminer. On en retient généralement le caractère religieux, du fait de son séjour d'une dizaine de jours à Hušlâ où furent remis au dieu Teššub de Kumme plusieurs vases précieux. Elle fut pourtant aussi l'occasion de reprendre contact avec ses nombreux vassaux à travers l'ensemble de sa zone d'influence[1242]. Ainsi, le roi lui-même fit étape dans plusieurs des capitales du bassin du Habur, dont Ilân-ṣurâ et Razamâ-du-Yussan. Il y eut également de nombreux échanges de cadeaux entre cours[1243]. Bien qu'il ne se rendit pas personnellement dans le Sindjar, Zimrî-Lîm délégua à d'importantes personnalités de l'administration mariote la visite auprès des rois d'Andarig et de Kurdâ.

Un document enregistre ainsi la remise de cadeaux à ces hommes par les autorités de différentes villes et communautés de la région durant le mois vi/ZL 8[1244]. D'après ce document, Habdu-Malik, un haut fonctionnaire, peut-être le premier ministre, se rendit d'abord à Ilân-ṣurâ, le 7 avant de se rendre à Kurdâ le 14. Pendant ce temps, Haqba-ahum se rendit à Andarig où il était présent le 10 avant de se rendre également à Kurdâ le 17. Entre le 14 et le 26, ce sont au moins quatre autres personnalités mariotes, Habdu-Malik, Rip'i-Dagan, Haqba-ahum et Yanṣib-Dagan, qui rencontrèrent successivement ou en même temps Hammu-rabi de Kurdâ. L'objet de ces rencontres est difficile à définir, ne connaissant pas l'objet même du voyage de Zimrî-Lîm. La durée de cette mission, près d'un mois entre le 7 et le 26, et la qualité des personnalités présentes, laissent

1241 - Nous reprenons ici les références données dans Charpin et Ziegler 2003, p. 211.
1242 - Voir le compte-rendu de *ARMT* XXVI/1 et 2 par M. Anbar dans *M.A.R.I.* 7, p. 391.
1243 - Notamment *ARM* IX 241, récapitulatif des réceptions de miel durant les mois vi et vii/(ZL 8). Sont mentionnés, Sammêtar, roi d'Ašnakkum, Šubram, roi de Susâ, Šadum-šarri, roi d'Azuhinnum, Yumraṣ-El, roi de Qâ et Isqâ, les Anciens de Zabalum, et Inib-šarri, fille de Zimrî-Lîm et épouse du roi d'Ašlakkâ.
1244 - *ARM* VII 117 (= *ARMT* XXXI 131), daté du 30/vi/ZL 8.

envisager des enjeux importants. Nous pouvons imaginer dès lors qu'il s'agissait d'entériner les rapprochements opérés l'année précédente en définissant les frontières et zones d'influence respectives des deux royaumes, et peut-être également vis-à-vis d'autres royaumes comme Razamâ-du-Yussan, Kahat et Ilân-ṣurâ.

Parallèlement à la venue de ces fonctionnaires mariotes, les documents administratifs enregistrent la venue auprès de la suite mariote de nombreux diplomates envoyés par les royaumes du Sindjar et du Bassin du Habur[1245]. Notons par ailleurs la présence d'émissaires d'Andarig à Mari peu avant le départ de Zimrî-Lîm[1246].

Il est possible également que ce voyage vit la nomination de Haqba-ahum comme représentant de Mari à Kurdâ. Bien que cela ne soit jamais directement évoqué, cet homme apparaît effectivement avec ce statut dans de nombreux documents écrits les années suivantes[1247]. L'installation d'une représentation directe du roi de Mari dans certaines villes de Haute-Mésopotamie[1248], serait en quelque sorte la dernière étape du lent mouvement que constitue la reprise en main de la région par Zimrî-Lîm. Une politique mise en place à partir de ZL 5 et qui se voulait la réponse aux bouleversements provoqués par la montée d'Ešnunna.

Ainsi, les relations entre Mari et les royaumes du Sindjar semblent particulièrement cordiales durant cette année ZL 8. Le 13/ix/ZL 8, deux tablettes économiques furent écrites pour enregistrer le rachat de Numhéens que le roi de Kurdâ avait précédemment remis à Zimrî-Addu[1249]. Des messagers de ce royaume recevaient encore du vin l'année suivante lors de l'entrée du roi de Mari « dans la chapelle » probablement pour les célébrations de la fête d'Eštar. Cette réunion pourrait également être liée à la levée de troupes alliés alors que le roi de Mari s'apprêtait à partir au secours du roi du Yamhad[1250]. Quant à Qaṭṭarâ et Andarig, nous n'en avons que des mentions épisodiques et sans réelle portée politique, comme la dédicace du rituel-*elûnum* d'Andarig au voyage qu'avait entrepris Zimrî-Lîm jusque Hušlâ au mois viii[1251].

1245 - Voir en ce sens *ARM* VII 104, enregistrant la remise d'argent à des hommes d'Andarig, de Karanâ, de Razamâ-du-Yussan ou encore d'Azuhinnum. Le nom d'année est inscrit, il s'agit de ZL 8, mais pas le mois. La mention du départ de Habdu-Malik, le 14ème jour (l. 2'-4'), permet toutefois de placer ce texte au mois vi par son parallèle avec *ARM* VII 117. *ARM* VII 219 (= *ARMT* XXXI 133), du 20/[vii]/[ZL 8], doit être placé dans le même contexte et offre une liste de royaumes encore plus conséquente.

1246 - *ARM* VII 113 daté du 3/v/ZL 8. Le départ du roi de Mari est daté du 13 ou du 14 de ce même mois (Charpin et Ziegler 2003, p. 211, n. 380).

1247 - Voir notamment les lettres éditées dans Charpin *et al.* 1988 qui garantissent sa présence à Kurdâ dès le début de l'année ZL 10. Cf. ci-dessous, troisième partie, § 3.3.2.

1248 - Nous en avons ici l'illustration pour le royaume de Kurdâ mais ce sera surtout le cas à partir de l'année ZL 10, année durant laquelle de nombreux événements secouèrent la région. À partir de ZL 10, Zimrî-Lîm disposa également d'un représentant permanent à Ilân-ṣurâ avec Yamṣûm, plus tard d'autres diplomates et chefs de garnison s'installeront dans les royaumes d'Andarig et de Karanâ.

1249 - *ARM* IX 48 et 49.

1250 - C'est une hypothèse exprimée dans Chambon 2009b, p. 114, note.

1251 - *ARMT* XXVIII 169.

6.3.2. L'Élam intervient contre Ešnunna

Le contexte international fut cependant marqué par l'arrivée d'un nouvel acteur dans la région, le *sukkal* d'Élam, Šeplarpak. Jusqu'à cette année, les relations entre l'Élam et les royaumes mésopotamiens avaient déjà un caractère singulier. Dominique Charpin et Jean-Marie Durand ont considéré qu'il agissait comme un « père » politique pour les grands rois amorrites[1252], et qu'il exerçait donc une tutelle au moins symbolique sur eux. Cette influence de l'Élam sur les affaires politiques mésopotamiennes s'était surtout manifestée lors du démembrement du royaume de Samsî-Addu, lorsque l'empereur servit d'arbitre dans le tracé des frontières entre Babylone, Mari et Ešnunna[1253]. Mais il n'intervint ensuite que rarement dans la région et les contacts avec les cours mésopotamiennes n'ont laissé que peu de traces dans notre documentation et ceci au moins jusqu'en ZL 8. Cette année-là, nous assistons à une intensification des relations diplomatiques avec certains royaumes mésopotamiens, dont celui de Mari. Nous avons en effet des témoignages de nombreux échanges diplomatiques durant les mois ii et iii/ZL 8 concernant avant tout des accords entre Mari et l'Élam sur le commerce de l'étain[1254], ceux-ci se succédèrent jusqu'au début de l'année ZL 10. Nous savons également que Kurdâ reçut la visite de deux émissaires élamites durant l'année ZL 9, sans pouvoir dire s'ils n'étaient que de passage ou s'ils s'entretinrent avec Hammu-rabi[1255].

6.3.2.1. Le soutien amorrite à la guerre contre Ešnunna

Toutefois, cette manifestation de la suzeraineté élamite prit de plus en plus la forme d'une ingérence politique dans les affaires mésopotamiennes. Les accords passés durant les années ZL 8 à ZL 10 ont certainement eu pour but moins avoué de préparer une intervention militaire en bonne et due forme en Mésopotamie dont la cible première fut le royaume d'Ešnunna. Ainsi, lorsque le roi d'Élam leur déclara son intention de marcher sur cette ville, Mari, Babylone et Larsa lui apportèrent sans réserve leur soutien politique et militaire, non seulement parce que le lien vassalique qui les unissait à l'Élam exigeait une telle réponse mais surtout parce qu'ils trouvaient là l'occasion de se

1252 - Charpin et Durand 1991 notamment p. 61-64, à compléter désormais par de nouvelles références dans Durand 2013a, voir également Charpin 2013a.
1253 - Voir Durand 2013b, p. 331, faisant référence à la lettre *ARMT* XXVI/2 449, écrite postérieurement. Un autre exemple de cet arbitrage est donné par la lettre A.7535, citée dans Charpin et Durand 1991, p. 62, lors d'une querelle qui opposa Larsa et Ešnunna.
1254 - Charpin et Ziegler 2003, p. 212.
1255 - M.6086 (= *FM* XI 73), seule l'année est conservée.

débarrasser d'un concurrent sérieux. Rappelons à ce titre que la guerre entre Mari et Ešnunna s'était terminée sur un *statu quo*, sans que cette dernière n'ait réellement payé le prix de ses interventions manquées dans le Suhûm et en Haute-Mésopotamie. Du point de vue de l'Élam et d'Ešnunna, les raisons de ce conflit ne sont pas entièrement connues, mais il est important de noter que ces deux royaumes avaient déjà été en conflit avant même la constitution du Royaume de Haute-Mésopotamie[1256].

Lorsque Zimrî-Lîm envoya un contingent pour aider à la prise d'Ešnunna, il demanda à ses principaux alliés en Haute-Mésopotamie, Qarnî-Lîm et Šarraya, de joindre leurs troupes à l'expédition. Toutefois, une lettre postérieure à cette demande nous apprend que Qarnî-Lîm au moins n'en fit rien[1257]. Quant à Šarraya, le passage concernant son engagement est malheureusement cassé, mais le texte semble bien mettre en opposition les comportements de ces deux rois. Il est également difficile de comprendre la position de Kurdâ dans cette guerre. Le texte M.6086 (= *FM* XI 73), enregistrant la remise de deux jarres de vins à des Élamites arrivant à Mari depuis Kurdâ, illustre des contacts diplomatiques entre l'Élam et Kurdâ en ZL 9. Nous pourrions alors interpréter ce séjour comme le cadre d'une demande de soutien adressée au roi de Kurdâ pour la participation de l'armée kurdéenne à cette campagne. Toutefois, nous ne disposons pas d'éléments qui pourraient confirmer cette idée.

6.3.2.2. Les dates de la guerre contre Ešnunna

Les événements liés à la guerre contre Ešnunna sont encore largement inconnus. Manifestement, le début du conflit doit être daté de la fin de l'année ZL 8 ou du début de l'année ZL 9. Un texte administratif enregistre effectivement la distribution d'armes à une troupe de soldats mariotes le 12/xi/ZL 8. Denis Lacambre interprète ce texte comme les préparatifs pour l'envoi d'un corps expéditionnaire en renfort des troupes élamites[1258]. Mais le déroulement de cette première phase du conflit est encore très flou. Plusieurs lettres indiquent que les combats se déroulèrent d'abord à Mankisum, point de passage important sur le Tigre, un siège qui fut suivi par la prise d'Upî[1259]. Les premiers combats se déroulèrent donc autour des principales villes du royaume d'Ešnunna, ils visaient certainement à couper la capitale de ses campagnes et à forcer l'armée

1256 - Charpin et Ziegler 2003, p. 212, n. 390, fait référence aux « chroniques éponymales de Mari » qui évoque une victoire de l'empereur d'Elam sur Ipiq-Adad II l'année même de la prise de pouvoir par Samsî-Addu, en l'éponymie de Šarrum-Adad (= REL 141 ; vers 1832).
1257 - Voir A.2730 publiée dans Durand 2004b, p. 120.
1258 - Lacambre 2002, p. 8-10.
1259 - A.2242 (inédit, non repris en annexe), cité dans Charpin et Ziegler 2003, p. 212, n. 392.

ešnunnéenne à livrer les combats hors de celle-ci. Une lettre de l'un des officiers de l'armée mariote rapporte la violence des combats dans la première partie de cette guerre[1260]. La seconde phase fut en toute logique la prise de la capitale elle-même.

Une lettre du général Yasîm-Dagan (que nous retrouverons également sous la graphie Yassi-Dagan dans d'autres textes) indique que le siège de la ville débuta autour du 21/i d'une année inconnue[1261]. Dominique Charpin a énoncé les différentes hypothèses possibles concernant celle-ci[1262]:

- La première date le début du siège de la ville le 21/i de l'année ZL 8, les cadeaux envoyés par la cour mariote à l'empereur élamite et au roi de Suse au mois ii de cette même année célébreraient alors la prise de la ville[1263]. Un autre argument est le nom choisi dans le calendrier mariote pour l'année suivante « Année où Zimrî-Lîm est allé en renfort de l'Élam »[1264]. Dès lors, nous aurions le témoignage d'une campagne rapide. Cette datation pose toutefois problème dans la mesure où nous ignorons ce qu'il advint ensuite d'Ešnunna jusqu'à l'année ZL 10, soit pendant près de deux ans.
- La seconde hypothèse situe le début du siège de la ville au mois i/ZL 9, donc rapidement après le début des combats. Cela indiquerait une mise en place rapide du siège mais nous en ignorons encore le déroulement et la durée. Si la ville tomba rapidement, le même problème se pose concernant les événements à Ešnunna durant l'année séparant la chute de la ville du début de la guerre entre Babylone et l'Élam. Nous pouvons également considérer que le siège de la ville dura plus longtemps mais nous serions dès lors surpris d'en avoir si peu d'écho[1265].
- Enfin, l'avis retenu par Dominique Charpin, faute de pouvoir trancher, daterait le début du siège au mois i/ZL 10. Ainsi nous aurions une première phase des combats très longue, près d'un an, conclue par un siège bref et décisif de la capitale. Denis Lacambre a par ailleurs confirmé la chute de la ville au début de l'année ZL 10 en datant du mois ii un fragment de document administratif enregistrant l'envoi d'un cadeau-*šubûltum* « lorsque la ville d'Ešnunna a été prise »[1266].

1260 - *FM* III 135 citée dans Lacambre 2002, p. 9.
1261 - Le début du siège de la ville est évoqué dans une lettre écrite par le général mariote Yasîm-Dagan, A.3193 (citée dans Charpin *et al.* 1988, p. 150, n. 68). La lettre fut écrite le 25/i et indique que le siège avait débuté quatre jours auparavant.
1262 - Pour ces différentes hypothèses, voir Charpin et Ziegler 2003, p. 213-214.
1263 - *ARMT* XXV 6 dans Durand 1986, p. 119.
1264 - Charpin et Ziegler 2003, p. 258 : mu *zi-im-ri-li-im til-lu-ut e-la-am-tim il-li-ku*.
1265 - À titre de comparaison, nous possédons bien plus de documents concernant le siège de Razamâ-du-Yussan en ZL 10. Il faut toutefois noter qu'une partie de la correspondance du général Yassi-Dagan est encore inédite.
1266 - Il s'agit du texte M.8806, cf. Lacambre 2002, p. 10, n. 45. Wolfgang Heimpel arrive à la même conclusion dans Heimpel 2003, p. 57-58.

Faute d'éléments nouveaux à apporter au dossier, la suite de notre étude suivra cette troisième hypothèse. Pour résumer, nous aurions une première phase du conflit avec des engagements plus ou moins longs et intenses couvrant l'année ZL 9, marquée par la prise d'un certain nombre d'avant-postes ešnunnéens, puis une seconde phase au début de l'année ZL 10 dont le point d'orgue serait un siège extrêmement rapide de la capitale d'Ibâl-pî-El II.

Quelle qu'ait été la date du début de cette guerre et la durée de ce siège, Ešnunna fut bel et bien sous le contrôle de l'Élam au début de l'année ZL 10. Loin de s'arrêter là, les ambitions de l'empereur d'Élam l'amenèrent à étendre encore son emprise sur la Mésopotamie amorrite. Au début de l'année ZL 10, il poursuivit son offensive d'une part contre Babylone, à laquelle il disputait certaines villes du royaume d'Ešnunna, mais également vers le nord contre la zone d'influence mariote. En prenant Ešnunna, l'empereur d'Élam avait franchi la première étape de cet engrenage de la conquête qu'a analysé Dominique Charpin[1267], et qu'avaient déjà entrepris avant lui Samsî-Addu d'Ekallâtum et Ibâl-pî-El II d'Ešnunna.

7. Le Sindjar durant l'invasion élamite (1766-1764)

Un bouleversement aussi important que l'intervention d'une nouvelle puissance, ou l'effacement de l'une d'entre elles, remet en cause, par définition, les réalités géopolitiques qui s'y trouvaient établies jusque là et relance le jeu des répartitions territoriales entres les nouvelles forces en présence. Ces deux événements signifiaient clairement la fin de l'équilibre qui avait prévalu depuis la cinquième année de règne de Zimrî-Lîm.

Ces situations nouvelles sont bien souvent l'occasion pour les autres royaumes d'étendre leur influence et de tisser de nouvelles relations avec leur voisin. En ce sens, Hammu-rabi de Babylone en s'emparant de Mankisum et d'Upî ne fit que saisir une opportunité de grignoter l'ancienne zone d'influence d'Ešnunna. De même Zimrî-Lîm, bien que n'ayant pas profité de gains territoriaux notables, profitait largement de la disparition d'un royaume pouvant menacer aussi bien le Suhûm que la Haute-Mésopotamie. Les rois moins influents profitaient aussi largement de ce genre d'occasion pour s'illustrer auprès de leur suzerain ou pour tisser des relations avec les nouveaux arrivants dans l'espoir de redéfinir leur place dans le jeu politique régional. Ce dernier point

1267 - Charpin 1992a.

concernait par ailleurs aussi bien les rois dominant déjà un état que les princes en exil ou autres condottiere qui profitaient des troubles occasionnés par ce genre d'événements pour retrouver leur trône. C'est précisément dans ce contexte que se présente à nous un personnage qu'il faut compter parmi les plus ambitieux et téméraires de cette époque : Atamrum.

7.1. L'Élam à l'assaut de la Haute-Mésopotamie (ii-viii/ZL 10)

La prise d'Ešnunna par les forces élamites mit donc immédiatement fin à la répartition politique née du démantèlement du Royaume de Haute-Mésopotamie. Si certains royaumes, tels que Mari ou Babylone, purent s'en réjouir dans l'immédiat, il s'avéra que les troupes élamites ne s'arrêtèrent pas à cette seule conquête. D'un royaume à l'autre, les conséquences sur les relations avec l'empereur furent toutefois très différentes. Si les relations entre l'empereur et Babylone se dégradèrent tout de suite, Zimrî-Lîm ne semble pas s'être méfié de cette nouvelle situation. Au début de l'année ZL 10, il menait encore, avec les armées de ses alliés, son expédition « au secours du Yamhad » qui s'acheva aux mois ii et iii/ZL 10 par un séjour dans la ville d'Ugarit, sur les rives de la Méditerranée[1268]. Pourtant, cette politique d'expansion de la part de l'Élam concerna rapidement sa propre zone d'influence, dans le Sindjar et le bassin du Habur.

Il s'agit ici de reprendre les événements complexes qui eurent lieu en Haute-Mésopotamie pendant les quelques mois séparant le moment où l'Élam entra dans la région et le moment où se forma la coalition des royaumes amorrites, dans le courant du mois viii/ZL 10. Naturellement, nous centrerons notre propos sur les royaumes du Sindjar qui, dans un camp ou dans l'autre, jouèrent un rôle fondamental à chaque étape de ce conflit.

Avec l'adoption de ce point de vue, nous verrons que certains événements peuvent être réinterprétés. Nous soutiendrons notamment l'idée que, bien loin d'avoir été un pion entre les mains de l'empereur, Atamrum eut des responsabilités importantes non seulement dans le développement du conflit en Haute-Mésopotamie mais peut-être également dans son déclenchement. Sans nécessairement remettre en cause la logique géopolitique qui poussa l'empereur à remonter le Tigre et à investir cette région[1269], cette interprétation précise le rôle de certains de ses conseillers et alliés qui, pour leurs parts, étaient davantage guidés par leurs intérêts personnels que par le développement de l'empire élamite.

1268 - À ce titre, voir Villard 1986.
1269 - Charpin 1992a.

7.1.1. Atamrum, préposé de l'empereur d'Élam à Ešnunna ?

Dans les événements qui agitèrent la région du Sindjar, Atamrum ne joua véritablement de rôle qu'au cours des années ZL 10 à ZL 12. Avant cela, il apparaît ponctuellement à des occasions précises sans parvenir pour autant à marquer la région de son empreinte. Nous reviendrons sur la filiation de cet homme dans la troisième partie de cette thèse, nous rappellerons simplement ici les éléments qui permettent de l'introduire dans les événements mouvementés de l'année ZL 10 puis nous chercherons à déterminer quel rôle Atamrum devait jouer dans les plans de l'empereur.

7.1.1.1. L'exil d'Atamrum à Ešnunna

La famille royale d'Allahad, à laquelle appartenait Atamrum, trouva refuge à Ešnunna à un moment encore difficile à déterminer. Ce départ en exil pouvait être daté à deux moments distincts, soit au moment où Warad-Sîn, son père, fut remplacé par Sâmû-Addu, soit lorsque Qarnî-Lîm réunit Andarig et Allahad, peu avant la montée de Zimrî-Lîm sur le trône de Mari. Quoi qu'il en soit, Atamrum dût fuir le Sindjar et trouva refuge à la cour d'Ibâl-pî-El II d'Ešnunna. Manifestement, il s'intégra très bien dans ce milieu nouveau et participa activement à la vie politique d'Ešnunna[1270]. Au début de l'année ZL 4, Qarnî-Lîm avait envoyé un rapport détaillé pour prévenir Zimrî-Lîm de l'approche des troupes d'Ešnunna, il précisait alors :

> « Depuis trois jours, toutes les armées se trouvent à Aššur. Atamrum et Yaggih-Addu ont pris leur tête. Ils vont se diriger vers Qaṭṭarâ ensuite ils se tourneront vers mon pays. »[1271]

Les propos suivants ce passage trahissent une profonde angoisse dont il n'est pas difficile de deviner la cause. La présence d'Atamrum à la tête de cette armée, personnage dont il connaissait certainement l'origine et les ambitions, donnait à cette invasion une dimension toute particulière. Qarnî-Lîm se doutait bien qu'en cas de défaite, il perdrait non seulement son royaume mais serait également la cible des règlements de compte. Finalement, Qarnî-Lîm parvint à s'en sortir en trahissant Zimrî-Lîm et en participant avec zèle aux plans d'Ešnunna. Nous imaginons aisément tout le mal que le roi d'Ešnunna eut alors pour tempérer Atamrum. Ce fut donc une occasion manquée

1270 - C'est peut-être cet homme que l'on trouve mentionné dans la lettre *ARM* II 12 (= *LAPO* 16 432) en ambassade auprès de deux des rois benjaminites. Nous pourrions considérer, si toutefois il s'agit bien de lui, qu'il était alors commissionné par le roi d'Ešnunna.

1271 - *ARMT* XXVIII 168: (7) *iš-tu* u_4 3-kam *um-ma-na-t*[*um ka-lu-š*]*i-na* (8) *i-na aš-šu-ur*^{ki} *wa-aš-ba* (9) *pa-ni-ši-na* ^{I}*a-tam-rum* (10) *ù ia-gi-ih-*^{d}IM (11) *ṣa-bi-it a-na qa-ṭá-ra-a*^{ki} (12) *i-sa-an-ni-qú-ma a-na li-ib-bi* (13) *ma-ti-ia pa-nam ša-ak-na.*

pour Atamrum qui reprit la route d'Ešnunna une fois la paix rétablie. Il lui fallut attendre encore cinq années entières avant qu'une nouvelle opportunité ne se présente à lui.

7.1.1.2. Le rôle d'Atamrum durant la guerre entre l'Élam et Ešnunna

Lors du grand rebattement des cartes provoqué par l'intervention de l'Élam contre le royaume d'Ešnunna, Atamrum se trouva à nouveau mêlé malgré lui à une guerre entre deux grandes puissances. Nous nous attendrions dès lors à le trouver aux côtés d'Ibâl-pî-El II, qui l'avait accueilli et protégé pendant plus de dix ans, pourtant, la documentation nous donne exactement le tableau inverse.

Malgré l'ensemble des données dont nous disposons sur Atamrum, qui tendent à faire de lui un opportuniste prédisposé à la trahison, il serait injuste de l'accuser sans justification. En réalité, nous n'avons pas de renseignements précis concernant son parti-pris durant la guerre elle-même et nous n'avons écho de son ralliement à la cause élamite qu'après la chute d'Ešnunna, ce qui en soi ne garantit pas qu'il trahit Ibâl-pî-El II. Toutefois sa première attestation après cinq ans d'absence et la restitution chronologique que nous proposons pour les premiers mois de l'année ZL 10, pourraient illustrer ce qui fut le premier d'une longue suite d'abus de confiance de la part d'Atamrum.

Cette première mention se trouve dans une lettre qu'écrivit Yasîm-Dagan[1272], général mariote envoyé à Babylone. Il reprend une missive qu'envoya l'empereur d'Élam au roi de Babylone :

> « L'empereur d'Élam a écrit à Hammu-rabi en ces termes : “C'est Atamrum qui a été choisi. Achève ce que tu dois faire tant que je réside ici. Les villes d'Ešnunna que tu détiens ne sont-elles pas miennes ? Évacue-les et soumets-toi à mon joug ! Sinon, je pillerai ton pays de fond en comble. »[1273]

La lettre dont est tiré ce passage fut manifestement écrite peu de temps après la prise d'Ešnunna et précède de peu la guerre entre l'Élam et Babylone. Notons également que, dans un passage encore inédit de cette même lettre, il est dit que Qarnî-Lîm et le royaume d'Andarig pouvaient encore être sauvés[1274]. Or, grâce à l'inédit M.9729+, nous apprenons qu'Atamrum avait déjà remplacé Qarnî-Lîm le 16/ii/ZL 10[1275]. La lettre de Yasîm-Dagan doit donc avoir été écrite au tout début du mois ii, au maximum une ou deux semaines après la prise d'Ešnunna que nous avons datée des derniers jours du mois i (cf. ci-dessus, deuxième partie, § 6.3.2.2.). Étant donnée la

1272 - Le nom de ce général est parfois transcrit Yassi-Dagan. Il s'agit bel et bien du même homme.
1273 - A.3618, l. 19'-24' (inédit, cf. Annexe 3).
1274 - Charpin et Ziegler 2003, p. 217, n. 433.

position privilégiée dont semble jouir Atamrum au sein de la stratégie élamite et la rapidité avec laquelle il s'empara d'Andarig, il paraît peu probable que celui-ci se soit rallié à l'empereur après la chute d'Ešnunna. Cela signifierait que, en à peine quelques jours, Atamrum était non seulement parvenu à se rendre indispensable aux yeux de l'empereur mais qu'il avait également trouvé le temps de planifier l'assassinat de Qarnî-Lîm. Vraisemblablement, mais cela est encore impossible à prouver tant que nous ne connaîtrons pas mieux le contexte historique, son transfuge eut lieu dans la première partie de la guerre, probablement dans le courant de l'année ZL 9. Avec ce battement de plusieurs mois, cela lui laisserait davantage le temps pour se glisser parmi les favoris de l'empereur et préparer son expédition pour récupérer Andarig et Allahad. Si cette reconstitution des événements se trouvait confirmée, Atamrum n'aurait donc pas simplement été récupéré par les Élamites mais aurait véritablement trahi son protecteur en se ralliant précocement à l'empereur.

Ceci étant dit, nous détaillerons plus loin la campagne d'Atamrum en Haute-Mésopotamie. Il s'agit surtout ici de discuter les informations livrées par la lettre de Yasîm-Dagan et déterminer ainsi quel rôle l'empereur d'Élam souhaitait voir jouer par Atamrum après la prise d'Ešnunna.

7.1.1.3. Atamrum, entre Ešnunna et Andarig

De ce passage de la lettre de Yasîm-Dagan, Dominique Charpin a d'abord compris qu'Atamrum avait été choisi pour exercer des fonctions proches de celle d'un gouverneur, à Ešnunna, pour le compte de l'empereur[1276]. Il s'appuyait alors, non pas sur cette lettre de Yasîm-Dagan mais sur la correspondance d'Išme-Addu, souverain placé sur le trône d'Ašnakkum par les Élamites, datant des premiers mois de l'année ZL 10. Il identifiait ainsi ce « sire d'Ešnunna » des lettres *ARM* IV 20 (= *M.A.R.I.* 7 n° 1 ; = *LAPO* 16 436) et A.4687 (= *M.A.R.I.* 7 n°6 ; = *LAPO* 16 441) comme étant Atamrum lui-même[1277]. En effet, dans une autre lettre au *merhûm* Ibâl-El, Išme-Addu s'exclamait ainsi : « Moi, je ne cesse de satisfaire le *sukkal* et mon maître Atamrum »[1278]. À cette époque, le rapprochement entre Atamrum et ce sire d'Ešnunna ne reposait

1275 - Ce passage de M.9729+ a été récemment publié dans Charpin 2014c, p. 67. Cette lettre est datée du 16/Ayyarum (soit le mois vii* dans le calendrier éponymal), D. Charpin hésitait entre une équivalence avec le 16/i ou le 16/ii du calendrier mariote. Il nous paraît difficilement concevable de situer la prise d'Andarig le 16/i sachant qu'à cette date Ešnunna n'était même pas encore assiégée par les Élamites, si toutefois notre datation de ce siège est bonne. Cette datation est également compatible avec la note 457 qui souligne qu'à la fin du mois iii, la mort de Qarnî-Lîm était suffisamment récente pour que des dispositions soient prises quant à ses bagages mais également qu'elle devait être suffisamment ancienne pour que Zimrî-Lîm, encore dans le Yamhad, en soit déjà informé.

1276 - Charpin 1993b, p. 167.

1277 - *ARM* IV 20 (Charpin 1993b, p. 173, n° 1 ; = *LAPO* 16 436) : (15) (...) ºelam-meš *ù* lú èš-nun-na^{ki} (16) *i-na ti-ka-ti-ia ú-ka-al*. A.4687 (Charpin 1993b, p. 181, n° 6 ; = *LAPO* 16 441) : (13') [*a-na*] ˹lú˺ elam-ma *ù* lú èš-nun-na^{ki} (14') […] ˹*ik*˺*-šu-dam*.

1278 - A.2326 (Charpin 1993b, p. 175, n° 2 ; = *LAPO* 16 437) : (4') *a-na-ku* lú sukkal (5') *ù a-tam-ra-a*[*m*] (6') *be-lí a-ta-n*[*a*]-/*pa-al*.

que sur la mention fréquente d'Atamrum dans la correspondance d'Išme-Addu. Elle fut confirmée quelques temps plus tard par une première publication du passage cité ci-dessus de la lettre de Yasîm-Dagan[1279]. De même, Jean-Marie Durand se joint à cet avis avec la réédition de la lettre *ARM* II 21 (= *LAPO* 16 350), toujours dans le contexte de l'année ZL 10, qui évoque alternativement un « homme d'Ešnunna » et Atamrum, en donnant l'impression qu'il s'agit du même homme.

Récemment, Dominique Charpin est pourtant revenu sur cette première interprétation. Il considère désormais qu'Atamrum n'a pas pu exercer une telle fonction et présente deux contre-arguments[1280]. Le premier est que la chronologie du début de la guerre ne donne pas le temps à Atamrum d'exercer une telle fonction, Atamrum étant très rapidement parti en Haute-Mésopotamie. Le second argument venait du fait qu'un certain nombre de documents semblent prouver une tutelle directe de l'Élam sur Ešnunna dans laquelle Kudušuluš, frère de l'empereur et roi de Suse, semble avoir joué le premier rôle. Il n'explique pas toutefois les propos tenus par l'empereur à Hammu-rabi de Babylone, retranscrits dans la lettre de Yassi-Dagan, A.3618 (inédit)[1281], citée ci-dessus. Ceux-ci indiquent manifestement un lien clair entre Atamrum et les villes d'Ešnunna que Babylone détenaient alors.

Selon nous, la lecture de ces textes et de leur contexte chronologique pose deux problèmes majeurs. En premier lieu, il nous semble important de différencier d'une part les discours prospectifs, sous-entendue la stratégie exposée par l'empereur d'Élam et la manière dont elle fut reprise par les contemporains, et d'autre part les événements tels qu'ils se sont finalement déroulés. Nous avons également tendance à prendre la documentation de l'année ZL 10 en un seul bloc et à considérer que la stratégie élamite concernant Ešnunna, et secondairement Atamrum, fut figée durant toute cette période. Il est probable qu'en l'espace de plusieurs mois, dans un contexte aussi troublé, cette stratégie ait évoluée et se soit adaptée aux événements diplomatiques et militaires. En somme, une autre lecture est possible si nous considérons qu'il y eut un important décalage entre les plans prévus aux premiers jours de l'invasion par l'Élam et ce qu'il se passa réellement dans les mois qui suivirent.

Comme nous avons pu le voir ci-dessus, le discours que tint l'empereur d'Élam à Hammu-rabi laisse entendre clairement que dans un premier temps, Atamrum devait jouer un rôle à Ešnunna. Il est possible qu'au moment de la prise d'Ešnunna, le *sukkal* ait effectivement envisagé de confier les affaires courantes de ce royaume à un Amorrite afin de ne pas donner à cette guerre l'image d'une

1279 - Charpin 1999b, p. 122, n. 37 et 38.
1280 - Voir en dernier lieu Charpin et Ziegler 2003, p. 214, n. 403. Dominique Charpin a déjà eu l'intuition que ce « sire d'Ešnunna » puisse en réalité être Kudušuluš, le *sukkal* de Suse dans Charpin 1993b, p. 167, n. 22.
1281 - Cf. Annexe 3.

invasion étrangère[1282]. La famille royale et les principaux notables d'Ešnunna ayant été massacrés durant les combats, ce fut Atamrum, réfugié politique, qui fut choisi, ou qui fit en sorte d'être choisi, à défaut d'un prétendant local. Il ne fait pas de doute non plus qu'après dix ans d'exil dans cette ville, Atamrum faisait partie des plus hauts dignitaires et devait être bien connu des milieux d'influence ešnunnéens.

Il demeure toutefois le fait que nous ne le voyons jamais assumer ces prérogatives. Au contraire, au moment même où l'empereur envoya cet ultimatum à Hammu-rabi, Atamrum avait déjà quitté Ešnunna et était en route pour la région du Sindjar. Il nous semble important de s'interroger sur les motifs réels d'un tel déplacement et ses conséquences sur les projets de l'empereur. La question qui se pose alors est : Atamrum avait-il reçu l'accord de l'empereur pour s'emparer d'Andarig ?

À cette question, rien n'empêche de considérer que la réponse soit non. D'après notre lecture des événements des mois suivants, sur lesquels nous reviendrons ensuite, nous pourrions même soupçonner Atamrum de ne pas avoir prévenu sa nouvelle hiérarchie[1283]. Nous noterons en ce sens que l'opération pour renverser Qarnî-Lîm ne reçut aucun soutien logistique de l'Élam. Une lettre inédite de Haqba-ahum, représentant de Mari à Kurdâ, décrit cette troupe comme étant composée de soldats originaires d'Allahad, d'Andarig et d'Apum[1284]. Nous reviendrons sur la série d'événements qu'entraîna la prise d'Andarig plus loin. Que l'empereur soit ou non derrière la prise d'Andarig, il n'abandonna pas immédiatement l'idée de confier Ešnunna à Atamrum. Une lettre envoyée au roi de Mari par Nûr-Sîn, administrateur mariote dans l'ouest mésopotamien reprend le contenu d'une tablette de l'empereur d'Élam destinée à Atamrum, tablette que les mariotes auraient trouvé sur des prisonniers[1285]. Les propos de l'empereur sont difficiles à interpréter mais ils laissent entendre qu'il attend d'Atamrum la levée du siège de Razamâ-du-Yussan afin de pouvoir retourner chez lui. La mention du siège de Razamâ-du-Yussan place indéniablement ces propos dans l'intervalle entre les mois iii et v/ZL 10. Il est difficile d'imaginer dans ce contexte un retrait définitif de l'empereur et de ses troupes en Élam car celui-ci avait, à ce moment-là, déjà engagé ses forces contre Babylone. Il est possible que par ce message, l'empereur renvoyait Atamrum à ses responsabilités premières, c'est-à-dire à la gouvernance d'Ešnunna. Il s'agirait dès lors de permettre à l'empereur de quitter Ešnunna en relevant, comme il était prévu, les plénipotentiaires élamites par ceux d'Atamrum, ce

1282 - Notons que l'argument d'une lutte ethnique, le mot « racial » fut même utilisé par les chercheurs, a été justement soulevé par les grands rois amorrites au moment de la constitution d'une coalition amorrite contre l'Élam. Voir Durand 1990b.
1283 - Cf. ci-dessous, deuxième partie, § 7.2.2.2.
1284 - A.2137+ (inédite, cf. Annexe 3).
1285 - *FM* VII 25.

qui n'était possible que si Atamrum cessait les combats dans le Nord. Un écho à cette interprétation peut être trouvé dans une lettre de Yaqqim-Addu, manifestement écrite dans le même contexte[1286]. Dans celle-ci l'empereur d'Élam ordonnait à Atamrum : « Quitte la ville ! Viens me rejoindre ! »[1287]. Manifestement il s'agit ici de la même demande que dans la lettre précédente, l'empereur d'Élam souhaitait qu'Atamrum lève le siège de la ville et qu'il le rejoigne à Ešnunna. La suite des événements montrent d'ailleurs qu'Atamrum n'en fit rien. Au contraire, il répondit que la ville de Razamâ-du-Yussan était aux abois et qu'il ne lèverait pas le siège avant sa reddition. Qu'il en ait eu l'intention ou non, il était désormais pleinement investi dans les affaires de Haute-Mésopotamie et il ne put se rendre à Ešnunna. Ce fut à ce moment, vers le milieu de l'année, que l'empereur abandonna cette idée et plaça son frère comme première autorité à Ešnunna[1288].

7.1.2. Les menées d'Atamrum et l'entrée de l'Élam en Haute-Mésopotamie (iii-iv/ZL 10)

Les textes de Mari nous livrent, pour les premiers mois de l'année ZL 10, une série d'événements qui bouleversèrent la stabilité politique en Haute-Mésopotamie, celle même que Zimrî-Lîm avait difficilement bâti après la guerre contre Ešnunna. Atamrum, qui provoqua et dirigea en grande partie l'intervention de l'Élam en Haute-Mésopotamie, se porta en premier lieu contre ceux qui furent les pivots de la politique mariote dans la région durant les années précédentes, les rois d'Andarig et de Razamâ-du-Yussan.

7.1.2.1. La disparition de Qarnî-Lîm

Le premier de la longue série d'événements qui secoua la Haute-Mésopotamie fut donc le fait d'Atamrum qui, après plus de dix ans d'exil, trouva enfin l'occasion et le soutien nécessaire pour reprendre le trône qu'il convoitait depuis si longtemps. La chute d'Andarig et la mise à mort de Qarnî-Lîm est aujourd'hui un événement bien connu du fait des nombreuses lettres envoyées par les émissaires mariotes établis en Haute-Mésopotamie et à Babylone à leur roi, toujours en voyage dans le pays du Yamhad[1289]. Nous commencerons par en rappeler les grands moments avant de replacer l'événement dans un contexte plus large.

1286 - *ARM* XIV 103 (= *LAPO* 16 431).
1287 - *ARM* XIV 103 (= *LAPO* 16 431) : (5') *i-na zu-mu-ur a-lim*^{ki} *pu-uṭ-ra-*[*am-ma*] (6') *at-la-*[*a*]*k ku-uš-dam* (…).
1288 - Charpin et Ziegler 2003, p. 214, n. 403.
1289 - Nous profitons ici largement de deux notes écrites à propos de cet événement : Charpin 1994b et Heimpel 1996d.

7.1.2.1.1. La prise d'Andarig par Atamrum

Ce sont les lettres de Haqba-ahum, représentant mariote à Kurdâ, qui nous apportent les premières informations. Dans la lettre inédite A.2137+, il détaille les étapes de l'expédition d'Atamrum vers le Sindjar. Ce dernier quitta le royaume d'Ešnunna et traversa le Tigre à Mankisum, mais au lieu de remonter le Tigre il choisit d'emprunter les sentiers de la steppe et arriva dans le Sud-Sindjar par la ville d'Apû[1290].

Plusieurs raisons peuvent expliquer le choix d'un tel itinéraire. La première est qu'il souhaitait certainement éviter de passer par Ekallâtum. En effet, cette dernière était retombée depuis peu entre les mains d'Išme-Dagan, or celui-ci était un protégé de Hammu-rabi ce qui, par le jeu des alliances, le plaçait d'emblée dans le camp adverse. Mais ce fut également la nature même du déplacement qui força cette troupe à emprunter le chemin le plus rapide et le plus discret. Qarnî-Lîm ne devait pas être mis au courant de la menace qui pesait sur lui. Même si Zimrî-Lîm était alors bien loin de son royaume, l'idée était également que ce dernier n'apprenne la nouvelle que le plus tard possible afin de le placer devant le fait accompli. Nous pouvons nous demander également si l'intention d'Atamrum n'était pas d'échapper aux éventuelles remontrances de l'empereur dont les ambitions au nord n'étaient pas encore clairement exprimées.

Selon nous, la responsabilité d'Atamrum dans la prise de la ville et la mort de Qarnî-Lîm peut difficilement être mise en cause. Même si l'expédition d'Atamrum et la chute de Qarnî-Lîm ne sont jamais directement mises en corrélation par les auteurs de ces lettres, Atamrum avait un mobile et il fut surtout le bénéficiaire direct et immédiat de ce coup d'éclat. Nous pourrions même ajouter que l'opération fut bien préparée et probablement de longue date. Il suffit de constater avec quelle facilité une ville aussi importante qu'Andarig, capitale de l'un des rois les plus influents de Haute-Mésopotamie, tomba entre ses mains. Elle tranche d'ailleurs nettement avec les difficultés que rencontra Atamrum quelques semaines plus tard, devant les murs de Razamâ-du-Yussan. Il est possible que l'arrivée d'Atamrum coïncida avec un soulèvement perpétré à l'intérieur de la ville et dans lequel prit peut-être part une partie de l'armée. Une lettre postérieure met ainsi en avant le rôle d'un chef de section nommé Yahûn-El dans l'assassinat des fils de Qarnî-Lîm[1291]. De même, le fait qu'Atamrum prit la route d'Andarig avec une troupe composée exclusivement de soldats originaires du Sindjar[1292] pourrait indiquer, non seulement la collaboration d'une partie de l'armée du royaume

1290 - A.2137+ (inédite, cf. Annexe 3), voir Ziegler, 2002 p. 251, n. 183 et désormais Charpin 2014c, p. 71. Le voyage est également évoqué dans un fragment de tablette inédit numéroté A.444 (cf. Annexe 3).

1291 - *ARMT* XXVI/2 434 (= *FM* VI 3). Toutefois, rien n'indique que cet homme appartenait à l'armée de Qarnî-Lîm et pas à la troupe d'Atamrum.

1292 - A.2137+ (inédite, cf. Annexe 3), ce passage a été récemment commenté dans Charpin 2014c, p. 71-72. Il ne faut plus considérer que la mention d'Apum renvoie au pays dont Šubat-Enlil fut la capitale mais plutôt à la ville d'Apum située dans le Sud-Sindjar (Charpin 2014c, p. 72).

au renversement de Qarnî-Lîm, mais également une prise de contact précoce, probablement antérieure au mois ii, entre Atamrum et l'armée du royaume d'Andarig.

Atamrum arriva dans la région après avoir remonté le wadi Tharthar. Il entra dans le Yamutbal par Apû et se dirigea immédiatement vers Andarig. Une nouvelle lettre de Haqba-ahum, reprenant une missive qu'envoya Atamrum au roi de Kurdâ, indique qu'il entra dans cette ville à la date du 16 Ayyarum (mois vii*) dans le calendrier de Samsî-Addu[1293]. L'équivalence avec le calendrier mariote n'est pas certaine en raison du décalage provoqué par l'introduction de mois intercalaires. Dominique Charpin a jugé qu'il pouvait s'agir des trois premiers mois de l'année dans le calendrier mariote. Toutefois, il écarte immédiatement le mois iii en raison du rapide enchaînement des événements suivants[1294]. De même, avec la restitution que nous avons suivie ci-dessus, le mois i est également difficilement envisageable sauf si Atamrum se rendit dans le Sindjar avant la prise d'Ešnunna. Cette hypothèse est toutefois invalidée par la lettre A.3618 qui montre qu'au moment où Atamrum partit vers le nord, Ešnunna était déjà tombée. Il faut donc considérer que son entrée à Andarig date du 16/ii/ZL 10.

7.1.2.1.2. La participation de Hadnû-rabi de Qaṭṭarâ à la chute de Qarnî-Lîm

Toujours dans la lettre inédite A.2137+, rédigée peu de temps après M.9729+, nous apprenons qu'Atamrum reçut un soutien inattendu, celui du roi de Qaṭṭarâ : Hadnû-rabi. Les deux hommes procédèrent dès leur entrée dans la ville à l'élimination de l'élite de l'administration de Qarnî-Lîm. Cinq hommes seulement réchappèrent aux exécutions et parmi eux, nous trouvons un certain Himdiya[1295]. Celui-ci fit manifestement le bon choix en se ralliant à Atamrum puisque nous le verrons au cours des années suivantes exercer diverses tâches militaires et progresser dans la hiérarchie politique jusqu'à son investiture à la royauté d'Andarig. Le fait que Hadnû-rabi se soit joint à cette entreprise est certes inattendu mais trouve aisément une explication. Les tensions entre Andarig et Qaṭṭarâ furent fréquentes. Il ne faut pas oublier qu'après la guerre contre Ešnunna, Qarnî-Lîm n'avait pas été inquiété malgré le soutien qu'il avait fourni au roi d'Ešnunna et que, au détriment de Hadnû-rabi et de Hammu-rabi de Kurdâ, il était devenu l'interlocuteur principal de Zimrî-Lîm dans la région. Nous pourrions à ce titre considérer cette action de la même manière que nous pouvions interpréter l'engagement de Zimrî-Lîm aux côtés de l'Élam. Hadnû-rabi, par simple

1293 - M.9729+ (Charpin 2014c, p. 67).
1294 - Charpin et Ziegler 2003, p. 216, n. 428.
1295 - Nous trouvons cette information dans Joannès 1992a, p. 10. Malheureusement, il n'est pas précisé dans quelle lettre nous trouvons cette information. Selon Charpin 1994a, p. 52, il pourrait s'agir de l'inédit A.2137+ (cf. Annexe 3).

intérêt pour son royaume et par revanche, ne fit que saisir une occasion de se débarrasser d'un ennemi de longue date, tout comme Zimrî-Lîm avait agit opportunément pour se débarrasser d'Ibâl-pî-El II. Nous pouvons être surpris cependant du non-engagement de Hammu-rabi de Kurdâ, qui partageait pourtant les mêmes griefs. Il est probable que la présence à Kurdâ de Haqba-ahum et de la garnison mariote suffit à le dissuader de toute action contre le protégé de Mari.

7.1.2.1.3. La fuite et la mort de Qarnî-Lîm

Atamrum avait l'intention de faire subir le même sort à Qarnî-Lîm et à ses enfants. Toutefois ce dernier n'attendit pas l'entrée d'Atamrum à Andarig, il avait déjà quitté la ville avec famille et bagages et espérait trouver refuge dans le royaume de Mari. La reconstitution exacte des événements est encore difficile, parce que les rapports nous informant du sort de Qarnî-Lîm et de sa famille ne sont pas immédiatement contemporains des événements mais furent écrits le mois suivant, dans le courant du mois iii/ZL 10. Celle proposée par Dominique Charpin nous paraît tout à fait vraisemblable et, sans nouveaux éléments à ajouter au dossier, nous la reprendrons ici[1296].

La lettre *ARMT* XXVI/2 434 (= *FM* VI 3) raconte d'abord que plusieurs fils de Qarnî-Lîm furent tués par Yahûn-El, soit à Andarig soit sur la route de leur exil, alors qu'une autre partie de la famille parvint saine et sauve à Qaṭṭunân. Qarnî-Lîm, quant à lui, n'y arriva pas vivant. Manifestement il fut rattrapé et décapité par les hommes d'Atamrum avant de pouvoir rejoindre les bords du Habur. Seule sa tête parvint en territoire mariote, son corps ayant été jeté, drapé, dans le fleuve. Bahdî-Lîm, à qui Zimrî-Lîm avait confié la responsabilité de Mari le temps de son voyage à l'ouest, informa immédiatement son roi du sort de Qarnî-Lîm et lui demanda ce qui devait être fait de la tête et des bagages de Qarnî-Lîm[1297]. Quelques temps plus tard, le temps que les instructions reviennent, le gouverneur de Qaṭṭunân reçut pour ordre de faire escorter les survivants et les bagages jusqu'à Mari[1298]. Ils n'arrivèrent finalement à Saggarâtum qu'au cours du mois iii[1299]. Ils furent probablement ensuite escortés jusqu'à Terqa, c'est ce que semble indiquer une lettre de Kibrî-Dagan[1300], alors que les biens de valeur furent inventoriés et entreposés dans un temple de Saggarâtum[1301]. Une lettre atypique du gouverneur de Saggarâtum nous apprend que l'or et l'argent du trésor de Qarnî-Lîm furent, quelques temps plus tard, au cœur d'une affaire de vol. Le gouverneur de Qaṭṭunân fut accusé d'avoir détourné l'argent stocké dans le temple de Saggarâtum et

1296 - Charpin 1994b.
1297 - *ARM* VI 37 (= *LAPO* 17 635).
1298 - *ARMT* XXVII 132.
1299 - *ARM* VI 65 (= *LAPO* 17 850).
1300 - *ARM* III 17 (= *LAPO* 18 976).
1301 - *ARMT* XXXI 178 (liste des biens de Qarnî-Lîm). La date du texte a disparu.

de l'avoir ramené à Qaṭṭunân[1302]. Malheureusement, comme bien souvent, nous ne connaissons pas les tenants et aboutissants de cette affaire.

La prise d'Andarig fut donc incontestablement le premier d'une série d'événements qui devait bouleverser et déchirer la Haute-Mésopotamie pendant les deux années suivantes. Malheureusement l'information la plus intéressante, celle concernant l'engagement de l'Élam dans cette première étape, nous est complètement inconnue. En effet, nous avons vu qu'aucun soldat élamite ou ešnunnéen n'avait participé à l'opération. De plus, dans les rapports envoyés à Mari, l'Élam n'est jamais mentionné comme acteur, même en sous-main, de ces événements. Cette absence nous force à nous demander si l'Élam supervisa, commandita ou même supporta l'entreprise d'Atamrum. Manifestement, ce ne fut pas le cas. À ce titre, notons le décalage dans la lettre A.3618 entre le rôle que l'Élam souhaitait voir jouer Atamrum et sa montée dans le Nord. De plus, cette même lettre laisse deviner une grande autonomie d'Atamrum vis-à-vis des autorités élamites puisque l'empereur lui y ordonnait de cesser sa correspondance avec le roi de Babylone[1303]. Nous verrons d'ailleurs que celui-ci n'hésitait pas pour ses propres intérêts à aller à l'encontre des invectives de l'Élam[1304]. Enfin, en lançant un ultimatum au roi de Babylone, l'empereur savait pertinemment qu'il allait devoir engager toutes ses forces dans cette campagne et nous le voyons mal ouvrir simultanément et volontairement un deuxième front. Selon nous, la prise d'Andarig doit être mise sur le seul compte d'Atamrum et de sa volonté de récupérer le trône qui lui était dû, mais quel qu'ait été l'avis de l'empereur sur une campagne au nord, il se trouvait malgré lui engagé à ses côtés.

7.1.2.2. L'entrée de Kunnam à Šubat-Enlil

La reconstitution des différentes étapes de l'engagement élamite en Haute-Mésopotamie a déjà fait couler beaucoup d'encre. Dominique Charpin a tenté une première restitution chronologique en 1986 à partir de la correspondance de Yaqqim-Addu, gouverneur de Saggarâtum, et des lettres, alors inédites, de Yamṣûm, représentant de Mari à la cour d'Ilân-ṣurâ[1305]. Il s'est avéré, après la publication définitive de ces lettres dans *ARMT* XXVI/2, que cette reconstitution restait valide. Il est aujourd'hui possible d'ajouter à ce dossier les lettres d'autres représentants mariotes,

1302 - *ARM* XIV 111 (= *LAPO* 18 1057).
1303 - Charpin et Durand 1991, p. 63 renvoyant aux lignes 6 et 7 de A.3618 (inédit, cf. Annexe 3).
1304 - En certaines occasions, Atamrum agit manifestement de sa propre initiative, notamment lorsqu'il chercha à placer ses propres hommes à la tête d'Ekallâtum (inédit A.394, cf. Annexe 3) ou encore lorsqu'il fit assassiner le roi de Šubat-Enlil par son général Lawila-Addu (*ARMT* XXVI/2 319). L'empereur d'Élam en vint rapidement à douter de l'engagement d'Atamrum à ses côtés ; cf. *ARM* XIV 104+ (= *LAPO* 17 548) et A.394 ; cf. ci-dessous, deuxième partie, § 7.2.2.2.
1305 - Charpin 1986, avec renvoi bibliographique et historiographique.

notamment celles du gouverneur de Qaṭṭunân, Zakira-Hammû, et d'un autre fonctionnaire de cette ville, Zimrî-Addu[1306], ainsi que celles de rois locaux[1307]. Pourtant, très récemment et avec justesse, Dominique Charpin notait : « Nous manquons malheureusement de points d'ancrage chronologique précis pour les dates relatives de l'entrée de Kunnam à Šubat-Enlil d'une part, de la prise de Mankisum et d'Upî d'autre part »[1308]. Nous tâcherons dans cette sous-partie de reprendre les grandes lignes de cette histoire en nous centrant notamment sur deux événements singuliers, la prise de Šubat-Enlil par les Élamites et le siège de Razamâ-du-Yussan par Atamrum. Nous verrons plus loin quelles furent les conséquences de l'engagement élamite sur les structures politiques de la région.

7.1.2.2.1. L'entrée des troupes élamites en Haute-Mésopotamie et la prise d'Ekallâtum

Le lien entre la prise d'Andarig par Atamrum et celle de Šubat-Enlil par Kunnam nous semble aujourd'hui difficile à remettre en cause. Il est probable que, peu après la prise d'Andarig au milieu du mois ii, l'empereur d'Élam se soit laissé convaincre, ou ait tout simplement pris conscience, de l'intérêt qu'il pouvait tirer de l' engagement d'une partie de ses troupes au nord de la Mésopotamie et notamment de la prise de la ville de Šubat-Enlil, dont l'importance sur le plan économique et stratégique n'est plus à rappeler[1309].

À un moment encore difficile à situer avec précision, le gouverneur de Saggarâtum, Yaqqim-Addu, alors à Hanat, dans le Suhûm, reçut un rapport alarmant. On lui signalait que l'armée élamite s'était mise en branle. Un corps d'armée se dirigeait vers le sud pour affronter Babylone, l'ultimatum de l'empereur à Hammu-rabi venait de prendre fin, alors qu'une autre partie de celle-ci remontait le Tigre et se dirigeait vers Ekallâtum[1310]. Nous reviendrons plus loin sur la prise d'Ekallâtum et le sort d'Išme-Dagan, mais quoi qu'il en soit, Ekallâtum n'était pas l'objectif de cette armée qui n'y laissa probablement qu'une garnison avant de continuer sa route jusqu'à atteindre le Šubartum.

1306 - Publiées dans Birot 1993. Pour le statut complexe de Zimrî-Addu qui n'est pas, comme l'avait indiqué M. Birot, gouverneur de Qaṭṭunân, voir Lion 2001, p. 167-170.
1307 - Notamment celles d'Ibâl-Addu, roi d'Ašlakkâ, publiées dans Kupper 1998.
1308 - Charpin et Ziegler 2003, p. 217, n. 433.
1309 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 5.1.3.1.
1310 - *ARM* XIV 124 (= *LAPO* 17 555).

7.1.2.2.2. La date de la prise de Šubat-Enlil

La date exacte de l'entrée de Kunnam à Šubat-Enlil est, comme l'a souligné Dominique Charpin, encore difficile à déterminer. Nous ne pouvons trouver trace de ce transfert de pouvoir dans la documentation royale de cette ville, celle-ci n'ayant pas été retrouvée. Toutefois la documentation administrative du palais de la ville basse qui fut manifestement l'une des résidences de Qarnî-Lîm, suzerain du roi de Šubat-Enlil, Haya-abum, apporte d'intéressantes informations[1311]. Dans celui-ci furent retrouvés 651 tablettes ou fragments correspondant aux archives administratives enregistrant la fabrication et la distribution de bière sur une période de presque deux ans entre la fin de l'éponymie d'Aššur-taklâku (= REL 206) jusqu'au début de l'éponymie d'Ahu-waqar (= REL 208). Cela correspond, dans le calendrier mariote, aux neuvième et dixième années de règne de Zimrî-Lîm. Le contenu des textes est globalement répétitif, comme toute documentation administrative. Toutefois, Marc Van de Mieroop a eu raison d'indiquer que nous pouvions y trouver de précieux indices sur l'histoire politique de cette ville.

Ce sont particulièrement les noms des destinataires de ces sorties de bière qu'il est intéressant de considérer ici. Le mois Niggallum (= viii*) de l'éponymie Sassâpum (= Zabzabu ; = REL 207) apparaît en ce sens comme une rupture[1312]. Jusqu'au début de ce mois, le destinataire principal de ces sorties était un certain Kileš-Ewri mais il disparaît ensuite brutalement. À partir du 16/Magrânum (= ix*), soit un mois plus tard, de nombreux nouveaux noms apparaissent, les plus constants étant Gumuši, Awil-Adad et Memen-atal. Or nous avons vu qu'Atamrum était entré à Andarig le 16/Ayyarum (= vii*), soit le mois précédant Niggallum dans le calendrier de Samsî-Addu, que nous donnions comme étant le mois 16/ii dans le calendrier mariote. Il est donc intéressant de constater qu'un mois après l'entrée d'Atamrum à Andarig, le principal bénéficiaire des sorties de bière dans le palais de Qarnî-Lîm disparaissait pour être remplacé un mois plus tard par d'autres fonctionnaires. Il semble que nous ayons là une trace du remplacement de l'ancienne administration de Qarnî-Lîm à Šubat-Enlil. En ce sens, nous nous demandons si la disparition de Kileš-Ewri, au début du mois iii dans le calendrier mariote, ne correspond pas justement à l'entrée de Kunnam à Šubat-Enlil, il aurait alors démis cet ancien fonctionnaire de Qarnî-Lîm de ses fonctions, peut-être sur demande d'Atamrum. Un mois plus tard, Atamrum parvint à convaincre le gouverneur de la légitimité qu'il avait à administrer lui-même le palais de Qarnî-Lîm et dans la foulée y plaça ses propres administrateurs. Notons tout de suite que ce fut également vers cette période, durant les mois iv ou v/ZL 10, qu'un général d'Atamrum parvint à assassiner Haya-abum,

1311 - Voir notamment Akkermans et Weiss 1991 et surtout Van De Mieroop 1994.

1312 - Dans l'édition des textes par Marc Van de Mieroop, le mois viii* du calendrier de Samsî-Addu est lu Addarum, pour la lecture Niggallum, voir Lacambre 2002b.

le souverain du pays d'Apum. Ces deux événements pourraient marquer les tentatives par Atamrum de replacer cette ville sous l'influence d'Andarig, reproduisant ainsi la situation à l'époque de Qarnî-Lîm. Pour revenir sur la date de l'entrée de Kunnam, une lettre de Yaqqim-Addu nous assure par ailleurs que Kunnam dirigeait déjà le pays d'Apum à la date du 27/iii/(ZL 10)[1313]. Une datation de l'entrée de Kunnam au début de ce mois, correspondant au moment où disparaît Kileš-Ewri, est donc tout à fait vraisemblable.

Manifestement aucun combat ne précéda la reddition de la ville. Les effectifs dirigés par Kunnam ne sont pas connus mais Yamṣûm, le représentant de Mari à Ilân-ṣurâ, précisait tout de même qu'il était accompagné « d'une troupe nombreuse » (l. 4 : *ṣa-bu-um ma-du-um*), manifestement suffisante pour contraindre le roi d'Apum à lui livrer la ville[1314]. De plus, ce dernier devait être conscient qu'il ne pouvait espérer aucune aide de ses deux suzerains, Qarnî-Lîm ayant été éliminé et Zimrî-Lîm étant bien loin de la Mésopotamie. En d'autres termes, Kunnam ne fit que profiter de la mort de Qarnî-Lîm pour s'emparer d'une partie de sa zone d'influence.

7.1.2.3. Atamrum assiège Razamâ-du-Yussan

Le siège de Razamâ-du-Yussan est un événement militaire dont les circonstances, la durée et la conclusion sont encore sujettes à débat[1315]. Cette affirmation est d'autant plus paradoxale que nous disposons de très nombreux détails sur les modalités de cette attaque. Malheureusement, si ces informations sont instructives pour analyser la poliorcétique et autres tactiques militaires à l'époque amorrite, elles le sont beaucoup moins lorsque l'on traite ces documents avec un filtre politique. Certains détails de ces lettres permettent toutefois d'affiner la lecture chronologique du siège et, avec un peu d'imagination, de déterminer les jeux respectifs des différents acteurs de cet événement.

7.1.2.3.1. La mise en place du siège

Peu de temps après sa montée sur le trône d'Andarig, Atamrum convoqua les rois de la région à Luhayân, ville du pays d'Apum[1316]. Le gouverneur de Qaṭṭunân reçut un rapport d'Ulluri, l'un des représentants mariotes à Ilân-ṣurâ, qui lui précisa qu'aucun roi ne répondit à son appel et que, après trois jours, Atamrum se mit en route pour Razamâ-du-Yussan avec l'intention de prendre d'assaut la

1313 - *ARM* XIV 104+ (= *LAPO* 17 548).
1314 - *ARMT* XXVI/2 323.
1315 - Plusieurs articles et notes se sont penchés sur cet événement, voir notamment Charpin 1993a, Heimpel 1996c et plus récemment Vidal 2009a.

ville. Si l'objet de la rencontre n'est pas exprimé dans cette lettre, il est possible qu'il s'agissait de réclamer leur allégeance. Toutefois, Atamrum semble recevoir la soumission de ses voisins plus tard, seulement une fois qu'il eut mis le siège devant Razamâ-du-Yussan et que l'Élam se plaça concrètement à ses côtés. Il est plus probable de considérer, dans le contexte du mois iii, que la rencontre avortée de Luhayân devait porter sur un soutien militaire de ses voisins à la veille de son engagement contre Razamâ-du-Yussan.

Par ailleurs, nous sommes surpris, dans une lettre du *merhûm* Ibâl-El, A.2730, de voir Atamrum demander des renforts au roi de Mari pour assiéger la ville de Šarraya. Ibâl-El suggéra à Zimrî-Lîm de répondre qu'il était inconcevable pour Mari d'aider à la destitution de l'un des seuls rois qui avait répondu à sa demande d'aide militaire au moment d'attaquer Ešnunna. Atamrum ne s'arrêta pas là, il eut l'audace de demander à Zimrî-Lîm d'évacuer ses forces politiques et militaires de l'Ida-Maraṣ. Cette lettre doit probablement être placée au début du siège. La demande d'aide au roi de Mari serait à mettre en parallèle avec la rencontre avortée de Hurâṣum. L'évacuation de l'Ida-Maraṣ correspondrait au début de l'expansion élamite dans ce secteur, illustré notamment par les mouvements des troupes menées par Asqur-Addu à Šubat-Enlil puis en direction d'Urkiš[1317].

Mais si aucun roi de la région ne souhaita se joindre à lui, d'après Ulluri, Atamrum parvint tout de même à convaincre Kunnam de lui confier un important contingent de troupes élamites et ešnunnéennes.

Inversement, il n'existe pas de textes datables des mois ii ou iii/ZL 10 évoquant un éventuel soutien régional à la cause de Razamâ-du-Yussan. Une lettre acéphale, mais que Michaël Guichard attribue à Itûr-Asdû, le gouverneur de Nahur, nous montre que la plupart des rois de cette région ne savaient tout simplement pas comment réagir à l'égard de l'arrivée de l'Élam en général et au rôle d'Atamrum en particulier[1318]. Par ailleurs, rappelons que même si Zimrî-Lîm était considéré comme leur père ou leur frère, l'empereur d'Élam jouissait lui-même d'une supériorité manifeste sur le roi de Mari. Ainsi, ces premiers mois perturbèrent énormément le système d'alliance et de vassalité qu'avait mis en place Zimrî-Lîm et, en l'absence d'instructions de sa part, bon nombre des rois préférèrent simplement ne pas prendre parti. Cela changea, nous le verrons ensuite, lorsque l'empereur d'Élam réclama ouvertement leur soumission à son pouvoir et à celui d'Atamrum.

1316 - *ARMT* XXVII 89. M. Birot mettait cette lettre en relation avec la lettre *ARMT* XXVI/2 334 (note d). Nous pensons que cette dernière lettre renvoie à un autre événement relatif à Luhayân. Nous savons en effet que pendant l'année ZL 11, Atamrum regroupa ses troupes à Luhayân avant de se diriger vers Šubat-Enlil pour en chasser les Élamites. Cette lettre devrait alors être jointe à un dossier comprenant déjà *ARM* II 49 (= *LAPO* 16 309) et *ARMT* XXVI/2 316, 320 et 331. Nous pouvons souligner en ce sens la fréquente mention de certains personnages dont nous n'entendons pas parler dans *ARMT* XXVII 89, notamment Hammu-rabi de Kurdâ et les généraux Takê et Lawila-Addu.

1317 - *ARMT* XXVII 133 et 134 que nous devons situer avant le 27/iii/ZL 10 (cf. ci-dessus).

1318 - A.1889 (inédit, cf. Annexe 3).

7.1.2.3.2. Le compte-rendu de Yaqqim-Addu sur les premières semaines de siège

La lettre-fleuve envoyée par Yaqqim-Addu à Zimrî-Lîm, le 27/iii, est probablement la plus commentée dans les études sur le siège de Razamâ-du-Yussan[1319]. Le débat tourne surtout autour de la compréhension des différentes tactiques employées par attaquants et défenseurs dans les premières semaines de ce siège et notamment de celles évoquées aux lignes 26 à 33. Nous apprenons ainsi que, dès l'arrivée des troupes élamites et ešnunnéennes, l'armée assiégée effectua une sortie et élimina près de 1300 soldats ennemis. Il s'agissait certainement de ne pas laisser le temps à Atamrum de disposer ses forces et de porter un coup immédiat au moral de l'ennemi. Manifestement, cette attaque qui se voulait rapide n'eut pas l'effet escompté. Durant les dix jours suivants, les Razaméens restèrent sur leur position alors qu'Atamrum construisait son camp aux pieds de la ville. Il était désormais évident que la ville n'échapperait pas au siège et une délégation d'Anciens de Razamâ-du-Yussan se rendit jusqu'au camp d'Atamrum avec le message suivant :

> « Nous sommes pour la paix ! Que les soldats déguerpissent de leur camp à une distance d'une lieue et je te porterai de l'argent. »[1320]

Prenant l'absence de Šarraya dans la délégation comme un affront, Atamrum leur fit comprendre qu'il n'avait pas d'autre choix que de se préparer à l'assaut, ce à quoi ils répondirent non sans ironie :

> « (Cette ville) appartient à Zimrî-Lîm et l'armée régulière est allée à sa suite. Installe-toi jusqu'à ce que le maître de la ville te rejoigne ! »[1321]

Les combats commencèrent véritablement à la suite de l'échec de cette ambassade. Les assiégés firent plusieurs sorties pour harceler les troupes ešnunnéennes alors que celles-ci élevaient une rampe de terre face au mur d'enceinte de la ville basse. Lorsque celle-ci atteignit la base du

1319 - *ARM* XIV 104+ (= *LAPO* 17 548). La lettre originellement publiée par Maurice Birot fut complétée par Dominique Charpin avec l'adjonction de l'inédit A.472. La première publication complète se trouve dans Charpin 1993a, p. 198 et ss.

1320 - *ARM* XIV 104+ (= *LAPO* 17 548) : (12) (...) *sa-al-ma-tu-nu* (13) a-šà *zu-za-am ṣa-b*[*u-um i-n*]*a ka-ra-ši-šu li-da-ap-pí-ir-ma* (14) kù-babbar-*am lu-úš-še-e*-[*em*] […].

1321 - *ARM* XIV 104+ (= *LAPO* 17 548) : (20) (…) *a-lum*^{ki} *ša zi-im-ri-li-im* (21) *ù ṣa-bu-um pi*^{o}*-ih-rum wa-ar-ki-šu il-li-ik ta-ša-ab* (22) *a-di be-el a-lim*^{ki} *i-ka-aš-ša-da*-[*k*]*um*.

mur, les Razaméens furent forcés de réagir afin d'empêcher qu'un bélier puisse y être amené. C'est sur cette partie des événements que les chercheurs ne s'accordent pas (l. 26-33). D'après la lecture de Dominique Charpin[1322], les assiégés firent deux brèches dans le mur d'enceinte leur permettant d'accéder hors de la ville et le matin suivant ils tendirent une embuscade aux soldats ennemis. Wolfgang Heimpel a une compréhension différente du passage[1323]. Pour lui, le terme *ṣîtum* ne signifie pas la base du mur mais son parapet. Si nous suivons cette lecture, cette partie du mur était donc déjà virtuellement perdue et cela poussa l'auteur à comprendre différemment le passage suivant. Il ne s'agissait pas d'affronter les troupes ennemies à l'extérieur de la ville mais à l'intérieur, face à la partie du rempart que l'ennemi maîtrisait. Toujours selon Heimpel, les défenseurs eurent recours à une tactique originale. Ils construisirent un second mur d'enceinte permettant d'isoler la section menacée du rempart et ce fut dans cet espace qu'ils affrontèrent au petit matin les soldats ennemis. Jordi Vidal, dans un récent article, suivit une position intermédiaire[1324]. Pour lui l'interprétation de Dominique Charpin est certainement la bonne à ceci près qu'il faut tenir compte de la réédition de Jean-Marie Durand (*LAPO* 17 548) dans laquelle ce dernier considérait que la brèche creusée dans le mur ne le fut pas par les défenseurs mais par les attaquants[1325]. Quelles que furent les tactiques utilisées par les belligérants, Atamrum ne parvint pas à prendre pied à l'intérieur de la ville car quelques temps plus tard il essayait de faire croire aux troupes assiégées que les armées de Zimrî-Lîm s'étaient retournées contre eux.

Mis à part ce compte-rendu des opérations militaires, la lettre *ARM* XIV 104+ nous apporte beaucoup d'informations intéressantes. La date de sa rédaction nous apporte déjà un bon ancrage chronologique. Tous les événements sont antérieurs au 27/iii, et étant donné le temps qu'il faut pour bâtir une rampe de siège, nous pouvons imaginer que le siège fut mis en place dans la première moitié du mois. Concernant les effectifs d'Atamrum et leurs pertes dans cette première phase du siège, il est possible de revenir sur l'interprétation de Dominique Charpin. La lettre évoque bien 2000 ou 3000 hommes, mais selon nous, c'est l'effectif qu'il reste à Atamrum après cette première phase. Il ne faut donc pas y soustraire le chiffre de 1300 résultant des pertes de la première sortie razaméenne mais l'ajouter.

Une lettre contemporaine des événements décrits par Yaqqim-Addu, *ARMT* XXVII 133, cette fois rédigée par Zimrî-Addu nous rapporte que les Razaméens tuèrent 300 Ešnunnéens alors que ceux-ci bâtissaient le remblai[1326]. Il fait manifestement référence à l'anecdote de la brèche contée par Yaqqim-Addu. Or dans cette même lettre, nous apprenons qu'Asqur-Addu, également allié à l'Élam,

1322 - Charpin 1993a, p. 197 et ss.
1323 - Heimpel 1996c.
1324 - Vidal 2009a, p. 367.
1325 - Durand 1998a, p. 158-163, n° 548 (= *ARM* XIV 104+).
1326 - *ARMT* XXVII 133.

quitta le camp d'Atamrum à la tête de 4000 hommes. Nous noterons également que ce fut avec près de 3000 hommes que Lawila-Addu, le général d'Atamrum, quitta Šubat-Enlil quelques semaines plus tard[1327]. Il faut donc considérer que les effectifs confiés à Atamrum étaient plus importants que ceux décrits par Yaqqim-Addu. De même, le chiffre de 1300 hommes tués dès la première sortie razaméenne nous paraît exagéré étant donné que, de l'aveu même de l'auteur, la plus grande partie de l'armée de cette ville était partie à la suite de Zimrî-Lîm. Enfin, il faut relativiser les informations que s'envoyèrent les deux ennemis notamment l'annonce de l'arrivée de Zimrî-Lîm dans cinq jours. Au moment de la rédaction de la lettre, Zimrî-Lîm était encore à Ugarit et il paraît difficile de considérer qu'il ait pu parcourir près de 400 kilomètres en un si court délai, même à marche forcée[1328]. Manifestement, il s'agit ici de fausses informations dans le but d'effrayer les assiégeants ce qui, d'après les lignes 52 et 53, fonctionna.

7.1.2.3.3. La suite du siège contée par Bahdî-Lîm et Zimrî-Addu

De nombreuses autres lettres font mention du siège de Razamâ-du-Yussan, elles sont toutefois beaucoup plus difficiles à dater. La question qui se pose est de savoir si elles font écho à des événements contemporains ou postérieurs à la lettre de Yaqqim-Addu. Nous avons vu que la lettre de Zimrî-Addu mentionnant l'entrée d'Asqur-Addu à Šubat-Enlil semblait contemporaine des événements décrits dans *ARM* XIV 104+ (= *LAPO* 17 548). Mais deux autres lettres semblent faire écho à un autre moment du siège, l'une fut écrite par Bahdî-Lîm[1329], l'autre par Zimrî-Addu[1330]. Ces deux lettres sont intimement liées par le fait qu'elles mentionnent toutes deux la demande d'instructions concernant les bagages et la famille de Qarnî-Lîm. La lettre de Zimrî-Addu semble précéder de peu celle de Bahdî-Lîm car dans la première, Zimrî-Addu indiquait qu'il venait juste de recevoir pour ordre d'escorter ces biens jusque Saggarâtum alors que dans la seconde était déjà évoquée leur arrivée imminente à Saggarâtum.

Le ton de la lettre de Zimrî-Addu tranche nettement avec celui employé par Yaqqim-Addu, nous sommes manifestement entrés ici dans une seconde phase de la bataille. Malheureusement, le début de la ligne 6 est cassé et il est difficile de savoir où en sont exactement les assiégeants[1331]. Il

1327 - *ARMT* XXVI/2 354. Nous pouvons nous demander si ces soldats ne sont pas les mêmes que ceux engagés contre Razamâ-du-Yussan. D'après notre lecture, le siège de Razamâ-du-Yussan était terminé au moment où Lawila-Addu entreprit des opérations dans l'Ida-Maraṣ.

1328 - Zimrî-Lîm arriva à Qaṭṭunân le 6/vi, donc plus de deux mois après le début du siège.

1329 - *ARM* VI 65 (= *LAPO* 17 850).

1330 - *ARMT* XXVII 132.

1331 - Heimpel 1996c propose « *a-da-aš a-li-im ra-ki-ib* » alors que Durand 1993 proposait « *a-tam-rum a-lim ra-ki-ib* », puis, dans Durand 2000, p. 161, n. g, « 5 e-li a-lim *ra-ki-ib* ».

faut peut-être comprendre qu'une partie de la ville, probablement la ville basse, était désormais tombée entre les mains d'Atamrum. Le vent aurait donc tourné en faveur des assiégeants et les observateurs mariotes envisagent maintenant la possibilité d'une chute de la ville. À ce titre, l'auteur reprend les propos pessimistes des populations locales :

> « Le Yamutbal et toute sa région ont les yeux tournés vers mon seigneur ; ils disent : "Plutôt que de voir l'Élamite et l'Ešnunnéen nous déporter, (il vaut mieux) que notre seigneur Zimrî-Lîm nous tuent ʔ pour de bon." »[1332]

La seconde partie de la lettre indique qu'Ibâl-pî-El, le *merhûm*, se disposait à venir au secours de Razamâ-du-Yussan avec les troupes bédouines. Il précisa qu'il ferait tout pour mettre le bélier dont les troupes d'Atamrum disposaient hors d'état de nuire. Le fait qu'Ibâl-pî-El se dispose à faire « sortir » (l. 26 : *uš-te-ṣí-šu*) le bélier ou à le brûler sur place nous semble bien indiquer que les troupes d'Atamrum étaient désormais à l'intérieur de la ville. La lettre de Bahdî-Lîm fait, quant à elle, référence à une nouvelle sortie des Razaméens et à la mort de 500 soldats ennemis, il s'agit manifestement d'une information que Zimrî-Addu n'a pas pris la peine de singulariser dans son récit, puis à nouveau il est fait mention de la mise en place d'un bélier par les assiégeants. Malheureusement une datation précise de cette lettre est encore difficile, Zimrî-Addu indiquait toutefois que son seigneur était sur le point de rentrer dans son pays, nous sommes donc probablement au début du mois iv.

7.1.2.3.4. La destruction de la tour de siège

La lettre *ARMT* XXVI/2 318 écrite par Yamṣûm, le représentant de Mari à Ilân-ṣurâ doit, selon nous, être placée après ces deux lettres. Dans celle-ci, il est en effet fait mention du « mur à l'intérieur de la ville »[1333], une expression qui doit certainement renvoyer au rempart de la ville haute que les troupes d'Atamrum assiégeaient alors. Le récit, désormais bien connu, raconte comment les assiégés parvinrent à détruire la tour de siège en y mettant le feu[1334]. Suite à ce nouvel échec, et pour plusieurs raisons que nous verrons plus bas, Atamrum chercha à sortir de ce bourbier par la diplomatie. Il demanda le versement d'un tribut et la libération des prisonniers dont Šarraya s'était

1332 - *ARMT* XXVII 132 : (13) igi^{l}-meš *ia*^{l}*-mu*^{l}*-ut-ba-al ù ma-tim ka-l*[*i-š*]*a* (14) *a-na be-lí-ia ga-am-ra* (15) *um-ma-a-mi pu-ha-at* (16) [l]ú-elam-ma *ù* lú èš-nun-[n]a$^{[ki]}$ (17) *i-na-as-sà-ha-an-né-t*[*i*] (18) *be-el-ni zi-im-ri-li-im* (19) *r*[*a*ʔ*-q*]*a*ʔ*-mu-um li-ir*-KU-*ma-an-né-ti.*

1333 - *ARMT* XXVI/2 318 : (14) *ù* bàd-*ra-am ša li-ib-bi a-lim*.

1334 - Il est possible que cette tour de siège soit le bélier dont parlaient Zimrî-Addu et Bahdî-Lîm. Pour l'association de la tour et du bélier voir Kupper 1997, particulièrement p. 126.

emparé au début du siège[1335]. Exalté par la destruction de la tour de siège, le roi de Razamâ lui répondit par la négative. Face à la tournure des événements, Yamṣûm pria son roi de se hâter de revenir dans la région sans quoi il ne pourrait obtenir les honneurs d'avoir vaincu Atamrum. Pour la situation chronologique de cette lettre, le texte n'apporte pas d'informations. Toutefois, le comportement d'Atamrum, ce soudain besoin de négocier avec les assiégés, pourrait renvoyer à deux autres lettres dans lesquelles l'empereur d'Élam lui-même demandait à Atamrum de lever le siège.

7.1.2.3.5. L'empereur d'Élam souhaite la levée du siège

Une nouvelle lettre de Yaqqim-Addu nous apprend ainsi que Mari comme l'Élam finirent par réagir aux menées d'Atamrum[1336]. Zimrî-Lîm lui envoya un ultimatum lui sommant de quitter sa ville. De même, l'empereur d'Élam, manifestement agacé par l'inertie de la situation lui demanda de lever le siège et de le rejoindre. Atamrum lui répondit que la ville était sur le point de tomber et que l'empereur devait lui envoyer son accord pour ouvrir des négociations sans quoi il ne lèverait pas le siège. Ce sont probablement ces instructions que nous retrouvons dans une lettre de Nûr-Sîn au roi de Mari[1337]. Celui-ci indique qu'il était parvenu à capturer quatorze Élamites et que ceux-ci transportaient un message à destination d'Atamrum autorisant l'engagement de pourparlers avec le roi de Razamâ. Si ces messagers furent interceptés par les mariotes, il y a des chances pour qu'Atamrum n'eut pas vent des directives de l'empereur. Le siège continua donc et ce fut alors que le désastre de la tour de siège sapa les espoirs d'Atamrum. Il prit sur lui de négocier directement avec les autorités de Razamâ.

La lettre de Yaqqim-Addu, précédant donc l'épisode de la tour de siège, semble donner un *terminus post quem* à la lettre de Yamṣûm. Dans celle-ci, il est indiqué que des serviteurs de Yaqqim-Addu devaient attendre le roi de Mari à Terqa et que celui-ci n'arriverait dans cette ville que deux jours plus tard. Sans pouvoir être précis, nous sommes manifestement à une date proche du retour de Zimrî-Lîm à Mari, soit au moment de son retour du Yamhad, soit au moment où il partit pour la Haute-Mésopotamie. Dans le premier cas, nous nous situerions dans les premiers jours du mois v[1338]. Si ce texte date du départ pour Razamâ, il faut rapprocher cette lettre du document *ARMT* XXIII 545 (= *ARMT* XXX, p. 384), daté du mois 23/v, et précisant « lorsque le roi est allé à

1335 - Selon Heimpel 1996c, des soldats d'Atamrum auraient été capturés pendant l'épisode de la sortie razaméenne contre la rampe de terre, ce serait à ces hommes qu'Atamrum fait ici allusion.
1336 - *ARM* XIV 103 (= *LAPO* 16 431).
1337 - *FM* VII 25.
1338 - Nous savons par Charpin et Ziegler 2003, p. 220, n. 465, que le roi de Mari fut de retour dans sa capitale dès la première semaine du mois v.

Razamâ »[1339]. La destruction de la tour de siège pourrait donc avoir eu lieu dans la première moitié du mois v.

La prise de position de l'Élam nous est également rapportée par une série de lettres, au contenu identique, que Hammu-rabi de Babylone envoya à plusieurs hauts-administrateurs mariotes, dans lesquelles ils demandaient des nouvelles des combats au nord[1340]. Elles contiennent plusieurs éléments intéressants. Nous apprenons d'abord qu'Atamrum envoya Lawila-Addu, l'un de ses généraux, à Ešnunna afin d'obtenir des renforts pour continuer le siège. Il avait également pour instruction de convaincre l'empereur d'attaquer Mari par l'Euphrate lorsque ce dernier monterait pour délivrer Razamâ-du-Yussan. Lawila-Addu n'eut pas gain de cause et il retourna seul en Haute-Mésopotamie. Manifestement Atamrum avait déjà subi de lourdes pertes et demandait l'envoi d'un contingent supplémentaire. Il craignait également la montée de Zimrî-Lîm qui ne devait plus être loin de Mari. De son côté l'empereur ne voulait pas prendre le risque d'engager plus d'hommes dans cette entreprise, et ne pouvait non plus ouvrir un nouveau front dans la région de Mari alors qu'il combattait déjà Hammu-rabi sur le Tigre. Ces lettres restent difficiles à situer, mais peuvent avec quasi-certitude être placées à la fin du mois iv ou au début du mois v, juste avant que l'empereur n'exprime son souhait de voir Atamrum lever le siège.

Ainsi nous avons l'impression qu'à la fin du mois iv et au début du mois v, les troupes de Razamâ-du-Yussan réussirent à reprendre le dessus sur les assiégeants et que, même si elles étaient alors acculées dans la ville, les pertes d'Atamrum furent si importants que celui-ci en vint à douter de sa capacité à maintenir le siège. De plus, le roi d'Andarig avait eu vent du retour précipité de Zimrî-Lîm dans son pays et le roi de Mari lui avait personnellement notifié qu'il viendrait libérer son allié. Ce sont les derniers échos que nous avons du siège, Dominique Charpin a noté très justement que l'envoi de comptes-rendus était désormais inutile dans la mesure où le roi avait lui-même pris la tête de ses troupes[1341]. Pourtant, il faut encore chercher à déterminer quelle fut l'issue de cette bataille qui durait désormais depuis deux mois.

1339 - Charpin et Ziegler 2003, p. 220, n. 466. *ARMT* XXIII 545 (= *ARMT* XXX, p. 384) : (12) [*i-nu-ma* lu]gal *a-na ra-za-ma*^{ki} (13) [*il-l*]*i-ku*.

1340 - *ARM* VI 52 (= *LAPO* 17 552), envoyée à Buqâqum, et *ARM* VI 51 (= *LAPO* 17 553) envoyée à Bahdî-Lîm. Plusieurs autres documents semblent entrer dans le même contexte notamment *ARMT* XXVIII 10 (envoyée à Meptûm, cette dernière date du 26 d'un mois inconnu, probablement le 26/iv), *ARMT* XXVIII 7 et 8 (envoyées à nouveau à Buqâqum et Bahdî-Lîm après que ceux-ci n'aient pas répondu à la première demande) et peut-être *ARM* VI 53 (= *LAPO* 16 320).

1341 - Charpin et Ziegler 2003, p. 221.

7.1.2.4. L'issue du siège de Razamâ-du-Yussan

Nous ne pouvons déterminer avec assurance quel fut le dénouement de cette campagne d'Atamrum. Aucun texte ne vient finalement nous apprendre la victoire de Šarraya ou au contraire la chute de la ville.

Il est généralement admis que ce siège s'acheva par la retraite d'Atamrum et de son armée[1342]. Wolfgang Heimpel a tenté de démontrer le contraire en proposant une série d'arguments soutenant une chute de la ville[1343]. Dominique Charpin, dans son compte-rendu de l'ouvrage de Wolfgang Heimpel, a finalement exprimé des doutes sur cette conclusion[1344]. Indépendamment de la relecture historique de Wolfgang Heimpel[1345], nous en étions pourtant arrivés à la même interprétation. Nous présenterons dans un premier temps les arguments pour soutenir une chute de la ville, nous discuterons ensuite des contre-arguments posés par Dominique Charpin.

7.1.2.4.1. L'hypothèse d'une chute de Razamâ-du-Yussan

Concernant la situation pendant les mois v et vi, il n'est pas sûr qu'elle ait été si catastrophique pour Atamrum que les documents cités ci-dessus ne le laissent imaginer. Avant tout, il ne faut pas oublier que ces tablettes ne présentent que des événements singuliers du siège, les plus marquants, et que peu d'observateurs mariotes se permirent de spéculer sur l'issue du siège justement pour éviter d'avoir à envoyer ensuite un démenti.

Atamrum avait certes subi une succession de revers mais il conservait deux avantages indéniables. Au début du mois v/ZL 10, Razamâ-du-Yussan avait subi déjà deux mois de siège et demeurait toujours très isolée. Ses forces étaient alors acculées à l'intérieur de la ville haute et manifestement trop limitées pour pouvoir mener une action offensive. De plus, il faut bien noter que la réaction mariote aux menées d'Atamrum fut particulièrement lente. Celui-ci n'apprit manifestement la nouvelle du siège qu'à la fin du mois iii par la lettre que lui envoya Yaqqim-Addu. Le 5/iv, il eut également un témoignage directe de l'événement par un messager de Razamâ-du-Yussan[1346]. Il se passa encore quelques jours avant que Zimrî-Lîm ne puisse quitter le Levant et il n'arriva finalement à Dûr-Sûmû-Epuh qu'autour du 20/iv[1347], près d'un mois après les

1342 - C'est l'interprétation proposée dans Charpin et Ziegler 2003, p. 221 et ce qui est repris dans Lacambre 2002, p. 21.
1343 - Heimpel 2003, § 21 et 51.
1344 - *AfO* 51, p. 297-298.
1345 - Heimpel 2003, p. 119-120.
1346 - *ARMT* XXV 134 (= *ARMT* XXXII, p. 370).
1347 - Voir le tableau dans Villard 1986, p. 391-392.

premières alertes. Si Zimrî-Lîm rentra effectivement à Mari au début du mois v, plusieurs problèmes semblent manifestement l'avoir empêché d'agir immédiatement et il n'arriva à Qaṭṭunân que le 6/vi[1348], soit près de trois mois après le début du siège et près d'un mois après son retour à Mari. Pendant ce laps de temps, nous n'avons plus écho du siège mais il est manifeste qu'il n'avait pas cessé. Atamrum bénéficia donc d'un mois supplémentaire pour achever les derniers bastions ayant survécu aux combats et aux privations liées à leur situation.

Nous pouvons également soutenir cette hypothèse par une approche plus large de la chronologie. Une ellipse dans la narration de l'histoire de cette région permet ainsi de saisir l'opposition radicale concernant l'importance politique de Razamâ-du-Yussan au commencement et au sortir de la guerre contre l'Élam.

En premier lieu, Šarraya, qui pourtant entretenait une correspondance soutenue avec le roi de Mari, disparaît complètement de la documentation mariote dans les années suivantes[1349]. Ainsi, dans les derniers mois de l'année ZL 10, alors que l'alliance amorrite recherchait l'appui des royaumes de Haute-Mésopotamie, il est fait mention de Kurdâ comme le principal allié de Zimrî-Lîm dans la région, mais jamais de Razamâ-du-Yussan qui aurait pourtant dû sortir du siège auréolée de la gloire d'avoir été la première à résister à l'Élam[1350]. Plusieurs documents mentionnent également les prises de présages pour les principaux royaumes s'opposant à l'Élam en ZL 11 mais dans aucun d'entre eux Razamâ-du-Yussan n'est présente[1351].

Nous assistons également à un brutal effacement de Razamâ-du-Yussan en terme d'influence politique dans la région au nord-est du Sindjar après la guerre contre l'Élam alors qu'elle semblait en être la composante principale durant les années ZL 6 et ZL 7. Cela est d'autant plus surprenant que cette région fut justement l'enjeu de nombreux conflits en ZL 11 et 12. Beaucoup des villes qui furent précédemment sous suzeraineté razaméenne furent alors disputées par les puissances ayant survécu à l'épisode élamite. Hatnum semble ainsi être passée sous influence de Karanâ. Azuhinnum,

1348 - *ARMT* XXIV 277 (= *ARMT* XXX, p. 384) daté du 6/vi/ZL 10. Voir également les documents *ARMT* XXIV 89+ (= *ARMT* XXXII, p. 370) et M.8991 (*ARMT* XXXII, p. 371), sans jour d'enregistrement mais datés du mois vi/ZL 10. Voir Charpin *et al.* 1988, p. 35, n. 47. La tablette *ARM* XIV 103 (= *LAPO* 16 431) indique que des troubles agitaient l'armée mariote. Le délai entre le retour à Mari et le départ pour Razamâ-du-Yussan s'explique peut-être par la difficulté à réorganiser les troupes.

1349 - Seule la lettre *ARMT* XXVIII 159 pose problème. Elle fut datée de l'année ZL 12 lors de sa première édition en raison de la mention de la présence d'Išme-Dagan à Ninêt. Cependant, nous n'avons aucune autre mention de l'engagement de Šarraya contre Ekallâtum à cette époque. Il est possible que l'ennemi désigné dans cette lettre ne soit pas Ekallâtum mais Andarig ou un autre ennemi dirigeant des hommes d'Andarig (éventuellement Atamrum). Dès lors rien n'empêche de placer cette lettre dans le contexte de la guerre contre Ešnunna durant laquelle Andarig apparaît comme un ennemi de Mari. La mention de la moisson permet de dater cette lettre des mois iii ou iv d'une année indéterminée, probablement ZL 5 puisque l'ennemi semble alors en déroute. Suivant cette interprétation, on pourrait rapprocher *ARMT* XXVIII 159 de *ARMT* XXVIII 80 où Šarraya apparaît également comme l'un des royaumes alliés à Mari contre Ešnunna.

1350 - *ARM* II 21 (= *LAPO* 16 350).

1351 - *ARMT* XXVIII 1, *ARMT* XXVI/1 102-103.

ville qui fut également sous suzeraineté razaméenne obtint manifestement son autonomie à cette occasion. Un général de cette ville accompagna ainsi le roi de Kurdâ à Mari au milieu de l'année ZL 11[1352] puis elle tomba manifestement sous l'influence d'Andarig[1353]. Un certain nombre d'anciens protégés de Šarraya semblent également disparaître dans la tourmente, c'est notamment le cas de Hazip-Ulme, roi d'Ašihum. Le sort des villes plus septentrionales, comme Ṣubât-Eštar ou Alilânum, nous échappe entièrement.

Mais le fait le plus troublant est de ne jamais voir intervenir Razamâ-du-Yussan elle-même dans cette lutte d'influence. La lecture la plus optimiste y verrait certainement un simple effacement politique avec la fin de toute prétention régionale de la part de Šarraya. Cependant, comme l'a souligné Wolfgang Heimpel, un dernier texte pourrait soutenir une influence directe de la part d'Andarig sur les affaires de cette ville[1354] :

> « [Et au suj]et de l'affaire des gens de Razamâ pour laquelle mon seigneur m'a écrit, j'ai présenté cette affaire devant Atamrum. Atamrum m'a répondu en ces termes : "Certes, j'ai donné de l'orge [aux] gens de Razamâ, en leur disant : "[Restez] dans votre ville, fortifiez-la et mettez les champs en culture."" »[1355]

Ainsi, s'il s'agit bien là de Razamâ-du-Yussan et non de celle du Yamutbal, Atamrum paraît avoir une influence directe sur les affaires internes du royaume et il est important de noter que cela semble accepté et soutenu par Yasîm-El, un général mariote. Nous remarquerons également qu'il n'est jamais fait mention d'une autorité locale et encore moins d'un roi alors que l'affaire concerne explicitement des habitants de Razamâ-du-Yussan. Enfin, le texte nous livre ici l'image d'une capitale et d'un royaume ravagés et à l'état d'abandon, les champs ne sont plus en culture, les défenses doivent être restaurées, à tel point que les habitants préfèrent s'établir à Andarig. Il ne fait pas de doute que cette ville de Razamâ subissait encore les conséquences d'un siège. Mais la gouvernance d'Andarig semble avoir été finalement acceptée par les habitants de la ville. Atamrum, confiant, prédit que bientôt les hommes valides combattront aux côtés de Zimrî-Lîm. Il faudrait toutefois pouvoir confirmer de quelle ville de Razamâ il est ici question.

1352 - *ARM* XIV 108 (= *LAPO* 16 272).
1353 - *ARMT* XXVI/2 437.
1354 - *ARMT* XXVI/2 409.
1355 - *ARMT* XXVI/2 409 : (56) [*ù aš-šu*]*m ṭe*$_4$*-em* lú-[meš] *ra-za-ma-yi*^{ki} *ša be-lí iš-pu-ra-am* (57) [*ṭe*$_4$*-m*]a-*am še-tu ma*-[*ha*]-*ar a-tam-ri-im aš-ku-un-ma* (58) [^{l}*a*]-*tam-rum ki-a-am* [*i*]-*pu-la-an-ni um-ma-a-mi* (59) [*a-na*] lú-meš *ra-za-ma-yi še-em* ˹*lu-ú*˺ *ad-di-in-šu-nu-ši-im* (60) [*um-m*]*a a-na-ku-ma i-na a-li-ku-nu* [*ši-ba-ma*] *al-ku-nu ku-ṣí-ra* (61) *ù er-ša-am* ˹*er-ša*˺ (…).

7.1.2.4.2. Les contre-arguments à cette hypothèse

Dominique Charpin a avec raison noté que ces arguments ne reposent que sur des conjectures. Il doutait de cette interprétation en constatant deux failles. En premier lieu, il s'étonne que dans cette reconstruction des événements, Zimrî-Lîm n'ait pas tenté de reprendre immédiatement la ville. Pour répondre à cela, et nous le verrons ensuite, il faut invoquer l'idée que le rapport de force dans la région changea radicalement au mois vi, période durant laquelle l'Élam et ses alliés étendirent leur influence vers l'ouest[1356], forçant Zimrî-Lîm à s'établir dans le Zalmaqum[1357].

Il s'étonne ensuite que la chute de la ville ne soit jamais mentionnée alors qu'elle aurait dû marquer les esprits. De même, il lui paraît difficile d'expliquer pourquoi Zimrî-Lîm accepta de rétablir ses relations avec Atamrum après un tel geste. Pour ces deux arguments, nous invoquerons les nécessaires concessions auxquelles dut accéder le roi de Mari au sortir de la guerre. Celui-ci n'avait pas d'autre choix que de s'appuyer sur cet état de fait : Atamrum était bien le plus influent des rois de la Haute-Mésopotamie. Cherchant à reprendre en main cette région, il semble normal que Zimrî-Lîm ait cherché à s'en faire un allié. Aussi le rappel d'événements passés, et il ne s'agit pas uniquement de la prise de Razamâ-du-Yussan mais plus généralement du rôle que joua Atamrum dans la montée de l'Élam, paraissait dénué d'intérêt une fois que le roi de Mari eut à s'allier à lui.

Enfin, Dominique Charpin signale un élément qu'avait omis Wolfgang Heimpel, celui de la destruction de la ville par Hammu-rabi en l'an 32 de son règne, l'année de la chute de Zimrî-Lîm[1358]. Ce dernier point sera discuté plus loin mais rien n'empêche que cet événement puisse être mis en relation avec la politique de Babylone dans le Sindjar, à savoir la partition de l'ancien royaume d'Atamrum. Pour une raison inconnue, Razamâ-du-Yussan pourrait ne pas avoir accepté les termes de cette politique, le retour au calme fut alors imposé par les armes par les troupes babyloniennes.

Il est donc malheureux de constater qu'aucun élément nouveau ne permet de trancher définitivement cette question dans un sens ou dans l'autre. Nous avons choisi pour notre part de suivre l'hypothèse d'une chute de Razamâ-du-Yussan face aux troupes d'Atamrum. C'est ce qui explique le mieux, selon nous toujours, la disparition de Razamâ-du-Yussan du tableau politique de la Haute-Mésopotamie.

Nous pouvons donc résumer ainsi notre compréhension du siège de Razamâ-du-Yussan sans

1356 - Cf. ci-dessous, deuxième partie, § 7.1.3.2.
1357 - Charpin et Ziegler 2003, p. 221, n. 472, évoquant les textes économiques *ARMT* XXIII 544 et *ARMT* XXIII 549 (= *FM* XI 79), qui pourrait indiquer que Zimrî-Lîm séjourna dans le Balih entre le 4 et le 13/vii/ZL 10.
1358 - Le siège de Razamâ-du-Yussan par Hammu-rabi de Babylone a été signalé dans Lacambre 2002a, p. 19-21.

forcément avoir d'ancrages chronologiques absolus.

Dans la première quinzaine du mois iii/ZL 10, Atamrum réunit les forces nécessaires à son entreprise, il obtint le soutien de l'Élam et un refus catégorique de la part de Zimrî-Lîm. Pendant plusieurs semaines et jusqu'au 27/iii, Atamrum fut bloqué devant le rempart de la ville basse[1359]. Durant le mois iv, les forces assiégeantes parvinrent à prendre pied à l'intérieur de la ville mais subirent de lourdes pertes[1360]. À peu près au même moment, le roi de Mari quitta le Yamhad pour son royaume non sans avoir prudemment signifié à l'empereur, au moyen de cadeaux diplomatiques, que son ennemi était Atamrum et non l'Élam[1361]. Craignant le retour du roi de Mari, Atamrum demanda des renforts à l'empereur mais celui-ci les lui refusa probablement parce qu'il ne soutenait pas pleinement l'entreprise d'Atamrum mais surtout pour ne pas entrer ouvertement en conflit avec Zimrî-Lîm. Nous noterons ainsi que les soldats tués à partir de ce moment sont uniquement des soldats ešnunnéens et nous n'entendons plus parler des Élamites face à Razamâ-du-Yussan. Il est possible que l'empereur ait décidé de transférer le commandement de ses hommes à Asqur-Addu, un prétendant au trône de Nahur qui avait également offert ses services à l'empereur[1362], et de les redéployer en Ida-Maraṣ, prochaine étape de son expansion[1363]. Lassé par la longueur du siège, il demanda explicitement à Atamrum de chercher une solution diplomatique au conflit[1364]. Celui-ci lui indiqua que la ville était sur le point de tomber et qu'il ne la quitterait pas avant d'avoir renversé son roi. Il subit toutefois un nouveau revers avec la destruction de sa tour de siège et se résolut finalement à un accord avec Šarraya. Mais celui-ci, confiant dans l'arrivée prochaine de renfort refusa l'offre d'Atamrum[1365]. Ce sont les dernières informations datables que nous ayons, nous ne pouvons toutefois considérer que le siège cessa à ce moment là car quelques semaines plus tard, au milieu du mois v, Zimrî-Lîm partait encore explicitement au « secours de Razamâ »[1366]. Nous avons donc près d'un mois de siège sans aucune information. Notre idée, reposant nous l'avons vu sur le devenir de Razamâ-du-Yussan à la fin du règne de Zimrî-Lîm, est qu'Atamrum mit à profit le retard de Zimrî-Lîm et qu'il parvint finalement à prendre la citadelle.

Durant le siège de Razamâ-du-Yussan et alors que Zimrî-Lîm remontait le Habur dans l'espoir

1359 - *ARM* XIV 104+ (= *LAPO* 17 548) et *ARMT* XXVII 133.

1360 - *ARM* VI 65 (= *LAPO* 17 850) et *ARMT* XXVII 132

1361 - Le dernier cadeau diplomatique connu fait aux princes élamites est daté du mois iv et fut fait depuis Alep, cf. *ARM* XXIII 542.

1362 - La difficile question de l'homonymie autour d'Asqur-Addu a été étudiée par Michaël Guichard. Selon lui, cet Asqur-Addu, prétendant au trône de Nahur, qui agita l'Ida-Maraṣ en ZL 10 ne doit pas être confondu avec le futur roi de Karanâ (Guichard 2003c, p. 210 et dernièrement Guichard 2011, p. 38-39, n. 43).

1363 - Dans *ARM* XIV 104+ (= *LAPO* 17 548), l'auteur reprend un discours de Kunnam, le gouverneur élamite de Šubat-Enlil, dans lequel il interdit aux soldats d'Atamrum et aux Ešnunnéens de rentrer dans la ville. Dès le 27/iii, l'empereur d'Élam s'était donc en partie désolidarisé des entreprises d'Andarig et il tenait à ce que différence soit faite entre ses hommes et les Ešnunnéens sous le commandement d'Atamrum.

1364 - *ARM* XIV 103 (= *LAPO* 16 431) et *FM* VII 25.

1365 - *ARMT* XXVI/2 318.

1366 - Charpin et Ziegler 2003, p. 220, n. 466, concernant la datation de *ARM* XXIII 545.

de mettre fin au siège de la ville, le trouble s'installa dans la plupart des royaumes de Haute-Mésopotamie. Les mois iv à vi furent marqués par d'importants bouleversements diplomatiques liés d'une part à l'incapacité de Zimrî-Lîm à maintenir la cohésion entre ses vassaux, et d'autre part au jeu ambigu du pouvoir élamite qui, sans s'opposer directement à Mari, chercha à ancrer durablement son emprise dans la région.

7.1.3. Les royaumes de Haute-Mésopotamie face à la progression de l'Élam dans le bassin du Habur (iv à vii/ZL 10)

À partir du mois iv et alors que le siège de Razamâ-du-Yussan battait son plein, de nombreux événements marquèrent l'ingérence progressive de l'Élam et de ses alliés dans les affaires d'un territoire considéré par Mari comme le *nighum* des Bensim'alites et par là même comme sa zone d'influence exclusive. Cette expression de la légitimité de l'emprise de Mari sur la Haute-Mésopotamie se retrouve dans cette lettre d'Ibâl-El dans laquelle Atamrum demandait à Zimrî-Lîm d'évacuer aussi bien militairement que politiquement la région de l'Ida-Maraṣ, le cœur de cette zone. Ibâl-El avait alors suggéré à Zimrî-Lîm de lui tenir le discours suivant :

> «De même que le pays du Yamhad, celui de Qaṭna et celui d'Amurrum, sont le *nighum* des Benjaminites et que dans ce pays, les Benjaminites ont leur saoul de grain et que paissent leurs troupeaux, hé bien ! depuis l'aube des temps, le *nighum* des Bédouins, c'est l'Ida-Maraṣ. »[1367]

Naturellement il ne s'agit pas ici d'un discours officiel, mais de conseils donnés à Zimrî-Lîm par l'un de ses serviteurs. Nous connaissons toutefois le positionnement politique de Zimrî-Lîm vis-à-vis d'Atamrum par l'ultimatum qu'il lui envoya avant de monter au secours de Razamâ-du-Yussan[1368], il était clairement son ennemi. Toutefois la présence de l'Élam dans cette région semble avoir posé davantage de problèmes au roi de Mari car celui-ci, au mois iv, ne souhaitait pas s'engager ouvertement contre l'empereur. La remise d'un présent diplomatique ce même mois devait être l'expression pour Mari de la volonté de conserver de bonnes relations avec l'Élam alors même que Šubat-Enlil était tombée entre ses mains[1369]. La chute de cette ville n'était finalement qu'une conséquence logique de la mort de Qarnî-Lîm, qui la dirigeait jusque là. De plus, Haya-abum, son souverain, était toujours vivant et demeurait dans une moindre mesure la

1367 - A.2730 (Durand 2004b, p. 120) : (33) *ki-ma ma-at ia-am-ha-ad*^{ki} *ma-at qa-ṭá-nim*^{o} (34) *ù ma-at a-mu-ri-im*^{ki} *ni-ig-hu-um* (35) *ša* dumu-meš *ia-mi-na ù i-na ma-tim še-ti* (36) dumu-meš *ia-mi-na še-em i-ša-bi-i ù na-wa-šu-nu i-re-i-em* (37) *ù iš-tu da-ar-ka-tim ni-ig-hu-um* (38) *ša ha-na*^{meš} *i-da-ma-ra-aṣ* (…).

1368 - *ARM* XIV 103 (= *LAPO* 16 431).

1369 - *ARM* XXIII 542.

représentation de l'engagement mariote dans cette ville, même si il était clairement soumis à Kunnam, le représentant élamite. Le siège de Razamâ-du-Yussan n'avait rien changé à la donne, malgré les tentatives d'Atamrum pour « internationaliser » ce conflit[1370]. Zimrî-Lîm s'était clairement mis en opposition avec Atamrum mais s'était bien gardé de dénoncer le soutien et les responsabilités sous-jacentes de l'Élam. Jusqu'au mois v et son retour à Mari, Zimrî-Lîm avait donc volontairement rendu floue sa position par rapport à l'intervention élamite en Mésopotamie. Le premier concerné par cet attentisme était naturellement Hammu-rabi de Babylone qui se trouvait maintenant en première ligne. Il n'eut de cesse de demander des nouvelles de Zimrî-Lîm à ses serviteurs restés à Mari. Manifestement l'ambiguïté de la position de Zimrî-Lîm fut un sujet d'inquiétude pour le roi de Babylone qui, jusqu'à la conclusion de l'alliance entre les deux royaumes au mois viii/ZL 10, craignait que Zimrî-Lîm ne prenne le parti de l'Élam[1371].

7.1.3.1. La confusion dans les premiers mois de l'intervention élamite (iv et v/ZL 10)

Cette confusion qui régnait depuis la chute d'Ešnunna n'épargna pas les petits royaumes de Haute-Mésopotamie, bien au contraire. Ils furent confrontés à l'entrée de l'Élam dans la région de manière brutale d'abord avec la chute d'Andarig et l'installation de Kunnam à Šubat-Enlil mais surtout avec le siège de Razamâ-du-Yussan dont le roi était l'un des plus fidèles serviteurs de Mari. Les repères politiques auxquels ils s'étaient habitués depuis ZL 6 disparurent soudainement. Cette inquiétude se trouva renforcée par les erreurs de Zimrî-Lîm qui, non seulement mit plusieurs mois avant d'intervenir, mais n'envoya pas non plus de directives claires quant au comportement à adopter vis-à-vis de l'Élam[1372]. Avant même que l'empereur n'en vienne à des pratiques ouvertement coercitives, le renversement et le meurtre de Qarnî-Lîm résonna pour ces rois comme une menace claire de la part d'Atamrum mais également de l'Élam, une menace à laquelle Zimrî-Lîm avait été incapable de répondre[1373].

1370 - *ARM* VI 51 et 52 (= *LAPO* 17 553 et 552). Hammu-rabi y prête à Atamrum un discours dans lequel ce dernier demandait à l'empereur d'Élam d'attaquer Mari.

1371 - *ARM* II 21 (= *LAPO* 16 350). Cette lettre date manifestement du mois viii ou peu après. Si Hammu-rabi n'est toujours pas convaincu de l'honnêteté de l'engagement mariote après la signature de l'alliance, on imagine aisément quelle fut sa réaction lorsqu'il apprit quelques mois plus tôt que Zimrî-Lîm avait pour intention d'aller au secours de Razamâ-du-Yussan plutôt qu'au sien.

1372 - Une lettre inédite attribuée à Itûr-Asdû, A.1889 (cf. Annexe 3), montre que les rois de cette région ne savaient comment réagir à la disparition de Qarnî-Lîm et à l'arrivée d'Atamrum. Cette confusion ne fit que s'accroître après que Kunnam fut entré à Šubat-Enlil.

1373 - Ce reproche est fait à Zimrî-Lîm quelques semaines plus tard par Haya-sûmû, le roi d'Ilân-ṣurâ, lorsque celui-ci décida de s'engager aux côtés de l'Élam (*ARMT* XXVI/2 305). Le sort de Qarnî-Lîm avait visiblement marqué les esprits. Mari avait d'ailleurs cherché à retourner la mort de ce roi à son avantage en prétendant qu'elle était une sanction divine pour ne pas avoir fourni de contingent militaire lors de la guerre contre Ešnunna, d'après A.2730, l. 14-17 (Charpin 2004d, p. 120).

Dans cette sous-partie nous nous proposons de voir quelles furent les réactions des royaumes de Haute-Mésopotamie, et en particulier du Sindjar, d'abord jusqu'au mois v, période durant laquelle l'Élam n'usa pas encore de la force pour imposer ses prétentions, puis au mois vi et vii, période durant laquelle l'Élam devint plus agressive.

7.1.3.1.1. La neutralité des rois du Sindjar à la mort de Qarnî-Lîm

La mort de Qarnî-Lîm a manifestement choqué les royaumes du bassin du Habur, ce ne fut toutefois pas le cas dans le Sindjar, région dans laquelle on se réjouit de cette disparition. Cela s'explique, nous l'avons vu, par l'antagonisme qui régnait jusqu'alors entre Andarig et les royaumes voisins. Hadnû-rabi aida concrètement à cette entreprise sans imaginer quelles conséquences pouvait avoir son geste. À sa décharge, il faut rappeler que la chute de la ville n'avait somme toute qu'une portée locale. L'Élam ne s'était pas engagé dans cette opération et Atamrum n'était alors accompagné que de troupes originaires de la région. La manière dont Hammu-rabi de Kurdâ et Hadnû-rabi vécurent et interprétèrent l'entrée de Kunnam à Šubat-Enlil puis le siège de Razamâ-du-Yussan reste encore inconnue. Manifestement ils ne prirent pas parti lors de l'établissement des Élamites dans la région, ils ne s'opposèrent pas à ces bouleversements, ni ne les soutinrent.

Il est en ce sens difficile de déterminer s'ils eurent immédiatement à se soumettre à l'empereur et à Atamrum. Il a été considéré que la lettre A.2730[1374], dans laquelle il est dit que Hadnû-rabi, Hammu-rabi et Šarrum-kîma-kalima se trouvent « devant » Atamrum au moment du siège de Razamâ-du-Yussan, rendait compte d'une forme de soumission à Atamrum et *a fortiori* à l'Élam[1375]. Pour ces premières semaines de l'invasion, cela nous semble encore difficile à confirmer. Au contraire, la lettre *ARM* XIV 122 (= *LAPO* 16 368) illustre avec quelle irrévérence le roi de Kurdâ refusa de faire entrer des messagers élamites dans sa ville, avant de se résoudre finalement à les écouter[1376]. Les textes qui évoquent les demandes de serment vis-à-vis de l'Élam et la suzeraineté d'Atamrum sur les rois du Sindjar nous semblent donc être plus tardifs, en tout cas postérieurs au mois iv, nous y reviendrons.

Ces événements semblent avoir complètement dépassé l'entendement politique de ces deux rois qui n'avaient alors que des prétentions régionales. L'arrivée de l'Élam et d'Atamrum dans la région n'avait fait qu'arranger leurs affaires, ces derniers n'avaient pas encore exigés quoi que ce soit

1374 - Publiée dans Durand 2004b, p. 120-121.
1375 - Charpin et Ziegler 2003, p. 223, n. 493.
1376 - Cette lettre doit dater du mois iii, après la dégradation des relations entre l'Élam et Babylone mais avant qu'ils ne soient en guerre ouverte.

de leur part et plus encore leur intervention avait mis à mal un système de relais d'influence régional qui les avait lésés dès sa création en ZL 6. En un sens, tant que l'Élam ne réclamait rien de leur part, leurs mains étaient plus libres qu'à l'époque où Qarnî-Lîm et Šarraya veillaient au grain pour le compte de Zimrî-Lîm.

Ces premiers mois furent donc l'occasion pour un certain nombre de rois de Haute-Mésopotamie de redéfinir leurs rapports diplomatiques dans la région et d'étendre leur zone d'influence. Une lettre de Yamṣûm, représentant de Mari à Ilân-ṣurâ, informa Zimrî-Lîm de deux affaires qu'il faut probablement replacer dans ce contexte[1377].

7.1.3.1.2. Une campagne de Kurdâ contre Šurnat?

Elle restitue d'abord l'inquiétude provoquée à Ilân-ṣurâ par les mouvements de troupes kurdéennes dans la région de Šurnat[1378]. Nous ignorons quel était le statut de cette ville avant ces événements mais il est manifeste qu'elle chercha alors à se placer sous la protection de Haya-sûmû[1379]. Vraisemblablement, l'affaire n'alla pas plus loin car Zû-Hatnim, le roi de Šurnat, était toujours sur son trône l'année suivante. Sans preuves supplémentaires, le rôle de l'Élam dans cette affaire nous paraît difficile à défendre. Nous pouvons nous demander si le roi de Kurdâ ne chercha pas simplement à profiter du vide politique provoqué par les bouleversements à Šubat-Enlil et à Razamâ-du-Yussan, comme son prédécesseur avait su le faire au sortir de la guerre contre Ešnunna.

7.1.3.1.3. La prise de Kahat par Haya-sûmû d'Ilân-ṣurâ

Le second événement relaté dans la lettre de Yamṣûm est la prise de la ville de Kahat par le roi d'Ilân-ṣurâ et la mort de son roi Kabiya[1380]. Haya-sûmû profita vraisemblablement de cette situation troublée pour étendre son influence le long du wadi Djagh-djagh. À ce titre, sa première

1377 - *ARMT* XXVI/2 317.

1378 - La restitution [*šu-u*]*r-na-at* à la ligne 24 est rendue certaine par la mention de son roi Zû-Hatnim dans plusieurs autres lettres de Mari. Les objections de Francis Joannès (Charpin *et al.* 1988, p. 83, n°317, n. e) n'ont plus lieu d'être si nous situons Šurnat plus à l'ouest que ce qu'il suggérait alors ; cf. ci-dessus, première partie, § 2.4.2.

1379 - Dans la lettre de Kirûm *ARM* X 32 (= *LAPO* 18 1228), nous retrouvons le roi de Zurrâ à Ilân-ṣurâ après que celui-ci ait rencontré Atamrum. Il y cherchait certainement de l'aide pour lutter contre le roi de Kurdâ. Le rapprochement de cette lettre avec *ARMT* XXVI/2 317 semble assuré par la mention dans les deux lettres de la situation pour le moins dramatique dans laquelle se trouvait, à Ilân-ṣurâ, la fille du roi de Mari.

1380 - La nouvelle de la prise de Kahat fut également envoyée à Zakira-Hammû, le gouverneur de Qaṭṭunân, qui transmis immédiatement l'information à Zimrî-Lîm et Šû-nurha-halû, son secrétaire particulier (*ARMT* XXVII 86 et 87).

étape fut certainement la prise de Tâdum, située à quelques kilomètres seulement d'Ilân-ṣurâ. La destitution de son roi, Ibni-Addu, et le scandale provoqué par Haya-sûmû lorsque celui-ci refusa de le laisser partir à Mari nous semble être le fil rouge qui permet d'ordonner les événements des mois v et vi/ZL 10. Plusieurs lettres de Yamṣûm permettent ainsi de dater la destitution de ce roi du début du mois v, mais également de saisir la complexité des luttes d'influence durant cette période de méfiance réciproque entre Mari et l'Élam.

Cette affaire est introduite par la lettre *ARMT* XXVI/2 310, écrite par Yamṣûm juste après qu'Ibni-Addu ait été chassé de son royaume par Haya-sûmû. Nous y apprenons qu'Ibni-Addu se rendit chez Kunnam et réclama l'intervention de l'Élam pour recouvrer son trône. Celui-ci lui fournit une escorte qui devait veiller à sa restauration, mais Haya-sûmû s'opposa par les armes à son retour et, de peur d'être assassiné, Ibni-Addu retourna auprès de Kunnam. La lettre *ARMT* XXVI/2 311 fait également écho à sa présence à Šubat-Enlil et doit suivre de peu sa tentative de retour sur le trône. Mais dans celle-ci, et contrairement à la précédente, Ibni-Addu est explicitement décrit comme un partisan du pouvoir mariote et l'une des principales sources d'informations dans l'entourage de Kunnam.

Ces deux lettres permettent de situer chronologiquement ces événements, nous avons d'abord une date, le 10/v et nous avons un contexte, celui de la montée de Zimrî-Lîm en Haute-Mésopotamie. Nous saisissons également à la lecture de ces documents et des événements qu'ils nous transmettent que le bassin du Habur était alors l'enjeu d'une lutte d'influence, d'une guerre non déclarée, entre Mari et le pouvoir élamite. Ibni-Addu servit résolument d'agent mariote auprès de Kunnam dont il transmit les discours[1381], tout comme un certain Išar-Lîm, un général d'Išme-Dagan, jouait manifestement le rôle d'agent de liaison pro-élamite pour les espions à la cour de Mari selon cette même lettre. Tout aussi important est le rôle des diplomates qui redoublèrent d'efforts pour convaincre ces états-satellites de l'Ida-Maraṣ de rejoindre leur camp. Ce fut donc un véritable climat de guerre froide qui régna durant ces quelques semaines.

Dans ce jeu, Haya-sûmû ne sembla dans un premier temps répondre ni de Mari, dont il avait consciemment destitué puis tenté d'assassiner l'un des vassaux[1382], ni de l'Élam qui ne parvint pas, en soutenant ouvertement Ibni-Addu, à influer sur sa résolution à profiter de la situation. Toutefois, la lutte des deux grands royaumes pour la domination dans cette région contamina également les

1381 - Dans la lettre *ARMT* XXVI/2 310, il transmet à Yamṣûm le discours que lui tint imprudemment Kunnam.

1382 - L'irrévérence affichée de Haya-sûmû durant cet événement et durant ceux qui suivirent est symptomatique du sentiment d'abandon qui gagnait alors les rois de cette région, mais également de l'idée que Zimrî-Lîm était de toute façon bien incapable d'enrayer l'influence grandissante de l'Élam. Haya-sûmû en railla d'ailleurs Zimrî-Lîm quelques temps plus tard : « Vous me sauverez comme vous avez sauvé Qarnî-Lîm ! » ; *ARMT* XXVI/2 305 : (2') […] *ma-la qar-ni-l*[*i-im*] (3') [*tu-še-zi-b*]*a ù ia-ti tu-š*[*e-zi-ba-ni-in-ni*]. L'étape suivante fut la soumission presque logique au parti le plus présent et le plus influent, c'est-à-dire à l'Élam.

cours des royaumes de Haute-Mésopotamie. Les conseillers et administrateurs de ces royaumes savaient pertinemment qu'un jour ou l'autre il faudrait prendre parti dans ce conflit et, à Ilân-ṣurâ en particulier, nous voyons l'entourage royal se diviser entre ceux qui souhaitaient maintenir le royaume dans la zone d'influence mariote et ceux qui, au contraire, souhaitaient se placer sous la protection de l'Élam. L'« affaire Ibni-Addu » s'inscrit pleinement dans cette lutte interne. À la suite de ses activités d'espionnage, dont Kunnam eut certainement très vite écho, il fut l'objet d'une lutte à Ilân-ṣurâ entre les représentants mariotes d'une part, qui cherchaient à le ramener en sécurité à Mari, et les conseillers de Haya-sûmû qui souhaitaient le voir disparaître définitivement et placer par ce geste le royaume dans les faveurs de l'Élam. Ainsi, ce fut sous l'influence des trois figures de ce parti, Ṣuriya, Haqba-abum mais également Šimatum[1383], la propre fille de Zimrî-Lîm, que Haya-sûmû se résolut à emprisonner Ibni-Addu alors que celui-ci se dirigeait vers Mari[1384].

Les nombreuses mentions de cette affaire, bien que ne regardant pas directement notre propos, nous permettent d'ordonner les événements suivants ayant eu lieu à Ilân-ṣurâ mais également dans le reste de l'Ida-Maraṣ, à partir du milieu du mois v et probablement jusqu'au mois vii ou viii/ZL 10.

7.1.3.2. L'Élam renforce son emprise sur le bassin du Habur (v à vii/ZL 10)

Alors que le roi de Mari remontait le Habur, l'Élam et ses alliés cherchèrent par divers moyens à étendre leur influence dans la partie centrale du bassin du Habur. L'entente cordiale entre les deux royaumes, qui avait prédominé jusqu'au mois iv, s'était transformée au cours du mois v en une méfiance réciproque. Pour Mari, l'Élam avait été incapable, dans un premier temps, d'enrayer les prétentions d'Atamrum, mais surtout les derniers rapports reçus, notamment ceux d'Ibni-Addu, prouvaient que désormais l'empereur assumait ouvertement son expansion en Haute-Mésopotamie. De son côté l'empereur n'ignorait rien des efforts déployés par Hammu-rabi de Babylone pour rallier Zimrî-Lîm à son camp dans le conflit qui l'opposait à l'Élam. L'empereur savait que les événements en Haute-Mésopotamie finiraient tôt au tard par pousser Zimrî-Lîm à accéder à ces requêtes et il lui fallait donc au plus vite s'imposer aux yeux des rois de la région comme l'unique autorité. Qarnî-Lîm et Šarraya éliminés, il ne restait que deux places fortes à prendre pour réduire définitivement le système mis en place par Zimrî-Lîm en ZL 6 et ZL 7 : Ilân-ṣurâ et Nahur.

1383 - Pour une étude plus complète sur ces personnages, voir Charpin *et al.* 1988, p. 43 et ss, reprenant en partie l'étude de Jean-Marie Durand sur les épouses de Haya-sûmû (Durand 1984).

1384 - La suite de cet affaire est retranscrite dans les lettres *ARMT* XXVI/2 312, 313, 315 et 319. La responsabilité de l'Élam dans cet emprisonnement est incertaine, il s'agit plutôt ici d'un règlement de compte interne à la cour d'Ilân-ṣurâ. En capturant Ibni-Addu, ces hommes portaient un coup sérieux aux alliés de Mari, à la crédibilité de cette dernière et à ses soutiens dans le royaume.

7.1.3.2.1. Hammu-rabi de Kurdâ se soumet à l'Élam

Si Haya-sûmû conserva encore quelques temps une politique indépendante, notamment dans son combat contre Asqur-Addu, un serviteur affiché de l'Élam dont nous parlerons ensuite, il semble que le parti pro-élamite gagna de plus en plus d'influence malgré les efforts constants de Yamṣûm, le représentant de Mari à Ilân-ṣurâ, pour la contre-balancer. L'empereur pouvait compter sur des groupes de pression à l'intérieur des murs de ces villes mais pour l'emporter et obtenir le ralliement de ces royaumes il lui fallait encore accentuer la pression sur ceux-ci et surtout se placer explicitement en opposition vis-à-vis de Zimrî-Lîm.

Naturellement, cette situation ne concerna pas uniquement Ilân-ṣurâ, de nombreux autres royaumes furent ainsi visités par les émissaires de l'empereur ou d'Atamrum. Cette fois, on exigeait d'eux un ralliement et une soumission complète à l'autorité de l'Élam et de ses représentants dans la région. Ainsi, la lettre *ARM* XIV 122 (= *LAPO* 16 368), que nous avons datée du mois iii, nous montrait les émissaires élamites se présenter devant les murs de Kurdâ. Après leur avoir refusé l'audience, Hammu-rabi finit par leur ouvrir les portes. Dans la lettre de Yamṣûm, *ARMT* XXVI/2 314, le roi de Kurdâ était désormais considéré comme un allié de l'Élam. Nous en avons d'ailleurs la confirmation par une autre lettre, écrite par Haqba-ahum le représentant de Mari à Kurdâ quelques temps plus tard, et dans laquelle les propos suivants sont prêtés à l'empereur :

> « Atamrum, un serviteur à moi, t'a pris en vassalité. […] N'aie plus de correspondance avec Babylone et Mari ! Si à nouveau tu en as une, je soufflerai une tempête sur toi. »[1385]

Dans celle-ci se dessine les nouvelles exigences de l'Élam pour qui la soumission complète à lui et à Atamrum était désormais la seule possibilité laissée aux rois locaux. Cette injonction, qui dut concerner assez rapidement les royaumes du Sindjar, en raison de leur situation géographique, s'étendit également, à partir du mois vi, aux royaumes de l'Ida-Maraṣ.

1385 - A.6 (= *LAPO* 17 556) : (10) ^{l}*a-tam-*{AŠ}*-rum* ìr-*di* (11) *a-na ma-ru-tim il-qí-ka* (...) (15) (…) *ṭup-pa-ti-ka* (16) *a-na* ká.dingir.ra^{ki} *ù a-na ma-ri*^{ki} (17) *la tu-ša-ba-al* (18) *ta-ta-ar ṭup-pa-ti-ka* (19) *a-na* ká-dingir-ra^{ki} *ù a-na ma-ri*^{ki} (20) *tu-ša-ba-al-ma* (21) *a-ša-i-ra-kum.*

7.1.3.2.2. Haya-sûmû se détache de l'influence mariote

Cette nouvelle étape dans l'engagement élamite en Haute-Mésopotamie nous la connaissons grâce aux lettres de Yamṣûm. Plusieurs lettres que nous avons citées, postérieures au 10/v, évoquent ainsi les nombreuses affaires qui secouèrent le royaume d'Ilân-ṣurâ et conduisirent peu à peu Haya-sûmû à se rallier à l'Élam. Il s'agit avant tout de l'emprisonnement d'Ibni-Addu au moment où celui-ci chercha à trouver refuge à Mari[1386], mais également et surtout des menaces proférées envers Kirûm, la première fille de Zimrî-Lîm que Haya-sûmû avait épousée. La lettre *ARMT* XXVI/2 313 nous informe de la tournure dramatique que prit cette affaire lorsque Kirûm et Yamṣûm furent menacés explicitement d'être expulsés du royaume. Dans *ARMT* XXVI/2 315, les paroles de Haya-sûmû paraissent encore plus inquiétantes, il y menace de mort la fille du roi de Mari si celle-ci ne l'accompagne pas lors d'un voyage vers une destination inconnue. Le roi d'Ilân-ṣurâ y est aussi pour la première fois directement accusé de nuire aux intérêts de Zimrî-Lîm. Yamṣûm ne désigne toutefois jamais le rôle qu'a pu jouer l'Élam dans cette affaire même si nous pouvons légitimement nous demander si le voyage de Haya-sûmû qui y est évoqué n'est pas justement une audience à Šubat-Enlil pour faire acte de soumission. Quoi qu'il en soit, Yamṣûm sentit que la situation était entrain de lui échapper, et demanda des hommes en renfort pour s'assurer que ce royaume reste sous influence mariote. Ce furent manifestement les menaces à l'encontre de Kirûm qui achevèrent de consommer l'alliance entre les deux royaumes[1387], toutefois la demande de Yamṣûm pour obtenir des renforts resta lettre morte. L'empereur élamite avait pris les devants et ses armées marchaient déjà vers l'ouest.

7.1.3.2.3. Les campagnes des armées élamites contre Urkiš et Amaz

La lettre *ARMT* XXVII 133 indique qu'Asqur-Addu prit la tête de 4000 hommes et se rendit à Šubat-Enlil[1388]. Nous sommes alors dans ce que nous considérions être la phase finale du siège de Razamâ-du-Yussan. Peu de temps après, Zimrî-Addu envoya une lettre indiquant qu'une troupe de 500 hommes était entrée à Tillâ, sur le wadi er-Radd, alors qu'Asqur-Addu, avec 2000 hommes, se dirigeait vers Urkiš[1389]. Nous ignorons si l'envoi de ces 500 hommes à Tillâ correspond à la prise de la ville ou au casernement d'une troupe de protection, toutefois cette affaire renvoie certainement aux informations livrées par la lettre *ARMT* XXVI/2 313 dans laquelle Samsî-Êrah, le roi de Tillâ,

1386 - L'emprisonnement est évoqué dans *ARMT* XXVI/2 312, 313 et 315.
1387 - Sur cette affaire, voir également les lettres *ARMT* XXVI/2 322-324.
1388 - *ARMT* XXVII 133.
1389 - *ARMT* XXVII 134.

était décrit par Yamṣûm comme l'un des deux principaux soutiens, avec Hammu-rabi de Kurdâ, de la cause élamite[1390]. De même, l'expédition d'Asqur-Addu doit certainement être mise en relation avec le discours de Haya-sûmû restitué en *ARMT* XXVI/2 315, dans lequel il présentait ce même Asqur-Addu comme une menace pour son propre royaume.

Cette même lettre *ARMT* XXVI/2 315 nous indique qu'une troisième armée quitta au même moment Šubat-Enlil. Un certain Takê, général sous les ordres d'Atamrum quitta Šubat-Enlil et mena une véritable chevauchée pour obtenir la reddition de Šunâ puis d'Amaz. Les troupes sous les ordres d'Atamrum furent manifestement redéployées dans la région de Šubat-Enlil car dans un même contexte nous trouvons également Lawila-Addu, un second général d'Atamrum, dans cette ville[1391]. Il faut donc certainement en conclure qu'à la fin du mois v ou au début du mois vi/ZL 10, celles-ci n'étaient plus occupées à Razamâ-du-Yussan. La présence des troupes d'Atamrum dans la capitale du pays d'Apum posa manifestement quelques problèmes. Ainsi il est dit, toujours dans *ARMT* XXVI/2 315, que la confusion régnait alors entre, d'une part, les troupes élamites sous la responsabilité de Kunnam et, d'autre part, celles d'Ešnunna, que nous pouvons supposer être sous le commandement d'Atamrum. Cette confusion conduisit à l'expulsion des marchands assyriens dans une relation de cause à effet difficile à définir.

7.1.3.2.4. L'assassinat de Haya-abum par Lawila-Addu

Un autre événement dramatique se déroula à Šubat-Enlil alors que les troupes d'Atamrum y résidaient. Dans une lettre qu'il faut situer juste après l'emprisonnement d'Ibni-Addu[1392], Yamṣûm informa Zimrî-Lîm de la séquestration de son représentant à Šubat-Enlil, Yanûh-Samar, et surtout de l'assassinat par Lawila-Addu du roi du pays d'Apum, Haya-abum. Celui-ci avait en effet était épargné lors de l'entrée de Kunnam dans la capitale mais Atamrum n'eut pas la même retenue et dès qu'il eut les mains libres, il le fit éliminer par son général. Il nous est difficile d'affirmer que Kunnam soutint cette action, nous ignorons d'ailleurs les motivations exactes d'un tel acte. Il est possible qu'Atamrum en soi le seul responsable dans la mesure où il pouvait justifier ce geste en invoquant la vassalité de Haya-abum envers Qarnî-Lîm. Quoi qu'il en soit, cet événement est à ajouter à la liste des causes ayant entraîné l'accroissement des tensions entre Mari et l'Élam.

1390 - *ARMT* XXVI/2 313.
1391 - La présence de Lawila-Addu à Šubat-Enlil est également rapportée dans les lettres *ARMT* XXVI/2 354 et 355.
1392 - *ARMT* XXVI/2 319, celle-ci doit précéder de peu les lettres 313 et 315. Dans la première, Yamṣûm ne s'attardait pas en détail sur l'emprisonnement d'Ibni-Addu, ce qui tranche nettement avec le caractère prioritaire que semble prendre cette affaire dans les lettres suivantes.

7.1.3.2.5. Ašnakkum et Susâ tombent aux mains des alliés de l'Élam

Peu de temps après son acte, Lawila-Addu quitta Šubat-Enlil[1393]. Yamṣûm ne connaissait pas sa destination et il craignait qu'il ne se dirige vers Nahur, dernier point d'appui mariote dans la région. Šaknum, officier commandant la garnison mariote à Ilân-ṣurâ fut toutefois plus précis[1394]. Lawila-Addu commandait 3000 hommes et son objectif était soit Ašnakkum, soit Šuruzum, une ville proche d'Urkiš et de Nahur. Cette expédition alla probablement de pair avec celle d'Asqur-Addu dont l'objectif, Urkiš, était une ville vassale d'Ašnakkum. Nous noterons d'ailleurs que ce dernier était entré avec 4000 hommes à Šubat-Enlil mais n'en était sorti qu'avec 2000, il est donc possible que les 2000 hommes restant aient été transférés sous le commandement de Lawila-Addu. Ce fut finalement Asqur-Addu qui s'empara d'Ašnakkum avec 500 hommes[1395]. Parallèlement Samsî-Êrah, un homonyme du roi de Tillâ[1396], s'emparait de Susâ et renversait Šubram vraisemblablement avec le soutien du frère de ce dernier, Inzan[1397]. Les pays de Sûmum et du Yapṭurum étaient désormais entre les mains des alliés de l'Élam. Haya-sûmû voyait désormais son royaume encerclé par l'Élam et ses alliés.

7.1.3.2.6. Haya-sûmû rallie finalement le camp de l'Élam

D'après une autre lettre de Šaknum, nous apprenons que la pression militaire sur Haya-sûmû fut accompagnée de démarches diplomatiques visant, à nouveau, à le convaincre de se joindre à l'Élam[1398]. Atamrum se rendit personnellement à Ilân-ṣurâ et proposa à son roi une alliance militaire. Haya-sûmû la refusa arguant qu'il entretenait encore de bonnes relations avec Zimrî-Lîm. Celles-ci ne tenaient toutefois qu'à un fil et Yamṣûm rapportait, dans des documents contemporains des déboires de Kirûm, que les doutes et les craintes de Haya-sûmû ne firent que se renforcer à chaque victoire des troupes alliées à l'Élam[1399]. Cette inquiétude est directement exprimée dans *ARMT* XXVI/2 303 dans laquelle le roi d'Ilân-ṣurâ dénonçait l'absence de réaction du roi de Mari après les

1393 - *ARMT* XXVI/2 319, l. 11-15.
1394 - *ARMT* XXVI/2 354.
1395 - Hypothèse proposée par Guichard 2011, p. 50, se référant au texte inédit A.4416 (non repris en annexe), écrit par Yari[...].
1396 - Beaucoup de données sont encore inédites cependant Michaël Guichard semble convaincu qu'il existe alors deux hommes portant ce nom, d'un côté le roi de Tillâ, de l'autre un *hâpirum* dont l'ambition était de se faire une place dans le Yapṭurum en profitant de l'invasion élamite (cf. Guichard 2011, p. 38, n. 43).
1397 - Guichard 2011, p. 49-50. Pour la localisation de Susâ, Guichard 2011, p. 33 et n. 14.
1398 - *ARMT* XXVI/2 355, certainement de peu antérieure à *ARMT* XXVI/2 354 car Šaknum y évoque l'expédition de Lawila-Addu mais n'en connaît pas encore la destination.
1399 - Les lettres *ARMT* XXVI/2 307 à 309 doivent certainement entrer dans ce contexte. La mention de Hammu-rabi de Kurdâ nous force à les placer avant que celui-ci ne soit renversé au profit du fils de Haya-sûmû (cf. *ARMT* XXVI/ 2 304) si toutefois cet événement eut bien lieu.

destitutions de Šubram[1400] et de Sammêtar, le roi d'Ašnakkum[1401]. Si le roi d'Ilân-ṣurâ trouva un compromis en envoyant à Šubat-Enlil deux de ses conseillers plutôt que d'y aller lui-même, il amorçait déjà, aux yeux du représentant mariote, son rapprochement avec Kunnam. La lettre *ARMT* XXVI/2 304 fait ainsi écho au versement par Haqba-abum, l'un des partisans de l'entente avec l'Élam, d'un tribut à Kunnam. Elle évoque également un autre événement troublant, l'intronisation du fils de Haya-sûmû à Kurdâ, sur lequel nous reviendrons plus loin.

Le pas fut manifestement franchi quelques temps plus tard, lorsque Haya-sûmû en personne se rendit à Šubat-Enlil et versa un important tribut au représentant de l'Élam[1402]. La conversation qu'eurent Kunnam et lui durant cette rencontre nous en apprend beaucoup sur la complexité des relations entre Mari et l'Élam à ce moment-là. Les tensions entre les deux royaumes étaient grandes et de plus en plus prononcées mais ils n'étaient toujours pas officiellement en guerre. Nous comprenons également la position délicate dans laquelle se trouvait Ilân-ṣurâ à ce moment-là.

Pendant quelques temps encore son roi se défendit d'avoir trahi Zimrî-Lîm[1403]. Pour lui, l'arrivée de l'Élam dans la région était un état de fait dont il devait tenir compte sinon il risquait d'être renversé comme l'avait été Qarnî-Lîm. Il chercha même à jouer le médiateur entre les deux grandes puissances occupant la région. À ce titre, Haya-sûmû reprochait à Mari d'entretenir les tensions avec l'Élam et de ne pas chercher à établir de paix durable avec elle. Le représentant mariote lui répondit sèchement que Zimrî-Lîm n'avait aucun conseil à recevoir de lui. Il était manifestement surpris par l'impudence d'un homme que Mari considérait comme un allié et qui, de plus, venait de prêter allégeance à une puissance étrangère. À la même proposition, Kunnam répondit prudemment qu'il n'interviendrait contre Mari qu'en cas d'agression. Ce discours était toutefois en décalage complet avec les actions de l'Élam sur le terrain, son influence ne cessant de progresser vers l'ouest. D'ailleurs, Kunnam annonçait dans le même discours l'objectif réel de cette nouvelle phase du conflit en Haute-Mésopotamie, il s'agissait de Nahur, une ville qui, rappelons-le, était sous contrôle direct de Mari depuis l'année ZL 7.

Nous saisissons, dès lors, l'important décalage dans la réception des événements par les puissances locales et par Mari. Les premières subissaient véritablement les événements et ils leur paraissaient normal de se sauvegarder en se pliant aux directives des plus grands, alors que, pour

1400 - Il s'agit probablement du roi de Susâ. Si c'est le cas, il ne disparut pas à cette occasion puisqu'il fut lié aux intrigues dans la région d'Ašnakkum l'année suivante (Kupper 1999, p. 83 et ss). Une lettre d'Ibâl-Addu à Itûr-Asdû, A.3194 (inédite, disponible sur ARCHIBAB), laisse peut-être entendre qu'il fut renversé par Samsî-Êrah, le roi de Tillâ, toutefois le nom de ce dernier est cassé, on ne peut donc en être sûr.

1401 - Celui-ci fut tué comme l'évoque A.3194. Ses assassins ne sont pas connus, il est probable qu'il ne survécut pas à l'attaque menée par Lawila-Addu.

1402 - *ARMT* XXVI/2 305.

1403 - Notons les propos qui lui sont prêtés dans *ARMT* XXVI/2 306, il s'y place en opposition avec Išme-Addu qui, pour sa part, se plaça véritablement dans le camp de l'Élam.

Mari, il n'était plus possible de trouver un compromis avec l'Élam sans perdre sa crédibilité politique et militaire auprès de ses vassaux. Naturellement, les tentatives de Haya-sûmû pour rapprocher son suzerain de la nouvelle puissance dominante dans la région échouèrent et, pour Mari, la rupture était désormais consommée avec son ancien vassal. L'Élam, quant à elle, considérait désormais Ilân-ṣurâ comme un allié et pour prouver cette nouvelle allégeance, Kunnam demanda à Haya-sûmû de lui livrer la ville de Nahur[1404].

Nous avons donc de bons synchronismes entre les déplacements de troupes ešnunnéennes et élamites vers la partie centrale du bassin du Habur et la crise qui mit à mal les relations entre Mari et Ilân-ṣurâ. Si notre reconstitution de la géographie historique est exacte, Haya-sûmû voyait les troupes de l'empereur se positionner tout autour de son royaume, au nord dans la région d'Urkiš puis d'Ašnakkum et au sud dans la région de Tillâ et de Nagar. Il ne fait pas de doute que cet isolement fut le facteur clé dans la décision que Haya-sûmû prit de se détacher de Zimrî-Lîm.

7.1.3.2.7. La résistance d'Ibâl-Addu à Ašlakkâ

Ce contexte nouveau, à partir de v/ZL 10, fut donc marqué par un recours accru à la force contre un certain nombre de villes mineures. L'empereur renversa leurs rois et y plaça des personnalités locales favorables à sa cause. Il agissait alors avec astuce car la finalité de cette tactique n'était pas tant le contrôle direct de ces entités politiques sans influence que la mise sous pression des royaumes les plus importants qui n'avaient toujours pas pris parti et que l'empereur d'Élam ne pouvait se permettre d'affronter directement sans prendre le risque de les voir rallier définitivement le camp adverse. Ilân-ṣurâ fut de ceux-là, mais cette situation toucha également un autre vassal de Zimrî-Lîm : Ibâl-Addu d'Ašlakkâ.

Celui-ci vit également arriver, avec crainte, les troupes élamites et ešnunnéennes. L'événement marquant dans la partie septentrionale de l'Ida-Maraṣ fut certainement la disparition de Sammêtar, le roi d'Ašnakkum[1405]. Sa mort eut le même impact sur le moral de cette région que l'avait eu quelques temps plus tôt le meurtre de Qarnî-Lîm dans le Sindjar et la partie orientale du bassin du Habur. Le ralliement consécutif de Haya-sûmû ne fit certainement que renforcer ce sentiment d'isolement.

La chute d'Ašnakkum fut suivie de l'intronisation dans cette même ville d'Išme-Addu, que Haya-sûmû avait dénoncé comme un fervent partisan de l'Élam. L'histoire de cet homme avant son

1404 - Cette demande, formulée dans *ARMT* XXVI/2 305 comme un geste d'apaisement, devient manifestement une exigence dans *ARMT* XXVI/2 306.
1405 - Pour la situation de cette ville durant les événements de ZL 10 et ZL 11, voir Charpin 1993b et Kupper 1999.

intronisation « sur le trône de son père » reste entièrement inconnue. Comme Atamrum et Asqur-Addu, il était certainement un membre d'une famille prétendante à la dignité royale mais ayant été lésée par Zimrî-Lîm lorsque celui-ci organisa cette région au début de son règne. Manifestement, comme Atamrum, il s'engagea très tôt aux côtés de l'Élam, y voyant l'opportunité de retrouver son trône. Avant les événements des mois v et vi, nous ne trouvons mention de lui qu'une seule fois, dans *ARMT* XXVI/2 303[1406], à un moment où il se trouvait déjà aux côtés de Kunnam à Šubat-Enlil. Son rôle, après son accession sur le trône, est toutefois mieux documenté par les nombreuses lettres qu'il envoya à son voisin, le roi d'Ašlakkâ. Son intronisation, il la devait, selon ses propres mots, à l'empereur et à Atamrum qui l'avait pris en vassalité[1407]. Ces diverses missives ont un ton très différent des lettres envoyées par les observateurs mariotes. Išme-Addu essayait avant tout de rassurer son voisin sur les intentions des Élamites, « Je fais mon affaire des Élamites et Ešnunnéens »[1408], dit-il avant de clarifier sa vision de l'intervention élamite dans une autre lettre, « (…) [grâce à l'empereur d'Élam], le pays dans la totalité de ses 4 points cardinaux se trouve en paix (...) »[1409]. Le roi d'Ašnakkum avait manifestement reçu pour instructions, s'il ne le faisait pas par zèle, de jouer les intermédiaires entre le pouvoir élamite et les royaumes qui formaient son voisinage. Il essaya également d'obtenir les faveurs des Bédouins en écrivant à Ibâl-El pour le convaincre que la gouvernance élamite ne changerait rien pour la transhumance[1410]. Mais de son côté Ibâl-El restait fidèle à Zimrî-Lîm et peinait à maintenir la région sous son influence. Une lettre au roi de Mari fut écrite pour raconter les luttes d'influence qui se jouaient dans la région d'Ašnakkum, notamment autour des villes d'Urkiš et de Tarmanni[1411].

Le roi d'Ašlakkâ, tout comme Ibâl-El, n'avaient pas l'intention d'accepter les propositions d'Išme-Addu, ils transmirent à Zimrî-Lîm les lettres que celui-ci leur envoyait sans y répondre. Dans les semaines qui suivirent, Ibâl-Addu envoya plusieurs lettres au roi de Mari en l'assurant de sa fidélité[1412]. Toutefois, ses propos laissent clairement entendre l'angoisse qu'entraînait son isolement au milieu d'un pays majoritairement rallié à l'Élam, d'autant plus que Kunnam réclamait maintenant qu'il prenne également position dans le conflit[1413]. Il envoya à Itûr-Asdû une lettre

1406 - Dans cette lettre, son nom est écrit avec la graphie Yašim-Addu, il ne fait toutefois pas de doute qu'il s'agisse du même personnage car il est à nouveau écrit de cette manière dans *ARMT* XXVI/2 306 avec le titre de roi d'Ašnakkum.

1407 - Notons que dans cette correspondance est encore utilisée l'expression « homme d'Ešnunna », sans savoir s'il désigne Atamrum, auquel cas Išme-Addu utilise un titre déjà obsolète depuis quelques mois, ou du roi de Suse qui porta ce titre après Atamrum.

1408 - *ARM* IV 20 (= *LAPO* 16 436) : (15) elam-meš *ù* lú *èš-nun-na*^{ki} (16) *i-na ti-ka-ti-ia ú-ka-al*.

1409 - A.3206 (= *LAPO* 16 438) : (6) *ma-a-tum* ˹*i*˺-[*na ka-al*] *ir-bi-it-ti-ša* (7) *ìs-sa-lim* (...).

1410 - Les lettres A.2326 (= *LAPO* 16 437) et M.7421 (= *LAPO* 16 439) furent envoyées à Ibâl-El et non pas à Ibâl-Addu comme cela fut supposé dans l'édition originale (cf. Charpin et Ziegler 2003, p. 223, n. 492).

1411 - Ces événements, consécutifs à l'entrée d'Išme-Addu à Ašnakkum, sont racontés dans A.2567 (= *LAPO* 16 440).

1412 - *ARMT* XXVIII 54 et 55. Voir également *ARMT* XXVIII 62, dans laquelle Ibâl-Addu endosse le rôle de chef de la résistance contre les Élamites (pour une étude plus récente de ce document, voir Guichard 2005b).

1413 - *ARMT* XXVIII 57.

énumérant la liste des souverains destitués ou assassinés au cours des mois précédents et lui demanda ironiquement si le roi de Mari était capable de le protéger comme il avait protégé ses autres vassaux[1414]. Cette lettre rappelle les propos de Haya-sûmû dans *ARMT* XXVI/2 303. À la liste de rois renversés donnée par Haya-sûmû s'ajoutait désormais le roi de Talhayûm, Yawi-Ila. Les Élamites avaient donc réussi à mener des actions jusque dans la partie occidentale du Triangle du Habur. La situation du roi d'Ašlakkâ était en réalité moins délicate que celle du roi d'Ilân-ṣurâ. Il était en effet en marge de la zone de contrôle élamite, de plus Ašlakkâ ne se trouvait qu'à courte distance de Nahur où Mari disposait encore d'une garnison. Malgré l'absence d'ancrage chronologique précis[1415], nous pouvons également supposer que le roi de Mari se trouvait alors soit à Qaṭṭunân, soit dans le Zalmaqum, en tout cas non loin d'Ašlakkâ[1416]. Il réclama finalement une aide militaire afin de pouvoir garder sa ville lorsqu'il viendrait rendre compte de la situation auprès de son suzerain[1417].

Les événements ayant secoué la Haute-Mésopotamie entre les mois iii et vii/ZL 10 s'enchaînèrent donc rapidement avec la soumission, en l'espace de deux mois, de toute la partie orientale du bassin du Habur jusqu'au wadi Dara. L'empereur, avec l'aide d'Atamrum, était parvenu à rallier à lui plusieurs rois influents, détruisant ainsi le réseau d'influence qu'avait mis en place le roi de Mari durant les années précédentes. Les rois qui lui résistaient furent implacablement éliminés et remplacés par les nombreux prétendants déçus par les choix passés de Zimrî-Lîm. Le roi de Mari, parce qu'il ne comprit que trop tard les intentions réelles de l'empereur, ne put sauver que quelques villes clés de cette région, Ašlakkâ en premier lieu et naturellement Nahur. Il était désormais évident qu'il aurait, tôt ou tard, à reprendre le terrain perdu par les armes. Aussi, les mois suivants, Zimrî-Lîm resta non loin de là, dans le Zalmaqum pour rassembler son armée et organiser la résistance avec les autres royaumes opposés à l'Élam.

7.2. Lutte et victoire contre l'Élam (viii/ZL 10-v/ZL 11)

Quelques mois après la chute du royaume d'Ešnunna la guerre avait gagné une grande partie de la Mésopotamie, elle impliquait du moins l'ensemble de ses acteurs politiques. Le *sukkal* s'était

1414 - A.3194 (inédite), passage cité dans Charpin et Ziegler 2003, p. 222, n. 484 et disponible sur ARCHIBAB.

1415 - Une lettre d'Itûr-Asdû, A.4687 (= *LAPO* 16 441), s'inscrit dans ce contexte. Elle nous apprend que, deux mois après la montée d'Išme-Addu sur le trône, l'hiver approchait. Nous devons donc nous situer vers le mois vii ou viii, ce qui confirme également qu'Išme-Addu dut accéder au trône au mois vi ou vii.

1416 - Au début du mois vi, il se trouvait à Qaṭṭunân selon Charpin et al. 1988, p. 35, s'appuyant notamment sur le texte *ARMT* XXIV 277 (= *ARMT* XXX, p. 384).

1417 - *ARMT* XXVIII 58.

tourné d'abord contre Babylone avec plusieurs dizaines de milliers d'hommes et avait déjà enlevé à Hammu-rabi la ville de Mankisum puis il avait mis le siège devant Upî[1418], à moins de 50 kilomètres au nord de Babylone. Parallèlement, une autre armée, certainement moins importante et composée en grande partie de troupes ešnunnéennes et de mercenaires Gutis, avait remonté le Tigre jusqu'à Ekallâtum puis avait pénétré en Haute-Mésopotamie par le Sindjar. Le tournant décisif de cette guerre eut pourtant lieu aux mois v et vi, lorsque les relations faussement apaisées entre les deux royaumes tournèrent peu à peu en une lutte d'influence pour le contrôle de la partie centrale du bassin du Habur. En effet, ayant eu connaissance de la montée de Zimrî-Lîm, et n'ignorant pas que celui-ci recevait en permanence les appels à la lutte du roi de Babylone, le *sukkal,* soutenu par plusieurs personnalités locales, provoqua la destitution ou l'assassinat de nombreux rois de la région, espérant ainsi convaincre les plus fidèles alliés de Mari d'accepter sa suzeraineté. Malgré les efforts des diplomates mariotes sur place, en quelques mois, l'influence élamite s'étendit jusqu'à Qirdahat à la confluence des wadis formant le Habur. Seuls quelques royaumes n'étaient pas soumis au joug du pouvoir élamite. Pour eux, comme pour le roi de Mari, il était devenu évident que la seule solution résidait dans une alliance à grande échelle contre l'Élam, un engagement que réclamait déjà depuis plusieurs mois le roi de Babylone.

7.2.1. La difficile construction d'une coalition amorrite

Zimrî-Lîm ne quitta Mari pour la Haute-Mésopotamie qu'à la fin du mois v[1419] et il ne put, en arrivant dans la région, que déplorer son échec dans la course contre l'expansion des Élamites. Il lui était impossible sans une armée plus importante de se porter au secours des derniers bastions qui lui étaient encore fidèles. Sa décision fut alors de se placer en retrait pour organiser la levée de troupes supplémentaires et demander des renforts à ses derniers alliés.

Au début du mois vii, il se trouvait dans le Zalmaqum certainement pour obtenir le soutien des rois benjaminites[1420], une tâche qui s'avéra en définitive longue et difficile[1421]. De même, depuis cette région, il pouvait rester facilement en contact avec ses deux principaux alliés, les rois d'Alep,

1418 - L'Élam disposait de 40 000 hommes lors de la bataille de Hirîtum selon la lettre de Šarrum-andullî, *ARMT* XXVI/2 379.

1419 - *ARMT* XXIV 277 (= *ARMT* XXX, p. 384) daté du 6/vi. Voir également les documents *ARMT* XXIV 89+ (= *ARMT* XXXII, p. 370) et M.8991 (= *ARMT* XXXII, p. 371) enregistrant la remise d'armes d'apparat à des personnalités de l'administration mariote. Cependant les jours d'enregistrement ne sont pas conservés, on ignore donc combien de temps Zimrî-Lîm resta dans cette ville.

1420 - *ARMT* XXIII 544 (= *ARMT* XXX, p. 386) et *ARMT* XXIII 549 (= *FM* XI 79) pour la présence du roi de Mari à Zanasi entre le 4 et le 13/vii/ZL 10.

1421 - Au début de l'année suivante, les Benjaminites ne se mobilisèrent qu'en petit nombre pour aller combattre contre l'Élam, voir Charpin et Ziegler 2003, p. 224, n. 499 renvoyant aux textes *ARMT* XXIII 428 et 429.

Yarîm-Lîm, et de Karkemiš, Aplahanda[1422]. C'étaient d'ailleurs les conseils de ce dernier que le roi de Mari suivait alors. Lors d'une rencontre réunissant les rois de Mari, du Yamhad et de Karkemiš, sur le chemin du retour vers Mari, Aplahanda lui avait tenu les propos suivants :

> « Tu vas aller sauver Razamâ (-du-Yussan). Écris à la troupe de ta maison et aux troupes des rois, tes alliés. Tant que l'alliance ne se sera pas approchée avec toi, toi-même n'approche pas de ton ennemi. »[1423]

Le roi de Karkemiš lui conseillait ainsi de ne pas se précipiter au secours de Razamâ-du-Yussan mais de préparer une alliance suffisamment conséquente pour pouvoir lutter efficacement contre l'Élam. Il lui conseillait notamment de répondre positivement aux demandes d'alliance répétées du roi de Babylone. Zimrî-Lîm ne suivit pas immédiatement ce dernier conseil, mais ne le fit que lorsqu'il se rendit compte de l'impossibilité de mener ce combat seul.

De son côté, le roi de Babylone était parvenu à apaiser ses relations avec le Mutiabal qui s'était soulevé au début de la guerre. De même, malgré les manœuvres de l'empereur qui avait cherché à les soulever l'un contre l'autre, Hammu-rabi avait conservé de bonnes relations avec le roi de Larsa[1424]. Les deux hommes allèrent jusqu'à conclure une alliance défensive, toutefois Rîm-Sîn se garda bien d'envoyer son armée lorsque Hammu-rabi en eut le plus besoin.

7.2.1.1. La constitution d'un axe Alep-Mari-Babylone

Parallèlement à ces accords passés indépendamment par l'un et l'autre, il était évident pour Hammu-rabi comme pour Zimrî-Lîm que la seule chance de victoire contre l'Élam reposait sur un accord commun qui, ils l'espéraient et agissaient déjà en ce sens, déboucherait ensuite sur le ralliement d'un maximum de royaumes amorrites. Les tractations entre les deux royaumes débutèrent probablement dès la fin du mois vi ou au début du mois vii car rapidement les deux royaumes échangèrent des troupes pour affirmer leur bonne foi. Sakirum, un Suhéen, fut ainsi envoyé avec une troupe de 600 hommes alors que les Babyloniens évacuaient la ville d'Upî[1425]. De

1422 - Une lettre un peu plus tardive, *ARM* II 21 (= *LAPO* 16 350), datée du mois viii ou ix, puisque Mari et Babylone semblent alors alliées depuis peu, évoque la mobilisation des troupes du Yamhad et du Zalmaqum pour affronter Atamrum.

1423 - M.10743 (éditée dans Guichard 2012, p. 20-21) : (5) *a-na ra-za-ma-*[*a*^{ki} *š*]*u-zu-bi-im ta-al-la-ak* (6) [*a*]-⌜*na*$^{?}$ erin$_2^{?}$ e$_2^{?}$-*ti*$^{?}$-*ka*$^{?}$⌝ *ù* erin$_2$-*bi šar-ra-ni* ⌜*ti*⌝-[*l*]*a-ti-ka* (7) [*šu-pur a-di ti-l*]*a*$^{?}$-⌜*tum*$^{?}$⌝ *it*^{l}*-ti-ka* ⌜*la*⌝ *is-ni-qú* (8) [*at-ta a-na na-ak-ri*]-⌜*ka*$^{?}$⌝ ⌜*la ta-sa-ni-iq*⌝ (...).

1424 - Pour les relations entre Babylone et ces deux forces politiques voir la correspondance de Yarîm-Addu qui représentait Mari à Babylone au début de l'année ZL 10 (*ARMT* XXVI/2 361-369).

1425 - *ARMT* XXVI/2 369.

son côté, Hammu-rabi avait annoncé l'envoi d'une importante armée au secours de Mari[1426]. La mention dans ce même document du siège de Razamâ-du-Yussan indique une datation entre les mois iii et v/ZL 10, donc très précoce par rapport à l'engagement de Zimrî-Lîm. Cette annonce ne fut pas suivie d'effet immédiatement et elle ne visait certainement qu'à pousser le roi de Mari à s'engager à ses côtés. Quelques temps plus tard d'ailleurs, dans le courant du mois vii, Zimrî-Lîm demanda une aide urgente au roi de Babylone[1427], preuve que rien n'avait encore été fait. Alors dans le Zalmaqum, Zimrî-Lîm espérait peut-être contre-attaquer en Ida-Maraṣ avant la venue de l'hiver, à moins qu'il ne souhaitait protéger le Moyen-Euphrate le temps de son absence. Cette fois, Hammu-rabi répondit concrètement et envoya 5 000 hommes chez Buqâqum, dans le Suhûm, sous le commandement de Nidnat-Sîn[1428].

Ces démarches devaient accompagner un rapprochement officiel des deux royaumes, toutefois les négociations diplomatiques durèrent encore plusieurs semaines, car Hammu-rabi comme Zimrî-Lîm se méfiaient encore grandement l'un de l'autre. La défiance du roi de Mari à l'égard de Hammu-rabi fut exprimée lorsqu'il s'agit d'envoyer des troupes en Babylonie. La lettre *ARMT* XXVI/1 100-bis témoigne ainsi de demandes de présage concernant le sort de l'armée qui devait être envoyée au secours de Babylone. On se demandait si le roi de Babylone ne retiendrait pas prisonniers ces hommes ou pis ne les ferait tuer. De son côté, le roi de Babylone suspectait un nouveau retournement de Zimrî-Lîm, lui qui avait mis tant de temps à répondre à ses appels. Notons que, même après la conclusion du traité, le roi de Babylone continuait à redouter que cette alliance ne soit qu'un stratagème le visant personnellement[1429]. De plus, les deux hommes avaient laissé en suspens depuis la fin de la guerre contre Ešnunna un important différend, celui concernant la ville de Hît qui formait alors la frontière entre leurs deux royaumes sur l'Euphrate[1430]. Celle-ci était restée sous contrôle mariote et Hammu-rabi profita des négociations pour réaffirmer ses prétentions.

À partir du mois vii/ZL 10, les termes de l'accord et les modalités des rituels devant l'officialiser furent discutés par les deux chancelleries[1431]. Ces négociations furent d'autant plus complexes que, en raison des événements militaires, le serment devait se faire simultanément et à distance. Et ce ne fut qu'un mois plus tard, au début du mois viii, que les « petites tablettes »

1426 - *ARM* VI 54 (= *LAPO* 16 331).

1427 - Une lettre d'Abimekim datée du 9/vii fait allusion à cette demande d'aide, *ARM* VI 18 (= *LAPO* 16 319).

1428 - La venue de cette troupe dans le district de Buqâqum est évoquée dans *ARMT* XXVI/2 470 qui fait clairement référence à un engagement par serment (*lipit napištim*) que l'on ne peut que rapprocher de l'alliance alors en discussion entre Mari et Babylone. Nous sommes donc certainement au milieu ou à la fin du mois vii. De plus, cette même lettre fait référence à la présence de troupes mariotes à Babylone, nous sommes donc après l'arrivée de Sakirum. Ces trois généraux accompagnant Nidnat-Sîn doivent certainement être Nuham-ili, Apil-ilišu et Ahi-lumur, qui recevaient encore du miel à Mari le 29/ii/ZL 11 d'après Charpin et Ziegler 2003, p. 221, n. 471.

1429 - *ARM* II 21 (= *LAPO* 16 350) écrite pourtant après la signature de l'alliance et dans laquelle le roi de Babylone craignait que les troupes levées par Zimrî-Lîm ne soient en fait destinées à le prendre à revers.

1430 - La résurgence de ce problème au cours des négociations des mois vii et viii avait été discutée par Lackenbacher dans Charpin *et al.* 1988, p. 454-455, voir notamment la lettre *ARMT* XXVI/2 468.

contenant les clauses négociées furent échangées[1432]. Celle que devait prononcer Hammu-rabi nous est parvenue, elle contient essentiellement le serment de couper toute relation diplomatique avec l'empereur et de ne pas conclure de paix séparée avec l'Élam[1433].

Durant les négociations avec le roi de Babylone, Zimrî-Lîm s'était vu également offrir le soutien de Yarîm-Lîm d'Alep, Hammu-rabi s'en était alors félicité :

> « Depuis que moi-même, Zimrî-Lîm et Yarîm-Lîm nous avons fait alliance et nous nous tenons main dans la main, ni adversaire ni ennemi ne peut rien faire et nous arracherons du cœur de ce pays la griffe de l'ennemi. »[1434]

Cette euphorie fut toutefois tempérée car, au moment où les deux rois officialisaient leur entente, ils apprirent le décès du roi d'Alep[1435]. Ce fut son fils, Hammu-rabi, qui lui succéda. Une nouvelle course se joua alors entre l'alliance amorrite et l'Élam pour s'en attacher le soutien. Une ambassade élamite arriva ainsi dans le Yamhad avec pour mission de convaincre le jeune roi[1436], mais celui-ci préféra respecter le serment de son père. Cependant, cette même mission revint avec l'assentiment du roi de Qaṭna à fournir son soutien à l'empereur. En effet, Amud-pî-El se laissa guidé par l'antagonisme séculier qui avait caractérisé les relations entre son royaume et Alep, et en réaction au positionnement de ce dernier en faveur de la coalition, il se tourna de lui-même vers l'Élam. Il espérait probablement prendre le dessus dans ce conflit régional en rejoignant le camp qui, à cette époque, paraissait en position de force.

Avec l'arrivée de l'hiver, la situation s'était considérablement apaisée. Les armées élamites et ešnunnéennes stationnaient à Upî, attendant le retour des beaux jours pour marcher sur Babylone. Du côté de la coalition amorrite rassemblée derrière les rois de Babylone et de Mari, l'hiver offrit le répit idéal pour s'organiser avant le retour de la saison guerrière. À Mari, une vaste campagne de prestations de serment fut organisée dans les différents districts du royaume[1437]. D'après une lettre de Sûnurha-Halû, secrétaire particulier du roi de Mari, les combats étaient attendus avec

1431 - Charpin 1990e avec l'édition du texte A.4626 (= *LAPO* 16 286). Ces négociations, et les difficultés qui les accompagnèrent, sont évoquées dans les lettres *ARMT* XXVI/2 468 et 469. Côté mariote, plusieurs documents administratifs enregistrent la présence à Mari d'une importante ambassade babylonienne, dont des généraux, au début du mois viii. Pour les références, voir notamment Lacambre 1997a, p. 432-434.

1432 - Pour la différenciation entre « petite tablette » et « grande tablette », voir Charpin dans Charpin *et al.* 1988, p. 144, et Akkermans 1991.

1433 - M.6435+M.8987 éditée une première fois dans Durand 1986 et rééditée en *LAPO* 16 290.

1434 - *ARMT* XXVI/2 468 : (7) *ù iš-tu a-na-ku zi-im-ri-li-im ù ia-ri-im-li-im ta-a*[*l-l*]*a-nu-ma* (8) *qa-tam a-na qa-tim ti-iṣ-bu-ta-nu le-em-nu-um ù a-ia-bu-um* (9) *mi-im-ma e-pé-ša-am ú-ul* [*i-l*]*e-i* [*ù ṣú*]*-pu-ur* lú-kúr *ša-a-tu* (10) *i-na li-ib-bi ma-a-tim ni-na-as-sà-a*[*h*] (...).

1435 - Il serait mort peu avant le 10/viii d'après Villard 1986, p. 410, n. 165.

1436 - A.266 (= *LAPO* 16 298) et le commentaire livré dans Charpin et Ziegler 2003, p. 222, n. 477.

1437 - Durand 1991b et Bonechi 1997.

enthousiasme et impatience par la population de la capitale, c'est du moins l'image qu'il souhaita transmettre au roi[1438]. Peu après la conclusion de l'alliance de nouvelles troupes de l'armée régulière mariote furent placées sous le commandement d'Ibâl-pî-El et envoyées au secours du roi de Babylone[1439], d'autres devaient encore arriver au début de l'année suivante à mesure qu'elles furent recrutées. On attendait également les importants contingents envoyés par le roi d'Alep et les rois du Zalmaqum[1440].

7.2.1.2. Les soutiens à Zimrî-Lîm dans le bassin du Habur

Hammu-rabi de Babylone encouragea également Zimrî-Lîm à profiter de ce qu'il lui restait d'influence sur les royaumes du bassin du Habur et du Sindjar pour y contester le terrain gagné par les Élamites et leurs alliés[1441]. En adoptant la même stratégie que l'empereur lors de son intervention, il devait chercher à profiter de la situation politique complexe de cette région, notamment des ambitions de certains prétendants et de l'antagonisme persistant entre certains royaumes, pour y trouver toutes formes de soutien. Provoquer des troubles en Haute-Mésopotamie était certainement pour le roi de Babylone une condition inhérente à la victoire, cela forcerait l'ennemi à y engager davantage de troupes en faisant ainsi basculer le rapport de force en Babylonie où devait se dérouler selon sa propre stratégie l'engagement décisif.

Il faut bien considérer que les démarches entreprises dans ce sens par Zimrî-Lîm ne furent pas un retour à un précédent. En réalité, l'intervention de l'Élam et ses succès auprès de certaines cours de Haute-Mésopotamie avaient certes entraîné un ralliement en cascade mais celui-ci n'était pas total et surtout il était inégal d'un royaume à l'autre.

Zimrî-Lîm pouvait toujours compter sur un certain nombre d'alliés dans la région et en premier lieu sur le *merhûm* Ibâl-El. Il pouvait également compter sur Ibâl-Addu, le roi d'Ašlakkâ, qui, malgré quelques hésitations, avait assuré Zimrî-Lîm de son allégeance[1442]. Ces deux hommes restèrent les partenaires privilégiés de Zimrî-Lîm à partir du mois viii avec, naturellement, le gouverneur de Nahur. À partir de cette période, ils s'engageaient non seulement à ne pas céder à l'Élam mais également à participer activement au retournement de la situation. Ibâl-Addu annonçait ainsi :

1438 - Charpin et Durand 2003, publiant la lettre M.13014.
1439 - *ARMT* XXVII 151 et Birot 1993, p. 32-33.
1440 - *ARM* II 21 (= *LAPO* 16 350).
1441 - Voir la stratégie qu'il exposa devant Ibâl-pî-El, le général mariote, dans *ARM* II 21 (= *LAPO* 16 350).
1442 - Voir les lettres *ARMT* XXVIII 56 et 57.

« Je ne cesse d'entraîner l'opinion des *muškenû* du pays et ils sont acquis à mon seigneur. »[1443]

Cette lettre peut, selon nous, être ajoutée au dossier sur l'opinion publique déjà bien étudié lors de ces mêmes événements dans le royaume de Mari[1444]. Elle montre bien que, au ralliement massif des autorités politiques à l'Élam, s'opposait, selon Ibâl-Addu, une opinion publique, celle des particuliers, toujours favorable au roi de Mari. Il fallait toutefois envoyer d'urgence un contingent militaire, non seulement pour protéger les villes qui résistaient encore mais également pour faire acte de présence auprès des populations. Nous possédons effectivement la preuve que de nombreux « particuliers », simples sujets ou hommes d'influence, avaient continué à soutenir l'allégeance à Zimrî-Lîm, y compris dans des régions entièrement soumises à l'empereur.

Michaël Guichard a ainsi révélé récemment le parcours d'un certain Amud-pî-El, originaire de Šuduhum, une ville proche, géographique et politiquement, d'Ašnakkum et dont le roi avait été renversé au moment de la disparition de Sammêtar[1445]. Selon l'auteur, Amud-pî-El n'était pas issu d'une lignée royale mais était certainement un chef militaire, un homme qui en tout cas ne jouissait d'aucune autorité politique reconnue. Cependant, dans une lettre à Zimrî-Lîm, Itûr-Asdû, le gouverneur de Nahur, présentait cet homme comme un héros de la résistance qui s'opposa, dès le début du conflit, aux défections massives en faveur de l'Élam[1446]. Il devint par la suite l'un des plus fervents opposants à Išme-Addu, lui-même partisan de l'Élam.

Cette résistance pourrait également avoir touché le Yamutbal, pourtant région d'origine d'Atamrum. Une autre lettre d'Itûr-Asdû, montre ainsi qu'un certain Iṣi-Nabû, Yamutbaléen d'origine et commandant une troupe d'une trentaine de réfugiés politiques-*hâpirum*, proposa au gouverneur de Nahur de rendre la ville d'Ašnakkum à l'autorité de Zimrî-Lîm[1447]. Ce personnage demeure énigmatique, c'est à notre connaissance sa seule apparition dans notre documentation. Il est possible, étant donnée la position qu'il adoptait à cette époque, qu'il ait fui Andarig au moment où Atamrum s'empara de la ville. Dans l'impossibilité de rentrer dans son pays, il aurait cherché à s'octroyer un peu de gloire, et peut-être des responsabilités, en éliminant les anciens ennemis du roi de Mari.

Il est donc probable que durant les quelques mois de toute puissance élamite, entre les mois v

1443 - *ARMT* XXVIII 57 : (3) *pi*$_4$ lú-meš *mu-úš-ke-en*$_6$ *ma-a-tim* (4) *áš-ta-na-da-ad-ma a-na ṣe-er be-lí-*[*i*]*a-ma* (5) *ma-aq-tu* (...).

1444 - Charpin et Durand 2003.

1445 - Guichard 2009, p. 81. Le roi Hammî-kûn fut renversé en raison de sa proximité avec Sammêtar, il fut remplacé par Yatâr-Malik sur l'initiative d'Išme-Addu d'Ašnakkum.

1446 - A.2442 (inédite, non reprise en annexe), l. 19-27 citée dans Guichard 2009, p. 83, n. 80.

1447 - A.2939 (= *LAPO* 16 296), publiée dans Charpin 1993b, p. 188-189. La datation de cette lettre est problématique, elle fut certainement écrite en ZL 11, l'exécution d'Išme-Addu étant antérieure à la fin de cette année sans que l'on ne puisse être plus précis.

et viii, quelques individus ou groupes aient résisté plus ou moins activement et pour des raisons diverses à l'influence élamite[1448], et soutenu en ce sens le parti de Mari.

Dans leur grande majorité toutefois, les royaumes de Haute-Mésopotamie, avaient concédé avec plus ou moins de réticence leur soumission à l'empereur et, secondairement, à Atamrum. Durant la première moitié de l'année, il y allait de leur survie politique, les exemples ne manquant pas pour leur rappeler que toute résistance ou désobéissance se payait au prix fort. À partir du mois viii/ZL 10, la tendance semble s'inverser à mesure que le rapport de force tournait en faveur de la coalition amorrite. L'Élam n'avait pas réussi à soumettre le roi de Babylone, et les nouvelles concernant les initiatives diplomatiques entreprises par les grands royaumes furent probablement accueillies avec un soulagement dissimulé dans les petites cours amorrites. Après avoir sondé l'opinion, les représentants et soutiens de Mari sur place cherchèrent à convaincre les autorités politiques de Haute-Mésopotamie[1449].

Une première lettre, A.4687 (= *LAPO* 16 441), nous montre ainsi, avec le cas de la ville d'Elbum, qu'Itûr-Asdû et Ibâl-Addu firent leur possible pour s'informer de la situation dans la région et pour chercher dans un même temps à obtenir l'alliance des villes. C'est en premier lieu vers l'Ida-Maraṣ qu'ils se tournèrent et le seul obstacle auquel ils se trouvèrent confrontés fut, selon les messagers d'Elbum, l'influence toujours importante d'Išme-Addu sur cette région. Par le biais de Yatâr-Malik, le roi de Šuduhum, Ibâl-El parvint à convaincre finalement le roi d'Ašnakkum[1450]. Suite à cette victoire, il organisa une grande cérémonie ayant pour but de réconcilier les autorités politiques de l'Ida-Maraṣ avec les Bédouins et, naturellement, Zimrî-Lîm[1451]. La plupart des villes de la partie septentrionale du bassin du Habur y furent représentées. Nous sommes alors dans le courant du mois ix/ZL 10, un mois seulement après l'alliance de Mari et de Babylone[1452].

7.2.1.3. L'attitude des rois de Kurdâ et de Qaṭṭarâ

La situation dans le Sindjar durant ces événements n'est pas encore très claire. Les renseignements sur les royaumes de Kurdâ et de Qaṭṭarâ sont moins nombreux, probablement parce

1448 - Voir par exemple le cas des déserteurs, dans la lettre *ARM* XIV 104+ (= *LAPO* 17 548), qui rapportèrent à Mari des informations sur le siège de Razamâ-du-Yussan. Ces hommes n'étant pas originaires de la région, leur motivation n'était pas idéologique mais reposait simplement sur leur volonté d'échapper à un service qu'ils devaient considérer comme bien loin de leurs obligations.

1449 - Pour le cas du Yapṭur et du Sûmum, voir l'étude très intéressante de Michaël Guichard dans Guichard 2011, p. 51-53, sur le retournement de Samsî-Êrah.

1450 - Guichard 2009, p. 81-82.

1451 - Charpin 1993b, voir les textes n°7 à 9.

1452 - Voir la démonstration dans Charpin 1993b, p. 169 reposant sur la mention du sacrifice d'Ištar dans la lettre A.2226 (= *LAPO* 16 285).

que l'autorité élamite s'y établit plus rapidement et que, par conséquent, les observateurs mariotes y eurent moins facilement accès.

7.2.1.3.1. Kurdâ

Concernant Kurdâ, quelques textes permettent tout de même de comprendre l'évolution de son parti-pris durant l'année ZL 10. Le premier contact entre l'autorité élamite et Kurdâ est mentionné dans la lettre *ARM* XIV 122 (= *LAPO* 16 368), qu'il faut certainement dater des trois premiers mois de l'année au moment où Babylone, Mari et l'Élam étaient encore en bons termes. Nous y voyons le roi de Kurdâ refuser de recevoir des ambassadeurs élamites avant de revenir sur sa décision et d'avoir avec eux une entrevue à huis clos. Peu de temps après, lorsqu'il s'empara d'Andarig, Atamrum entra également en contact avec le roi de Kurdâ sans que nous ne connaissions la nature de leurs échanges et *a fortiori* de leur relation[1453]. Lorsqu'Atamrum entreprit d'assiéger Razamâ-du-Yussan, les autres rois du Sindjar étaient simplement mentionnés comme étant « devant lui », il est cependant difficile de dire si cette expression porte le sens d'une soumission politique ou simplement d'une proximité géographique[1454]. Le roi de Kurdâ semble toutefois avoir les mains suffisamment libres pour se permettre une expédition dans la région de Šurnat, profitant lui aussi du démantèlement de la zone d'influence de Qarnî-Lîm[1455]. Toutefois, durant les semaines qui suivirent, vers le mois v ou vi, l'empereur d'Élam commença à affermir son emprise sur la région[1456]. Il est probable qu'en réaction à la dégradation des relations avec Mari, il ait décidé de faire d'Atamrum son plénipotentiaire auprès des royaumes locaux. La soumission de Hammu-rabi de Kurdâ à Atamrum fut alors clairement exprimée dans le discours que lui tint l'empereur d'Élam repris par Haqba-ahum : « Atamrum, un serviteur à moi, t'a pris en vassalité »[1457].

Une lettre datée de l'année suivante ne laisse par ailleurs que peu de doute sur la collaboration du roi de Kurdâ avec l'Élam, c'est du moins le souvenir qu'en avait le roi de Babylone lorsqu'il annonçait : « à Atamrum, à Hammu-rabi le Kurdéen, à Hadnû-rabi et aux rois qui se sont alliés précédemment avec l'Élamite, qu'il discute avec eux et qu'il fasse en sorte de faire se rallier rapidement ces rois à nous »[1458].

1453 - M. 9729+ (inédit, cf. Annexe 3).
1454 - A.2730 (Durand 2004b, p. 120).
1455 - *ARMT* XXVI/2 317.
1456 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, 7.1.3.2.
1457 - A.6 (= *LAPO* 17 556) : (10) ^{1}*a-tam-*{AŠ}*-rum* ìr-*di* (11) *a-na ma-ru-tim il-qí-ka*.
1458 - A.4515 (Charpin 1997, p. 363-365) : (24') (…) *a-na ṣe-er a-tam-ri-im* (25') *a-na ṣe-er ha-am-mu-ra-bi* lú *kur-da-yi* (26') *a-na ṣe-er ha-ad-nu-ra-bi* (27') *ù a-na ṣe-er* lugal-meš *ša pa-na-nu-um* (28') *it-ti* lú-NIM *ta-al-lu li-iš$_7$-tap-pa-ar* (29') *l*[*i-d*]*a-ab-bi-ib-ma* (30') [ša lugal]-meš *šu-nu-ti a-na ṣe-ri-ni* (31') [*uh-h*]*u-ri-im ù it-ti-ni* (32') [*ta-la-l*]*i-šu-nu li-pu-úš*.

Pourtant, si Kurdâ collabora bien avec l'Élam, il est encore difficile de dire à quel degrés et surtout combien de temps dura cette entente. Ainsi, il semble que Kurdâ s'en détacha rapidement pour des raisons qu'il faut encore pouvoir déterminer.

Vers le mois v/ZL 10, Yamṣûm rapporta au roi de Mari une étrange affaire concernant le fils de Haya-sûmû et le royaume de Kurdâ. Nous rappellerons que les relations entre celui-ci et le roi de Kurdâ ne furent pas particulièrement bonnes durant les premiers mois de cette année, Haya-sûmû avait déjà dénoncé les menées de Hammu-rabi de Kurdâ à Šurnat et l'accusa également d'être l'un des principaux alliés à la cause élamite dans la région[1459]. Pour prouver sa bonne foi envers Mari, Haya-sûmû avait manifestement pour projet de renverser les rois alliés de l'Élam. Ce projet, il l'exprimait déjà par des propos difficilement compréhensibles dans la lettre *ARMT* XXVI/2 315. Il espérait également placer son fils sur l'un de ces trônes. L'état du document toutefois ne permet pas de savoir de quel trône, entre celui d'Asqur-Addu, d'Ibni-Addu et de Hammu-rabi, il parlait alors.

Dominique Charpin, lors de l'édition du texte, a proposé, par comparaison avec le document *ARMT* XXVI/2 304, la restitution de Kurdâ dans la cassure. Wolfgang Heimpel préféra pour sa part y lire le nom de Tâdum, mettant ainsi en lien ces propos avec le problème d'Ibni-Addu[1460]. Quels rapports pouvaient avoir les affaires d'Ibni-Addu, d'Asqur-Addu et de Kurdâ à ce moment-là ? Aucun à notre connaissance, l'affaire demeure donc très floue, mais quoi qu'il en soit, quelques temps plus tard Haya-sûmû assurait avoir donné Kurdâ à son fils[1461]. Pourtant, la documentation telle qu'elle a été comprise jusqu'ici ne permet pas d'inscrire cet épisode dans l'histoire du royaume de Kurdâ. Hammu-rabi ne disparaît nullement de notre documentation, bien au contraire nous le trouvons encore sous le titre de roi de Kurdâ à la fin de cette même année[1462].

Deux interprétations différentes s'offrent alors à nous. Soit nous prenons les dires de Haya-sûmû pour argent comptant et nous considérons que le règne de Hammu-rabi fut brièvement interrompu à partir du mois vi avant qu'il ne revienne sur le trône vers le mois viii, soit nous considérons les dires du roi d'Ilân-ṣurâ comme relevant d'un effet d'annonce avant tout symbolique sans que celle-ci ne fut suivie d'effet.

La seconde hypothèse paraît plus vraisemblable dans la mesure où l'événement n'est jamais mentionné autrement que par les paroles de Haya-sûmû, ni dans la documentation contemporaine de cette période ni *a posteriori*.

Quoi qu'il en soit, de telles menaces ne pouvaient que conduire à une rupture définitive des

1459 - *ARMT* XXVI/2 313 ; cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.1.3.1.
1460 - Heimpel 2003, p. 87, n. 116.
1461 - *ARMT* XXVI/2 304.
1462 - Notamment dans la lettre *ARM* II 21 (= *LAPO* 16 350) que l'on peut dater aux alentours du mois viii.

relations entre Kurdâ et Ilân-ṣurâ. Or, ce fut précisément après cet épisode que nous voyons le roi de Kurdâ changer radicalement de positionnement politique vis-à-vis de l'Élam. D'allié passif de l'Élam en début d'année, il devint à la fin de celle-ci l'un des principaux soutiens à la coalition amorrite. Il est possible que l'engagement de Haya-sûmû aux côtés de l'Élam provoqua par réaction le ralliement de Kurdâ au camp amorrite. La lettre de Yamṣûm *ARMT* XXVI/2 306 pourrait d'ailleurs faire écho à ce retournement de situation. Dans celle-ci, l'auteur rapportait son inquiétude après que l'empereur ait ordonné à Haya-sûmû de s'emparer de Nahur. Parallèlement l'auteur annonçait que Hammu-rabi, certainement le roi de Kurdâ, n'avait de cesse d'envoyer des courriers et de réclamer une entrevue avec Zimrî-Lîm. C'est probablement aussi à cette période qu'il faut rattacher la lettre de Haqba-ahum dans laquelle il reprenait les menaces que le *sukkal* proféra à l'encontre du roi de Kurdâ si celui-ci ne respectait pas la suzeraineté d'Atamrum et continuait de correspondre avec Mari et Babylone[1463].

La querelle entre Hammu-rabi de Kurdâ et Haya-sûmû d'Ilân-ṣurâ avait intéressé grandement la chancellerie mariote, nous voyons ainsi Yamṣûm demander à son homologue à Kurdâ, Haqba-ahum, de lui transmettre toute conversation entre les deux hommes alors que lui-même n'avait plus accès aux informations en raison de sa disgrâce auprès de Haya-sûmû[1464]. De même, quelques temps plus tard, Ibâl-pî-El, le général mariote envoyé à l'aide de Babylone, fit retranscrire un discours du roi de Babylone dans lequel celui-ci conseillait vivement à Zimrî-Lîm d'envoyer une troupe au roi de Kurdâ afin que ce dernier puisse combattre « son ennemi », qui pourrait ici aussi bien désigner Atamrum que Haya-sûmû[1465]. L'enjeu était d'ailleurs de taille, les Mariotes et les Babyloniens espéraient minimiser leur échec initial en Haute-Mésopotamie en obtenant au moins le ralliement de Kurdâ. Ils l'obtinrent finalement, en témoigne la lettre inédite A.258[1466]. Écrite dans le contexte de la rencontre qui eut lieu à Babylone, elle nous enseigne que l'ambassadeur kurdéen prit la tête de l'ensemble de la délégation envoyée par les royaumes de Haute-Mésopotamie. La préséance de ce dernier posa de gros problèmes de protocole, Ibâl-pî-El, représentant de Mari à cette occasion, ne sachant pas si le Kurdéen devait avoir une place assise, ce qui serait revenu à le placer sur un pied d'égalité vis-à-vis du représentant mariote, ou s'il devait s'accroupir à même le sol.

1463 - A.6 (= *LAPO* 17 556) ; le passage est cité ci-dessus.
1464 - *ARMT* XXVI/2 308. Voir également la lettre *ARMT* XXVII 45 dans laquelle il est dit que Zimrî-Lîm réclamait des nouvelles de Hammu-rabi.
1465 - *ARM* II 21 (= *LAPO* 16 350).
1466 - Cf. Annexe 3.

7.2.1.3.2. Qaṭṭarâ

Quant à Qaṭṭarâ, il semble que son roi ait souhaité garder un maximum d'ambigüité sur son parti-pris dans ce conflit. Nous avons évoqué que Hadnû-rabi avait activement participé à la chute de Qarnî-Lîm et de son administration[1467]. Toutefois, la date précoce de cet engagement, avant même que Kunnam n'élise domicile à Šubat-Enlil, nous empêche d'y voir un geste pro-élamite, sa motivation était avant tout d'ordre personnel et répondait à des prétentions purement régionales. Après cela, Qaṭṭarâ disparaît de la correspondance politique pour un temps. Dominique Charpin a considéré l'éventualité que son roi ait été écarté du pouvoir pour être remplacé par Asqur-Addu[1468]. Toutefois, et nous reviendrons sur cette question plus loin[1469], une telle datation nous semble s'ancrer difficilement dans ce contexte, principalement parce qu'Asqur-Addu n'est jamais mentionné dans les lettres contemporaines de la domination élamite sur cette région. De plus, s'il avait effectivement était placé sur le trône à cette époque, il l'aurait été par l'empereur ou par Atamrum et certainement pas par Zimrî-Lîm ou par Išme-Dagan qui n'avaient plus ni l'un ni l'autre d'empreinte réelle sur les événements dans la région. L'absence d'information au sujet de Hadnû-rabi nous pousse à considérer qu'il ne joua guère un rôle déterminant durant cette période, contrairement au roi de Kurdâ qui choisit franchement son camp et devint un membre actif de la coalition contre l'Élam. Deux lettres font toutefois écho à des prises de position de la part de son roi, elles sont toutefois très antagonistes et surtout très difficiles à dater. Dans une lettre qu'écrivit Ibâl-El depuis Kurdâ, le *merhûm* annonçait :

> « À présent, Hammu-rabi et Hadnû-rabi ont repoussé les offres de paix de l'Élamite et leur fidélité à mon seigneur est complète. »[1470]

Le contexte de cette déclaration a malheureusement disparu. Étant donné le rôle que joua le *merhûm* durant ces événements, il semble que cette lettre puisse avoir été écrite à deux moments précis. Celle-ci pourrait avoir été rédigée au tout début de l'intervention élamite dans la région, avant le mois iv, au moment où les rois du Sindjar n'avaient pas encore juré fidélité à l'empereur et à Atamrum. Elle serait donc à mettre en lien avec la lettre *ARM* XIV 122 (= *LAPO* 16 368) dans laquelle le roi de Kurdâ refusait de laisser entrer l'ambassade élamite. Elle peut également trouver sa place dans le contexte des derniers mois de cette année, durant lesquels nous voyons Ibâl-El

1467 - A.2137+ (inédite, cf. Annexe 3).
1468 - Charpin et Ziegler 2003, p. 219, s'appuyant sur une datation de la lettre A.649 (= *LAPO* 17 592) en v/ZL 10.
1469 - Cf. ci-dessous, deuxième partie, § 7.3.2.
1470 - A.3000, l. 12-15 (inédite, cf. Annexe 3). Citée dans Charpin *et al.* 1988, p. 41, n. 89.

parcourir la Haute-Mésopotamie afin de rallier à Zimrî-Lîm un maximum de royaumes amorrites.

Quoi qu'il en soit, le ralliement de Hadnû-rabi fut beaucoup moins franc que celui du roi de Kurdâ. Même s'il s'annonçait favorable au roi de Mari, il continua manifestement à correspondre avec l'empereur et Atamrum. Nous le trouvons ainsi mentionné dans une lettre d'Ibâl-pî-El, postérieure au mois viii :

> « Au sujet d'Atamrum que l'on a calomnié mais à qui le *Šukkalum* d'Élam a pardonné, Hammu-rabi (= *de Kurdâ*) m'a donné confirmation de toute l'affaire qui le concerne. Le *Šukkalum* d'Élam avait entrepris de "mettre à l'épreuve" [*mettre fin à ses jours*] Atamrum , mais les vassaux de Hadnû-rabi ont pris sa défense: "Atamrum t'a rendu un grand service ; en fonction du service qu'il t'a rendu, épargne-lui d'être mis à l'épreuve". »[1471]

Bien qu'il ne soit mentionné que par le biais de ses vassaux, nous noterons la différence dans le positionnement des deux rois du Sindjar, l'un transmettait les informations à Zimrî-Lîm alors que l'autre défendait l'un de ses ennemis devant l'empereur. Cette position ambigüe que chercha à maintenir le roi de Qaṭṭarâ eut certainement raison de la confiance que lui octroyait le roi de Mari, c'est pourquoi nous ne le trouvons pas mentionné lorsque les combats reprirent et c'est probablement ce qui explique sa chute rapide après la défaite élamite.

7.2.2. Le ralliement d'Išme-Dagan et d'Atamrum à la coalition amorrite

Les efforts des rois de Babylone et de Mari durant l'hiver portèrent donc leurs fruits. Les approches menées auprès des différents pouvoirs politiques de la région rendirent floue toute idée d'un contrôle unique sur cette région. Un grand nombre de rois affichaient désormais leur fidélité envers Mari tout en entretenant des relations prudentes avec le pouvoir élamite. L'empereur d'Élam n'avait donc plus qu'un contrôle théorique sur cette région, toutefois il conservait des ancrages importants notamment à Šubat-Enlil, où étaient toujours présents Kunnam et une garnison conséquente, mais également à Ekallâtum et bien sûr à Andarig. Ce fut désormais vers eux que durent se tourner les diplomates mariotes et babyloniens pour saper les dernières fondations du pouvoir élamite au nord de la Mésopotamie.

1471 - A.394, l. 3-12 (inédite, cf. Annexe 3). Citée dans Charpin et Durand 1987, p. 131, n. 21.

7.2.2.1. Dater l'exil et le retour d'Išme-Dagan

Concernant le roi d'Ekallâtum, Išme-Dagan, l'occasion de le convaincre de se joindre au combat contre l'Élam se présenta malgré eux. Une lettre écrite dans le courant de l'année ZL 11 lui donnait justement la parole, il revenait alors sur un événement douloureux de son règne[1472]. Il nous apprend ainsi qu'il fut accusé de trahison par certains rois du Šubartum, dont les noms ne sont pas donnés, et qu'il fut gravement châtié par l'empereur d'Élam lors d'une entrevue qu'il eut avec lui à Ešnunna. Il ne s'en sortit qu'après le versement d'une rançon. Le fait important est qu'il préféra fuir malgré la grâce qui lui avait été accordée et se plaça sous la protection du roi de Babylone[1473]. La datation de cet épisode demeure toutefois débattue.

L'exil d'Išme-Dagan a été à l'origine placé au milieu de l'année ZL 11[1474], mais la mention de la moisson dans l'une de ces lettres, *ARMT* XXVI/2 370, permit à Denis Lacambre de préciser sa datation au mois ii/ZL 11[1475]. Dernièrement, Dominique Charpin a avancé la date de cet exil d'un an, entre les mois ii et v/ZL 10[1476]. Il s'appuyait alors sur la lettre A.649 (= *LAPO* 17 592) qu'il comprenait comme illustrant ce retour d'exil, et qu'il datait du mois v/ZL 10 en raison de la présence de Zimrî-Lîm dans son royaume. Pour notre part, nous avons préféré revenir sur une datation de cet exil en ZL 11 plutôt qu'en ZL 10, cela nous semble convenir davantage au contexte général décrit par la documentation.

7.2.2.1.1. Išme-Dagan collabore avec l'Élam

En premier lieu, il faut revenir sur les événements à Ekallâtum précédant l'exil. Nous savons que cette ville fut conquise par les troupes élamites lorsque celles-ci remontèrent depuis Ešnunna vers la Haute-Mésopotamie[1477]. Il faut donc considérer qu'elle fut prise dans le courant du mois ii ou iii/ZL 10. Bien que celui-ci ne soit pas mentionné dans cette première lettre, *ARMT* XXVI/2 384 nous assure qu'Išme-Dagan resta au pouvoir après l'arrivée des Élamites et qu'il collabora pendant un certain temps avec l'empereur[1478]. Cela nous est confirmé par une lettre acéphale écrite postérieurement à cet événement mais qui rappelle des paroles que tint Atamrum aux rois de

1472 - *ARMT* XXVI/2 384.
1473 - *ARMT* XXVI/2 370.
1474 - Charpin *et al.* 1988, p. 41, n. 89.
1475 - Lacambre 1997a, p. 437-438.
1476 - Charpin et Ziegler 2003, p. 218, n. 444.
1477 - *ARM* XIV 124 (= *LAPO* 17 555).
1478 - C'est peut-être ce qui était dénoncé par le répondant de Marduk dans la lettre *ARMT* XXVI/2 371.

Babylone et de Mari lorsque ceux-ci tentèrent une première fois de le faire changer de camp[1479] :

> « Comment pourrais-je être en paix avec vous ? Il ne faudrait pas qu'Išme-Dagan me dénonce au *sukkal* d'Élam et que celui-ci ait un motif de s'irriter. »[1480]

Le fait que Hammu-rabi de Babylone et Zimrî-Lîm soient mentionnés ensemble indique manifestement un contexte postérieur à leur alliance en viii/ZL 10. Il faut donc considérer qu'Išme-Dagan collaborait encore avec l'empereur après cette date. Il nous semble donc difficile de placer son exil à Babylone au début de l'année ZL 10 ou alors il faudrait comprendre qu'Išme-Dagan revint sur son trône avec le soutien de Babylone pour collaborer à nouveau avec l'empereur ensuite, ce qui paraît difficilement envisageable.

Ce n'est donc qu'après le mois viii/ZL 10 que le roi d'Ekallâtum fut dénoncé à l'empereur et contraint à l'exil. La raison de cette dénonciation fut peut-être justement qu'il reçut lui aussi des propositions de paix de la part de Hammu-rabi et de Zimrî-Lîm. Il fut alors la victime du climat délétère qui s'installa dans cette partie de la Mésopotamie au moment où les deux blocs se formaient. Si nous suivons cette construction, nous pouvons tout à fait placer les différentes lettres mentionnant sa présence à Babylone, dans les deux premiers mois de l'année ZL 11 en considérant que son exil durait déjà depuis quelques semaines. Un fil conducteur nous semble d'ailleurs permettre de lier en un laps de temps relativement court son exil et son retour sur le trône, il s'agit des nombreuses allusions que firent les observateurs mariotes à une maladie qui frappa le roi d'Ekallâtum au moment de son exil.

7.2.2.1.2. L'exil à Babylone et la maladie d'Išme-Dagan

En effet, nous apprenons, dans la lettre *ARMT* XXVI/2 370, que lors de son séjour à Babylone, Išme-Dagan était dans un triste état physique. Au moment de son exil, il apprit par ailleurs qu'Atamrum avait profité de son absence dans cette ville pour tenter un coup d'état et placer des favoris à lui à la tête du royaume.

La lettre *ARMT* XXVI/2 371 doit suivre de peu cette lettre, elle illustre également la volonté

1479 - Cette proposition d'alliance que rejeta Atamrum semble en tout cas postérieure au mois viii/ZL 10 dans la mesure où Hammu-rabi considérait encore Atamrum comme l'un des principaux ennemis au moment de la signature de l'alliance. Cf. *ARM* II 21 (= *LAPO* 16 350).

1480 - A.4515 (= Charpin 1997, p. 363-365) : (17') *ki-i it-ti-ku-nu lu-uš-li-im* (18') *as-su-ur-ri a-na* lú ˹sukkal˺ NIM (19') *iš-me-*^{d}*da-gan k*[*ar-ṣí*]*-ia* (20') *i-ka-al ne-me-tam š*[*u-ú-m*]*a* (21') *iṣ-ba-at* (…).

d'Išme-Dagan de retourner dans son pays pour empêcher le coup d'état mais il lui était alors déconseillé de se déplacer dans son état. Enfin, trois autres lettres font écho à cette maladie, mais leur contexte est cette fois très différent.

La lettre *ARMT* XXVI/2 372, également écrite par Yarîm-Addu, décrit plusieurs affaires. Outre la maladie d'Išme-Dagan, qui est alors de retour sur son trône, elle fait également allusion à des pourparlers entre le roi de Babylone et « l'homme d'Ešnunna », qui doit être Ṣillî-Sîn, un officier qui prit le pouvoir après la retraite élamite. Elle mentionne également la dégradation des relations entre Babylone et Larsa et enfin la reconnaissance du statut officiel d'Atamrum à Andarig par la diplomatie babylonienne. Toutes ces affaires renvoient donc au milieu de l'année ZL 11, après la guerre contre l'Élam.

De même, les lettres *ARMT* XXVI/2 489 et *ARM* II 119 (= *LAPO* 16 351), envoyées par Ibâl-pî-El et Buqâqum, furent écrites dans un contexte postérieur à l'invasion élamite, en tout cas certainement après la bataille de Hirîtum où le premier joua un rôle actif. Les deux hommes furent envoyés à Ekallâtum pour inviter son roi à se rendre à Mari et constatèrent qu'il était toujours très gravement malade[1481]. Il faut donc considérer que c'est une même maladie qui affecta Išme-Dagan durant le temps de son exil, après son retour sur le trône et jusqu'à la fin de la guerre. Si cet exil date du début de l'année ZL 10, il faut donc considérer qu'il fut malade pendant plus d'un an. Le fait que celle-ci soit mentionnée par les mêmes correspondants nous pousse plutôt à inclure toutes ces lettres dans un intervalle de temps relativement court, de quelques mois, dans la première moitié de l'année ZL 11.

7.2.2.1.3. Bilan sur l'attitude d'Išme-Dagan durant l'invasion élamite

Nous proposons donc la lecture suivante pour les événements relatifs au royaume d'Ekallâtum durant l'invasion élamite : Dès le mois ii/ZL 10, Išme-Dagan fut confronté à l'Élam lorsque ses armées s'arrêtèrent dans sa capitale lors de leur montée vers Šubat-Enlil. Le roi fut alors forcé de s'effacer devant la supériorité de l'empereur qui commençait alors une véritable politique d'expansion. Peut-être espérait-il en tirer quelques bénéfices, d'où cette crainte d'Atamrum qu'il ne saisisse la moindre occasion de le dénoncer. À partir des mois vii et viii, la coalition amorrite commença à prendre forme et Išme-Dagan reçut certainement des propositions de paix de la part du roi de Babylone. Il fut alors dénoncé par les alliés de l'Élam et se vit obligé de s'expliquer devant l'empereur. Suite à cette entrevue mouvementée, il se plaça sous la protection du roi de Babylone.

1481 - Noter que la lettre *ARM* II 119 (= *LAPO* 16 351) fait allusion pour la première fois à Asqur-Addu que le roi d'Ekallâtum aurait rencontré lors de son exil à Babylone.

Nous sommes alors vers le mois ii/ZL 11. Il apprit parallèlement qu'Atamrum profita de son absence, à Ešnunna ou à Babylone, pour placer sur le trône vacant son propre fils, Mut-Asqur, il ne fut toutefois pas possible pour lui d'agir immédiatement. Le projet d'Atamrum semble avoir finalement échoué, probablement après l'intervention de l'empereur. Au moment où l'engagement décisif avait lieu en Babylonie[1482], vers le mois iii ou iv/ZL 11, Išme-Dagan profita des troubles et chargea l'un de ses officiers d'aller récupérer son royaume puis quelques jours plus tard, il remonta personnellement sur son trône[1483]. Peu de temps après, Hammu-rabi de Babylone proposa au roi de Mari d'y envoyer une importante force militaire certainement pour protéger le roi d'Ekallâtum mais probablement aussi pour couper la route d'approvisionnement des garnisons élamites stationnées dans le Nord[1484].

Nous ignorons si cette expédition n'eut jamais lieu[1485], fut-elle nécessaire par ailleurs ? En plus des nombreux ralliements que l'alliance enregistra pendant l'hiver ZL 10 et le début de l'année ZL 11, un événement inattendu sonna la glas des prétentions de l'Élam en Haute-Mésopotamie : la trahison d'Atamrum.

7.2.2.2. Le ralliement d'Atamrum à la cause amorrite

Le changement de camp de celui qui avait certainement profité le plus de l'invasion élamite pour assouvir ses prétentions peut surprendre. Pourtant, plusieurs raisons peuvent aisément expliquer qu'il ait, au début de l'année ZL 11, probablement dans le courant du mois iii, choisi de trahir celui qui l'avait favorisé jusque là.

En premier lieu, sur le plan géopolitique, Atamrum était désormais le seul et dernier soutien de l'Élam en Haute-Mésopotamie et il ne fait pas de doute que la décision d'Išme-Dagan de rejoindre le camp de Hammu-rabi joua dans sa décision. Il s'était justement servi de l'argument de la fidélité du roi d'Ekallâtum à l'égard de l'empereur pour répondre négativement aux premières tentatives d'approche par les coalisés[1486]. Comme l'avait souligné le roi de Babylone, désormais cet argument ne tenait plus. De plus, la majorité des rois qui étaient sous sa suzeraineté, y compris ceux du Sindjar, s'affichait plus ou moins ouvertement dans le camp adverse. Atamrum se savait donc isolé, toutefois ce qui lui coûta le plus cher fut certainement l'opportunisme qui marqua ses actions

1482 - Voir le texte A.655 (inédit cité dans Charpin *et al.* 1988, p. 39, n. 75) qui semble montrer qu'au moment ou à la veille de la bataille de Hirîtum, les Élamites tenaient encore Ekallâtum par le biais d'un général ešnunnéen.
1483 - La reprise des villes du royaume est évoquée par le général Lu-Nanna dans *FM* VI 22.
1484 - Nous proposons de placer à ce moment-là la lettre A.4515 (Charpin 1997, p. 363-365).
1485 - La lettre *ARMT* XXVI/2 411, datée de la fin de cette année, fait allusion à la présence de 2000 Babyloniens à Ekallâtum, il est toutefois difficile de dire s'il s'agit des mêmes hommes.
1486 - A.4515 (Charpin 1997, p. 363-365), citée ci-dessus.

tout au long de l'année ZL 10.

Dès le début de son engagement aux côtés de l'empereur, Atamrum avait fait preuve d'une grande part d'initiative individuelle. La prise d'Andarig et le meurtre de Qarnî-Lîm pourraient d'ailleurs, nous l'avons défendu plus haut, répondre à des tentations personnelles : celle de punir l'usurpation d'un trône qu'il considérait comme sien. Par la suite, nous percevons qu'Atamrum n'agit jamais comme un simple gouverneur pour le compte de l'Élam, il disposait manifestement de ses propres leviers politiques en remplaçant ou récupérant les anciens fonctionnaires de l'administration de Qarnî-Lîm[1487]. Il entretenait également ses propres relations diplomatiques, notons par exemple l'avertissement qu'il reçut de l'empereur afin qu'il cesse sa correspondance avec Babylone au moment où le conflit entre les deux puissances s'engageaient[1488]. Une lettre de Kibrî-Dagan, gouverneur de Terqa, mentionne également l'arrivée dans son district de deux messagers d'Ešnunna, servant manifestement Atamrum[1489].

Durant les premiers mois de l'année ZL 10, alors que lui-même prévoyait toujours d'en faire son potentat amorrite à Ešnunna, l'empereur toléra et soutint même les projets militaires de son protégé. Ce fut le cas lors du siège de Razamâ-du-Yussan pour lequel il lui offrit une assistance militaire. La documentation laisse toutefois entendre que l'empereur se lassa rapidement de ce siège, sans réel intérêt stratégique pour lui, et envoya à plusieurs reprises des instructions à Atamrum pour qu'il trouve une solution négociée[1490]. Cette méfiance vis-à-vis des menées d'Atamrum grandit dans les semaines qui suivirent, notamment en ce qui concernait ses ambitions sur la ville de Šubat-Enlil. Celle-ci étant en principe sous autorité directe des Élamites, il est probable qu'Atamrum ait cherché, durant les mois iv et v, à y récupérer les prérogatives que l'héritage de Qarnî-Lîm lui conférait. Kunnam, le gouverneur de la ville, reçut d'ailleurs pour instruction de refuser de laisser les troupes d'Atamrum y entrer[1491]. Ce fut également dans cette ville que des tensions naquirent entre la garnison élamite, sous commandement de Kunnam, et les troupes ešnunnéennes sous l'autorité d'Atamrum[1492]. Ces mesures de précautions n'empêchèrent pas, si le but était là, le général Lawila-Addu d'assassiner Haya-abum[1493]. Rien ne vient prouver que ce meurtre fut indépendant de

1487 - Nous le voyons dans le renouvellement opéré dans l'administration du palais de Qarnî-Lîm à Šubat-Enlil. À partir du mois viii/Sassâpum (= Zabzabu), qui doit correspondre au mois ii ou iii/ZL 10, le personnel recevant les rations de bière ne sont plus les mêmes mais les administrateurs, Mutu-ramê et Šamaš-dajjân, sont manifestement récupérés par la nouvelle autorité (cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.1.2.1.).

1488 - A.3618 (inédit, cf. Annexe 3).

1489 - *ARM* XIII 130 (= *LAPO* 16 428), la lettre n'est pas datée mais le roi de Mari semble de retour dans son pays, nous sommes donc certainement dans le courant du mois v sinon peu après. Cette lettre pourrait avoir suivi la lettre *ARM* XIV 103 (= *LAPO* 16 431), envoyée par le gouverneur de Saggarâtum, et mentionnant également l'arrivée de deux messagers ešnunnéens sous le commandement d'Atamrum dans le contexte du siège de Razamâ-du-Yussan.

1490 - *FM* VII 25.

1491 - *ARM* XIV 104+ (= *LAPO* 17 548).

1492 - *ARMT* XXVI/2 315.

1493 - *ARMT* XXVI/2 319 et 354.

la volonté de l'empereur, mais Atamrum avait son propre intérêt à le faire. Il éliminait ainsi l'un des vassaux de Qarnî-Lîm et un éventuel rival au cas où les Élamites quitteraient la ville. Le soutien de l'Élam à Atamrum semble toutefois s'être renforcé à partir du mois v. Les tensions grandissantes avec Mari poussèrent certainement l'empereur à officialiser la gouvernance d'Atamrum sur cette région. Ce dernier se fit rapidement reconnaître comme le suzerain de l'ensemble des autorités politiques de la région, depuis le Sindjar, où Hammu-rabi de Kurdâ et Hadnû-rabi reconnurent sa supériorité, jusqu'à Ašnakkum où Išme-Addu lui donna du « mon maître ». À ce stade, ses prérogatives étaient au moins aussi importantes que celles du gouverneur de Šubat-Enlil. Si ce dernier jouait le rôle de représentant personnel de l'empereur, nous le voyons notamment dans les affaires d'Ilân-ṣurâ, Atamrum restait le bras armé de cette politique et la caution amorrite de la nouvelle gouvernance qui s'était imposée dans la région[1494].

Les véritables prétentions d'Atamrum ne se révélèrent qu'une fois la situation stabilisée. À partir du mois vi et jusqu'à sa défection en faveur de la coalition, il semble qu'Atamrum ait cherché à asseoir sa propre autorité sur la région au nez et à la barbe des autorités élamites. Cela se trouve particulièrement bien illustré dans la tentative de coup d'état opérée à Ekallâtum. D'après la lettre *ARMT* XXVI/2 370, Atamrum aurait cherché à tirer profit de l'exil d'Išme-Dagan à Babylone, ou au moins de sa disgrâce auprès de l'empereur, pour tenter un coup de force dans ce royaume. Nous ignorons comment il présenta la chose aux autorités laissées sur place, mais il comptait manifestement s'appuyer sur un pouvoir fantoche dominé par le propre fils d'Išme-Dagan, Mut-Asqur. Or, c'est peut-être entre le coup d'état d'Atamrum et la reprise en main du royaume par Išme-Dagan qu'il faut replacer l'épisode raconté dans A.394 (inédit[1495]). Cette lettre, déjà citée plus haut, montre en premier lieu qu'Atamrum n'avait déjà plus les faveurs de l'empereur. Il fut calomnié auprès de l'empereur et menacé d'être « mis à l'épreuve » avant d'être finalement disculpé par les vassaux de Hadnû-rabi. Il n'est pas dit explicitement sur quoi portaient les accusations, toutefois elles ont certainement un rapport avec le sujet abordé dans la seconde partie de la lettre. Atamrum, suite au coup d'état à Ekallâtum, récupéra un certain nombre de fonctionnaires dans l'administration de cette ville et les plaça comme *ebbum*[1496] en divers endroits de Haute-Mésopotamie, y compris à Andarig et Šubat-Enlil. Les ambitions personnelles d'Atamrum se manifestent véritablement dans

1494 - Jean-Marie Durand lui donnait ainsi les prérogatives d'un vice-roi. Nous reviendrons toutefois sur la répartition du territoire qu'il propose avec une tripartition Kunnam-Atamrum-Išme-Addu. Išme-Addu est alors clairement subordonné à Atamrum (cf. A.2326 ; = *LAPO* 16 437 ; = *M.A.R.I.* 6 n°2, l. 4'-6'). Les relations entre Kunnam et Atamrum sont nettement plus complexes, si leurs compétences semblent différentes, leur rapport hiérarchique est encore difficile à déterminer.

1495 - Cf. Annexe 3.

1496 - Pour la signification de ce terme, voir Charpin 1999a et Chambon 2011a, p. 193.

cette lettre. Non seulement il s'arrogeait le droit de faire ce que bon lui semblait de l'administration d'Ekallâtum, mais il profitait également de ses forces vives pour les installer comme ses propres représentants dans les royaumes de Haute-Mésopotamie, y compris à Šubat-Enlil. Naturellement cette initiative n'avait pas reçu l'aval de l'empereur et, que le terme *ebbum* ait une signification économique ou politique, ces hommes concurrençaient l'autorité élamite dans ces villes. C'est probablement pour cette raison qu'Atamrum fut dénoncé puis menacé par le *sukkal*. Finalement, l'appui qu'Atamrum reçut d'autres rois de la région convint l'empereur de l'épargner, celui-ci demanda toutefois à ce que ces hommes soient immédiatement remplacés par des Élamites, rappelant ainsi à Atamrum qu'il était bien le suzerain de cette région. Nous voyons par ailleurs que quelques temps plus tard, au moment où Kunnam partit vers le sud pour renforcer les troupes combattant contre les coalisés, ce furent de nouveau les Élamites qui y placèrent un gouverneur[1497]. Si la datation que nous proposons est exacte, nous saisissons qu'au début de l'année ZL 11, Atamrum chercha à profiter de la résistance grandissante à l'Élam pour tenter de supplanter son autorité en Haute-Mésopotamie, son ambition dépassait alors largement la seule possession d'Andarig. Il savait également que la seule raison pour laquelle il avait été épargné était que l'empereur avait encore besoin de lui pour tenir cette région alors que la bataille était imminente en Babylonie, son avenir politique ne tenait alors qu'à un fil.

Ce fut certainement à ce moment-là, vers le mois iii/ZL 11, que l'idée de rejoindre la coalition amorrite germa[1498]. Il se savait isolé dans cette région où la majorité des forces politiques avait déjà rejoins le camp de Babylone, de plus, ses manigances l'avaient mis en butte avec l'empereur. Sa seule chance de survie était de rejoindre au bon moment Hammu-rabi et Zimrî-Lîm, et il espérait certainement être récompensé pour cela à hauteur de ses ambitions. Dans ce but, il passa par l'intermédiaire de Hammu-rabi de Kurdâ, considéré désormais comme le héros de la résistance à l'Élam dans cette région[1499]. Lorsque Hammu-rabi lui proposa à nouveau de se retourner contre l'Élam, il répondit ainsi à ses messagers :

> « Atamrum a dit : “Depuis que tu as saisi le pan de son manteau, toi, tu es en paix avec Zimrî-Lîm, et, moi (aussi) je veux faire la paix ! La ville forte de Šubat-Enlil se trouve être comme une montagne au milieu du pays. Je veux y aller, et, en intimidant Kunnam l'Élamite, lui-même, lui faire évacuer la ville. S'il s'y refuse, je tuerai cet individu et je libérerai la ville de Šubat-Enlil au

1497 - A.655 (inédit). La lettre n'a pas été jointe en annexe, nous trouvons cette information dans Charpin *et al.* 1988, p. 39, n. 75.

1498 - Il est fort probable qu'Atamrum ait changé de camp durant la bataille de Hirîtum, il avait en tout cas approché le roi de Kurdâ avant même le départ de Kunnam.

1499 - Voir notamment la lettre A.258 (inédite, cf. Annexe 3). Cf. ci-dessus, deuxième partie, 7.1.2.3.

profit de son maître. Ou bien, sois à nouveau mon intercesseur afin que j'ai une entrevue avec Zimrî-Lîm.” »[1500]

7.2.3. La victoire sur l'Élam

Entre les mois viii/ZL 10 et les premiers mois de l'année ZL 11, l'axe formé par Babylone, Mari et Alep parvint ainsi à rallier à elle de plus en plus de royaumes, y compris dans des régions placées sous l'influence de l'empereur. L'appel de Hammu-rabi de Babylone au rassemblement de l'ensemble des troupes coalisées sous son commandement fut l'étape suivante de ce dispositif, il la décrivait ainsi au général mariote Ibâl-pî-El :

> « Écris à ton maître qu'il me donne tout le restant de ses forces pour ici afin que nous vainquions les armées de notre ennemi ! Par la suite, nous nous retournerons contre ses arrières et nous frapperons la tête même de notre ennemi. Il faut pour cela que je réunisse nos forces. »[1501]

7.2.3.1. Le déploiement des troupes en Basse-Mésopotamie

La fin de la moisson, vers le mois ii/ZL 11, fut donc le temps des grandes mobilisations dans le camp amorrite comme dans le camp élamite. De nouvelles troupes furent levées dans les différents districts du royaume de Mari. Un texte nous rapporte ainsi la mobilisation de 1600 hommes supplémentaires, dans les districts de Mari, Terqa et Saggarâtum, seuls manquent les hommes du district de Qaṭṭunân[1502]. Malgré les ordres de recensement envoyés par le roi, l'opération fut probablement annulée dans ce district après que le gouverneur ait averti les autorités centrales du risque d'une fuite massive de la population. Manifestement les habitants de ce district, véritable melting pot des différentes composantes de Haute-Mésopotamie[1503], étaient bien moins solidaires des décisions royales que ne le furent les populations des districts proches de Mari. Nous pouvons

1500 - *ARM* XIV 101 (= *LAPO* 16 362) : (2') (...) *um-ma a-tam-r*[*um-ma iš-tu qa-ra-an* túg-*šu*] (3') *ta-aṣ-ba-tu ù it-ti zi-*[*i*]*m-r*[*i-li-im at-ta*] (4') *s*[*a*]*-al-ma-a-ta ù a-na-ku a-sa*-a*[*l*-li-im*] (5') *a-lum šu-ba-at-*^{d}en-lílki *dan-na-tum ki-ma* [*š*]*a-*[*di-i-im*] (6') *i-na qa-ab-li-it ma-tim ša-ki-in* (7') *a-na šu-ba-at-*^{d}en-lílki *lu-ul-li-ik-ma* (8') ^{1}[*k*]u-*un-na-ma* elam-maki *i-na a-wa-tim* (9') *l*[*u*]*-da-a*[*ṣ*]*-ma i-na li-ib-bi a-lim*ki *lu-še-ṣí-šu* (10') *šum-ma a-na wa-ṣí-im la im-gu-ru* lú *šé-tu* (11') *a-*[*d*]*a-ak-ma a-lam šu-ba-at-*^{d}en-lílki *a-na be-lí-šu* (12') *ú-wa-aš-ša-ar ù-lu tu-*{x}*-ra-am-ma pa-an a-wa-ti-ia* (13') *ṣa-ba-at-ma it-ti zi-im-ri-li-im* (14') *lu-un-na-mi-ir* (...).

1501 - *ARM* II 21 (= *LAPO* 16 350) : (10') [*šu-pu*]*r* a-na be-lí-ka e-mu-uq-šu an-ni-ša-am-ma li-ga-mi-ir-ma* (11') [*um-ma-n*]*a*-at na-ak-ri-ni i ni-du-uk-ma ù wa-ar-ka-nu-um* (12') [*a-na z*]*i*-ib-ba-ti-šu ni-tu-ur-ra qa-qa-ad na-ak-ri-ni* (13') [*ni-da-ak*/*ni-ma-ha-aṣ*]*-ma e-mu-uq-ni lu-ú pa-ah-hi-ir* (…).

1502 - *ARMT* XXIII 430 daté du 12/ii, voir le commentaire de D. Soubeyran en marge de l'édition, p. 367.

1503 - De nombreuses affaires mentionnent l'installation dans cette région de populations issues de lieux divers, nous avions vu notamment que d'importantes communautés numhéennes et yamutbaléennes y étaient présentes d'après *ARMT* XXVII 116.

nous demander également si cette annulation ne reposait pas sur la nécessité de conserver des troupes au nord alors que les Élamites y étaient toujours présents. Les populations nomades ou semi-nomades, issues des différents clans présents dans ces mêmes districts, furent également recensées. Deux tablettes rédigées à Dêr vers le 12/ii montrent que seulement 60% des personnes recensées se rendirent dans les faits au lieu de rassemblement[1504].

D'importants mouvements de troupes alliées nous sont également rapportés, notamment dans la vallée de l'Euphrate, jonction entre la Babylonie, la Haute-Mésopotamie et le royaume de Mari. Les troupes envoyées par le nouveau roi d'Alep, Hammu-rabi, transitèrent par Mari le 23/ii, elles vinrent s'ajouter aux nouveaux contingents mariotes et benjaminites en route pour Babylone[1505]. Les troupes levées par les rois du Zalmaqum passèrent également par Mari mais là encore leurs effectifs furent amoindris par le manque de motivation et les désertions[1506]. De son côté, Hammu-rabi de Babylone, en respect des accords signés, avait également laissé certaines troupes dans la région de Mari[1507].

Hammu-rabi ne cachait pas son inquiétude quant à l'asymétrie du rapport de force en Babylonie[1508]. Malgré ces inquiétudes et l'échec partiel de cette mobilisation[1509], l'idée d'une union indivisible des amorrites contre l'ennemi élamite allait bon train[1510], preuve s'il en est de l'impact positif que dû jouer la mobilisation sur le moral des populations.

Dans le camp de l'Élam, les effectifs étaient bien plus impressionnants. Une lettre de Šarrum-andullî, l'un des généraux mariotes, nous apprend ainsi que l'empereur avait été capable de masser près de 40 000 hommes en Babylonie[1511]. En plus de leur propres troupes, ils disposaient toujours de troupes ešnunnéennes en grand nombre et avaient également fait appel à des mercenaires gutis[1512]. Avant le départ des troupes en campagne, l'empereur avait également ordonné que les contingents de Haute-Mésopotamie, notamment la garnison de Šubat-Enlil, soient dépêchés en toute hâte vers le sud pour se regrouper avec les forces qui y étaient déjà présentes[1513]. Kunnam

1504 - D. Soubeyran a noté que le recensement militaire des sédentaires (*ARMT* XXIII 430) fut organisé indépendamment de celui des Benjaminites, populations nomades, présentes dans ces mêmes districts (*ARMT* XXIII 428 et 429) ; cf. Bardet *et al.* 1984, p. 365-367.

1505 - Inédit M.11575, cité dans Charpin et Ziegler 2003, p. 224, n. 500.

1506 - Sur ce point voir Birot 1993, p. 25.

1507 - Trois généraux sont en effet mentionnés à Mari le 29/ii/ZL 11 dans *ARM* XXI 100.

1508 - *ARMT* XXVI/2 379.

1509 - Voir *ARMT* XXVII 151 dans laquelle Zimrî-Addu soulève les problèmes relatifs à l'administration militaire de ces troupes envoyées en Babylonie.

1510 - Voir la superbe lettre de Hammî-ištammar au roi de Mari, A.3080 (= *LAPO* 17 733) éditée dans Durand 1990b, transcrivant l'opposition raciale entre Amorrites et Élamites par la métaphore des fourmis blanches et des fourmis noires.

1511 - *ARMT* XXVI/2 379.

1512 - Nous trouvons des Gutis à Šubat-Enlil (*ARMT* XXVI/2 316) mais ils étaient également présents sur le front babylonien comme semble l'indiquer la présence de l'un de leurs officiers à la tête de 10 000 hommes (A.3669+ éditée dans Lacambre 1997a, p. 447-450). Concernant les Ešnunnéens, voir notamment *ARMT* XXVII 147 et 148.

1513 - *ARMT* XXVI/2 325.

laissa tout de même à Šubat-Enlil une garnison réduite, appuyé par des éléments Gutis et Ešnunnéens, sous le commandement de Simti-hulluriš[1514]. Ekallâtum demeura également sous le contrôle d'un gouverneur originaire d'Ešnunna nommé Kadišhuš[1515]. Tout les Ešnunnéens ne soutenaient cependant pas l'Élam, une partie au moins de l'armée avait ainsi plus que de la sympathie pour la coalition amorrite à en juger par certaines lettres d'officiers envoyées à leur « seigneur » Hammu-rabi de Babylone[1516].

7.2.3.2. La bataille de Hirîtum

Les opérations militaires en Babylonie ont été étudiées par Denis Lacambre dont nous reprenons ici les conclusions[1517]. Les troupes babyloniennes et leurs alliés quittèrent Babylone en direction de l'ennemi, ils s'installèrent d'abord à Namsûm alors que l'ennemi construisaient son camp non loin de là, à Mankisum[1518]. Une partie des forces coalisées prit position dans la ville de Hirîtum et s'y fortifia en attendant un ennemi qui ne tarda pas à arriver[1519]. Le général Ibâl-pî-El envoya plusieurs rapports qui nous permettent d'avoir une bonne idée du déroulement des combats. Les troupes de l'empereur tentèrent à plusieurs reprises et avec des moyens conséquents de prendre pied sur les murs, toutefois les défenseurs les maintinrent en échec[1520]. Les combats ne se limitèrent d'ailleurs pas au seul siège de cette ville, Hammu-rabi organisa personnellement des opérations de pillages dans l'arrière-pays ešnunnéen, Ibâl-pî-El fut à ce titre mandaté à la tête d'une troupe de 5 000 hommes mais il revint les mains vides[1521]. Les combats en rase-campagne firent manifestement partie de la stratégie du roi de Babylone pour couper les voies de communication entre Hirîtum et Ešnunna et naturellement pour forcer les Élamites à lever le siège. Nous noterons également la crainte exprimée par le général mariote dans *ARMT* XXVII 151 de voir des troupes ennemies se diriger vers Mari, il prit à ce titre des dispositions pour surveiller les mouvements de l'ennemi. Les opérations de pillage au nord de Hirîtum semblent conclure les engagements militaires. Peu de temps après, les troupes de l'empereur levèrent le siège et firent retraite vers

1514 - La lettre *ARMT* XXVI/2 316 nous apprend que 400 Élamites étaient encore présents à Šubat-Enlil après le départ de Kunnam, mais que la majorité de la garnison était composée de soldats ešnunnéens.
1515 - A.655 (inédit, non repris en annexe), cf. Charpin *et al.* 1988, p. 39, n. 75.
1516 - Voir Charpin 1999b, p. 125-126 et les mentions des lettres A.2996 et *ARMT* XXVII 147.
1517 - Lacambre 1997a complété par Lacambre 2002a, p. 12-19.
1518 - *ARMT* XXVII 140.
1519 - *ARMT* XXVII 151.
1520 - *ARM* II 30+ (= *LAPO* 17 581).
1521 - *ARMT* XXVII 141, cette expédition manquée fit manifestement grand bruit et cinq lettres rapportent le même événement avec des points de vue très différents (voir Lacambre 2002a, p. 13-17).

Kakkulâtum, puis vers Mankisum, non sans ravager sur leur route le territoire d'Ešnunna[1522].

La date exacte de cette défaite est inconnue, mais Denis Lacambre a apporté plusieurs arguments qui permettent de la fixer peu de temps avant le 20/iv/ZL 11[1523]. Les raisons de la retraite élamite sont quant à elles exprimées dans la lettre A.3669+, attribuée à Šarrum-andullî :

> « (…) mon Seigneur a agi avec astuce et mon Seigneur a fait se révolter contre les Élamites Ekallâtum, Atamrum et le pays haut, le pays du Šubartum, l'Élamite a assurément décroché de Hirîtum (...) »[1524]

Cette défaite s'explique donc aussi par une situation géopolitique devenue radicalement défavorable à l'Élam depuis la sortie de presque toute la Haute-Mésopotamie de sa zone d'influence. Avec la défection de son principal allié dans la région, Atamrum, et le retour également très récent d'Išme-Dagan à Ekallâtum, les troupes élamites stationnées à Hirîtum étaient dans une position stratégique délicate, elles risquaient de se retrouver prises en étau entre les forces babyloniennes et mariotes au sud, et celles de leurs alliés au nord. Cette retraite ne fut toutefois pas considérée par l'empereur comme une défaite décisive. Nous noterons ainsi que, immédiatement après cette retraite, il envisagea de reprendre la ville d'Ekallâtum. Il regroupa pour cela une force de 30 000 hommes composée en majorité d'Ešnunnéens et les envoya assiéger la ville de Šitullum[1525], à mi-chemin entre Ešnunna et Ekallâtum. Les dégâts que l'armée élamite causa le long du Tigre, en aval du royaume d'Išme-Dagan, furent décrits par le général Ibâl-pî-El dans une lettre au roi de Mari[1526]. La prise d'Ekallâtum devait certainement être, pour les Élamites, une première étape dans leur tentative pour reconquérir le Šubartum et ainsi désenclaver Šubat-Enlil. L'annonce de cette campagne fut prise au sérieux par Mari et Babylone qui procédèrent ensemble à des consultations oraculaires pour s'assurer du salut de Šitullum, d'Ekallâtum, de Šubat-Enlil, de Kurdâ et d'Andarig[1527]. Pour une raison difficile à déterminer, ce nouveau plan de bataille fut rapidement

1522 - Pour l'itinéraire de la retraite élamite, voir Lacambre 2002a, p. 17-18. Le texte *ARMT* XXVII 145 livre les différentes étapes de cette retraite.

1523 - Voir Lacambre 2002a, p. 11, n. 51 s'appuyant sur le texte *ARMT* XXV 250 (= *ARMT* XXXII, p. 383) (remise de cadeaux à Hammu-rabi de Babylone), précédemment il s'appuyait également sur le texte M.11781 (= *FM* XI 102), daté du 25/iv qui montre le départ des troupes babyloniennes que Hammu-rabi avait envoyées à Mari.

1524 - A.3669+ (Lacambre 1997a, p. 446-451): (6') *be-lí uš-te-pí-šu-ma é-kál-la-tim*^{ki} *a-tam-rum* (7') *ù ma-a-tam e-li-tam ma-a-at šu-bar-tim i-na zu-mu-ur* (8') lú-elam-ma-meš *be-lí úš-ba-al-ki-tu* (9') lú-elam-ma *i-na zu-mu-ur a-lim hi-ri-tim*^{ki} *lu ip-ṭú-ur.*

1525 - *ARMT* XXVII 145, pour la situation de cette ville et son rapport avec le royaume d'Ekallâtum, voir Ziegler 2002, p. 221-222.

1526 - Inédit A.4330+, cité dans Guichard 1999, p. 46, n. 126 et plus récemment dans Charpin 2014b, p. 204, n. 88. Pour la datation de cette lettre, voir Lacambre 2002a, p. 17.

1527 - *ARMT* XXVI/1 102 et 103. Ces deux lettres montrent bien les enjeux de cette seconde campagne élamite dans le Haut-Pays. Les autorités mariotes réagissaient en s'assurant des bons auspices pour les principaux royaumes menacés, Kurdâ, Ekallâtum et Andarig mais également pour des victoires à Šitullum et à Šubat-Enlil que les alliés ne semblent pas encore avoir libérées.

abandonné. Denis Lacambre a mis cela, certainement à raison, sur le compte de la faible combativité, sinon de l'hostilité croissante des troupes ešnunnéennes à l'égard de l'Élam[1528].

Avant et durant le siège de Hirîtum, la situation avait également évolué au nord de la Mésopotamie. Peu avant la bataille, en tout cas après le passage de Kunnam à Ekallâtum, Išme-Dagan était revenu sur son trône, il avait profité pour cela de la concentration des forces ennemies au sud. Peu de temps après, Atamrum avait prêté allégeance au roi de Mari. Il avait manifestement fait valoir de meilleurs arguments que son homologue d'Ašnakkum, Išme-Addu, qui fut assassiné par un groupe de rois voisins[1529]. La plupart des rois de Haute-Mésopotamie changèrent donc de camp peu avant ou durant les combats à Hirîtum. Certains d'entre eux, parmi lesquels le roi d'Ilân-ṣurâ, Haya-sûmû, retardèrent toutefois jusqu'au dernier moment leur prise de décision.

7.2.3.3. Convaincre Haya-sûmû

Les lettres *ARMT* XXVI/2 325, 326 et 328 abordent les efforts qui furent mis en œuvre par les mariotes pour convaincre son roi, alors qu'Atamrum avait déjà changé de camp. Dans sa première missive, *ARMT* XXVI/2 325, Yamṣûm rapportait la méfiance qui emplissait encore ses relations avec ce roi, nous sommes alors peu après le départ de Kunnam et avant la bataille de Hirîtum. La lettre fait également référence à l'envoi de troupes par les royaumes voisins, il est toutefois difficile de comprendre le but de ce rassemblement[1530]. Lorsqu'il écrivit sa seconde lettre, *ARMT* XXVI/2 326, la position de Haya-sûmû n'avait pas changé, il était toujours en contact avec l'empereur. Nous noterons la mention de l'envoi par Yamṣûm de messagers à Andarig, ce qui pourrait bien être en lien avec les négociations d'Atamrum pour changer de camp[1531]. Enfin, la lettre *ARMT* XXVI/2 328 semble conclure ce dossier. Elle raconte en premier lieu comment le roi d'Ilân-ṣurâ tenta de convaincre les autorités de Šubat-Enlil de se rendre à Zimrî-Lîm.

Les nouvelles de la défaite de Hirîtum avaient en effet atteint le dernier bastion élamite quelques temps plus tôt[1532]. Yanûh-Samar, ancien serviteur de Haya-abum et personnalité toujours

1528 - Lacambre 1994a. La sédition dans les rangs de l'armée est racontée dans *ARMT* XXVII 147. Nous voyons également dans *ARMT* XXVII 148 que l'empereur ne semble plus faire confiance aux troupes d'Ešnunna, il préféra les envoyer en expédition plutôt que de leur laisser la garde des villes. Voir également l'inédit A.2996 (non repris en annexe), cité dans Charpin 1999b, p. 125.

1529 - Charpin 1993b, p. 170.

1530 - *ARMT* XXVI/2 325.

1531 - *ARMT* XXVI/2 326. L'envoi d'un messager par Yamṣûm à Andarig pourrait répondre aux demandes d'informations par Zimrî-Lîm exprimée en *ARMT* XXVII 145.

1532 - *ARMT* XXVI/2 327.

très influente de cette ville[1533], bien que favorable à cette requête se déclara impuissant à y accéder[1534]. De son côté Simti-hulluriš déclara simplement qu'il n'en croyait rien et, quand il en reçut la confirmation, il refusa catégoriquement de livrer la ville. Il est possible qu'il ait entre temps appris les projets de reconquête du Šubartum et essayait en ce sens de gagner du temps. La position de Haya-sûmû était alors des plus ambigües, il cherchait manifestement à s'attirer les faveurs de Zimrî-Lîm mais n'avait pas encore officiellement franchi le pas. Cela ne fut fait que sous la contrainte lorsqu'une troupe d'Andarig, commandée par Lawila-Addu, vint menacer le roi Haya-sûmû sous les murs de sa capitale[1535]. Malgré l'inquiétude exprimée par Yamṣûm de voir Atamrum se mêler de cette affaire, Lawila-Addu poussa Haya-sûmû à prêter serment envers Atamrum « tout comme Zimrî-Lîm et Atamrum ont prêté serment »[1536]. Un certain Ṣuriya servit manifestement d'intermédiaire dans la prestation de serment sans que son rôle exact ne soit connu[1537]. C'est manifestement peu après ce serment qu'il faut replacer la lettre *ARM* XIV 98 (= *LAPO* 16 395) dans laquelle nous retrouvons Ṣuriya prendre la tête d'une troupe de 200 hommes et se rendre à Mari. Il s'agissait peut-être d'officialiser la normalisation des rapports entre Mari et Ilân-ṣurâ par un échange de troupes. Il faut noter toutefois la présence dans cette même ambassade de messagers d'Andarig et de Kurdâ, du représentant de Mari à Kurdâ, Haqba-ahum, et manifestement d'un serviteur d'Ibâl-El. Un tel regroupement doit certainement faire écho à la préparation d'une attaque contre les dernières forces élamites.

7.2.3.4. La contre-attaque en Haute-Mésopotamie

À la fin du mois iv et au début du mois v/ZL 11, la contre-offensive au nord contre les derniers bastions élamites était désormais possible, ainsi l'exprimait Kibrî-Dagan :

> « À l'heure actuelle, les rois du Šubartum sont réunis et de vastes armées se sont réunies à mon Seigneur. Alors que mon Seigneur brûle une des villes en tant que meurtrière ou bien que l'armée se rassasie d'une ou deux villes.

1533 - Ce personnage nous était déjà apparu durant des événements des années ZL 6 à ZL 9 (*ARMT* XXVI/2 357-360). Pour une étude sur cet ancien fonctionnaire de Samsî-Addu, devenu serviteur de Qarnî-Lîm et de Haya-abum, voir dernièrement Guichard et Ziegler 2004, p. 236-237.

1534 - Nous savons que dans le même temps, Yanûh-Samar poussa Išme-Dagan et Atamrum à intervenir pour libérer Šubat-Enlil (cf. inédit A.655, Charpin et Ziegler 2003, p. 229, n.541). Au contraire son manque de zèle quant à la requête de Haya-sûmû pourrait signifier qu'il ne souhaitait pas voir la ville tomber entre les mains du roi de Mari.

1535 - *ARMT* XXVI/2 328.

1536 - *ARMT* XXVI/2 328 : (63) [*ki-ma zi-i*]*m-ri-li-im ù a-tam-rum ni-iš* din[gir-*lim ih-sú-sú*].

1537 - Pour cet homme, voir Durand 1997, p. 586, n° 395 (= *ARM* XIV 98), n. c. Il porte le titre de gouverneur-*šâpiṭum* d'Ilân-ṣurâ tout en étant explicitement « serviteur de Haya-sûmû » d'après *ARMT* XXVI/2 313. Il était, d'après cette dernière lettre, l'un des chefs de fil du parti pro-élamite au début de l'année ZL 10.

(...) »[1538]

L'objectif principal de ces armées ne fait aucun doute, il s'agissait de Šubat-Enlil où s'étaient enfermés Simti-hulluriš et le reste de la garnison élamite. La prise de la ville fit d'ailleurs l'objet de toutes les attentions dans les jours qui suivirent la nouvelle de la défaite de Hirîtum. Ce fut d'abord Haya-sûmû qui exprima son souhait d'offrir la ville à Zimrî-Lîm en guise de réconciliation[1539]. Mais les deux concurrents les plus sérieux furent certainement Išme-Dagan et Atamrum, tous deux cherchant à profiter de leurs bonnes relations avec Mari et Babylone pour tirer un maximum de bénéfices de la confusion qui régnait alors dans la région. Cette compétition est particulièrement mise en lumière dans une lettre qu'Ibâl-pî-El écrivit depuis Babylone[1540]. Malgré la coopération du roi d'Ekallâtum dans la lutte contre l'Élam, et sa fidélité affichée au roi de Mari, le général mariote semblait se méfier de ses prétentions et suggéra à Zimrî-Lîm de pousser Atamrum à s'emparer de la ville avant lui. Dominique Charpin a suggéré que le roi de Mari prit lui-même la tête des opérations, il se reposait en cela sur le manque de renseignements concernant la campagne, preuve s'il en est que le roi de Mari était présent sur le front[1541]. Nous en sommes pourtant moins sûr, principalement parce que les opérations dans le nord furent limitées à la seule ville de Šubat-Enlil, en tout cas au début du mois v, le reste de la région étant passé diplomatiquement et sans combats sous l'influence du roi de Mari. De plus, les événements des mois v à vii s'enchainent très rapidement et ne laissent pas de place, ni de raisons réelles, pour une opération des troupes mariotes. Après la soumission forcée de Haya-sûmû, il semble que ce soit à Atamrum que le roi de Mari ait finalement confié, par choix ou par pragmatisme, la direction de la contre-offensive dans le Nord.

Peu de temps après l'expédition à Ilân-ṣurâ, et après avoir reçu l'assentiment du roi de Mari, le roi d'Andarig envoya le général Lawila-Addu avec 2000 hommes établir son camp devant Šubat-Enlil. Atamrum, alors à Allahad, demanda le rassemblement du reste de sa troupe. De son côté, le roi de Kurdâ demanda également la mobilisation de son pays sans que ne soient précisées ses intentions[1542]. Était-ce en réaction à la levée de troupes par Atamrum, ou souhaitait-il au contraire lui apporter son aide pour prendre Šubat-Enlil? Deux lettres, malheureusement fragmentaires et manquant d'indices contextuels, pourraient également faire écho à cette campagne. La lettre *ARMT* XXVI/2 334 annonçait l'arrivée d'Atamrum à Luhayân, ville importante au sud du pays d'Apum dans laquelle il s'était par ailleurs déjà rendu au début de l'année précédente, et

1538 - *ARM* XIII 117+ (= *LAPO* 17 784) : (10') [(…) *i-na*]-*an-na* lugal-meš *ša šu-ba-ar-ti*[*m*] (11') [*pa-ah-ru-ma*] *um-ma-na-tum ra-ap-ša-tum it-ti* [*be-lí-ia*] (12') [*ik-ka-am-sa*]-*nim** (13') [*ù be-lí i*]*š-te-en i-na a-la-né-e ša ki-ma ša-ag*-[*ga-ši-im*] (14') [*li-iš-ru-up iš-t*]*e-en ù-lu-ma* 2 *a-la-né-e* (15') [*ṣa-bu-um li-iš-b*]*i-ma* (…).
1539 - *ARMT* XXVI/2 328.
1540 - *ARM* II 49 (= *LAPO* 16 309).
1541 - Charpin et Ziegler 2003, p. 226, n. 512.
1542 - *ARMT* XXVI/2 320.

signalait son intention de marcher sur Šubat-Enlil[1543]. Dans une autre lettre, certainement écrite par Yamṣûm, l'auteur raconte qu'il fit amener plusieurs vaches dans la ville de Luhayân[1544]. Un animal fut sacrifié et partagé entre diverses personnalités. Lawila-Addu reçut une côte de l'animal, Takê, un autre officier de l'armée d'Andarig, en reçut l'épaule. Nous noterons enfin la présence dans cette ville, d'Atamrum, permettant le lien avec la lettre *ARMT* XXVI/2 334. La place de cette seconde lettre dans ce dossier reste pourtant à déterminer. La nature de ce cadeau, des morceaux d'un animal sacrifié, pourrait avoir un rapport avec le récent serment prêté par Haya-sûmû envers Atamrum. Ne sachant pas où se trouvait Lawila-Addu au moment où il reçut cette côte, nous pourrions également supposer que ce cadeau célébrait la prise de Šubat-Enlil. Cette lettre permet en tout cas de démontrer que ces deux événements, les expéditions à Ilân-ṣurâ puis à Šubat-Enlil, se sont rapidement succédés. Car cette dernière tomba effectivement quelques jours ou semaines plus tard. La lettre *ARMT* XXVI/2 316 en décrit les circonstances[1545].

Nous ignorons comment Atamrum parvint à entrer à Šubat-Enlil, mais il semble qu'il n'y ait pas eu de combats. Les troupes ešnunnéennes prirent le parti d'Atamrum et lui prêtèrent serment, contrairement aux éléments élamites et gutis qui formaient le reste de la garnison. Il est possible que les Ešnunnéens favorisèrent l'entrée des troupes d'Andarig à l'intérieur des murs. Il est possible également que Yanûh-Samar ait eu un rôle de premier plan dans la libération de la ville. Nous noterons ainsi qu'au moment où Atamrum obtenait le serment de Haya-sûmû, il négociait déjà la reddition de la ville par le biais du frère de Yanûh-Samar. C'est encore Yanûh-Samar qui apportait les nouvelles de la prise de la ville à Yamṣûm, preuve s'il en faut qu'il avait déjà choisi son camp[1546]. Le représentant mariote à Ilân-ṣurâ en vint d'ailleurs à suspecter Yanûh-Samar, avec inquiétude semble-t-il, de s'être allié à Atamrum[1547]. Ce dernier parvint peut-être à persuader directement Simti-hulluriš de se rendre, il est plus probable toutefois qu'il se servit de l'opposition grandissante de la garnison ešnunnéenne à poursuivre la guerre pour les convaincre d'ouvrir les portes de la ville. Quoi qu'il en soit, la situation dans la capitale était manifestement chaotique au moment où Lawila-Addu y pénétra, la nourriture venait à manquer depuis que la route d'approvisionnement la liant à Ešnunna était coupée. La plupart des habitants, ne sachant pas à quoi s'attendre, avaient préféré quitter la ville. De plus, l'ancienne autorité élamite feignit un temps ne pas savoir à qui se

1543 - Notons la référence laconique au roi de Kurdâ, à mettre en lien avec *ARMT* XXVI/2 320.
1544 - *ARMT* XXVI/2 331.
1545 - Nous rejoignons en ce sens D. Charpin qui émettait l'hypothèse que *ARMT* XXVI/2 316 ait été écrite bien après *ARMT* XXVI/2 315, il se reposait en cela sur la mention de Simti-hulluriš qui place indéniablement cette lettre après le départ de Kunnam (D. Charpin dans Charpin *et al.* 1988, p. 53, n. 13).
1546 - Il est possible que Yanûh-Samar ait joué sur les deux tableaux car nous le voyons soutenir également la candidature d'Išme-Dagan dans l'inédit A.655 (Charpin et Ziegler 2003, p. 229, n. 541).
1547 - *ARMT* XXVI/2 328 l. 26-29.

rendre. Fallait-il attendre des instructions du roi de Mari ou accéder directement aux demandes de Lawila-Addu [1548]? Le général d'Atamrum parvint finalement à rétablir l'ordre de son propre chef, il fit emmener les soldats élamites à Andarig et ne conserva en sa compagnie que les éléments gutis et ešnunnéens de la garnison. Il permit ainsi aux habitants de retourner chez eux, et fit rentrer les marchands assyriens qui avaient été expulsés un an plus tôt[1549].

Il est difficile de savoir quelle situation politique succéda à l'épisode élamite. Manifestement, Atamrum y bénéficiait désormais de solides appuis et y disposait d'une garnison. Durant les jours qui suivirent la libération de la ville, Lawila-Addu semble avoir toute autorité pour rétablir l'ordre dans le pays. Mais il ne s'agissait pas simplement de la soustraire au pouvoir élamite, on assiste pendant ces quelques jours à un véritable transfert de pouvoir. Pour preuve, les serments furent prêtés envers Atamrum et non pas envers Zimrî-Lîm, démontrant que le pays d'Apum tombait d'emblée sous autorité directe du roi d'Andarig. Étonnement, le roi de Mari ne chercha pas réellement à contrôler les événements dans cette ville, probablement parce que pour lui la priorité était avant tout que la ville ne tombe pas entre les mains d'Išme-Dagan. Quelques tensions naquirent toutefois, en témoigne l'obscure affaire d'Abum-El dont le sort semble opposer les autorités nouvellement établies et les émissaires mariotes[1550]. Mais il s'agissait surtout de protéger quelqu'un que le roi de Mari souhaitait recevoir et, dans cette affaire, Yamṣûm ne contesta en aucun cas le pouvoir d'Atamrum sur la ville. En un sens, grâce au soutien passif de Zimrî-Lîm, Atamrum avait finalement réussi à faire ce qu'il cherchait à accomplir depuis plus d'un an, récupérer la dernière pièce de l'ancien royaume de Qarnî-Lîm.

La chute du dernier bastion élamite en Haute-Mésopotamie n'est pas datée précisément. Il faut certainement la placer quelques semaines après la victoire à Hirîtum, à la toute fin du mois iv ou au début du mois v/ZL 11. La reddition de Simti-hulluriš scella les derniers espoirs de l'empereur et celui-ci abandonna finalement le projet d'une reconquête du Šubartum. Il n'y bénéficiait plus d'aucun soutien, et il était maintenant clair qu'il s'y trouverait confronté à une très vive opposition. L'empereur prit la décision de mettre fin à sa campagne et donna l'ordre à ses troupes d'abandonner Ešnunna, non sans en avoir pillé son territoire, et de se positionner à Diniktum[1551]. La date et les raisons de cette retraite sont peut-être indiquées dans une lettre de Bahdî-Lîm, datée du mois v[1552]. Dans celle-ci, des messagers de Kurdâ, Ekallâtum et Ešnunna rapportent que Ṣillî-Sîn, un chef de section d'Ešnunna fit apporter d'importantes quantités de grain aux troupes élamites à Diniktum vraisemblablement pour acheter leur retraite. C'est également un geste politique personnel de

1548 - Cette hésitation est évoquée dans *ARMT* XXVI/2 316, l. 10'-12'.
1549 - L'expulsion des marchands assyriens était racontée dans une autre lettre de Yamṣûm *ARMT* XXVI/2 315.
1550 - *ARMT* XXVI/2 316, l. 5"-19".
1551 - Charpin et Ziegler 2003, p. 226.
1552 - *ARM* VI 27 (= *LAPO* 16 424), Charpin et Ziegler 2003, p. 226, n. 516.

Ṣillî-Sîn qui lui permit de se présenter, à sa propre population mais également sur la scène international comme l'un des acteurs clés de cette victoire. À ce moment déjà, les enjeux de l'après-guerre étaient bien présents et Ṣillî-Sîn, nouvel homme fort d'Ešnunna, cherchait surtout à garantir à son royaume une indépendance politique face aux ambitions d'un roi de Babylone conforté par son statut de héros de la résistance amorrite[1553]. D'ailleurs Hammu-rabi avait expressément signalé au roi de Mari son intention de revêtir la couronne d'Ešnunna[1554]. Derrière les félicitations de façade, il ne fait pas de doute que la toute-puissance de Babylone, tant en terme de prestige que dans ses impressionnants moyens militaires, effrayait déjà les autres royaumes amorrites. Dans le courant du mois v, le général d'Ešnunna signalait ainsi aux émissaires de Kurdâ et d'Ekallâtum :

> « Gardez en votre pouvoir le pays du Šubartum et ne donnez pas les troupes prévues par le traité d'alliance au prince de Babylone. Envoyez un message à Zimrî-Lîm pour qu'il n'en donne pas non plus au prince de Babylone. »[1555]

7.3. Une nouvelle organisation du Sindjar au sortir de la guerre avec l'Élam

Si nous écartons la disparition brutale de Qarnî-Lîm, l'intervention élamite ne bouleversa que peu l'organisation politique du Sud-Sindjar. Les autres rois s'accommodèrent plus ou moins volontairement de la nouvelle pyramide des pouvoirs et des enjeux de la lutte d'influence qui se joua entre les mois ii/ZL 10 et v/ZL 11. Leur comportement fut toutefois très différent : le roi de Kurdâ finit par rejoindre la coalition amorrite alors que Hadnû-rabi de Qaṭṭarâ continua à collaborer avec l'Élam et Atamrum jusqu'aux derniers mois de la guerre. Cependant, contrairement à certaines régions du bassin du Habur, notamment l'Ida-Maraṣ, et par opposition aux événements liés à l'invasion ešnunnéenne de ZL 4, peu de combats eurent lieu dans le Sud-Sindjar. En réalité, les changements les plus importants n'arrivèrent qu'après la retraite des Élamites.

1553 - Pour les relations entre les rois de Babylone et d'Ešnunna après la guerre contre l'Élam, voir Lacambre 1994a.

1554 - A.257 (= *LAPO* 16 300), la même intention est portée dans un message au sukkal alors que celui-ci se trouvait encore à Diniktum, cf. *ARMT* XXVII 149.

1555 - *ARM* VI 27 (= *LAPO* 16 424) : (17') (…) *ma-a-at šu-bar-tim* (18') *i-na qa-ti-ku-nu ki-la ù ṣa-ba-am til-la-tam* (19') *a-na* lú ká-dingir-ra^{ki} *la ta-na-ad-di-na* (20') *ù a-na zi-im-ri-li-im šu-up-ra-ma* (21') [*ṣa-b*]*a-am til-la-tam a-na* lú ká-dingir-ra^{ki} (22') [*l*]*a i-na-ad-di-in*.

7.3.1. Les alliances d'Atamrum

Parmi les rois qui survécurent à l'épisode élamite, celui qui profita le plus de leur retrait fut paradoxalement celui qui les avait soutenus pendant plus d'un an. Cette capacité à se sauvegarder, souvent en dépit de toute morale, est probablement l'un des traits les mieux connu de l'action politique d'Atamrum. Ce fut celle-ci qui guida sa soudaine trahison vis-à-vis de la cause élamite, mais également ce qui inspira son positionnement politique durant les deux années suivantes.

Au sortir de la guerre, Atamrum était naturellement présenté comme l'un des principaux éléments de la résistance à l'Élam. Lorsque l'empereur eut pour projet de reprendre le Šubartum, juste après la bataille de Hirîtum, des devins consultèrent les dieux pour le salut de différentes villes de Haute-Mésopotamie[1556]. Parmi celles-ci, nous trouvons naturellement Kurdâ et Ekallâtum mais aussi Andarig qui venait de rejoindre l'alliance. Nous pouvons également citer en ce sens les lettres *ARM* II 49 (= *LAPO* 16 309) et A.3669+[1557], qui témoignent de la confiance que prêtèrent les rois de Babylone et de Mari à Atamrum immédiatement après son ralliement. Durant l'année ZL 11, les grandes puissances mésopotamiennes se disputèrent l'allégeance de cet homme qui restait certainement le plus influent de Haute-Mésopotamie. Atamrum, pour qui la fidélité politique n'avait de sens que si elle servait ses propres intérêts, se joua bien de cette situation et accepta les propositions d'alliance les unes après les autres.

7.3.1.1. La vassalité d'Atamrum envers Mari

Le roi de Mari était probablement celui qui avait le plus d'intérêt à approcher le roi d'Andarig. Ce fut d'ailleurs vers lui, et par l'intermédiaire du roi de Kurdâ, qu'Atamrum se tourna pour rallier la coalition, le prendre en vassalité apparaissait donc comme naturel. De plus, l'intervention élamite ayant anéanti le système de contrôle mis en place en ZL 7, le roi de Mari devait rapidement reconstruire *ex nihilo* sa zone d'influence, au risque de la perdre au profit d'un autre. Les intermédiaires qu'il avait fidélisés pour prendre en main la Haute-Mésopotamie avaient presque tous disparu dans la tourmente de l'année ZL 10. Qarnî-Lîm était mort, Šarraya peut-être également, quant à Haya-sûmû, son comportement durant les derniers mois de la guerre avait considérablement remis en cause la confiance que Zimrî-Lîm lui accordait. S'appuyer sur Atamrum était tout à fait paradoxal mais restait certainement ce qu'il y avait de mieux à faire dans l'immédiat.

1556 - *ARMT* XXVI/1 103 et 104. Les présages furent pris après la bataille de Hirîtum et peu avant la libération de Šubat-Enlil. La mention de Šitullum invite à placer ces deux lettres au moment où l'empereur lança ses troupes en direction d'Ekallâtum.

1557 - Lacambre 1997, p. 446-451.

Le double du serment de vassalité que prêta Atamrum a été retrouvé à Mari[1558]. Il engageait Atamrum à ne pas se tourner contre les intérêts mariotes et à ne rien cacher à son roi, il y reconnaissait concrètement et pour toujours la paternité politique du roi de Mari. De son côté, Atamrum en tirait également quelques bénéfices. La chancellerie mariote le décrivait comme : « fils de Warad-Sîn, roi d'Andarig »[1559]. Il fut donc reconnu par ce traité comme le successeur légitime de Warad-Sîn sur le trône d'Andarig, une sorte de double victoire puisque non seulement elle officialisait sa montée sur le trône mais obligeait d'une certaine manière Zimrî-Lîm à reconnaître que le règne de Qarnî-Lîm n'avait été qu'une usurpation, un épisode passager et sans légitimité. Notons également la reconnaissance qui est accordée par cette simple phrase au titre de son père Warad-Sîn, pourtant ancien serviteur de Samsî-Addu.

L'affinement de la chronologie permet de dater ce document de manière précise. Francis Joannès l'a rapproché, justement selon nous, du serment évoqué par Lawila-Addu dans la lettre *ARMT* XXVI/2 328, que nous avions déjà évoquée ci-dessus :

> « (…) il (= *Lawila-Addu ?*) a convoqué le roi et et lui a fait prêter serment à Atamrum en ces termes : "De même que Zimrî-Lîm et Atamrum ont prêté serment, toi, prête serment !" »[1560]

Nous nous trouvons alors à la fin du mois iv ou au début du mois v/ZL 11, juste avant la prise de Šubat-Enlil par Atamrum, au moment où il contraignit Haya-sûmû à abandonner la cause élamite.

Nous noterons toutefois qu'il n'est rien dit de la royauté qu'Atamrum exerçait sur Allahad et Razamâ-du-Yussan[1561]. Concernant la première, cela pourrait s'expliquer par la primauté qu'avait acquise Andarig durant les neuf années de règne de Qarnî-Lîm. Les contemporains du règne de Zimrî-Lîm n'avaient probablement jamais connu Allahad indépendante et souveraine, en ce sens le titre de roi d'Andarig était bien plus prestigieux. Quant à Razamâ-du-Yussan, que nous avons supposé passer sous l'autorité d'Andarig en ZL 10[1562], aucune explication ne peut être définitive pour l'instant. Faute de solution immédiate, aucun prétendant ne s'étant jamais présenté à la succession de

1558 - A.96 (= *LAPO* 16 291), publiée et commentée dans Joannès 1991a.

1559 - A.96 (= *LAPO* 16 291) : (2) [1]*a-tam-rum* dumu ìr-[d]nanna lugal *an-d*[*a-r*]*i-i*[*g*[ki]].

1560 - *ARMT* XXVI/2 328 : (62) [lugal[?] *i*]*s-si-ma ni-iš* AN-*lim a-na a-tam-r*[*i-im ú-ša-az-ki-ir um-ma-a-mi*] (63) [*ki-ma zi-i*]*m-ri-li-im ù a-tam-rum ni-iš* din[gir-*lim ih-sú-sú*] (64) [*at-ta*] *ni-iš* dingir-*lim hu-su-u*[*s*].

1561 - La lettre *ARMT* XXVI/2 409 laisse entendre qu'après la guerre Atamrum conserva en sa main les affaires de la capitale, s'il s'agit bien là de Razamâ-du-Yussan et non de Razamâ-du-Yamutbal. Quant aux autres villes du Yussan, une partie d'entre elles pourrait être tombée entre les mains du roi de Kurdâ. Nous reviendrons sur la situation dans cette région dans le chapitre concernant le conflit entre Kurdâ et Andarig en ZL 11 et ZL 12. Cf. Deuxième partie, notamment 8.1.2. et 8.2.3.

1562 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.1.2.3. et 7.1.2.4.

Šarraya ou opposé à lui de son vivant, à notre connaissance, le sort de ce royaume resta probablement en suspens. Les événements des deux années suivantes montrent d'ailleurs que le royaume n'était pas entièrement entre les mains d'Andarig mais que certaines villes étaient tombées sous l'influence de Kurdâ et de Qaṭṭarâ. La résolution de ce problème devait donc être particulièrement complexe. D'un autre côté, le roi de Mari ne s'opposait pas non plus à ce que cette ville soit entre les mains d'Andarig, du moins ce point ne nous apparaît pas comme l'un des sujets des négociations avant la ratification du traité. En un sens, le roi de Mari fit également des compromis pour s'assurer du ralliement officiel d'Atamrum. En revanche, il n'est pas étonnant qu'il ne soit rien dit de son influence sur Šubat-Enlil, celle-ci n'étant pas encore tombée entre les mains d'Atamrum. Étant donné le peu de résistance dont fit preuve le roi de Mari lorsque cela arriva, nous pouvons tout de même nous demander si le sort de la capitale du pays d'Apum n'avait pas été décidé conjointement au moment de la prestation de serment d'Atamrum.

7.3.1.2. Le rapprochement avec Babylone

Ce fut également vis-à-vis de Babylone qu'Atamrum régularisa ses relations. Celles-ci avaient été extrêmement mauvaises du temps de la guerre contre l'Élam. Dans les premiers mois de la guerre, Hammu-rabi avait considéré Atamrum comme son principal ennemi sur le front nord jusqu'à accepter finalement quelques tentatives de conciliation à la fin de cette même année[1563]. Le privilège du soutien de Babylone revenait sur ce même front au roi de Kurdâ, un choix qu'il semble avoir conservé jusqu'au début de l'année ZL 11[1564]. Après le changement de camp d'Atamrum, celui-ci devint du jour au lendemain beaucoup plus fréquentable. Tout comme Zimrî-Lîm avait des intérêts personnels à s'en rapprocher, Hammu-rabi ne pouvait ignorer un homme qui avait gagné si vite une si grande influence. Dans une lettre écrite depuis Babylone, *ARMT* XXVI/2 372, Yarîm-Addu reprit les échanges qui eurent lieu entre les deux cours[1565]. Le roi de Babylone avait fait parvenir à Atamrum les insignes de royauté, habits, coiffe-*hupurtum* et trône. Par ce geste, Hammu-rabi se posait comme son supérieur mais reconnaissait dans le même temps la légitimité de sa gouvernance sur Andarig. De son côté, Atamrum reconnut au moins par voie épistolaire, la supériorité du roi de Babylone[1566], et l'éventualité d'une alliance offensive/défensive entre les deux hommes fut discutée. Seul un problème restait à résoudre, celui de la libération des troupes ešnunnéennes qu'Atamrum

1563 - Voir la lettre A.4515 (Charpin 1997, p. 363-365) qui rapporte une première tentative de conciliation qu'Atamrum déclina.

1564 - Les relations entre Kurdâ et Babylone furent continues durant cette période, en témoigne les nombreuses ambassades kurdéennes présentes à Babylone, par exemple dans *ARM* II 23 (= *LAPO* 17 590).

1565 - *ARMT* XXVI/2 372. Pour l'analyse de ce texte, voir Lafont 2001, p. 278.

avait pris sous son commandement après la chute de Šubat-Enlil. Effectivement, Hammu-rabi de Babylone tenait à présenter cette libération comme un geste d'apaisement envers Ešnunna où Ṣillî-Sîn venait de monter sur le trône. La lettre faisant également écho à la dégradation des relations entre Babylone et Larsa, il est donc vraisemblablement que cette alliance soit à dater de la deuxième moitié de l'année ZL 11[1567]. Nous noterons d'ailleurs que les relations entre Andarig et Ekallâtum s'étaient normalisées depuis puisque le messager d'Andarig voyagea avec un convoi ekallâtéen, ce qui répond bien à ce que nous décrirons dans le point suivant. L'alliance officialisée entre Atamrum et Babylone ne semble pas avoir particulièrement inquiété la diplomatie mariote, du moins cela ne nous est jamais rapporté dans notre documentation[1568]. Pourtant, il est difficile de ne pas y voir le premier pas de l'interventionnisme que manifesta le roi de Babylone dans le Sindjar pendant les deux années suivantes[1569].

7.3.1.3. Le rapprochement d'Atamrum et d'Išme-Dagan et le voyage de Hammu-rabi à Mari

Ces deux alliances, si solennelles furent-elle, ne suffirent manifestement pas à Atamrum puisque quelques mois plus tard tout au plus, le roi d'Andarig offrit également son allégeance à Išme-Dagan. Asqur-Addu, le nouveau roi de Karanâ, partagea ainsi ses inquiétudes avec Yasîm-El, le chef d'une garnison mariote dans le Sindjar :

> « Atamrum a écrit en ces termes à Išme-Dagan : “Tu es comme Samsî-Addu, et moi je suis comme Warad-Sîn, son serviteur. Je vais remettre tout le pays entre tes mains, et moi (j'y serai) ton serviteur”. »[1570]

Le contexte est alors très vraisemblablement celui de la seconde moitié de l'année ZL 11, probablement vers le mois viii[1571]. Asqur-Addu était alors déjà monté sur le trône de Karanâ à la

1566 - Pour un parallèle, voir la remise de ces mêmes cadeaux à Hammu-rabi de Kurdâ par le roi de Mari au début de l'année ZL 6 (*ARMT* XXVIII 166). Pour la signification de tels présents, voir Kupper 1998, p. 236. Nous noterons l'extrême révérence d'Atamrum dans cette lettre et la supériorité qu'il concédait au roi de Babylone en l'appelant « mon père ».

1567 - La lettre inédite A.108 (non reprise en annexe), relatant les négociations avec Ešnunna, entre également dans ce contexte. Elle est datée du 26/vii (cf. Charpin et Ziegler 2003, p. 227, n. 530).

1568 - Dans son compte-rendu de Heimpel 2003, dans *AfO* 51, p. 298, Dominique Charpin indique que finalement ce traité ne fut pas ratifié par Atamrum. Nous devons avouer ignorer à quoi cette remarque renvoie.

1569 - C'est peut-être ce que laissent entendre les propos d'Ibâl-pî-El dans *ARM* II 25 (= *LAPO* 17 587), l. 17-18. À la fin de la guerre contre l'Élam, Ibâl-pî-El suspectait déjà le roi de Babylone de profiter du retour d'Išme-Dagan pour envoyer sa propre armée occuper le Sindjar. L'affaire reste toutefois encore très floue.

1570 - *ARMT* XXVI/2 401 : (13) ^{l}*a-tam-ru-um a-na iš-me-*^{d}*da-gan ki-a-am iš-pu-ur* (14) *um-ma-a-mi at-ta ki-ma* ^{d}utu^{ši}-^{d}IM (15) *ù a-na-ku ki-ma* ìr-^{d}su'en ìr-*šu* (16) *ma-a-tam ka-la-ša a-na qa-ti-ka* ˹*ú*˺*-ma-al-la*.

1571 - L'arrivée de Yasîm-El dans la région n'est pas datée, mais elle coïncide avec des événements de la fin du mois viii ou du début du mois ix/ZL 11.

faveur d'événements que nous décrirons ci-dessous[1572]. Le roi de Kurdâ partagea cette inquiétude et la crainte de voir ces deux protagonistes pour le moins turbulents s'unir fut l'un des principaux sujets abordés lors de son voyage à Mari.

7.3.1.3.1. Le voyage de Hammu-rabi de Kurdâ à Mari

Haqba-ahum rapporta une première fois l'idée de ce voyage du roi de Kurdâ à Mari alors qu'il n'était encore qu'à l'état de rumeurs[1573]. Il exprimait alors sa méfiance à l'égard des intentions de Hammu-rabi de Kurdâ auprès de qui l'auteur n'arrivait pas à avoir des informations claires. Nous ignorons sur quoi cette méfiance reposait, puisque le roi de Kurdâ était alors l'un des principaux alliés de Mari, mais elle est symptomatique de l'ambiance qui régnait alors dans cette région où la suzeraineté de Mari était loin d'être complément rétablie. Une fois le projet de voyage confirmé, il envoya une lettre au gouverneur de Qaṭṭunân en lui demandant de se renseigner sur les dispositions à prendre lors de son étape dans cette ville[1574]. La prise d'instructions du gouverneur au roi de Mari nous est parvenue, elle nous transmet la complexité de l'étiquette lorsque des repas sont servis à un roi étranger[1575]. Lorsque Hammu-rabi quitta le district de Qaṭṭunân, ces mêmes prérogatives passèrent au gouverneur de Saggarâtum. Celui-ci était occupé à superviser des travaux sur le Habur lorsqu'on lui annonça l'arrivée de la suite, il demanda au roi de lui envoyer un « noble » pour accueillir et guider le roi de Kurdâ lors de son passage dans le district[1576]. Peu de temps après que le roi de Kurdâ ait quitté Saggarâtum, son gouverneur envoya une nouvelle lettre signalant l'arrivée d'une nouvelle ambassade composée d'un général d'Azuhinnum, Hammûsar, et d'un homme de Burullum, tous deux accompagnés de leurs propres hommes. Ceux-ci se déclarèrent comme appartenant à la suite du roi de Kurdâ[1577].

Nous ne pouvons que comparer cette lettre à une autre, envoyée quatre ans plus tôt, dans laquelle nous trouvons également mention d'un certain nombre de personnalités parmi lesquelles un général d'Azuhinnum dont l'auteur à malheureusement omis d'écrire le nom[1578]. Ces rois et autres dignitaires se déplaçaient en ZL 7 à la suite du roi de Razamâ-du-Yussan, or en ZL 11 ils semblent suivre cette fois le roi de Kurdâ. Il faut donc croire qu'entre temps une partie de la zone d'influence

1572 - Deuxième partie, § 7.3.2.
1573 - *ARM* II 69 (= *LAPO* 16 412).
1574 - *ARMT* XXVII 74.
1575 - *ARMT* XXVII 75. L'arrivée du roi de Kurdâ à Qaṭṭunân fut signalée par une nouvelle lettre *ARMT* XXVII 76.
1576 - *ARM* XIV 99 (= *LAPO* 16 270). Voir également *ARM* XIV 100 (= *LAPO* 16 271). Pour la traduction d'*awîlum* par noble, voir Durand 1997, p. 421, n° 270 (= *ARM* XIV 99), n. a.
1577 - *ARM* XIV 108 (= *LAPO* 16 272) : (15) *wa-ar-ki ha-am-mu-ra-bi* (16) lú *kur-da*^{ki} *ni-la-ak.*
1578 - *ARM* II 78 (= *LAPO* 18 979).

de Razamâ-du-Yussan avait échoué entre les mains du roi de Kurdâ. Il faudrait alors mettre en lien ce changement avec plusieurs événements évoqués ci-dessus, en premier lieu avec l'hypothétique prise de Razamâ-du-Yussan par Atamrum au milieu de l'année ZL 10[1579], mais peut-être également avec cette campagne de Hammu-rabi de Kurdâ contre Šurnat qu'avait signalée Yamṣûm en ZL 10[1580].

Les nouvelles de ce voyage cessèrent lorsque Hammu-rabi quitta le district de Saggarâtum et que son accueil fut directement pris en charge par Mari. La mise par écrit n'étant plus nécessaire, nous n'avons malheureusement pas de rapports qui nous permettraient de détailler sa présence au bord de l'Euphrate et nous ne le retrouvons finalement que lorsqu'il entreprit son voyage de retour[1581]. Malheureusement parmi les documents épistolaires évoqués ci-dessus, aucun n'est directement daté. Un texte administratif nous permet toutefois de déterminer un *terminus ante quem* à cette entrevue[1582]. Il enregistre effectivement le don d'un vase d'argent au roi de Kurdâ à Terqa le 15/viii/ZL 11, vraisemblablement avant que ce dernier ne prenne la route du Habur. Il faut donc situer cette rencontre dans les deux premières semaines du mois viii ou au plus tôt à la fin du mois vii. Du fait que la rencontre ait eu lieu à Mari, le ou les sujets abordés ne nous sont pas connus par des textes contemporains. Cependant, six mois plus tard, le *sukkal* de Zimrî-Lîm, Habdu-Malik, alors en mission dans le Sindjar rappela au roi de Kurdâ ce qu'il avait dit à Mari l'année précédente :

> « Lorsque mon Seigneur et toi aviez discuté après la cérémonie du temple, je n'avais nullement entendu de telles paroles dans ta bouche. Tu n'as parlé que de le détacher du parti d'Išme-Dagan en ces termes : "Éloigne cet homme du parti d'Išme-Dagan". C'est cela que tu avais vraiment dit : je n'avais rien entendu d'autre de ta bouche. Alors que, selon ta propre demande, nous avons détaché cet homme du parti d'Išme-Dagan et qu'il a fait ce que nous avons demandé, toi, à présent, tu as changé de camp et tu es devenu l'allié d'Išme-Dagan alors qu'Atamrum que nous avions fait s'éloigner de lui, est devenu son ennemi. »[1583]

1579 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.1.2.3 et 7.1.2.4.

1580 - *ARMT* XXVI/2 317. Šurnat doit d'ailleurs être recherchée non loin d'Azuhinnum (cf. ci-dessus, première partie, § 2.4.2.).

1581 - *ARM* XIV 42 (= *LAPO* 16 272).

1582 - M.11276 (= *ARMT* XXV 152 ; = *ARMT* XXXI 191).

1583 - *ARMT* XXVI/2 391 : (34) *i-nu-ma at-ta ù be-lí wa-ar-ka-at* é dingir-*lim* (35) *a-wa-tim ta-ad-bu-ba mi-im-ma a-wa-tim an-né-tim i-na pí-i-ka* (36) *ú-ul eš-me i-na zu-mu-ur-ma iš-me-*^{d}*da-gan ša-al-as-sú* (37) *lu-ú ta-aq-bi um-ma at-ta-a-ma* lú *ša-a-tu* (38) *i-na zu-mu-ur iš-me-*^{d}*da-gan šu-ul-ṭá-am an-ni-tam-ma* (39) *lu ta-aq-bi mi-im-ma ša-né-tim i-na pí-i-ka ú-ul eš-me* (40) *ki-ma i-na qa-bi-ka* lú *ša-a-tu i-na zu-mu-ur* (41) ^{1}*iš-me-*^{d}*da-gan ni-iš-lu-ṭú ù ša qa-bé-ni i-pu-úš* (42) *at-ta i-na-an-na ta-ab-ba-al-ki-it-ma* (43) *a-na be-el na-pí-iš-ti iš-me-*^{d}*da-gan ta-at-tu-ur* (44) *ù a-tam-ra-am ša i-na zu-um-ri-šu nu-ša-aš-li-ṭá-aš-šu* (45) *a-na be-el ni-ku-ur-ti-šu i-tu-ur*.

Nous reviendrons plus loin sur le contexte exact de cette lettre, mais nous pouvons noter immédiatement que ce qui motiva la rencontre entre les deux rois, outre les aspects religieux, fut bien l'inquiétude liée au rapprochement entre le roi d'Andarig et le roi d'Ekallâtum.

Il faut donc considérer que la lettre de Yasîm-El, reprenant les propos inquiets d'Asqur-Addu, doit être rapprochée de cette date. Il faut expliquer dès lors les motivations d'Atamrum et pour cela déterminer les différentes étapes dans les relations qu'il partageait avec Išme-Dagan.

7.3.1.3.2. Le rapprochement d'Andarig et d'Ekallâtum

Même si les relations entre les deux hommes s'étaient largement améliorées depuis la fin de la guerre contre les Élamites, dont ils étaient tous deux sortis parmi les vainqueurs. La prise de Šubat-Enlil par Atamrum, que le roi d'Ekallâtum revendiquait également, refroidit certainement leurs relations. Nous verrons toutefois qu'Išme-Dagan compensa rapidement ce premier échec en s'emparant au milieu de l'année de Razamâ-du-Yamutbal et de la partie orientale de la plaine du Sud-Sindjar[1584]. Peu avant son voyage à Mari, Hammu-rabi de Kurdâ avait fait part à Zimrî-Lîm de son inquiétude à partager une frontière commune avec cet homme[1585], il faut donc certainement dater la prise de Razamâ-du-Yamutbal vers le mois vi ou vii/ZL 11. Mais cette même lettre fait mention de messagers ekallâtéens se rendant à Andarig, ils étaient alors porteurs d'un message laconique mais nous démontrant tout de même que les relations étaient, entre temps, redevenues cordiales entre les deux royaumes. Il est possible qu'Atamrum ait craint les réactions du roi d'Ekallâtum après la prise de Šubat-Enlil. Il aurait alors cherché à se rapprocher de lui en lui proposant son allégeance et peut-être en lui faisant bénéficier de son aide pour s'emparer de Qaṭṭarâ, bien que son rôle dans cette guerre ne soit jamais soulevé. L'autre hypothèse, tout aussi vraisemblable, est qu'il offrit son allégeance au roi d'Ekallâtum après les victoires de ce dernier à l'est du Sindjar, de crainte d'être la cible suivante. Il offrit généreusement, quelques temps plus tard, de lui livrer Aramânum, une ville appartenant manifestement à la zone d'influence de Karanâ[1586]. Le changement d'attitude d'Atamrum à l'égard d'Išme-Dagan eut donc lieu à la mi-année de ZL 11, quelques mois seulement après son allégeance envers le pouvoir mariote. Nous verrons toutefois que cette situation ne dura que quelques mois, les relations entre Andarig et Ekallâtum se dégradant jusqu'au conflit ouvert dans la seconde partie de cette même année.

1584 - Nous reviendrons sur ces événements dans la sous-partie suivante.
1585 - A.649 (= *LAPO* 17 592) : (45) *a-na-ku-ma a-na pa-at-ti-im at-tu-ur*. « Moi-même, me voilà devenu la frontière. ».
1586 - *ARMT* XXVI/2 401.

7.3.2. Asqur-Addu monte sur le trône de Karanâ

La transition entre les règnes de Hadnû-rabi et d'Asqur-Addu reste l'un des principaux problèmes à résoudre pour la compréhension de l'histoire de cette région. De nombreux textes mentionnent ce changement de pouvoir dans la partie orientale du Sud-Sindjar pourtant la datation de cet événement semble toujours poser problème. Il n'a pas échappé à Dominique Charpin que la montée sur le trône d'Asqur-Addu était à mettre en lien avec la campagne qui permit à Išme-Dagan de s'emparer de Razamâ-du-Yamutbal et de chasser Hadnû-rabi de son trône[1587]. Il s'appuyait en cela sur le texte A.649 (= *LAPO* 17 592), dont la datation posa longtemps problème après sa première publication[1588]. Dernièrement, datant le retour d'Išme-Dagan sur le trône d'Ekallâtum en l'année ZL 10, Dominique Charpin a logiquement placé l'arrivée d'Asqur-Addu au début de l'année ZL 10[1589]. Ayant choisi ci-dessus de dater le retour sur le trône d'Išme-Dagan dans la première moitié de l'année ZL 11[1590], il nous faut défendre ici l'idée d'une montée sur le trône d'Asqur-Addu dans le courant de cette même année.

7.3.2.1. L'arrivée d'Asqur-Addu sur le trône de Qaṭṭarâ

En premier lieu, il faut noter qu'aucune lettre contemporaine du règne d'Asqur-Addu ne fait allusion à l'Élam, alors même que les événements relatifs à leur invasion de la Mésopotamie occupent une grande place de la correspondance mariote jusqu'à l'hiver ZL 10. Il est certes fait mention d'un homme portant ce nom parmi les alliés de l'empereur, mais Michaël Guichard a démontré récemment qu'il s'agissait en fait d'un homonyme, prétendant au trône de Nahur[1591]. Notre Asqur-Addu n'est quant à lui jamais mentionné en lien avec ces événements ni même avec les Élamites.

Il n'est d'ailleurs attesté avec certitude que deux fois avant sa montée sur le trône[1592]. Il apparaît ainsi dans la lettre A.468, que nous avions datée du milieu de l'année ZL 4[1593]. Asqur-Addu y est présenté comme « prétendant au trône d'Andarig » et il proposait à Zimrî-Lîm de reprendre la

1587 - Charpin et Ziegler 2003, p. 218-219.
1588 - Charpin et Ziegler 2003, p. 218, n. 444.
1589 - Le texte ne fait mention d'aucune date. Dominique Charpin l'a placé au mois v en raison de la mention de l'absence du roi à Mari, hypothèse que nous avons préféré ne pas suivre. Nous ne pouvons donc déterminer le mois où fut écrit cette lettre que par rapprochement avec le voyage de Hammu-rabi de Kurdâ à Mari au début du mois viii.
1590 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.2.2.1.
1591 - Guichard 2003c, p. 210 et dernièrement Guichard 2011, p. 38-39, n. 43.
1592 - L'homme évoqué dans *FM* II 117 et 118 comme prisonnier du roi de Kurdâ pourrait également être Asqur-Addu, mais rien n'est moins sûr.
1593 - La lettre est publiée dans Guichard 2004, p. 25.

ville et de tuer Qarnî-Lîm avec qui le roi de Mari était en guerre. Cette proposition resta sans réponse, notamment parce que Zimrî-Lîm avait alors une dette envers Qarnî-Lîm et espérait toujours le détacher du parti d'Ešnunna. L'information intéressante dans cette lettre est le lieu où il avait alors trouvé refuge, il s'agissait de Babylone. Une autre lettre mentionnant Asqur-Addu avant sa montée sur le trône fut écrite par Ibâl-pî-El et Buqâqum, deux mariotes, au début de l'année ZL 11, au moment où les deux hommes rendirent visite à Išme-Dagan dans son royaume[1594]. Manifestement le roi d'Ekallâtum ne tarissait alors pas d'éloge sur cet Asqur-Addu, fils de Sâmû-Addu[1595]. Le commentaire de Jean-Marie Durand laisse entendre qu'Asqur-Addu était déjà à la tête de son royaume et que ce fut par déférence envers Mari que le roi d'Ekallâtum loua son protégé[1596]. Il nous semble que ce contexte puisse être revu. Nous pouvons considérer ainsi qu'Asqur-Addu se trouvait alors à Ekallâtum, aux côtés d'Išme-Dagan. Ce dernier l'avait peut-être rencontré à Babylone au moment de son exil, il l'aurait ensuite pris sous son aile. Rappelons que les deux hommes avaient alors une rancœur commune envers Atamrum, l'un pour l'avoir vu tenter un coup de force dans son propre royaume, au début de l'année ZL 11[1597], l'autre pour avoir été doublé dans la course à la succession de Qarnî-Lîm. Il faudrait dès lors considérer que le roi d'Ekallâtum ait pu jouer un rôle dans l'intronisation d'Asqur-Addu à Karanâ.

Pour prouver une datation de cette intronisation en ZL 11, il faut également prendre en compte les détails contextuels relatifs à l'arrivée d'Asqur-Addu à Karanâ. C'est par exemple le cas de la lettre *ARMT* XXVI/2 401, écrite très probablement par Mênirum. Au moment de sa rédaction, Asqur-Addu venait tout juste de monter sur son trône, il venait en tout cas de se voir conforter à ce poste par l'émissaire mariote. Là encore, il est difficile de considérer cet événement au milieu de l'année ZL 10, cela voudrait dire qu'il fut soutenu par Mari au cœur même de la zone d'influence élamite au moment où les relations entre ces derniers et Mari se dégradaient. De même, la révolte du général Kukkutânum suivit vraisemblablement l'intronisation d'Asqur-Addu, elle est par ailleurs datée du mois ix d'une année indéterminée[1598]. Or, cette affaire eut lieu après l'installation dans la région des troupes mariotes commandées par Yasîm-El, l'auteur de ces lettres. Il est dans ce cas difficilement concevable de replacer cet événement en ZL 10, année durant laquelle les Élamites tenaient encore la région. Au contraire, replacer l'ensemble de ces événements dans le cadre de l'année ZL 11 est tout à fait vraisemblable si nous considérons, d'une part, que Hadnû-rabi s'était maintenu à Karanâ pendant l'invasion élamite et, d'autre part, que le retour d'Išme-Dagan et son invasion du Sindjar ait eu lieu dans la première moitié de ZL 11. Nous rejoignons en ce sens la

1594 - *ARM* II 119 (= *LAPO* 16 351).
1595 - *ARM* II 119 (= *LAPO* 16 351) : (10') [^{l}*às-qúr*]-^{d}IM dumu *sa-mu-*^{d}IM (11') [*ú-ul*] *id-lu-lam*.
1596 - Durand 1997, p. 547, n° 351 (= *ARM* II 119), n. f.
1597 - Deuxième partie, 7.2.2.1.
1598 - *ARMT* XXVI/2 411 à 414.

reconstitution des événements proposée par Francis Joannès[1599]. Toutefois considérer qu'Išme-Dagan soit le principal instigateur de l'intronisation d'Asqur-Addu, ce que nous défendons ci-dessous, nous pousse à dater cette dernière non pas du début mais du milieu de l'année ZL 11. Nous proposons alors la reconstitution suivante pour les premiers mois de l'année ZL 11 :

Lors de son exil, Išme-Dagan rencontra dans le petit monde des expatriés à Babylone le fils d'un ancien fonctionnaire de son père, prétendant au trône d'Andarig. Lui-même apprenant qu'Atamrum cherchait à placer Mut-Asqur sur le trône, il se rapprocha d'Asqur-Addu et lui fit valoir leurs intérêts communs. Lorsqu'enfin, vers le mois iv/ZL 11, il put remonter sur son trône avec le soutien du roi de Babylone, il l'emmena avec lui à Ekallâtum. Il est probable qu'à ce moment-là, il lui promit le trône d'Andarig. Il joua alors de ses bonnes relations avec Mari pour le présenter comme un candidat potentiel au remplacement d'Atamrum, ignorant que ce dernier était déjà entrain de se laver de ses fautes. Après qu'Atamrum se soit emparé de Šubat-Enlil avec la bénédiction des autorités mariotes, dans le courant du mois v/ZL 11, Išme-Dagan dut revoir ses plans et se rapprocha finalement d'Atamrum. Sans abandonner l'idée de s'emparer tôt ou tard de l'ancienne capitale de son père, il devait avant tout saisir l'opportunité de tirer à son tour quelques bénéfices du repli élamite. Hadnû-rabi était alors une cible de choix. Ce dernier était resté indécis jusqu'aux dernières heures de la guerre et ne prit jamais honnêtement le parti de la coalition amorrite, Išme-Dagan paria alors que le roi de Mari ferait peu de cas de sa disparition.

C'est vraisemblablement à ce moment qu'il faut placer la lettre A.649 (= *LAPO* 17 592) dans laquelle Haqba-ahum revenait sur les événements qui secouèrent la région. Il y raconte que le roi d'Ekallâtum s'empara dans un premier temps de Razamâ-du-Yamutbal avant de menacer directement le royaume de Hadnû-rabi. Concernant Razamâ-du-Yamutbal, nous ignorons encore si son roi avait été emporté durant la période de domination élamite ou s'il fut tué par les troupes d'Ekallâtum. Les deux hypothèses sont tout à fait vraisemblables mais, quoi qu'il en soit, il est certain que cette ville tomba, en ZL 11, sous la gestion directe d'Ekallâtum. Quelques temps plus tard, peu après l'intronisation d'Asqur-Addu, une lettre raconte qu'Išme-Dagan convoya du grain depuis Razamâ-du-Yamutbal jusqu'à Ekallâtum[1600]. Dans cette même lettre, il réclamait également plusieurs Razaméens réfugiés à Karanâ. Jean-Marie Durand a également révélé le cas d'un certain Aqbu-Dadi, ancien messager de Razamâ-du-Yamutbal entré par le suite au service d'Išme-Dagan[1601].

Pour autant, les troupes d'Išme-Dagan ne s'arrêtèrent pas là. Elles remontèrent le wadi Tharthar et pénétrèrent dans le royaume de Qaṭṭarâ. Toujours d'après A.649 (= *LAPO* 17 592), nous

1599 - Charpin *et al.* 1988, p. 249-250.
1600 - *ARMT* XXVI/2 413 et peut-être *ARMT* XXVI/2 411.
1601 - Durand 1997, p. 619, n° 424 (= *ARM* VI 27), n. b.

apprenons que Hadnû-rabi obtint le soutien des Turukkéens. Toutefois, ces derniers durent se replier rapidement lorsqu'ils apprirent que leur propre pays était menacé par des troupes Gutis dont Išme-Dagan s'était assuré l'aide. Les propos de cette lettre sont flous, voire contradictoires, il n'est pas précisé ainsi jusqu'où progressèrent les troupes d'Išme-Dagan ou même si la capitale tomba réellement. Asqur-Addu n'est pas mentionné dans la lettre, vraisemblablement parce qu'il n'était probablement pas encore monté sur le trône.

Cette série d'événements eut manifestement lieu au milieu de l'année ZL 11, quelques semaines avant le voyage de Hammu-rabi à Mari. Cette dernière ne pouvait pas rester sans réagir, elle n'avait toutefois pas les moyens d'y envoyer une expédition militaire, l'essentiel de ses troupes étant toujours en Babylonie. Dans la région, elle ne pouvait compter que sur le soutien de Kurdâ, Atamrum n'ayant visiblement rien à redire de cette situation[1602]. Le problème majeur est que l'articulation entre cette campagne et l'arrivée au pouvoir d'Asqur-Addu n'est pas documentée. Il faut donc rediscuter les responsabilités respectives des grands rois pour comprendre cette transition.

7.3.2.2. La responsabilité d'Išme-Dagan dans l'accession au trône d'Asqur-Addu

En premier lieu, plusieurs documents nous font part du serment conclu entre Asqur-Addu et Mari. Ils furent écrits par Mênirum, que Zimrî-Lîm envoya sur place pour s'assurer du bon déroulement des cérémonies et informer le roi de l'avancement du protocole. Un premier rapport fut envoyé peu après son arrivée à Karanâ[1603]. Il avait présenté les dieux de Mari aux dieux d'Asqur-Addu et lui avait fait prêter serment sans rencontrer aucune objection. Une seconde lettre revient plus en détail sur l'immolation de l'ânon, symbole traditionnel de l'alliance entre deux royaumes[1604]. Dans les faits, Asqur-Addu reconnaissait le roi de Mari comme son « père » au sens politique du terme.

Toutefois, nous pouvons difficilement assurer que ces accords aient été passés immédiatement après sa montée sur le trône et encore moins prouver que ce fut par ce serment qu'il y accéda. Ce problème est d'autant plus difficile à résoudre qu'il a été admis, jusque là, que ce fut sur l'initiative de Zimrî-Lîm qu'il accéda au pouvoir. Toutefois, cette idée semble devoir être revue. Nous comprendrions mal comment Mari pourrait avoir porté au pouvoir un homme avec qui elle n'entretenait aucune relation. Au mieux, cela se fit après un accord commun entre Mari et Ekallâtum, comme cela fut le cas quelques années plus tôt, lorsque Hammu-rabi devint roi de Kurdâ

1602 - Nous rappellerons qu'il recevait au même moment des émissaires ekallâtéens, toujours d'après A.649 (= *LAPO* 17 592).
1603 - *ARMT* XXVI/2 401.
1604 - Inédit A.230 (cf. Annexe 3).

avec l'aide de Zimrî-Lîm et du roi de Babylone.

Selon nous, Išme-Dagan eut un rôle beaucoup plus important dans son accession au trône que ne l'eut le roi de Mari. Nous avions signalé en ce sens les propos de la lettre *ARM* II 119 (= *LAPO* 16 351) dans laquelle Išme-Dagan semblait présenter Asqur-Addu au roi de Mari. Cela peut également être entendu des relations complexes qu'eurent ensuite les rois de Karanâ et d'Ekallâtum. Les hésitations dont fit preuve le roi de Karanâ pendant l'année ZL 12, lorsqu'il s'agit pour lui de prendre parti entre Mari et Ekallâtum, montre ainsi qu'il avait des rapports très particuliers avec ce dernier. Dès lors, il nous semble préférable de considérer que le serment envers Mari n'eut lieu que quelques semaines après son accession au trône, lorsqu'Asqur-Addu remit en cause son alliance avec le roi d'Ekallâtum.

Il faut effectivement comprendre que les relations entre Asqur-Addu et Išme-Dagan se dégradèrent rapidement après son accession au trône, peut-être à propos d'un différend sur le statut de la ville d'Aramânum. C'est ce qui est rapporté dans la lettre *ARMT* XXVI/2 401, qui évoquait justement l'allégeance d'Asqur-Addu envers Mari. De manière plus général, nous pouvons considérer que la cause principale du détachement d'Asqur-Addu de la suzeraineté d'Išme-Dagan fut le rapprochement de ce dernier avec Atamrum. Non seulement cette entente ne laissait présager rien de bon pour les autres rois de la région mais elle démontrait également à Asqur-Addu qu'il n'avait plus d'espoir de pouvoir reprendre Andarig, à laquelle il prétendait depuis si longtemps

Par ailleurs, dans sa seconde lettre, Mênirum reprenait un avertissement des Anciens de Karanâ à leur roi[1605]. Ceux-ci lui conseillaient de s'en tenir à une alliance unique avec Zimrî-Lîm et de ne pas répéter le comportement de son père, Sâmû-Addu. Ce dernier ayant été allié à Samsî-Addu, c'était une manière détournée de lui reprocher son alliance présente avec Išme-Dagan :

> « Il ne faut pas que se répètent les contacts que ton père avait pris avec tous les grands rois et que notre pays en pâtisse ! Désormais, outre le fait que tu fais hommage à Zimrî-Lîm, c'est lui seul qui est notre Seigneur et Père ! Tu n'enverras de message à un autre roi ! Tu ne rechercheras pas un autre roi ! C'est lui seul qui est notre Père et Seigneur ! »[1606]

En suivant cette reconstruction, il faut donc comprendre qu'Asqur-Addu ne prit possession de Karanâ que dans le courant des mois vi ou vii/ZL 11, à la faveur de la campagne d'Išme-Dagan contre Hadnû-rabi, mais qu'il ne prêta allégeance à Mari qu'à partir du moment où son alliance avec

1605 - A.230 (inédite, cf. Annexe 3), postérieure à la lettre *ARM* VI 26 (= *LAPO* 16 359) reprenant également un discours des Anciens de Karanâ à leur roi.

1606 - A.230, l. 6-13 (inédite, cf. Annexe 3). Traduction et transcription dans Durand 1991b, p. 54.

le roi d'Ekallâtum battit de l'aile. En ce sens, il faudrait synchroniser cette alliance avec le voyage du roi de Kurdâ, qui s'inquiétait lui aussi de la connivence entre Atamrum et Išme-Dagan, et donc placer l'alliance Karanâ/Mari vers la fin du mois vii ou le début du mois viii. Dans *ARMT* XXVI/2 401, nous apprenons par ailleurs que le roi de Babylone approuva également l'accession au trône d'Asqur-Addu. Comme il le fit quelques temps plus tôt avec Atamrum, il lui envoya en cadeau un trône, des parures vestimentaires et une arme-*gamlum*, exigeant ainsi du nouveau roi qu'il reconnaisse sa supériorité.

7.3.2.3. Le sort de Hadnû-rabi

Entre temps, la situation à l'intérieur de l'ancien pays de Hadnû-rabi s'était, elle aussi, complexifiée. Il faut notamment se demander de ce qu'il advint du roi de Qaṭṭarâ après l'accession d'Asqur-Addu au trône de Karanâ. En ce sens, nous ignorons combien de temps Hadnû-rabi resta maître de Qaṭṭarâ.

Le protocole de serment prêté par les serviteurs d'Asqur-Addu montre que Hadnû-rabi était toujours vivant après la montée sur le trône du nouveau roi[1607]. Par ce serment, les hauts dignitaires du royaume s'engageaient à rester fidèles à Asqur-Addu, à dénoncer toute tentative de révolte, mais également à ne pas entrer en contact avec Hadnû-rabi. Ce document fut manifestement écrit avec le concours des diplomates mariotes, il visait d'ailleurs davantage à protéger les intérêts de Mari dans la région qu'à assurer la fidélité de l'administration envers Asqur-Addu[1608]. Ce document doit donc être postérieur à l'alliance entre Asqur-Addu et Zimrî-Lîm[1609]. La question qui se pose dès lors est de savoir si, au moment où Asqur-Addu se rapprocha de Mari, Hadnû-rabi tenait toujours Qaṭṭarâ. L'état de guerre entre Asqur-Addu et Hadnû-rabi est latent dans le protocole de serment des serviteurs d'Asqur-Addu et il avait été compris lors de l'édition du texte que Hadnû-rabi était alors à la tête de sa capitale[1610]. Cependant, il n'y est gratifié d'aucune dignité particulière. D'autres éléments pourraient d'ailleurs infirmer cette hypothèse et montrer qu'au moment de la prestation de serment avec Mari, Qaṭṭarâ avait déjà été annexée au royaume d'Asqur-Addu. Ainsi, au moment de la rédaction de la lettre *ARMT* XXVI/2 401, le nouveau roi procédait à des purges contre ceux qui

1607 - M.7259 (= *LAPO* 16 52).

1608 - Ce serment des administrateurs doit être mis en parallèle avec le serment envers Asqur-Addu que Yasîm-El s'apprêtait à faire jurer à l'armée au moment de la révolte de Kukkutânum au mois ix/ZL 11 (*ARMT* XXVI/2 412). Il s'agit d'un argument qui pourrait également prouver que Qaṭṭarâ était alors déjà tombée.

1609 - Sa datation est problématique. À l'origine, le document a été daté vaguement de l'année ZL 10' (= ZL 11). Dernièrement, Dominique Charpin proposait de situer ce texte après la révolte de Kukkutânum (*AfO* 51, p. 299).

1610 - Voir le commentaire dans Durand 1991b, p. 50.

« avaient pris le parti de Hadnû-rabi »[1611]. Ne précisant pas l'endroit où eurent lieu ces purges, si ce n'est « dans le palais », nous pouvons aussi bien considérer qu'il s'agit de celui de Qaṭṭarâ plutôt que de celui de Karanâ. Dans la même lettre, il est également fait mention de Kukkutânum, dont nous aurons l'occasion de reparler plus loin. Nous savons que cet homme était originaire de Nusar, une ville à situer au sud du royaume, et qu'il fut probablement un serviteur de Hadnû-rabi. Or le texte laisse entendre que, malgré ses réserves, Kukkutânum était déjà sous les ordres d'Asqur-Addu, il semble donc probable que le royaume de Hadnû-rabi jusqu'à ses extensions vers le sud avait déjà été annexé.

Ainsi, il est possible qu'au moment où Asqur-Addu et Zimrî-Lîm entérinaient leur alliance, Hadnû-rabi, bien que toujours vivant, ne soit déjà plus le maître de son pays ni de son administration. Peut-être avait-il trouvé refuge hors de la région. Le serment des fonctionnaires était donc indispensable dans la mesure où la menace d'une sédition restait importante, si ces hommes décidaient finalement de favoriser le retour de Hadnû-rabi. Ses propos sonnent dès lors comme une prophétie car quelques temps plus tard une rébellion éclata justement à Qaṭṭarâ à l'instigation du général Kukkutânum, nous discuterons de l'éventuel lien entre ces événements plus loin[1612]. Quant à Hadnû-rabi, son sort est encore difficile à préciser pendant et après ces événements. Il est possible que ce soit Hadnû-rabi qui soit désigné par l'expression « prisonnier du roi » (l. 12 : *ki-ši-id* lugal) dans le document administratif M.11665 (= *ARMT* XXX, p. 392) daté du 9/xi/ZL 11. Cela laisserait entendre qu'il fut finalement capturé par les hommes d'Asqur-Addu ou d'Išme-Dagan.

L'articulation entre la montée sur le trône d'Asqur-Addu, l'annexion de Qaṭṭarâ et la prestation de serment envers Zimrî-Lîm pose donc toujours beaucoup de problèmes et la lecture que nous proposons ici ne peut être que hypothétique. Mais il est sûr qu'au début du mois ix/ZL 11, Asqur-Addu était bel et bien le seul maître dans les deux capitales. Son début de règne, toutefois, fut marqué par de graves crises.

7.3.2.4. Les difficultés des premiers mois de règne d'Asqur-Addu

Une fois qu'Asqur-Addu eut prêté serment envers le roi de Mari, ce dernier envoya sur place une force militaire dont le général Yasîm-El prit le commandement. Celui-ci rejoignit alors Mênirum qui avait négocié l'alliance entre Mari et Karanâ. La mission exacte de Yasîm-El n'est jamais clairement définie, il semble devoir dans un premier temps, et avec le concours d'un autre

1611 - *ARMT* XXVI/2 401 : (32) *ša a-na ha-ad-nu-ra-bi ú-zu-un-šu-nu* (…).
1612 - Cf. ci-dessous Deuxième partie, § 7.3.2.4.3.

officier, Iddiyatum[1613], assurer la sécurité de Karanâ face à un roi d'Ekallâtum de plus en plus agressif[1614]. Secondairement, Yasîm-El fut peut-être aussi chargé de rappeler au roi d'Andarig son allégeance envers le roi de Mari. Sans décrire tout de suite le contexte géopolitique complexe qui est véhiculé dans les nombreuses lettres de ce général, sa correspondance avec le roi de Mari nous livre des informations intéressantes sur plusieurs événements à mettre en relation avec l'accession au trône d'Asqur-Addu et sa conquête de Qaṭṭarâ.

Théoriquement, comme nombre de prétendants au trône avant lui, Asqur-Addu aurait dû, avant son accès au trône, recevoir la bénédiction mariote de la propre bouche du roi et non par le biais de messagers ou de diplomates. La première mission de Yasîm-El était manifestement d'accompagner le nouveau roi jusque Mari. En ce sens, Mênirum, le diplomate mariote qui avait accompagné les dieux de Mari à Karanâ, puis Yasîm-El lorsqu'il arriva dans la région, s'évertuèrent à convaincre Asqur-Addu d'entreprendre ce voyage. Ce projet, qu'Asqur-Addu ajourna à plusieurs reprises en prenant prétexte des troubles régionaux, offre un bon fil directeur pour la compréhension des événements qui secouèrent le royaume dans les derniers mois de l'année ZL 11.

7.3.2.4.1. Išme-Dagan à la frontière du royaume

Une première lettre écrite par Yasîm-El peu de temps après son entrée à Karanâ pourrait ouvrir ce dossier[1615]. Dans les quatre premiers paragraphes, il informait le roi de Mari de sa discussion avec Asqur-Addu concernant le voyage à entreprendre jusque Mari. Il se proposait de laisser la garde de la ville à 300 hommes pendant que lui et le gros de la troupe escorteraient le roi de Karanâ. Ce dernier, sans refuser l'offre, soulignait toutefois qu'une opération militaire était en cours et qu'il était alors plus judicieux de résoudre ce problème, avec l'aide du contingent mariote, avant d'entreprendre le voyage. Haqba-Hammû, un devin devenu le plus proche conseiller

1613 - Pour ce personnage, voir la notice de Bertrand Lafont dans Charpin *et al.* 1988, p. 461-474.

1614 - La lettre *ARM* VI 29 (= *LAPO* 17 597) raconte des péripéties difficiles à comprendre mais liées au commandement des troupes mariotes arrivées récemment dans la région de Karanâ. La lettre ne décrit pas directement la chaîne de commandement mais, avec la correspondance personnelle de ces hommes, il apparaît que Yasîm-El ait été une sorte d'ambassadeur extraordinaire chargé de veiller sur les intérêts mariotes dans le Sindjar. Il était manifestement secondé par Iddiyatum qui prit en charge les affaires militaires. Dans un premier temps, les deux hommes restèrent à Karanâ, mais seul Yasîm-El correspondait avec le roi de Mari, ce qui semble manifester sa supériorité hiérarchique sur Iddiyatum (*ARMT* XXVI/2 411). Suite à l'entrée en guerre d'Atamrum contre Išme-Dagan, Yasîm-El prit manifestement le commandement de la garnison mariote à Andarig alors qu'Iddiyatum gardait Karanâ (voir particulièrement *ARMT* XXVI/2 513). À partir de ce moment le statut d'Iddiyatum est plus difficile à déterminer, même si certaines de ces informations transitaient d'abord par Yasîm-El avant d'arriver jusqu'à Mari, il entretenait également sa propre correspondance épistolaire avec le roi (sa correspondance est éditée dans Charpin *et al.* 1988, p. 461-508).

1615 - *ARMT* XXVI/2 411.

d'Asqur-Addu[1616], menait alors des opérations autour d'une ville dont le nom est malheureusement effacé[1617]. Dans le paragraphe suivant, regrettant l'absence de réponse claire concernant ce voyage, Yasîm-El soulignait le rôle essentiel qu'il jouait alors pour empêcher les troupes d'Išme-Dagan de menacer le royaume. Le roi d'Ekallâtum massait effectivement des troupes au sud du royaume, dans la région de Razamâ-du-Yamutbal, parmi ces soldats étaient présents un grand nombre de soldats babyloniens. Il est également fait mention dans la lettre de la prise d'une ville non nommée par ces armées, à la suite de quoi les Anciens de celle-ci seraient venus demander l'aide du roi de Karanâ. Cette lettre manifeste donc clairement les tensions entre Asqur-Addu et Išme-Dagan, mais elle souligne également que celles-ci s'étaient temporairement apaisées depuis l'entrée des mariotes à Karanâ. La situation est confuse, si Išme-Dagan est toujours menaçant, il ne semble pas être entré en conflit ouvert avec Asqur-Addu. Par prudence, Yasîm-El fit tout de même déployer 100 hommes sous le commandement de Yaqqim-Lîm pour protéger la ville de Qaṭṭarâ, en première ligne dans l'éventualité d'un conflit. Toutefois, l'opération militaire menée par Haqba-Hammû ne semble pas avoir de rapport avec cette affaire. Elle répondrait plutôt à une autre menace, évoquée au même moment par une autre série de lettres, celle des pillages opérés par les Turukkéens le long des rives du Tigre.

7.3.2.4.2. Les raids turukkéens

Une lettre écrite par Mênirum et Zimrî-Addu reprend effectivement les craintes d'Asqur-Addu concernant ces pillages[1618]. Le roi de Karanâ semble alors avoir accepté de se rendre à Mari à condition que Haqba-Hammû, que le roi de Mari tient également à rencontrer, puisse rester pour garder le pays. Il acceptait en ce sens la proposition que lui avait faite Yasîm-El dans sa lettre. Iddiyatum devait rester pour garder Karanâ alors que lui-même accompagnerait le roi jusqu'à Mari.

Cette lettre doit probablement être mise en relation avec deux autres missives envoyées au roi de Mari par un certain Arriyuk[1619], vraisemblablement le roi de Kawalhu, petit royaume sur le Tigre au sud de Ninêt[1620]. Celui-ci s'y défendait d'avoir favorisé l'arrivée des Turukkéens dans la région et de les avoir aidés à piller les troupeaux mariotes et karanéens. Au contraire, il avait justement écrit à plusieurs royaumes, dont celui de Karanâ, pour les avertir de cette menace. L'action reste toutefois difficile à situer, cette ville de [ ]urannâ et le pays de Šišhun n'étant pas connus. Les mentions

1616 - En témoigne sa place privilégiée dans le protocole de serment des serviteurs du roi de Karanâ, Durand 1991b, p. 48-50.
1617 - Charpin *et al.* 1988, p. 287, n° 411, n. b.
1618 - *ARMT* XXVII 154.
1619 - *ARMT* XXVIII 155 et 156.
1620 - Pour cet homme, voir Durand 2005b.

d'Azuhinnum et de Burullum démontrent toutefois qu'il s'agit certainement de petites localités sur le Tigre, au nord-est du Sindjar. Plusieurs documents, dont certains n'ont pas encore été entièrement publiés, pourraient également être placés dans ce contexte[1621]. La lettre A.4262 (inédite[1622]) fait ainsi référence à des discussions entre le *merhûm* Ibâl-El et le roi de Kurdâ alors que la sécurité des troupeaux mariotes semble compromise. Le *merhûm* s'y dit prêt à envoyer 1000 hommes au roi de Kurdâ alors que lui-même s'apprête à évacuer les Bédouins vers Zahibân. Jean-Marie Durand place dans ce même contexte la lettre A.517 (inédite[1623]) écrite par le roi de Kurdâ au *merhûm* où il réclamait justement 1000 hommes dans le but de partir en expédition, avec les rois d'Andarig et de Kahat. La cible n'est pas clairement lisible mais il pourrait s'agir justement de Zaziya, le roi des Turukkéens. Enfin, la lettre A.915 fait référence à l'évacuation des troupeaux de la région du Yamutbal[1624]. Il est possible que nous ayons là un ultime témoignage des dispositions prises par les forces politiques de la région, nomades ou sédentaires, à l'arrivée des Turukkéens dans ou aux abords du Sud-Sindjar. Là encore, la mention de Kahat semble montrer que la zone en danger était plutôt située au nord du massif montagneux. Pour Jean-Marie Durand, l'extension de la zone d'activité des Turukkéens doit être mise sur le compte de l'effacement des royaumes du Tigre, particulièrement Ešnunna et Ekallâtum, lors de l'invasion élamite. Le royaume d'Ekallâtum fut d'ailleurs lui aussi exposé à leurs raids cette même année[1625]. En ce sens, le texte A.649 (= *LAPO* 17 592) ferait référence à une alliance opportune entre Hadnû-rabi et les Turukkéens alors qu'Išme-Dagan tentait de réaffirmer son emprise sur la région du Moyen-Tigre. Malgré un premier revers après l'intervention des Gutis, les Turukkéens continuèrent à menacer cette zone, et particulièrement le royaume d'Asqur-Addu après son accession au trône. Ils deviendront l'un des acteurs majeurs durant les crises successives de la fin de l'année ZL 11 et de l'année ZL 12[1626].

1621 - Durand 2004b, p. 142-146.
1622 - Cf. Annexe 3.
1623 - Cf. Annexe 3.
1624 - Publiée intégralement dans Durand 2004b, p. 143-144.
1625 - La lettre *ARMT* XXVI/2 373 datant vraisemblablement du milieu de l'année ZL 11 fait part d'une demande d'aide militaire adressée par Išme-Dagan à Babylone alors qu'il était en butte à une coalition formée par les Turukkéens et le roi de Qabrâ, royaume qu'il avait déjà combattu l'année précédente (inédit A.2137+, cf. Annexe 3). Le nombre d'hommes que demandait le roi d'Ekallâtum s'élevait à 6 000. Cette lettre doit précéder *ARMT* XXVI/2 411, datée du mois viii ou ix, car d'après celle-ci 2000 soldats babyloniens se trouvent aux côtés des soldats d'Ekallâtum, il est toutefois difficile de déterminer la raison de leur présence et il est certain qu'elle ne fut que éphémère. La lettre *ARMT* XXVI/2 384, dans laquelle Išme-Dagan reprocha à Babylone de ne pas lui venir en secours face aux Turukkéens, doit quant à elle dater de l'année suivante car il y est fait mention de l'envoi d'une troupe babylonienne à Andarig qui n'arriva qu'au mois vi/ZL 12 (cf. *ARMT* XXVI/2 423 et 424). De même il y est fait mention de la prise par les Turukkéens de plusieurs villes ekallâtéennes, ce qui semble faire référence aux textes *ARMT* XXVI/2 425 et 526.
1626 - En témoigne par exemple les lettres *ARMT* XXVI/2 404, fin ZL 11, ou encore *ARMT* XXVI/2 525, milieu ZL 12.

7.3.2.4.3. La révolte de Kukkutânum

Une série d'autres lettres fait enfin écho à une crise beaucoup plus grave qui secoua l'intérieur même du royaume de Karanâ au début du mois ix/ZL 11. Deux lettres de Yasîm-El rapportent effectivement que pendant quelques jours, à l'initiative d'un général nommé Kukkutânum, toute une partie du pays se souleva, une situation qui menaçait l'intégrité du royaume[1627]. Nous avons la chance de connaître, grâce à la correspondance de Yasîm-El, le déroulement presque complet des événements.

La lettre *ARMT* XXVI/2 401, qui évoquait le rapprochement entre Mari et Karanâ, nous le présentait dans le contexte d'une ambassade qu'il mena à Mari. À son retour, Kukkutânum fut arrêté pour trahison[1628], puis démis de ses fonctions et assigné à résidence dans la ville de Nusar, dont il était manifestement originaire.

Les accusations qu'on lui porta restèrent vagues, mais il est dit que son accusateur était manifestement celui qui l'avait accompagné à Mari, Kakiya. Son emprisonnement doit donc certainement être mis en relation avec sa tentative de trouver refuge à Mari évoquée dans *ARMT* XXVI/2 401. En pleine négociation avec Karanâ, les autorités mariotes lui refusèrent certainement le statut de réfugié pour ne pas compliquer leurs relations avec Asqur-Addu et il fut forcé de rentrer à Karanâ où ses manœuvres furent dénoncées par son compagnon.

Il brava finalement sa condamnation et rejoignit l'armée qui s'était regroupée près de Qaṭṭarâ pour le *sikkatum*. En prenant la parole lors d'un discours enflammé contre Haqba-Hammû, il parvint à rallier à lui une grande partie de l'armée et les *muškênum* (l.21). Grâce à l'intervention de l'armée mariote, les révoltés ne purent toutefois s'emparer de Qaṭṭarâ.

Les raisons d'un tel soulèvement ne sont pas clairement exprimées dans cette lettre, principalement parce que Yasîm-El commentait « à chaud » les événements survenus. Le général mariote insiste particulièrement sur la confrontation très personnelle entre le général Kukkutânum et le devin Haqba-Hammû que le premier accusait d'être à la solde d'Išme-Dagan. Son interprétation des événements le poussait à comprendre la mutinerie comme une lutte contre l'influence grandissante du devin.

Bien que cela ne soit pas exprimé clairement par Yasîm-El, il est toutefois tentant de mettre en relation cette rébellion et la chute récente de Hadnû-rabi dont le pouvoir se centrait justement sur Qaṭṭarâ. Nous pouvons nous demander, dès lors, si cette rébellion ne visait pas Asqur-Addu lui-même. Plusieurs éléments contextuels permettent d'appuyer cette hypothèse.

1627 - Le dossier, rassemblé par F. Joannès dans Charpin *et al.* 1988, p. 283-295, contient les lettres *ARMT* XXVI/2 411 à 414. La lettre racontant la révolte de Kukkutânum est *ARMT* XXVI/2 412.
1628 - *ARMT* XXVI/2 412, l. 2-6.

Il faudrait d'abord se demander si ce « Seigneur » que Haqba-Hammû était soupçonné de vouloir livrer à Išme-Dagan n'était autre que Hadnû-rabi lui-même. Mais il faudrait alors supposer un changement de sujet dans l'utilisation de ce terme entre le discours que Kukkutânum tint à Haqba-Hammû (l. 12-13) et le discours qu'il tint à l'armée (l. 14). Par ailleurs, les termes du serment auquel fut contrainte l'armée après la révolte, « Marchons derrière Asqur-Addu, c'est notre seigneur ! »[1629], montrent bien qu'il n'était pas simplement question d'une lutte entre deux hommes mais de la fidélité de la troupe et de la population envers Asqur-Addu lui-même.

De même, Dominique Charpin a proposé de placer la prestation de serment des serviteurs d'Asqur-Addu[1630], dont nous avons parlé plus haut, après la révolte de Kukkutânum[1631]. Or, dans ce document, l'ennemi du royaume est clairement Hadnû-rabi. Une telle datation, si elle s'avère exacte, permet de préciser encore cette hypothèse. Elle permettrait d'établir un lien entre la chute de Hadnû-rabi, menaçant toujours le nouveau pouvoir, la révolte elle-même et enfin la prestation de serment de l'armée et des serviteurs.

En remontant au début de cette crise, nous pouvons également considérer la tentative de fuite de Kukkutânum à Mari comme une réaction à l'épuration de l'ancienne administration de Hadnû-rabi. Francis Joannès remarquait ainsi que, dans la lettre *ARMT* XXVI/2 401, Kukkutânum justifiait sa demande de trouver refuge à Mari par un cas de conscience après qu'Asqur-Addu lui ait ordonné d'assassiner les fils de Hadnû-rabi[1632]. Révulsé par le comportement du roi, rejeté par les autorités mariotes, destitué à son retour, il avait alors tout argument pour chercher à monter le pays contre son nouveau roi. Cette interprétation nous amène également à nous questionner sur le passé de cet homme. Était-il un ancien serviteur de Hadnû-rabi passé au service d'Asqur-Addu ? Les éléments à notre disposition ne permettent pas d'y répondre.

Faut-il par ailleurs traduire cet épisode comme une véritable révolte populaire ? L'utilisation du terme *muškênum* dans le texte (l. 21), par opposition avec *awîlum*, désigne manifestement les populations sans dignités particulières, celles qui n'eurent pas le pouvoir de s'exprimer à propos du changement de gouvernement.

Le lien entre la querelle opposant Kukkutânum et Haqba-Hammû, le ressort de cette affaire que souligne Yasîm-El, et cette révolte de grande ampleur est encore difficile à établir. Nous pourrions supposer éventuellement que Kukkutânum, ancien serviteur de Hadnû-rabi, passé malgré lui au service d'Asqur-Addu, aurait de lui-même tenté ce coup d'état en basant sa force sur la population de l'ancienne capitale de Hadnû-rabi. Il faudrait alors considérer que Yasîm-El chercha à

1629 - ARMT XXVI/2 412 : (36) (…) *wa-ar-ki às-*[*qúr-*^{d}IM] (37) [*i ni-il-li-ik*] *lu-ú be-el-*[*ni*] […].
1630 - M.7259 (= *LAPO* 16 52).
1631 - *AfO* 51, p. 299, compte-rendu de Heimpel 2003.
1632 - Joannès 1992a, p. 10.

diminuer la portée de cette affaire en ne soulignant finalement que le différend personnel entre les deux hommes, ou alors qu'il en ignorait les dessous. L'autre hypothèse toutefois est que l'opposition entre Kukkutânum et Haqba-Hammû d'une part, et cette révolte de l'armée et de la population d'autre part, soient deux affaires différentes qui se nourrirent finalement l'une de l'autre.

Quoi qu'il en soit le soulèvement fut jugulé le 11/ix, à peine cinq jours après son commencement. Kukkutânum prit la fuite et trouva refuge à Andarig, comptant probablement sur l'hostilité qui marquait encore les relations entre les deux royaumes. Pourtant, le général raconte, dans une seconde lettre, qu'Atamrum et Asqur-Addu parvinrent à un accord[1633]. L'extradition de Kukkutânum fut négociée contre la capture de cinq hommes d'Andarig réfugiés dans le territoire de Karanâ. Livré aux autorités, le général fut immédiatement mis à mort. Ainsi, que cette révolte soit liée à la chute de Hadnû-rabi, ou plus localement au pouvoir grandissant de Haqba-Hammû, cette situation illustre clairement les difficultés rencontrées par Asqur-Addu lorsqu'il prit en main ce royaume.

7.3.2.4.4. Le voyage ajourné d'Asqur-Addu à Mari

Dans ces deux lettres de Yasîm-El relatives à la révolte de Kukkutânum, il est à nouveau fait mention de l'organisation du voyage à Mari, ce qui nous permet de dater précisément les innombrables changements de cap d'Asqur-Addu sur cette question. D'après *ARMT* XXVI/2 411, écrite avant la crise, il fut convenu que Mênirum prendrait la tête d'une première expédition et qu'il accompagnerait le frère de Haqba-Hammû, Yatâr-Salim, jusque Mari. En principe, Asqur-Addu devait partir, avec Yasîm-El, quelques jours plus tard. La première délégation n'avait toujours pas quitté le royaume lorsque la révolte éclata[1634]. Le départ de Mênirum n'eut lieu que plus tard, une fois la situation appaisée, c'est peut-être ce qu'annonçait la lettre concernant les menaces latentes des Turukkéens sur la partie tigrine du royaume[1635]. Enfin, la lettre *ARMT* XXVI/2 413, mentionnant la mise à mort de Kukkutânum, doit certainement avoir été écrite quelques jours après le départ de Mênirum, Asqur-Addu y prétextait vouloir attendre le retour de son serviteur pour se mettre en route[1636]. Ce serviteur doit être Yatâr-Salim, le frère de Haqba-Hammû dont le voyage

1633 - *ARMT* XXVI/2 413.

1634 - Si l'on en croit la restitution proposée aux lignes 54 à 58 de *ARMT* XXVI/2 412, les préparatifs en étaient toujours au même point lorsque la révolte éclata.

1635 - *ARMT* XXVII 154, l. 17-18. Maurice Birot a compris, au contraire, que ces lignes illustraient le départ de Zimrî-Addu et non pas de Mênirum (Birot 1993, p. 133). Il est difficile de trancher avec le changement brusque de sujet dans la lettre, toutefois, nous n'avons plus écho ensuite de la présence de Mênirum à Karanâ après la révolte de Kukkutânum.

1636 - *ARMT* XXVI/2 413, c'est ce que nous croyons comprendre aux lignes 27-30.

avec Mênirum avait été préparé avant la révolte.

Deux derniers textes font finalement référence à ce voyage et principalement aux dispositions prises pour l'accueillir convenablement. La première, écrite par Bahdî-Lîm, évoque l'arrivée d'un homme d'Asqur-Addu, porteur d'un message et chargé d'accompagner les bagages du roi[1637]. Le courrier rappelle à Zimrî-Lîm qu'il fallait impérativement que Yasîm-El s'occupe de la garde du pays pendant le voyage. Manifestement nous nous trouvons avant la révolte de Kukkutânum, puisque pendant celle-ci il avait été finalement convenu que ce serait Iddiyatum qui garderait le pays pendant que Yasîm-El accompagnerait le roi. Une seconde lettre fut écrite par Mukannišum et concerne l'envoi de cadeaux à Asqur-Addu alors que celui-ci « va venir »à Mari[1638].

En l'occurrence ces deux derniers textes semblent montrer que pendant ou peu après la révolte de Kukkutânum, le départ du roi paraissait imminent aux yeux des services administratifs mariotes. Les autorités mariotes avaient peut-être enfin réussi à invalider les prétextes du roi et à le convaincre de se rendre à Mari. Pourtant le voyage n'eut jamais lieu, Asqur-Addu écrivait au roi quelques temps plus tard qu'il ne pourrait venir à sa rencontre en raison de l'évolution de la situation politique dans la région, du moins tant que celui-ci ne se serait pas approché de son pays[1639]. Entre temps, Atamrum avait effectivement lancé son offensive contre les villes occupées par Kurdâ au nord du Sindjar, obligeant Yasîm-El à demeurer à Andarig[1640], puis Išme-Dagan lança sa propre campagne menaçant directement le pays d'Asqur-Addu[1641].

L'ensemble de ces événements, depuis la reconnaissance d'Asqur-Addu par le royaume de Mari jusqu'à la révolte de Kukkutânum, semble donc s'être déroulé dans un laps de temps relativement court, certainement en quelques semaines, que nous pouvons résumer ainsi :

Asqur-Addu monta vraisemblablement sur le trône dans la seconde moitié de l'année ZL 11 en profitant de l'intervention d'Išme-Dagan qui le plaça comme une sorte de régent à Karanâ. Qu'elle soit tombée lors de cette invasion ou peu de temps après, Asqur-Addu prit rapidement le contrôle de Qaṭṭarâ, aux dépens de Hadnû-rabi. À mesure que son emprise se faisait de plus en plus grande sur l'ancien royaume de Qaṭṭarâ, Asqur-Addu prit des dispositions pour empêcher toute résistance à son règne. Il nettoya l'administration du royaume des fidèles de Hadnû-rabi et alla jusqu'à faire assassiner ses propres frères. Le grand gagnant de ces purges fut certainement le devin

1637 - *ARM* VI 62 (= *LAPO* 16 360).
1638 - *ARM* XIII 22 (= *LAPO* 16 262).
1639 - *ARMT* XXVI/2 416.
1640 - C'est ce que nous croyons comprendre des lignes 28' et 29' de la lettre *ARMT* XXVI/2 405.
1641 - La lettre *ARMT* XXVI/2 416 évoque le siège d'Admum, qui doit se situer au nord-est du Sindjar, datant ainsi cette lettre des derniers mois de l'année ZL 11 ou du tout début de l'année ZL 12 (voir ci-dessous). Il faut croire que pendant les mois qui suivirent la révolte de Kukkutânum, Asqur-Addu n'eut de cesse de retarder son voyage.

Haqba-Hammû, particulièrement actif durant cette période. Il pourrait même avoir pris en charge la région de Qaṭṭarâ[1642]. La rébellion de Kukkutânum, au début du mois ix, est clairement mise sur le plan de la confrontation personnelle avec cet homme. Toutefois, il est encore difficile de déterminer les motivations exactes du général. Il pourrait avoir été un ancien général de Hadnû-rabi qui se serait rallié à Asqur-Addu en espérant également obtenir la gouvernance de Qaṭṭarâ, nous pourrions alors interpréter sa rébellion comme une lutte d'influence qui toucha les plus hautes strates de l'état au moment où celui-ci organisait son découpage administratif. Toutefois l'extension de cette rébellion à la population et à l'armée semble démontrer qu'il existait une résistance réelle aux changements qui survenaient dans ce royaume. Craignant d'ailleurs que cette crise ne gagne l'ensemble du pays, et notamment le siège du pouvoir, les troupes mariotes réagirent rapidement, dispersant les opposants et forçant Kukkutânum à la fuite. Celui-ci fut finalement rattrapé et mis à mort. L'armée, quant à elle, fut sommée de prêter serment à Asqur-Addu, tout comme l'avaient fait, peu avant, les administrateurs du royaume. Parallèlement à l'établissement de son pouvoir à l'intérieur du royaume, Asqur-Addu redéfinit également ses relations extérieures. Il chercha ainsi à rétablir les frontières du royaume, en luttant contre les incursions turukkéennes sur sa marge orientale mais également en contestant la ville d'Aramânum à son bienfaiteur Išme-Dagan. Si Asqur-Addu ne se détacha pas entièrement du roi d'Ekallâtum, il se rapprocha formellement du roi de Mari. Quant à ses relations avec Andarig, de franchement hostiles à son intronisation, c'était d'ailleurs la connivence d'Išme-Dagan avec Atamrum qui avait conduit le roi de Karanâ à se rapprocher de Mari, elles devinrent plus cordiales après la révolte de Kukkutânum.

Tous les événements décrits ci-dessus semblent donc symptomatiques d'un début de règne. Nous voyons ainsi Asqur-Addu asseoir son emprise, sur Karanâ d'abord, puis sur Qaṭṭarâ, en organisant l'administration et en neutralisant les résistances internes. Nous le voyons dans un même temps tenter de se faire une place dans le concert des nations, en régularisant ses relations avec ses voisins, en jouant également avec les oppositions entre les grandes puissances. Au milieu du mois ix, et grâce à l'appui de Mari, Asqur-Addu ne souffrait plus aucune résistance à l'intérieur de son pays. Toutefois, malgré ses efforts pour garantir des rapports équilibrés avec ses voisins, notamment Ekallâtum et Andarig[1643], son royaume se trouva rapidement aspiré dans un conflit d'envergure qui devait opposer Andarig et Kurdâ d'une part et Ekallâtum et Mari d'autre part.

1642 - Lacambre 1994b, p. 278, n. 9.

1643 - La lettre inédite A.4207 (cf. Annexe 3) indique que Hammu-rabi de Kurdâ était également prêt à reconnaître la légitimité du pouvoir à Karanâ, si toutefois celle-ci s'insère bien dans le contexte du début de règne.

8. La remise en cause de la suzeraineté mariote (1764-1762)

Dans les mois qui suivirent la retraite élamite, après le mois v/ZL 11, la situation dans le Sindjar fut bouleversée sous bien des aspects. En premier lieu, nous voyons disparaître certains rois du Sud-Sindjar, d'autres venir les remplacer et enfin certains être confortés dans leurs fonctions. En second lieu, ce fut durant ces deux années que se révélèrent le mieux les tensions internes à la région. Elles eurent pour conséquence un détachement progressif des royaumes du Sindjar vis-à-vis d'une politique mariote incapable d'arbitrer ces tensions et de satisfaire ces rois.

À l'échelle internationale, la situation politique durant les deux années suivantes tranche également avec le calme qui avait régné entre ZL 7 et ZL 9. Zimrî-Lîm, qui n'arriva jamais à reprendre pied dans cette région, fut le grand perdant du jeu qui se joua entre les vainqueurs de l'Élam. Il assista, non sans résistance, à l'interventionnisme croissant des puissances tigrines, Ekallâtum et Ešnunna, et resta impuissant devant le lent glissement des royaumes du Sindjar vers l'allégeance à Babylone.

8.1. La formation des alliances et les prémices du conflit (fin ZL 11)

Bien qu'il soit parfois difficile de suivre les affinités et les rivalités diplomatiques entre les différents royaumes du Sindjar pendant l'année ZL 11, celles-ci étant très changeantes, le mois ix semble marquer un tournant durant lequel les crispations retenues pendant et après la guerre contre l'Élam éclatèrent finalement. Nous voyons à partir de ce mois les rois du Sindjar se répartirent en deux camps, l'un dirigé par le roi de Mari, l'autre par le roi d'Ekallâtum.

Il n'est pas inutile, avant de poursuivre sur le conflit qu'engendra une telle atmosphère, de revenir sur les relations entretenues entre Mari et Ekallâtum durant les mois précédents.

Jusqu'au mois v, Išme-Dagan avait volontairement conservé l'illusion d'un pouvoir neutre, indifférent aux affaires du Sindjar. Toutefois, le retour à Ekallâtum d'une personnalité aussi instable et ses relations privilégiées avec le roi de Babylone, inquiétaient les observateurs mariotes qui ne voyaient en lui que le fils de son père. Ce fut d'ailleurs le général mariote Ibâl-pî-El qui avait conseillé au roi de Mari de faire d'Atamrum le « challenger » d'Išme-Dagan lorsqu'il devina, sans jamais que l'intéressé ne l'exprime lui-même, que son ambition visait à terme Šubat-Enlil[1644]. Ces prévisions se trouvèrent confirmées lorsque, au mois v, les armées d'Išme-Dagan s'emparèrent de l'un des débouchés majeurs vers la Haute-Mésopotamie, à savoir la région du wadi Tharthar.

1644 - *ARM* II 49 (= *LAPO* 16 309).

Toutefois, il faut bien constater que cette action ne contamina pas les relations que le roi d'Ekallâtum entretenait avec ce rival, Atamrum, qui pour sa part s'afficha prudemment comme son « serviteur ». Le seul soutien que Mari conservait dans la région restait alors le roi de Kurdâ. Celui-ci, au cours d'une rencontre avec le roi de Mari, à la fin du mois vii, exprima ses craintes face aux accointances de deux personnalités aussi ambitieuses. Il fut bientôt rejoins par Asqur-Addu, qui fut certes le protégé d'Išme-Dagan mais qui ne supporta pas le rapprochement de son suzerain avec Atamrum, son concurrent pour le trône d'Andarig. En l'absence de troupes en nombre suffisant, Mari opta pour la solution diplomatique. Elle profita des appels à l'aide d'Asqur-Addu pour le prendre en vassalité et envoya à Karanâ une garnison. Elle s'évertua ensuite à détacher le roi d'Andarig du parti d'Išme-Dagan. Ce fut manifestement chose faite à l'orée du mois ix. Ce revirement de situation sapa brusquement les efforts du roi d'Ekallâtum, mais l'événement clé fut très certainement la réconciliation surprenante entre Atamrum et Asqur-Addu au début de ce mois. Hammu-rabi de Kurdâ reprenait ainsi le discours que lui avait tenu le roi d'Ekallâtum lorsqu'ils se rencontrèrent pour convenir de leur propre alliance :

> « On m'a raconté l'entrée d'Asqur-Addu à Andarig, et tu (= *Išme-Dagan*) m'as (alors) dit : “Tu as vu comment se conduit Asqur-Addu !” (…) Et moi (= *Hammu-rabi*) (de répondre) : “C'est peut-être parce qu'Atamrum a exécuté le sieur Kukkutânum alors qu'il a libéré le frère de Haqba-Hammû, que, de ce fait, Haqba-Hammû est venu à Andarig”. »[1645]

8.1.1. L'alliance entre Karanâ et Andarig

Bien que la lettre *ARMT* XXVI/2 511 ne nous informe pas directement des raisons de cette rencontre, il faut certainement y voir les prémices de l'alliance que les deux royaumes contractèrent quelques temps après. L'alliance elle-même fut finalement conclue, non pas à Andarig mais au cours d'une rencontre dans la ville de Ṣidqum, à la frontière des trois royaumes du Sindjar. Ce fut à nouveau Yasîm-El qui en rapporta les hauts-faits[1646].

C'est d'abord l'importance des délégations présentes, mise en valeur par la qualité du texte, qui est saisissante. Nous retrouvons la plupart des acteurs clés de la région mais également les représentants de tous les royaumes mésopotamiens qui se sentaient impliqués dans les événements

1645 - *ARMT* XXVI/2 511 : (9) *e-r*[*e*]*-eb às-qúr-*^{d}IM *a-na an-da-ri-ig*[^{ki}] *iq-bu-*[*ú-nim*] (10) [*um-ma*] *at-ta-a-ma ta-mu-ur ki-ma às-qúr-*^{d}[IM *i-ip-pé-šu* ?] (11) [*ù*] *ki-a-am ta-aq-bé-em um-ma at-ta-a-ma* (12) *ga-*[*n*]*a* lú tur-meš-*ni i ni-iš-pu-ur-ma* (13) *wa-ar-ka-tam li-ip-ru-su-nim um-ma a-na-ku-ma* (14) *mi-id-de aš-šum* lú *ku-uk-ku-ta-nam a-tam-rum* ˹*i-ša*ʔ˺-[*lu*ʔ] (15) *ù* šeš *ha-aq-ba-ha-am-mu ú-ta-aš-ši-r*[*u*].

1646 - *ARMT* XXVI/2 404.

complexes qui se jouaient alors.

Ainsi le roi de Karanâ semble avoir été accompagné des représentants des différentes composantes de son royaume. À ce titre, notons la connexion qui est établie entre Haqba-Hammû et les Anciens, représentants de la composante numhéenne du royaume, ce qui avait poussé à l'identifier comme une sorte de vice-roi de Qaṭṭarâ[1647]. Atamrum était, quant à lui, accompagné de troupes mais également des « sept rois qui se tiennent à son service »[1648]. Il est dommage que leurs noms ne soient pas mentionnés, mais il s'agit probablement de vassaux originaires des régions d'Apum et du Yussan.

Plusieurs délégations étrangères furent également présentes lors des cérémonies. Yasîm-El assista à la réunion au nom du roi de Mari. Nous noterons à ce titre l'absence de Mênirum, qui était pourtant présent lors de la contraction de l'alliance entre Mari et Karanâ mais qui quitta probablement la région après la révolte de Kukkutânum. Une délégation babylonienne, peut-être menée par Marduk-nišu, fit également le déplacement. Enfin, Andarig convoqua des représentants des puissances tigrines, Ešnunna et les Turukkéens. Bien que cette alliance n'ait manifestement pas été tournée immédiatement contre Ekallâtum, on notera l'absence de représentation, même indirecte, d'Išme-Dagan.

Ce fut donc Atamrum qui prit l'initiative de cette réunion. L'objet de celle-ci avait été convenu d'avance, il s'agissait de l'alliance militaire des deux royaumes contre un ennemi explicitement désigné :

> « Atamrum a parlé ainsi à Asqur-Addu : “Il ne faudrait pas que par fausseté et mensonge Hammu-rabi te rende tes biens qu'il détient et que tu t'allies avec lui, car moi je te déclarerai la guerre !” Et Asqur-Addu lui a parlé ainsi : “Il ne faudrait pas non plus qu'il te rende tes biens qu'il détient, et que tu t'allies avec lui, car moi, de même, je te déclarerai la guerre ! Jusqu'à la montée de notre père Zimrî-Lîm nous aurons même ennemi, même allié !” »[1649]

Cette alliance fut donc opportune, il s'agissait de combattre le roi de Kurdâ. Manifestement, le

1647 - Francis Joannès a déjà noté qu'il pourrait avoir gouverné personnellement une partie du royaume d'Asqur-Addu (Charpin *et al.* 1988, p. 259). D. Lacambre a émis l'hypothèse qu'il puisse s'agir de la région de Qaṭṭarâ (1994a, p. 278, n. 9).

1648 - *ARMT* XXVI/2 404 : (15) 7 lugal-meš *ša ma-ah-ri-šu i-za-az-zu* (…).

1649 - *ARMT* XXVI/2 404 : (52) (…) *a-tam-r*[*um*] *a-na às-qúr-*^{d}I[M *k*]*i-a-am iq-bi um-ma-a-mi* (53) *as-sú-ur-ri i-na i-da-at sà-ar-*[*ti*]*m ù i-wi-tim ha-am-mu-ra-bi* (54) *ba-ši-it-k*[*a š*]*a it-t*[*i-š*]*u i-ba-aš-šu-ú ú-wa-ša-ra-ku-um* (55) *it-ti-šu ta-sa-li-ma-*[*am*] *a-na-ku it-ti-ka a-na-ki-ir* (56) *ù às-qúr-*^{d}IM *ki-a-am iq-*[*bi-šu*]*m um-ma-a-mi ù as-sú-ur-ri* (57) *ba-ši-it-ka ša <it-ti-šu> i-ba-aš-šu ú-wa-ša-ra-kum-ma ù it-ti-šu ta-sa-lim-ma* (58) *a-na-ku-m*[*a i*]*t-ti-ka a-na-ki-ir a-di a-bu-ni zi-im-ri-li-im* (59) *i-le-em nu-k*[*u-ur-t*]*a-*[*ni*] *ù sa-la-*[*a*]*m-ni iš-te-ni-iš-ma*.

différend qui opposait ces deux rois à leur voisin était d'ordre territorial, Hammu-rabi possédait certaines villes et certains territoires que l'un et l'autre revendiquaient. Dans ce même registre, cette rencontre fut également l'occasion de régler leur litige et, à cette occasion, les Anciens du Numhâ réclamèrent des terres. Il n'est pas précisé où celles-ci étaient situées, mais il pourrait s'agir de la région de Sadduwâtum. Une lettre d'Iddiyatum nous apprend en effet que celle-ci fut restituée à Karanâ après l'envoi de troupes karanéennes à Andarig, ce qui convient bien à un contexte d'alliance militaire[1650].

Cette alliance introduit donc le conflit qui devait opposer quelques temps plus tard les royautés d'Andarig et de Kurdâ pour la possession de certaines villes au nord du massif montagneux. À ce titre, elle fut l'occasion pour le roi d'Andarig d'entraîner le roi de Karanâ, qu'il considérait comme « son fils », à ses côtés. Concernant ce dernier point, il faut manifestement conclure qu'Atamrum avait pris le roi de Karanâ en vassalité préalablement à leur alliance. Il serait étonnant, si ce sujet fut également à l'ordre du jour à Ṣidqum, que Yasîm-El n'y fasse pas allusion dans sa lettre. Au contraire, on ne peut placer l'allégeance de Karanâ envers sa voisine longtemps auparavant dans la mesure où jusqu'à la révolte de Kukkutânum, les relations entre les deux royaumes n'étaient pas particulièrement bonnes[1651]. Il faut donc considérer que la prise en vassalité par Andarig fut acceptée quelques jours ou semaines plus tôt, et que la rencontre de Ṣidqum vint surtout conclure cette démarche en introduisant les clauses militaires et diplomatiques de ce rapprochement. L'alliance des deux royaumes du Sindjar s'accompagna d'un renforcement de la présence mariote dans la région. Ce fut manifestement au même moment que Yasîm-El laissa le contrôle des 300 hommes de la garnison mariote de Karanâ à Iddiyatum et vint s'installer à Andarig[1652].

La présence de tant de délégations étrangères doit d'ailleurs être expliquée de la même manière. Atamrum, sur le point d'entrer en guerre avec Kurdâ, chercha à obtenir un soutien militaire le plus large possible ou au moins s'assura que la plupart d'entre ces royaumes resteraient neutres. Il est difficile de dire si les royaumes de Babylone et d'Ešnunna envoyèrent également des troupes ou participèrent activement aux combats qui suivirent mais ils furent en tout cas remerciés lors du partage du butin[1653]. Atamrum fut toutefois très clair sur la hiérarchie qui devait prévaloir dans cette alliance, celle-ci se faisait sous l'égide de Zimrî-Lîm qu'il décrivait alors en ces termes : « Il n'y a

1650 - *ARMT* XXVI/2 527.

1651 - Nous savons que les relations entre Andarig et Karanâ restèrent timorées pendant longtemps (*ARMT* XXVI/2 401). Lors de la révolte de Kukkutânum (*ARMT* XXVI/2 413), il ne semble pas y avoir de hiérarchie franche entre les deux hommes.

1652 - Alors que dans les lettres relatives à la révolte de Kukkutânum, Yasîm-El semble se trouver à Karanâ, il est ensuite plusieurs fois mentionné comme « résidant à Andarig » (par exemple *ARMT* XXVI/2 403). Dans la lettre relative à l'alliance entre Andarig et Karanâ, *ARMT* XXVI/2 404, on pourrait d'ailleurs comprendre d'après les premières lignes que Yasîm-El n'était arrivé à Andarig que depuis quelques jours.

pas d'autre roi que Zimrî-Lîm, notre père, notre frère aîné et celui qui nous ouvre la marche »[1654]. Ces derniers propos furent vivement critiqués par les représentants babyloniens et ešnunnéens. Asqur-Addu les apaisa en leur assurant que même si les rois de cette région répondaient au nom du roi de Mari, cet accord ne leur était pas fermé pour autant. Nous saisissons ainsi que l'enjeu de cette rencontre, pour Babylone et Ešnunna, était plus vaste que cette simple demande d'assistance. Pour eux, il paraissait naturel qu'ils aient un rôle à jouer dans l'avenir de la Haute-Mésopotamie. En un sens, cette rencontre introduisait déjà les grands bouleversements qui devaient secouer cette région durant les deux années suivantes.

Si l'allégeance de Karanâ envers Andarig et l'alliance militaire subséquente que rapporte cette lettre est encore difficile à dater précisément, elle pourrait s'insérer à la suite de l'affaire de Kukkutânum, durant laquelle nous voyons les deux royaumes se rapprocher, et suivit probablement l'envoi d'un premier contingent karanéen à Andarig[1655]. Il nous semble effectivement important de noter que cette alliance avait pour but, d'après les propres mots d'Atamrum, de contrer les ambitions du roi de Kurdâ. Elle était donc avant tout tournée vers le règlement des questions territoriales et avait notamment pour objectif de reprendre au roi de Kurdâ les villes qu'Andarig et Karanâ revendiquaient. Il faudrait donc la placer entre la révolte de Kukkutânum et le déclenchement des hostilités avec Kurdâ que nous traitons ensuite. Dans ce contexte, Išme-Dagan brille par son absence. Celui-ci, bien que toujours présent au sud de la région, ne semble pas représenter de menace immédiate, en tout cas pour Atamrum. Toutefois, il ne fait pas de doutes que Mari voyait, en ce rapprochement de deux des royautés du Sindjar, l'occasion de fédérer ceux-ci pour préparer un conflit qui devait éclater tôt ou tard. De même, l'implication des autres forces politiques mésopotamiennes fut le moyen de jouer avec un coup d'avance et visait, à long terme, à isoler le roi

1653 - *ARMT* XXVI/2 408. Nous savons qu'un contingent d'Ešnunnéens était resté à Andarig suite à la retraite élamite, ce qui expliquer certainement pourquoi le roi d'Ešnunna envoya une délégation à Ṣidqum. Nous noterons toutefois que la garnison en question en semble pas particulièrement attachée à leur pays d'origine (cf. *ARMT* XXVI/2 389). Quant aux troupes babyloniennes, nous ne les trouvons pas explicitement aux côtés d'Atamrum, mais il est possible que le contingent qui avait combattu plus tôt aux côtés d'Išme-Dagan ait, entre temps, changé de camp et rejoins Andarig.

1654 - *ARMT* XXVI/2 404 : (17) (...) *ul-la-nu-um zi-im-ri-li-im a-bi-ni a-hi-ni* gal (18) *ù a-li-ik pa-ni-ne* lugal *ša-nu-um ú-ul i-ba-aš-ši* (...).

1655 - Cet échange de troupes dont Francis Joannès ne trouvait pas écho (Charpin *et al.* 1988, p. 258) eut bel et bien lieu suite à la défaite de Kukkutânum. C'est ce que nous apprend une lettre de Zimrî-Addu et Mênirum. Le document en question, *ARMT* XXVII 154, n'avait pas encore été édité. Ce premier déploiement, qui doit certainement précéder la rencontre de Ṣidqum, pourrait avoir été suivi de l'envoi d'une seconde troupe, de 300 hommes cette fois, après la signature de l'alliance. C'est ce que rapporte la lettre d'Iddiyatum *ARMT* XXVI/2 527. La datation de cette lettre est problématique, Bertrand Lafont l'a située à la fin de l'année ZL 12 (Charpin *et al.* 1988, p. 469), tout en la mettant en lien avec les événements relatés dans *ARMT* XXVI/2 404 par les promesses d'Atamrum de rendre les territoires revendiqués par Karanâ et la livraison effective de Sadduwâtum. La datation à la fin de l'année ZL 12 s'appuyait alors sur la proximité entre cette ville et Ekallâtum. Or Nele Ziegler a depuis proposé qu'il pourrait y avoir deux villes de Sadduwâtum, l'une au sud de Razamâ-du-Yamutbal l'autre à l'est du Sindjar (Ziegler 2002, p. 260, n. 230). Dans le cas d'une datation du texte *ARMT* XXVI/2 527 à la fin de ZL 11, il s'agit nécessairement de celle du Tigre.

d'Ekallâtum d'éventuels soutiens lorsque celui-ci lancerait les hostilités.

D'une situation relativement souple sur laquelle il pouvait compter pour poursuivre ses ambitions, Išme-Dagan observa peu à peu, entre les mois v et ix, la reprise en main de cette région par Zimrî-Lîm. Asqur-Addu avait fini par se placer officiellement derrière le roi de Mari, et par association derrière Atamrum qui jouait encore et toujours le rôle de relais pour l'autorité de Mari. Les précautions du roi de Mari ne furent pas vaines puisque rapidement la crise dans la région devait prendre des proportions alarmantes. Le conflit inéluctable entre Kurdâ d'une part et Andarig et Karanâ d'autre part fut l'occasion pour Išme-Dagan de s'immiscer à nouveau dans les affaires régionales.

8.1.2. Le conflit entre Kurdâ et Andarig

L'entrée en guerre du roi de Kurdâ, dont nous reparlerons ensuite, fut brusque et opportune, elle surprit manifestement tous les observateurs mariotes dans la région qui ne font jamais écho, avant le moment fatidique, d'un comportement suspect de ce roi. Pour comprendre les raisons de ce retournement de situation, il faut revenir sur les dispositions diplomatiques de Kurdâ durant les mois précédents. Au moins jusqu'au mois viii, date de son voyage à Mari, Hammu-rabi conserva des relations cordiales avec la royauté mariote, et une relative neutralité avec les royaumes voisins. Il prétendit d'ailleurs être en bons termes avec Mari et Andarig et reconnut rapidement la légitimité de la présence d'Asqur-Addu sur le trône de Karanâ[1656]. Toutefois, et malgré ces propos très officiels, certains facteurs non exprimés dans les textes pourraient permettre d'expliquer son détachement progressif vis-à-vis de Mari.

8.1.2.1. Les admonestations du roi de Kurdâ

Hammu-rabi avait effectivement dénoncé dès le milieu de l'année le rapprochement entre Atamrum et « l'ennemi »[1657], c'est-à-dire à ce moment-là Išme-Dagan. Son voyage au mois viii fut l'occasion pour lui de soulever devant le roi ce qu'il considérait être inquiétant et dangereux pour la stabilité de la région, d'autant plus qu'il pouvait être la première cible si les deux hommes en venaient à intervenir militairement. Mais ce rapprochement des royaumes d'Ekallâtum et d'Andarig

1656 - Lettre inédite A.4207 (cf. Annexe 3), si toutefois celle-ci s'insère bien dans ce contexte.
1657 - Dans A.649 (= *LAPO* 17 592), datée du mois vi ou vii, il signalait déjà les relations cordiales entre les deux royaumes.

était également une aubaine pour un homme qui ambitionnait à devenir un acteur essentiel dans la région[1658]. Il espérait ainsi que, pour contrer le comportement instable du roi d'Andarig, le roi de Mari en vienne à s'appuyer sur lui.

Cette primauté régionale, il considérait l'avoir méritée dès la guerre contre l'Élam, durant laquelle il devint, aux yeux de Babylone du moins, une sorte de champion régional. Toutefois, la trahison soudaine d'Atamrum et les responsabilités qu'on alloua à ce dernier dans la défaite finale de l'empereur placèrent irrévocablement le roi de Kurdâ en seconde position. Ce conflit d'influence que perdit Hammu-rabi fut d'ailleurs doublé de gain moindre lors de la course aux extensions territoriales qui caractérisa le repli élamite. Si le roi de Kurdâ parvint à s'emparer de quelques villes importantes dans le Yussan, Atamrum y avait également pris position et tenait peut-être la capitale, ou au moins ce qu'il en restait après le siège. La mainmise d'Atamrum sur Šubat-Enlil sonna à ce titre comme un nouveau revers, un revers d'autant plus grisant qu'Atamrum se trouva appuyé dans sa démarche par les autorités mariotes. Nous nous trouvons alors dans une situation très proche de celle que nous avions pu observer quelques années plus tôt après la retraite d'Ešnunna. Hammu-rabi, comme Bunû-Eštar[1659], avaient vu s'éloigner en faveur de leur voisin l'occasion de devenir un acteur indispensable en Haute-Mésopotamie. Cette défaite était d'autant plus difficile à accepter que dans ces deux cas la victoire leur fut volée par d'anciens collaborateurs de la force occupante. À ce titre, si les menées d'Išme-Dagan inquiétaient bien le roi de Kurdâ, les courriers qu'il envoya au roi de Mari visaient officieusement à dénigrer le comportement d'Atamrum, son principal rival.

Accédant finalement aux demandes du roi de Kurdâ, Zimrî-Lîm parvint à détacher Atamrum du parti d'Išme-Dagan, mais cette situation ne fut manifestement pas désamorcée dans le sens où l'entendait alors le roi de Kurdâ. Zimrî-Lîm fit à nouveau preuve d'une grande tolérance vis-à-vis du comportement d'Atamrum et, loin de s'appuyer sur Kurdâ, elle préféra, pour renforcer son emprise sur la région, se reposer sur celui qui demeurait à ce moment-là le plus influent.

8.1.2.2. Les campagnes d'Atamrum

Les clauses de l'alliance entre Karanâ et Andarig mises à part, il n'est jamais fait mention de ce conflit avant que Yasîm-El ne se trouve lui-même au cœur des combats. L'auteur raconte les faits à vif et le manque de recul rend difficile la compréhension des événements qui se déroulèrent juste

1658 - À ce titre, l'expression « capitale du pays » (*qaqqad mâtim*), dans A.649 (= *LAPO* 17 592), l. 56, pour désigner Kurdâ est particulièrement révélatrice de la primauté que le roi souhaitait donner à son royaume.
1659 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 6.1.1.

avant l'hiver.

Sa première lettre fait ainsi écho à son arrivée à proximité de la ville d'Ašihum[1660]. Cette dernière, assiégée depuis sept jours par les troupes d'Andarig, était occupée par le général kurdéen Saggar-abum, à la tête d'un contingent important mais vraisemblablement épuisé. Comme l'a proposé Wolfgang Heimpel, il semble que cette ville d'Ašihum ne soit pas celle que traversa Samsî-Addu pour se rendre à Saggarâtum depuis Šubat-Enlil, mais une autre ville qu'il faudrait situer plus à l'est, probablement dans le pays du Yussan[1661]. Il semble en effet que ce soit essentiellement dans l'ancienne zone d'influence de Razamâ-du-Yussan qu'eurent lieu les combats de cette fin d'année. Nous savons qu'Ašihum eut à sa tête, pendant plusieurs années, un roi nommé Hazip-Ulme, lui-même dépendant du roi de Razamâ-du-Yussan. Selon nous, il faut considérer que cette ville échoua, tout comme Azuhinnum, dans le giron de Kurdâ durant ou après la guerre contre l'Élam. Atamrum, contrôlant Razamâ-du-Yussan, aurait donc eu une certaine légitimité à réclamer celle-ci à son voisin.

La première partie de la lettre reste évasive sur la tenue du siège, l'auteur souligne surtout qu'il se retenait de prendre part aux combats alors que plusieurs incidents avaient déjà opposé les troupes kurdéennes au contingent mariote. Nous saisissons alors que les Mariotes ne firent pas partie du dispositif de siège mais qu'ils prirent plutôt, comme l'a souligné Francis Joannès, une posture d'observateurs[1662]. En effet, les Mariotes n'arrivèrent sous les murs d'Ašihum que 7 jours après le début des combats, et nous pouvons nous demander si ce ne fut pas le roi d'Andarig lui-même qui les y convia, en guise de démonstration de force, lorsque la ville fut sur le point de tomber.

Yasîm-El ne savait d'ailleurs pas comment il devait se positionner dans un conflit qui, pour lui, relevait uniquement d'enjeux locaux. Mari étant en théorie l'allié et le suzerain des deux royaumes, les troupes mariotes se trouvaient dans une situation délicate. Après Ṣidqum, il se trouva toutefois très logiquement aux côtés d'Atamrum, dont il devait de toute façon assurer la protection. À ce titre, les lignes 24 à 32 de *ARMT* XXVI/2 405 sont éclairantes sur le code « d'honneur » à respecter par tous les partis en cas de guerre. Le général annonça ainsi au roi de Mari qu'il ne prendrait pas personnellement l'initiative de combattre, du moins tant que Zimrî-Lîm ne lui aura pas signifié l'état de guerre. De même, à aucun moment le général ne condamna la résistance des troupes kurdéennes aux attaques d'Andarig, qui s'inscrivait tout à fait dans le schéma d'une guerre juste et honorable, les deux belligérants n'étant liés par aucun serment. Toutefois, il avertit Saggar-abum qu'il transgressait le serment de son roi envers Zimrî-Lîm en permettant à ses hommes

1660 - *ARMT* XXVI/2 405.

1661 - Heimpel 2003, p. 117.

1662 - Charpin *et al.* 1988, p. 264. Toute la compréhension du rôle de ce contingent est portée par la position qu'ils occupèrent pendant le siège. À ce titre, Yasîm-El distingue effectivement le camp des mariotes, placé à la base de la ville, de celui d'Atamrum qui contrôlait l'accès à celle-ci (Charpin *et al.* 1988, p.270-271, n° 405, n. a).

d'attaquer ou de capturer des Mariotes. Nous pouvons nous demander si le roi de Kurdâ ne provoqua pas volontairement ces accrochages afin de pousser les troupes mariotes à tempérer l'attitude d'Atamrum. Manifestement, le siège ne dura pas. Ce fut l'arbitrage des Turukkéens qui finit par convaincre Hammu-rabi de sortir honorablement du conflit. Il devait rendre la ville et ses habitants en échange de quoi Atamrum acceptait de libérer l'une des villes en sa possession comme contre-partie.

Il est difficile de déterminer qui fit le premier pas vers la guerre. L'auteur, en position délicate, se retenant bien de juger l'un ou l'autre des belligérants à ce sujet. Wolfgang Heimpel a eu un raisonnement intéressant en déterminant que le déclencheur de cette crise pourrait avoir été la prise de Harbê par les troupes kurdéennes[1663]. Cette ville étant aux mains d'Andarig au moment de la révolte de Kukkutânum, il faudrait dater l'attaque kurdéenne du mois viii, probablement au retour de son voyage à Mari. Une lettre de Yasîm-El nous informe ainsi des négociations qui suivirent cette attaque du roi de Kurdâ[1664]. Celui-ci finit par céder la ville non sans l'avoir « vidée » de ses habitants et de ses biens. En réaction, le roi d'Andarig aurait décidé de s'allier à Karanâ, prétextant du mauvais comportement du roi de Kurdâ, puis, peu après, d'attaquer la ville d'Ašihum.

Il est toutefois frappant de voir que l'ambition d'Atamrum ne s'arrêta pas à la prise de cette seule ville, la correspondance de Yasîm-El indique que les villes de Šuhpad et d'Adallaya furent également touchées par des combats. Pourtant, il est possible que les motifs de ces deux nouvelles attaques ne furent pas forcément les mêmes que ceux qui avaient justifié l'attaque d'Ašihum.

Au moment du siège d'Ašihum, Atamrum avait ainsi conclu un accord avec le roi de Širwun pour que celui-ci mette le siège devant Adallaya en attendant de pouvoir y disposer ses propres troupes[1665]. Deux autres lettres furent également écrites par Yasîm-El pour rapporter les nouvelles de ce second siège. Dans celles-ci, le général condamnait fermement l'initiative du roi d'Andarig[1666]. Manifestement, le Mariote lui reprochait une témérité irréfléchie et le danger qu'il faisait courir à la stabilité régionale. La question qui se pose est de savoir si la ville d'Adallaya était, elle aussi, aux mains du roi de Kurdâ. Rien ne vient véritablement le confirmer.

Ce conflit concerna enfin la ville de Šuhpad, située vraisemblablement sur le wadi Rumeilan. *ARMT* XXVI/2 405 nous apprend ainsi que cette dernière avait déjà été pacifiée au moment du siège d'Ašihum, mais que les campagnes alentours résistaient toujours. Là encore, il est difficile de dire qui furent véritablement les belligérants. Contrairement au siège d'Adallaya, illégitime aux yeux de Yasîm-El, ou celui d'Ašihum, durant lequel Mari ne prit pas ouvertement parti, il semble

1663 - Heimpel 2003, p. 120.
1664 - *ARMT* XXVI/2 410.
1665 - *ARMT* XXVI/2 405, l. 14'-17'.
1666 - *ARMT* XXVI/2 406 et 407.

que l'armée mariote fut cette fois concrètement mise à contribution dans les combats. Autre fait inédit, ce conflit concerna également un nouvel acteur, Haya-sûmû d'Ilân-ṣurâ. Ce dernier exprima ainsi sa légitimité à gouverner cette ville, en soulignant qu'il avait personnellement reçu une demande d'aide de la part de ses habitants. Les combats autour de Šuhpad semblent donc avoir une toute autre teinte que les deux campagnes précédentes. Ce fut toutefois Atamrum qui parvint à s'en emparer et à y placer un gouverneur-*šaknum.* Tout en reconnaissant la légitimité de Haya-sûmû sur cette ville, les autorités mariotes n'usèrent que prudemment de leur arbitrage. Yasîm-El défendit ainsi les bonnes intentions du roi d'Andarig lorsque son homologue l'accusa de n'agir que dans son propre intérêt[1667].

La situation dans cette région est alors extrêmement complexe, et nous avons encore du mal à distinguer les différents enjeux et les partis engagés dans ces campagnes. D'un côté, la bataille d'Ašihum semble être un conflit entre deux royaumes, d'un autre, celle d'Adallaya pourrait avoir été plus simplement une campagne d'expansion du roi d'Andarig, enfin la prise de Šuhpad pourrait être comprise comme l'étouffement d'une révolte dans une ville dépendante d'Ilân-ṣurâ. La lettre *ARMT* XXVI/2 408 fait ainsi référence à de nombreux prisonniers ramenés par Atamrum à l'occasion de l'une de ces campagnes. Elle fait également écho à la capture de deux hommes, manifestement les instigateurs d'une révolte, qu'Atamrum s'abstint de faire exécuter de crainte de soulever contre lui l'opinion du pays. Si le lien est fait entre ces différentes affaires, la bataille de Šuhpad, et peut-être également celle d'Adallaya, pourraient être lues comme la pacification d'un pays. Nous noterons également que, au même moment, Haya-sûmû proposa au roi de Mari de lancer une expédition commune contre la ville de Tillâ, située au sud de son royaume et qui avait l'année précédente largement collaboré avec l'Élam[1668]. Wolfgang Heimpel a ainsi comparé sa situation à celle de Šuhpad et il y voyait une forme de résistance à l'influence d'Ilân-ṣurâ[1669]. Notons enfin que le roi d'Ilân-ṣurâ, en plus de contester Šuhpad à Atamrum, reprochait au roi de Kurdâ de s'être emparé « illégalement » de la ville de Mazuradum[1670]. Ainsi, si l'engagement de Kurdâ n'est pas toujours signalé, notamment à Adallaya et à Šuhpad, on peut toutefois se demander si ces villes n'échappèrent pas à Andarig, à Ilân-ṣurâ, et plus généralement à Mari, sous l'influence de Hammu-rabi ou au moins en profitant du conflit entre Andarig et Kurdâ[1671].

La délimitation des zones d'influence devait donc paraître particulièrement floue à la fin de l'année ZL 11. Mari était seulement entrain de réorganiser cette région après l'épisode élamite, et

1667 - *ARMT* XXVI/2 409. Voir également la lettre de Haya-sûmû au roi de Mari (*ARMT* XXVIII 81) dans laquelle nous avons la confirmation que le roi de Mari prit parti pour celui d'Ilân-ṣurâ.
1668 - *ARMT* XXVIII 81, l. 15'-21'.
1669 - Heimpel 2003, p. 115-116.
1670 - *ARMT* XXVIII 81, l. 3-12.

elle devait jouer pour cela avec les ambitions des différents rois et manifestement avec l'opinion de toutes ces petites entités, laissées « orphelines » après la disparition de Razamâ-du-Yussan comme puissance régionale. Quoi qu'il en soit, l'enjeu était, pour tous ces partis, de maintenir ou d'étendre leur contrôle sur cette région comprise entre le massif du Sindjar et le bassin du Habur, couvrant le pays du Yussan et la partie méridionale du pays d'Apum. Dès lors, cette succession d'événements, incluant le siège d'Ašihum, doit certainement être lue dans un contexte plus large, comme la suite de cette course aux acquis territoriaux commencée dès le début de la guerre contre l'Élam.

Il ne fait aucun doute que le principal bénéficiaire de cette course fut le roi d'Andarig dont l'extension de la zone d'influence inquiéta jusqu'au représentant mariote. Les villes que souhaitait récupérer Atamrum faisaient certainement partie des anciennes zones d'influence d'Andarig ou de Razamâ-du-Yussan. Sa prétention était vraisemblablement de construire un espace cohérent liant les différentes parties de son royaume, le Yamutbal, le Yussan et Apum. Il n'hésitait pas, se sachant soutenu au moins diplomatiquement par Mari, à contester des territoires également revendiqués par Kurdâ ou Ilân-ṣurâ.

Ce fut manifestement à cette occasion que Hammu-rabi constata l'incapacité de Mari à tempérer l'appétit d'Atamrum et, au contraire, sa tendance à l'appuyer. Après avoir livré Šubat-Enlil au roi d'Andarig, après avoir toléré ses manigances diplomatiques avec Išme-Dagan et Hammu-rabi de Babylone, elle le soutenait encore dans l'expansion de sa zone d'influence dans la région de Razamâ-du-Yussan. Il est plus que probable que cette politique fut assumée par le roi de Mari. N'avait-il pas démontré, depuis ZL 6, que l'ossature de son système de contrôle reposait justement sur des liens privilégiés avec quelques-uns des royaumes les plus influents ? Šarraya et Qarnî-Lîm ayant disparu dans la tourmente de l'année ZL 10, il ne restait guère que Haya-sûmû pour pérenniser cette politique. Il n'est donc pas surprenant que Mari ait cherché l'appui du roi le plus influent de la région, Atamrum, pour combler ce vide. Pour Kurdâ, les choix de Mari devenaient dangereux dans la mesure où ils permettaient au roi d'Andarig d'acquérir une influence politique, militaire et diplomatique sans équivalent dans la région. En ce sens, les propos qu'il tint à Habdu-Malik, ministre de Zimrî-Lîm, quelques semaines plus tard sont éloquents :

1671 - Cette situation se répéta au milieu de l'année suivante lorsque le roi de Kurdâ contre-attaqua en provoquant le soulèvement de la région de Kahat et d'Ilân-ṣurâ. Ces soulèvements ne se firent toutefois pas uniquement en faveur de Kurdâ. À ce titre, le cas d'Azuhinnum pourrait être un bon contre-exemple. Avant le mois ix, celle-ci semble incluse dans la zone d'influence de Kurdâ, un général de cette ville avait en effet accompagné le roi de Kurdâ jusque Mari. Toutefois, dans les lettres de la fin d'année, il est également fait mention du voyage vers Mari de Šadum-šarri, le roi d'Azuhinnum (*ARMT* XXVI/2 407). Manifestement ce dernier aurait brutalement quitté l'influence de Kurdâ pour offrir directement son allégeance au roi de Mari, c'est ce qui semble également entendu dans une lettre plus tardive (*ARMT* XXVI/2 437) dans laquelle les rois d'Andarig et de Mari s'accordaient pour permettre l'envoi d'un contingent mariote dans cette ville.

« Qu'il conserve en sa possession sa ville d'Allahad et en outre Andarig. Mais qu'il libère les (autres) villes et que les trônes soient restaurés. »[1672]

Išme-Dagan, qui n'avait pas abandonné ses ambitions au nord de Razamâ-du-Yamutbal, n'eut certainement aucun mal à convaincre le roi de Kurdâ de l'intérêt qu'il avait à s'allier à lui plutôt qu'à conserver avec Mari des rapports qui ne lui apportaient ni reconnaissance ni profit.

8.1.3. L'alliance de Kurdâ et d'Ekallâtum et la campagne d'Išme-Dagan à l'est du Sindjar

Le synchronisme entre le conflit opposant Kurdâ et Andarig d'une part et la campagne d'Išme-Dagan d'autre part, n'est appuyé pour l'instant par aucun texte. Il ne fait pas de doute cependant que le rapprochement entre Kurdâ et Ekallâtum, dont le point d'orgue fut l'entrevue de Raṣûm, suivit de peu le conflit qui avait opposé Hammu-rabi et Atamrum pour la domination de l'ancienne zone d'influence de Razamâ-du-Yussan.

8.1.3.1. La rencontre d'Išme-Dagan et de Hammu-rabi à Raṣûm

Une lettre acéphale, attribuée par Francis Joannès à Yasîm-El, rapporte ainsi la séparation d'Išme-Dagan et de Hammu-rabi après leur entrevue près de la ville de Raṣûm[1673]. Malheureusement, aucune lettre contemporaine de cette entrevue n'évoque les motivations des deux alliés. C'est par une lettre d'Iddiyatum, écrite près d'un an plus tard[1674], que nous apprenons les modalités de cette rencontre. Un messager kurdéen communiqua ainsi à Asqur-Addu la missive qu'il venait de porter à Išme-Dagan :

1672 - *ARMT* XXVI/2 392 : (23) *a-al-šu al-la-ha-ad*^{ki} *ù a-na wa-tar-t*[*im*] (24) *an-da-ri-ig*^{ki} *i-na qa-ti-šu li-ki-il*$_5$ (25) *a-la-né-e li-wa-aš-ši-ir ù* ^{giš}gu-za-há (26) *a-na aš-ri-ši-na li-tu-ra*.

1673 - *ARMT* XXVI/2 417. Cette ville de Raṣûm doit être située dans la partie orientale du Sindjar, peut-être dans la région du wadi Murr (cf. ci-dessus, première partie, §2.4.2.).

1674 - Plusieurs éléments nous poussent à placer la lettre *ARMT* XXVI/2 511 non pas en l'année ZL 11 comme l'entend l'éditeur (Charpin *et al.* 1988, p. 296) mais en l'année ZL 12. En premier lieu, la lettre fait référence à des pillages durant l'époque de la moisson par les troupes ekallâtéennes, mais également par les Ešnunnéens (cf. ll. 32-33). Or l'époque de la moisson correspond au mois ii (*ARMT* XXVI/2 392 appuie cette idée) et il n'est pas possible qu'Ekallâtum ait pu piller Karanâ en ii/ZL 11. De plus, l'alliance entre Išme-Dagan et Ešnunna ne date que du début de l'année ZL 12. Ce flashback renvoie donc certainement aux pillages opérés par Ekallâtum et Ešnunna dans le territoire de Karanâ au début de l'année ZL 12 (*ARMT* XXVI/2 414, 514 et 515). *ARMT* XXVI/2 511 doit donc être postérieure à cette période. De même, la révolte des Hatnéens ne doit pas être datée de la fin de l'année ZL 11, mais plutôt de ZL 12. Les différentes lettres y faisant référence (*ARM* II 50, *ARMT* XXVI/2 511, 512 et 523) rentrent dans le contexte de la contre-attaque de Karanâ contre Ekallâtum dans la seconde moitié de l'année ZL 12, on notera à ce titre la mention de Raknâ dans *ARM* II 50 (= *LAPO* 17 601) qui doit être mise en lien avec *ARMT* XXVI/2 522 et *ARMT* XXVIII 171. Nous reviendrons sur ces événements plus bas. Il faudrait donc comprendre la mention de Raṣûm comme une référence à un événement passé, cette rencontre ayant effectivement eut lieu à la fin de ZL 11.

« Hammu-rabi m'a envoyé chez Išme-Dagan (pour dire) : “C'est un fait avéré que, toi et moi, nous nous sommes rencontrés à Raṣûm. On m'a raconté l'entrée d'Asqur-Addu à Andarig et tu m'as dit : 'Tu as vu comment se conduit Asqur-Addu !'. Et tu as ajouté : 'Allons, envoyons nos serviteurs apprendre ce qui s'est passé !'. Et moi (de répondre) : 'C'est peut-être parce qu'Atamrum a exécuté le sieur Kukkutânum, alors qu'il a libéré le frère de Haqba-Hammû, que, de ce fait, Haqba-Hammû [est venu] à Andarig.'” »[1675]

Plusieurs éléments permettent de placer cette rencontre durant l'hiver ZL 11. Il est d'abord manifeste qu'elle suivit de peu la révolte de Kukkutânum et le rapprochement entre Andarig et Karanâ puisque, d'après le message envoyé par le roi de Kurdâ à Išme-Dagan, les conversations tournèrent autour de ces événements. Il est probable également qu'elle fut conséquente de la fin récente du conflit opposant Kurdâ et Andarig. À ce titre, on notera que la lettre *ARMT* XXVI/2 417, qui relate la séparation des deux rois après leur entrevue, fait référence à des instructions de Zimrî-Lîm concernant le problème de Tillâ. Elle doit suivre la réception par le roi de Mari de la lettre *ARMT* XXVIII 81, dans laquelle Haya-sûmû proposait le pillage de cette ville en coopération avec le roi de Mari, ou en cas d'impossibilité, avec le roi d'Andarig. Nous avions situé cette dernière consécutivement à l'occupation de Šuhpad par Atamrum, donc peu après le conflit entre Kurdâ et Andarig.

La révolte de Kukkutânum est explicitement datée du mois ix. Nous avons également situé les tensions entre Kurdâ et Andarig, auxquelles ne participa pas Išme-Dagan, rappelons-le, dans ce même horizon chronologique puisque ce fut manifestement ce qui motiva le rapprochement entre Karanâ et Andarig. Il faudrait donc placer la rencontre de Raṣûm dans les mois qui suivirent, probablement vers les mois x ou xi/ZL 11, soit à la fin de l'hiver.

La lettre *ARMT* XXVI/2 417 indique que la rencontre de Raṣûm ne fut pas suivie immédiatement de combats. Suite à leur entrevue, les deux rois rentrèrent tous deux dans leur pays. Les armées d'Andarig et de Karanâ escortèrent la troupe d'Išme-Dagan jusqu'à ce que celle-ci ait quitté le Sindjar avant de rentrer dans leur capitale respective. Notons également qu'il est dit qu'Atamrum était sur le point de se rendre à Mari[1676]. Ce voyage d'Atamrum à Mari n'est nullement

1675 - *ARMT* XXVI/2 511 : (6) (…) *ha-am-*[*mu-ra-bi*] (7) *a-na iš-me-*^{d}*d*[*a-g*]*an iš-pu-ra-an-ni lu-ú it-*[*tum-ma*] (8) *ša i-na ra-ṣí-im*^{ki} *a-na-ku ù at-ta ni-*[*in-na-am-ru* ?] (9) *e-r*[*e*]*-eb às-qúr-*^{d}IM *a-na an-da-ri-ig*[^{ki}] *iq-bu-*[*ú-nim*] (10) [*um-ma*] *at-ta-a-ma ta-mu-ur ki-ma às-qúr-*^{d}[IM *i-ip-pé-šu* ?] (11) [*ù*] *ki-a-am ta-aq-bé-em um-ma at-ta-a-ma* (12) *ga-*[*n*]*a* lú tur-meš-*ni i ni-iš-pu-ur-ma* (13) *wa-ar-ka-tam li-ip-ru-su-nim um-ma a-na-ku-ma* (14) *mi-id-de aš-šum* lú *ku-uk-ku-ta-nam a-tam-rum* ˹*i-ša*ʾ˺-[*lu*ʾ] (15) *ù* šeš *ha-aq-ba-ha-am-mu ú-ta-aš-ši-r*[*u*].

1676 - Notons qu'Atamrum fit également référence au projet d'un voyage à Mari dans *ARMT* XXVI/2 408, contemporaine de la prise de Šuhpad.

documenté, probablement parce qu'il n'eut jamais lieu. En effet, peu de temps après son retour à Ekallâtum, Išme-Dagan dirigea ses troupes vers le nord.

8.1.3.2. La campagne d'Išme-Dagan à l'est du Sindjar

Yasîm-El apprit par le biais d'Iddiyatum, toujours à Karanâ, que les troupes ekallâtéennes s'étaient emparées des villes de Purattum et d'Ašân, toutes deux situées à proximité de Ninêt/Ninive, vraisemblablement sur la rive droite du Tigre[1677]. Après avoir ramené son butin à Razamâ-du-Yamutbal, il assiégea une autre ville dont le nom est incomplet. La restitution de [*ur-zi*]-*ka*, proposée par Francis Joannès à la ligne 1', semble tout à fait vraisemblable en considérant les propos tenus par le même auteur dans la lettre *ARMT* XXVI/2 418, où les deux premières syllabes du toponyme à la ligne 5 sont lisibles : *ur-z*[*i-ka*].

Nous comprenons de cette dernière lettre qu'Išme-Dagan parvint finalement à s'emparer de cette ville puis qu'il y fut rejoins par le roi de Kurdâ. Après avoir fait leur jonction, ils menèrent une opération commune contre le royaume de Zurrâ dont ils pillèrent les campagnes sans toutefois s'emparer de la capitale. Son roi, Zimrîya, avait, dès la prise de Purattum et d'Ašân, transmis son inquiétude à Yasîm-El[1678]. Celui-ci attendit vraisemblablement d'avoir confirmation des mouvements ennemis pour demander au roi de Mari de venir avec une armée de renfort[1679]. Étant donnée la rapidité avec laquelle Išme-Dagan s'empara de la marche est du Sindjar, il était évident que la demande d'aide de Yasîm-El ne pourrait avoir d'effet qu'avec plusieurs semaines de retard. La démarche visait surtout à rassurer le roi de Zurrâ et à éviter qu'il ne se soumette à l'ennemi.

Il est remarquable qu'Išme-Dagan choisit de longer le Tigre pour menacer la région au nord du Djebel Ishkaft, plutôt que d'attaquer de front en direction de Qaṭṭarâ/Karanâ. Cette stratégie, planifiée vraisemblablement en accord avec Hammu-rabi lors de leur rencontre à Raṣûm, avait plusieurs ambitions. Elle leur permettait d'abord de faire leur jonction, pour l'instant impossible à réaliser au sud du Sindjar. S'emparer des débouchés est et nord du Sindjar leur offrait également l'initiative contre leurs deux ennemis en maintenant une pression constante sur le royaume de Karanâ, mais également en privant Atamrum de ses accès aux régions du Yussan et d'Apum. Plutôt que de se lancer dans une offensive contre Andarig ou Karanâ, ils préférèrent ainsi menacer indirectement ces deux royaumes. Ce choix se justifiait certainement par le rapport de force défavorable, tant sur plan diplomatique que militaire, auquel ces deux royaumes étaient encore

1677 - *ARMT* XXVI/2 415, l. 3-8.
1678 - *ARMT* XXVI/2 415, l. 2'-8'.
1679 - *ARMT* XXVI/2 418, l. 12-14.

soumis à la fin de l'année ZL 11 et jusqu'à l'arrivée des renforts ešnunnéens durant le mois ii/ZL 12.

La lettre *ARMT* XXVI/2 416 démontre d'ailleurs que cette stratégie paya, au moins dans un premier temps. Nous y saisissons ainsi la nervosité qui s'empara des cours d'Andarig et de Karanâ alors qu'Išme-Dagan assiégeait la ville d'Admum[1680], manifestement à la suite de sa campagne contre Zurrâ. Asqur-Addu renonça à nouveau à entreprendre le voyage jusque Mari. Tant que l'ennemi pouvait menacer l'intérieur de son royaume, il préférait attendre que le roi de Mari s'approche de la région pour le rencontrer. Atamrum fut moins catégorique, il prévoyait encore de se rendre à Mari, mais il s'opposa toutefois à ce que Yasîm-El et son contingent l'accompagnent, il préférait les savoir gardant la frontière.

La datation de cette première campagne d'Išme-Dagan est difficile et bien que deux de ces lettres soient datées, dans les deux cas le mois est cassé[1681]. Le contexte nous permet toutefois de les situer dans une fourchette relativement courte. En effet, il est certain qu'elle fut déclenchée peu de temps après l'entretien qu'eurent les deux rois à Raṣûm, au mois x ou xi/ZL 12. De plus, il est difficile de les situer après le mois iii, moment où Išme-Dagan évacua Urzikka en réaction à la montée de Zimrî-Lîm[1682]. Par conjecture, nous pourrions même placer ces opérations avant la fin du mois i/ZL 12, durant lequel Habdu-Malik se rendit dans la région pour organiser les négociations entre Kurdâ et Andarig. Dans la correspondance de ce dernier, le contexte semble nettement différent, il n'est ainsi jamais fait mention d'opérations numhéennes en cours au nord du massif montagneux. Il est possible d'ailleurs que le roi de Kurdâ ait retiré ses troupes, en attente de ces négociations, car il ne semble pas avoir participé personnellement aux dernières opérations, contre Admum. De même, les troupes ešnunnéennes que nous voyons combattre aux côtés d'Išme-Dagan à partir du mois i/ZL 12 ne sont pas encore mentionnées. Ainsi, nous pouvons placer avec certitude cette première campagne d'Išme-Dagan et de Hammu-rabi entre le mois x/ZL 11 et le mois i/ZL 12, à la fin de l'hiver et au début du printemps.

8.2. L'aggravation du conflit (i-vi/ZL 12)

Ces deux conflits, celui opposant Andarig et Kurdâ dans leur lutte régionale, mais également la lutte d'influence entre Mari et Ekallâtum, à la base très différents par leurs protagonistes et leurs enjeux, se profitèrent l'un à l'autre pour se confondre finalement en une seule et même guerre. Si le drame se profilait déjà dans la seconde moitié de l'année ZL 11, ce fut dans la première moitié de

1680 - Cette ville doit également être cherchée dans la région du wadi Murr.

1681 - La lettre *ARMT* XXVI/2 415 est datée du 23/[…], *ARMT* XXVI/2 418 doit donc être datée du 11 du mois suivant, si la manière dont nous avons ordonné les textes est correcte.

1682 - *ARMT* XXVI/2 419.

l'année ZL 12 que le conflit gagna en proportion et en enjeux, avec l'implication de plus en plus grande et de plus en plus directe de puissances extérieures. Cette première moitié de l'année démontre que le Sindjar reprit toute son importance géostratégique jusqu'à devenir l'épicentre des tensions internationales. Discrète sur la scène internationale depuis près d'un an, nous voyons d'abord Ešnunna répondre aux appels d'Išme-Dagan en s'engageant militairement à ses côtés à partir de la fin du mois i. Le roi de Mari essayait encore de reprendre en main la région, d'abord par des moyens diplomatiques, avec l'envoi d'une délégation menée par Habdu-Malik au mois i, puis en y intensifiant sa présence militaire jusqu'à mener personnellement une expédition au mois iii.

8.2.1. La médiation de Mari et l'entrée en guerre des Ešnunnéens

Avec l'entrée en guerre d'Išme-Dagan, le conflit prit tout de suite une tournure plus complexe. Le conflit local qui avait opposé Andarig et Kurdâ s'était manifestement achevé sur un accord inégal, au moins du point de vue de Hammu-rabi, ce qui l'avait conduit à appuyer le roi d'Ekallâtum dans sa marche vers le nord. Avec la prise d'Urzikka et d'une partie de la zone nord-est du Sindjar, ce fut l'autorité unique de Zimrî-Lîm sur les rois de la région qui fut mise en péril.

8.2.1.1. La mission de Habdu-Malik dans le Sindjar

Au problème d'Ekallâtum, le roi de Mari avait manifestement prévu de répondre sévèrement Ainsi, plusieurs lettres contemporaines de la campagne d'Išme-Dagan évoquent la préparation d'une opération militaire dont le roi devait prendre personnellement la tête. Quant au volet strictement régional du problème, c'est-à-dire l'opposition Kurdâ/Andarig, Zimrî-Lîm décida de réagir sans perdre de temps et organisa une médiation qui devait conduire au retour de la paix entre les deux royaumes. Au milieu du mois i/ZL 12, il envoya dans la région l'une des plus hautes personnalités du royaume, le ministre-*sukkal* Habdu-Malik.

La datation de cette mission est bien établie par l'une des lettres que le ministre envoya. À la fin de la lettre *ARMT* XXVI/2 392, il listait ainsi les différentes étapes qu'il avait prévu de faire dans la région entre le 27/i et le 3/ii. Il faut donc considérer qu'il avait quitté Mari dans la première moitié du mois i. Nous savons par ailleurs qu'il ne revint à Mari, avec les présents qu'avaient offerts les rois, que le 19/ii[1683].

1683 - *ARMT* XXX, p. 399. Manifestement, le voyage entre Mari et le Sindjar prenait environ deux semaines. Il faut donc considérer, avec le retard qu'il prit à l'aller, qu'il quitta Mari dans les deux premières semaines du mois i.

La première lettre qu'il envoya au roi le fut depuis la petite localité de Sapurratâ, que nous avons située dans la steppe entre le Habur et le Sindjar[1684]. La missive qu'il envoya en même temps au secrétaire du roi, Šû-nuhra-halû, nous indique qu'il était d'abord passé par Qaṭṭunân où il espérait apprendre où se trouvait le roi d'Andarig[1685]. Alors que certaines des personnes qu'il interrogea l'invitèrent à se rendre à Šubat-Enlil, d'autres lui annoncèrent qu'Atamrum était déjà parti pour Andarig. Aussi choisit-il de se rendre dans la steppe en attendant de recevoir des informations plus fiables.

Il reçut finalement la confirmation de la présence d'Atamrum à Andarig. Ce fut depuis cette ville qu'il écrivit son premier rapport sur la situation dans la région. Il rappela d'abord quel était l'objet de sa mission :

> « Mon seigneur m'a envoyé en mission pour établir la paix entre Atamrum et Hammu-rabi. Le jour où j'ai fait porter cette tablette à mon seigneur, j'ai conduit les dieux d'Atamrum à Kurdâ pour faire prêter serment à Hammu-rabi. Si le dieu de mon seigneur a marché devant moi, j'aurai établi la paix entre eux. »[1686]

Il apparaît, par les autres affaires évoquées dans la lettre, que la situation dans la région était alors loin d'être calme. Lors de son entretien avec Habdu-Malik, Atamrum réclama ainsi la mobilisation des Hanéens pour protéger son pays. D'un autre côté, celui-ci avait décidé d'expulser le contingent ešnunnéen présent dans sa capitale depuis la fin de la guerre contre l'Élam. La raison de ce geste échappait encore à l'auteur. Enfin, dès son arrivée à Qaṭṭunân, Habdu-Malik avait appris qu'Atamrum reprochait à Asqur-Addu de continuer à entretenir des relations avec Išme-Dagan[1687]. Il apparaît donc que, lors de son arrivée dans la région, les affinités entre royaumes n'étaient pas aussi figées que ce qu'il paraissait.

Si l'auteur se devait d'éclaircir cette situation pour son roi, il n'oublia pas quelle était sa mission principale : faire jurer le roi de Kurdâ. Le temps d'arriver en territoire kurdéen, il apprit la raison du renvoi des troupes ešnunnéennes[1688]. Entre temps, ce royaume s'était rallié à Ekallâtum et un contingent avait déjà rejoins Razamâ-du-Yamutbal. Il fit part au roi de Mari de son inquiétude

1684 - *ARMT* XXVI/2 387.
1685 - *ARMT* XXVI/2 388.
1686 - *ARMT* XXVI/2 389 : (20) *be-lí a-na sa-li-mi-im bi-ri-it a-tam-ri-im* (21) *ù ha-am-mu-ra-bi ša-ka-nim ú-wa-e-ra-an-ni* (22) [u_4]-*um ṭup-pí an-ni-a-am* (23) [*a-na ṣ*]*e-er be-lí-ia ú-ša-bi*-[*lam*] (24) [dingir-meš *ša*] *a-tam-ri-im a-na kur-da*^{ki} (25) [*a-na ha-am-mu*]-*ra-bi a-na ni-iš* dingir-*lim* (26) [*šu-úz*]-*ku-ri at-ru* (27) *šum-ma* dingir-*lum ša be-lí-ia i-na pa-ni-ia* (28) *il-li-ik bi-ri-ti-šu-nu* (29) *sa-li-ma-am aš-ku-na-am*.
1687 - *ARMT* XXVI/2 387, l. 1'-8'.
1688 - *ARMT* XXVI/2 390.

concernant les projets de l'ennemi, allait-il se diriger vers Andarig ou vers Karanâ? Il insista sur le fait que des décisions précises devaient être prises par le roi sur les conditions d'engagement du corps expéditionnaire, envisageant même le retrait de celui-ci.

L'arrivée des troupes ešnunnéennes à Razamâ-du-Yamutbal avait de quoi inquiéter le ministre. En effet, ce nouvel atout risquait de faire pencher nettement la balance en faveur du camp d'Ekallâtum, tant sur la plan du rapport de force militaire que d'un point de vue diplomatique. La situation pouvait en effet s'aggraver si, comme s'en inquiétait Atamrum[1689], Asqur-Addu décidait également de changer de camp. Le roi d'Andarig continuait de lui écrire afin de le dissuader de signer une paix séparée avec Išme-Dagan, mais ni la pression diplomatique, ni la présence d'une garnison mariote ne pouvait garantir la fidélité de ce roi. Par ailleurs, cette nouvelle pouvait également mettre en péril la mission première de Habdu-Malik en donnant au roi de Kurdâ un argument de poids pour redéfinir les propos du traité.

En effet, la nouvelle avait précédé l'arrivée de Habdu-Malik à Kurdâ. L'échange entre Habdu-Malik et Hammu-rabi est en ce sens un modèle de rhétorique diplomatique[1690]. Dès la première entrevue, les Anciens du royaume cherchèrent à redéfinir les clauses du traité. Pour qu'un accord soit trouvé, Atamrum devait céder au royaume certaines localités. Si les noms de ces villes ne sont pas précisés, il s'agit certainement de celles qui avaient été disputées quelques temps plus tôt. Voyant son interlocuteur hésiter, le ministre lui rappela l'entretien qu'il avait eu avec le roi de Mari lors son voyage au mois viii de l'année précédente. Il souligna l'hypocrisie des propos du roi de Kurdâ qui, après avoir dénoncé l'alliance entre Andarig et Ekallâtum, avait finalement favorisé les menées de ce dernier dans la région. Il l'accusa également d'être le responsable de cette nouvelle montée d'Ešnunna, usant d'une ellipse historique qui devait réveiller de biens mauvais souvenirs[1691]. Les derniers propos de Hammu-rabi sont difficiles à comprendre mais il ne céda manifestement pas. Après ce premier échange, le ministre conseilla à Zimrî-Lîm de mesurer la réponse qu'il tiendrait au messager que le roi de Kurdâ lui avait envoyé. Lui-même précisait d'ailleurs qu'il avait tempéré ses propos[1692]. Hammu-rabi ne semble toutefois pas avoir changé sa ligne de conduite, il nuança toutefois les revendications de ses Anciens. Le roi d'Andarig ne devait plus lui remettre les villes disputées mais les « libérer » et restaurer les « trônes », c'est-à-dire permettre le retour d'une dynastie indépendante. À cette condition, il signerait la paix et écrirait à Išme-Dagan de battre en

1689 - Il exprime son inquiétude dans *ARMT* XXVI/2 390, l. 18"-20".
1690 - *ARMT* XXVI/2 391 et 392.
1691 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 6.1.2.1.
1692 - *ARMT* XXVI/2 392. La nature de cette lettre est complexe. Il en sort l'impression, par la première formule, que Habdu-Malik venait d'arriver à Kurdâ, ce qui renvoie à la lettre précédente. Cependant le ton des propos est bien différent des échanges rapportés dans *ARMT* XXVI/2 391, et Habdu-Malik souligne lui-même qu'il chercha à apaiser les débats laissant le roi de Kurdâ expliquer son propre point de vue.

retraite. Dans le cas contraire, les troupes d'Andarig et de Mari devaient évacuer son pays ou elles courraient le risque d'être engagées par l'armée numhéenne.

Habdu-Malik quitta Kurdâ peu après pour se rendre à Andarig, où il devait présenter les conditions de Hammu-rabi devant Atamrum. À la fin de sa lettre, il exposa au roi les prochaines étapes de son voyage. À sa première mission s'était alors adjointe une seconde, cette fois à Karanâ. Il est probable que, durant son séjour à Kurdâ, il ait reçu du roi l'ordre de rencontrer Asqur-Addu. L'objet de cette mission ne nous est pas connu, il s'agissait peut-être de s'assurer qu'il respecterait son serment, et de lui réaffirmer en contre-partie le soutien de Mari.

La lettre suivante, écrite après son arrivée à Andarig, est malheureusement fort lacunaire si bien que l'on ignore comment réagit Atamrum aux exigences de son voisin[1693]. L'introduction de la lettre est toutefois édifiante, et Habdu-Malik n'y cache pas ses doutes quant à l'issue de sa mission. Il apporte toutefois une bonne nouvelle au roi : Alors qu'il se mettait en route pour Karanâ, il reçut une lettre dans laquelle Iddiyatum lui apprenait que les ambassadeurs ekallâtéens n'étaient plus reçus par le roi de Karanâ. Une fois sur place, le ministre obtint d'ailleurs d'Asqur-Addu la confirmation de sa fidélité à Atamrum et Zimrî-Lîm[1694]. Le problème que Habdu-Malik rencontra concerna davantage la cohérence de la stratégie défensive dans la région. Cela passait d'abord par une coopération pleine d'Andarig et de Karanâ, ce qui, à en juger par les hésitations d'Atamrum à transférer des hommes à Karanâ, n'était pas encore gagné. Ce dernier était prêt à échanger autant de troupes locales que nécessaire mais s'opposait fermement à tout transfert de troupes mariotes. Habdu-Malik devait également rencontrer le *merhûm*. Si cette affaire est la même que celle évoquée dans *ARMT* XXVI/2 390, il devait également s'agir de dispositions militaires concernant soit la mobilisation des Bédouins soit des mesures à prendre pour leur protection. Notons immédiatement, en aparté, que cette lettre fait référence aux présages reçus au début de la moisson (l. 9-11), une allusion déterminante pour établir le synchronisme entre la mission de Habdu-Malik et les menées d'Išme-Dagan et des Ešnunnéens au sud du royaume.

D'après la lettre *ARMT* XXVI/2 392, Habdu-Malik avait prévu ensuite de retourner à Andarig puis de passer par Kurdâ avant de finalement reprendre la route pour Mari. De ces différentes étapes nous n'avons aucun écho. Nous savons toutefois que le 19/ii/ZL 12, il était effectivement de retour à Mari. Les cadeaux d'usage, reçus des mains des trois rois de la région, furent remis à Mukannišum[1695]. Il est peu probable que le ministre ait soudain arrêté d'envoyer ses rapports, ceux-ci toutefois ne nous sont pas parvenus. Cinq autres lettres lui sont attribuées mais leurs

1693 - *ARMT* XXVI/2 393. Les 25 lignes manquantes doivent contenir les dernières dispositions des Anciens du Numhâ et probablement la réaction d'Atamrum aux conditions posées par Hammu-rabi. Malheureusement, aucun rappel *a posteriori* ne permet de la connaître.

1694 - *ARMT* XXVI/2 394.

1695 - M.11948 (= *ARMT* XXX, p. 399).

contextes géographique et chronologique restent difficiles à établir et elles n'apportent de toute façon aucune information supplémentaire[1696].

Si l'ensemble de ce dossier permet de connaître clairement l'objet de cette mission, il nous en manque toutefois la conclusion. Il est vraisemblable, avec le recul historique et la connaissance des événements suivants, que l'alliance Andarig/Karanâ ne se rompit pas à cette occasion mais il est plus difficile de se prononcer sur la réussite de sa première mission, à savoir rétablir la paix entre Andarig et Kurdâ. Les rapports envoyés « à chaud » par le ministre semblent en premier lieu indiquer qu'une issue favorable était rendue difficile par le regain de confiance du roi de Kurdâ lorsque celui-ci apprit l'entrée des troupes ešnunnéennes à Razamâ-du-Yamutbal. Plusieurs éléments postérieurs pourraient par ailleurs venir confirmer la thèse de l'échec. En premier lieu, on notera que l'enregistrement des cadeaux de retour stipule qu'ils furent remis aux services administratifs mariotes par Habdu-Malik, Šû-nuhra-halû mais également par Haqba-ahum[1697]. Celui-ci avait exercé depuis plusieurs années le rôle de plénipotentiaire mariote à Kurdâ. Son retour à Mari ne pourrait être que provisoire, mais il faut noter toutefois qu'aucun document émanant de lui ne semble avoir été écrit depuis Kurdâ après ce mois ii/ZL 12 nous poussant à conclure qu'il n'y revint pas par la suite. Faut-il dès lors y voir la rupture des rapports diplomatiques entre les deux royaumes ? Nous pouvons également placer, comme conséquence de cette échec, la fameuse lettre qu'envoya l'*âpilum* de Šamaš à Zimrî-Lîm dans laquelle le Dieu exhortait le roi de Mari à s'emparer de Kurdâ[1698], signifiant cette fois très clairement que Kurdâ et Mari étaient en guerre. L'absence du roi de Kurdâ dans les événements qui suivirent est toutefois troublante, peut-être faut-il l'attribuer au fait que l'attention mariote se porta davantage sur la partie orientale de la région où Išme-Dagan représentait un danger plus immédiat.

8.2.1.2. L'alliance d'Ešnunna avec Išme-Dagan

Depuis le Sindjar, le Suhûm et la Babylonie, les nouvelles concernant l'entrée en guerre du royaume d'Ešnunna furent nombreuses à parvenir à Mari. Elles n'apportent toutefois que peu de détails ou ne relèvent, selon l'aveu de certains auteurs, que de la rumeur, si bien que les modalités exactes de cet engagement restent difficilement déterminables.

1696 - *ARMT* XXVI/2 395, 396, 397, 398 et 400.
1697 - M.11948 (= *ARMT* XXX, p. 399).
1698 - *ARMT* XXVI/1 194. Jean-Marie Durand a placé cette lettre à la suite de *ARMT* XXVI/2 494 dans laquelle le même *âpilum* demandait à ce qu'on lui envoie un scribe afin de rédiger le message de Šamaš au roi de Mari, qui doit vraisemblablement être celui repris en *ARMT* XXVI/1 194 (Durand 1988a, p. 391). L'évocation du siège de Nusar place effectivement cette lettre pendant la moisson (cf. *ARMT* XXVI/2 515, l. 28), donc vers le mois ii/ZL 12.

Les accords d'alliance entre les deux cours furent discrets ou, du moins, échappèrent aux espions mariotes, car la correspondance au roi de Mari n'évoque dans les faits que la conclusion de celle-ci. Ce fut manifestement Meptûm qui, le premier, apporta la nouvelle par ces mots : « Aššur, Ekallâtum et Ešnunna ont bu (la coupe d'alliance) : maintenant, ils sont devenus une seule maison »[1699]. Peu après, il informait le roi de Mari du transfert de 1 000 prisonniers ešnunnéens depuis Ekallâtum vers Ešnunna[1700]. Le retour de ces prisonniers, certainement la garnison qui avait occupé le royaume durant l'invasion élamite, fut manifestement l'une des conditions exigées par Ešnunna en contre-partie de l'aide militaire. Une autre condition fut, selon la lettre A.976 (inédite), la restitution de la ville de Šitullum à Ešnunna[1701]. Nous rappellerons qu'elle avait été conquise par les Ekallâtéens et les Babyloniens lors des derniers moments de l'intervention élamite. Les deux lettres font également état de la préoccupation de l'auteur concernant la défense du Suhûm et les risques d'espionnage. Il est possible que deux autres lettres, mentionnant des coups de mains ekallâtéens dans cette région, particulièrement vulnérable en raison de la difficile maîtrise de l'espace steppique, soient à placer dans ce même contexte[1702].

Une lettre d'Ibâl-pî-El, général mariote combattant aux côtés du roi de Babylone, nous apprend que des rumeurs circulèrent sur le déplacement d'une troupe ešnunnéenne depuis Mankisum jusque Šitullum[1703]. Si l'objet de leur déplacement n'est pas précisé, il faut probablement le mettre en lien avec une lettre écrite par Šarrum-andullî, autre représentant de Mari à Babylone[1704]. Celui-ci précisait qu'un bruit courait selon lequel quelques 4 000 soldats de Ṣillî-Sîn montaient vers le royaume d'Ekallâtum.

Enfin, ce fut Habdu-Malik qui se fit l'écho des nouvelles qu'il put apprendre sur l'arrivée des troupes ešnunnéennes dans la région. Trois de ses lettres font effectivement référence au revirement de Ṣillî-Sîn et permettent de placer cette alliance à la fin du mois i/ZL 12. Lorsque Habdu-Malik arriva pour la première fois à Andarig, il relaya en effet l'information concernant l'expulsion de la

1699 - A.2459 (Charpin et Durand 1997, p. 387-388) : (5) *aš-šur*^{ki} *é-kál-la-tum*^{ki} (6) *ù* èš-nun-na^{ki} *iš-tu-ú i-na-an-na* (7) *a-na bi-ti-im iš*$_{15}$*-te-en i-tu-ú-ru*. La lettre est datée par ses éditeurs de l'année ZL 4, dans le contexte de l'annexion d'Ekallâtum par Ibâl-pî-El II. Il nous semble encore difficile de trancher entre ces deux datations, Meptûm exerçant durant ces deux événements.

1700 - A.4535-bis (Charpin et Durand 1997, p. 389-391).

1701 - Voir Ziegler 2002, p. 241, n. 136. Cet inédit, qui n'apporte que des informations contextuelles, n'a pas été repris en annexe.

1702 - À ce titre, voir les lettres *ARMT* XXVI/2 420 et 506.

1703 - *ARM* II 25 (= *LAPO* 17 587). Cette lettre a été datée du milieu de l'année ZL 11. Il ne nous semble pas impossible de la placer au début de l'année ZL 12 ne sachant pas qui est désigné comme ennemi, d'Ešnunna ou de Larsa, par le roi de Babylone. À ce titre, il est possible que les lignes 17 et 18 puissent être lues non plus: « il ne cesse d'être informé d'une montée d'Išme-Dagan à Ekallâtum » ([*ša iš-me-*^{d}*da-gan a-na*] *é-kál-la-tim*^{ki} *e-le-im iš*$_{7}$*-te-né-em*) ; mais plutôt quelque chose comme « il ne cesse d'être informé d'une montée de l'homme d'Ešnunna à Ekallâtum » ([*ša* lú èš-nun-na^{ki} *a-na*] *é-kál-la-tim*^{ki} *e-le-im iš*$_{7}$*-te-né-em*).

1704 - *ARMT* XXVI/2 378.

garnison ešnunnéenne d'Andarig par Atamrum[1705]. Manifestement ceux-ci n'accueillirent pas cette nouvelle avec gaieté et se plaignirent de devoir retourner dans une « ville en ruine ». Les raisons de cette décision n'étaient pas connues du ministre mariote qui venait tout juste d'arriver dans la région. Il est toutefois probable qu'Atamrum ait déjà entendu parler d'un éventuel rapprochement entre Ekallâtum et Ešnunna et qu'il ait préféré prévenir les risques d'espionnage en les renvoyant chez eux. Les Ešnunnéens finirent effectivement par quitter le pays d'Andarig pour entrer à Razamâ-du-Yamutbal, nous l'apprenons dans la seconde missive envoyée par le ministre[1706]. La seconde partie de la lettre est beaucoup moins claire, on ignore notamment si les troupes du roi d'Ešnunna mentionnées sont celles expulsées d'Andarig ou s'il s'agit du gros des troupes qui étaient montées depuis la capitale. Ce qui est certain toutefois, c'est qu'au moment où Habdu-Malik rédigea cette tablette, Ṣillî-Sîn avait déjà changé de camp. L'information fut d'ailleurs relayée très rapidement dans la région si bien que le roi de Kurdâ était déjà au courant de l'événement lorsque Habdu-Malik le retrouva[1707].

Cette nouvelle arriva à point nommé pour Išme-Dagan qui tentait alors de convaincre le roi de Karanâ de se rallier à sa cause. Il faut noter à ce titre la différence de contexte entre la lettre *ARMT* XXVI/2 387, écrite avant l'arrivée de Habdu-Malik dans la région, dans laquelle il est fait mention de contacts diplomatiques entre Karanâ et Ekallâtum sans que ne soient mentionnées les Ešnunnéens, et la lettre *ARMT* XXVI/2 393, écrite lorsque le ministre quitta Andarig pour Karanâ, dans laquelle était repris le discours d'Išme-Dagan à Asqur-Addu : « Décide-toi à venir et couche-toi sur la couche du sire d'Ešnunna »[1708]. Ces mots, s'ils furent réellement ceux choisis par Išme-Dagan, démontrent que l'engagement du roi d'Ešnunna changeait la donne du tout au tout. Désormais, ce dernier était présenté comme un suzerain potentiel pour la région derrière lequel se rangeait le roi d'Ekallâtum. Si le but était de mettre une pression supplémentaire sur le roi de Karanâ, en exhibant le soutien prestigieux qu'il s'était octroyé, Išme-Dagan voulait également lui montrer qu'une alternative était possible à son alliance avec Mari. Manifestement, l'argument ne fit pas mouche et l'ambassade ekallâtéenne ne fut même pas reçue par le roi.

Ce fut après l'échec de ces ambassades que le roi d'Ekallâtum décida, de concert avec les forces ešnunnéennes, de renforcer la pression militaire sur le royaume de Karanâ. La première ville visée fut Nusar, au nord de Razamâ-du-Yamutbal. Bertrand Lafont a, dès l'édition des textes, placé cet épisode vers le mois ii/ZL 12. Cela semble confirmé par la mention de travaux agricoles renvoyant très vraisemblablement à la moisson également évoquée dans l'une des lettres de

1705 - *ARMT* XXVI/2 389.
1706 - *ARMT* XXVI/2 390, la première partie de la lettre parle d'un « camp d'Andarig », c'est donc très certainement aux troupes expulsées que l'auteur fait ici référence.
1707 - *ARMT* XXVI/2 391.
1708 - *ARMT* XXVI/2 393 : (8') (…) *ṣa-ba-at* (9') [*ku-uš-d*]*am-ma i-na ru-bu-uṣ* lú èš-nun-na^{ki} (10') [*ri-bi-iṣ*] (…).

Habdu-Malik[1709].

La lettre la plus détaillée concernant cette attaque fut écrite par le mariote le plus proche du champ d'opération, Iddiyatum[1710]. Quittant Razamâ-du-Yamutbal, cette troupe mixte s'installa à Parparâ, à quelques kilomètres au nord puis mena une opération de pillage à Nusar. Le butin fut composé, d'après l'auteur, d'une trentaine d'hommes et de femmes et d'une cinquantaine de têtes de bétail. La garnison de Nusar fit une sortie et pourchassa l'ennemi mais ne tua que trois hommes, dont un Ešnunnéen, pour une vingtaine de tués de leur côté. L'état d'alerte fut déclenché dans tout le royaume, les signaux lumineux furent allumés et les travaux agricoles cessèrent. Des patrouilles mariotes cherchèrent à prévenir toute nouvelle incursion mais ils ne parvinrent pas à empêcher une seconde opération. Quelques 800 soldats d'Ekallâtum et d'Ešnunna progressèrent jusqu'à moins d'une heure de marche de la capitale et ils s'emparèrent d'un butin conséquent[1711].

Išme-Dagan se défendit d'avoir mené une telle opération, renvoyant la responsabilité à une troupe de bandits. Si son implication ne fit aucun doute aux yeux des mariotes, ses déclarations se justifiaient vraisemblablement par la finalité qu'il souhaitait donner à cette opération. Bien loin d'être une offensive d'envergure, il ne s'agissait là que de renforcer la pression sur Asqur-Addu et de lui faire prendre conscience qu'il pouvait être frappé n'importe quand et n'importe où. Les Ekallâtéens disposaient toujours de troupes au nord du Sindjar, puisqu'ils tenaient encore la ville d'Urzikka[1712], et les renforts envoyés par le roi d'Ešnunna lui permettaient désormais de frapper au cœur même du royaume. Pourtant Išme-Dagan avait toujours dans l'idée d'obtenir le ralliement de son adversaire. La lettre *ARMT* XXVI/2 414, écrite par le responsable de la garnison mariote à Qaṭṭarâ peu après le pillage de Nusar, fait ainsi écho à la présence de messagers ekallâtéens résidant à Qaṭṭarâ. Le fait que cette mission diplomatique soit cachée aux représentants de Mari démontre qu'Asqur-Addu, malgré ses déclarations, n'avait pas entièrement abandonné l'idée d'une solution négociée, ce qu'Išme-Dagan n'ignorait pas.

La fin du mois i fut donc marquée par un nouveau retournement de situation : l'engagement d'Ešnunna aux côtés d'Išme-Dagan. Les raisons de ce changement de cap de Ṣillî-Sîn, qui avait pourtant envoyé une délégation aux côtés des Babyloniens et des Mariotes à la rencontre de Ṣidqum, lors de la formation d'une coalition contre Kurdâ, est encore difficile à expliquer. Il est vraisemblable que cela soit à placer dans la perspective de la rivalité avec Babylone qu'il entretenait depuis son accession au trône. Plusieurs documents témoignent de même de la préoccupation du roi

1709 - *ARMT* XXVI/2 515, l. 28 et *ARMT* XXVI/2 394.
1710 - *ARMT* XXVI/2 514.
1711 - *ARMT* XXVI/2 515.
1712 - Nous verrons que celle-ci ne fut abandonnée qu'au mois iii. Cf. ci-dessous, deuxième partie, § 8.2.2.1.

de Babylone face à la tournure des événements. Dans la lettre *FM* V 5, Hammu-rabi de Babylone promettait de se venger de celui qui « a saisi la frange de l'habit de l'Ešnunnéen »[1713]. Selon Dominique Charpin, la victime sur laquelle devait s'abattre cette colère était Išme-Dagan lui-même[1714]. L'initiative de cette alliance entre les deux royaumes du Tigre semble d'ailleurs avoir été le fait du roi d'Ekallâtum, qui à cette occasion fit de nombreuses concessions à son homologue dans le but d'obtenir de lui un important soutien militaire. À ce titre, il ne faut certainement pas minimiser les intérêts propres au royaume d'Ešnunna qui avait déjà fait la démonstration de ses ambitions en Haute-Mésopotamie sept ans plus tôt. Ṣillî-Sîn profita de l'engagement babylonien contre Larsa pour lancer sa politique expansionniste et saisit opportunément l'occasion de trouver des soutiens à celle-ci en la personne d'Išme-Dagan et secondairement de Hammu-rabi de Kurdâ. Ainsi, à roi différent situations différentes, mais l'ambition restait vraisemblablement la même qu'à l'époque de la chevauchée d'Ibâl-pî-El II.

D'un point de vue régional, l'entrée en guerre d'Ešnunna ne fut pas sans conséquence et il y a de bonnes chances pour que l'échec, avoué ou non, de la mission de Habdu-Malik soit la conséquence de ce brusque changement de rapport de force. Cela permit en premier lieu au roi de Kurdâ d'aborder les négociations de paix en position de force et d'exiger comme condition la libération des localités occupées par Andarig. Le vacillement de l'alliance entre Atamrum et Asqur-Addu ne semble pas avoir cette nouvelle pour origine, elle donna toutefois un second souffle aux tentatives d'Išme-Dagan. Tout en se présentant comme le « frère » du roi de Karanâ[1715], une manière de dénoncer l'alliance inégalitaire qu'il nourrissait avec Atamrum, Išme-Dagan profita subtilement de la nouvelle pour renforcer la pression diplomatique et militaire qu'il entretenait sur Karanâ depuis plusieurs mois.

8.2.2. L'expédition de Zimrî-Lîm et le statu quo (iii à v/ZL 12)

Ce fut manifestement par réaction à ces deux facteurs, l'échec de la mission diplomatique et la nouvelle de l'entrée des Ešnunnéens à Razamâ-du-Yamutbal, que Zimrî-Lîm organisa dès le mois i/ ZL 12 une expédition au secours des royautés qui lui étaient encore acquises. Išme-Dagan préféra se retirer des régions qu'il avait conquises à la fin de l'année précédente. Il s'en suivit quelques semaines de trêve mises à profit par les belligérants pour renforcer leurs alliances.

1713 - *FM* V 5 : (23) (…) *qa-ra-an* túg (24) lú èš-nun-na^{ki} *iṣ-ba-tu*.
1714 - Charpin et Ziegler 2003, p. 256.
1715 - *ARMT* XXVI/2 515 l. 11.

8.2.2.1. L'expédition de Zimrî-Lîm dans le bassin du Habur

Cette expédition, si elle fut évoquée dès les premiers signes de l'offensive d'Išme-Dagan, mit manifestement du temps à se mettre en place car le roi de Mari ne quitta sa capitale qu'au début du mois iii[1716]. Ce retard doit certainement être mis sur le compte de la difficulté à trouver les troupes nécessaires. Ainsi, dans la lettre *ARM* II 25 (= *LAPO* 17 587), que nous avons datée du mois i[1717], le roi de Mari réclamait les troupes qu'il avait envoyées à l'aide de Babylone. Ce dernier, en plein siège de Larsa, avait refusé de les laisser partir sans complément d'information. Nous avons également vu que le problème de la mobilisation des Bédouins avait été soulevé lors de la mission de Habdu-Malik[1718]. Aucun texte ne vient véritablement renseigner la nature et le nombre de soldats mariotes rassemblés pour l'expédition mais il semble qu'à la fin du mois ii le roi de Mari ait finalement réussi à mobiliser assez d'hommes. Juste avant son départ, la reine Šibtu lui fit part de présages concernant le sort de cette expédition[1719]. Ceux-ci étaient optimistes, prédisant la fuite des alliés d'Išme-Dagan. Malgré tout, nous pouvons peut-être y trouver une allusion au problème d'effectifs de l'armée mariote car si l'armée d'Išme-Dagan y est dit nombreuse, celle du roi de Mari n'est pas décrite et ce sont surtout « Dagan, Šamaš, Itûr-Mêr et Bêlet-Ekallim, ainsi qu'Addu, maître des oracles » que nous trouvons mentionnés aux côtés de Zimrî-Lîm[1720].

Le trajet de Zimrî-Lîm est connu par nombre de textes administratifs. Il passa d'abord par Terqa pour arriver le 12/iii à Saggarâtum[1721]. Trois jours plus tard, il était à Qaṭṭunân[1722]. Yasîm-El était également présent à Saggarâtum, probablement parce qu'il revint à la capitale, durant le mois ii, afin de préparer l'expédition. Il semble qu'il devança la suite du roi car le 18 ou le 19 au plus tard, alors que le roi était encore à Qaṭṭunân, il était déjà de retour dans la région d'Andarig[1723]. De là, il envoya un rapport concernant les activités d'Išme-Dagan[1724]. Ce dernier avait appris que le roi de Mari était à Qaṭṭunân, il avait alors évacué ses troupes d'Urzikka pour se rapprocher de Hamadânum. Cette dernière reste difficile à localiser mais l'auteur prend soin de préciser qu'il s'agit de celle du Numhâ où régna un temps Yanṣib-Addu. Nous avons vu, dans notre premier chapitre, qu'il ne s'agissait probablement pas de la ville située près de Harbê, car cela voudrait dire que la

1716 - Le premier texte attestant de la présence du roi à Saggarâtum date du 12/iii/ZL 12 [Dagan] (*ARMT* XXV 447 = *ARMT* XXXII, p. 387).
1717 - Cf. ci-dessus, n. 1703.
1718 - Voir l'appel d'Atamrum dans *ARMT* XXVI/2 389.
1719 - *ARM* X 4 (*ARMT* XXVI/1 207 ; = *LAPO* 18 1144).
1720 - *ARM* X 4 (*ARMT* XXVI/1 207 ; = *LAPO* 18 1144) : (31) (…) ^{d}*da-gan* (32) ^{d}utu ^{d}*i-túr-me-er ù* ^{d}nin-*é-kál-lim* (33) *ù* ^{d}iškur-*ma be-el pu-ru-us-sé-e-em.*
1721 - *ARMT* XXV 447 (= *ARMT* XXXII, p. 387).
1722 - M.10703 (inédit) et M.12238 (inédit), non repris en annexe ; cf. Charpin et Ziegler 2003, p. 234, n. 596.
1723 - Nous suivons ici une hypothèse de Francis Joannès, Charpin *et al.* 1988, p. 305.
1724 - La lettre *ARMT* XXVI/2 419 fut probablement écrite depuis Hubšâlum, où stationnait une partie des troupes mariotes.

retraite des troupes s'effectua en plein centre du Sindjar au risque d'être coincé par les troupes ennemies restées sur place, mais plutôt d'une seconde Hamadânum localisée vers le nord-est du Sindjar, près de la ville d'Admum qu'Išme-Dagan avait d'ailleurs conquise à la fin de l'année précédente[1725]. Sa retraite fut facilitée par le fait qu'au moins une partie des troupes d'Andarig et de Karanâ était partie au nord-ouest du massif pour punir la ville de Tillâ. Asqur-Addu écrivit d'ailleurs à Himdiya et Haqba-Hammû d'envoyer un courrier à Zimrî-Lîm pour l'informer de la capture d'un « maître étranger » (*bêlam aham*)[1726]. Ce terme, inhabituel et mal défini, pourrait désigner sans certitude le roi de Tillâ, Samsî-Êrah.

Pendant ce temps, le roi de Mari poursuivait sa route. Le 18/iii, il était à Ṭâbatum[1727], deux jours après il atteignait Magrisa[1728] pour arriver le 26/iii à Ilân-ṣurâ[1729]. Après le repli des troupes ekallâtéennes, il pénétra immédiatement dans la région abandonnée par son ennemi. Il se rendit d'abord à Zurrâ le 29/iii[1730], ville qui fut confrontée à Išme-Dagan quelques mois plus tôt, où il fit le *piqittum* de son armée[1731], pour installer finalement son camp dans la ville d'Urzikka au début du mois iv[1732].

Ce fut donc au nord du Djebel Ishkaft que l'armée mariote prit ses quartiers. Le choix d'un tel positionnement répondait à deux objectifs. D'une part, il s'agissait de dissuader le roi d'Ekallâtum de répéter sa tactique d'encerclement, car il était évident que la montée du roi de Mari visait principalement à reprendre à Išme-Dagan le terrain perdu. Mais il semble que son objectif était également de placer une pression supplémentaire sur le roi de Kurdâ. Avec la chute de Tillâ et l'occupation de la passe entre le Djebel Sindjar et le Djebel Ishkaft, il devenait difficile pour Hammu-rabi de tenter une nouvelle expédition au nord du massif.

Le positionnement de Mari par rapport à Kurdâ évolua également durant cette contre-offensive. La déclaration de Šamaš rapportée dans la lettre *ARMT* XXVI/1 194, vraisemblablement rédigée lors des pillages ekallâtéens à Nusar[1733], invite à considérer que l'état de guerre fut définitivement prononcé contre Kurdâ suite à l'échec de la mission de Habdu-Malik. Le dieu invitait alors le roi de Mari à s'emparer par la force de ce royaume et d'y prononcer un édit de restauration. Si ce répondant du dieu Šamaš est très vraisemblablement un homonyme du roi d'Andarig, il faut

1725 - Cf. ci-dessus, première partie, § 2.4.2.2.
1726 - *ARMT* XXVIII 175.
1727 - M.11856 (inédit).
1728 - M.11638 (inédit).
1729 - M.12532 (inédit).
1730 - M.6385 (inédit). Ces quatre textes inédits ne sont pas repris en annexe, ces informations nous viennent de Charpin et Ziegler 2003, p. 234, n. 597-600.
1731 - M.5705 et M.5202+ (Charpin et Ziegler 2003, p. 234, n. 601).
1732 - D'après Charpin *et al.* 1988, p. 305, n. 1.
1733 - Une telle datation est permise par le rapport entre les lettres *ARMT* XXVI/1 194 et *ARMT* XXVI/2 414, qui font toutes les deux référence à Atamrum, l'*âpilum* de Šamaš.

toutefois tenir compte du lieu de rédaction de cette tablette. La lettre *ARMT* XXVI/2 414 laisse entendre que l'*âpilum* se trouvait alors aux côtés de Yasîm-El, à Andarig. Il est donc possible que ce document ait une valeur politique insoupçonnée et on pourrait y chercher l'expression, plus ou moins suggérée par Atamrum, le roi cette fois, de l'opposition entre le royaume d'Andarig et son voisin. De même, on pourrait essayer d'interpréter la formulation du nom d'année « Année où Zimrî-Lîm est monté au secours de la ville d'Andarig »[1734], que l'on trouve uniquement dans le document administratif M.5705, comme une manière d'orienter l'intervention mariote vers la résolution du conflit entre Kurdâ et Andarig. Cette formule fut toutefois rapidement abandonnée pour une autre célébrant la remise d'un trône au dieu Dagan. Nous ignorons quelle fut la réaction du roi de Mari à cette déclaration de l'*âpilum*. Zimrî-Lîm ne manquait pas de raisons de prendre en main directement le royaume de Kurdâ. Les trois rois qui s'y étaient succédés avaient tous mis en péril la mainmise de Mari sur la région. Cela avait d'abord été le cas de Simah-ilânê qui, en prenant le parti de Samiya dans sa lutte contre Turum-natki, s'était opposé au choix de Mari. Ce fut également le cas de Bunû-Eštar qui provoqua l'intervention d'une troupe ešnunnéenne au début de l'année ZL 6. Au début de l'année ZL 12, la situation se répétait encore avec cette fois le risque que Hammu-rabi ne livre la région à Išme-Dagan. Il ne serait donc pas étonnant que le roi de Mari ait envisagé de placer cette ville sous tutelle mariote, il l'avait d'ailleurs déjà envisagé quelques années plus tôt après la trahison de Simah-ilânê comme le rapporte la lettre de Sammêtar A.1215[1735].

Nous n'avons pas véritablement écho des opérations militaires menées par Zimrî-Lîm lors de son séjour dans la région. Cela est principalement du au fait que Yasîm-El, celui qui s'était fait jusque là la principale source d'informations dans la région, était alors aux côtés du roi. Manifestement, la situation sur le front s'était appaisée comme le signalait Iddiyatum :

> « Le pays est calme. Ceux dont le pays était venu se réfugier auparavant dans les places-fortes ont maintenant entendu parler de la montée de mon Seigneur, et on a laissé aller la population déplacée qui était entrée dans les places fortes. »[1736]

8.2.2.2. Une brève trêve

Le roi d'Ekallâtum s'était replié en bon ordre jusque dans son pays mais le roi de Mari ne le

1734 - M.5705 col. 6 : (7) m[u] *zi-im-ri-li-im* (8) *a-*[*n*]*a šu-*[*z*]*u-ub a-lim*^{ki} (9) [*a*]*n-da-ri-ig*^{ki} (10) *i-lu-ú*.
1735 - Charpin et Durand 2004.
1736 - *ARMT* XXVI/2 519 : (20) *ma-tum né-ha-at ša pa-na-nu-um* (21) *ma-as-sú a-na dan-na-t*[*i*]*m i-ru-bu* (22) *i-na-an-na e-le be-lí-ia iš-mu-ú-ma* (23) lú *ha-al-la-tam ša a-na dan-na-tim i-ru-bu* (24) *ú-ta-aš-ši-ir* (…).

poursuivit pas. Plusieurs raisons pourraient expliquer le manque d'initiative de Zimrî-Lîm. Dominique Charpin a avant tout invoqué le manque de troupes à sa disposition pour pouvoir achever sa contre-offensive[1737]. La saison également ne se prêta pas au lancement d'une opération d'envergure. Si l'on en croit la documentation, nous sommes alors en plein été et le facteur climatique semble suffisamment déterminant pour qu'à plusieurs reprises les auteurs de nos lettres soulignent cette réalité. Yasîm-El signalait ainsi, dès son retour dans le pays d'Andarig, au début du mois iii, le manque d'eau pour les troupes[1738]. De même, la lettre *ARMT* XXVIII 175 fait clairement référence à l'impact du temps sur les affaires militaires et diplomatiques lorsque Asqur-Addu dit :« Qu'il fasse chaud ou froid, gagnez la ville à notre rencontre (...) »[1739].

Si le mois ii était l'époque de la moisson, le mois iv doit donc être le cœur de l'été. Nous pourrions supposer dès lors que Zimrî-Lîm resta frileux à l'idée de se lancer dans une entreprise risquée sur le plan logistique. Il apparaît que le roi mit toutefois à contribution son armée dans une série d'opérations de pillage contre six villes. Un texte économique probablement rédigé à Tâdum, et daté du 30/iv, enregistre ainsi le compte du butin fait dans les villes de Hurwaš, Hiršiphi, Eqlum-bana, Till-abna, Ṣidqân et Till-badi[1740]. Ces dernières sont difficiles à situer mais doivent très probablement se trouver au nord du Sindjar. Il est possible ainsi que cette Ṣidqân soit une autre graphie pour la ville de Ṣidqum, mentionnée dans *ARMT* XXVI/2 404, mais dans ce cas, s'agit-il de celle où se rencontrèrent Atamrum et Asqur-Addu, ce qui serait difficile à comprendre, ou de son homonyme dite « du Sindjar »[1741]. Il pourrait également s'agir d'une troisième ville, comme semble l'entendre Dominique Charpin, que nous ne saurions situer précisément[1742]. D'autres textes économiques font également référence au pillage du pays de Šudâ, dans l'Ida-Maraṣ[1743], au mois v de cette même année. Ce pays est lui-même difficile à situer[1744]. Enfin, Denis Lacambre a également proposé de placer la prise de Širwun par Haqba-Hammû au mois v/ZL 12[1745]. Nous avions situé cette dernière au nord du pays du Yussan, à proximité du Tigre. Sur ce dernier point, notre datation des archives de Tell al-Rimah, dont nous discuterons plus loin, nous pousse à situer le texte *OBTR* 72 quelques années plus tard, après la chute de Mari.

Il semble donc que ces quelques semaines de calme furent mises à profit par Mari et ses alliés

1737 - Charpin et Ziegler 2003, p. 234-235.
1738 - *ARMT* XXVI/2 419.
1739 - *ARMT* XXVIII 175 : (1') *ʿiˀ-na um-ši-im ù i-na k*[*u-uṣ-ṣí-im*] (2') *a-na ṣe-ri-ni a-la*^{ki} *ku-*[*uš-da-nim*].
1740 - Voir l'inédit M.11509 (non repris en annexe). Cette référence provient de Charpin et Ziegler 2003, p. 235, n. 604. Voir également Lion 1997 pour l'étude les déportations massives dans cette même région.
1741 - L'alternance -ân/-um est déjà attestée dans d'autres cas, notamment Dâmiqân/Dâmiqum ou Zurmahân/Zurmahum, comme l'avait signalée Dominique Charpin (Charpin 2003b, p. 5).
1742 - Charpin 2003b, p. 28.
1743 - A.3796 citée dans Durand 1988a, p. 397. Deux autres textes font également référence au même butin d'après Charpin et Ziegler 2003, p. 235, n. 604.
1744 - Kupper 1996b s'intéresse à celui-ci en le distinguant bien de son homonyme du Zalmaqum.
1745 - Lacambre 1994b, p. 282 se reposant sur les textes *OBTR* 72 et *ARM* VIII 93.

pour mener de vastes opérations de pillage dans une région que l'on pourrait définir grossièrement comme étant délimitée par le bassin du Habur, le Tigre et le Sindjar. Si ces localisations sont bonnes, il faudrait les considérer comme des opérations punitives contre des villes ayant été tentées de rejoindre le camp des rois d'Ekallâtum et de Kurdâ. Ces six mois passés depuis l'alliance entre Karanâ et Andarig ont vu en effet toute une série de villes se placer volontairement ou passer plus violemment sous l'influence des rois d'Ekallâtum ou de Kurdâ. Ce fut le cas de Tillâ, d'Ašihum ou encore de Šurnat à la fin de l'année précédente, puis d'un grand nombre d'autres, dont certainement celles évoquées ici, lors de l'intervention d'Išme-Dagan dans cette même région. Si l'expédition du roi de Mari ne fut pas un succès décisif, elle eut au moins le bénéfice de rétablir temporairement l'autorité du roi au nord du djebel.

Si nos connaissances sur ces opérations sont limitées en raison de la participation du roi et très vraisemblablement de Yasîm-El à celles-ci, Iddiyatum, toujours depuis Karanâ, transmit dans un même temps les nouvelles de la partie orientale du Sud-Sindjar. Plusieurs textes font référence à une poussée des Turukkéens sur les rives du Tigre[1746]. La lettre *ARMT* XXVI/2 517 nous apprend que ces derniers s'étaient emparés de Ninêt. La troupe traversa ensuite le fleuve et s'empara d'Adê, sur la rive droite du fleuve. Quelques jours plus tard, une autre lettre fut envoyée au roi pour lui annoncer la prise de la ville d'Ašân[1747]. Cette dernière avait été conquise par Išme-Dagan à la fin de l'année précédente mais il l'avait certainement abandonnée au mois iii car cette même lettre nous apprend que les rois d'Ekallâtum et d'Ešnunna se trouvaient alors à Aššur, bien plus au sud. La lettre étant datée du 25/iv, elle fut vraisemblablement contemporaine de la fin des opérations mariotes[1748]. Il paraît toutefois peu probable que cette offensive des Turukkéens ait été lancée de concert avec la contre-attaque mariote.

Nous noterons à ce titre qu'Iddiyatum ne semble pas au fait du détail des opérations et si la lettre *ARMT* XXVI/2 519 se place bien à la suite de ces événements, on saisit que bien loin de se réjouir de cette nouvelle, l'envoyé mariote craignait l'imprévisibilité de ce nouvel arrivant. En effet, il y est dit qu'une troupe turukkéenne parcourut et pilla la région entre Ekallâtum et Razamâ-du-Yamutbal sans que personne n'ait pu lui résister. De même, les pillages évoqués au revers de *ARMT* XXVI/2 518, dont souffrit le royaume de Karanâ, pourraient avoir été causés par les Turukkéens, car cette affaire semble bien y être distinguée de celle concernant le roi d'Ekallâtum.

Selon notre interprétation, il faudrait donc considérer que Zaziya profita simplement du vide

1746 - Une lettre de Habdu-Malik, certainement envoyée au début du mois ii, signalait déjà des incursions turukkéennes de l'autre côté du Tigre (*ARMT* XXVI/2 395).

1747 - *ARMT* XXVI/2 518.

1748 - Le roi de Mari était à Urzikka le même jour, peu de temps après il prenait la route du retour (à Ilân-ṣurâ le 4/v/ZL 12 d'après *ARM* XXI 3 = FM X 58).

laissé sur les bords du Tigre par le retrait des troupes ekallâtéennes et ešnunnéennes, que Mari et ses alliés ne comblèrent pas à ce moment là.

Finalement, après un peu plus d'un mois de présence dans la région, Zimrî-Lîm prit la route du retour vers Mari. Il suivit un itinéraire semblable à celui de sa venue, passant par Ilân-ṣurâ, Tâdum, Nagar, Qaṭṭunân, Saggarâtum et enfin Terqa en une dizaine de jours seulement[1749]. Sa venue dans le Haut-Pays eut un effet immédiat avec un retour au calme relatif et un repli des Ekallâtéens du nord du Sindjar. Toutefois, cette victoire ne fut que limitée comme en témoigne les événements qui suivirent. Lui-même d'ailleurs en avait certainement conscience et nous pouvons nous demander si l'abandon de la formule « Salut d'Andarig » n'est pas à mettre en rapport avec la frustration de ne pas avoir pu mener l'offensive contre Ekallâtum à son terme. L'itinéraire de retour, s'expliquant en partie par les dévotions cultuelles, démontre également que la région du Sud-Sindjar était loin d'être sécurisée et que cette mise sous pression n'avait pas fait flancher le roi de Kurdâ. L'intervention du roi ne provoqua qu'une trêve dans les combats qui reprirent immédiatement après son départ, elle permit toutefois aux royautés menacées de reprendre leur souffle alors que l'alliance entre Ekallâtum et Ešnunna se craquelait déjà[1750].

8.2.3. De nouvelles tensions (v à ix/ZL 12)

Immédiatement après le départ du roi de Mari, les tensions dans la région ressurgirent. La lettre *ARMT* XXVI/2 420 fut certainement écrite dans la seconde partie du mois v[1751], peu après le retour du roi à Mari. Yasîm-El lui écrivait ainsi :

> « Depuis le jour où les gens de mon Seigneur sont repartis au milieu du pays, les messagers d'Išme-Dagan en direction de Hammu-rabi n'ont pas cessé d'arriver. »[1752]

La lettre ne peut naturellement pas nous éclairer sur les raisons de ces allers et venus mais il est plus que probable qu'ils soient à mettre en rapport avec les événements militaires qui suivirent. Comme à Raṣûm, l'année précédente, les deux rois se mirent d'accord pour reprendre conjointement

1749 - Pour les références à ces documents, encore en partie inédits, voir Charpin et Ziegler 2003, p. 235 et Guichard 1997c, p. 331-333. Zimrî-Lîm fut de retour dans son royaume le 14/v.

1750 - Si l'on en croit la restitution de la fin de la lettre *ARMT* XXVI/2 518 dans laquelle le départ des troupes ešnunnéennes pourrait déjà être évoqué.

1751 - La date de la lettre est partiellement cassée. Le jour a disparu, ainsi qu'une partie du mois. La restitution du mois *hibirtum*, proposée par Francis Joannès nous semble tout à fait vraisemblable.

1752 - *ARMT* XXVI/2 420 : (51) (…) *iš-tu* u_4*-mi-im* (52) *ša be-lí-ia i-na li-ib-bi ma-tim ú-ra-am-mu-ú* (53) dumu-meš *ši-ip-ri ša iš-me-*^{d}*da-gan a-na ṣe-er* (54)^{l}*ha-am-mu-ra-bi ma-ti-ma ú-ul ip-ru-su-nim*.

l'offensive. La lettre fait d'ailleurs écho à quelques affaires symptomatiques, selon nous, de nouvelles tensions dans la région. Un espion mariote envoyé par Yasîm-El à Kurdâ lui apprit que Hammu-rabi avait fait enfermer deux hommes, un Mariote nommé Ana-Šamaš-têr, et un Kurdéen. Nous ignorons les raisons d'un tel traitement mais il est possible que cela soit à mettre en rapport avec l'imminence de l'offensive car nous apprenons également que le roi de Kurdâ se trouvait alors à Kasapâ, d'où nous le voyons lancer quelques temps plus tard son offensive au nord du Djebel Sindjar[1753].

L'autre affaire évoquée par cette lettre concerne le roi d'Ekallâtum. Il y est dit que deux hommes, originaires de Harbê et Zinnatân, s'enfuirent d'Ekallâtum pour se réfugier à Andarig. Ils informèrent Yasîm-El des risques d'une campagne de pillages dans le Suhûm. L'éditeur du texte considérait alors que Harbê n'est pas la ville du Suhûm mais celle du Sindjar, déjà évoquée dans le texte *ARMT* XXVI/2 410. Quant à Zinnatân, sa localisation reste parfaitement inconnue. Plusieurs éléments nous poussent à revenir sur ce contexte. En premier lieu, ce passage de la lettre ne doit pas être mis en lien avec *ARMT* XXVI/2 410 mais plutôt avec *ARMT* XXVI/2 506, dont le contexte est malheureusement difficile à préciser[1754]. Cette dernière, écrite par Kibsi-Addu depuis le Suhûm, évoque en effet le pillage de la ville de Harbû par une troupe ekallâtéenne. Ce fut certainement durant ces événements qu'ils capturèrent ces deux hommes. Rappelons également que dès les mois ii et iii, certains représentants mariotes craignaient que l'alliance entre Ekallâtum et Ešnunna ne conduise à des pillages dans le Suhûm[1755], et préconisaient la mise en défense de cette région. Ces pillages ne sont pas véritablement documentés mais on pourrait penser qu'ils eurent bien lieu vers le mois iv. Dans ce cas, les deux rois auraient profité de l'excursion mariote dans le Haut-Pays pour piller la vallée du Moyen-Euphrate. Yasîm-El tint d'ailleurs compte de l'avis de ces deux hommes puisqu'il ordonna à Meptûm de nettoyer la steppe de toute menace[1756].

8.2.3.1. L'offensive de Hammu-rabi de Kurdâ au nord du Sindjar

Quelques jours plus tard tout au plus, Yasîm-El envoya une nouvelle lettre à son roi[1757]. Le ton était cette fois beaucoup plus alarmant puisqu'il signalait d'importants mouvements militaires en bordure de l'Ida-Maraṣ. La lettre évoque d'abord la capture par « une troupe de gens de l'Ida-Maraṣ

1753 - Ce fut manifestement dans cette ville que se rassembla son armée avant son attaque contre Šurnat, d'après *ARMT* XXVI/2 422.
1754 - Sylvie Lackenbacher avoue avoir placé ces lettres dans le contexte de l'année ZL 3 de manière provisoire et qu'il n'est pas impossible qu'elles s'inscrivent dans un contexte plus tardif (Charpin *et al.* 1988, p. 443, n. 14).
1755 - A.2459 et A.4535-bis (éditées dans Charpin et Durand 1997).
1756 - *ARMT* XXVI/2 420, l. 13-20.
1757 - *ARMT* XXVI/2 422 datée du 26/v.

et de Numhâ » d'un millier de moutons pris en butin par les troupes mariotes[1758]. Ce butin doit probablement être mis en lien avec les opérations de pillage effectuées par les troupes mariotes le mois précédent. L'utilisation d'une périphrase par l'auteur est plus déroutante puisque l'ennemi est alors clairement identifié dans le paragraphe suivant, il s'agit du roi de Kurdâ. Il faut croire que l'expression visait à englober aussi bien les troupes de Hammu-rabi que celles de ses alliés dans le bassin du Habur. Yasîm-El évoque ensuite le lancement de l'offensive kurdéenne au nord du Sindjar. Depuis Kasapâ, Hammu-rabi avait envoyé un millier de ses hommes pour fortifier Ašihum, alors que 2 000 autres partaient piller la région de Šurnat. Concernant la première information, il est encore difficile de conclure laquelle des deux Ašihum est ici évoquée. S'il ne peut évidemment pas s'agir de celle du Zalmaqum, nous avions émis l'idée qu'il en demeurait deux proches du Sindjar, l'une au nord-ouest, l'autre au nord-est. C'est cette dernière qui avait été rendue quelques mois plus tôt, après négociation, au roi d'Andarig. Il n'est toutefois pas fait écho ici d'un quelconque siège et les termes utilisés par l'auteur renvoient plutôt à un redéploiement défensif qu'à une opération offensive. En ce sens, il s'agirait plutôt de la localité du nord-ouest, que nous avions située à proximité de la « passe de Kasapâ ». Il est probable qu'après la contre-attaque mariote et la reprise en main d'Urzikka, qui contrôlait le défilé entre le Djebel Sindjar et le Djebel Ishkaft, le roi de Kurdâ ait décidé de renforcer les défenses autour du seul accès qui lui permettait encore de mener des actions au nord. Le contrôle de cette ville lui assurait également un bon poste avancé pour lancer ses troupes plus en avant, ce qu'il fit dans un même temps. L'opération contre Šurnat fut, quant à elle, clairement offensive. Cette ville, située sur le wadi Rumeilan, était alors le siège d'une dynastie indépendante en la personne de Zû-Hatnim. Les motivations du roi de Kurdâ devaient être les mêmes que l'année précédente, à savoir couper la zone d'influence du roi d'Andarig et motiver à nouveau un soulèvement contre l'autorité mariote. Si la lettre évoque la prise des faubourgs (*salhum*) de la ville et le pillage des campagnes, le roi de Kurdâ n'avait toujours pas pris la ville haute, lorsque celle-ci fut rédigée. Il est impossible d'affirmer que la ville tomba entièrement entre les mains du roi de Kurdâ, bien que le nom de Zû-Hatnim ne soit plus mentionné ensuite. Notons tout de même qu'une lettre évoque quelques temps plus tard la reprise de ce même *salhum* par Haqba-Hammû[1759].

Francis Joannès a joint à ce dossier une dernière lettre de Yasîm-El évoquant la prise de la ville d'Adallaya par le roi de Kurdâ[1760]. Il rapprochait en effet la remise d'une rançon à Kurdâ de l'emprisonnement d'Ana-Šamaš-têr par Hammu-rabi évoqué dans *ARMT* XXVI/2 420. Il faudrait dès lors considérer qu'une autre opération fut ensuite lancée aux abords du Yussan inquiétant, de

1758 - *ARMT* XXVI/2 422 : (10) (…) *ṣa-bu-um* (11) *i-da-ma-ra-ṣa-*[*yu-u*]*m ù nu-um-ha-yu-um*.
1759 - *ARMT* XXVI/2 511.
1760 - *ARMT* XXVI/2 421.

nouveau, le roi de Zurrâ.

Ces trois lettres sont les seules à documenter directement les menées militaires du roi de Kurdâ. L'attention des observateurs mariotes se porta ensuite sur le front oriental, lorsque Išme-Dagan lança une nouvelle offensive, mais épisodiquement des nouvelles du Nord nous parviennent. Elles confirment que les actions du roi de Kurdâ ne s'arrêtèrent pas au début du mois vi, mais qu'elles se poursuivirent sous la forme d'une lutte d'influence contre l'autorité mariote dans l'Ida-Maraṣ. Cela nous est raconté avant tout dans la lettre *ARMT* XXVIII 138, écrite par Yumraṣ-El, roi de Qâ et Isqâ, qui évoque le mouvement de Numhéens en direction du pays de Haya-sûmû. Les références à la ville d'Amaz ont poussé Jean-Robert Kupper à placer cette lettre peu avant l'offensive de Himdiya dont nous parlerons plus tard. La lettre *ARMT* XXVIII 139, rapportant des embuscades tendues par des Numhéens dans les villes de Šabišâ et Masminum, doit être placée dans le même contexte. Le roi de Kahat demanda également de l'aide au roi d'Andarig contre le roi de Kurdâ qui avait poussé plusieurs de ses villes à la révolte[1761]. Le but de ces actions était vraisemblablement de pousser les petites localités de cette région à se soulever contre le tutelle de Mari et de ses principaux alliés. Le soulèvement de Hatnum, au début du mois vi, dont nous parlerons dans la sous-partie suivante, doit être placé dans ce contexte. Une lettre de Šubram évoque enfin l'escapade d'un certain Kirru, commandant une troupe de Bédouins, qui s'était placé sous la protection « d'Išme-Dagan et de Hammu-rabi »[1762], et qui appela au soutien du roi de Kurdâ dans sa lutte contre les royaumes d'Ilân-ṣurâ et d'Ašnakkum[1763]. Les révoltes des royaumes d'Ašlakkâ et d'Eluhut, à la fin de cette même année, semblent toutefois s'inscrire dans un contexte plus tardif, nous le verrons ensuite. Le rôle de Kurdâ n'est jamais véritablement souligné dans ce contexte mais nous pouvons imaginer que sa propre résistance à la tutelle mariote les inspira.

La campagne de Hammu-rabi au nord du massif fut accompagnée de nouveaux efforts diplomatiques dans le but de convaincre Asqur-Addu de quitter le camp de Zimrî-Lîm. Concernant les affaires à l'est du Sindjar, les informations nous proviennent essentiellement d'Iddiyatum, toujours présent à Karanâ, et de Buqâqum, qui fut envoyé dans la région à la tête d'une troupe mariote dans le courant du mois v[1764].

Une première lettre d'Iddiyatum, contemporaine de l'arrivée de Buqâqum dans la région, reprenait ainsi la lettre qu'écrivit Hammu-rabi de Kurdâ au roi de Karanâ :

« De même que jadis Samsî-Addu et [Sâmû-Addu ?] ont uni leur force, de

1761 - *ARMT* XXVIII 133.
1762 - *ARMT* XXVIII 95 (= *LAPO* 18 1000) particulièrement les lignes 43 à 56.
1763 - *ARMT* XXVIII 106.
1764 - *ARMT* XXVI/2 528 et 529. Cette dernière relève le calme dans la région, probablement parce qu'Išme-Dagan n'avait toujours pas lancé son offensive.

même maintenant [Asqur-Addu ?] et Išme-Dagan doivent unir les leurs. »[1765]

La lettre semble également faire référence à l'emprisonnement de messagers d'Ekallâtum.

Concernant la lettre de Buqâqum, *ARMT* XXVI/2 490, si celle-ci est bien contemporaine de celle d'Iddiyatum, elle offre des éléments de datation intéressant. En premier lieu, on notera que des messagers d'Asqur-Addu y demandaient au représentant mariote de venir rapidement à Karanâ et de contacter Himdiya pour qu'il fasse de même. Le fait que le roi de Karanâ en appelle à Himdiya plutôt qu'à Atamrum pousse à placer cette lettre après le départ du roi d'Andarig pour Babylone, départ qui eut vraisemblablement lieu à la fin du mois v ou au début du mois vi[1766]. La lettre fait également référence à une trêve de quelques semaines que le roi de Karanâ aurait conclu avec ses ennemis. Malheureusement, cette lettre est la seule référence que nous ayons à ce sujet. Il est toutefois possible qu'au début du mois v, au moment où Zimrî-Lîm quitta la région, les deux partis aient choisi de repousser les combats pour donner une chance aux négociations. C'est ce qui expliquerait que le roi d'Ekallâtum n'ait pas débuté son offensive contre Karanâ au moment où le roi de Kurdâ lançait ses troupes au nord du djebel.

8.2.3.2. Une nouvelle offensive d'Išme-Dagan

Le 5/vi au plus tard, cette armée se mettait en marche pour se diriger vers Razamâ-du-Yamutbal[1767]. Išme-Dagan tenta une dernière fois de convaincre Asqur-Addu de se rallier à lui :

> « Mis à part Zim[rî-Lîm], la ville de Mari, Atamrum, et la ville d'Andarig, il n'y a pas d'autre roi ni d'autre ville qui soit mon ennemi. Zimrî-Lîm et le roi de Babylone, de quel roi ont-ils jamais reconnu les mérites, et à quel pays ont-ils jamais touché le menton ? Allons ! Si tu repousses l'alliance avec Zimrî-Lîm, le roi d'Ešnunna (te) procurera un secours considérable. »[1768]

1765 - *ARMT* XXVI/2 528 : (3') *ki-ma* ^{d}utu-*ši*-^{d}[IM *ù* NP_1 *i-na-pa-ni-tim*] (4') *in-né-em-du-ma i-n*[*a-an-na* NP_2] (5') [*ù i*]*š-me-*^{d}*da-gan* [*li-in-ne-em-du*]. La restitution des noms de personnes NP_1 et NP_2 est proposée dans Lacambre 1994b, p. 281, n. 51.

1766 - Birot 1993, p. 35.

1767 - *ARMT* XXVI/2 423 et 424.

1768 - *ARMT* XXVI/2 423 : (42) (…) *ul-la-nu-um* (43) [*z*]*i-i*[*m*]-*r*[*i-li-im ù*] *a-lim ma-ri*^{ki} *a-tam-ri-im* (44) *ù a-lim an-da-ri-ig*^{ki} lugal *ù a-lum na-ak-ri ša-nu-um* (45) *ú-ul i-ba-aš-ši zi-im-ri-li-im ù* lú-ká-[dingir]-ra^{ki} (46) lugal *a-ye-em id-lu-lu ù sú-qa-at ma-tim a-yi-tim* (47) ˹*il-pu*˺*-tu at-la-kam qa-tam it-ti zi-im-ri-li-im* (48) <*ta*>*-na-pa-aṣ-ma ti-la-tam ra-bi-tam* lú-èš-nun-na^{ki} (49) ˹*i-me*˺*-ed* (…).

Cette nouvelle approche ne fut toutefois pas plus concluante que les précédentes et, dès le lendemain, Išme-Dagan lança son offensive en plein centre du royaume de Karanâ.

Le contingent babylonien dirigé par Munawwirum arriva dans la région juste à temps. Yasîm-El reçut l'ordre d'en prendre immédiatement le commandement et de se rendre à Karanâ pour contrer cette menace. La lettre *ARMT* XXVI/2 424 nous livre un bon compte-rendu *a posteriori* de l'ensemble de ces événements.

Le 5/vi, Yasîm-El fut informé du mouvement des troupes ekallâtéennes et ešnunnéennes vers Razamâ-du-Yamutbal. Le 6/vi, il prenait avec Belšunu le commandement des troupes babyloniennes et les dirigeait vers Karanâ. Le lendemain, au moment où il approchait de Karanâ, on l'informa que l'ennemi était à Kiyatân et en occupait déjà la ville basse. Ce rapport nous permet de dater très précisément les lettres des autres acteurs dans la région. Ainsi, concernant les deux lettres des officiers babyloniens au roi de Mari, la première, *ARMT* XXVI/2 427, fut écrite le jour de leur arrivée à Andarig, plus précisément à la fin de la journée du 6/vi. L'auteur reprend les nombreuses nouvelles qu'il apprit dans la journée. La direction qu'allaient prendre les troupes d'Išme-Dagan était encore inconnue et les auteurs reprirent la rumeur prétendant qu'ils se dirigeraient vers Hiṣârum. Ils se mirent finalement en route pour Karanâ. L'idée que la cible était Hiṣârum fut manifestement propagée la veille par Iddiyatum, dans la lettre *ARMT* XXVI/2 513.

La situation chronologique de cette lettre est certaine. Celui-ci reprenait en effet le message qu'avait envoyé le roi d'Ekallâtum à Asqur-Addu au moment où il se dirigeait vers Razamâ-du-Yamutbal, message qu'avait également fait suivre Yasîm-El et que nous avons cité ci-dessus. Il annonçait ensuite au roi que Yasîm-El, Belšunu et Yanṣibum, serviteur du roi de Karanâ, étaient partis à Andarig pour prendre le contrôle de l'armée babylonienne, un fait que nous retrouvons également dans la lettre de Yasîm-El. La lettre fut donc vraisemblablement écrite dans la journée du 5/vi, quelques temps après l'entrée d'Išme-Dagan à Razamâ-du-Yamutbal. L'attaque sur Hiṣârum, jamais confirmée, ne semble avoir été qu'une rumeur.

L'autre lettre de Munawwirum, le général babylonien, fut certainement écrite au soir du 6/vi, au moment où le corps expéditionnaire se dirigeait vers Karanâ[1769]. L'auteur avait depuis appris que l'ennemi pillait le territoire de Karanâ, sans préciser leur localisation, il craignait alors que le roi de Karanâ ne soit pas au courant de l'arrivée des renforts mariotes et babyloniens et qu'il abandonne la coalition. Les informations que recevaient alors les représentants de Mari semblent avoir été particulièrement confuses, si bien que Yasîm-El reçut dans la journée du 7/vi, une lettre d'Iddiyatum lui demandant de rentrer à Andarig[1770]. Visiblement ce dernier avait, depuis sa dernière lettre, reçut

1769 - *ARMT* XXVI/2 426.
1770 - *ARMT* XXVI/2 424, l. 13-22.

la confirmation de l'attaque de Kiyatân et en avait informé Yasîm-El mais il craignait que ce ne soit qu'une diversion et que, comme le prétendait Išme-Dagan lui-même, la véritable cible soit en fait Andarig.

Iddiyatum envoya deux autres lettres relatives au siège de Kiyatân mais elles demeurent plus difficiles à situer. La première n'est pas très claire sur les événements, on y constate toutefois qu'Iddiyatum souffrait de la concurrence de Yasîm-El[1771]. Il se plaignait ainsi au roi de ne pas recevoir de ses nouvelles alors que lui-même, comme nous avons pu le constater, n'avait de cesse de lui écrire. Ce fut également l'occasion pour lui de demander au roi de Mari de faire pression sur Yasîm-El pour que ce dernier renvoie les vingt hommes d'Iddiyatum qu'il avait alors sous son commandement. Sa seconde lettre a un ton semblable mais la frustration d'Iddiyatum y est encore plus marquée puisqu'il menaçait alors Yasîm-El de ne plus lui transmettre les informations qu'il pourrait apprendre si ce dernier ne se décidait pas à lui rendre ses hommes[1772]. L'intérêt de cette lettre repose surtout sur le fait qu'elle aborde à nouveau le siège de Kiyatân. Il y est dit qu'Išme-Dagan s'empara de la ville et la pilla sans que l'armée de Karanâ ne puisse l'en empêcher. La situation dans le pays était visiblement catastrophique mais il faut toutefois nuancer les propos d'Iddiyatum. Une lettre de Himdiya, écrite quatre jours après la levée du siège, indique que les troupes d'Išme-Dagan ne l'occupèrent pas et qu'ils rentrèrent ensuite à Razamâ-du-Yamutbal avec leur butin[1773]. Les troupes coalisées, celles de Karanâ, d'Andarig, mais également les contingents babyloniens, mariotes et une petite troupe de Turukkéens venus en renfort, profitèrent de ce repli pour installer leur camp près de la ville de Raknâ, décrite comme se trouvant à la frontière du pays de Karanâ. Leur intention était d'empêcher toute nouvelle tentative d'incursion dans le territoire. La relativisation de cette victoire d'Išme-Dagan explique certainement pourquoi elle n'entacha pas le moral d'Asqur-Addu qui promit que, d'ici quelques jours, Išme-Dagan serait contraint d'accepter la paix.

8.3. La fin du conflit et ses conséquences (vi-ix/ZL 12)

En effet, le siège de Kiyatân ne fut qu'une victoire éphémère pour le roi d'Ekallâtum qui vit dans un même temps la situation lui échapper. Cette même lettre de Himdiya, *ARMT* XXVIII 171, fait ainsi référence à une mission de Mut-Asqur, le fils d'Išme-Dagan, qui partit à Ešnunna à la fin du siège de Kiyatân dans le but d'obtenir davantage de troupes. Toutefois, en raison d'un récent

1771 - *ARMT* XXVI/2 520.
1772 - *ARMT* XXVI/2 521.
1773 - *ARMT* XXVIII 171.

rapprochement des cours de Babylone et d'Ešnunna, Ṣillî-Sîn préféra rester distant de la cause ekallâtéenne et refusa l'envoi de troupes supplémentaires. À terme, nous le verrons, la conclusion d'une paix entre les deux royaumes devait conduire au retrait du corps expéditionnaire et à la fin du soutien ešnunnéen à Išme-Dagan.

8.3.1. La chute d'Išme-Dagan

Les lettres relatives à la fin des campagnes d'Išme-Dagan sont plus difficiles à ordonner, en premier lieu parce qu'elles ne sont pas datées, mais également parce qu'elles font souvent référence à plusieurs événements parallèles encore difficiles à axer les uns par rapports aux autres.

À ce titre, la lettre de Himdiya, *ARMT* XXVIII 71, permet une bonne première approche dans la mesure où elle met en lien trois épisodes importants de ce début du mois vi. Elle aborde ainsi la suite de la campagne d'Išme-Dagan au sud de Karanâ, ce qui permet de dater celle-ci de la première quinzaine du mois vi. Elle évoque également l'entrée en jeu des Turukkéens qui, depuis le mois iv, occupaient les rives du Tigre au nord de Ninêt. Enfin, elle met en lumière les premiers signes du fléchissement de l'alliance entre Ekallâtum et Ešnunna. La seule question qu'elle n'aborde pas encore, bien qu'elle semble être contemporaine, est celle des événements sur le théâtre d'opération au nord du Sindjar où l'intervention du roi de Kurdâ continua de provoquer des troubles.

8.3.1.1. La suite du conflit au nord du Sindjar

Concernant cette dernière affaire, des informations nous sont transmises par Haqba-Hammû, le principal conseiller d'Asqur-Addu, qui semble être resté à Karanâ[1774]. Il informa le roi que le pays de Hadnâ, vraisemblablement une autre manière d'écrire Hatnum, sur les rives du Tigre, avait trahi son souverain et en avait appelé au soutien du roi de Kurdâ. L'auteur assura qu'il irait, avec 2 000 hommes, remédier à ce danger. La mention de Raknâ au revers de la lettre permet de dater cette lettre du début de la contre-attaque des alliés de Mari, certainement peu après le repli de Kiyatân. La lettre *ARMT* XXVI/2 511, écrite par Iddiyatum, doit être placée peu après. Elle évoque, entre autres affaires, une expédition de Haqba-Hammû partie au secours de Hatnum mais qui se tourna d'abord contre la ville de Šurnat. La situation dans cette ville est encore difficile à clarifier, il est simplement dit que les troupes de Karanâ en reprirent le *salhum*. Il faut donc considérer soit que

1774 - *ARM* II 50 (= *LAPO* 17 601). L'affaire de Hatnum a été datée de la fin de l'année ZL 11 par Bertrand Lafont (Charpin *et al.* 1988, p. 474). Plusieurs éléments, notamment la mention de Raknâ à la fin de *ARM* II 50 (= *LAPO* 17 601) mais également la suspicion qui pesait sur les habitants de cette ville dans *ARMT* XXVI/2 523, nous pousse à la placer au milieu de l'année ZL 12.

Hammu-rabi s'en était finalement emparé le mois précédent, soit que le siège de la ville haute était encore en cours. Cette seconde proposition expliquerait pourquoi Haqba-Hammû semble avoir soudainement changé d'objectif, il est probable en ce sens que ce ne fut qu'au cours de son mouvement vers Šurnat qu'il apprit le soulèvement de Hatnum. Deux autres lettres d'Iddiyatum, toujours très proches chronologiquement de ce moment, font également référence au pillage de la ville de Ṣubâtum, sur le Tigre, en amont de Ninêt[1775]. L'auteur ignorait alors s'il fallait renvoyer la responsabilité de cette attaque aux Turukkéens, dont on se méfiait toujours malgré leur participation à la contre-attaque, ou aux habitants de Hatnum dont le pays n'avait pas encore été pacifié par Haqba-Hammû. Celle-ci ne le fut que quelques temps plus tard, vraisemblablement après qu'il ait réglé la situation à Šurnat[1776]. Malgré le secours qu'apporta Mardamân aux révoltés, Haqba-Hammû parvint à pacifier plusieurs localités du royaume de Hatnum. Il n'est pas dit que la capitale elle-même fut reprise mais il n'est pas non plus dit que celle-ci fut touchée par cette révolte.

Sur le front sud, la situation échappa au contrôle d'Išme-Dagan. Sur le plan militaire, en plus de l'ouverture d'un second front sur le Tigre par les Turukkéens, nous le verrons ensuite, les troupes d'Išme-Dagan perdirent l'initiative dans le royaume de Karanâ. Après sa victoire à Kiyatân, le roi d'Ekallâtum fit rentrer son butin à Razamâ-du-Yamutbal. La seconde partie de la lettre de Haqba-Hammû, celle qui évoquait la rébellion de Hatnum, semble évoquer une bataille importante durant la retraite d'Išme-Dagan[1777]. Le roi de Karanâ, soutenu par les Mariotes et les Babyloniens, en profita pour installer son camp à Raknâ[1778], décrite comme une ville frontière pour le royaume de Karanâ. Celle-ci doit certainement être cherchée dans la région de Razamâ-du-Yamutbal, probablement au nord de celle-ci. Alors que Haqba-Hammû bataillait au nord du Sindjar, Asqur-Addu décida de conserver une attitude défensive au sud de celui-ci. Il donna pour instruction de verrouiller les frontières, au sud, contre Išme-Dagan, mais également à l'est, ou l'on suspectait Hatnéens et Turukkéens de procéder à des actes de pillage[1779].

8.3.1.2. Le retrait des Ešnunnéens

Le véritable tournant dans cette guerre ne fut toutefois pas un événement militaire mais diplomatique. Immédiatement après la bataille de Kiyatân, Išme-Dagan envoya son fils à Ešnunna

1775 - *ARMT* XXVI/2 522 et 523. Il est encore fait référence à la présence des troupes alliées à Raknâ et à la mission de Mut-Asqur.
1776 - *ARMT* XXVI/2 512.
1777 - *ARM* II 50 (= *LAPO* 17 601).
1778 - *ARMT* XXVI/2 522, *ARMT* XXVIII 171.
1779 - *ARMT* XXVI/2 522 et 523.

pour demander des troupes à Ṣillî-Sîn[1780]. Cette nécessité d'amener des renforts alors que le roi d'Ekallâtum semblait avoir l'initiative n'est pas expliquée par l'auteur mais elle doit certainement être mise en rapport avec l'ouverture d'un second front sur le Tigre, face aux Turukkéens qui depuis la région de Ninêt reprirent leur offensive. Il est également possible que cette mission ait été planifiée en réaction au voyage d'Atamrum à Babylone qui commença dans le courant du mois vi/ZL 12[1781]. Une lettre de Yamṣûm, envoyée à Karanâ pour une raison encore inconnue, reprend ainsi la discours que tinrent trois fuyards à l'émissaire mariote :

> « On a entendu parler de la montée d'Atamrum et on a dépêché Mut-Asqur à Ešnunna ».[1782]

De crainte de voir monter des troupes babyloniennes supplémentaires, Išme-Dagan se serait à nouveau tourné vers son allié. Il est toutefois peu probable que « cette montée » d'Atamrum fasse référence à son voyage retour, ce qui impliquerait une datation au mois ix, elle fait plutôt allusion à son voyage vers Babylone, qui eut lieu au début du mois vi[1783].

Iddiyatum fut vraisemblablement le premier à avoir connaissance de la mission de Mut-Asqur. Il avait déjà appris, sans encore avoir connaissance de cette ambassade, que les troupes ešnunnéennes souhaitaient faire retraite vers leur pays[1784]. La raison lui échappait alors mais il en eut confirmation quelques temps après lorsqu'il apprit que Mut-Asqur revenait d'Ešnunna accompagné. Son escorte n'était toutefois pas composée d'une troupe de renfort, comme le souhaitait le roi d'Ekallâtum, mais d'un seul Ešnunnéen, Ilum-ma-mannum[1785]. Celui-ci n'arrivait pas à Ekallâtum pour apporter une quelconque aide à Išme-Dagan mais, bien au contraire, pour organiser le rapatriement du corps expéditionnaire toujours présent à Razamâ-du-Yamutbal.

La raison de ce brusque changement de cap de la part de Ṣillî-Sîn n'était pas inconnue des Mariotes. Ce fut l'accord de paix signé entre Ešnunna et Babylone qui eut pour conséquence la fin de l'aide à Ekallâtum. Dominique Charpin a traduit cette retraite comme l'une des clauses imposées par le roi de Babylone pour parvenir à la paix. Il faut en effet considérer que le roi d'Ešnunna n'était

1780 - *ARMT* XXVIII 171 qui place le retour de cette mission au moment du retrait de Kiyatân.
1781 - Cf. ci-dessous, deuxième partie, § 9.1.1.
1782 - *ARMT* XXVI/2 341 : (9) (...) *e-le-e* ^{I}*a-tam-ri-im iš-mu-ma* (10) ^{I}*mu-ut-às-qúr a-na ṣa-bi-im* lú èš-nun-na^{ki} (11) *šu-li-im iṭ-ṭà-ar-du* (...).
1783 - Charpin et Ziegler 2003, p. 232, n. 573.
1784 - *ARMT* XXVI/2 522, l. 6'-7'.
1785 - *ARMT* XXVI/2 523, écrite selon une information rapportée par des marchands et *ARMT* XXVI/2 524, rapportée par des fugitifs. Nous noterons que la source invoquée par le rapport de Himdiya (*ARMT* XXVIII 171) est encore différente puisqu'il parle de deux hommes capturés près d'Aššur. Il est donc difficile d'organiser chronologiquement toutes ces références mais on notera que les lettres d'Iddiyatum (523 et 524) sont les plus précises. Une dernière lettre, *ARMT* XXVI/2 428, écrite par Yasîm-El, fait encore référence à la mission de Mut-Askur, l'information lui vient de Haqba-Hammû.

pas en position de force et que, bien au contraire, il avait tout intérêt à régulariser ses relations avec son voisin du sud. Au début du mois vi, Babylone venait en effet de prendre la ville de Larsa, qu'il assiégeait depuis près de six mois[1786]. Du jour au lendemain, les imposantes ressources militaires dont il disposait depuis la guerre contre l'Élam devenaient disponibles pour de nouvelles conquêtes et le roi d'Ešnunna n'ignorait pas qu'il pouvait en être la cible. Il ne pouvait donc se permettre de fournir à Hammu-rabi une excuse en soutenant un roi dont les agissements avaient été condamnés par Babylone.

Išme-Dagan tenta de convaincre le représentant ešnunnéen de lui laisser un demi-millier d'hommes, non pas pour continuer la guerre contre Karanâ mais pour lui servir de garde personnelle. Il craignait en effet qu'une fois le corps expéditionnaire parti, son pays ne se retourne contre lui. Ce retrait arrivait en effet au pire moment pour Išme-Dagan. Non seulement les alliés de Mari étaient désormais en position de force, bloquant toute possibilité de mener une nouvelle offensive, mais les Turukkéens progressaient rapidement le long du Tigre[1787].

8.3.1.3. L'offensive des Turukkéens contre Ekallâtum

Après leur première offensive du mois iv, les Turukkéens avaient pris position dans la région de Ninêt, en profitant de la retraite des troupes d'Ekallâtum, et s'étaient emparés de plusieurs points de passage sur le Tigre[1788]. Les lettres *ARMT* XXVI/2 510 et 511, contemporaines du début de la contre-attaque mariote dans la région de Razamâ-du-Yamutbal, placent cette fois leur offensive sur la rive gauche du fleuve[1789]. Dans la première, il est fait référence à une razzia contre le chantier du canal d'Išme-Dagan. La situation de ce canal n'est pas clairement connue, mais le fait que l'attaque ait été lancée conjointement par les Turukkéens, les troupes de Qabrâ et le Yahruréens poussent à situer celui-ci dans la région entre Grand Zab et Petit Zab. La lettre *ARMT* XXVI/2 511 entre certainement dans le même horizon chronologique :

> « Quant au Turukkéen, il a pris la ville qu'il assiégeait, il a tranché la tête de son roi et l'a fait porter à Išme-Dagan avec ces mots : “Voici la tête de celui

1786 - *ARMT* XXV 9 + XXV 666 (= *ARMT* XXXII, p. 392-393) indique que Zimrî-Lîm envoya plusieurs objets précieux pour féliciter le roi de Babylone pour la prise de Larsa. Ce document est daté du 7/vi/ZL 12.

1787 - *ARMT* XXVI/2 522, légèrement antérieure à la retraite ešnunnéenne mais offrant un bon synchronisme avec l'attaque des Turukkéens et le déploiement des troupes à Raknâ. Le texte évoque également le pillage de Ṣubâtum, que l'on a placé peu avant la reprise en main du pays de Hatnum par Haqba-Hammû.

1788 - Voir *ARMT* XXVI/2 517 et 518 qui évoquent les prises de d'Adê et d'Ašân. *ARMT* XXVI/2 518 est datée du 25/iv.

1789 - Ziegler 2002, p. 244.

qui mettait sa confiance en toi !" »[1790]

Les noms de ce roi et de sa capitale restent inconnus de l'auteur, il faut vraisemblablement considérer d'après le contexte qu'il s'agit alors de la ville de Kawalhu, prochaine étape importante sur l'axe d'attaque des Turukkéens depuis Ninêt en direction d'Ekallâtum[1791]. Si cette identification paraît possible, on peut s'interroger sur la personnalité du roi. Le plus logique serait d'y voir Arriyuk qui avait déjà fait parler de lui lorsqu'il avait été accusé d'aider ces mêmes Turukkéens à piller les territoires à l'ouest du Tigre, l'année précédente. Un lapsus dans la chronologie ne permet toutefois pas d'en être certain puisque nous savons qu'à la fin de l'année précédente, Kawalhu était passée sous influence de Karanâ après que Yasîm-El s'en soit emparé[1792]. Il faudrait dès lors considérer qu'Arriyuk, en mauvaise relation avec Asqur-Addu dès fin ZL 11, se soit ensuite placé sous la protection d'Išme-Dagan et que celui-ci l'ait rétabli sur son trône après avoir reconquis la ville au début de l'année suivante.

Si *ARMT* XXVI/2 511 est contemporaine de la reprise de Šurnat par Haqba-Hammû, la lettre *ARMT* XXVI/2 522, annonçant le passage du Tigre par 4 000 Turukkéens, doit être légèrement postérieure. Si on ajoute ces quatre mille hommes, dont l'objectif était de descendre vers Ekallâtum par la rive droite, aux 2000 guerroyant de l'autre côté du fleuve, on saisit que Zaziya disposait alors d'une armée importante.

Il n'est donc pas étonnant dans ce contexte que le roi d'Ekallâtum ait cherché à obtenir des renforts d'Ešnunna et que, apprenant leur retraite, il ait finalement essayé de les contraindre à rester. Le changement de ton entre les lettres *ARMT* XXVI/2 524 et 525 est assez saisissant et donne de bonnes informations sur la suite du conflit. Dans la première, Išme-Dagan demandait au messager d'Ešnunna de lui laisser 500 hommes alors que celui-ci commençait à démobiliser les troupes à Razamâ-du-Yamutbal. Le début de la lettre laisse entendre que le roi d'Ekallâtum préparait lui-même l'évacuation de Razamâ-du-Yamutbal et la retraite jusqu'à Ekallâtum[1793]. La suivante semble plus tardive puisque l'intrigue se déroule cette fois à Ekallâtum. Elle nous apprend que le roi d'Ekallâtum, parce qu'il n'arriva pas à convaincre l'émissaire d'Ešnunna, finit par séquestrer 500 de ses soldats dirigés par Lipit-Sîn.

1790 - *ARMT* XXVI/2 511 : (T.L.56) *ù tu-ru-u*[*k*]-*kum*^{ki} *a-lam ša il-wu-ú iṣ-ba-at ù* lugal-*šu* (57) *˹qa˺-qa-as-sú i*[*k*]-*ki-is-ma a-na iš-me-*^{d}d*a-gan ú-ša-bi-il*$_5$ (58) [*u*]*m-ma-mi a-nu-um-ma qa-qa-ad mu-ta-ki-li-ka*.

1791 - Nous savons que la ville fut ensuite tenue par Zaziya d'après *ARMT* XXVI/2 525, 526, 491 et 494 ; Voir Vollemaere 2014b.

1792 - Après collation, la lecture des lignes 72 à 75 de *ARMT* XXVI/2 411 fut corrigée et complétée, voir notamment Ziegler 2002, p. 270, n. 273.

1793 - Le passage de la lettre *ARMT* XXVI/2 522, « l'Ešnunnéen veut faire retraite vers sa ville avant l'arrivée d'Išme-Dagan à Ekallâtum » (l. 6'-7') semble indiquer que l'abandon de Razamâ-du-Yamutbal fut planifié avant même que le retrait d'Ešnunna ne soit confirmé. Cela pourrait se justifier par la nécessité de réduire le front alors que les Turukkéens attaquaient par l'est.

Cette même information fut reprise par Buqâqum, qui écrivait désormais depuis la ville de Parparâ, où il avait redéployé sa troupe[1794]. La localisation de cette ville reste incertaine, nous avons évoqué une localisation juste au nord de Razamâ-du-Yamutbal, Nele Ziegler proposait une situation plus orientale, sur le wadi Qasab[1795]. Dans un cas comme dans l'autre, l'information pourrait confirmer l'évacuation de Razamâ-du-Yamutbal par les troupes d'Išme-Dagan et le redéploiement des armées alliés plus au sud d'où ils pouvaient non seulement occuper « (un territoire) qui va jusqu'aux portes d'Ekallâtum et d'Aššur » mais également favoriser la sécurité du pays de Karanâ[1796].

8.3.1.4. Išme-Dagan abandonne Ekallâtum

Face à une situation aussi préoccupante, le roi d'Ekallâtum chercha à apaiser ses relations avec Zaziya, qui représentait alors le danger le plus direct. Les lettres d'Iddiyatum et de Buqâqum abordent en ce sens le volet financier de ces accords. Elles nous apprennent que 8 talents d'argent devaient être apportés à Zaziya. Selon Bertrand Lafont, cette somme doit certainement correspondre au contre-don (*terhatum*) du mariage prévu entre Mut-Asqur, le fils d'Išme-Dagan, et une fille de Zaziya. Yasîm-El avait en effet informé le roi de Mari quelques temps plus tôt des accords de non-agression entre les deux royaumes[1797]. La datation de cette lettre est problématique dans la mesure où elle évoque également la montée d'une armée ešnunnéenne venant à l'aide d'Ekallâtum. Nous ne pouvons donc placer cette lettre au moment de la rédaction de *ARMT* XXVI/2 491 et 525 qui furent écrites après la retraite d'Ešnunna. Il faut donc considérer qu'elle fut rédigée quelques semaines plus tôt. Les renforts ešnunnéens mentionnés pourraient alors faire référence au retour de Mut-Asqur et Ilum-ma-mannum à Ekallâtum, Yasîm-El ignorant alors que leur mission avait échoué.

Dès la prise de Kawalhu par les Turukkéens, Išme-Dagan aurait donc tenté de signer une paix séparée avec les Turukkéens. Si le mariage de Mut-Asqur était l'un des points de cet accord, un autre engageait manifestement les Turukkéens à fournir une aide alimentaire à Ekallâtum. Vraisemblablement, le royaume souffrait alors d'une grave disette depuis la perte de ses principaux centres agricoles[1798]. Išme-Dagan fit donc envoyer des bateaux à Kawalhu, occupée par les Turukkéens, afin de les charger en grain[1799].

Ce ne fut toutefois pas la fin des désagréments pour Išme-Dagan, bien au contraire. Iddiyatum

1794 - *ARMT* XXVI/2 491, l. 18-20.
1795 - Ziegler 2002, p. 269, n. 260.
1796 - *ARMT* XXVI/2 491 l. 40-42.
1797 - *ARM* II 40 (= *LAPO* 17 602).
1798 - Marti 2002a, p. 541-544 et Charpin et Ziegler 2003, p. 236, n. 622.

apprit par les mots de marchands assyriens que les pourparlers de paix furent mis à profit par le roi des Turukkéens pour tendre un piège au roi d'Ekallâtum[1800]. Alors que les dieux d'Išme-Dagan étaient présentés à Zaziya pour la prestation de serment, celui-ci avait fait envoyer secrètement une armée de plusieurs milliers d'hommes en direction d'Ekallâtum. Cette troupe ravagea littéralement toute la partie du royaume située sur la rive gauche du Tigre[1801]. Kurdiššâtum, entre autres localités de la région, fut mise à sac et plusieurs centaines de personnes et de têtes de bétails capturées. Seule Ekallâtum, où se trouvait certainement le roi, fut épargnée.

Cette même lettre apporte d'autres mauvaises nouvelles pour le roi d'Ekallâtum. Elle indique ainsi que Lipit-Sîn, ce général ešnunnéen retenu à Ekallâtum, finit par quitter la ville avec ces 500 hommes. De même, laconiquement, l'auteur nous apprend : « Et Zaziya a conclu une alliance avec Hammu-rabi de Kurdâ »[1802]. Si cette nouvelle paraît secondaire au regard des événements qui le touchait dans son propre royaume, cela fut certainement un nouveau choc pour Išme-Dagan qui était désormais complètement seul.

Au pied du mur, il chercha en un dernier effort à trouver une sortie honorable en négociant avec ses ennemis. La lettre *ARMT* XXVI/2 526 fait ainsi référence à une ambassade ekallâtéenne à Karanâ. Malheureusement, les hommes qui la composaient refusèrent de livrer le contenu de leur message au représentant mariote. Il est possible, étant donnée la situation dans laquelle il se trouvait, qu'Išme-Dagan ait alors cherché à conclure un cessez-le-feu.

De même, il est possible qu'une ambassade ait été envoyée en même temps à Dildaba, à la rencontre de Hammu-rabi de Babylone, selon une lettre attribuée à Yasîm-Hammû[1803]. La situation de cette ville fait indéniablement référence aux opérations militaires contre Larsa, il n'est toutefois pas impossible qu'elle ait été écrite après la chute de la ville alors que les troupes de Babylone et de ses alliés stationnaient toujours dans la région. Nous trouvons d'ailleurs dans les propos d'Išme-Dagan la référence aux « trois ou quatre villes » enlevées par les Turukkéens, ce qui renvoie aux propos de la lettre d'Iddiyatum *ARMT* XXVI/2 526 que nous avons évoquée ci-dessus. Si la lettre entre dans ce contexte, les propos qu'elle rapporte peuvent être revus.

Il est d'abord fait mention de l'arrivée de cette ambassade au lieu de résidence du roi. Celui-ci ne les accueillit pas immédiatement, ce fut le ministre des affaires étrangères qui s'en chargea.

1799 - La lettre *ARMT* XXVI/2 494 pourrait être placée dans ce même contexte, mais le nom de la ville n'est pas lisible. Jean-Marie Durand propose la restitution du nom de Ninêt, où résidait alors Zaziya (selon Charpin *et al.* 1988, p. 433, n° 494, n. f). Elle illustrerait peut-être le voyage de Mut-Asqur, parti pour épouser la fille de Zaziya.

1800 - *ARMT* XXVI/2 526. Ce fut à partir des mêmes informations que Yasîm-El rédigea la lettre *ARMT* XXVI/2 425.

1801 - Pour la localisation de ces villes et le fait qu'elles se situaient de l'autre côté du fleuve, voir Ziegler 2002, p. 243-244.

1802 - *ARMT* XXVI/2 526 : (T.36) *ù za-zi-ia* (37) *a-na ha-am-mu-ra-bi kur-da-i*^{ki} (38) *a-na sa-li-mi-im na-pí-iš-ta-šu* (39) *il-pu-ut* (...).

1803 - *ARMT* XXVI/2 384.

Celui-ci s'étonna immédiatement du fait que les ambassadeurs ekallâtéens arrivèrent seuls alors qu'ils étaient attendus accompagnés de Mariotes. Une fois l'ensemble des partis réunis, Hammu-rabi accueillit les délégations. Les messagers d'Išme-Dagan commencèrent leur rapport en rappelant le soutien qu'avait apporté le roi d'Ekallâtum au roi de Babylone durant la guerre contre l'Élam. Ils firent part au roi de Babylone du danger qui pesait désormais sur leur royaume et reprochèrent à Hammu-rabi de ne pas lui renvoyer la pareille alors même qu'il fournissait un contingent au roi d'Andarig. La réflexion fut extrêmement mal prise par le roi de Babylone et sa colère fut telle que les Ekallâtéens se retinrent bien de livrer le reste du message. Ce fut leur accompagnateur babylonien qui le révéla au roi : Išme-Dagan rejetait les nouveaux rapports qu'il devait entretenir avec les autres rois. S'il acceptait de se soumettre pleinement au roi de Babylone, « notre seigneur s'étend sous tes pieds comme une carpette »[1804], telle est l'expression choisie par Dominique Charpin pour traduire cette soumission, il se refusait de faire de même vis-à-vis du roi de Mari.

Si la suite de cette discussion nous échappe, et sa finalité en grande partie, il paraît clair que le roi de Babylone patronnait là des négociations entre les royaumes d'Ekallâtum et de Mari. Ce qui nous reste de ces pourparlers, c'est que s'il espérait obtenir des troupes pour lutter contre les Turukkéens[1805], Išme-Dagan devait avant tout revoir son positionnement politique vis-à-vis des autres grandes puissances.

Ces négociations ne sauvèrent probablement pas le pays d'Ekallâtum, mais elles permirent à Išme-Dagan de renouer ses relations avec le roi de Babylone ce qui, en définitive, le sauva probablement. Il est traditionnellement admis qu'il quitta sa capitale peu après le milieu du mois vi pour se réfugier à Babylone[1806]. Les raisons pour lui de quitter ce pays sont nombreuses, en plus de la pression des Turukkéens qui ne cessa pas, plusieurs lettres font également part d'un grand manque de popularité dans son propre pays[1807].

Une datation précise de la défaite d'Išme-Dagan est encore difficilement déterminable dans la mesure où les ancrages chronologiques manquent grandement. L'ensemble des événements évoqués ici, l'offensive d'Išme-Dagan, le retrait des Ešnunnéens, l'attaque des Turukkéens et finalement la fuite d'Išme-Dagan semblent à première vue se dérouler dans un laps de temps court. Il est toutefois difficile d'estimer le temps couvert par chacune de ces lettres, certaines commentent « à chaud » les événements, d'autres font le bilan des événements sur plusieurs jours sinon plusieurs semaines. Nous ne prendrions toutefois pas de risque en indiquant que ces événements eurent lieu entre les

1804 - *ARMT* XXVI/2 384 : (44') *be-el-ni ki-ma* túg-šà-ha *a*-[*na ša-pa-al* gìr-meš-*ka*] (…).

1805 - *ARMT* XXVI/2 384 fait référence à rois ou quatre villes conquises par les Turukkéens, l. 25'-26', ce qui renvoie certainement aux événements racontés dans les lettres d'Iddiyatum (*ARMT* XXVI/2 526) et de Yasîm-El (*ARMT* XXVI/2 425).

1806 - Charpin et Ziegler 2003, p. 236.

1807 - Charpin et Ziegler 2003, p. 236, n. 626 renvoyant à *ARMT* XXVI/2 491.

mois vi et ix/ZL 12.

8.3.2. De nouveaux troubles dans le bassin du Habur

Après s'être focalisé sur la partie orientale du Sindjar, il nous faut revenir sur la situation dans sa partie centrale. La manière dont nous avons organisé notre propos ne doit pas laisser croire qu'au nord du Sindjar la situation s'était apaisée, bien au contraire. Alors que les observateurs mariotes, Iddiyatum et Buqâqum principalement, rapportaient les nouvelles du front contre Išme-Dagan le général Yasîm-El transmit pour sa part les nouvelles du conflit opposant Kurdâ à Andarig.

Il faut signaler en premier lieu qu'Atamrum n'était pas présent dans son royaume durant les événements que nous allons présenter. Il l'avait quitté pour se rendre à Babylone dès le début du mois vi[1808], nous reviendrons sur son voyage plus loin[1809]. Le texte *ARMT* XXVI/2 423, daté du 5/vi au plus tard, démontre que la gouvernance d'Andarig et de sa zone d'influence était alors passée entre les mains du seul homme d'influence connu dans ce royaume, Himdiya.

Celui-ci n'est guère connu précédemment pour ses faits politiques. Nous savons qu'il échappa à la purge qui toucha l'administration de Qarnî-Lîm au début de l'année ZL 10[1810]. L'importance qu'il prit ensuite est plus difficile à décrire, elle se justifie certainement par le fait qu'Atamrum avait besoin d'anciens cadres pour gérer un royaume où il n'avait finalement plus mis les pieds depuis une dizaine d'années. Himdiya bénéficiait donc très certainement d'une influence non négligeable avant même le coup d'état d'Atamrum. L'idée qu'il fut un officier nous vient certainement du fait qu'il commanda plusieurs expéditions, notamment contre Tillâ, vers le mois iii, puis dans la partie orientale du Sindjar lors de la seconde offensive d'Išme-Dagan. Il ne porte toutefois jamais le titre de « gal mar-tu » dans notre correspondance. Peut-être servait-il déjà Atamrum dans des fonctions plus politiques et administratives. Il aurait en ce sens un parcours similaire à celui de Haqba-Hammû à Karanâ.

Concernant le milieu de l'année ZL 11, nous savons que Himdiya était présent sur le front au moment de la bataille de Kiyatân, il participa à l'expédition qui devait secourir Karanâ[1811], et ce fut depuis Raknâ, où prirent ensuite position les armées des alliés de Mari, qu'il écrivit sa lettre résumant les opérations dans la région[1812].

1808 - À ce propos, voir Charpin et Ziegler 2003, p. 232, n. 573 pour le renvoi bibliographique.
1809 - Cf. ci-dessous, deuxième partie, § 9.1.1.1.
1810 - Le fait que Himdiya fut l'un des rares hommes à survivre à l'épuration de l'administration de Qarnî-Lîm est évoqué dans Joannès 1992a, p. 10, le texte auquel il fait référence doit être également A.2137+ selon Charpin 1994b, p. 52. Toutefois, nous ne disposons pas de la transcription de ce passage.
1811 - *ARMT* XXVI/2 427.
1812 - *ARMT* XXVIII 171.

Manifestement, il ne s'y attarda pas. Une lettre, attribuée à Yasîm-El, évoque ainsi les reproches qui furent faits à Himdiya :

> « Or, maintenant, tu te disposes à commettre un méfait. Si jamais le moindre dommage se produit dans ce pays, tu en porteras la responsabilité auprès de mon Seigneur ! »[1813]

Les raisons d'un tel reproche ne sont pas clairement évoquées, mais il est probable que Himdiya avait alors abandonné le front pour diriger son attention ailleurs. La mention de Kurdâ pourrait laisser penser qu'il se redéploya au nord, ce qui semble confirmé par les lettres suivantes. Cette idée ne plut pas au représentant mariote qui craignait que cette opération ne provoqua des troubles dans la région visée.

8.3.2.1. La campagne de Himdiya contre Amaz

La direction que Himdiya prit nous est révélée par une nouvelle lettre de Yasîm-El : il se dirigeait vers Šubat-Enlil[1814]. Le général mariote exprimait alors le mal qu'il avait à lui faire parvenir le courrier royal.

Le départ précipité de Himdiya semble être finalement justifié par la mobilisation des troupes kurdéennes et le déploiement de celles-ci au nord du Sindjar. L'auteur apprit en effet que Hammu-rabi avait rassemblé ses troupes et qu'ils les dirigeaient vers une destination qu'il ne connaissait pas encore[1815]. De même, le roi de Kurdâ avait fait envoyer à Luhayâ du matériel de siège. Nous ignorons si cette ville fut la cible de sa campagne, nous n'en avons pas écho ailleurs. Il est possible que la reprise des combats puisse être alors mise en rapport avec l'opération qu'avait menée Haqba-Hammû à Šurnat quelques temps plus tôt[1816]. L'essentiel des troupes alliées étant engagées dans la partie orientale du Sindjar, Himdiya ne craignit pas seulement la chute d'une ou deux villes sur le wadi Rumeilan, il saisit que la route de Šubat-Enlil était grande ouverte. L'expression utilisée par l'auteur ; « il a franchi la montagne en direction de Šubat-Enlil ; il est allé apaiser le cœur du pays »[1817]; démontre que, malgré les premières réticences, l'opération se justifiait

1813 - *ARMT* XXVI/2 428 : (7') *i-na-an-na a-na gu-ul-lu-lim p*[*a-nu-ka ša-ak-nu*] (8') *i-na ma-tim an-ni-tim hi-ṭì-*[*tum i-ba-aš-ši-i-ma*] (9') *be-lí ta-ta-na-pa-al* (...). L'idée que cette lettre fut écrite peu après *ARMT* XXVIII 171 repose sur le fait que ces deux lettres évoquent la mission de Mut-Asqur à Ešnunna.

1814 - *ARMT* XXVI/2 429.

1815 - *ARMT* XXVI/2 430.

1816 - La proximité des deux villes n'est pas évoquée dans les textes, elles doivent toutefois être trouvées, toutes deux, au sud du pays d'Apum. Cf. ci-dessus, première partie, § 2.4.2.

1817 - *ARMT* XXVI/2 430 : (15) kur-*e-am i-ti-iq a-na šu-ba-at-*^{d}en-líl[^{ki}] (16) *a-na li-ib-bi ma-tim nu-uh-hi-im il-li-ik.*

désormais aux yeux des Mariotes.

Le fait est que Yasîm-El, depuis Andarig, semble recevoir des informations divergentes. Outre l'opération visant à contrecarrer les plans de Hammu-rabi, une autre version justifiant le franchissement du Sindjar lui parvint. La ville d'Amaz, qui était jusque là dans l'influence d'Andarig, venait de se soulever contre son roi et l'avait mis à mort sous l'influence du roi voisin de Šunâ[1818]. Si on tient compte de la source qu'invoquait alors le général ; « Cette nouvelle, ce n'est pas de la bouche de Himdiya que je l'ai entendue, je ne l'ai entendue qu'autour de moi »[1819] ; il faut comprendre que la version officielle était la première alors que la seconde n'était qu'une interprétation livrée par la population d'Andarig.

Le rapport qu'il envoya peu après annonça l'entrée de Himdiya à Šubat-Enlil pour faire face au roi de Kurdâ[1820]. C'était donc la version officielle que l'auteur suivait encore. Le paradoxe est que de ces opérations contre l'armée kurdéenne, nous n'avons aucun écho, alors que plusieurs lettres nous apprennent que Himdiya mit effectivement le siège devant Amaz.

Yasîm-El expliqua ainsi, dans une lettre au roi de Mari, comment Himdiya rétablit l'ordre dans cette cité. Il s'empara rapidement de la ville basse mais échoua à prendre la citadelle. Il trouva finalement une issue politique à cette révolte et parvint à faire accepter à la population révoltée le retour de l'ancien roi[1821].

Cet écart entre ce que Yasîm-El crut qu'allait faire Himdiya et ce qu'il fit réellement est difficile à expliquer. Nous avons été tenté d'abord d'y voir une forme de contre-information, Himdiya annonçant aller à un endroit alors qu'il se dirigeait vers un autre, ce qui justifie les reproches qui lui furent ensuite faits. Pourtant les lettres ne font pas référence à une quelconque surprise de la part de l'auteur. Au contraire, la prise de la ville basse d'Amaz n'est évoquée que laconiquement, à la fin d'une lettre dont l'affaire principale est celle d'une caravane assyrienne bloquée par la reine à Andarig. Même si ce dernier événement ne doit pas être minimisé, nous reviendrons dessus, il est étonnant qu'un acte aussi important ne soit pas davantage commenté.

La manière dont Yasîm-El évoque cette affaire est, selon nous, la clef qui permet de résoudre ce problème. Nous citerons le texte tel qu'il fut traduit par Francis Joannès :

> « Autre chose : précédemment, j'ai écrit à mon Seigneur, que Himdiya a franchi le mont Saggar. Actuellement, Himdiya n'a fait qu'une bouchée des

1818 - *ARMT* XXVI/2 430. Pour l'étude de ce dossier, voir Joannès 1991b, p. 44-46.
1819 - *ARMT* XXVI/2 430 : (22) *ṭe₄-ma-am an-né-em i-na pí-i hi-im-di-ia* (23) *ú-ul eš-me i-na a-hi-ti-<ia>-ma eš-me-ma*.
1820 - *ARMT* XXVI/2 431.
1821 - *ARMT* XXVI/2 433.

bas quartiers de la ville d'Amaz (…). »[1822]

Selon nous, il faut comprendre ces deux propositions comme marquant un décalage temporel assez important entre d'une part le franchissement de la montagne, pour aller lutter contre le roi de Kurdâ, et l'opération contre Amaz, contemporaine de la rédaction de cette lettre. La proposition de Francis Joannès qui invitait à placer l'ensemble de ces événements dans un horizon chronologique proche du début du mois ix nous semble devoir être abandonnée[1823]. Il faut alors revenir sur les différents indices permettant leur datation.

Les premières lettres de ce dossier font encore référence à la guerre contre Išme-Dagan. *ARMT* XXVI/2 428 doit ainsi être située juste après la bataille de Kiyatân pour des raisons déjà évoquées. *ARMT* XXVI/2 430 évoque quant à elle, aux lignes 26 à 43, une opération menée par une troupe d'Išme-Dagan depuis Ekallâtum. On ignorait alors où ils se dirigeraient, vers le Sindjar ou le Suhûm, mais elle doit manifestement être placée entre l'évacuation de Razamâ-du-Yamutbal et la fuite d'Išme-Dagan, vraisemblablement dans le courant du mois vii. *A contrario*, les lettres évoquant la prise d'Amaz ont un contexte plus tardif. La lettre *ARMT* XXVI/2 435 qui semble clore ce dossier est ainsi datée du 10/ix de cette même année. Il y aurait ainsi un décalage de plus d'un mois entre le départ de l'armée de Himdiya vers Šubat-Enlil et la prise d'Amaz, ce qui expliquerait pourquoi son changement d'objectif ne surprit pas outre mesure le Mariote.

Si la plupart de ces lettres sont dès lors relativement faciles à dater en fonction des affaires qu'elles évoquent, il demeure la lettre *ARMT* XXVI/2 431 qui reste difficile à situer dans cette trame. Elle évoque d'abord la montée de Himdiya et son arrivée à Šubat-Enlil, puis elle évoque le départ de Šadum-šarri, le roi d'Azuhinnum, qui doit se rendre à Mari. Si la première affaire pousserait à placer sa rédaction vers le mois vii, le problème est que ce voyage du roi d'Azuhinnum est évoquée dans d'autres documents, qui sont tous directement ou indirectement datés du début du mois ix[1824]. Ce problème ne peut avoir que deux solutions, soit la mention de Himdiya n'est qu'un rappel à un événement antérieur de plusieurs semaines ; en ce cas la lettre aurait été écrite à la fin du mois viii ; soit le voyage de Šadum-šarri fut temporairement ajourné, peut-être en raison des tensions entre Kurdâ et Andarig, pour n'avoir lieu finalement qu'au début du mois ix[1825].

Ce qu'il se passa durant ces quelques semaines, nous l'ignorons. Il faut croire que Himdiya resta à Šubat-Enlil de manière à bloquer les prétentions du roi de Kurdâ. Ce dernier ne sut profiter

1822 - *ARMT* XXVI/2 433 : (33) [*ša-ni-tam*] *ki-ma hi-im-di-ia* kur-*i* ^{d}saggar$_2$ (34) [*ib-ba*]-*al-ki-tu i-na pa-ni-tim-ma a-na ṣe-er* (35) [*b*]*e-lí-ia aš-pu-ra-am* (36) *i-na-an-na hi-im-di-ia* uru^{ki} *a-ma-az*^{ki} (37) *a-da-aš-ša-šu i-ta-ka-al* (...).

1823 - F. Joannès dans Charpin *et al.* 1988, p. 328.

1824 - Charpin *et al.* 1988, p. 328 pour les références à ce voyage.

1825 - Cette seconde proposition pourrait être la bonne dans la mesure où *ARMT* XXVI/2 428 et 431 font toutes deux écho à d'obscures affaires qui eurent lieu à Zurrâ. Ce ne serait pas la première fois que les troubles dans la région forcent un roi à ajourner un voyage, nous avions évoqué le cas du voyage d'Asqur-Addu à la fin de l'année ZL 11.

de la situation et, comme bien souvent durant les conflits entre ces deux royaumes, leurs armées tinrent leurs positions sans jamais combattre. L'attention de Yasîm-El était alors portée ailleurs. De nombreux rapports, qu'il devait ensuite transmettre au roi de Mari, lui furent transmis par Buqâqum et Iddiyatum. Les Turukkéens avaient finalement porté le coup fatal à Išme-Dagan malgré ses derniers efforts diplomatiques, ce qui avait poussé Hammu-rabi de Kurdâ à conclure une paix séparée avec Zaziya[1826]. Une fois les tensions avec Kurdâ apaisées, ou au moins après s'être assuré que cette dernière ne profiterait pas de la situation, Himdiya se dirigea finalement vers Amaz.

S'emparer de cette ville ne fut pas sans conséquence. L'opération fut rapidement critiquée par le roi d'Eluhut d'abord, mais également par le roi de Mari qui demanda à rencontrer Himdiya pour qu'il s'explique[1827]. Pour comprendre les conséquences de cette action, il nous faut toutefois revenir sur l'histoire du soulèvement d'Amaz et sur les acteurs qui y participèrent. Ceci est rendu particulièrement difficile en raison des informations contradictoires apportées par les lettres.

En premier lieu, le document *ARMT* XXVI/2 435 reprend la lettre indignée qu'envoya le roi d'Eluhut à Himdiya et à Šubram. Ce dernier personnage fut roi de Susâ puis devint, dans des conditions encore obscures, le gouverneur-*šâpiṭum* de Šubat-Enlil pour le compte du roi d'Andarig[1828]. Quant au roi d'Eluhut, il régnait sur un domaine dans les piémonts du Tur Abdin, vraisemblablement au nord du pays d'Apum, dans la région de l'actuelle Mardin[1829]. Dans sa lettre, il revendiquait clairement la possession de cette ville dans laquelle il avait placé son propre *haṣṣânnum* et reprochait à Šubram d'avoir provoqué l'intervention de Himdiya.

Les rumeurs évoquées par Yasîm-El au moment où Himdiya quittait le Sindjar étaient bien différentes. Selon elles, Amaz relevait déjà d'Atamrum et ce fut sous l'influence du roi de Šunâ, qui n'est pas évoqué dans *ARMT* XXVI/2 435, que la ville s'était soulevée. À ce moment, il n'était nullement fait allusion à un quelconque roi d'Eluhut. De même, pour défendre l'opération de Himdiya contre les accusations que lui portait le roi de Mari, la reine Inbatum, fille de Zimrî-Lîm et épouse d'Atamrum, envoya une lettre dans laquelle elle se passait bien d'évoquer la tutelle d'Eluhut. Selon elle, la ville marchait depuis toujours derrière Andarig et ce fut parce qu'elle se rebella contre son autorité que Šubram appela Himdiya pour qu'il y rétablisse l'ordre. Ce sont toutefois les lignes 30 et 31 qui restent les plus obscures puisqu'elles laissent entendre que le soulèvement de cette ville

1826 - D'après la lettre d'Iddiyatum, *ARMT* XXVI/2 526.

1827 - D'après *ARMT* XXVI/2 435. La rencontre n'eut jamais lieu mais la lettre *ARMT* XXVI/2 436 doit faire partie du vif échange épistolaire qui dut suivre la prise de la ville. Dans celle-ci, le roi de Mari reprochait à Himdiya de ne pas avoir rétrocédé tous les biens pris lors de la campagne, notamment la part revenant aux troupes babyloniennes.

1828 - Dominique Charpin, dans Charpin et Ziegler 2003, p. 229, n. 540, semble exprimer des doutes sur le double rôle de ce personnage. Le texte dont il est ici question n'en laisse pas, sinon il faut considérer que le roi de Susâ joua également un rôle dans une affaire déjà bien compliquée par le nombre d'intervenant.

1829 - Durand 2000b, p. 454.

était en fait une réaction en faveur du roi de Mari. Les acteurs ne sont donc pas les mêmes au début et à la fin de cette affaire, mis à part bien sûr Himdiya.

Dès lors, il est difficile de démêler le vrai du faux dans toute cette histoire, d'autant plus que les documents sont bien souvent des plaidoyers, interprétant les événements de manière partisane. C'est notamment le rôle d'Eluhut qui reste obscure. Nous comprenons qu'il contestait l'influence d'Andarig sur Amaz, tout en demeurant clairement fidèle au roi de Mari à qui il demandait un arbitrage. À ce titre, deux lettres envoyées par Yumraṣ-El, le roi de Qâ et Isqâ, au roi de Mari, permettent de revenir sur les origines de ce soulèvement[1830]. Il est d'abord fait mention d'un conflit territorial entre le roi d'Amaz et celui de Qâ et Isqâ. Ce dernier en appela à l'arbitrage d'Andarig. Le soulèvement contre ce roi doit vraisemblablement avoir lieu peu après car ce « sire d'Amaz » n'apparaît plus dans la lettre suivante et est remplacé par une entité impersonnelle et plurielle. Il y est dit ensuite que ces hommes avaient repoussé l'alliance avec Atamrum pour se placer sous la protection du roi d'Eluhut. Celui-ci en profita pour y placer un *haṣṣânnum*. Les reproches qu'envoya le roi de Mari à Himdiya, après la prise de la ville, laisse entendre que cette nouvelle situation avait été acceptée par Zimrî-Lîm. Il faut comprendre alors que les révoltés d'Amaz ne rejetaient pas forcément la tutelle de Mari, qu'il ne quittait pas en se plaçant sous la protection d'Eluhut, mais qu'il s'opposait tout de même à la tutelle d'Andarig. La décision du roi de Mari est difficile à comprendre, peut-être que lui-même se méfiait de l'influence du roi d'Andarig. Depuis que celui-ci avait rejoins Babylone, au début du mois vi, il n'en avait aucune nouvelle. Comme l'a souligné Jean-Marie Durand, il est probable que les autorités d'Andarig aient feinté de ne pas tenir compte de la tutelle d'Eluhut pour s'emparer de celle-ci et y replacer leur propre représentant[1831], justifiant cette action en prétendant que cette ville était traditionnellement sous leur influence.

Cette interprétation n'est qu'une parmi d'autres. Sans documentation supplémentaire, il est impossible de la porter au titre de fait. Le problème majeur avec celle-ci reste qu'elle n'évoque pas le rôle que joua le roi de Šunâ qui fut en premier lieu désigné comme responsable de ce soulèvement, en tout cas d'après les bruits qui couraient à Andarig. En définitive, peut-être n'en joua-t-il aucun. Šunâ doit être une ville relativement proche d'Amaz et celle-ci entretint, durant les événements des années ZL 12, des relations de bon aloi avec Ekallâtum et le roi de Kurdâ. La lettre *ARMT* XXVIII 95[1832], écrite justement par Šubram, reprochait à cette ville de ne pas accepter le jugement du roi d'Ilân-ṣurâ, à qui le roi de Mari avait demandé de rendre justice, dans une affaire qui l'opposait au roi de Kiduh, vraisemblablement vassal du pays d'Apum, pour la possession de la

1830 - *ARMT* XXVIII 137 et 138. Nous ne comprenons pas la mention d'Atamrum à Šubat-Enlil, celui-ci était, durant ce soulèvement, en voyage à Babylone. Il faut considérer que l'auteur confondit Atamrum et Himdiya qui, lui, était bien présent à Šubat-Enlil peu avant.

1831 - Durand 2000b, p. 450, n° 1232 (= *ARM* X 84), n. f.

1832 - Rééditée en *LAPO* 18 1000.

ville de Šunhum. Elle fut accusée également d'avoir fourni un contingent de troupes à Išme-Dagan, et d'avoir prêté serment, par le biais du commandant de cette troupe, devant les rois d'Ekallâtum et de Kurdâ. En somme, Šubram accusait Šunâ d'avoir pris le parti des ennemis de Mari et de créer des troubles en Ida-Maraṣ. Une autre affaire pourrait d'ailleurs confirmer ces accusations. Une lettre de Šadum-Labua, intronisé peu avant par le roi de Mari à Ašnakkum, explique ainsi que le roi de Šunâ en appela à l'aide « du Numhéen » alors qu'il contestait à Ašnakkum la possession de la ville de Tappišum[1833]. Vu son opposition marquée aux rois fidèles à Mari, il est vraisemblable que Šubram ait trouvé en lui le coupable idéal pour justifier une opération contre Amaz. Il y a en tout cas une forme de désinformation dans les propos que tinrent, avant et après la prise de la ville, les représentants d'Andarig.

8.3.2.2. Les révoltes en Haute-Mésopotamie à la fin de l'année ZL 12

Il est difficile d'affirmer que le détachement d'Eluhut vis-à-vis de Mari fut consécutif de la prise d'Amaz par Andarig. Michaël Guichard a évoqué comme raison à ce soulèvement un différend entre Eluhut et Mari concernant la ville de Talhayûm[1834]. Mais la perte d'Amaz, au profit d'Andarig, eut certainement aussi un impact sur les relations entre les deux royaumes car, en définitive, le roi de Mari ne fit que condamner la mise à sac de la ville sans pour autant rétablir la tutelle d'Eluhut.

Nous voyons ainsi la situation dans l'Ida-Maraṣ se détériorer et se complexifier rapidement dans la seconde partie de l'année ZL 12. Dans ce contexte, la prise d'Amaz ne fut qu'un événement parmi tant d'autres, mais un événement symptomatique du déchirement qui divisa presque toute la région de l'Ida-Maraṣ à la fin de l'année ZL 12 et au début de l'année ZL 13 entre partisans inaliénables de Mari et certains royaumes qui cherchèrent à s'en détacher pour des raisons diverses.

Aux alentours du mois ix, nous voyons ainsi deux camps se former, préfigurant le mouvement d'opposition que Mari mata violemment au début de l'année suivante[1835].

La lettre *ARMT* XXVIII 104, que l'on doit au roi d'Ašnakkum, reprend des instructions de Zimrî-Lîm concernant l'union de Šubram et du roi d'Ašnakkum contre un ennemi non désigné dans l'Ida-Maraṣ. Plusieurs villes sont ensuite évoquées comme ayant des relations conflictuelles avec Ašnakkum parmi lesquelles Eluhut, Hurrâ et Ašlakkâ. Cette lettre doit vraisemblablement être datée du milieu du mois ix. Elle fait référence à la montée des Babyloniens, probablement ceux qui avaient « escorté » Atamrum jusque dans sa capitale, mais également à la venue de l'hiver[1836].

1833 - *ARMT* XXVIII 106.
1834 - Guichard 2003c, p. 203. Ses sources sont les lettres encore inédites d'Itûr-Asdû.
1835 - Jean-Robert Kupper y voyait « la veille de l'embrasement général » (Kupper 1998, p. 140).
1836 - À rapprocher de *ARMT* XXVI/2 496, relative au retour d'Atamrum, qui édicte selon Sylvie Lackenbacher : « (la saison des) averses du soir et de la froidure est revenue. »; (14) *ti₉-ik ri-ba-tìm* (15) *ú šu-ri-pu-šu* (16) *it-tu-ra-am*.

De même, *ARMT* XXVIII 105 écrite certainement peu de temps après, évoque l'union de Šubram et de Šadum-Labua contre cet ennemi. Celui-ci est encore mal identifié mais l'évocation de montagnards-*pabanhû* pourrait renvoyer au royaume d'Eluhut. Plus bas dans la lettre est encore évoquée la rébellion des villes de Šinah et d'Urkiš, ainsi que d'Ibâl-Addu, le roi d'Ašlakkâ. L'évocation de la fête d'Eštar, à la fin de la lettre, renvoie également aux derniers mois de l'année.

Une lettre d'Inib-šarri, que Zimrî-Lîm avait mariée à Ibâl-Addu, évoque finalement l'alliance d'Ašlakkâ et d'Eluhut[1837], vraisemblablement dans ce même contexte.

Ainsi, de ces lettres, il est perceptible qu'au tournant de cette année se formèrent deux tendances politiques. D'un côté, Mari pouvait encore compter sur un certain nombre de ses partisans, notamment Ašnakkum et Ilân-ṣurâ, de l'autre, elle voyait se soulever contre ses intérêts et pour des raisons diverses de nombreuses forces politiques. Si les meneurs étaient alors les royaumes d'Ašlakkâ et d'Eluhut, ces rébellions concernaient également certaines villes du royaume d'Ašnakkum[1838] et certaines personnalités locales insatisfaites de leur sort[1839]. Il faut également mentionner le royaume de Šunâ bien que ses affinités diplomatiques nous soient encore en grande partie inconnues. En analysant les étapes de la campagne de Zimrî-Lîm au début de l'année ZL 13 et le butin qu'il en ramena, nous retrouvons, à titre de confirmation, les noms des mêmes villes et des mêmes hommes[1840].

En marge de ces deux camps, les positions des rois de Kurdâ et d'Andarig sont moins évidentes. Concernant le premier, mise à part la demande d'aide exprimée par le roi de Šunâ, nous ne le voyons pas directement impliqué dans ces révoltes. Il est possible toutefois que l'engagement de Kurdâ contre l'influence mariote durant l'année ZL 12 les inspira. Nous avions vu plus haut que Hammu-rabi avait cherché après le mois v à soulever les insatisfaits contre l'autorité de Mari et de ses partisans[1841]. De même, Andarig semble conserver une position fort ambiguë durant cette période. Son rôle, celui de son roi ou celui de Himdiya ne sont jamais directement évoqués, si ce n'est dans l'affaire d'Amaz. Nous pouvons toutefois restituer sa ligne de conduite par les mentions qui sont faites du gouverneur de Šubat-Enlil qui, en partie du moins, répondait aux ordres d'Andarig. Si les lettres *ARMT* XXVIII 95 (= *LAPO* 18 1000) et 104 présentent Šubram comme un membre important de l'alliance pro-mariote, la lettre *ARMT* XXVIII 105, écrite par le roi

1837 - *ARM* X 77 (= *LAPO* 18 1250).

1838 - Le ralliement de ces villes au camp d'Ašlakkâ et d'Eluhut est toutefois moins évident, en témoigne la lettre A.641 (Dossin 1938b, p. 184).

1839 - Michaël Guichard explique ainsi le fait que les harems d'Asqur-Addu, roi de Šuruzum et d'Ilî-Sûmû, prétendant au trône d'Ašnakkum, passèrent entre les mains de Zimrî-Lîm lors de sa campagne du début de l'année ZL 12 (Guichard 2003c, p. 210-211).

1840 - Concernant cette campagne, voir Charpin et Ziegler 2003, p. 240 avec ses renvois aux sources et à la bibliographie

1841 - Si le rôle de Kurdâ est évident dans certaines affaires, notamment à Šunâ mais aussi dans le royaume de Kahat (*ARMT* XXVIII 133), son rôle dans les soulèvements d'Eluhut et d'Ašlakkâ n'est jamais évoqué.

d'Ašnakkum, est beaucoup plus critique à son égard en l'accusant d'avoir provoqué le soulèvement de certaines villes[1842]. Ceci, ajouté au rôle trouble qu'il joua dans l'intervention de Himdiya à Amaz, tend à considérer qu'il jouait alors sur deux tableaux. Tout en affichant leur fidélité envers le roi de Mari, il est probable que les autorités d'Andarig aient souhaité maintenir la région sous tension, un climat idéal pour justifier leur intervention et par là même l'extension de leur zone d'influence. Selon nous, le positionnement d'Andarig pourrait être traduit comme l'indicateur d'une volonté d'indépendance non encore assumée vis-à-vis de la suzeraineté mariote. D'ailleurs, au moment où Himdiya se défendait d'avoir agi contre les intérêts mariotes en prenant Amaz, au début du mois ix, il savait certainement que son roi allait rentrer sous peu avec une importante troupe babylonienne.

9. Le Sindjar après la chute de Zimrî-Lîm (1762-1728)

À partir du début de l'année ZL 11 et sa victoire contre l'Élam, dont il était sorti grand vainqueur, le roi de Babylone gagna une influence considérable en Mésopotamie. Celle-ci ne fit que grandir durant les deux années suivantes.

Au milieu de l'année ZL 12, Hammu-rabi de Babylone vainquit son rival séculaire, Rîm-Sîn de Larsa, et, en annexant son royaume, contrôlait désormais tout l'ancien pays de Sumer. Toujours en bonne relation avec Mari et après qu'il eut conclu la paix avec le nouveau roi d'Ešnunna, Ṣillî-Sîn, la situation à l'échelle internationale parut se stabiliser.

Le tableau toutefois n'est pas aussi simple et malgré les courbettes d'usage les relations entre Babylone et Mari étaient loin d'être aussi bonnes[1843]. Une méfiance réciproque entre les deux royaumes avait caractérisé les premières années du règne de Zimrî-Lîm, alors que l'un se plaçait dans l'orbite d'Ešnunna et que l'autre soutenait Ekallâtum[1844]. Ensuite, ce fut la possession de Hît, véritable frontière entre les deux royaumes, qui devint l'enjeu d'âpres négociations entre les deux chancelleries jusqu'à ce que Babylone finisse par la céder contre l'assurance du soutien mariote dans sa lutte contre l'empereur d'Élam. Il ne fait pas de doute que cette dernière affaire n'avait pas été oubliée par le roi de Babylone lorsque, en ZL 12, il se retrouva en position de force.

Tout comme le Suhûm, la région du Sindjar était une zone particulièrement sensible et il n'est

1842 - Le comportement de Šubram (alors simplement roi de Susâ ?) avait déjà été dénoncé par le roi d'Ašlakkâ dans *ARMT* XXVIII 65. L'année précédente, le roi d'Ašlakkâ avait signalé les menées de Šubram qui, si nous comprenons correctement ce texte, agit à l'encontre des instructions de Zimrî-Lîm en tentant un coup d'état à Ašnakkum.

1843 - Voir Charpin 1999b et Charpin et Ziegler 2003, p. 246.

1844 - Plusieurs textes laissent entrevoir cette méfiance que les deux hommes entretenaient avant leur alliance contre l'Élam. À ce titre, voir notamment le discours du roi de Babylone repris par Ibâl-pî-El dans *ARM* II 21 (= *LAPO* 16 350) dans lequel est clairement exprimée la crainte que Mari ne se joigne à l'Élam. La réciproque nous est également parvenue. Une consultation oraculaire eut ainsi pour sujet le sort des troupes que le roi de Mari envoyaient au secours de Babylone (*ARMT* XXVI/1 100-bis).

pas utile ici de rappeler les prétentions qu'elle attirait des rois de Mari et des puissances tigrines en premier lieu, mais également à partir de ZL 12 chez celui de Babylone.

Dans un premier temps, nous aborderons les premiers pas de Babylone dans cette région à la fin de l'année ZL 12 et au début de l'année ZL 13, et le positionnement politique de nos royaumes par rapport à ce nouvel arrivant. Il s'agira ensuite d'analyser la période d'occupation babylonienne après la chute de Mari avec toujours pour perspective sa réception et ses conséquences sur les réalités politiques régionales.

9.1. Le déploiement de Babylone dans le Sindjar (fin ZL 12- début ZL 13)

Alors qu'il peinait à s'imposer en Basse-Mésopotamie durant les premières années de règne de Zimrî-Lîm, le roi de Babylone devint en quelques années l'une des personnalités les plus influentes de Mésopotamie. À ce titre, la ténacité qu'il afficha face aux ambitions élamites fut vraisemblablement le tournant de sa carrière politique. En plus de son aura de vainqueur, il hérita d'un instrument militaire de premier ordre, dont des contingents mariotes qu'il retenait encore au début de l'année ZL 12. La démonstration de force face au royaume de Larsa, qu'il vainquit au milieu de l'année ZL 12, ne fit que renforcer sa prééminence. Il ne fait pas de doute que ses victoires successives eurent un certain écho y compris chez les vassaux de ses alliés et particulièrement auprès des royaumes du Sindjar.

Dans les faits, l'intervention de plus en plus concrète de Babylone dans les affaires du Sindjar fut vraisemblablement acceptée, voire même appuyée, par les royaumes de la région qui cherchèrent pour des raisons diverses à remettre en cause l'influence unique de Zimrî-Lîm.

En réponse, et probablement parce que la situation le permettait désormais, le roi de Babylone montra dans les années suivantes un intérêt croissant pour cette région dans laquelle il ne s'était que peu impliqué jusque là, sinon avec l'accord du roi de Mari. Cet intérêt est particulièrement bien illustré dans les années ZL 11 et ZL 12. Il avait d'abord reconnu le statut d'Atamrum, puis avait envoyé des émissaires lors de l'alliance entre Andarig et Karanâ. Il prit également parti lors du conflit qui opposa certaines de ces principautés au royaume d'Išme-Dagan. Un petit contingent de soldats babyloniens avait même été placé sous le commandement d'Andarig[1845].

Le retour d'Atamrum dans son pays, sous une importante escorte babylonienne, peut être interprété selon ces deux axes. Elle montre d'abord que les rois du Sindjar eurent un rôle de premier choix dans l'intervention de Babylone mais il peut et doit être lu également comme le premier acte

1845 - *ARMT* XXVI/2 384 l. 29'-34'. Le contingent babylonien fut également utilisé par Himdiya dans sa campagne contre la ville d'Amaz, d'après *ARMT* XXVI/2 436.

d'une prise en main de cette région politiquement et militairement organisée par Babylone au détriment du pouvoir mariote.

9.1.1. Le voyage d'Atamrum et l'arrivée des contingents babyloniens

Le voyage d'Atamrum à Babylone fut sans doute l'un des événements majeurs concernant la région du Sindjar à la fin du règne de Zimrî-Lîm. Pourtant nous n'avons de cette rencontre entre le roi d'Andarig et Hammu-rabi de Babylone que quelques brefs échos et une grande partie de l'intrigue qui s'y noua n'est pas directement documentée.

9.1.1.1. Le voyage vers Babylone

En premier lieu, nous sommes surpris qu'il ne soit jamais fait mention du départ du roi d'Andarig, ni avant, ni au moment des faits. Yasîm-El, pourtant présent dans cette ville, n'y fait jamais allusion. La seule explication possible est que le voyage fut convenu d'avance, très certainement durant le séjour de Zimrî-Lîm dans la région.

Concernant sa date de départ, la seule certitude que nous ayons et qu'Atamrum avait déjà quitté la région le 5/vi/ZL 12. En effet, la lettre *ARMT* XXVI/2 423, contemporaine de l'attaque d'Išme-Dagan sur Kiyatân, laisse entendre que la régence était déjà assurée par Himdiya. Il est toutefois plus difficile de déterminer un *terminus post quem* à ce départ. Selon Maurice Birot, Atamrum arriva à Babylone au moment de la chute de Larsa, donc au tout début du mois vi[1846]. Il faut donc considérer qu'il avait quitté sa capitale quelques semaines plus tôt, vraisemblablement dans la seconde moitié du mois v.

Concernant son itinéraire et plus précisément son passage par Mari, la question reste toujours sans réponse. Francis Joannès a apporté un certain nombre d'éléments s'accordant avec cette idée[1847]. Un texte économique enregistrait ainsi la remise par Atamrum de 30 mines d'étain et d'un sceau en lapis-lazuli à Mari, le 5/vi[1848]. Cependant, Dominique Charpin a indiqué qu'un tel document ne garantissait pas forcément la présence du roi en personne[1849]. Francis Joannès invoquait également les lettres *ARMT* XXVI/2 439 et *ARM* X 84 (= *LAPO* 18 1232) qui pourraient faire référence *a posteriori* à la présence d'Atamrum à Mari. Dominique Charpin nuançait également ces conclusions

1846 - Birot 1993, p. 35. Rappelons que la chute de Larsa précède la date du 7/vi (cf. Charpin et Ziegler 2003, p. 232, n. 573).
1847 - Charpin *et al.* 1988, p. 249.
1848 - *ARMT* XXV 44 (= *ARMT* XXX, p. 403).
1849 - Charpin 1997, p. 352, n. 39.

à partir de remarques philologiques. La question reste donc ouverte faute d'éléments irréfutables.

Son arrivée en Babylonie, dans la région de Larsa, nous est documentée par une lettre écrite conjointement par Mênirum et Zimrî-Addu[1850]. Zimrî-Addu, anciennement gouverneur de Qaṭṭunân, était devenu l'un des représentants permanents du roi de Mari à Babylone depuis la guerre contre l'Élam. Après un bref séjour à Karanâ où il avait déjà collaboré avec Mênirum, il était retourné à Babylone au moment du conflit contre Larsa[1851]. Quant à Mênirum, il fut manifestement chargé par le roi d'accompagner Atamrum jusqu'en Babylonie. La présente lettre fait ainsi référence à des instructions que Mênirum avait envoyées, plus tôt, à Zimrî-Addu concernant le logement d'Atamrum durant son séjour. Alors qu'il avait été prévu que le roi d'Andarig logerait avec le confort qui était dû à son statut, Atamrum décida finalement de s'installer dans le camp des troupes mariotes.

Le texte ne nous livre que peu d'information sur cette première journée, si ce n'est qu'Atamrum fut chaleureusement accueilli par le roi de Babylone au titre, dit-il, de son amitié avec le roi de Mari. En réalité, de l'ensemble de son séjour dans le royaume de Babylone, qui dura tout de même près de trois mois, nous n'avons presque aucun écho. Certaines lettres font bien référence à son absence hors du Sindjar[1852], ou à sa présence aux côtés du roi de Babylone[1853], mais aucune n'apporte d'informations significatives sur l'objet et le déroulement de cette rencontre. La lettre *ARMT* XXVII 164 laisse ainsi croire que ce fut sur recommandation de Zimrî-Lîm que le roi d'Andarig se rendit chez Hammu-rabi[1854]. Celui-ci annonçait d'ailleurs que ce séjour ne devait pas durer et qu'il pourrait rapidement rentrer dans son pays. Plusieurs hypothèses, en lien avec la guerre contre Larsa, peuvent dès lors être émises sans toutefois pouvoir être vérifiées.

Il est possible d'abord qu'il s'y rendit au titre de l'alliance conclue l'année précédente avec le roi de Babylone : « sois hostile avec mes ennemis et sois en bons termes avec mes amis »[1855]. Ainsi, il serait venu apporter un soutien de circonstance aux troupes babyloniennes assiégeant Larsa. Si cette hypothèse se vérifiait, ne faudrait-il pas voir l'envoi de 600 soldats babyloniens à Andarig, au début du mois vi également, comme le répondant à l'envoi d'une force armée d'Andarig à l'aide de Babylone ? Il est possible également que ce voyage ait un rapport avec les répercussions « tribales »

1850 - *ARMT* XXVII 164.
1851 - Concernant cet individu, voir Birot 1993, p. 30-36.
1852 - Voir les lettres contemporaines de la campagne contre Amaz, notamment *ARM* X 84 (= *LAPO* 18 1232).
1853 - Les lettres *ARMT* XXVII 164 et 165 sont vraisemblablement les seules lettres relatives au séjour d'Atamrum à Babylone. Le reste de la correspondance envoyée par les représentants mariotes à Babylone ont trait à son voyage de retour.
1854 - *ARMT* XXVII 164 aux lignes 20 à 25.
1855 - *ARMT* XXVI/2 372 : (58) (…) [*it-ti na-ak-ri-ia*] (59) *lu-ú na-ak-ra-a-ta it-ti sa-li-mi-ia* [*lu-ú sa-al-ma-a-ta*]. Notons que, dans l'ensemble de ce dossier, le roi d'Andarig se considère comme le « fils » de Hammu-rabi de Babylone et qu'il lui en rend tous les honneurs.

du conflit contre Larsa[1856]. La première phase de la guerre avait en effet conduit le roi de Babylone à occuper la ville de Maškan-šapir, considérée comme le centre administratif d'une région essentiellement peuplée de Yamutbaléens[1857]. Hammu-rabi proposa peut-être au roi du « Yamutbal-du-Nord » de venir visiter la région de ses coreligionnaires ou de s'assurer du bon traitement de cette population, dans le but de calmer les esprits et de faire foi des bonnes intentions du nouvel occupant. Il est possible également qu'il ait souhaité qu'Atamrum prenne la tête du contingent yamutbaléen combattant à ses côtés[1858], voire même qu'il contribue à la réorganisation de ce pays. Il est toutefois difficile de cerner le rôle de Mari dans ces différentes explications. Il est possible de Zimrî-Lîm ait choisi d'envoyer Atamrum à Babylone pour demander à Hammu-rabi le retour de ses troupes ou au moins un renfort babylonien plus conséquent alors que les opérations contre Išme-Dagan atteignaient leur paroxysme. Plusieurs lettres évoquent ainsi les demandes répétées des émissaires mariotes en Babylonie[1859]. Lorsque les rumeurs d'un retour d'Atamrum arrivèrent à Mari, la troupe qui l'accompagnait était toujours considérée comme une « armée de renfort » dont la mission était d'aider le roi de Mari à stabiliser la Haute-Mésopotamie[1860].

La durée de la présence d'Atamrum dans cette région et surtout les modalités de son retour à Andarig laissent toutefois entendre que son voyage ne se fit pas uniquement dans le cadre de la guerre contre Larsa ou de celle contre Išme-Dagan mais que l'objet même de sa mission changea entre temps inscrivant ce séjour dans un contexte politique plus large, celui des relations entre Mari, Babylone et les puissances du Sindjar à la fin de l'année ZL 12 et du début de l'année ZL 13.

Il est ainsi évident que, à terme, ce séjour conduit à une redéfinition des rapports entre Andarig et Babylone pour laquelle le roi de Mari n'eut pas son mot à dire[1861]. L'absence d'information tient, à ce titre, au fait que les ambassadeurs mariotes furent tenus à l'écart des pourparlers entre les deux hommes. La résultante est naturellement que nous n'avons pas véritablement idée des propos qu'ils échangèrent.

Le fait est qu'Atamrum remonta dans le Sindjar avec un contingent babylonien très important, plusieurs milliers d'hommes selon la documentation mariote. De plus, lors de son voyage de retour, il ne passa pas par Mari, comme cela lui fut demandé à plusieurs reprises par les autorités mariotes.

1856 - L'idée que le voyage d'Atamrum ait un rapport avec Larsa vient de Durand 2004b, p. 133, n. 134.

1857 - Voir notamment *ARMT* XXVI/2 383 qui raconte le ralliement de cette population aux armées de Babylone.

1858 - Il aurait été tentant de considérer que le contingent avec lequel rentra le roi d'Andarig était issu de cette ethnie, nous n'en avons toutefois aucune confirmation.

1859 - *ARMT* XXVI/2 381 et 471. Voir à ce titre, Charpin 1999b, p. 118, n. 26. Nous devons avouer ne pas être totalement convaincu concernant la datation des lettres d'Ibâl-pî-El (*ARM* II 23 et 24). Elles nous semblent en effet s'ancrer assez bien dans le contexte du milieu de l'année ZL 12, notamment par le fait qu'elles évoquent l'occupation du royaume de Kurdâ, ce qui est difficilement concevable en ZL 11 étant donné que Kurdâ et Mari étaient alors en paix. Nous n'avons toutefois pas eu accès à l'inédit A.108 (non repris en annexe), daté du 26/vii, que l'auteur présente comme étant significatif.

1860 - *ARMT* XXVIII 104.

1861 - Pour cet avis, voir Charpin et Ziegler 2003, p. 232.

Ces deux faits ont manifestement une forte signification politique qu'il nous faudra expliquer ensuite.

9.1.1.2. Les conditions de son retour à Andarig

Le voyage qu'entreprit Atamrum pour rentrer dans son pays est l'un de ces rares dossiers très bien fournis que nous ont livrés les archives de Mari, et que le temps et l'histoire ont épargné. Il est particulièrement utile pour la compréhension de la géographie historique de la vallée de l'Euphrate car il détaille presque toutes les étapes entre la Babylonie et la région du Sindjar.

La première lettre de ce dossier fut envoyée depuis la Babylonie par Zimrî-Addu et Mênirum[1862]. Elle rapportait au roi de Mari l'entrevue que les deux hommes eurent avec Atamrum concernant les modalités de son retour. La face en partie cassée devait certainement reprendre les instructions du roi que les représentants de Mari avaient à transmettre au roi d'Andarig. À ceci, Atamrum répondit :

> « Par ici, l'ennemi a fait des incursions dans mon pays. Devrai-je donc parcourir tout de suite 40 doubles-lieues (et) faire un détour jusqu'au pays de Mari ? Ce n'est pas ainsi que je pourrai défendre mon pays. »[1863]

Zimrî-Lîm tenait manifestement à rencontrer le roi d'Andarig lors de son voyage de retour, probablement pour que celui-ci lui rapporte directement les discussions qu'il avait eues avec Hammu-rabi. Même si les conditions de son retour étaient encore inconnues du roi de Mari, la durée de son séjour avait manifestement éveillé ses soupçons. Il est possible également que le roi de Mari ait souhaité s'entretenir avec lui du problème d'Amaz. Atamrum protesta, sous prétexte que son pays était menacé et qu'il lui fallait rentrer le plus rapidement possible. L'origine de ces menaces n'est pas précisée, mais Atamrum fait probablement référence subsidiairement à l'affaire d'Amaz et plus généralement aux menées du roi de Kurdâ. Il annonçait alors qu'il se rendrait soit à Hît, soit à Harbê et qu'il couperait ensuite par la steppe pour rejoindre son pays.

Une lettre de Meptûm, écrite peu après les événements, nous apprend les premières étapes de son voyage. Nous ignorons d'où il partit exactement ; fut-ce de Babylone ou de Sippar[1864] ? Il remonta en tout cas l'Euphrate par bateau jusqu'à la ville de Hît qui marquait encore la frontière entre le royaume de Mari et celui de Babylone. De là, ce fut aux Mariotes d'assurer la suite de son

1862 - *ARMT* XXVII 167.

1863 - *ARMT* XXVII 167 : (3') *an-ni-ki-a-am* lú-kúr *a-na ma-ti-ia* (4') *ih-ha-bi-it ù a-na-ku* 40 *bé-ri* a-šà (5) *a-na sú-ri lu-ul-li-ik* (6') *a-di ma-at ma-ri*^{ki} {*ri*^{ki}} (7') *a-sa-ah-hu-ra-am ú-ul k*[*a*]-*ma* (8') *qa-aq-qa-ad ma*^{l}-*tim*^{l} *lu-ki-il*$_5$.

voyage. La lettre est peu claire, des bateaux avaient vraisemblablement étaient envoyés pour assurer le transport jusqu'au cœur du royaume, toutefois ceux-ci rentrèrent à Sapîratum à vide. Ce fut à pied qu'Atamrum décida de poursuivre son chemin.

Buqâqum, l'un des responsables de la région du Suhûm inférieur, reçut une lettre écrite conjointement par Zimrî-Addu, Mênirum et Kibsi-Addu, l'informant qu'Atamrum et la troupe qui l'accompagnait devaient se rendre à Bînum, à Harbê ou à Yabliya avec l'intention de couper ensuite par la steppe[1865]. Buqâqum devait alors se rendre à Yabliya afin de l'intercepter et d'obtenir de lui des explications[1866]. La lettre *ARMT* XXVI/2 499 fut vraisemblablement écrite peu après, une fois qu'il eut reçu un complément d'informations. Atamrum était encore à Hît où il passait le nuit et devait le lendemain traverser l'Euphrate pour continuer leur chemin sur la rive gauche du fleuve. Buqâqum répétait son intention de se rendre à Yabliya, où Atamrum devait obligatoirement passer. L'autre information importante rapportée par ces deux lettres et qu'Atamrum était alors accompagné d'une troupe babylonienne très importante. Les sources de Buqâqum évaluaient leur nombre à 8 000 hommes.

Ce fut effectivement de Yabliya que Buqâqum écrivit la lettre suivante. Il y rencontra Atamrum et ses trois escorteurs mariotes et demanda directement au roi d'Andarig comment il prévoyait la suite de son voyage. La réponse de ce dernier fut moins affirmative que celle qu'il livra en Babylonie. Il ne prendrait sa décision qu'une fois arrivé à Sapîratum[1867]. Ce fut également l'occasion pour Buqâqum d'évaluer personnellement le nombre de soldats babyloniens et il en diminua l'estimation à 6 000 hommes. Nous sommes frappés alors par l'absence de jugement de l'émissaire mariote qui laisse vraisemblablement à Zimrî-Lîm le soin d'interpréter un tel déploiement de force.

Si Buqâqum et Atamrum se rendirent effectivement à Sapîratum, aucune lettre ne nous est parvenue à ce sujet, nous privant à ce titre de la prise de décision d'Atamrum. Nous savons toutefois qu'ils remontèrent le fleuve bien plus en amont puisque nous les retrouvons ensuite à Harrâdum[1868], l'actuelle Khirbet ed-Diniye. Notons que le ton de la lettre qu'envoya Buqâqum depuis cette ville semble bien neutre, il n'avait vraisemblablement plus aucun soupçon à l'égard d'Atamrum et cherchait plutôt à rassurer son roi. Il prévoyait par ailleurs une nouvelle étape comme s'il était

1864 - Une lettre de Buqâqum, *ARMT* XXVI/2 497, informait le roi de Mari de la présence à Sippar de Zimrî-Addu et Kibsi-Addu, deux des Mariotes qui accompagnèrent Atamrum lors de ce voyage. Mênirum, le troisième accompagnateur, devait y arriver sous peu. Le contexte est toutefois inconnu, et il n'est pas entièrement sûr que cette lettre soit à joindre à ce même dossier.

1865 - *ARMT* XXVI/2 498. Charpin 1997, p. 352 propose une lecture légèrement différente.

1866 - Sylvie Lackenbacher a retranscrit avec réserve le verbe « *pazârum* » signifiant « passer discrètement ». Si cette restitution est exacte, cette expression montre les soupçons des autorités mariotes.

1867 - Pour Sapîratum plutôt que Saggarâtum, voir Charpin 1997, p. 353.

1868 - *ARMT* XXVI/2 501.

désormais acquis qu'Atamrum passerait par Mari.

Pourtant, il est presque certain que ce ne fut pas le cas. La lettre acéphale *ARMT* XXVI/2 439 a été interprétée, au moment de son édition, comme la confirmation qu'il ne passa par la capitale de Zimrî-Lîm :

> « Si tu passes ton chemin sans (aller voir) notre Seigneur, le cœur de notre Seigneur s'irritera et on entendra des propos honteux tels que : "(...) et lorsque (Atamrum) est revenu de Babylone avec une armée de renfort babylonienne, il n'a pas eu d'entrevue avec son père ! (...) »[1869]

Dominique Charpin a eu raison de nuancer cette affirmation car, en effet, celle-ci ne reprend en réalité que le discours qui aurait du être entendu si celui-ci n'était pas passé par Mari et non pas le discours qui lui fut tenu réellement[1870]. Toutefois, comme il le soulignait également, nous n'avons aucune trace de son passage par Mari et l'ambiance à Andarig à son retour, telle que nous la rapporte Yasîm-El, semble bien indiquer qu'Atamrum n'accordait désormais plus réellement de crédit à son suzerain.

9.1.1.3. Atamrum, entre Mari et Babylone

Il est maintenant important d'interpréter les conditions de ce retour non seulement du point de vue du roi d'Andarig mais également des rois de Mari et de Babylone. Malheureusement, les commentaires développés « à chaud » concernant cet événement manquent cruellement de jugement ou sont volontairement timorés par leurs auteurs soit parce qu'ils souhaitèrent en cacher la finalité soit parce que ceux-ci s'avèrent manquer eux-mêmes d'informations. C'est l'étude du contexte antérieur, contemporain et postérieur à ce retour qui nous permet d'émettre des postulats sur les motivations, la réception et les conséquences du séjour d'Atamrum à Babylone.

À ce titre, deux des aspects de son retour de Babylone doivent donc être commentés ici, la nature de la troupe babylonienne et leur objectif ainsi que le changement dans les relations diplomatiques entre ces trois forces politiques entre la période précédent le voyage, le moment du voyage lui-même et les jours qui suivirent le retour d'Atamrum dans sa capitale.

L'estimation du nombre de soldats accompagnant Atamrum jusque dans son royaume fluctua

1869 - *ARMT* XXVI/2 439 : (T.6') *ba-lum be-lí-ne te-et-ti-iq-ma* (7') *li-ib-bi be-lí-ne i-na-az-zi-iq* (8') *ù a-na še-me-e-em* (R.9') *ṭà-ap-la-at um-ma-a-mi* (…) (12') (…) *ù iš-tu* ká-dingir-ra$^{<ki>}$ (13') [*it-ti*] *ṣa-bi-im til-la-tim* ká-dingir-ra^{ki} (14')[*il-li-ka*]*m-ma it-ti a-bi-šu* (15') [*ú-ul in-n*]*a-me-er* (…).

1870 - Charpin 1997, p. 353, n. 46.

de 8 000 à 6 000 hommes selon les observateurs mariotes, il n'en reste pas moins extrêmement élevé. Nous pouvons ainsi comparer ces chiffres à un événement du même type. Lors du retour de Simah-ilânê à Kurdâ au début du règne de Zimrî-Lîm, l'escorte que fournit le roi de Babylone était d'à peine 150 hommes[1871]. Par comparaison des chiffres aussi importants ne se rencontrent que dans le cadre d'opérations militaires de grande envergure. Malgré le contexte fort troublé de cette fin d'année ZL 12, particulièrement dans la région du Sindjar, rien ne semble justifier la nécessité d'une escorte aussi importante. De même, une menace directe et immédiate sur Andarig n'est jamais véritablement évoquée à cette période précise. D'un point de vue tactique, il faut noter qu'un tel déploiement de force est particulièrement complexe, tant du point de vue du commandement que de son approvisionnement. En d'autres termes, il s'agit d'une opération couteuse et complexe à organiser qui ne peut se justifier que si elle répond à d'importants intérêts, tant en terme d'intensité que de durée, pour le royaume qui l'organise. Il faut donc conclure que la présence d'un si grand nombre d'hommes ne peut être interprétée que comme une protection pour le retour du roi d'Andarig, ni comme une armée de renfort pour Mari, mais répond à des motivations bien plus importantes autant pour le royaume qui envoie cette force armée que pour celui qui a demandé cette assistance[1872].

Concernant les changements diplomatiques, de nombreux constats doivent être pris en compte. D'abord, il faut rappeler qu'Atamrum fut présent à Babylone pendant près de trois mois, une durée anormale qu'il faut expliquer. Il est également troublant que les émissaires mariotes disposèrent de si peu d'informations sur les échanges qu'Atamrum eut personnellement avec Hammu-rabi. Les conditions de son retour proprement dites et principalement son refus de passer par Mari sont également symptomatiques d'un changement d'attitude du roi d'Andarig vis-à-vis de Zimrî-Lîm. Enfin, il faut invoquer certaines lettres, écrites après le retour à Andarig, qui montrent que l'arrivée des Babyloniens dans la région bouleversa les rapports que ces trois royaumes entretenaient précédemment.

9.1.1.3.1. Les motivations d'Atamrum

Nous avions évoqué plus haut que les motivations du voyage d'Atamrum à Babylone nous étaient complètement inconnues. Le fait est qu'il arriva auprès du roi accompagné de plusieurs représentants de Mari nous poussant à croire que ce voyage se fit à l'initiative ou au moins avec le

1871 - A.826 (= *LAPO* 16 267).
1872 - Selon *ARMT* XXVI/2 381 et 471, Hammu-rabi avait promis d'envoyer un ou deux milliers d'hommes en renfort à Zimrî-Lîm lorsque Larsa serait tombée, les chiffres sont ici beaucoup plus importants.

consentement de Mari. La durée de sa présence à Babylone est toutefois troublante et il faut croire que cette influence mariote s'effaça au profit de contacts directs et sans intermédiaires entre Andarig et Babylone. Ainsi, si nous avons écho de la première entrevue entre les deux rois, les observateurs mariotes ne rapportent plus ensuite ce que les deux rois échangèrent. Vraisemblablement ces conversations eurent lieu à huis clos, malgré le devoir du vassal à renseigner son suzerain. Le comportement d'Atamrum durant son voyage de retour est marqué également par l'ambiguïté. Il demeure hésitant sur un éventuel passage à Mari, prétextant devoir retourner dans son pays, il finit par accepter de se rendre auprès de Zimrî-Lîm pour finalement couper par la steppe. Ces faux-fuyants nous les retrouvons enfin après son retour dans la capitale. Dans la lettre *ARMT* XXVI/ 2 437, Atamrum semblait encore accepter les décisions du roi de Mari concernant l'administration de la ville d'Azuhinnum, le discours qui lui est prêté évoque ainsi les relations « père-fils » qu'il entretenait toujours avec Zimrî-Lîm. Dans une autre lettre pourtant, datée du 29/ix, l'auteur indique qu'il n'était plus invité au repas du roi, qu'il n'était plus convié lorsque le roi recevait une ambassade ou discutait avec les Babyloniens[1873]. L'auteur finit ainsi son rapport : « En ce qui concerne cet homme que je suis de près, il a bien changé ! »[1874].

Ce constat laconique invite à revoir l'histoire des relations entre les deux royaumes car celles-ci sont particulièrement difficiles à cerner dans l'absolu. Francis Joannès a conclu des rares mentions de leurs rapports qu'Atamrum traitait avec le roi de Mari en tant que fils. Dans la lettre *ARMT* XXVI/2 404, texte évoquant la conclusion de l'alliance entre Karanâ et Andarig, Atamrum reconnaissait en effet la supériorité du roi de Mari en le qualifiant de « père, de frère aîné ». De même, la lettre *ARMT* XXVI/2 439, contemporaine du voyage d'Atamrum, porte à croire qu'il considérait toujours le roi de Mari comme son « père ». Pourtant, une dernière lettre également contemporaine de son séjour à Babylone évoque une situation toute différente puisqu'elle dit, s'adressant au roi de Mari : « Avant l'arrivée de ton frère Atamrum, cet individu avait convoqué à l'intérieur de la citadelle des veilleurs de nuit... »[1875]. Notons immédiatement que si les trois premières lettres furent écrites par des représentants mariotes, la dernière le fut par Yasîm-El et Himdiya. Manifestement, les premières lettres font écho à la conception mariote de cette relation, celle qu'avait acceptée le roi d'Andarig lorsque le roi de Mari lui confirma son statut au sortir de la guerre contre l'Élam. Il est probable que la dernière évoque quant à elle le point de vue inverse, celui que souhaitait renvoyer les autorités d'Andarig. Nous pouvons imaginer dès lors le sérieux différend entre les deux auteurs quant à l'étiquette à imposer lors de la rédaction de celle-ci. Ainsi, il

1873 - *ARMT* XXVI/2 438, la lettre est acéphale mais doit probablement être attribuée à Yasîm-El (Charpin *et al.* 1988, p. 345).

1874 - *ARMT* XXVI/2 438 : (31') (...) *i-na ṭe₄-em* lú *še-tu ša a-tam-ma-ru* (32') *ṭe₄-em-šu iš-ni*.

1875 - *ARMT* XXVIII 172 : (10) (...) *la*-[*ma ka-ša-ad*] (11) *a-hi-ka a-tam-ri-im* lú *šu-˹ú˺* [*a-na li-ib-bi*] (12) bàd^{ki} lú-meš *ha-i-di ù* […].

est possible que le roi d'Andarig ait cherché à redéfinir ses rapports avec Mari à partir du milieu de l'année ZL 12, ce qui n'aurait rien de surprenant étant données les fluctuations de son positionnement politique. Cependant, Mari considérait Atamrum comme faisant partie intégrante de sa zone d'influence et ne tenait pas, naturellement, à ce que cela change. L'affaire d'Amaz doit vraisemblablement entrer dans ce contexte, elle démontre qu'Andarig assumait désormais une relative indépendance d'action. Le changement ne fut toutefois pas si radical et Atamrum savait pertinemment qu'il devait continuer à maintenir l'illusion auprès des autorités mariotes au moins jusqu'à ce son retour dans la capitale.

Car tel semble être l'objet de sa venue à Babylone, un glissement de sa soumission à Mari vers une soumission au roi de Babylone. Il avait déjà fait preuve de cet opportunisme qui le poussait à rejoindre, malgré les accords passés, l'autorité politique qui lui paraissait être le plus utile à ses fins personnelles. Si Babylone était en position de force à ce moment-là, Mari peinait toujours à faire respecter son autorité dans sa propre zone d'influence face à des royaumes récalcitrants. Son royaume ayant lui-même besoin de soutien, Atamrum jugea plus opportun d'en appeler à l'aide du roi de Babylone. C'est vraisemblablement ainsi qu'il faut interpréter la présence si longue du roi d'Andarig à Babylone. Les négociations furent longues et le roi de Babylone devait encore être convaincu de l'intérêt qu'il aurait à s'immiscer dans des affaires d'une région aussi instable que le Sindjar. Atamrum lui offrit sa soumission et une porte grande ouverte sur une région dont les attraits n'ont plus à être discutés. Il reste à expliquer à qui doit être attribuée l'initiative du déploiement d'une troupe aussi importante. La lettre acéphale discutée ci-dessus présente cette troupe comme une « armée de secours »[1876], placée sous le commandement d'Andarig. Une autre lettre, écrite par Šadum-Labua, présentait celle-ci comme une armée de renfort venue aider le roi de Mari à rétablir l'ordre[1877]. Il y a vraisemblablement une marge entre l'objectif supposé, l'objectif annoncé et l'objectif réel de cette mission. Nous avons évoqué ci-dessus les démarches diplomatiques du mois vi visant à persuader le roi de Babylone de renvoyer les troupes mariotes chez elle, ou du moins d'apporter de nouveaux renforts, peut-être même qu'il fut demandé à Atamrum d'appuyer cette demande. La réalité fut toutefois toute autre et Atamrum plaida certainement plus sa propre cause que celle de son suzerain. D'ailleurs, dans les faits l'armée babylonienne prit bel et bien ses quartiers à Andarig et elle ne répondit résolument pas du commandement mariote.

1876 - *ARMT* XXVI/2 438, l. 5'-6' et l. 44'.
1877 - Voir le discours de Zimrî-Lîm aux lignes 7 à 11 de *ARMT* XXVIII 104.

9.1.1.3.2. Renforcement du dispositif militaire babylonien dans le Sindjar

Plus difficiles à cerner sont les motivations babyloniennes. Officiellement, Babylone n'avoua aucune provocation envers Mari, bien au contraire. Durant le voyage de retour d'Atamrum, la présence d'une armée si importante ne semble pas inquiéter outre mesure les observateurs de Mari, signifiant manifestement qu'il était prévu qu'Atamrum soit accompagné des soldats babyloniens venus en renfort de Mari. Même une fois arrivés à Andarig, les officiers babyloniens se défendirent d'agir contre les intérêts mariotes. Ils répondirent ainsi au représentant mariote qui s'inquiétait d'être mis à l'écart des conversations qu'ils entretenaient avec Atamrum : « De quelle affaire es-tu donc écarté ? Une chose est ton affaire, autre chose est la nôtre mais notre affaire est commune ! »[1878]. Leur positionnement est alors clair, leur présence dans la région n'est pas une marque d'hostilité envers Mari, les Mariotes, tout comme eux, sont là pour veiller à la stabilité régionale et régler une fois pour toutes les oppositions locales. Toutefois, ils se démarquent bien du commandement mariote et, contrairement au contingent babylonien envoyé au mois vi/ZL 12, ils agiront indépendamment de Yasîm-El. Or, il est difficilement concevable que l'aide à Andarig et à Mari ait été la seule raison de l'envoi de ce contingent. 6 000 ou 8 000 hommes est un nombre démesuré par rapport au seul enjeu local. L'opération a un ou plusieurs buts inavoués et elle fut vraisemblablement planifiée pour durer et mener à des actions d'une certaine intensité. Peut-on dès lors la considérer comme une force d'occupation ? Toute conclusion serait prématurée puisque l'initiative de cette action nous est inconnue. Pour cela, il faudrait considérer qu'Atamrum rentra dans son royaume contraint et « sous escorte », ce qui n'est pas improbable mais reste difficilement justifiable par le texte[1879]. Selon nous, si Hammu-rabi envoya cette armée, ce fut surtout parce que la situation le permit à ce moment là. N'étant plus engagé contre Larsa, il disposait d'un instrument militaire qu'il lui fallait maintenir mobilisé. Lorsqu'Atamrum lui offrit de prendre pied dans le Sindjar dans de bonnes conditions, l'occasion fut trop belle. Cela lui donnait également l'occasion de tester l'opinion public locale mais également la réaction de Mari. Il serait dommage toutefois de réduire les décisions de Hammu-rabi à un simple opportunisme et la suite des événements semble nous montrer que l'envoi de cette troupe n'était que le premier pas dans une stratégie de grande envergure. Disposer de plusieurs milliers d'hommes dans le Sindjar lui permettait de les redéployer ensuite à sa guise. Elle lui offrait en effet un accès à toutes ses cibles éventuelles. En ordonnant à ses troupes de descendre le Tigre, il pouvait prendre en tenaille le royaume d'Ešnunna. S'il avait considéré Mari comme sa prochaine prise, il pouvait d'abord lui contester sa zone d'influence dans

1878 - *ARMT* XXVI/2 438 : (29') (...) *mi-nu-um ṭe$_4$-mu-um ša pa-ar-sa-ta* (30') *ṭe$_4$-em-ka ša-ni ù ṭe$_4$-em-ni ša-ni ṭe$_4$-em-ni iš$_7$-te$_9$-en-ma.*

1879 - M. Birot a suggéré cette idée dans Birot 1993, p. 35-36.

le Haut-Pays mais également l'attaquer directement par la steppe ou par le Habur. En somme, en plaçant ses troupes à Andarig et à Allahad, il se donnait l'initiative de nouvelles conquêtes. Ce raisonnement demeure toutefois une construction reposant sur la connaissance des événements suivants, et il est difficile d'affirmer que le roi de Babylone ait pu déjà envisager ces différentes options.

9.1.1.3.3. Les craintes de Mari

Mari, quant à elle, semble avoir pris rapidement conscience de la tournure des événements. Alors qu'Atamrum empruntait le chemin du retour, Zimrî-Lîm avait déjà de bonnes raisons d'être suspicieux. La durée du séjour d'Atamrum avait été anormalement longue, et il n'avait eu que peu d'écho des rencontres que le roi d'Andarig eut avec le roi de Babylone. En connaissance de cause il savait également que cet homme n'était pas un modèle d'honnêteté et de fidélité. De plus l'affaire d'Amaz avait démontré au roi de Mari que le royaume d'Andarig jouait à son propre jeu diplomatique sans forcément tenir compte des obligations qu'il avait envers Mari. Lorsqu'il faussa finalement compagnie aux représentants mariotes pour retourner rapidement dans son royaume, il ne fit que renforcer l'inquiétude de Zimrî-Lîm. Les propos rassurant d'Atamrum dans *ARMT* XXVI/ 2 437 ne la dissipa pas, et Zimrî-Lîm demanda à ses représentants sur place de lui tenir un discours plus ferme :

> « Au sujet du voyage d'Atamrum vers moi, n'épargne pas les paroles ! Insiste auprès de lui et fais en sorte qu'il vienne vers moi ! S'il ne vient pas vers moi, prends la tête de ton armée et va-t-en ! »[1880]

Il avait aussi de bonnes raisons de se méfier du roi de Babylone, voilà déjà trois mois qu'il lui avait demandé le retour de ses troupes et, bien après sa victoire contre Larsa, ce n'était pas les contingents mariotes qui revenaient mais des troupes babyloniennes, et en grand nombre. La méfiance ne laissa pas immédiatement place à l'incrimination. Ce n'est qu'une fois ces troupes arrivées à Andarig que les choses se compliquèrent. Les envoyés mariotes sur place eurent la désagréable surprise de constater qu'ils furent peu à peu écartés des confidences de la cour au profit des représentants de Babylone. Une lettre de Yasîm-El souligne également la méfiance des représentants de Mari concernant les projets de la troupe babylonienne. On craignait en effet qu'elle

1880 - *ARMT* XXVI/2 438 : (34') *aš-šum a-la-ak a-tam-ri-im a-na ṣe-ri-ia a-wa-tim šu-ni-ih* (35') *du-bu-ub-šu-um-ma ša a-la-ki-šu a-na ṣe-ri-ia e-pu-úš* (36') *šum-ma a-na ṣe-ri-ia la il-li-kam pa-ni ṣa-bi-ka ṣa-ab-tam-ma* (37') *at-la-kam* (…).

ne se dirige vers la ville d'Azuhinnum[1881]. Rappelons que le roi de cette ville s'était mis en route pour Mari au début du mois ix et que la défense de cette ville reposait alors sur les épaules des troupes mariotes. L'opération n'eut vraisemblablement pas lieu, d'ailleurs fut-elle réellement planifiée ?

À la fin de l'année ZL 12, et dès l'arrivée des contingents babyloniens dans le Sindjar, la rupture entre Babylone et Mari semble consommée. Pourtant, Zimrî-Lîm n'avait pas les moyens de réagir promptement aux premiers signes de l'ingérence babylonienne dans le Sindjar. Abandonnant temporairement cet enjeu, il s'était déjà fixé d'autres priorités. Sa campagne militaire visant les royaumes d'Ašlakkâ et d'Eluhut, déclenchée à la fin du mois xi, visait ainsi à rétablir l'ordre dans une région plus septentrionale, les piémonts du Tur Abdin. Nous ne reprendrons pas ici le détail des événements qui ont, par ailleurs, été déjà bien étudiés[1882]. Cette campagne ne doit toutefois pas être détachée du contexte régionale. Nous avions plus haut suggéré que les rébellions d'Ibâl-Addu et de Šukru-Teššub avaient été en partie influencées par la sécession d'autres royaumes du bassin du Habur et du Sindjar, et en premier celle du roi de Kurdâ[1883]. Elles s'inscrivent dès lors dans un mouvement de révolte généralisé contre l'ordre politique souhaité et construit depuis plusieurs années par le pouvoir mariote. Le roi de Kurdâ avait déclenché les hostilités en raison de l'influence grandissante du royaume d'Andarig, dans et au nord du Sindjar. De leur côté, les rois d'Ašlakkâ et d'Eluhut luttaient contre celles d'Ašnakkum et d'Ilân-ṣurâ mais également contre celle d'Andarig dans la région de Šubat-Enlil. Mari avait parié sur l'appui des royaumes qui lui paraissaient alors les plus influents et trouvait désormais contre lui les royaumes rivaux de ceux-ci. Les rapports alarmants de ses représentants et de ses vassaux appelaient à une réaction rapide du roi, ce qui justifiait déjà amplement le déclenchement de sa campagne. Nous sommes tentés toutefois, de par notre restitution chronologique, de chercher une seconde raison à cela.

Le parcours du roi de Mari est significatif, il remonta le Habur, passa par Nagar, au début du mois xii, puis lança immédiatement son offensive contre Ašlakkâ[1884]. Il sécurisa ensuite la région d'Ašnakkum où un certain nombre de villes s'étaient révoltées contre leur suzerain. Šinah paya le tribut, puis le roi se tourna vers Urkiš et Šunâ. À la fin du mois iii, soit quatre mois plus tard, la région semble avoir retrouvé son calme mais il ne rentra pas tout de suite et il resta encore plus d'un

1881 - *ARMT* XXVI/2 437.
1882 - Se reporter à Charpin et Ziegler 2003, p. 239-240 qui fournit la bibliographie antérieure.
1883 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, 8.3.2.2.
1884 - Pour les références, voir Charpin et Ziegler 2003, p. 240, n. 668-676. Voir également Marello 1994 avec la publication de deux tablettes administratives enregistrant le recensement des femmes capturées à l'occasion de cette campagne, le texte *FM* II 72 est daté du 13/i/ZL 13.

mois dans la région avant de reprendre la route vers sa capitale[1885].

Étonnement, lors de son séjour dans la région, il évita soigneusement deux zones, la région d'Apum et celle du Sindjar[1886], alors même qu'elles représentaient l'année précédente l'épicentre du conflit. Si une intervention armée dans la région, notamment contre Kurdâ, avait été possible à la fin de l'année précédente, au début de l'année ZL 13, le roi de Mari y avait dors et déjà perdu son influence et le contrôle sur les événements qui s'y déroulaient. En restant jusqu'au mois v dans l'Ida-Maraṣ, il souhaitait tout de même, en guerroyant dans la région voisine, signifier au roi de Babylone qu'il n'avait pas perdu toute légitimité en Haute-Mésopotamie. Nous pouvons dès lors apprécier la seconde raison de cette campagne dans le bassin du Habur, il s'agissait manifestement d'une démonstration de force destinée à montrer au roi de Babylone qu'il ne renonçait pas à cette région. Cette campagne aux airs de parade s'avéra toutefois bien inutile car l'absence d'une réaction forte du roi de Mari profita à Hammu-rabi qui mit à contribution ces quelques mois pour affermir son emprise sur le Sindjar.

9.1.2. La mort d'Atamrum et la réorganisation du royaume d'Andarig par Babylone

Alors que Zimrî-Lîm guerroyait dans l'Ida-Maraṣ, la situation dans le Sindjar se précipita. Une nouvelle surprenante et manifestement inattendue atteignit le roi de Mari : Atamrum venait de mourir. Le décès de celui que l'on peut considérer comme le roi le plus influent de la région, quelques semaines seulement après son voyage à Babylone, conduisit nécessairement à de profonds bouleversements. Les conséquences de cette disparition fut non seulement un profond changement des répartitions politiques régionales mais également une modification radicale des rapports de force entre les deux puissances qui se disputaient alors la suzeraineté sur ces royaumes, Mari et Babylone. S'ajoutant à l'épisode désastreux pour Mari du voyage d'Atamrum à Babylone, le démantèlement du royaume d'Andarig par ce même royaume marquait la fin de l'influence mariote sur la région.

9.1.2.1. Les échos à la disparition d'Atamrum

La disparition d'Atamrum nous est d'abord transmise par une lettre de la reine Šibtu qui venait de recevoir cette information par le roi, lui-même en campagne dans le Nord[1887], elle

1885 - Inédit M.10319 (non repris en annexe), daté du 26/v/ZL 13, mentionnant « lorsque le roi est arrivé d'expédition » : (11) *i-nu-ma lugal* (12) *iš-tu* kaskal *ik-šu-dam*. Cf. Charpin et Ziegler 2003, p. 240, n. 676.

1886 - Notons toutefois les cadeaux envoyés au roi de Karanâ le 17/iii/ZL 13 (*ARMT* XXIV 180) et le 23/iii/ZL 13 (*ARMT* XXV 119 = *ARMT* XXXII, p. 404).

1887 - *ARM* X 134 + *ARM* X 177 (= *ARMT* XXVI/1 185-bis ; = *LAPO* 18 1145). Pour la datation de cette lettre au moment de la campagne de Zimrî-Lîm dans le bassin du Habur, voir la référence à son expédition à la ligne 22.

interprétait ainsi la nouvelle :

> « Autre chose, en ce qui concerne Atamrum qui avait été le sujet de tes interrogations, tu m'as communiqué l'information que tu sais par Abî-šadî. Abî-šadî est venu à moi et me l'a dite. La divinité vient de demander des comptes à cet individu qui s'était levé contre nous. »[1888]

Cette lettre de Zimrî-Lîm fut probablement relayée à tous les plus grands du royaume, en témoigne l'interprétation quasi-identique qui est faite de la disparition d'Atamrum dans une lettre qu'adressa le roi de Mari à Iddiyatum[1889] :

> « Atamrum à qui j'avais rendu de grands services, a été mauvais envers moi ! Il venait de rendre le mal pour le bien. Il méditait encore des forfaits mais assurément c'est le Dieu qui l'a tué. »[1890]

Le texte est clair sur un aspect, les autorités mariotes se réjouirent de la mort de cet homme qui, selon ces mêmes sources, avait trahi le roi de Mari. Malheureusement, les conditions de sa disparition ont été omises au profit de considérations toutes religieuses, ce fut le Dieu qui vengea l'offense qui avait été faite au roi. Pourtant les causes probables de sa mort ne manquent pas. En premier lieu, l'évocation d'une punition divine, plutôt qu'une responsabilité plus politique, encourage à y voir une mort naturelle. Même s'il ne régna que trois ans, Atamrum devait déjà avoir un certain âge lorsqu'il parvint à récupérer son trône. Il était déjà actif au moment de l'invasion ešnunnéenne de ZL 4, peut-être même bien plus tôt si on considère que cet Atamrum, préposé à la cour, qui fit l'objet d'un procès dans la lettre de Hâṣidânum, est le même homme[1891]. Rappelons également que plusieurs de ses fils avaient déjà trouvé la mort et que l'un d'entre eux était suffisamment âgé pour mourir les armes à la main[1892].

Il est toutefois tentant de voir en sa disparition une nouvelle intrigue politique. Avec la carrière politique qui fut la sienne, les candidats à son assassinat ne manquent pas en terre

1888 - *ARM* X 134 + *ARM* X 177 (= *ARMT* XXVI/1 185-bis ; = *LAPO* 18 1145) : (13) *ša-ni-tam aš-šum* ^{I}*a-tam-ri-im ša ta-ša-li-ma* (14) *ṭe*$_4$*-ma-am ša-a-tu* ^{I}*a-bi*-kur-*i ta-aš-pu-ri-im* (15) ^{I}*a-bi*-kur-*i ik-šu-dam-ma iq-bé-e-em* (16) *lú ša-a-tu ša le-mu-un-tam iš-še-né-ši-im* (17) dingir-*lum iš-ta-a-al-šu.* La traduction est celle de Jean-Marie Durand dans *LAPO* 18.

1889 - Comme l'a noté J.-M. Durand (Durand 1997, p. 493, n° 311 (= *ARM* XIII 97), note) il s'agit très probablement de l'homme qui avait accompli son service à Karanâ, peut-être y était-il encore à ce moment-là.

1890 - *ARM* XIII 97 (= *LAPO* 16 311) : (4) ^{I}*a-tam-rum ša a-na-<ku> ú-dam-mi-qú-šum* (5) *šu-ú ú-gal-li-lam* (6) *ù a-na pa-an gi-mil du-um-qí* (7) *gi-mil lu-um-ni* (8) *ir-ti-ba-am* (9) *ù a-na li-im-ni-tim* (10) *pa-ni-šu iš-ku-nu* (11) dingir-*lum iš-ta-al-lu*.

1891 - *ARM* V 39 (= *LAPO* 18 1072).

1892 - A.990 (inédit, cf. Annexe 3).

mésopotamienne et même au-delà. Tour à tour, il avait trahi Ešnunna pour l'Élam, puis l'Élam pour Mari et enfin Mari pour Babylone. Plus localement, il avait pour ennemi le roi de Kurdâ et Išme-Dagan ainsi certainement qu'une cohorte de rois de l'Ida-Maraṣ et du Šubartum.

À ce titre, Zimrî-Lîm est certainement le principal suspect. Après l'avoir dédouané de ses responsabilités lors de l'invasion de la Haute-Mésopotamie par l'empereur élamite, il avait assuré sa légitimité sur les trônes d'Andarig et d'Allahad et avait même, en grande partie, favorisé ses annexions au nord du djebel. Les risques qu'il avait pris pour s'en garantir le soutien avait conduit à une guerre contre Ekallâtum et Kurdâ et avait grandement déstabilisé le bassin du Habur. Pendant cette période, il n'avait jamais cessé de lui apporter son soutien. Il ne reste qu'à imaginer son amertume lorsqu'Atamrum rentra dans sa capitale accompagné de plusieurs milliers de soldats babyloniens et que ses représentants sur place furent, peu à peu, écartés de tout schéma de décision.

Babylone n'est pas non plus exempt de tout soupçon. En premier lieu, Hammu-rabi avait eu le temps d'apprécier l'habileté diplomatique de son nouveau vassal, qu'il avait d'ailleurs eu comme ennemi deux ans plus tôt, et il était probablement conscient qu'au moindre revers de fortune, le risque courait qu'il le trahisse lui aussi. De plus, la formidable influence régionale qu'Atamrum avait peu à peu rassemblée sous sa coupe, si elle avait été un atout en premier lieu, n'était pas en adéquation avec la politique de division de la Haute-Mésopotamie que Hammu-rabi semble avoir souhaité[1893]. Maîtriser cette zone sensible, nous le verrons, passait, pour Hammu-rabi, par la désunion des pouvoirs politiques, quitte à ce que quelques rois trop ambitieux ou trop pragmatiques disparaissent. Deux lettres d'Inbatum, veuve d'Atamrum et fille du roi de Mari, pourraient venir soutenir cette hypothèse. Sans désigner le nouveau pouvoir babylonien comme responsable de la mort de son mari, elle témoigne de l'ambiance exécrable qui régnait alors au palais dans ce qui ressemble alors à un coup d'état. Les femmes d'Atamrum ainsi que certaines personnalités importantes du royaume[1894] se trouvèrent dépossédées de leurs biens[1895]. Elle-même, malgré son statut fut parfaitement ignorée de la nouvelle autorité qui, si nous le comprenons bien, ne reconnaissait plus sa primauté au harem. La seule chose qu'elle désirait était de rentrer à Mari, ce que Zimrî-Lîm ne semble pas lui avoir accordé. Dans une seconde lettre, son aversion pour les Babyloniens est encore plus clairement exprimée puisqu'elle les qualifiait alors de « ennemi » et de « méchant »[1896].

La date de la mort d'Atamrum reste inconnue, toutefois elle peut être estimée assez aisément.

1893 - Cf. ci-dessous, deuxième partie, § 9.1.2.2.

1894 - Sîn-ašârid fut également assigné à résidence pendant ces événements. Ce personnage assez peu connu serait revenu d'exil avec Atamrum et pourrait être, selon Jean-Marie Durand, le premier ministre d'Atamrum (Durand 2000b, p. 452, n°1233 (= *ARM* X 29+), n. c).

1895 - *ARM* X 29+ (= *LAPO* 18 1233) adressée à Šû-nuhra-halû.

1896 - *ARM* X 89 (= *LAPO* 18 1234) : *lemnum û âyabum.*

La dernière lettre datée l'évoquant est *ARMT* XXVI/2 438, elle est datée du 29/ix/ZL 12. À l'inverse, la lettre *ARMT* XXVI/2 451 (= *FM* VI 19), datée du 25/i, évoque déjà une situation postérieure à sa mort.

9.1.2.2. Babylone arbitre la succession d'Atamrum

Les circonstances de la disparition d'Atamrum sont donc encore pavées de zones d'ombre. Le principal bénéficiaire est toutefois connu, il s'agit du roi de Babylone, qui saisit cette opportunité pour redéfinir les réalités politiques régionales à sa manière. La succession d'Atamrum à Andarig fut ainsi confiée à Himdiya[1897], celui qui avait été son principal lieutenant durant les deux années précédentes. En effet, on ne trouva à Atamrum aucune descendance légitime comme le soulignèrent des messagers d'Allahad en ambassade à Babylone : « Il n'y a plus ni fils d'Atamrum, ni fils de l'Ešnunnéen. »[1898]. Plusieurs de ses fils étaient effectivement morts pendant son règne, ne lui laissant vraisemblablement aucun successeur[1899]. La mention de « l'Ešnunnéen » est toutefois plus difficile à cerner. Lionel Marti a considéré alors qu'il existait des liens très fort entre les deux familles royales, si forte que la famille d'Ibâl-pî-El II aurait pu prétendre à ce même trône[1900]. Si cela s'avérait juste, nous comprenons d'autant mieux la réaction rapide du roi de Babylone qui ne souhaitait en aucun cas voir ce royaume tomber entre les mains d'un rival.

La légitimité de Himdiya au trône d'Andarig est difficile à établir. Lionel Marti a proposé d'en faire l'un des frères d'Atamrum et un fils de Warad-Sîn[1901], ce que les textes ne permettent pas encore de confirmer. D'ailleurs, le fait que celui-ci soit déjà présent dans la région, au moment où Atamrum y entra pour destituer Qarnî-Lîm[1902], s'accorde mal avec cette hypothèse. La date d'intronisation de Himdiya n'est pas certaine, elle fut probablement postérieure au 25/i/ZL 13 puisque la lettre *FM* VI 19 ne mentionne pas encore Himdiya. Toutefois, un texte administratif daté du 12/ii/ZL 13 le présente déjà comme « roi d'Andarig »[1903]. Le cadeau qu'il envoya au roi de Mari doit d'ailleurs certainement être en lien avec sa récente montée sur le trône.

1897 - *ARMT* XXVI/2 440. Voir l'interprétation du passage dans Charpin *et al.* 1988, p. 351, n. 5 et Charpin et Ziegler 2003, p. 238, n. 641. La lettre *ARMT* XXVIII 82, envoyée par le roi d'Ilân-ṣurâ, doit probablement être placée dans ce contexte,. Elle évoque l'entrée à Andarig de plusieurs milliers de soldats babyloniens en lien certainement avec l'intronisation de ce dernier.

1898 - *ARMT* XXVI/2 451 (= *FM* VI 19) : (19) *mi-im-ma* dumu a-*tam-ri-im ù* lú èš-n[un-na^{ki}] (20) *ú-ul i-ba-aš*-ši (...).

1899 - Au moins deux fils d'Atamrum sont connus, mais la lettre inédite A.990 (cf. Annexe 3) semble indiquer qu'ils eurent tous deux un destin funeste (cf. Ziegler 1999a). Cf. ci-dessous, troisième partie, § 1.1.1.2.1.

1900 - Marti 2002b, p. 207.

1901 - Marti 2002b, p. 206.

1902 - Rappelons que F. Joannès considérait que Himdiya fut l'un des rares proches de Qarnî-Lîm à survivre à l'épuration de l'administration par Atamrum (Joannès 1992a, p. 10). Le texte auquel il fait référence doit être A.2137+ selon Charpin 1994b, p. 52. Toutefois, nous ne disposons pas de la transcription de ce passage.

1903 - M.18156 (= *ARMT* XXX, p. 422).

La situation à Allahad, seconde grande ville du royaume, est plus complexe. À la mort d'Atamrum, une délégation de cette ville se rendit auprès du roi de Babylone réclamant l'envoi d'une troupe pour la protéger[1904]. D'après plusieurs lettres, ce fut un certain Hulâlum qui fut choisi pour monter sur ce trône, rompant ainsi l'union qui avait caractérisé la politique des deux villes depuis plus de dix ans[1905]. À la lecture de celles-ci, il est évident que la décision revenait au roi de Babylone, confirmant ainsi sa pleine autorité sur la région, mais l'initiative semble être alors le fait de la population de la ville. Nous noterons toutefois que ces mêmes personnes ne réclament aucunement l'intronisation d'un nouveau prétendant, quel qu'il soit, puisqu'ils pensaient alors, selon le passage de cette lettre cité ci-dessus, qu'aucun prétendant à la succession d'Atamrum n'était vivant.

Les lettres ne comportent pas de date bien que l'on puisse sans trop de risque pencher pour une datation dans le courant des mois ii ou iii. Elles apportent toutefois des informations intéressantes sur les circonstances de l'installation des Babyloniens dans la région et sur le volet politique qui accompagna ce déploiement militaire. Meptûm fut à nouveau au cœur de ce véritable service de renseignement. Il apprit au roi que, parallèlement à l'intronisation de Himdiya à Andarig, une troupe importante, entre 10 000 et 20 000 hommes selon les textes, dirigée par un officier babylonien, Nabum-Malik et deux généraux originaires d'Ekallâtum, Rîm-Addu et Mut-Hatkim[1906], accompagnait Hulâlum jusque dans le Sindjar. L'information ne fut pas transmise directement par Meptûm au roi de Mari mais passa par un relais dans le Sindjar. Philippe Abrahami a repris cette documentation et en a tiré deux conclusions[1907]. L'auteur de *ARMT* XXVI/2 440 et 440-bis, qui servit de pivot dans le transfert de ces informations, était très probablement Asqur-Addu, le roi de Karanâ. Politiquement, cette idée est vraisemblable car la région du Sindjar est l'étape la plus logique entre le Suhûm et la Haute-Mésopotamie, où se trouvait alors Zimrî-Lîm. De plus, Asqur-Addu était concerné lui aussi par les nouvelles qu'apportait Meptûm et il était bien, à ce moment-là, la seule personne de confiance dans cette région. Toujours selon Philippe Abrahami, *ARM* II 122 (= *LAPO* 16 299) serait l'original envoyé par Meptûm à Asqur-Addu. Après avoir lu cette lettre, le roi de Karanâ aurait transféré cette tablette au roi de Mari en y joignant une tablette d'accompagnement, *ARMT* XXVI/2 440-bis, où il précisait les circonstances de cet échange. À ce stade, l'armée babylonienne était estimée à 10 000 hommes. *ARMT* XXVI/2 440 correspondrait à un

1904 - *FM* VI 19.

1905 - *ARMT* XXVI/2 440 et 440-bis et *ARM* II 122 (= *LAPO* 16 299).

1906 - Cette information nous provient de la lettre A.19 (= *LAPO* 17 608), envoyée par le scheich Hâlû-rabi à Meptûm. À ce moment-là, Išme-Dagan était toujours en exil à Babylone. Les deux généraux ici cités avaient manifestement acquis une certaine influence à la cour de Babylone en témoigne *ARMT* XXVI/1 104. Concernant le fait que cette lettre soit attachée au contexte de la montée babylonienne à Andarig plutôt qu'à la guerre contre Mari, voir Charpin et Ziegler 2003, p. 243, n. 697.

1907 - Abrahami 1992.

échange postérieur et porterait la confirmation (*takittum*) des informations précédentes. Philippe Abrahami en concluait que le nombre de 20 000 hommes évoqué dans *ARMT* XXVI/2 440 était donc plus vraisemblable que les 10 000 mentionnés avant le complément d'enquête.

La route empruntée par ces hommes semble révélatrice du nouveau contexte politique. Ils passèrent en effet par la dépression de Umm Rahal puis remontèrent le wadi Tharthar, ils n'empruntèrent donc pas les mêmes chemins que ceux qu'avait pris, quelques mois plus tôt, l'expédition qui devait ramener Atamrum sur son trône. Entre temps, l'entente cordiale entre Babylone et Mari avait déjà été largement mise à mal par l'interventionnisme babylonien dans le Sindjar et Hammu-rabi ne souhaitait probablement pas jeter de l'huile sur le feu en s'approchant de la très contestée ville de Hît.

Concernant Hulâlum, celui-ci n'avait vraisemblablement pas une très grande renommée politique puisque même son propre royaume, au moment où il vint chercher l'aide de Babylone, semblait en ignorer l'existence. Toutefois, il est certain qu'il bénéficiait d'une certaine légitimité pour gouverner cette ville puisqu'il était lui-même l'un des fils de Warad-Sîn et donc le frère ou le demi-frère d'Atamrum[1908].

L'arbitrage de Babylone se manifeste dès lors comme une application stricte des traditions dynastiques. Allahad et Andarig devaient être détachées l'une de l'autre puisque cette construction bicéphale n'avait été qu'une initiative de Qarnî-Lîm reprise ensuite par Atamrum, qui n'avait lui-même de légitimité que dans la première. Allahad redevenait le siège d'une dynastie *stricto sensu*, mais concernant Andarig, le choix était plus complexe. Asqur-Addu est bien le seul prétendant connu mais il était disqualifié pour l'instant du fait qu'il possédait déjà toute la partie orientale de la région et probablement aussi parce qu'il entretenait encore de bonnes relations avec Mari. Dans ces conditions, Babylone se contenta certainement de maintenir en place celui qui détenait déjà le pouvoir, c'est-à-dire Himdiya.

Qu'en fut-il alors des extensions de leur zone d'influence outre-Sindjar ? La documentation de Tell Leilan nous assure que Himdiya récupéra la gouvernance de cette ville en plus de son mandat à Andarig. Le palais de la ville basse a en effet livré quelques rares documents faisant référence à ce personnage. Il fut d'abord retrouvé dans la pièce 5 une lettre adressée à ce personnage, elle contiendrait « interesting new informations » selon Jesper Eidem, qui annonçait sa publication prochaine sous la plume de Farouk Ismail, malheureusement il n'est toujours pas accessible, du moins à notre connaissance[1909]. La découverte la plus intéressante fut certainement les fragments d'enveloppes L87-865 et L87-861, portant l'empreinte presque entièrement conservée du sceau de

1908 - Le seul texte mentionnant la filiation de cet homme est l'inédit A.2603 (cf. Annexe 3), passage cité par Francis Joannès dans Charpin *et al.* 1988, p. 246. Cf. ci-dessous, troisième partie, § 1.1.1.2.2.

1909 - Le document est enregistré sous le numéro d'inventaire L87-887, voir Eidem 2011, p. 3, n. 8.

Himdiya avec l'inscription suivante : « Himdiya, gouverneur de Sîn, maître du Yamutbal, roi d'Andarig »[1910]. Enfin, un document administratif retrouvé dans la salle 22 porte l'empreinte de sceau de Šamaš-lamassašu, serviteur de Himdiya[1911]. Tout porte donc à croire que ce fut lui qui hérita de cette conquête et qu'il eut le loisir d'y placer des fonctionnaires fidèles. Nous disposons également d'une lettre malheureusement acéphale faisant référence aux revendications d'Asdî-Lîm, roi de Kahat, sur certaines villes, situées à la frontière du territoire de Šubat-Enlil, que Himdiya contrôlait. Le contexte de l'écriture de cette lettre reste toutefois incertain[1912]. Nous ignorons ainsi s'il faut placer cette lettre après l'accession au pouvoir de Himdiya ou lorsque celui-ci exerça la régence, au moment du séjour d'Atamrum à Babylone.

Le cas de Razamâ-du-Yussan, que nous avons supposée être dans la zone d'influence d'Andarig depuis la guerre contre l'Élam, est moins évident. À titre de rappel, il faut constater que nous n'avons aucune mention d'un quelconque pouvoir local dans cette ville durant les années ZL 11 et ZL 12. Plusieurs localités qui devaient être sous son emprise furent vivement disputées durant ces événements et tout porte à croire, qu'après la victoire du parti d'Andarig et de Karanâ, elles échouèrent entre leurs mains[1913]. Denis Lacambre a pourtant mis en lumière un fait important, les armées de Babylone auraient assiégé la capitale durant l'année ZL 13[1914]. Il invoquait ainsi la tablette *OECT* XIII 278 enregistrant l'envoi d'outils pour les sapeurs assiégeants la ville de Razamâ-du-Yussan. Le texte est daté de l'année où Hammu-rabi s'est emparé de la ville de Mankisum, soit la trente-deuxième année de son règne correspondant également à l'année de la chute de Mari. Nous sommes alors un an après la disparition d'Atamrum et il est difficile de faire le lien entre les réalités dépeintes en ZL 12, celles évoquées en Ha 32 et celles que nous connaissons des archives de Tell Leilan. Cette ville, restée longtemps fidèle à Zimrî-Lîm, se révolta peut-être contre la nouvelle autorité babylonienne au moment où Babylone et Mari se déclarèrent la guerre, cela reste toutefois très hypothétique.

Le choix de diviser le royaume d'Atamrum en deux entités distinctes fut donc le fait du roi de Babylone lui-même. Comme nous l'avons évoqué plus haut, Hammu-rabi avait été témoin de l'échec de la politique mariote dans la région et il ne comptait pas répéter cette expérience de domination par procuration. Pour pouvoir maîtriser cet espace, il fit le choix de dissoudre les

1910 - Une première traduction a été proposée dans Parayre 1991, p. 393 puis reprise dans Eidem 2011, p. 281-282 : [*h*]*i-im*-[*di-ia*] [*š*]*a-ki-i*[*n*] ^{d}e[n-zu] [*be-e*]*l ia-mu-ut-ba-lim*[^{ki}] [lug]al *an-da-ri-ig*[^{ki}].

1911 - Le sceau est enregistré sous le numéro L85-128 (cf Whiting 1990b, p. 576). Le nom de ce personnage a été lu Šamaš-ilum-dannum par Dominique Parayre (Parayre 1990b, p. 567 et Parayre 1991, p. 393). Dominique Charpin a proposé la lecture reprise ici dans Charpin 2014a, p. 143, n. 111.

1912 - A.4397 (inédit, cf. Annexe 3).

1913 - Les archives d'Iltani témoignent d'un accroissement considérable de la zone d'influence de Karanâ. Certaines villes au nord du massif montagneux, comme Širwun ou Azuhinnum, semblent être passées sous son contrôle dans des circonstances qui nous sont toutefois inconnues.

1914 - Lacambre 2002a, p. 19-21.

royaumes trop influents, y préférant des entités plus petites et moins turbulentes. Si la destruction de Razamâ-du-Yussan était avérée, nous aurions également le témoignage d'une pouvoir babylonien de plus en plus autoritaire, n'hésitant pas à utiliser la force contre toute opposition. D'ailleurs, le roi de Babylone avait largement profité de cette situation pour affermir sa présence militaire dans la région puisque, avec l'arrivée de Hulâlum à Allahad, Francis Joannès estimait qu'entre 16 000 et 28 000 soldats babyloniens se trouvaient désormais dans la région[1915]. Ceci n'est encore que l'estimation basse puisque à ce nombre il faut peut-être ajouter les 12 000 hommes évoqués dans *ARMT* XXVII 177[1916], bien qu'il puisse s'agir des mêmes hommes que ceux qu'avait signalés Meptûm, et les 500 hommes de *FM* VI 25. Avec un tel déploiement de force, l'idée que les monarchies su Sindjar aient été prises en otage ne nous paraît dès lors plus si improbable.

9.1.2.3. La réorganisation de la région vue par Mari et les principautés du Sindjar

À se concentrer ainsi sur le démembrement du royaume d'Andarig, on en oublie d'analyser deux aspects, tout aussi fondamentaux, consécutifs à la mort d'Atamrum, à savoir les réactions de Mari d'une part, et des deux autres royaumes de la région d'autre part, au déploiement dans la région des contingents babyloniens.

9.1.2.3.1. Une hostilité de plus en plus marquée entre Mari et Babylone

Zimrî-Lîm avait reçu les nouvelles de la mort d'Atamrum au moment où il guerroyait contre Ašlakkâ et Eluhut. Lorsque les émissaires d'Allahad se rendirent à Babylone, le 25/i, il avait déjà vaincu la première et se trouvait probablement dans la région d'Ašnakkum. Comme nous l'avons dit plus haut, lui-même ne prit pas le risque de s'aventurer au sud du Sindjar. Il garda une position distante mais envoya tout de même l'un de ses émissaires les plus actifs, Buqâqum, à la rencontre des rois de la région. Ce dernier, dans une lettre adressée à la reine, distinguait alors les trois missions qui étaient les siennes, une première devait l'emmener à Kurdâ, une autre à Karanâ et enfin une dernière concernait Andarig[1917]. Il n'est guère loquace sur ses attributions exactes dans les deux premières villes, il est toutefois plus précis concernant Andarig :

> « Lorsque j'aurai organisé l'affaire d'Andarig et que j'aurai pris les mesures nécessaires concernant l'abandon du trône de mon seigneur dans ce pays,

1915 - Charpin *et al.* 1988, p. 351, n. 6.
1916 - Cf. ci-dessous, deuxième partie, § 9.1.2.3.2.
1917 - *ARMT* XXVI/2 502 (= *LAPO* 18 1179).

j'enverrai cette nouvelle à ma souveraine (...) »[1918]

Cette « affaire » fait vraisemblablement référence au problème de la succession d'Atamrum, la lettre doit donc être placée à la fin de l'année ZL 12 ou au début de l'année ZL 13. Malheureusement nous ne connaissons pas les sentiments de Zimrî-Lîm à ce sujet. Quant aux missions à Kurdâ et à Karanâ, elles avaient certainement pour objectif de reconquérir les cœurs de ses vassaux et d'obtenir des informations sur leur réception de l'occupation babylonienne. La finalité de ces missions nous échappe également mais il est presque certain, en considérant les événements suivants, que les royautés concernées n'accordèrent que peu de crédits à l'envoyé mariote. Dans un contexte semblable, la lettre *FM* VI 19 fait écho au discours que tinrent les Mariotes aux ambassadeurs d'Allahad lorsque ceux-ci rencontrèrent le roi de Babylone. Ils essayèrent de décourager ces hommes de faire appel au roi de Babylone en comparant ses agissements à ceux qui avaient permis à Samsî-Addu de conquérir la région. Le message ne passa visiblement pas auprès d'eux.

Ainsi, les relations entre les deux grands royaumes étaient devenues franchement hostiles. Cela était également suggéré dans les deux lettres d'Inbatum citées ci-dessus[1919], mais la dégradation de leurs relations est encore plus marquée dans la lettre *ARMT* XXVI/1 185-bis (= *LAPO* 18 1145). Dès qu'il apprit la mort d'Atamrum, Zimrî-Lîm demanda à ce qu'on consulte les oracles concernant le sort et les projets du roi de Babylone.

> « Cet homme mourra-t-il ? Parlera-t-il “droitement” avec nous tout en faisant une expédition hostile contre nous ? Profitera-t-il de ce que je suis dans le Haut-Pays pour venir nous assiéger ? »[1920]

Ce que Zimrî-Lîm craignait avant tout, c'était que le roi de Babylone ne profite de son absence pour attaquer directement Mari. En ce sens, on s'explique la peur qui saisit les autorités mariotes lorsque ceux-ci apprirent que 10 000 ou 20 000 nouveaux Babyloniens allaient prendre la route en direction d'Allahad[1921]. Meptûm conseilla à l'auteur de *ARMT* XXVI/2 440-bis de rester sur le qui-vive, il envoya également à Asqur-Addu, le roi de Karanâ, toutes les informations en lui demandant de les transmettre au plus vite à Zimrî-Lîm et de mobiliser son propre pays qui ne manquerait pas d'être traversé par cette armée.

1918 - *ARMT* XXVI/2 502 (= *LAPO* 18 1179) : (15) *i-nu-ma ṭe*$_4$*-ma-am ša an-da-ri-ig*^{ki} (16) *ak-ta-aṣ-ra-am-ma* (17) *ša na-de-e* giš-gu-za *be-lí-ia* (18) *i-na ma-ti-im ša-a-ti* (19) *e-te-ep-ša-am* (20) [*ṭ*]*e*$_4$*-ma-am ša-a-ti* (21) [*a-n*]*a be-el-ti-ia a-ša-pa-ra-am-ma.*

1919 - *ARM* X 29+ (= *LAPO* 18 1233) et *ARM* X 89 (= *LAPO* 18 1234).

1920 - *ARM* X 134 + *ARM* X 177 (= *ARMT* XXVI/1 185-bis ; = *LAPO* 18 1145) : (19) lú *šu-ú i-ma-a-at* (20) *it-ti-ni i-ša-ri-iš i-da-ab-bu-ú-ub* (21) *a-na ni-ku-úr-ti-im i-ge-er-ri-né-ti-i* (22) *e-el-le-em-m*[*a*] *i*-la*-we-en-né-ti-i ki-i.*

1921 - *ARMT* XXVI/2 440 et 440-bis.

9.1.2.3.2. La résolution du conflit entre Kurdâ et Andarig par les Babyloniens

Si le pouvoir babylonien dans la région ne fit que se confirmer et s'amplifier dans les premiers mois de l'année ZL 13, il ne faut toutefois pas oublier que cela eut lieu généralement sur demande des monarchies du Sindjar elles-mêmes. À ce titre, Andarig ne fut pas le seul royaume à chercher à attirer à lui les faveurs du roi de Babylone.

Dès la seconde moitié de l'année ZL 12, Hammu-rabi de Kurdâ avait également proposé son alliance au roi de Babylone. Le texte *ARMT* XXVII 159 pourrait ainsi faire écho à une première tentative du roi de Kurdâ. La datation de cette lettre n'est pas certaine, mais elle serait, selon l'éditeur, à placer dans le contexte de la chute de Larsa, soit à la fin du mois v ou au début du mois vi/ZL 12. Si on suit cette hypothèse, les démarches du roi de Kurdâ furent contemporaines du départ d'Atamrum pour Babylone mais également du déclenchement de l'offensive d'Išme-Dagan. Le roi de Kurdâ aurait alors tenté de signer une paix séparée avec Hammu-rabi dans l'espoir que celui-ci ne vienne pas en aide aux rois de Mari et d'Andarig. Le roi de Babylone semble avoir préféré conserver son soutien à ces deux derniers, au moins pour le moment, puisque quelques jours plus tard il leur envoya un petit contingent pour contribuer à la lutte contre Išme-Dagan[1922]. La lettre de Yanṣib-Addu, qui évoquait l'ambassade des gens d'Allahad, ferait dès lors écho à une autre proposition[1923]. Le roi de Kurdâ dépêcha à la cour de Hammu-rabi l'un de ses diplomates, Kušiya, il portait le message suivant :

> « Envoie-moi 1 000 ou 2 000 hommes de troupes pour tenir la ville de Kurdâ. »[1924]

Cette demande est alors tout à fait semblable à celle qui avait conduit à l'ambassade des gens d'Allahad, les motivations sont toutefois différentes. Alors que ces derniers souhaitaient un soutien militaire pour assurer la transition politique dans de bonnes conditions, Kurdâ ne souffrait aucunement de ces risques. Toutefois elle était toujours en guerre avec le royaume de Mari et ce n'est certainement pas une coïncidence si cette demande fut contemporaine de la prise d'Ašlakkâ. Il faut aussi considérer que Hammu-rabi de Kurdâ souhaitait concurrencer le royaume d'Andarig dans

1922 - Cela est évoqué postérieurement par Išme-Dagan dans la lettre *ARMT* XXVI/2 383.

1923 - *ARMT* XXVI/2 451 (= *FM* VI 19). Il faut considérer que les demandes d'aide se succédèrent pendant ces six mois, nous n'avons ici l'écho que d'ambassades directes auxquelles assistèrent les représentants mariotes.

1924 - *ARMT* XXVI/2 451 (= *FM* VI 19) : (9) [1 *li-im ú*]-*lu-ma* 2 *li-im ṣa-ba-am ṭú-úr-dam-ma* (10) [*kur-da*]-⌜*a*⌝^{ki} *li-ki-il*.

son rôle de soutien à Babylone. En optant pour une alliance similaire à celle du royaume rival, il neutralisait l'éventuel argumentaire de ses rivaux qui n'auraient pas manqué de souligner auprès des autorités babyloniennes le risque d'une nouvelle dégradation du conflit local. Aucun texte ne vient souligner l'envoi effectif de cette troupe, envoi qui devait paraître inutile aux yeux de Hammu-rabi de Babylone étant donné que 10 000 à 20 000 hommes allaient, quoi qu'il en soit, être déployés sous peu dans la région.

En réalité, le roi de Babylone n'avait aucunement l'intention de prendre parti dans cette guerre, il souhaitait toutefois régler ce problème le plus rapidement possible. Yatarum, gouverneur de Qaṭṭunân, transmit au roi de Mari une information concernant la montée de 12 000 Babyloniens dans le Sindjar[1925]. Une partie de cette troupe prit ses quartiers à Hubšâlum, l'autre se dirigea vers Kasapâ et Šubat-Enlil pour rencontrer les rois de Kurdâ et d'Andarig. Les instructions du roi de Babylone étaient claires, ils devaient imposer, par la force si nécessaire, la paix entre les deux royaumes. La datation de cette lettre nous paraît complexe bien qu'il soit certain qu'elle fut écrite peu après l'intronisation de Himdiya à la place d'Atamrum. Le chiffre de 12 000 est toutefois inédit, les lettres relatives à la réorganisation du Sindjar évoquaient quant à elles 10 000 ou 20 000 hommes. Peut-on dès lors y voir l'arrivée d'un second contingent ? Cette relative neutralité du pouvoir babylonien dans le conflit qui opposait les deux voisins, dans le sens où elle ne prit parti ni pour l'un ni pour l'autre, s'explique probablement par la volonté de ne pas s'embourber dans une campagne ou dans des négociations trop longues, mais également par le fait que le roi de Babylone souhaitait conserver un maximum de soutien dans la région en vue, comme il le soulignait ensuite, d'une expédition future.

9.1.2.3.3. Asqur-Addu conserve une position neutre

La situation à Karanâ est plus complexe. Plusieurs documents font état des bonnes relations que Zimrî-Lîm était parvenu à conserver avec Asqur-Addu au début de l'année ZL 13. Alors qu'il était dans la région d'Urkiš et Šunâ, vers le milieu du mois iii, le roi de Mari avait d'ailleurs fait envoyer à son allié plusieurs cadeaux[1926]. De même, au moment où Hulâlum remonta dans la région, Meptûm avait cru bon de prévenir Asqur-Addu et il lui avait demandé de transmettre au roi de Mari les informations relatives à la troupe babylonienne.

Plusieurs lettres retrouvées à Tell al-Rimah ont également été placée dans ce contexte. Il s'agit

1925 - *ARMT* XXVII 177. La correction de la ligne 5, 12 *li-im* plutôt que 2 *li-im* provient de Charpin et Ziegler 2003, p. 238, n. 647. Une datation précise de cette lettre est complexe, elle s'inscrit toutefois avec certitude dans le contexte de l'année ZL 13 par la mention de Himdiya comme roi d'Andarig et de Šubat-Enlil.

1926 - *ARMT* XXIV 280 (= *ARMT* XXXII, p. 404) et *ARMT* XXV 119 (= *ARMT* XXXII, p. 404).

en premier lieu de la lettre *OBTR* 68 qui fait écho à l'entrée de milliers d'hommes à Andarig. Le contexte exact de ce message peut difficilement être certifié mais il pourrait faire écho à la lettre *ARMT* XXVIII 82. Cette lettre de Haya-sûmû reprenait les propos de Himdiya qui annonçait l'entrée de plusieurs milliers de Babyloniens à Andarig. Nous serons alors au moment de la réorganisation du royaume d'Andarig par Babylone. Deux autres lettres, écrites par Haqba-Hammû à sa femme, permettent de mesurer la panique qui saisit la région à cette nouvelle[1927]. Il fut vraisemblablement planifié d'évacuer les « maisons »[1928], comprenons les richesses et le harem du palais, au cas où le royaume serait pillé. Ce ne fut toutefois pas le cas car Mut-Hatkim, le général commandant les troupes babyloniennes dans la région rassura les autorités de Karanâ. Rappelons que cet homme était justement l'un des généraux qui avait accompagné Hulâlum jusque Allahad et qui avait fait intronisé Himdiya à Andarig. Toutefois, pour certaines raisons que nous reprendrons plus tard, il nous semble que ces lettres ne sont pas contemporaines de ZL 13 mais légèrement postérieures à cette année[1929].

Si, comme l'avait souligné Lionel Marti, Babylone profita effectivement de ce début d'année ZL 13 pour placer dans le Sindjar des hommes qu'il saurait lui être favorable le moment venu[1930], on ne peut ignorer que ce fut également à l'appel de ces mêmes royaumes, qui se livraient à ce titre une course pour obtenir ses faveurs, qu'il put y déployer son armée.

9.1.3. La chute de Mari et le rôle des royaumes du Sindjar

Il est donc manifeste que, depuis le début de l'année ZL 13, sinon la fin de l'année précédente, les relations entre Babylone et Mari s'étaient considérablement dégradées. À ce titre, plusieurs documents mariotes témoignent de la méfiance et de l'hostilité naissante à l'égard de ce royaume dont l'ambition menaçait désormais directement les intérêts de Zimrî-Lîm en Haute-Mésopotamie et dans le Sindjar en particulier. Zimrî-Lîm avait ainsi demandé à sa fille Šibtu d'interroger la déesse Annunîtum au sujet des intentions du roi de Babylone et de la menace qu'il pourrait représenter alors que le roi de Mari s'apprêtait à partir en campagne dans le bassin du Habur[1931]. L'oracle nous est connu :

« Au sujet de Babylone, après avoir fait boire les signes, j'ai posé mes

1927 - *OBTR* 61, 62 et 67. Cette dernière, si elle est bien contemporaine de ces événements, nous apprend qu'une partie de la cour, en tout cas des serviteurs, fut envoyée à Ṣarbat, au nord-est du royaume, hors de portée des Babyloniens.
1928 - Voir la recension de Sasson dans *JAOS* 100/4, p. 454 relative au texte *OBTR* 61.
1929 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 9.2.1.1.
1930 - Marti 2002b, p. 207.
1931 - *ARM* X 134 + *ARM* X 177 (= *ARMT* XXVI/1 185-bis ; = *LAPO* 18 1145).

questions. Cet homme médite beaucoup de choses contre ce pays mais il ne réussira pas. Mon Seigneur verra ce que la divinité fera à cet individu : tu le captureras et tu le domineras. Ses jours sont proches. »[1932]

À partir de ce moment, c'est-à-dire peu après la mort d'Atamrum, le conflit entre Mari et Babylone était, du moins par le spectre religieux, devenu inévitable. Nonobstant le ton optimiste des prophéties, ces consultations traduisent l'inquiétude grandissante à la cour mariote. Cette même inquiétude nous la voyons grandir également dans les mots des mariotes présents à l'étranger. Alors que Yasîm-El se plaignait, au mois ix/ZL 12, d'être écarté de l'entourage d'Atamrum et d'avoir perdu le contrôle sur ses actions au profit des Babyloniens[1933], les propos de Yanṣib-Addu, au moment où Hulâlum fut conduit sur le trône d'Allahad[1934], et ceux de Inbatum lorsque Himdiya prit le pouvoir à Andarig, évoquaient cette fois une menace directe sur les intérêts mariotes sinon sur le royaume lui-même[1935].

Le fait est que la prise en main du Sindjar par Babylone ne se fit pas sans résistance de la part de Mari. La mission diplomatique qui devait conduire Buqâqum dans les trois grandes capitales de la région témoigne d'une tentative, peut-être la dernière, de faire valoir l'autorité mariote sur ces royaumes. Il est regrettable toutefois que l'auteur ne nous livre pas les noms des rois qu'il rencontra, ce qui aurait permis de placer chronologiquement cet événement avec plus de précision[1936].

De même, on ne peut ignorer le fait que la campagne du roi de Mari contre Ašlakkâ et Eluhut soit contemporaine de la mainmise babylonienne sur la région. Si son but premier était effectivement de mâter les rébellions de ces deux rois, ce qui fut fait au mois iii/ZL 13, il resta encore deux mois au cœur de sa zone d'influence, à Ilân-ṣurâ, pour ne revenir à Mari qu'au mois v/ZL 13[1937]. Ces deux mois furent vraisemblablement l'occasion de prendre le pouls du Triangle du Habur au moment où le Sindjar glissait déjà dans l'obédience babylonienne.

Cette démonstration de force était donc certainement un message et il était adressé à plusieurs auditeurs dont on peut déterminer l'identité.

Les premiers étaient naturellement les rois de Haute-Mésopotamie que l'on chercha alors à rassurer, ou plutôt à avertir, sur les intentions fermes et les moyens de réaction mariotes, dans ce contexte troublé. Il visait également, en tout cas dans un premier temps, les rois du Sindjar en

1932 - *ARMT* XXVI/1 212 (= *LAPO* 18 1146).
1933 - *ARMT* XXVI/2 437 et 438.
1934 - *ARM* X 29+ (=*LAPO* 18 1233) et *ARM* X 86 (= *LAPO* 18 1234).
1935 - *FM* VI 19, ce passage n'est pas présent dans la première publication de cette lettre en *ARMT* XXVI/2 451.
1936 - Nous avons évoqué plus haut l'idée que ce voyage soit à mettre en rapport avec la disparition récente d'Atamrum, donc à la toute fin de ZL 12 ou au début de ZL 13, rien toutefois ne permet de le certifier. Néanmoins, on peut être sûr que ce voyage eut lieu avant l'intronisation de Hulâlum puisqu'il n'est pas prévu par l'émissaire de se rendre à Allahad.
1937 - Pour la chronologie de cette campagne, voir Charpin et Ziegler 2003, p. 240.

marquant au moins symboliquement la présence du roi de Mari dans leur voisinage. Enfin, et surtout, il signifiait au roi de Babylone que Mari n'avait pas l'intention de laisser son influence progresser davantage vers le nord.

Si effectivement l'influence babylonienne ne progressa pas au-delà du Sindjar, il est manifeste que Mari perdit à partir du mois v toute influence sur le piémont sud. Les derniers cadeaux, reçus ou envoyés, enregistrés par les services administratifs mariotes sont datés des mois ii et iii[1938]. Après cela, nous ne disposons plus que de très peu d'informations sur la région et surtout d'aucun indice démontrant la continuité des rapports diplomatiques entre Mari et les royaumes du Sindjar.

Les mois iv et v marquèrent donc très certainement la perte totale d'influence et de représentation mariote dans la région. Ses derniers ressortissants sur place étaient déjà rentrés depuis plusieurs semaines, de même que les garnisons, devenues obsolètes en l'absence d'une guerre franche et ouverte, furent évacuées pour être immédiatement remplacées par leurs homonymes babyloniens. Le fait est que Hammu-rabi avait agi rapidement et subtilement, saisissant une occasion unique de pénétrer dans la région sans s'opposer ouvertement ni aux royaumes locaux ni au roi de Mari. Face à une stratégie aussi déconcertante, et sans le moindre soutien sur place, ce dernier n'avait tout simplement aucune légitimité à user de moyens diplomatiques ou militaires contre les progrès des Babyloniens.

9.1.3.1. Le cadre géopolitique de la chute de Mari

Avant d'analyser le positionnement des royaumes du Sindjar dans les derniers mois du règne de Zimrî-Lîm, il nous semble indispensable de reprendre la chronologie des événements « internationaux » durant cette seconde moitié de l'année ZL 13.

À partir du mois v, il ne fait plus de doute que la Mésopotamie n'était plus partagée qu'entre trois grands royaumes. Sur l'Euphrate, Mari subsistait en dépit de la perte d'une grande partie de son ancienne zone d'influence. Malgré une situation assez inquiétante, le roi décida tout de même, manifestement à partir du mois vii, de célébrer ses victoires par un nouveau nom d'année : « Année où Zimrî-Lîm a remporté la victoire sur Eluhut »[1939]. Le nom original, célébrant quant à lui sa victoire sur le royaume d'Ašlakkâ, continua d'être utilisé.

1938 - Le 12/ii/ZL 13, Himdiya fit envoyer des habits au roi de Mari qui se trouvait à Yarbinasu (M.18156 = *ARMT* XXX, p. 422). Les 17 et 23/iii/ZL 13, Zimrî-Lîm fit porter des anneaux à Asqur-Addu alors qu'il se trouvait encore à Šunâ d'après *ARMT* XXIV 280 (= *ARMT* XXXII, p. 404) et *ARMT* XXV 119 (= *ARMT* XXXII, p. 404).

1939 - Charpin et Ziegler 2003, p. 240, n. 677 et p. 258, n. 735. Cette dernière note rejette définitivement l'idée que « l'année d'Eluhut » puisse correspondre à la seconde moitié de l'année ZL 12 comme cela fut proposé dans Charpin et Ziegler 1998.

La situation à Ešnunna est plus difficile à décrypter. Suite à la retraite élamite, ce fut un officier du nom de Ṣillî-Sîn qui fut porté sur le trône. Malgré une courte période de tensions, Babylone ayant espéré placer un parti pro-babylonien dans cette ville, le nouveau roi fut finalement reconnu par Hammu-rabi au milieu de l'année ZL 11. Ce dernier avait alors d'autres priorités en tête et en premier lieu en finir avec son rival séculaire, le royaume de Larsa. Profitant du détournement de l'attention babylonienne vers le sud et de la mobilisation des troupes babyloniennes sous les murs de la capitale, Ṣillî-Sîn s'engagea au début de l'année ZL 12 à soutenir militairement Išme-Dagan d'Ekallâtum. La chute de Larsa, aux alentours du mois vi/ZL 12, changea finalement la donne. Conscient du fait qu'il devenait à son tour une cible potentielle, Ṣillî-Sîn accepta les conditions d'une alliance avec Babylone. Le royaume d'Ešnunna rompit ses engagements avec Ekallâtum et renvoya ses troupes à leur caserne. L'année qui suivit est plus difficile à décrypter. Babylone porta à nouveau son attention ailleurs et particulièrement vers le Sindjar où le conflit entre Ekallâtum et Mari lui permit de prendre contact avec les principautés locales, puis ce fut l'occasion d'y intervenir concrètement à la fin de cette année et au début de l'année ZL 13. Une fois les troupes de Babylone déployées en Haute-Mésopotamie, les pions étaient désormais placés pour l'acte final.

9.1.3.1.1. La victoire de Hammu-rabi sur Ešnunna

Nous ignorons quand exactement Hammu-rabi de Babylone prit la décision d'attaquer le royaume de Ṣillî-Sîn. Cela eut lieu certainement dans la seconde partie de l'année[1940]. Les raisons invoquées par Babylone pour justifier cette intervention nous échappent tout autant. Dominique Charpin a certainement raison de considérer que les enjeux frontaliers, notamment pour la ville de Mankisum[1941], qui avaient déjà cristallisé leurs relations jusque là n'avait jamais été oubliés même lorsque les deux royaumes conclurent leur alliance. Selon notre interprétation, l'idée d'attaquer Ešnunna avait depuis longtemps été pesée par le roi de Babylone, probablement dès la fin de la guerre contre l'Élam. Il est possible que la politique babylonienne à l'égard du Sindjar visait justement à créer un second front au nord du royaume d'Ešnunna. En un sens, Hammu-rabi attendit patiemment que ses moyens militaires soient de nouveau opérationnels, les plaça en conséquence de ce projet et attaqua finalement ce très vieux rival.

Décrire cette guerre reste impossible, probablement parce que le royaume de Mari ne disposait pas de représentant chez l'un ou l'autre des belligérants. Le déclenchement de cette guerre

1940 - Un document économique, *ARMT* XXV 19, enregistre l'envoi d'un cadeau par Mari à Ṣillî-Sîn le 6/viii/ZL 13. Nous ignorons toutefois si celui-ci était déjà en guerre avec Babylone.

1941 - Il s'appuie sur une inscription malheureusement fort lacunaire, *VS* 24 79 = *RIME* E4.3.6.6., qui mentionne Mankisum et Ṣillî-Sîn. Nous noterons qu'elle fait également référence aux Gutis et peut-être à Ekallâtum.

semble avoir été le moteur d'une lutte général contre l'effrayante expansion babylonienne. Une lettre dont l'auteur est inconnu reprend ainsi les conseils qu'envoya l'empereur d'Élam à Ṣillî-Sîn :

> « Actuellement, une troupe de 12 000 hommes est à ma disposition. Si le roi de Babylone traverse contre toi, livre-lui combat ; de plus, j'irai au pays de Larsa. Les gens de Larsa ne cessent de m'écrire. »[1942]

L'empereur assura donc au roi d'Ešnunna qu'il avait les moyens de soutenir une éventuelle révolte de Larsa si le roi de Babylone lançait une offensive vers le nord. À la lecture de cette lettre, si problématique soit-elle, on saisit quelles proportions prirent les craintes à l'égard de Babylone pour que deux royaumes aussi antagonistes historiquement que l'Élam et Ešnunna puissent concevoir de s'allier ensemble. L'autre allié potentiel sur lequel Ṣillî-Sîn aurait pu compter fut le roi de Mari. Nous employons ici le conditionnel car même si Zimrî-Lîm prit parti pour le camp d'Ešnunna, l'envoi d'un cadeau à son roi le 6/viii/ZL 13 en témoigne[1943], rien ne soutien une participation active des troupes mariotes aux combats. Dominique Charpin et Nele Ziegler ont déjà souligné l'aspect troublant de cette campagne[1944], et à ce titre deux commentaires doivent être faits.

Si le nom d'année choisi par Hammu-rabi pour commémorer cette victoire évoque bien une victoire sur les armées d'Ešnunna et du Gutium[1945], deux acteurs bien connus des aléas politiques du Moyen-Tigre, on peut se demander à qui renvoie exactement l'expression « Šubartum ». S'agit-il des troupes des royaumes alliés de Mari ? Nous noterons d'ailleurs que ni Mari, ni l'Élam ne sont directement évoqués malgré le soutien que ces deux royaumes avaient promis au roi d'Ešnunna. Autre fait surprenant, la formule célèbre l'annexion « du pays de Mankisum et du pays des rives du Tigre, jusqu'au pays du Šubartum ». Mankisum était certainement l'enjeu premier de cette campagne et par « rives du Tigre », il est entendu le royaume d'Ekallâtum[1946], situé au nord du territoire contrôlé par Ešnunna, mais il n'est nullement fait mention du sort de la capitale elle-même. Selon nous, il y a deux explications possibles. Si nous considérons la formule littéralement, l'objectif du roi de Babylone n'était pas l'annexion du royaume d'Ešnunna, mais le contrôle du Tigre entre Mankisum et le Sindjar. Cette interprétation n'est pas invraisemblable puisqu'elle refléterait alors la volonté de faire la jonction entre son propre royaume et la région du Sindjar où étaient

1942 - M.13832 (inédit cité dans Charpin 1999b, p. 127) : (5') (…) *a-nu-um-ma* 12 li-mi *ṣa-bu-*[*um*] (6') *a-na qa-ti-*[*ia*] *iz-zi-iz* (7') *šum-ma* lú [ká-din]gir-ra^{ki} *i-be-ra-ku-um* (8') ^{giš}tukul *e-pu-*[*uš*] *ù a-na ma-a-at* (9') *la-ar-sa*^{ki} *ah-ha-ab-ba-at* (10') lú-meš *la-ar-su-ú a-na ṣe-ri-i*[*a iš-t*]*a-na-pa-ru-nim*.

1943 - *ARMT* XXV 19.

1944 - Charpin et Ziegler 2003, p. 241.

1945 - Hornsell 1999, p. 143-144 : mu *ha-am-mu-ra-pí* lugal ur-sag ù-ma ^{d}marduk-ke$_4$ sá-sá ugnim èš-nun-na^{ki} su-bir$_4^{ki}$ *gu-ti-um*^{ki} ^{giš}tukul kala-ga-(na) mè-ta bí-ib-šub-ba (ma-da) *ma-an-ki-súm*^{ki} ù ma-da gú ^{i7}idigna en-na zà kur su-bir$_4$-(lá)^{ki}-šè šu-ni sá bí-in-du$_{11}$-ga.

1946 - Charpin et Ziegler 2003, p. 241, n. 682 renvoyant à Ziegler 2002, p. 221.

stationnées de nombreuses troupes babyloniennes. L'autre interprétation est qu'il fut volontairement omis de mentionner le statut de la capitale et que l'on préféra substituer à Ešnunna le nom de Mankisum. À ce titre, on rappellera que le roi de Babylone n'avait que difficilement reconnu la légitimité de Ṣillî-Sîn, le choix de ces mots nierait de la même manière l'existence d'un pouvoir officiel à Ešnunna. Toutefois, il est bien fait mention dans cette même formule de l'armée d'Ešnunna. Il est manifeste que, après cette guerre, Ešnunna ne représentait plus de menace politique ou militaire et elle disparaît entièrement de notre documentation.

Les troupes babyloniennes ne s'arrêtèrent donc pas dans la vallée de la Diyala, elles prolongèrent leur offensive le long du Tigre jusqu'à contrôler toute la moyenne vallée du Tigre. Le royaume d'Ekallâtum, dont le statut après la fuite d'Išme-Dagan nous échappe encore, fut intégré à l'empire. Les combats se poursuivirent manifestement dans le Haut-Tigre où les troupes babyloniennes, probablement celles stationnant dans le Sindjar, affrontèrent le Gutium et le Šubartum. Il faut donc considérer que, dès la seconde moitié de l'année ZL 13, le roi de Babylone lança son offensive contre les vassaux de Mari. Malheureusement la documentation mariote ne fait aucunement mention de combats en Haute-Mésopotamie en cette treizième année de règne de Zimrî-Lîm, il est donc difficile de savoir qui Babylone eut à affronter. Quant à la position des royaumes du Sindjar en cette seconde moitié de l'année, rien ne vient montrer qu'ils participèrent aux combats contre Ešnunna ou dans la haute vallée du Tigre.

9.1.3.1.2. La prise de Mari

En choisissant de soutenir Ešnunna, Zimrî-Lîm fit un pari risqué mais en avait-il le choix ? En cette fin d'année ZL 13, tout indiquait que le roi de Babylone n'allait pas s'arrêter ni à la conquête de Larsa ni à celle d'Ešnunna. Le royaume de Mari était désormais son seul obstacle s'il souhaitait unifier l'ensemble de la Mésopotamie derrière lui. Les sujets de crispations, de part et d'autre, ne manquaient pas. Aux problèmes de frontière, sur l'Euphrate et désormais en Haute-Mésopotamie, s'ajoutaient des divergences plus profondes et plus anciennes. Comme l'a souligné Dominique Charpin, le roi de Babylone n'avait pas apprécié que, dès le début de son règne, le roi de Mari ait privilégié de bonnes relations avec Ešnunna plutôt qu'avec lui[1947]. En position de force et quasiment en état de guerre avec Mari, le roi de Babylone n'avait aucune raison d'hésiter.

Le conflit ne commença pourtant pas de suite. La documentation mariote donne l'impression étrange que la vie continua dans le palais de Mari. Les célébrations annuelles en l'honneur d'Eštar

1947 - Charpin et Ziegler 2003, p. 246.

eurent lieu normalement, au mois ix, et les activités économiques et administratives se poursuivirent au moins jusqu'au mois xii[1948]. Aucun document retrouvé ne fait écho à des événements militaires ou à une quelconque menace sur le royaume ou sur sa zone d'influence[1949].

Le fait est là pourtant, dans le courant de Ha 32, c'est-à-dire l'année après ZL 13, le roi de Babylone s'empara de Mari et du Moyen-Euphrate et célébra cette victoire dans le nom de l'année suivante :

> « Il vainquit au combat les armées de Mari et de Malgium ; il soumit Mari et ses environs, ainsi que diverses villes du Šubartum et les fit cohabiter pacifiquement sous son commandement. »[1950]

Pourtant, de ce conflit nous n'avons aucun écho. Il est probable que cette absence d'information nous la devions au tri que les soldats babyloniens firent dans les archives lors de leur arrivée dans le palais royal. Les documents relatifs à la guerre contre Babylone, et probablement ceux mentionnant également la guerre contre Ešnunna, furent placés dans des paniers et envoyés à Babylone. Dans la salle 115 du palais de Mari, certaines de ces étiquettes ont été retrouvées, elles datent du 28 au 30/vii/Ha 32. Malheureusement, le synchronisme entre les calendriers mariotes et babyloniens demeure incertain, on ne peut donc dater avec précision la chute de la ville.

9.1.3.2. Le parti-pris des rois de Haute-Mésopotamie

Comme l'indique ce nouveau nom d'année, les combats en Haute-Mésopotamie se poursuivirent. Mais là encore, il nous est difficile d'identifier qui furent les ennemis du roi de Babylone. Denis Lacambre a ainsi émis l'hypothèse que la ville de Razamâ-du-Yussan soit l'une d'entre elles. Le texte *OECT* XIII 278, daté de l'« année où Hammu-rabi a pris Mankisum », donc de l'année suivant ZL 13, évoque la remise d'outil de sape aux troupes assiégeant cette ville. Même si nous ne connaissons pas les circonstances exactes de cette bataille, elle illustre le fait que certains royaumes de Haute-Mésopotamie restèrent fidèles à Mari ou du moins n'hésitèrent pas à résister à l'arrivée des Babyloniens. Il ne serait pas surprenant non plus de trouver parmi celles-ci, des villes comme Nahur, Ašnakkum ou encore Ilân-ṣurâ qui restèrent jusqu'à la fin du règne sous le contrôle

1948 - Le 21/xii/ZL 13 est la dernière date attestée à Mari.

1949 - Il faut tout de même mentionner la lettre du devin Kakkarukkum, *ARMT* XXVI/1 131, qui mentionne la marche d'une troupe babylonienne en direction de Hanat. Rien n'assure toutefois qu'elle illustre bien cet événement plutôt qu'une ambassade ou le passage d'un corps expéditionnaire.

1950 - Nous reprenons ici la transcription de Charpin et Ziegler 2003, p. 243, n. 701 : ugnim ma-rí^{ki} *ù* ma-al-gi^{ki} mè-ta bí-íb-šub-bé ma-rí^{ki} *ù* á-dam-bi *ù* uru-didli su-bir$_4^{ki}$ gú ki-šè mi-ni-gar du$_{11}$-ga-ni ku-li-bi bí-in-tuš. ; cf. Horsnell 1999, p. 146-147.

ou en étroite relation avec Mari, cela ne se base toutefois que sur des appréciations générales de la politique étrangère de ces fidèles de Mari et reste grandement hypothétique. Finalement, le roi de Babylone triompha des anciens vassaux de Zimrî-Lîm dans le bassin du Habur puis dans le Zalmaqum, là encore dans un cadre qui nous échappe entièrement.

Dans le contexte complexe mais presque inconnu des campagnes de Babylone contre Ešnunna puis contre Mari et ses vassaux, la possession du Sindjar fut essentielle. Jean-Marie Durand a émis l'hypothèse que ce furent justement les armées babyloniennes stationnées dans le Sindjar qui traversèrent la steppe pour prendre Mari[1951]. Cette proposition est toutefois loin d'être exclusive et elle ne garantit pas une fidélité continue des royaumes du Sindjar à l'égard de Babylone et encore moins une participation à son offensive. Avec le retrait des représentants mariotes dans la région, il demeure difficile de trouver des indices textuels sur le comportement des royaumes du Sindjar durant cette année ZL 13.

Concernant Kurdâ, plusieurs documents pourraient faire écho à une prise de position franche de son roi pour la cause babylonienne. En premier lieu, nous pouvons citer une lettre de Bahdî-Lîm à son roi dans laquelle il reprend des messages envoyés par le roi de Babylone à Zimrîya de Zurrâ, à Zaziya, le roi des Turukkéens et enfin à Hammu-rabi de Kurdâ[1952]. Dans celle-ci, il demandait à ces trois royaumes de lui fournir des contingents dans le cadre de la préparation d'une offensive. Si le texte est daté, il fut écrit le 16/xii d'une année inconnue, on ignore qui devait être la cible de cette attaque.

Lorsqu'il édita cette lettre, Jean-Marie Durand considérait qu'il devait s'agir d'Ešnunna et que la lettre devait être datée de l'année ZL 13. Dominique Charpin a ensuite remis en cause cette interprétation, considérant que la lettre n'évoquait pas une guerre mais la préparation de celle-ci. La guerre contre Ešnunna étant déjà bien entamée, sinon terminée, au mois xii/ZL 13, il ne pouvait s'agir de ce contexte. Il préféra y voir la préparation de l'offensive contre Larsa, donc placer cette lettre à la fin de l'année ZL 11[1953]. Nous devons admettre qu'il nous est difficile de rendre cette seconde hypothèse caduque. Pourtant, il nous apparaît étonnant que le roi de Babylone souleva dans ce contexte la menace d'Ešnunna comme argument pour convaincre le roi de Kurdâ, plutôt que celle de l'Élam plus récente et contre qui le roi de Babylone avait vraiment brillé. De plus, à la fin de l'année ZL 11, les relations entre Kurdâ et Babylone n'étaient pas au beau fixe, le premier ayant accepté l'alliance d'Išme-Dagan, une coalition que combattit le roi de Babylone. Enfin, la véritable ambition du roi de Babylone sur Ešnunna ne se révéla qu'au début de l'année ZL 13 et il n'avait pas encore cette posture à la fin de l'année ZL 11. Selon nous, il ne faut pas abandonner l'idée d'une

1951 - Durand 1998a, p. 274.
1952 - *ARM* VI 33 (= *LAPO* 16 340).
1953 - Charpin et Ziegler 2003, p. 241, n. 679.

datation à la fin de l'année ZL 13 mais il faut toutefois revoir le contexte de cette lettre. L'ennemi que le roi de Babylone s'apprête à combattre n'est pas le roi d'Ešnunna mais celui de Mari. Les arguments invoqués par le roi de Babylone prennent alors tout leur sens. Ainsi, en s'adressant au roi de Kurdâ :

> « (…) Tu sais bien que c'est mon armée qui, par les armes, a accompli le salut de ton pays ; l'homme d'Ešnunna depuis longtemps rôdait autour de ton pays […] et l'armée d'Ešnunna menaçait ton pays. J'ai assurément affermi ton trône (...) »[1954]

Manifestement, le roi de Babylone fait ici référence à l'ambition d'Ešnunna sur le Sindjar, aussi bien en ZL 4 qu'en ZL 10 à ZL 12 lors des campagnes de l'Élam puis d'Išme-Dagan. Quoi qu'il en soit, le roi de Babylone laisse entendre que cette situation est désormais révolue. Il faudrait donc considérer qu'Ešnunna avait déjà été vaincue au moment de la rédaction de cette lettre. Nous noterons également les propos tenues au roi de Zurrâ :

> « Depuis le jour où tu es monté sur ton trône, de la même façon que tes frères, tu faisais acte d'allégeance à cette Maison. (Cependant) j'ai pris connaissance de tes messages, ils ont rencontré la plus grande attention. »[1955]

À la lecture de ce passage, il faudrait comprendre que le roi de Zurrâ avait changé de camp et qu'il avait tout récemment proposé son allégeance au roi de Babylone. Qui est donc désigné par « cette Maison » ? Manifestement il s'agit de Mari sous la protection de qui, Zurrâ ainsi que les autres royaumes de la région, s'étaient placés les dix années précédentes[1956]. Le message de Hammu-rabi sonne donc comme un pardon compréhensif à l'égard de ces anciens alliés de Zimrî-Lîm. Il paraît donc possible que cet ennemi que le roi de Babylone s'abstient bien de désigner ne soit autre que le roi de Mari. La lettre rentre alors assez bien dans le contexte de la toute fin de l'année ZL 13, on se situerait peu après la chute d'Ešnunna au moment où le roi de Babylone

1954 - *ARM* VI 33 (= *LAPO* 16 340) : (11) *ša* ˹*i*˺*-[*na* giš-tukul-há *š*]*a**-*la-a*[*m*] *ma-ti-ka ṣa-b*[*i** *i-pu-šu*] (12) lú èš-n[un-na^{ki} *iš-tu* u_4]-*mi ma-du-tim ki-ma* […] (13) *ú-šà-a*[*h**-*hi-ir-ka-ma ṣa*]-*bu-u*[*m** ša èš]-˹nun˺*-˹na˺*^{ki} (14) *ma-a*[*t-ka*] […] (15) giš-gu-za-˹*ka*˺? *lu*?-x-x […].

1955 - *ARM* VI 33 (= *LAPO* 16 340) : (29) *iš-tu* u_4*-mi-im* [*ša a-na* giš-gu-za é *a-bi-ka*] (30) *te-ru-bu a-na* [*z*]*i-m*[*i*] ˹*ša*˺* *a**-*ah*-[*hi-ka qa-an-ni*] (31) *ù sí-sí-ik-ti* [*bí*]*tim an*-[*ni-im*] (32) *tu-ka-al na-aš-pa-ra-ti*-[*ka*] (33) *eš-me-ma a-na ṭ*e_4-*mi-im ma-di-iš šu*-[*t*]*a-ah-sú-sà*.

1956 - Pour les bonnes relations entre Zurrâ et Mari, voir par exemple le texte administratif *ARM* XXI 348 (= *ARMT* XXX, p. 400), daté du mois iv/ZL 12. L'histoire de cette ville est encore difficile à reconstituer. Pendant les dix premières années du règne de Zimrî-Lîm, elle fut disputée entre Andarig et Kurdâ. À partir de ZL 11, nous trouvons un roi à sa tête, Zimrîya, sans que l'on puisse déterminer qui, de Kurdâ, Andarig ou Mari, le plaça sur le trône. Cette ville eut en tout cas un rôle important dans la guerre qui opposa Mari à Ekallâtum durant l'année ZL 12.

envisagea d'attaquer le royaume de Mari et sa zone d'influence en Haute-Mésopotamie. Le fait de retrouver le roi des Turukkéens mêlé à cette affaire n'est pas forcément surprenant, Hammu-rabi venait de vaincre les Gutis, selon ses dires, et ceux-ci étaient justement l'ennemi traditionnel des Turukkéens à l'est du Tigre[1957]. Concernant Hammu-rabi de Kurdâ, il fut probablement encore plus facile à convaincre puisqu'à notre connaissance celui-ci ne s'était toujours pas réconcilié avec le roi de Mari depuis le conflit de ZL 12. La proposition de Zimrîya est plus déconcertante mais il faut surement y voir un opportunisme de dernière minute.

Une autre lettre, A.3577 (= *LAPO* 17 603), illustre par ailleurs l'état d'esprit du roi de Kurdâ. Celle-ci demeure difficile à dater, l'adresse ayant disparu[1958]. Le contexte que l'on perçoit dans les propos de l'auteur invite toutefois à placer cette lettre dans le courant de l'année ZL 13, probablement au début de celle-ci. Un indice vient d'abord du fait que Himdiya était alors déjà roi d'Andarig, nous apprenons également que les différends entre ce royaume et Kurdâ n'avaient toujours pas été réglés. Il y est enfin mentionné l'aide que le roi de Babylone venait de faire porter au roi de Kurdâ. Nous sommes alors très certainement au début de l'intervention babylonienne dans le Sindjar, juste avant que le roi de Babylone ne mette véritablement la main sur la région et qu'il pousse les deux rois à la réconciliation. Le texte évoque ainsi l'opposition à laquelle fut confronté le roi de Kurdâ lorsqu'il proposa à son pays de déclarer la guerre au roi de Mari, ici évoqué par le terme tribal « Bensim'alite » :

> « “(...) Maintenant les Babyloniens veulent unir leurs forces aux miennes et je vais déclarer la guerre aux Bensim'alites.” Les gens du Numhâ lui ont répondu : “Nous sommes en bons termes avec Babylone, nonobstant les frères Bensim'alites. Mais avec les Bensim'alites, nous partageons et partagerons toujours notre vie”. »[1959]

La question de la guerre ou de la paix avec Mari se posa probablement très rapidement à la cour de Kurdâ, probablement dès la fin de l'année ZL 11 lorsqu'il devint évident que le roi de Mari prenait à nouveau le parti du roi d'Andarig, malgré son lourd passif. Pourtant, l'année ZL 12 évoque

1957 - Ainsi, ce fleuve que doivent traverser les Turukkéens, d'après *ARM* VI 33 (= *LAPO* 16 340), ne serait pas le petit Zab comme l'a proposé J.-M. Durand (Durand 1997, p. 532, n° 340, n. d) mais plutôt le Tigre. Vraisemblablement les troupes de Zaziya et celles de Babylone devaient faire leur jonction dans le Sindjar, quant au troisième royaume qui devait fournir des troupes (l. 25), il pourrait s'agir du roi de Kurdâ par le rapprochement de cette lettre avec la déclaration de Hammu-rabi dans A.3577 (= *LAPO* 17 603).

1958 - Selon nous, elle suivrait la demande que porta le messager Kušiya au roi de Babylone, reprise dans *FM* VI 19, au moment où l'ambassade d'Allahad était reçue donc au début de l'année ZL 13.

1959 - A.3577 (= *LAPO* 17 603) : (28') [*i-na-a*]*n-na* lú-meš ká-dingir-ra^{ki} *ka-aq-qa-di* (29') [*uš-te*]-*em-me-ed-ma it-ti* dumu *si-im-a-al a-na-ki-ir* (30') [*n*]*u*-[*u*]*m-hu-um ki-a-am i-pu-ul-šu um-ma-am-m*[*i*] *e-zu-ub* (31') *a-hi* dumu *si-im-a-al it-ti* [k]á-dingir-ra^{ki} (32') *a-sa-al-li-im it-ti* dumu *si-im-a-al-ma*^{o} *a-ba-a*[*l-lu-uṭ*] (33') *ù a-ba-al-lu-uṭ ki-ma an-ni-tam ma-as-sú* [*i-pu-lu-šu*].

plutôt une atmosphère de guerre froide. Si le roi de Kurdâ n'hésita pas à provoquer les troupes mariotes, le véritable ennemi du roi de Mari était alors Išme-Dagan d'Ekallâtum, pas celui de Kurdâ avec qui il espérait toujours se réconcilier. Au début de ZL 13, il apparaissait évident que le conflit entre Mari et Babylone devenait inéluctable et le roi de Kurdâ chercha à se placer officiellement aux côtés du second. L'avis de son pays, sous-entendu des Anciens du Numhâ, fut toutefois différent, ceux-ci cherchèrent à calmer l'élan belliciste de leur roi et s'opposèrent à toute prise de position tranchée. Le roi suivit finalement les conseils de son pays, et avec raison semble-t-il, puisque la guerre entre Mari et Babylone n'eut pas lieu de suite.

Ces deux lettres sont les seules permettant d'avoir une idée de l'état d'esprit à Kurdâ alors que les royaumes de Mari et de Babylone étaient sur le point de se combattre. Il nous est donc impossible de savoir si les armées kurdéennes participèrent effectivement à la chute de Mari ou aux combats en Haute-Mésopotamie. Ce ne fut probablement pas le cas mais il est encore plus improbable d'envisager que le royaume de Kurdâ ait pu soutenir Mari.

À Andarig, la situation n'est pas mieux connue. Dans ce discours de Hammu-rabi de Kurdâ, il est entendu que le nouveau roi d'Andarig était soutenu par le roi de Mari. Il s'agit vraisemblablement de rhétorique politique destinée à convaincre son propre peuple car rien ne vient confirmer en réalité que le roi d'Andarig resta dans l'orbite politique de Mari, au contraire. Même si un texte économique enregistre effectivement la remise d'un cadeau au roi de Mari, au mois ii/ZL 13[1960], le texte *ARMT* XXVI/2 440 indique clairement que ce fut avec l'appui de Babylone que Himdiya accéda au trône. Visiblement, en bon successeur d'Atamrum, Himdiya chercha dans un premier temps à jouer sur les deux tableaux.

Toutefois, il semble qu'il prit rapidement position en faveur de Babylone. Haya-sûmû, le roi d'Ilân-ṣurâ reçut d'ailleurs quelques temps plus tard une lettre du nouveau roi l'avertissant que des troupes babyloniennes avaient pris position dans sa ville[1961]. Ne s'agissant que d'une retranscription du message original, il est difficile de dire quelles étaient alors les arrière-pensées du roi d'Andarig, on notera toutefois que Haya-sûmû préféra avertir immédiatement le roi de Mari.

L'affaire d'Inbatum est toutefois plus parlante. Nous avons évoqué plus haut les plaintes répétées qu'elle adressa à Šû-nuhra-halû et à son père après la mort d'Atamrum[1962]. Dans sa correspondance avec le premier, elle évoquait une entrevue avec celui qu'elle appelait alors « le général (gal mar-tu) » alors que Sîn-ašârid, l'un des principaux conseillers d'Atamrum, et elle-même étaient gravement lésés par le nouveau pouvoir en place[1963]. La question est de savoir qui était alors

1960 - M.18156 (= *ARMT* XXX, p. 422).
1961 - *ARMT* XXVIII 82.
1962 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 9.1.2.
1963 - *ARM* X 29+ (= *LAPO* 18 1233).

désigné par ce grade militaire. Nous avons d'abord envisagé la possibilité qu'il s'agisse de Mut-Hatkim, le général babylonien. Rien n'empêche toutefois de considérer qu'il puisse s'agir de Himdiya lui-même. Le choix de ce terme par la fille du roi de Mari pourrait alors être interprété de deux manières. Soit la lettre fut rédigée juste après la mort d'Atamrum, dans ce cas Himdiya n'était pas encore roi d'Andarig mais portait toujours son titre militaire, soit il s'agit d'une manière pour Inbatum de dévaloriser cet homme en ne lui reconnaissant pas sa nouvelle qualité. Si ce général évoqué par Inbatum n'est pas Himdiya mais Mut-Hatkim, on notera tout de même que cet épisode marque le peu d'intérêt du nouveau roi d'Andarig pour le sort de cette fille de Zimrî-Lîm.

Quoi qu'il en soit, l'ambiance à Andarig ressemble à une petite révolution de palais et on saisit que Himdiya et/ou les Babyloniens cherchèrent non seulement à s'affranchir de l'héritage d'Atamrum, en écartant ses anciens conseillers, mais également de la tutelle mariote, en stigmatisant la fille du roi. La seconde lettre, écrite peu après, est d'ailleurs plus éloquente puisqu'Inbatum qualifiait cette fois la nouvelle autorité de « ennemi » et de « méchant »[1964]. Manifestement, le pas était franchi et Andarig privilégiait désormais de loin ses relations avec Babylone.

Là encore, il nous est impossible de déterminer quel rôle Himdiya joua lorsque la guerre entre Mari et Babylone éclata.

Il faut enfin considérer le cas de Karanâ, beaucoup plus complexe selon nous en raison de la difficulté à dater et à interpréter la documentation. Les derniers documents mariotes relatifs à cette ville évoquaient encore son roi Asqur-Addu à qui le roi de Mari, alors en campagne en Haute-Mésopotamie fit remettre des cadeaux[1965]. Un autre document, écrit par Meptûm à son roi, mentionnait la montée dans le Sindjar de 500 soldats babyloniens qu'il soupçonnait de se rendre à Karanâ pour emmener Haqba-Hammû en Babylonie[1966]. Sans explications supplémentaires, il est difficile d'estimer la finalité politique de cette éventualité. En premier lieu, et nous en reparlerons ensuite, nous ignorons quel était le statut d'Asqur-Addu, et par conséquent celui de Haqba-Hammû, durant le reste de l'année ZL 13. Ce texte pourrait illustrer justement la passation de pouvoir. Ce qui est néanmoins intéressant pour notre propos, c'est que Babylone semble avoir acquis un certain poids dans les affaires de Karanâ. La documentation de Tell al-Rimah n'est pas moins problématique. Plusieurs lettres des archives d'Iltani illustrent ainsi les craintes des autorités karanéennes alors qu'une importante troupe babylonienne montait vers le Sindjar, une situation qui se désamorça après les propos rassurants de Mut-Hatkim[1967]. De ces mêmes archives nous proviennent deux textes mentionnant le rassemblement d'un tribut pour le roi de Babylone[1968] et

1964 - *ARM* X 86 (= *LAPO* 18 1234).
1965 - *ARMT* XXIV 280 (= *ARMT* XXXII, p. 404) et *ARMT* XXV 119 (= *ARMT* XXXII, p. 404).
1966 - *FM* VI 25.
1967 - *OBTR* 61, 62 et 68.
1968 - *OBTR* 70.

plusieurs font référence encore à des séjours du roi en Babylonie[1969]. Pourtant, la datation des archives d'Iltani, et de ce fait le lien qui peut être fait avec les archives de Mari, est toujours problématique. Nous reviendrons sur ce problème dans la sous-partie suivante[1970]. Ainsi, on ne peut être sûr que ces documents soient datés de cette année ZL 13, même si des indices circonstanciels rendent cela tout à fait possible.

Il nous est donc impossible avec ce hiatus dans notre documentation de savoir si Karanâ, tout comme Kurdâ et Andarig, participèrent de manière active à la chute de Mari. Nous pouvons estimer toutefois, avec la retenue nécessaire, que la région et les trois royaumes qui la composent politiquement furent soumis plus ou moins volontairement à l'autorité de Babylone dès le milieu de l'année ZL 13. Passivement, ils participèrent au moins à l'éclatement de la zone d'influence mariote.

En conclusion de cette partie, il faut ainsi souligner deux faits essentiels parmi les événements de l'année ZL 13. En premier lieu, les manœuvres du roi de Babylone semblent loin d'être hasardeuses et opportunistes. À cette « force des choses » que Jean-Marie Durand rendait responsable de la chute de Mari[1971], il faut probablement opposer une politique impérialiste planifiée par le roi de Babylone. L'événement clé qui provoqua ce rebond babylonien ne peut être que l'intervention de l'Élam en ZL 10. Celle-ci avait changé la donne politique en éliminant l'un des royaumes les plus influents de l'époque, celui d'Ibâl-pî-El II d'Ešnunna, et en divisant profondément les royaumes mésopotamiens entre défenseurs et ennemis de la « cause amorrite ». De cette guerre, le roi de Babylone sortit grand vainqueur, auréolé de la gloire d'avoir été l'instigateur de cette résistance. Ce fut précisément suite à cette guerre que sa politique internationale prit la forme d'un interventionnisme actif, sinon même d'un impérialisme. Les moyens militaires à sa disposition, dont les contingents mariotes, lui permirent d'abord d'affermir sa position dans le pays de Sumer et d'Akkad. Dans un même temps, il intervint dans le Sindjar au prétexte de venir en aide à Mari. Cette intervention lui permit de nouer des liens étroits avec les royaumes de cette région et de proposer de manière informelle une alternative à la suzeraineté mariote. Le coup porta, et moins d'un an plus tard, il réglait la succession d'Atamrum et imposait une présence militaire dans la région sans résistance notable de la part des acteurs locaux ou de Mari. L'intérêt stratégique de cette région prit alors tout son sens car la suite se fit très logiquement et surtout très rapidement. En moins d'un an, il put s'octroyer rapidement le contrôle de la vallée du Tigre et de l'Euphrate, éliminant d'abord le verrou ešnunnéen qui lui avait interdit jusque là de s'étendre vers le nord, puis submergeant sur

1969 - *OBTR* 32 et 60. Deux autres textes (*OBTR* 29 et 48) font référence au retour de l'« *awîlim* » sans que l'on puisse être sûr qu'il s'agisse de Haqba-Hammû.
1970 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 9.1.2.
1971 - Durand 1992a, p. 52.

l'Euphrate et en Haute-Mésopotamie la résistance de Mari et de ses nombreux vassaux. Babylone, qui n'est pas encore véritablement une puissance majeure au début du règne de Zimrî-Lîm, était devenue en à peine trois ans la seule autorité sur une région s'étendant du Golfe Persique aux piémonts du Tur Abdin, et de l'Euphrate au Tigre. S'il choisit une définition tribale de son omnipotence, en se faisant nommé « roi de tout le pays amorrite », ce qui en soit été rendu caduque par l'opposition d'un autre royaume amorrite, celui d'Alep, il était en tout cas le maître incontesté de tout le pays des deux fleuves.

9.2. Une continuité à l'heure de Babylone ? (Ha 31-Ha 43)

Avec la chute de Mari et la fin des témoignages que nous apportaient ses archives, un voile tombe sur la région du Sindjar. Celui-ci ne se relève ensuite que brièvement, par deux fois, ne nous offrant que de lacunaires instantanés sur le Sud-Sindjar, sur ses institutions, sur ses hommes et sur ce que l'on peut deviner être la continuité de son histoire politique. Les archives de Tell Leilan, l'ancienne Šehnâ/Šubat-Enlil, sont trop éloignées dans le temps pour percevoir cette continuité, même si, nous le verrons, on retrouve à cette période une répétition intéressante de la géopolitique locale et internationale de l'époque de Zimrî-Lîm. Ce sont surtout les archives de Tell al-Rimah, l'ancienne Qaṭṭarâ, qui entretiennent l'espoir de pouvoir pour un moment du moins assurer la transition entre la fin de la suzeraineté mariote sur la région et le début de l'occupation babylonienne.

Cette seconde partie consacrée à l'intervention babylonienne dans la région a donc pour vocation de s'interroger sur les continuités et les changements que l'on peut déceler entre le tableau dépeint par les derniers textes mariotes et celui livré par les archives de la reine Iltani. Il sera donc grandement question ici de la datation des textes de Tell al-Rimah et de leur synchronisme éventuel avec la fin des archives de Mari.

Nous essayerons ensuite de reprendre les quelques informations que nous pouvons trouver sur nos royaumes entre l'année 31 du règne de Hammu-rabi de Babylone, célébrant la prise de Mari, et jusqu'à la première année de son fils et successeur Samsu-iluna, moment où les archives de Tell Leilan nous permettent d'avoir à nouveau un point de vue clair sur la région. Nous avons choisi de traiter d'abord le cas du royaume de Karanâ, à propos duquel les archives d'Iltani souffrent de certaines limites mais nous permettent au moins d'avoir une idée de la vie politique locale. Nous traiterons ensuite du devenir des autres pouvoirs politiques, et notamment de celui de Mut-Hatkim, le représentant babylonien dans la région.

9.2.1. Le royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ au temps de Haqba-Hammû

La question du sort du royaume de Karanâ à la fin de la période de domination mariote et au début de celle de Babylone nous semble intimement liée à celle de la transition entre Asqur-Addu, dernier roi mentionné par les archives de Mari, et Haqba-Hammû, personnage qui prit en main le royaume durant la période couverte par les archives de Qaṭṭarâ. Ainsi, nous sommes confrontés à deux problèmes majeurs lorsqu'il s'agit d'interpréter les archives de Tell al-Rimah. Ce sont ces deux problèmes qui orienteront cette partie. En premier lieu, il est toujours difficile de dater avec exactitude les sources de Tell al-Rimah, et notamment d'affirmer ou d'infirmer le synchronisme entre celles-ci et les archives de Mari. Le second problème soulevé ici, et qui a déjà fait couler beaucoup d'encre, est celui du titre que porta Haqba-Hammû lorsqu'il obtint l'autorité sur la région.

9.2.1.1. La datation des archives d'Iltani et le synchronisme avec les archives de Mari

Haqba-Hammû n'est pas inconnu des archives de Mari, il apparaît à nous en même temps qu'Asqur-Addu, au titre de devin du royaume. Nous savons qu'il jouait déjà un rôle politique de premier plan dans la gestion du royaume durant le règne de ce roi et qu'il était son principal conseiller. La guerre contre Ekallâtum l'avait révélé comme chef de guerre et il gagna encore en importance lorsqu'il épousa Iltani, la sœur du roi. Pourtant, le problème de la datation des archives d'Iltani, et de son synchronisme avec les archives de Mari, nous empêche encore de faire la transition entre le règne d'Asqur-Addu et le début de l'autorité de Haqba-Hammû sur la région.

Les éponymes attestés dans la documentation de Tell al-Rimah ne correspondent pas à l'année ZL 13 ou à l'année suivante, mais sont tous postérieurs de trois à sept ans à la chute de Mari. En effet, si on prend comme base la liste éponymale G de Kültepe, l'éponyme Ṣabrum, le plus récent attesté dans le palais de Tell al-Rimah, correspond à Ha 38. De même, la plupart des autres éponymes s'insèrent entre les années 34 et 38 du règne de Hammu-rabi de Babylone, mais aucun ne renvoie à l'année ZL 13[1972]. Jesper Eidem, en 1989, avait déjà émis l'hypothèse que ces archives ne pouvaient renvoyer à une situation précédant l'année Ha 34[1973]. Il s'appuyait sur le fait que bon nombre de personnages qui rythmaient l'histoire de cette région selon les archives de Mari

1972 - Trois éponymes sont attestés dans le palais de Tell al-Rimah, parmi les textes économiques, Ṣabrum reste le plus attesté mais on trouve également Azubiya (~Ha 36) et Ajaja (= Ayâ ; ~Ha 35).

1973 - Eidem 1989, p. 69. Charpin 2004b, p. 331 indique que les archives doivent vraisemblablement couvrir une période de cinq à six ans entre les années Ha 33, soit un an après la prise de Mari, et Ha 39.

n'apparaissent pas dans celles d'Iltani, et en premier lieu le malheureux roi de Mari. Ainsi, le synchronisme entre les deux archives paraît difficile à établir.

Toutefois, certaines lettres des archives d'Iltani, qu'il nous est impossible d'isoler du reste du lot, semblent bien faire référence au contexte de la dernière année de Zimrî-Lîm.

Les textes *OBTR* 61, 62, 67 et 68 évoquent ainsi la montée de troupes babyloniennes à Andarig, ce qui provoqua, semble-t-il, un début de panique dans la région. Les palais de Karanâ et Qaṭṭarâ commencèrent à être évacués jusqu'à ce que Mut-Hatkim, l'officier commandant les troupes de Babylone dans la région, ait dissipé leur crainte. Le problème est de savoir si cette expédition babylonienne narrée par les documents de Tell al-Rimah est l'une de celles évoquées par les archives de Mari au début de l'année ZL 13. Le fait que Mut-Hatkim soit mentionné dans les deux cas pourrait militer en faveur de cette interprétation. Pourtant, plusieurs éléments de ces lettres semblent contradictoires avec les informations que nous tenons des archives de Mari.

En premier lieu, le texte *OBTR* 67 indique que la ville de Ṣarbat faisait déjà partie du royaume de Karanâ, ce qui ne semble pas être le cas à l'époque de Mari où cette ville semblait être contrôlée par le roi des Turukkéens[1974].

En second lieu, d'après les textes de Qaṭṭarâ relatifs à cette montée, Haqba-Hammû avait déjà une autorité réelle sur le royaume à cette époque, puisqu'il prit lui-même la décision de s'informer des intentions babyloniennes et transmit à sa femme des instructions précises quant à la façon de réagir à cette potentielle menace. Pourtant, il est certain d'après la documentation mariote qu'Asqur-Addu était toujours vivant au moment de l'installation des Babyloniens à Andarig, ce fut d'ailleurs lui qui fut chargé de relayer l'information entre Meptûm et Zimrî-Lîm[1975]. Deux textes économiques viennent d'ailleurs confirmer qu'il était toujours vivant dans le courant du mois iii, soit un mois après leur arrivée[1976]. Nous comprenons difficilement en considérant ce synchronisme que le royaume ait eu deux autorités.

Il n'est donc pas impossible que l'expédition qui effraya les autorités de Karanâ n'ait rien à voir avec celle qui assura la transition à Andarig, d'ailleurs Mut-Hatkim resta après cela le représentant de Babylone dans la région, il est donc normal de le voir rassurer le roi de Karanâ des intentions de Babylone. Ces textes pourraient simplement illustrer une nouvelle expédition des troupes de Babylone en Haute-Mésopotamie, celle par exemple qui les amena à vaincre les Turukkéens, en Ha 36, ou celle de Ha 38 après laquelle Hammu-rabi affirma avoir frappé « la

1974 - *ARMT* XXVIII 134 et A.654 (inédit, cf. Annexe 3).
1975 - *ARMT* XXVI/2 440 et 440-bis, *ARM* II 122 (= *LAPO* 16 299).
1976 - *ARMT* XXIV 280 (= *ARMT* XXXII, p. 404), daté du 17/iii/ZL 13, et *ARMT* XXV 119 (= *ARMT* XXXII, p. 404), daté du 23/iii/ZL 13.

totalité des ennemis du Šubartum »[1977]. En reprenant les arguments de Jesper Eidem, et en écartant l'interprétation de ces quelques textes, il paraît donc peu assuré que les lettres de Tell al-Rimah renvoient effectivement à l'année ZL 13. Il faut considérer qu'il existe un vide documentaire entre la fin des archives de Mari et les témoignages apportés par celles de Tell al-Rimah, un vide sur lequel nous n'avons aucune connaissance. Cela nous amène naturellement à nous interroger sur les conditions d'accès au trône de Haqba-Hammû.

9.2.1.2. Les conditions d'accès au trône de Haqba-Hammû

Nous ne pouvons donc être certain que Haqba-Hammû ait déjà accédé au trône de Karanâ dès l'année ZL 13, de même qu'il est difficile de dater la fin de règne d'Asqur-Addu de cette même année. Il faut toutefois constater que ce dernier disparaît rapidement de notre documentation, les derniers textes datés l'évoquant étant justement les textes administratifs du mois iii/ZL 13. Ce qu'il faut prendre en compte également, c'est que le personnage d'Asqur-Addu ne jouait plus aucun rôle dans la région lors des événements narrés par les archives de Tell al-Rimah. Si on admet donc que les archives de Tell al-Rimah ne peuvent être placées avant Ha 34 comme l'avait proposé Jesper Eidem, nous avons alors un trou de deux ans, entre iii/ZL 13, soit Ha 32, et Ha 34, durant lequel put avoir lieu cette transmission du pouvoir.

Il paraît difficile toutefois d'aller plus loin en ce qui concerne les circonstances de l'accession au pouvoir de Haqba-Hammû, ces deux années n'étant pas documentées.

Stéphanie Dalley a proposé, lors de l'édition des archives de Tell al-Rimah, que la passation de pouvoir se soit déroulée de manière violente lors des événements liés à l'intervention d'Išme-Dagan dans la région en ZL 12[1978]. Elle s'appuyait pour cela sur une série de lettres de Mari, dont *ARM* II 39 (= *LAPO* 17 594), qu'elle considérait refléter la lutte de pouvoir entre Asqur-Addu, enfermé dans sa capitale, et Haqba-Hammû qui l'assiégeait. De ces événements, Haqba-Hammû serait sorti vainqueur alors qu'Asqur-Addu aurait fui à Mari. Depuis, cette hypothèse a été invalidé d'abord par une nouvelle lecture de ces lettres, dans *ARMT* XXVI/2[1979], mais également par notre meilleure connaissance des événements de l'année ZL 12. La publication des textes économiques du mois iii/ZL 13, qui mentionnent clairement Asqur-Addu[1980], clôt définitivement le débat. Ce qui est presque assuré au contraire, c'est que ce changement semble avoir eu lieu sans grands

1977 - Ha 39 (Horsnell 1999, p. 159) : mu *ha-am-mu-ra-pí* lugal-e usu kala-ga an ^{d}en-líl mu-un-na-(an)-sum-ma-ta kìlib gú-dà-a-bi kur su-bir$_4^{ki}$-ke$_4$-ne sag-giš bí-in-ra-a.
1978 - Dalley *et al.* 1976, p. 9-10.
1979 - Voir notamment Charpin *et al.* 1988, p. 287, n° 411, n. b.
1980 - *ARMT* XXIV 180 et *ARMT* XXV 119 (= *ARMT* XXXII, p. 404).

bouleversements pour le royaume. Comment expliquer autrement que la succession ait été assurée par le gendre du roi et que les relations entre la fille de l'ancien roi et les autorités babyloniennes soient si apaisées. Les textes de Tell al-Rimah soulignent d'ailleurs cette domination babylonienne sans *a priori* et la situation semble relativement bien acceptée. Il est possible qu'Asqur-Addu n'ait plus été vraiment capable d'assurer ses fonctions et que, en l'absence de descendant, il transmit le pouvoir à son principal conseiller qui était aussi son gendre. Il gardait ainsi l'espoir que son héritage ne fut pas dilapidé hors du cercle familiale. D'une certaine manière, la transition à Karanâ se fit de la même manière qu'à Andarig après la mort d'Atamrum. D'ailleurs, Asqur-Addu n'avait-il pas le même passif qu'Atamrum en appartenant lui aussi à cette vieille garde du Sindjar, celle qui mit près de vingt ans à reprendre son trône ? Une mort naturelle de cet homme, entre Ha 32 et Ha 34 ne serait alors pas surprenante. La différence est que le rôle de Babylone nous est moins souligné dans le cas qui nous occupe ici. Il paraît toutefois évident que ce changement avait été avalisé par le roi de Babylone, véritable suzerain de la région.

9.2.1.3. La question du titre de Haqba-Hammû

Nous ne pouvons clore la question de la transmission du pouvoir à Haqba-Hammû sans revenir sur le problème du titre que porta cet homme. Les archives de Tell al-Rimah sont par ailleurs assez peu claires sur les titulatures respectives des différents acteurs de la région, à l'exception naturellement de Hammu-rabi[1981]. Le titre LUGAL apparaît dans plusieurs documents épistolaires et administratifs mais on ne peut clairement identifier la personne portant ce titre. L'éditrice ainsi qu'un certain nombre de recenseurs, ont pensé trouver derrière ce terme soit une référence à Hammu-rabi de Babylone, soit une référence à Haqba-Hammû en considérant donc ce dernier comme le souverain local. Le terme LÚ « *awîlum* » apparaît aussi régulièrement et peut être rattaché plus facilement à la personne de Haqba-Hammû, Stéphanie Dalley considérait par comparaison avec Ešnunna que ce terme peut alors recouvrir la dignité royale et donc faire de Haqba-Hammû un roi[1982].

Dominique Charpin a toutefois mis en doute le titre royal attribué à Haqba-Hammû[1983], en considérant que même s'il disposait d'un pouvoir important dans cette ville, on ne pouvait jamais lui attribuer directement ce titre. Son premier argument reposait sur les sceaux attribués à Haqba-Hammû. Le plus ancien d'entre eux ne le qualifie que de devin alors que dans un second

1981 - Hammu-rabi porte le titre royal dans la lettre *OBTR* 135.
1982 - Dalley *et al.* 1976, p. 31-33.
1983 - Charpin 1985c, p. 457-458, à compléter de la note 59 de Charpin et Durand 1987, p. 141.

sceau, cette fonction fut complétée de la mention « serviteur de Hammu-rabi », indigne selon lui d'un roi[1984]. De même, en soulevant l'exemple du devin Asqûdum, il entendait démontrer que le titre LÚ n'entend pas nécessairement la dignité royale mais plus simplement l'idée d'une direction que ce soit la direction d'un palais, d'une ville ou d'une simple maison. Il préféra en définitive considérer que Haqba-Hammû dirigeait le royaume au titre de gouverneur pour Babylone[1985].

Une dernière interprétation a enfin été proposée par Jesper Eidem, en 1989[1986]. Pour lui, Haqba-Hammû fut certes gouverneur pour le compte du roi de Babylone mais finit après quelques années par obtenir la dignité royale. Il reprend ainsi plusieurs documents épistolaires et administratifs et entend montrer que l'homme portant le titre LUGAL ne peut être Hammu-rabi mais désignerait un roi local, vraisemblablement Haqba-Hammû lui-même. Le seul aspect troublant est l'absence d'un sceau attestant de ce titre mais à cela il répondait que l'absence d'empreinte sur les documents administratifs des trois dernières années couvertes par les archives, pour lui Ajaja, Ata et Ṣabrum, devait correspondre justement à la période où il porta ce titre et que nous n'aurions retrouvé ni la matrice ni l'empreinte de ce troisième sceau. C'est ce troisième avis qui semble aujourd'hui être retenu[1987]. Haqba-Hammû aurait donc été gouverneur avant de devenir finalement roi de Karanâ pour les trois dernières années couvertes par les archives.

Toutefois, la liste éponymale de Kültepe éditée beaucoup récemment, annule aujourd'hui cette hypothèse puisqu'elle semble assurer que Ayaya et Atta ne précèdent pas immédiatement Ṣabrum, mais lui sont postérieurs de quatre et cinq ans (si on part du principe qu'ils correspondent aux éponymes KEL G 100 et 101 [REL 214-215] que la liste restituent Attaya et Ayâ). Dès lors, si l'on veut conserver l'idée d'une accession progressive au titre royal, il faut étendre son règne aux cinq années précédant la fin des archives, c'est-à-dire à partir de Ha 34 et jusque Ha 39. Cet argument est toutefois mis en péril par le fait que plusieurs textes datés de Azubiya (Ha 36), et un daté de l'éponymie [ ]-*ta-nu* (= Kurkudânum = Ha 37 ?) portent l'empreinte du sceau « serviteur de Hammu-rabi »[1988], et non pas celle du sceau du roi, si celui-ci n'a jamais existé.

Si on conserve l'idée que Haqba-Hammû fut effectivement roi, il demeure trois possibilités pour dater son règne.

- Soit on considère que les éponymes utilisés à Kaneš et à Qaṭṭarâ ne sont pas exactement les mêmes, auquel cas on peut conserver l'interprétation de Jesper Eidem telle qu'elle est, ce qui

1984 - Les deux sceaux sont publiés dans Dalley *et al.* 1976, p. 253-254.
1985 - Dominique Charpin suit en cela la proposition de Maurice Birot dans *ARM* XVI/1. Nous ne pouvons nous retenir d'y chercher un écho à la gouvernance de Sâmû-Addu, par ailleurs père d'Iltani, que nous considérions ci-dessus agir non pas comme un roi mais plutôt comme un gouverneur pour le compte du Royaume de Haute-Mésopotamie.
1986 - Eidem 1989, p. 72-75.
1987 - Noter que Dominique Charpin semble rejoindre finalement cette hypothèse dans Charpin 2004b, p. 329, n. 1728.
1988 - Nous retrouvons cette empreinte de sceau sur les textes *OBTR* 197, 198 et 216, tous trois datés de Azubiya, ainsi que sur *OBTR* 189, daté vraisemblablement de Kurkudânum.

nous paraît fort improbable.

- Soit on admet qu'il continua à utiliser le sceau « du serviteur » pendant son règne et on peut alors étendre son règne aux cinq années couvertes par les archives.
- Soit finalement on conserve sa démonstration mais on réduit alors son règne au seul éponyme Ṣabrum, ou éventuellement à l'année précédente. Mais dans ce cas, qui est alors le roi évoqué dans les deux textes économiques *OBTR* 213 et 214 en l'éponymie d'Ajaja ?

La deuxième hypothèse nous paraît être la plus probable, puisque rien n'empêche qu'il ait pu être à la fois roi dans son pays et « serviteur de Hammu-rabi » dans un même temps. La question de son statut et de sa durée de règne attend toutefois encore bien des éclaircissements.

9.2.2. Le Sud-Sindjar au regard des archives d'Iltani

La question de la situation à Karanâ/Qaṭṭarâ après la chute de Mari est donc loin d'être close, d'abord parce que le statut de ces villes entre Ha 31 et au minimum Ha 34 n'est pas certain mais également parce qu'on ne peut être assuré sans confirmation factuelle ni du titre que porta effectivement Haqba-Hammû, ni de sa durée de règne.

Ce qui demeure certain quoi qu'il en soit, c'est que Haqba-Hammû disposait avant Ha 39 de prérogatives importantes sur la région de Qaṭṭarâ et Karanâ. Les archives de Tell al-Rimah même si elles ont un caractère politique limité permettent d'apprécier divers éléments des relations extérieures du royaume et de son organisation interne pendant l'occupation babylonienne. Nous traiterons dans un second temps des questions soulevées par la destruction du palais et par l'absence d'informations après l'éponymie Ṣabrum.

9.2.2.1. L'influence de Karanâ après Ha 31

Concernant les relations extérieures, les éléments les plus probants concernent naturellement les relations entretenues avec le royaume de Babylone. Peu importe la durée que couvre les archives, la région de Karanâ/Qaṭṭarâ tomba pleinement sous influence babylonienne dès l'année Ha 32. Plusieurs textes des archives de Tell al-Rimah font ainsi écho aux obligations qu'avait ce royaume en tant que vassal de Babylone. La lettre *OBTR* 70 aborde ainsi les préparatifs de l'envoi d'un tribut-*biltum* à destination de Babylone. Plusieurs documents font également référence à un ou

plusieurs voyages de Haqba-Hammû à Babylone[1989]. De même, la lettre *OBTR* 60 a pour sujet l'équipement d'une troupe en partance pour Babylone, même si cela n'est pas clairement explicité, il pourrait s'agir de l'escorte de Haqba-Hammû. Enfin, l'une des sœurs d'Iltani, Amat-Šamaš, était prêtresse-*nâditum* à Sippar, au cœur même du royaume de Babylone[1990].

Mais l'analyse des rapports entre Babylone et Karanâ passe surtout par l'étude que l'on peut faire des relations entre Haqba-Hammû et un certain Mut-Hatkim, représentant babylonien dans la région que nous connaissons également par les archives de Mari. Les prérogatives de cet homme seront abordées plus bas. Toutefois, ce que l'on peut dire immédiatement, c'est que celui-ci disposait alors d'une influence importante à Karanâ et qu'il était probablement, au nom du roi de Babylone, le supérieur hiérarchique de Haqba-Hammû.

L'autre apport important des archives de Tell al-Rimah est le constat des proportions qu'avait alors prises la zone d'influence de Karanâ/Qaṭṭarâ. Il est possible qu'un certain nombre de villes évoquées dans ces archives furent déjà sous le contrôle de ce royaume à l'époque de Zimrî-Lîm, toutefois ces dernières ne rendaient pas forcément bien compte de l'étendue de celui-ci. C'est en premier lieu le cas des villes situées à proximité immédiate des deux capitales, notamment Ṣubâtum, Badrum ou encore Yašibatum. Toutefois, les archives d'Iltani semblent témoigner d'un accroissement conséquent de cette zone d'influence à des villes où, à l'époque de Zimrî-Lîm, nous pouvions trouver soit un pouvoir indépendant soit une influence autre que celle de Karanâ.

La localité de Ṣarbat, que nous avions située à proximité du Tigre, au nord-est d'Apqum, fait partie de celles-ci. À l'époque des archives d'Iltani, elle semble pleinement intégrée au royaume. À plusieurs reprises, Haqba-Hammû lui fit l'honneur de sa présence[1991]. Par ailleurs, des personnalités importantes de la cour y résidaient. C'était le cas, au moins épisodiquement, de Bêlassunu, qui y fut envoyée par Haqba-Hammû lui-même[1992] mais aussi de Napsuna-Addu. Ce dernier était l'une des personnalités les plus importantes du royaume et, peut-être en raison de liens familiaux, un interlocuteur privilégié de la reine. Ses prérogatives exactes sont difficiles à définir, les affaires le concernant évoquent aussi bien la gestion de personnels que de biens. Il est possible, si on suit l'hypothèse de Jack Sasson, de le considérer comme le représentant de Haqba-Hammû à Ṣarbat

1989 - *OBTR* 134 fait clairement référence à la présence de Haqba-Hammû à Sippar où il rencontra l'une des sœurs de la reine. *OBTR* 69, écrite par Haqba-Hammû lui-même, évoque également un voyage futur de Haqba-Hammû à Babylone. *OBTR* 32 évoque également un voyage « to the far bank » (*ša ebirtim*) qui pourrait également renvoyer à la Babylonie ou à la Basse-Mésopotamie en général. D'autres documents font également référence à des voyages à Babylone sans que l'on soit certain que ce soit Haqba-Hammû qui devait y prendre part. C'est le cas de *OBTR* 31 si on accepte l'équation *abum* = Haqba-Hammû proposée dans Sasson, *JAOS* 100/4, p. 456. La même prudence doit guider la lecture de *OBTR* 35 qui fait pour sa part référence à des nouvelles arrivant de Babylone concernant l'« *awîlim* ».

1990 - *OBTR* 133 et 134.

1991 - *OBTR* 77 et 78.

1992 - *OBTR* 77 et 141. Selon J. Sasson, *JAOS* 100/4, p. 458-459, il pourrait s'agir de l'une des femmes de Zimrî-Lîm, rentrée au royaume après la chute de Mari.

même si son nom n'est finalement associé à cette ville que dans un seul texte[1993]. Ce qui ressort donc de cette documentation, c'est que Ṣarbat faisait, à cette époque, pleinement partie de la zone d'influence de Karanâ/Qaṭṭarâ.

À ce titre, la situation est donc différente de celle décrite par les archives à l'époque de Zimrî-Lîm, puisque dans celles-ci, Ṣarbat est mise en relation avec une toute autre puissance politique. Nous avions déjà souligné qu'il nous était difficile de livrer une histoire continue de cette ville mais que l'on pouvait affirmer que, à la fin de l'année ZL 4 puis durant les événements de ZL 11 et ZL 12, la ville était tenue par les Turukkéens de Zaziya. Rien ne nous autorise à penser que la ville fut soudainement abandonnée par ceux-ci dans les dernières années des archives de Mari, du moins tant que Zaziya restait en bons termes avec le roi de Babylone, ce qui semble encore être le cas à la fin de l'année ZL 13[1994]. Dès lors, comment interpréter cette transition ? Le texte *OBTR* 160 pourrait faire référence à la prise de cette ville par les Babyloniens. Dans celui-ci, une personne originaire d'Ašala, une petite ville située à proximité de Ninêt[1995], rappelait à Mut-Hatkim, le général babylonien, que celui-ci lui avait promis en butin une esclave lorsqu'ils étaient ensemble à Ṣarbat. Il est difficile de dire si Ṣarbat fut bien le lieu où fut pris ce butin, si cela est le cas nous pourrions avoir ici l'illustration de la fin de l'occupation de Ṣarbat par les Turukkéens. Nous savons par ailleurs qu'en Ha 36, le roi de Babylone lança une nouvelle campagne vers le nord contre les Gutis et le Šubartum mais également contre les Turukkéens[1996]. Le lien entre les deux événements est alors tentant. Nous pourrions considérer qu'ensuite la gestion de la ville fut confiée au royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ, cela expliquerait pourquoi la décision de livrer ou non une esclave fut laissée à Iltani.

L'influence de Karanâ se trouva donc renforcée sur sa frontière orientale mais elle avait également gagné en influence au nord du Djebel Sindjar. Elle contrôlait ainsi la ville de Hatnâ/Hatnum, peut-être depuis le milieu de l'année ZL 12[1997]. De même, le texte *OBTR* 145 pourrait laisser entendre que la gestion d'Azuhinnum, indépendante du temps de Zimrî-Lîm mais sous les influences successives de Razamâ-du-Yussan puis de Kurdâ et enfin d'Andarig, était dorénavant du ressort de l'administration de Karanâ. Ce fut donc une grande partie de la frange nord

1993 - *OBTR* 74. Notons que sa propre correspondance (*OBTR* 20 à 56) ne mentionne pas une seule fois cette ville.

1994 - *ARM* VI 33 (= *LAPO* 16 340), pour la datation de ce texte, cf. ci-dessus, deuxième partie, § 9.1.3.2.

1995 - Si on admet que cette ville est bien celle transcrite Ašân/Ašal dans les archives de Mari, comme le pense S. Dalley en n. 4'.

1996 - Cette campagne fut célébrée par le nom donné à la trente-septième année de règne de Hammu-rabi : mu *ha-am-mu-ra-pí* lugal-e usu gal ^{d}marduk-ka-ta ugnim (*qú-tu-ú*) *tu-ru-uk-kum ka-ak-mu-um*^{ki} kur su-bir$_4^{ki}$-bi-ta mè-ta bí-íb-šub-ba (Horsnell 1999, p. 155).

1997 - Haqba-Hammû, du temps d'Asqur-Addu, avait dirigé une expédition contre cette ville après qu'elle soit passée dans le camp d'Išme-Dagan et de Hammu-rabi de Kurdâ (*ARMT* XXVI/2 511 et 512 ; ainsi que *ARM* II 50). Il est toutefois difficile de déterminer si la capitale tomba durant cette intervention ou si elle ne fut intégrée que plus tard à la zone d'influence de Karanâ.

du Djebel Ishkaft qui lui fut confiée, au détriment de Kurdâ et d'Andarig.

En incluant déjà les rives du Tigre entre Hatnum et Ašân mais également la région d'Azuhinnum, le territoire contrôlé par Haqba-Hammû ait déjà bien plus conséquent que ce qu'avaient pu contrôler ses prédécesseurs. Le plus surprenant est que la documentation de Tell al-Rimah nous amène à prolonger cette influence dans des régions que l'on situerait bien plus au nord.

Ainsi, la lettre *OBTR* 72 évoque clairement la prise de Širwun et le rassemblement d'un butin conséquent. D'après la documentation mariote, cette ville doit être cherchée sur le Haut-Tigre, en relation avec des villes comme Mardamân et Haburâtum[1998], et elle était encore indépendante quelques années plus tôt. Son roi, Arrapha-adal, s'était allié au roi d'Andarig pour prendre la ville d'Adallaya[1999]. C'est peut-être lui d'ailleurs qu'il faut retrouver derrière le titre « LUGAL *širwun*^{ki} » dans *OBTR* 82. L'hypothèse la plus vraisemblable serait que Haqba-Hammû ait simplement participé à l'une des campagnes babyloniennes entre Ha 32 et Ha 37, qui visa Širwun et d'autres villes de peuplement hourrite située dans le même horizon géographique, puis qu'il aurait ensuite laissé la gestion de celles-ci au bon vouloir de Babylone. Toutefois, le texte administratif *OBTR* 251 enregistrait, en l'éponymie Ṣabrum, la réception de jarres de vin livrées par diverses villes, dont Širwun et Haburâtum. Si ces deux villes avaient été mentionnées isolement, on aurait pu considérer ces livraisons comme le butin tiré de ces campagnes. Or ce même texte évoque également des livraisons en provenance de villes incontestablement sous influence de Karanâ et en premier lieu la capitale elle-même. Il faut donc en conclure que Širwun, comme Haburâtum, eurent, pendant un temps et d'une manière ou d'une autre, des comptes à rendre à l'administration de Karanâ.

Il en ressort donc l'impression que l'influence de Haqba-Hammû, que ce soit au titre de gouverneur ou de roi, s'étendait sur toute la partie orientale du Sud-Sindjar mais également sur l'ensemble de la rive orientale du Tigre, depuis l'embouchure du Habur orientale et peut-être jusqu'à la région de Ninêt[2000]. Haqba-Hammû disposait dès lors d'une autorité bien plus importante que ses deux prédécesseurs n'avaient pu en rêver, bien plus même que Sâmû-Addu en son temps.

Il faut nuancer toutefois le pouvoir de cet homme, en premier lieu parce que ce rayonnement se faisait dans l'ombre du roi de Babylone et de ses représentants dans la région mais également parce que rien ne nous assure que les prérogatives de Haqba-Hammû dépassaient le domaine de la gestion économique et administrative interne de cette zone, soit le rôle d'un gouverneur. En somme

1998 - Lacambre 1994b, p. 282.
1999 - *ARMT* XXVI/2 405 et 406.
2000 - *OBTR* 200 évoque en l'éponymie de Ṣabrum une offrande faite à Ištar de Ninêt, cela ne garantit pas que la ville était rattachée à la zone du Sud-Sindjar plutôt qu'à celles d'Ekallâtum ou d'Aššur. Il est possible également de supposer que sa zone d'influence s'arrêtait à l'ouest, là où commençaient celles des autres principautés du Sindjar et celle de Šehnâ/Šubat-Enlil.

le poids politique de Karanâ entre Ha 32 et Ha 38 devait être largement plus limité que ne l'était celui du royaume aux temps d'Asqur-Addu et de Hadnû-rabi.

9.2.2.2. La destruction du palais de Qaṭṭarâ

Cette influence de Karanâ sur la partie orientale de la Haute-Mésopotamie est difficile à ancrer précisément dans le temps. Nous avons déjà discuté plus haut des difficultés à donner un point de départ au pouvoir de Haqba-Hammû, même si cela eu vraisemblablement lieu entre Addu-bâni (= Ha 32) et Attaya (= Ha 34). Livrer une fin est encore plus complexe dans la mesure où aucun lien n'est possible entre le témoignage des archives d'Iltani d'une part, et celui des archives de Tell Leilan. Ces dernières ne livrent qu'une brève image de la région pendant une période couvrant les éponymies d'Addu-bâni (= Ha 43) à Ipiq-Ištar (= Si 04), soit environ cinq ans après les derniers textes datés de Tell al-Rimah. Or, il est difficile de trouver dans ce nouveau corpus des similitudes avec la situation décrite par les textes d'Iltani. La situation politique y est beaucoup plus complexe, et l'ancien royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ est loin d'y avoir une influence aussi importante que ne le laisse croire les archives de Qaṭṭarâ. En premier lieu, ni Qaṭṭarâ, ni Karanâ ne sont mentionnées dans les documents retrouvés[2001], aucune personnalité politique ne peut donc leur être rattachée directement. Jesper Eidem proposa tout de même d'identifier Šepallu, à qui les textes attribuent un pouvoir important, comme le roi de l'une ou de l'autre de ces villes[2002]. Il se base pour cela sur la mention des villes de Zannânum et de Sabum dans la correspondance de cet homme, deux villes qui selon Jesper Eidem se trouveraient dans la région de Karanâ[2003]. Il est difficile de confirmer ou d'infirmer cette hypothèse mais quoi qu'il en soit il demeure complexe de mettre en lien le personnage de Haqba-Hammû avec cet homme, jamais évoqué à Tell al-Rimah. En ce sens, on ne peut écarter l'hypothèse qu'une rupture politique ait eu lieu entre les éponymies de Ṣabrum et d'Addu-bâni, au moins à Karanâ sinon dans d'autres villes de cette région.

Grâce aux fouilles, nous pouvons au moins cerner la situation à Tell al-Rimah/Qaṭṭarâ. Selon Laura Battini qui reprit la documentation archéologique du palais, Iltani fut très certainement la

2001 - Notons tout de même une occurrence de Karanâ dans L85-490 (cf. Whiting 1990b, p. 569) qui évoque « Warad-Šamaš, homme de Karanâ » en l'éponymie d'Addu-bâni, mais il s'agit vraisemblablement de l'éponymie de l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie (1777) plutôt que de celui de l'époque des archives de Leilan (1750) car dans le même locus fut retrouvée l'empreinte d'un sceau appartenant à un serviteur de Samsî-Addu. (L85-420), toujours d'après Whiting 1990b, p. 572, n. 105.

2002 - Eidem 2011, p. 36.

2003 - Sabum apparaît effectivement dans le texte *OBTR* 305. Depuis cette ville, un ennemi non identifié dans le texte était manifestement en mesure de commettre des pillages. Il est donc difficile à partir de ce seul texte de situer cette ville avec précision, elle pourrait tout aussi bien se trouver dans la région de Tell al-Hawa. Quant à Zannânum, elle n'apparaît pas dans les archives de Tell al-Rimah.

dernière occupante du palais de Qaṭṭarâ[2004]. Elle déduit également, par l'observation des vestiges et par la présence d'archives vivantes dans ceux-ci, que la fin de cette occupation fut vraisemblablement involontaire et brutale[2005].

Elle fait le lien entre cette destruction du palais et la formule de la trente-neuvième année de Hammu-rabi dans laquelle ce dernier se targuait d'avoir frappé « la totalité des ennemis du Šubartum ». La corrélation, au regard de la KEL G, est tout à fait possible : Ṣabrum, dernier éponyme attesté dans le palais correspond effectivement aux années Ha 38 ou Ha 39 avec la retenue imposée par notre méconnaissance du synchronisme entre les deux calendriers. Par ailleurs, Jesper Eidem a déjà noté qu'aucun document de Tell al-Rimah n'était daté des deux derniers mois de cette éponymie et il en concluait que la destruction du palais dût avoir lieu à la fin de cette année[2006]. Ainsi, il paraît tout à fait probable que la destruction du palais ait eu lieu dans les derniers mois de l'éponymie Ṣabrum.

Il reste à déterminer quel impact eut la destruction du palais de Tell al-Rimah sur la situation générale dans la ville et dans le royaume.

En premier lieu, il a été récemment démontré par l'équipe de la REL que les archives retrouvées dans les pièces II et XVII du temple (*OBTR* 223-243), ainsi que ceux de la tranchée de fondation à l'extérieur de celui-ci (*OBTR* 278-335) devaient être datées non plus de l'époque de Samsî-Addu mais d'une période postérieure aux archives d'Iltani[2007]. Les éponymes portés par ces textes, notamment *warki* Aššur-taklâku et Uṣur-ša-Aššur correspondent en effet, d'après la KEL G, aux années Si 21 à 23. L'éponyme Ahiyaya, datant le document économique *OBTR* 314, peut être placé soit l'année suivante (= REL 244), si nous suivons la proposition de Werner Nahm[2008], soit dans la cassure entre REL 227 et 235[2009]. Deux autres, Tutaya et Warad-Sîn doivent quant à eux s'insérer dans la cassure de la liste éponymale, donc entre Si 04 et 15. La ville ne fut donc pas définitivement abandonnée après la destruction du palais, bien au contraire le temple continua à être occupé jusqu'à la fin du règne de Samsu-iluna[2010]. Il faut toutefois noter que l'ensemble de la période entre Ha 38 et Si 04, au minimum, n'est pas documenté ni dans le palais ni dans le temple, signifiant peut-être un déclin économique et politique de cette ville.

De même, il faut aussi se demander si la destruction du palais signifie la fin du règne de Haqba-Hammû. À cette question, il est encore difficile de répondre. Cela pourrait toutefois être

2004 - Battini 2001, p. 136.
2005 - Battini 2001, p. 136-137.
2006 - Eidem 1989, p. 68, n. 5.
2007 - Barjamovic *et al.* 2012, p. 15-17. Voir également Lacambre et Nahm 2015, p. 19-21 (je remercie M. Lacambre de m'avoir envoyé les épreuves avant leurs parutions).
2008 - Nahm 2013, p. 366-367.
2009 - Barjamovic *et al.* 2012, p. 12.
2010 - Lacambre et Nahm 2015, p. 19-21.

suggéré par le décalage entre la situation rapportée dans les archives de Tell al-Rimah et celle des archives de Tell Leilan.

En premier lieu, la région située au nord du Sindjar semble désormais débarrassée de toute ingérence de la part de Karanâ, une nouvelle dynastie a d'ailleurs pris place à Razamâ-du-Yussan. L'horizon géopolitique de Karanâ semble donc bien plus réduit depuis l'éponymie Ṣabrum.

La situation à Karanâ/Qaṭṭarâ a également changée quelle que soit la lecture que l'on fait des lettres de Tell Leilan. Si on choisit l'interprétation la plus pessimiste, la ville n'est plus le siège d'une dynastie à cette époque et Haqba-Hammû, Iltani et les autres grands administrateurs semblent de toute façon avoir disparu de la scène politique. Si on suit la proposition de Jesper Eidem qui fait de Šepallu le roi de Karanâ ou de Qaṭṭarâ[2011], rien ne confirme qu'il succéda à Haqba-Hammû dans des conditions normales. Il serait donc tentant de considérer qu'une nouvelle dynastie s'était installée sur le trône entre temps. Toutefois si le siège de son gouvernement peut éventuellement être le palais de Karanâ, il ne peut en aucun cas s'agir de Qaṭṭarâ dont le palais fut définitivement abandonné après son occupation par Iltani.

Il paraît donc vraisemblable, sur la foi des textes et des vestiges archéologiques, que le règne ou le gouvernorat de Haqba-Hammû prit fin entre Ha 38 et Ha 43, et très vraisemblablement dès l'année Ha 38 ou la suivante. Toutefois, on ne peut s'étendre sur les conditions de sa disparition. Mis à part les documents relatifs à la panique qui toucha l'administration de Karanâ, évoqués plus haut et qu'on ne peut situer avec certitude à ce moment là, aucun document issu des archives de Tell al-Rimah n'évoque une quelconque menace sur la ville, ni même sur Haqba-Hammû. L'identité de celui qui mit fin à ce règne, et ses motivations, ne peuvent donc faire l'objet que de spéculations.

Le premier coupable serait naturellement le royaume de Babylone qui pouvait frapper rapidement et brutalement depuis Andarig sinon de l'intérieur même de la ville. La formule employée par Hammu-rabi pour célébrer cette campagne de Ha 38 est toutefois très laconique et on s'explique mal pourquoi le roi de Babylone mit fin à l'autorité d'un homme qui fit toujours démonstration de sa fidélité. Il est possible que celui-ci se soit rebellé contre l'autorité babylonienne, nous n'en avons toutefois aucune trace dans les archives de sa femme.

Les archives de Tell Leilan invitent, quant à elle, à désigner d'autres responsables. Il pourrait d'abord s'agir du roi d'Alep, Hammu-rabi, grand rival de Babylone dans cette nouvelle phase de l'histoire de la Haute-Mésopotamie. Šepallu, ce roi qui semble avoir une influence sur la partie orientale du Sindjar dans les archives de Tell Leilan, peut également y avoir tenu un rôle. Tout dépend en réalité de la manière dont on conçoit les bouleversements survenus entre Ha 38, année de la dernière campagne de Hammu-rabi vers le nord, et Si 01-Si 02, période durant laquelle le roi

2011 - Eidem 2011, p. 36.

d'Alep contrôlait déjà la région.

9.2.2.3. Le rôle de Mut-Hatkim et la situation à Andarig et Kurdâ

Il n'est donc pas évident de décrypter la situation à Karanâ entre la chute de Mari et le conflit qui opposa Alep et Babylone après la disparition de son roi, Hammu-rabi. Les archives retrouvées à Tell al-Rimah et attribuées à Iltani posent encore beaucoup de problèmes de datation et sont malheureusement très lacunaires sur le contexte politique de cette dizaine d'années. Malheureusement le constat est encore plus pessimiste concernant les royaumes d'Andarig et de Kurdâ. L'un et l'autre avaient pourtant un rôle politique important durant la dernière année de règne de Zimrî-Lîm. Leur roi eurent tous deux, pour des raisons qui leur sont propres, la présence d'esprit de se rallier au roi de Babylone lorsque celui-ci s'attaqua à leur suzerain. Même si la tutelle babylonienne fut vraisemblablement plus pesante et plus coercitive que l'emprise mariote, on s'attendrait à y voir subsister un pouvoir symbolique, au moins en charge de l'administration locale, sur le modèle de Karanâ. Il faut bien avouer que la documentation ne milite pas en ce sens et que la seule forme de pouvoir que l'on peut deviner, mise à part celle de Karanâ, est celle de Babylone représentée par la personne de Mut-Hatkim.

9.2.2.3.1. Mut-Hatkim, gouverneur babylonien du Sindjar?

Cet homme nous le connaissons déjà de plusieurs lettres mariotes datées de l'année ZL 13. Il s'illustrait alors comme commandant d'une troupe babylonienne, précisément celle qui devait placer Hulâlum sur le trône d'Allahad[2012]. Manifestement, Hammu-rabi lui avait ensuite demandé de rester en garnison dans la région et il choisit de s'installer dans la ville d'Andarig[2013].

Comme nous avons pu le souligner brièvement ci-dessus, il arriva dans la région à l'initiative de Babylone et c'est encore à ce titre qu'il nous est décrit dans les archives de Tell al-Rimah.

Il faut donc tout de suite écarter l'hypothèse de Jack Sasson qui le considérait comme un marchand au service de Karanâ qui aurait ensuite assuré la gouvernance à Andarig pour le compte du roi de Karanâ[2014]. En réalité, à la lecture des archives, il semble que ce soit exactement le schéma hiérarchique inverse qui se dessine. Il est dommage toutefois de ne pas avoir à disposition sa

2012 - A.19 (= *LAPO* 17 608) et *ARM* II 122 (= *LAPO* 16 299).
2013 - Les lettres *OBTR* 98 et 100 nous garantissent que c'était dans cette ville qu'il exerçait mais il était amené occasionnellement à se déplacer dans d'autres villes comme Aššur (*OBTR* 98) ou Babylone (*OBTR* 161).
2014 - J. Sasson, *JAOS* 100/4 (1980), p. 456 (compte-rendu de *OBTR*).

correspondance passive pour connaître le rapport hiérarchique qu'il entretenait avec Karanâ.

Une seule lettre retrouvée à Qaṭṭarâ lui fut écrite mais elle ne le fut ni par Iltani ni par un membre connu de son entourage. Elle est attribuée à une certaine Azzu-ena d'Ašala[2015]. Nous noterons immédiatement que celle-ci s'adresse à Mut-Hatkim avec la plus grande révérence, lui donnant du « mon seigneur » et se présentant à lui comme son serviteur. Par cette lettre, elle demandait au gouverneur de lui envoyer une esclave ou d'écrire à Iltani pour qu'elle lui en donne une. Nous ne pouvons être assuré que cette Azzu-ena fut dépendant de Karanâ, toutefois le fait que la ville d'Ašân/Ašal fut longtemps intégrée à ce royaume y invite. Si c'est bien le cas, Azzu-ena aurait en quelque sorte court-circuité la hiérarchie pour arriver à ses fins. Aucun élément direct ne vient toutefois certifier que les autorités de Karanâ s'adressaient à Mut-Hatkim avec une révérence semblable, ce fut d'ailleurs l'inverse qui avait été compris par les éditeurs et par certains recenseurs.

Sans jamais décrire directement les prérogatives de Mut-Hatkim, plusieurs textes illustrent toutefois l'influence dont il bénéficiait à Qaṭṭarâ et montrent que les autorités du royaume respectaient grandement les paroles de cet homme.

Ainsi, nous le voyons plusieurs fois être pris à témoin dans des affaires opposant divers membres de l'administration de Karanâ. C'est par exemple le cas dans la lettre *OBTR* 136, selon laquelle Yarkiba-Addu s'opposa à Iltani concernant des femmes qu'il souhaitait voir revenir à lui. Pour convaincre cette dernière, il cita l'engagement de Mut-Hatkim de les lui confier une fois qu'il les aurait ramenées de Šubat-Enlil. De même, dans une lettre à Iltani, Amat-Šamaš rappelait à sa sœur que les esclaves en fuite que Haqba-Hammû venait d'attraper à Karanâ lui avait été confiés directement par Mut-Hatkim[2016]. Il semble donc que mentionner son nom assurait une certaine écoute y compris aux oreilles des autorités de Karanâ.

Il est possible pourtant d'aller plus loin et certains documents pourraient montrer que Mut-Hatkim avait un réel poids sur les affaires internes de la région de Karanâ/Qaṭṭarâ.

Nous noterons ainsi le ton presque impératif de certaines lettres qu'il envoya à Iltani. Dans *OBTR* 97, il écrivait ainsi : « Laisse les habitants de Karanâ sortir afin qu'ils aident pour la récolte de tes champs. Fais en sorte qu'ils ne soient pas maltraités et accorde-leur tes faveurs. »[2017]. De même, par la lettre *OBTR* 99, il demandait à Iltani de rappeler à son mari qu'il devait lui faire parvenir des bœufs en cadeau ou en offrande et qu'elle-même devait concéder aux instructions. Mais le meilleur exemple est naturellement le texte *OBTR* 61 qui fut écrit alors que la région était

2015 - *OBTR* 160. Nous pourrions expliquer la présence de cette lettre dans le palais de Qaṭṭarâ par le fait qu'elle fut certainement jointe, pour information, aux instructions qu'envoya Mut-Hatkim à Iltani pour remédier au problème de cette Azzu-ena.

2016 - *OBTR* 133.

2017 - *OBTR* 97 : (9) *ni-šu ša ka-ra-na-a*^{ki} (10) *li-ṣi-a-ma* (11) *i-na e-bu-ri-im* (12) *i-na* a-šà-*ki tap-pu-tam li-il-li-ka* (13) *qí-bi*^{l}*-ma la ú-a-aš-šu-ši-na-ti* (14) *pa-ni-ši-na li-it-ta-ab-ba-lu*^{l}.

prise de panique après que les autorités de Karanâ aient appris que plusieurs milliers de Babyloniens venaient d'entrer à Andarig. Dans celle-ci, Haqba-Hammû apprenait à la reine qu'il venait de recevoir des nouvelles rassurantes de Mut-Hatkim et que l'évacuation des palais n'était plus à l'ordre du jour :

> « J'ai reçu des paroles rassurantes de Mut-Hatkim. Ne transfert pas la "maison" (= les biens et le personnel du palais de Qaṭṭarâ), quel que soit le prétexte. De même, Yataraya ne transférera pas la "maison". »[2018]

Sans connaître le ton et les paroles exactes de Mut-Hatkim, on saisit tout de suite l'influence qu'il pouvait avoir, en tant que représentant de Babylone, sur Haqba-Hammû lui-même pour lui imposer de faire cesser l'évacuation des palais. De toute évidence, Mut-Hatkim se comportait vis-à-vis de Karanâ comme un supérieur hiérarchique.

Son influence en tant que gouverneur de Babylone pourrait d'ailleurs s'étendre à une région bien plus vaste car il semble également avoir autorité sur Šubat-Enlil[2019], alors que celle-ci était entre les mains de Himdiya lors de la réorganisation de la région par Hammu-rabi de Babylone. De même, la lettre *OBTR* 98 écrite par Mut-Hatkim à Iltani pourrait indiquer l'extension de sa zone d'influence jusqu'à Aššur[2020].

Cela nous amène à nous demander si Mut-Hatkim ne fut pas plus qu'un simple gouverneur babylonien et pour répondre à cette question, il nous faut nous intéresser aux autres pouvoirs locaux contemporains de ces archives.

9.2.2.3.2. Mut-Hatkim, roi d'Andarig?

Ainsi, Andarig ne semble plus être que l'ombre du royaume puissant et conquérant qu'il fut à l'époque de Zimrî-Lîm. L'arbitrage de Hammu-rabi à la mort d'Atamrum, la division du royaume en deux entités distinctes et naturellement l'occupation militaire de la région imposa le calme aux nouvelles autorités. Cela n'est toutefois que le schéma que l'on attendrait et peut difficilement être avalisé par les textes puisque le champ des relations politiques régionales en est entièrement absent ou du moins semble décrire indirectement une réalité toute autre.

Nous sommes ainsi frappés par le fait que Himdiya soit presque entièrement absent de ces

2018 - *OBTR* 61 : (4) ^{l}*mu-tu-ad-ki-im* (5) *a-wa-tim ṭà-ba-tim* (6) *iš-pu-ra-am* (7) *mi-im-ma* é-*tam* (8) *la ta-na-as-sà-*˹*ah*˺ (9) *ù* ^{f}*ia-ta-ra-a-ia* (10) *qa-tum-ma mi-im-ma* (11) é-*tam ú-ul i-na-as-sà-ah*.
2019 - *OBTR* 136.
2020 - *OBTR* 98.

archives, malgré la proximité géographique des deux capitales. Il n'est mentionné que dans un texte unique, *OBTR* 142[2021]. Cette lettre écrite par un certain Mašiya, une personnalité administrative domiciliée à Andarig, évoque l'affaire d'une esclave portée disparue et recherchée par Iltani. L'auteur posait l'objection suivante à la requête d'Iltani : si cette esclave se trouvait dans le palais et que Himdiya ou Ṣilliya la connaissaient, il ne pourra rien faire. L'association entre le palais d'Andarig et Himdiya est alors très claire, on a donc la confirmation qu'il fut pendant une certaine période couverte par les archives de Tell al-Rimah, à la tête du palais d'Andarig. Ṣilliya reste toutefois un parfait inconnu[2022].

Il est pourtant surprenant qu'il ne soit pas mentionné davantage alors que, d'une part, il est régulièrement fait allusion à Andarig et que, d'autre part, l'horizon géographique de ces archives s'étend au-delà du massif montagneux. Aucune affaire commerciale, administrative, politique ou privée ne l'évoque ensuite. Cette unique lettre tranche d'ailleurs nettement avec les autres documents relatifs à la ville d'Andarig car, de manière générale, c'est un tout autre nom qui est associé à celle-ci, justement celui de Mut-Hatkim.

Nous pourrions donc nous attendre à ce que Himdiya ait eu avec Mut-Hatkim des relations semblables à celles qu'expriment les archives d'Iltani pour les relations entre Mut-Hatkim et Haqba-Hammû. La lettre *OBTR* 142 semble d'ailleurs montrer que ce fut le cas au moins à un moment de l'histoire de cette ville. Toutefois il ressort des textes que ce fut surtout à Mut-Hatkim que l'on s'adressait lorsque Karanâ traitait avec la ville voisine, et non pas à Himdiya ou à une autre personnalité politique locale.

Ainsi, la lettre *OBTR* 101 nous montre Mut-Hatkim endosser le rôle d'arbitre dans une affaire d'échange d'esclaves opposant Iltani à Mašiya, un homme habitant à Andarig. Il est étonnant que le représentant de Babylone s'intéresse à un type d'affaire généralement réglé entre les autorités locales, à moins qu'il ne représente ici la seule autorité.

Une autre lettre écrite par un certain Azzu offre un cas similaire[2023]. Dans celle-ci, ce dernier plaidait pour qu'Iltani insiste auprès de Mut-Hatkim afin que celui-ci autorise Bêlassunu, la sœur d'Iltani, à trouver refuge à Andarig. Là encore, on pourrait être étonné que la décision, dans une affaire somme toute locale, ne soit pas laissée au roi d'Andarig mais au chef de la garnison babylonienne.

Il faut donc considérer qu'à l'époque des archives de Tell al-Rimah, Mut-Hatkim est plus

2021 - Une autre occurrence apparaît dans *OBTR* 322 mais ce texte est daté de l'éponymie *warki* Aššur-taklâku, et ne correspond donc pas à notre période, il s'agit probablement d'un homonyme.
2022 - Il doit certainement s'agir d'un haut administrateur du palais.
2023 - *OBTR* 143.

qu'un simple chef de garnison ou qu'un représentant babylonien mais qu'il dispose alors d'une influence particulière à Andarig, y compris sur les affaires locales. La question est pourtant de savoir à quel titre il disposait de ces prérogatives et surtout quelle conclusion en tirer vis-à-vis de la disparition des pouvoirs locaux dans la partie occidentale du Sindjar.

9.2.2.3.3. Mut-Hatkim était-il originaire du Sindjar?

Maurice Birot avait en premier attiré l'attention sur la biographie complexe de cet homme. Il fut ainsi le premier à considérer que celui-ci puisse être originaire de la région, malheureusement la documentation disponible ne lui permettait pas de développer son point de vue[2024]. Une étude onomastique pourrait toutefois faire le lien entre cet homme et un élément de la topographie du Sindjar. Jean-Marie Durand, dans son commentaire de la lettre *ARM* II 122 (= *LAPO* 16 299), proposait comme traduction à son nom la formule « homme de la piste »[2025]. Quelques années après, il considérait que ce terme *hatqum* n'était pas simplement descriptif mais renvoyait à un élément topographique bien précis, la piste reliant la région de Qaṭṭunân au Sindjar[2026]. Il faut donc considérer un lien entre cet homme et la région du Sindjar, un lien qui serait bien antérieur à la mission pour laquelle il fut commissionné par le roi de Babylone.

De son passé, nous pouvons déterminer quelques éléments avec le risque toutefois d'une homonymie. Un homme portant ce nom est ainsi qualifié de « serviteur de Yasmah-Addu » dans la lettre *ARM* IV 80 (= *LAPO* 17 729)[2027], ce qui n'est pas sans rappeler un certain Atamrum, qui pourrait lui aussi avoir été au service du Royaume de Haute-Mésopotamie[2028]. L'histoire du Sindjar ne manque pas d'exemple pour illustrer le ralliement opportuniste de certains membres des élites locales à l'administration de Samsî-Addu. S'il s'agit bien là des deux hommes que nous retrouvons à l'époque de Zimrî-Lîm et si on part du principe que Mut-Hatkim fut bel et bien originaire de cette région, on notera que leur parcours furent ensuite différents. L'un, Atamrum, trouva refuge à Ešnunna dans des circonstances encore obscures avant le retour du roi de Mari probablement parce qu'il se trouva mêlé à des affaires l'opposant aux autorités du Royaume de Haute-Mésopotamie,

2024 - Birot, *RA* 72, p. 183.
2025 - Durand 1997, p. 468, n° 299 (= *ARM* II 122), n. b. Voir également, Durand 1991a, p. 95.
2026 - Durand 2004b, p. 132.
2027 - Nous noterons que dans cette lettre est également mentionné un certain Išar-Lîm or nous savons que celui-ci se réfugia avec Išme-Dagan à la cour de Babylone (selon *LAPO* 17 590). Cela militerait contre une homonymie. Toutefois, Išar-Lîm ne semble pas avoir accompagné Rîm-Addu et Mut-Hatkim dans le Sindjar au début de l'année ZL 13.
2028 - *ARM* V 39 (= *LAPO* 18 1072) le définit comme préposé à la cour (*kasalluhhum*) de Hâṣidânum. Jean-Marie Durand ne se prononce pas sur l'identification de cette personne. Olivier Rouault semblait également conserver une certaine prudence (Rouault 1970, p. 110).

l'autre, Mut-Hatkim, demeura fidèle à ce pouvoir mais il ne put pas revenir dans la région après l'éclatement du RHM, d'abord parce qu'il avait été trop impliqué et probablement parce que Qarnî-Lîm y avait déjà pris un poids trop important, il resta alors au service d'Išme-Dagan. Nous le retrouvons quelques années plus tard l'accompagnant encore dans son exil à Babylone[2029]. Il fut manifestement tenu en grande estime par le roi de Babylone qui l'accepta dans son conseil secret avant de lui confier la délicate mission de se lancer dans la conquête politique du Sud-Sindjar.

La suite toutefois est bien moins connue et ne peut être que hypothétique. Deux scénarii s'offrent alors à nous concernant l'autorité réelle qu'avait Mut-Hatkim à Andarig.

Dans le premier cas, si on nie la possibilité qu'il ait eu un attachement particulier à la région, on ne verrait en lui qu'un simple serviteur de Hammu-rabi de Babylone, qui aurait choisi Andarig comme siège de son pouvoir. Il faudrait dès lors expliquer le fait que Himdiya disparaisse de notre documentation soit par un manquement de nos sources soit par le poids que Mut-Hatkim prit dans les affaires régionales.

Dans l'autre cas, nous considérerions son attachement à la ville d'Andarig autrement que par le seul aspect de son service au roi de Babylone. Il aurait réussi à se faire concéder en plus de sa charge de gouverneur les pleins pouvoirs sur cette ville, au détriment de celui qui fut de prime abord choisi par le roi de Babylone. Il faut toutefois noter qu'aucun titre ne lie directement Mut-Hatkim à Andarig ou à une autre ville de cette région et l'empreinte de son sceau, seulement partiellement connue, ne nous est d'aucune aide[2030].

Dans un cas comme dans l'autre, il faudrait donc considérer que Himdiya ne disposait plus d'aucune autonomie et que le pouvoir réel sur Andarig était celui de Mut-Hatkim. C'est en tout cas l'image générale que nous livrent les archives de Tell al-Rimah.

9.2.2.3.4. Kurdâ et Allahad à l'époque des archives d'Iltani

Les cas de Kurdâ et d'Allahad sont encore plus difficiles à décrire dans la mesure où nous n'avons même pas témoignage de l'emprise de Babylone sur ces villes. Très peu de références à celles-ci sont faites dans les textes de Tell al-Rimah[2031], de même que ne sont jamais mentionnés Hammu-rabi et Hulâlum, leurs rois, ou d'éventuels successeurs.

Au même titre que Himdiya, il y a donc deux possibilités pour expliquer la disparition de ces

2029 - *ARM* II 23 (= *LAPO* 17 590).
2030 - *OBTR* sceau n° 18 (Dalley *et al.* 1976, p. 255).
2031 - Kurdâ apparaît dans la lettre *OBTR* 18 en corrigeant la lecture de S. Dalley à la ligne 5. Nous lirions donc « *i-nu-ma iš-tu kur-da*^{ki} », plutôt que « *i-nu-ma iš-tu* ^{kur}SU^{ki} » (selon Anbar, *BiOr* 35, p. 210b). Nous trouvons également une référence à la ville de Kasapâ dans la lettre *OBTR* 114 mais celle-ci ne nous apprend rien sur l'autorité locale. Allahad n'est quant à elle jamais évoquée.

hommes de notre documentation :

Soit ceux-ci furent écartés du pouvoir entre Ha 32 et Ha 34, comme put l'être Himdiya, pour être remplacés par une autorité directe de Babylone, peut-être également celle de Mut-Hatkim.

Soit, à l'image de Karanâ, ceux-ci parvinrent à rester sur leur trône mais perdirent alors toute autonomie et toute influence hors de leur royaume. Cette seconde hypothèse pourrait être appuyée par le fait que le souverain de Kurdâ à l'époque des archives de Tell Leilan se nomme Aštamar-Addu[2032], tout comme le roi de Kurdâ à l'époque de Yahdun-Lîm. Dominique Charpin et Jean-Marie Durand en ont conclu que le royaume de Kurdâ parvint à assurer sa continuité dynastique pendant plus de cinquante ans malgré quelques périodes difficiles[2033]. Nous ne pouvons toutefois en être sûr dans notre cas, et il est également possible que la dynastie fut écartée par les autorités babyloniennes mais qu'elle revint ensuite comme l'avait fait Bunû-Eštar après la dislocation du RHM.

Il est donc finalement très difficile d'établir la situation de la région durant la période couverte par les archives de Tell al-Rimah. Quelques faits seulement semblent assurés : Mut-Hatkim resta l'autorité babylonienne de référence dans la partie orientale du Sindjar, et peut-être également dans le bassin du Habur et dans la haute vallée du Tigre. Haqba-Hammû avait également des prérogatives importantes dans la partie orientale du Sindjar et sur les rives du Tigre, mais on ignore pour combien de temps et à quel titre.

Mais concernant les élites locales de la partie occidentale du Sindjar et le rôle particulier qu'y joua Mut-Hatkim, il est impossible d'être aussi affirmatif. Nous pouvons alors résumer les deux hypothèses évoquées ci-dessus.

Le premier postulat énoncerait que les autorités locales se maintinrent en place, un cas dont Haqba-Hammû semble le meilleur exemple. Il faudrait alors considérer la disparition des rois d'Andarig, de Kurdâ et d'Allahad comme une illusion documentaire. En ce sens, certains éléments communs entre les archives de Mari et celles de Tell Leilan, notamment le retour du conflit entre les royaumes de Kurdâ et d'Andarig, invitent à chercher une continuité dans la direction de ces villes. Les prérogatives de ces autorités locales furent, quoi qu'il en soit, réduites et soigneusement contrôlées au temps de la domination babylonienne, à tel point que les relations entre ces différentes entités devinrent presque inexistantes.

Une autre lecture considérerait que Haqba-Hammû parvint à se maintenir en place au moins jusqu'en Ṣabrum, mais qu'il fit alors figure d'exception et que les autres pouvoirs locaux disparurent.

2032 - Eidem 2011, p. 29.
2033 - Lafont 1994, p. 214.

Nous pouvons alors nous demander si Hammu-rabi n'essaya pas de couper la région en deux, avec une influence directe de Mut-Hatkim sur la partie occidentale du Sud-Sindjar, ce que lui-même pourrait avoir revendiqué du fait de ses origines locales, et celle de Haqba-Hammû, tout de même supervisée par Mut-Hatkim, sur sa partie orientale. Il est possible que ce choix de favoriser Karanâ fut consciemment calculé par le roi de Babylone pour faire cesser cette lutte perpétuelle entre Kurdâ et Andarig.

Or, concernant l'une et l'autre de ces hypothèses, il faut conserver à l'esprit un trait particulier de notre documentation. Les archives d'Iltani ne sont ni des archives royales ni celles d'une chancellerie. Nous pouvons d'ailleurs nettement saisir la différence entre celles-ci et celles de Hadnû-rabi qui furent retrouvées dans le même palais mais qui, pour leur part, apportent des informations infiniment plus intéressantes pour nous qui nous intéressons aux réalités politiques. Nous ne sommes donc pas à l'abri d'une illusion liée à la qualité de cette documentation et la démonstration ci-dessus en demeure extrêmement fragile. Le choix de l'un ou de l'autre de ces scénarii reste donc à appuyer par des preuves plus directes, ce que malheureusement les seules archives disponibles pour cette époque ne nous permettent pas.

Ce qui est sûr toutefois, c'est que l'influence de ces royaumes du Sindjar déclina grandement lorsque la région passa sous l'influence de Babylone. Les archives d'Iltani ne font plus référence à l'éternel conflit qui opposait Kurdâ et Andarig, de même les menaces extérieures sur la région, véritable moteur de ces troubles, ont été depuis longtemps écartées. Cette tutelle babylonienne semble s'être faite plus pesante avec le temps, probablement parce que Hammu-rabi resta longtemps en butte avec ses ennemis dans le Šubartum[2034].

Le calme dont témoigne les archives de Tell al-Rimah paraît donc bien illusoire au regard des nombreux noms d'années de Hammu-rabi relatifs à des campagnes en Haute-Mésopotamie et des conséquences politiques que semble avoir eu l'intervention babylonienne sur les réalités politiques de notre région. Ces archives s'éteignent toutefois avant les bouleversements les plus importants, ceux des dernières années de règne de Hammu-rabi et des premières de son fils et successeur Samsu-iluna.

2034 - Rappelons que les noms d'années Ha 37 et Ha 39 célèbrent des victoires dans le Nord contre les Gutis, les Turukkéens, les gens du pays du Šubartum et de Kakmum.

9.3. La Haute-Mésopotamie entre Babylone et Alep (Si 01- Si 23)

Avec la destruction du palais de Tell al-Rimah, vraisemblablement en Ṣabrum (= Ha 38/39), nous perdons à nouveau toute visibilité sur le Sindjar et son organisation politique. Nous ne la redécouvrons que quelques années plus tard par le biais des archives du palais exhumé dans la ville basse de Tell Leilan, l'ancienne Šehnâ/Šubat-Enlil[2035].

Douze éponymes sont attestés dans les textes économiques retrouvés dans ce palais. Avec les progrès dans notre connaissance de la chronologie relative, nous pouvons placer précisément huit d'entre eux. Quatre ont pu être situés, grâce à la liste éponymale de Kültepe, entre 1750 et 1747, ce qui correspond aux quatre premières années de règne de Samsu-iluna, le successeur de Hammu-rabi de Babylone. Il s'agit par ordre chronologique des éponymes Addu-bâni, Habil-kînum, Amur-Ištar et Ipiq-Ištar (= REL 223-226). Grâce aux noms des rois évoqués dans ces textes économiques, c'est à ces quatre années que l'on peut rattacher l'essentiel de la documentation épistolaire et des traités retrouvés dans les salles 2, 12, 17 et 22[2036]. Ce sont sur ces archives que nous nous pencherons dans cette partie. Trois autres éponymes, attestés sur une vingtaine de textes peuvent également être situés une vingtaine d'années plus tard, durant les années 19 à 21 de Samsu-iluna, il s'agit des éponymes Pilah-Sîn, Nimar-kûbî et Aššur-taklâku (= REL 239-241). Quant aux six autres, Išme-Ilum, *warki* Išme-Ilum, Aššur-kâšid, Šu-bêlî, Azubiya et Hab[du-], ils sont plus problématiques dans la mesure où la cassure dans la liste éponymale de Kültepe (KEL G 117-125 = REL 227-235) ne garantit pas encore une situation certaine. Dominique Charpin a proposé de les situer tous les six dans cette cassure sans qu'il soit possible de les ordonner précisément[2037]. Revenons sur ce qui lui permettait de tirer cette conclusion.

À partir des événements historiques, il est assuré que les éponymes Išme-Ilum et *warki* Išme-Ilum, attestés sur une soixantaine de documents soient à situer après l'éponymie d'Ipiq-Ištar, durant laquelle Till-Abnû était encore roi de Šehnâ. Ils sont en effet scellés par le dernier roi connu de Šehnâ, Yakûn-Ašar, que l'on sait avoir régné au moins entre les années 19 et 28 de Samsu-iluna. Dominique Charpin notait toutefois qu'il fallait abandonner l'hypothèse de Jesper Eidem qui considérait ces deux éponymes comme les deux derniers de ce roi[2038].

L'éponyme Aššur-kâšid n'est attesté que sur un unique texte économique, *FI* 104. Le problème est que Yakûn-Ašar y est mentionné comme lú Ilân-ṣurâ et non pas comme roi de

2035 - Pour l'équation entre Tell Leilan et Šehnâ/Šubat-Enlil, voir Charpin 1987b.
2036 - Concernant le contexte archéologique de la découverte des tablettes voir dernièrement l'introduction historique que l'on doit à Lauren Ristvet et Harvey Weiss dans Eidem 2011, p. XXXI à XXXIII.
2037 - Charpin 2011, p. 57.
2038 - Charpin 2011, p. 58 et Charpin 2014a, p. 146.

Šehnâ[2039]. Celui-ci n'avait donc pas encore accédé au trône et il faudrait alors placer Aššur-kâšid avant Išme-Ilum, durant lequel il a déjà hérité du « trône de son père », et après Ipiq-Ištar, puisque dans le cas contraire, sa situation ne répondrait pas aux noms de la liste éponymale.

Šu-bêlî est également mentionné dans un seul texte, celui-ci faisant référence à un certain Bajjânu lui-même connu comme étant un administrateur à l'époque de Till-Abnû. Nous ne pouvons toutefois être assurés que le texte soit à placer avant Išme-Ilum sur le seul argument que Till-Abnû n'était ensuite plus roi, dans la mesure où cet administrateur aurait pu continuer sa carrière sous Yakûn-Ašar[2040].

Concernant les deux derniers éponymes, on peut émettre plus de doute quant à leur situation entre 1747 et 1735. Pour sa part, Azubiya n'est attesté que sur un texte unique et doit certainement correspondre à l'éponyme du même nom contemporain des archives de Tell al-Rimah (KEL G 102 = REL 216) correspondant à Ha 36/37. De même, l'éponyme partiellement conservé Hab[du-], pourrait être situé sur des critères historiques à cette même période car il est associé à un scellement d'un serviteur de Himdiya[2041], que l'on sait avoir été roi de Šubat-Enlil à la fin du règne de Zimrî-Lîm et probablement durant quelques années après la prise de Mari par Hammu-rabi[2042]. La référence du texte en question nous est toutefois inconnue, de plus, il n'apparaît sur aucun autre texte de l'époque. Les éditeurs de la REL proposaient d'expliquer diversement son absence de la KEL, soit en considérant que la KEL ou le texte lui-même retranscrivait mal ce nom, soit par le fait qu'il s'agisse d'un surnom, soit par l'utilisation d'un comput local[2043].

La question de la datation des archives de Tell Leilan est donc en grande partie résolue, celles-ci couvrant de manière très inégale une période allant de la première à la vingt-et-unième année de Samsu-iluna avec quelques occlusions probables mais encore peu intelligibles avant cette période.

Concernant la qualité de ces archives, elles s'avèrent nettement plus intéressantes que les archives de Tell al-Rimah, en tout cas pour celui qui cherche à restituer l'événementielle politique. Même si, contrairement aux archives d'Iltani et de Zimrî-Lîm, il s'agit ici d'archives mortes, c'est-à-dire consciencieusement conservées après sélection[2044], elles sont tout de même issues de l'institution royale et concernent donc des événements politiques et militaires à même de nous intéresser. Les documents économiques, les lettres et les traités datés des éponymes Habil-kînum à Ipiq-Ištar, nous offrent ainsi un regard sur la partie occidentale du Triangle du Habur durant les trois

2039 - Eidem 2011, p. 12.
2040 - Eidem 2011, p. 12 doutait avec raison du fait qu'il puisse s'agir de l'éponyme de l'époque de Samsî-Addu.
2041 - Eidem 2011, p. 11-12.
2042 - Barjamovic *et al.* 2012, p. 17, n. 46.
2043 - Barjamovic *et al.* 2012, p. 17.
2044 - Eidem 2011, p. 12-14.

premières années de règne de Samsu-iluna. Cela a permis à Jesper Eidem de restituer la succession de trois rois sur le trône de Šehnâ[2045]. Contrairement aux archives d'Iltani qui concernaient essentiellement des affaires locales, celles des rois Mutiya et Till-Abnû ont été écrites dans un contexte géopolitique permettant à nouveau des relations diplomatiques intenses. Leur horizon géographique est donc nettement plus vaste, ce qui nous permet de dessiner à nouveau une carte politique de la Haute-Mésopotamie et, en ce qui nous concerne, du sud du Sindjar. De plus, c'est un nouveau contexte international qui nous est présenté ici avec l'intervention dans la région du royaume d'Alep.

Nous verrons cependant que mettre en corrélation ces nouvelles données avec ce que nous connaissons des périodes précédentes n'est pas toujours aisé. À nouveau, nous tombons au cœur de l'Histoire, de ses réalités et de ses événements. De même, aucun événement documenté ne vient réellement clore cette période. Nous ne disposons donc que d'un instantané de la situation, ce qui ne nous permet pas de dresser un tableau complet de la région et une histoire continue de ses royaumes.

Dans un premier temps, nous tenterons de définir les nouveaux pouvoirs politiques, et leurs représentants, que les archives de Tell Leilan évoquent. Nous essayerons ainsi de cerner la situation politique internationale et les nouvelles configurations politiques au sud du Sindjar et dans la partie orientale du Triangle du Habur. Nous passerons ensuite aux événements eux-mêmes, tels qu'ils ont pu être ordonnés par Jesper Eidem, avec quelques observations de notre part. Si la compréhension de ceux-ci est certes limitée par la couverture chronologique de ces archives, ils nous illustrent tout de même divers aspects des rapports diplomatiques et militaires qu'entretiennent ces royaumes entre eux, ce que nous pourrons comparer à ce que nous avons pu déterminer des périodes antérieures.

9.3.1. La situation internationale et les pouvoirs politiques en Haute-Mésopotamie d'après les archives de Tell Leilan

Hammu-rabi de Babylone succomba à une maladie peu avant le 10/v de sa quarante-troisième année de règne[2046]. Il légua alors à son successeur, Samsu-iluna, un royaume dont l'influence s'étendait sur l'ensemble de la Mésopotamie et qui ne semblait plus souffrir d'aucune résistance.

La fin du règne de Hammu-rabi de Babylone et le début du règne de Samsu-iluna demeurent toutefois largement inconnus sur le plan politique et notamment, en ce qui nous concerne, sur la gestion et le contrôle de la Haute-Mésopotamie par cette autorité. Les sources officielles couvrant

2045 - Eidem 2011, p. 5-10.
2046 - Charpin 2004b, p. 333.

cette période, c'est-à-dire essentiellement les noms d'années, ne célèbrent presque que des offrandes votives sinon des travaux de restauration et d'irrigation[2047]. Sans sources locales et sans la documentation épistolaire babylonienne, rien ne vient nous informer des événements consécutifs à la destruction du palais de Qaṭṭarâ. Le nom de l'année Ha 39 est le dernier à évoquer une campagne dans le Šubartum[2048]. Il en ressort l'impression qu'après Ha 38, la Haute-Mésopotamie n'intéressa plus réellement Hammu-rabi. Nous pourrions interpréter ce silence comme la preuve que la région finit par se soumettre et qu'elle ne causa plus de problèmes majeurs, et cela fut peut-être le cas pour quelques années. Pourtant, il est manifeste que la situation politique locale changea radicalement durant ces quatre ans, entre la trente-neuvième année de Hammu-rabi et la première de Samsu-iluna. Le décalage entre les informations que nous en livrent les archives de Tell al-Rimah et celles de Tell Leilan le certifie.

L'aspect le plus troublant dans ce que nous livrent les archives du royaume de Šehnâ est finalement ce qu'elles ne mentionnent pas. En effet, comment ne pas remarquer l'absence presque totale de références au royaume de Babylone. Celui-ci semble alors avoir perdu toute emprise sur la région au profit d'un autre royaume, jusqu'alors de peu d'influence sur la Haute-Mésopotamie, celui d'Alep[2049]. De même, si sous certains aspects le paysage politique de la Haute-Mésopotamie ne semble guère différent de celui que nous livrent les archives des dernières années du règne de Zimrî-Lîm ou celles de Tell al-Rimah, il varie sous d'autres. Certains royaumes, importants à l'époque de Zimrî-Lîm, ont entièrement disparu de cette documentation alors que d'autres, sans influence auparavant, jouent désormais un rôle de premier plan.

Il s'agit donc ici de chercher et d'expliquer ces différences. Pour cela, dans un premier point nous reviendrons sur les manifestations de l'influence d'Alep dans la région. Dans un second point, nous décrirons le paysage politique local de cette époque. Enfin, nous établirons plusieurs hypothèses sur les conditions du glissement de cette région de l'influence de Babylone à celle d'Alep.

9.3.1.1. L'influence d'Alep sur la Haute-Mésopotamie

Ce royaume occidental n'avait pas encore joué de rôle dans notre propos, si ce n'est comme refuge pour Zimrî-Lîm avant qu'il ne reprenne le trône de Mari. Les archives de Mari témoignent

2047 - Pour ces noms d'années, voir Horsnell 1999.

2048 - Horsnell 1999, p. 159 : mu *ha-am-mu-ra-pí* lugal-e usu kala-ga an ^{d}en-líl mu-un-na-(an)-sum-ma-ta kìlib gú-dà-a-bi kur su-bir$_4^{ki}$-ke$_4$-ne sag-giš bí-in-ra-a

2049 - Le principal argument pour justifier de la perte d'influence de Babylone sur la Haute-Mésopotamie et que cette ville et son roi n'apparaissent presque jamais dans les archives de Tell Leilan, que ce soit dans un contexte militaire ou diplomatique.

ainsi de relations privilégiées entre Mari et Alep pendant l'ensemble de son règne. Zimrî-Lîm épousa Šibtu, l'une des filles du roi d'Alep Yarîm-Lîm, dès la deuxième année de son règne. Par la suite, ils se prêtèrent mutuellement une aide militaire, Zimrî-Lîm fit ainsi le déplacement jusqu'au Levant pour aider Yarîm-Lîm à vaincre l'un de ses vassaux[2050], et un an plus tard, ce fut le roi d'Alep qui envoya un contingent au roi de Mari pour combattre l'Élam[2051]. Pourtant, durant toute cette période, aucun roi d'Alep n'avait jamais clairement exprimé d'ambition à l'est de l'Euphrate, du moins pas autrement que par cette alliance avec Mari. La situation avait pourtant grandement changé après la destruction de la capitale du Moyen-Euphrate. Le roi de Babylone dont la politique extérieure avait surtout été déterminée par des occasions à saisir n'avait manifestement rien tenté contre ce royaume lointain. Même s'il est difficile de déterminer les relations entre ces deux royaumes avant la période qui nous occupe ici, le roi d'Alep craignait certainement ce puissant royaume qui avait depuis peu la haute main sur toutes les régions mésopotamiennes à l'est de l'Euphrate. Les raisons de l'intervention de celui-ci en Haute-Mésopotamie nous échappent encore, il est pourtant assuré que dès la fin du règne de Hammu-rabi de Babylone, il avait commencé à s'imposer comme la nouvelle autorité de référence auprès des petits royaumes de cette région.

Durant le règne de Mutiya, qui ne nous est documenté que lors de l'éponymie de Habil-kînum, le roi d'Alep bénéficiait déjà d'une certaine emprise sur la région. Le texte *PIHANS* 117 8 nous révèle ainsi la manière dont ce dernier concevait ses relations avec les royaumes locaux :

> « Voici ce qu'a dit Hammu-rabi (= *le roi d'Alep*) : “Pourquoi Aštamar-Addu, Mutiya et Šepallu ont pris la tête des soldats de Kakmum ? Pourquoi ont-ils détruit les pays du Yussan et du Yamutbal ? Pourquoi ont-ils fait sortir cette région de ma main.[2052] »

Cette lettre nous assure ainsi que dès la première année du règne de Samsu-iluna de Babylone, le roi d'Alep considérait déjà cette région comme sienne. Mais des données importantes nous échappent encore concernant ce transfert de suzeraineté entre Babylone et Alep. Il demeure d'abord difficile de lui donner une date exacte. De plus, les conditions et les motifs de l'intervention alépine ne nous sont pas documentés. Pour éclairer ce sujet, il faut s'intéresser d'une part aux modalités du

2050 - Charpin et Ziegler 2003, p. 215.

2051 - Pour l'engagement de Yarîm-Lîm aux côtés de Hammu-rabi et de Zimrî-Lîm, rapporté par la lettre *ARMT* XXVI/ 2 468, voir Lacambre 1997a, p. 434. Voir également *ARM* II 21 (= *LAPO* 16 350) qui raconte, entre autre, la réaction du roi de Babylone lorsqu'il apprit que 10 000 soldats d'Alep et autant du Zalmaqum allaient affronter Atamrum en Haute-Mésopotamie.

2052 - *PIHANS* 117 8 : (6) *um-ma-a-mi* [1]*ha-am-mu-ra-bi-ma am-mi-im* [1]*aš-ta-mar-*[d]IM (7) [1]*mu-ti-ia ù še-pa-a*[*l-l*]*u pa-an* érin-meš *ka-ak-mi-*˹*i*˺-[*im*] (8) *iṣ-ba-tu-ma ma-at i*[*a-á*]*s-sa-an* (9) *ù ma-at ia-mu-ut-ba-lim* ˹*ú*˺*-he-ep-pu-ú* (10) *ù ma-a-tam i-na qa-ti-ia ú-še-eṣ-ṣú-ú*.

contrôle opéré par Alep au début du règne de Samsu-iluna mais également, dans un second temps, au paysage politique de la Haute-Mésopotamie qui pourrait nous livrer des informations sur l'éventuelle responsabilité des pouvoirs locaux dans cette intervention.

À la lecture de la lettre *PIHANS* 117 8, mais aussi par notre compréhension du contexte général décrit dans cette documentation, nous comprenons que l'autorité alépine était relativement bien acceptée par l'ensemble des petits royaumes de Haute-Mésopotamie. Les conflits qui y sont décrits ne remettent pas fondamentalement en cause sa suzeraineté mais ont essentiellement des enjeux locaux. À ce titre, seule la compréhension des lignes 14 à 18, reprenant des paroles d'Aštamar-Addu de Kurdâ à Mutiya, le roi d'Apum, pourrait poser problème. Jesper Eidem l'avait traduit ainsi :

> « Takê his governor, make (him) tear up a coat, and take apart a composite bow, turn (this things) over to him and send him to me![2053] »

Il comprenait donc que le roi de Kurdâ suggérait à son allié de destituer le représentant alépin dans son royaume et de lui envoyer ensuite pour qu'il fasse de même. Dominique Charpin, apporte une nouvelle lecture du texte qui ne contredit pas cette interprétation et relève les propos ironique du roi de Kurdâ :

> « Honore Takê en arrachant un manteau et en démantelant un arc. Donne(-les) lui et envoie-le moi.[2054] »

Dès la fin de Habil-kînum, pendant et après un conflit majeur entre deux coalitions de royaumes locaux, le roi d'Alep renforça encore son influence sur la région. Cela passa d'abord par la nomination d'un nouveau représentant permanent auprès du roi de Šehnâ, un certain Bin-Dammu[2055], mais surtout par l'envoi de troupes en grand nombre. Ce furent d'abord les importants contingents désignés sous le terme *habbâtum* qui vinrent porter leur aide à Andarig et à

2053 - *PIHANS* 117 8 : (14) […] [1]*ta-ke-e ša-pí-⌜iṭ-sú⌝* (15) gú-è-a *šu-⌜ur-ri⌝-iṭ-⌜ma⌝* (16) ⌜giš⌝illuru *šu-ub-⌜ši-ir⌝* (17) *a-na qa-ti-šu i-di-⌜in⌝-ma* (18) *a-na* [*ṣ*]*e-ri-ia ṭú-ur-da-aš-šu*.

2054 - *PIHANS* 117 8 : (14) […] [1]*ta-ke-e ⌜ku*-ub*!⌝-bí-⌜iṭ-ma*⌝* (15) gú-è-a *šu-ur-ri-iṭ-⌜ma⌝* (16) ⌜giš⌝illuru *šu-ub-⌜ši-ir⌝* (17) *a-na qa-ti-šu i-di-⌜in⌝-ma* (18) *a-na* [*ṣ*]*e-ri-ia ṭú-ur-da-aš-šu*. (cf. Charpin 2014a, p. 156, lecture différente de J. Eidem).

2055 - Nous verrons que cet homme n'arriva dans la région que lors des accords de paix entre les deux coalitions s'affrontant en Haute-Mésopotamie et qu'il est encore documenté dans la région durant les éponymies d'Amur-Ištar et d'Ipiq-Ištar (REL 225-226). Il remplaça certainement Takê qui disparaît de notre documentation après Habil-kînum.

Razamâ-du-Yussan dans leur combat contre Kurdâ et Apum[2056]. Puis, à la fin du conflit, de nouvelles troupes vinrent prendre leurs quartiers à Šehnâ et à Andarig[2057].

Si les archives de Tell Leilan témoignent indéniablement de l'affermissement de l'emprise alépine sur la région, la genèse de son implantation dans la région nous échappe encore entièrement. Nous ignorons ainsi à quel moment l'influence de Babylone déclina pour laisser place à celle d'Alep, de même que les conditions de ce bouleversement nous sont totalement inconnues. Pour comprendre les changements à cette échelle, il faut également tenir compte d'un autre facteur, celui de la responsabilité des rois locaux qui, pour leur part, semblent implantés depuis un certain temps.

9.3.1.2. Le découpage politique de la Haute-Mésopotamie

Le paysage politique de la Haute-Mésopotamie à l'époque qui nous concerne ici ressemble beaucoup plus à l'époque de Zimrî-Lîm qu'au tableau que pouvaient livrer les archives de Tell al-Rimah de l'époque de domination babylonienne. Alors que ces dernières ne mettaient pas particulièrement en valeur les répartitions politiques régionales, malgré leur facture locale, nous retrouvons avec celle de Tell Leilan toute la complexité des relations diplomatiques qui avaient caractérisé l'époque de Zimrî-Lîm. À nouveau, ce fut un extrême morcellement politique qui toucha le bassin du Habur et la région du Sindjar. Si la plupart des royaumes évoqués dans les archives de Mari apparaissent à nouveau dans cette documentation, certains ont pu disparaître, intégrés à leurs voisins, et d'autres se révèlent plus influents qu'ils ne l'étaient avant l'intervention de Babylone.

9.3.1.2.1. Le royaume d'Apum

C'est en premier lieu le cas du royaume d'Apum, dont le centre est la ville de Šehnâ, ancien nom de Šubat-Enlil, réhabilité par la nouvelle dynastie. Ce royaume, que nous avions connu, durant le règne de Zimrî-Lîm, subordonné à des puissances voisines, notamment à Andarig, était devenu entre-temps un centre politique important. Durant la première année de Samsu-iluna, elle fut dominée par un certain Mutu-Abih, toujours désigné par l'abréviation Mutiya. Il était lui-même fils d'un certain Halun-pî-umu[2058]. Il est difficile de mettre en lien ces deux hommes avec les souverains des périodes précédentes. Rappelons à ce titre que la ville était à l'époque des archives de Tell al-Rimah encore appelée Šubat-Enlil et ne semblait pas avoir d'autonomie. Il semble toutefois, au

2056 - Nous les trouvons évoqué, par exemple, dans les lettres *PIHANS* 117 18 et 138.
2057 - *PIHANS* 117 41.
2058 - Voir la légende de son sceau, Eidem 2011, p. 5.

regard de l'organisation générale du royaume, que Mutiya, si ce ne fut son père, avait en main cette ville depuis quelques temps, peut-être plusieurs années.

La zone d'influence de ce royaume est alors relativement importante puisqu'il semble dominer une bonne partie de la partie centrale du Triangle du Habur. Son influence était assurée par des modalités de contrôle très différentes, et souvent difficiles à distinguer, d'une ville à l'autre.

Mutiya, et les rois qui lui succèderont, avaient ainsi un contrôle direct sur certaines villes traditionnellement intégrées au pays d'Apum. Azamhul (Tell Mohammed Diyab?) était l'une d'entre elles. Dans *PIHANS* 117 137, nous voyons un officiel de Šehnâ s'y rendre pour organiser les moissons et protéger les cultures alors qu'une troupe menaçait ce « district ». La lettre *PIHANS* 117 10 nous illustre également une proposition envoyée par le roi d'héberger les troupeaux d'un roi voisin dans plusieurs villes sous son influence, dont Azamhul. Les trois autres villes mentionnées dans ce dernier texte sont Šunâ, Nawali et Urpan. Les deux premières, situées au nord-est de Šehnâ[2059], étaient sous l'autorité de rois vassaux. Cela ne semble pas être le cas d'Urpan, qui pourrait trouver sa place au sud du pays d'Apum[2060]. D'autres villes moins importantes apparaissent également dans notre documentation, c'est le cas de Nihru et de Šathura, vraisemblablement proches d'Azamhul[2061].

Si le cœur du royaume semble donc être la région autour de Šehnâ, ce que l'on appelle le pays d'Apum, l'influence du roi d'Apum s'étendait, dans des conditions différentes, bien au-delà.

Des liens de vassalité unissaient ainsi plusieurs localités au royaume de Šehnâ[2062]. Parmi ces royaumes l'un des mieux documentés est celui de Šunâ, dont le roi était un certain Aya-abum[2063]. Ce fut très probablement aussi le cas de Nawali[2064], ainsi que de la ville d'Amaz gouvernée par Zigê[2065]. Ce dernier fut manifestement placé sur le trône par le roi de Šehnâ au mois ix/Habil-kînum. Un texte administratif nous apprend ainsi qu'il rencontra le roi de Šehnâ durant ce mois[2066], alors qu'un

2059 - La première est souvent localisée à Nisibe, pour les références voir Charpin et Ziegler 2003, p. 275. La seconde pourrait être trouvée à Girnavaz d'après des indices fournis par les textes néo-assyriens retrouvés sur ce site, voir Eidem 2011, p. 30-31.

2060 - À la fin de la lettre *PIHANS* 117 10, Šepallu, à la tête d'un royaume situé au sud du pays d'Apum, indique : « laisse celui qui le souhaite (rester) à Urpan et laisse celui qui le souhaite conduire (ses moutons) à l'intérieur (du pays) » (20) *ša-a li-ib-ba-šu i-na úr-pa-an*^{ki} (21) *ù ša-a li-ib-ba-šu ul-li-iš* «x» (22) *li-še-ti-iq*. Il en ressort l'impression qu'Urpan servait alors de porte méridionale au royaume. Nous ne pouvons toutefois confirmer cette localisation sans davantage d'informations.

2061 - Concernant ces deux villes, voir l'affaire rapportée dans *PIHANS* 117 133-135. Voir également *CV* 5 et 13.

2062 - Eidem dresse une liste de ceux qu'il pensait pouvoir être les rois vassaux d'Apum dans Eidem 2009, p. 300-303. Ce passage n'est pas repris dans son étude finale (Eidem 2011).

2063 - Ce fut au moins le cas au temps du règne de Till-Abnû, nous disposons ainsi de sept lettres dans lesquelles Aya-abum s'adressait au roi d'Apum en tant que fils (*PIHANS* 117 93 à 100). Deux documents administratifs datés des mois vi et viii-bis laissent entendre qu'il avait déjà ce statut au temps de Mutiya (*CV* 108 et 117).

2064 - *PIHANS* 117 119 est la seule lettre attribuée à son roi, Hawur-atal, elle ne nous donne malheureusement pas l'adresse complète.

2065 - Nous ne disposons que d'une lettre, qu'il envoya à Till-Abnû en tant que fils (*PIHANS* 117 107).

2066 - *CV* 95.

autre nous livre son statut de *mâdarum,* c'est-à-dire de prétendant légitime au trône, tout en nous le présentant comme « l'homme d'Amaz »[2067]. Jesper Eidem a par ailleurs révélé qu'un certain Hammî-Epuh résida dans cette ville au titre peut-être de gouverneur pour le compte du roi de Šehnâ[2068]. Si toutes ces villes sont à situer au nord-ouest du pays d'Apum, on notera également l'influence qu'eut Šehnâ au sud-est de ce pays où elle avait également pris en vassalité des personnalités comme Mašum, dont la capitale n'est pas identifiée mais qui pourrait se situer à proximité de Šurnat[2069], et Masum-atal dit « d'Alilânum »[2070].

De nombreux autres noms apparaissent dans notre documentation mais il est souvent difficile d'identifier leur lieu de résidence ou d'établir clairement s'il s'agit de gouverneur de Šehnâ ou de rois locaux. C'est notamment le cas de Sangara, identifié simplement comme « homme de Tillâ »[2071], ou encore de Kanisânu que Jesper Eidem identifie comme un petit roitelet de la partie centrale du Triangle du Habur[2072].

Enfin, deux villes semblent avoir eu un statut particulier et méritent d'être distinguées des royaumes vassaux de Šehnâ. Jesper Eidem proposait ainsi, pour expliquer la succession sur le trône après la mort de Mutiya, que Till-Abnû et Yakûn-Ašar, tous deux fils d'un certain Dari-Epuh, soient les neveux de Mutiya. Or, durant le règne de ce dernier, ces hommes exerçaient déjà des responsabilités politiques respectivement dans les villes de Šurnat, au sud-est du pays d'Apum, et d'Ilân-ṣurâ, au sud-ouest de celui-ci[2073]. L'idée de Jesper Eidem est que ces deux villes furent l'apanage de la famille royale. Ce schéma est assez séduisant et n'est pas un cas unique. Nous retrouvions déjà une partition similaire à l'époque de Samsî-Addu lorsque ce dernier confia à ses deux fils les villes de Mari et d'Ekallâtum. En ce qui nous concerne, il avait également été souligné le statut de Sapîratum qui fut peut-être l'apanage de la famille royale kurdéenne[2074]. Enfin, nous avions noté le statut particulier que semble avoir eu Qaṭṭarâ au temps d'Iltani. Une répartition similaire à l'un de ces cas ne serait donc pas surprenant et pourrait par ailleurs s'expliquer par la nécessité pour Šehnâ de disposer d'hommes de confiance sur les marches est et ouest du royaume. Il demeure toutefois difficile de se prononcer sur les relations exactes qu'entretenaient ces trois hommes, et donc ces trois villes, à l'époque de Mutiya.

Les informations d'ordre militaire indiquent qu'elles furent deux soutiens majeurs de Šehnâ

2067 - *CV* 164.
2068 - Eidem 2011, p. 40. Ce fut de cette ville qu'il envoya les lettres *PIHANS* 117 129 et 130. Ce lien peut également être fait grâce à la lettre *PIHANS* 117 116.
2069 - Eidem 2011, p. 35. Les villes candidates ne manquent pas dans cette région comprise entre le wadi Rumeilan et le wadi Murr. Il pourrait s'agir par exemple d'Ašihum ou de Šuhpad.
2070 - Eidem 2011, p. 34-35.
2071 - Pour ce personnage, voir Eidem 2011, p. 41.
2072 - Eidem 2011, p. 34.
2073 - À ce titre, voir Eidem 2011, p. 7-9.
2074 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 2.1.2.2.

lorsque celle-ci fut confrontée au royaume de Razamâ-du-Yussan. Nous ne possédons malheureusement pas d'exemple de correspondance entre Till-Abnû et Mutiya mais on notera tout de même que Yakûn-Ašar s'adressait à lui en tant que « fils » dans l'unique lettre qui lui est attribuée pour cette époque, marquant une certaine dépendance de son royaume vis-à-vis de Šehnâ[2075]. Le statut exact de ces villes, ou de ces royaumes, reste toutefois à déterminer d'un point de vue administratif. Étaient-elles dépendantes d'une administration centrale située à Šehnâ ou avaient-elles leur propre autonomie ? Il faut manifestement considérer la seconde hypothèse car ces deux hommes apparaissent peu dans la documentation administrative de l'époque de Mutiya. Sans remettre en cause le facteur familial qui, seul, permet d'expliquer la montée sur le trône de Till-Abnû à la mort de Mutiya, il faut donc considérer que Yakûn-Ašar et Till-Abnû disposaient de leur propre pouvoir de décision. Lorsque Till-Abnû accéda au trône de Šehnâ, Šurnat fut directement intégrée au royaume, ce qui ne semble pas encore être le cas de la zone d'influence de Yakûn-Ašar[2076]. Celle-ci ne le sera certainement que lorsque ce dernier remplaça son frère sur le trône.

Même si le fait que les seules archives disponibles proviennent de ce royaume risque de nous pousser à en exagérer l'importance, il est indéniable que celui-ci disposait dorénavant de son autonomie et d'une certaine influence sur les affaires des principautés alentours.

Šehnâ n'est toutefois pas la seule ville à avoir recouvert son autonomie à cette époque. La Haute-Mésopotamie, dont la région du Sindjar, se trouvait alors découpée en plusieurs royaumes de taille et d'influence comparable à celle de Šehnâ. Sans en dresser une liste complète, nous en présenterons ici quelques-uns parmi les plus actifs.

9.3.1.2.2. Razamâ-du-Yussan

À l'est d'Apum, nous retrouvons ainsi l'influent royaume de Razamâ-du-Yussan. Ce dernier, qui avait été parmi les plus ardents alliés de Mari, avait manifestement perdu de son importance à la fin du règne de Zimrî-Lîm, c'est du moins l'hypothèse que nous avions choisi de suivre[2077]. Après avoir été conquis par Atamrum, il fut ardemment disputé par les puissances régionales voisines avant d'être finalement détruit, dans des conditions encore obscures, par les Babyloniens[2078]. Au regard des archives de Tell al-Rimah, ce fut ensuite Karanâ qui pourrait avoir dominé la région du

2075 - *PIHANS* 117 13.

2076 - Notons que dans sa correspondance à Till-Abnû, lorsque celui-ci était sur le trône, Yakûn-Ašar s'y présentait comme le « frère » du destinataire alors qu'il se présentait comme le « fils » de Mutiya. Faut-il y voir la preuve d'une concurrence entre les deux frères biologiques et la remise en cause des liens qui unissaient Šehnâ et Ilân-ṣurâ ?

2077 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.1.2.4.

2078 - Pour la destruction de Razamâ-du-Yussan par Hammu-rabi de Babylone, cf. Lacambre 2002a, p. 19-21.

wadi Murr et la partie orientale de la Haute-Djéziré[2079]. À l'époque qui nous concerne ici, une nouvelle dynastie, représentée par un certain Hazip-Teššub, en a fait son siège. Mis à part le fait qu'il porte également un nom hourrite, rien n'assure qu'il ait un lien quelconque avec Šarraya, dernier roi documenté par les archives de Mari[2080].

9.3.1.2.3. Eluhut

Au nord du bassin du Habur, le royaume d'Eluhut semble avoir conservé son influence sur la bordure du Tur Abdin. Il offre d'ailleurs l'un des seuls exemples de continuité dynastique entre les archives de Mari et celles de Leilan. Malgré les douze ans séparant ces corpus, Šukru-Teššub est très certainement le même homme que ce roi d'Eluhut qui se révolta contre Zimrî-Lîm à la fin de l'année ZL 12[2081].

9.3.1.2.4. Kahat

Dans la partie occidentale du bassin du Habur, la situation est légèrement plus complexe, nous trouvons ainsi les rois de Kahat, Yamṣi-Hadnû et Ea-Malik, converser sur un pied d'égalité avec les rois d'Apum. Selon Jesper Eidem, les deux hommes pourraient partager des liens familiaux, et si le premier était le seul à porter le titre de roi de Kahat, il semble que ce soit Ea-Malik qui fut le plus actif sur le plan politique[2082]. Le nom du père de Yamṣi-Hadnû est connu par le traité *L.-T.* 3, il s'agit d'Asdî-Nehim. Toutefois, là encore, aucun lien ne peut être établi entre cette famille et les rois de Kahat documentés par les archives de Mari[2083].

Au sud du Sindjar, il est tentant de chercher à nouveau la tripartition qui caractérisa cette région au temps des archives de Mari. Il faut toutefois constater quelques difficultés à établir des liens avec les périodes précédentes.

2079 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 9.2.2.1.
2080 - Šarraya n'apparaît pas dans les archives de Tell al-Rimah ni dans celles de Tell Leilan. De même, Hazip-Teššub n'est mentionné ni dans les archives de Mari ni dans celles de Tell al-Rimah.
2081 - Eidem 2011, p. 37.
2082 - Eidem 2011, p. 32-33.
2083 - Il s'agit de Kabiya, d'Attaya et d'Asdî-Lîm, voir Charpin et Ziegler 2003, p. 266 pour les références bibliographiques. J. Eidem (2011, p. 33) évoque également Akîn-Amar toutefois, l'hypothèse qu'il ait été brièvement roi de Kahat doit être abandonnée. Voir Guichard et Sévalié 2003.

9.3.1.2.5. Andarig

Dans le Yamutbal, c'est un certain Buriya qui semble alors détenir le pouvoir. Il est clairement mis en lien avec ce pays dans les lettres *PIHANS* 117 42 à 44 qu'il écrivit à Till-Abnû. La manière dont Buriya jura qu'il vengerait des Yamutbaléens capturés est alors tout à fait révélatrice, puisqu'il le fit au nom des dieux « Sîn, seigneur du Yamutbal, et Nergal, roi de Hubšâlum »[2084]. Ce vœu peut alors être rapproché de la légende du sceau de Himdiya, roi d'Andarig à la toute fin du règne de Zimrî-Lîm, qui le présentait comme « préfet de Sîn, seigneur du Yamutbal, roi d'Andarig »[2085]. La lettre *PIHANS* 117 41, dans laquelle il annonçait qu'une troupe alépine avait été envoyée en garnison dans sa ville, désigne clairement son lieu de résidence, il s'agit sans surprise d'Andarig. Il serait alors tentant d'en faire le successeur de Himdiya ou de Hulâlum, sinon peut-être de Mut-Hatkim, toutefois aucune de ces hypothèses n'est pour l'instant confirmée par les textes.

Concernant l'étendue du royaume, on notera les propos du roi d'Eluhut qui font référence à l'époque « où la ville d'Allahad était hostile »[2086]. En l'absence d'informations sur une guerre qui opposa Apum ou Eluhut à Allahad, il faut considérer que Šukru-Teššub faisait alors allusion à la guerre qui, quelques temps plus tôt, avait opposé Apum aux royaumes de Razamâ-du-Yussan et d'Andarig. Dès lors, cette confusion entre Andarig et Allahad, peut-être due à l'éloignement de l'auteur, signifierait qu'Allahad appartenait encore à cette époque au royaume d'Andarig. C'est également le cas de Hubšâlum, ville du dieu Nergal, évoquée dans *PIHANS* 117 8 comme le lieu où les troupes de Buriya se rassemblèrent en attendant de faire leur jonction avec celles de Razamâ-du-Yussan. Toutefois, il faut croire qu'Andarig perdit une grande partie de son influence au nord du djebel, région qu'elle avait pourtant ardemment disputée à Kurdâ à la fin du règne de Zimrî-Lîm. La plupart des villes concernées ont alors soit une direction indépendante, soit sont devenues vassales d'Apum ou du Yussan. Le meilleur exemple est naturellement celui de Šubat-Enlil/Šehnâ, qui, détenue par Andarig dans les dernières années des archives mariotes, est désormais devenue une importante puissance régionale.

2084 - *PIHANS* 117 43 : (9') ^{d}en-zu *be-el ia-mu-ut-ba-lim ù* ^{d}nè-iri$_{11}$-gal (10) lugal *hu-ub-ša-lim*^{ki}. J. Eidem avait considéré que c'était Till-Abnû qui jurait ainsi à Mutiya de venger les Yamutbaléens. Dominique Charpin considère au contraire qu'il faut attribuer ces paroles à Mutiya lui-même (Charpin 2014a, p. 157).

2085 - Eidem 2011, p. 281-282, n° 1 : [*h*]*i-im*-[*di-ia*], [*š*]*a-ki-i*[*n*] ^{d}e[n-zu], [*be-e*]*l ia-mu-ut-ba-lim*[^{ki}], [lug]al *an-da-ri-ig*[^{ki}].

2086 - *PIHANS* 117 91: (5') ˹*i*˺*-nu-ma al-la-ha-da*^{ki} (6') *na-ak-ru* (...).

9.3.1.2.6. Kurdâ

Concernant Kurdâ, elle avait alors pour roi un dénommé Aštamar-Addu. En effet, celui-ci est mis directement en lien avec cette ville dans les lettres *PIHANS* 117 138 et 171. Dans *PIHANS* 117 6, Aštamar-Addu prenait également le parti de défendre des hommes originaires du Numhâ alors qu'un serviteur du roi d'Apum les avait arrêtés parce qu'il les prenait pour des Yamutbaléens. Ce nom n'est pas inconnu, cela n'a pas échappé à Jesper Eidem, puisqu'il était également porté par un autre roi de Kurdâ plus d'un demi-siècle auparavant, avant l'invasion de la région par Samsî-Addu. Il serait alors tentant de voir en lui l'arrière petit-fils de son homonyme, et donc le fils de Hammu-rabi[2087]. Si le lien de parenté entre ce dernier et le nouveau roi de Kurdâ n'a pas lieu d'être remis en cause, le fait que cette dynastie soit restée au pouvoir entre Ha 32 et Si 02 est encore difficile à défendre, principalement parce que ni Aštamar-Addu ni son père ne sont mentionnés dans les archives de Tell al-Rimah, nous l'avons vu ci-dessus. Une autre hypothèse, par ailleurs toute aussi difficile à appuyer par le texte, serait donc de considérer qu'elle prit à nouveau les chemins de l'exil au début de l'occupation babylonienne pour ne revenir qu'après la fin de celle-ci.

Il est difficile de mesurer l'étendue du royaume de Kurdâ à cette époque. Les textes nous invitent encore clairement à y intégrer Kasapâ, traditionnellement la seconde ville du royaume[2088]. Il faut toutefois croire qu'Aštamar-Addu n'avait pas le contrôle sur l'ensemble du Numhâ. Ainsi, la lettre *PIHANS* 117 156 nous apprend que 500 Numhéens marchaient aux côtés de Hazip-Teššub dans ce qui semble être le contexte de la guerre qui opposa justement le roi de Kurdâ à celui de Razamâ-du-Yussan. De même, tout comme Andarig, Kurdâ ne semble pas disposer d'un contrôle direct sur les localités au nord du Sindjar.

9.3.1.2.7. Karanâ/Qaṭṭarâ

Le cas du royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ est nettement plus complexe. Qaṭṭarâ n'apparaît absolument pas dans cette nouvelle documentation, quant à Karanâ, elle n'y est mentionnée que comme le lieu de résidence d'un certain Warad-Šamaš dans un texte économique daté de l'éponymie d'Addu-bâni[2089]. R. M. Whiting a considéré que cet éponyme, par ailleurs plusieurs fois mentionné dans les listes éponymales, devait correspondre à l'année suivant la chute de Mari (= REL 212 ; =

2087 - Cf. ci-dessous, troisième partie, § 1.1.1.1.1.
2088 - Kasapâ est évoquée dans *PIHANS* 117 37 (l. 3 : uru *ka-ás-pa-a*^{ki}).
2089 - L.85-490, nous tenons cette référence de Eidem 2011, p. 36.

Ha 32)[2090]. Le texte serait donc bien antérieur à l'époque ici commentée. Le fait le plus troublant en ce qui concerne cette période est que le nom de ce royaume n'apparaît pas dans les nombreux événements militaires qui déchirèrent la région en l'éponymie de Habil-kînum (= REL 224), alors même que ceux-ci touchèrent directement le Sindjar

Jesper Eidem a toutefois noté qu'un certain Šepallu gravitait dans l'horizon géographique de ce qui fut le royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ. Cet homme est ainsi mentionné dans la lettre *PIHANS* 117 11 avec deux noms de localités, Sabum et Zannânum, à situer certainement dans la partie orientale du Sud-Sindjar[2091]. L'association entre ce roi sans royaume et ce royaume sans roi est alors tentante. Qaṭṭarâ ne semblant pas pouvoir être candidate pour accueillir le siège de son autorité, les fouilles n'ayant révélé aucune occupation du palais après l'éponymie Ṣabrum, il faudrait alors lui préférer Karanâ. L'hypothèse est séduisante mais ne peut être confirmée actuellement par les textes.

Un autre constat important est qu'aucun lien ne peut être établi entre cet homme et le dernier roi connu de cette ville, Haqba-Hammû. La reconstitution historique que nous avons proposé, bien que très hypothétique, supposait ainsi une fin brutale au pouvoir de ce dernier.

Nous noterons que Zurrâ pourrait également appartenir soit au royaume de Kurdâ soit à celui de Šepallu. Ainsi, dans la lettre Brussels 2[2092], le roi de Kurdâ répondait à Till-Abnû que son médecin se trouvait à Zurrâ et qu'il allait le faire envoyer à Šehnâ au plus vite. Cela suggère que Zurrâ appartenait alors au royaume de Kurdâ. Notons toutefois qu'il aurait aussi bien pu avoir envoyé son médecin chez un autre roi, peut-être Šepallu qui semble également actif dans cette région, avant de l'envoyer dans le pays d'Apum. *PIHANS* 117 42 nous présente cette ville comme lieu de résidence pour un *hâpirum* originaire du Yamutbal, elle indique également que depuis cette ville ce *hâpirum* mena des actions contre le Yamutbal. Il est possible que cet homme ait choisi spécifiquement cette localité parce qu'elle était alors tenue par un ennemi d'Andarig, Kurdâ ou Šepallu. Il est notable d'ailleurs qu'une fois la paix rétablie, il quitta Zurrâ avec sa troupe pour trouver refuge à Kaspâtum, dans l'Ida-Maraṣ. Buriya chercha alors à le capturer, il écrivit pour cela aux rois de Kahat et de Šehnâ mais également à Šepallu !

9.3.1.3. Hypothèses sur le glissement de la région sous l'égide d'Alep

Ainsi, même s'il est tentant de chercher une continuité dynastique dans certains de ces

2090 - Whiting 1990a, p. 184. Notons que l'éponyme Addu-bâni fut à nouveau utilisé onze ans plus tard (= REL 223), ce qui permettrait de rapprocher ce texte des archives du palais de la ville-basse. Toutefois, si cette datation devait être préférée, on ne peut expliquer le fait que Karanâ n'apparaisse jamais dans ce corpus.

2091 - La première apparaît dans la lettre de Tell al-Rimah *OBTR* 305, l. 7. La seconde apparaît sous la forme Zunnânum dans la lettre *ARM* XIV 109 (= *LAPO* 16 353).

2092 - Eidem 2011, p. 289.

royaumes, notamment à Kurdâ. Le paysage politique semble différent de celui que nous pouvions dessiner à partir des archives de Mari. Certaines puissances régionales de premier plan sont complètement absentes de la documentation de Tell Leilan, c'est en premier lieu le cas d'Ilân-ṣurâ, désormais liée à Apum, mais également d'Ašlakkâ et d'Ašnakkum. D'autres royaumes ont, quant à eux, émergé alors qu'ils étaient pendant les trente années précédentes sous l'influence d'autres puissances régionales. Ces changements démontrent, selon nous, que le passage de la région dans la zone d'influence de Babylone ne se fit pas en douceur. Les noms des années 33 à 38 de Hammu-rabi de Babylone, qui témoignent pour bon nombre d'entre eux d'événements militaires en Haute-Mésopotamie, pourraient ainsi renvoyer à des changements dans la carte politique de cette région. Par ailleurs, certains royaumes qui parvinrent à se maintenir, en premier lieu celui de Karanâ/Qaṭṭarâ, succombèrent pour leur part à la fin de l'influence babylonienne dans la région. Cela n'a en soi rien d'étonnant, des épurations politiques similaires avaient déjà touché la Haute-Mésopotamie lors des grandes invasions du règne de Zimrî-Lîm[2093]. D'ailleurs, avec l'extrême instabilité politique qui caractérisait cette région, le plus surprenant aurait justement été de constater cette continuité.

Déterminer les responsabilités et les conditions de ces changements demeurent toutefois une démarche complexe, en premier lieu parce que les archives de Tell al-Rimah ne nous livrent pas de description claire du paysage politique durant la période d'occupation babylonienne mais également parce que la période Ha 38 à Ha 43 (= REL 218-223) n'est absolument pas couverte par les textes. Plusieurs hypothèses peuvent toutefois être posées au regard des informations livrées par les archives de Tell Leilan.

Concernant la datation, nous ne pouvons être très précis, et il faudrait certainement traiter ces royaumes au cas par cas, ce qui n'est pas possible pour l'instant. Les archives de Tell al-Rimah nous décrivant une situation politique relativement stable, il est tentant de considérer la trente-huitième année de Hammu-rabi comme un *terminus post quem*. Le fait que les dynasties locales semblent déjà bien implantées, certaines s'étant déjà bâties des zones d'influence considérables, pourrait indiquer qu'il faudrait placer ce retour à l'autonomie des royaumes locaux quelques années avant l'éponymie de Habil-kînum[2094]. Il faudrait donc en conclure que ces changements eurent lieu dans les deux ou trois dernières années du règne de Hammu-rabi de Babylone. L'état physique de ce dernier, que l'on peut imaginer fragile après quarante-trois années de règne, pourrait être mis en lien

2093 - Voir la lettre inédite d'Itûr-Asdû A.3194. Le passage concerné est transcrit et traduit dans Charpin et Ziegler 2003, p. 222, n. 484, il n'a pas été repris en annexe.

2094 - Nous ne pouvons considérer l'éponymie de Habil-kînum comme le début d'une nouvelle ère pour la Haute-Mésopotamie. Il faut rappeler à ce titre que l'absence d'informations pour les éponymes précédents peut-être expliquée d'abord par le fait que le palais de Tell Leilan n'a pas été fouillé en intégralité mais également parce que les archives retrouvées ont indéniablement fait l'objet d'un tri durant les règnes des rois qui succédèrent à Mutiya.

avec le recul que subit Babylone durant cette période.

Concernant les responsabilités, il semble difficile de considérer que ce fut Hammu-rabi de Babylone qui dessina intégralement la carte de cette région. À la lumière des archives de Tell al-Rimah, nous avions noté que les six années d'occupation étaient plutôt marquées par un renforcement progressif de l'autorité babylonienne au détriment des pouvoirs locaux. À ce titre, on imagine difficilement le demi-tour opéré par les autorités babyloniennes si celles-ci avaient effectivement favorisé l'implantation de nouvelles dynasties. Il est possible toutefois qu'un certain nombre de royaumes aient pu traverser ces quelques années sans difficultés. Ce fut le cas du royaume d'Eluhut, Kurdâ pourrait en offrir un autre exemple. Il faudrait donc comprendre que, à l'inverse de Karanâ/Qaṭṭarâ, ils surent s'adapter aux nombreux changements d'autorité entre Ha 33 et Si 01 (REL 212-223).

Selon nous, il est plus probable que la majorité des changements dans la direction de ces villes et dans le découpage politique de cette région se fit au détriment de l'autorité babylonienne, ce qui explique également la violence dont fit preuve Samsu-iluna lorsqu'il reprit la région en sa vingt-deuxième année de règne[2095]. Inversement, le fait que l'autorité d'Alep soit si bien acceptée par l'ensemble des partis pourrait souligner un lien de cause à effet entre l'apparition de ces rois et l'intervention d'Alep dans la région.

Ce lien entre la fin de la tutelle babylonienne, le début de la tutelle alépine et l'apparition de ces nouveaux pouvoirs laisse toutefois de nombreux scénarii possibles.

Ainsi, nous pourrions d'abord proposer que ces changements eurent lieu à la suite d'une révolte généralisée de la Haute-Mésopotamie et indépendamment d'un quelconque rôle d'Alep, qui n'aurait établi sa suzeraineté sur la région que dans un second temps. Cela nous paraît toutefois difficilement concevable. Les archives de Mari nous enseignent à ce titre que la Haute-Mésopotamie est beaucoup trop morcelée et divisée pour permettre un mouvement aussi uni et cohérent. Les vastes changements de cette période ne se firent qu'avec l'intervention d'une puissance extérieure capable d'une part de mobiliser l'ensemble de ces acteurs mais également de leur offrir des garanties et des avantages qui justifieraient leur engagement. Par comparaison, il avait fallu l'intervention des Bédouins et des Turukkéens, pour mettre à bas l'autorité du Royaume de Haute-Mésopotamie[2096]. De même, l'union des royaumes amorrites contre l'occupation élamite ne se fit qu'après de longues et complexes négociations diplomatiques sous l'arbitrage de Mari et de

2095 - Le nom de la vingt-troisième année de Samsu-iluna célèbre ainsi la destruction de Šehnâ, de Zarhanum, de Putra et Šušâ, et la victoire sur Yakûn-Ašar et Yakûn-[ ] : mu *sa-am-su-i-lu-na* lugal-e usu gìr-ra ^{d}en-líl-le mu-un-na-an-sum-ma-ta ša-ah-na-a^{ki} uru^{ki} sag ma-da-pu-um-ma za-ar-ha-nu-um^{ki} pu-ut-ra^{ki} šu-ša-a^{ki}-(ma) […] la$^{?}$-ṣi-a$^{?}$ mi bí-íb-gul-gul-la ^{l}*ia-ku-un-a-šar* […] ^{l}*ia-ku-un*-x […] (Horsnell 1999, p. 211-212).

2096 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 4.1.

Babylone[2097].

Alep eut donc très certainement une part de responsabilité dans l'évacuation babylonienne de la région. Cela semble surtout être entendu par la reconnaissance de son statut de suzerain par l'ensemble des acteurs de la région. Nous ignorons toutefois de quelle manière eut lieu ce glissement. Ne fit-elle que monter l'opinion de ces populations contre les Babyloniens ou intervint-elle militairement dans la région ? La première hypothèse paraît la plus probable dans la mesure où Alep ne dispose que d'une faible présence militaire dans la région avant Habil-kînum.

Tant que nous n'aurons pas d'ancrage chronologique plus précis, ces différentes lectures ne peuvent être pour l'instant considérées que comme des hypothèses. De plus, il faut manifestement considérer que chaque ville mérite ici une étude qui lui est propre. Si on peut expliquer la continuité de certaines lignées par un ralliement à la cause d'Alep, ou la fin d'autres par un engagement trop prononcé avec les Babyloniens, il demeure bien d'autres possibilités pour ces rois qui ne nous apparaissent que dans les archives de Tell Leilan. À ce titre, le cas de la partie orientale du Sindjar est révélatrice de la complexité de certaines situations. La montée sur le trône de Šepallu dans l'une des villes de cette zone peut difficilement se justifier par sa légitimité dynastique. Celui-ci n'était pas en poste à l'époque de la domination babylonienne, il ne connut certainement pas l'exil avant son retour sur le trône. Il doit certainement s'agir de l'une de ces personnalités opportunistes, dont l'histoire de cette région nous livrent de nombreux exemples, qui profita du changement de suzeraineté pour se bâtir un fief après la disparition de Haqba-Hammû[2098].

9.3.2. Les événements des éponymies de Habil-kînum et Amur-Ištar

La couverture des archives royales de Tell Leilan ne nous permet pas d'introduire réellement les événements narrés et commentés dans ses lettres. Nous l'avions vu, nous tombons d'une certaine manière au cœur d'une situation dont nous ne connaissons pas, en l'état actuel de nos sources, les tenants et les aboutissants.

Au regard des informations contenues dans les lettres, Jesper Eidem a réussi tout de même à rendre à ces tablettes leur cohérence. Il a ainsi pu déterminer qu'elles couvraient, pour leur majorité, la dernière année de règne de Mutiya, le règne manifestement bref de Till-Abnû et une partie du règne de Yakûn-Ašar[2099].

La situation dans le Sindjar semble moins complexe puisque nous ne connaissons qu'un

2097 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.2.1.
2098 - Déterminer la responsabilité de la destruction du palais de Qaṭṭarâ est tout aussi complexe. Il peut s'agir des troupes d'Alep, de celles de Šepallu mais également de celles de Babylone.
2099 - Eidem 2011, p. 5-9.

unique roi pour chacune des trois puissances politiques qui s'y trouvaient. La restitution d'une histoire de cette région est toutefois bien plus réduite que ce qu'il est possible de faire pour Šehnâ. Nous disposons de nombreux renseignements pour les éponymies de Habil-kînum et d'Amur-Ištar, correspondant à la dernière année de Mutiya et à la première de Till-Abnû. Quelques informations nous sont parvenues pour l'année qui suit mais très rapidement nos sources ne nous permettent plus une lecture compréhensible de la situation.

9.3.2.1. Les combats de l'éponymie de Habil-kînum

Les premiers faits rapportés ont trait aux combats qui opposèrent deux coalitions de royaumes du bassin du Habur et du Sindjar. Une lettre d'Aštamar-Addu, le roi de Kurdâ, à Mutiya, nous en offre alors une bonne introduction. L'auteur citait ainsi les reproches qui leur furent faits par le roi d'Alep :

> « Pourquoi Aštamar-Addu, Mutiya et Šepallu ont-ils pris le commandement des troupes de Kakmum et ont pillé les pays du Yussan et du Yamutbal ? Pourquoi ont-ils fait sortir cette région de mon emprise ? »[2100]

Les rois de Kurdâ, de Šehnâ ainsi que Šepallu avaient ainsi formé une entente et leur suzerain, le roi d'Alep, leur reprochait d'avoir utilisé des troupes venues de Kakmum pour piller les pays de Razamâ-du-Yussan et d'Andarig. Si ces deux royaumes ne l'étaient pas avant, le pillage de leur pays les conduisit indéniablement à s'allier. Les dernières lignes de la lettre nous apprennent ainsi que le roi d'Andarig, Buriya, avait en réaction regroupé son armée à Hubšâlum, au sud de son pays, et qu'il y attendait la venue de Hazip-Teššub. Attendant davantage de renseignements sur leurs intentions, Aštamar-Addu confia 1 000 soldats de Kakmum à Šepallu[2101], à Haṣipna-ilu, peut-être un général kurdéen, et à Hazip-Teššub, un officiel d'Apum.

Finalement Aštamar-Addu quitta Kurdâ après avoir appris que les troupes ennemis s'apprêtaient à attaquer Till-Abnû[2102]. Pensant que les troupes ennemies ne menaçaient pas son pays, il rejoignit Kuzuzzu, un officiel de Šehnâ, à Hurâṣum, au sud du pays d'Apum.

Quelques temps après, Kuzuzzu envoya une nouvelle lettre à son roi[2103]. Elle résume les

2100 - *PIHANS* 117 8, le passage a été retranscrit dans la sous-partie précédente.
2101 - Kakmum est vraisemblablement située de l'autre côté du Tigre (cf. renvoi bibliographique en n.7 de *PIHANS* 117 8), ces hommes doivent donc certainement être des mercenaires, au même titre que les Turukkéens ou les Gutis en furent également.
2102 - *PIHANS* 117 137.
2103 - *PIHANS* 117 138.

mouvements de ces différents acteurs sans nous livrer toutefois de chronologie précise.

Nous y apprenons d'abord qu'Aštamar-Addu et lui-même quittèrent Hurâṣum et se rendirent à Agâ, vraisemblablement pour porter secours à Till-Abnû. Une fois sur place, un messager de Kurdâ les y rejoignit et les informa que Buriya avait pillé les campagnes du Numhâ. Manifestement, Aštamar-Addu avait mal jugé la menace que représentait le roi d'Andarig. Il rentra d'urgence à Kasapâ mais Buriya, après avoir laissé le gros de ses troupes dans la région, était déjà reparti pour Razamâ-du-Yussan. Ce voyage de Buriya doit certainement être mis en lien avec une nouvelle bien plus inquiétante, celle de l'arrivée dans le Yussan d'une importante formation militaire alépine désignée sous le nom de *habbâtum*[2104]. On craignait désormais que ces nouvelles troupes ne soient employées pour piller le pays d'Apum.

La lettre de Mašum, roi d'une petite localité encore difficile à situer[2105], à Mutiya fut probablement écrite dans le même contexte[2106]. Celui-ci rappelait dans un premier temps les pillages qui avaient eu lieu au sud du Sindjar, puis il annonçait que les troupes-*habbâtum* étaient maintenant entrées à Azuhinnum, dans le pays du Yussan. Il soulignait enfin l'absence de réponse cohérente à ces menaces et suggérait au roi d'Apum de regrouper les troupes en un seul endroit en se portant volontaire pour en prendre le commandement.

Mašum ne fut pas le seul à s'inquiéter de la désorganisation au sein de cette entente. Une lettre de Kuzuzzu[2107], reprend les inquiétudes de Šepallu quant à l'absence d'une réponse unie à la menace qui pesait sur la région. Alors que Kuzuzzu se trouvait à Agâ avec Haṣipna-ilu, Šepallu les convoqua pour se plaindre de ne pas obtenir de soutien de ses alliés alors qu'une partie de son pays était en proie au pillage. La lettre est difficile à placer dans ce concert d'événements. Nous noterons toutefois qu'il n'y est pas encore fait mention de ces nouvelles troupes-*habbâtum*, il faudrait donc considérer qu'il est ici fait référence aux premières attaques de Buriya. Šepallu suggérait alors au représentant d'Apum de ne pas laisser l'initiative à l'ennemi, si les troupes au nord du Sindjar étaient attaquées, lui-même viendrait à leur secours mais si elles ne l'étaient pas, elles devaient passer à

2104 - Nous n'avons pas de nouveaux éléments concernant l'identification de ce groupe, nous reprenons ici la proposition Jean-Marie Durand qui a considéré que ce terme désignait, dans une langue propre au royaume d'Alep, une sorte de « corps expéditionnaire » au service du roi d'Alep (Durand 2005a, p. 577-581). Jesper Eidem (Eidem 2011, p. 18-22) en avait une interprétation très différente. Sur la foi des textes et de considérations linguistiques, il voyait en eux une forme de mercenariat de masse indépendant de toute construction politique. Ils mettaient en rapport la naissance d'un phénomène d'une telle ampleur avec la disparition de la majorité des grands royaumes durant la seconde partie du règne de Hammu-rabi de Babylone. Il admet toutefois que le processus qui conduisit à leur existence nous échappe encore en grande partie.

2105 - La traduction de J. Eidem des lignes 25 à 27 (« thus from the crest of mount Saggar all the way hither to land Jassân ») laissait entendre que sa zone d'influence devait être située au nord du Sindjar, entre la montagne et le pays du Yussan. Celle-ci a toutefois été corrigée par Dominique Charpin (Charpin 2014a, p. 156) qui traduit ce passage « Jusqu'au piémont du mont Saggar et au-delà jusqu'au pays du Yassan ». Ainsi, il faudrait situer son royaume au sud du massif.

2106 - *PIHANS* 117 18.

2107 - *PIHANS* 117 139.

l'offensive. Celui-ci raconta d'ailleurs, dans une lettre au roi d'Apum, l'un de ces combats qu'il mena personnellement contre l'ennemi près de la localité de Sabum[2108]. Manifestement, il s'agissait surtout de motiver son allié à réagir.

Mal préparée, la coalition se retrouva ainsi sur la défensive dès les premières semaines de combats. Pourtant, il ne s'agissait à ce moment là que de pillages et la nouvelle la plus inquiétante était vraisemblablement les rumeurs concernant ces troupes-*habbâtum*[2109]. Une fois la nouvelle avérée, on chercha à en déterminer le nombre. Šubram, général de Šehnâ, écrivit ainsi une lettre pour corriger des premières estimations erronées. Il ne s'agissait pas de 6 000 hommes mais de 10 000[2110].

Plusieurs lettres nous indiquent que ces troupes prirent directement part aux opérations militaires. Nous les retrouvons en premier lieu dans une lettre d'Ewri, vraisemblablement un serviteur de Till-Abnû, à Takê, un haut-administrateur exerçant à Šehnâ[2111]. Il écrivait ainsi :

> « 6 000 soldats-*habbâtum* résident dans la localité de Šuprum, ils ont littéralement consommé le Numhâ. »[2112]

Dans un même temps, il envoya une autre lettre à Till-Abnû dans laquelle il précisait que c'était Buriya d'Andarig qui avait pris la tête de cette troupe[2113].

Jesper Eidem pensait que l'auteur de ces deux lettres faisait ici référence aux raids de Buriya déjà évoqué par Kuzuzzu[2114]. Selon nous, c'est plutôt une seconde phase de cette guerre qui commence alors. En effet, d'après la lettre de Kuzuzzu, *PIHANS* 117 138, lorsque Buriya pilla le Numhâ, les troupes-*habbâtum* entraient seulement dans la région du Yussan et il n'est pas dit qu'elles avaient déjà pris part au combat. Il nous apprenait également qu'après avoir une première fois pillé le Numhâ avec ses propres troupes, Buriya prit la route vers Razamâ-du-Yussan. Il faut donc mettre en lien l'arrivée des *habbâtum* dans le Yussan et le séjour de Buriya à Razamâ-du-Yussan. Ce fut vraisemblablement depuis cette ville que les rois d'Andarig et de Razamâ-du-Yussan décidèrent de la suite à donner à cette guerre. Nous rappellerons que dans *PIHANS* 117 8, Buriya regroupait ses troupes en attendant l'arrivée de Hazip-Teššub, ce fut donc

2108 - *PIHANS* 117 11. La localisation de Sabum n'est pas assurée mais J. Eidem a probablement raison de la rapprocher de la Sabum évoquée dans *OBTR* 305.
2109 - Voir en ce sens la courte lettre qu'envoya Yasmah-Addu, un vassal d'Apum, pour avoir confirmation de la rumeur de l'arrivée des troupes-*habbâtum* (*PIHANS* 117 14).
2110 - *PIHANS* 117 147.
2111 - *PIHANS* 117 171.
2112 - *PIHANS* 117 171 : (6) (…) 6 *li-mi ṣa-bu-um* (7) *ha-ab-ba-tum i-na* uru *šu-up-ri-im*^{ki} (8) *wa-ši-ib ma-a-at nu-ma-hi-im*^{ki} (9) *im-ta-la-*[*a*]*l*.
2113 - *PIHANS* 117 110.
2114 - Eidem 2011, p. 48.

l'inverse qui se produisit finalement, après qu'Aštamar-Addu ait quitté la région.

En ce sens, les premiers raids contre Šurnat et contre les territoires d'Aštamar-Addu et de Šepallu auraient donc surtout visé à déstabiliser l'adversaire pour gagner du temps en attendant le renfort des mercenaires. Fort de ce soutien qui faisait nettement pencher la balance en leur faveur, ils décidèrent de porter la guerre en territoire ennemi. Buriya prit ainsi la tête d'une partie du contingent et attaqua de nouveau le Numhâ.

D'autres lettres, que Jesper Eidem plaçait à la suite de ces événements, mentionnent une autre campagne lancée cette fois par Hazip-Teššub.

L'un des vassaux de Mutiya lui écrivit ainsi pour l'informer de l'entrée de Hazip-Teššub et de 10 000 mercenaires dans la ville de Šurum[2115]. Le lieu de l'action est alors surprenant. Selon Jesper Eidem, qui s'appuie sur le texte économique *FI* 129, Šurum doit certainement être cherchée dans la partie centrale du triangle du Habur[2116]. Sans certitude, il faisait également le lien entre l'auteur de la lettre, dont le nom Asdî-[...] n'est que partiellement conservé, avec cet « homme d'Ašlakkâ » évoqué dans *FI* 135. Une autre lettre, mentionnant certainement la même campagne, fut par ailleurs écrite par un certain Kanisânu[2117]. Avec tout aussi peu de certitude, l'éditeur évoquait un homme du même nom connu pour avoir été un administrateur de haut rang à Ašlakkâ à l'époque de Zimrî-Lîm[2118]. L'action se passait selon cette dernière lettre à Anamaš, également située dans la partie centrale du bassin du Habur[2119].

D'autres hommes transmirent également des informations qui pourraient évoquer un même contexte géographique. Une lettre de Niqmi-Adad indiquait ainsi la présence de ces *habbâtum* dans la ville de Zuzumara, qu'il faut très certainement chercher près de Kahat[2120], elle-même évoquée de manière peu intelligible dans ce même texte. Quant à la lettre *PIHANS* 117 22, écrite par Šinurhi, elle évoque la présence de l'ennemi au « cœur du pays ». En considérant l'ensemble de ces éléments, il faudrait donc entendre que Hazip-Teššub conduisit une autre troupe en plein centre du bassin du Habur, dans une région comprise entre Kahat et Ašlakkâ.

Cette campagne de Hazip-Teššub se termina manifestement par une défaite majeure pour Razamâ-du-Yussan. Si on considère effectivement qu'elle fut rédigée dans ce même contexte, une lettre d'Ahi-maraṣ à Till-Abnû nous rapporte ainsi que Yakûn-Ašar, frère du destinataire et roi d'Ilân-ṣurâ, remporta une victoire et qu'elle fut si importante que les *habbâtum* se rendirent à lui et

2115 - *PIHANS* 117 12.
2116 - Eidem 2011, p. 82, n. 10) renvoyant également à Durand 1987f, p. 231.
2117 - *PIHANS* 117 15.
2118 - Eidem 2011, p. 34 renvoyant à *ARMT* XXVIII 111.
2119 - Eidem 2011, p. 85, n. 10).
2120 - *PIHANS* 117 19. Jesper Eidem notait qu'il fallait peut-être l'identifier à la ville de Zuzumarakkum évoquée dans une lettre inédite de l'époque de Samsî-Addu (M.8145+) à proximité d'Amurzakkum (Charpin et Ziegler 2003, p. 115, n. 333). Cette localisation est toutefois fort septentrionale.

lui proposèrent leurs services[2121]. Il n'est pas exclu que cette lettre puisse avoir été écrite l'année suivante, après la montée sur le trône de Till-Abnû, toutefois la mention des *habbâtum* invite à situer l'événement durant la guerre qui opposa les deux coalitions.

Si cette reconstitution est la bonne, Hazip-Teššub aurait donc mené ses troupes le long du wadi er-Radd puis aurait coupé ensuite à travers le territoire contrôlé par Kahat pour attaquer l'Ida-Maraṣ.

Ces deux campagnes, celle de Buriya dans le Numhâ, puis celle de Hazip-Teššub dans la partie centrale de l'Ida-Maraṣ, sont difficiles à articuler ensemble. Il est possible qu'elles eurent lieu simultanément dans la mesure où les 6 000 hommes de Buriya ne constituent pas l'ensemble du contingent, estimé à 10 000 par les observateurs d'Apum. Plutôt que d'attaquer de front le pays d'Apum, où les attendaient passivement le gros des troupes coalisées, ils décidèrent de mener leurs troupes contre les principaux alliés de Mutiya, d'abord au sud du Sindjar, puis dans la partie centrale de l'Ida-Maraṣ. Le but recherché était certainement de disloquer cette alliance dont la réactivité et la cohésion avaient été mises à l'épreuve dès les premiers jours du conflit. Nous comprenons également en ce sens l'utilité des corps expéditionnaires étrangers, le contingent de Kakmum pour la coalition d'Apum et les *habbâtum* pour celle de Razamâ-du-Yussan, qui se chargèrent des actions offensives alors que les contingents réguliers protégeaient le territoire.

Le bilan de cette guerre est difficile à préciser tant que nous n'en connaîtrons pas les motifs initiaux. Il s'agit très certainement de querelles de frontière que le contexte régional et international aurait cristallisé en conflit. Les dynasties à la tête de ces cités étaient encore jeunes et la guerre, vecteur de l'expansion territoriale et du renforcement de l'influence extérieure, était alors le meilleur moyen de légitimer un règne. De plus, même si l'ensemble de ces acteurs paraissent respecter la suzeraineté d'Alep, celle-ci ne disposait pas de suffisamment de moyen de coercition pour juguler les tensions régionales. Nous ne la voyons d'ailleurs intervenir durant cette guerre que par ce message de remontrance évoqué dans *PIHANS* 117 8[2122].

Les deux coalitions se seraient ainsi formées autour d'un double conflit de frontière, celui opposant Šehnâ et Razamâ-du-Yussan d'une part, et celui opposant Kurdâ et Andarig d'autre part. À ces deux blocs se greffèrent ensuite d'autres royaumes, par lien de vassalité ou par alliance.

Concernant le Sindjar uniquement, le schéma décrit ici n'a donc rien de nouveau.

2121 - *PIHANS* 117 126. Les lettres *PIHANS* 117 156 et 157 mentionnant une action de Hazip-Teššub et de 1500 hommes contre la ville de Šathuri ont été placées par Jesper Eidem dans le contexte du règne de Till-Abnû (Eidem 2011, p. 56). Rien n'interdit en réalité de les replacer durant le règne de Mutiya, les lettres étant adressées simplement « à mon seigneur ». Nous ne pouvons toutefois être certain de leur contexte sans éléments à croiser avec d'autres faits connus et datés.

2122 - Le passage concerné est cité ci-dessus. Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 9.3.1.1.

L'antagonisme entre Kurdâ et Andarig, que nous définirons plus loin[2123], demeure la grande constante. Cela avait déjà entraîné de graves tensions à l'époque où Zimrî-Lîm dominait la région, ce fut encore le cas sous la domination d'Alep. Šepallu avait alors le rôle de cette troisième force que ces deux royaumes cherchaient à acquérir à leur cause. Nous retrouvions ce même schéma en ZL 5 lorsque Hadnû-rabi soutint Hammu-rabi de Kurdâ, et en ZL 12 lorsqu'Asqur-Addu prit le parti d'Andarig.

Il existe toutefois une différence notable entre ce conflit et ceux de l'époque de Zimrî-Lîm. Cette fois, nos royaumes ne pouvaient chercher à s'alimenter des tensions entre grandes puissances pour soutenir leur cause. Visiblement Alep ne souffrait alors d'aucune concurrence crédible dans la région et elle s'abstint manifestement de prendre concrètement parti. Nous nous attendrions à ce que l'un des camps ait tenté de s'octroyer le soutien de Babylone ou, au contraire, que celle-ci ait cherché à profiter de ces tensions pour tenter de s'immiscer à nouveau dans les affaires de la région, mais rien de cela n'est documenté. Cette nouvelle donne explique très certainement pourquoi les royaumes du Sindjar cherchèrent à s'allier aux royaumes du bassin du Habur en confondant finalement leur conflit interne avec celui opposant les pays d'Apum et du Yussan. Ce fut certainement cette absence de soutien extérieur qui justifia aussi l'usage massif de mercenaires par chacun des deux camps.

9.3.2.2. La fin de la guerre et la montée sur le trône de Till-Abnû

La cessation des hostilités nous est très peu documentée. Aucun lettre n'y fait directement allusion mais nous disposons toutefois de plusieurs documents administratifs, qui nous permettent de fixer une date à la fin de ce conflit, et surtout du protocole de réconciliation entre Mutiya et Hazip-Teššub.

Les textes administratifs *CV* 2 et *CV* 9, datés du 10/vii/Habil-kînum, enregistrent ainsi la remise de vêtements et de bijoux dans la ville de Šehnâ à des serviteurs de Hazip-Teššub et de Bin-Dammu. Ce dernier, qui n'apparaît dans notre documentation qu'à ce moment-là, est simplement qualifié de « général en chef » (sag-gal-mar-tu-meš) dans le texte *CV* 15 sans précision sur son attachement politique ou géographique. Qu'il fut un officier de l'armée d'Alep, nous ne l'apprenons que dans une lettre postérieure à ces événements, écrite directement par le roi d'Alep lorsque celui-ci déploya ses troupes dans la région peu après l'accession au trône de Till-Abnû[2124].

2123 - Cf. ci-dessous, troisième partie, § 2.1.1.
2124 - *PIHANS* 117 23.

Le texte *CV* 9 ayant été écrit « lorsqu'ils ont fait jurer le roi devant les dieux »[2125], le motif de leur présence dans la capitale du pays d'Apum est alors clair : il s'agissait de faire prêter serment à Mutiya. Quelques jours plus tard, et selon un protocole désormais bien connu, des représentants du roi du pays d'Apum se rendirent auprès de Hazip-Teššub de Razamâ-du-Yussan pour que celui-ci fasse de même. L'enregistrement de l'argent qu'ils reçurent à cette occasion eut lieu le 20/vii[2126].

Le serment que devait prêter Hazip-Teššub envers le roi d'Apum, ou une copie de celui-ci, a été retrouvé à Tell Leilan[2127]. Des clauses qu'il contient, nous comprenons qu'il s'agissait non seulement de rétablir le paix entre les deux hommes mais également d'une alliance en bonne et dûe forme avec la promesse de ne rien cacher à l'autre parti, de ne rien intenter contre son royaume, ses sujets ou ses intérêts et de lui fournir une assistance militaire si nécessaire. Le tout se concluait par les malédictions en cas de non-respect de ces engagements.

Ignorant les dates du conflit, qu'il faut probablement replacer au milieu de cette année, il nous est difficile de savoir combien de temps il fallut à Bin-Dammu pour organiser le rapprochement des deux royaumes. Il est également difficile de comprendre le sens du serment qu'il prêta lui-même le mois suivant[2128].

Un mois plus tard, au début du mois viii-bis, Šehnâ accueillit à nouveau un sommet diplomatique. Cette fois, ce furent Buriya, le roi d'Andarig, et Bin-Dammu qui se retrouvèrent en compagnie du roi d'Apum[2129], vraisemblablement pour les mêmes raisons. Les textes administratifs enregistrent ainsi les allers et venus de nombreuses autres personnalités durant ces deux mois, des rois vassaux mais également des délégations de rois alliés. Nous noterons ainsi la remise d'un anneau d'argent à un messager de Kurdâ au début du mois vii[2130].

Des négociations qui eurent lieu entre les rois du Sindjar, nous n'avons naturellement que très peu d'écho. Paradoxalement, là où la documentation administrative manque, nous avons la chance de disposer d'une lettre écrite par le roi de Kurdâ à Till-Abnû :

> « Dis à Till-Abnû, ainsi parle Aštamar-Addu, ton frère :
> Tout va bien ici, que tout aille pour toi ! Hier, j'ai rencontré Buriya et Hazip-Teššub, […] et nous avons juré un serment devant les dieux. Réjouis-toi ! »[2131]

2125 - *CV* 9 : (1') *i-nu-ma* lugal *ni-iš* dingir-meš (2') *ú*-[*za*]-[*ak*]-*ki-ru*.
2126 - *CV* 52.
2127 - Il s'agit de *L.T.* 2.
2128 - *CV* 15.
2129 - *CV* 131 et 132, datés du 3/viii-bis, enregistrent la remise d'aliments à diverses personnes vraisemblablement pour la préparation des repas des dignitaires présents au palais.
2130 - *CV* 6.

Que la lettre ait été envoyée à Till-Abnû, et pas à Mutiya, est intriguant et ouvre deux datations possibles pour les négociations entre Kurdâ et ses deux anciens ennemis. Nous pouvons d'abord considérer que la lettre fut écrite avant l'accession de Till-Abnû sur le trône de Šehnâ. Jesper Eidem a justement remarqué que plusieurs lettres adressées à Till-Abnû dataient clairement du règne de Mutiya[2132]. Celui-ci les aurait ensuite ramenées avec lui au moment où il accéda au trône. Dans ce cas, nous pouvons sans risque placer ce document durant les mois vii à viii-bis de l'éponymie de Habil-kînum. Toutefois, rien n'empêche de situer cette lettre après son accession au trône, c'est-à-dire à la toute fin de Habil-kînum ou au début d'Amur-Ištar. Il faudrait dans ce cas considérer que la crise dans le Sud-Sindjar fut plus longue à régler que celle du bassin du Habur.

La première datation semble être la plus plausible dans la mesure où nous disposons d'une autre lettre, écrite par Buriya à Till-Abnû, dans laquelle le roi d'Andarig se réjouissait du rapprochement diplomatique entre le nouveau roi d'Apum et celui de Kurdâ[2133]. Elle nous assure donc que Kurdâ et Andarig avaient déjà réglé leurs différends et étaient de nouveau en paix au moment où Till-Abnû accéda à la fonction royale à Apum et que la question du renouvellement de l'alliance entre Kurdâ et celui-ci se posa.

Ces quelques mois d'intenses démarches diplomatiques auraient, en ce sens, été mis à contribution par les représentants alépins non seulement pour faire cesser les combats mais également pour poser les bases d'une paix solide entre l'ensemble des forces vives de la région. Pour Hammu-rabi, et Bin-Dammu, l'enjeu était naturellement le rétablissement de l'autorité d'Alep sur la Haute-Mésopotamie. Le roi d'Alep, qui avait accédé au trône durant l'invasion élamite de ZL 10[2134], avait bien connu l'époque des rivalités entre les grandes puissances et il savait que Babylone saisirait le moindre faille pour approcher ceux qu'il considérait être ses vassaux.

Les conditions et la date de la montée sur le trône de Till-Abnû ont également été bien étudiées par Jesper Eidem[2135]. À partir de la documentation, il a ainsi pu déterminer le changement de gouvernement entre la fin du mois ix/Habil-kînum, date du dernier texte scellé par Mutiya, et le 1/iii/Amur-Ištar, date de signature d'un traité d'alliance entre Till-Abnû, portant désormais le titre de roi d'Apum, et Yamṣi-Hadnû, roi de Kahat. Quant aux conditions dans lesquelles il accéda au trône, Jesper Eidem relevait quelques textes postérieurs dans lesquelles il croyait pouvoir lire d'une part la

2131 - *PIHANS* 117 36 : (1) *a-na ti-la-ab-nu-ú* (2) *qí-bí-ma* (3) *um-ma aš-ta-mar-*^{d}IM (4) *a-hu-ka-a-ma* (5) *an-na-nu-um šu-ul-mu* (6) *ma-ah-ri-ka lu-ú šu-ul-mu* (7) *am-ša-li it-*⌜*ti*⌝ ^{1}[*b*]*u-ri-ia* (8) *ù* ^{1}*ha-zi-ip-t*[*e-šu-u*]*p* (9) *an-na-me-er* [x-x-x] (10) *ù ni-iš* dingir-meš (11) *ni-ìz-ku-ur* (12) *lu-ú ha-de-et*.
2132 - Eidem 2011, p. 44.
2133 - *PIHANS* 117 46.
2134 - Voir Villard 1986, p. 410, n. 165.
2135 - Voir Eidem 2011, p. 49-50.

référence à une mort naturelle de Mutiya et d'autre part l'évocation d'une crise ayant secoué le royaume à la mort de celui-ci, résultant peut-être d'une compétition entre les deux frères, Till-Abnû et Yakûn-Ašar.

La légitimité de Till-Abnû ne semble pas avoir été contestée par les royaumes voisins, ni par Hammu-rabi d'Alep. À partir de l'argile utilisé et de la forme de la tablette, ainsi que de sa paléographie, Jesper Eidem a pu attribuer la lettre *PIHANS* 117 24 au roi d'Alep. Dans celle-ci, l'auteur reconnaissait clairement Šehnâ comme la ville de Till-Abnû, et Apum comme son pays.

Nous disposons également de toute une série de lettres provenant des chancelleries de Haute-Mésopotamie. Ces lettres, même si elles saluent surtout l'arrivée de ce nouveau roi avec déférence et respect, ne cachent pas la motivation seconde de ces rois : profiter de ce changement de gouvernement pour donner aux relations qu'ils entretenaient avec Apum une direction qui leur serait plus favorable. Naturellement, d'un royaume à l'autre, il pouvait s'agir de conserver les relations pré-établies avec Mutiya, ou de chercher au contraire à les modifier.

À ce titre, on pourrait évoquer les cas de Mašum et Niqmi-Adad qui changèrent leur manière de s'adresser au roi d'Apum après l'accession au trône de Till-Abnû[2136]. Le premier, roi d'un petit royaume entre le Sindjar et le bassin du Habur s'adressait auparavant à Mutiya en tant que fils alors qu'il s'adressait désormais à Till-Abnû en tant que « frère ». Quant au second, de « fils de Mutiya », il devint le « petit frère (*ahum ṣihrum*) » de Till-Abnû[2137]. Nous relayerons toutefois la prudence de Jesper Eidem lorsque celui-ci admet qu'il est encore difficile de savoir si ces lettres furent écrites avant ou après sa montée sur le trône d'Apum.

Dans le même registre, nous pourrions également évoquer la lettre qu'envoya Bahdî-Lîm, certainement un officiel du royaume de Qirdahat ou un vassal de celui-ci[2138], à Till-Abnû, juste après son accession au trône. Il s'y réjouissait en premier lieu de la disparition de Mutiya. Jesper Eidem lisait ainsi aux lignes 7-8 : *mu-ti-ia ša i-ta-ti-a la im-hu-ru,* « Mutiya qui n'écoutait pas mes rapports (est mort) ». Il se réjouissait tout autant que les dieux aient placé Till-Abnû sur le trône mais il lui suggérait tout de même de ne pas se rendre à Kahat. Il s'agissait donc pour Bahdî-Lîm de profiter de l'accession au trône de ce nouveau roi pour redéfinir les rapports entre leurs deux royaumes, notamment en réglant les différends territoriaux qui les opposaient. Plus étonnante est la suggestion que ce même roi formula quant à l'entrée de Till-Abnû à Kahat. Vraisemblablement les royaumes de Kahat, de Qirdahat et d'Apum entretenaient des rapports sensibles et il s'agissait pour Bahdî-Lîm d'éloigner Kahat des négociations.

Nous possédons d'ailleurs une lettre semblable d'Ea-Malik, justement un roi dépendant du roi

2136 - Voir la classification des lettres dans Eidem 2011, p. 68-69.
2137 - Pour ces deux hommes, voir les notices biographiques qui leur sont consacrées dans Eidem 2011, p. 35-36.
2138 - *PIHANS* 117 128.

de Kahat, qui dressait également cette opposition entre le comportement passé de Mutiya et celui qu'il souhaitait voir adopter par le nouveau roi[2139]. Si c'est le registre religieux qui est invoqué ici, lorsque Ea-Malik conseillait à Till-Abnû de satisfaire la déesse Bêlet-Nagar, la question territoriale demeurait certainement l'enjeu réel. Le texte l'évoque ainsi clairement en ce qui concerne le cas de la ville d'Alâ que se disputaient les deux royaumes : « À partir d'aujourd'hui, et d'ici 14 jours, la déesse sortira de sa maison et les frontières seront réorganisées. »[2140].

Les royaumes du Sindjar, notamment Šepallu et Aštamar-Addu suivirent également avec intérêt la transmission du pouvoir dans ce royaume allié. C'est ce dont témoigne une lettre écrite par Šepallu à Aštamar-Addu qui fut vraisemblablement envoyée ensuite à Šehnâ[2141]. Le contexte de son écriture est certainement les premiers jours du règne de Till-Abnû, elle évoque ainsi des propos qu'aurait tenus Aštamar-Addu et que Šepallu semblait partager : « Pour l'instant, Till-Abnû tient bon et, à l'avenir, il deviendra constamment plus fort »[2142]. Les deux hommes reconnaissaient donc le pouvoir du nouveau roi. Ils cherchèrent toutefois à s'assurer que les relations entre leurs royaumes et Apum ne soient pas bouleversées par les ambitions croissantes du nouveau roi.

Aštamar-Addu rappela ainsi personnellement au roi d'Apum que, de tout temps, le Numhâ et Apum avaient entretenu des relations cordiales[2143]. La suite du texte rassemble ensuite des clauses, proches de celles d'un traité, concernant essentiellement le respect des sujets étrangers. Manifestement, Aštamar-Addu souhaitait renouveler en bonne et due forme le traité d'alliance qu'il avait signé du temps de Mutiya, ce qu'ils firent peu de temps après. Ainsi, dans la lettre *PIHANS* 117 40, le roi de Kurdâ annonçait à Till-Abnû que plusieurs de ses serviteurs étaient en route pour Šehnâ afin de se charger du transport des divinités d'Apum vers Kurdâ.

Nous ne possédons pas d'exemple comparable pour Šepallu, toutefois la lettre *PIHANS* 117 166, évoquée ci-dessus, nous indique que d'une part Šepallu avait bien survécu aux événements de l'année précédente mais également qu'il avait reconnu le pouvoir de ce nouveau roi. Il lui écrivit d'ailleurs une lettre, en tant que « frère », dans laquelle il exprima ses regrets de ne pas recevoir plus régulièrement des nouvelles du roi d'Apum[2144]. Contrairement au roi de Kurdâ qui s'abstint de comparer le comportement de Till-Abnû à celui de son prédécesseur, Šepallu ne se priva pas de lui rappeler que Mutiya et lui partageaient régulièrement des informations.

2139 - *PIHANS* 117 28.
2140 - *PIHANS* 117 28 : (17) *iš-tu* u_4*-mi-im an-ni-im a-na* u_4-14-kam (18) ^{d}*il-tum iš-tu* é-*ša uṣ-ṣe-em-ma* (19) *pu-ul-lu-uk-ka-tum iš-ša-ak-ka-na*.
2141 - *PIHANS* 117 166.
2142 - *PIHANS* 117 166 : (11) [*a*]*n-na ti-la-a*[*b-nu-ú š*]*u-te*^{i}*-eb-ru* (12) *ù ul-lu-tam* l[ú *šu-ú*] (13) *e-pé-ṭum-ma i-te-ep-p*[*i*^{i}*-iṭ*].
2143 - *PIHANS* 117 37.
2144 - *PIHANS* 117 87.

Le comportement de ces rois fut donc différent en fonction des relations, bonnes ou mauvaises, affirmées ou sous-jacentes, qu'ils entretenaient précédemment avec Mutiya. Certains d'entre eux, y compris d'anciens alliés, condamnèrent son comportement passé, en espérant profiter de cette nouvelle situation pour récupérer quelques bénéfices territoriaux. D'autres, dont Aštamar-Addu et Šepallu, furent moins critiques, soulignant surtout leur volonté de rétablir des relations diplomatiques similaires à celles que leurs royaumes entretenaient par le passé.

Une lettre nous permet enfin de connaître la nature des relations entre Till-Abnû et les anciens ennemis du royaume, Hazip-Teššub et Buriya[2145]. Ce dernier, également l'auteur de cette lettre, semblait avoir rétabli des relations normales avec le pays d'Apum. Ces bonnes relations sont également exprimées dans une autre lettre dans laquelle Buriya se réjouissait de la signature prochaine d'une nouvelle alliance entre Kurdâ et Apum[2146]. Concernant ces trois partis, l'affaire semblait donc réglée, du moins diplomatiquement. Cette même lettre évoque toutefois quelques sujets de tensions. La première partie de la lettre évoquait ainsi une entrevue qu'eurent, peu de temps avant, les rois d'Apum et de Razamâ-du-Yussan. Ce qui est souligné est que le roi d'Apum réclama à cette occasion certaines villes passées sous le contrôle de son homologue durant la guerre de l'année précédente, ce à quoi Hazip-Teššub répondit favorablement. Sans remettre en doute la bonne foi du roi d'Apum, Buriya lui rappelait également qu'il s'était engagé à retrouver des Yamutbaléens enlevés « dans les montagnes ». Nous saisissons donc que, malgré la fin du conflit et la ratification d'un traité d'alliance entre Apum et Razamâ-du-Yussan, les différends ayant causé ce conflit ne furent pas entièrement réglés par l'arbitrage alépin. La suite de la lettre est plus mal conservée, Jesper Eidem comprit toutefois ce passage comme un avertissement de Buriya au roi d'Apum concernant l'honnêteté du roi de Razamâ-du-Yussan. Il n'est pas sûr que la personne évoquée au revers de la tablette soit bien Hazip-Teššub. Si c'est le cas toutefois, nous aurions ici l'illustration, plutôt surprenante en considérant les événements précédents, des mauvaises relations qui régnaient alors entre Andarig et Razamâ-du-Yussan. Nous n'en connaissons toutefois pas les causes.

Il est donc assuré que les événements évoqués ci-dessus, la guerre entre les deux coalitions puis le changement de pouvoir à Apum, n'eurent pas de conséquences immédiates sur les répartitions politiques au sud du Sindjar. À l'issue du conflit, les trois mêmes acteurs étaient toujours présents. Lorsque Till-Abnû accéda au pouvoir, les tensions locales semblaient déjà s'être dissipées, du moins officiellement. Alep joua très certainement le même rôle dans le désamorçage de ce conflit entre Mutiya d'une part, et Aštamar-Addu et Šepallu d'autre part, que dans celui qui

2145 - *PIHANS* 117 43.
2146 - *PIHANS* 117 46.

opposait Apum et le Yussan, et aucun élément ne nous permet d'affirmer que l'un des trois royaumes du Sindjar se détacha de son influence pendant ou après ces événements.

Si la situation dans la région prit donc l'allure d'un *statu quo*, ce ne fut manifestement pas le cas du point de vue d'Alep qui tira rapidement leçon de ce conflit. Plusieurs textes font ainsi écho au renforcement de la présence militaire alépine dans la région.

9.3.2.3. Le renforcement de l'influence alépine

Une lettre de Hammu-rabi à Till-Abnû nous informe ainsi du déploiement d'un contingent militaire à Šehnâ et souligne le rôle que devait y jouer Bin-Dammu au début du règne de Till-Abnû[2147]. Il faut alors comprendre que celui-ci n'eut pas simplement pour rôle d'assurer la restauration de la paix aux mois viii et viii-bis, mais qu'il revint ensuite régulièrement dans la région. Plusieurs textes économiques nous assurent ainsi de sa présence à Šehnâ durant les mois x et xi/Habil-kînum et nous l'y retrouvons encore au mois ii de l'année suivante[2148]. Étant donnée la fréquence de ces voyages, on pourrait alors supposer que Hammu-rabi le nomma finalement comme plénipotentiaire dans le bassin du Habur, le temps d'assurer la succession sur le trône d'Apum et le retour de la paix.

Un déploiement militaire du même ordre eut également lieu à Andarig. Buriya, son roi, en informa Till-Abnû[2149]. Il citait en ce sens une lettre que lui avait envoyée le roi d'Alep dans laquelle ce dernier lui annonçait son intention de déployer 10 000 hommes à Andarig, sous le commandement d'Ahi-Dabih. Une autre lettre au roi d'Apum, écrite cette fois par Takê, mentionnait également les paroles rassurantes qu'envoya cet officiel alépin à Halu-rabi, peut-être le roi de Ṭâbatum[2150]. Il annonçait ainsi avoir traversé la steppe jusqu'à Andarig avec une troupe de 6 000 hommes, moins finalement que ce qu'avait annoncé Hammu-rabi.

Si le déplacement de ces troupes est naturellement symptomatique d'un renforcement du contrôle d'Alep sur la Haute-Mésopotamie, le nombre d'hommes déployés est bien trop important pour considérer cette troupe comme une garnison. Hammu-rabi lui-même ne cachait pas le motif qui l'avait amené à envoyer un tel contingent au sud du Sindjar. Leur but était de prévenir une attaque des Babyloniens dans la région lorsque ceux-ci chercheraient à atteindre Karkemiš[2151].

2147 - *PIHANS* 117 23.
2148 - Pour les références, voir Eidem 2011, p. 61-62.
2149 - *PIHANS* 117 41.
2150 - *PIHANS* 117 150. La lettre est adressée « à mon seigneur », toutefois le contexte de la montée des troupes alépines la place certainement à la suite de *PIHANS* 117 41 ; cf. Eidem 2011, p. 55.
2151 - *PIHANS* 117 41.

Le contexte de cette campagne babylonienne en direction de Karkemiš est toutefois difficile à clarifier. Jesper Eidem suggérait une rébellion de cette ville contre l'autorité d'Alep que le roi de Babylone avait l'intention de soutenir[2152]. Il n'est pas certain, selon nous, qu'il s'agisse ici de répondre à une campagne précise. Le déploiement de troupes en Haute-Mésopotamie s'apparentait certainement aussi à une mesure de précaution prise par les autorités d'Alep pour protéger l'accès à la région de l'Euphrate par les routes traversant les plaines du Habur et du Balih.

Cela nous amène à discuter de l'implication de Babylone dans les affaires évoquées ci-dessus. En réalité et en l'état actuelle de nos connaissances, cette implication est presque inexistante. Dans la correspondance épistolaire, la lettre *PIHANS* 117 41 est d'ailleurs la seule à évoquer directement le nom de ce royaume. De même, son roi Samsu-iluna n'y apparaît jamais nommément. Quelques textes économiques viennent toutefois nous confirmer des contacts entre Babylone et Šehnâ mais en de très rares occasions et sans qu'il soit possible de confirmer s'ils impliquaient de véritables rapports diplomatiques. C'est le cas par exemple du texte *CV* 93 qui évoque un certain Abdu-a[ ], « revenant de Babylone », le 11/vii/Habil-kînum.

Pour l'heure, il faudrait donc croire que Babylone ne joua aucun rôle, ni ne chercha à en jouer, pendant la guerre entre les deux coalitions ou durant les événements de l'année Amur-Ištar. Rappelons à ce titre que nous ne sommes que dans la seconde année de règne de Samsu-iluna, celui-ci était certainement encore occupé à asseoir son pouvoir sur sa capitale et en Basse-Mésopotamie. Les noms des trois premières années de Samsu-iluna ne mentionnent aucunement une campagne de Babylone en Haute-Mésopotamie[2153]. Si campagne il y eut, l'événement ne fut pas suffisamment important ou concluant pour être célébré.

Après cette année, la documentation rend difficile une lecture cohérente des événements régionaux. Plusieurs lettres peuvent aisément trouver leur place durant les mois qui suivirent l'accession au trône de Till-Abnû et nous procurent quelques informations sur les rapports qu'entretinrent les royaumes du Sindjar avec le pays d'Apum. La plupart d'entre elles évoquent toutefois des affaires sans grande portée politique.

Nous noterons à ce titre les trois lettres qu'écrivit le roi d'Andarig à son homologue pour l'exhorter à capturer un certain Aya-abu, un *hâpirum* yamutbaléen qui sema le trouble dans son royaume avant de se réfugier d'abord à Zurrâ puis dans l'Ida-Maraṣ[2154]. D'autres lettres, dont les

2152 - Eidem 2011, p. 17-18 et p. 110, n. 5.

2153 - L'événement marquant de sa première année, célébré dans le nom de sa seconde année, fut la proclamation d'une *mîšarum*, celui de sa seconde année fut le creusement d'un canal.

2154 - *PIHANS* 117 42 et 45. La lettre *PIHANS* 117 44 pourrait également évoquer cette affaire. Notons qu'un homme du même nom est présent à Šehnâ le 12/viii/Nimer-Kubi (*FI* 24), rien ne nous permet toutefois de conclure qu'il s'agit du même homme.

contextes et dates restent difficiles à établir mentionnent encore le roi d'Andarig. *PIHANS* 117 56 évoque ainsi les calomnies qu'aurait portées Buriya au roi d'Alep concernant Halu-rabi. Une lettre d'Ila-Hadnû, roi d'une localité sous influence d'Andarig, évoque également les conditions dans lesquelles plusieurs citoyens d'Apum furent capturés par ses hommes. Elle fait ainsi référence à la guerre qui avait opposé les deux coalitions et montre que le sujet des prisonniers de guerre demeura sensible lorsque Till-Abnû accéda au trône[2155]. Nous pouvons enfin mentionner une lettre de Yamṣi-Hadnû évoquant l'affaire d'un esclave disputé entre les rois d'Apum, d'Andarig et lui-même. Nous trouvons également mention de quelques personnalités de ce royaume dans la documentation administrative mais son roi n'est jamais nommé[2156].

Concernant Kurdâ, les affaires évoquées dans les lettres d'Aštamar-Addu à Till-Abnû ne sont guère utiles. La plupart d'entre elles ont déjà été commentées et doivent trouver leur place soit avant l'accession au pouvoir de Till-Abnû, soit dans les premiers mois de son règne. Celles-ci mises à part, on trouve une lettre évoquant la préparation d'un festival auquel le roi de Kurdâ invita son homologue[2157]. Une autre évoque l'enlèvement de trois sujets de Kurdâ dans le pays d'Apum[2158]. Aštamar-Addu est enfin évoqué dans deux lettres, l'une écrite par le roi d'Eluhut, l'autre par Inganum[2159], un officiel d'Apum, sans que l'on puisse leur préciser une date ou un contexte.

Enfin, en ce qui concerne Šepallu, dont il faut rappeler que nous ne connaissons pas la capitale, nos informations sont tout aussi pauvres. Une lettre, datant probablement du règne de Till-Abnû, nous apprend que Šepallu entretenait de bonnes relations avec Halu-rabi, supposé roi de Ṭâbatum[2160]. Deux autres lettres peuvent également être placées pendant le règne de Till-Abnû mais elles n'évoquent que des affaires de jugement à prononcer[2161]. Il n'apparaît toutefois pas dans la documentation économique, il est en revanche plus difficile de se prononcer sur ses serviteurs dans la mesure où ceux-ci sont généralement mentionnés par le nom de la capitale dont ils sont les représentants.

Nous ne disposons donc que d'assez peu d'informations concernant les royautés du Sindjar durant les trois années des règnes de Mutiya et Till-Abnû. Malgré la guerre qui opposa les deux coalitions au milieu de l'année Habil-kînum, les rapports de force dans la région ne furent pas bouleversés. Il n'y pas de raison, en l'état actuel de nos connaissances, de considérer que l'un des trois rois associés à cette région aient pu disparaître durant cette période.

2155 - *PIHANS* 117 58.
2156 - *FI* 16 enregistre la venue à Šehnâ d'un militaire d'Andarig, Kabi-Larîm, à la fin du mois v/Amur-Ištar. Un autre de ses généraux, Dadu-maraṣ, était également présent à Šehnâ le 18/iv/Ipiq-Ištar.
2157 - *PIHANS* 117 39.
2158 - *PIHANS* 117 38.
2159 - Respectivement *PIHANS* 117 90 et 132.
2160 - *PIHANS* 117 106.
2161 - *PIHANS* 117 88 et 175.

9.4. Le Sindjar à la fin de l'époque amorrite

La relative stabilité de cette région, sur le plan international, tient manifestement de l'absence de contre-pouvoir à la suzeraineté d'Alep. Samsu-iluna ne semble pas avoir fait de la reprise de la Haute-Mésopotamie sa priorité durant les trois premières années de son règne.

Au contraire, il est plutôt admis que la fin du règne de Hammu-rabi et le début du règne de Samsu-iluna fut une période de recul pour Babylone qui perdit vraisemblablement du terrain non seulement au nord mais également à l'ouest.

Toutefois, cela ne signifie pas qu'il avait définitivement abandonné son ambition de rétablir sa frontière sur l'Euphrate. Les craintes du roi d'Alep de voir les troupes babyloniennes fondre sur Karkemiš via la Haute-Mésopotamie, même si elles ne répondent peut-être pas à une menace réelle et immédiate, démontrent que le contrôle de la partie orientale de la Mésopotamie, jusqu'au bassin du Habur, restait alors la clé des rapports entre Babylone et Alep.

Les archives de Tell Leilan nous démontrent d'ailleurs que l'intérêt de Samsu-iluna pour la Haute-Mésopotamie ne fit que se renforcer dans les premières années de son règne. Ainsi, si nous n'avons que très peu de références à cet acteur durant les éponymies de Habil-kînum jusqu'à Ipiq-Ištar (= REL 224-226), les textes administratifs de l'éponymie Išme-Ilum attestent d'une présence régulière de messagers babyloniens à la cour de Šehnâ[2162]. Il semble que ce soit surtout le cas entre les mois vii et x de cette éponymie[2163]. De même, des diplomates des royaumes du Sindjar se déplaçaient à Babylone à la même époque. Le texte *FI* 50, daté du 22/viii/Išme-Ilum, indique ainsi que deux hommes, Kabi-Larîm et Teššena, accompagnés par trois babyloniens, reçurent du vin à Šehnâ alors qu'ils revenaient de Babylone. Le premier doit certainement être rapproché de « l'homme d'Andarig » évoqué dans *FI* 16[2164], quant au second, Farouk Ismail pense pouvoir l'identifier avec un homme de Kurdâ évoqué dans un texte de l'éponymie de Habil-kînum[2165]. Il faudra attendre la découverte des archives de Yakûn-Ašar pour avoir une meilleure idée de la nature des rapports qu'entretenait ce roi, autant avec Babylone qu'avec Alep, et pour en déterminer une chronologie plus fine.

2162 - Eidem 2011, p. 64-65. Celui-ci considérait que ces ambassades marquaient l'arrière-plan de la campagne de Samsu-iluna en 1728 (Eidem 2011, p. 337). Dominique Charpin a toutefois corrigé cette interprétation en notant, à partir de la KEL G, que ces documents sont antérieurs de plusieurs années à la destruction d'Apum (Charpin 2011, p. 58-59).

2163 - Il s'agit des textes *FI* 43 (daté du [x+]2/vii/Išme-El), *FI* 34 (daté du 3/vii/Išme-El) et *FI* 61 (daté du [x+]2/x/Išme-El).

2164 - *FI* 16 : (3) (…) *ka-bi-la-ri-im* (4) lú *an-da-ri-ig*^{ki}.

2165 - Ismail 1991, p. 35-36 et 66.

9.4.1. L'évolution de la situation politique internationale

Les sources locales s'éteignant à partir de la troisième année de règne de Samsu-iluna, il nous faut chercher des indices moins directs pour discerner une suite à l'histoire de la Haute-Mésopotamie, et en particulier du Sindjar. À ce titre, quelques corpus de textes retrouvés en Syrie sont contemporains du règne de Samsu-iluna. Il s'agit d'abord des textes de Tell 'Ashera, l'ancienne Terqa, de Khirbet ed-Diniye, sur le Moyen-Euphrate et correspondant à notre époque à Harrâdum, et enfin de Tell Taban, dans le Haut-Habur, où l'on doit identifier l'ancienne Ṭâbatum. Malheureusement, ces textes ne nous permettent pas de synchronisme avec la documentation de Tell Leilan, et surtout l'horizon géographique de ces corpus n'inclut pas la région qui nous concerne. L'analyse interne de cette documentation a toutefois permis de comprendre les rapports de force dans la région de la moyenne vallée de l'Euphrate où se forma dès la première décennie du règne de Samsu-iluna le « royaume de Hana », résurgence du royaume de Mari[2166]. Nous reviendrons plus en détail sur nos connaissances de ce royaume ci-dessous. En combinant ces informations à celles livrées par les noms d'années de Samsu-iluna et aux derniers textes de Tell al-Rimah, il nous est possible aujourd'hui de déterminer les grandes phases du règne du roi de Babylone et d'en supposer la situation en Haute-Mésopotamie.

À partir du paysage politique décrit par les archives de Tell Leilan, nous avions cru pouvoir déduire que la Haute-Mésopotamie échappa au contrôle de Babylone dès la fin du règne de Hammu-rabi. Samsu-iluna, une fois sur le trône de Babylone, ne put manifestement rien faire pour empêcher Alep de jouir d'une pleine suzeraineté sur la région.

Durant la décennie suivante, la situation pour Babylone ne fit manifestement qu'empirer. Il est aujourd'hui admis que le sommet de cette crise fut atteint lors de la huitième année de règne de Samsu-iluna. La seconde *mišârum* prononcée par le roi cette année-là témoigne manifestement d'une grave crise économique qui toucha alors le royaume[2167]. Le recul se fit également sur le plan politique et militaire. Le nom donné à sa neuvième année de règne indique ainsi qu'il vainquit l'armée des Kassites. Ces populations, vraisemblablement originaires du Zagros, font alors leur première apparition en Babylonie. Que ce soit la cause ou l'effet de ces deux crises, économique et militaire, de nombreuses villes sous contrôle des Babyloniens se rebellèrent. Cela fut surtout le cas dans le pays de Sumer où des villes comme Larsa, Ur et Uruk redevinrent indépendantes, mais également au nord du royaume où un certain Iluni fut porté sur le trône d'Ešnunna[2168].

Ce recul pourrait également avoir touché la région du Moyen-Euphrate. Amanda Podany a

2166 - Pour ce royaume Charpin 2002a et 2011.
2167 - Charpin 2004b, p. 337.
2168 - Pour la chronologie de ces rébellions, voir dernièrement Charpin 2004b, p. 337-339.

ainsi daté de la huitième année de Samsu-iluna le début de cette dynastie de « rois du pays de Hana »[2169]. Yapah-Sûmû-abum et ses successeurs, qui se voulurent les héritiers de Yahdun-Lîm et de Zimrî-Lîm, avaient auparavant trouvé refuge dans le Yamhad et ils profitèrent de la révolte dans le sud de la Mésopotamie pour reprendre le contrôle de l'ancien « pays de Mari et des Hanéens ». Beaucoup de questions autour de cette dynastie cherchent encore une réponse et en premier lieu celle de sa capitale. À ce titre, la majorité des travaux sur la question considèrent que ce fut depuis la ville de Terqa que ces hommes gouvernèrent. Dominique Charpin a par ailleurs démontré que cette construction historiographique s'était faite fortuitement, en considérant surtout que Mari fut définitivement abandonnée après sa destruction par les troupes de Hammu-rabi, alors que rien ne pouvait confirmer pour l'instant cette hypothèse[2170]. Dernièrement, il proposait d'ailleurs de retrouver Mari comme capitale de cette construction politique. Il s'appuyait en cela sur la présence d'Itûr-Mer, divinité attachée à la ville de Mari, dans les serments de l'époque du royaume du pays de Hana, sur la « logique historique » qui verrait cette révolte contre Babylone comme la volonté de restaurer le royaume de Mari, et enfin sur l'étendue de cette construction politique qui reprit les limites du royaume au temps de Zimrî-Lîm.

Sur l'Euphrate, celui-ci s'étendait jusqu'à la ville de Harrâdum, actuelle Khirbet ed-Diniye. Une centaine de tablettes d'époque paléo-babylonienne y ont été retrouvées. Elle nous assure qu'en Si 06, Babylone contrôlait encore cette ville mais que, à partir d'une date encore à déterminer, celle-ci passa sous le contrôle des rois du pays de Hana[2171]. Michaël Guichard a démontré également, à partir d'un document retrouvé à Terqa, que le territoire contrôlé par cette dynastie s'étendait, au nord, jusqu'à la ville de Ṭâbatum[2172]. Cela fut ensuite confirmé par les découvertes épigraphiques faites en 2005 et 2006 par la mission japonaise de Tell Taban[2173]. Plusieurs lettres et documents administratifs évoquent ainsi Iṣi-Sûmû-abi, second roi de cette dynastie.

Il aurait été intéressant de trouver un synchronisme entre cette période de domination de la ville par les rois de Hana et celle décrite par les archives de Tell Leilan. À ce titre, rappelons que Jesper Eidem a cru voir en Halu-rabi, le roi de Ṭâbatum[2174]. Malheureusement, il faut considérer que les deux corpus sont séparés par un minimum de six années, entre Si 03 et Si 08.

Après Si 08, les royaumes de Haute-Mésopotamie étaient donc confrontés à plusieurs voisins importants et en premier lieu au royaume d'Alep à l'ouest et à celui de Babylone au sud-est. À ces deux puissances, il faut maintenant ajouter sur la frontière sud-est l'intérêt des rois du pays de Hana.

2169 - Podany 2002, p. 34.
2170 - Charpin 2011, p. 47-48.
2171 - Charpin 2011, p. 43-44. Voir également Charpin 2013b.
2172 - Guichard 2003a.
2173 - Pour une présentation de ce corpus ainsi qu'une mise en contexte historique voir Yamada 2008.
2174 - Eidem 2011, p. 29-30.

Jean-Marie Durand notait ainsi qu'il n'y avait pas de raison de considérer que cette nouvelle puissance ait abandonné tout ambition au nord[2175]. Au contraire, cette volonté de rétablir le pouvoir qu'avait Mari à l'époque de Zimrî-Lîm invite à considérer qu'elle avait elle aussi un grand intérêt dans l'évolution de la situation dans le Sindjar et le bassin du Habur. Nous manquons toutefois de documents qui viendraient nous illustrer cet aspect.

De même, il nous est difficile de déceler une quelconque agitation dans la région, alors même que gravitent dans et autour de celle-ci tant de puissants acteurs. En ce sens, la continuité du pouvoir dans le pays d'Apum, Yakûn-Ašar parvenant à se maintenir sur le trône jusqu'en Si 22, semble être le meilleur argument pour justifier de cette stabilité[2176].

Dans ce laps de temps, la suprématie d'Alep ne fut d'ailleurs pas immédiatement remise en cause. Après Si 08, Alep ne souffrit aucunement de la concurrence de Babylone dont le roi était trop occupé à mâter les révoltes qui touchaient alors le cœur de son royaume. De même, le royaume de Hana n'en était encore qu'à ses balbutiements.

La situation en Basse-Mésopotamie évolua toutefois rapidement. Le nom de la dixième année de Samsu-iluna célébrait ainsi la victoire des troupes babyloniennes sur « les armées de l'Ida-Maraṣ, le pays du Yamutbal, Uruk et Isin »[2177]. La mention d'Uruk et d'Isin indique manifestement qu'il s'agit là des réalités politiques de Basse-Mésopotamie et non pas de leurs homonymes de Haute-Mésopotamie[2178]. Par Ida-Maraṣ, il faut alors comprendre le pays compris entre le Tigre et le Zagros, que certaines variantes remplacent d'ailleurs par Ešnunna. Quant au Yamutbal, il s'agit du territoire rattaché à Larsa. Il fallut tout de même près de trois ans à Samsu-iluna pour rétablir son autorité sur l'ancien pays de Sumer et d'Akkad, comme en témoigne les événements militaires célébrés par les noms des trois années suivantes.

Après Si 13 et jusqu'en Si 20, les noms d'années commémorèrent essentiellement des travaux de restauration dans les villes qui avaient été sujettes à la révolte. En Si 14 furent reconstruits les murs d'Isin, puis en Si 15 ceux de Sippar, puis Samsu-iluna porta son attention sur les forteresses du Yamutbal. Il semble toutefois que la partie la plus méridionale du royaume ait été définitivement abandonnée et sa population implantée plus au nord. Les événements militaires entre Si 12 et Si 18, s'il y en eut, nous échappent encore. Manifestement le roi de Babylone prit surtout des mesures défensives. Il avait certes vaincu les rois rebelles au sud de son royaume, mais il faut croire qu'Ešnunna, même après la capture d'Iluni, célébrée en Si 11, restait une menace au nord. Ce n'est

2175 - Durand 2010a, p. 62-63.

2176 - Une variante du nom d'année de l'an 23 de Samsu-iluna indique qu'il était encore sur le trône lorsque les troupes babyloniennes détruisirent la ville ; cf. Charpin 1987b, p. 136 et n. 39.

2177 - Horsnell 1999, p. 193-195 : mu *sa-am-su-i-lu-na* lugal-e usu mah ^{d}marduk-ka-ta ugnim *i-da-ma-ra-aṣ*^{ki} (ugnim èš-nun-na^{ki}) (ma-da) *ia-mu-ut-ba-lum*^{ki} unu^{ki} ì-si-in-na$^{ki\ giš}$tukul ba-an-sìg.

2178 - Pour l'existence de ce Yamutbal de Basse-Mésopotamie, voir ci-dessus, première partie, § 2.3.3.2.

donc qu'après avoir assuré son emprise sur le cœur de son royaume que Samsu-iluna porta ses efforts sur la vallée de la Diyala. Il y vainquit, cette fois définitivement, l'armée d'Ešnunna. Quatre ans plus tard, il établissait dans la région la forteresse Dûr-Samsu-iluna.

9.4.2. La reconquête babylonienne et le Sindjar

Les premières reconquêtes menées par Samsu-iluna eurent donc pour objectif le contrôle du Tigre. À ce titre, il faut certainement établir un parallèle avec la stratégie développée par son prédécesseur quelques trente ans plus tôt. De la même manière, Hammu-rabi avait d'abord assuré son emprise sur la Babylonie et ses alentours, notamment sur Larsa, avant de mener ses troupes contre Ešnunna. C'est la suite toutefois qui nous intéresse ici. Dominique Charpin a ainsi mis en relief de nombreux exemples d'aventures militaires démontrant que le Tigre était l'axe d'expansion naturel des royaumes des basses et moyennes vallées du Tigre[2179]. À l'époque de Hammu-rabi, cette expédition avait bel et bien eu lieu mais, contrairement à celles de Samsî-Addu d'Ekallâtum ou d'Ibâl-pî-El II d'Ešnunna, elle se fit sans combats, du moins dans un premier temps. Le roi de Babylone avait alors joué la carte de la diplomatie et dès l'année de la prise d'Ešnunna, en ZL 13, il avait pu déployer d'importants contingents dans le Sindjar. Samsu-iluna, après avoir sécurisé la vallée de la Diyala, suivit vraisemblablement le même axe.

Le nom de sa vingt-deuxième année célèbre ainsi la destruction du pays d'Apum et des villes de Zarhanum, Putra et Šušâ[2180]. Il se passa donc deux ans entre la victoire sur Ešnunna et la campagne qui devait le mener au cœur du bassin du Habur. Naturellement, la formule utilisée pour célébrer le retour de l'influence babylonienne dans cette région ne nous indique en rien la stratégie employée par le roi de Babylone. Elle n'évoque pas non plus le sort des royaumes du Sindjar.

À ce titre, il faut peut-être considérer un dernier lot de textes retrouvé à proximité de l'escalier menant à la terrasse du temple de Tell al-Rimah[2181].

Celui-ci est composé d'une trentaine de lettres et d'une vingtaine de textes économiques. Si les lettres ne sont pas datées et sont difficiles à comprendre du fait de leur contexte local, les documents économiques portent pour leur part quatre éponymes différents, Ahiyaya, Tutaya, Uṣur-ša-Aššur et *warki* Aššur-taklâku. La première édition de ces textes datait cette documentation d'une période précédant l'emprise du Royaume de Haute-Mésopotamie sur cette ville, sinon du tout début de cette

2179 - Charpin 1992a ; nous revenons sur l'ensemble de ces aventures militaires dans notre synthèse ; cf. ci-dessous, troisième partie, § 3.2.2.
2180 - Pour ce nom d'année, cf. Horsnell 1999, p. 211-212.
2181 - *OBTR* 278-313 (lettres) et *OBTR* 314-333 (textes économiques).

domination[2182]. Toutefois, après la parution de la KEL G, l'équipe de la REL proposa un nouveau contexte. Elle notait ainsi que les éponymies d'Aššur-taklâku et d'Uṣur-ša-Aššur pouvaient correspondre à une période nettement plus récente, contemporaine du règne de Samsu-iluna de Babylone. Quant aux deux autres éponymes, ils ne sont pas mentionnés dans cette partie de la KEL, mais ils pourraient s'insérer dans la cassure entre KEL G 117 et 123 (= REL 227-235), soit au minimum sept ans plus tôt[2183]. Notons également que le lien entre cette documentation économique et les lettres retrouvées dans le même contexte archéologique est garanti par la corrélation de certains noms de personnes dans les deux types de textes[2184].

Cet ensemble de lettres reste très avare sur le contexte politique lui-même. Trois d'entre elles font référence à un début de panique lié manifestement aux menées d'un certain Išme-Êrah qui, accompagné de 2000 hommes, menaçait la région de Qaṭṭarâ depuis la ville de Sabum. Cet homme est toutefois impossible à identifier et, par conséquent, il nous est difficile de comprendre les raisons de son acte. La plupart de ces lettres ont une tonalité plus administrative, faisant référence à la gestion des terres agricoles autour de la ville, de la collecte de taxe ou de déplacement de troupeaux.

Ce sont les acteurs de cette correspondance, plus que leur sujet, qui nous permettent d'établir quelques hypothèses sur cette période. Ces archives nous présentent ainsi toute une série d'administrateurs exerçant manifestement dans la ville de Qaṭṭarâ et ses alentours. Parmi ceux-ci, deux hommes se détachent particulièrement.

Deux lettres furent ainsi envoyées par un homme qui se présentait uniquement par son titre, *šâpiṭum*, « le gouverneur »[2185], et une autre lettre y fait encore référence de la même manière[2186]. Ce gouverneur pourrait être, selon l'éditeur, un certain Iškur-mansum, qui nous est décrit dans la lettre *OBTR* 280 comme étant à la tête d'un district. Cela, au moment où on considérait que ces archives dataient de l'époque de Samsî-Addu, a amené John D. Hawkins à rapprocher ce personnage de Hâṣidânum, le gouverneur à Karanâ. Cela, tout comme la définition de cette région comme un district-*halṣum*, pose immédiatement la question de l'autorité politique dominant cette ville. En somme, si Iškur-mansum fut bien le gouverneur d'un district incluant Qaṭṭarâ, à quel pouvoir politique répondait-il ? Une seule de ces lettres fait référence à un roi (lugal), mais celui-ci n'est pas

2182 - J. D. Hawkins dans Dalley *et al.* 1976, p. 202.
2183 - Barjamovic *et al.* 2012, p. 17, fig. 5. Voir également Lacambre et Nahm 2015, p. 19-21.
2184 - Ce lien a déjà été fait par J. D. Hawkins lors de la première édition (Dalley *et al.* 1976, p. 197). Nous retrouvons ainsi plusieurs acteurs de la documentation épigraphique dans le texte *OBTR* 322, daté de l'éponymie de *warki* Aššur-taklâku. De même, Ilî-Šamaš, auteur d'une vingtaine de lettres, scella le texte économique *OBTR* 317 en Uṣur-ša-Aššur.
2185 - *OBTR* 303 et 304, elles ne font référence qu'à des affaires administratives.
2186 - *OBTR* 296.

nommé et le contexte de la lettre ne nous donne pas plus d'information[2187]. Ce même titre apparaît également dans un document économique daté de l'éponymie d'Ahiyaya mentionnant les « ânes du roi »[2188].

Si l'écriture de ces archives est bien contemporaine de l'offensive de Samsu-iluna contre le pays d'Apum, il semble que ce titre puisse faire référence à trois personnages.

Il pourrait en premier lieu s'agir d'un roi local qui aurait intégré Qaṭṭarâ à son territoire en y plaçant un gouverneur. Nous pensons naturellement à Šepallu qui avait autorité sur la partie orientale du Sindjar quelques quinze années plus tôt sans que l'on connaisse sa capitale. Mais la lettre *OBTR* 281 permet une autre hypothèse. Dans celle-ci, un certain Ilî-Šamaš indiquait avoir envoyé un homme nommé Ibbiya à Warad-šarrim pour organiser le transport de sésame vers la ville de Kurdâ. Nous pourrions alors comprendre que Kurdâ avait autorité sur Qaṭṭarâ, ce qui n'est pas improbable dans la mesure où ces deux villes sont au moins unies par leur appartenance tribale. Nous ne pouvons toutefois exclure que Kurdâ soit également sous l'autorité d'un gouverneur étranger sinon qu'elle fasse partie de ce même district. En ce sens, la dernière hypothèse considérerait que le Sindjar dans son ensemble fut intégré à une construction politique plus importante. En l'état actuel de nos connaissances, et étant donné le contexte politique international, trois grands royaumes pourraient avoir eu une telle influence.

Le premier pourrait être celui d'Alep qui avait encore la mainmise sur cette région quelques années plus tôt. Nous l'avions d'ailleurs vu renforcer sa présence au sud du Sindjar en y déployant d'importantes quantités de troupes durant l'éponymie d'Amur-Ištar[2189]. Il est possible qu'à un moment encore non documenté il ait décidé de renforcer également son contrôle politique sur cette région en y installant un gouverneur.

L'autre hypothèse serait que la région soit déjà passée sous l'influence de Babylone et éventuellement que ce « lugal » désigne Samsu-iluna lui-même.

Enfin, Denis Lacambre et Werner Nahm ont récemment émis l'hypothèse que Pithana, le roi anatolien, ait également exercé une influence sur la région à cette époque[2190]. Ils se basaient sur le sceau d'Ilî-Šamaš pour lequel ils proposaient une nouvelle lecture présentant cet agent local comme « serviteur de Pithana »[2191]. Pour des raisons pratiques, nous n'avons pas pu exploiter davantage cette idée. Elle s'avère quoi qu'il en soit séduisante dans la mesure où elle illustrerait les premiers pas de l'influence anatolienne dans la région, bien avant la création du Mitanni.

Nous suivrons ici la seconde hypothèse, celle considérant le rétablissement de l'influence

2187 - *OBTR* 305.
2188 - *OBTR* 314.
2189 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 9.3.2.3.
2190 - Lacambre et Nahm 2015.
2191 - Lacambre et Nahm 2015, p. 18 : (1) *ì-lí-sa-ma-*[*ás*] (2) dumu *iq-qa-at-*$^{d\ulcorner}$utu/iškur⌝ (3) ìr *pí-it-ha-⌜na⌝*.

babylonienne sur la région. En l'absence d'indices directs, le meilleur argument vient, selon nous, de la datation de cette correspondance. Les archives présentent manifestement une certaine unité au moins entre les éponymies *warki* Aššur-taklâku (= Buzua ; REL 242) et Uṣur-ša-Aššur (= REL 243) par la récurrence dans les textes épistolaires et administratifs des mêmes noms de personnes. Or, si notre reconstitution chronologique est bonne, la campagne de Samsu-iluna contre Apum eut justement lieu durant ces éponymes. Il serait donc surprenant de voir des serviteurs d'Alep ou de Pithana au contrôle du Sindjar alors que le roi de Babylone menait déjà ses troupes au nord[2192]. Un autre argument pourrait être le fait que, dans la correspondance de Tell Leilan, le roi d'Alep n'est jamais mentionné simplement comme lugal, contrairement aux archives d'Iltani qui évoquait ce même titre à une période où Babylone tenait justement cette région sous son influence.

Nous pouvons également tenter un autre postulat sur la période durant laquelle Babylone prit en main le Sindjar, en indiquant toujours que cela reste très hypothétique. Si cette documentation est aussi uniforme qu'elle y paraît, il faudrait alors considérer que Babylone avait déjà le contrôle sur cette région durant les éponymies de Tutaya et d'Ahiyaya. Comme nous l'avons indiqué, ces deux éponymes demeurent difficiles à identifier dans les listes et ne peuvent être placés que dans le hiatus KEL G 113-123 (= REL 227-235). Cela signifierait que le Sindjar était passé sous influence babylonienne bien avant Si 22[2193].

Cela n'est en soi pas impossible, Samsu-iluna aurait pu envisager de s'établir dans le Sindjar avant même sa campagne contre Ešnunna. Hammu-rabi avait fait exactement la même chose au début de ZL 13. De la même manière, Samsu-iluna aurait cherché à encercler ce royaume avant de lancer son offensive. Si cela se confirmait, plusieurs années se seraient écoulées entre l'entrée des Babyloniens dans le Sindjar et la destruction d'Apum, période durant laquelle le bassin du Habur et la région du Sindjar auraient été les théâtres d'une âpre lutte entre les deux grandes puissances.

Dresser un tableau de cette période reste cependant complexe en l'absence de sources locales. La question fondamentale en ce qui nous concerne est de savoir si cette vingt-deuxième année de règne de Samsu-iluna marqua vraiment un tournant pour les réalités politiques régionales.

Il est notable que les ambitions babyloniennes se déplacèrent après Si 22 vers la vallée de l'Euphrate. Avant la vingt-sixième année de son règne, Samsu-iluna s'empara à nouveau de la ville de Harrâdum, intégrée depuis près de 20 ans au « royaume de Hana ». La prise de cette forteresse préfigurait la campagne qui mena un ou deux ans plus tard à la victoire babylonienne sur les rois Yadih-abum, dernier roi du pays de Hana, et Muti-Huršana, dont la capitale reste inconnue.

2192 - Charpin 2011, p. 240.

2193 - Le statut des deux seuls textes économiques datés des éponymies d'Ahiyaya et de Tutaya nous paraît bien problématique. Ils obligent à considérer un très grand laps de temps entre eux et la majorité de la documentation retrouvée dans le même contexte archéologique. De plus, mise à part la mention du « lugal », aucun indice interne ne permet d'unir ces deux textes au reste du groupe.

De même, il faut se demander quelles furent les circonstances de la destruction de Ṭâbatum, avant-poste du pays de Hana dans le Haut-Habur. À ce titre, Dominique Charpin propose deux contextes possibles[2194] :

Celle-ci aurait pu être prise dès Si 22 et à la suite de la campagne contre le pays d'Apum. Samsu-iluna aurait alors suivi une logique identique à celle qui avait animé Samsî-Addu contre Yahdun-Lîm mais également, toujours hypothétiquement, Hammu-rabi contre Zimrî-Lîm.

L'autre possibilité est que la ville n'ait été prise qu'après la victoire sur Yadih-abum en Si 27. Les Babyloniens auraient alors remonté l'Euphrate jusque Terqa puis éliminé les dernières poches de résistance le long du Habur.

Il nous est impossible, en l'état actuel de nos connaissances, de trancher entre ces deux options. Cela nous permettrait pourtant de savoir si Babylone conserva le contrôle du Sindjar et de la Haute-Mésopotamie après la prise de Šehnâ. En ce sens, les troupes déployées dans la région auraient pu contribuer à la victoire sur Yadih-abum en attaquant par le Habur. Il faudrait alors considérer que cette campagne ne fut pas un simple raid mais une opération de grande échelle visant à reprendre en main cette région perdue au début de son règne et à y éliminer l'éventuelle influence d'Alep et du Hana.

Pour un autre avis, il faut toutefois considérer l'étude de Frans van Koppen sur le commerce des esclaves en Haute-Mésopotamie[2195]. Il invitait ainsi à considérer que la continuité du commerce d'esclaves originaires de ces régions était symptomatique du désordre politique qui régnait encore dans celles-ci. Or ce phénomène demeura inchangé entre la prise de Tell Leilan et le premier tiers du règne d'Ammi-ditana, soit pendant environ 70 ans. En suivant cette hypothèse, on considérerait alors que les royaumes du Sindjar conservèrent leur autonomie et que Babylone ne parvint pas à ancrer durablement son influence sur la région. Jesper Eidem semble avoir émis une opinion semblable lorsqu'il considérait cette campagne contre Apum comme « a frustrated effort to counter the power of Halab », il ne la reprenait toutefois pas dans l'édition finale des textes de Tell Leilan[2196].

Si on ne peut donc que difficilement juger les efforts de Samsu-iluna pour reprendre en main la Haute-Mésopotamie, le même problème se pose concernant la vallée de l'Euphrate. La victoire sur Yadih-abum ne signifie pas nécessairement la chute du royaume de Hana. La destruction de la maison de Puzzurum, où fut retrouvée une grande partie des tablettes de Terqa, pourrait n'être en ce sens la conséquence que d'un simple raid des Babyloniens contre la capitale. Dominique Charpin

2194 - Charpin 2011, p. 59.
2195 - Van Koppen 2004, p. 20. Il invoque certains documents mentionnant les villes de Qaṭṭarâ (*TCL* 1 147, règne d'Abi-ešuh [1711-1684], successeur de Samsu-iluna) et Karanâ (*BM* 17212, 17ème année d'Ammi-ṣaduqa [1629]).
2196 - Eidem 2000, p. 257.

invite toutefois à considérer le nom de la trente-troisième année de Samsu-iluna, qui commémorait la reconstruction de la muraille de Saggarâtum[2197]. Cet acte, hautement politique, est en effet difficilement concevable si Babylone n'avait pas, alors, le contrôle de la basse vallée du Habur. Elle parvint en tout état de cause à maintenir son contrôle sur Harrâdum durablement puisque les textes qui y furent retrouvés couvrent une période s'étendant de la vingt-cinquième année de Samsu-iluna jusqu'à la dix-huitième année d'Ammi-ṣaduqa, soit près d'une centaine d'années (approximativement de 1724 à 1628).

9.4.3. Le Sindjar et la naissance du Mitanni

Les dernières années de Samsu-iluna ne nous apportent pas d'informations concernant la situation en Haute-Mésopotamie. Vers sa trentième année de règne, le roi de Babylone semble avoir perdu son emprise au sud de la Basse-Mésopotamie. Isin, Nippur et même Maškan-šapir pourraient avoir échappé à son autorité. Hors de cette région, son attention semble s'être portée sur la vallée de la Diyala et sur le Moyen-Euphrate, mais jamais plus au nord[2198].

Les noms d'années et inscriptions de ses successeurs, en nette diminution, ne témoignent presque d'aucune activité extérieure, sinon dans des régions déjà très méridionales. Abi-ešuh célébra ainsi une victoire sur les Kassites au début de son règne puis, en sa dix-septième année (vers 1693), sur Ešnunna. Mais la menace la plus sérieuse fut certainement celle des rois du « Pays de la Mer », installés dans la partie la plus méridionale du pays de Sumer et Akkad. Abi-ešuh essaya pour les vaincre d'assécher le Tigre[2199] et il fit construire une forteresse en amont des marais que formaient alors le delta des deux fleuves[2200]. Manifestement, cette menace persista durant le règne de son successeur Ammi-ditana. Plusieurs de ses noms d'années commémorent également l'érection de forteresses en Basse-Mésopotamie[2201], puis en sa dernière année de règne il célébra la destruction d'une muraille construite par le roi du Pays de la Mer Damiq-ilišu. Les noms d'années des deux derniers rois, Ammi-ṣaduqa et Samsu-ditana, ne nous en apprennent guère plus. Il faut donc considérer que dès la fin du règne de Samsu-iluna, l'attention du royaume de Babylone n'était plus portée que sur la Basse-Mésopotamie.

2197 - Charpin 2011, p. 59, n. 112.
2198 - Pour les dernières années de son règne, voir Charpin 2004b, p. 360-364.
2199 - Une chronique babylonienne tardive mentionne également les travaux organisés par Abi-ešuh pour barrer le cours du Tigre ; cf. Glassner 1993, p. 220.
2200 - Horsnell 1999, p. 262, n. 103 relatif aux noms d'années Ae m et o.
2201 - En l'an 9 au bord de l'Euphrate (Maškan-Ammi-ditana), en l'an 11 à nouveau sur l'Euphrate (Kar-Šamaš), puis en l'an 16 sur le Silakum (Dûr-Ammi-ditana) et en l'an 35 sur le canal Mê-Enlil (Dûr-Ammi-ditana). Pour ces noms d'années, voir Horsnell 1999, p. 273-324.

Mis à part ces noms d'années, le reste de la documentation babylonienne n'apporte que très peu d'information sur le Sindjar. À l'image des textes sur le commerce des esclaves évoqués ci-dessus, nous trouvons quelques références à des noms qui nous sont familiers sans qu'il soit toujours facile d'en déceler la signification.

À ce titre, le traité-*andurârum* d'Ammi-ṣaduqa évoquait, en son paragraphe 19, la restauration des droits pour les habitants « du Numhâ, du Yamutbal, de l'Ida-Maraṣ, d'Uruk, de Kissura et de Malgum »[2202]. Il est toutefois difficile de voir en ces trois premiers termes les réalités humaines de Haute-Mésopotamie. Au même titre que le traité de Belakum, il doit s'agir ici de leurs homonymes de Basse-Mésopotamie.

Nous pouvons également invoquer le texte *AbB* VI 190 (= *VAT* 169), qui rapporte la mobilisation de Numhéens pour garder les murailles de Sippar-Yarhurum. Par rapprochement avec d'autres lettres, Dominique Charpin a proposé que ces hommes soient originaires de la ville de Mahanum qu'il situait au sud du Sindjar[2203]. Cela toutefois ne nous semble pas assuré. Jean-Marie Durand a montré récemment que le terme *mahanum* n'était pas un toponyme mais un terme désignant une sorte de campement bédouin[2204]. Il désignerait ainsi une réalité tribale, mobile qui plus est, que l'on ne peut donc que difficilement rattacher à la région du Sindjar en particulier. Il ne rejetait toutefois pas l'hypothèse de Dominique Charpin concernant l'identification de ces soldats avec les Numhéens du Sindjar[2205]. Là encore, il faut encore s'assurer que le Numhâ ici évoqué désigne bien la réalité du Sud-Sindjar alors que la présence de ces populations, notamment dans la région de Kazallu et Šadlaš, est attestée pour des périodes bien antérieures[2206]. Ce dossier nous semble donc difficile à exploiter, surtout sur un plan politique. Toutefois, il est tentant d'y voir la trace d'une émigration des Numhéens vers le Sud, peut-être sous la pression hourrite, mais ce traité en serait le seul reflet connu.

Après le dernier tiers du XVIIIe siècle nous n'entendons donc plus parler des constructions politiques dont témoignaient les archives de Tell Leilan. Il est difficile en ce sens de s'assurer de leur existence, tels qu'ils furent connus, après la destruction de Šehnâ. Rien toutefois ne vient nous assurer du contraire. De même, il nous est difficile de déterminer les éventuelles influences politiques extérieures s'appliquant sur la région. Même si la campagne qui provoqua la destruction de Šehnâ fut le point d'orgue d'une tentative de reconquête, Babylone, en proie à de nouveaux

2202 - Kraus 1984, p. 180-181 : (25) [*šum-ma* du]mu *nu-um-hi-a* dumu *e-mu-ut-ba-lu*[*m*^{ki}] (26) [dumu *i-da*]-*ma-ra-az*^{ki} dumu unu^{ki} (27) [dumu ì-si-i]n-na^{ki} dumu ki-sur-ra^{ki} (28) [dumu murgu^{k}]^{i} *i-il-tum i-il-šu-ma* (29) [*pa-ga-a*]*r-šu aš-ša-az-zu*.
2203 - Charpin 2001.
2204 - Durand 2011, p. 158.
2205 - Durand 2011, p. 163, n. 37.
2206 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 1.2.1.

problèmes en Basse-Mésopotamie, ne semble plus avoir d'emprise sur la région à partir du règne d'Abi-ešuh. Il est tout aussi difficile de garantir qu'Alep parvint à y conserver son autorité.

Le siècle suivant est connu pour avoir été marqué en Haute-Mésopotamie par une immigration de plus en plus massive des populations hourrites. Frans van Koppen a également suggéré que la Haute-Mésopotamie pourrait avoir été intégrée au Mitanni, dès le milieu du XVIIe siècle, soit une cinquantaine d'années avant le raid hittite qui mit fin à la première dynastie de Babylone[2207]. Sur le plan politique, on ignorerait tout des changements entre la situation de morcellement décrite par les archives de Tell Leilan et leur intégration à cette nouvelle construction politique. Frans van Koppen en a ainsi décrit le schéma, tout en notant que rien ne permettait de le confirmer en l'état actuel de nos connaissances :

> « Between these two moments, we must imagine a course of events that included the acquisition of civil power by their leaders, followed by a process of gradual political unification, but none of this is so far documented by contemporary texts. »[2208]

En ce sens, le XVIIe siècle aurait marqué un tournant pour le paysage humain de la région. Si, dès l'époque des archives royales de Mari, nous trouvons des références à des personnes portant des noms hourrites à l'ouest du Tigre, y compris dans les plus hautes sphères politiques, leur implantation ne fit ensuite que se renforcer jusqu'à acquérir une résonance politique forte et unifiée. Ce fut donc très certainement durant ce XVIIe siècle que s'effacèrent les réalités humaines qui avaient jusque là fait l'identité du Sud-Sindjar et construit son paysage politique, le Numhâ et le Yamutbal. Mais là encore, nous ignorons entièrement les modalités par lesquelles celles-ci cédèrent leur place aux Hourrites.

Nous devons donc achever cette histoire du Sindjar amorrite avec le regret de ne pouvoir lui donner une fin déterminée et compréhensible. Il est nécessaire d'ailleurs de se demander quand et comment situer la fin de cette ère alors que les réalités politiques du Sud-Sindjar avaient peut-être disparu bien avant la chute de Babylone, date traditionnelle marquant la fin de l'époque amorrite, sachant également que depuis la fin des archives de Tell Leilan, un siècle et demi plus tôt, les réalités humaines du Sindjar avaient probablement déjà beaucoup changé.

La seule constante que nous puissions définir est l'occupation des principaux sites de la région qui semble se prolonger dans des mesures diverses pendant les époques suivantes.

2207 - Van Koppen 2004, p. 23.
2208 - Van Koppen 2004, p. 23.

Ainsi, les fouilles de Tell al-Rimah ont dégagé en ville haute (chantier A, le temple) et ville basse (chantier C, le palais) des niveaux d'époque mitanienne et médio-assyrienne. Le vaste complexe religieux semble ainsi perdurer jusqu'au XIIe siècle[2209], contrairement au complexe palatial de ville basse qui fut remplacé par des quartiers d'habitations[2210]. Des archives familiales et des textes officiels furent également découverts dans les niveaux médio-assyriens mis au jour à proximité de la cour du temple, nous assurant ainsi de la continuité de l'usage du nom de Qaṭṭarâ[2211].

Inversement, l'autre site fouillé par la British School of Archaeology in Iraq, Tell Taya n'a quant à lui livré aucune donnée pour la période suivante. La chronologie rapportée par les fouilleurs indique un abandon du site entre l'époque paléo-babylonienne (III et IV) et l'époque néo-assyrienne (niveaux I et II).

Les prospections de surface à Tell Khoshi ont révélé également des tessons des époques mitanienne et médio-assyrienne[2212]. Ils sont toutefois en nombre très restreint par rapport aux tessons de la céramique dite du « Khabur ». Christine Kepinski concluait donc que l'occupation dans la seconde moitié du IIe millénaire devait être plus limitée qu'aux époques précédentes[2213].

Les données de l'épigraphie ne sont guère plus éclairantes. La période mitanienne demeure très mal connue mais on retrouve toutefois certains toponymes de l'époque paléo-babylonienne dans les sources de l'époque médio-assyrienne, preuve s'il en faut, que la région demeura occupée entre les XVIe et XIIe siècles.

Ainsi la ville de Karanâ est évoquée dans les textes *KAJ* 310 et *VS* 19, 56. Nous trouvons également de nombreuses références à la ville de Qaṭṭarâ, ce qui répond bien aux données issues de l'archéologie[2214].

La ville de Kurdâ semble également conserver une certaine importance puisqu'un texte y mentionne encore l'occupation d'un palais[2215].

Quant à Andarig, il est possible de restituer son nom à la ligne 12 du texte *KAJ* 106. Jean-Marie Durand doutait toutefois de cette restitution et de la possible corrélation avec notre ville d'époque amorrite[2216]. Il est vrai que les propos du document, évoquant le rassemblement de bateaux (giš-má-meš), s'accordent assez mal avec la localisation de l'Andarig du Sud-Sindjar.

Enfin, Allahad et Kasapâ ne sont, à notre connaissance, jamais attestées à ces époques.

Ainsi, si les noms de ces villes furent conservés à l'époque du Mitanni puis du développement

2209 - Oates 1967, p. 70-71.
2210 - Oates 1972, p. 85. Voir également la synthèse offerte par Christine Kepinski 2001, p. 267-268.
2211 - Saggs 1968 pour une édition des textes et Postgate 2002 pour un commentaire plus récent.
2212 - Kepinski 2001, p. 269-270.
2213 - Kepinski 2001, p. 277.
2214 - Voir Nashef 1982.
2215 - *VS* 19, 47 cité dans Durand 2010a, p. 63. Voir également *VS* 19, 56.
2216 - Durand 2010a, p. 63.

de la puissance assyrienne, elles ne sont plus que peu attestées au regard de l'écho que nous en avons pour les trois siècles précédents. Manifestement, l'occupation de la région ne se limita plus qu'à quelques grands centres politiques ou religieux parmi lesquels il faut certainement trouver Kurdâ et Qaṭṭarâ. Les autres, Kasapâ, Allahad et Andarig, pourraient avoir eu une occupation bien plus limitée sinon avoir été entièrement abandonnées. Il faut certainement mettre cela en relation avec le nouveau cadre politique régional dans lequel l'ensemble de la région se trouva unifiée sous un même pouvoir provincial. L'existence d'autant de grands centres urbains, caractéristique d'un morcellement politique du Sindjar, n'avaient alors plus lieu d'être.

Troisième partie : synthèse

Ayant établi, dans la seconde partie de cette thèse, la trame événementielle de l'histoire du Sindjar à l'époque amorrite, nous souhaitions dans une troisième partie offrir une perspective différente pour reprendre certaines données en les détachant d'une lecture chronologique parfois trop lourde et poser les jalons de quelques réflexions d'ensemble au regard de l'histoire de ces royaumes. Naturellement, au même titre que les deux autres parties de cette thèse, il ne peut s'agir ici que d'une ébauche. Il faut espérer que de nouveaux éléments, en particulier des informations d'origine locales, permettront d'étayer ou d'infirmer les hypothèses et idées ici présentées.

Les informations que nous livrent les textes, de par leur nature et leur provenance, ne nous permettent pas d'aborder l'ensemble des aspects que peut recouvrir l'histoire politique de cette époque, du moins en comparaison de ce qu'il est possible de faire pour un royaume comme Mari. Comme nous avons déjà pu le souligner, l'absence de source locale limite considérablement les champs possibles de recherche. Il nous est difficile ainsi d'analyser les manifestations des pouvoirs politiques à l'intérieur des royaumes. Les seules réalités politiques qui nous sont documentées sont celles qui entrèrent d'une manière ou d'une autre en rapport avec les royaumes ayant émis nos sources, de même les seules manifestations politiques illustrées sont celles qui intéressèrent ces réalités politiques étrangères.

En considérant ces limites que nous imposent nos sources, il nous a semblé intéressant de suivre deux axes de recherche dans cette troisième partie.

Dans un premier chapitre, nous ferons le point sur ce que les textes nous révèlent des institutions politiques de ces royaumes. Nous conserverons ainsi une optique locale pour identifier les personnes et les corps constitués ayant, au sein des royaumes du Sindjar, exercées des fonctions politiques. Nous verrons qu'il ne nous est pas possible, avec les sources disponibles de faire ici un exposé complet sur les institutions politiques dans ces royaumes amorrites. Les données disponibles sur ces trois royaumes ne nous révèlent probablement pas l'ensemble des corps décisionnaires et exécutants de cette vie politique, du moins tels qu'ils peuvent nous être illustrés dans d'autres royaumes. Les textes n'évoquent probablement pas non plus toutes leurs prérogatives et toutes leurs compétences. Au mieux, nous pouvons sortir de l'ombre certains de ces personnages, les identifier et saisir quelques aspects de leur fonction et de leur place au sein de ces sociétés. Lorsque cela est possible, nous analyserons également les interactions entre ces différents acteurs afin de saisir les éventuels rapports de force qui les opposaient.

Le second chapitre s'ancre dans une perspective d'analyse des faits géopolitiques et des relations entre royaumes. En somme, nous nous écartons des rapports de force internes à ces royaumes pour nous intéresser à leur politique extérieur. Nous avons choisi de diviser ce chapitre par échelle. Dans un premier point consacré aux relations intra-régionales, nous avons

volontairement confondu l'échelle locale, c'est-à-dire la zone du Sud-Sindjar pour elle-même, et l'échelle régionale, c'est-à-dire la Haute-Djéziré dans laquelle elle s'intègre. Il nous semblait délicat de distinguer les deux, en grande partie parce qu'on ne peut analyser les relations entre les royaumes du Sindjar sans prendre en compte les enjeux que représentait le bassin du Habur pour ces royaumes et les stratégies d'alliance et d'expansion qu'il menèrent dans cet espace. Dans un second temps nous étendrons cette échelle de lecture pour essayer de déterminer la place du Sindjar à l'échelle mésopotamienne et les relations entretenues entre les royaumes du Sindjar et les grandes puissances proche-orientales de l'époque. Pour comprendre la nature et l'évolution de leurs rapports, nous avons essayé de conserver à la fois la perspective des royaumes du Sindjar, en analysant les intérêts qu'ils défendaient en concluant telle alliance ou telle autre, mais également celle des grands puissances en déterminant ce qui pouvait les pousser à prendre en main le Sud-Sindjar, et les moyens diplomatiques et militaires auxquels ils eurent recours pour y établir et y défendre leur influence.

1. Pouvoirs et institutions dans les royaumes du Sud-Sindjar

Il s'agit dans cette première partie d'aborder les différents personnes et groupes ayant joué un rôle dans les prises de décision et dans l'application de la politique de ces royaumes. Nous chercherons également à déterminer les interactions entre ces différents ensembles au sein de ces entités politiques.

Naturellement, ce sont nos sources qui conditionnent ici nos connaissances et nos lacunes concernant l'étude de ces institutions politiques. Comme nous l'avons indiqué, les seuls acteurs évoqués sont ceux qui entrèrent en contact avec les royaumes ayant émis nos sources. Pour les mêmes raisons, nous ne connaissons que les affaires qui les mettaient en lien avec des entités politiques extérieures, alors que nous échappe, du fait de l'absence de sources locales, leur rôle dans la politique intérieure de ces royaumes. Les réalités de l'administration locale nous sont ainsi presque entièrement inconnues, si ce n'est par le témoignage que nous en livrent les archives de Tell al-Rimah.

Certains acteurs sont toutefois très bien représentés, c'est en premier lieu le cas du roi, qui personnifie le royaume dans son entièreté. Nous trouvons également des références à d'autres acteurs, les Anciens, sorte de représentation du peuple, mais également l'armée comme force exécutante des décisions politiques mais également comme corps participant de la vie politique. En certaines occasions, lorsque nos sources nous fournissent des suites documentaires suffisantes, il est

possible d'aborder l'un de ces personnages par une approche prosopographique. Nous pouvons alors apprécier la manière dont ces hommes se firent une place dans l'administration, comment évolua leur carrière au sein de celle-ci et comment ils s'adaptèrent aux tumultes des événements. Parfois, pour compléter les données que ne nous livrent pas directement les textes, nous aurons recours à l'analogie avec les institutions équivalentes dans d'autres royaumes, avec le risque toutefois de ne pas percevoir par ce biais les spécificités locales.

Naturellement, le roi, parce qu'il est le premier personnage de la vie politique et le plus documenté de ces acteurs mérite une place à part. Dans un premier temps, nous reprendrons les hypothèses que nous avions pu poser à partir de l'approche événementielle pour essayer d'établir les arbres généalogiques des grandes familles ayant occupé cette fonction. Nous nous interrogerons ensuite sur les variations dans le concept de légitimité au trône. Il nous semble qu'à ce titre, les royaumes du Sindjar fournissent de bons exemples pour analyser les enjeux divers que ce concept induit et pour identifier les différents acteurs concernés lors du processus de transmission du pouvoir.

Dans un second temps, nous évoquerons les autres acteurs que les textes nous permettent d'étudier. Il s'agit en premier lieu des Anciens, ce groupe d'hommes dont l'identité et la fonction ont déjà fait couler beaucoup d'encre. Il nous a semblé intéressant à ce titre de mettre en perspective les exemples que les textes relatifs aux constructions politiques du Sindjar nous fournissent par rapport aux propositions que nous pouvons trouver dans les études qui leur sont consacrées. Un second point portera sur l'armée de ces royaumes. Nous nous intéresserons d'abord à leur organisation et à leurs effectifs qui peuvent nous révéler des données importantes pour comprendre la politique de ces royaumes et expliquer la nature de leurs relations, entre eux et avec les royaumes extérieurs au Sindjar. En ce qui concerne son rôle politique, l'armée apparaît surtout comme corps exécutant des décisions politiques, toutefois elle nous est parfois présentée comme participante dans les prises de décision, en tant que groupe mais également par le biais de leurs officiers de haut rang.

1.1. Les dynasties du Sud-Sindjar

Le roi est, sans équivoque, le personnage central de la société à l'époque amorrite. Il n'est pas pour autant une figure caractéristique de cette période mais s'ancre au contraire dans une tradition mésopotamienne bien plus ancienne et bien plus complexe. Jean-Marie Durand notait en ce sens que définir un « roi paléo-babylonien » ou un « roi amorrite » s'avère extrêmement complexe et que

catégoriser de manière si générale cette institution est peu pertinente[2217]. Elles se distinguent d'une région à l'autre, d'une ville à l'autre, par les traditions dans lesquelles elles s'inscrivent. Il différenciait ainsi le caractère de la royauté à Babylone, à Larsa ou encore à Mari.

En ce sens, définir une royauté propre au Sindjar n'aurait aucune pertinence. La fonction royale n'y a naturellement pas de caractère singulier que les royaumes du Sindjar ne partageraient qu'entre eux. De même, définir ces royautés d'un point de vue strictement local, c'est-à-dire royaume par royaume, demeure extrêmement complexe. N'oublions pas que nous ne disposons pas d'archives propres à ces royaumes mais que le regard qui est porté sur cette institution est celui d'un étranger. La documentation de Tell al-Rimah est l'exception mais elle est composée de textes de la pratique et n'offre pas de démarche historiographique théorisant une conception locale de la royauté.

Il demeure qu'à partir des données dont nous disposons nous pouvons saisir au moins en partie l'histoire de ces personnages et reconstituer les arbres généalogiques des familles royales de ces différents royaumes. En distinguant ainsi les situations coutumières de celles qui ne le furent pas, nous verrons dans un second temps quels exemples peuvent fournir ces royaumes concernant les mécanismes de la succession au pouvoir.

1.1.1. L'état de la question

Il s'agit de faire ici une mise au point sur les données dont nous disposons concernant les différentes personnalités ayant exercé la fonction royale, et leur entourage, dans la région du Sindjar. Nous rappellerons en ce sens les liens familiaux existant entre eux lorsque ceux-ci sont certifiés par les textes. Nous interrogerons également les cas moins évidents pour lesquels aucun lien ne peut être tissé avec d'autres personnalités locales.

Si on prend l'ensemble de notre période depuis le règne de Yahdun-Lîm jusqu'à la période de domination babylonienne, la situation politique est trop changeante pour que l'on puisse associer une famille à une ville en particulier. Le cas de Kurdâ, qui semble conserver une même famille pendant presque l'ensemble de notre période, fait figure d'exception. Les autres royaumes de la région ont une histoire plus complexe. À certains moment de leur histoire, elles furent regroupées, par paire, en une même entité politique, alors que plusieurs familles pouvaient prétendre à chacune de ces villes. De même, certains hommes originaires de l'une d'entre elles régnèrent finalement sur une autre. Pour analyser l'évolution de ces constructions et le rôle des familles prétendantes dans

2217 - Durand 2010b, p. 31-32.

cette histoire, nous avons pris pour référence la situation à l'époque de Zimrî-Lîm, et plus précisément celle après sa onzième année de règne. Nous distinguerons ainsi une paire formée par les villes d'Andarig et d'Allahad, et une autre par Qaṭṭarâ et Karanâ.

1.1.1.1. L'ordre de succession à Kurdâ

Constater les modalités de la succession des rois ayant gouverné Kurdâ est, nous l'avons dit, relativement aisé. Plusieurs historiens ont déjà travaillé sur un ou plusieurs membres de cette famille, de même l'ordre de succession de ces rois a également pu être établi de manière assurée[2218]. À mesure que la documentation s'enrichissait, des liens ont été découverts entre ces différentes personnalités, ce qui avait finalement conduit Bertrand Lafont à proposer qu'une seule et même famille ait pu régner durant l'ensemble de la période couverte par les archives, depuis le règne de Yahdun-Lîm jusqu'à l'époque des archives de Tell Leilan[2219]. Il est question ici de reprendre ces propositions et leurs arguments.

1.1.1.1.1. La famille d'Aštamar-Addu

Le premier nom à qui nous pouvons associer le titre de « roi de Kurdâ » est Aštamar-Addu, contemporain du règne de Yahdun-Lîm. En réalité, il ne porte jamais directement ce titre dans nos textes et, pour cause, un seul texte fut écrit à une époque plus ou moins contemporaine de son existence, il s'agit du document juridique *ARM* VIII 75, daté du mois xi/Benjaminites. Nous avons également écho de sa dignité dans un texte postérieur à son règne dans lequel les Anciens de Kurdâ comparaient les rapports politiques entretenus entre Aštamar-Addu et Yahdun-Lîm et ceux auxquels fut soumis son successeur, Simah-ilânê, au début du règne de Zimrî-Lîm[2220]. Il ne fait donc pas de doute qu'Aštamar-Addu ait été roi de Kurdâ, nous avions toutefois souligné dans la partie précédente le peu d'éléments dont nous disposons sur son règne.

Les textes nous assurent de liens de paternité avec deux hommes, Sûmû-Numahâ et Dâirum. L'un et l'autre ne sont que peu documentés par des textes écrits de leur vivant. Nous pouvons douter d'ailleurs qu'ils aient un jour régné sur Kurdâ. Plusieurs rois de la génération suivante peuvent toutefois être rattachés à eux. Après la disparition d'Aštamar-Addu, deux branches de cette famille

2218 - Notamment Charpin *et al.* 1988, p. 360, n. 11. Pour la succession de ces rois et la bibliographie antérieure, voir également Charpin et Ziegler 2003, p. 267.
2219 - Lafont 1994, p. 214.
2220 - *FM* II 117 et 118.

peuvent être distinguées autour de ses deux fils.

La première branche de la famille royale est introduite par Sûmû-Numahâ. Bien que peu documenté, cet homme est expressément qualifié de fils d'Aštamar-Addu dans le document juridique *ARM* VIII 75 (l. 5 : dumu *aš-ta-mar*-^{d}IM). Nous pouvons facilement écarter la possibilité que le père de cet homme ne soit que l'homonyme du roi de Kurdâ. Ainsi il n'a pas échappé à Dominique Charpin que le nom même de cet homme le mettait bien en lien avec la région du Sindjar et donc avec Kurdâ[2221]. Il peut être traduit ainsi par « Postérité-du-Numhâ »[2222], un anthroponyme créé sur mesure pour un homme manifestement voué à assurer la gouvernance de ce royaume.

Son lien avec le royaume de Kurdâ est également conforté par le parallèle qu'il offre avec le personnage de Simah-ilânê[2223], qui gouverna Kurdâ entre les années ZL 1 et ZL 3. Tous deux sont en effet mis en rapport avec la ville de Sapîratum, dans le Suhûm, l'un à l'époque de Yahdun-Lîm, l'autre au début du règne de Zimrî-Lîm. Ainsi, toujours dans *ARM* VIII 75, Sûmû-Numahâ est dit « homme de Sapîratum » (l. 6 : lú *sa-pí-ra-tim*^{ki})[2224]. Quant à Simah-ilânê, il fut pour sa part directement qualifié de « roi de Sapîratum » (l. 9' : lugal *sa-pí-ra-tim*^{ki}[2225]), lorsqu'il revint d'exil pour reprendre le trône de Kurdâ à la fin de l'année ZL 1. Il ne serait pas invraisemblable dès lors que Sûmû-Numahâ ait également porté ce titre[2226].

Indépendamment du rôle exact que jouèrent ces deux hommes à Sapîratum, Jean-Marie Durand et Dominique Charpin se sont interrogés sur le lien de parenté entre les deux hommes[2227]. En réalité, tout dépend du statut que l'on donne à Simah-ilânê dont on ne connaît pas la place exacte dans cette famille. Nous pouvons alors proposer deux hypothèses. La première serait qu'il fut également fils d'Aštamar-Addu, et donc frère de Sûmû-Numahâ. La seconde soutiendrait qu'il fut fils de Sûmû-Numahâ et petit-fils d'Aštamar-Addu. Cette seconde hypothèse paraît la plus probable en premier lieu en raison du décalage, équivalent à une génération, entre l'époque de Yahdun-Lîm et celle de Zimrî-Lîm. Toutefois, les archives de Mari nous offrent certains contre-exemples et en premier lieu celui de Bunû-Eštar qui exerça le pouvoir à Kurdâ durant ces deux périodes. Il est

2221 - Charpin 1997, p. 343.
2222 - Guillot 1997, p. 275, n. 17.
2223 - Concernant la signification de ce nom, voir dernièrement Streck 2013 qui propose une traduction « Écoute, ô dieu, celui qui est humble » que l'on devrait alors transcrire Simah-ila-anem. Nous avons préféré suivre la lecture Simah-ilânê, traduit dans Durand 2000b, p. 433, n° 1222 (= *ARM* X 5), n. b, par « Joie de mes dieux ».
2224 - Charpin 1997, p. 342.
2225 - A.3274+ (Guichard 2002a, p. 129).
2226 - Nous renvoyons à ce titre à la seconde partie dans laquelle nous posions le problème du statut de cette ville par rapport à Kurdâ. S'agissait-il d'une ville du royaume ou simplement d'un lieu d'exil ? Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 2.1.2.2.
2227 - Charpin et Durand 2004, p. 109 et 113.

étonnant toutefois, dans l'hypothèse qu'Aštamar-Addu ait été son père, que dans le discours que tinrent les Anciens de Kurdâ à Simah-ilânê, ceux-ci n'aient pas également appuyé leur argumentaire en jouant sur cet aspect. Le plus probable est donc que Simah-ilânê fut le fils de Sûmû-Numahâ, cela expliquerait également que, au moment où il chercha à remonter sur le trône, les auteurs de la lettre A.3274+ ait privilégié le titre de son père, c'est-à-dire « roi de Sapîratum » plutôt que celui de son grand-père.

L'autre branche de la famille royale nous est clairement introduite par le texte *FM* III 131 qui nous livre la séquence : « Hammu-rabi, le *mâdarum*, fils de Da[...], petit-fils d'Aštamar-Addu »[2228]. Il nous assure ainsi du lien entre Hammu-rabi et Aštamar-Addu mais le nom de son père n'était alors pas connu. Jean-Marie Durand et Dominique Charpin ont toutefois pu le reconstituer à partir de la lettre A.1215 dans laquelle le roi de Mari indiquait à Bunû-Eštar qu'il hébergeait un prétendant au trône de Kurdâ, fils de Dâirum. C'est donc Hammu-rabi qu'il faut chercher derrière ce prétendant[2229].

De nombreuses questions restent encore ouvertes concernant cette branche de la famille royale. Nous ignorons encore le rôle qu'elle joua durant le règne de Yahdun-Lîm puis au moment de l'entrée de Samsî-Addu dans la région. Hammu-rabi n'arriva finalement sur le trône qu'au début de l'année ZL 6 et nous ignorons encore combien de temps il parvint à y demeurer. Au moment de la prise de Mari par les Babyloniens, il était encore au pouvoir[2230], il n'apparaît pas toutefois dans la documentation de Tell al-Rimah.

Concernant le second Aštamar-Addu, celui contemporain des archives de Tell Leilan, Bertrand Lafont a considéré que le fait qu'il ait le même nom qu'un précédent roi rendait très probable qu'il ait fait partie de la même famille royale. Il soulevait en ce sens de nombreux autres exemples présentant la récurrence d'un nom au sein d'une même famille[2231]. Quel lien faut-il alors tisser entre Aštamar-Addu et les rois qui le précédèrent ? Plus d'une dizaine d'années séparent l'époque des archives de Mari de celle de Tell Leilan, on s'attendrait donc à ce que cet homme soit le fils de l'un des rois du temps de Zimrî-Lîm, Simah-ilânê ou Hammu-rabi. Le contexte historique rend plus vraisemblable la filiation avec Hammu-rabi, dernier roi connu, toutefois nous n'en avons

2228 - *FM* III 131 : (9) *ù ha-am-mu-ra-bi ma-da-ru* dumu *da*-[...] (10) [*ma*]-*ar ma-r*[*i*] (11) [^{l}*aš*]-⌜*ta-mar*⌝-^{d}IM (…).

2229 - Charpin et Durand 2004, p. 113.

2230 - En témoigne la lettre *ARM* VI 33 (= *LAPO* 16 340) que nous serions tentés de placer dans le contexte de la guerre entre Mari et Babylone. Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 9.1.3.

2231 - Lafont 1994, p. 215, n. 22. Il renvoie en ce sens à Lion 1994, p. 231, qui montre la récurrence de certains noms ou parties de noms chez les rois de Babylone. Zimrî-Lîm donna également à ses fils les noms de Yaggid-Lîm, Hadnî-Addu et Yahdun-Lîm. Selon Durand 2010b, p. 52, le premier serait celui qui amena la tribu dans la région, le père de la dynastie, le second serait son père biologique, son troisième son « père de raison ». C'est également le cas à Alep où les noms Hammu-rabi et Yarîm-Lîm désignent respectivement deux et trois rois de la même dynastie (Charpin 2004b, p. 391).

pas de preuves directes et nous ne disposons pas du synchronisme entre les archives de Mari et celles de Tell Leilan qui nous assurerait que cette transition se soit faite de cette manière.

1.1.1.1.2. Bunû-Eštar, un usurpateur ?

Il reste toutefois à s'interroger sur la place qu'occupait Bunû-Eštar dans l'histoire du royaume de Kurdâ. Nous savons qu'il y apparaît par deux fois[2232]. Il est pour la première fois documenté à l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie grâce à une lettre qu'il envoya à Yasmah-Addu dans laquelle il se présentait comme son serviteur[2233]. Cette collaboration ne dura toutefois que peu de temps et, en témoigne la lettre A.1215, il partit finalement en exil à l'ouest, auprès du roi de Zalwar[2234]. Il n'en revint qu'au cours de l'année ZL 3, et, dans des circonstances encore troubles, il accéda au trône de Kurdâ après la destitution de Simah-ilânê. Il y resta un peu plus de deux ans avant d'en être à nouveau écarté par l'intervention du roi de Mari au début de l'année ZL 6. Il fut alors remplacé par Hammu-rabi. Après cette date, il n'apparaît plus dans notre documentation[2235].

Le parcours de cet homme est donc complexe. Il fait figure d'un homme déterminé, ne doutant manifestement pas de sa légitimité à occuper le trône. Pourtant, sa généalogie nous échappe encore entièrement. Jean-Marie Durand et Dominique Charpin se sont interrogés sur le lien qu'il pouvait entretenir avec Simah-ilânê, et donc avec la famille royale kurdéenne, mais ils ont laissé la question ouverte[2236].

Il est possible en effet qu'il ait pu être un autre fils d'Aštamar-Addu, et donc qu'il soit le frère de Sûmû-Numahâ et de Dâirum. Une réponse à cette question serait d'ailleurs déterminante pour expliquer le rôle qu'il joua lorsque la région passa sous le contrôle de Samsî-Addu.

Pourtant, plusieurs éléments peuvent éventuellement nous amener à y voir un concurrent de la famille d'Aštamar-Addu.

En premier lieu, on notera que ses tentatives de conquête du trône se firent systématiquement après un moment de crise pour la famille royale. Le premier, implicite, est celui de l'entrée de la région dans le giron de Samsî-Addu. Il est possible qu'à cette époque il n'ait fait que profiter de la fuite de la famille royale pour se présenter au roi d'Ekallâtum comme une alternative à celle-ci. La seconde fois, dans le courant de l'année ZL 3, ce fut à nouveau de manière très opportune qu'il écrivit à Zimrî-Lîm pour réclamer son royaume. Kurdâ, et la région de manière générale, était alors

2232 - Pour le fait qu'il s'agisse dans les deux cas du même homme, voir Durand 1987f, p. 202, n. 16 et Charpin et Durand 2004, p. 106-107.
2233 - *ARM* V 70 (= *LAPO* 16 236).
2234 - Charpin et Ziegler 2004.
2235 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 6.1.2.2.
2236 - Charpin et Durand 2004, p. 109.

en pleine crise. Simah-ilânê avait depuis peu été écarté du trône en raison de son comportement qui mettait en danger les intérêts mariotes[2237]. Zimrî-Lîm pensa alors à placer le royaume sous autorité directe tout en hébergeant chez lui un *mâdarum*[2238], Hammu-rabi. Nous ignorons exactement comment il concevait l'avenir de Kurdâ mais la situation internationale, celle du début des tensions avec Ešnunna, l'obligea certainement à prendre une décision rapide, sinon il risquait de voir cette ville chercher les faveurs du roi d'Ešnunna. Ce fut à ce moment-là que Bunû-Eštar entra en scène. Déjà arrivé à Kurdâ, il présentait son pouvoir comme légitime usant de la formule traditionnelle « trône de la maison de mon père »[2239]. Il est vrai que l'usage de cette formule invite à en faire le fils d'Aštamar-Addu. Cela ne nous paraît toutefois pas suffisant dans la mesure où cette formule a souvent un sens très général. D'ailleurs, rien n'empêche de considérer que la concurrence entre les deux familles remontait à la génération précédente et que le père de Bunû-Eštar avait effectivement des prétentions sur le trône de Kurdâ au temps d'Aštamar-Addu. Faute de temps, il est probable que Zimrî-Lîm ait accepté la situation telle qu'elle était. Ainsi, il semble que par deux fois, Bunû-Eštar ait accédé au trône en profitant de la disqualification politique des membres de la famille d'Aštamar-Addu.

Un autre argument pourrait venir du vocabulaire choisi par Zimrî-Lîm dans la lettre A.1215 lorsqu'il rappela à Bunû-Eštar, en déguisant à peine sa menace, qu'il hébergeait Hammu-rabi. Il est notable que ce fut le terme *keltum* qu'utilisa le roi de Mari pour qualifier Hammu-rabi[2240]. En choisissant ce terme, Zimrî-Lîm présentait la situation comme contraire à la coutume, le terme *keltum* désignant, selon Jean-Marie Durand, un prétendant en opposition avec le roi alors sur le trône[2241]. Dans le cas contraire, on se serait attendu à ce que Hammu-rabi soit désigné comme *mâdarum*, soulignant l'appartenance à la même famille[2242]. Cela invite donc à considérer que les deux hommes ne faisaient pas partie d'une même lignée.

Par ailleurs, Jean-Marie Durand a apporté une interprétation intéressante du nom de Hammu-rabi qui pourrait également appuyer l'idée que Bunû-Eštar ne fut considéré que comme un interlude dans l'histoire dynastique de Kurdâ[2243]. Selon lui, le fait qu'on lui ait donné ce nom indiquait une volonté de le présenter comme le chef de famille, le premier d'une nouvelle lignée. Cela conviendrait donc assez bien au contexte d'une restauration après une époque où le trône fut usurpé par Bunû-Eštar.

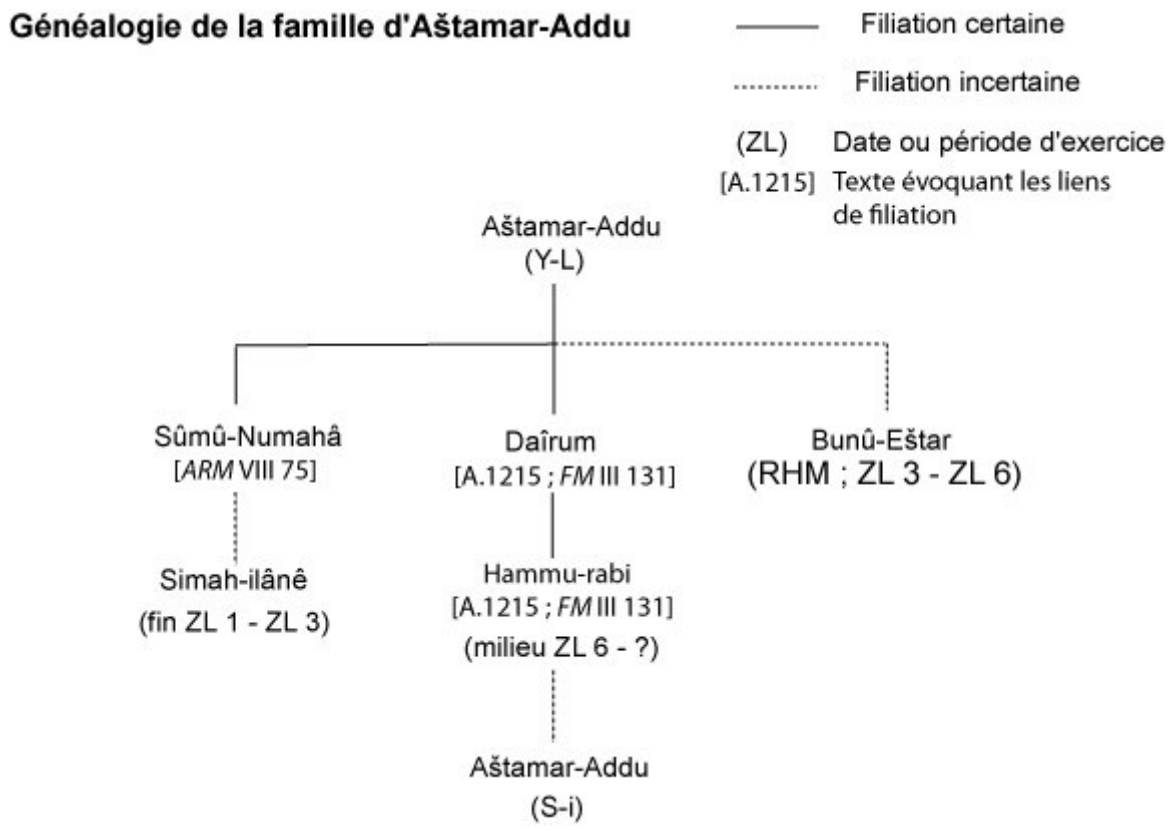
2237 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 4.2.2.4.
2238 - Pour la signification de ce terme, voir ci-dessous. Le terme désigne manifestement un membre de la famille occupant alors le trône.
2239 - A.1215 (Charpin et Durand 2004) : (31) *a-na* ^{giš}gu-za é *a-bi-ia* (…).
2240 - A.1215 (Charpin et Durand 2004) : (48) [*a-na k*]*a-al-te-ka* (…) traduit par « comme ton prétendant ».
2241 - Durand 2008a, p. 592 et Durand 2010b, p. 55.
2242 - Cf. ci-dessous, troisième partie, § 1.1.2.1.
2243 - Durand 2013b, p. 50-51.

Enfin, c'est la politique de Zimrî-Lîm qui paraîtrait bien étrange si on considère que Bunû-Eštar faisait partie de cette même famille. Après avoir destitué Simah-ilânê, il aurait hésité à placer le royaume sous administration directe avant de finalement revenir sur sa décision en y installant Bunû-Eštar. Puis, pour la troisième fois, et en dépit de la guerre qui venait de l'opposer à cet homme, il aurait replacé à nouveau un membre de la même famille, Hammu-rabi, sur le trône. Au contraire, si on considère Bunû-Eštar comme un adversaire de la famille d'Aštamar-Addu, cette alternance s'explique mieux. Zimrî-Lîm aurait joué de la concurrence entre les deux familles pour calmer les prétentions des rois de Kurdâ, avec finalement assez peu de succès.

Ces éléments sont toutefois très circonstanciels ou reposent sur des jeux de langages entre deux hommes en pleine négociation. Il nous faudrait des preuves plus directes pour confirmer cette interprétation.

L'idée qu'une seule et même famille ait dominé la vie politique à Kurdâ demeure donc une réalité, du moins dans une perspective de longue durée. Cela en fait manifestement un cas assez unique, digne des royaumes les plus importants et les plus stables. Toutefois, il faut relativiser cette stabilité du pouvoir à Kurdâ. D'abord, les durées de règne à l'époque de Zimrî-Lîm évoquent une série de crises et de défaites pour ce royaume. Trois hommes se succédèrent sur le trône durant les six premières années de règne de Zimrî-Lîm avant que la situation ne se stabilise finalement après l'année ZL 6 pour se dégrader à nouveau en ZL 12. Nous sommes donc loin de ces rois qui surent se maintenir au pouvoir pendant l'ensemble de cette période, comme Šarraya à Razamâ-du-Yussan ou Haya-sûmû à Ilân-ṣurâ. De plus, cette succession pourrait également avoir été mise à mal à plusieurs reprises, d'abord, avec certitude, au moment de la conquête de la région par Samsî-Addu mais peut-être également avec la montée sur le trône de Bunû-Eštar.

Il est notable toutefois que les deux derniers rois connus de cette ville puissent encore être rattachés à l'homme qui y régnait au temps de Yahdun-Lîm, et ce, malgré les nombreuses remises en question de l'influence mariote. Cela démontre selon nous deux choses. D'une part que cette famille était devenue indispensable à qui souhaitait maintenir son influence sur la ville et d'autre part que ce royaume était suffisamment important pour que Zimrî-Lîm ne puisse pas, en définitive, écarter simplement ces rois et placer la ville sous tutelle.



1.1.1.2. Les rois d'Andarig et d'Allahad

Notre documentation nous invite à regrouper ces deux villes en une seule et même entité politique. Il est vrai, en ce sens, que ce fut le cas pendant la totalité du règne de Zimrî-Lîm. Toutefois, nous pouvons suspecter sur la foi de la généalogie de certains personnages que celles-ci furent indépendantes l'une de l'autre dans la période précédent la couverture documentaire. Ce fut ainsi qu'Asqur-Addu, qui régna à Karanâ, se prétendit héritier du trône d'Andarig[2244]. Pour des besoins de clarté, nous nous reposerons ici avant tout sur les faits plutôt que sur les déclarations et à ce titre, la famille qui demeura le plus longtemps au pouvoir dans ces deux villes fut indéniablement celle de Warad-Sîn.

1.1.1.2.1. L'origine de la famille de Warad-Sîn : Andarig ou Allahad ?

Warad-Sîn eut un parcours complexe[2245]. Il nous apparaît indirectement par la mention de ses fils dans des documents mariotes écrits au moment où Yahdun-Lîm était encore le roi de Mari.

2244 - Selon la lettre A.468 (Guichard 2004, p. 25-27). Cf. ci-dessous, troisième partie, 1.1.1.3.1.
2245 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 3.2.2.

Nous avions alors émis l'idée qu'il s'était assez tôt placé sous la protection de Mari, probablement parce que le trône auquel il prétendait était déjà occupé par un autre roi[2246]. Sa véritable carrière dans la région ne débuta, à notre connaissance, qu'au moment où le roi Samsî-Addu avait déjà intégré la région du Sindjar à la grande construction politique qu'il érigea depuis la région d'Ekallâtum jusqu'à Mari. Warad-Sîn exerça des responsabilités au nom de Samsî-Addu dans une zone s'étendant manifestement sur une grande partie du Sindjar et, peut-être, au nord de celui-ci, sans que ne soit précisée la ville dans laquelle il siégeait[2247]. Il disparaît de notre documentation après seulement quelques années de service, dans des conditions encore troubles[2248]. À aucune occasion, son titre et le trône auquel il prétendait ne nous est précisé mais il est manifeste, au regard du parcours de ses enfants, qu'il était une personnalité locale.

Ce n'est que dans les dernières années du règne de Zimrî-Lîm, après le règne de Qarnî-Lîm[2249], que cette famille réapparaît dans la région. Si le fils de Warad-Sîn, Atamrum, se revendiqua alors « roi d'Andarig », c'est également durant cette période que l'on apprend le véritable lieu d'origine de cette famille lorsque Hammu-rabi, le roi de Kurdâ, écrivait : « Qu'il (= Atamrum, fils de Warad-Sîn) conserve sa ville d'Allahad et en outre Andarig »[2250]. Francis Joannès en a conclu que la ville d'origine de cette dynastie était Allahad et non Andarig, qui n'aurait été qu'adjointe à cette construction. Qu'Atamrum ait ensuite conservé le titre de roi d'Andarig, plutôt que celui de roi d'Allahad tient vraisemblablement de la symbolique associée à chacune de ces deux villes[2251]. Allahad se semble ainsi jamais avoir eu le statut de capitale depuis la période de Yahdun-Lîm jusqu'à la fin du règne de Zimrî-Lîm[2252], alors qu'Andarig devint le centre d'une importante construction politique sous l'impulsion de Qarnî-Lîm. En ce sens, le titre de roi d'Andarig était certainement plus prestigieux.

2246 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 2.1.1.2.

2247 - Pour cette partie de sa vie, Villard 2001, p. 99-100. Rappelons qu'un certain Warad-Sîn apparaît dans un document de Mari daté du 4/i/ZL 1 (*ARMT* XXII 313 = *ARMT* XXXI 25).

2248 - Deux interprétations demeurent possibles, soit Warad-Sîn fut évincé par Samsî-Addu au profit d'un gouverneur d'origine ekallâtéenne, soit il le fut au moment de la reprise en main de cette région par Bannum et Qarnî-Lîm (cette dernière est la version soutenue dans Charpin *et al.* 1988, p. 246). Il pourrait être tentant de considérer qu'Atamrum conserva cette ville un moment avant d'en être évincé par Qarnî-Lîm, cela n'est toutefois nullement documenté.

2249 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.1.

2250 - *ARMT* XXVI/2 392 : (13) *a-al-šu al-la-ha-ad*^{ki} *ù a-na wa-tar-t*[*im*] (24) *an-da-ri-ig*^{ki} *i-na qa-ti-šu li-ki-il*$_5$.

2251 - Plusieurs documents lui attribuent ce titre, notamment M.11280+ (= *ARMT* XXV 8 ; = *ARMT* XXXI 192), M.12143 (= *ARMT* XXX, p. 415), *ARMT* XXV 44+ (= *ARMT* XXX, p. 403) et surtout A.96 (= *LAPO* 16 291).

2252 - Noter qu'il est possible que Warad-Sîn en ait été le roi avant de trouver refuge à Mari, cela toutefois ne nous est pas documenté.

1.1.1.2.2. La généalogie de la famille de Warad-Sîn

Concernant cette famille, les textes de Mari nous livrent une qualité d'information assez exceptionnelle. Ainsi, non seulement nous connaissons un grand nombre de descendants de Warad-Sîn mais leurs liens familiaux nous sont également confirmés par les textes.

Nous découvrons successivement, grâce aux archives de Mari, cinq fils de Warad-Sîn.

Les deux premiers sont évoqués à l'époque de Yahdun-Lîm. Il s'agit de Yašûb-Ašar et de Sîn-eribam, tous deux qualifiés de « fils de Warad-Sîn » dans des documents juridiques de l'époque de Yahdun-Lîm[2253]. Dans un cas comme dans l'autre, ils disparaissent ensuite de notre documentation sans que l'on sache s'ils eurent un jour des responsabilités politiques. Toutefois, dans la mesure où ils furent impliqués dans des affaires de prêts, on peut estimer qu'ils étaient déjà adultes à cette époque.

Un autre de ses fils nous est également documenté à l'époque de Samsî-Addu, il s'agit d'Addu-muballiṭ. Une lettre, écrite par Warad-Sîn à Yasmah-Addu, évoque ainsi les discussions autour du mariage d'Addu-muballiṭ avec une fille de Yahdun-Lîm, mariage que refusait Warad-Sîn sous prétexte que la femme qu'on destinait à son fils n'est pas assez noble[2254]. Si dans cette lettre aucun lien de parenté n'est clairement précisé entre Warad-Sîn et Addu-muballiṭ, celui-ci nous est assuré par plusieurs lettres datant du début du règne de Zimrî-Lîm, à un moment où Addu-muballiṭ était vraisemblablement passé au service du nouveau roi de Mari[2255].

Les deux derniers fils de Warad-Sîn apparaissent bien plus tard, dans le courant du règne de Zimrî-Lîm. Nous avions évoqué à ce titre qu'ils avaient probablement du fuir la région du Sindjar, peut-être avec leur père, pour trouver finalement refuge dans le sud de la Mésopotamie, vraisemblablement à Ešnunna[2256].

Le premier d'entre eux, le personnage le plus intriguant de cette dynastie, est Atamrum. Sa filiation avec Warad-Sîn nous est assurée par le serment qu'il prêta au roi de Mari en tant que « fils de Warad-Sîn, roi d'Andarig »[2257], dans le courant de l'année ZL 12. En réalité, à cette époque, il avait déjà derrière lui une longue carrière politique. Il est possible que ce soit lui qui est mentionné comme préposé à la cour (*kisalluhhum*) au service du Royaume de Haute-Mésopotamie, dans la lettre *ARM* V 39 (= *LAPO* 18 1092). Cela est toutefois loin d'être sûr[2258]. Durant le règne de

2253 - *ARM* VIII 36 : (4') ^{Id}su'en-*e-ri-ba* (5') dumu ìr-^{d}su'en. *ARM* VIII 55 : (5) ^{I}*ia-šu-ub-a-šar* (6) dumu ìr-^{d}su'en.
2254 - M.5389 (Ziegler 1999a).
2255 - M.5475 (Durand 1991b, p. 39-40) : (3) (…) ^{d}IM-*mu-ba-al-lí-iṭ* dumu ìr-^{d}su'en. Voir également *ARMT* XXIII 495 (Durand 1991b, p. 38) et le nom de ses deux épouses édité en *FM* IV 33 : (4) ^{I}*a-tam-ra* (5) ^{I}*ba-ta-ah-ra*.
2256 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 3.3.2.3.
2257 - A.96 (= *LAPO* 16 291) : (2) ^{I}*a-tam-rum* dumu ìr-^{d}nanna lugal *an-d*[*a-r*]*i-i*[*g*^{ki}].
2258 - Pour un avis opposé concernant cette homonymie, voir F. Joannès dans Charpin *et al.* 1988, p. 246, n. 47, et Rouault 1970, p. 110.

Zimrî-Lîm, Atamrum chercha à deux reprises à reprendre pied dans la région. Une première fois, en ZL 4, il le fit en tant que commandant d'une troupe ešnunnéenne[2259]. Cette première tentative fit long feu mais il ressaya avec beaucoup plus de succès au début de l'année ZL 10. Soutenu cette fois par l'empereur d'Élam, il parvint à s'emparer d'Andarig et à en chasser Qarnî-Lîm[2260]. Il hérita alors de l'un des royaumes les plus puissants de Haute-Mésopotamie. Pendant les deux années qui suivirent la guerre contre l'Élam, dont il sortit parmi les vainqueurs, il gouverna une région comprenant Allahad, Andarig et Šubat-Enlil, tout en conservant une politique ambigu vis-à-vis des grands royaumes. Ainsi, après avoir accepté la suzeraineté mariote, et épousé l'une des filles de Zimrî-Lîm, Inbatum, il conclut une alliance avec Išme-Dagan[2261], qui ne dura pas, puis finalement avec Babylone[2262]. Il mourut, probablement de cause naturelle, à la fin de l'année ZL 12 ou au début de l'année ZL 13[2263].

La lettre illustrant l'ambassade des gens d'Allahad à Babylone après la mort d'Atamrum, indiquait qu'Atamrum n'avait laissé aucune descendance en mesure de reprendre le trône: « Il n'y a plus ni fils d'Atamrum, ni fils de l'Ešnunnéen. »[2264]. Toutefois, plusieurs textes contemporains de son règne évoquent ses fils. Le premier, A.990, nous conte une situation dramatique pour le roi d'Andarig. Celui-ci y apparaît accablé par la nouvelle de la capture de l'un de ses fils, dont le nom ne nous est malheureusement pas précisé. Sa peine est d'autant plus justifié que, d'après cette même lettre, Atamrum avait déjà perdu l'un de ses fils au combat, un certain Hadnî-Addu[2265]. Nous ignorons tout de ce dernier pour qui ce texte est bien la seule mention. Toutefois, celui qui n'est pas nommé pourrait éventuellement être Iṣṣur-Sîn, qui apparaît également dans deux autres lettres de Mari. Sa filiation avec Atamrum nous est ainsi assurée par *FM* VI 25[2266]. Elle évoque postérieurement le retour de cet homme et de son escorteur, le général Lawila-Addu, jusqu'au royaume d'Andarig. L'autre lettre est plus intrigante, il s'agit de l'inédit A.394 qui nous indique qu'il fut placé comme *ebbum* par Atamrum dans une ville de Haute-Mésopotamie[2267]. Nous sommes alors dans le contexte de l'invasion élamite et le geste d'Atamrum ne plut manifestement pas à l'empereur qui convoqua Iṣṣur-Sîn pour qu'il s'explique. Il est possible que sa capture, évoquée dans A.990, renvoie justement à cet épisode. Pour s'assurer de la fidélité d'Atamrum, l'empereur aurait pu garder son fils comme otage, nous aurions alors une suite documentaire intéressante. Notons toutefois que

2259 - *ARMT* XXVIII 168.
2260 - Pour cet épisode, voir Charpin et Ziegler 2003, p. 216 et ss. Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.1.2.1.
2261 - *ARMT* XXVI/2 401.
2262 - Pour le séjour d'Atamrum à Babylone, qui dura trois mois, voir Charpin *et al.* 1988, p. 327-350.
2263 - *ARMT* XXVI/1 185-bis (= *LAPO* 18 1145).
2264 - *ARMT* XXVI/2 451 (= *FM* VI 19) : (19) *mi-im-ma* dumu *a-tam-ri-im ù* lú èš-n[un-na^{ki}] (20) *ú-ul i-ba-aš-ši* (…).
2265 - *ARM* XVI/1, p. 104, préfèrait le considérer comme un vassal d'Atamrum, il renvoyait à ce titre à Kupper 1959, p. 99.
2266 - *FM* VI 25 : (20) ^{1}*i-ṣur-*^{d}en.zu dumu *a-tam-ri-im*.
2267 - Cf. Annexe 3.

le décès d'un autre de ses fils Haštuttu est également évoquée dans la lettre de Habdu-Malik, *ARMT* XXVI/2 397. Les conditions de sa disparition n'étant pas précisées, rien n'empêche de considérer que ce fut ce fils, plutôt qu'Iṣṣur-Sîn, qui fut capturé et qui mourut en captivité. Si c'est le cas, cela nous donne également une indication chronologique pour le texte A.990 puisque la présence de Habdu-Malik dans la région est clairement datée du mois i et ii/ZL 12. Quoi qu'il en soit les paroles des gens d'Allahad nous assure qu'aucun fils d'Atamrum ne vécut assez longtemps pour assurer sa succession.

Le dernier fils connu de Warad-Sîn est Hulâlum. Sa filiation est directement évoquée dans la lettre inédite A.2603[2268]. Il ne nous est connu, dans un rôle politique, que lors de la dernière année du règne de Zimrî-Lîm, en ZL 13, lorsque les Babyloniens divisèrent le royaume d'Andarig après la disparition d'Atamrum. La lettre *ARM* II 122 (= *ARMT* XXVIII 176 ; = *LAPO* 16 299) évoque ainsi sa montée sur le trône :

> « Ils (= *les troupes babyloniennes*) conduisent Hulâlum à Allahad pour le faire roi à la place d'Atamrum. »[2269]

Francis Joannès a interprété cette décision babylonienne comme un retour à la situation antérieure au règne de Qarnî-Lîm à une époque où Andarig et Allahad formaient deux entités politiques distinctes[2270].

Son passé est toutefois bien plus difficile à déterminer que celui d'Atamrum. Tout comme ce dernier, Hulâlum pourrait également avoir fait ses premières armes dès l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie, au titre d'ambassadeur de Mari à Babylone[2271]. Si le rapprochement entre l'ambassadeur Hulâlum et le futur roi d'Allahad se confirmait, il faudrait alors comprendre qu'il demeura dans cette ville jusqu'en ZL 13, année où il fut placé à Allahad par les Babyloniens.

Bien que son intérêt pour les affaires du Sindjar soit encore souligné dans la lettre *ARMT* XXVI/1 75[2272], il est frappant que, contrairement à son frère Atamrum, nos sources ne nous soulignent aucunement son ambition à reprendre le trône de son père. À la lecture de ces quelques textes[2273], il en ressort l'impression qu'il demeura à Babylone, à entreprendre ses affaires

2268 - A.2603 (inédit ; cf. Annexe 3) : (8) *hu-la-lum* dumu ìr-^{d}su'en.

2269 - *ARM* II 122 (= *ARMT* XXVIII 176 ; = *LAPO* 16 299) : (7) (…) ^{I}*hu-la-lum* (8) *a-na al-la-ha-da*^{ki} *a-na šar-ru-tim* (9) *pu-uh a-tam-ri-im i-re-ed-du-ú*. La lettre *ARMT* XXVI/2 440 évoque la même affaire dans des termes parallèles à la ligne 5".

2270 - Charpin *et al.* 1988, p. 246.

2271 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 9.1.2.2.

2272 - Le texte fut à nouveau publié après collation dans Durand 2013b, p. 57-59.

2273 - Nous rappellerons que Hulâlum est évoqué dans les lettres *ARMT* XXVI/1 174 et A.1333 (van Koppen 1997, p. 418-420) ainsi que dans les lettres A.2701 (publiée dans Charpin 1995, p. 48-49) et dans M.7412 (inédit ; cf. Annexe 3).

commerciales avec Asqûdum, sans jamais chercher à retourner dans sa région d'origine. Cela s'explique lors du règne de Qarnî-Lîm, si celui-ci fut bien un usurpateur, mais il demeure surprenant qu'il ne chercha pas à y revenir une fois que son frère reprit la ville. Nous pourrions alors envisager que ce fut par crainte d'être éliminé par ce dernier, avec qui il ne semble plus être en relation si ce n'est justement au titre de la concurrence pour le trône, que Hulâlum préféra rester sous la protection du roi de Babylone. Mais on devine également l'intérêt propre à Hammu-rabi de Babylone de le conserver précieusement à ses côtés pour concurrencer à la fois le protégé de Mari, Qarnî-Lîm, mais également celui qui se plaça successivement sous la protection d'Ešnunna puis de l'Élam et enfin de Mari, Atamrum[2274].

De son règne, nous n'avons aucune connaissance, on s'attendrait à ce qu'il apparaisse dans la documentation de Tell al-Rimah, de peu postérieure à la chute de Mari, mais ce n'est pas le cas. Après l'année ZL 13, on ne peut donc être assuré que cette même famille conserva le trône d'Allahad ou d'Andarig. Pourtant deux autres personnages sont ensuite connus pour avoir exercé la royauté sur ces villes, il s'agit de Himdiya et de Buriya, mais leur origine familiale est encore difficile à déterminer.

1.1.1.2.3. Himdiya et Buriya

Himdiya hérita du trône d'Andarig et de la ville de Šubat-Enlil, après la disparition d'Atamrum, à la fin de ZL 12 ou au début de ZL 13. Son intronisation est notamment évoquée dans la lettre *ARMT* XXVI/2 440 qui annonçait ainsi : « Ils (= *les Babyloniens*) viennent d'installer Himdiya comme roi d'Andarig »[2275]. Il le sera encore, au moins pendant un certain temps, après la chute de Mari[2276]. Nous savons qu'il jouait déjà un rôle à Andarig au temps de Qarnî-Lîm puis qu'il fut récupéré par Atamrum lorsque celui-ci prit la ville[2277]. Son rôle, avant son intronisation, concerne surtout des affaires militaires si bien qu'il était considéré comme l'un des principaux lieutenants d'Atamrum[2278]. Mais il accéda vite à des fonctions politiques jusqu'à assurer l'intérim à Andarig pendant le voyage d'Atamrum à Babylone. Pourtant, lier cet homme à la famille de Warad-Sîn demeure difficile. Il paraît peu probable au regard de sa carrière d'en faire un frère ou un fils d'Atamrum, du moins sur le plan biologique.

2274 - F. Joannès dans Charpin *et al.* 1988, p. 246, n. 45.
2275 - *ARMT* XXVI/2 440 : (3') (…) *hi-im-di-ia a-na šar-ru-ut* (4') *an-da-ri-ig*^{ki} *iš-ta-ak-nu* (…).
2276 - En témoigne la lettre *OBTR* 142.
2277 - La lettre A.2137+ (inédite ; cf. Annexe 3) mentionne ainsi l'entrée d'Atamrum à Andarig. Elle pourrait également évoquer le massacre de l'ancienne administration de Qarnî-Lîm si c'est bien à cette lettre que fait référence Joannès 1992a, p. 52. Seuls trois hommes survécurent, parmi lesquels nous trouvons justement Himdiya.
2278 - Selon les termes de Charpin et Ziegler 2003, p. 237.

Qu'il ait été finalement intronisé à Andarig sans qu'aucuns droits au trône ne soient jamais évoqués pourrait paraître curieux. Il faut noter toutefois qu'aucun prétendant au trône d'Andarig n'était alors connu des Babyloniens. Il y avait éventuellement Asqur-Addu, dont nous reparlerons ensuite, mais celui-ci exerçait déjà le pouvoir à Karanâ. Ce choix aurait été peu judicieux alors même que Babylone cherchait à fragmenter le pouvoir politique dans la région. Dans ces conditions, le choix se porta sur Himdiya simplement parce qu'il avait déjà une grande influence sur cette ville.

Le dernier roi d'Andarig connu est Buriya[2279], qui régna durant la période contemporaine des archives de Tell Leilan. Le concernant, tous les scénarii sont possibles, comme nous l'avions évoqué plus haut.

Nous pourrions d'abord chercher à faire de lui le fils de Himdiya, en se basant simplement sur le fait qu'il ait lui aussi eu Andarig pour capitale. Toutefois, le synchronisme entre ces deux personnages est loin d'être assuré.

Une autre hypothèse serait qu'il soit le fils de Hulâlum et donc le petit-fils de Warad-Sîn. Il faudrait en ce sens considérer qu'à nouveau les deux villes furent réunies au sein d'un seul et même royaume[2280]. Le lien entre Hulâlum et Buriya ne peut toutefois dépasser le stade de l'hypothèse.

Une troisième hypothèse le lierait éventuellement au personnage de Mut-Hatkim sur qui nous nous sommes longtemps arrêtés auparavant[2281]. Nous avions vu que cet homme, connu pour être le général représentant Babylone dans la région, pourrait avoir eu des origines locales. Il aurait pu, à un moment qui ne nous est pas documenté, prendre la place de Himdiya et Hulâlum. Cette interprétation ne reposait toutefois sur aucune preuve directe. De plus, la situation internationale à l'époque des archives de Tell Leilan est nettement différente de celle des archives de Tell al-Rimah dans lesquelles il s'illustre. Entre temps, la région semble être passée de l'influence de Babylone à celle de sa rivale, Alep. Mises à part quelques personnalités qui pourraient s'être maintenues en dépit des aléas politiques, à l'image du roi de Kurdâ ou de celui d'Eluhut, la situation politique locale semble en avoir été profondément bouleversée.

Cela nous amène à considérer une dernière hypothèse qui ferait de Buriya un *homo novus.* Il aurait en ce sens profité de la perte d'influence de Babylone pour se saisir du royaume d'Andarig.

Parmi les rois d'Andarig, ces deux hommes sont certainement ceux qui mériteraient le plus une attention particulière. Déterminer leur rôle permettrait notamment de nous livrer les clés des périodes obscures de transition entre les différents corpus.

2279 - Son titre n'est jamais directement évoqué mais, comme l'a noté J. Eidem (2011, p. 29), la lettre *PIHANS* 117 41 ne laisse que peu de doute sur le fait qu'il fut roi d'Andarig.

2280 - C'est ce qu'il semble possible de conclure à la lumière de *PIHANS* 117 91 dans laquelle le nom d'Allahad pourrait avoir été substitué à celui d'Andarig, cf. ci-dessus, deuxième partie, § 9.3.1.2.

2281 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 9.2.2.3.

1.1.1.2.4. Qarnî-Lîm, une personnalité locale ?

Qarnî-Lîm est vraisemblablement l'une des personnalités les plus influentes de Haute-Mésopotamie durant la première moitié du règne de Zimrî-Lîm. Il régna sur Andarig et Allahad pendant près de dix ans, dès la chute du Royaume de Haute-Mésopotamie et jusqu'au début de la dixième année de règne de Zimrî-Lîm. Il fut assassiné dans des conditions encore assez obscures après qu'Atamrum, soutenu par les Élamites, l'ait poussé à la fuite.

Nous avons vu dans la partie précédente que les conditions de son accès au trône pouvaient désormais être redéfinies. Il y a ainsi de bonnes chances pour qu'il ait pris le contrôle d'Andarig plusieurs semaines avant la montée sur le trône de Zimrî-Lîm à Mari et qu'il ait immédiatement cherché à étendre son influence, y compris au-delà du Sud-Sindjar[2282]. Cela nous amène à la question de ses origines et surtout de sa légitimité sur le trône d'Andarig.

Il faut constater que Qarnî-Lîm apparaît dans notre histoire assez soudainement. Le seul élément de son passé que nous connaissions actuellement est que, d'après un traité retrouvé à Tell Leilan, il était le fils d'un certain Muti-Addu[2283]. Cet homme, toutefois, nous ne le connaissons que par cette seule référence, il nous est donc difficile de savoir quel rôle il avait pu jouer avant le règne de Zimrî-Lîm.

L'autre certitude est qu'il partageait des origines tribales communes avec Zimrî-Lîm[2284]. Ainsi, dans une lettre plus tardive, A.2730, Zimrî-Lîm rappelait qu'il avait interpellé Qarnî-Lîm de la sorte :

> « N'es-tu pas de mon sang ? Envoie-moi tes troupes, qu'elles se couchent sur ma couche ! »[2285]

Cette expression, si elle est prise avec une lecture tribale, semble montrer que Qarnî-Lîm et Zimrî-Lîm partageaient les mêmes attaches, ils étaient donc tous deux des Bensim'alites. En ce sens, le plus tentant, si on considère son rôle à Andarig, serait de faire de lui un Yamutbaléen que nous pensons être une tribu ou un clan proche des Bensim'alites[2286]. Toutefois, nous manquons d'éléments

2282 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 4.1.2.1.
2283 - *L.-T.* 1 : (col. i l. 7') dumu *mu-ti-*^{d}[IM].
2284 - Durand 2004b, p. 134, n. 137, évoque la possibilité que Qarnî-Lîm soit un membre des Ašarugâyum, l'un des deux grands groupes bensim'alites. Nous ignorons sur quelle base se fonde cette information.
2285 - A.2730 (Durand 2004b, p. 120-121) : (14) *ú-ul ša da-mi-ia at-ta* (15) *ṣa-ba-ka ṭú-ur-dam-ma i-na ru-ub-ṣí-ia li-ir-bi-iṣ.*
2286 - Durand 2004b, p. 133-134.

pour nous en assurer. Seul le texte *ARM* X 157 (= *LAPO* 18 1092) pourrait être invoqué pour confirmer cette origine tribale, celui-ci énumérant « Bunû-Eštar, Qarnî-Lî[m, le Numhéen ?] et le Yamut[bal] »[2287]. Mais il est difficile, du fait des cassures, d'assurer que ces termes de Numhâ et de Yamutbal servent ici de qualificatifs tribaux pour ces rois[2288]. Si, au contraire, on leur confère la valeur de locatif, la phrase devrait alors être comprise comme une énumération des rois puis des deux pays qu'ils gouvernent. Nous n'aurions dès lors plus aucune confirmation textuelle de l'origine yamutbaléenne de Qarnî-Lîm. Nous présenterons ici les deux hypothèses qui peuvent être envisagées :

La première ferait de lui le représentant d'une famille locale prétendante à la fonction royale qui aurait fui la région avant ou pendant l'intégration de cette région au Royaume de Haute-Mésopotamie. Il aurait donc eu en ce sens toute légitimité à reprendre le trône d'Andarig après le délitement de cette construction. Dominique Charpin en a cherché la confirmation dans un passage de la lettre TH 72.5, écrite par un auteur inconnu au roi de Mari[2289]. L'auteur s'adressait ainsi à Zimrî-Lîm concernant les prétentions de Qarnî-Lîm sur certaines villes, « qu'il te dise le nom du serviteur de son père ou de son grand-père qui s'y trouvait lors des générations précédentes »[2290]. Ce passage peut effectivement être compris comme une référence à la royauté que ses parents avaient exercée sur une ville. Toutefois, cette interprétation pose plusieurs problèmes.

En premier lieu, même si on y voit la confirmation que ses parents avaient des responsabilités politiques, il n'est pas précisé sur quelle ville, on ne peut donc être sûr qu'il s'agisse bien d'Andarig. De plus, si c'est le cas, il est étonnant de n'avoir aucune évocation du rôle de son père aux époques antérieures, alors même que d'autres personnages s'illustrèrent à Andarig. En ce sens, on pourrait éventuellement considérer qu'Iluna-Addu, évoqué dans la lettre *ARM* I 132 (= *LAPO* 16 207) comme ayant exercé à Andarig durant les règnes de Yahdun-Lîm et de Samsî-Addu, puisse être son grand-père. Il faudrait également trouver un lien éventuel avec Sâmû-Addu et son fils Asqur-Addu, qui revendiquèrent également la royauté sur cette ville. Il est en tout cas presque assuré qu'on ne peut l'inclure dans l'arbre dynastique de la famille de Warad-Sîn, et il serait même le représentant d'une dynastie concurrente.

L'autre idée, plus séduisante selon nous, serait qu'il soit plus simplement un *homo novus* qui profita d'une ère de changement, celle du démantèlement du RHM, pour essayer de s'imposer dans la région. En ce sens, il serait compréhensible qu'il ne soit jamais fait écho de ses droits sur cette

2287 - *ARM* X 157 (= *LAPO* 18 1092) : (14) *bi-ri-it* [*bi-na-eš*$_4$*-tár*] (15) *qar-ni-li-i*[*m* nu-um-hu-ú*/*hi-i*] (16) *ù ia-mu-ut-*[*ba-lim*] (…).

2288 - Durand 2000b, p. 277, n° 1092 (= *ARM* X 157), n. c.

2289 - Charpin 2012, p. 99-100.

2290 - TH 72.5 (Charpin 2012, p. 99-100) : (30) [*šu-um*] lú ìr *a-bi-˹šu ù-lu-ma ha-am-mi˺-šu* (31) [*š*]*a aš-ra-nu-um ša i-na da-ri pa-nu-tim* (32) *li-iq-bé-e-ek-kum.*

ville avant l'époque de Zimrî-Lîm et qu'il soit également si difficile à mettre en lien avec d'autres personnalités locales. Nous noterons également que son ambition semble avoir davantage répondu aux circonstances politiques qu'à un attachement particulier pour la région. La lettre TH 72.5 qui illustre les revendications de Qarnî-Lîm sur trois villes, dont Saggarâtum[2291], en est probablement la meilleure illustration. Le contexte de la prise de Mari le rapproche ainsi indubitablement de personnages comme Bannum et Zakura-abum[2292]. Il pourrait donc être, comme ces deux hommes, un scheich ou l'un des membres éminents de la tribu bensim'alite[2293]. En suivant cette proposition, il n'avait donc aucun droit sur le trône d'Andarig, du moins telle que cette succession fut prônée par Zimrî-Lîm. Il faudrait alors considérer le passage de la lettre TH 72.5 comme une formulation générique sur les droits de succession que l'auteur aurait utilisée, pour le cas de Qarnî-Lîm, avec une légère ironie.

Qarnî-Lîm ne serait d'ailleurs pas le seul à avoir fait preuve d'opportunisme après l'évacuation des villes de Haute-Mésopotamie par les autorités ekallâtéennes. Un homme comme Ibâl-Addu constata en effet, lorsqu'il chercha à reprendre le trône d'Ašlakkâ, que quelqu'un d'autre s'était installé à sa place[2294].

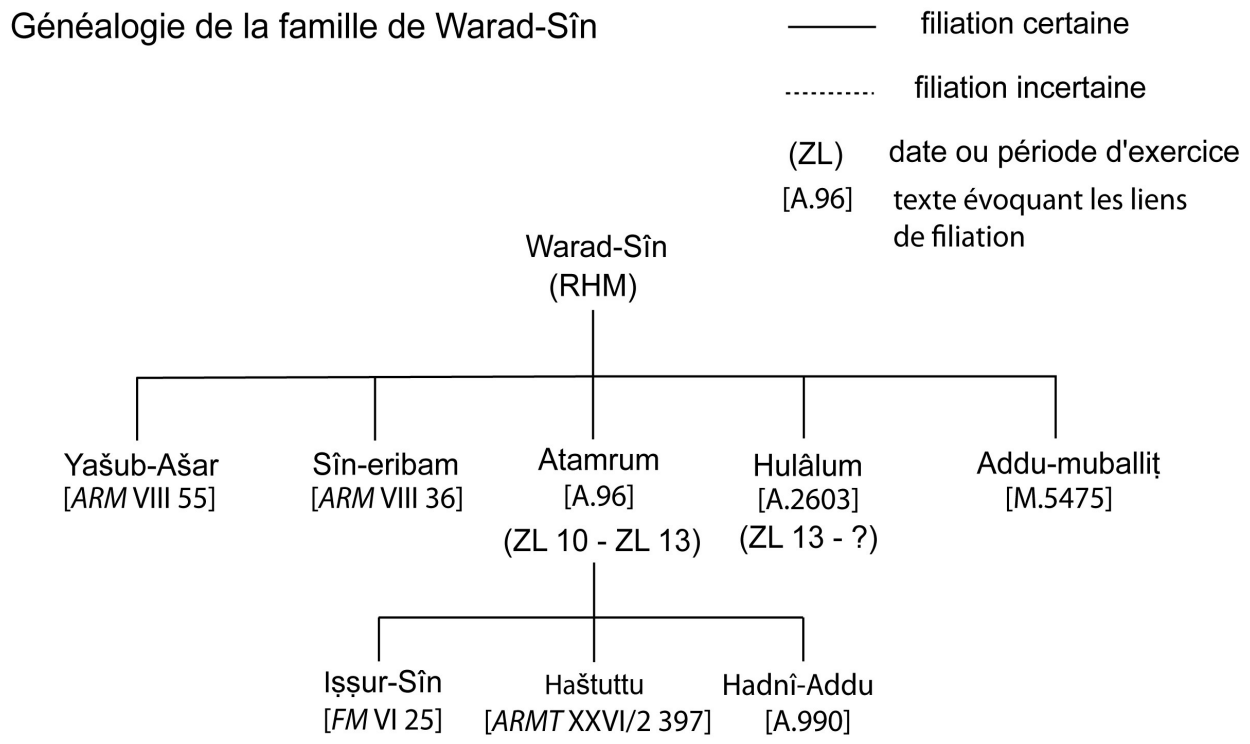
La légitimité de Qarnî-Lîm sur Andarig est donc encore discutable, de même que l'on peut difficilement l'attacher aux grandes familles qui semblent s'être partagées la région. Qu'il soit monté légitimement ou non sur le trône d'Andarig, sa longévité à la tête de ce pays est remarquable mais elle fut moins le fait de son ancrage dans la région que du soutien sans faille que lui apporta le roi de Mari[2295].

Sa disparition au début de l'an ZL 10 fut brutale[2296]. Atamrum, prétendant au trône d'Allahad, prit Andarig dans des conditions encore inconnues. Avec l'aide de Hadnû-rabi, le roi de Qaṭṭarâ, ils procédèrent à une épuration presque totale de l'ancienne administration du royaume et assassinèrent également une partie de la famille de Qarnî-Lîm[2297]. Celui-ci parvint à s'échapper mais il fut rattrapé et assassiné alors qu'il descendait le Habur pour trouver refuge à Mari. Seuls ses biens et quelques survivants de sa famille et de son entourage purent atteindre Saggarâtum et se placer sous la protection des autorités mariotes.

2291 - Charpin 2012. Le nom des deux autres villes est cassé.
2292 - Durand 2004b, p. 134.
2293 - J.-M. Durand évoque même la possibilité d'un lien familial avec Zimrî-Lîm (Durand 2000b, p. 446). Cette hypothèse, aussi séduisante soit-elle pour expliquer l'extrême tolérance du roi de Mari envers Qarnî-Lîm, n'a pas encore la faveur des textes. Voir également Durand 2001, p. 694.
2294 - Kupper 2001, p. 33 et ss.
2295 - Guichard et Ziegler 2004, p. 240.
2296 - Pour ce dossier, voir Charpin 1994b.
2297 - *ARMT* XXVI/2 434.

Le déchainement d'une telle violence à l'égard de cet homme et de sa famille ne peut toutefois être déterminant pour trancher sur sa légitimité au trône. Jean-Marie Durand a ainsi considéré que l'assassinat de ses fils avait pour but d'éviter le développement d'une « race royale rivale »[2298]. Mais le geste s'explique tout aussi bien si cette rivalité existait déjà au temps des générations précédentes.

Si on apprend grâce à ces documents que Qarnî-Lîm avait plusieurs enfants, aucun d'entre eux n'est connu par son nom et il est vraisemblable qu'ils ne jouèrent aucun rôle politique par la suite, du moins dans le Sindjar[2299]. Ainsi, Qarnî-Lîm fut certainement le seul représentant réel de cette dynastie.



1.1.1.3. Les rois de Karanâ et Qaṭṭarâ

Tout comme Andarig et Allahad, la documentation de l'époque de Zimrî-Lîm nous invite à confondre ces deux villes en une même entité politique. Ainsi, entre ZL 3 et ZL 11, Hadnû-rabi fut « roi de Qaṭṭarâ »[2300] et domina également la ville de Karanâ. Ce fut dans cette dernière qu'il se réfugia lorsque les Ešnunnéens s'emparèrent de Qaṭṭarâ en ZL 4. Vers le milieu de l'année ZL 11,

2298 - Durand 2004b, p. 134.
2299 - Durand 2004b, p. 133, fait référence à un texte inédit qui concernerait la succession de Qarnî-Lîm, mais nous en ignorons le numéro d'inventaire et le contenu exact.
2300 - Il est qualifié dans *ARM* XIV 125 (= *LAPO* 16 369) de « lú [*q*]*a-ṭà-ra*^{ki} », voir également M.13792 (= *LAPO* 17 593).

Asqur-Addu, fils de Sâmû-Addu, renversa Hadnû-rabi et s'empara de son royaume, il déplaça alors la capitale à Karanâ[2301]. Nous sommes dès lors tentés de distinguer une « dynastie de Karanâ », dont les principaux représentants auraient été Sâmû-Addu puis Asqur-Addu et une « dynastie de Qaṭṭarâ » dont le seul personnage connu aurait été Hadnû-rabi.

Toutefois, de nouveaux éléments nous indiquent que la situation dans cette partie du Sindjar fut nettement plus complexe et que certains acquis doivent être revus.

Nous nous intéresserons en premier lieu aux personnages de Sâmû-Addu et d'Asqur-Addu, d'abord en reconsidérant la question de la relation de ces deux hommes avec la ville de Karanâ puis en reprenant l'histoire de leur famille. Dans un troisième temps, nous reviendrons sur le personnage de Hadnû-rabi.

1.1.1.3.1. Le royaume de Karanâ, une construction tardive ?

Comme nous avons pu l'évoquer dans la partie précédente, nous ne découvrons un pouvoir politique à Karanâ que tardivement dans l'histoire de cette région. Aucun document de l'époque de Yahdun-Lîm ne nous donne clairement le nom d'un roi de Karanâ à l'époque de Yahdun-Lîm. Nous ne découvrons finalement cette ville qu'à partir de l'époque où Samsî-Addu pénétra dans la région.

Pendant longtemps, il fut considéré que l'autorité sur Karanâ était, à l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie, détenue par Sâmû-Addu. Nous nous reposions pour cela sur le texte *ARM* IV 26 (= *LAPO* 17 534) qui nous raconte la rencontre entre Sâmû-Addu et Yasmah-Addu dans cette ville lors de la guerre opposant Ešnunna au Royaume de Haute-Mésopotamie en l'éponymie de Rigmânum. Mais on se fondait alors sur le parcours de son fils, Asqur-Addu, qui, durant le règne de Zimrî-Lîm, fit effectivement de Karanâ la capitale de son royaume. L'opinion il y a encore quelques années, peut-être illustrée par cette citation de Jean-Marie Durand et Dominique Charpin : « Sous Samsî-Addu, Karanâ était le siège d'une royauté vassale avec Sâmû-Addu sur le trône. Sans doute Qaṭṭarâ était-elle alors soumise à l'autorité de la capitale voisine, Ekallâtum ou Šubat-Enlil »[2302].

Pierre Villard, dans son article sur les gouverneurs de l'époque de Samsî-Addu, le considère également comme le « représentant d'une dynastie locale ayant accepté la suzeraineté de Samsî-Addu. »[2303]. Cependant Michaël Guichard a récemment bouleversé les certitudes concernant ce personnage en resituant le lieu d'origine de cet homme, et donc de sa famille. Il se basait alors sur le texte A.468 qui démontre clairement que l'ambition première d'Asqur-Addu, son fils, lorsqu'il revint d'exil après la chute du Royaume de Haute-Mésopotamie n'était pas le trône de Karanâ mais

2301 - Il porte ce titre dans de nombreux documents, voir par exemple *ARMT* XXV 119 (= *ARMT* XXXII, p. 404) ou *ARMT* XXIII 22 (= *LAPO* 16 262).
2302 - Charpin et Durand 1987, p. 141.
2303 - Villard 2001, p. 95.

celui d'Andarig. Michaël Guichard en concluait que son père, à l'époque où il exerça dans la région ne siégeait vraisemblablement pas à Karanâ mais plutôt à Andarig[2304], et que Karanâ n'avait finalement été que rattachée à son autorité. La proposition de Pierre Villard tient donc toujours, sauf qu'il faut déplacer le lieu d'origine de cet homme et certainement le siège de son autorité.

Le fait qu'Asqur-Addu ait finalement joui de la royauté à Karanâ plutôt qu'à d'Andarig s'expliquerait alors par les circonstances politiques que l'on peut résumer en reprenant les grandes péripéties de la vie d'Asqur-Addu avant sa montée sur le trône.

Il faut noter en premier lieu que la famille de Sâmû-Addu ne profita pas de la restauration des dynasties prônées par Zimrî-Lîm, celui-ci ayant préféré s'appuyer sur Qarnî-Lîm pour gouverner Andarig. Asqur-Addu est pour la première fois mentionné de manière indirecte dans les lettres *FM* II 117 et 118, datant certainement de l'année ZL 2. Nous y apprenons que Simah-ilânê, le roi de Kurdâ, retenait Asqur-Addu dans la ville de Zurrâ et plaçait ses proches en prison. L'affaire fit grand bruit à Mari et malgré le contexte peu clair de cette affaire, on peut imaginer qu'Asqur-Addu cherchait alors à reprendre Andarig à Qarnî-Lîm. Ces intentions, il les prôna d'ailleurs haut et fort quelques temps plus tard, et elles furent relayées au roi de Mari dans la lettre A.468, écrite dans le contexte de la guerre entre Mari et Ešnunna[2305]. Asqur-Addu se trouvait alors à Babylone et cherchait à convaincre le roi de Mari de l'autoriser à éliminer Qarnî-Lîm, alors allié à Ešnunna[2306]. Ce projet qu'il proposa à Itûr-Asdû ne se concrétisa pas, vraisemblablement parce que le roi de Mari avait envers Qarnî-Lîm, une dette importante, ce dernier l'ayant aidé à reprendre son trône.

Nous noterons les postures radicalement différentes d'Atamrum et d'Asqur-Addu durant cette période. Alors que le premier s'appuya sur Ešnunna pour reprendre le trône d'Allahad, le second misa au contraire sur l'appui de Zimrî-Lîm pour obtenir Andarig. Ni l'un ni l'autre ne parvinrent à leurs fins à ce moment-là.

Le même phénomène doit être constaté six ans plus tard lorsque l'empereur d'Élam intervint dans la région. Atamrum se rangea aux côtés de ce dernier et parvint à s'imposer aux yeux de tous comme nouveau souverain d'Andarig et d'Allahad. Pour sa part, Asqur-Addu semble être resté à cette époque auprès du roi de Babylone. Ce fut vraisemblablement durant cette période qu'il rencontra Išme-Dagan, le roi d'Ekallâtum qui avait également trouvé refuge à Babylone suite à l'annexion de son royaume par les Élamites. La lettre *ARM* II 119 (= *LAPO* 16 251) doit être placée peu après la victoire contre l'Élam et le retour d'Išme-Dagan à Ekallâtum. Elle nous rapporte

2304 - Guichard 2004, p. 27.
2305 - Publiée dans Guichard 2004, p. 25-26.
2306 - La lettre A.3354+ rapporterait, selon D. Charpin (Charpin 1992a, p. 101, n. 21), un discours tenu par Asqur-Addu au roi d'Ešnunna l'encourageant à continuer la guerre contre Mari. Il est difficile d'y voir le futur roi de Karanâ plutôt que son homonyme prétendant au trône de Nahur (pour ce dernier, voir Guichard 2003c, p. 210). Si c'est bien le futur roi de Karanâ dont il s'agit ici, son opportunisme le poussa à se rapprocher des deux rois en guerre.

l'entrevue qu'eut Išme-Dagan avec deux émissaires mariotes, il fit alors l'éloge de cet Asqur-Addu, fils de Sâmû-Addu. Le but de ces louanges est encore difficile à déterminer. Peut-être Išme-Dagan espérait-il convaincre le roi de Mari de remplacer Atamrum par Asqur-Addu, ce qui lui aurait garanti un allié dans le Sindjar. Cela toutefois n'eut pas lieu, Atamrum ayant finalement prêté allégeance au roi de Mari. Quelques semaines plus tard, Išme-Dagan lança une offensive qui lui permit de renverser le roi de Qaṭṭarâ, Hadnû-rabi. Asqur-Addu prit alors en main ce royaume et s'installa à Karanâ[2307]. Nous ignorons s'il avait toujours pour but de reprendre Andarig. Ce qui est sûr toutefois c'est que cette opportunité ne se présenta jamais. Il finit par s'éloigner d'Išme-Dagan, peut-être en raison de l'alliance de ce dernier avec Atamrum, et se rallia à Zimrî-Lîm avec qui il conclut une alliance[2308]. Celui-ci le convainquit certainement de se contenter de Karanâ, on constate en tout cas que pendant les événements de l'année ZL 12, Asqur-Addu et Atamrum guerroyaient côte à côte, preuve s'il en faut qu'Asqur-Addu avait abandonné toute prétention sur Andarig[2309].

Ainsi, si les circonstances exactes du glissement de son ambition d'Andarig à Karanâ restent inconnues, nous pouvons certainement l'expliquer par le contexte extrêmement complexe de l'année ZL 11. En somme, il ne fit que profiter de la disparition de Hadnû-rabi, dans laquelle il joua très certainement un rôle, puis, à défaut de pouvoir étendre son pouvoir sur Andarig, il se contenta de ce royaume et s'y fit reconnaître. Ce glissement d'Andarig vers Karanâ est toutefois perturbant si on considère les répartitions tribales. En effet, comme nous l'avons vu, si Andarig est un royaume majoritairement composé de Yamutbaléens, les villes de Qaṭṭarâ et Karanâ semblent être au moins en partie peuplées de Numhéens. Même si on ne peut se prononcer sur l'origine tribale d'Asqur-Addu, il nous est difficile de comprendre comment cet homme put être accepté par la population sachant qu'il était originaire d'Andarig. Manifestement, ce consentement fut forcé. Nous rappellerons en ce sens les événements complexes de son accession au trône. Les prestations de serment imposées aux fonctionnaires et la révolte de Kukkutânum doivent certainement être mises en lien avec ce coup de force[2310].

Ce que l'on doit conclure, en abandonnant l'idée que Sâmû-Addu ait été roi de Karanâ avant ou pendant l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie et en considérant les conditions d'accession au trône de son fils, c'est que Karanâ n'eut de réelle dynastie à sa tête qu'à partir du moment où Asqur-Addu décida de s'y implanter, c'est-à-dire à la fin de l'année ZL 11. Considérer sa famille comme une « dynastie de Karanâ » n'aurait de sens réel qu'à partir de cette époque.

Ces éléments invitent donc à considérer le royaume d'Asqur-Addu comme une construction

2307 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.3.2.
2308 - *ARMT* XXVI/2 391 et *ARMT* XXVI/2 401.
2309 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 8.1.1.
2310 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.3.2.4.

tardive et artificielle davantage guidée par les circonstances politiques propres à cette période plutôt qu'à la restauration d'une dynastie légitime. Nous ne pouvons nous prononcer sur les périodes antérieures à notre documentation mais il est notoire que, depuis la période du Royaume de Haute-Mésopotamie et jusqu'à l'année ZL 11, Karanâ fut systématiquement intégrée à des constructions politiques dirigées depuis d'autres capitales. Ce fut d'abord le cas avec Sâmû-Addu puis avec Hâṣidânum, qui n'agirent que comme subordonnés de Samsî-Addu, mais également durant les dix premières années du règne de Zimrî-Lîm, durant laquelle Karanâ fut intégrée au royaume de Hadnû-rabi, roi de Qaṭṭarâ.

1.1.1.3.2. La généalogie de la famille d'Asqur-Addu

En dépit du fait que la famille d'Asqur-Addu ne puisse être rattachée concrètement à la ville de Karanâ, les éléments rassemblés ci-dessus rendent compte de la constance avec laquelle cette famille chercha à s'inscrire dans cette région. Ces nombreuses péripéties nous apportent également les noms d'un grand nombre de membres de cette famille et une bonne connaissance de leur filiation.

Le premier personnage de cette famille qui nous est rapporté par nos sources est donc Sâmû-Addu qui, comme nous l'avons vu, jouit d'une certaine autorité à Andarig et Karanâ à l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie[2311]. Nous ne disposons toutefois que de peu d'informations sur sa personnalité dans les lettres contemporaines de son époque. Ainsi, sa filiation ne nous est pour l'instant pas connue. Nous avions envisagé la possibilité qu'il soit le fils d'Iluna-Addu, roi d'Andarig contemporain de l'affrontement entre Yahdun-Lîm et Samsî-Addu[2312]. Cela toutefois est loin d'être certain dans la mesure où on ignore si un changement de gouvernement eut lieu à Andarig au moment où Samsî-Addu prit réellement le contrôle du Sindjar. De même, l'idée qu'il ait eu comme siège de son pouvoir la ville d'Andarig nous oblige à nous interroger sur son lien éventuel avec Qarnî-Lîm, qui accéda au trône de cette ville au moment de la chute du Royaume de Haute-Mésopotamie. Mais là encore aucune information ne permet d'explorer cette piste.

L'autorité de Sâmû-Addu sur le région s'arrêta brutalement aux alentours des éponymies de Rigmânum ou d'Ikûn-pîya[2313]. Une partie de sa famille pourrait alors avoir trouvé refuge dans le royaume d'Ešnunna. C'est en tout cas ce que semble indiquer une lettre bien plus tardive dans

2311 - Quatre lettres font écho à ses fonctions, il s'agit de TH 84.25 (inédit ; cf. Annexe 3), TH 84.27 (inédit ; cf. Annexe 3), M.11231 (= *ARMT* XXXII, p. 190-191) et de *ARM* IV 26 (= *LAPO* 17 534).

2312 - *ARM* I 132 (= *LAPO* 16 207).

2313 - Le texte administratif M.5581, pourrait être mis en relation avec la fuite de Sâmû-Addu. Il est daté du mois vi*/Ikûn-pîya. Ce document est édité dans Durand et Ziegler 2014, p. 54-59.

laquelle Riš-Addu rappelait à la fille de Sâmû-Addu : « tu as vécu à Ešnunna (…) maintenant tu vis à Karanâ. »[2314]. *ARMT* XXVI/2 401 nous apprend également que l'un des frères d'Asqur-Addu, non nommé, remonta d'Ešnunna lorsque ce dernier s'empara du trône de Karanâ. Asqur-Addu y résida probablement lui aussi avant d'entreprendre, après la chute du Royaume de Haute-Mésopotamie, la longue « odyssée » qui devait lui permettre de reprendre pied dans la région.

Il est difficile de se prononcer sur le sort de Sâmû-Addu durant ses années d'exil. Stephanie Dalley a envisagé la possibilité que ce soit lui que le texte *OBTR* 31 présentait comme revenant de Babylone[2315]. Il aurait alors vécu en exil pendant près de vingt ans avant de pouvoir finalement retourner dans la région. Jack Sasson a toutefois traduit l'usage du terme « père » dans son sens politique pour désigner plutôt Haqba-Hammû, roi de Karanâ au moment de la rédaction de cette lettre[2316]. Dans ce cas, le plus probable serait de considérer que Sâmû-Addu disparut soit au moment où Samsî-Addu l'écarta du pouvoir soit à un moment quelconque de son exil à l'étranger. L'important décalage chronologique entre les archives du temps de Yasmah-Addu et celles d'Iltani, et le fait que cette famille ne soit évoquée ensuite que sous le nom de son fils ou de sa fille, invite à préférer cette seconde hypothèse.

Asqur-Addu ne régna vraisemblablement que quelques années à Karanâ, au moins durant les trois dernières années de règne de Zimrî-Lîm, mais il est probable qu'il disparut ensuite rapidement sans que nous ne connaissions les circonstances de sa mort. Les archives d'Iltani, qui sont situées chronologiquement quelques années après la prise en main de cette région par Hammu-rabi de Babylone, ne l'évoquent déjà plus. Le pouvoir était alors déjà entre les mains de Haqba-Hammû, qui s'illustra auparavant, durant le règne d'Asqur-Addu, comme son principal conseiller, chef de guerre et devin[2317]. Haqba-Hammû avait également épousé Iltani, fille de Sâmû-Addu et sœur d'Asqur-Addu[2318]. En dehors de son action politique et de son mariage avec la fille de Sâmû-Addu, les textes ne nous livrent que peu d'éléments sur cet homme. Son sceau en fait le fils d'un certain Himdi-Šamaš mais celui-ci étant parfaitement inconnu, on ne peut ni être sûr qu'il était une personnalité locale ni le mettre en lien avec d'autres grandes familles de la région.

Cette passation de pouvoir assez peu habituelle d'un roi à son beau-frère peut paraître étonnante. Toutefois, il faut rappeler que le synchronisme entre les règnes de ces deux hommes nous est parfaitement inconnu. Nous ne pouvons donc qu'émettre des hypothèses. En premier lieu, il

2314 - *OBTR* 119 : (9) *i-na èš-n*[*un-n*]*a*^{ki} *tu-*⌜*uš*⌝*-bi-ma* (…) (13) *i-na-an-na i-na ka-ra-na-a* (14) *wa-aš-ba-ti-ma*.
2315 - Dalley *et al.* 1976, p. 47, n° 31, n. 5.
2316 - Sasson, *JAOS* 100/4 (1980), p. 455.
2317 - B. Lafont dans Charpin *et al.* 1988, p. 471-472. Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.3.2.4.1., 7.3.2.4.2. et 8.2.3.
2318 - Le statut de cette femme nous est confirmé par son sceau. Dalley *et al.* 1976, p. 253, n° 18 : (1) ^{f}*il-ta-ni* (2) dumu-munus *sa-mu-*^{d}iškur (3) dam *aq-ba-ha-mu.* Plusieurs lettres évoquent également Haqba-Hammû comme l'époux d'Iltani (*OBTR* 34 et 42).

faut rappeler que la région était alors passée sous l'influence de Babylone, Hammu-rabi eut donc certainement son mot à dire dans le choix de celui sur qui il allait devoir s'appuyer. Comme cela fut le cas pour Himdiya à Andarig, le choix se porta peut-être sur Haqba-Hammû en raison de son expérience politique. En second lieu, il faut noter que ni les textes de Mari ni ceux de Qaṭṭarâ ne nous livrent le nom d'un membre masculin de la famille royale alors en état de gouverner. Nous pourrions nous attendre ainsi à ce que l'un des frères d'Asqur-Addu lui ait succédé mais ce dernier prit manifestement grand soin d'éliminer toute concurrence dès qu'il s'empara de Karanâ. La lettre *ARMT* XXVI/2 401 nous apprend ainsi qu'il fit tuer l'un d'entre eux, et trois autres en bas âge, alors que ceux-ci quittaient Ešnunna pour rejoindre Karanâ. La situation à Karanâ fut donc sensiblement la même qu'à Andarig après la disparition d'Atamrum.

Ainsi, on ne connaît que peu de fils d'Asqur-Addu. Un certain Bini-Šakim se prétendait bien, par son sceau, « fils aîné du roi, serviteur d'Asqur-Addu »[2319], on peut toutefois supposer qu'il disparut avant le décès de son père dans la mesure où il n'apparaît pas dans les archives d'Iltani.

Il faut toutefois s'intéresser au cas de Napsuna-Addu l'un des personnages les plus importants des archives d'Iltani avec Haqba-Hammû et naturellement la reine elle-même. Celui-ci est l'auteur d'un grand nombre de lettres à Iltani. Dans l'une d'elle, *OBTR* 48, il s'adressait à la reine en se présentant comme son frère (l. 3-4 : *um-ma na-ap-su-na-*^{d}IM, *a-hu-ki-i*). De même, dans *OBTR* 31, il parlait du retour de leur père de Babylone. Toutefois, l'éditrice n'afficha pas d'opinion tranchée sur le statut de cet homme et invitait soit à le considérer comme le frère biologique d'Iltani, et donc d'Asqur-Addu, soit comme un fonctionnaire du royaume dont il faudrait alors apprécier l'importance[2320]. Jack Sasson, dans sa recension, a retenu cette dernière hypothèse. En considérant qu'aucun élément significatif ne permet de confirmer le lien de fraternité entre Asqur-Addu et Napsuna-Addu, on laissera donc cette question ouverte.

Les archives d'Iltani nous livrent par ailleurs le nom de plusieurs sœurs d'Iltani et d'Asqur-Addu. La première, Lamassâni, se présente dans toute sa correspondance comme la sœur de la reine[2321]. La lettre *OBTR* 122 nous assure qu'elle résidait alors dans la ville d'Aššur. Une autre de ses sœurs, Amat-Šamaš, était prêtresse-*nâditum* dans la ville de Sippar[2322]. Il faut enfin évoquer le cas de Bêlassunu, épouse malheureuse d'Abdu-suri et mère de Yadruk-Addu. La lettre *OBTR* 155 fut écrite par elle, en tant que fille d'Iltani. Toutefois, Jack Sasson a préféré voir en elle une petite sœur de la reine et une fille de Sâmû-Addu. Il se reposait alors sur l'idée que cette femme avait été quelques années plus tôt l'une des femmes de Zimrî-Lîm de Mari[2323]. Les textes évoquent également

2319 - Dalley *et al.* 1976, p. 251, n° 8 : (2) dumu sag.kal lugal (3) ìr *às-qúr-*^{d}IM.
2320 - Dalley *et al.* 1976, p. 56, n° 48, n. 4.
2321 - *OBTR* 120-122.
2322 - *OBTR* 134.
2323 - Sasson, *JAOS* 100/4 (1980), p. 458-459 ; voir également Birot, *RA* 72 (1978), p. 183, et Ziegler 1999b, p. 57-58.

plusieurs des enfants d'Iltani, sans qu'il soit toujours possible de distinguer s'il s'agit bien de liens du sang plutôt que de rapports politiques[2324].

Il faut enfin évoquer la difficulté à établir un lien entre cette famille et l'homme qui pourrait avoir régné dans la partie orientale du Sud-Sindjar à l'époque des archives de Tell Leilan, Šepallu[2325]. Peu d'informations sont disponibles à son sujet, le nom de sa capitale n'est par ailleurs jamais évoqué. Šepallu n'apparaît pas non plus dans les archives de Mari ou dans celles de Tell al-Rimah. Nous avons évoqué ci-dessus la possibilité que la famille de Sâmû-Addu fut exclue du pouvoir au moment où le Sindjar passa de l'influence de Babylone à celle d'Alep, et que cet homme ait profité de cette occasion pour s'installer dans la région.

1.1.1.3.3. Hadnû-rabi, roi de Qaṭṭarâ

Ainsi, l'histoire de la famille de Sâmû-Addu et d'Asqur-Addu paraît trop complexe pour pouvoir la réduire à l'image d'une « dynastie de Karanâ ». Il est vraisemblable que son ambition première était le trône d'Andarig et cela nous amenait à nuancer l'idée de l'origine numhéenne de cette famille. Toutefois en écartant celle-ci de Karanâ, nous créons un autre problème, celui de n'avoir finalement plus personne à placer parmi les dignitaires originaires de cette partie du Sud-Sindjar.

Il reste toutefois un cas à étudier, celui de Hadnû-rabi qui exerça effectivement dans la région entre, au plus, l'année ZL 3 et l'année ZL 11. Une première notice biographique a été consacrée à ce personnage par Jean-Marie Durand et Dominique Charpin[2326]. Ils ont ainsi pu déterminer que cet homme, présent à la fois dans les archives de Mari et dans celles de Tell al-Rimah, fut effectivement roi de Qaṭṭarâ. Ce personnage ne se voit jamais directement attribuer le titre de « lugal », cependant, il est par deux fois qualifié comme « l'homme » de Qaṭṭarâ, dans des textes de Mari[2327].

Sans connaissance sur son passé, les conditions de son accession au trône sont encore difficiles à déterminer. À ce titre, il est toujours tentant de retenir la proposition de Dominique Charpin et Jean-Marie Durand qui le considéraient comme dépendant du roi d'Andarig Qarnî-Lîm[2328]. Ils s'appuyaient alors sur la lettre *OBTR* 3, adressée par Zimrî-Lîm à Hadnû-rabi, qui

2324 - Re'um-ilum (Dalley *et al.* 1976, p. 102, n° 126, n. 8,10) semble être son fils biologique au regard de la lettre *OBTR* 126.
2325 - Voir Eidem 2011, p. 36-37.
2326 - Charpin et Durand 1987, p. 130-134.
2327 - M.13792 (= *LAPO* 17 593) : (5') [^{l}*ha-a*]*d-nu-ra-bi* lú *qa-ṭà-ra-a*[^{ki}] et *ARM* XIV 125 (= *LAPO* 16 369) : (14) (…) lú [*q*]*a-ṭà-ra*$^{\lceil ki \rceil}$.
2328 - Charpin et Durand 1987, p. 130.

reprenait les propos de Qarnî-Lîm au roi d'Ešnunna quant à ses vassaux qui s'étaient retournés contre lui à l'instigation de Hadnû-rabi. Celui-ci aurait donc pu être roi dès le début du règne de Zimrî-Lîm, l'absence de documentation à son sujet s'expliquerait alors par le fait qu'il se trouvait avant ces événements dans l'ombre de son voisin. Nous ne le découvrons finalement que lorsqu'il se révolta contre Qarnî-Lîm à la fin de l'année ZL 3. À cette occasion, il aurait obtenu la reconnaissance de son autonomie par le roi de Mari. Ainsi, après ZL 3, les textes l'évoquent sur un pied d'égalité avec d'autres rois de la région[2329]. Cette émancipation vis-à-vis d'Andarig pourrait avoir provoqué, du moins encouragé, l'intervention d'Ešnunna dans la région[2330]. Après l'année ZL 5 et la retraite des troupes ešnunnéennes, nous n'avons plus que quelques échos de sa politique. Il se joignit de manière éphémère à la lutte de Bunû-Eštar de Kurdâ contre l'autorité de Mari et d'Andarig sur le région mais s'en détacha ensuite rapidement. Lorsque, en ZL 10, les troupes élamites pénétrèrent dans la région, il conserva une posture ambigüe et ne s'afficha jamais réellement dans un camp ou dans l'autre[2331]. Il sortit sans dommage de cette guerre mais se trouva confronté immédiatement après à l'intervention d'Išme-Dagan. Celui-ci s'empara de Razamâ-du-Yamutbal puis de Qaṭṭarâ, forçant Hadnû-rabi à la fuite. Dans des circonstances encore grandement inconnues, cette campagne amena l'intronisation d'Asqur-Addu à Karanâ. Tout aussi opaques sont par ailleurs les circonstances de sa disparition. Certains textes laissaient entendre qu'il parvint à continuer quelques temps le combat, vraisemblablement depuis l'extérieur de la région, mais qu'il fut finalement capturé par Asqur-Addu[2332]. Il est clair toutefois qu'à la fin de l'année ZL 11 ou au début de l'année ZL 12, le royaume était entièrement passé sous la coupe du nouveau roi de Karanâ.

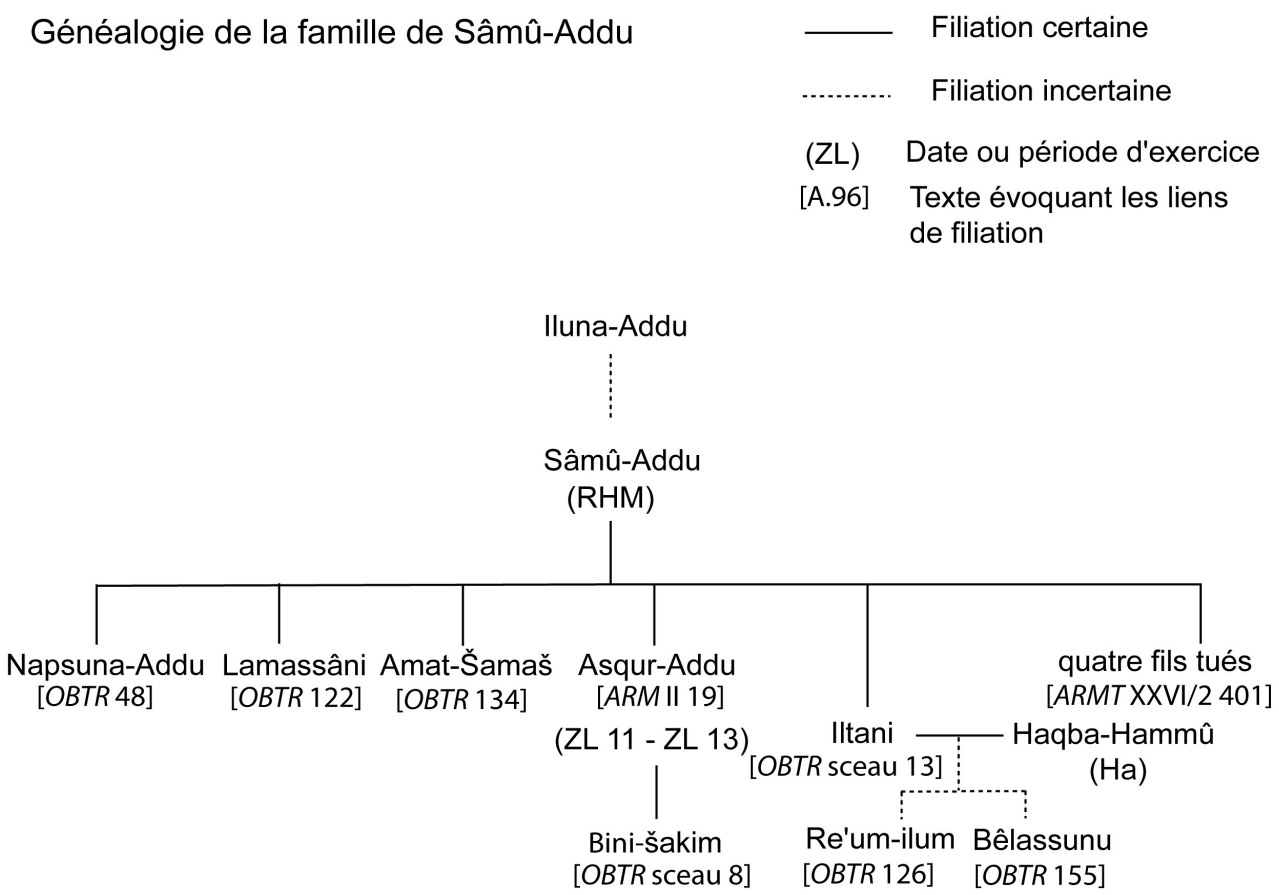
Avec ces éléments, nous pouvons tenter un nouveau portrait de cet homme, même si celui-ci doit encore être considéré comme imparfait. Ainsi, bien que ses origines tribales ne nous soient pas confirmées par les textes, Hadnû-rabi doit certainement être reconnu comme une personnalité locale. Il fut de prime abord utilisé par Qarnî-Lîm pour gouverner la ville de Qaṭṭarâ et sa voisine Karanâ en son nom mais ce ne fut qu'après l'année ZL 3 qu'il hissa son pays au rang de royaume indépendant avec l'assentiment de Zimrî-Lîm. Ne connaissant pas de roi de Qaṭṭarâ ou de Karanâ avant lui, on ne peut le lier avec certitude à aucune personnalité locale des époques précédentes. Il paraît peu probable qu'il ait partagé des liens de parenté avec Qarnî-Lîm ou encore avec Asqur-Addu, sans quoi nous en aurions probablement la trace. De même, et malgré des possibles

2329 - A.3591 (inédit ; cf. Annexe 3).
2330 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 5.1.2.
2331 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.2.1.3.
2332 - Le texte du protocole de serment des serviteurs d'Asqur-Addu (M.7259 = *LAPO* 16 52 ; Durand 1991b, p. 48-50) laisse entendre que Hadnû-rabi était encore vivant au moment où son pays jura fidélité à Asqur-Addu. Il faut également tenir compte du document administratif M.11665 (= *ARMT* XXX, p. 392) qui enregistre, le 9/xi/ZL 11, le don d'un habit à Asqur-Addu pour vêtir le « prisonnier du roi » (l. 12 : *l*[*u-bu-uš*] *ki-ši-id* lugal). Selon Charpin et Ziegler 2003, p. 219, ce prisonnier pourrait être Hadnû-rabi.

liens tribaux, il ne paraît pas être lié à la famille royale de Kurdâ.

À ce titre, il aurait donc cherché à créer sa légitimité sur la ville, en s'appuyant principalement sur l'appui de son pays et sur la reconnaissance de son statut par le roi de Mari. Il est possible qu'il ait eu un parcours assez similaire à Ṣillî-Sîn d'Ešnunna, ancien officier porté à la dignité royale par son pays après la disparition de la dynastie légitime, durant les événements des années ZL 10-ZL 11. Il serait donc en ce sens le premier représentant d'une « dynastie de Qaṭṭarâ » qu'il espérait voir perdurer. En dépit de sa fin brutale, nous lui connaissons d'ailleurs un fils en la personne d'Ilî-Aqra mais le destin de cet homme nous échappe encore entièrement[2333]. Toutefois, l'arrivée d'Asqur-Addu sur le trône de Karanâ puis l'annexion de Qaṭṭarâ mit fin à cette expérience. La ville de Qaṭṭarâ semble ensuite avoir été confiée à la femme de Haqba-Hammû, Iltani, sans que ne soit plus mentionnée la moindre personnalité liée de près ou de loin à Hadnû-rabi. Le palais de Qaṭṭarâ ne fut plus jamais occupé après la période des archives d'Iltani[2334]. Il est donc vraisemblable que Hadnû-rabi fut le seul représentant de cette famille à avoir exercé des responsabilités politiques à Qaṭṭarâ. Nous pourrions éventuellement proposer que Šepallu soit un membre de cette famille, venu reprendre son trône après la chute du régime de Haqba-Hammû, nous n'en aurions toutefois aucune preuve.

2333 - *OBTR* 16.
2334 - Concernant les différentes phases d'occupation du palais de Tell al-Rimah, voir Battini 2001.



1.1.2. La transmission du pouvoir royal dans les royaumes du Sindjar

La nature et la provenance de nos sources dictent des conditions singulières pour étudier la manière de devenir roi et l'application du pouvoir royal dans les royaumes du Sindjar. Rappelons en premier lieu que la très grande majorité de nos sources sont des documents de la pratique, qu'ils présentent donc des situations précises, par opposition à des écrits historiographiques qui auraient un recul suffisant pour restituer une approche théorique de la royauté. De plus, à l'exception des archives de Tell al-Rimah, la totalité de notre documentation provient de l'extérieur de la région. En ce sens, la parole est rarement donnée à ces rois et la majorité des témoignages s'apparente à un regard porté sur l'institution que l'on ne peut confronter à un point de vue local. Il faut reconnaître toutefois que l'intérêt que portait Mari sur les affaires de cette région, et surtout le contrôle qu'elle souhaitait conserver sur ses acteurs politiques, nous livre des exemples clairs pour illustrer ce propos. L'époque du règne de Zimrî-Lîm est, à ce titre, la seule à nous livrer suffisamment de données. Pour chacun de ces royaumes, ce ne furent jamais moins de trois hommes qui se succédèrent sur le trône pour une période d'à peine treize ans. Les exemples sont donc multiples et

variés pour illustrer les différents critères entrant en jeu dans le choix d'un nouveau roi.

Ainsi, nous partirons essentiellement de considérations générales sur la royauté à l'époque amorrite, aussi provisoires soient-elles, pour présenter en quoi le cas du Sindjar peut illustrer nos connaissances, les conforter ou, au contraire, les infirmer.

À ce titre, il faut surtout prendre en compte l'étude de Jean-Marie Durand qui distingue un processus normal dans la transmission du pouvoir, l'élection par le royaume d'un homme appartenant à une famille déterminée, d'une norme qui s'imposera durant le règne de Zimrî-Lîm, celle du choix du nouveau roi par celui qui se présentait alors comme le suzerain de ces royaumes[2335].

1.1.2.1. La succession dynastique

Théoriquement, et à l'époque de Zimrî-Lîm, la condition fondamentale pour accéder au trône était l'appartenance à une lignée de dignité royale. Le terme utilisé alors pour désigner ces véritables dynasties était le *palûm*[2336]. Ce fut de cette manière que le roi de Mari concevait la légitimité d'un roi lorsqu'il prôna le retour des pouvoirs locaux après les deux décennies de domination par le Royaume de Haute-Mésopotamie. Il l'exprimait ainsi clairement à Abî-Samar et Ikšud-lâ-šêmêšu, deux hommes occupant, selon cette conception, illégitimement une ville de Haute-Mésopotamie :

> « Le pays tout entier est revenu à ses lots et chacun est monté sur le trône de sa maison paternelle. »[2337]

Selon Jean-Marie Durand, cette justification de la légitimité d'une famille sur le trône découlerait d'une conception tribale du pouvoir dans laquelle était désigné par la tribu un clan particulier voué à gouverner l'ensemble du groupe[2338]. Les Amorrites n'auraient finalement fait qu'adapter cette logique à la royauté après leur sédentarisation.

Cette appartenance à la lignée royale, et donc la légitimité à succéder au roi, s'exprime par l'usage du terme *mâdarum*, littéralement « celui qui est respecté » pour désigner un candidat légitime au trône[2339]. Il est à opposer au terme *muškênum*, « celui qui respecte », qui désigne les sujets du roi. Concrètement, le terme désignerait donc un membre de la famille royale au pouvoir,

2335 - Durand 2010b, p. 56.
2336 - Durand 2010b, p. 50.
2337 - *ARMT* XXVIII 148 : (5) *ma-a-tum ka-lu-ša a-na ìs-qí-ša* (6) *i-tu-ur ù ka-lu-šu a-na* ^{giš}gu-za (7) é *a-bi-šu i-ru-ub*.
2338 - Durand 2010b, p. 50.
2339 - Ce terme a d'abord été traduit, par G. Dossin, par « régent » ou « roi vassal » (Dossin 1972). Pour cette nouvelle définition, voir notamment Durand 2002, p. 755.

un prince, potentiellement éligible pour succéder au roi en place[2340].

Concernant la région, l'importance de cette terminologie est surtout mise en relief lorsque l'on s'intéresse au personnage de Hammu-rabi de Kurdâ. Ainsi, lorsque celui-ci revint de Babylone pour se placer sous la protection du roi de Mari, il était désigné comme « *mâdarum*, fils de Dâ[irum] »[2341]. L'utilisation de ce terme est alors justifié par le fait que le roi en place était Simah-ilânê qui, selon notre reconstitution de la généalogie de cette famille, devait être son cousin. En revanche, la manière de désigner Hammu-rabi n'était plus la même lorsque l'on s'adressait à Bunû-Eštar qui lui n'appartenait pas à cette famille. La lettre A.1215 présentait Hammu-rabi ainsi :

> « Pourtant moi-même (= *Zimrî-Lîm*), le fils de Dâirum, [ton serviteur] qui habite à l'heure actuelle chez moi, je ne le soutiens pas contre toi pour être ton prétendant. »[2342]

Le terme alors utilisé pour définir Hammu-rabi est *keltum* qui, selon Jean-Marie Durand, prendrait son sens dans la rivalité avec le roi en place, et donc la rivalité entre les deux lignées que ces hommes représentaient[2343]. Ainsi lorsque *mâdarum* désignait un successeur légitime appartenant à la même famille que le roi en place, *keltum* désignait un concurrent à la famille détenant le pouvoir.

Jean-Marie Durand a noté également qu'à l'intérieur de cette famille, le choix du successeur se portait par idéal sur le fils du roi précédent[2344]. Nous trouvons en effet référence à cette succession directe dans plusieurs textes de Mari. En ce sens, il faut considérer l'inédit A.990 dans lequel l'auteur de la lettre cherchait à rassurer Atamrum après la capture de l'un de ses fils :

> « Pourquoi t'affliges-tu ? Était-ce un fils qui t'était plus précieux que Hadnî-Addu ? Celui qui est tombé au combat. Est-ce qu'après lui sa descendance ne pourra plus exercer la royauté ? »[2345]

Cette manière de considérer la transmission du pouvoir est également conceptualisée dans la lettre TH 72.5 lorsqu'il s'agissait d'interroger Qarnî-Lîm sur la légitimité qu'il avait à contrôler trois

2340 - Guichard 2009, p. 92.
2341 - *FM* III 131 : (9) *ù ha-am-mu-ra-bi ma-da-ru* dumu *da*-[...].
2342 - A.1215 (Charpin et Durand 2004, p. 99-102) : (46) (…) *ù a-na-ku* dumu *da-i-ri-im* (47) [ìr-*ad-ka*] *ša i-na-an-na ma-ah-ri-ia* ˹*wa-aš*˺*-bu* (48) [*a-na k*]*a-al-te-ka ú-ul at-ta-na-ši*-[*ku*]*m*.
2343 - Durand 2000b, p. 447, n° 1231 (= *ARM* X 85), n. c, et Durand 2010b, p. 55. Voir également Charpin et Durand 2004, p. 112.
2344 - Durand 2006, p. 613.
2345 - A.990, l. 63-66 (inédit, cf. Annexe 3).

villes, dont Saggarâtum :

> « (…) qu'il te dise [le nom] du serviteur de son père ou de son grand-père qui s'y est trouvé lors des générations précédentes. »[2346]

Nous pouvons enfin évoquer le discours que tinrent les ambassadeurs d'Allahad au roi de Babylone après la mort d'Atamrum :

> « Il n'y a plus de fils d'Atamrum ou de l'Ešnunnéen, Envoyez autant de troupe que vous le pouvez. Il faut que cette troupe réside à Allahad. »[2347]

Si la ville d'Allahad choisit ainsi de se placer sous la protection du roi de Babylone, c'était justement parce que l'élément stabilisateur de ce système, à savoir l'assurance d'une succession établie sur des bases légitimes, faisait alors défaut.

Notons toutefois que les textes évoqués ci-dessus ne présentent que des situations théoriques pourtant, de manière factuelle, le Sindjar à l'époque de Zimrî-Lîm ne présente aucun exemple de succession directe d'un père à son fils.

Ainsi, pour reprendre le cas de Kurdâ, même si le pouvoir resta aux mains de la même famille pendant une grande partie de la période, il ne se transmit jamais de père en fils. Simah-ilânê accéda au trône sans que l'on sache réellement si son père, Sûmû-Numahâ, le fit lui-même. Le même constat peut être posé concernant Hammu-rabi. Le choix du futur roi parmi la famille royale, si orchestré fut-il, se faisait donc avec beaucoup plus de liberté[2348].

Que dire en ce sens de l'accession au trône de Karanâ de Haqba-Hammû ? Était-ce au titre de son mariage avec une sœur du roi précédent qu'il put prétendre au trône ? La question peut se poser, même si l'élément important dans cette transmission du pouvoir fut certainement le glissement de la région sous la suzeraineté de Babylone.

Cette complexité, loin d'être typique du Sindjar, est symptomatique de l'instabilité endémique qui touchait la Haute-Mésopotamie durant le règne de Zimrî-Lîm. Rappelons que cette période, la mieux connue pour nous, est consécutive d'un phénomène exceptionnel. Le Sud-Sindjar sort alors de l'intermède du Royaume de Haute-Mésopotamie, dont l'un des ressorts fut l'affaiblissement des pouvoirs locaux. Ainsi, lorsque Zimrî-Lîm proclama le retour des dynasties sur leur trône, dans bon

2346 - TH 72.5 (Charpin 2012, p. 93-94) : (30) [*šu-um*] lú ìr *a-bi-ʿšu ù-lu-ma ha-am-miʾ-šu* (31) [*š*]*a aš-ra-nu-um ša i-na da-ri pa-nu-tim* (32) *li-iq-bé-e-ek-kum*.

2347 - *ARMT* XXVI/2 451 (= *FM* VI 19) : (19) *mi-im-ma* dumu *a-tam-ri-im ù* lú èš-n[un-na^{ki}] (20) *ú-ul i-ba-aš-ši ṣa-ba-am ša ṭà-r*[*a-di-im*?] (21) [*ṭú-ur*]-*da**-*nim ṣ*[*a-bu-um šu-ú* (22) [*i-na*] *a-la-ha-da*^{ki} *li*-[*ši-ib*] (…).

2348 - Durand 2006, p. 613.

nombre de royaumes de Haute-Mésopotamie, plusieurs familles se jugeaient, sur ce seul critère, légitimes au trône, soit parce qu'elles avaient eu accès à cette dignité avant la construction du RHM, soit parce qu'elles y accédèrent à ce moment-là[2349]. C'était sans compter, de plus, sur l'opportunisme de certains personnages qui parvinrent à s'imposer comme roi sans nécessairement être issus d'une famille de haute dignité, ni même d'ailleurs être originaires de la région, à l'image de Qarnî-Lîm et de Bunû-Eštar.

Enfin, s'il est manifeste que le critère dynastique était théoriquement fondamental pour accéder au trône, la légitimité d'un roi dépendait également de plusieurs autres critères liés d'une part à l'opinion de la population du pays et à celle du roi qui se présentait alors comme le suzerain des rois locaux.

1.1.2.2. Le consentement des pouvoirs locaux

Ainsi, dans ces royaumes de Haute-Mésopotamie où il existait bien souvent plusieurs prétendants au trône, membres ou non d'une même famille, le choix du successeur semble dépendre également du consentement des différents acteurs de la vie publique du royaume. Lorsque la situation s'avérait plus complexe qu'une simple transmission d'un père à son fils, en période de crise notamment, les pouvoirs locaux émettaient leurs avis et leur préférences quant au futur roi, et leurs opinions s'avéraient parfois décisives. Nous avons peine à imaginer les jeux d'influence, entre d'une part les différents prétendants au trône et d'autre part les différentes composantes de cette « opinion du royaume », qui devaient marquer ces moments cruciaux de la vie politique de ces royaumes.

Ces différents acteurs sont désignés par plusieurs termes dans la documentation mariote, nous trouvons souvent l'usage de termes très vagues ou très généraux comme le pays-*mâtum*, les « gens du royaume » (lú-meš ou *awîlû*), les « serviteurs » (ìr-meš) ou l'assemblée-*puhrum*[2350]. L'usage de ces termes semble impliquer un pouvoir diffus et multiple. Derrière ce pouvoir a d'abord été cherché l'ensemble des « hommes libres » du royaume[2351], puis un groupe plus restreint que Jean-Marie Durand considérait comme une forme d'élite nobiliaire, mais en aucun cas il ne faut considérer que l'ensemble de la population était impliquée dans cette décision[2352]. Cette élite serait alors représentative de diverses fonctions publiques du royaume, les Anciens d'abord, forme de représentation populaire dont nous reparlerons ensuite, les hauts-administrateurs du royaume et certainement aussi les officiers de l'armée.

Si Jean-Marie Durand soulignait que la désignation du nouveau roi se faisait prioritairement

2349 - Durand 2010b, p. 54.
2350 - Pour l'ambiguïté du terme *puhrum*, voir Finet 1973, p. 17-18, et en dernier lieu Guichard 2009, p. 92.
2351 - Finet 1973, p. 21-22.
2352 - Durand 2010b, p. 50.

au sein d'une famille précise, celle qui occupait déjà le trône[2353], les textes de Mari nous illustrent également l'élection de personnes jugées moins légitimes dans le cas où la famille régnante était disgraciée ou qu'elle n'avait plus de « candidat » à proposer.

L'exemple le plus connu est celui du royaume d'Ešnunna après la guerre contre l'Élam durant laquelle disparut la famille d'Ibâl-pî-El II. Hammu-rabi de Babylone se chargea, non sans intérêt, de rétablir la royauté dans cette ville[2354]. Les propos que Zimrî-Lîm lui écrivit sont repris dans une lettre d'Ibâl-pî-El, un général mariote présent à Babylone :

> « Si les gens d'Ešnunna t'ont donné leur accord, exerce toi-même la royauté du pays d'Ešnunna et dans le cas contraire, installe à leur royauté un des princes-*mâdarum* qui sont à ton service. »[2355]

Ce qui est notable est que cette même lettre nous apprend finalement que les nobles-*awîlum* d'Ešnunna préférèrent porter sur le trône un simple officier nommé Ṣillî-Sîn, plutôt que de voir Hammu-rabi ou l'un de ses protégés prendre le trône.

L'ascension de certains particuliers à la distinction royale sur impulsion d'une base populaire est également illustrée dans le royaume de Šuduhum, dans l'Ida-Maraṣ. Michaël Guichard évoquait ainsi la lettre A.2442, écrite dans le contexte de l'invasion élamite, qui nous présente l'élection d'Amud-pî-El comme consécutive de la réputation qu'il s'octroya, auprès du peuple, l'année précédente, lors de l'invasion élamite[2356]. Nous pourrions également citer la lettre A.2417 (= *LAPO* 17 607) dans laquelle les Anciens de Talhayûm, après le meurtre de leur roi, demandaient à Zimrî-Lîm d'investir Asdî-Nehim à sa place[2357]. Ainsi, à défaut d'une justification de leur accession par les honneurs de leur famille, ces prétendants pouvaient au moins s'appuyer sur le soutien de leur pays.

Ce fut cette justification qu'invoquait Bunû-Eštar dans le discours qu'il tint à Yassi-Dagan lorsqu'il chercha à monter sur le trône, se plaçant alors en concurrence avec le roi de Mari lui-même :

> « Touches-en un mot au *merhûm* et aux grands dignitaires, afin qu'ils me

2353 - Durand 2010b, p. 51.
2354 - A.257 (= *LAPO* 16 300), une première fois publiée dans Dossin 1972, p. 57-58 ; voir également Lacambre 1994a, p. 67.
2355 - A.257 (= *LAPO* 16 300) : (8) (…) *šum-ma* lú-meš èš-nun-na^{ki} (9) [*i*]*g-mu-ru-ka at-ta-a-ma šar-ru-ut ma-a-at*^{ki} (10) [èš]-nun-na^{ki} *e-pu-úš ù šum-ma ú-ul im-gu-ru-ka* (11) *ma-da-ra-am ša ma-ah-ri-ka wa-aš-bu* (12) [*a-na*] *šar-tu-ti-šu-nu šu-ku-un* (…).
2356 - Guichard 2009, p. 83-84.
2357 - Pour d'autres exemples que ceux évoqués ici, voir Lafont 2001, p. 244.

fassent entrer sur le trône de mon père. »[2358]

Ainsi, le prétendant prend ici à témoin à la fois la composante semi-nomade de son royaume, représentée par le *merhûm*, et les « serviteurs », sous-entendant probablement les représentants de la population sédentarisée. La situation à Kurdâ en ZL 3 n'était donc guère différente de celle qui toucha Ešnunna en ZL 11, avec l'apparition opportune d'un candidat local s'opposant, au nom du sentiment « national », à une annexion par un souverain lointain. Ce fut vraisemblablement la crainte de voir le Numhâ se retourner contre son autorité, à la veille de la guerre contre Ešnunna, qui poussa finalement le roi de Mari à accepter l'intronisation de Bunû-Eštar.

Mais dans l'histoire mouvementée des royaumes du Sindjar, c'est surtout la perspective inverse qui est le plus souvent présentée, c'est-à-dire la lutte du nouvel arrivant pour s'imposer auprès de ces dignitaires comme leur roi. Ainsi, il est symptomatique que, lorsque nous soupçonnons une usurpation du pouvoir, l'accession au trône de ce candidat s'accompagne presque systématiquement d'une épuration des principaux acteurs politiques, ceux qui justement devaient avoir le pouvoir de rendre illégitime cette prise de pouvoir. Selon la lettre de Haqba-ahum A.2137+ (inédit[2359]), Atamrum, lorsqu'il s'empara d'Andarig, fit massacrer non seulement la famille de Qarnî-Lîm, son prédécesseur, mais également une grande partie de l'administration du royaume. Asqur-Addu, lorsqu'il accéda au trône de Karanâ, procéda de manière tout aussi radicale. Le texte *ARMT* XXVI/2 401 nous apprend ainsi que cinq serviteurs de Hadnû-rabi furent mis à mort. Les autres administrateurs de Karanâ furent mis au pas et prêtèrent serment de fidélité à leur nouveau roi Asqur-Addu en jurant de ne plus entrer en contact avec Hadnû-rabi, vraisemblablement en fuite[2360]. Ce serment doit donc être considéré comme l'ultime étape dans l'acceptation d'un nouveau souverain par ses serviteurs. Nous avons proposé par ailleurs que ce soit justement ce coup de force d'Asqur-Addu qui provoqua, près de Qaṭṭarâ, le soulèvement d'une partie de l'armée et des *muškênum* du royaume sous l'impulsion du général Kukkutânum[2361]. Faut-il alors comprendre que l'utilisation du terme *muškênum* (l. 21) invite à les opposer aux *awîlum* du royaume, ceux qui par serment venaient d'apporter leur soutien au roi, ou étaient sur le point de le faire[2362] ?

2358 - A.1215 (Charpin et Durand 2004, p. 99-101) : (29) (…) lú *me-er-he-e-em* (30) *ù* ìr-meš-*di we-du-tim lu-pu-ut-ma* (31) *a-na* ^{giš}gu-za é *a-bi-ia li-še-ri-bu-ni-in-ni*.

2359 - Cf. Annexe 3.

2360 - M.7259 (= *LAPO* 16 52). Rappelons que la chronologie de ce début de règne est encore mal établie, mais nous militions toutefois pour situer cette prestation de serment juste après l'accession au pouvoir d'Asqur-Addu (cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.3.2.3.).

2361 - *ARMT* XXVI/2 412 ; cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.3.2.4.

2362 - Ce ne serait pas le seul exemple d'un soulèvement « populaire » contre un roi, différents exemples sont rassemblés dans Guichard 2003c, p. 206. Voir également le soulèvement de Talhayûm contre son roi dans Guichard 2011, p. 45, relatif au texte A.2417 (= *LAPO* 17 607).

1.1.2.3. L'aval du suzerain

Nonobstant ce processus normal de transmission du pouvoir, déterminé par l'appartenance à une famille de lignée royale et par l'assentiment du peuple ou au moins de ses représentants, il nous faut encore commenter un dernier critère entrant en jeu dans l'accès au trône par un prétendant, l'appui de celui qui se présentait alors ou qui ambitionnait de devenir le suzerain de ces rois.

Faut-il alors parler d'ingérence dans les affaires locales ? La documentation à l'époque de Zimrî-Lîm semble au contraire illustrer un ordre établi dans lequel prétendants et forces politiques locales s'accordaient sinon se pliaient aux ordres du suzerain par respect pour l'étiquette stricte qui dictait alors les relations internationales. Cette supériorité du suzerain était marquée symboliquement par l'envoi d'un trône au nouveau roi, symbolisant la protection qu'il lui accordait et l'acceptation par le vassal de sa suzeraineté[2363].

Le choix par le suzerain d'autoriser quelqu'un à accéder au trône nous est d'ailleurs illustré dès le début du règne de Zimrî-Lîm. Paradoxalement, alors que Zimrî-Lîm prétendait procéder à un retour à l'ordre préexistant, il proposait ainsi à Abî-Samar et à Ikšud-lâ-šêmêšu, qui occupaient illégitimement, selon lui, l'un des royaumes de l'Ida-Maraṣ, de leur confier le trône de leur choix :

> « Livrez-moi la ville pour que je la remette à son maître. Quant à vous, avec vos biens, je vous ferai voir le lieu d'élection que vous me direz. »[2364]

N'oublions pas que l'époque de Zimrî-Lîm présente une situation géopolitique particulière, ce fut le moment où les quelques grands royaumes mésopotamiens s'adonnèrent à une véritable lutte d'influence et cherchèrent à ce titre à affermir leur emprise sur les affaires locales. Il est manifeste en ce sens que le choix d'un roi par un suzerain lointain répondait avant tout aux intérêts que ce dernier avait à défendre, sans nécessairement que ce choix corresponde à l'avis des autorités locales et sans forcément respecter les critères de légitimité. Ainsi l'acceptation par les autorités locales de l'avis de ces lointains suzerains n'était peut-être pas aussi naturelle mais pourrait également avoir été dictée par la nécessité de conserver un soutien politique extérieur.

Concernant le rôle des grands royaumes dans l'ordre de succession des royautés locales, les

2363 - Charpin 1991b, p. 138, suivi par Kupper 1998, p. 236 et Lerouxel 2002, p. 483-484.

2364 - *ARMT* XXVIII 148 : (16) *a-*[*la*]*m* [*i*]*d-*[*na-nim-m*]*a a-na be-l*[*i*]*-šu* (17) *lu-di-in-šu ù at-tu-nu* (18) *qa-du* ˹*ba-ši*˺*-ti-ku-nu a-*[*š*]*a-ar/li-ib-bi-im* (19) [*ša t*]*a-*[*q*]*a-*˹*ab*˺*-bé-e-*˹*nim*˺ (20) *lu-*˹*ka*˺*-al-lim-*˹*ku*˺*-nu-ti.*

royaumes du Sindjar présentent des situations très variées, par lesquelles nous pouvons déceler cette évolution de la situation politique « internationale ».

Ainsi, le début du règne de Zimrî-Lîm est présenté comme la période durant laquelle il convenait de rendre leurs trônes aux dynasties légitimes, tel était du moins l'idéal prôné par le roi de Mari. En réalité, le vide institutionnel qu'entraîna le repli des Ekallâtéens rendit dans beaucoup de royaumes la situation bien plus chaotique. Les conditions de la montée sur le trône de Qarnî-Lîm en fournissent un exemple. Nous avions vu que rien ne permettait de justifier sa légitimité sur le trône d'Andarig. De même, celui-ci étant déjà roi d'Andarig avant même l'arrivée de Zimrî-Lîm à Mari, il est certain que le roi de Mari ne fut pour rien dans la montée sur le trône de cet homme[2365]. L'accession au pouvoir de Simah-ilânê présente la situation inverse et semble avoir découlé d'un accord entre Hammu-rabi de Babylone et Zimrî-Lîm de Mari[2366]. Il est probable également, même si cela n'est pas mentionné dans nos textes, que l'opinion du royaume fut consultée à cette occasion soit avant que le choix ne se porte sur cet homme, soit lorsqu'il était présent à Mari et sur le point de monter jusqu'à Kurdâ. Toutefois, si ces partis s'accordèrent sur l'élection du nouveau roi, ce ne fut vraisemblablement pas le cas en ce qui concerne les rapports politiques que devaient entretenir les deux royaumes. Ainsi, peu de temps après son accession au trône, les Anciens du Numhâ rappelèrent à Simah-ilânê qu'il n'était pas vassal de Zimrî-Lîm mais bien son égal[2367].

Avec la chute de Simah-ilânê, Zimrî-Lîm tenta un coup de force en cherchant à s'imposer lui-même comme nouveau roi de Kurdâ. Il s'opposa toutefois à l'un des prétendants au trône, Bunû-Eštar, qui parvint, selon lui du moins, à obtenir le soutien des forces politiques locales[2368]. Nous ignorons dans quelles conditions Bunû-Eštar accéda finalement au trône, mais il est vraisemblable qu'un accord fut finalement trouvé entre ce prétendant, la population du Numhâ et Zimrî-Lîm.

La montée sur le trône de Hadnû-rabi, si elle se vérifiait comme une indépendance vis-à-vis de Qarnî-Lîm, découlerait d'une situation similaire, avec l'aval de Zimrî-Lîm après une émancipation souhaitée par Hadnû-rabi et peut-être par la population du royaume[2369].

Après l'année ZL 5, c'est-à-dire après la première montée des troupes d'Ešnunna qui mit à mal

2365 - Rappelons que le texte TH 72.5, édité dans Charpin 2012 et daté des premiers mois de règne de Zimrî-Lîm, démontre que les ambitions de Qarnî-Lîm allèrent même parfois à l'encontre des intérêts de Mari puisque le roi d'Andarig manifesta ses prétentions sur la ville de Saggarâtum.
2366 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 4.1.3.2. et 4.1.3.3.
2367 - *FM* II 117 et 118.
2368 - A.1215 (Charpin et Durand 2004).
2369 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 4.2.3.2.

le système de suzeraineté imposé par le roi de Mari, la préférence du suzerain semble avoir pris beaucoup plus de place dans le choix du nouveau roi. Cela nous est illustré particulièrement dans le cas de Hammu-rabi de Kurdâ. Il est clair que, même si Hammu-rabi faisait partie de la famille royale, il fut placé sur le trône sur la seule volonté du roi de Mari après qu'il ait lui-même chassé Bunû-Eštar du pouvoir[2370]. La meilleure preuve en ce sens est le fait qu'il soit présenté comme le *keltum* de Bunû-Eštar dans la lettre A.1215[2371]. Cela ne l'empêcha pas toutefois de poursuivre la politique de son prédécesseur.

À Andarig et Qaṭṭarâ, la situation n'évolua pas entre les années ZL 3 et ZL 9, signe manifeste que pour certains royaumes du moins, le système de gouvernance de Mari fonctionna. Celui-ci fut toutefois mis à mal à partir de l'année ZL 10. Ainsi, au début de celle-ci, l'un des plus fidèles alliés du roi de Mari, Qarnî-Lîm, fut violemment renversé par Atamrum, le fils de Warad-Sîn et prétendant au trône d'Allahad. La prise en main du royaume d'Andarig et d'Allahad par cet homme semble s'être faite sans l'aval d'aucun suzerain. En effet, la lettre A.2137+ (inédite[2372]) semble indiquer que les acteurs de ce coup de force étaient tous originaires d'Andarig, d'Allahad et d'Apum[2373]. Atamrum bénéficiait toutefois de plusieurs atouts, le premier étant l'appui passif de l'empereur d'Élam, même si celui-ci ne lui apporta pas de soutien militaire, le second étant la mauvaise réputation de Qarnî-Lîm dans la région, qui lui permit d'obtenir le soutien de Hadnû-rabi, enfin l'absence de réaction du roi de Mari qui était alors à Ugarit favorisa également son coup de force[2374]. Nous pouvons imaginer également qu'il s'était octroyé au préalable un soutien local, surtout si Qarnî-Lîm régnait sur cette ville sans assise locale comme nous avons pu le proposer ci-dessus. L'année suivante, après le retrait élamite de Mésopotamie, ce fut au tour de Hadnû-rabi d'être mis en fuite, pour être remplacé par Asqur-Addu, prétendant au trône d'Andarig[2375]. Là encore, le roi de Mari ne semble avoir été d'aucune initiative dans l'accession au trône de cet homme. C'est un autre grand roi que nous avons cherché derrière cette décision, Išme-Dagan d'Ekallâtum. Pourtant, très rapidement, le roi de Mari reprit les choses en main en reconnaissant *a posteriori* le statut de ces deux nouveaux rois et en cherchant à les rallier à lui[2376].

Ainsi, il est clair qu'à partir de cette année ZL 11, l'aval des grands rois dans la politique locale devint un facteur majeur, mais Mari n'était déjà plus la seule à revendiquer la suzeraineté sur

2370 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 6.1.2.2.
2371 - A.1215 (Charpin et Durand 2004), l. 48.
2372 - Cf. Annexe 3.
2373 - Il avait d'abord été compris que la mention d'Apum renvoyait au pays de ce nom dont Šubat-Enlil est la capitale. D. Charpin a depuis revu cette interprétation en considérant qu'il était plutôt fait référence ici à la ville d'Apum située dans le Sud-Sindjar (Charpin 2014c, p. 72).
2374 - Pour le contexte de la prise de pouvoir d'Atamrum, cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.1.2.1.
2375 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.3.2.
2376 - Pour le traité de vassalité d'Atamrum envers Mari, voir A.96 (= *LAPO* 16 291 ; Joannès 1991a, p. 167-169). Pour celui d'Asqur-Addu envers Mari voir A.230 (inédit ; cf. Annexe 3).

la région du Sindjar. Nous ne reviendrons pas sur le jeu d'alliance complexe qui marqua les années ZL 11 et ZL 12 et qui s'acheva par une victoire marquante de Hammu-rabi de Babylone. Toutefois, il est important de souligner que l'influence grandissante de ce dernier sur les affaires locales concerna également le choix des gouvernants. Cela nous est illustré après la mort d'Atamrum lorsqu'il s'agit d'organiser sa succession. Hammu-rabi fit alors le choix de démanteler la grande construction politique qu'avait commencée à mettre en place Qarnî-Lîm et qu'avait poursuivie Atamrum. Le royaume d'Andarig, qui comprenait également la ville de Šubat-Enlil fut attribué à Himdiya[2377], un ancien officier d'Atamrum, alors que le général Mut-Hatkim, personnalité complexe et encore fort mal connue, veillait à Andarig sur les intérêts babyloniens. Quant à Allahad, une ambassade vint directement trouver le roi de Babylone pour lui signifier sa volonté de se placer sous la tutelle de Babylone[2378]. Hammu-rabi choisit alors d'y placer un prétendant légitime au trône, Hulâlum fils de Warad-Sîn[2379], un homme qui fut longtemps sous sa protection.

Il est clair qu'obtenir les faveurs de Babylone était devenu indispensable à quiconque convoitait un trône en Haute-Mésopotamie. Ainsi, l'accession au trône de Haqba-Hammû à Karanâ ne put se faire qu'avec l'accord de Hammu-rabi.

Le rôle du suzerain dans l'intronisation d'un roi local est donc une réalité qui semble avoir évolué au cours du règne de Zimrî-Lîm. En ce sens, Jean-Marie Durand a analysé le changement d'attitude de Zimrî-Lîm :

> « L'affermissement de son pouvoir royal à Mari a amené Zimrî-Lîm à évoluer dans sa conception de la légitimité. Si, au tout début, il s'agissait de "rendre les trônes aux familles légitimes", donc de mettre fin à l'espèce de super-État qu'avait organisée Samsî-Addu, sans doute sur un modèle impérial amené depuis la région d'Irak du centre et qui unifiait sous une administration centrale les pouvoirs locaux quel que fût leur enracinement légitime, très vite il a considéré qu'on n'était légitime qu'avec son aval de souverain. »[2380]

Ainsi, ce qui pouvait être présenté comme une norme par les grandes puissances, ne serait en réalité qu'un idéal que ces grands rois souhaitaient, et auquel les royaumes moins importants furent obligés de se plier faute de pouvoir rivaliser militairement ou diplomatiquement.

2377 - Notamment *ARMT* XXVI/2 440.
2378 - *ARMT* XXVI/2 451 (= *FM* VI 19).
2379 - *ARMT* XXVI/2 440, *ARMT* XXVI/2 440-bis, et *ARMT* XXVIII 176 (= *LAPO* 16 299).
2380 - Durand 2010b, p. 56.

En guise de conclusion, le cas de Hulâlum est certainement celui qui illustre le plus clairement les différents principes qui rendaient légitime l'accession d'un homme sur le trône. Hulâlum est en premier lieu légitime par sa filiation avec Warad-Sîn, roi ou gouverneur de cette ville à l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie. Sa légitimité, il la trouve également dans le soutien très intéressé du roi de Babylone. Enfin, il est probable qu'il reçut la reconnaissance de son statut par les autorités locales, même si nous ignorons finalement quelles furent leurs réactions lorsque Hammu-rabi leur présenta cet homme.

Il faut toutefois conclure qu'en règle général la région du Sindjar n'offre que peu d'exemples d'un équilibre entre ces trois critères. La légitimité par la succession dynastique n'est représentée que dans quelques cas, surtout au début de l'époque de Zimrî-Lîm, et conduisit parfois à des situations assez étranges comme ce glissement des prétentions de la famille de Sâmû-Addu d'Andarig vers Karanâ. Cette histoire laisse également une place importante à des personnalités ambitieuses, comme Qarnî-Lîm ou Bunû-Eštar, dont on ne peut confirmer aujourd'hui la légitimité par la famille. Concernant l'opinion du pays dans le choix du souverain, elle n'est que peu mise en valeur par les textes, mais ces manquements sont davantage dûs à la nature de nos sources qu'à un affaiblissement des pouvoirs locaux dont l'importance nous est illustrée par d'autres épisodes de la vie politique[2381]. Concernant enfin l'opinion des grands rois, c'est probablement ce qui nous est le mieux documenté par les archives de Mari. La région du Sindjar nous offre en ce sens des exemples variés qui prouvent manifestement que l'opinion du suzerain n'était pas un critère naturel de sélection mais qu'au contraire, comme le pense Jean-Marie Durand, il s'imposa petit à petit, durant le règne de Zimrî-Lîm, pour devenir finalement le critère essentiel au détriment de la légitimité dynastique et de l'opinion du pays[2382].

Michaël Guichard a enfin soulevé un dernier critère lorsqu'il considérait, en analysant la montée sur le trône d'Amud-pî-El à Šuduhum, que la royauté se fondait sur « un régime contractuel supposant un équilibre entre la volonté des gens du pays, des rois voisins et du lointain suzerain »[2383]. Cette opinion des rois voisins dans le choix du souverain n'est que peu illustrée dans le cas des royaumes du Sindjar, du moins jamais clairement. Le cas pourrait éventuellement concerner l'accession au trône de Hadnû-rabi avec le soutien de Qarnî-Lîm[2384]. Il est clair toutefois que ce ne fut pas le cas entre Kurdâ et Andarig dont les rivalités politiques et tribales furent permanentes. Ainsi, l'équilibre politique entre les royaumes ainsi que les rivalités qui les opposaient s'accordent assez mal à l'idée que les rois locaux aient pu avoir suffisamment d'influence pour

2381 - Cf. ci-dessous, troisième partie, § 1.2.1.
2382 - Durand 2010b, p. 56, cité ci-dessus.
2383 - Guichard 2009, p. 92.
2384 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 4.2.3.2.

orienter le choix du nouveau roi dans les royaumes voisins. La reconnaissance de celui-ci se faisait plus tard lorsqu'il s'agissait de trouver des intérêts communs à défendre ou lorsqu'il s'agissait de s'allier contre un autre royaume.

1.2. L'entourage du roi : autres formes de pouvoirs

La documentation mariote n'accorde que peu d'intérêt aux affaires internes des royaumes du Sindjar si ce n'est lorsque celles-ci mettaient en péril l'influence que le roi de Mari cherchait à y conserver.

Nous avons souligné ci-dessus le rôle politique que pouvait jouer le « pays », le *mâtum*, lorsqu'il s'agissait de désigner un homme pour occuper le trône. Même si ce terme désigne de manière générale l'ensemble des habitants du royaume, sous la forme d'une opinion populaire, il est manifeste que, dans le contexte d'une prise de décision politique, ce terme ne recouvre concrètement qu'une partie restreinte de la population, ceux qui, en se distinguant par leur appartenance familiale, leur fortune ou les fonctions qu'ils occupaient dans l'administration du royaume avaient accès au roi.

Ces derniers peuvent être identifiés par le terme *awîlum*, rendant compte de la respectabilité de ces hommes et que Jean-Marie Durand traduit par l'idée d'une « élite nobiliaire »[2385]. Il faut les distinguer en ce sens des *muškênum* qui forment le reste de la population. Si *awîlum* recouvre donc une condition sociale, il ne désigne toutefois pas une fonction précise. En des termes politiques, ces hommes ne jouaient finalement un rôle que lorsqu'ils étaient regroupés lors de l'assemblée-*puhrum,* ou individuellement dans le cadre de la fonction qu'ils exerçaient ou du titre qu'ils portaient.

Il est donc entendu que lorsqu'un roi convoquait son pays ou lorsque celui-ci s'adressait à son souverain, ce n'est pas l'ensemble de ses sujets mais un petit nombre d'entre eux qui est concerné, soit au titre de la fonction qu'ils exerçaient alors, soit au nom de leur place dans la société, sinon au nom de ces deux dignités. Bertrand Lafont a ainsi proposé l'équation : « pays = *šîbûtum*+*sugâgû* »[2386].

Le premier terme, souvent écrit avec le logogramme ^{lú}šu-gi^{meš}, dérive du terme *šibum*, littéralement le « vieux/celui qui n'est pas mobilisable », et désigne un groupe d'hommes que l'on appelle communément les « Anciens ». Si ce premier terme ne semble pas désigner une fonction mais plutôt une dignité, le terme *sugâgum* recouvre quant à lui un titre. Le CAD S le décrit comme une personne chargée des affaires tribales, du moins à l'origine, ce qui a conduit à la traduction de

2385 - Durand 2010b, p. 50.
2386 - Lafont 1994, p. 219, n. 32.

ce terme par « scheich »[2387]. Jean-Robert Kupper a toutefois noté que le *sugâgum* jouait dans les sociétés sédentarisées, un rôle de responsable urbain[2388]. Ainsi Dominique Charpin défendait finalement une équivalence entre les titres de *rabiânum*, le « maire » dans la région de Babylone, et celui de scheich-*sugâgum* dans la documentation mariote[2389]. Il faudrait donc considérer qu'ils avaient à l'origine un rôle de direction dans les affaires tribales, et qu'une fois les populations amorrites sédentarisées, ils continuèrent à avoir autorité sur les affaires privées dans les villes et villages du royaume, indépendamment de l'administration palatiale[2390]. Nous comprenons ainsi le lien entre ces deux groupes, les Anciens représentant en quelque sorte la population du royaume, de la ville ou du groupe tribal, les *sugâgum* ayant autorité à l'échelle locale sur ces mêmes hommes. Il est d'ailleurs probable que les Anciens jouaient un rôle important lorsqu'il s'agissait de désigner le ou les *sugâgum*[2391].

Nous trouvons également d'autres personnalités qui, au titre de fonctions plus ou moins officielles, étaient amenées à côtoyer le roi lorsque des décisions politiques devaient être prises. Il s'agit en premier lieu de la famille royale, notamment les frères du roi[2392], de l'épouse du souverain mais également des fonctionnaires de l'administration centrale, des chefs militaires, ou encore de chefs religieux. De nombreux étrangers résidaient également à la cour, les émissaires de rois étrangers tout d'abord, qu'ils soient présents au titre d'une simple ambassade ou qu'ils représentent de manière permanente leur roi, ou encore des réfugiés politiques à qui le roi avait accordé l'asile[2393]. Enfin, nous ne pouvons exclure l'influence des représentants tribaux dans une région marquée non seulement par la bipartition entre Numhéens et Yamutbaléens mais également par le passage saisonnier des Bédouins bensim'alites.

Les titres et les fonctions de ces hommes, ainsi que les relations qu'ils entretenaient entre eux, sont très inégalement représentées dans nos textes qui, rappelons-le, sont très majoritairement issus de sources extérieures au royaume du Sindjar. Ainsi, les manifestations politiques de ces hommes, lorsqu'elles sont documentées, demeurent très ponctuelles et, d'un royaume à l'autre, nos informations varient grandement. De même, ces manifestations sont essentiellement celles qui s'attachent à la politique extérieure de ces royaumes, ce qui intéresse le plus le royaume de Mari,

2387 - Durand 1997, p. 206-208.
2388 - Kupper 1957, p. 18 et Finet 1982, p. 9.
2389 - Charpin 2007, p. 170-171. L'article se présente comme un compte-rendu de l'étude d'Andrea Seri sur les institutions locales (Seri 2005).
2390 - Durand 1991b, p. 33 et Villard 1994, p. 294.
2391 - Charpin 2007, p. 171-172, se basant sur une lettre de Tell Harmal, *IM* 51311. Voir également Kupper 1973, p. 171.
2392 - Il n'est plus à démontrer le soin que prirent certains prétendants aux trônes du Sindjar à éliminer physiquement non seulement l'ancien roi mais également sa famille. Certains, comme Asqur-Addu, éliminèrent même leurs propres frères afin de ne souffrir d'aucune opposition.
2393 - À ce titre, voir l'influence qu'ont eue certains Ekallâtéens à Babylone lorsqu'Išme-Dagan y trouva refuge.

alors que ne sont presque pas documentées les fonctions attachées à la gestion des royaumes eux-même, rendant difficile la définition de la structure entière du pouvoir dans les royaumes du Sud-Sindjar.

Dans ces conditions, ce sont surtout les Anciens des royaumes du Sindjar ainsi que les armées que nous voyons à l'œuvre et que nous pouvons étudier ici. Il s'agit de définir, à la lumière de ces textes, la place et l'influence des Anciens et des officiers dans le gouvernement et la gestion de ces royaumes, ainsi que leurs relations avec le roi. Dans le cas des armées, nous nous interrogerons également sur l'impact que leurs effectifs et leur organisation opérationnelle ont pu avoir sur la politique régionale et internationale de ces royaumes.

1.2.1. Les Anciens

Nous avons souligné ci-dessus que les archives de Mari n'accordaient que peu de place aux pouvoirs politiques locaux des royaumes du Sindjar, mettant surtout en avant les relations entre rois. Parmi les quelques personnages exerçant des prérogatives politiques aux côtés du roi, l'institution ou plutôt le groupe d'hommes le plus mis en valeur est certainement celui dont les membres sont désignés sous le titre *šîbûtum* que l'on traduit communément par le terme « Ancien ».

Il nous faudra ici déterminer de quelle manière et à quelles occasions ces hommes se manifestent dans nos textes. Nous chercherons d'abord à déterminer l'identité de ces hommes et leur place dans la société d'époque amorrite. Nous déterminerons ensuite le rôle qu'ils étaient amenés à jouer dans les affaires politiques du Sindjar et les relations qu'ils entretenaient avec le roi.

1.2.1.1. L'identité des Anciens

La bibliographie concernant ces hommes est aujourd'hui relativement dense, même si la plupart de ces études n'ont pas profité de l'ensemble des attestations aujourd'hui connues. Malgré ces travaux, l'identité et le rôle que jouaient ces hommes dans les royaumes de Haute-Mésopotamie nous échappent encore en grande partie et d'importantes zones d'ombre demeurent. Nous commencerons par rappeler les différentes propositions pour définir ce terme avant de considérer ce que le cas du Sindjar peut apporter à la question.

Les premières définitions proposées s'attachaient à les identifier au sein du royaume de Mari. À ce titre, les Anciens sont essentiellement présentés en rapport avec l'une ou l'autre des villes du royaume. Jean-Robert Kupper notait en ce sens que chacune d'entre elles possédait son propre

« conseil des Anciens »[2394], c'est le cas notamment dans des villes comme Terqa ou Saggarâtum. Il leur conférait alors le rôle de représentants de la population locale, tout en reconnaissant qu'on ignorait encore la manière dont ils étaient désignés et leurs prérogatives exactes[2395]. En s'appuyant sur ce rapport, Jean Bottéro a cherché à les rassembler sous la forme d'un « sénat en réduction »[2396]. André Finet les a pour sa part considéré en premier lieu comme une sorte de « collège d'échevins qui aurait la haute main sur les diverses assemblées de quartiers »[2397], avant de voir en eux « des délégués locaux représentants leurs concitoyens »[2398].

Ces Anciens, réunis au sein d'une assemblée ou d'un conseil, représenteraient donc avant tout une forme d'autorité urbaine locale, en collaboration avec le scheich-*sugâgum* à qui ils sont régulièrement associés. Ils se faisaient également les représentants des habitants de la ville dès lors qu'il fallait traiter avec les représentants de l'autorité centrale ou avec le roi. Nous ignorons toutefois sur la décision de qui et à quel titre ces hommes accédaient à cet honneur. Il paraît toutefois difficile, au regard des relations qu'ils entretenaient avec les dépositaires de l'autorité royal, d'en faire eux-mêmes des fonctionnaires désignés par le roi[2399]. De même, une question essentielle demeure : *šîbûtum* doit-il être lu comme une fonction spécifique, comme un titre ?

Pour un avis négatif, il faut se reporter à l'étude de Daniel E. Fleming :

> « In fact, elder terminology usually represented a broad classification of status, not the designation of a permanent individual title, whose assembled bearers would meet as a council of fixed function. »[2400]

Il semble ainsi distinguer l'individuel du collectif. Pour lui, la fonction de ces Anciens ne se définirait que lorsqu'ils se trouvent assemblés alors que, individuellement, le terme « Ancien » ne marquerait rien d'autre qu'un statut social. Mais sur quels critères, s'il ne s'agissait pas d'une charge, pouvait-on être désigné par ce terme ? L'étymologie invite naturellement à considérer l'âge comme déterminant, pourtant nous n'en avons pas la preuve. Il est possible également que l'accès à cette reconnaissance se faisait plus simplement par notoriété publique ou par cooptation, mais là encore aucun exemple ne permet de l'illustrer. La question de l'accès à ce statut ou à ce titre demeure donc

2394 - Kupper 1973, p. 170.
2395 - Kupper 1982, p. 52.
2396 - Bottéro 1957, p. 242.
2397 - Finet 1973, p. 23.
2398 - Finet 1982, p. 13.
2399 - C'est l'avis exprimé dans Seri 2005, p. 116. A. Finet (1982, p. 14) a noté qu'aucune livraison du palais de Mari ne se faisait au profit des Anciens, il en concluait donc que malgré les contacts étroits avec l'autorité centrale, ils n'étaient pas, à proprement parler, dépositaires de cette autorité.
2400 - Fleming 2004, p. 190.

encore ouverte. La réponse est pourtant essentielle pour saisir la place exacte qui leur était attribuée non seulement dans l'administration mais également dans la société.

En dehors du royaume de Mari, et notamment dans les nombreux royaumes de Haute-Mésopotamie, les Anciens sont très bien représentés. La question qui nous occupera ici est de savoir, au regard de ces attestations, si leur rôle était différent de celui que leurs collègues jouaient au sein du royaume de Mari.

Nous noterons en premier lieu que, dans le cas des royaumes du Sindjar, les Anciens ne sont presque jamais qualifiés par rapport à une ville, comme cela est le cas à Mari. Dans la grande majorité de notre documentation, les Anciens sont soit qualifiés par un pays-*mâtum*[2401], soit par un nom du roi[2402], soit par un nom de tribu[2403]. Si cela est certainement dû à la nature de nos sources et surtout à l'absence de corpus locaux, ces différentes attestations ouvrent de nouvelles questions.

En premier lieu, l'utilisation d'un terme tribal pour définir ces hommes pose avant tout la question de l'origine de ce terme et de la manière dont les hommes qui le portaient se représentaient dans ces royaumes. La plupart des études précédemment citées distinguent ainsi les Anciens associés à des villes, donc à des communautés sédentaires, des Anciens associés à des groupes tribaux[2404]. Ils n'apportent pas toutefois de distinction claire entre ces deux groupes. L'une des réponses fondamentales à propos de ces Anciens serait pourtant de pouvoir déterminer s'ils étaient les héritiers d'une tradition tribale[2405], en somme s'ils se faisaient les représentants de l'ensemble du groupe tribal numhéen ou yamutbaléen, ou si cette institution était avant tout liée au phénomène urbain et à l'organisation politique en royaume.

Dans le cas du Sindjar, il ne nous paraît pas nécessaire de distinguer les attestations par rapport au pays-*mâtum* des attestations par rapport au nom de tribu. Nous avions vu en ce sens que les termes Numhâ et Yamutbal pouvaient être entendus dans les archives du royaume de Mari comme une réalité politique, désignant l'un ou l'autre des royaumes du Sindjar. Le fait est que, dans la plupart des lettres où les Anciens sont qualifiés par ces termes tribaux, le contexte invite davantage à les rattacher à une réalité politique précise qu'à une entité tribale plus large. La lettre *ARMT* XXVI/2 404 indique par exemple qu'Atamrum, le roi d'Andarig, demanda à consulter les

2401 - *ARMT* XXVI/2 438 pour les « Anciens du pays » d'Andarig. *ARMT* XXVI/2 463 pour les Anciens du pays de Kurdâ.

2402 - Dans *ARMT* XXVI/2 391 et 393, les Anciens sont définis comme « ses Anciens », sous-entendu ceux du roi de Kurdâ Hammu-rabi.

2403 - *FM* II 117, *ARMT* XXVI/2 404 pour les Anciens du Numhâ. Pas d'attestation directe d'Anciens du Yamutbal.

2404 - Mises à part les attestations d'Anciens du Numhâ, nous trouvons également des Anciens des Benjaminites (*ARMT* XXVI/1 24), des Anciens du Mutiabal (*FM* II 116) ou encore des Anciens des Bédouins-Hanéens (*ARM* III 65 = *LAPO* 16 402).

2405 - Pour cette question, voir Seri 2005, p. 100-101 et p. 134.

Anciens du Numhâ alors qu'il s'apprêtait à conclure un traité avec le roi de Karanâ. Il paraît difficile de considérer qu'il s'adressait alors aux représentants de l'ensemble du groupe tribal numhéen. En réalité, Atamrum consultait ceux qui représentaient la population du royaume de Karanâ, où la tribu numhéenne était bien implantée. De même, dans *FM* II 117, il est dit que les Anciens et les scheichs du Numhâ reprochaient au roi de Kurdâ le statut d'infériorité qu'il entretenait avec le roi de Mari. Là encore, l'intérêt que défendaient ces hommes est clairement celui d'un royaume plutôt que d'un groupe tribal. En ce sens, les exemples du Sindjar n'apportent que peu à la question de l'origine de ce groupe.

Cette institution, si elle en est une, semble donc davantage être le fruit d'une réalité politique, la ville et le royaume, que d'une réalité tribale, du moins dans le cas des royaumes du Sindjar et à l'époque des archives de Mari. Rappelons toutefois que considérations politiques et considérations tribales ont fortement tendance à se mêler dans cet espace. En ce sens, quelle que soit l'origine du terme *šîbûtum*, il est manifeste que les enjeux tribaux, s'ils eurent une influence sur les décisions du roi, en eurent également sur ceux qui se prétendaient les représentants de la population du royaume. Ainsi, tout comme le roi de Kurdâ ou d'Andarig cherchaient à être les rois du Numhâ ou du Yamutbal, les Anciens de ses royaumes devaient également avoir les intérêts de cette tribu à cœur, voire même s'en faire les dépositaires.

Le fait que les Anciens ne soient presque jamais qualifiés par rapport à un nom de ville, comme cela est le cas dans le royaume de Mari, soulève également la question de leurs prérogatives. Nous serions alors tentés, du fait de ce changement d'échelle, de considérer que les Anciens n'avaient pas les mêmes attributions dans les royaumes du Sindjar que dans celui de Mari. Toutefois, cette absence peut également être liée à la nature de nos sources et à la pauvreté du corpus local.

Un document, qui fait encore figure d'exception, montre d'ailleurs qu'il existait bien au sein de ces royaumes des Anciens définis par le nom d'une ville. Il s'agit du document administratif *OBTR* 201 qui enregistre la remise de béliers par un Ancien de la ville de Yašibatum aux autorités de Qaṭṭarâ. Il n'y a de ce fait aucune raison de penser que cette fonction ait été pensée à une échelle différente dans les royaumes de Haute-Mésopotamie qu'elle ne l'était dans le royaume de Mari. Il semble que, par tradition, les Anciens soient avant tout attachés à la ville, communauté humaine de base, dont ils sont les représentants.

Nous trouvons donc au sein d'un même royaume des Anciens définis par rapport à deux échelles différentes, celle de la communauté locale, la ville, et celle du royaume. La question est de savoir de quelle manière nous pouvons mettre en interaction ces deux groupes.

Le plus vraisemblable serait de considérer que l'expression « les Anciens du pays » traduit

simplement la réunion de l'ensemble des Anciens des différentes villes du royaume, ou du moins d'une partie déléguée d'entre eux. Il s'agirait en ce sens des mêmes hommes et non pas de deux institutions ou deux groupes d'hommes différents. Nous ignorons toutefois si ce groupe se réunissait régulièrement, à la manière d'un « sénat »[2406], ou si ces réunions n'étaient organisées que de manière exceptionnelle. La seconde hypothèse paraît la plus vraisemblable dans la mesure où les textes de Mari ne les évoquent qu'à des occasions spécifiques lorsqu'il s'agissait de prendre une décision concernant la politique générale du royaume. Ainsi, le texte *ARMT* XXVI/2 438 indique qu'Atamrum réunit ses *gerseqqum* et les Anciens de son pays (l. 8' : [gìr-sig$_5$]-ga-meš-*šu ù* lú-meš *ši-bu-ut ma-ti-šu*) alors qu'il venait de rentrer de son voyage à Babylone dans la seconde moitié de l'année ZL 12. De même, il est vraisemblable que, lorsque Hammu-rabi de Kurdâ demanda à son « pays » de se réunir dans la ville de Kasapâ pour décider de la guerre ou de la paix contre Mari, ce furent les Anciens qui étaient par là désignés[2407].

Il est possible que ces Anciens puissent avoir décidé à certaines occasions de se réunir de leur propre chef. Dans la lettre *FM* II 117, il est ainsi question des *sugâgum* et des Anciens du Numhâ se rendant auprès du roi de Kurdâ, Simah-ilânê, pour le pousser à redéfinir ses relations avec le roi de Mari. Tous ou partie d'entre eux pouvaient donc demander audience au roi sans que celui-ci n'ait décidé de les consulter.

Ainsi, si l'on maintient le caractère exceptionnel de ces rencontres, il faudrait alors considérer que ces hommes étaient avant tout les Anciens des villes et villages qui, une fois réunis, devenaient les Anciens du royaume. L'une des clés pour répondre à cette question serait éventuellement de pouvoir comparer le nombre de personnes concerné lorsqu'ils sont invoqués par un nom de ville ou par le nom du royaume, malheureusement ce calcul est encore impossible.

Nous proposerons donc que, en dépit du fait qu'ils soient essentiellement désignés par rapport à leur royaume, leur rôle au sein de celui-ci n'était pas nécessairement différent de celui qu'ils jouaient à l'intérieur du royaume de Mari. Il est vraisemblable que, par tradition, les Anciens se définissaient avant tout par leur réunion au sein des différentes villes et communautés rurales du royaume.

Les fonctions qu'ils exerçaient à ce titre, les moyens dont ils disposaient pour agir et pour communiquer, et la manière dont ils délibéraient, nous échappent encore entièrement. Au titre de cette fonction ou de cette dignité sociale, ils formaient certainement la représentation du peuple auprès des fonctionnaires royaux présents dans ces villes.

2406 - Bottéro 1957, p. 241.
2407 - A.3577 (= *LAPO* 17 603).

La différence que l'on peut maintenir toutefois entre les attestations des Anciens dans les royaumes de Haute-Mésopotamie et dans celui de Mari tient plutôt au rôle que pouvaient être amenés à jouer ces hommes, une fois tous réunis, dans les décisions politiques du royaume. Cette différence est vraisemblablement liée aux rapports entretenus dans ces royaumes entre le pouvoir royal et les pouvoirs locaux. Au sein d'une entité aussi étendue et aussi composite que ne l'était le royaume de Mari, ces pouvoirs locaux n'avaient manifestement qu'une influence limitée sur les décisions royales et leurs réclamations s'exprimaient face au représentant de l'autorité centrale dans la ville ou dans le district, avant d'arriver au roi. En revanche, au sein des royaumes de Haute-Mésopotamie, plus restreints géographiquement et surtout plus fragiles politiquement, leurs rapports au roi paraissent davantage soulignés et nous en devinons une influence bien plus importante.

1.2.1.2. Le poids politique des Anciens

Ainsi, à défaut de nous livrer une idée précise de la place des Anciens dans l'administration et la société des royaumes de Haute-Mésopotamie, les textes que nous pouvons invoquer nous présentent assez clairement l'engagement de ces hommes dans la politique générale du royaume, notamment en ce qui concerne ses affaires extérieures. À partir de ces textes, nous chercherons à saisir les différentes affaires dans lesquelles ils étaient amenés à intervenir et à apprécier le poids politique dont ils bénéficiaient ainsi que leur rapport avec la figure du roi.

L'origine de ce pouvoir politique dépend avant tout de la place que l'on confère à ces hommes dans la société de cette époque et dans l'organisation politique de ces royaumes.

Pour Andrea Seri, l'intervention des Anciens dans la sphère politique découlait du fait qu'ils formaient une partie intégrante de ce système politique. En niant leur rôle de représentation de la communauté, elle faisait d'eux de simples fonctionnaires royaux engagés essentiellement dans des affaires militaires et diplomatiques[2408]. Cette définition nous paraît toutefois difficile à maintenir, surtout dans les royaumes qui nous occupent ici. Ainsi, s'ils pouvaient s'improviser à l'occasion émissaire du roi à l'étranger[2409], cela ne semble pas être une affectation permanente. De même, leur implication dans les affaires militaires, qu'Andrea Seri met particulièrement en avant au regard de

2408 - Seri 2005, p. 116.

2409 - *ARM* XIIII 145 (= *LAPO* 16 338) pour le royaume de Hanzat ou encore A*RM* XIII 148 (= *LAPO* 16 295) pour celui de Talhayûm. Aucune lettre ne permet de confier un rôle similaire aux Anciens des royaumes du Sindjar. Nous pourrions éventuellement citer la lettre *ARMT* XXVI/2 451 (= *FM* VI 19) qui évoque des « gens d'Allahad » (l. 16 : lú-meš *al-la-ha-da-yu*^{ki}) en ambassade à Sippar. Ceux-ci pourraient éventuellement être identifiés comme des Anciens. Toutefois le contexte politique est rendu singulier par le fait qu'ils n'étaient pas délégués par le roi mais agissaient justement parce qu'il n'existait plus de pouvoir royal dans leur royaume.

certains textes, n'est jamais évoquée dans le cas des royaumes du Sindjar. Dans ces royaumes, les affaires militaires semblent être au contraire l'apanage du roi et de quelques généraux sur lesquels nous reviendrons ensuite. Rien n'indique en définitive que les Anciens occupaient une fonction précise et déterminée dans l'appareil d'État et rien ne permet de faire d'eux les exécutants de cette politique, ni même les superviseurs de son application.

Nous préférons suivre en ce sens la proposition de Bertrand Lafont qui justifie cette intervention dans le domaine politique d'abord par leur rôle de représentation du « pays » mais également parce que « ils jouent clairement le rôle de gardiens des usages et traditions politiques du royaume »[2410]. Pour arriver à cette définition, il se reposait sur le texte *FM* II 117 qui raconte l'intervention des Anciens pour rappeler au roi de Kurdâ, Simah-ilânê, les relations qu'entretenaient leur royaume avec celui de Mari à l'époque de son grand-père Aštamar-Addu. Un exemple similaire peut être trouvé pour ce même royaume dans la lettre A.3577 (= *LAPO* 17 603), citée ci-dessous, dans laquelle les Anciens rappelaient à Hammu-rabi que les relations entre Mari et Kurdâ avaient toujours été cordiales. De même, nous pourrions citer l'inédit A.230 dans lequel les Anciens de Karanâ invitaient Asqur-Addu à ne pas répéter le comportement de son père[2411].

Dans ces royaumes où la durée d'un règne ne dépasse que rarement quelques années, les Anciens représentaient en quelques sortes la mémoire du royaume. Il n'est donc pas surprenant, en considérant l'aspect représentatif de cette fonction et son caractère mémoriel, que les Anciens interviennent dans le processus qui permettait de porter un homme sur le trône. Une fois celui-ci investi, ils étaient encore là pour lui rappeler la grandeur passée du royaume et son indépendance vis-à-vis des voisins, mais également les obligations auxquelles ce royaume était tenu par son histoire. Il faut encore déterminer quelles étaient leurs interventions concrètes dans la politique de ces royaumes et en déduire les rapport qu'ils entretenaient avec le roi.

En n'étudiant que les Anciens dans les royaumes du Sindjar, nous ne pouvons avoir qu'une idée partielle du rôle concret qu'ils jouaient dans l'orientation et dans l'application de la politique générale du royaume. Ainsi, nos connaissances sont encore limités par l'absence de sources locales. De ce fait, les Anciens ne sont presque jamais présentés dans des affaires de politique intérieure alors qu'ils sont, au contraire, souvent mentionnés en ce qui concerne la politique extérieure du royaume.

Concernant leur influence et leur rôle en politique intérieure, la seule lettre qui peut être invoquée est *ARMT* XXVI/2 463 dans laquelle nous voyons les notables et les Anciens du royaume

2410 - Lafont 1994, p. 219.
2411 - Cf. Annexe 3.

de Kurdâ se regrouper alors qu'un recensement venait d'être effectué dans le royaume. Si leur présence est pleinement justifiée par le fait qu'ils représentaient les différentes villes et villages du royaume, on ignore quel fut leur rôle exact à cette occasion. D'autres exemples de l'intervention des Anciens dans la politique intérieure nous sont fournis par d'autres royaumes de Haute-Mésopotamie. Nous savons ainsi qu'ils pouvaient exprimer leur avis lors du choix de certains fonctionnaires, notamment le *sugâgum,* même si, à terme, la décision revenait au roi[2412]. Il est notable également que, en cas d'absence d'un roi, les Anciens pouvaient être amenés à assurer la régence. Le cas est illustré dans le royaume de Talhayûm après que son roi ait disparu dans ce qui semble être un coup d'état[2413]. Cette situation pourrait avoir touché Allahad au début de l'année ZL 13, après qu'Atamrum ait disparu sans laisser de descendants. La lettre *FM* VI 19 rapporte en ce sens la venue à Sippar de « gens d'Allahad », parmi lesquels il faut certainement trouver des Anciens, pour réclamer une protection militaire au roi de Babylone.

Dans le cas des royaumes du Sindjar, les interventions des Anciens sont pourtant davantage liées à la politique extérieure du royaume qu'au domaine de la gestion ou de l'administration. Qu'ils se soient présentés d'eux même ou qu'ils aient été convoqués par le roi, nous les voyons surtout agir à différents moments de l'établissement des relations avec les royaumes voisins.

Les Anciens pouvaient intervenir dans le processus de conclusion d'un nouveau traité. Nous pouvons mentionner en ce sens les deux lettres *ARMT* XXVI/2 391 et 393, écrites par Habdu-Malik lorsqu'il se rendit dans la région pour rétablir la paix entre Kurdâ et Andarig au début de l'année ZL 12. Habdu-Malik indiquait que les Anciens conseillèrent le roi de Kurdâ sur les termes du traité, concernant notamment la restitution de certaines villes. Il est remarquable en ce sens que, lorsque les rois d'Andarig et de Karanâ cherchèrent à s'allier, à la fin de l'année ZL 11, Atamrum anticipa la résistance des Anciens de Karanâ et s'adressa personnellement à eux afin de connaître leurs réclamations[2414].

Les Anciens pouvaient également intervenir à n'importe quel moment auprès du roi pour lui suggérer de modifier ses relations diplomatiques ou au contraire l'en empêcher. Nous avions évoqué en ce sens la lettre d'Išhî-Madar *FM* II 117 dans laquelle l'auteur racontait que les Anciens des Numhéens s'étaient entretenus avec Simah-ilânê afin de lui rappeler qu'à l'époque de son grand-père Aštamar-Addu, Mari et Kurdâ entretenaient des relations égalitaires, l'un et l'autre traitant en tant que « frère », et que par conséquent lui aussi devait prendre l'habitude de faire de même. Les Anciens de Karanâ s'adressèrent à Asqur-Addu dans un contexte similaire mais avec cette fois un

2412 - Finet 1982, p. 12, au regard de la lettre *ARM* XIV 46 (= *LAPO* 16 82). Voir également Villard 1994, p. 294-296.
2413 - La situation est présentée dans la lettre A.2417, publiée dans Durand 1988b, p. 98-101.
2414 - *ARMT* XXVI/2 404.

discours tout à fait inverse[2415]. Peu après la reconnaissance de sa montée sur le trône par le roi de Mari, ils lui suggéraient de rester fidèle à Zimrî-Lîm et de ne pas, comme l'avait fait son père, nouer des relations avec d'autres grands rois.

Inversement, plusieurs lettres nous montrent le roi intervenir auprès de ses Anciens pour les informer de son souhait de modifier ses relations avec l'extérieur. La lettre *ARMT* XXVI/2 438 est certainement à placer dans ce contexte. Nous y voyons Atamrum convoquer à sa table les *gerseqqum* et les Anciens de son pays. L'affaire pour laquelle il les réunit n'est pas directement évoquée, on la devine toutefois des circonstances de cette rencontre. Nous noterons d'abord le fait que l'on se situe juste après son retour de Babylone, avec une importante escorte qui se déploya alors à Andarig et Allahad. De plus, la lettre précise que les représentants mariotes ne furent pas conviés au repas. Dans un tel contexte, il paraît probable que cette rencontre avec les Anciens fut l'occasion pour Atamrum de leur annoncer son intention de rompre les liens qu'ils entretenaient avec Mari pour se tourner vers Babylone. Une autre lettre, A.3577 (= *LAPO* 17 603), présente une situation similaire, cette fois à Kurdâ, mais dans des termes encore plus clairs. Hammu-rabi de Kurdâ venait alors de convoquer son « pays » dans la ville de Kasapâ, cette lettre restitue leurs discussions avec le roi :

> « “(...) Maintenant les Babyloniens veulent unir leurs forces aux miennes et je vais déclarer la guerre aux Bensim'alites.” Les gens du Numhâ lui ont répondu : “Nous sommes en bons termes avec Babylone, nonobstant les frères Bensim'alites. Mais avec les Bensim'alites, nous partageons et partagerons toujours notre vie”. »[2416]

Dans ce type d'affaire, les Anciens ne sont donc jamais présentés ni comme les exécutants ni comme les superviseurs de la politique extérieure. Au contraire, leur intervention se fait en amont, aux côtés du roi, et à des occasions précises. Cela nous amène enfin à nous interroger sur la nature exacte de leur relation avec le roi.

Dans plusieurs lettres, nous retrouvons les Anciens présentés comme étant « ceux du roi »[2417], induisant en ce sens leur probable sujétion. En se limitant à cet aspect, nous réduisons le rôle des

2415 - A.230 (inédit ; cf. Annexe 3).

2416 - A.3577 (= *LAPO* 17 603) : (28') [*i-na-a*]*n-na* lú-meš ká-dingir-ra^{ki} *ka-aq-qa-di* (29') [*uš-te*]-*em-me-ed-ma it-ti* dumu *si-im-a-al a-na-ki-ir* (30') [*n*]*u*-[*u*]*m-hu-um ki-a-am i-pu-ul-šu um-ma-am-m*[*i*] *e-zu-ub* (31') *a-hi* dumu *si-im-a-al it-ti* [k]á-dingir-ra^{ki} (32') *a-sa-al-li-im it-ti* dumu *si-im-a-al-ma*^{o} *a-ba-a*[*l-lu-uṭ*] (33') *ù a-ba-al-lu-uṭ ki-ma an-ni-tam ma-as-sú* [*i-pu-lu-šu*].

2417 - Dans *ARMT* XXVI/2 463, les Anciens sont présentés comme les « Anciens du pays, serviteurs de Simah-ilânê », (l. 6-7 : lú-meš šu-gi *ma-tim* ìr-*du, ša si-ma-ah-i-la-né-e)*, de même dans *ARMT* XXVI/2 391, ils sont présentés comme « ses serviteurs (= *de Hammu-rabi de Kurdâ*) » (l. 15 : ìr-meš-*šu*) et comme « ses Anciens » (l. 7 : lú šu-gi-meš-*šu*).

Anciens à une forme de « conseil du roi », subordonnée à celui-ci. La nature de nos sources limite pourtant l'objectivité de cette expression. En effet, il peut s'agir simplement ici d'une manière protocolaire pour le roi de se présenter dans sa correspondance avec le roi de Mari comme au-dessus de ses sujets, particulièrement les plus influents, et tenant bien en main son pays. Il est vrai que les lettres mariotes nous les présentent souvent dans l'ombre du roi, par exemple lorsque Hammu-rabi dut signer un traité de paix avec Andarig, ils étaient là pour lui conseiller de dicter d'abord ses conditions[2418]. Cet aspect de leur rôle, bienveillant ou non, tout dépend du point de vue de celui qui rapporte l'information, était déjà relaté dans l'épopée de Gilgameš lorsque les Anciens d'Uruk conseillaient au jeune roi, en soulevant son ignorance, de ne pas affronter Humbaba[2419].

Les considérer comme de simples conseillers réduit pourtant considérablement l'idée que l'on peut avoir de leur influence politique. Certaines lettres concernant les royaumes du Sindjar indiquent bien au contraire qu'ils étaient en mesure de contraindre le roi à changer sa politique. Cette influence est clairement décrite dans la lettre *FM* II 117 dans laquelle est rapportée que Simah-ilânê modifia sa manière de s'adresser au roi de Mari à la suite des remontrances de ses Anciens. Faut-il pour autant les considérer comme un véritable contre-pouvoir au despotisme monarchique ? Cela peut être le cas en certaine circonstance. Ainsi, lorsque plusieurs hommes prétendaient à un même trône, les Anciens avaient un rôle non négligeable dans le choix de celui qui monterait sur le trône. Ce fut peut-être sous cette pression que Zimrî-Lîm finit par céder le pouvoir à Bunû-Eštar, qui revendiquait dans la lettre A.1215 le soutien de son pays[2420]. Une fois sur le trône, le roi n'était pas pour autant débarrassé de leur jugement, son règne se présentant ensuite comme une lutte d'influence avec ces hommes. Il ne peut que difficilement se passer de leur soutien, ceux-ci étant à la fois la représentation du peuple et la mémoire du royaume, il n'a donc pas de légitimité sans eux. D'un autre côté, l'influence de ces Anciens devait également dépendre de la personnalité du roi, c'est-à-dire de la place que celui-ci leur concédait, et de la situation politique locale.

1.2.2. Les armées du Sindjar

L'intérêt de Mari pour la région du Sindjar est, nous n'avons pas manqué de l'évoquer, reflété par le grand nombre de rapports reçus de ses émissaires envoyés dans la région ou écrits par les gouverneurs des districts avoisinants, notamment celui de Qaṭṭunân. Parmi ces rapports, les récits de faits militaires sont certainement parmi les plus remarquables, et les détails avec lesquels sont

2418 - *ARMT* XXVI/2 391.
2419 - Tournay et Schaffer 1998, p. 90-91 (tablette 3, col. v, l. 8-19).
2420 - Charpin et Durand 2004.

racontés les escarmouches, sièges ou batailles, permettent d'ajouter aux nombreux domaines couverts par les archives de Mari, celui de l'histoire militaire.

Il n'existe toujours pas d'étude d'ensemble sur les armées à l'époque paléo-babylonienne, et nous sommes encore loin de l'abondante bibliographie qui peut accompagner cette même question pour l'époque néo-assyrienne. Malgré l'absence d'une telle synthèse, il faut reconnaître toutefois que de nombreuses contributions ont permis d'aborder, sous des angles variés, les différents apports des archives de Mari sur des thèmes tels que, le recrutement et la composition des armées[2421], leur armement[2422], leur organisation en campagne[2423], le renseignement[2424], ou encore les conséquences économiques de la guerre[2425]. Nous signalerons également la thèse toujours inédite de Philippe Abrahami sur l'armée de Mari[2426], d'un apport non négligeable notamment pour son étude du vocabulaire que nous retrouvons également pour les entités politiques qui nous occupent ici.

Il est notable que sur les treize années du règne de Zimrî-Lîm, la région ne connut finalement que quelques années de paix, durant les deux premières années de son règne, puis entre ZL 7 et ZL 10. Elle fut touchée en premier lieu par deux conflits majeurs, le premier provoqué par l'invasion ešnunnéenne en ZL 4 puis le second avec l'arrivée de l'Élam en ZL 10. Le plus remarquable toutefois est que, une fois la situation internationale apaisée, les tensions entre les royaumes locaux, divisés par leurs alliances, pouvaient maintenir la région dans un climat de conflit pendant plusieurs années. Ce fut le cas entre ZL 5 et ZL 7 lorsque Bunû-Eštar dirigea une coalition de plusieurs royaumes contre l'influence de Qarnî-Lîm d'Andarig, soutenu par Mari. La région connut un conflit identique au sortir de la guerre contre l'Élam lorsque Hammu-rabi de Kurdâ, lassé par le soutien inconditionnel de Mari envers Atamrum d'Andarig, s'allia à Išme-Dagan d'Ekallâtum.

Le fait est que ces tensions n'ont pas manqué de nous livrer d'abondantes informations sur l'organisation militaire de ces royaumes. N'oublions pas toutefois que, en l'absence de sources locales, c'est par les yeux et avec le vocabulaire des observateurs mariotes que ces informations nous sont parvenues.

Cette partie, et cette thèse, ayant surtout pour vocation la description et l'analyse des faits politiques, il ne sera pas uniquement question ici de l'organisation de ces armées mais également des influences qu'ont pu avoir ces réalités militaires sur le domaine politique.

2421 - Abrahami 1992, Charpin 1994a et 2004a.
2422 - Pour la poliorcétique, voir notamment Abrahami 1990, Charpin 1993b et Kupper 1997.
2423 - Abrahami 1991a, Vidal 2009a et 2009b.
2424 - Notamment Durand 1992a et Ziegler 2004a.
2425 - Par exemple Ziegler 2000.
2426 - Abrahami 1997.

1.2.2.1. De l'importance des armées du Sindjar

Dans un premier temps, nous présenterons nos connaissances sur l'armée en tant que telle et notamment sur son organisation et sur l'estimation de ses effectifs. Cela nous permettra, en comparant les armées des royaumes du Sindjar aux autres armées de l'époque, de déterminer ce que ces armées pouvaient, par leur importance, apporter d'influence aux royaumes qui nous concernent.

1.2.2.1.1. Organisation générale des armées

La terminologie militaire invoquée dans nos documents semble montrer que les armées du Sindjar n'étaient guère différentes, du point de vue de leur organisation, de l'armée de Mari ou d'autres royaumes de Mésopotamie du Nord.

Il n'y a pas de raison de considérer que le recrutement des troupes dans les armées des royaumes du Sindjar se soit déroulé différemment de ce qui est attesté dans les autres royaumes de Mésopotamie. La première étape dans l'organisation de l'armée par les autorités politiques était l'évaluation et le contrôle des troupes disponibles. Cela se déroulait en premier lieu au cours d'un grand recensement, désigné par le terme *têbibtum*[2427], opération durant laquelle on mettait à jour la liste des personnes mobilisables en effaçant les noms des personnes mortes, en fuite ou trop vieilles pour servir et en ajoutant les noms de ceux désormais en âge de combattre. L'organisation de ces recensements donnait lieu à une abondante correspondance. Mentionnons à ce titre la lettre d'Išme-Dagan à son frère, Yasmah-Addu, dans laquelle il lui annonçait qu'il venait de procéder au recensement du pays de Razamâ-du-Yamutbal[2428]. Pour cette même période du Royaume de Haute-Mésopotamie, nous possédons également le document inédit M.5707 qui s'apparente à la liste des soldats du « district » de Warad-Sîn[2429]. L'opération était par ailleurs suffisamment importante pour qu'un nom d'année lui soit consacrée[2430]. En l'absence de documentation locale, nous ne disposons pas d'informations semblables pour nos royaumes à l'époque où ceux-ci furent indépendants. La lettre *ARMT* XXVI/2 463 évoque toutefois un *siniqtum* dans le royaume de Kurdâ sous l'égide des Anciens et des *sugâgum* du pays. Nous sommes alors quelques semaines seulement après la prise de pouvoir de Simah-ilânê. Dans ce contexte, avec un pays à reconstruire et une armée à réorganiser après près de vingt ans d'occupation par les troupes du Royaume de

2427 - Durand 1998a, p. 332-337.
2428 - *ARM* II 18 (= *LAPO* 16 84).
2429 - Cf. Annexe 3.
2430 - C'est le cas pour la sixième année du règne de Zimrî-Lîm : mu *zi-il-ri-li-im ma-tam ú-bi-bu* : « Année où Zimrî-Lîm a recensé le pays » ; cf. Charpin et Ziegler 2003, p. 258.

Haute-Mésopotamie, ce terme prend manifestement le sens d'une procédure politique et militaire, similaire au recensement sinon au contrôle des troupes évoquées habituellement par le terme *piqittum*[2431].

L'appel aux armes prononcé, les soldats d'active, ceux qui devaient constituer l'armée régulière, étaient appelés *pirhum*[2432]. En cas de mobilisation générale, les effectifs de cette troupe pouvaient être complétés par deux autres types de personnels. Nous trouvons cette répartition dans plusieurs documents. La lettre *ARMT* XXVI/2 430 montre ainsi la mobilisation générale de son pays par Hammu-rabi de Kurdâ :

> « Lui-même (= *Hammu-rabi*) est resté à Kurdâ avec son armée (*ṣâbišu*) et il a réclamé les supplétifs et les soldats sans affectation (lú-meš egir *ù* lú-meš didli) de son pays, ainsi que des provisions, puis il est sorti de Kurdâ. »[2433]

De même, alors que son royaume était encore menacé par les troupes d'Išme-Dagan, Asqur-Addu envoya des indications pour la réorganisation des forces vives de son pays :

> « Que l'ensemble des hommes mobilisés (lú-meš *puhrum*) bloquent le front de la steppe. Quant aux supplétifs et aux hommes sans affectation, qu'ils s'occupent des cultures et organisent leurs domaines. »[2434]

Les premiers, désignés comme egir, formaient selon Jean-Marie Durand « la réserve », un personnel plus âgé, expérimenté des choses militaires, apte à remplacer ou à compléter les effectifs mobilisés en premier lieu[2435]. Quant aux hommes désignés sous le statut lú didli, ils ont été considérés comme des « hommes isolés », ce qui dans le jargon militaire désignait les hommes sans affectation fixe ou qui n'ont pas encore rejoint leur unité de rattachement. Ce binôme didli/egir, défini ainsi, rend alors l'effet d'une mobilisation générale des moyens humains du pays en complétant les effectifs mobilisés et prêts au combat par les individus non encore versés dans leurs unités et les réservistes.

Certaines troupes semblent se distinguer de cette base que forme le *pirhum* par des spécialités

2431 - Pour Abrahami (1997, p. 44, n. 186), ce terme désigne une convocation, « l'opération qui consiste à battre le rappel des militaires disposant d'une autorisation d'absence ».
2432 - Abrahami 1997, chapitre 1, p. 3-4 (version électronique Academia).
2433 - *ARMT* XXVI/2 430 : (6) *ù šu-ú qa-du-um ṣa-bi-šu i-na li-ib-*[*bi kur-da*^{ki} *wa-ši-ib-ma*] (7) lú-meš egir *ù* lú-meš didli *ša ma-ti-*[*šu ù*] (8) *ṣi-di-tam ir-gu-um-ma i-na kur-da*^{ki} [*ú-ṣe-e-em*].
2434 - *ARMT* XXVI/2 523 : (32) (…) lú-meš *pu-uh-rum* (33) *pu-ut na-wi-im li-ip-ta-ri-ku* (34) lú-egir-meš *ù* lú-didli-meš *li-ri-iš é-sú li-pu-úš*.
2435 - Durand 1998a, p. 196-197, n° 573 (= *ARM* VI 28), n. b.

ou des compétences particulières.

En premier lieu, nous trouvons référence, y compris dans les royaumes du Sindjar, à des troupes dites « de la porte du palais », *ṣâbum ša bâb ekallim*. C'est le cas dans la lettre *ARM* XIV 110 (= *LAPO* 16 364) dans laquelle le général Saggar-abum, dont nous reparlerons ensuite, est désigné comme chef de cette troupe. Ces hommes sont généralement considérés comme une forme de garde prétorienne, chargée symboliquement de la garde des portes du palais. Si ce sens est accepté, il faut dès lors considérer ces hommes comme des professionnels, indépendants des troupes levées en cas de crise.

De la même manière, nos textes nous livrent plusieurs exemples de l'emploi de matériel conçu pour la guerre de siège. La lettre *ARMT* XXVI/2 430 montre ainsi le roi de Kurdâ déployer à Luhayâ une tour de siège (*dimtum*) et un *kiskîsum* désignant certainement un bélier de petite taille[2436]. Manifestement, Andarig était en mesure de mobiliser des moyens identiques. Au temps de Qarnî-Lîm, nous voyons ses troupes utiliser une tour de siège et un bélier contre la ville de Hazzikkânum[2437]. Atamrum utilisa également divers engins de siège afin de venir à bout des défenses de Razamâ-du-Yussan durant l'année ZL 10. Le texte *ARMT* XXVII 32 fait ainsi référence à l'usage d'un bélier-*yašibum,* alors que la lettre *ARMT* XXVI/2 318 raconte comment les défenseurs parvinrent à incendier une tour d'assaut[2438]. Nous mentionnerons enfin la lettre *ARMT* XXVI/2 328 qui s'inscrit dans le contexte du repli élamite. Elle nous illustre la pression qu'exercèrent les troupes d'Andarig sur la ville d'Ilân-ṣurâ alors que celle-ci ne s'était pas encore franchement ralliée au roi de Mari. Yamṣûm, diplomate mariote à la cour d'Ilân-ṣurâ, chercha alors à rassurer son roi :

> « Or il (= *le général d'Andarig Lawila-Addu*) est arrivé avec 500 hommes. Je suis monté chez Haya-sûmû et j'ai dit : “La troupe n'a pas apporté de tour, mais la troupe est arrivée avec ses outils. Aussi je n'autorise pas cet homme à entrer.” »[2439]

La traduction du terme *kiṣrâtum* par « outils » que propose Dominique Charpin dans cette édition du texte invite à y voir une troupe spécialisée dans les travaux de terrassement, soit pour l'édification d'un remblai, soit pour la sape.

Deux remarques doivent être faites autour des moyens mis en œuvre par les royaumes du

2436 - Pour la signification de ce terme, voir Abrahami 1990.

2437 - A.2047, l. 36 (inédit ; cf. Annexe 3).

2438 - *ARMT* XXVI/2 318 : (11) *ù i-ša-tam i-na li-ib-bi qí-ir-ti* (12) *me-eh-re-et* ^{giš}*di-im-tim iš-ku-un-ma*. « (…) il a mis le feu au bitume et la tour est tombée. »

2439 - *ARMT* XXVI/2 328 : (40) *qa-du* 5 *me-tim* lú *ṣa-bi-im ik-šu-dam-ma* (41) *a-na ṣe-er ha-ià-su-mu-ú e-li-i-ma* (42) *um-ma a-na-ku-ú-ma* lú *ṣa-bu-um* ^{giš}*di-im-tam ú-u*[*l ú-bi-il*] (43) *ù* lú *ṣa-bu-um qa-du ki-iṣ-ra-ti-šu ik-šu-d*[*am*] (44) lú *ša-a-tu a-na e-re-bi-im ú-ul a-na-ad-di-i*[*n*].

Sindjar en terme de poliorcétique. En premier lieu, il est probable que les soldats employant ce matériel, ou du moins leurs officiers, du fait des connaissances techniques et tactiques requises, furent également des professionnels de la guerre[2440]. De plus, que ces royaumes soient capables de mobiliser de tels engins de siège, très difficiles à se procurer ou à construire en raison des matières premières requises, indique bien qu'ils disposaient de moyens conséquents[2441].

Aux côtés des soldats professionnels ou appelés que les troupes des royaumes du Sindjar étaient à même de mobiliser dans leur propre territoire, il est également fait référence à l'emploi de troupes étrangères en grand nombre.

Les troupes fournies dans le cadre d'une alliance ou d'un traité de vassalité sont désignées par le terme *ṣâb tillatum*[2442]. Le terme en question n'est que rarement utilisé dans le corpus ici rassemblé toutefois les textes désignent toujours très clairement l'origine géographique de ces hommes. Concernant Kurdâ, on peut mentionner l'envoi de 200 hommes au secours de Hammu-rabi par les autorités de Qâ et Isqâ, geste qui provoqua un incident diplomatique avec les services mariotes alors en conflit avec le roi de Kurdâ[2443]. De la même manière, le roi de Širwun vint assiéger la ville d'Adallaya au titre de son alliance avec Andarig[2444]. Cette dernière eut par ailleurs massivement recours à des contingents de troupes ešnunnéennes ou élamites en premier lieu lors de l'alliance entre Qarnî-Lîm et Ibâl-pî-El II puis lorsqu'Atamrum contribua à faire basculer la Haute-Mésopotamie en faveur de l'Élam. À ce titre, on mentionnera les divers épisodes du siège de Razamâ-du-Yussan durant lequel l'essentiel des troupes commandées par Atamrum étaient originaires soit d'Ešnunna, soit de l'Élam alors qu'aucune mention n'est faite de ses propres troupes[2445]. Il faut également évoquer le déploiement de garnisons étrangères à l'intérieur des royaumes du Sindjar, notamment par Mari entre ZL 6 et ZL 12, puis par Babylone à partir de ZL 12. Ces déploiements répondent toutefois à des nécessités politiques et militaires différentes. Sur le terrain, ces troupes furent ainsi rarement employées dans un but offensif, contrairement aux contingents alliés ou vassaux, ou encore aux mercenaires, ils se contentaient généralement d'assurer la garde de la capitale et surtout de leurs propres intérêts[2446]. Toutefois, si les royaumes du Sindjar eurent recours dans des mesures diverses à des contingents étrangers, eux aussi avaient pour

2440 - La lettre *ARMT* XXVI/2 362 emploie l'expression *ṣâb tupšikkânim* pour désigner une sorte de « troupe du génie », voir n. a) attachée à ce texte.

2441 - À certaines occasions, le matériel de siège pouvait faire l'objet d'échanges entre cours, prouvant que tous les royaumes n'avaient pas le loisir d'en disposer. Voir à ce titre le prêt d'une tour à Zimrî-Lîm par le royaume d'Alep dans *ARMT* XXVIII 18.

2442 - Voir à ce titre Veenhof 1982, p. 128-133.

2443 - *ARM* II 75 (= *LAPO* 17 557).

2444 - *ARMT* XXVI/2 405.

2445 - Voir par exemple la lettre *ARM* XIV 104+ (= *LAPO* 17 548) qui évoque la mise hors de combat de 700 Élamites et 600 Ešnunnéens dès la première sortie effectuée par les troupes assiégées.

obligation d'envoyer des contingents au secours de leur suzerain. Le meilleur exemple à ce titre nous provient de la lettre *ARMT* XXVI/2 404 qui nous raconte la situation délicate dans laquelle se trouva Atamrum dès lors que les deux rois à qui il avait prêté allégeance, Mari et Babylone, lui demandèrent des troupes.

Les royaumes du Sindjar, comme tous les royaumes mésopotamiens et syriens, eurent également recours à l'emploi de mercenaires. Le terme le plus utilisé à ce titre est diri-ga. Sa traduction par « supplétifs » ou « troupe supplémentaire » vise essentiellement à les distinguer des troupes régulières. Leur particularité résidait dans les moyens de rétributions employés, un paiement en nature plutôt qu'en tenure comme cela était le cas pour les troupes locales[2447]. Gutis, Turukkéens et Lullus furent, pendant le règne de Zimrî-Lîm, les plus gros pourvoyeurs de ces troupes. Durant le siège d'Ašihum, il semble qu'Atamrum fit appel à eux, par l'intermédiaire du roi de Širwun, pour assiéger la ville d'Adallaya[2448]. 2 000 Lullus participèrent ainsi à cette bataille. De même, des troupes supplétives furent employées par Andarig comme par Kurdâ lors de la bataille de Pardu[2449]. Nous trouvons également des Gutis dans la ville de Šubat-Enlil lorsque celle-ci fut enlevée aux Élamites par Atamrum[2450]. La Haute-Mésopotamie était également parcourue par des bandes de *hâpirum*, des réfugiés politiques, amorrites ou non, dirigées par des hommes ambitieux. Ils se vendaient alors au plus offrant, soit parce que leur condition sociale l'exigeait, soit parce qu'ils espéraient en retour obtenir du soutien pour retourner chez eux[2451]. Les textes de Leilan évoquent également un recours aux mercenaires lors de la guerre qui opposa les deux coalitions en l'éponymie de Habil-kînum. Aštamar-Addu, le roi de Kurdâ, annonçait ainsi au roi d'Apum qu'il prendrait la tête de 1000 hommes de Kakmum, un royaume vraisemblablement situé à l'est du Tigre[2452]. Ils y sont qualifiés de diri-ga.

Mais le groupe le plus important est sans conteste celui désigné par le terme *habbâtum*. La correspondance tenue à leur propos est nombreuse et reflète la surprise et la panique que provoqua leur arrivée. Le texte *PIHANS* 117 12 évoque en ce sens quelques 10 000 de ces hommes marchant derrière Hazip-Teššub de Razamâ-du-Yussan. Nous verrons dans le point suivant que cela dépassait

2446 - La lettre *ARMT* XXVI/2 405 montre en ce sens la position inconfortable dans laquelle se trouva la garnison mariote lorsque celle-ci se déploya aux côtés des troupes d'Andarig pour assiéger la ville d'Ašihum, tenue pas les troupes de Kurdâ. Yasîm-El préféra refuser le combat lorsque les troupes kurdéennes firent une sortie parce que son mandat ne l'autorisait pas à les affronter.

2447 - Abrahami 1997, p. 56.

2448 - *ARMT* XXVI/2 405.

2449 - *ARMT* XXVI/2 357, voir à ce titre la transcription proposée par M. Guichard (1994, p. 263-264) qui précise que Qarnî-Lîm déploya une troupe de supplétifs issue de la garnison de Šubat-Enlil.

2450 - *ARMT* XXVI/2 316. Voir également Lacambre 1997a, p. 447-450, édition du texte A.3669+, qui évoque l'engagement de 10 000 Gutis aux côtés des Élamites au moment de la bataille de Hirîtum.

2451 - Nos textes retinrent les noms de certains de ces hommes, notamment Asqur-Addu et Samsî-Êrah ; Guichard 2011.

2452 - *PIHANS* 117 8.

largement les effectifs qu'étaient alors capables de mobiliser ces royaumes. L'origine géographique de ces hommes nous échappe encore. Pour Jesper Eidem, ils ne constituaient pas un groupe ethno-linguistique à part entière mais provenaient au contraire de l'ensemble de la Mésopotamie et de la Syrie[2453]. Il mettait en lien la création de ces groupes avec le disparition dans les décennies qui précédent de nombreux petits royaumes au profit des deux grandes puissances de l'époque, Babylone et Alep. Ces hommes, libérés de toute forme de contrôle politique, se seraient alors constitués en bande pour pratiquer l'activité la plus lucrative de cette époque, la guerre. Il faut toutefois abandonner cette idée désormais. Ainsi, Jean-Marie Durand a démontré qu'il ne s'agissait en aucun cas de mercenaires mais d'un corps de troupes envoyé par Alep pour soutenir Andarig et Razamâ-du-Yussan[2454]. C'est à cette dernière interprétation que nous nous référons ici.

Les armées des royaumes du Sindjar ne répondaient donc pas à une logique différente de celle des autres royaumes amorrites. Elles disposaient manifestement, en tout cas pour Andarig et pour Kurdâ, les deux royaumes les mieux représentés, de moyens militaires considérables y compris pour la guerre de siège. Nous les voyons également être capable de faire appel à des groupes de mercenaires. Loin d'être des armées réduites à la défense de la capitale, elles eurent les moyens de se projeter dans des opérations extérieures, principalement au nord du Djebel Sindjar. L'organisation de leurs armées est le premier reflet de l'importance que l'on peut conférer à ces royaumes. Un autre nous provient des effectifs que ces royaumes étaient en mesure de mobiliser.

1.2.2.1.2. Estimation des effectifs

Le plus grand rassemblement de troupe mentionné à l'époque amorrite concerne toujours la guerre que livra Samsî-Addu dans le Nurrugum, à l'est du Tigre, à proximité de la région du Sindjar[2455]. Une lettre retrouvée à Tell Shemshara, SH 827, évoquait ainsi 60 000 hommes. Philippe Abrahami doutait toutefois du réalisme d'un tel chiffre[2456]. Il estimait pour sa part que les plus grandes armées d'invasion pouvait réunir entre 10 000 et 40 000 hommes incluant non seulement les troupes locales mais également celles des alliés et vassaux et bien souvent des mercenaires[2457]. Dans la lettre *ARMT* XXVII 147, Zimrî-Addu indiquait ainsi que l'empereur d'Élam avait lancé 30 000 hommes à l'assaut de la Haute-Mésopotamie. 20 000 soldats d'Ešnunna auraient

2453 - Eidem 2011, p. 18-22.
2454 - Durand 2005a, p. 577-581.
2455 - L'information nous vient d'une lettre de Tell Shemshâra, l'ancienne Šušarra, SH 827 ; voir Eidem 1985, p. 90-91.
2456 - Abrahami 1991a, p. 160.
2457 - Abrahami 1991a, p. 166.

été incorporés à cette armée après la prise de la ville, s'ajoutant aux 10 000 hommes du corps expéditionnaire élamite. À la fin du conflit, l'empereur était en mesure d'aligner près de 40 000 hommes sur le champ de bataille de Hirîtum, selon *ARMT* XXVI/2 379. Cette bataille fut vraisemblablement l'une des plus importante de cette époque car face aux armées élamites se trouvaient alors réunies les troupes de trois des plus grands royaumes amorrites, Babylone, Mari et Alep.

De ces lettres toutefois, il est souvent difficile d'isoler le seul chiffre des personnes mobilisables par le royaume lui-même et donc d'apprécier les moyens réels de celui-ci. Concernant Mari, deux méthodes avaient été utilisées. En premier lieu, le texte inédit M.5696 contient le compte-rendu de la vérification-*piqittum* des effectifs de l'armée avant la campagne que mena le roi de Mari au secours d'Alep en ZL 9[2458]. Il enregistrait ainsi la présence de 4145 hommes auxquels il faut ajouter 148 soldats restés en garnison dans le royaume. Denis Lacambre arriva à un nombre assez proche, 4217 hommes, en utilisant les documents administratifs enregistrant la production d'armes par les ateliers royaux en l'année ZL 3[2459].

En l'absence de sources locales, de telles méthodes sont difficiles à envisager pour estimer les effectifs des royaumes du Sud-Sindjar. Aussi, les seules sources disponibles sont les comptes-rendus de combats livrés par les observateurs mariotes lors de leurs missions dans le Sindjar. Parmi les très nombreux textes que l'on pourrait rassembler à cette occasion, bon nombre d'entre eux peuvent être éliminés simplement parce qu'ils n'illustrent que des engagements limités, à l'occasion de razzias ou de campagne d'intimidation. Nous pouvons citer en ce sens les engagements d'Andarig et de Kurdâ lors de la bataille de Pardu[2460]. *ARMT* XXVI/2 328 rapporte également l'expédition de Lawila-Addu pour faire pression contre Haya-sûmû d'Ilân-ṣurâ. Il est manifeste qu'il ne s'agissait pas ici de donner l'assaut mais simplement de lancer un avertissement car seuls 500 hommes se présentèrent face à la capitale de l'un des royaumes les plus puissants de Haute-Mésopotamie.

Pour avoir une idée du nombre total d'hommes que ces rois étaient capables d'engager, il faut se tourner vers les périodes les plus critiques de leur histoire, durant lesquelles ils eurent à mobiliser l'ensemble des forces vives de leur royaume.

Les effectifs de l'armée de Kurdâ

2458 - Nous n'avons pas directement eu accès à ce document, nous renverrons donc à Charpin 2004b, p. 283, n. 1476 et Charpin 2004d, p. 89, n. 34.
2459 - Lacambre 1997b.
2460 - *ARMT* XXVI/2 357.

Concernant le royaume de Kurdâ, il faut certainement se tourner vers l'année ZL 12 durant laquelle, du fait de son alliance avec Išme-Dagan d'Ekallâtum, celui-ci se trouva isolé face à un bloc formé par les royaumes d'Andarig et de Karanâ, soutenus par Mari et Babylone. Nous avions cité en ce sens la lettre *ARMT* XXVI/2 430 dans laquelle Hammu-rabi de Kurdâ demandait la mobilisation de tout son pays sans toutefois nous donner le nombre de personnes concernées par cet appel aux armes. Elle s'inscrivait alors dans le contexte de l'absence d'Atamrum, soit entre les mois vi et ix/ZL 12. La lettre *ARMT* XXVI/2 422, datée du 26/vi/(ZL 12), avant donc cette mobilisation générale, évoquait déjà des chiffres importants. Elle mentionne ainsi le déploiement de 1 000 hommes dans la ville d'Ašihum, alors qu'une armée de 2 000 hommes attaquait simultanément la ville de Šurnat. Le roi de Kurdâ était donc capable de mobiliser plus de 3 000 hommes, sans aucune aide extérieure. Le nombre maximum d'hommes ne devait pas être beaucoup plus important. Au mois vi/ZL 12, Kurdâ était déjà engagée dans cette guerre depuis plusieurs mois, l'essentiel des hommes du royaume devait donc déjà avoir été enrôlé. Il est intéressant de constater que dans les premières années de règne de Zimrî-Lîm sont évoqués des nombres comparables. Ainsi, d'après la lettre *ARMT* XXVII 14, 5 000 hommes du Numhâ et du Yamutbal se rassemblèrent pour porter secours au roi de Mari dans sa campagne de ZL 2 contre les rois benjaminites. Moins de deux ans plus tard alors que le royaume de Mari était menacé par l'avancée des troupes ešnunnéennes dans le Suhûm, le roi de Kurdâ chercha à créer une force conjointe pour lui porter secours[2461]. Avec l'aide des royaumes de Razamâ-du-Yussan et de Qaṭṭarâ, il espérait pouvoir rassembler 6 000 hommes. Lui-même se proposa d'envoyer 2 000 de ses hommes. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'opérations extérieures, ce n'est donc certainement pas l'ensemble des hommes mobilisables que l'on avait projet d'envoyer.

Les effectifs de l'armée de Karanâ

Pour le royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ, Philippe Abrahami avança le nombre de 4 000 soldats[2462]. Il s'appuyait en cela sur les lettres *ARMT* XXVII 133 et 134 évoquant l'entrée d'Asqur-Addu dans la ville de Šubat-Enlil lors de la campagne de l'empereur d'Élam en Haute-Mésopotamie. Ce nombre ne peut plus être suivi et une autre interprétation peut être faite de ces deux documents. En premier lieu, rien n'indique qu'Asqur-Addu était déjà roi de Karanâ à l'époque de l'invasion élamite. Au contraire, nous trouvons encore des mentions à Hadnû-rabi durant cette période. Si on ignore encore en grande partie le rôle que jouait alors le futur roi de Karanâ, rien n'empêche non plus de

2461 - *OBTR* 4.
2462 - Pour le problème de la date de montée sur le trône d'Asqur-Addu, cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.3.2.

considérer qu'ils s'agit ici de son homonyme, prétendant au trône de Nahur[2463]. Autre limite à cette interprétation, même s'il s'agit ici du bon Asqur-Addu, il n'est pas précisé que ces 4 000 hommes viennent du royaume de Karanâ. Nous noterons que ceux-ci étaient redéployés après le siège de Razamâ-du-Yussan, or il semble que sur ce front ne furent engagés que des Élamites et des Ešnunnéens.

Paradoxalement, alors que Karanâ fut longuement menacée par les troupes d'Išme-Dagan, on ne trouve que peu de données permettant d'estimer le nombre de soldats mobilisés. La lettre *OBTR* 4, que nous avions citée plus haut évoquait 6 000 hommes au sein d'un corps expéditionnaire formé avec les royaumes de Kurdâ et de Razamâ-du-Yussan. Nous arrivons donc au nombre de 2 000 hommes par simple division du total en trois. *ARMT* XXVIII 116 évoque pour sa part la formation d'une armée de 1 000 hommes dans le contexte de la contre-attaque des alliés de Mari face aux Ešnunnéens à la fin de l'année ZL 4. Dans un cas comme dans l'autre toutefois, nous ne sommes pas dans un contexte de mobilisation générale, aussi faut-il certainement revoir ces deux chiffres à la hausse.

Les effectifs de l'armée d'Andarig

Enfin, Andarig est certainement le royaume qui pose le plus de problème malgré l'abondante documentation dont nous disposons sur ses opérations militaires. En effet, celui-ci eut presque toujours recours à des troupes prêtées par les grands royaumes avec qui il s'alliait. Philippe Abrahami estimait que l'armée d'Andarig pouvait rassembler jusqu'à 5 000 hommes en s'appuyant sur le nombre donné par le texte *ARMT* XXVI/2 355[2464]. Il reconnaissait toutefois que parmi ceux-ci figuraient un grand nombre d'Ešnunnéens, auxquels il faut certainement ajouter aussi des soldats élamites[2465]. La lettre *ARMT* XXVI/2 320, qui s'inscrit quelques mois plus tard durant la campagne visant à reconquérir les derniers bastions de l'Élam, à un moment donc où Atamrum n'avait plus le soutien de l'empereur, n'évoque plus que 2 000 hommes sous le commandement de Lawila-Addu. Nous pouvons supposer toutefois qu'en cas de mobilisation générale, Atamrum pouvait disposer de bien plus d'hommes, certainement autant que Kurdâ.

Au regard du nombre d'hommes ainsi estimé, plusieurs remarques s'imposent quant à l'impact que pouvaient avoir ces forces armées sur l'équilibre politique.

2463 - Pour cette distinction, voir dernièrement Guichard 2011, p. 38-39, n. 43.
2464 - Abrahami 1991a, p. 166, n. 86.
2465 - Manifestement, ce texte prend place après le siège de Razamâ-du-Yussan, il doit s'agir des troupes qui ont survécu à cette bataille. Toutefois, les textes qui évoquent cette bataille n'indiquent pas l'engagement des troupes d'Andarig mais mentionnent uniquement des soldats ešnunnéens et élamites (cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.1.2.3.).

En premier lieu, il est remarquable que le nombre de soldats qu'étaient en mesure de mobiliser les royaumes de Kurdâ et d'Andarig fut presque équivalent au nombre de sédentaires mobilisables dans les trois principaux districts du royaume de Mari[2466], c'est-à-dire à peu près 4 000 hommes. Philippe Abrahami a estimé également que l'armée ekallâtéenne à l'époque d'Išme-Dagan ne devait pas excéder ce nombre[2467]. Nous comprenons dès lors que Mari comme Ekallâtum puissent avoir eu autant de mal à imposer leur politique à ceux du Sindjar, surtout lorsque ceux-ci mettaient de côté leur division pour se battre côte à côte. Inversement, un tel équilibre permet de comprendre que ces royaumes aient continuellement cherché à se placer parmi les grands royaumes de cette époque.

D'autre part, le fait que ces trois royaumes puissent rassembler un nombre presque équivalent d'hommes nous permet de comprendre non seulement l'équilibre politique local qui marqua les années du règne de Zimrî-Lîm mais également le recours répété, par chacun d'entre eux, à l'appui des puissances étrangères ou de troupes de mercenaires. C'était là le seul moyen de créer un rapport de force qui leur soit favorable.

1.2.2.2. Les officiers : quel rôle politique?

La hiérarchie des armées des royaumes du Sindjar semble obéir au même schéma que pour la plupart des armées mésopotamiennes. Il a été noté que, entre le documentation babylonienne et celle de Mari, la même échelle hiérarchique existait même si les titres n'étaient pas toujours les mêmes. Dans notre cas, et peut-être du fait que la plupart des informations nous proviennent de cette ville, la terminologie est la même qu'à Mari[2468].

Les grades intermédiaires, chefs de section (gal ku_5) ou lieutenants (nu-$banda_3$), ne sont que peu documentés pour les royaumes du Sindjar. Toutefois, certains de ces officiers pouvaient devenir célèbres, y compris aux yeux des observateurs mariotes, par leurs faits d'armes. Ainsi dans une affaire rapportée par Yasîm-El concernant le meurtre d'un homme par son esclave numhéen, il est précisé que la victime était le frère de Yahûn-El, un chef de section qui se distingua en assassinant les fils de Qarnî-Lîm d'Andarig lorsque les troupes favorables à Atamrum s'emparèrent de la ville[2469].

2466 - Rappelons que les effectifs déterminés pour l'armée de Mari au regard des tablettes de recensement, c'est-à-dire environ 4 000 hommes, ne comprennent que les sédentaires établis dans les districts de Mari, Terqa et Saggarâtum. En plus de ces hommes, Mari pouvait également compter sur des contingents de Bédouins bensim'alites et sur les troupes fournies par ses vassaux et alliés.

2467 - Abrahami 1991a, p. 166.

2468 - Le titre de général est écrit gal mar-tu et non ugula mar-tu comme cela est le cas à Babylone. Pour le point sur les grades à Mari et à Babylone, voir Charpin 2004b, p. 282.

2469 - *ARMT* XXVI/2 434.

Le personnel militaire le mieux connu sont les hommes qui se trouvaient en tête de cette hiérarchie, bien entendu juste en dessous du roi qui demeurait le chef absolu des forces armées. Ces généraux, désignés par le titre gal mar-tu, littéralement les « grands du Amurrum », apparaissent à de nombreuses occasions dans notre documentation. Pour certains d'entre eux, cette documentation est suffisante pour essayer d'établir un dossier de carrière. De ces textes, il est possible également de tirer un certain nombre d'informations relatives au rôle qu'ils pouvaient jouer en dehors du champ purement militaire, et de leurs rapports avec l'autorité politique.

1.2.2.2.1. Essai prosopographique

À Kurdâ, nous connaissons les noms de deux généraux, Saggar-abum et Ṣillilum.

Ṣillilum

Ṣillilum n'apparaît pour l'instant que dans deux textes, dont l'écriture peut être placée par leur contexte dans un laps de temps relativement court.

La lettre *ARM* XIV 106 (= *LAPO* 16 374) fut écrite peu après l'arrivée des troupes d'Ešnunna en Haute-Mésopotamie, au début de l'année ZL 4. Ṣillilum y porte clairement le titre de général de Bunû-Eštar (l.18-19 : lú gal mar-tu, *ša bi-na-iš*$_8$*-tár*), et ses attributions sont ici clairement d'ordre militaire.

L'autre lettre dans laquelle il apparaît, *ARM* II 130 (= *LAPO* 16 336), s'ancre pour sa part dans un contexte clairement militaire. Nous nous trouvons alors durant la guerre que déclara Bunû-Eštar aux alliés de Mari, notamment Andarig, dans le courant de l'année ZL 5. Ṣillilum, qui dans cette lettre ne porte pas de titre, fut dans un premier temps envoyé à Kasapâ pour empêcher Qarnî-Lîm de traverser la montagne. Après que Bunû-Eštar eut appris que l'auteur de la lettre, Yassi-Dagan, allait finalement se rendre seul à Šubat-Enlil, il divisa son armée en deux. Le gros des troupes devait rester à Kasapâ sous le commandement de Saggar-abum, l'autre général dont nous parlerons ensuite, alors que Ṣillilum devait partir avec 1 000 hommes pour arrêter le général mariote.

Il n'apparaît donc que durant le règne de Bunû-Eštar, sur une période de deux ans entre ZL 4 et ZL 6.

Saggar-abum

La documentation que l'on peut rassembler sur Saggar-abum est plus importante. Six lettres, s'échelonnant sur presque toute la période couverte par les archives de Zimrî-Lîm, mentionnent cet homme. Nous les présenterons ici chronologiquement, tout en notant que le contexte de certaine d'entre elles ne peut pas encore être assuré.

La plus ancienne est probablement l'inédit M.5009[2470]. Dans cette lettre, il est dit que Qarnî-Lîm d'Andarig puis Simah-ilânê de Kurdâ se présentèrent chacun leur tour devant la ville de Šubat-Enlil et reçurent des cadeaux de la part des autorités locales. Quelques temps plus tard, ce fut au tour de Saggar-abum, dont on ne précise pas la qualité, et de Šarraya, roi de Razamâ-du-Yussan de s'y présenter dans le même but. Sans indice sur le contexte d'écriture de cette lettre, on ne peut encore être assuré que Saggar-abum agit bien ici comme un officier de l'armée kurdéenne. Nous verrons toutefois que ce type de mission, relevant davantage de la diplomatie que de l'armée, convenait également aux officiers de haut rang.

Saggar-abum apparaît également dans la lettre d'Ilušu-naṣir *ARMT* XXVII 16. Elle fut écrite lors du siège de Kurdâ par les troupes d'Ešnunna, à la fin de l'année ZL 4. Il y est raconté qu'il dirigea personnellement une sortie avec 200 soldats qui permit de tuer 500 assaillants et de capturer douze hommes. Il n'est pas précisé toutefois s'il portait déjà le titre de gal mar-tu, même si le commandement de 200 hommes invite à le considérer déjà comme un haut gradé[2471].

Nous avions vu également qu'il apparaissait dans le contexte de l'année ZL 5 aux côtés de Ṣillilum. Il y prenait alors le commandement de l'armée lourde (*ṣabtum kibbitum*[2472]), alors que Ṣillilum partait avec 1 000 hommes à la poursuite de Yassi-Dagan. Si son grade à nouveau n'est pas précisé, il est manifeste qu'il jouait encore un rôle militaire de premier plan.

En réalité le titre de Saggar-abum ne nous est livré qu'une fois Hammu-rabi monté sur le trône. Il apparaît d'abord comme « général de la porte du palais de Hammu-rabi » (l. 7-9 : gal mar-tu, *ša* ká *é-kál-lim, ša ha-mu-ra-bi)* au cours d'une mission diplomatique qu'il effectua à Mari[2473]. Philippe Abrahami considère que ce titre devait lui conférer le commandement de la garde rapprochée du roi, désignée comme « la troupe de la porte du palais »[2474]. Malheureusement, il est encore difficile de donner une date précise à ce document, au mieux la mention de Qarnî-Lîm et de

2470 - Cf. Annexe 3.
2471 - Selon la lettre d'Ibâl-pî-El, A.486 (= *LAPO* 17 579), un chef de section commandait 100 hommes et un lieutenant moitié moins. Si on admet que Saggar-abum ne commande pas ici la totalité des hommes sous son commandement, rien n'empêche d'en faire un général.
2472 - Pour la traduction de ce terme comme « armée lourdement équipée », voir Durand 1987d.
2473 - *ARM* XIV 110 (= *LAPO* 16 364).
2474 - Abrahami 1998, p. 35.

Hammu-rabi permet de restreindre nos recherches entre ZL 6 et ZL 10.

Dans la lettre de Yasîm-El *ARMT* XXVI/2 405, Saggar-abum apparaît avec le titre de général de Hammu-rabi (gal mar-tu *ša ha-am-mu-ra-bi*). Nous nous trouvons alors à la fin de l'année ZL 11, au moment où Atamrum lança une offensive contre plusieurs villes que détenait le roi de Kurdâ. Saggar-abum défendait alors la ville d'Ašihum avec 1 000 hommes.

Enfin, la dernière lettre dans laquelle apparaît cet homme est A.2132 (inédite[2475]). Dans celle-ci, il est fait écho d'une ambassade que mena Saggar-abum auprès de Zaziya, roi des Turukkéens, dans la ville de Sadduwâtum. Elle s'inscrit vraisemblablement dans le contexte de la fin de la guerre contre Ešnunna, à la fin de l'année ZL 4.

Pour le royaume d'Andarig nous disposons également d'une documentation très importante. Deux hommes sont connus pour avoir porté le grade de gal mar-tu, Lawila-Addu et Takê. Toutefois, l'ensemble des documents relatifs à ces deux hommes sont datés des trois dernières années du règne de Zimrî-Lîm, à l'époque donc où Atamrum avait pris le pouvoir dans cette ville. Concernant le commandement de l'armée à l'époque de Qarnî-Lîm, nous n'avons strictement aucune information.

Takê

Takê n'apparaît actuellement que dans deux documents. Le premier, *ARMT* XXVI/2 313 se place dans le contexte de la progression des troupes élamites et de leurs alliés en Haute-Mésopotamie, au milieu de l'année ZL 10. Dans celui-ci, Takê porte le titre de gal mar-tu. Il se vit confier par Atamrum quelques centaines d'hommes, et mena une série d'opérations victorieuses à Šubat-Enlil, Šunâ et Amaz.

Nous avions situé la seconde lettre, *ARMT* XXVI/2 331, presque un an plus tard, au moment où Atamrum participa activement à la reconquête des derniers bastions élamites en Haute-Mésopotamie. Nous trouvons alors Takê, qualifié toujours du titre de gal mar-tu, aux côtés de Lawila-Addu et d'Atamrum, son roi, dans la ville de Luhayân. Il y reçut de la part de Yamṣûm, l'épaule d'une vache sacrifiée, vraisemblablement en célébration du récent serment qu'avait prêté le roi d'Ilân-ṣurâ à Atamrum[2476].

2475 - Cf. Annexe 3.
2476 - *ARMT* XXVI/2 328.

Lawila-Addu

Les documents relatifs à Lawila-Addu correspondent globalement à la période d'exercice de Takê. Les premières références nous proviennent de deux lettres identiques qu'envoya Hammu-rabi de Babylone à des fonctionnaires de Mari, Buqâqum et Bahdî-Lîm[2477]. Elles s'ancrent clairement dans le contexte du siège de Razamâ-du-Yussan, dans la première moitié de l'année ZL 10, au moment où le roi de Babylone chercha à pousser le roi de Mari à entrer en guerre, à ses côtés, contre l'empereur d'Élam. Hammu-rabi fait alors référence à un message qu'Atamrum fit porter à l'empereur d'Élam pour le convaincre d'envahir la région de Mari au moment où Zimrî-Lîm cherchait à venir porter secours au roi de Razamâ-du-Yussan. Le message en question fut porté à l'empereur par Lawila-Addu. Il ne portait alors aucun titre, mais l'importance de sa mission, obtenir du renfort pour la prise de Razamâ-du-Yussan, justifie à elle seule la place qu'il occupait alors à Andarig.

Il est à nouveau mis en avant dans une série de lettres des représentants de Mari à Ilân-ṣurâ. Dans une première lettre, *ARMT* XXVI/2 319, Yamṣûm nous apprend que ce fut Lawila-Addu lui-même qui assassina Haya-abum, le roi du pays d'Apum. Aucun titre ne lui est alors octroyé, on notera toutefois qu'il se disposait à mener une expédition contre les partisans de Mari, on craignait notamment qu'il ne se dirige vers Nahur. Cette précision nous permet de faire le lien avec la lettre de Šaknum, chef de la garnison mariote à Ilân-ṣurâ, qui annonçait au roi de Mari que Lawila-Addu, cette fois qualifié de gal mar-tu, avait pris la tête de 3 000 Ešnunnéens et qu'il faisait route soit vers Ašnakkum, soit vers Šuruzum. La lettre *ARMT* XXVI/2 355, mentionnant Lawila-Addu et 5 000 hommes de troupes, doit certainement avoir été écrite peu avant.

Tout comme Takê, il ne réapparut ensuite que lorsque les troupes d'Andarig furent à nouveau sollicitées, en ZL 11, pour participer à la prise des dernières villes encore entre les mains des partisans de l'Élam.

Selon *ARMT* XXVI/2 328, il se présenta d'abord sous les murs de la ville d'Ilân-ṣurâ pour pousser Haya-sûmû à se déclarer clairement en faveur de Mari et, de manière très opportune, à prêter serment envers Atamrum. Quelques jours ou semaines plus tard, il répétait la même opération devant Šubat-Enlil avec cette fois 2 000 hommes. *ARMT* XXVI/2 320 évoque le blocus de la ville. *ARMT* XXVI/2 316 nous apporte la conclusion de cette campagne avec l'entrée des troupes d'Atamrum dans la ville après la trahison de la garnison ešnunnéenne. À l'occasion de ces deux campagnes, Lawila-Addu portait toujours le titre de gal mar-tu.

Lawila-Addu, tout comme Takê, n'apparaît pas lors de la guerre qui opposa Andarig et Karanâ

2477 - *ARM* VI 52 (= *LAPO* 17 552) et *ARM* VI 51 (= *LAPO* 17 553).

à Kurdâ et Ekallâtum. Il faut mentionner un dernier texte toutefois, *FM* VI 25, écrit certainement à la fin de l'année ZL 12 ou au début de l'année ZL 13, qui rappelle *a posteriori* que Lawila-Addu accompagna personnellement le fils d'Atamrum, Iṣṣur-Sîn, jusqu'à Andarig. Cet événement remonte vraisemblablement à la dixième année de règne de Zimrî-Lîm.

Concernant enfin le royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ, il faut noter que, comme dans bien des aspects de cette histoire, il est encore le moins bien documenté. En réalité, nous n'avons écho que d'un seul gal mar-tu pour toute la période qui nous occupe, il s'agit de Kukkutânum. De plus, si quatre lettres font référence à cet homme, elles ont toutes trait à une même période, la fin de l'année ZL 11.

Kukkutânum

La plus ancienne de celle-ci, écrite par Mênirum, rapportait qu'il fut envoyé à Mari avec un certain Yanṣibum peu de temps après la prise de pouvoir par Asqur-Addu. La raison de sa venue n'est pas précisée mais il s'agit manifestement d'une mission diplomatique. Nous noterons qu'il était alors considéré comme le gal mar-tu d'Asqur-Addu.

Les lettres *ARMT* XXVI/2 412 et 413 ont déjà été largement commentées dans les pages qui précédent. Elles racontent la révolte de l'armée dont Kukkutânum prit la tête au début du mois ix/ZL 11, après qu'il ait été démis de ses fonctions par le roi. La lettre *ARMT* XXVI/2 511 clôt ce dossier en racontant son exécution.

Il n'est pas encore aisé d'interpréter cette révolte. Les propos de Yasîm-El invitait à considérer la concurrence entre Kukkutânum et Haqba-Hammû comme le déclencheur de celle-ci. Plusieurs éléments toutefois, le synchronisme avec l'arrivée au pouvoir d'Asqur-Addu, le fait que Kukkutânum condamne l'assassinat des concurrents d'Asqur-Addu tel que rapporté dans *ARMT* XXVI2 401, nous avaient permis d'avancer l'hypothèse qu'il fut en fait un ancien officier de Hadnû-rabi et que cette révolte était avant tout tournée contre la nouvelle autorité[2478]. Il faut reconnaître toutefois que l'appareil militaire du royaume de Hadnû-rabi nous échappe encore entièrement.

2478 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.3.2.4.3.

1.2.2.2.2. Les gal mar-tu et le milieu politique

Rares sont les personnages de ces royaumes de Haute-Mésopotamie que les archives de Mari, et notamment les lettres, nous présentent par leurs noms. Plus rares encore sont ceux à qui l'on puisse associer davantage qu'une seule et unique mention. Dans le cas des royaumes du Sindjar, ce privilège n'est encore réservé qu'à une poignée de personnages, les rois naturellement mais également quelques personnalités parmi les plus influentes du royaume[2479]. Que certains officiers figurent parmi ces personnages n'a en soi rien de surprenant, ou pourrait justifier cela par le fait qu'ils sont avant tout les exécutants d'une politique que les émissaires mariotes à l'étranger sont spécifiquement chargés de rapporter au roi de Mari. Plusieurs questions méritent toutefois d'être posées quant à leur implication dans la vie politique de ces royaumes.

Il faut d'abord interroger nos sources sur les relations entretenues entre ces officiers et la personne du roi. De même, il faut se demander si, en dehors de la conduite des actions militaires, ces personnes pouvaient jouer un rôle dans la politique de leur royaume.

Philippe Abrahami a noté que ces officiers étaient souvent qualifiés par la formule « gal mar-tu de tel roi », manifestant concrètement une proximité de l'officier en question et du roi[2480]. Il se posait alors la question de la nature de ce lien et se demandait notamment si le facteur familial n'entrait pas en jeu dans la désignation des principaux chefs militaires. Concernant la région du Sindjar, aucun lien de sang ne peut être certifié entre les gal mar-tu et leur roi. Toutefois, les dossiers de carrière de ces personnages, ou au moins d'une partie d'entre eux, invitent effectivement à rapprocher les destins des généraux et ceux de leurs rois.

À Kurdâ par exemple, les cas de Ṣillilum et de Saggar-abum semblent s'opposer. Le premier, qualifié de « gal mar-tu de Bunû-Eštar » dans *ARM* XIV 106 (= *LAPO* 16 374), n'apparaît que durant le règne de ce roi. Ṣillilum pourrait donc avoir un lien personnel avec cet homme qui, rappelons-le, ne fait pas nécessairement partie de la famille royale de Kurdâ. Il pourrait être revenu avec lui d'exil, pour être évincé ensuite lorsque Hammu-rabi accéda au pouvoir au début de l'année ZL 6. Au contraire, Saggar-abum semble s'être relativement bien adapté aux différents régimes. Si l'inédit M.5009 date effectivement des années ZL 2 ou ZL 3, il exerçait déjà des fonctions militaires dès le règne de Simah-ilânê, puis nous le trouvons avec ces mêmes prérogatives durant le règne de Bunû-Eštar et enfin celui de Hammu-rabi, période durant laquelle par deux fois il est mis en lien

2479 - En rassemblant les références aux individus qualifiés par rapport aux royaumes ici étudiés, c'est-à-dire mentionnés comme habitant de Kurdâ, d'Andarig ou de Karanâ/Qaṭṭarâ, il est notable que la plupart d'entre eux ne nous sont connus que par la documentation économique. C'est le cas notamment des nombreux messagers et diplomates de second rang dont les archives administratives enregistrent le passage.

2480 - Abrahami 1998.

avec la personne royale[2481]. Philippe Abrahami laissait entendre que celui-ci ne commença sa carrière qu'avec des responsabilités moindres avant de remplacer Ṣillilum comme général[2482]. Les lettres *ARM* II 130 (= *LAPO* 16 336) et *ARMT* XXVII 16, toutes deux datées du règne de Bunû-Eštar, lui confèrent toutefois le commandement de contingents importants. Rien n'empêche en définitive de considérer qu'ils aient porté ce titre en même temps, nous retrouvons ce cas avec Takê et Lawila-Addu à Andarig. Toutefois, ils ne semblent pas avoir accédé à cette fonction de la même manière. Saggar-abum, qui survécut à plusieurs changements de règne, pourrait ainsi être un militaire de carrière qui se serait maintenu en marge du pouvoir royal, alors que Ṣillilum accéda certainement à ce poste à la faveur de ses relations avec Bunû-Eštar pour disparaître en même temps que lui.

À Andarig, la situation semble être beaucoup plus simple. Les deux généraux connus, Lawila-Addu et Takê n'apparaissent qu'une fois Atamrum monté sur le trône. Or on sait que celui-ci arriva d'Ešnunna avec une suite importante et qu'il procéda, une fois entré à Andarig, à l'épuration des anciens cadres de l'administration de Qarnî-Lîm[2483]. Ces deux hommes n'étaient donc manifestement pas en fonction avant ces événements et faisaient certainement partie des proches d'Atamrum, montés avec lui depuis Ešnunna. Nous noterons qu'ils ne sont jamais mis en lien par leur titre avec le roi d'Andarig.

Il faut enfin mentionner le cas de Kukkutânum qui n'apparaît, comme nous l'avons dit, qu'à l'occasion de la révolte qu'il provoqua dans la région de Qaṭṭarâ peu après l'accession au trône d'Asqur-Addu. Nous étions tentés en ce sens de mettre en lien son éviction et la révolte qui s'en suivit avec le changement de règne. Dans la lettre *ARMT* XXVI/2 401, il est qualifié comme « son général », sous-entendu celui d'Asqur-Addu, nous invitant comme dans les exemples précédents à établir un lien entre ces deux personnalités. Il faut noter toutefois que, dans cette même lettre, il demandait l'asile aux autorités mariotes et condamnait l'exécution des proches de Hadnû-rabi, ce qui nous amène à relativiser cette proximité avec Asqur-Addu.

Notons enfin un phénomène intéressant mais qu'il est encore difficile de comprendre. L'année ZL 12, marquée non seulement par l'invasion de la région par Išme-Dagan mais également par le glissement de celle-ci dans le giron du roi de Babylone, est probablement la mieux documentée en ce qui concerne les événements militaires. De nombreux observateurs mariotes envoyèrent des rapports très précis au roi de Mari pour le tenir au courant des événements sur le front. Pourtant, dans ces documents n'apparaissent jamais les noms des généraux d'Andarig ou de Karanâ. Les

2481 - *ARMT* XXVI/2 405 : (6) ^{Id}saggar$_2$-*a-bu-um* gal mar-tu *ša ha-am-mu-ra-bi* (…), et *ARM* XIV 110 (= *LAPO* 16 364) : (7) ^{Id}saggar$_2$-*a-bu* lú gal mar-tu (8) *ša* ká *é-kál-lim* (9) *ša ha-mu-ra-bi*.
2482 - Abrahami 1998.
2483 - A.2137+ (inédit ; cf. Annexe 3).

textes de Mari mettent alors au premier plan des personnalités comme Haqba-Hammû et Himdiya, y compris dans la direction des affaires militaires[2484]. Faut-il alors comprendre que les officiers de carrière furent remplacés par des personnalités plus proches du roi ? Cela semble difficile à confirmer, on conserve toutefois l'impression que, en temps de crise, la direction de ces royaumes se resserra autour d'un nombre restreint de personnes, ceux qui accédèrent justement aux plus hautes fonctions dans les années qui suivirent.

Ainsi le premier aspect de leur implication dans les affaires politiques du royaume provient des liens, plus ou moins forts, qui existaient entre les officiers et le roi. Il faudrait encore, pour préciser ce lien, déterminer comment, dans ces royaumes, les officiers étaient choisis. Les compétences primaient-elles réellement sur la fidélité ?

Plusieurs indices nous montrent également que les gal mar-tu étaient amenés à participer de manière concrète à la vie politique du royaume.

Ce qui nous est le mieux documenté, à ce titre, est la participation de ces officiers à des actions diplomatiques. Concernant Kurdâ, la lettre *ARM* XIV 110 (= *LAPO* 16 364) mentionne le passage par Saggarâtum de Saggar-abum et de Yakûn-Addu, un diplomate, en route pour Mari. Nous pouvons également invoquer l'inédit A.2132 qui évoque la rencontre entre Saggar-abum et Zaziya, roi des Turukkéens, dans la ville de Sadduwâtum[2485]. Ce phénomène n'est pas typique de Kurdâ puisque nous trouvons les officiers d'Andarig et de Karanâ/Qaṭṭarâ dans des situations similaires. Kukkutânum participa ainsi à une mission à Mari, avec Yanṣibum, le *šukkalum* d'Asqur-Addu[2486]. De même, les opérations de Lawila-Addu aux portes d'Ilân-ṣurâ puis de Šubat-Enlil au début de l'année ZL 11, même si elles étaient accompagnées d'un déploiement militaire, s'apparentaient davantage à de la diplomatie qu'à de réelles opérations de combat.

Cette implication des généraux dans les relations internationales supposait nécessairement une bonne connaissance de la situation politique du royaume et naturellement un savoir-faire en matière de négociation. Il paraît donc difficile de ne les considérer que comme les exécutants de cette politique. Leurs compétences, leur proximité avec le roi leur conféraient certainement une place de choix parmi les conseillers royaux, le *pirištum*. Les royaumes du Sindjar ne nous fournissent toutefois pas d'illustration de ce cas de figure. Au mieux peut-on prendre en exemple la participation des généraux Mut-Hatkim et Rîm-Addu au Conseil de Hammu-rabi de Babylone ou encore l'influence politique que gagna ce même général Mut-Hatkim dans la région du Sindjar, et

2484 - Voir notamment *ARMT* XXVI/2 417 ainsi que les dossiers sur les campagnes contre Šurnat, par Haqba-Hammû, et Amaz, pour Himdiya. Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 8.3.2.
2485 - Cf. Annexe 3 . Le passage concerné est évoqué dans Durand 1998, p. 120, n° 522 (= *ARM* V 43), n. f.
2486 - Pour le titre de cet homme, voir *ARMT* XXVI/2 427.

auprès de la cour de Karanâ, une fois celle-ci passée sous l'influence babylonienne[2487].

Eux-mêmes d'ailleurs, et indépendamment de leur rapport au roi, avaient certainement leurs propres ambitions politiques. Celles-ci se manifestaient certainement et surtout à l'intérieur de l'appareil d'état. Ces luttes d'influence entre hauts dignitaires sont bien illustrées à Mari[2488], rien n'empêche donc que dans des dispositions similaires, les officiers des armées du Sindjar n'aient pas également lutté pour les faveurs de leur roi. C'est d'ailleurs de cette manière que Yasîm-El présentait la révolte de Kukkutânum contre l'influence grandissante de Haqba-Hammû dans *ARMT* XXVI/2 412. Mais, nous avions supposé également que sous cette lutte d'influence couvait des tensions politiques plus importantes, malheureusement trop peu exprimées par les textes, opposant directement le général à son roi. Cet épisode de l'histoire de Karanâ est quoi qu'il en soit l'illustration de la politisation de l'armée en certaines occasions. Nous rappellerons, même si les circonstances furent toutes autres, qu'à Ešnunna, après la fin de l'occupation élamite, l'homme qui fut porté sur le trône, Ṣillî-Sîn, n'était qu'un simple sous-officier, signe manifeste de l'influence et de la réputation que ces militaires pouvaient avoir aux yeux de la population[2489].

2. Les relations entre les royaumes du Sud-Sindjar

Après avoir fait le point, dans le chapitre précédent, sur la nature des pouvoirs politiques et les rapports qu'ils entretiennent au sein de ces royaumes, nous souhaitons former ce second chapitre comme la synthèse des données que nous avons pu établir sur les relations entre les royaumes du Sud-Sindjar.

Il est un fait difficilement discutable au regard des éléments que nous avons pu exposer dans la seconde partie de cette thèse, c'est qu'une grande partie des informations qui nous proviennent de la région ont trait aux relations complexes qu'entretiennent entre eux les royaumes du Sindjar. Les moments les mieux connus de cette histoire sont invariablement ceux durant lesquels furent définis ou bouleversés les rapports entre ces rois. Au contraire, les temps de paix et de stabilité, n'attirant pas l'attention des observateurs mariotes, demeurent peu documentés.

Si nous avons pu exposer dans la seconde partie de cette thèse l'enchaînement de ces alliances et de ces conflits, leurs enjeux immédiats et leurs conséquences à court-terme, il s'agit ici de prendre du recul pour essayer d'établir, d'une part, les facteurs récurrents dans l'établissement de ces

2487 - *ARMT* XXVI/1 104 et *ARM* II 23 (= *LAPO* 17 590).
2488 - Voir notamment les relations compliquées entre Zakira-Hammû, gouverneur de Qaṭṭunân et Zimrî-Addu, un autre fonctionnaire important de cette ville (Birot 1993, p. 27, renvoyant notamment à *ARMT* XXVII 109).
2489 - A.257 (= *LAPO* 16 300) et *ARMT* XXVI/2 377.

relations et, d'autre part, les éventuelles conséquences des rivalités à long terme.

Si les conséquences de ces rivalités sont relativement aisées à mesurer par l'observation des changements après la signature d'une alliance ou après une période de conflit, déterminer les raisons conduisant les rois à prendre la décision de la paix ou de la guerre est plus complexe. Quelques discours prêtés aux protagonistes éclairent parfois les motifs les ayant conduit à prendre les armes ou à ratifier une traité d'alliance, mais la plupart du temps l'observateur mariote se contentait de rapporter les faits sans fournir d'analyse du phénomène qu'il décrit.

Avec le recul de l'historien, il nous est permis de questionner les facteurs inhérents au schéma politique particulier qu'offre cette région. Francis Joannès, dans son article sur le Sindjar à l'époque amorrite, a ainsi pu distinguer divers motifs reposant sur des aspects politiques, économiques et tribaux propres à cette région[2490]. Pour notre part, nous avons choisi de questionner en premier lieu l'importance du facteur tribal avant de nous interroger sur les motivations politiques et territoriales. Il s'agira enfin de peser les conséquences de ces rivalités d'abord pour la région elle-même mais également de mesurer l'impact que ces conflits locaux ont pu avoir sur l'équilibre international. Ce dernier point assurera alors la transition avec une seconde échelle de lecture, en troisième chapitre, par laquelle nous étudierons les relations entre les royaumes du Sud-Sindjar et les grandes puissances de l'époque.

2.1. La place du facteur tribal dans les relations entre royaumes du Sud-Sindjar

Parmi les facteurs conditionnant les relations qu'entretenaient les trois royaumes de la région du Sindjar, celui qui pourrait paraître le plus important est également celui qui est le moins bien documenté. La première partie de cette thèse nous avait permis de dresser le tableau humain et politique de la région du Sindjar. Il en était ressorti qu'aux trois principautés dominant cette région répondaient deux groupes tribaux, le Numhâ et le Yamutbal, qui en s'implantant dans la région conduisirent à la formation de deux « pays »[2491].

Il s'agit donc de déterminer de quelle manière et à quel degrés ces répartitions tribales eurent une influence sur les schémas d'alliance et de conflit que l'on peut observer au cours de notre histoire. À ce titre, nous distinguerons deux études de cas. En premier lieu, nous étudierons l'usage de la rhétorique tribale dans le cadre des relations entretenues entre les royaumes de Kurdâ et d'Andarig. Nous nous tournerons ensuite vers les relations entretenues entre les deux royaumes occupant l'espace de peuplement numhéen, Kurdâ et Karanâ/Qaṭṭarâ.

2490 - Joannès 1992a.
2491 - Cf. ci-dessus, première partie, § 2.3.

2.1.1. Andarig/Kurdâ, un conflit tribal?

Les rapports entre Kurdâ et Andarig ont été, pour la majeur partie de notre période, méfiantes sinon hostiles. Sur les treize années du règne de Zimrî-Lîm, ces deux royaumes furent en conflit ouvert pendant au moins six ans, entre ZL 4 et ZL 7, puis entre ZL 10 et ZL 13. Avant de commenter les motifs politiques et stratégiques de ces conflits, les plus apparents dans notre documentation, il faut rappeler la remarque de Francis Joannès qui considérait l'opposition tribale entre Numhéens et Yamutbaléens comme fondamentale pour la compréhension de cet antagonisme entre Kurdâ et Andarig[2492].

Jean-Marie Durand partagea ce même avis[2493]. Il invoquait en ce sens la lettre du gouverneur de Qaṭṭunân, Zakira-Hammû, racontant un accrochage entre une petite troupe mariote partie à la recherche d'un esclave en fuite et un groupe de soldats numhéens :

> « Les nôtres (= *la patrouille mariote*) se disposaient à combattre avec les Numhéens, mais les Numhéens ont refusé le combat, disant : nous sommes frères : "qu'avez-vous contre nous ? Ce sont nos ennemis yamutbaléens que nous recherchons !" »[2494]

La situation chronologique de cette lettre est vraisemblablement le milieu de l'année ZL 6, à un moment où ressurgirent, malgré l'accession récente au trône de Kurdâ de Hammu-rabi, les tensions avec Andarig, héritées des tensions du règne de Bunû-Eštar. Si les mots employés par le gouverneur de Qaṭṭunân furent précisément ceux des soldats de Kurdâ, il est remarquable que leurs ennemis soient désignés par leur appartenance tribale et non par leur allégeance au roi d'Andarig.

Une autre lettre, écrite quelques mois plus tôt, vraisemblablement à la fin de l'année ZL 5[2495], montre également l'utilisation de cette opposition Numhâ/Yamutbal dans un contexte de conflit entre Kurdâ et Andarig. Yassi-Dagan annonçait ainsi à Zimrî-Lîm :

> « Bunû-Eštar l'a appris et a dès lors entrepris d'expédier Ṣillilum avec l'armée du Numhâ à Kasapâ, à l'encontre de Qarnî-Lîm. Puis il a envoyé un message aux rois de l'Ida-Maraṣ et les citoyens du Yamutbal qui se

2492 - Joannès 1992a, p. 8.
2493 - Durand 2004b, p. 134-135.
2494 - *ARMT* XXVII 68 : (28) (…) lú-meš *nu-ut-tu-un pa-nam iš-ku-nu-ma* (29) lú-meš *nu-um-*{pi}*-ha-yu ip-ṭú-ru um-ma-a-mi* (30) *ah-h*[*u*]*-ni mi-nam ti-ša-an-ni-ši-im* lú-meš *na-ak-ri-ni* (31) [*ia-m*]*u-ut-ba-li-*⌜*i*⌝^{ki} *ni-sa-ah-hu-ur.*
2495 - Pour cette datation, voir les arguments de J.-M. Durand dans l'édition du texte *ARM* II 130 en *LAPO* 16 336.

trouvaient chez eux, ils les ont mis aux fers à la demande de Bunû-Eštar. »[2496]

La clé pour la compréhension de ce texte serait de déterminer la situation exacte de ces « fils du Yamutbal ». Il est notamment important de savoir si ces hommes étaient dépendants des rois de l'Ida-Maraṣ, auquel cas ce serait leur seule origine tribale qui les rendrait suspects aux yeux du roi de Kurdâ, ou s'ils étaient des sujets du roi d'Andarig résidant à l'étranger. Dans un cas comme dans l'autre toutefois, et si là encore il s'agit des termes exacts du roi de Kurdâ, l'usage du terme Yamutbal donne à ce conflit un caractère tribal.

Nous pouvons également retrouver l'usage de ces mêmes termes tribaux dans un contexte plus tardif mais durant lequel, à nouveau, Kurdâ et Andarig se trouvèrent en conflit. Il s'agit de celui décrit par les archives de Tell Leilan que nous avions datées du début du règne de Samsu-iluna de Babylone, soit une dizaine d'années après la fin des archives de Mari[2497]. Le roi de Kurdâ, Aštamar-Addu, adressait ainsi à son homologue de Šehnâ les propos suivants :

> « Involontairement, Takê (= *un administrateur de Šehnâ*) a pris les frères des porteurs de cette tablette pour des Yamutbaléens. À présent, je t'ai envoyé leurs frères. Puisqu'ils sont originaires du Numhâ, laisse donc leurs frères les récupérer au temple d'Addu de Nawali. »[2498]

L'immense avantage de cette lettre est de nous livrer les mots choisis par le roi de Kurdâ et non plus simplement ceux qui lui furent prêtés. Elle nous confirme donc que, pour le roi de Kurdâ du moins, le conflit entre Kurdâ et Andarig était également celui du Numhâ et du Yamutbal.

Il est donc tentant d'inclure, parmi les facteurs conduisant à ces conflits répétés entre Kurdâ et Andarig, cette dimension tribale.

Toutefois, il faut rappeler que les archives de Mari, puis celles de Tell Leilan, ne nous documentent qu'une phase très réduite de l'époque amorrite. La difficulté est de savoir si ce fut cette opposition entre le Numhâ et le Yamutbal qui conduisit aux tensions entre Kurdâ et Andarig ou si, au contraire, ce fut le conflit politique entre les deux royaumes qui construisit cette opposition

2496 - *ARM* II 130 (= *LAPO* 16 336) : (11) ^{I}[*bu*]-*nu-eš*$_4$- *tár il-qé-e-ma* ^{I}*ṣi-li-il-la-am* (12) *qa-du-um ṣa-ab nu-ma-ha-a a-na ka*-[*s*]*à-pa-a*^{ki} (13) *a-na pa-ni* [*qa*]*r-ni-li-im iṭ-ṭà-ra-ad* (14) *ù a-na* lugal-meš *ša ma-a-at i*-*[*d*]*a*-*[*m*]*a*-r*[*a**]-*aṣ* (15) *iš-pu-ur*-[*m*]*a* (16) dumu-meš *ia-mu-ut-ba-lim ša i-na* é-[*š*]*u*-nu** (17) *wa-aš-bu i-na qí-bi-it bu-nu-eš*$_4$*-tár* (18) *ik-ta-su-ú*.

2497 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 9.3.

2498 - *PIHANS* 117 6 : (5) *ah-hi* lú-meš *ša wa-bi-il ṭup-pi-ia*/*an-ni-im* (6) ^{I}*ta-ke i-na la i-du-ú* (7) *a-na ia-mu-ut-b*[*a-lim*]⌜^{ki}⌝ (8) *iṣ-ba-as-s*[*ú-nu-ti*] (9) *i-na-an-na* ⌜*a*⌝-[*nu-u*]*m-ma* (10) *ah-hi-šu-nu a-n*[*a ṣe-ri-ka*] (11) *aṭ-ṭar-da-*⌜*as*⌝-*s*[*ú-nu-ti*] (12) *ki-ma* lú-meš *šu-n*[*u*] (13) dumu-meš *nu-um-hi-im*[^{ki}] (14) *ah-hu-šu-nu i-na* é ^{d}IM ⌜*na-wa-li*⌝ (15) *li-iš*$_7$*-du-du-šu-nu-ti*.

tribale.

Pour confirmer l'importance de ce facteur dans la rivalité qui opposa les royaumes d'Andarig et de Kurdâ, il faudrait pouvoir trouver écho de cette opposition aux périodes antérieures. À ce titre, le plus intéressant pour nous serait de pouvoir garantir que cette opposition existait déjà à l'époque où ces deux tribus, ou clans, s'implantèrent dans la région, avant donc que ce conflit ne devienne celui de deux entités politiques. Nous ne disposons toutefois d'aucune documentation aussi tardive. Les textes de l'époque de Yahdun-Lîm, les plus anciens dont nous disposons, ne soulignent aucunement cet aspect, ils n'évoquent d'ailleurs que très partiellement les réalités politiques régionales de cette époque. De même, l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie ne fait pas écho à de quelconques tensions entre ces deux communautés.

L'absence de sources remontant à l'époque de l'installation de ces tribus dans la région rend toute affirmation impossible. Nous pouvons toutefois déceler à l'époque de Zimrî-Lîm un semblant d'évolution dans le rapport qu'entretenaient Numhéens et Yamutbaléens. Ainsi, dans les premières années du règne de Zimrî-Lîm nous trouvons des membres de ces deux groupes mentionnés ensemble sans marque d'hostilité. Rappelons ainsi cette lettre d'Asqûdum qui annonçait au roi de Mari les dégâts que causait un groupe encore itinérant de Numhéens et de Yamutbaléens dans le district de Terqa[2499]. Nous les trouvons également réunis dans la lettre d'Ilušu-naṣir au roi de Mari dans laquelle l'auteur indiquait que 5 000 soldats numhéens et yamutbaléens s'étaient rassemblés afin de venir à l'aide du roi de Mari[2500]. Après ZL 4 toutefois cette relation ne se fait plus que dans l'opposition, or c'est également cette année que commença véritablement le conflit entre Kurdâ et Andarig. Nous serions alors tentés d'en conclure que ces tensions n'apparurent réellement que lorsqu'un enjeu politique, les ambitions des royaumes de Kurdâ et d'Andarig ou plutôt celles de leurs rois, vint s'adjoindre à cet éventuel ressentiment tribal. Ne faut-il pas dès lors considérer cette opposition tribale comme un instrument politique dont se seraient servis les rois ? Nous pouvons supposer ainsi qu'après la période du Royaume de Haute-Mésopotamie, la reconstruction matérielle et politique de ces royaumes s'accompagna d'une reconstruction de leur identité. Si cette rhétorique tribale pouvait servir à justifier l'unité du royaume, et naturellement la préséance du roi sur celui-ci, elle pouvait également être utilisée pour marquer une opposition.

À l'époque des archives de Mari, le véritable catalyseur de la rivalité entre Andarig et Kurdâ semble donc moins être cette antagonisme tribal que l'opposition politique entre ces deux royaumes aux ambitions communes. Nous reviendrons sur ce point plus bas. L'usage pendant près de trente ans de cet argumentaire tribal pour justifier les choix politiques valide toutefois à lui seul

2499 - *ARM* II 99 (= *ARMT* XXVI/1 62 ; = *LAPO* 17 735).
2500 - *ARMT* XXVII 14.

l'importance qu'il pouvait avoir. Il est toutefois impossible, étant données les sources à notre disposition, de le mesurer, notamment en ce qui concerne la réception de cet argument sur la population de ces royaumes.

2.1.2. Un facteur de rapprochement entre Kurdâ et Qaṭṭarâ/Karanâ ?

Si le fait que les royaumes de Kurdâ et d'Andarig ne partageaient pas les mêmes racines tribales a pu jouer un rôle dans les relations politiques qu'ils entretenaient, nous pouvons légitimement nous demander si ce ne fut pas également le cas en ce qui concerne les relations entretenues entre les royaumes de Kurdâ et de Qaṭṭarâ/Karanâ.

Rappelons à ce titre que la population de la partie orientale du Sud-Sindjar était également numhéenne, du moins en partie[2501]. Francis Joannès a ainsi distingué, pour la période de Zimrî-Lîm, un « Numhâ occidental » dont la capitale était Kurdâ, d'un « Numhâ oriental » dont les capitales furent successivement Qaṭṭarâ et Karanâ[2502]. Sur le plan tribal, les deux royaumes partageaient donc une identité commune. Peut-on trouver des traces de cette unité tribale dans les relations entretenues entre ces deux royaumes ?

Il semble que, de ce point de vue, il faille distinguer le règne de Hadnû-rabi de celui d'Asqur-Addu.

Durant le règne de Hadnû-rabi, les relations avec le voisin kurdéen ne souffrirent d'aucune fausse note. Le roi de Qaṭṭarâ et les rois successifs de Kurdâ se traitèrent avec un respect mutuel, se considérant comme des frères[2503]. Leurs choix en terme de politique extérieure furent globalement les mêmes. Les deux royaumes adoptèrent ainsi la même attitude face à l'invasion ešnunnéenne[2504]. Hadnû-rabi se joignit également au roi de Kurdâ dans sa lutte contre l'influence grandissante du roi d'Andarig[2505]. Enfin lorsque l'Élam intervint dans la région en ZL 10, ces deux royaumes se présentèrent, du moins dans un premier temps, comme fidèles au roi de Mari[2506]. Naturellement la principale explication aux accointances de ces deux royaumes est l'intérêt commun qu'ils eurent à

2501 - Cf. ci-dessus, première partie, § 2.3.3.1.

2502 - Joannès 1996, p. 351.

2503 - En témoigne les adresses partiellement conservées des lettres *OBTR* 4 et *OBTR* 6, vraisemblablement adressées par Bunû-Eštar à Hadnû-rabi. Aucun texte ne vient nous informer de la nature exacte des rapports entre Hammu-rabi et Hadnû-rabi. La lettre *ARM* XIV 109 (= *LAPO* 16 353) nous les montre toutefois mener une campagne commune pour empêcher le roi d'Andarig de traverser le Sindjar. En ce qui concerne Simah-ilânê, nous ne disposons d'aucun texte le mettant en relation avec Hadnû-rabi, probablement parce que ce dernier régnait alors dans l'ombre de Qarnî-Lîm.

2504 - Notamment *ARM* XIV 106 (= *LAPO* 16 374), voir également Charpin et Ziegler 2003, p. 199, n. 248, pour la compréhension de ce texte.

2505 - *ARM* XIV 109 (= *LAPO* 16 353).

2506 - Voir la lettre A.3000 (inédite ; cf. Annexe 3). Le parti-pris de Hadnû-rabi au cours de ce conflit est encore difficile à définir. Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 7.2.3.1.

lutter, durant toute cette période, contre l'influence grandissante de Qarnî-Lîm d'Andarig. À ce titre, la participation de Hadnû-rabi au massacre de l'administration d'Andarig évoquée dans la lettre inédite A.2137+ apparaît révélatrice[2507]. Nous pouvons supposer, bien que cela ne soit jamais directement évoqué, que les racines communes de ces deux royaumes aient diligenté, du moins facilité, leur entente.

Durant le règne d'Asqur-Addu, les relations entre les deux royaumes ne furent manifestement pas les mêmes. Nous n'avons pas écho en premier lieu d'une reconnaissance par le roi de Kurdâ du statut d'Asqur-Addu. Il faut dire que, selon notre reconstitution des événements, celui-ci prit très rapidement le pas d'Atamrum d'Andarig. Ils se trouvèrent dès lors dans deux camps opposés.

C'est dans ce contexte que nous trouvons la seule mention claire de l'intérêt des rois de Kurdâ pour la population du royaume voisin. Une lettre d'Iddiyatum, datée de l'année ZL 12, reprend ainsi le discours que tint le roi de Kurdâ à Išme-Dagan :

> « “Nous n'avons qu'un seul ennemi ; ne t'en prends donc pas aux Numhéens”[2508] »

Ces mots furent vraisemblablement prononcés lors de la rencontre des deux hommes à Raṣûm à la fin de l'année précédente, alors que le roi d'Ekallâtum lançait une campagne de pillage contre le territoire de Karanâ. Manifestement, le roi de Kurdâ cherchait par ces mots à tempérer l'attitude de son allié vis-à-vis de la population du royaume de Karanâ en désignant celui qu'il considérait comme le véritable ennemi, le roi d'Andarig.

Nous noterons également que durant ce conflit, qui dura près d'un an, le royaume de Kurdâ ne s'engagea jamais dans des actions de front contre le royaume de Karanâ. Alors qu'il guerroyait au nord du Sindjar contre l'influence d'Andarig, il laissa au roi d'Ekallâtum le soin de faire pression sur Asqur-Addu tout en laissant ouverte la porte de la diplomatie. Jusqu'au mois vi de l'année ZL 12, les rois de Kurdâ et d'Ekallâtum firent de nombreux efforts pour retourner ce royaume contre les rois de Mari et d'Andarig[2509]. Nous ignorons malheureusement le type d'argument que pouvaient alors soulever les émissaires de Kurdâ, les discours de ces hommes n'étant jamais retranscrits dans les lettres mariotes. Nous pouvons imaginer toutefois que la position passive du roi de Kurdâ répondait à sa volonté de ne pas diviser les Numhéens, dans l'espoir peut-être de parvenir à réunir les deux royaumes numhéens contre l'ennemi yamutbaléen, comme cela avait été le cas durant le règne de

2507 - cf. Annexe 3.
2508 - *ARMT* XXVI/2 511 : (18) (...) 1 lú *be-el nu-ku-ur-ti-*[*n*]*i-ma* (19) *a-na* lú *nu-um-ha-*meš *la tu-ga-al-la-*[*al*].
2509 - La lettre *ARMT* XXVI/2 521, écrite pendant le siège de Kiyatân par Išme-Dagan, au début du mois vi, montre des messagers kurdéens en audience manifestement auprès d'Asqur-Addu.

Hadnû-rabi.

La personnalité des deux rois, malgré l'état très hypothétique de la question, peut également être interrogée pour comprendre les choix différents qu'ils firent. Nous avons considéré que Hadnû-rabi fut une personnalité locale, utilisée en premier lieu par Qarnî-Lîm pour gouverner la partie orientale du Sud-Sindjar avant qu'il ne s'en détache finalement vers la fin de l'année ZL 3. Hadnû-rabi pourrait donc bien être lui-même Numhéen. Au contraire, Asqur-Addu n'apparaît pas comme originaire de ce royaume. Nous rappellerons ainsi que ses premières ambitions furent de gouverner Andarig[2510]. Il pourrait donc être Yamutbaléen d'origine, cela n'est toutefois nullement vérifié.

Bien qu'elle ne soit jamais directement invoquée comme justification des choix politiques des rois de Karanâ/Qaṭṭarâ et de Kurdâ, on pressent que le souvenir d'une origine commune devait avoir sur eux une certaine influence. Toutefois, comme c'était le cas pour les relations entre Kurdâ et Andarig, d'autres facteurs, davantage commandés par les intérêts immédiats du royaume sinon par les ambitions des rois eux-mêmes, entraient en ligne de compte lorsqu'il s'agissait de faire le choix d'une alliance.

2.2. Les rivalités politiques et territoriales

Sans pour autant déconsidérer l'influence tribale dans les relations qu'entretenaient les royaumes du Sindjar, il apparaît de notre documentation que les alliances et les conflits entre ces différents acteurs répondaient surtout à des impératifs ou à des ambitions politiques. Au simple regard d'une carte de la région, et en partant du principe que les localisations de ces différents royaumes sont correctes, les aspects géopolitiques déterminant ces relations apparaissent immédiatement.

L'un deux, qui n'est pas propre au Sindjar mais également à d'autres régions de la Haute-Mésopotamie, provient avant tout de l'extrême proximité des trois capitales. Francis Joannès a considéré ainsi qu'apercevoir en permanence ses rivaux du haut de ses murs devait conduire naturellement à une méfiance constante à l'égard de celui-ci[2511]. Une telle situation nous amène à nous demander dans quelle mesure la région en elle-même constituait un enjeu pour ces royaumes et quels moyens ceux-ci pouvaient mettre en œuvre pour s'assurer un maximum d'emprise sur celle-ci ou au contraire pour lutter contre l'hégémonie d'un seul.

La région du Sud-Sindjar apparaît également comme une région cloisonnée et limitée tant par les contraintes naturelles que par les répartitions politiques de l'époque. Si ces contraintes

2510 - Comme l'indique la lettre A.468, publiée dans Guichard 2004, p. 25.
2511 - Joannès 1992a, p. 6-7.

affectèrent les relations internes à la région, elles conditionnèrent également les ambitions de ces rois à l'extérieur de celle-ci. Francis Joannès a noté en ce sens, pour l'époque du règne de Zimrî-Lîm, que franchir le massif montagneux vers le bassin du Habur était non seulement le seul axe sur lequel ces rois pouvaient s'étendre aisément mais également celui qui présentait le plus d'intérêts[2512]. À ces ambitions partagées répondaient donc autant de motifs de tension. Il s'agira de rappeler les intérêts qu'avaient ces royaumes à s'étendre au-delà du massif montagneux et de présenter les moyens employés pour s'assurer le contrôle des territoires au nord de la montagne.

2.2.1. La question de l'hégémonie locale

Les archives de Zimrî-Lîm nous présentent une situation qui, durant les treize années couvertes, paraît presque entièrement figée. Si certaines révolutions de palais ont pu amener à la chute d'un roi et en porter un autre au pouvoir, la division du Sud-Sindjar entre les trois royaumes de Kurdâ, d'Andarig et de Karanâ/Qaṭṭarâ semble ne jamais avoir été sérieusement remise en cause.

Que la volonté de l'un de ces rois de s'imposer comme référence unique dans au sud du Sindjar ait existé ne fait pas de doute. Ce sont les moyens mis en œuvre et la portée de cette domination qui semblent faire du Sindjar un cas singulier.

En premier lieu, il est notable qu'aucun des rois de la région ne pratiqua de politique d'expansion territoriale agressive au sud du Djebel Sindjar. Rares sont les villes et villages de cet espace a avoir changé de main durant cette période[2513]. De manière générale, les tensions entre les royaumes du Sindjar n'eurent qu'un impact limité sur les répartitions régionales, nous y reviendrons. Il semble que l'intégrité des royaumes du Sindjar ne fut jamais réellement remise en cause par les royaumes du Sindjar eux-mêmes. Plusieurs facteurs permettent d'expliquer l'impossibilité pour ces royaumes de s'imposer à leurs voisins par la force.

En premier lieu, la répartition du territoire entre deux tribus consciemment opposées rendait certainement difficile la domination du Numhâ par Andarig ou au contraire du Yamutbal par Kurdâ. En second lieu, nous avons pu déterminer un certain équilibre dans les capacités de mobilisation militaire de ces royaumes. Aucun d'eux ne semble ainsi avoir pu bénéficier d'une suprématie militaire écrasante sans l'aide de puissances extérieures. Enfin, la principale barrière à ces coups de force fut certainement la tutelle contraignante des grandes puissances étrangères notamment de Mari qui œuvra par son arbitrage à maintenir la paix dans la région.

2512 - Joannès 1992a, p. 13-14.

2513 - Nous pouvons éventuellement mentionner le cas de Harbê disputée entre Kurdâ et Andarig à la fin de l'année ZL 11 (*ARMT* XXVI/2 410). Voir également le cas de la ville d'Aramânum qu'Atamrum donna à Išme-Dagan et qui était également revendiquée par Karanâ (*ARMT* XXVI/2 401).

Ainsi, la supériorité d'un royaume sur les deux autres ne se manifesta jamais par une suprématie militaire et par l'occupation de ces royaumes. Elle pouvait s'exprimer toutefois soit par l'établissement de relations diplomatiques asymétriques entre ces royaumes, c'est-à-dire par la reconnaissance de la paternité politique de l'un d'entre eux par ses voisins, soit par la définition de rapport privilégié avec la grande puissance qui dominait la région. De ce point de vue, l'époque du règne de Zimrî-Lîm fut marquée par les efforts auxquels se livrèrent les royaumes du Sindjar pour obtenir les faveurs des grands royaumes, Mari bien sûr mais également ceux qui vinrent contester l'autorité de cette dernière, Ešnunna, l'Élam, Ekallâtum et Babylone.

À ce titre, ce fut le royaume d'Andarig qui semble avoir le mieux mené son jeu. Dès le début du règne de Qarnî-Lîm, elle démontra sa volonté de se hisser comme la principale puissance régionale et d'être reconnu comme tel par Mari. En ce sens, nous avions émis l'hypothèse qu'il était parvenu pour un temps du moins à imposer sa tutelle jusqu'à la partie orientale du Sindjar en intégrant Qaṭṭarâ et Karanâ à son autorité[2514]. Lui-même se plaignit par ailleurs, à l'aube de l'invasion ešnunnéenne d'avoir été abandonné par « les rois qui marchaient à ses côtés »[2515], parmi lesquels il faut peut-être trouver Hadnû-rabi lui-même. Après ce conflit, et malgré le fait qu'il ait rejoins l'année précédente le camp d'Ešnunna, Qarnî-Lîm continua à être un partenaire privilégié de Mari. Il constituait, avec Šarraya de Razamâ-du-Yussan et Haya-sûmû d'Ilân-ṣurâ, l'un des pivots de l'établissement de l'influence mariote dans la région. Cela provoqua de graves tensions avec le royaume de Kurdâ qui avait espéré tirer de pareils bénéfices de sa fidélité envers Mari durant le conflit contre Ešnunna. Cette concurrence entre Kurdâ et Andarig se prolongea pendant deux ans, y compris après l'accession au pouvoir de Hammu-rabi à Kurdâ. Elle s'acheva sur une défaite partielle de Kurdâ qui ne put remettre en cause l'influence de Qarnî-Lîm. Notons toutefois qu'il n'est jamais exprimé que les rois de Qaṭṭarâ et de Kurdâ reconnurent officiellement la prééminence de leur voisin[2516].

Les conditions dans lesquelles Atamrum arriva sur le trône bouleversèrent ces relations. Fort du soutien élamite, celui-ci s'imposa comme le « père » de la plupart des rois de Haute-Mésopotamie. Pour la première fois, le roi de Kurdâ était présenté comme vassal du roi d'Andarig. La lettre A.6 (= *LAPO* 17 556) indique ainsi, par les mots de l'empereur d'Élam : « Atamrum, un serviteur à moi, t'a pris en vassalité »[2517]. Ce fut certainement aussi le cas de

2514 - Rappelons toutefois qu'aucun texte n'illustre clairement les relations d'Andarig et de Karanâ/Qaṭṭarâ avant l'année ZL 3.

2515 - *OBTR* 3 : (9) lugal-˹meš˺ *it-ta-ti-ia* (...).

2516 - À ce titre, nous avions supposé que la solution trouvée par Zimrî-Lîm fut de placer Kurdâ sous l'allégeance du roi de Razamâ-du-Yussan (cf. ci-dessus, deuxième partie, § 6.2.2.4). Les relations diplomatiques de Hadnû-rabi sont quant à elles entièrement inconnues.

2517 - A.6 (= *LAPO* 17 556) : (10) ^{1}*a-tam-*{AŠ}*-rum* ìr-*di* (11) *a-na ma-ru-tim il-qí-ka* (...)

Hadnû-rabi, même si aucun texte ne permet de le confirmer. Nous ignorons comment fut perçue cette épreuve par les royaumes locaux, de même que ne sont pas connus les moyens qu'Atamrum mis en place pour concrétiser sa supériorité. Cette situation ne dura de toute façon que quelques semaines. Kurdâ rallia l'alliance des royaumes amorrites formée autour de Babylone et de Mari, se séparant ainsi concrètement de l'autorité d'Andarig. La fin de la guerre contribua à redéfinir les rapports de force locaux. Kurdâ espéra vraisemblablement en sortir avec tous les honneurs, ce ne fut pas le cas. Atamrum, rallié à la dernière minute au roi de Mari, paradoxalement grâce au roi de Kurdâ[2518], parvint à conserver une grande influence en Haute-Mésopotamie. Quant au roi de Qaṭṭarâ, sa situation au début de l'année ZL 11 nous échappe entièrement. Dans les premiers mois de l'année ZL 11, les relations entre ces trois royaumes nous sont presque entièrement inconnues. Le seul texte à nous apporter des informations à ce sujet est la lettre de Habdu-Malik, *ARMT* XXVI/ 2 391, qui évoque rétrospectivement le serment que prêta Hammu-rabi de Kurdâ à Atamrum. Il n'est toutefois pas précisé s'il s'agissait d'un serment de vassalité ou d'un serment prêté dans le cadre d'un traité d'alliance. Les événements de la fin d'année ZL 11 et de l'année ZL 12 démontrent quoi qu'il en soit que les relations entre les royaumes du Sindjar, notamment entre Kurdâ et Andarig, étaient loin d'être apaisées. Avec l'interventionnisme d'Išme-Dagan dans la région et l'arrivée d'Asqur-Addu sur le trône de Karanâ, les rapports entre les royaumes du Sindjar ne peuvent plus être analysées comme ils pouvaient l'être du temps de la domination mariote. Le référentiel que constituait alors les rapports avec le roi de Mari et la place dans la hiérarchie qu'il avait institué dans la région disparut progressivement à mesure que la région échappa à son contrôle. Du fait de l'alliance entre Kurdâ et Išme-Dagan, Andarig devint le principal allié de Mari dans la région. Asqur-Addu, désormais en première ligne face à Išme-Dagan, accepta la suzeraineté de Mari mais également celle d'Andarig[2519]. Malgré cette supériorité de façade, Atamrum ne semble pas pour autant avoir eu d'influence sur les choix politiques d'Asqur-Addu, celui-ci préférant conserver des relations ambiguës avec Išme-Dagan. Avec la victoire du roi de Babylone sur Larsa, il apparut clairement aux royaumes du Sindjar que leur influence régionale dépendait désormais des relations qu'ils parviendraient à tisser avec Hammu-rabi. La seconde moitié de l'année ZL 12 et le début de l'année suivante furent donc marqués par une véritable course pour obtenir les faveurs de ce royaume. Malheureusement, si nous savons que le roi de Babylone parvint à s'imposer dans la région, la situation politique locale qui s'en suivit nous échappe encore en grande partie. Il est important de noter, toutefois, que les archives de Tell Leilan nous illustrent une situation proche de celle décrite par les archives de Mari avec une répartition politique identique, signe manifeste que

2518 - *ARM* XIV 101 (= *LAPO* 16 291).

2519 - *ARMT* XXVI/2 394 : (15) [^{I}]*a-tam-rum a-bu-um a-ia-ši-im i-ša-ás-si* (16) [*ù a-na-ku a-n*]*a a-tam-ri-im ma-ru-um aš-ša-ás-si*.

celle-ci reposait désormais sur des fondations profondes.

Il apparaît donc que, durant le règne de Zimrî-Lîm, rares furent les occasions pour l'un des rois de cette région de s'imposer auprès de ses voisins comme une autorité politique. La situation dans le Sindjar est alors fort différente de celle du bassin du Habur. Dans ce dernier, des royaumes importants, comme Ilân-ṣurâ ou Razamâ-du-Yussan, côtoient des principautés s'étendant sur de petites superficies et dont l'influence politique semble beaucoup moins importante. Ce déséquilibre conduisit parfois à la mise en vassalité de ces dernières ou à leur annexion. Dans le Sindjar, la restauration des dynasties locales s'acheva par un certain équilibre entre les trois royaumes, et notamment entre Kurdâ et Andarig. Cet équilibre est perceptible dans la superficie des villes, des pays mais aussi dans la taille de leurs armées et dans l'aura de leur roi à l'étranger.

Si ces royaumes ont manifesté l'ambition de rompre cet équilibre pour obtenir l'hégémonie sur la région, les événements relatés par la documentation mariote démontrent qu'ils ne furent jamais en capacité de s'imposer durablement et sans aide extérieure. Cette inertie au Sud du Sindjar conditionna certainement, bien que ce ne fut pas l'unique facteur, la politique interventionniste de ces royaumes à l'extérieur de la région. Loin d'apaiser les tensions, cette expansion au-delà des limites physiques du Sud-Sindjar devint l'objet d'une véritable concurrence, notamment entre Kurdâ et Andarig, et ne fit donc qu'amplifier la crispation des relations entre ces royaumes.

2.2.2. Des ambitions communes au nord du Sindjar

L'un des aspects les mieux documentés par nos sources, en grande partie en raison de leur nature et de leur provenance, est certainement l'implication des rois du Sindjar dans les affaires du bassin du Habur. S'il s'agit d'étudier ici ce phénomène en tant que tel, en analysant les moyens mis en œuvre par ces royaumes pour s'y étendre et les motivations qui les poussaient à agir ainsi, la concurrence qu'ils se livrèrent pour établir une zone d'influence au nord du Sindjar doit indéniablement être mise en relation avec les rivalités politiques, et tribales, qui les opposaient au sud.

Il est clair à ce titre qu'on ne peut détacher l'histoire politique du Sindjar de celle qui marqua la Haute-Mésopotamie durant l'époque amorrite. Malgré la frontière physique que représentait le massif du Sindjar, il semble que les acteurs politiques de l'époque ne l'aient jamais considérée comme une frontière politique.

Ainsi, si nous n'avons pas encore idée de l'étendue des royaumes à l'époque du règne de Yahdun-Lîm de Mari, il est remarquable que la zone d'influence de Warad-Sîn, à l'époque du

Royaume de Haute-Mésopotamie, que l'on avait centrée sur les villes d'Andarig et d'Allahad, s'étendait déjà au nord du massif montagneux[2520]. De la même manière, il semble que l'autorité de Hâṣidânum, gouverneur de Karanâ, s'étendait également à l'est jusqu'au fleuve Tigre[2521]. Ce fut toutefois durant le règne de Zimrî-Lîm qu'apparurent le plus clairement les liens, en terme politique, entre ces deux espaces. Ils avaient alors trait à un interventionnisme de plus en plus marqué des rois du Sindjar dans la région, par des moyens divers et pour des motifs variés.

Dès le début du règne de Zimrî-Lîm, les rois du Sindjar furent présentés comme des soutiens aux conquêtes mariotes dans le bassin du Habur. Ils intervinrent ainsi contre Samiya à Šubat-Enlil[2522], et contre Adal-šenni de Burundum lorsque celui-ci prit trop de poids au nord du bassin du Habur[2523]. Mais, ce fut surtout durant l'intervention ešnunnéenne que se manifesta le plus clairement les ambitions de ces royaumes à étendre leur influence dans les plaines du Triangle du Habur. Qarnî-Lîm parvint, grâce au soutien d'Ešnunna, à prendre le contrôle de la ville de Šubat-Enlil, et il la conserva, avec l'assentiment du roi de Mari, au sortir de ce conflit. En ZL 5, il y installa un souverain fantoche, Haya-abum[2524]. Inquiet par cette influence grandissante de leur voisin, écœuré également par la politique du roi de Mari résolument favorable à ce royaume, les rois de Kurdâ et de Qaṭṭarâ bataillèrent pendant les deux années suivantes pour remettre en cause les acquis des favoris de Mari[2525]. Ces tensions s'achevèrent toutefois sur un *statu quo* et la partie orientale du bassin du Habur demeura, jusqu'en ZL 10, sous l'autorité conjointe de Mari et de ses trois principaux alliés dans la région, Andarig, Razamâ-du-Yussan et Ilân-ṣurâ.

Avec le retrait des Élamites dans les premiers mois de l'année ZL 11, les royaumes du Sindjar, Kurdâ et Andarig surtout, se livrèrent à une véritable course pour prendre en main les royaumes dont les rois disparurent dans la tourmente de l'invasion. Avec le soutien de Mari, ce fut à nouveau Andarig qui en tira les principaux bénéfices en reprenant notamment le contrôle de Šubat-Enlil[2526]. Durant la guerre de ZL 11 et ZL 12, les ambitions de ces deux derniers rois s'exprimèrent alors clairement, car si la zone visée par Išme-Dagan fut la région du Tigre et du Haut-Tharthar, le roi de Kurdâ orienta ses attaques vers les débouchés immédiats au nord du Tigre, notamment le sud du pays d'Apum et l'ancienne zone de gouvernance de Razamâ-du-Yussan, tous deux tenus par

2520 - Villard 2001, p. 99-100.
2521 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 3.3.1.
2522 - *FM* II 116.
2523 - *FM* VI 7.
2524 - Voir le traité de Tell Leilan *L.-T.* 1, conclu par un roi inconnu avec Haya-abum et Qarnî-Lîm (Charpin 2014a, p. 145). Voir également les archives du palais de Qarnî-Lîm à Tell Leilan (= Šubat-Enlil) dans Van De Mieroop 1994.
2525 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 6.1. et 6.2.1.
2526 - Les encouragements de Mari pour qu'Atamrum prenne en main Šubat-Enlil sont clairement exprimés dans la lettre *ARM* II 49 (= *LAPO* 16 309). Les ambitions de Kurdâ sur cette même ville sont exprimées dans les lettres *ARMT* XXVI/2 320 et 334.

Atamrum. Des villes comme Šuhpad, Adallaya ou encore Ašihum changèrent ainsi de main à plusieurs reprises. Les alliés de Mari profitèrent également de ce climat pour étendre leur emprise[2527]. Himdiya, un officier d'Atamrum, s'empara ainsi de la ville d'Amaz, en bordure du Tur Abdin. Quant à Haqba-Hammû, il mena lui aussi campagne contre des villes au nord du Djebel Ishkaft, notamment Hatnum et Šurnat[2528]. Ce ne fut qu'avec l'intervention de Babylone dans la région à partir du début de l'année ZL 13 que ces tensions s'apaisèrent.

Durant l'ensemble de cette période, il semble que la politique des royaumes du Sindjar à l'égard des villes du bassin du Habur ait évolué de même que les moyens mis en œuvre pour étendre leur influence dans cet espace. Pendant les dix premières années du règne de Zimrî-Lîm, très peu d'actions offensives furent organisées par les rois du Sindjar dans le bassin du Habur. La raison en est probablement que le roi de Mari ne tolérait pas une telle attitude. La diplomatie fut alors la reine de cette lutte d'influence entre Kurdâ et Andarig. Les deux royaumes s'appliquèrent ainsi à se bâtir des réseaux d'alliance à l'intérieur du Triangle du Habur. Andarig parvint très rapidement à placer dans la ville de Šubat-Enlil un roi qui lui était acquis, Haya-sûmû. Il bénéficiait également de bonnes relations avec les rois d'Ilân-ṣurâ et de Razamâ-du-Yussan.

Quant à Kurdâ, elle bénéficia manifestement de bonnes relations avec les souverains de la région du wadi er-Radd. La lettre *FM* VI 18, datant du règne de Bunû-Eštar, montre ainsi qu'elle entretenait des relations privilégiées avec les royaumes de Qâ et Isqâ[2529] et de Tillâ[2530]. En réaction aux rapports privilégiés qu'entretenait Andarig avec les grands royaumes du bassin du Habur, le royaume de Kurdâ cherchait donc à s'étendre en profondeur au nord du Djebel Sindjar. Cela lui permettait ainsi de disposer d'un accès direct au Triangle du Habur par la « passe de Kasapâ ». Il est notable que durant cette première phase, la concurrence entre Kurdâ et Andarig s'exprimait indirectement, par le biais de leurs alliances respectives. L'exemple le mieux connu en ce cas est la bataille de Pardu opposant deux coalitions de royaumes autour de la ville de Hazzikkânum[2531]. Si les principaux acteurs sont alors des rois locaux, ceux de Kahat, de Tillâ et d'Ilân-ṣurâ, il est clair que ce conflit opposait aussi les intérêts d'Andarig et de Kurdâ.

2527 - Noter à ce titre l'agacement de Yasîm-El, le général mariote, lorsqu'il apprit qu'Atamrum prévoyait une campagne contre Adallaya (*ARMT* XXVI/2 407). Mari jugeait cette conquête illégitime et surtout dangereuse pour la stabilité régionale.

2528 - *ARM* II 50 (= *LAPO* 17 601) et *ARMT* XXVI/2 511-512.

2529 - Pour les relations entre Kurdâ et Qâ et Isqâ, voir la lettre *ARM* II 75 (= *LAPO* 17 557) illustrant l'envoi de troupes à l'aide de Hammu-rabi de Kurdâ. La lettre A.2585 (inédite ; cf. Annexe 3) évoque également le détachement de Qâ et Isqâ de l'influence mariote. Celui qui encouragea cette rupture n'est pas nommé mais il pourrait s'agir du roi de Kurdâ.

2530 - Durant les événements de ZL 5 opposant Kurdâ et Kahat à Mari, Andarig et Ilân-ṣurâ, un contingent de Tillâ combattit aux côtés de Bunû-Eštar. Le royaume fut ensuite vaincu par l'Élam puis rétabli par Zimrî-Lîm sans que sa fidélité envers Kurdâ ne soit mise en cause. Ainsi lors du conflit entre Hammu-rabi et Atamrum en ZL 11 et ZL 12, cette ville était considérée comme le principal allié de Kurdâ dans le Habur et ses ennemis prièrent Zimrî-Lîm de les laisser la punir. Le roi de Karanâ finit par soumettre celle-ci dans la première moitié de ZL 12.

2531 - *ARMT* XXVI/2 357.

À partir des années ZL 10 et ZL 11, la politique des royaumes du Sindjar en Haute-Mésopotamie fut résolument plus agressive. Ce changement de stratégie est d'abord à mettre en lien avec la crispation des tensions intra-régionales liée à l'intervention de l'Élam mais également à la perte d'influence progressive du roi de Mari sur ces rois. L'extension de leur influence ne passait plus uniquement par l'établissement d'un réseau d'alliés et de vassaux mais également par une prise en main directe de certaines localités et par le déploiement d'importantes garnisons. Le cas le mieux connu est certainement celui de Šubram qui fut installé par Atamrum comme gouverneur-*šâpiṭum* de Šubat-Enlil[2532]. La lettre *ARMT* XXVI/2 409 évoque également la nomination de Mannum-balu-Ištar comme préposé d'Atamrum dans la ville de Šuhpad. La politique de Hammu-rabi ne fut guère différente. Au début de ce conflit la ville d'Ašihum, pourtant indépendante avant l'intervention de l'Élam, était occupée par une importante garnison kurdéenne[2533]. Une lettre bien antérieure, écrite durant le règne de Bunû-Eštar, évoquait déjà l'installation d'un gouverneur-*haṣṣânnum* et d'une garnison dans la ville de Luhayâ[2534]. Il ne s'agit donc plus d'intervention ponctuelle en coopération avec des alliés locaux, comme ce fut le cas en ZL 5, mais bel et bien de la volonté de s'inscrire durablement dans le tableau politique de ces régions. Par conséquence, les rivalités entre Andarig, Kurdâ et Karanâ ne s'exprimaient plus uniquement par alliances interposées mais se manifestaient cette fois par une confrontation directe de ces royaumes.

Les ambitions de ces rois à établir leur influence au-delà du Sud-Sindjar apparaissent donc comme une constante de l'époque du règne de Zimrî-Lîm. Il faut encore pouvoir déterminer quels furent leurs intérêts à s'engager si pleinement et à si long terme dans ces régions.

Le premier constat posé par Francis Joannès est que cet axe d'expansion fut avant tout conditionné par les contraintes naturelles et politiques de l'époque[2535]. Il est vrai que l'espace steppique au sud ne présentait pas d'intérêt particulier pour ces royaumes et était vraisemblablement un espace difficile à contrôler. L'ouest, la vallée du Habur, était contrôlé par Mari jusqu'à la région de Qaṭṭunân. À l'est, on entrait rapidement dans les zones d'influence des royaumes du Tigre, Ekallâtum et Ešnunna. De plus, celui qui s'octroyait un accès aux Bords-du-tigre devait encore lutter contre les incursions des Turukkéens. Les régions au nord du Sindjar, extrêmement fragmentées politiquement, apparaissaient donc comme un espace d'expansion favorable.

Mais le fait que cette région soit la seule vers laquelle il pouvait s'étendre sans difficulté n'explique pas à lui seul la constance et la vigueur avec laquelle les royaumes du Sindjar

2532 - Ce titre est attesté dans *ARM* II 109 (= *ARMT* XXVI/2 435 ; = *LAPO* 16 332).
2533 - *ARMT* XXVI/2 405.
2534 - *ARMT* XXVI/2 353. Pour une définition de *haṣṣânnum* comme le représentant d'un souverain dans une ville étrangère, voir Durand 1997, p. 471.
2535 - Joannès 1992a, p. 13-14.

cherchèrent à s'y implanter et la concurrence sévère qu'ils s'y livrèrent. Il est manifeste que d'établir des relations avec les plaines du bassin du Habur répondait à des intérêts nombreux[2536].

En premier lieu, l'établissement par ces royaumes d'une zone d'influence en dehors du Sud-Sindjar répondait à des besoins géopolitiques et géostratégiques. Il fait écho en ce sens à la place que souhaitaient jouer ces royaumes à diverses échelles. Les luttes d'influence au nord du Sindjar peuvent avant tout être mises en relation avec les rivalités politiques qui opposaient déjà ces royaumes au sud du Djebel. Les traités d'alliance et de vassalité avaient alors des clauses très claires sur les échanges de moyens militaires entre royaumes. Il est possible que l'un des objectifs de cette politique fut d'obtenir des éventuels alliés et vassaux des régions voisines les ressources militaires pour renverser les rapports de force internes à la région. À l'inverse celui qui prenait trop de poids au nord du djebel devenait indéniablement dangereux pour l'équilibre politique au sud de celui-ci. Que ces deux conflits, politique au sud et territorial au nord, se nourrirent l'un de l'autre est donc manifeste. Nous ne pouvons toutefois réduire ces ambitions à une concurrence purement régionale. Il est clair ainsi que ce phénomène doit aussi être compris, à plus grande échelle, comme un message adressé aux grands royaumes de l'époque. Les lettres de Mari font ainsi clairement écho à la volonté des rois du Sindjar de traiter d'égal à égal avec les plus grands royaumes mésopotamiens[2537]. Cela ne pouvait être atteint que s'ils apparaissaient à leurs yeux comme un acteur et un décisionnaire majeur dans les affaires de Haute-Mésopotamie.

Ces conditions géopolitiques mises à part, il faut également souligner des motivations plus immédiates pour ces royaumes, d'ordre économiques. La prise en main de ces très riches territoires agricoles ne fut certainement pas sans attrait pour ces royaumes situés en pleine zone de transition entre agriculture sèche et irriguée. La lettre *ARM* XIV 109 (= *LAPO* 16 353) nous montre Qarnî-Lîm organiser le transport de grain depuis la ville de Šubat-Enlil jusqu'à sa capitale. Posséder des terres au nord du djebel avait peut-être aussi pour intérêt d'ouvrir de nouveaux espaces de pâturage pour les troupeaux royaux, notamment en été. Sans ces terres, les royaumes du Sud-Sindjar devaient négocier des droits de passage avec les royaumes septentrionaux. Ce cas est illustré par une lettre de Tell Leilan dans laquelle nous voyons Šepallu discuter avec Mutiya de l'envoi de 4 000 de ses moutons dans les pâturages du pays d'Apum[2538].

Enfin, le principal intérêt économique pour ces royaumes, bien qu'il ne soit jamais clairement évoqué dans les textes[2539], était certainement la maîtrise de la route de commerce liant Aššur à la

2536 - Joannès 1996, p. 352-353.
2537 - Pour Kurdâ, cette volonté est clairement exprimée par les reproches des Anciens de Kurdâ à leur roi Simah-ilânê (cf. *FM* II 117).
2538 - *PIHANS* 117 10.

Cappadoce[2540]. Tenir les villes que traversaient ces caravanes garantissait d'importants revenus en premier lieu grâce à l'acquittement par les caravanes de la taxe sur le transit des marchandises[2541]. De plus, cela leur donnait certainement la possibilité d'avoir un accès privilégié aux marchandises ramenées de Cappadoce, notamment les métaux dont manquaient ces royaumes[2542]. À ce titre, il est marquant que l'objectif récurant de l'expansion d'Andarig ait été le contrôle de la ville de Šubat-Enlil, véritable clé de voute de cette route en Haute-Mésopotamie[2543]. Ses rois s'en assurèrent ainsi le contrôle par le biais de souverains fantoches ou de gouverneurs pendant presque l'ensemble de cette période. Les rois de Kurdâ cherchèrent également à s'implanter dans le pays d'Apum, avec manifestement moins de succès[2544]. D'autres campagnes militaires d'Andarig pourraient répondre également à la volonté de contrôler la plus grande portion possible de cette route. Ce fut certainement ce qui motiva le siège de Razamâ-du-Yussan par Atamrum en ZL 10, puis celui d'Amaz en ZL 12, ces deux villes étant également des étapes importantes sur cette route[2545]. En réaction aux menées d'Andarig, les rois de Kurdâ cherchèrent constamment à couper les voies de communication entre Andarig et ses possessions au nord du djebel[2546]. Il n'est donc pas étonnant que la principale zone disputée entre ces deux royaumes durant le règne de Zimrî-Lîm ait été la région comprise entre le pays d'Apum, le Yussan et le Djebel Sindjar, justement celle que traversaient les marchands d'Aššur lorsqu'ils quittaient Qaṭṭarâ pour Šubat-Enlil.

Il n'est pas inutile pour conclure cette étude d'analyser la situation à l'époque des archives de Tell Leilan. Comme nous avions pu l'évoquer, il semble que les royaumes du Sud-Sindjar ne disposaient plus à cette époque d'emprise directe sur les régions au nord du Sindjar[2547]. Pour autant, leur implication dans les affaires du bassin du Habur n'avaient pas cessé. Plusieurs lettres de cette époque démontrent que les rois du Sindjar avaient toujours des intérêts à défendre dans la région.

2539 - Il faut noter que dans la documentation actuellement disponible, peu de textes mettent en rapport les royaumes du Sindjar avec le commerce assyrien. Nous retiendrons tout de même deux affaires non négligeables. En premier lieu, il s'agit de l'affaire de la caravane assyrienne se rendant à Kurdâ qui fut bloquée aux portes d'Allahad (*ARMT* XXVI/2 432). Nous citerons également la lettre *ARMT* XXVI/2 316, écrite peu après la prise de Šubat-Enlil par le général d'Atamrum Lawila-Addu et racontant comment les marchands assyriens précédemment expulsés de la ville par les Élamites y furent réinstallés par les nouvelles autorités.

2540 - Joannès 1996, p. 352.

2541 - Michel 2001, p. 213.

2542 - Cet enjeu est évoqué dans la lettre d'Itûr-Asdû A.3064+, citée dans Guichard 2008, p. 49.

2543 - Voir Guichard 2008, p. 47. Pour le commerce à Šubat-Enlil à l'époque des archives de Tell Leilan, voir Eidem 2009, p. 329-332.

2544 - Plusieurs lettres illustrent les tentatives par les rois kurdéens de s'implanter politiquement dans cette région ou du moins de se rapprocher du roi du pays d'Apum. Voir par exemple la proposition de Simah-ilânê de tuer Turum-natki et de rendre le pays d'Apum au gouverneur de Šubat-Enlil Samiya (inédit A.1421 ; cf. Annexe 3). Voir également *ARMT* XXVI/2 320 dans laquelle Hammu-rabi de Kurdâ mobilisait ses forces armées vraisemblablement pour reprendre Šubat-Enlil des mains des Élamites.

2545 - Voir également le rôle que Qarnî-Lîm joua dans la tentative de détourner la route des marchands vers Nahur, dans Guichard 2008, p. 46-49.

2546 - *ARM* XIV 109 (= *LAPO* 16 353).

2547 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 9.3.1.2.

Tout comme ce fut le cas durant le règne de Zimrî-Lîm, des alliances complexes unissaient encore les intérêts des principautés du Sindjar et du bassin du Habur. De même, on devine que par ces alliances s'exprimait encore la concurrence politique entre Kurdâ et Andarig. Ainsi lors du conflit de l'éponymie de Habil-kînum, la coalition d'Andarig et de Razamâ-du-Yussan s'opposait à l'alliance d'Aštamar-Addu de Kurdâ, de Mutiya de Šehnâ et de Šepallu.

Ainsi les expressions les plus claires des rivalités entre les royaumes du Sud-Sindjar apparaissent déterminées avant tout par des considérations géopolitiques et géostratégiques, territoriales et économiques. La difficulté tient encore à articuler ensemble les constats que nous avons pu faire concernant les luttes politiques au sud du Sindjar et celles, territoriales et géopolitiques, au nord. Faut-il considérer que ce furent les rivalités politiques internes au Sindjar, teintées nous l'avons vu par un antagonisme tribal, qui déterminèrent la concurrence qui se joua au nord de celui-ci ou, inversement, faut-il considérer ces ambitions communes au nord comme la principale cause de ces crispations politiques et tribales. Il est indéniable en tout cas que ces deux aspects des rivalités entre les royaumes du Sindjar, et principalement entre Kurdâ et Andarig, se nourrissaient l'un de l'autre, alimentant également l'antagonisme entre les deux tribus qui cohabitaient dans la région.

Il faut également souligner le fait que, indépendamment de cette concurrence locale ou régionale, les ambitions de ces rois dans le Sud-Sindjar et en Haute-Mésopotamie étaient également l'expression la plus immédiate et la plus brutale du rôle qu'ils se voyaient jouer individuellement à l'échelle internationale.

2.3. Les conséquences de ces rivalités

Ainsi, les rapports qui nous sont faits des relations entre les royaumes du Sindjar renvoient l'image d'une région instable, marquée par des rivalités constantes dont nous nous sommes efforcés de déterminer les enjeux et les motivations. Il reste à mesurer l'impact qu'ont pu avoir ces rivalités, aux échelles locales et régionales mais également à l'échelle internationale.

À ce titre, la nature et la provenance de nos sources ne nous simplifient pas la tâche. Nous ne pouvons livrer pour l'instant qu'une histoire discontinue de cette région avec quelques périodes très bien documentées et d'autres sans aucune information, ce qui rend difficile une lecture à long terme. Rappelons également que nous ne disposons pas de sources historiographiques pour analyser avec recul les conséquences des tensions entre les royaumes du Sindjar. Nos sources, par leur nature brute, n'indiquent que les conséquences immédiates de telle action ou tel traité mais ne mesurent

pas ces bouleversements politiques dans la durée. Quelques documents font bien écho à des inquiétudes ou livrent des prédictions quant aux conséquences de ces actions[2548], mais elles n'ont naturellement qu'une valeur analytique limitée.

Ces avertissements posés, deux conclusions peuvent être tirées ici. En premier lieu, il est notable que les ambitions respectives des rois du Sindjar, et les rivalités qui en découlèrent, n'eurent en définitive que des conséquences minimes sur la région du Sud-Sindjar, elles contribuèrent par contre à d'importantes perturbations à l'échelle de la Haute-Mésopotamie.

Ces mêmes rivalités eurent également, et nous l'étudierons dans un second temps, des conséquences importantes à l'échelle internationale.

2.3.1. Du conflit local au conflit régional

Un fait important doit immédiatement être rappelé ici. En dehors des grands mouvements d'invasion qui marquèrent le règne de Zimrî-Lîm, il est étonnant que durant les treize années de celui-ci, très peu de combats eurent lieu à l'intérieur de notre région. Certaines transitions politiques, comme l'accession au trône d'Atamrum et probablement aussi celle d'Asqur-Addu, furent bien accompagnées d'actes violents. De même les textes font parfois écho à des actes de pillage commis par l'un des royaumes contre un autre à l'intérieur du Sud-Sindjar, mais ceux-ci n'ont vraisemblablement qu'une portée militaire limitée. Les frontières de ces royaumes, notion complexe à cette période, ne semblent pas avoir grandement fluctué et rares sont les villes du Sud-Sindjar a avoir changé de main à cette époque.

Ainsi, comme nous l'avions évoqué, l'hégémonie locale à laquelle aspiraient certainement les rois du Sindjar ne conduisit jamais à une politique d'annexion violente à l'intérieur du Sud-Sindjar, du moins en l'absence de soutien extérieur. La raison à cela tient manifestement aux circonstances particulières qu'imposait le paysage politique au temps du règne de Zimrî-Lîm. Contrairement au bassin du Habur où quelques grands pôles politiques se disputent les royaumes les plus modestes, les royaumes de Kurdâ, d'Andarig et de Karanâ/Qaṭṭarâ disposent dès le début de cette période d'une emprise à peu près égale. Leurs instruments politiques et militaires semblent également équilibrés. Enfin, fait le plus important selon nous, tous, sans exception, répondaient soit comme égal soit comme vassal à l'autorité du roi de Mari. Pendant l'ensemble de cette période, celui-ci use de tous les moyens disponibles pour juguler le plus vite possible toute tension à l'intérieur d'une

2548 - Notamment *ARMT* XXVI/2 401 d'après laquelle Asqur-Addu craignait que l'alliance d'Atamrum avec le roi d'Ekallâtum ne conduise à la construction d'un nouveau Royaume de Haute-Mésopotamie. Voir également la lettre *PIHANS* 117 8 dans laquelle Hammu-rabi d'Alep redoutait que les tensions en Haute-Mésopotamie entre les deux coalitions lui fassent perdre son emprise sur cette région.

région qui lui était stratégique. Il suffit pour cela de considérer le nombre de diplomates qui s'y déplacèrent durant cette période et bien sûr les plénipotentiaires mariotes qui furent installés auprès des rois locaux. La liberté d'action des rois du Sindjar était donc considérablement limitée et toute entorse à la stabilité régionale était un risque, pour eux, de se trouver confrontés au roi de Mari. Ainsi, et nous le verrons ensuite, il n'est pas étonnant que, durant ces treize années, presque chaque période de tensions entre les royaumes du Sindjar corresponde également à l'intervention dans la région d'un acteur extérieur capable de remettre en cause l'autorité de Mari.

Il apparaît donc que, durant le règne de Zimrî-Lîm, l'expression de ces rivalités se limita dans le Sud-Sindjar à de brefs accrochages ou à des tentatives d'entraver les communications de l'ennemi, autant d'événements qui ne bouleversèrent pas l'ordre politique établi. Ces mêmes rivalités eurent toutefois des répercussions bien plus importantes au nord du djebel.

Ainsi, les archives de Mari rapportent que les ambitions des rois du Sindjar s'exprimèrent surtout au nord du Djebel Sindjar transformant dans un même temps les rivalités politiques du Sud-Sindjar en une course pour l'établissement d'une zone d'influence dans le bassin du Habur. C'est lors de cette transposition du sud vers le nord que se révèle l'expression la plus brutale de ces rivalités.

Tout comme les modalités de leur intervention évoluèrent avec le temps, les conséquences mesurables ne sont pas les mêmes au début et à la fin du règne de Zimrî-Lîm.

La compétition entre les deux royaumes ne commença véritablement que lorsque Qarnî-Lîm parvint, au sortir de la guerre entre Ešnunna et Mari, à placer Haya-abum, un roi qui lui était résolument acquis, sur le trône de Šubat-Enlil. La montée en puissance de son voisin, dont les initiatives n'avaient pas été remises en cause par Zimrî-Lîm, poussa le roi de Kurdâ à intervenir dans la région. Cette concurrence entre les deux rois ne fit ensuite que s'aggraver pour atteindre son paroxysme au sortir de l'invasion élamite. Nous avions vu en ce sens que si les dix premières années du règne de Zimrî-Lîm furent surtout marquées par des actes diplomatiques, ceux-ci cédèrent le pas, après ZL 10, à une politique d'expansion résolument plus agressive[2549].

Les événements des années ZL 5 à ZL 7 puis de ZL 11 à ZL 13 démontrent ainsi que ce conflit entre Andarig et Kurdâ, auquel participa ponctuellement le royaume voisin de Qaṭṭarâ/Karanâ, était dors et déjà passé d'une dimension locale, celle du Sud-Sindjar, à une dimension régionale, celle de la Haute-Mésopotamie incluant le bassin du Habur, les piémonts du Tur Abdin et les Bords-du-Tigre.

Les conséquences les plus difficiles à mesurer sont naturellement les pertes humaines et les dégâts matériels qu'entraînèrent ces campagnes. Certaines lettres témoignent ainsi des ravages suite

2549 - Cf. ci-dessus, troisième partie, § 2.2.2.

aux actions de plus en plus agressives de ces rois. Avant de rétrocéder Harbê à Atamrum, Hammu-rabi « vida » ainsi la ville, déportant les habitants et emportant tous les biens mobiliers[2550]. De même, la lettre *ARMT* XXVI/2 409 témoignait encore de l'état d'abandon dans lequel se trouvait la ville de Razamâ et ses terres, sans que l'on puisse savoir avec certitude s'il s'agit de celle du Yussan ou celle du Yamutbal, certains de ses habitants préférant même émigrer à Andarig.

Plus importantes furent toutefois les conséquences de ces ambitions sur l'organisation politique du bassin du Habur telle que l'avait souhaitée Zimrî-Lîm lorsqu'il la libéra des mains de Samsî-Addu. Il est difficile de faire une liste exhaustive des rois renversés à l'initiative de leurs voisins du Sindjar. Cette histoire présente des situations variées, certains rois se ralliant avec plus ou moins de volonté à l'un ou l'autre de ces royaumes, d'autres furent remplacés par des personnalités plus complaisantes, maintenant l'illusion de l'indépendance. Enfin, certaines villes indépendantes au début du règne de Zimrî-Lîm furent directement annexées au royaume et placées sous le contrôle d'un gouverneur originaire du Sindjar[2551]. Ainsi, au terme de ces treize années, une grande partie de la moitié orientale du bassin du Habur était tombée sous autorité directe des rois du Sindjar. Le royaume d'Andarig, s'étendant désormais sur Šubat-Enlil et vraisemblablement sur Razamâ-du-Yussan, regroupait ainsi des territoires qui, au début du règne de Zimrî-Lîm, étaient entièrement indépendants. La zone d'influence de Kurdâ est plus difficile à définir mais elle comprenait également d'importants débouchés au nord du djebel. Quant au royaume de Karanâ, les campagnes contre Išme-Dagan lui avaient vraisemblablement permis de prendre en main une bonne partie de la région des Bords-du-Tigre. L'extension territoriale de ces royaumes ne fut toutefois que l'effet le plus visible, il est manifeste que les ambitions des rois du Sindjar eurent également des répercussions diverses en Ida-Maraṣ et dans les piémonts du Tur Abdin. Nous voyons ainsi régulièrement des alliances se nouer entre les royaumes du Sindjar et ceux du bassin du Habur. En cherchant alors des intérêts communs, elles permirent indirectement à d'autres royaumes de la région de régler leurs propres comptes et d'assouvir leurs propres prétentions[2552]. Plus difficile à mesurer est également l'inspiration que procurèrent l'indépendance et les réussites des rois du Sindjar à d'autres rois de Haute-Mésopotamie. Il est notable ainsi que les rébellions d'Ašlakkâ et d'Eluhut commencèrent alors que les royaumes du Sindjar s'émancipaient de l'influence mariote.

2550 - *ARMT* XXVI/2 410.

2551 - Voir par exemple le cas de la ville de Luhayân où un *haṣṣânnum* et une garnison furent installés par le roi de Kurdâ (*ARMT* XXVI/2 353). La lettre *ARMT* XXVI/2 409 indique qu'Atamrum installa Mannum-balu-Ištar comme son préposé-*šaknum* dans la ville de Šuhpad.

2552 - Nous noterons à ce titre comment se nourrirent les uns des autres certains conflits locaux. Cela semble être le cas en l'année ZL 5 durant laquelle eut lieu la fameuse bataille de Pardu. À l'origine, il s'agissait manifestement d'un conflit d'influence entre Kahat et Ilân-ṣurâ, ceux-ci profitèrent toutefois du soutien qu'apportèrent à chacun des deux camps les rois de Kurdâ et d'Andarig. Cela semble également être le cas en l'éponymie de Habil-kînum dans la guerre qui opposa les deux coalitions de royaumes. Celle-ci mêlait vraisemblablement les rivalités locales des rois du Sindjar d'une part et celles opposant les rois d'Apum et du Yussan d'autre part.

En définitive les menées des rois du Sindjar dans le bassin du Habur contribuèrent à la déstabilisation d'une région déjà fortement divisée politiquement. Peu soulignés dans les textes, on devine des effets à moyen et long terme désastreux pour les populations et les pouvoirs de cette région, régulièrement sollicités, avec plus ou moins de volonté, à prendre part à des rivalités qui au départ ne concernaient que les royaumes du Sud-Sindjar. En déstabilisant continuellement la région, la principale conséquence de ces rivalités fut toutefois de faciliter l'entrée dans cette région en particulier, et en Haute-Mésopotamie en général, aux grandes puissances de l'époque. De cette manière, ce conflit local qui devint régional lorsqu'il s'établit en Haute-Mésopotamie, prit à plusieurs reprises une dimension internationale.

2.3.2. Des répercussions à l'échelle internationale

Parce qu'elle présente des intérêts multiples pour les grandes puissances de l'époque, que nous aborderons ensuite, la région du Sindjar s'est trouvée mêlée à tous les grands conflits depuis celui opposant Samsî-Addu et Yahdun-Lîm jusqu'à la lutte d'influence entre Alep et Babylone. En ce sens, les royaumes du Sindjar furent bien souvent au cœur des intrigues internationales.

Il apparaît de plus en plus clairement que ce ne furent pas uniquement des situations subies par ces royaumes mais qu'eux mêmes cherchèrent à transposer leurs ambitions, et par la même les conflits locaux, dans le contexte international. Si nous étudierons plus loin les intérêts qu'eurent les grands royaumes à s'investir dans le Sindjar, il s'agit ici de souligner comment les conflits locaux entre royaumes du Sud-Sindjar se nourrirent de ces tensions entre grands royaumes, et de peser l'impact qu'elles ont pu avoir sur les événements à l'échelle de la Mésopotamie.

Francis Joannès a déjà souligné la dimension internationale que pouvaient prendre les conflits locaux du Sud-Sindjar :

> « (…) et il est sûr que les antagonismes des rois du sud du Sinjar ont eu des répercussions importantes sur le plan international, car ils n'hésitaient pas à faire appel aux grandes puissances internationales pour régler leurs différends. En même temps, ils supportaient difficilement la tutelle de Zimrî-Lîm, et essayaient de l'équilibrer par le recours à des rois aussi puissants que lui. »[2553]

2553 - Joannès 1992a, p. 17.

Il apparaît effectivement que durant chaque grand conflit qui prit place en Haute-Mésopotamie, l'un ou l'autre des royaumes du Sindjar eut soit une responsabilité de premier plan dans l'intervention d'une puissance étrangère, sinon chercha à profiter de l'opportunité pour redéfinir ses rapports avec les grands royaumes de l'époque. Il faut encore déterminer pourquoi et dans quel but ces royaumes eurent recours si régulièrement à de telles pratiques.

D'un point de vue strictement local, obtenir un soutien extérieur permettait de rompre l'inertie politique et militaire découlant de l'équilibre entre les forces locales. En favorisant ainsi le passage de la région sous la suzeraineté d'une grande puissance, ces rois espéraient en sortir avec une primauté politique à l'échelle locale voire même régionale. À ce titre, l'exemple le plus parlant est certainement celui d'Atamrum. Pour le soutien qu'il fournit à l'établissement de la suzeraineté élamite en Haute-Mésopotamie, il devint indéniablement le plus influent des rois de la région et il jouissait lui-même d'une primauté politique sur les royaumes de Haute-Mésopotamie. Il est notable ainsi que ce contexte est l'unique occasion de voir le roi de Kurdâ être soumis à son voisin, c'est du moins ce que prétendit l'empereur dans la lettre A.6 (= *LAPO* 17 556). Il faut toutefois souligner que le pouvoir que concéda l'empereur d'Élam à Atamrum dans la région est encore difficile à définir, notamment le rapport que le roi d'Andarig entretenait avec celui qui devait être le véritable représentant de l'Élam en Haute-Mésopotamie, Kunnam. Quelques mois plus tard, alors que la menace de l'Élam sur la région était définitivement écartée mais que pesait désormais celle du royaume d'Ekallâtum, Asqur-Addu dénonça les nouvelles manigances du roi d'Andarig qui avaient pour but, selon lui, d'ouvrir la région à Išme-Dagan pour en devenir le gouverneur[2554].

Rappelons toutefois qu'à l'époque du règne de Zimrî-Lîm, le Sud-Sindjar était déjà soumis à la suzeraineté de Mari. Dans ce contexte, faire appel à une puissance n'ayant pas encore d'ancrage dans la région prend un tout autre sens. Si favoriser l'entrée des autres grandes puissances dans le Sindjar était considéré par Zimrî-Lîm comme un acte de sédition, le point de vue des rois du Sindjar était évidemment tout autre. Pour eux l'appel à un suzerain étranger était le seul recours dès lors que Zimrî-Lîm prenait trop franchement parti pour leur adversaire dans la région. Il s'agissait donc au moins de faire pression sur l'actuel suzerain sinon de s'affranchir définitivement d'une emprise considérée comme contraire aux intérêts de leur propre royaume. Le discours que Hammu-rabi de Kurdâ tint à son pays en ZL 13 exprime très clairement cette justification :

> « Autre chose : le roi de Babylone m'a envoyé sa troupe. Or, jamais, au grand jamais, depuis toujours, Zimrî-Lîm n'est venu au secours du Numhâ. À

2554 - *ARMT* XXVI/2 401 : (14) *um-ma-a-mi at-ta ki-ma* ^{d}utu^{ši}-^{d}IM (15) *ù a-na-ku ki-ma* ìr-^{d}su'en ìr-*šu* (16) *ma-a-tam ka-la-ša a-na qa-ti-ka* ˹*ú*˺*-ma-al-la* (17) *ù a-na-ku* ìr-*ka* (...). « Tu es comme Samsî-Addu et moi je suis comme Warad-Sîn, son serviteur. Je vais remettre tout le pays entre tes mains, et moi (j'y serai) ton serviteur. »

l'époque de Qarnî-Lîm, il est monté au secours de la rébellion ; à l'époque d'Atamrum, derechef, il est revenu ; aujourd'hui, c'est bien au secours de Himdiya qu'il s'apprête à venir. Maintenant, une fois que les Babyloniens auront uni leurs forces aux miennes, je vais déclarer la guerre au Bensim'alite. »[2555]

Le roi de Kurdâ justifiait donc sa décision comme une réaction au soutien que ne cessa d'apporter le roi de Mari à son adversaire qu'était le royaume d'Andarig. Le soutien que fournit Qarnî-Lîm d'Andarig à Ešnunna au début de l'année ZL 4 fut aussi très certainement une réaction à la prise de position de Zimrî-Lîm en faveur de Qaṭṭarâ dans le conflit qui opposait alors les deux royaumes du Sindjar[2556]. Il est remarquable que ce fut à ces mêmes Ešnunnéens que le roi de Kurdâ Bunû-Eštar fit appel deux ans plus tard lorsqu'il considéra que Zimrî-Lîm accordait trop de soutien au roi d'Andarig[2557].

À l'époque de Zimrî-Lîm, il apparaissait nécessaire pour les royaumes du Sindjar d'insérer leurs propres ambitions, et les conflits locaux qui en découlaient, dans un contexte politique plus large. Agir ainsi avait avant tout pour but de modifier les rapports de force intrarégionaux, soit en cherchant à bouleverser l'équilibre local, ce qui s'apparente à une mesure résolument offensive, soit pour chercher à le rétablir. Il est clair également que d'appeler un soutien extérieur à la région était une manière pour eux de se présenter aux yeux des grandes puissances comme un acteur local indispensable soit pour celui qui souhaitait conserver sa suzeraineté dans la région, soit pour celui qui souhaitait s'y établir.

Si les royaumes du Sindjar avaient leurs propres intérêts à « internationaliser » les tensions locales, les grandes puissances concurrentes de Mari n'hésitaient pas, pour leur part, à attiser ces mêmes tensions dans l'espoir de fragiliser davantage la région et de la voir s'ouvrir à leur influence, nous le verrons ci-dessous. En ce sens, il faut relativiser la responsabilité des royaumes du Sindjar dans les grands bouleversements du règne de Zimrî-Lîm, ils ne firent finalement qu'essayer de tirer le meilleur parti du contexte international. Nos sources, parce qu'elles proviennent essentiellement du royaume qui défendait son influence sur la région, ne fournissent toutefois que peu d'exemple concernant la manière dont ces grands royaumes pouvaient se nourrir des tensions locales pour justifier leurs propres actions. Les négociations préalables à ces interventions, les motifs soulevés

2555 - A.3577 (= *LAPO* 17 603) : (20') [*ša-n*]*i-tam* lugal ká-dingir-r[a^{ki} *ṣa-ba-šu* (?)] (21') [*a-na ṣ*]*e-ri-ia* [*iš-pu-ra-am*] (22') [*u*$_4$*-m*]*a-am ma-ti-ma iš-tu* ˹*pa-na*˺ *a-na wa-a*[*r-ka-ma*] (23') [^{l}]*zi-im-ri-li-im tap-pu-ut nu-um-h*[*a-a*^{ki}] (24') [*ú-u*]*l il-li-ik i-nu-ma qar-ni-li-im tap-p*[*u-tam*] (25') [*ša n*]*a-ba-al-ku-*[*tim*] *i*[*l-l*]*i-i* (26') [*i-nu-m*]*a a-tam-ri-i*[*m iš-n*]*é-em i-tu-úr i-na-an-n*[*a*] (27') [*tap-p*]*u-ut hi-im-di-*[*i*]*a-*[*m*]*a i-la-ak* (28') [*i-na-a*]*n-na* lú-meš ká-dingir-ra^{ki} *ka-aq-qa-di* (29') [*uš-te*]*-em-me-ed-ma it-ti* dumu *si-im-a-al a-na-ki-ir*.

2556 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 5.1.2.

2557 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 6.1.2.1.

par ces grands rois pour convaincre les rois du Sindjar ne sont jamais explicitement mentionnés. Nous retrouvons toutefois cette idée dans le discours que tint Zaziya, roi des Turukkéens, aux rois de Haute-Mésopotamie au sortir de la guerre avec Ešnunna[2558]. En dénonçant la retraite trop précipitée du roi de Mari vers son pays, il espérait gagner à lui les royaumes frustrés de ne pas avoir pu se venger de Qarnî-Lîm.

À l'inverse toutefois, il est clair que la politique de Mari à l'égard des royaumes du Sindjar fut rapidement dictée par la crainte que les tensions locales ne conduisent à l'intervention d'une autre grande puissance. Notre documentation nous indique que malgré ses efforts, Zimrî-Lîm ne put jamais régler définitivement cette affaire. Le Sud-Sindjar demeura pendant tout son règne ce que Francis Joannès désignait comme une « zone sensible, prétexte à des affrontements violents et de plus en plus déstabilisateurs »[2559]. Les incidences de cette instabilité sur les événements des derniers mois du règne de Zimrî-Lîm seront toujours difficiles à mesurer. Il est clair toutefois que le conflit entre Kurdâ et Andarig des années ZL 11 et ZL 12 permit en définitive à Babylone de prendre pied dans la région. Les deux rois sentirent d'ailleurs le vent tourner et cherchèrent tous deux à s'allier au roi de Babylone. L'installation de dizaines de milliers de Babyloniens dans le Sindjar ne fut pas sans conséquence lorsque quelques mois plus tard Babylone entra en guerre contre Mari. Il apparaît donc que ce conflit local qui prit à partir de ZL 10 une dimension régionale et internationale eut pour effet, au moins en partie, responsable de la chute de Mari et de l'avènement de l'influence babylonienne en Haute-Mésopotamie[2560]. Il est remarquable d'ailleurs que l'une des premières décisions de Babylone dans le Sindjar fut de diviser la zone d'influence d'Andarig en deux royaumes distincts dans le but vraisemblablement de rétablir l'équilibre entre puissances locales. De la même manière, il est notable que quelques dizaines d'années après ces événements, le roi d'Alep craignait encore que la région de Haute-Mésopotamie ne lui échappe en raison des tensions locales[2561]. Vraisemblablement, les conditions dans lesquelles le royaume de Mari s'effondra avait démontré à quel point il était important pour le royaume dominant politiquement cette région de juguler rapidement les conflits locaux.

En ayant ainsi présenté les répercussions que purent avoir les tensions locales sur le plan international, ce sont les relations entretenues entre ces royaumes du Sud-Sindjar et les grandes puissances de l'époque qu'il nous faut examiner plus en détail.

2558 - A.1025 (= *LAPO* 17 545).
2559 - Joannès 1992a, p. 7.
2560 - Durand 1992b, p. 44.
2561 - *PIHANS* 117 8.

3. Les royaumes du Sindjar et les grands royaumes

La chronologie de cette époque amorrite suffit à démontrer à quel point la région du Sindjar fut au cœur des événements aussi bien régionaux que internationaux. En prenant en compte l'ensemble de la période, ce sont presque tous les acteurs internationaux qui portèrent à un moment ou à un autre, et pour des raisons variées, leur attention sur celle-ci. Bien loin de subir ces événements, les royaumes du Sindjar furent extrêmement actifs sur la scène internationale, nous l'avons évoqué. Ils cherchèrent constamment à s'affranchir des tutelles extérieures, l'acceptant parfois quand ils en avaient l'intérêt, pour en définitive chercher à se faire une place parmi les grands acteurs de l'époque, à se positionner de la meilleure des manières dans cette pyramide de relation et de pouvoir. Il en ressort des schémas d'alliance ou d'apparentements complexes et extrêmement changeants, dont les motifs doivent être déterminés pour chacun des partis engagés[2562].

Dans un premier temps, nous conserverons le point de vue des royaumes du Sindjar et essayerons de saisir la manière dont ils concevaient leurs relations avec les grands royaumes de l'époque, ceux qui avaient la capacité de se projeter dans cette région. Nous changerons ensuite de point de vue pour nous demander quels intérêts les grandes puissances de époque avaient à intervenir si régulièrement dans la région, à y imposer et à y défendre leur influence. Enfin, il n'est pas inutile de revenir sur les moyens mis en place par ces mêmes royaumes pour contrôler cet espace et les forces politiques qui s'y trouvaient. Nous percevons ainsi des différences marquantes dans la manière qu'ont eu ces grandes puissances de gérer la région. Le cas de Mari nous permet notamment d'apprécier l'évolution de ces moyens sur une période de plusieurs années.

3.1. Les relations entre les royaumes du Sud-Sindjar et les grands royaumes : constantes et évolutions

Dans cette première approche, nous aborderons les relations entretenues entre les royaumes du Sud-Sindjar et les grands royaumes de l'époque amorrite en considérant avant tout le point de vue des royaumes locaux.

Nous commencerons par rappeler les différents liens diplomatiques tissés entre ceux-ci et les grandes puissances à l'époque de Zimrî-Lîm. Par « grande puissance », nous entendons les royaumes qui étaient considérés comme bénéficiant de suffisamment d'influence et de moyens pour

2562 - Pour le point sur les relations internationales à l'époque amorrite, voir Lafont 2001 notamment p. 236.

dominer politiquement ou militairement leurs pairs. La lettre inédite A.482, écrite vraisemblablement au sortir de la guerre avec Ešnunna, listait ainsi les cinq grands royaumes amorrites[2563]. À cette liste, comprenant Babylone, Larsa, Ešnunna, Qaṭnâ et le Yamhad (Alep), il faut naturellement ajouter Mari. Dans la perspective d'une étude sur le Sindjar, nous pouvons supprimer de cette liste Larsa et Qaṭnâ avec qui, à notre connaissance, les royaumes du Sud-Sindjar n'établirent jamais de liens concrets. Il faut par contre y ajouter Ekallâtum qui, malgré une influence très inégale sur l'ensemble de cette période, manifesta un grand intérêt pour cette région.

Dans un second temps, nous chercherons à partir de ces données à déterminer si d'éventuels constantes existaient dans les choix d'alliance de ces différents royaumes et sur quels critères ceux-ci reposaient.

Enfin, dans un dernier point, nous analyserons sur le temps long l'évolution du positionnement de ces royaumes sur l'échiquier international. Nous espérons ainsi pouvoir déterminer quel fut l'idéal de ces rois en terme de relations internationales et comment ils s'adaptèrent à leur temps ou, au contraire, comment ils le subirent.

3.1.1. Rappel des alliances successives, royaume par royaume

Nous nous contenterons ici de rappeler les alliances conclues au temps du règne de Zimrî-Lîm, les mieux documentées et de loin les plus faciles à replacer dans leur contexte. La mise en perspective par rapport aux périodes qui précédent et qui suivent se feront dans les points suivants.

3.1.1.1. Les alliances de Kurdâ

Les alliances et allégeances de Simah-ilânê furent naturellement contraintes par les conditions dans lesquelles il put revenir sur le trône. Il ne fait pas de doute qu'à la fin de l'année ZL 1, il était lié par serment d'alliance aux rois de Mari et de Babylone, les deux rois qui avaient permis son retour sur le trône. Si on ignore de quelle manière il s'adressait au roi de Babylone, il est certain qu'il eut à concéder son assujettissement à Zimrî-Lîm. Rapidement toutefois, certainement dans le courant de l'année ZL 2 sinon au début de l'année ZL 3, ses Anciens le poussèrent à redéfinir ses relations avec Mari. Ils souhaitaient que leur roi s'adresse désormais au roi de Mari sur un pied

2563 - Charpin et Ziegler 2003, p. 206, et Lafont 2001, p. 222-224. Cette lettre ne documentant pas directement le Sud-Sindjar, nous ne l'avons pas reprise en annexe.

d'égalité[2564]. Simah-ilânê franchit ce pas, la lettre *ARMT* XXVIII 162 fut ainsi écrite en tant que « frère » du roi de Mari. Vraisemblablement, cette volonté d'indépendance lui couta son trône et dans des conditions encore difficiles à préciser, il fut remplacé par Bunû-Eštar[2565].

Les relations entre le nouveau roi de Kurdâ et celui de Mari évoluèrent grandement entre ZL 3 et ZL 6. La lettre *ARMT* XXVIII 165 fut ainsi écrite en tant que serviteur du roi de Mari. Manifestement, cette extrême déférence se justifiait par le soutien que lui apporta Mari dans son accession au trône. Aucune lettre ne confère à Bunû-Eštar le statut de fils du roi de Mari[2566]. Il semble que l'aide qu'apporta Bunû-Eštar à Zimrî-Lîm durant la guerre contre Ešnunna lui permit d'essayer de remettre en cause ce statut de vassal pour celui d'un allié. C'est ce statut qu'il s'attribuait dans la lettre *ARMT* XXVIII 164, le contexte de celle-ci n'est toutefois pas encore défini. La question des nouveaux rapports avec Mari fut vraisemblablement la cause de la dégradation des relations entre les deux royaumes au sortir de la guerre contre Ešnunna. Alors qu'il avait été l'un des principaux alliés de Mari, il ne tira finalement que peu de bénéfices de son engagement. Au contraire, le roi d'Andarig, qui avait soutenu l'intervention d'Ešnunna, conserva avec Mari des relations égalitaires. Concernant les relations de Bunû-Eštar avec les autres grands royaumes, elles nous sont encore entièrement inconnues. Il eut recours à l'aide des Ešnunnéens dans sa lutte contre Qarnî-Lîm, mais on ignore encore comment les deux royaumes conçurent cette brève alliance[2567]. De même, les textes indiquent que Kurdâ conserva de bonnes relations avec Babylone sans que celles-ci puissent être définies[2568].

Hammu-rabi accéda au trône dans des conditions difficiles. Manifestement, il fut placé sur le trône par le roi de Mari après que celui-ci en ait chassé Bunû-Eštar[2569]. Dans les premiers jours de son règne, il se présentait naturellement comme le fils du roi de Mari. Toutefois, à la faveur de nouvelles tensions avec Andarig, le roi de Kurdâ chercha à s'affranchir de la tutelle mariote. Dans la lettre *ARMT* XXVII 71, le gouverneur de Qaṭṭunân Zakira-Hammû, reprit une missive que Hammu-rabi avait envoyée au roi de Babylone. Dans celle-ci, il se considérait l'égal du roi de Mari mais conservait, face au roi de Babylone, une posture de fils. Fait important également, il s'adressait à Išme-Dagan d'Ekallâtum comme « frère ». La demande pour un soutien militaire qu'il adressa à Babylone resta toutefois lettre morte et rapidement, pour ne pas subir le même sort que son

2564 - *FM* II 117 et 118.
2565 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 4.2.2.4.
2566 - Il faut considérer toutefois la lettre *ARMT* XXVII 19, écrite durant le conflit avec Ešnunna, dans laquelle le roi de Kurdâ déclarait qu'il ne ferait pas de pacte de non-agression avec son adversaire sans l'autorisation du roi de Mari.
2567 - Pour l'hypothèse d'une seconde montée des troupes ešnunnéennes au début de l'année ZL 6, voir Sévalié 2006a. Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 6.1.2.1.
2568 - Un ambassadeur fut reçu avec un grand respect par les autorités babyloniennes au milieu de l'année ZL 4 (Guichard 2004 notamment la lettre A.2968+).
2569 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 6.1.2.2. et 6.1.2.3.

prédécesseur, il dut accepter les conditions du roi de Mari. Après une telle déconvenue diplomatique, ses rapports avec le roi de Mari furent ceux d'un serviteur à son maître[2570], ce qui, selon Bertrand Lafont, signifiait le plus bas degrés hiérarchique dans cette pyramide des pouvoirs[2571]. Il faut comprendre par ce statut qu'il avait alors été obligé de reconnaître la paternité d'un roi allié ou vassal de Mari, et nous avions émis l'hypothèse qu'il avait été placé sous la suzeraineté de Šarraya, roi de Razamâ-du-Yussan. Les trois années suivantes sont peu documentées, il est clair toutefois que l'invasion élamite fut l'occasion pour le roi de Kurdâ de retrouver une place convenable sur la scène internationale. Ce royaume fut alors reconnu, au moins par le roi de Babylone, comme l'un des principaux alliés de la coalition formée par Mari et Babylone[2572]. Il est probable qu'il gagna au cours de ces événements le droit d'être traité par Mari comme un « frère » et un allié[2573]. Aucune lettre ne permet de confirmer ce statut, on notera toutefois que Hammu-rabi fut enfin reçu à Mari au milieu de l'année ZL 11, pour la première fois en tant que roi de Kurdâ. Nous noterons également que dans la lettre *ARMT* XXVI/2 410, Atamrum d'Andarig considérait Zimrî-Lîm comme le « frère aîné » (*a-hi-ni* gal) de Hammu-rabi et de lui-même. Avec la dégradation des relations entre les deux royaumes, à partir de la fin de l'année ZL 11, ce statut n'a plus guère d'importance[2574]. Après cette date, le roi de Kurdâ se détacha entièrement de l'influence mariote. Il s'allia alors au roi d'Ekallâtum pour combattre les alliés de Mari dans le Sindjar. La défaite de ce dernier, au milieu de l'année ZL 12, le poussa finalement à se tourner vers le roi de Babylone qu'il invitait à « entrer dans sa ville », expression d'une complète soumission[2575].

3.1.1.2. Les alliances d'Andarig

Les relations qu'entretenaient le royaume d'Andarig avec les grandes puissances de l'époque sont relativement aisées à décrypter.

Dès son arrivée à Andarig, Qarnî-Lîm marqua sa volonté de s'inscrire parmi les grands royaumes de cette nouvelle ère qu'ouvrit la chute du Royaume de Haute-Mésopotamie. Si ses

2570 - C'est le cas dans la lettre *ARM* II 78 (= *LAPO* 18 979), écrite le 3/ix/(ZL 7).

2571 - Lafont 2001, p. 236.

2572 - *ARM* II 21 (= *LAPO* 16 350) et inédit A.258 (cf. Annexe 3). Dans cette dernière, l'ambassadeur mariote demandait au roi de Mari quelle place il fallait accorder à table au messager de Kurdâ, manifestement la nature des relations entre Mari et Kurdâ n'étaient pas encore clairement établies.

2573 - La lettre A.3000 (inédite ; cf. Annexe 3) indique que « leur fidélité (= *à Hammu-rabi et Hadnû-rabi*) envers mon seigneur est complète (l. 14-15 : (…) *ṭe₄-e-em-šu-nu a-na be-lí-ia, gu-um-mu-ur*). Il est difficile toutefois de savoir si cette expression renvoie à leur vassalité ou à leur alliance envers le roi de Mari.

2574 - Noter tout de même que, malgré l'état de guerre latent entre Kurdâ et Mari, les Anciens du Numhâ considérait encore le roi de Mari, qu'il désignait par le terme « le Bensim'alite », comme un « frère » dans la lettre A.3577 (= *LAPO* 17 603).

2575 - *ARMT* XXVII 159 : (1") (…) *a-na a-li-ia li-te-er*-[*ru-ub*].

ambitions hors du Sindjar furent rapidement freinées par le roi de Mari[2576], il est clair que le rôle qu'il avait joué lors de la prise de Mari lui assura des liens privilégiés avec ce royaume. Ainsi, il est attesté que dès le début de leurs relations, les deux rois entretinrent des rapports égalitaires[2577]. À la fin de l'année ZL 3, alors que se dessinait la menace d'une montée des Ešnunnéens, Qarnî-Lîm écrivait encore au roi de Mari avec le statut de « frère »[2578]. Toutefois la situation changea dans les semaines qui suivirent. En raison de la position du roi de Mari sur le conflit qui opposait Andarig à Qaṭṭarâ, Qarnî-Lîm s'allia au roi d'Ešnunna et permit son entrée en Haute-Mésopotamie. Un texte fait ainsi écho à la rencontre qui fut organisée à Šubat-Enlil entre le roi d'Andarig, le roi d'Ešnunna et les chefs benjaminites[2579]. Nous ignorons toutefois quelle était la nature exacte des rapports entre Andarig et Ešnunna. Après un an de conflit, Andarig fut assiégée par les troupes mariotes et le roi d'Ešnunna évacua la Haute-Mésopotamie. Malgré la rupture de son alliance avec Mari, Qarnî-Lîm sortit de cette guerre avec des bénéfices que lui jalousèrent ses voisins. Il devint dans les années qui suivirent l'un des piliers du contrôle mariote sur la région. Les rois d'Ilân-ṣurâ, de Razamâ-du-Yussan, d'Andarig et de Mari partagèrent ainsi un rapport entièrement égalitaire et se rencontrèrent à plusieurs reprises à l'occasion de la fête d'Eštar.

Cette stabilité fut toutefois violemment rompue au début de l'année ZL 10 lorsqu'Atamrum, prétendant au trône d'Andarig, ancien protégé du roi d'Ešnunna devenu fidèle de l'empereur d'Élam, s'empara d'Andarig et assassina Qarnî-Lîm. Les relations entre ce royaume et celui de Mari furent brutalement interrompues, de même qu'avec la plupart des grands royaumes amorrites. Andarig ne connut jamais une influence aussi grande qu'à cette période, elle fut toutefois éphémère. Sentant le vent tourner au début de l'année ZL 11, Atamrum finit par abandonner son allégeance envers l'empereur pour se rapprocher du roi de Mari. L'importance qu'accordèrent les rois de Mari et de Babylone à son ralliement lui permit de sortir du conflit sans dommage. Réfugié politique l'année précédente, il était désormais roi d'Andarig et d'Allahad et obtint rapidement, avec l'assentiment du roi de Mari, la direction de Šubat-Enlil. Dans le courant de l'année, il épousa Inbatum, fille du roi de Mari, et fut à ce titre le seul roi du Sindjar à obtenir cet honneur. Toutefois, il eut manifestement à concéder à Zimrî-Lîm son infériorité politique. Plusieurs lettres, datant des années ZL 11 et ZL 12, évoque ainsi le roi de Mari comme le « père » ou le « frère aîné » d'Atamrum sans que l'on puisse réellement saisir le sens de ce dernier statut[2580]. Atamrum ne se contenta toutefois pas de cette seule allégeance[2581], dans le courant de l'année ZL 11, il se déclara également le fils du roi d'Ekallâtum

2576 - TH 72.5 (Charpin 2012, p. 93-94).
2577 - A.995 (inédite ; cf. Annexe 3), non datée mais contemporaine des premiers jours de Zimrî-Lîm à Mari.
2578 - *ARMT* XXVIII 167 et 168.
2579 - A.2954 (inédit ; cf. Annexe 3).
2580 - Notamment *ARMT* XXVI/2 404 (fin ZL 11), *ARMT* XXVI/2 409 et 410 (fin ZL 11).
2581 - Le texte du serment nous est parvenu, A.96 (= *LAPO* 16 291), pour le commentaire voir Joannès 1991a.

Išme-Dagan[2582], et de Hammu-rabi de Babylone[2583]. Durant les deux années suivantes, marquées par le conflit entre Kurdâ et Išme-Dagan d'une part, et Mari et ses alliés d'autre part, Atamrum continua par intérêt à entretenir ses relations avec Zimrî-Lîm. Au milieu de l'année ZL 12, comprenant que le situation politique internationale glissait lentement en faveur du roi de Babylone, il choisit de transférer son allégeance vers lui. Il quitta son royaume pour se rendre personnellement à la cour de Hammu-rabi où il demeura trois mois. Qu'il franchit le pas à cette occasion, nous le comprenons par les conditions de son retour à Andarig. Alors qu'il était prévu qu'il vienne rendre compte de son entretien avec Hammu-rabi à Mari, il évita soigneusement de s'y rendre en coupant par la steppe. Pis encore, il était escorté par une troupe babylonienne estimée à plusieurs milliers d'hommes. Dès lors, il ne faisait plus de doute pour le roi de Mari que son ancien vassal s'était placé sous la suzeraineté de Babylone[2584]. Cette mainmise de Babylone sur les affaires d'Andarig ne fit ensuite que se renforcer. À la mort d'Atamrum, le roi de Babylone choisit de diviser le royaume. Hulâlum hérita du trône d'Allahad alors que Himdiya, principal lieutenant d'Atamrum conserva Andarig et Šubat-Enlil. La documentation s'épuise ensuite trop vite pour que l'on puisse percevoir la politique extérieure de ces deux hommes. Une lettre concernant Himdiya, *ARMT* XXVI/2 428, pourrait éventuellement laisser croire qu'il prêta serment envers Zimrî-Lîm. Bertrand Lafont a souligné toutefois qu'il était encore difficile de trancher pour une datation de cette lettre du vivant d'Atamrum, auquel cas le serment dont il est fait référence est celui rapporté dans A.96, ou après sa mort, ce qui laisserait entendre qu'un nouveau serment unit les deux villes au début de l'année ZL 13[2585]. Selon nous, c'est la première hypothèse qui doit être validée, la lettre ayant vraisemblablement été écrite vers le mois vi/ZL 12, durant la retraite des Ešnunnéens venus quelques mois plus tôt soutenir Išme-Dagan. Toutefois, cela n'empêcha pas Zimrî-Lîm d'essayer de se rapprocher du nouveau roi d'Andarig, un texte économique enregistre ainsi la remise d'habits à Himdiya « roi d'Andarig » par les autorités mariotes[2586].

2582 - *ARMT* XXVI/2 401.
2583 - *ARMT* XXVI/2 372.
2584 - La manière dont les autorités d'Andarig s'adressèrent au roi de Mari pendant et après le voyage d'Atamrum est encore difficile à comprendre. Dans la lettre *ARMT* XXVIII 172, écrite par Himdiya et Yasîm-El lors du voyage d'Atamrum, le roi d'Andarig est présenté comme le « frère » de Zimrî-Lîm. Nous pouvons aisément imaginer les débats entre les deux auteurs autour de ce problème d'étiquette. Toutefois, quelques mois plus tard, alors que les Babyloniens s'étaient déjà installés à Andarig, Yasîm-El prête la parole à Atamrum, dans *ARMT* XXVI/2 437, qui considérait Zimrî-Lîm comme son « père ». Faut-il alors considérer que le roi d'Andarig agit par ruse ? Peut-être fut-ce Yasîm-El qui choisit de retranscrire ainsi les paroles du roi d'Andarig ?
2585 - Lafont 2001, p. 266.
2586 - M.18156 (= *ARMT* XXX, p. 426).

3.1.1.3. Les alliances de Karanâ/Qaṭṭarâ

Les relations extérieures du royaume de Qaṭṭarâ sont de loin les moins bien connues, au regard de la documentation dont nous disposons concernant les deux royaumes voisins. Beaucoup de questions sont encore ouvertes concernant le statut de ce royaume dans les trois premières années du règne de Zimrî-Lîm. Nous avions proposé que Qaṭṭarâ soit restée un temps sous l'égide d'Andarig, sans que cela ne soit jamais clairement évoqué. Si on suit cette hypothèse toutefois, Hadnû-rabi ne serait dès lors que le vassal d'un allié de Mari, sans entretenir personnellement de relation avec lui. La situation s'éclaire toutefois dans le courant de l'année ZL 3 lorsque ce royaume entra en conflit avec Andarig et s'affranchit de la tutelle de cette dernière. Malgré le fait que plusieurs lettres de Zimrî-Lîm à Hadnû-rabi aient été retrouvées à Tell al-Rimah, il est difficile de dire si les deux hommes conversaient sur un pied d'égalité[2587]. Leurs adresses sont toutes neutres et le contenu des lettres ne nous permet pas de déterminer une hiérarchie entre les deux hommes. Seule la lettre *ARMT* XXVIII 173, écrite cette fois par Hadnû-rabi à Zimrî-Lîm, établit un lien de fraternité entre les deux hommes. Son contenu n'est toutefois pas assez clair pour permettre de la dater. Malgré une période de tension au sortir de la guerre contre Ešnunna, Hadnû-rabi ne rompit pas ses relations avec le roi de Mari. Ne lui sont pas connues non plus de relations avec d'autres grands rois de la période. Au cours de l'épisode élamite, Hadnû-rabi semble avoir conservé une attitude ambigüe. Il participa ainsi, aux côtés d'Atamrum, à l'épuration de l'administration de Qarnî-Lîm à Andarig pourtant, au cœur des événements, il était encore présenté comme fidèle au roi de Mari[2588]. Il disparut au début de l'année ZL 11 pour être remplacé par Asqur-Addu.

Les conditions de l'accès au trône de cet homme déterminèrent naturellement les relations extérieures de ses premiers mois de règne. En ce sens, nous avions proposé que sa montée sur le trône fut soutenue par Išme-Dagan d'Ekallâtum. Toutefois, Asqur-Addu semble avoir rapidement pris le parti de Mari en dénonçant le rapprochement d'Atamrum et d'Išme-Dagan[2589]. La lettre *ARM* VI 26 (= *LAPO* 16 359) indique que le roi de Karanâ prêta serment de vassalité envers Zimrî-Lîm. Quelques temps plus tard, les administrateurs du royaume prêtèrent serment à Asqur-Addu mais également à Zimrî-Lîm[2590]. L'inédit A.230 fait également écho, à cette même période, à l'envoi de cadeau par Hammu-rabi de Babylone, marquant peut-être l'assujettissement d'Asqur-Addu à Babylone[2591]. Un projet de voyage du roi de Karanâ à Mari fut également longuement discuté entre

2587 - *OBTR* 1 à 3 ont été écrites par Zimrî-Lîm à Hadnû-rabi.
2588 - Inédit A.3000 (cf. Annexe 3), cf. ci-dessus, n. 2573.
2589 - *ARMT* XXVI/2 401.
2590 - Le protocole de serment des administrateurs de Karanâ est retranscrit dans M.7259 (= *LAPO* 16 52). Pour une étude de ce document, voir Durand 1991b, p. 48-50.
2591 - Pour cette interprétation, voir Kupper 1998, p. 236.

les ambassadeurs de Mari et les autorités de Karanâ, il semble toutefois qu'il n'eut jamais lieu. À la fin de l'année ZL 11, la région fut touchée par le conflit d'influence entre Mari et d'Ekallâtum. Si Asqur-Addu n'eut de cesse de manifester sa fidélité envers Mari durant cette période, du moins en continuant à s'adresser à lui en tant que fils, certaines lettres des ambassadeurs mariotes dans la région laissent entendre qu'il fut parfois tenté de basculer en faveur d'Ekallâtum[2592]. Il ne franchit toutefois jamais le pas. Sa position durant les mois qui marquèrent l'installation progressive de l'influence babylonienne sur la région ne nous est pas aussi bien documentée que pour les deux autres royaumes. Meptûm évoqua, dans une lettre au roi de Mari, la montée de 500 soldats babyloniens mais il ignorait alors s'ils devaient se rendre à Andarig ou à Karanâ[2593]. Si on ne peut avoir de certitude quant à l'installation d'une garnison babylonienne dans cette dernière, du moins à ce moment-là, la lettre indique clairement la méfiance de Mari vis-à-vis du royaume de Karanâ et notamment de Haqba-Hammû, le second d'Asqur-Addu. Il est notable pourtant qu'au mois iii/ZL 13, des cadeaux étaient encore offerts par le roi de Mari au roi de Karanâ[2594]. Les mois qui suivirent furent toutefois marqués à la fois par le remplacement d'Asqur-Addu par Haqba-Hammû et par le passage de ce royaume sous suzeraineté babylonienne[2595]. Il est possible que le deux événements soient à mettre en lien[2596].

3.1.2. Quelle logique dans le choix des alliances ?

Établir les raisons et motivations qui prévalurent à ces nombreux changements de relations entre les royaumes du Sindjar et les grands royaumes de l'époque est encore difficile. Avec une documentation presque exclusivement mariote, l'impression qui domine est naturellement que les seuls rapports diplomatiques légitimes furent ceux entretenus avec Mari. Les relations que les royaumes du Sindjar établirent avec les autres grands royaumes apparaissent dès lors, soit comme secondaires et sans incidence, soit comme une trahison. En l'absence de sources locales, il est encore difficile d'opposer à cette logique mariote les motifs invoqués par ces royaumes dans le choix de s'allier ou de se placer sous la suzeraineté d'un autre roi. Quelques discours retranscrits par les observateurs mariotes offrent parfois quelques informations, on peut toutefois douter de

2592 - Notamment A.4535-bis (Charpin et Durand 1997, p. 389), et *ARMT* XXVI/2 414 qui évoque des négociations entre Karanâ et Ekallâtum cachées aux observateurs mariotes. Voir également *ARMT* XXVI/2 426 qui retranscrit clairement la crainte qu'Asqur-Addu ne change de camp.

2593 - A.3739 (= *FM* VI 25).

2594 - *ARMT* XXIV 180 et *ARMT* XXV 119 (= *ARMT* XXXII, p. 404).

2595 - Rappelons que cette transition n'est pas, ou peu, documentée par les archives de Mari. Les archives d'Iltani marquent toutefois très clairement l'assujettissement de Karanâ à Babylone.

2596 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 9.2.1.2.

l'honnêteté de paroles tenues devant des ambassadeurs. À ce titre, notre meilleur allié reste certainement le contexte politique, local comme international, avec lequel ces royaumes surent jouer ou, au contraire, auquel ils durent s'adapter. Si celui-ci permet de déterminer des contraintes ou des opportunités ayant présidé au choix d'une alliance plutôt que d'une autre, il n'évoque pas certains critères sous-jacents dont il faudra discuter, notamment la préférence tribale ou les liens personnels entre certains rois.

Bertrand Lafont, dans son article sur les relations internationales à l'époque amorrite, laisse entendre que le choix d'une alliance était essentiellement déterminée par des critères politiques :

> « Ces relations d'alliance ou de dépendance qu'il faut créer et sans cesse adapter semblent – point fondamental – pouvoir être déterminées dans une grande mesure par le choix personnel des individus à un moment donné, ceux-ci estimant soudain, au gré de l'évolution des rapports de force, qu'ils peuvent s'affranchir de tel assujettissement ou qu'il est plus avantageux pour eux de choisir un autre allié ou un autre souverain que ceux auxquels ils étaient jusque là liés. »[2597]

Il est vrai que de manière générale, les alliances des rois du Sindjar semblent avoir été essentiellement dictées par un contexte international qui portait soit des contraintes et des restrictions auxquelles ils devaient se plier, soit des opportunités qu'ils surent saisir.

Par contexte contraignant il faut entendre l'absence de choix pour ces royaumes concernant leurs relations avec les grands royaumes amorrites. Le meilleur exemple à ce titre est certainement la période de domination élamite. Nous rappellerons les remontrances de l'empereur à Atamrum, pourtant son plus fidèle allié dans la région, pour qu'il cesse de correspondre avec Babylone[2598]. Une lettre similaire fut envoyée quelques temps plus tard à Hammu-rabi de Kurdâ[2599].

Toutefois, certains changements d'alliance ou de dépendance apparaissent comme des choix délibérés de la part des rois du Sindjar qui espèrent par ce biais obtenir des avantages aux échelles locales et régionales. L'alliance de Qarnî-Lîm avec Ešnunna au début de l'année ZL 4 pourrait répondre à cette logique. Si lui-même justifie ce choix par le soutien qu'apporta Zimrî-Lîm à Hadnû-rabi, il est fort probable étant données les ambitions dont il avait fait preuve durant les trois années précédentes, qu'il ait davantage était motivé par l'espoir que cette nouvelle alliance lui apporterait plus de liberté que celle qui le liait à Mari. Le parcours d'Atamrum est également

2597 - Lafont 2001, p. 243.
2598 - A.3618 (inédit ; cf. Annexe 3).
2599 - A.6 (= *LAPO* 17 556).

marqué par un opportunisme qui le conduisit à s'allier puis à trahir presque l'ensemble des grandes puissances de l'époque. Son ralliement à l'Élam lui permit ainsi de prendre pied dans le Sindjar et d'étendre son influence au nord de celui-ci. Sentant le vent tourner, il prêta presque simultanément allégeance aux trois grands royaumes pouvant lui demander des comptes, Mari, Babylone et Ekallâtum. En profitant ainsi de cette concurrence qui se dessinait déjà entre les vainqueurs de l'Élam, il parvint dans un même temps à obtenir le contrôle de Šubat-Enlil et à conserver une partie de la zone d'influence qu'il s'était bâti l'année précédente. Lorsque le roi de Mari essaya de freiner les ambitions du roi d'Andarig, il abandonna finalement son allégeance à Mari pour se rallier à Babylone.

Ainsi, la plupart des alliances et des prestations d'allégeances semblent avoir été motivées par des intérêts politiques, sinon imposées par un contexte international auquel ces rois durent s'adapter. Le meilleur exemple à ce titre reste probablement le ralliement presque simultanée de ces trois rois à l'influence babylonienne durant les deux dernières années du règne de Zimrî-Lîm. Ce qui peut paraître alors imposé par un rapport de force international de plus en plus favorable au roi de Babylone, doit également être considéré comme une course entre ces trois royaumes, désormais radicalement opposés par leurs intérêts régionaux, pour obtenir les faveurs de celui qui dominerait bientôt la région.

Si, comme l'a souligné Francis Joannès, les royaumes du Sindjar passèrent tous à un moment ou à un autre de leur histoire par les mêmes alliances ou les mêmes allégeances[2600], on perçoit certaines constances durant les treize années de règne de Zimrî-Lîm. Derrière ces affinités, ou au contraire ces méfiances tenaces, il faut peut-être chercher d'autres critères ayant pu déterminer ces relations.

Les relations entre Andarig et le royaume de Mari sont à cet effet particulièrement intéressantes. C'est notamment l'extrême tolérance du roi de Mari à l'égard de Qarnî-Lîm et d'Atamrum, malgré des alliances avec ses ennemis, qu'il faut expliquer. À ce titre, on ne peut écarter l'explication politique. Il est clair que Zimrî-Lîm chercha à s'appuyer sur le dynamisme et l'influence de ces deux rois pour conserver des alliés dans une région instable et il eut en partie à céder à certaines de leurs ambitions, notamment en leur cédant un contrôle plus ou moins effectif de Šubat-Enlil. Il est probable toutefois que d'autres arguments renforçaient la bonne nature des relations entre ces deux royaumes. À ce titre, la confraternité tribale entre le Yamutbal et les Bensim'alites a été invoquée par Jean-Marie Durand pour expliquer le fait que cette alliance survécut aux crises politiques[2601]. Nous rappellerons que plusieurs documents semblent indiquer que

2600 - Joannès 1996, p. 354.
2601 - Durand 2004b, p. 133.

le Yamutbal devait être un clan ou une tribu proche des Bensim'alites[2602]. Un autre argument, suggéré par Michaël Guichard et Nele Ziegler, peut également expliquer les relations très particulières entre Qarnî-Lîm et Zimrî-Lîm. Ils invoquaient en ce sens la dette qu'avait le roi de Mari envers celui d'Andarig pour son aide à la prise de la capitale[2603]. Il est donc possible que les bonnes relations entre ces deux royaumes s'expliquent également par des liens personnels entre leurs deux rois[2604].

De son côté Kurdâ semble avoir entretenu de très bons rapports avec le royaume de Babylone pendant presque l'ensemble du règne de Zimrî-Lîm à Mari. Nous rappellerons que Hammu-rabi fut manifestement un acteur essentiel du retour de Simah-ilânê à Kurdâ. De même, Hammu-rabi plaida régulièrement en faveur des rois de Kurdâ lors des invasions ešnunnéenne et élamite, rappelant au roi de Mari qu'ils étaient ses principaux soutiens dans la région[2605]. L'entrée relativement tardive de Babylone en Haute-Mésopotamie ne nous livre pas une image très précise de ces rapports, on notera toutefois que ce fut vers Babylone que Hammu-rabi de Kurdâ se tourna lorsque ses relations avec Mari se dégradèrent au milieu de l'année ZL 6[2606], un geste qu'il répéta pour les mêmes raisons en ZL 12[2607]. Naturellement cette volonté de Kurdâ de se placer sous la protection de Babylone reposait avant tout sur des considérations géopolitiques, il s'agissait de faire contrepoids au soutien qu'apportait Mari à sa rivale Andarig. Pourtant, tout comme Dominique Charpin et Jean-Marie Durand ont invoqué la solidarité tribale pour expliquer les liens profonds entre Babylone et Ekallâtum au temps d'Išme-Dagan[2608], la même question peut être posée concernant ceux entretenus entre Babylone et Kurdâ. Cette confraternité tribale entre les deux royaumes est assurée par la présence du Numhâ parmi les ancêtres d'Ammi-ṣaduqa dans le rituel du *kispum*[2609]. Ainsi, tout comme Išme-Dagan trouva refuge à plusieurs reprises dans la capitale de Hammu-rabi au nom de cette solidarité, on rappellera que ce fut également de Babylone que revinrent deux des membres de la famille royale kurdéenne, Simah-ilânê et Hammu-rabi, après la chute du Royaume de Haute-Mésopotamie.

Ainsi, si les relations internationales des rois du Sindjar peuvent avant tout être considérées

2602 - Cf. ci-dessus, première partie, § 2.3.4.1.2.

2603 - Guichard et Ziegler 2004, p. 240.

2604 - Rappelons que J.-M. Durand a suggéré des liens familiaux entre les deux hommes, sans que ceux-ci ne puissent être pour l'instant confirmés (Durand 2000b, p. 446 et Durand 2001, p. 694).

2605 - Dans *ARM* II 21 (= *LAPO* 16 350), le roi de Babylone suggérait au roi de Mari de fournir des troupes à Kurdâ pour soutenir l'effort de guerre contre les Élamites. Notons également la place importante qui fut accordée aux ambassadeurs de Kurdâ lors des rencontres réunissant Mari, Babylone et leurs alliés, en ZL 4 (A.2968+ = Guichard 2004, p. 16-25) et en ZL 10 (inédit A.258 ; cf. Annexe 3).

2606 - *ARMT* XXVII 71.

2607 - *ARMT* XXVII 159.

2608 - Charpin et Durand 1986, p. 170-171.

2609 - Le texte est édité en BM 80328 dans Finkelstein 1966. Voir ensuite Lambert 1968 et Charpin et Durand 1986, p. 159 et ss. Dernièrement ce texte est également cité dans Jacquet 2002, p. 55. Pour l'interprétation de ce rituel comme l'un des fondements de la religion amorrite, il faut considérer désormais Durand 2012.

comme répondant à des motivations politiques, soit comme une réponse à un contexte auquel ils durent s'adapter soit comme une manière pour eux d'assouvir leurs prétentions locales et régionales, elles pourraient recouvrir également des affinités particulières avec certains royaumes dont les motivations seraient personnelles ou tribales. Il en reste le sentiment que ces relations ne furent jamais considérées comme inaltérables et que ces rois privilégiaient avant tout les intérêts de leur royaume et manifestèrent à ce titre leur volonté d'indépendance vis-à-vis des grands royaumes.

3.1.3. Une volonté d'indépendance mise au rebut par le contexte international

Si nous avons pu discuter ci-dessus de l'intérêt qu'eurent les rois du Sindjar à internationaliser les conflits locaux, il faut encore discuter de la place que ces royaumes souhaitaient occuper à l'échelle internationale. À ce titre, nous percevons une évolution importante entre un début du règne de Zimrî-Lîm où ils cherchèrent, notamment Kurdâ et Andarig, à s'affranchir de toute tutelle extérieure, et la fin de la période où, tout en conservant une certaine autonomie dans leurs actes, ils ne firent que basculer d'une allégeance à une autre.

Pour les trois premières années de Zimrî-Lîm, il faut manifestement distinguer les cas de Kurdâ et d'Andarig, les deux royaumes ne partant pas avec les mêmes acquis. Qarnî-Lîm, qui avait accédé au trône avant le retour de Zimrî-Lîm à Mari, bénéficiait déjà de son autonomie et il traitait avec Mari sur un pied d'égalité. À l'inverse, Simah-ilânê était clairement redevable aux rois de Mari et de Babylone pour avoir favorisé son retour sur le trône. Malgré l'annonce par Zimrî-Lîm d'un retour à la situation antérieure à la période du Royaume de Haute-Mésopotamie[2610], Kurdâ était sous suzeraineté mariote. Toutefois les Anciens du royaume contestèrent ce statut, réclamant à leur roi qu'il traite avec Zimrî-Lîm comme « un frère »[2611]. De la même manière et peu après, Hadnû-rabi remit en cause son statut de vassal envers Qarnî-Lîm. Durant cette période, ces trois royaumes cherchèrent donc à se définir une place de premier plan à l'échelle régionale et, tout en acceptant l'alliance avec Mari, à maintenir leur autonomie vis-à-vis des grandes puissances. Pour Kurdâ les motivations étaient clairement exprimées, il s'agissait de restaurer le royaume tel qu'il fut avant son occupation par les autorités de Samsî-Addu, y compris dans ses relations internationales. Pour Andarig et Qaṭṭarâ, dont on ne connaît pas ou si peu la situation avant l'arrivée de Samsî-Addu, ces motivations ne devaient guère être différentes.

Pour Zimrî-Lîm, il n'était pas souhaitable de répéter une situation ayant conduit à terme à la prise de Mari. S'il ne pouvait remettre en cause ses relations avec Qarnî-Lîm, il chercha à conserver

2610 - *ARMT* XXVIII 148.
2611 - *FM* II 117 et 118.

Kurdâ et Qaṭṭarâ sous son allégeance. L'intervention d'Ešnunna en ZL 4 lui prouva d'ailleurs qu'il ne pouvait concéder trop de liberté à ces royaumes. Durant et après cette guerre, l'enjeu pour les royaumes du Sindjar n'était plus de remettre en cause l'influence mariote dans la région mais d'en obtenir les faveurs pour se hisser au sommet de la pyramide de pouvoir que Zimrî-Lîm bâtissait en Haute-Mésopotamie. Cette concurrence diplomatique fut rapidement doublée d'une concurrence interne aux enjeux territoriaux et politiques, notamment pour le contrôle de Šubat-Enlil. Qarnî-Lîm fut le grand vainqueur sur tous les plans. En plus de l'expansion de son influence jusque Šubat-Enlil, il devint, avec Šarraya de Razamâ-du-Yussan et Haya-sûmû d'Ilân-ṣurâ, l'un des piliers du contrôle de Mari sur la région. Kurdâ prit alors la tête des rois mécontents de cette nouvelle politique de Mari[2612], il finit par s'affranchir de la tutelle mariote et réclama l'aide des Ešnunnéens[2613]. Sa disparition ne signifia pas la fin de cette crise, son successeur Hammu-rabi, pourtant mis en place par Zimrî-Lîm, remit rapidement en cause son statut de vassal et se tourna cette fois vers Babylone. N'obtenant pas le soutien nécessaire, il finit par se soumettre à l'autorité de Mari. Durant les trois années suivantes, l'autonomie des royaumes du Sindjar fut, à divers degrés, remise en cause. Kurdâ semblait accepter sa condition de vassal du roi de Mari, il devait en être de même pour Hadnû-rabi. Si Qarnî-Lîm avait réussi à conserver un statut d'allié, il n'était pas entièrement libre de ses mouvements. Les séjours des alliés de Mari à l'occasion de la fête d'Eštar, étaient vraisemblablement l'occasion pour le roi de Mari de leur rappeler qu'une hiérarchie existait tout de même entre eux.

L'intervention de l'Élam dans la région peut être conçue comme une rupture sous plusieurs aspects. S'ils furent tous soumis pendant un temps à l'autorité de l'occupant, la guerre entre la coalition des royaumes amorrites et l'Élam et ses alliés leur donna l'occasion de redéfinir leur place vis-à-vis des grands royaumes. Kurdâ espérait ainsi profiter du déclin des anciens alliés de Mari, et notamment d'Andarig, et se présenta immédiatement aux yeux de Mari et de Babylone comme un élément essentiel de l'alliance amorrite. Atamrum, dont les relations avec l'empereur s'étaient considérablement dégradées, parvint à changer de camp à la dernière minute. Si le roi de Kurdâ sortit de ce conflit en entretenant des relations fraternelles avec le roi de Mari, le second l'appelait encore « frère aîné » ou « père ». Pourtant, Andarig fut de loin la première gagnante en terme de gains territoriaux, puisqu'elle conserva une grande partie des territoires gagnés sous Qarnî-Lîm puis lors des conquêtes d'Atamrum. Une nouvelle période de concurrence s'ouvrit alors entre les deux royaumes. Ce fut toutefois dans un nouveau contexte international que cette concurrence se joua, contexte auquel les rois du Sindjar durent s'adapter. D'une part, Mari n'était plus la seule à

2612 - Guichard 1994 et Guichard et Sévalié 2003.
2613 - Sévalié 2006a.

manifester des ambitions sur la Haute-Mésopotamie, elle était désormais concurrencée par Ekallâtum. D'autre part, Babylone ne fit au cours des deux années suivantes que renforcer son pouvoir et, alors qu'elle intervenait précédemment en soutien de Mari, elle commença à partir de la seconde moitié de l'année ZL 12 à dévoiler ses propres ambitions en Haute-Mésopotamie. Dans ce jeu qui se jouait désormais entre les grandes puissances, les volontés d'autonomie des rois du Sindjar s'estompèrent devant l'urgence de choisir le bon camp. De la même manière, la radicalisation des conflits locaux entretenait la nécessité de conserver une aide extérieure. Pour l'obtenir, les rois du Sindjar furent enclins à de plus en plus de concession vis-à-vis de ces grands royaumes. C'est dans ce contexte qu'ils finirent tous trois par se tourner vers le roi de Babylone, aucun d'entre eux n'eut toutefois la prétention de le faire en tant qu'allié, il était clair désormais qu'ils ne pouvaient être autre chose que ses vassaux.

Si le règne de Zimrî-Lîm apparaît ainsi comme une période de transition à l'échelle internationale entre une première phase marquée par un morcellement entre une demi-douzaine de royaumes majeurs et une seconde phase où le pouvoir fut concentré entre les mains d'un seul et même royaume, on perçoit également des changements importants dans la manière dont les royaumes du Sindjar concevaient leur place sur l'échiquier international.

Le morcellement caractéristique du début du règne de Zimrî-Lîm leur laissait une marge suffisante pour négocier avec les grandes puissances les termes de leurs relations. Les moyens de remettre en cause leur statut évoluèrent dans un même temps. Ainsi, Simah-ilânê entreprit seul et par des moyens diplomatiques de signifier son égalité politique avec le roi de Mari. Après cet échec, devant l'influence et la détermination de Mari à conserver un contrôle sur les affaires locales, ces royaumes avaient encore la possibilité de faire appel à d'autres grandes puissances pour faire contrepoids à l'influence de Mari. Durant cette première phase, ils se présentaient encore à eux comme des alliés. C'est ainsi que Qarnî-Lîm conserva jusqu'à sa mort des rapports fraternels avec les grands royaumes, Mari mais également Ešnunna à qui il fit appel en ZL 4. Kurdâ eut moins de succès et malgré ses appels à l'intervention d'Ešnunna puis de Babylone, elle finit par reconnaître l'autorité mariote, elle parvint toutefois à se hisser à nouveau parmi les alliés de Mari au sortir de la guerre contre l'Élam. Paradoxalement, alors que ce fut durant les trois dernières années de règne de Zimrî-Lîm que ces royaumes manifestèrent le plus clairement leurs ambitions locales et régionales, ce fut également à ce moment-là qu'ils firent le deuil de leur indépendance vis-à-vis de ces grandes puissances. À partir de l'année ZL 11, leur démarche de recherche d'un soutien extérieur ne fit que les conduire d'une allégeance à une autre et ils cessèrent ainsi de prétendre à l'égalité avec des royaumes comme Mari ou Babylone. En un sens, ils eurent à s'adapter aux nouvelles configurations géopolitiques pour entrer dans les meilleures conditions possibles dans cette nouvelle ère

qu'inaugura Hammu-rabi de Babylone.

Il est un fait qu'il nous semble important de souligner pour saisir ces changements dans la manière dont ces royaumes locaux concevaient leur place à l'échelle mésopotamienne. Il est ainsi intéressant de constater que, durant la période couverte par les archives de Tell Leilan, aucun des royaumes du Sindjar ou du bassin du Habur ne remit en cause l'autorité d'Alep sur la région[2614]. Pourtant, Alep ne semble pas disposer de moyens de coercitions pour les contrôler, du moins pas avant la guerre qui opposa les deux coalitions de royaumes. Il serait tentant d'en conclure qu'il apparaissait désormais comme normal pour ces royaumes d'être sous l'influence d'une grande puissance, fut-elle très éloignée.

3.2. L'attractivité du Sud-Sindjar pour les grands royaumes

Ayant ainsi cherché à définir la politique des royaumes du Sindjar en terme de relations internationales, il nous faut maintenant changer de point de vue pour adopter celui des grands royaumes avec lesquels les royaumes du Sindjar eurent à traiter et à qui ils firent appel.

Les motivations des rois du Sindjar à demander l'aide des grands royaumes de l'époque ont pu être définies plus haut au moins pour l'époque de Zimrî-Lîm[2615]. Il s'agissait autant pour eux de renverser les rapports de force dans les conflits qui les opposaient à leurs voisins que de remettre en cause la tutelle que leur imposait le roi de Mari. Il est manifeste toutefois que ces grands royaumes n'intervinrent pas si régulièrement dans la région simplement par solidarité avec les royaumes du Sindjar. Ils avaient eux-mêmes leurs propres intérêts à intervenir dans celle-ci et chaque appel à l'aide de la part d'un roi du Sindjar était une occasion pour eux de pouvoir y étendre leur influence.

Nous nous intéresserons en premier lieu aux intérêts que représentaient le Sindjar et ses plateaux méridionaux en eux-mêmes. En marge des divisions internes qui favorisaient une pénétration politique, les raisons d'intervenir dans celle-ci et de s'en assurer le contrôle semble également répondre à des intérêts économiques. Ceux-ci ne sont pas nécessairement les mêmes pour les royaumes du Tigre, pour Mari ou encore pour les Turukkéens, cette confédération de tribu établie de l'autre côté du Tigre.

Dans un second point, nous considérerons la place du Sud-Sindjar lors des mouvements d'expansion de grandes ampleurs. Nous évoquerons ainsi l'emplacement stratégique de cette région dont la maîtrise semble avoir été nécessaire pour toute expansion tant sur un axe nord-sud que est-ouest.

2614 - Voir ci-dessus, n. 2051 pour la nouvelle transcription du texte *PIHANS* 117 8 proposée par Dominique Charpin.
2615 - Cf. ci-dessus, troisième partie, § 2.3.2.

3.2.1. Les intérêts économiques

Nous avions pu souligner dans la première partie de cette thèse à quel point la région du Sud-Sindjar apparaissait comme une zone favorisée par ses conditions topographiques et climatiques pour des sociétés dont l'économie tournait essentiellement autour de l'agriculture et de l'élevage. Naturellement, au même titre que l'on pouvait chercher à expliquer, par ces conditions, la sédentarisation de communautés autrefois nomades dans cet espace, il nous faut nous demander dans quelle mesure ces mêmes conditions pourraient justifier l'interventionnisme de puissances politiques au sud du Sindjar.

3.2.1.1. Le Sud-Sindjar, grenier des puissances fluviales?

Concernant la production agricole, elle est encore difficile à mesurer[2616]. Les conditions climatiques et topographiques semblent assurer une bonne fertilité aux sols sur une bande de quelques dizaines de kilomètres entre la montagne et la steppe. Francis Joannès a ainsi considéré que la production agricole devait être suffisante pour nourrir la population des terrasses méridionales[2617], même si ces royaumes se reposaient également sur leurs possessions territoriales au nord du massif montagneux[2618]. Pour les grands royaumes des vallées fluviales, dans lesquelles il n'était pas possible de pratiquer une agriculture sans de lourds aménagements, il devait être tentant de transformer cette région, et plus généralement la Haute-Mésopotamie, en grenier. Toutefois, dans le discours, ces besoins agricoles ne sont que rarement soulevés. Ils sont toutefois illustrés ponctuellement dans la pratique. Ainsi, les campagnes répétées d'Išme-Dagan contre le royaume de Karanâ en ZL 11 et ZL 12 furent accompagnés du pillage systématique des réserves de grain du royaume[2619]. La lettre *ARMT* XXVI/2 524 nous informe qu'il s'agissait d'un transfert planifié, avec une logistique organisée, pour répondre à la disette qui frappait alors le royaume d'Ekallâtum. De la même manière, la retraite des troupes d'Ešnunna de la région, à la fin de l'année ZL 4, s'accompagna du rassemblement du grain à Qaṭṭarâ, vraisemblablement pour le transférer ensuite vers le royaume[2620]. Il est difficile toutefois de savoir s'il s'agit ici d'une pratique opportune, répondant à la

2616 - La lettre *ARMT* XXVIII 16 (= *LAPO* 18 857) indiquait qu'un certain Hammu-rabi était prêt à livrer 50 000 ânées de grain au roi de Mari. Si M. Birot a identifié l'expéditeur du grain comme le roi de Kurdâ, il pourrait également s'agir de celui d'Alep (cf. ci-dessus, première partie, § 1.3.2.1.).

2617 - Joannès 1992a, p. 11.

2618 - Dans la lettre *ARM* XIV 109 (= *LAPO* 16 353), nous voyons ainsi Qarnî-Lîm ramener du grain depuis Šubat-Enlil vers sa capitale. Il est toutefois difficile, à partir de ce seul texte, de mesurer la dépendance agricole des royaumes du Sud-Sindjar à l'égard de ceux du bassin du Habur.

2619 - Notamment *ARMT* XXVI/2 515, 521 et 522.

2620 - D'après A.1180 (= *FM* VI 26).

nécessité de faire du butin pour rétribuer les troupes, ou si ce transfert avait été organisé et systématisé le temps de l'occupation. En ce sens, les textes font davantage écho à des pillages occasionnels, notamment ceux perpétrés par les Turukkéens[2621]. Tout au long de notre période, nous les voyons mener des raids le long des berges du Tigre, entre le royaume d'Ekallâtum et la région du Haut-Tigre, en passant naturellement par la marge orientale du Sud-Sindjar. La lettre *ARM* V 36 (= *LAPO* 17 495) démontre que, déjà à l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie, ils menaient des raids dans la région du Sud-Sindjar. Mais ce fut surtout à la fin du règne de Zimrî-Lîm qu'ils se firent plus actifs[2622].

Les textes, qui se font surtout le support d'anecdote, nous livrent ainsi l'image de pratiques ponctuelles, liées à des opérations militaires. Toutefois ils n'illustrent pas encore clairement l'administration économique et agricole de cette région par une puissance occupante. Il serait intéressant en ce sens de savoir si, lorsque Samsî-Addu ou Hammu-rabi s'emparèrent de la région, ils organisèrent l'exploitation et l'exportation des ressources agricoles pour leur propre compte.

3.2.1.2. Le contrôle des pâtures

Cette région a également un intérêt particulier en ce qui concerne l'élevage. Non seulement, cette région disposait de terrain de pâture où les troupeaux des royaumes situées dans les vallées fluviales pouvaient hiverner[2623], mais elle était également située sur la route des Bédouins bensim'alites vers leur terrain de pâture traditionnel (le *nighum*) que constituait alors l'Ida-Maraṣ[2624]. Ce fut donc surtout Mari, protectrice des populations bensim'alites, qui eut ce type d'intérêt à défendre dans le Sindjar[2625]. Il est clair que l'expansion de Yahdun-Lîm en Haute-Mésopotamie répondait à ce même intérêt[2626], de même que la rapide expansion de l'influence mariote dans cette région au début du règne de Zimrî-Lîm. Ces intérêts rendaient nécessaire la conclusion d'accords avec les populations locales et les autorités politiques les représentants[2627]. Il est donc possible que la politique du roi de Mari à l'égard des royaumes du Sindjar, y compris sous sa forme la plus violente, soit en partie justifiée par la nécessité de maintenir ouverte et sécurisée ces parcours de

2621 - Durand 1992a, p. 99-100.
2622 - Par exemple *ARMT* XXVI/2 339 et 340, *ARMT* XXVIII 155 et 156.
2623 - *ARMT* XXVI/2 372 évoque la présence de troupeaux mariotes dans la région de Kurdâ. Voir également *ARMT* XXVII 48 dans laquelle le roi d'Andarig se plaignait à Zimrî-Lîm que les troupeaux de Mari occupaient trop d'espace d'herbage n'en laissant que peu de disponibles pour ses propres troupeaux.
2624 - Que l'Ida-Maraṣ soit considéré comme le *nighum* des Bédouins bensim'alites est directement exprimé dans la lettre A.2730, publiée dans Durand 2004b, p. 120-121.
2625 - Joannès 1992a, p. 11.
2626 - Charpin et Ziegler 2003, p. 38 et n. 72.
2627 - *FM* VI 9. Voir également Guichard 2013, p. 70-72.

transhumance[2628]. Ainsi, si l'un de ces royaumes entrait en conflit ouvert avec Mari, non seulement il pouvait piller à loisir les troupeaux royaux et ceux des Bensim'alites établis dans la région[2629], mais il pouvait également mettre en péril l'accès des troupeaux à leur *nighum*.

3.2.1.3. L'accès aux salines

Un autre aspect économique important qui ne manquait pas de rendre cette région attrayante pour les grands royaumes des vallées fluviaux était vraisemblablement l'accès aux salines de la steppe, que les royaumes du Sindjar devaient en partie contrôler. Cet intérêt nous est directement illustré par la lettre *ARM* V 70 (= *LAPO* 16 236) dans laquelle Yasmah-Addu demandait à Bunû-Eštar de lui procurer du sel provenant de la ville de Našilânum. De la même manière, les armées d'Ešnunna, lors de leur retraite à la fin de l'année ZL 4, s'emparèrent de grandes quantités de sel dans la ville de Nusar[2630], traditionnellement contrôlée par le royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ. D'après la lettre *ARM* IV 21 (= *LAPO* 17 493), ce fut encore le sel que vinrent chercher les Turukkéens lors de leurs raids. Sans revenir sur l'usage de ce sel dans ces sociétés agro-pastorales[2631], il est possible que les royaumes du Sindjar jouèrent un rôle important dans l'exploitation et peut-être également dans l'exportation du sel. Contrôler les accès au sel devait donc être intéressant, tant à des fins de consommation que pour sa commercialisation.

3.2.1.4. Le contrôle des routes de commerce assyriennes

Nous ne pouvons toutefois refermer cette étude sur les intérêts économiques du Sud-Sindjar sans évoquer l'aspect fondamental que représente le passage en son sein des commerçants assyriens partant vers Kaneš et l'Anatolie. Nous avions vu en ce sens que l'un des itinéraires que ces marchands empruntaient passait par les villes de Razamâ-du-Yamutbal, Qaṭṭarâ puis franchissait le Sindjar pour rejoindre Razamâ-du-Yussan et Šubat-Enlil/Šehnâ[2632]. Chacune de ces villes représentait un intérêt économique majeur, non seulement parce qu'elles donnaient accès aux ressources importées depuis l'Anatolie ou exportées vers elle, mais également parce que des taxes

2628 - Pour l'importance de l'itinéraire de transhumance des Bensim'alites dans la politique de Zimrî-Lîm, nous pouvons renvoyer notamment à l'*Épopée de Zimrî-Lîm* ; cf. Guichard 2014, notamment p. 104. Voir également le texte inédit A.1098 dans lequel il est dit : (27) Auparavant, Yahdun-Lîm, lorsqu'il allait dans ce pays, (28) offrait des présents aux « pères » de l'Ida-Maraṣ, (29) et ses troupeaux étaient sains et saufs (…).
2629 - Ces pillages sont illustrés dans la lettre *ARMT* XXVI/2 422.
2630 - A.654+ (inédit ; cf. Annexe 3).
2631 - Cf. ci-dessus, première partie, § 1.2.3.2. et 1.3.2.3.
2632 - Cf. ci-dessus, première partie, § 1.3.3.1., notamment le texte *TC* 3, 163+.

importantes pouvaient y être prélevées sur le transit des caravanes. Ce fut vraisemblablement l'une des raisons qui poussa les royaumes du Tigre, Ekallâtum et Ešnunna à s'assurer le contrôle de la partie orientale du Sud-Sindjar. Ainsi, l'une des premières prises des troupes ešnunnéennes en ZL 4 fut la ville de Qaṭṭarâ que Hadnû-rabi dût quitter pour se réfugier à Karanâ. De la même manière, les offensives d'Išme-Dagan en ZL 11 et ZL 12 se concentrèrent essentiellement sur ce royaume mais s'il put s'emparer de Razamâ-du-Yamutbal, il ne parvint jamais à prendre Qaṭṭarâ.

Ainsi, si ces différents intérêts d'ordre économique ne sont jamais explicitement évoqués comme motif pour justifier de la tenue de relations avec ces royaumes ou des tentatives pour en prendre le contrôle, il ne fait pas de doute que, combinés à des facteurs politiques et géostratégiques sur lesquelles nous reviendrons, ils contribuèrent à faire de cette région un espace intéressant à maîtriser. De manière plus générale, il est une autre raison majeure qui explique que les motifs à contrôler la région du Sindjar ne soient presque jamais évoqués. Il apparaît ainsi que lors de la plupart des grands mouvements d'expansion vers le Sindjar, s'assurer le contrôle de cette région n'est jamais une finalité mais seulement une étape dans des projections géostratégiques de plus grande ampleur.

3.2.2. La maîtrise d'un carrefour stratégique

Nous n'avons pas manqué de souligner dans la première partie de cette thèse la place qu'occupait la région du Sindjar dans les communications intra-mésopotamiennes. Elle nous apparaît en effet comme un nœud où se croisaient des axes nord-sud, ceux joignant la vallée de l'Euphrate et la Basse-Mésopotamie au bassin du Habur, et des axes est-ouest, permettant de lier la vallée du Haut Tigre au Triangle du Habur. Il est important en ce sens de considérer le Sud-Sindjar non plus pour les intérêts qu'il peut lui-même représenter mais pour son rôle de carrefour dont la maîtrise était indispensable pour les mouvements de grandes ampleurs opérés par les grandes puissances de l'époque.

Il est notable ainsi qu'aucune politique expansionniste, quel que soit le royaume qui l'initia, n'épargna la région du Sud-Sindjar. À ce titre, et nous l'avons évoqué, ce n'est pas la région du Sindjar elle-même qui était visée, mais plus généralement la Haute-Mésopotamie à laquelle elle donnait accès. Nous rappellerons en premier lieu les différentes campagnes qui la concernèrent.

La première entreprise de conquête qui nous est documentée à l'époque amorrite, bien qu'elle n'ait encore qu'un caractère hypothétique, est celle qu'opéra Narâm-Sîn d'Ešnunna dans la deuxième moitié du XIXe siècle avant notre ère. Deux noms d'années font ainsi écho à la conquête des villes

d'Ašnakkum et de Tarnip, toutes deux situées dans la partie occidentale du bassin du Habur[2633]. S'il n'est aucunement fait mention du Sindjar dans ces noms d'années, il est fort probable que les armées eurent à traverser cette région. Rappelons également qu'on ignore tout des réalités politiques locales de cette époque.

La région fut à nouveau au centre des intérêts des grandes puissances quelques années plus tard lorsque les rois Yahdun-Lîm et Samsî-Addu s'établirent dans la région. Le premier remonta le Habur, vainquit Samsî-Addu lors de la bataille de Nagar et étendit son emprise jusqu'à Burullum, sur le Haut-Tigre. Quelques temps plus tard, Samsî-Addu contre-attaqua, reprit le contrôle du bassin du Habur et acheva ses conquêtes par la prise de Mari. Il est certain que la région du Sindjar fut, durant ces quelques années, au cœur des événements politiques et militaires, définissant vraisemblablement la frontière des deux zones d'influence jusqu'à la campagne victorieuse de Samsî-Addu. Toutefois, là encore, le Sud-Sindjar ne fut qu'un tremplin dans une politique de conquête qui concerna l'ensemble de la Haute-Mésopotamie et jusqu'à la vallée du Moyen-Euphrate. Il est notoire également que ce fut de cette région que partirent les contingents durant les guerres à l'est du Tigre, contre Nurrugum, Qabrâ et Arrapha.

Lors du délitement du Royaume de Haute-Mésopotamie, le Sindjar apparaît à nouveau comme un secteur clé où intervinrent aussi bien les Turukkéens que les armées bédouines supportant Zimrî-Lîm. Ce fut vraisemblablement lors de cette campagne que Qarnî-Lîm s'y installa avant de descendre pour participer à la conquête de la région de Mari. Elle constituait alors, par le biais de royaumes alliés ou vassaux, la marche la plus orientale de la zone d'influence de Mari. Cette construction fut toutefois mise à rude épreuve, en premier lieu par les ambitions de certains royaumes locaux, nous l'avons vu, mais également par des campagnes de conquêtes de grande échelle.

La première d'entre elles fut le fait d'Ibâl-pî-El II d'Ešnunna qui, parallèlement à sa campagne dans la région du Suhûm, conquit le Sindjar dans le courant de l'année ZL 4. Dominique Charpin a considéré que cette campagne dans le nord répondait d'une part à la volonté d'en finir avec le royaume d'Ekallâtum, cet ennemi héréditaire incarné par Išme-Dagan, le fils de Samsî-Addu et d'autre part, dans une optique plus large, de rétablir le « grand royaume d'Ešnunna » qu'avait initié Narâm-Sîn une trentaine d'année plus tôt[2634]. Après s'être retiré de la région, à la fin de ZL 4, les armées ešnunnéennes revinrent au début de l'année ZL 6 à l'appel du roi de Kurdâ pour se replier à nouveau très rapidement[2635].

Si le contrôle de Mari sur la région se renforça durant les trois années suivantes, il fut à

2633 - Charpin 2004b, p. 131, notamment n. 569.
2634 - Charpin 1992a, p. 100.
2635 - Sévalié 2006a. Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 6.1.2.1.

nouveau gravement compromis par l'intervention de l'Élam au début de l'année ZL 10. Celle-ci conquit Ešnunna et Ekallâtum, puis soumit, grâce au soutien d'Atamrum, une grande partie de la Haute-Mésopotamie incluant la région du Sud-Sindjar. La reconquête, sous l'égide de l'alliance entre Mari et Babylone, n'eut lieu qu'au début de l'année ZL 11. Elle permit à Mari de reprendre en main la région et à Išme-Dagan de retrouver le trône d'Ekallâtum.

Ce dernier entreprit, dans les mois qui suivirent, une politique de conquête agressive en direction du Sindjar. Si ce fut dans cette dernière que la majorité des combats eurent lieu, notamment dans le royaume de Karanâ, sa conquête ne fut qu'un premier objectif dans une politique de conquête plus ambitieuse. Dès la retraite des Élamites, son objectif avait été cerné par les observateurs mariotes, il s'agissait de la ville de Šubat-Enlil[2636]. Impossible de ne pas y voir une reproduction de la politique de son père, Samsî-Addu, quarante ans plus tôt[2637].

Malgré sa victoire sur Ekallâtum, il est clair qu'à la fin de l'année ZL 12, Mari ne contrôlait plus réellement la région du Sindjar. Elle devait faire face à l'interventionnisme croissant du roi de Babylone qui en installant plusieurs milliers d'hommes dans le royaume d'Andarig, ne cachait plus ses ambitions. Celui-ci établit son influence par étape. Après avoir vaincu son seul adversaire en Basse-Mésopotamie, le royaume de Larsa, il se porta vers le nord en suivant le cours du Tigre. Ešnunna fut conquise dans le courant de l'année ZL 13. Ekallâtum, inexistante sur la plan politique après la fuite d'Išme-Dagan au milieu de l'année précédente, tomba également entre ses mains. Il était également parvenu à arracher à l'influence mariote une partie de la Haute-Mésopotamie, dont le Sindjar où il disposait désormais d'importants contingents. Il est possible que ce soit de cette région que les troupes babyloniennes fondirent finalement sur Mari, lui assurant ainsi le contrôle de presque toute la Mésopotamie.

Les événements qui suivirent l'établissement de l'influence babylonienne nous sont bien moins connus. Il est clair toutefois que la région du Sindjar et plus généralement la Haute-Mésopotamie furent de nouveau au centre de la lutte d'influence entre les royaumes d'Alep et de Babylone. Les archives de Tell Leilan indiquent qu'elle passa ainsi sous l'influence d'Alep à la fin du règne de Hammu-rabi ou au début de celui de Samsu-iluna. Elle fut ensuite reconquise par Samsu-iluna comme l'atteste le nom de sa vingt-deuxième année qui célébrait la destruction de la ville de Šehnâ, nouveau nom de Šubat-Enlil.

Ce qui ressort donc de ces différents exemples est que la région du Sindjar ne fut en définitive qu'une région de passage pour ces grands mouvements d'invasion qui, avant même de prendre pied dans la région, se projetaient déjà à plus grande échelle. À ce titre, on perçoit des constantes dans

2636 - *ARM* II 49 (= *LAPO* 16 309).
2637 - *ARMT* XXVI/2 401.

les stratégies adoptées et dans les objectifs visés.

Ainsi Dominique Charpin a analysé cet « engrenage géopolitique » qui poussait les puissances tigrines, Ekallâtum, Ešnunna mais également Babylone et l'Élam, lorsqu'elles contrôlèrent Ešnunna, à étendre leur influence le long du Tigre en direction du bassin du Habur. Il expliquait ces tentatives de conquêtes répétées par la volonté de maîtriser cet axe de communication qui joignait la basse vallée du Tigre à la Haute-Mésopotamie, et qui donnait ensuite accès aux régions plus occidentales[2638]. À cet enjeu stratégiques s'ajoutait bien sûr celui de maîtriser la plus grande portion possible de cette route de commerce qui partant d'Aššur, traversait le Sindjar puis le bassin du Habur jusqu'à la Cappadoce. La prise de Šubat-Enlil, ancienne capitale de Samsî-Addu et centre clé sur cette route de commerce, semble d'ailleurs avoir été l'enjeu principal de ces mouvements, comme l'annonçait lui-même Ibâl-pî-El II d'Ešnunna[2639]. Nous pouvons au même titre rappeler l'expulsion des marchands assyriens de Šubat-Enlil par les autorités élamites qui peut être comprise comme la volonté de contrôler directement les échanges[2640].

Il est probable également que, dans la perspective d'une projection dans des régions plus occidentales, ces mêmes royaumes aient utilisé cet axe parce que son alternative, la vallée de l'Euphrate, pouvait être facilement verrouillée par les royaumes qui y étaient établis, Mari puis le royaume du « pays de Hana »[2641]. Dans de telles projections, il apparaissait donc primordial de contrôler ou de neutraliser les pouvoirs politiques du Sindjar qui, non seulement maîtrisaient les accès permettant d'atteindre le bassin du Habur mais qui risquaient également de créer des troubles sur les arrières de ces armées. Ešnunna en ZL 4 puis l'Élam en ZL 10 en firent l'amère expérience lorsque, en traversant trop rapidement la région, ils laissèrent dans leur dos des royaumes qui demeuraient alliés à Mari.

À l'inverse, pour le royaume de Mari, mais également celui d'Alep, le contrôle de la région du Sindjar semble avoir essentiellement un but défensif, celui de former une barrière de royaumes faisant tampon contre les entreprises expansionnistes venant du sud et de l'est. Ainsi, à l'époque des archives de Tell Leilan, Alep chercha à empêcher le royaume de Babylone de s'étendre davantage vers l'ouest, notamment vers la région de Karkemiš[2642]. Cet enjeu fut clairement exprimé dans les paroles que tint le roi d'Alep à des messagers de Šehnâ :

« (…) et avant que les Babyloniens n'atteignent Karkemiš, ils passeront par

2638 - Charpin 1992a, p. 102, et Durand 1992a, p. 41-42.
2639 - A.3591 (inédit ; cf. Annexe 3), notamment l. 15-16. Voir Guichard 1994, p. 256-257.
2640 - Charpin et Ziegler 2003, p. 218, n. 440, citant les textes *ARMT* XXVI/2 315 (expulsion des marchands assyriens) et 316 (retour des marchands à l'initiative d'Atamrum).
2641 - C'est ainsi que D. Charpin expliquait la campagne de Samsu-iluna en l'an 22 de son règne (Charpin 1992a, p. 102, n. 31).
2642 - Eidem 2011, p. 17-18.

ici et attaqueront mon fils Buriya. 10 000 soldats avec Ahi-Dabih vont prendre la route, rester deux ans avec lui à Andarig, et ils exerceront tous ses (= *Buriya ?*) vœux. »[2643]

Pour le roi d'Alep, les intentions du roi de Babylone étaient donc de franchir le Sindjar et le bassin du Habur puis de couper vers l'ouest pour se porter au secours de Karkemiš. La seule manière d'empêcher le roi de Babylone d'atteindre le Haut-Euphrate était donc de rester en bons termes avec les rois du Sindjar et d'y disposer d'importantes troupes. Il est probable qu'il avait en souvenir le ralliement des rois du Sindjar au roi de Babylone, en ZL 13, ce qui avait permis à ce dernier de se porter ensuite contre le royaume de Mari.

Dans les premières années du règne de Zimrî-Lîm, les principaux concurrents de Mari étaient naturellement Ekallâtum, dernier bastion de l'empire de Samsî-Addu, et Ešnunna, avec qui Mari fut en froid dès l'année ZL 2[2644]. Nous rappellerons en ce sens les paroles tenues par le général mariote Ibâl-pî-El au roi de Mari face aux menées d'Išme-Dagan :

« Mon Seigneur doit après réflexion susciter Atamrum comme challenger d'Išme-Dagan et lui dire : "Le pays d'Apum est l'objet de tes plans ? Prends Šubat-Enlil ! Il ne faudrait pas qu'Išme-Dagan s'empare au passage de cette ville !" Voilà ce que mon Seigneur doit lui écrire afin que, en attendant que mon Seigneur ait pris ses dispositions, il aille barrer le passage à Išme-Dagan et qu'on lui ferme la route du Yamutbal. »[2645]

La stratégie du roi de Mari était donc d'utiliser les puissances locales à son avantage dans les tensions géopolitiques qui l'opposaient aux royaumes du Tigre. Ceux-ci ne furent toutefois pas la seule menace pour les intérêts mariotes. Les raids des Turukkéens, menés depuis l'autre rive du Tigre, étaient également un danger pris très au sérieux, notamment pour les risques qu'ils faisaient courir aux troupeaux transhumant dans le Sindjar et dans la partie orientale du Triangle du Habur[2646].

La perte du Sindjar eut pour Mari des conséquences catastrophiques car elle ouvrait la porte à

2643 - *PIHANS* 117 41 : (14) [...] *la-ma* lú ká-dingir-ra-*yu*^{ki} (15) [*a-na ka*]*r-ka-mi-iš*$_7$ *i-k*[*a*$^{?}$*-aš-ša-du-nim*] (16) *an-n*[*a-nu-um*] (17) [*it-t*]*i-qú-ma* dumu-*ri bu-ri-i*[*a*] (18) [x x] ˹x˺-*ma* 10 *li-mi ṣa-bu-um* (19) *it-ti* ˹*a*˺-[*hi*]*-da-bi-*[*ih l*]*i-il-l*[*i-i*]*k-m*[*a*] (20) mu 2-kam ˹uru˺ *a*[*n-da-ri-ig*] *ma-ah-ri-*[*š*]*u* (21) *li-ši-ib-ma ṣ*[*i-b*]*i-*˹*ti-šu*˺ *ka-la-ši-na* (22) [*l*]*i-pu-úš* (…).

2644 - Guichard 2002a.

2645 - *ARM* II 49 (= *LAPO* 16 309) : (2") *be-lí li-iš*$_7$-[*ta-al-ma a-tam-ra-am a*]*-na me-hi-ir* (3") ^{1}*iš-me-*^{d}*da-*[*gan li-i*]*š*-ši*-šu ù be-lí ki-a-am li-iq-bi-*[*šum*] (4") *um-ma-a-mi ma-*˹*a*˺-[*at a-pí*]*-im*$^{ki!}$ *ka-*˹*pa*˺**-ad-ka* (5") *š*[*u-b*]*a-at-*^{d}en-líl^{ki} *ṣa-*˹*ba*˺$^{!}$**-[*a*]*t*$^{!}$** as-sú-ur-re iš-me-*^{d}*da-gan* (6") ˹*la*˺ *it-ti-iq-ma a-lam*^{ki} *ša-a-ti i-ṣa-ab-ba-at* (7") *an*-n*[*i*-ta*]*m* be-lí li-iš-pu-šum a-na ki-ma a-di be-lí* (8") [*ṣi-bi-it ṭe*$_4$]*-mi-im i-ra-aš-šu-ú a-na pa-an iš-me-*^{d}*da-gan* (9") [*ha-ar-ra-nam li-ip-r*]*i*-ik*-ma gi-ir-ra-a*[*m š*]*a ia-mu-ut-ba-lim*^{ki} (10") [*a-na pa-ni-šu li-ip-hu*]*-ni-šu* (…).

des manœuvres à plus grandes échelles, plus difficiles à circonscrire, en permettant à l'adversaire de manœuvrer ensuite dans la vallée du Habur, route naturelle vers le Moyen-Euphrate. Il est notable ainsi que, à chaque fois qu'un ennemi de Mari s'emparait du Sindjar et ambitionnait de s'emparer du Moyen-Euphrate, il y parvenait très rapidement. Yahdun-Lîm fut la première victime de cette manœuvre face à Samsî-Addu. Malgré les efforts de Zimrî-Lîm pour sécuriser cette région, sa perte au début de l'année ZL 13 fut ce qui permit en définitive à Hammu-rabi de le vaincre. Enfin, à l'époque de Samsu-iluna l'annexion de la Haute-Mésopotamie et du Sindjar en S-I 22 lui permit, dans une mesure encore impossible à préciser, de se porter contre le royaume du « pays de Hana » et de vaincre son roi, Yadih-abum six ans plus tard[2647].

La région du Sud-Sindjar avait donc un intérêt stratégique pour toute manœuvre à grande échelle à travers la Mésopotamie, non seulement parce qu'elle était une portion de l'une des voies de communication et de commerce les plus importantes de l'époque, mais également parce que son contrôle permettait de se projeter ensuite bien plus loin vers le nord et l'ouest mais également vers le sud, le long des axes fluviaux du Tigre et du Habur. Nous saisissons dès lors que pour chacun des royaumes ayant des ambitions à l'échelle mésopotamienne, les relations avec les puissances politiques du Sud-Sindjar étaient un enjeu primordial. Il nous reste à déterminer de quelle manière ces grands royaumes cherchèrent à contrôler cette région.

3.3. Les politiques de contrôle des grands royaumes sur le Sud-Sindjar

Après avoir considéré les motivations qui entraînèrent l'intervention des diverses grandes puissances dans la région du Sindjar, il s'agit ici de reprendre les données concernant les moyens que ces mêmes grands royaumes utilisèrent pour établir et maintenir cette région sous leur influence sinon sous leur autorité. À ce titre, on distingue traditionnellement deux modèles, deux logiques dans l'exercice de l'autorité de ces grands royaumes sur les régions qu'ils considéraient être sous leur contrôle[2648]. Pour les royaumes de la partie orientale de la Mésopotamie, notamment celui de Samsî-Addu et celui de Babylone, cette politique extérieure prend la forme d'une expansion territoriale et d'une annexion complète des royaumes occupés. La résultante en est la constitution de grands états, présentant une gestion unifiée et centralisée. Traditionnellement, on considère que Mari, mais également Alep, eurent une politique complètement différente à l'égard des zones sous leur influence. Celle-ci s'appliquait au sein d'un réseau complexe d'alliances et des liens vassaliques

2646 - En témoigne notamment les lettres qu'Arriyuk écrivit au roi de Mari pour se défendre des accusations qui lui étaient portées, de favoriser les raids turukkéens dans l'est du Sindjar (*ARMT* XXVIII 155 et 156).
2647 - Charpin 2011, p. 56-59.
2648 - À ce titre, voir Durand 2000a, p. 700 et ss. ; voir également Lafont 2001, p. 230.

noués avec ces royaumes de Haute-Mésopotamie. C'est ce que Bertrand Lafont a qualifié de politique « des liens personnels », qu'il faudrait rapprocher d'une conception bédouine des relations entre états selon Jean-Marie Durand.

Les exemples que nous fournissent l'histoire du Sindjar semblent montrer toutefois que ces deux modèles politiques n'étaient pas entièrement figées. En ce sens, plutôt que de considérer ces politiques régionales royaume par royaume ou sur la base de ces deux modèles, il nous a semblé préférable de distinguer ces stratégies par les moyens mis en œuvre pour contrôler les agissements des pouvoirs politiques locaux. Trois situations se distinguent ainsi.

Dans le premier cas, le royaume qui cherchait à établir son influence sur la région ne le fait que par le biais de la diplomatie. Pour relayer sa politique, il ne dispose pas de moyens permanents sur place mais intervient parfois ponctuellement dans la région. Il cherche essentiellement à établir de bonnes relations avec les puissances politiques locales en interférant au minimum dans les affaires intérieures.

Dans le second cas, il dispose sur place de moyens, représentant plénipotentiaire ou garnison, pour relayer informations et instructions, et veiller à ce que les pouvoirs locaux se conforment à sa politique régionale.

Enfin, dans le dernier cas, il occupe militairement la région et prend directement en main son administration. La suppression des pouvoirs politiques locaux s'accompagne de la mise en place de gouverneurs dans les grands capitales qui peuvent être soit du personnel implanté sur place soit des personnalités locales récupérées.

3.3.1. Se concilier les pouvoirs locaux

Face à un espace politique extrêmement fragmenté, et distant géographiquement du cœur de leur royaume, certaines grandes puissances politiques de l'époque amorrite, adoptèrent une politique extérieure basée sur l'établissement de liens diplomatiques forts avec les entités politiques locales. Il faut se remémorer à ce titre les propos d'Itûr-Asdû :

> « Il n'y a pas de roi qui soit puissant à lui tout seul. Dix ou quinze rois suivent Hammu-rabi de Babylone, autant Rîm-Sîn de Larsa, autant Ibâl-pî-El d'Ešnunna, autant Amud-pî-El de Qaṭnâ, vingt rois suivent Yarîm-Lîm du

Yamhad. »[2649]

Comme l'indique Bertrand Lafont, il apparaît dans ce contexte politique international que la force d'un roi était définie par le nombre de vassaux et d'alliés qu'il avait sous son influence[2650]. C'est au moins le cas aux époques où un relatif équilibre est perceptible entre les différentes grandes puissances. En ce qui concerne le Sindjar, le meilleur cas d'étude pour percevoir la manière dont se constitua ce contrôle et les limites de celui-ci, est sans équivoque la politique mariote des premières années du règne de Zimrî-Lîm.

Pour réintroduire le contexte de ce début de règne, il faut rappeler que Zimrî-Lîm, lorsqu'il accéda au trône, n'était pas encore considéré comme une personnalité politique de premier plan. Nous avions vu ainsi que la prise de Mari fut en grande partie possible grâce au soutien qu'il s'octroya auprès des scheichs bensim'alites, notamment Bannum, et de certains prétendants en exil. Il ne pouvait non plus se targuer d'être le seul vainqueur, le démantèlement du Royaume de Haute-Mésopotamie ayant également été la conséquence des actions des Turukkéens et d'Ešnunna. Pour apparaître parmi les grands royaumes de l'époque, il lui fallait donc se bâtir une zone d'influence sur les régions abandonnées par le pouvoir ekallâtéen.

À ce titre, la politique de Zimrî-Lîm à l'égard de la Haute-Mésopotamie apparaît comme une démarche idéologique, c'est du moins l'image que veut en donner le roi de Mari lorsqu'il annonça avoir rétabli les rois sur le trône de leur « maison paternelle »[2651]. Manifestement, il tenait à présenter sa politique extérieure comme l'exact opposé du modèle qui avait prévalu à l'époque de Samsî-Addu, en opposant à une politique de domination agressive, une politique « juste » dans laquelle il serait guide et protecteur des petits royaumes de Haute-Mésopotamie. Cette conciliation avec les pouvoirs locaux passait dès lors par des traités conclus entre le roi de Mari et les autorités locales.

Ces rapports furent toutefois très inégaux d'un royaume à l'autre et si certains parvinrent à conserver des relations fraternelles avec le roi de Mari, la plupart concédèrent à Zimrî-Lîm la suzeraineté sur leur royaume[2652]. Ainsi, il apparaît évident que le roi de Mari n'agissait pas simplement par altruisme mais qu'il espérait, sinon exigeait, leur soutien et leur fidélité aux rois

2649 - A.482 (Charpin et Ziegler 2003, p. 206, n. 330) : (24) (…) *ú-ul i-ba-aš-ši* lugal *ša a-na ra-ma-ni-šu-ma da-an-nu* (25) *wa-ar-ki ha-am-mu-ra-bi* lú ká-dingir-ra^{ki} 10 15 lugal-meš *i-la-ku wa-ar-ki ri-im*-[^{d}su]'en lú *la-ar-sa*^{ki} (26) *qa-tam-ma wa-ar-ki i-ba-al-pí*-AN lú èš-nun-na^{ki} *qa-tam-ma* (27) *wa-ar-ki a-mu-ud-pí*-AN lú *qa-ṭá-nim*^{ki} *qa-tam-ma* (28) *w*[*a-a*]*r-ki ia-ri-im-li-im* lú *ia-am-h*[*a-a*]*d*^{ki} 20 lugal-meš *i-la-ku*.

2650 - Lafont 2001, p. 222.

2651 - *ARMT* XXVIII 148.

2652 - Nous pouvons confronter en ce sens les statuts de Qarnî-Lîm et de Simah-ilânê. Le premier, qui était déjà sur le trône d'Andarig lorsque Zimrî-Lîm accéda au trône de Mari, fut son allié alors que Simah-ilânê, qui fut placé sur le trône par Zimrî-Lîm, était son vassal.

restaurés.

Il faut souligner toutefois que Zimrî-Lîm, dans les cinq premières années de son règne, n'avait pas de moyens pour contrôler efficacement ces pouvoirs politiques. De ZL 1 à ZL 4, le royaume de Mari était une structure naissante qui ne disposait pas encore d'instruments militaires et diplomatiques capables d'imposer concrètement son autorité sur des régions aussi éloignées. Mari ne disposa ainsi d'aucune garnison dans la région et aucun diplomate n'assura de manière permanente de représentation des intérêts mariotes dans ces royaumes. Les contacts entre Mari et les principautés locales furent essentiellement assurés par voie épistolaire ou au cours de rencontres organisées ponctuellement. Nous soulignerons également le rôle de premier plan que joua le gouverneur de Qaṭṭunân dans ce dispositif car il était le premier témoin et le premier rapporteur des événements locaux[2653]. Les royaumes du Sindjar bénéficiaient, dans ces conditions, d'une large part d'autonomie, dans leur politique intérieure mais également dans leur politique extérieure. Pour maintenir ces royaumes sous son influence, Zimrî-Lîm devait parfois céder aux intérêts et aux ambitions de ces royaumes. Le contrôle du royaume suzerain reposait donc sur un équilibre entre ses propres intérêts et ce qu'il était prêt à concéder aux royaumes de sa zone d'influence.

Dans le Sindjar, où les royaumes manifestèrent de plus en plus clairement leur volonté d'indépendance et leurs ambitions régionales, les limites de ce système se présentèrent rapidement. La remise en question de la suzeraineté de Mari sur Kurdâ par le roi Simah-ilânê en fut l'une des expressions[2654]. Il est probable que l'absence de démonstration concrète de l'influence mariote sur la région encouragea le roi de Kurdâ à se prétendre l'égal du roi de Mari. Sans réels moyens de coercition, Zimrî-Lîm perdit rapidement tout contrôle sur les agissements de ce roi et dut finalement intervenir militairement pour l'écarter du pouvoir. L'absence de représentation locale rendait également difficile la prévention et la médiation des tensions locales. Zimrî-Lîm fut ainsi incapable d'arbitrer les tensions entre Qarnî-Lîm et Hadnû-rabi à la fin de l'année ZL 3, ce qui permit en définitive au roi d'Ešnunna de venir lui contester sa zone d'influence.

Que le roi de Mari ait saisi à ces occasions qu'il ne pouvait contrôler les agissements de ces rois en ne se reposant que sur une influence distante et ponctuelle, transparaît dans les changements qu'il opéra au sortir de la guerre contre Ešnunna, nous y reviendrons.

Zimrî-Lîm ne fut toutefois pas le seul à établir son influence sur le Sindjar par une politique de conciliation avec les puissances politiques locales. Manifestement, Yahdun-Lîm procéda de la même manière, sans remettre en cause l'indépendance des royaumes locaux et sans y disposer d'une représentation permanente[2655]. Les sources de cette époque ne nous permettent pas toutefois de saisir

2653 - Durand 2009, p. 62.
2654 - *FM* II 117 et 118.
2655 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 2.1.

pleinement ces relations. Les archives de Tell Leilan, contemporaines de l'influence d'Alep sur la Haute-Mésopotamie, illustrent toutefois les mêmes limites que celles que l'on perçoit dans les premières années du règne de Zimrî-Lîm. Tout comme Zimrî-Lîm, il fut en définitive incapable d'empêcher les tensions locales de virer au conflit armé et exprima lui-même sa crainte de voir la région sortir de son contrôle[2656]. La solution qui lui parut alors appropriée fut la même que celle qu'adopta progressivement le roi de Mari à partir de ZL 5. Il s'agissait d'établir dans les régions concernées des relais à leur influence, dans des modalités qui varièrent, et d'y placer des troupes à même de réprimer toute action contraire à leurs intérêts.

3.3.2. Mettre en place une représentation locale

Sans remettre en cause l'indépendance formelle des royaumes de Haute-Mésopotamie, certains grands royaumes expérimentèrent d'autres modalités de contrôle qui, d'une part, leur assuraient une représentation directe dans la région, et d'autre part, les impliquaient davantage dans les décisions régionales.

Plutôt que de conserver des relations à distance ou ponctuelles, qui retardaient les communications et qui interdisaient une réaction rapide, il leur fallait déployer dans les régions concernées et auprès des rois qu'ils souhaitaient contrôler et surveiller, du personnel qui, sans se substituer au roi, serait à même de prendre la parole ou d'agir rapidement en son nom. Les ambassades occasionnelles devaient en ce sens être remplacées par des plénipotentiaires permanents auprès des cours alliées ou vassales. À une politique de répression incarnée par des expéditions punitives contre les royaumes ne respectant par leurs engagements pouvait également répondre un déploiement de garnisons à même de prévenir ou de dissuader des comportements jugés dissidents.

En ce qui concerne l'influence qu'essaya d'imposer Mari aux régions de Haute-Mésopotamie et du Sindjar, ce dispositif semble s'être mis en place progressivement, après le conflit avec Ešnunna qui avait révélé les faiblesses quant au contrôle des rois de la région.

Sa première décision fut manifestement de s'appuyer sur certains rois locaux, parmi les plus influents, pour relayer sa politique régionale. Ceux-ci étaient considérés comme les égaux du roi de Mari mais ils étaient tenus par serment d'alliance à demeurer dans l'influence de Mari. C'est ainsi que nous voyons se former trois pôles en ZL 5 et ZL 6. Dans l'Ida-Maraṣ, ce fut sans aucun doute Haya-sûmû qui demeura le meilleur allié de Mari[2657]. À l'est du bassin du Habur, Le roi de

2656 - *PIHANS* 117 8.
2657 - Guichard 2003c, p. 202-203.

Razamâ-du-Yussan obtint les mêmes faveurs. Enfin, pour le Sindjar, ce fut Qarnî-Lîm qui semble avoir eu dès la sortie de la guerre les relations les plus avantageuses avec le roi de Mari. Il est intéressant de constater, par ailleurs, que ces deux derniers rois rallièrent le camp d'Ešnunna durant la guerre, les faveurs du roi de Mari furent en ce sens une concession pour s'assurer de leur proximité. Manifestement, ces rois étaient également tenus de surveiller les agissements des royaumes plus modestes qu'ils avaient dans leur sphère d'influence. Ainsi, la rencontre entre les rois d'Andarig, de Razamâ-du-Yussan et de Hurâṣân participa à cette dynamique[2658], de même que la rencontre qui fut organisée à Urkiš entre Qarnî-Lîm, Haya-sûmû et les rois de l'Ida-Maraṣ[2659]. On assista ainsi à une hiérarchisation des rois de Haute-Mésopotamie avec en son sommet ceux considérés comme les égaux de Mari, les seuls qui se rendent désormais aux célébrations d'Eštar[2660], et à sa base cette multitude de royaumes avec qui Mari n'entretenait plus que des relations intermittentes. Dès son application toutefois, cette politique fut remise en cause par certains rois de Haute-Mésopotamie. Celui qui mena cette révolte fut Bunû-Eštar de Kurdâ, il fut ponctuellement rejoins par d'autres rois, parmi lesquels les rois de Qaṭṭarâ et de Kahat. La réaction de Zimrî-Lîm, un temps hésitante fut finalement brutale. Bunû-Eštar fut renversé au début de l'année ZL 6 et remplacé par Hammu-rabi[2661]. La protection que le roi de Mari avait accordé à ce dernier ne l'empêcha pas, sous pression de son royaume, de rejeter à nouveau la politique mariote et de chercher le soutien du roi de Babylone. La crise se désamorça finalement d'elle-même et le roi de Kurdâ finit par reconnaître cet ordre des choses construit et imposé par le roi de Mari.

Cet épisode démontra toutefois au roi de Mari qu'il n'était pas possible pour lui de ne s'appuyer que sur les pouvoirs locaux. Le roi de Mari dynamisa la surveillance et le contrôle de la région en se faisant représenter personnellement dans la région. L'aspect le plus visible de cette démarche fut certainement l'annexion complète de la ville de Nahur en ZL 6. Elle fut confiée à Itûr-Asdû, ancien gouverneur de Mari puis de Saggarâtum[2662]. Parce que sa correspondance est encore en grande partie inédite[2663], les prérogatives de cet homme sont encore mal connues. Si Nahur fut choisie pour accueillir cet îlot mariote au milieu des royaumes de Haute-Mésopotamie, ce fut parce que celle-ci avait été l'enjeu de nombreux conflits depuis l'arrivée sur le trône de

2658 - A.391 (inédit ; cf. Annexe 3).
2659 - *ARMT* XXVI/2 352.
2660 - En ZL 6, ce furent Qarnî-Lîm et Haya-sûmû qui se rendirent à Mari (*ARMT* XXVIII 50). Nous les retrouvons en ZL 7, ainsi que Šarraya (cf. ci-dessus, deuxième partie, § 6.2.2.1. et 6.3.1.1.). Certains rois sous leur influence les accompagnèrent parfois, ils sont toutefois moins mis en valeur par la documentation.
2661 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 6.1.2.2.
2662 - Lion 2001, p. 179.
2663 - Voir cependant Guichard 2008, avec la publication partielle de deux de ses lettres concernant le passage du commerce assyrien dans la ville.

Zimrî-Lîm[2664]. Son annexion répondait donc à une volonté de sécuriser la partie orientale de l'Ida-Maraṣ et d'étouffer ces prétentions. Il ne fait pas de doute qu'Itûr-Asdû devait également surveiller les agissements de ses voisins et rapporter toute information à son roi. Enfin, la ville accueillait une garnison, ce qui devait permettre au roi de Mari de se projeter rapidement dans la région.

Progressivement le roi de Mari déploya également des représentants personnels de son autorités aux côtés des rois de Haute-Mésopotamie, une fonction recouverte par le terme *haṣṣânnum*[2665].

À Kurdâ, ce fut Haqba-ahum qui joua ce rôle. La date de son entrée en fonction est encore difficile à estimer. Le premier texte qui le met en rapport avec cette capitale est le document économique *ARM* VII 117, daté du 30/vi/ZL 8, écrit au cours d'importants échanges entre le roi de Mari, en pèlerinage dans la partie orientale du bassin du Habur, et les royaumes de la région. Nous avions évoqué l'hypothèse qu'il ait été à cette occasion placé comme représentant permanent à Kurdâ. Rien n'interdit toutefois de considérer qu'il ait accédé à ce poste plus tôt. Comme en témoigne la lettre encore inédite A.2137+ qu'il écrivit au roi de Mari, il est toutefois certain qu'au début des troubles liés à l'épisode élamite, dans les premiers mois de ZL 10, il jouait déjà ce rôle.

Yamṣûm, qui occupa des fonctions similaires auprès de Haya-sûmû d'Ilân-ṣurâ, ne semble avoir pris ses fonctions qu'au début de l'année ZL 10[2666]. Sa correspondance est, en ce sens, une source inestimable pour documenter les événements liés à l'invasion élamite.

Après la guerre contre l'Élam et lors des événements qui agitèrent la région en ZL 11 et ZL 12, ces modalités de contrôle furent considérablement renforcées. La lettre *ARMT* XXVI/2 402, écrite certainement à la fin de l'année ZL 11, évoque ainsi un certain Tarhiya, qualifié expressément de *haṣṣânnum* de Mari auprès d'Atamrum d'Andarig. Plusieurs textes font également écho à un certain Yariha-abum dont le titre nous échappe mais que Francis Joannès considérait être le véritable ambassadeur ordinaire à Andarig[2667]. La date de la prise de fonction de ces deux hommes est encore difficile à déterminer, il est certain toutefois qu'on ne peut les situer avant le milieu de l'année ZL 11, date de l'alliance entre Mari et Andarig.

Peu après l'accession au trône d'Asqur-Addu, dans la seconde moitié de l'année ZL 11, plusieurs diplomates mariotes furent également déployés à Karanâ. Il semble que leur mission ait

2664 - Guichard 2008, p. 45.

2665 - Pour une définition de ce terme, voir Durand 1997, p. 471, Lafont 2001, p. 247 et dernièrement Marti 2010. Il faut donc abandonner l'idée qu'il n'ait été qu'un simple commandant de garnison.

2666 - Charpin *et al.* 1988, p. 52 et ss. Certaines lettres restent toutefois difficiles à dater, notamment *ARMT* XXVI/2 302 qui implique également Haqba-ahum.

2667 - F. Joannès dans Charpin *et al.* 1988, p. 240-241. Selon lui Yariha-abum serait le vrai représentant de Mari à Andarig, Tarhiya aurait par son titre de *haṣṣânnum* un rôle essentiellement militaire. Nous avons vu toutefois que le terme *haṣṣânnum* recouvrait plus qu'une simple fonction de chef de garnison (cf. ci-dessus, n. 2665).

essentiellement consisté à faire prêter serment au nouveau roi puis de le convaincre de se rendre à Mari[2668]. Dans un même temps fut déployé dans la ville une garnison commandée par Iddiyatum[2669]. Ce fut lui qui, par la suite, se chargea de rapporter au roi de Mari les informations concernant ce royaume.

En plus de ces hommes qui devaient manifestement résider dans ces trois capitales, le roi déploya également à la fin de l'année ZL 11, au moment où les tensions entre royaumes locaux s'accentuèrent, un ambassadeur extraordinaire nommé Yasîm-El. Celui-ci est sans aucun doute notre principale source sur les événements qui agitèrent la région entre la fin de l'année ZL 11 et la fin de l'année ZL 12. Si son titre nous échappe, nous le voyons revêtir autant l'habit du militaire que celui du diplomate. Selon Francis Joannès, sa mission avait un double caractère, celui d'assister militairement le roi d'Andarig mais aussi, paradoxalement, de freiner ses ambitions[2670].

Il est donc clair qu'après la guerre contre l'Élam, Zimrî-Lîm avait pris la mesure de l'enjeu que représentait le Sindjar dans sa stratégie de surveillance et de contrôle de la Haute-Mésopotamie. Ce déploiement d'ambassadeurs et de troupes fut toutefois tardif, il était également à la mesure des moyens militaires dont disposait alors le roi de Mari, c'est-à-dire relativement faible. Il ne put ainsi ni empêcher l'aggravation des tensions locales ni freiner l'ingérence d'autres grands royaumes dans la région, notamment Babylone. Une simple comparaison des moyens engagés par Mari et Babylone permet de saisir l'asymétrie dans cette lutte d'influence. Alors que Mari comptait encore sur la diplomatie et ne déploya dans la région que quelques centaines d'hommes, l'escorte que fournit Babylone pour le retour d'Atamrum en comptait déjà plusieurs milliers.

Si les moyens engagés étaient donc très différents, dans le fond la stratégie de Babylone ne semble pas, dans un premier temps du moins, avoir été différente de celle de Zimrî-Lîm[2671]. Bien que redessinant en partie la carte politique, il ne remit pas immédiatement en cause l'intégrité de ces royaumes. Le contrôle des agissements de ces rois et la transmission des informations étaient assurés par une garnison importante commandée par le général Mut-Hatkim. Cela lui permit de forcer ces royaumes à cesser les hostilités[2672].

Enfin, une stratégie similaire semble avoir été adoptée par le roi d'Alep après la guerre qui opposa les deux coalitions de royaumes en Habil-kînum. La lettre *PIHANS* 117 23 évoque ainsi le

2668 - Inédit A.230 (cf. Annexe 3) et *ARMT* XXVI/2 401 (écrites par Mênirum) puis *ARMT* XXVII 154 (écrite par Mênirum et Zimrî-Addu).

2669 - Pour cet individu, voir B. Lafont dans Charpin *et al.* 1988, p. 461 et ss.

2670 - F. Joannès dans Charpin *et al.* 1988, p. 241.

2671 - Nous rappellerons les difficultés qui persistent encore concernant le synchronisme entre les dernières informations livrées par les textes de Mari et celles fournies par les archives de Tell al-Rimah (cf. ci-dessus, deuxième partie, § 9.2.1.1.).

2672 - *ARMT* XXVII 177. Il est notable que la lettre fut écrite par le gouverneur de Qaṭṭunân, ce qui pourrait démontrer que Mari n'avait à ce moment-là aucun représentant dans le Sindjar.

déploiement d'une garnison alépine à Šehnâ et l'installation de Bin-Dammu comme représentant des intérêts alépins en Haute-Mésopotamie. Dans un même temps, plusieurs milliers d'hommes furent déployés à Andarig[2673]. Si officiellement ce déploiement de force devait répondre à une éventuelle expédition babylonienne, il est clair qu'il visait également à stabiliser les relations entre royaumes locaux afin d'éviter que l'un d'eux ne demande l'aide de Samsu-iluna.

Ces différents exemples illustrent ainsi la dynamisation des rapports politiques et militaires entre le royaume suzerain et ceux qui sont liés à lui par vassalité ou par alliance, avec le déploiement progressif de représentants permanents dans les cours locales et la mise en place de garnison à la fois pour protéger les royaumes alliés ou vassaux, mais également pour parer à d'éventuels troubles intérieurs[2674]. Quels que furent les moyens engagés, il demeure toutefois le fait que, dans ces stratégies, chaque royaume vassal ou allié conservait à sa tête un roi et des institutions décisionnaires.

Toutefois, comme l'a indiqué Jean-Marie Durand[2675], la conception de la légitimité de ces rois par Zimrî-Lîm évolua entre le début de cette période, où l'on prônait le retour des dynasties précédemment écartées, jusqu'au milieu de son règne, où il ne considérait comme légitime que le prétendant qu'il avait lui-même avalisé. Si maintenir l'indépendance de ces royaumes répondait surement en grande partie à l'idéologie du royaume suzerain, il permettait également d'éviter des relations conflictuelles avec les groupes d'influence locaux, notamment les Anciens et l'armée. Toutefois, la conséquence pour ces royaumes fut la réduction de leur autonomie, notamment en ce qui concerne leur politique extérieure, ils conservèrent toutefois leurs prérogatives en terme de gestion intérieure. Les relations complexes entre Mari et les royaumes du Sindjar démontrent toutefois que Zimrî-Lîm n'arriva jamais, ni à maîtriser pleinement les agissements de ces rois, ni à s'assurer qu'ils ne se tourneraient pas vers un autre royaume.

3.3.3. Occuper et administrer directement les royaumes

En partie pour parer à ces risques, certains royaumes assumèrent une politique beaucoup plus restrictive à l'égard des régions entrées dans leur zone d'influence. La décision la plus marquante qui pouvait être prise, symboliquement et politiquement, était la mise au ban des pouvoirs locaux, notamment de la famille royale. Il fallait également s'assurer de la docilité des institutions locales, celles dont on ne pouvait se passer pour la gestion intérieure, en éliminant si nécessaire les éléments

2673 - *PIHANS* 117 41.
2674 - À ce titre, voir notamment le rôle de la garnison mariote durant la révolte de Kukkutânum dans *ARMT* XXVI/2 412, notamment l. 22-27.
2675 - Durand 2010b, p. 56.

perturbateurs. Politiquement, il s'agissait donc d'une annexion de ce royaume à un autre et de la mise ne place d'une gestion directe de celui-ci.

Zimrî-Lîm appliqua cette politique à certaines régions dès le début de son règne. Les villes de Terqa, de Saggarâtum et de Qaṭṭunân furent ainsi transformées en chef-lieu de district[2676], et passèrent sous administration mariote. La direction de ces structures fut confiée à des gouverneurs[2677]. Le Suhûm, également tombé sous l'influence de Mari, semble avoir conservé dans cet ensemble un statut particulier. Les villes de cette région furent, selon Denis Lacambre, administrées par des autorités locales dirigées par des responsables tribaux[2678]. Zimrî-Lîm fut vraisemblablement tenté, à moindre échelle de procéder de cette manière en Haute-Mésopotamie, notamment aux endroits les plus problématiques. C'est ainsi qu'il nomma Itûr-Asdû gouverneur de Nahur, ville qui pourtant attirait les prétentions de plusieurs personnes. Il faut également signaler la lettre A.1215, écrite peu de temps après la destitution de Simah-ilânê, dans le courant de l'année ZL 3[2679]. Dans celle-ci, le roi de Mari envisageait clairement un changement de politique en plaçant Kurdâ sous administration directe. Diverses hypothèses permettent d'expliquer qu'il ne le fit pas. En premier lieu, il pourrait avoir choisi de laisser une nouvelle chance à ce royaume, il avisa toutefois le futur roi, Bunû-Eštar, de la présence à ses côtés d'un autre prétendant au trône prêt à le remplacer s'il manquait à ces devoirs. Il est possible également que le roi de Mari ait finalement jugé peu sage de se placer en porte-à-faux avec l'opinion publique de ce royaume au moment où les relations entre Mari et Ešnunna se dégradaient.

Il est généralement fait du Royaume de Haute-Mésopotamie l'archétype de la construction politique conquérante et centralisatrice, balayant les pouvoirs locaux pour installer à leur place des administrateurs issus de ses propres rangs[2680]. Cela est en grande partie vrai à en juger par la disparition des rois contemporains du règne de Yahdun-Lîm et par la restauration de ces dynasties sous l'égide de Zimrî-Lîm une fois cette construction politique effondrée. Notre reconstruction des événements supposait toutefois une évolution dans ces modalités de contrôle. Ainsi, nous avons suivi l'idée que, dans un premier temps, cette construction politique se reposa essentiellement sur des personnalités locales, la documentation nous présentant comme telles Sâmû-Addu, Warad-Sîn et Bunû-Eštar. Si nous avons relevé les difficultés pour trancher sur la question de leur titre, ne sachant s'ils agissaient comme rois ou comme gouverneurs, ils apparaissent en tout cas aux ordres

2676 - Le cas de Saggarâtum est à ce titre encore plus intéressant depuis la publication par D. Charpin de la lettre TH 72.5 (Charpin 2012, p. 93-94), qui montre que Qarnî-Lîm avait également des prétentions sur cette ville.
2677 - Pour la gestion de ces territoires par Mari, voir Lion 2001 et la publication des lettres de ces gouverneurs dans les *Archives Royales de Mari.*
2678 - Lacambre 2006, p. 139.
2679 - Publiée dans Charpin et Durand 2004.
2680 - Lafont 2001, p. 230.

du Royaume de Haute-Mésopotamie. Manifestement peu satisfait de cette expérience, il semble que ce soit seulement dans un second temps que Samsî-Addu décida de transférer la gestion de la région à un fonctionnaire directement issu de l'administration centrale, Hâṣidânum[2681].

Même si les sources relatives au Sindjar ne sont pas suffisantes pour appuyer cette impression, la politique de Babylone à l'égard de cette région semble elle aussi avoir évolué vers une disparition des pouvoirs locaux au profit d'une gestion plus directe. Déjà à l'époque des archives d'Iltani, au maximum quelques années après la chute de Mari, le paysage politique semble illustrer cette tendance. Si le royaume de Karanâ conserva une certain autonomie, ce fut Mut-Hatkim[2682], ce général de Babylone, qui semblait dominer toute autre forme de pouvoir politique dans la région. Les autres royaumes, Kurdâ et Andarig, pourtant si actifs dans la documentation de Mari, ne sont plus documentés. Si la destruction du palais de Tell al-Rimah ne peut être imputée avec certitude à Hammu-rabi, les noms d'années associées aux reconquêtes de Samsu-iluna, tant en Haute-Mésopotamie que dans les vallées de l'Euphrate et du Habur, illustrent l'adoption d'une politique de plus en plus agressive et sans concession pour les pouvoirs locaux. Nous nous étions enfin interrogés sur l'identité d'Iškur-mansum, ce gouverneur évoqué dans plusieurs textes de Tell al-Rimah contemporain de la seconde moitié du règne de Samsu-iluna[2683]. En reconnaissant que cela était encore difficile à vérifier, nous avions supposé qu'il puisse s'agir d'un gouverneur babylonien.

Il est ainsi manifeste que pour tous les grands royaumes ayant cherché à établir durablement leur influence dans la région, le critère fondamental qui détermina la longévité de leur politique était la nature de leurs relations avec les forces politiques locales. L'une des constantes que l'on peut relever est que, plus leur suzeraineté sur le région dura, plus les modalités de contrôle visant, d'une part à s'assurer de la fidélité des institutions locales et d'autre part à garantir la stabilité régionale, se durcirent. Ce fut dans les moyens de coercition utilisés que les deux modèles présentés ci-dessus, le modèle centralisateur et le modèle par liens diplomatiques, différèrent.

Comme nous avons pu le souligner dans la première partie de ce chapitre, ces relations entre les grandes puissances de l'époque et les royaumes du Sindjar furent certes dissymétriques mais pas systématiquement subies par ces derniers. Ainsi, les rois, mais également les autres personnalités locales, démontrèrent régulièrement au cours de cette période leur capacité à s'adapter et à se servir de ce contexte international et des rivalités entre grandes puissances d'une part pour garantir l'autonomie de leur royaume mais également pour se construire une réputation et une influence aux échelles régionales et internationales.

2681 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 3.3.
2682 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 9.2.2.3.
2683 - Cf. ci-dessus, deuxième partie, § 9.4.2.

En ce sens, l'histoire politique du Sindjar, ou plutôt l'histoire des relations étrangères des royaumes du Sindjar, nous est surtout révélée au regard de ces constants rapports de force et d'influence qui naquirent, se développèrent et se mêlèrent entre les différents acteurs politiques locaux et extérieurs.

Conclusion

Il est difficile de conclure une étude qui, de toute évidence, ne pouvait aspirer à être autre chose qu'une ébauche. L'ambition de cette thèse, bien loin de produire une histoire exhaustive et d'explorer l'ensemble des champs d'étude que recouvre l'histoire politique, était surtout de faire le point sur ce que les sources nous enseignent du milieu du Sud-Sindjar et de son histoire politique à l'époque des dynasties amorrites. En ce sens, il s'agissait d'explorer cette histoire très riche en concentrant notre attention sur les royaumes de cet espace et de rendre à ceux-ci leur place dans un monde passant d'un morcellement politique extrême à une polarisation autour de quelques grandes constructions politiques. Ces données, nous avons choisi de les questionner en trois approches différentes.

Dans un premier temps, nous avons cherché à rétablir, grâce à divers outils, la géographie historique de cet espace, c'est-à-dire à déterminer ses caractères physiques, humains et politiques à l'époque des dynasties amorrites. Rappelons en ce sens que nous ne disposons pas de traité de géographie, ni d'aucune sorte de description intentionnelle et exhaustive de ce milieu, rédigé à cette époque. Nous ne pouvions dès lors nous reposer que sur les travaux des archéologues et sur les indices fournis ça et là par nos nos sources écrites. Nous avions également émis le postulat que les données physiques actuelles sont plus ou moins les mêmes qu'à l'époque amorrite, en considérant toutefois l'action anthropique comme principal facteur de changement.

En ce sens, il nous est apparu que cet espace, partagé entre la montagne et la steppe, disposait de conditions climatiques et topographiques singulièrement favorables au regard de celles dont jouissaient à la même époque les plaines alluviales du Tigre et de l'Euphrate. Les facilités d'accès à l'eau, tant du fait de la pluviométrie clémente que de l'important réseau hydrographique, ainsi que les ressources naturelles disponibles dans les différents espaces de ce milieu, jouèrent manifestement un grand rôle dans l'attractivité des plateaux du Sud-Sindjar et justifièrent en grande partie la sédentarisation des populations amorrites dans la région. Le réseau de routes et de sentiers traversant le Sud-Sindjar, ou y aboutissant, mis en lumière par les itinéraires, révèle également la place qu'occupait cette région dans les communications à l'époque amorrite. Davantage étape que destination, le Sud-Sindjar est alors l'un des principaux points de passage pour les circulations entre vallée du Tigre et du Habur mais également pour celles entre la vallée de l'Euphrate et la Haute-Mésopotamie. Il recouvrait en ce sens des enjeux économiques importants. Ce fut d'abord le cas en raison du passage, dans la région de Qaṭṭarâ/Karanâ, d'une importante route de commerce, celle liant Aššur à la Cappadoce, mais également lorsque le Sud-Sindjar devint l'un des principaux espaces de transhumance pour les troupeaux migrants depuis la vallée de l'Euphrate. Il était également un espace stratégique pour tous mouvements politico-militaires de grande ampleur et fut en ce sens constamment convoité des grandes puissances de l'époque.

En ce qui concerne l'établissement de la géographique historique du Sud-Sindjar, nous disposons désormais de bases solides sur lesquelles nous appuyer. C'est notamment le cas en ce qui concerne la localisation des grandes capitales, sur lesquelles nous sommes largement revenus. Les associations proposées entre ces capitales anciennes et les sites actuels répondent très bien aux faits historiques et aux enjeux locaux que nous décelons dans nos textes. Toutefois, mise à part Qaṭṭarâ, localisée avec certitude à Tell al-Rimah, les propositions de situer Kurdâ à Balad Sinjar et Andarig à Tell Khoshi attendent encore une confirmation archéologique. Les nombreux autres toponymes, qualifiant de petites villes ou des villages, ont également pu être regroupés en différents sous-espaces dans et autour du Sindjar grâce aux informations portées par nos textes. À défaut de pouvoir soumettre pour chacun d'entre eux d'une localisation précise sur un site actuel, ces données permettent de saisir les intérêts que ces différentes localités suscitèrent et de comprendre les fluctuations des zones d'influence des royaumes du Sindjar.

Nous avons enfin cherché à définir les deux autres réalités historiques que furent le Numhâ et le Yamutbal. Nos sources leur reconnaissent un caractère triple en utilisant ces termes pour renvoyer parfois à une réalité tribale, d'autres fois pour désigner un espace géographique et enfin pour qualifier un espace politique. Il s'agissait d'expliquer l'évolution dans l'usage de ces deux termes. En ce sens, nous avons suggérer qu'ils furent à l'origine les noms des deux tribus ou clans amorrites qui s'installèrent dans le Sud-Sindjar, mais également en Basse-Mésopotamie, dans le courant du XIXe siècle. Peu à peu, ces deux termes servirent à qualifier les espaces géographiques dans lesquels ces tribus s'étaient installées. Une fois organisés en monarchie, à l'époque des archives de Mari, les descendants de ces deux tribus inclurent progressivement ces réalités tribales et géographiques dans le vocabulaire politique. L'enjeu pour les rois était manifestement de se faire les héritiers des chefs de clans, ce qui leur permettait de légitimer leur accession au trône et de justifier leurs prétentions territoriales. Toutefois, la corrélation entre ces deux termes tribaux et géographiques avec les réalités politiques en question ne semble pas complète. Ainsi, à l'époque du règne de Zimrî-Lîm, on ne peut faire de Kurdâ ou d'Andarig les capitales exclusives du Numhâ et du Yamutbal, de même il apparaît que les rois du Sindjar n'avaient pas autorité sur l'ensemble des Numhéens et des Yamutbaléens. Si cette corrélation parfaite entre ces réalités tribales et politiques fut le dernier stade dans l'élaboration des identités des populations du Sud-Sindjar, elle n'est pas encore directement documentée.

En ce qui concerne les faits politiques à proprement dit, nous avons justifié le choix de les présenter en deux temps. Il était nécessaire de les organiser chronologiquement lors d'une première approche pour pouvoir ensuite les étudier en une synthèse thématique.

En ce sens, la seconde partie de cette thèse ne peut que difficilement amener à une conclusion.

Il s'agissait d'y rétablir la trame des événements politiques entre l'installation des populations amorrites dans le Sud-Sindjar, que nous avons située dans la première moitié du XIXe siècle, et l'intégration de cet espace au sein du Mitanni, dans le courant du XVIe siècle. Rappelons que notre intention était alors de nous concentrer essentiellement sur les événements locaux, ceux qui touchèrent tout ou partie des royaumes du Sud-Sindjar. Nous ne pouvions toutefois échapper à de nécessaires excursions en dehors de ce milieu géographique, de nombreux événements relatifs à ces royaumes ayant eu une portée aux échelles régionales, c'est-à-dire sur la Haute-Mésopotamie, et internationales. Cette démarche nous a amené à reconsidérer la datation et la compréhension de nombreux événements portés par les textes, souvent en suivant les propositions antérieures, parfois en proposant d'autres interprétations. Malgré quelques informations encore trop obscures pour être interprétées, la plus grande partie des données ont ainsi pu être placées dans leur contexte. Toutefois, c'est également cette partie qui révèle le mieux les limites que nous imposent nos sources pour la compréhension de l'histoire politique de cette région.

En premier lieu, celles-ci ne permettent pas encore de saisir ce « point de vue local », pourtant nécessaire pour comprendre pleinement les événements dans la région ou pour mettre en perspective les faits rapportés par les observateurs étrangers. La compréhension de certains événements en est ainsi largement perturbée, notamment pendant les périodes de crises. Ainsi, en considérant l'exemple de la domination élamite sur la Haute-Mésopotamie, en ZL 10, peu d'informations viennent nous apprendre la réception des événements par les puissances locales alors que celle-ci est capitale pour comprendre leur comportement durant cette période. De même, dès que les relations se dégradèrent entre l'une des puissances locales et les royaumes d'où proviennent ces sources, nous courrons le risque d'un parti-pris dans l'interprétation des événements sans qu'il soit possible de le relativiser par des données locales.

De même, si nous avons eu la prétention d'étendre cette étude à l'ensemble de l'époque amorrite, la couverture chronologique des sources est loin de nous offrir une visibilité uniforme sur celle-ci. De grands pans de cette histoire nous sont ainsi entièrement inconnus. Avec si peu d'éléments concernant la date et les conditions de l'installation des tribus amorrites dans le Sud-Sindjar, nous ne pouvions introduire efficacement cette histoire. De même, la période durant laquelle se formèrent les réalités politiques, sous-entendu l'organisation de ces populations en royaume, nous échappe encore. Ce n'est ainsi qu'à partir de la fin du XIXe siècle, grâce aux archives de Mari, que nous commençons à avoir des informations intelligibles sur cet espace. Offrir une fin logique à cette période amorrite est tout aussi complexe. Si, historiquement, nous concluons la période amorrite sur le raid hittite qui mit fin à la première dynastie babylonienne, il est difficile de trouver un événement comparable pour la Haute-Mésopotamie. Le plus sensé serait de prendre

comme charnière la formation du Mitanni, dans le courant du XVIe siècle. Celle-ci marque en premier lieu une rupture politique avec la fin de ce morcellement caractéristique de la période amorrite et une unification de l'ensemble de la région au sein d'une même entité. Elle pourrait également être marquée par une rupture culturelle à partir du moment où les amorrites ne furent plus majoritaires dans la région. Il faut reconnaître toutefois que le processus qui conduisit à l'unification de la Haute-Mésopotamie et à la formation de ce royaume de Mitanni nous est entièrement inconnu. Les dernières informations relatives au Sud-Sindjar sont celles portées par les archives de Tell Leilan, elles datent donc du milieu du XVIIe siècle. La conjonction de ces dernières données avec la période du Mitanni ne pouvait donc conduire qu'à des hypothèses.

L'organisation de ces données nous aura permis, en troisième partie de cette thèse, d'entreprendre par une approche plus thématique, une synthèse de différents aspects de cette histoire politique régionale.

À ce titre, la première problématique abordée relève d'une histoire des institutions. Nous nous sommes intéressés à différents acteurs et institutions ayant eu un rôle politique dans ces royaumes, en essayant de saisir ce que l'exemple du Sud-Sindjar pouvait apporter à la définition de leur identité, de leurs prérogatives et des relations qu'ils entretenaient entre eux.

Naturellement c'est d'abord sur l'institution royale que nous nous sommes penchés. Nous avons ainsi repris les données relatives aux principaux personnages qui portèrent ce titre et avons cherché à reconstruire les arbres généalogiques des grandes familles de la région. Il apparaît dès lors que l'histoire de ces royaumes fut particulièrement complexe, mêlant aux schémas coutumiers des situations exceptionnels. Certaines familles passèrent ainsi d'une capitale à une autre, ce fut le cas notamment de la famille d'Asqur-Addu qui, originaire d'Andarig, finit par régner à Karanâ. Certains rois apparaissent également comme des anomalies dans ces séquences derrière lesquelles nous chercherions d'ordinaire une transmission du pouvoir au sein d'une même dynastie. Ce fut le cas de Bunû-Eštar, de Hadnû-rabi et de Qarnî-Lîm, qui apparurent et disparurent sans que l'on puisse clairement leur définir une identité ou les mettre en lien avec d'autres rois. Ces données viennent confirmer le caractère particulièrement instable de l'exercice du pouvoir dans les royaumes de Haute-Mésopotamie, dont le premier reflet est la durée parfois très courte des règnes. Elles fournissent également de très bons exemples pour saisir les différents enjeux lors de la passation de pouvoir d'un roi à un autre. L'appartenance à une famille jugée de dignité royale, l'accord des pouvoirs locaux, ces deux conditions qui, combinées ou non, définissaient la légitimité de l'accession d'un homme au trône sont très bien illustrées dans ces royaumes, autant lorsqu'elles furent respectées que lorsqu'elles furent, au contraire, transgressées. Leur histoire nous permet également de percevoir l'importance que prit peu à peu, à partir du règne de Zimrî-Lîm à Mari,

l'opinion des grandes puissances lorsque celles-ci finirent par établir leur suzeraineté sur les royaumes du Sud-Sindjar.

Nous avons également cherché à faire le point sur certaines autres institutions attestées dans ces royaumes. À ce titre, il faut rappeler que seules leurs manifestations dans les affaires extérieures nous sont connues, faute d'une documentation locale qui viendrait éclairer leurs prérogatives à l'intérieur de ces royaumes.

Nos textes évoquent régulièrement l'intervention des Anciens dans les débats politiques, principalement dans le royaume de Kurdâ. Dans les exemples du Sud-Sindjar, ils sont le plus souvent mentionnés comme un collectif et n'apportent donc pas de réponse définitive quant à la composition de ce groupe et à l'identité de ses membres. Si, dans d'autres royaumes ou d'autres régions, ils sont régulièrement identifiés par un nom de ville, nous ne les trouvons référencés dans le Sindjar presque exclusivement comme Anciens de tel royaume ou tel autre. Ainsi, nous avons l'impression que les exemples que nous fournissent les royaumes du Sindjar ne documentent qu'une partie de leurs prérogatives, celles qu'ils exerçaient collectivement à l'échelle du royaume et en relation avec le roi. Leur rôle politique ne peut donc être défini qu'à cette échelle alors que nous échappe entièrement leur place dans la gestion des villes et leur rapport à la population. B. Lafont considère que, à ce titre, les Anciens représentaient une forme de conscience du royaume, peut-être un héritage qu'il faut rattacher à une répartition tribale des pouvoirs. Cette idée les inclut naturellement dans le cercle fermé des conseillers du roi et il est vrai que, dans les royaumes du Sindjar, nous les voyons régulièrement intervenir auprès du roi ou être convoqués par ce dernier. Mais ces textes leur confèrent également une grande liberté d'action et de ton, nous invitant à ne pas les considérer simplement comme un collectif soumis au pouvoir royal mais, au contraire, à leur conférer une influence et une audience importante et parfois même le caractère d'un véritable contre-pouvoir. Leur influence sur les décisions royales semble en ce sens assez inédite, du moins nous ne leur trouvons pas un tel caractère à Mari. Faut-il alors considérer que l'influence royale n'était pas aussi affirmée que dans les grandes puissances de l'époque ? Cela est encore difficile à confirmer étant donné que nous ne les trouvons documentés qu'à l'époque de Zimrî-Lîm. Connaître leurs prérogatives avant ou après cette époque nous aiderait certainement à mieux définir l'évolution des rapports entretenues entre leur roi et eux.

L'armée est également une institution largement documentée par nos textes. L'étude de leur organisation et de leurs actions avait avant tout pour but de saisir l'une des manifestations les plus évidentes de l'importance de ces royaumes. Nous en avions conclu que l'organisation de ces troupes et les effectifs que ces royaumes étaient capables de mobiliser n'avaient rien à envier à certaines des grandes puissances de l'époque, notamment Mari et Ekallâtum. Il faut en tenir compte pour

expliquer la nature de leurs relations avec ces grandes puissances. Elles nous enseignent également beaucoup sur l'orientation de la politique extérieure de ces royaumes. Ainsi, il est probable que l'équilibre entre les forces armées de ces royaumes explique en partie qu'aucun d'entre eux ne put établir longuement son influence sur les deux autres. Loin d'être confinées à la défense du royaume, elles avaient également la capacité d'entreprendre des actions offensives d'envergure, ce qui motiva certainement leur interventionnisme à l'extérieur du Sud-Sindjar. Les généraux de ces armées, les gal mar-tu, sont également des personnages bien documentés, à tel point qu'il est possible de bâtir le dossier de carrière de certains d'entre eux. En partie grâce aux exemples que fournissent les royaumes du Sindjar, Philippe Abrahami a considéré que leur parcours était grandement dépendant des changements de règne et nous pouvons nous demander s'ils ne méritaient pas plus leur titre pour leur proximité avec le roi en place que pour leurs compétences. D'ailleurs, leur rôle était loin d'être confiné à la simple application de la politique du royaume. Manifestement, ils faisaient eux aussi partie des plus proches conseillers du roi et ils devaient avoir sur les décisions royales une certaine influence. Nous les voyons ainsi intervenir régulièrement dans des entreprises diplomatiques au nom de leur roi. Enfin, la disparition de ces gal mar-tu dans les dernières années de règne de Zimrî-Lîm au profit de personnalités comme Himdiya ou Haqba-Hammû, les plus proches conseillers du roi, est également un phénomène intéressant, qui pourrait traduire un resserrement des responsabilités politiques, militaires et diplomatiques autour du roi et de son entourage.

Si nous avons choisi de nous concentrer principalement sur les Anciens et sur l'armée dans cette étude, il existe naturellement d'autres institutions et d'autres fonctions de pouvoir moins bien documentées ou qu'il nous a paru moins pertinent d'intégrer dans ce travail. Notons en premier lieu que nous ne disposons presque d'aucune référence sur une éventuelle influence du clergé dans les affaires politiques alors même que quelques grands sanctuaires sont mentionnés dans nos textes ou ont été retrouvés, à l'image de l'impressionnant complexe de Tell al-Rimah. De la même manière, les dirigeants tribaux du Numhâ et du Yamutbal ne sont jamais évoqués. Faut-il en conclure que le roi et les Anciens s'étaient entièrement substitués à eux? La question est encore ouverte. Une étude prosopographique pourrait enfin être envisagée concernant le personnel diplomatique de ces royaumes pour lesquels les textes économiques et administratifs de Mari apportent beaucoup d'informations, et permettent de percevoir quelques schémas de carrière ou une forme de hiérarchie.

Dans les deux derniers chapitres de cette troisième partie, nous avons cherché à dresser un bilan des enseignements de cette documentation sur la politique extérieure de ces royaumes et sur les principaux faits géopolitiques dont ils furent acteurs. À ce titre, nous avons choisi d'organiser notre propos par échelle géographique.

Dans un premier temps, nous nous sommes restreints aux relations locales et régionales,

c'est-à-dire d'une part aux relations entretenues entre les seuls royaumes du Sud-Sindjar mais également à leurs implications en Haute-Mésopotamie. En ce qui concerne les relations entretenues entre les royaumes du Sud-Sindjar, nous avons d'abord défini les principaux facteurs ayant eu une influence sur la nature de ces relations. En ce sens, elles furent probablement déterminées par un facteur tribal hérité du découpage de cet espace entre le Numhâ et le Yamutbal. C'est ainsi que l'on pourrait expliquer la rivalité séculaire entre les royaumes de Kurdâ et d'Andarig, respectivement peuplés par des populations numhéennes et yamutbaléennes. La politique du royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ, royaume numhéen, pourrait également avoir été en partie déterminée par des accointances tribales. Ainsi, il est notoire que Hadnû-rabi, que nous avions identifié comme une personnalité locale, fut longtemps allié de Kurdâ. Inversement, Asqur-Addu, qui était vraisemblablement originaire d'Andarig eut à faire face à une révolte de l'armée lorsqu'il s'imposa à la tête de ce royaume et il finit par s'allier au roi d'Andarig. Juger toutefois de l'importance de ce facteur est encore complexe. La documentation à notre disposition ne soulève ce facteur que de manière intermittente et plutôt dans la seconde moitié du règne de Zimrî-Lîm. Naturellement, on ne peut écarter l'idée que l'on soit là victime d'une illusion liée à l'absence de sources locales, toutefois nous avons préféré considérer que ce facteur identitaire ne fut qu'adjoint à des rivalités beaucoup plus politiques et qu'elle servit surtout à ces rois à mobiliser leurs pays.

En effet, ce sont surtout par des faits politiques que nos sources expliquent les relations entre royaumes du Sud-Sindjar. Celles-ci se manifestèrent toutefois de manière assez originale. En effet, nous avons d'abord questionné l'idée que ces rivalités puissent trouver leur justification dans la recherche d'une hégémonie locale mais nous avons finalement constaté que nos textes n'y répondent pas réellement. En réalité la documentation de l'époque de Zimrî-Lîm ne laisse que rarement entendre qu'un enjeu local, politique ou territorial, fut la cause de ces rivalités. Le seul que nous pourrions inclure dans cette perspective est le conflit qui opposa Andarig à Qaṭṭarâ à la fin de l'année ZL 3. Paradoxalement, ce furent davantage leurs ambitions partagées au nord du Djebel Sindjar, c'est-à-dire la manière dont ils se projetaient à l'échelle régionale, qui semblent avoir déterminé les relations entretenues entre les royaumes du Sud-Sindjar. Ainsi, à l'époque de Zimrî-Lîm, la concurrence entre les royaumes de Kurdâ et d'Andarig se manifesta le plus clairement, et de plus en plus brutalement, dans le bassin du Habur et dans la région du wadi Murr.

Le report de ces ambitions au nord du Sindjar, plutôt qu'au sud de celui-ci, explique également que les conséquences de ces rivalités se ressentent davantage à l'extérieur de la région qu'à l'intérieur de celle-ci. En effet, en considérant l'ensemble de notre période, peu de combats n'impliquant que les principautés du Sud-Sindjar eurent lieu dans les plateaux méridionaux. Quelques campagnes de pillage troublèrent effectivement le calme local, certaines villes changèrent

également de main, mais aucune incidence notable ne peut être attribuée à ces seules rivalités. En revanche, les conséquences de ces rivalités locales et de l'ambition de ces rois furent beaucoup plus importantes en Haute-Mésopotamie et à l'échelle internationale. Les rois d'Andarig ou de Kurdâ n'eurent de cesse de chercher à rallier à eux les rois du bassin du Habur, de mêler leur propre combat à ceux de ces royaumes. Ce fut le cas à plusieurs reprises durant le règne de Zimrî-Lîm, et cela l'était encore à l'époque des archives de Tell Leilan. Ainsi, les relations locales eurent très rapidement une portée régionale et il ne fait pas de doute que les politiques des rois de Kurdâ et d'Andarig furent parmi celles qui déstabilisèrent le plus la Haute-Mésopotamie.

Les ambitions de ces rois eurent également certaines répercussions sur l'ordre politique international, c'est-à-dire sur les relations entre les grandes puissances de l'époque. Paradoxalement, ce ne fut pas parce qu'ils participèrent à des combats loin de chez eux, ce qui n'est jamais réellement évoqué, mais parce qu'ils appelèrent régulièrement à l'intervention de ces rois dans leur région. En somme, ils cherchèrent régulièrement à tirer parti des relations complexes entretenues entres les grandes puissances de l'époque, soit pour remettre en cause des relations préexistantes avec elles, soit pour obtenir un soutien militaire qui leur permettrait d'assouvir leurs prétentions locales et régionales. Ainsi, pour le seul règne de Zimrî-Lîm à Mari, nous pouvons attribuer à l'un ou l'autre de ces rois des responsabilités lors des interventions d'Ešnunna, de l'Élam, d'Ekallâtum et finalement de Babylone en Haute-Mésopotamie, donc dans la plupart des grands conflits de l'époque. Cela nous amène naturellement à considérer les tenants et les aboutissants des relations entretenues entre ces grandes puissances et les royaumes du Sud-Sindjar.

En analysant la manière dont les rois du Sindjar s'adressaient à ces puissants rois durant le règne de Zimrî-Lîm, nous percevons nettement comment ils durent adapter leur politique aux changements intervenus durant ces treize années. Nous nous sommes dans un premier temps interrogés sur les facteurs qui présidaient au choix d'une alliance plutôt qu'une autre. Certains liens tribaux entre royaume, ou certains parcours personnels peuvent effectivement expliquer ces choix. Il semble toutefois que ce furent surtout le contexte international et les intérêts immédiats des royaumes du Sindjar qui prévalurent. L'épisode clé pour comprendre la politique de ces royaumes fut vraisemblablement la création du Royaume de Haute-Mésopotamie qui traumatisa profondément les autorités politiques locales, jusqu'alors indépendantes d'une influence extérieure, et qui permit au roi de Mari de s'imposer à eux comme un suzerain et un guide, après la chute de cette construction. Les royaumes du Sindjar cherchèrent dans un premier temps à conserver vis-à-vis du roi de Mari des relations égalitaires. Cela fut un succès pour le roi d'Andarig Qarnî-Lîm mais un échec pour la dynastie kurdéenne. Cette volonté d'indépendance à l'égard de ces grandes puissances s'estompa peu à peu au cours du règne de Zimrî-Lîm à mesure qu'il devint évident pour eux qu'ils ne

pourraient survivre sans s'ancrer dans l'influence de l'une ou l'autre d'entre elles. Si ces relations de vassalité restèrent choisies pendant un temps, notamment entre les années ZL 4 et ZL 12 durant lesquelles les rois du Sindjar invitèrent d'autres grandes puissances à intervenir dans la région pour contester la suzeraineté qu'exerçait Mari sur eux, elles leur furent ensuite imposées à mesure que ces grandes puissances s'agrégèrent en un nombre de plus en plus restreint. Il est notable ainsi que les trois royaumes du Sud-Sindjar rallièrent en même temps Hammu-rabi de Babylone, il est intéressant également qu'au temps des archives de Tell Leilan, ils ne contestaient plus l'autorité d'Alep sur la Haute-Mésopotamie.

En considérant ensuite le point de vue des grandes puissances, nous nous sommes en premier lieu interrogés sur ce qui les motiva à porter leur attention sur ces royaumes ou à répondre à leurs appels. Naturellement, les intérêts économiques que recouvrent le Sud-Sindjar ne furent certainement pas absents de leurs motivations, nous avions souligné toutefois que le contrôle de cet espace n'était jamais réellement l'objectif final de ces expéditions militaires. Il semble que ce soit davantage son rôle de carrefour pour les communications nord-sud et est-ouest qui motiva ces entreprises. En suivant l'idée de Dominique Charpin, le contrôle du Sud-Sindjar apparaît comme une étape indispensable pour les entreprises expansionnistes le long du Tigre et vers le bassin du Habur. Par conséquent, cet espace devint également stratégique pour les royaumes du Moyen-Euphrate et du Levant qui, manifestant leur propre intérêt pour la Haute-Mésopotamie, cherchèrent dans cette région à barrer la route aux royaumes concurrents de la vallée du Tigre et de Basse-Mésopotamie. Ce sont également les procédures mises en place par ces grands royaumes pour contrôler la région que nous avons essayé de préciser. En ce sens, nous avons préféré nuancer l'idée d'une opposition idéologique entre d'une part les royaumes qui prônaient le contrôle par la construction d'un réseau d'alliance et de liens de vassalités et d'autre part les royaumes qui mirent en place une politique impérialiste et centralisatrice. Même la politique du roi de Mari, que l'on aurait tendance à définir à son début par sa tolérance à l'égard des pouvoirs locaux, évolua avec la mise en place de plus en plus de moyens de surveillance et de contrôle. Elle qui prônait à la base le retour des dynasties légitimes sur leur trône chercha de plus en plus à établir son contrôle sur le choix des souverains dans la région, et fut même tenté à plusieurs reprises de placer Kurdâ sous une administration mariote. De la même manière, les quelques années couvertes par les archives de Tell Leilan suffisent à saisir le renforcement de la présence alépine dans la région. À l'inverse, le Royaume de Haute-Mésopotamie et celui de Babylone, à qui nous prêtons à raison les politiques les plus coercitives à l'égard des pouvoirs locaux, semblent tous deux s'être appuyés dans un premier temps sur des personnalités locales. La finalité est que : peu importe la politique envisagée en amont, les rivalités internes et l'ambition des personnalités locales qui rendaient le Sud-Sindjar

particulièrement instable, forçaient ces grandes puissances à renforcer leur présence dans cet espace et à mettre en place des procédures de plus en plus restrictives à l'égard des pouvoirs politiques locaux. Replacées dans la longue durée et à l'échelle du Proche-Orient amorrite, ces stratégies de contrôle confirment l'importance qu'avait acquis cet espace, et par conséquent les royaumes qui s'y étaient développés, dans le courant du XVIIIe siècle.

Il est à souhaiter que les interprétations suivies dans cette thèse, et les conclusions que nous avons pu en tirer, soient rapidement bouleversées et elles le seront probablement dès lors que de nouveaux éléments permettront de mettre en perspective et d'étayer les données actuellement disponibles. À ce titre, nous n'avons pas manqué de souligner les limites que nous imposait l'absence de sources locales et notamment celle des archives royales de ces trois principaux royaumes du temps du règne de Zimrî-Lîm.

Disposer d'une documentation locale nous permettrait d'abord de mettre en perspective les données transmises par les archives de Mari ou celles de Šehnâ/Šubat-Enlil en livrant sur les événements déjà connus ce « point de vue local » que nous avons cherché à déterminer mais qu'il n'est pas encore possible de saisir.

Ces archives locales nous permettront également d'aborder les nombreux aspects de la politique intérieure de ces royaumes auxquels les archives actuellement à notre disposition, parce qu'elles furent rédigées à l'étranger, ne s'intéressent pas. Elles pourraient notamment venir confirmer les séquences de règne de manière définitive et nous éclairer davantage sur l'identité de certains de ces rois.

Il faudrait souhaiter également que de nouvelles données viennent compléter celles disponibles sur certaines phases encore obscures de l'histoire de ces royaumes, pour lesquelles nous n'avons pu émettre que des hypothèses. Il s'agit, à titre d'exemple, de la période du Royaume de Haute-Mésopotamie durant laquelle l'identité et le rôle de certains personnages méritent d'être affinés. Il s'agit également de manière plus générale des périodes durant lesquelles l'attention du royaume de Mari se détacha du Sud-Sindjar.

Naturellement, nous pouvons souhaiter, enfin, que de nouveaux éléments viennent combler les périodes durant lesquelles nous ne disposons pour l'instant d'aucune documentation ou du moins qu'elles nous permettent de mieux les saisir. Il s'agit bien sûr et surtout des deux premiers siècles de cette période amorrite, période durant laquelle les Numhéens et les Yamutbaléens s'installèrent dans la région, et de la fin de celle-ci, depuis le conflit d'influence entre Babylone et Alep et jusqu'à l'intégration progressive du Sud-Sindjar au sein du Mitanni. Enfin, il s'agirait de mieux cerner les périodes de transition entre les différents corpus de texte derrière lesquelles nous ne pouvons que

deviner certains événements capitaux. Malgré la documentation découverte à Tell al-Rimah, nous avons vu qu'il était encore difficile de reconnaître les modalités du contrôle de Babylone sur ces royaumes entre 1762, date de la chute du roi de Mari et par conséquent la fin de ses archives, et le milieu du XVIIIe siècle, marqué à la fois par la mort de Hammu-rabi et le début de l'influence alépine sur ces royaumes.

Index des noms propres

Noms géographiques :

Abidiban : 150
Abu Fijé (wadi) : 55
Adallaya : 159, 160, 162, 424, 425, 447, 515, 632, 633, 660
Adê : 144-146, 444
Admum : 153, 154, 182, 242, 430, 441
Agâ : 545
Ajij (wadi) : 34, 37, 47, 48, 57, 82, 119, 164, 167, 190
Akkad : 7, 41, 129, 175, 179, 194, 505, 561, 567
Alep : 213, 236, 247, 249, 265, 365, 366, 368, 369, 384, 385, 506, 518, 519, 527, 529-533, 540, 542-544, 548, 549, 551, 552, 554-561, 564-566, 569, 590, 601, 634, 635, 668, 671, 673, 686, 692-695, 699, 702, 716, 717
Alilânum : 158, 285, 318, 348, 535
Allahad : 56, 63, 75, 79, 82-84, 87, 90, 95, 102-104, 106-109, 125, 138, 153, 182, 185, 187, 188, 195, 196, 199, 200, 213, 218-220, 226, 227, 268, 273, 283, 285, 287, 299, 326, 328, 330, 390, 395, 427, 480, 484-487, 489-491, 493, 494, 519, 524, 525, 538, 570, 571, 578, 584, 585, 587-589, 591, 593, 594, 596, 607, 613, 614, 625, 626, 659, 676, 677
Amaz : 80, 359, 448, 461-468, 473, 478, 480, 534, 535, 641, 660, 663
Amurrum (pays) : 351, 639
Anamaš : 547
Andarig : 11, 12, 47, 53-57, 63-64, 66, 72-75, 77, 79-84, 86-88, 97, 99, 102-104, 106-110, 114, 115, 120-125, 130, 134, 135, 137-139, 150, 151, 153, 155, 156, 159, 163, 165-167, 182, 185-188, 196, 199, 201-203, 205, 212, 215, 216, 218-220, 223-225, 227-235, 237, 239, 240, 250-253, 255, 261, 262, 264, 265, 268-270, 272, 273, 276, 278-297, 299-302, 306-311, 314, 315, 317-320, 326-328, 330-338, 345, 348, 352, 353, 370, 372, 376, 379, 381-383, 387-392, 394-397, 400, 401, 403, 405, 408, 410, 413-415, 417-437, 439-451, 459, 460, 462-482, 484-489, 491-494, 502-505, 508, 510, 514, 515, 518, 519, 521-526, 533, 538-540, 544-546, 548, 549, 551, 554-558, 570, 571, 578, 584-594, 596-598, 600-602, 610, 612-615, 620, 621, 625-628, 631-643, 645, 646, 648-661, 663-667, 669-671, 674-679, 681-684, 692, 694, 700-703, 705, 709, 711, 714, 715
Aparhâ : 116, 136, 217
Appaya : 109
Apqum : 50, 52, 63, 141, 143-148, 152, 154, 155, 222, 225, 513
Apû : 108, 109, 332, 333
Apum (pays) : 49, 52, 102, 108, 109, 149, 150, 160-162, 252, 256, 274, 281, 282, 290, 291, 296, 317, 330, 338, 359, 390, 392, 396, 418, 426, 429, 464, 465, 482, 532-541, 544-546, 548-557, 561, 562, 564-566, 613, 633, 642, 659, 662, 663, 694
Aramânum : 102, 103, 400, 405, 415
Arhinânum : 92-94
Arrapha : 82, 147, 162, 216, 515, 691
Ašân : 105, 112, 141-143, 146, 154, 231, 429, 444, 515, 520
Ašihum : 88, 157-162, 285, 318, 348, 423-426, 444, 447, 633, 636, 641, 660, 661
Ašlakkâ : 238, 248, 249, 258, 259, 263, 275, 362-364, 369, 448, 466, 467, 481, 489, 491, 494, 496, 541, 547, 593, 667
Ašnakkum : 95, 183, 193, 238, 251, 252, 272, 328, 360-363, 370, 371, 382, 388, 448, 466-468, 481, 489, 500, 541, 642, 691
Azamhul : 70, 160, 534
Azuhinnum : 150-153, 158, 231, 273, 308, 318, 347, 398, 410, 423, 463, 477, 481, 514, 515, 545
Babylone : 6, 13, 43, 57, 79, 115-117, 119, 128, 130-132, 135, 136, 142, 176-178, 183, 191, 196, 202, 209-211, 214, 226, 239, 244-247, 249, 265, 266, 269, 277, 278, 284, 286, 289, 299, 302, 308-311, 321, 323-325, 327, 329-331, 335, 336, 345, 349, 352, 356, 357, 365-369, 371, 372, 374, 376-387, 390, 393, 394, 396, 397, 402, 403, 405, 406, 416, 419, 420, 422, 426, 436, 438-440, 449, 452, 454, 455, 458-460, 465, 468-473, 475-482, 484-508, 510-515, 518, 519, 521-527, 529-531, 533, 541-543, 549, 551, 556, 558-569, 577, 587-590, 596, 599-601, 606, 607, 609, 612, 614, 615, 617, 622, 625, 626, 632-636, 642,

645, 646, 650, 656, 657, 660, 668, 669, 671, 673-678, 680-686, 692-696, 700, 702, 705, 715-718
Badrum : 95, 96, 513
Balih (fleuve) : 51, 143, 185, 193, 316, 556
Binanu : 50, 144, 145
Bînum : 474
Burullum : 194, 398, 410, 691
Burundum : 251, 252, 273, 659
Damrum : 115, 178
Dara (wadi) : 364
Dêr : 385
Diniktum : 392
Diyala (wadi) : 51, 57, 116, 129, 176, 177, 285, 498, 562, 567
Djagh-djagh (wadi) : 69, 151, 354
Dûr-Samsu-iluna : 562
Dûr-Sîn : 82
Dûr-Sûmû-Epuh : 346
Ekallâtum : 43, 49, 50, 53, 74, 78, 79, 82, 87, 94, 97-103, 112, 123, 127, 140-142, 144, 145, 154-157, 162, 164, 194-196, 198, 199, 204, 205, 210, 216, 220, 233, 238, 248, 261, 268, 269, 271, 285, 324, 332, 336, 365, 376-380, 382, 383, 386-388, 390, 392-394, 397, 400-406, 408-410, 415-418, 421, 427, 429-433, 436-439, 441, 442, 444-446, 449-459, 463, 465, 466, 468, 484, 486, 496-498, 503, 507, 535, 562, 581, 585, 595, 596, 613, 628, 636, 638, 643, 653, 656, 661, 669, 673-676, 678, 679, 681, 682, 685, 687, 688, 690-694, 712, 715
Élam : 150, 155, 159, 226, 309, 316, 321-331, 334-336, 339, 341, 344, 347, 349-366, 368-381, 383-388, 390, 393, 394, 396, 401, 416, 422, 423, 425-426, 432, 455, 459, 468, 471, 477, 484, 488, 496, 497, 500, 501, 505, 531, 587, 589, 596, 609, 613, 628, 632, 634, 636, 637, 642, 652, 656, 661, 669, 676, 681, 684, 685, 692, 693, 701, 702, 715
Elbum : 371
Eluhut : 52, 251, 252, 288, 299, 448, 464-467, 481, 489, 494, 495, 537, 538, 542, 557, 590, 667
Emar : 141
Eqlum-bana : 443
er-Radd (wadi) : 46, 148, 149, 158, 252, 277, 358, 548, 660
Ešnunna : 6, 32, 47, 49, 51, 72, 78-80, 82, 86, 87, 97-100, 104-106, 109, 129, 147, 150, 151, 179, 183, 187, 188, 190, 194, 195, 208-211, 213-216, 220, 226, 227, 232, 236, 237, 240-242, 244, 247-249, 256-258, 260, 262, 264-289, 292, 298-301, 305-310, 320-333, 339, 345, 352, 354, 359, 364, 367, 377, 379-381, 386, 387, 391-393, 397, 402, 410, 416, 418-420, 422, 431, 433, 435-439, 444-446, 449, 451-457, 468, 479, 484, 496-502, 505, 510, 523, 559, 561, 562, 565, 567, 582, 586, 589, 595, 596, 598-600, 602, 603, 609, 610, 612, 632, 634, 639-641, 645, 647, 656, 659, 661, 666, 670, 671, 673, 674, 676, 678, 680, 684, 685, 687, 689-694, 696-700, 704, 715
Euphrate (fleuve) : 6-8, 20, 25, 26, 30, 33, 37, 45, 49, 57, 58, 81, 82, 106, 126, 127, 167, 168, 176, 184, 190, 195, 208, 211, 213, 230-232, 234, 236, 237, 239, 255, 260, 267, 283, 297, 316, 345, 367, 385, 399, 446, 473, 474, 495, 498, 499, 505, 506, 531, 556, 558-560, 565-567, 690, 691, 693-695, 705, 708, 716
Gaššum : 95, 108, 109
Grand Zab (wadi) : 51, 455
Gutium : 497, 498
Habannum : 95
Habur (fleuve) : 7, 8, 12, 17, 20, 25-28, 33-36, 44-46, 48-55, 57, 58, 60, 62, 65-66, 68-70, 72, 73, 79-82, 84, 86, 88, 90, 98, 126, 127, 131, 134, 139, 143, 148, 150, 151, 157-159, 163-166, 168, 178, 181, 183, 184, 190, 193-195, 219, 223, 231, 232, 235, 236, 238-240, 252, 257, 265, 267, 270, 272, 275, 276, 292, 294-296, 305, 306, 308-311, 316, 317, 319, 320, 325, 334, 350, 353, 355, 356, 362, 364, 365, 369, 371, 393, 398, 399, 426, 432, 440, 444, 447, 460, 480-482, 484, 493, 494, 500, 515, 525, 528, 529, 533-535, 537, 544, 547, 549, 551, 552, 555, 556, 558, 559, 561, 562, 565-567, 575, 593, 655, 658-668, 686, 690, 691, 693-695, 699, 701, 705, 708, 714-716
Haburâtum : 52, 213, 515
Halaf : 40
Halman : 281, 285
Hamadânum : 105, 106, 112, 153, 154, 156, 157, 241, 242, 299, 440, 441
Hâmiqâdum : 95
Hana (pays) : 559-561, 565, 566, 693, 695
Hanat : 336
Hanzat : 136, 310
Harbê : 79, 91, 104-106, 112, 209, 211, 236, 299, 300, 424, 440, 446, 473, 474, 667

Harrâdum : 236, 474, 559, 560, 565, 567
Hatnum : 146, 147, 152, 155, 156, 161, 347, 448, 452, 453, 514, 515, 660
Hazzikkânum : 274, 277, 294, 295, 631, 660
Hirîtum : 379, 386-388, 390, 392, 394, 635
Hiršiphi : 443
Hiṣârum : 49, 98, 99, 103, 450
Hît : 211, 302, 308, 309, 367, 468, 473, 474, 487
Hubšâlum : 106-109, 299, 492, 538, 544
Hurâṣum : 273, 286, 306, 339, 544, 545
Hurrâ : 466
Hurwaš : 443
Hušlâ : 319, 320
Ida-Maraṣ : 7, 20, 47, 71, 79, 95, 104, 106, 118, 127-129, 136, 138, 149, 179, 185, 237, 243, 260, 271, 274, 277, 288, 297-300, 305, 312, 339, 350, 351, 355-357, 362, 367, 371, 393, 443, 446, 448, 466, 482, 484, 540, 548, 556, 561, 568, 609, 611, 649, 650, 667, 688, 699-701
Ilân-ṣurâ : 70, 72, 79, 84, 90, 148, 149, 151, 156, 160, 162, 258, 269, 274, 283, 295, 296, 301, 305, 312, 315, 317-320, 336, 338, 343, 354-358, 360-362, 364, 373, 374, 382, 388-391, 425, 426, 441, 445, 448, 465, 467, 481, 494, 500, 503, 527, 535, 541, 547, 583, 631, 635, 641, 642, 646, 656, 658-660, 676, 684, 701
Isin : 66, 129, 183, 561, 567
Iyâtu : 158
Kahat : 149, 152, 157, 158, 193, 237-239, 246, 251, 271, 274, 275, 294, 295, 299, 320, 354, 410, 448, 488, 537, 540, 547, 548, 551-553, 660, 700
Kakkulâtum : 387
Kakmum : 531, 544, 548, 633
Kallâtum : 198, 207
Kaneš : 58, 179, 181, 188, 203, 511, 689
Karanâ : 43-45, 47, 49, 50, 53, 55, 56, 65, 73-79, 81-84, 86, 87, 91-95, 97, 99-104, 106, 109, 114, 120-125, 134, 138, 139, 141-144, 146, 148, 153-156, 167, 182, 186-188, 197-199, 202, 203, 207, 213-216, 219-226, 228, 229, 231, 250, 255, 261, 262, 273, 274, 278, 279, 281-285, 299, 347, 397, 400-409, 411, 413-415, 417-422, 424, 428-430, 433-435, 437, 439, 441, 444, 448-458, 460, 469, 471, 477, 486, 488-490, 492, 493, 504-508, 510-516, 518-522, 525, 526, 537, 539-542, 563, 570, 578, 584, 590, 594-603, 607, 610, 614, 615, 621, 624, 625, 636, 637, 642, 643, 645-648, 652-657, 659, 661, 665-667, 678, 679, 687, 689, 690, 692, 701, 705, 708, 711, 714
Karkemiš : 30, 44, 158, 236, 366, 555, 556, 558, 693, 694
Kasapâ : 28, 32, 52-54, 63, 75, 84, 87-89, 103, 121, 158, 167, 275, 280, 297, 308, 446, 447, 492, 539, 545, 570, 571, 622, 626, 639, 649, 660
Kaspâtum : 540
Kawalhu/Kalhu : 51, 82, 140, 145, 146, 409, 456, 457
Kazallu : 116, 177, 179, 568
Kiduh : 465
Kiš : 115, 178
Kiškiš : 152
Kissura : 129, 568
Kiyatân : 94, 95, 450-453, 460, 463, 470
Kummulhum : 219
Kurdâ : 30, 32, 43, 53-57, 72-75, 77, 80-82, 84, 86-89, 97, 103, 104, 106, 107, 109, 110, 114, 115, 120-125, 127, 128, 130, 134-139, 147, 148, 150, 153-157, 159, 161-165, 167, 177, 182, 188-192, 197, 198, 201, 203-209, 211, 212, 215, 216, 220, 228-230, 239-262, 264, 267-269, 273-280, 282-287, 290-298, 300-322, 330, 332-334, 347, 348, 353, 354, 357, 359, 361, 371-376, 383, 387, 389, 390, 392-394, 396, 398-400, 404, 406, 410, 414, 415, 417-435, 437-439, 441, 442, 444-449, 452, 458, 460-467, 473, 476, 481, 482, 484, 489-492, 500-503, 505, 514, 515, 519, 524-526, 532, 538-542, 544, 545, 548-551, 553, 554, 557, 558, 564, 570, 571, 577-583, 585, 590, 596, 602, 603, 606, 607, 610, 612, 613, 615, 621, 622, 624-626, 628-641, 643, 644, 646, 648-661, 663-667, 669-671, 673-675, 677, 680, 682-685, 691, 698, 700, 701, 704, 705, 709, 712, 714-716
Kurdiššâtum : 458
Larsa : 66, 117, 128, 129, 132, 135, 141, 175-179, 183, 288, 321, 366, 379, 397, 439, 440, 455, 458, 468-472, 479, 480, 491, 496-498, 500, 559, 561, 562, 577, 657, 673, 692, 696
Latihum : 55
Luhayâ/Luhayân : 291, 294, 338-339, 390-391, 461, 631, 641, 661
Magrisa : 441
Mahanum : 568

Malgum : 129, 568
Mankisum : 109, 213, 322, 324, 332, 336, 365, 386, 387, 436, 488, 496-499
Mar'atâ : 101, 103
Marad : 116, 177
Mardamân : 52, 146, 149, 154-156, 194, 213, 239, 317, 453, 515
Mariyatum : 295, 296
Marratâ : 144, 145
Maškan-šapir : 128, 175, 179, 472, 567
Masminum : 448
Mazuradum : 425
Mulhân : 211, 216
Murr (wadi) : 36, 50-52, 68, 69, 148, 149, 151-154, 157, 161, 162, 537, 714
Mutiabal (pays) : 177, 366
Nagar : 52, 148, 149, 194, 195, 198, 207, 277, 362, 445, 481, 553, 691
Nagibum : 106, 107, 280, 281, 299
Nahur : 294, 305, 311-312, 339, 350, 356, 360-362, 364, 369, 370, 374, 401, 500, 637, 642, 700, 704
Namsûm : 386
Našilânum : 38, 48, 167, 197, 689
Nawali : 534, 650
Nihru : 534
Ninêt/Ninive : 140, 142, 146, 147, 409, 429, 444, 452-456, 514, 515
Nurrugum : 140, 147, 222-224, 231, 634, 691
Nusar : 38, 48, 49, 98-101, 103, 167, 407, 411, 437, 438, 441, 689
Opis : 213, 215
Pardu : 158, 294, 295, 633, 635, 660
Parparâ : 100, 101, 438, 457
Purattum : 105, 141, 142, 154, 182, 429
Putra : 562
Qâ et Isqâ : 136, 274, 276, 448, 465, 632, 660
Qabrâ : 92, 95, 147, 216, 217, 455, 691
Qasab (wadi) : 50, 100, 144, 457
Qaṇna : 266, 351, 368
Qaṭṭarâ : 11, 38, 43, 47-53, 55-58, 65, 67, 73-84, 86, 87, 91-103, 106, 109, 120, 122, 124, 125, 138, 143, 145, 147, 150, 153, 156, 163, 166, 167, 181, 187, 188, 195, 196, 199, 202, 203, 222, 229, 250, 261-265, 267-270, 273-275, 277, 279, 282, 283, 285-287, 290, 308, 309, 312, 314, 320, 326, 333, 371, 375, 376, 396, 400, 403, 406-409, 411, 414, 415, 418, 429, 438, 506-508, 511-514, 516-518, 520, 521, 530, 535, 539-542, 563, 564, 570, 571, 578, 593-595, 597, 598, 600-603, 610, 613, 621, 636, 643, 645, 646, 648, 652, 654-657, 659, 663, 665, 666, 670, 676, 678, 683, 684, 687, 689, 690, 700, 708, 709, 714
Qaṭṭunân : 54-56, 74, 82, 84, 88, 114, 121, 126, 127, 165-167, 236, 250, 255, 267, 275, 281, 282, 290, 299, 308, 309, 314, 317, 334-336, 338, 347, 364, 384, 398, 432, 440, 445, 471, 492, 523, 627, 649, 661, 674, 698, 704
Qirdahat : 238, 365, 552
Raknâ : 451-453, 460
Ramal (wadi) : 55
Râpiqum : 210, 213, 216, 260
Raṣûm : 55, 154-156, 427-430, 445, 653
Raṣûm-du-Yamutbal : 112, 164-167, 300, 319
Rataman : 96
Razamâ-du-Yamutbal : 43, 49-51, 56, 58, 76, 82, 86, 87, 91, 94, 97-103, 108, 109, 125, 138, 143, 147, 150, 167, 181, 216, 282, 400, 401, 403, 409, 427, 429, 432, 433, 435, 437-439, 444, 449-451, 453-457, 463, 602, 629, 689, 690
Razamâ-du-Yussan : 49, 52, 56, 86, 91, 98, 149-153, 155, 158, 159, 161, 181, 192, 268, 269, 273, 275, 278, 280, 286, 306, 307, 310, 311, 314-320, 330-332, 336, 338-340, 342, 343, 345-354, 358, 359, 366, 367, 372, 381, 395, 398, 399, 423, 426, 427, 488, 489, 499, 514, 518, 536, 538, 539, 544-546, 548, 554, 583, 631-633, 636, 637, 640, 642, 656, 658-660, 663, 664, 667, 675, 676, 684, 689, 700
Rumeilan (wadi) : 36, 44, 69, 148, 149, 151, 152, 156, 160-162, 291, 424, 447, 461
Sabum : 516, 540, 546, 563
Sadduwâtum : 49, 141, 142, 144, 222, 225, 261, 284, 419, 641, 646
Saggarâtum : 45, 127, 152, 158, 190, 235, 236, 243, 253, 274, 290, 308, 319, 334-336, 342, 384, 398, 399, 423, 440, 445, 567, 593, 607, 619, 646, 700, 704
Saknâtum : 306
Saphum : 102, 103, 317
Sapîratum : 116, 189-191, 197, 198, 209-211, 246, 247, 474, 535, 579, 580
Sapurratâ : 55, 165-167, 432
Saqâ : 50, 144, 145
Sippar : 473, 513, 561, 568, 600, 625
Suhûm (pays) : 20, 57, 74, 104, 164, 190, 210, 211, 213, 216, 236, 237, 247, 257, 262,

265, 266, 268, 271, 287, 289, 322, 324, 336, 367, 435, 436, 446, 463, 469, 474, 486, 579, 636, 691, 704
Sumer (pays) : 7, 41, 175, 468, 505, 559, 561, 567
Sûmum : 360
Susâ : 301, 360, 464
Suse : 323, 329
Tâdum : 151, 274, 319, 355, 373, 443, 445
Tagîda : 49, 98, 99, 101-103
Talhayûm : 364, 466, 609, 625
Tappišum : 466
Taraqum : 150
Tarmanni : 363
Tarnip : 183, 272, 691
Terhân : 55, 166
Terqa : 126, 127, 133, 211, 236, 275, 334, 344, 381, 384, 399, 440, 445, 559, 560, 566, 619, 651, 704
Tharthar (wadi) : 34, 37, 42, 47, 49-51, 53, 56-58, 78, 87, 97, 100, 102, 103, 108, 109, 119, 164, 167, 273, 333, 403, 416, 487, 659
Tigre (fleuve) : 7, 8, 25, 26, 28, 29, 31, 33, 36, 37, 48-54, 56-60, 62-64, 68, 69, 72, 73, 78, 79, 82, 90, 92, 93, 97, 102, 103, 117, 119, 129, 139, 140, 142-151, 153-156, 159, 161, 162, 180, 181, 185, 195, 213, 216, 217, 222-225, 231, 237, 239, 268, 284, 317, 322, 325, 332, 336, 345, 365, 387, 409, 410, 429, 439, 443-445, 452-456, 458, 479, 497, 498, 502, 505, 506, 513, 515, 525, 561, 562, 567, 569, 633, 634, 659, 661, 666, 667, 686, 688, 690-695, 708, 716
Till-abna : 443
Till-badi : 443
Tillâ : 152, 157, 158, 277, 295, 299, 358, 360, 362, 425, 428, 441, 444, 460, 535, 660
Tizrah : 232
Tuttul : 141, 210, 231, 236
Ugarit : 325, 342, 613
Upî : 322, 324, 336, 365, 366, 368
Ur : 6, 66, 69, 115, 152, 172, 174, 175, 559
Urkiš : 312, 339, 358, 360, 362, 363, 467, 481, 492, 700
Urpan : 534
Uruk : 129, 559, 561, 568, 627
Urzikka : 105, 156, 157, 430, 431, 438, 440, 441, 447
Yabliya : 216, 236, 474
Yahrurum (pays) : 119, 127, 132, 136
Yamhad (pays) : 213, 236, 320, 325, 331, 344, 350, 351, 366, 368, 560, 673, 697
Yapṭurum (pays) : 360
Yašibatum : 95, 96, 513, 621
Zabâlum : 285
Zahibân : 410
Zalmaqum (pays) : 7, 116, 136, 158, 180, 217, 229, 231, 349, 364, 365, 367, 385, 447, 500
Zalpah : 187
Zalwar : 206, 209, 239, 259, 581
Zamiyatum : 78, 92-94
Zanipâ : 50, 141, 143-147, 222
Zarhanum : 562
Zinnatân : 446
Zunnânum : 80, 163
Zurrâ : 95, 156, 157, 162, 255, 308, 309, 429, 430, 441, 448, 500, 501, 540, 556, 596
Zuzumara : 547
Šabišâ : 448
Šadlaš : 116, 177, 179, 568
Šagir : 96
Šathura : 534
Šehnâ : 12, 69, 73, 109, 149, 150, 160, 161, 194, 195, 506, 527-530, 532-536, 538, 540, 544, 546, 548-553, 555, 556, 558, 566, 568, 650, 664, 689, 692, 693, 703, 717
Šinah : 467, 481
Šinamum : 209
Širwun : 156, 162, 213, 424, 443, 515, 632, 633
Šišhun : 409
Šitullum : 208, 387, 436
Šubartum (pays) : 74, 80, 131, 251, 271, 273, 274, 306, 336, 377, 387, 389, 392-394, 484, 497-499, 509, 514, 517, 526, 530
Šubat-Enlil : 31, 69, 72, 73, 79-81, 87, 88, 101, 109, 141, 148, 149, 152, 158, 160, 163, 166, 194, 203, 205, 217, 219, 220, 231, 237, 239, 252-254, 256-258, 270-274, 279, 281-284, 291, 292, 294, 296, 308, 311, 335-337, 339, 342, 351-355, 358-361, 363, 375, 376, 379, 381-383, 385-388, 390, 391, 395-397, 400, 403, 416, 422, 423, 426, 432, 461-464, 467, 481, 488, 492, 506, 520, 521, 527, 528, 533, 534, 538, 587, 589, 595, 614, 633, 636, 639-642, 646, 659-663, 666, 667, 676, 677, 681, 684, 689, 692-694, 717
Šudâ : 443
Šuduhum : 370, 371, 609, 615

Šuhpad : 88, 90, 151, 158-160, 162, 424, 425, 428, 660, 661
Šunâ : 191, 359, 462, 464-467, 481, 492, 534, 641
Šunhum : 466
Šuprum : 546
Šurnat : 155, 156, 160-162, 354, 372, 373, 399, 444, 447, 452, 453, 456, 461, 535, 536, 547, 636, 660
Šurum : 547
Šuruzum : 152, 155, 360, 642
Šušâ : 562
Ṣarbat : 147, 155, 156, 284, 307, 508, 513, 514
Ṣidqum/Ṣidqân : 91, 104, 124, 417, 419, 423, 438, 443
Ṣubât-Eštar : 158, 194, 318, 348
Ṣubâtum : 90, 92-96, 146, 156, 194, 203, 453, 513
Ṭâbatum : 167, 441, 555, 557, 559, 560, 566

Noms de personnes :

Abdu-suri (homme de Karanâ) : 600
Abi-ešuh (roi de Babylone) : 567, 569
Abî-šadî (fonctionnaire mariote) : 483
Abî-Samar (condottiere) : 238, 605, 611
Abimekim (fonctionnaire mariote) : 124, 240-242
Abum-El (mariote?) : 392
Adal-šenni (roi de Burundum) : 251, 252, 659
Addu-bâni (éponyme) : 210, 217, 229, 230, 516, 527, 539
Addu-duri (reine de Mari) : 276
Addu-muballiṭ (fils de Warad-Sîn) : 218, 225-227, 586
Ahi-Dabih (général d'Andarig) : 555, 694
Ahi-Maraṣ (homme de Šehnâ?) : 547
Ahiyaya (éponyme) : 517, 562, 564, 565
Ahu-waqar (éponyme) : 292, 337
Akîn-Amar (homme de Hazzikkânum) : 294, 295
Amar-Sîn (roi d'Ur) : 115
Amat-Šamaš (sœur d'Iltani) : 513, 520, 600
Amînum (roi de Zalwar) : 206
Ammi-ditana (roi de Babylone) : 132, 566, 567
Ammi-ṣaduqa (roi de Babylone) : 129, 131, 132, 135, 567, 568, 682
Amud-pî-El (roi de Qaṭnâ) : 368, 370, 696
Amud-pî-El (roi de Šuduhum) : 609, 615
Amur-Ištar (éponyme) : 527, 543, 544, 551, 556, 564
Ana-Šamaš-têr (mariote) : 446, 447
Annalî (marchand d'Aššur) : 181
Aplahanda (roi de Karkemiš) : 366
Aqbu-Dadi (messager de Razamâ-du-Yamutbal) : 403
Arrapha-adal (roi de Širwun) : 162, 515
Arriyuk (roi de Kawalhu?) : 140, 409, 456
Asdî-Lîm (roi de Kahat) : 488
Asdî-Nehim (père de Yamṣi-Hadnû) : 537
Asdî-Nehim (prétendant à Talhayûm) : 609
Asqûdum (devin de Mari) : 126, 133, 226, 243, 302, 307, 309, 511, 589, 651
Asqûdum (éponyme) : 206, 216-217, 225
Asqur-Addu (roi de Karanâ + homonymes) : 76, 83, 93, 104, 186, 198-201, 214, 248, 255-257, 278, 363, 375, 397, 400-415, 417, 418,

420, 421, 427, 428, 430, 432-434, 437-439, 441, 443, 448-453, 456, 486, 487, 490, 492, 504, 507-510, 516, 549, 584, 590, 592, 595-603, 610, 613, 624, 625, 630, 643, 645, 646, 652-654, 657, 665, 669, 678, 679, 701, 711, 714
Asqur-Addu (prétendant à Nahur) : 294, 339, 341, 342, 350, 357-360, 373, 636-637
Ašmad (*merhûm*) : 95, 270
Aššur-kâšid (éponyme) : 527, 528
Aššur-Malik (éponyme) : 219, 220, 224, 225, 227, 228
Aššur-Malik (marchand d'Aššur) : 181, 217
Aššur-taklâku (éponyme) : 292, 337, 527, 563
Aštamar-Addu (roi de Kurdâ) : 116, 189-192, 197-198, 206, 240, 244, 255, 302, 578-583, 624, 625
Aštamar-Addu (roi de Kurdâ) : 525, 531, 532, 539, 544, 545, 547, 550, 553, 554, 557, 580, 633, 650, 664
Aštamar-Addu (homme de Razamâ) : 191-192
Atamar-Eštar (éponyme) : 194
Atamrum (roi d'Andarig) : 57, 81, 83, 104, 107, 109, 114, 121, 122, 134, 135, 143, 151, 159, 160, 162, 165, 187, 199-201, 215, 217, 218, 226, 227, 248, 268, 273, 325-353, 356, 357, 359, 360, 363, 364, 370-372, 374-383, 387-397, 399, 400, 402-406, 413-430, 432-434, 437, 439, 442, 443, 449, 454, 460, 464-466, 469-480, 482-492, 494, 503-505, 510, 521, 523, 536, 585-589, 591, 593, 596, 597, 600, 606, 607, 610, 613, 614, 620-622, 625, 626, 628, 631-633, 636-638, 641-643, 645, 653, 656, 657, 660, 661, 663, 665, 667, 669, 670, 675-678, 680, 681, 684, 692, 694, 701, 702
Atta (éponyme) : 511
Awi-kiriš (roi de Hurâṣum) : 306
Awil-Adad (fonctionnaire d'Andarig) : 337
Awîliya (éponyme) : 203, 217, 220, 224, 225, 228, 229
Aya-abu (*hâpirum* yamutbaléen) : 556
Aya-abum (roi de Šunâ) : 534
Ayaya (éponyme) : 511
Azubiya (éponyme) : 511, 527, 528
Azzu (homme d'Andarig) : 520, 522
Azzu-ena (homme d'Ašân) : 520
Bahdî-Lîm (fonctionnaire mariote) : 112, 334, 342, 343, 392, 414, 500, 642
Bahdî-Lîm (fonctionnaire de Kahat) : 552
Bajjânu (fonctionnaire de Šehnâ) : 528
Bannum (*merhûm*) : 133, 227, 232-237, 239-241, 593, 697
Bazatum (princesse de Kurdâ?) : 211
Belakum (roi d'Ešnunna) : 129, 179, 568
Bêlassunu (princesse de Karanâ) : 148, 513, 522, 600
Belšunu (fonctionnaire mariote) : 450
Bin-Dammu (fonctionnaire d'Alep) : 532, 549-551, 555, 703
Bini-Šakim (homme de Karanâ) : 600
Bunû-Eštar (roi de Kurdâ) : 50, 84, 86, 88, 121, 128, 134, 197, 198, 201, 206-211, 216, 217, 221, 228, 239, 254, 258-262, 264, 267, 272, 274, 276-280, 282, 284, 286, 290, 293-307, 310, 316, 422, 442, 525, 579-583, 592, 602, 606, 608-610, 612, 613, 615, 627, 628, 639, 644, 645, 649, 650, 660, 661, 670, 674, 689, 700, 704, 711
Bûnuma-Addu (homme de Kurdâ) : 212, 242, 251
Buqâqum (fonctionnaire mariote) : 100, 165, 367, 379, 402, 448, 449, 457, 460, 464, 474, 489, 494, 642
Buriya (roi d'Andarig) : 538, 540, 544-548, 550, 551, 554, 555, 557, 589, 590, 694
Dadu-rapi (homme de Karanâ) : 96
Dâduša (roi d'Ešnunna) : 211, 215
Dâirum (prince de Kurdâ) : 260, 301, 303, 578, 580, 581, 606
Damiq-ilišu (roi du Pays de la Mer) : 567
Dari-Epuh (roi de Šehnâ?) : 535
Dâriš-lîbûr (fonctionnaire mariote) : 165, 300
Ea-Malik (roi de Kahat) : 537, 552, 553
Enlil-Ipuš (responsable bédouin) : 301
Erišum II (roi d'Ekallâtum) : 194
Ewri (fonctionnaire de Šehnâ) : 161, 546
Gilgameš (roi d'Uruk): 627
Gimil-Šamaš (fonctionnaire de Kurdâ) : 313, 314
Gumuši (fonctionnaire d'Andarig) : 337
Habdu-Malik (fonctionnaire mariote) : 55, 56, 73, 81, 82, 87, 165, 166, 319, 399, 426, 430-441, 588, 625, 657
Habil-kînum (éponyme) : 527, 528, 531, 532, 534, 540, 541, 543, 544, 549, 551, 555-558, 633, 664, 702
Hadnî-Addu (fils d'Atamrum) : 587, 606

Hadnû-rabi (roi de Qaṭṭarâ) : 10, 77, 80, 84, 86, 147, 163, 166, 261-264, 267-270, 272, 274, 276, 278-282, 284, 287, 290, 308, 333, 334, 353, 372, 375, 376, 382, 393, 401-404, 406, 407, 410-415, 516, 526, 549, 593-595, 597, 598, 601-603, 610, 612, 613, 615, 636, 643, 645, 652-654, 656, 657, 678, 680, 683, 684, 690, 698, 711, 714
Hali-Hadun (*merhûm*) : 273, 276, 280, 297, 301
Halu-rabi (roi de Ṭâbatum) : 555, 557, 560
Halun-pî-umu (homme d'Andarig) : 533
Hammî-Epuh (fonctionnaire de Šehnâ) : 535
Hammî-talû (fonctionnaire de Kurdâ) : 314
Hammû-Etar (fonctionnaire mariote) : 30
Hammu-rabi (roi de Kurdâ) : 43, 80, 87, 88, 114-115, 120-121, 123, 134, 154, 163, 201-202, 215, 260, 298, 301-311, 314-316, 318-319, 321, 334, 357, 359, 372-376, 382-383, 397-400, 404, 417-419, 421-422, 424-434, 439, 441-442, 445-448, 453, 458, 461-462, 464, 467, 491, 500, 502-503, 525, 539, 549, 580-583, 585, 606-607, 613, 622, 624, 626-628, 630, 632, 636, 640-641, 644, 649, 656-657, 661, 667, 669, 674-675, 680, 682, 684, 700
Hammu-rabi (roi de Babylone) : 6, 13, 43, 116, 119, 128, 130, 132, 173, 177, 196, 210-211, 227, 244-247, 277-278, 309-310, 324, 327, 329-330, 332, 336, 345, 349, 352, 356, 365-369, 378, 380, 383-386, 393, 396-397, 426, 439, 455, 458-459, 468, 470-473, 476, 479, 482, 484, 487-488, 491-492, 495-497, 499, 501-502, 506-508, 510-512, 517-519, 521, 524, 526-531, 541-542, 558-560, 562, 565-566, 589, 599-600, 609, 612, 614-615, 642, 646, 657, 677-678, 682, 686, 688, 692, 685-696, 705, 716, 718
Hammu-rabi (roi d'Alep) : 368, 385, 531, 551-552, 555
Hammûsar (général d'Azuhinnum) : 398
Haqba-abum (homme d'Ilân-ṣurâ) : 356, 361
Haqba-ahum (fonctionnaire mariote) : 319, 320, 330, 332-334, 357, 372, 374, 389, 398, 403, 435, 610, 701
Haqba-Hammû (roi de Karanâ) : 76, 96, 106, 122, 148, 155, 161, 408, 409, 411-413, 415, 417, 418, 428, 441, 443, 447, 452, 453, 456, 460, 461, 493, 504, 507-513, 515-518, 520-522, 525, 526, 540, 543, 599, 600, 603, 607, 614, 643, 646, 647, 660, 679, 713
Haṣidân (homme de Kurdâ?) : 113, 261
Hâṣidânum (fonctionnaire RHM) : 65, 78, 92, 109, 141, 143, 144, 203, 205, 219-229, 231, 239, 261, 483, 563, 598, 659, 705
Haṣipna-ilu (général de Kurdâ) : 544, 545
Haštuttu (prince d'Andarig) : 588
Haya-abum (roi d'Apum) : 291, 292, 337, 351, 359, 381, 388, 642, 659, 666
Haya-Malik (éponyme) : 193, 208, 209
Haya-Malik (fonctionnaire de Kurdâ) : 277
Haya-sûmû (roi d'Ilân-ṣurâ) : 160, 258, 301, 305, 312, 316, 354-362, 364, 373, 374, 388-391, 394, 395, 425, 426, 428, 448, 493, 503, 583, 631, 635, 642, 656, 660, 684, 699-701
Hazip-Teššub (roi de Razamâ-du-Yussan) : 537, 539, 544, 546-550, 554, 633
Hazip-Teššub (fonctionnaire de Šehnâ) : 544
Hazip-Ulme (roi d'Ašihum) : 158, 159, 348, 423
Himdi-Šamaš (père de Haqba-Hammû) : 599
Himdiya (général puis roi d'Andarig) : 80, 83, 121, 333, 441, 448, 449, 451, 452, 460-465, 467, 468, 470, 477, 485-488, 492-494, 502-504, 521, 522, 524, 525, 528, 538, 589, 590, 600, 614, 646, 660, 670, 677, 713
Hulâlum (roi d'Allahad) : 83, 200, 217, 226, 486, 487, 489, 492-494, 519, 525, 538, 588-590, 614, 615, 677
Hulâlum (fonctionnaire du RHM) : 226, 588
Huzîrî (roi de Hazzikkânum) : 274, 277, 294-296
Ibâl-El (*merhûm*) : 46, 291, 328 339, 351, 363, 369, 371, 375, 389, 410
Ibâl-Addu (roi d'Ašlakkâ) : 238, 248, 362, 363, 369-371, 467, 481, 593
Ibâl-pî-El (*merhûm* et général mariote) : 82, 104-106, 108, 195, 196, 200, 272-273, 299, 300, 306, 343, 369, 374, 376, 379, 384, 386, 387, 390, 402, 416, 436, 609, 694
Ibâl-pî-El II (roi d'Ešnunna) : 32, 236, 242, 247, 265, 268-273, 279, 285, 287, 288, 324, 326-327, 334, 439, 485, 505, 562, 609, 632, 676, 691, 693, 696
Ibbiya (homme de Kurdâ) : 564
Ibni-Aššur (éponyme) : 194
Ibni-Addu (éponyme) : 194, 201, 209, 213, 214, 228
Ibni-Addu (roi de Tâdum) : 355, 356, 358, 359, 373

Iddiyatum (représentant mariote à Karanâ) : 99, 100, 123, 141, 142, 146, 154, 408, 409, 414, 419, 427, 429, 434, 438, 442, 444, 448-454, 457, 458, 460, 464, 483, 653, 702
Idna-Aššur (éponyme) : 203, 221
Ikšud-lâ-šêmêšu (condottiere) : 238, 605, 611
Ikûn-pîya (éponyme) : 200, 209, 211, 214, 216, 219, 220, 228, 598
Ila-Hadnû (roi de ?) : 557
Ilî-râm (officier de Karanâ) : 101
Ilî-Aqra (fils de Hadnû-rabi) : 603
Ilî-Šamaš (administrateur à Qaṭṭarâ) : 93, 564
Ilî-tillatî (militaire babylonien?) : 245
Iltani (reine de Karanâ) : 10, 13, 14, 32, 45, 76, 77, 83, 94, 96, 97, 142, 147, 504-508, 512-514, 516-522, 526, 528, 529, 535, 565, 599-601, 603, 705
Ilum-ma-mannum (fonctionnaire d'Ešnunna) : 454, 457
Iluna-Addu (roi d'Andarig?) : 185-187, 201, 202, 592, 598
Iluni (roi d'Ešnunna) : 559, 561
Ilušu-naṣir (fonctionnaire mariote) : 250, 258, 279, 281, 282, 640, 651
Imgur-Šamaš (fonctionnaire d'Ešnunna?) : 272
Inbatum (princesse de Mari) : 83, 120, 464, 484, 490, 494, 503, 504, 587, 676
Inganum (fonctionnaire d'Apum) : 557
Inib-šarri (princesse de Mari) : 467
Inzan (roi de Susâ?) : 360
Ipiq-Ištar (éponyme) : 516, 527, 528, 558
Išar-Lîm (espion élamite) : 355
Išhî-Addu (officier mariote) : 295, 317
Išhî-Madar (fonctionnaire du RHM) : 222, 244, 246, 254-256, 625
Iškur-mansum (gouverneur de Karanâ) : 563, 705
Iškur-zi-kalama (fonctionnaire RHM) : 222
Išme-Addu (roi d'Ašnakkum) : 328, 329, 362, 363, 370, 371, 382, 388
Išme-Dagan (roi d'Ekallâtum) : 45, 50, 51, 53, 87, 94, 95, 98-102, 104, 105, 112, 122, 123, 127, 134, 142, 147, 153-155, 157, 188, 199-201, 204, 205, 208, 212, 213, 215-217, 220, 223, 225-227, 231, 232, 237-241, 246, 248, 269, 271, 290, 309, 310, 332, 336, 375-380, 382, 387, 388, 390, 392, 397, 399-407, 409-412, 414-418, 420-422, 426-435, 437-442, 444, 445, 448-460, 463, 464, 466, 469, 470, 472, 484, 491, 496, 498, 500, 501, 503, 509, 524, 587, 596, 597, 602, 613, 628-630, 636-638, 645, 653, 657, 659, 667, 669, 674, 677, 678, 682, 687, 690-692, 694
Išme-Êrah (condottiere?) : 563
Išme-Ilum (éponyme) : 528, 558
Iṣi-Nabû (homme du Yamutbal) : 114, 370
Iṣi-Sûmû-abi (roi de Ṭâbatum) : 560
Iṣṣur-Sîn (prince d'Andarig) : 587, 588, 643
Itûr-Asdû (gouverneur de Nahur) : 244, 277, 278, 297, 306, 310-312, 339, 363, 370, 371, 596, 696, 700, 701, 704
Itûr-Malik (roi de Šuduhum) : 260
Ka'alalum (responsable bédouin) : 301
Kabi-Larîm (officier d'Andarig) : 558
Kabiya (roi de Kahat) : 294, 295, 299, 300, 354
Kadišhuš (fonctionnaire d'Ešnunna) : 386
Kakiya (fonctionnaire de Karanâ?) : 411
Kanisânu (roi de ?) : 535, 547
Kâpidum (fonctionnaire de Hazzikkânum) : 295
Kibrî-Dagan (fonctionnaire mariote) : 334, 381, 389
Kibsi-Addu (fonctionnaire mariote) : 106, 299, 446, 474
Kileš-Ewri (fonctionnaire d'Andarig) : 337, 338
Kirru (responsable bédouin) : 448
Kirûm (princesse mariote) : 358, 360
Kudur-mabuk (roi du Yamutbal/de Larsa) : 128, 129, 132, 177
Kudušuluš (roi de Suse) : 329
Kukkutânum (général de Karanâ) : 101, 122, 402, 407, 411-415, 417-420, 424, 428, 597, 610, 643, 645-647
Kunnam (fonctionnaire élamite) : 335-339, 352, 353, 355, 356, 359, 361-363, 375, 376, 381, 383, 385, 388, 669
Kurkudânum (éponyme) : 511
Kušiya (fonctionnaire de Kurdâ) : 491
Kuzuzzu (fonctionnaire de Šehnâ) : 544-546
Kuzzari (fonctionnaire de Kurdâ) : 309
Lâ'ûm (fonctionnaire de Mari) : 314
Lamassâni (princesse de Karanâ) : 600
Larîm-Numahâ (roi d'Aparhâ) : 116, 136, 217
Lawila-Addu (général d'Andarig) : 293, 342, 345, 359, 360, 381, 389-392, 395, 587, 631, 635, 637, 641-643, 645, 646

Lipit-Sîn (officier d'Ešnunna) : 456, 458
Liqtum (sœur de Zimrî-Lîm) : 251
Lu-Ninsiana (fonctionnaire du RHM) : 203
Mannum-balu-Ištar (fonctionnaire d'Andarig) : 160, 661
Mâr-Aššur (prétendant à Šubat-Enlil) : 257
Marduk-nišu (fonctionnaire de Babylone) : 418
Mašiya (fonctionnaire de Karanâ) : 522
Mašum (roi de ?) : 535, 545, 552
Masum-atal (homme d'Alilânum) : 285, 535
Memen-atal (fonctionnaire d'Andarig) : 337
Mênirum (fonctionnaire de Mari) : 402, 404, 407-409, 413, 414, 418, 471, 473, 474, 643
Meptûm (fonctionnaire de Mari) : 436, 446, 473, 486, 489, 490, 492, 504, 508, 679
Milki-Addu (?) : 234
Milki-Addu (fonctionnaire de Kurdâ) : 313
Mukannišum (fonctionnaire mariote) : 30, 414, 434
Munawwirum (général babylonien) : 450
Mut-Hatkim (général d'Ekallâtum puis de Babylone) : 486, 493, 504, 506, 508, 513, 514, 519-526, 538, 590, 614, 646, 702, 705
Mut-Asqur (prince d'Ekallâtum) : 380, 382, 403, 451, 454, 457
Mut-Numahâ (fils de Hammu-rabi de Babylone) : 116, 132
Muti-Addu (père de Qarnî-Lîm) : 591
Muti-Huršana (roi de ?) : 565
Mutiya (= Mutu-Abih ; roi d'Apum) : 529, 531-536, 543-545, 547-554, 557, 662, 664
Nabum-Malik (général de Babylone) : 486
Namiya (éponyme) : 194
Nannabatani (fonctionnaire de Karanâ) : 97
Naplânum (roi de Larsa) : 175
Napsûm (homme de Kurdâ) : 121
Napsuna-Addu (frère d'Iltani) : 148, 513, 600
Narâm-Sîn (roi d'Ešnunna) : 183, 194, 271, 690, 691
Nidnat-Sîn (général babylonien) : 367
Nimar-kûbî (éponyme) : 527
Niqmi-Adad (frère de Till-Abnû) : 547, 552
Nûr-Sîn (fonctionnaire mariote) : 330, 344
Pilah-Sîn (éponyme) : 527
Pirdup-šarri (turukkéen) : 293
Pirhen-atal (turukkéen) : 293
Pithana (roi Anatolien) : 564, 565
Puzur-Ištar (marchand d'Aššur) : 181
Puzzurum (homme de Terqa) : 566
Qarnî-Lîm (roi d'Andarig) : 12, 80, 82, 86-88, 106, 115, 121, 122, 163, 188, 227, 230, 233-235, 239, 241, 253, 255, 257, 261-264, 268-270, 272-276, 280-292, 295-297, 299-302, 305, 306, 308-312, 315-318, 322, 326-328, 330-335, 337, 338, 342, 351-354, 356, 359, 361, 362, 372, 375, 381, 382, 392-395, 402, 426, 460, 485, 487, 524, 585, 587-589, 591-594, 596, 598, 601, 602, 606, 608, 610, 612-615, 628, 631, 632, 638-641, 645, 649, 653, 654, 656, 659, 662, 666, 670, 671, 674-676, 678, 680-685, 691, 698, 700, 711, 715
Rigmânum (éponyme) : 202, 208, 209, 211-213, 215, 219, 228, 595, 598
Rîm-Addu (général d'Ekallâtum) : 486, 646
Rîm-Sîn (roi de Larsa) : 177, 366, 468, 696
Rip'i-Dagan (fonctionnaire mariote) : 319
Riš-Addu (?) : 599
Riš-Šamaš (éponyme) : 202, 205, 207
Saggar-abum (général de Kurdâ) : 86, 143, 279, 284, 297, 423, 631, 639-641, 644-646
Saggar-Ibâl (diplomate de Kurdâ) : 86, 121, 261
Sakirum (suhéen) : 366
Samiya (gouverneur de Šubat-Enlil) : 239, 253, 254, 256-258, 270, 272, 273, 442, 659
Sammêtar (fonctionnaire mariote) : 258, 275, 277-278, 299, 442
Sammêtar (roi d'Ašnakkum) : 260, 361-362, 370
Samsî-Êrah (roi de Tillâ) : 295, 358, 360, 441
Samsî-Addu (roi d'Ekallâtum) : 49, 64, 65, 75, 78, 95, 127, 132, 136, 140, 141, 146, 158-160, 168, 177, 183-188, 190-216, 218-222, 226-228, 230-233, 237, 238, 242-244, 248, 252-255, 261, 271, 292, 294, 321, 324, 333, 337, 395, 397, 405, 423, 448, 490, 517, 523, 535, 539, 562, 563, 566, 580, 581, 583, 585, 586, 592, 595, 598, 599, 614, 634, 667, 668, 683, 688, 691, 693-695, 697, 705
Samsu-ditana (roi de Babylone) : 567
Samsu-iluna (roi de Babylone) : 13, 129, 202, 506, 526-533, 542, 556, 558-567, 650, 692, 695, 703, 705
Sâmû-Addu (roi de Karanâ/Andarig) : 186, 188, 199, 201-203, 210, 212-221, 223-225, 228, 229, 255, 278, 326, 402, 448, 515, 592, 595-601, 615, 704
Sangara (homme de Tillâ) : 535
Sangaya (fonctionnaire d'Andarig) : 287

Sargon (roi d'Akkad) : 108
Simah-ilânê (roi de Kurdâ) : 115, 124, 125, 189, 191, 206, 209, 210, 212, 239, 240, 242-248, 250, 253-260, 293, 308, 442, 476, 578-583, 596, 606, 607, 612, 622, 624, 625, 627, 629, 640, 644, 673, 674, 682, 683, 685, 698, 704
Simti-hulluriš (officier élamite) : 386, 389-392
Sîn-ašârid (fonctionnaire d'Andarig) : 503
Sîn-eribam (fils de Warad-Sîn) : 187, 586
Sîn-išmenni (fonctionnaire de Kurdâ) : 314
Sûmû-dabi (roi benjaminite) : 245, 247
Sûmû-Epuh (roi d'Alep) : 346
Sûmû-la-El (roi de Babylone) : 115, 116, 132, 178
Sûmû-Lanasi (roi de Qâ et Isqâ) : 276
Sûmû-Numahâ (fils d'Aštamar-Addu) : 115, 116, 190, 191, 197, 198, 244, 578-581, 607
Sûmû-numhim (roi de Šadlaš) : 116, 177
Sûmû-numhim (roi de Kazallu/Marad) : 116, 177
Sûmû-Yamam (roi de Mari) : 193, 194
Sûmû-Yamutbal (roi de Damrum) : 115, 178
Šadum-adal (roi d'Ašlakkâ) : 238, 275
Šadum-Labua (roi d'Ašnakkum) : 466, 467, 478
Šadum-šarri (roi d'Azuhinnum) : 150, 151, 463
Šaknum (officier mariote) : 360, 642
Šamaš-dajjân (fonctionnaire d'Andarig) : 292
Šamaš-lamassašu (fonctionnaire d'Andarig) : 488
Šamaš-naṣir (fonctionnaire de Kurdâ) : 313
Šamaš-rabi (turukkéen) : 293
Šarraya (roi de Razamâ-du-Yussan) : 86, 150, 151, 158, 278, 306, 309, 310, 315, 317, 318, 322, 339, 340, 343, 346-348, 350, 354, 356, 394, 396, 426, 537, 583, 640, 656, 675, 684
Šarrum-andullî (fonctionnaire mariote) : 385, 387, 436
Šarrum-andullî (fonctionnaire de Kurdâ) : 293
Šarrum-kîma-kalima (roi de Razamâ-du-Yamutbal) : 76, 86, 98, 125, 353
Šaššarânum (fonctionnaire du RHM) : 141, 143, 144, 147, 154, 155, 222, 224, 225, 231
Šepallu (roi de Qaṭṭarâ?) : 163, 516, 518, 531, 540, 543-545, 547, 549, 553, 554, 557, 564, 601, 603, 662, 664
Šeplarpak (*sukkal* d'Élam) : 321
Šibtu (reine de Mari) : 165, 440, 482, 493, 531
Šimatum (fonctionnaire d'Ilân-ṣurâ) : 356
Šinurhi (roi de ?) : 547
Šu-bêlî (éponyme) : 527, 528
Šû-nuhra-halû (secrétaire du roi de Mari) : 432, 435, 503
Šubram (gouverneur de Šubat-Enlil) : 260, 301, 360, 361, 448, 464-467, 546, 661
Šukru-Teššub (roi d'Eluhut) : 481, 537, 538
Šumšu-lîter (fonctionnaire du RHM) : 222
Ṣabrum (éponyme) : 507, 511, 512, 515-518, 526, 540
Ṣillî-Ištaran (fonctionnaire d'Ešnunna) : 240
Ṣillî-Sîn (roi d'Ešnunna) : 379, 392, 393, 397, 436-439, 452, 454, 468, 496-498, 603, 609, 647
Ṣillilum (général de Kurdâ) : 121, 274, 297, 639, 640, 644, 645, 649
Ṣilliya (fonctionnaire d'Andarig) : 522
Ṣuriya (fonctionnaire d'Ilân-ṣurâ) : 356, 389
Takê (fonctionnaire de Šehnâ) : 546, 555, 650
Takê (fonctionnaire d'Alep) : 532
Takê (général d'Andarig) : 359, 391, 641-642, 645
Takka (roi de Tillâ) : 277
Tamarzi (roi de Tarmanni) : 260
Tarhiya (diplomate mariote) : 701
Tarim-Šakim (fonctionnaire du RHM) : 146, 208
Tariš-mâtum (fille de Sûmû-Numahâ) : 190, 191
Tatur-abnû (fonctionnaire mariote) :280
Teššena (homme de Kurdâ) : 558
Till-Abnû (roi de Šehnâ) : 31, 160, 161, 527-529, 535, 536, 538, 540, 543-557
Tiš-Ulme (roi de Mardamân) : 238
Turum-natki (roi d'Apum) : 252, 253, 256-258, 281, 442
Tutaya (éponyme) : 517, 562, 565
Ṭab-ṣilli-Aššur (éponyme) : 223-225, 230, 239
Ulluri (diplomate mariote) : 338, 339
Uṣur-ša-Aššur (éponyme) : 202, 517, 562, 563, 565
Warad-Šamaš (fonctionnaire de Kurdâ) : 313
Warad-Šamaš (homme de Karanâ) : 539
Warad-šarrim (fonctionnaire de Karanâ) :

43, 93, 94, 564
Warad-Sîn (roi d'Andarig) : 160, 187, 188, 199-201, 212, 215-229, 326, 395, 397, 485, 487, 584-586, 588-590, 592, 613-615, 629, 658, 704
Warad-Sîn (éponyme) : 517
Warad-Sîn (roi de Larsa) : 177
warki Aššur-taklâku (éponyme) : 202, 517, 562, 565
warki Išme-Ilum (éponyme) : 527
warki Ṭab-ṣilli-Aššur (éponyme) : 227, 232, 236
warki Ṭab-Ṣilli-Aššur (éponyme) : 230
Yabni-Dagan (diplomate mariote) : 301-303
Yadih-abum (roi de Hana) : 565, 566, 695
Yadruk-Addu (fils de Belassunu) : 600
Yaggih-Addu (général d'Ešnunna) : 326
Yagid-Lîm (roi de Mari) : 184
Yahdun-Lîm (roi de Mari) : 6, 13, 46, 49, 178, 183-201, 204, 205, 207, 216, 225, 229, 231, 233, 237, 248, 249, 255, 288, 525, 560, 566, 577-580, 583-586, 592, 595, 598, 651, 658, 668, 688, 691, 695, 698, 704
Yahmuṣ-El (fonctionnaire de Burundum) : 251
Yahûn-El (officier d'Andarig) : 332, 334, 638
Yakûn-Addu (diplomate de Kurdâ) : 313, 646
Yakûn-Ašar (roi de Šehnâ) : 527, 528, 535, 536, 543, 547, 552, 558, 561
Yakûn-Ašar (diplomate de Kurdâ) : 314
Yamṣi-Hadnû (roi de Kahat) : 537, 551, 557
Yamṣi-Malik (prétendant à Mari) : 260, 303
Yamṣûm (fonctionnaire de Mari) : 155, 336, 338, 343, 344, 354, 355, 357-360, 373, 374, 388, 389, 391, 392, 399, 454, 631, 641, 642, 701
Yanabbi-El (diplomate de Kurdâ) : 303
Yanṣib-Addu (homme du Numhâ) : 105, 153, 154, 196, 200, 212, 240-243, 247, 440, 491, 494
Yanṣib-Dagan (fonctionnaire mariote) : 319
Yanṣibum (fonctionnaire de Karanâ) : 450, 643, 646
Yanûh-Samar (fonctionnaire du RHM) : 141, 143, 144, 222, 224, 225, 261, 292, 294, 296, 359, 388, 391
Yapah-Sûmû-abum (roi de Hana) : 560
Yaqqim-Addu (gouverneur mariote) : 45, 243, 274, 290, 331, 335, 336, 338, 340-342, 344, 346
Yaqqim-Lîm (officier mariote) : 409
Yariha-abum (diplomate mariote) : 701
Yarîm-Addu (fonctionnaire mariote) : 379, 396
Yarîm-Dâdu (fils de Yanṣib-Addu) : 240, 243, 250
Yarîm-Lîm (roi d'Alep) : 366, 368, 531, 696
Yarkab-Addu (roi de Hanzat) : 136
Yarkiba-Addu (homme de Karanâ) : 520
Yasîm-Dagan (= Yassi-Dagan ; officier mariote) : 88, 93, 206, 258, 259, 262, 274, 281, 283-286, 296-298, 300-301, 323, 327-329, 609, 639, 640, 649
Yasîm-El (officier mariote) : 94, 104, 105, 107, 122, 124, 141, 154, 160-162, 313, 348, 397, 400, 402, 407-409, 411-414, 417-419, 422-425, 427, 429, 430, 440, 442-447, 450, 451, 456, 457, 460-462, 464, 470, 475, 477, 479, 480, 494, 638, 641, 643, 647, 702
Yasîm-Hammû (fonctionnaire mariote) : 100, 298, 458
Yasîm-Sûmû (fonctionnaire mariote) : 244
Yasliman (homme du Numhâ) : 113
Yasmah-Addu (fils de Samsî-Addu ; roi de Mari) : 45, 48, 95, 127, 141, 147, 184, 193, 197, 201, 205-208, 210, 213, 216-223, 225, 226, 229, 232, 236, 237, 523, 581, 586, 595, 599, 629, 689
Yašûb-Ašar (fils de Warad-Sîn) : 187, 586
Yašûb-Dagan (diplomate mariote) : 297
Yašûb-rabi (diplomate kurdéen) : 314
Yatâr-Malik (roi de Šuduhum) : 371
Yatâr-Salim (frère de Haqba-Hammû) : 413
Yataraya (fonctionnaire de Karanâ) : 521
Yatarum (gouverneur mariote de Qattunân) : 492
Yawi-Ila (roi de Talhayûm) : 364
Yumraṣ-El (roi de Qâ et Isqâ) : 274, 276, 448, 465
Zabzabu (éponyme) : 337
Zakira-Hammû (gouverneur de Qaṭṭunân) : 121, 290, 299, 317, 318, 336, 649, 674
Zakura-abum (*merhûm*) : 235, 251, 261, 593
Zaziya (roi des Turukkéens) : 146, 147, 263, 269, 284, 285, 410, 444, 456-458, 464, 500, 514, 641, 646, 671
Zigê (gouverneur d'Amaz) : 534
Zimrî-Addu (gouverneur de Qaṭṭunân) : 126, 243, 298, 301, 303, 320, 336, 341-343, 358, 409, 471, 473, 474, 634

Zimrî-Dagan (diplomate kurdéen) : 113, 261
Zimrî-Êrah (diplomate mariote) : 304
Zimrî-Hammû (fonctionnaire du RHM) : 202
Zimrî-Lîm (roi de Mari) : 13, 30, 32, 43, 46, 50, 56, 73, 75, 82, 86, 87, 94, 99, 106, 110, 118-120, 122, 124, 125, 128, 130, 136, 140, 141, 147, 150, 151, 155-159, 161, 163, 168, 178, 184, 186, 187, 189, 191, 192, 195-197, 199, 204, 206, 211, 212, 214, 225-227, 229-240, 242-271, 273-290, 292-302, 304, 305, 307, 309-312, 314-320, 322-326, 331, 332, 334, 337-352, 354-371, 374-378, 383, 384, 388-390, 392, 393, 395, 396, 399-402, 404-407, 414, 416, 418-423, 426, 428, 430, 431, 433-435, 439-443, 445, 448, 449, 464-477, 480-484, 486, 488-490, 492, 493, 495, 497, 498, 500, 501, 504, 506, 508, 513, 514, 519, 521, 523, 528, 530, 531, 533, 536-538, 541, 547, 549, 560, 561, 566, 578-580, 582-588, 591-602, 604-607, 609, 611, 612, 614, 615, 626-628, 633, 636, 638, 640-643, 649, 651, 652, 655, 656, 658-661, 663-678, 680-686, 688, 691, 694, 695, 697-704, 709, 711-715, 717
Zimrîya (roi de Zurrâ) : 429, 500, 502
Zû-Hatnim (roi de Šurnat) : 160, 161, 354, 447
Zuzu (roi de Šubat-Enlil) : 281, 282, 290-292

Noms de sites :

Balad Sinjar : 11, 25, 30, 34, 42, 44, 46, 54, 55, 62-64, 67, 79, 81, 84-88, 109, 709
el-Qsêbah : 88
Eski Mossoul : 146, 149, 156
Grai Resh : 64, 67, 87
Hatra : 99
Khirbat al-Abd : 69
Khirbet ed-Diniye : 474, 559, 560
Kordes : 84
Kültepe : 507, 511, 527
Qal'at Sherqat : 140
Sheikh Ibrahim : 28, 33, 34
Tell 'Ashera : 559
Tell 'Uwaynat : 154
Tell Abta : 97, 98, 100
Tell Abu Maria : 35, 50, 52, 62, 63, 78, 144, 148
Tell Abû Zahir : 156
Tell Afar : 9, 29, 33-35, 37, 42, 44, 54, 55, 62, 63, 66, 67, 78, 94
Tell al-Hawa : 13, 34-36, 44, 52, 54, 68, 69, 149-150, 152-155, 161, 178
Tell al-Rimah : 8, 10, 13, 32, 38, 43, 46, 49, 55, 63-65, 67, 73, 75-79, 81, 83-85, 90-96, 98, 99, 101, 103, 106, 111, 145, 154, 155, 170, 202, 262, 268, 443, 492, 504, 506-510, 512, 513, 515-519, 522-528, 530, 533, 537, 539, 541, 542, 559, 562, 570, 575, 577, 580, 589, 590, 601, 604, 678, 705, 709, 713, 718
Tell al-Samir : 161
Tell Aswad : 84
Tell Barri : 149
Tell Beydar : 70
Tell Brak : 52, 63, 84, 149, 194, 195, 277
Tell Djayyir : 166
Tell el-Šawr : 157
Tell es-Sadiya : 143
Tell Fadghami : 54
Tell Farfara : 70, 149
Tell Hadhail : 63, 67, 79, 81, 83, 107
Tell Hamoukar : 69, 149, 152
Tell Hanou : 70
Tell Hariri : 11, 117, 170
Tell Haruna : 154
Tell Haykal : 140
Tell Heyal : 52, 54, 63, 84, 89
Tell Hirbat Gamal : 55

Tell Huqna : 154
Tell Jaysârî : 156
Tell Khamira : 50, 78
Tell Khoshi : 8, 9, 11, 25, 40, 42, 46, 54, 57, 63, 64, 66, 67, 79, 81, 83, 85, 107, 109, 172, 570, 709
Tell Kuyunjik : 62
Tell Leilan : 12-14, 32, 66, 69, 70, 73, 81, 111, 149, 150, 161, 163, 195, 292, 487, 488, 506, 516, 518, 525, 527-530, 533, 541, 543, 550, 558-560, 565, 566, 568, 569, 578, 580, 581, 590, 591, 601, 650, 657, 662, 663, 686, 692, 693, 699, 711, 715, 716
Tell Ma'amr al-Kaway : 107
Tell Maqbara Adjaja : 55
Tell Meldah : 144
Tell Mohammed Diyab : 70, 534
Tell Mozan : 312
Tell Nimrud : 51, 62
Tell Qal'at al-Hâdî : 13, 161, 162
Tell Rumeilan : 152
Tell Seqar Fouqani : 70
Tell Şfuk : 55
Tell Shemshara : 634
Tell Silâl : 156
Tell Taban : 559, 560
Tell Taya : 8, 11, 42, 64, 65, 78, 92-95, 170, 172, 203, 570
Tell Zalat : 144
Tilmen Höyük : 206
Yarim Tepe : 9, 66

Table des matières

Remerciements....3

Introduction....5

Présentation générale des sources....8
Les travaux archéologiques dans le Sud-Sindjar....8
La documentation épigraphique....9
Les archives de Tell al-Rimah....10
Les autres archives du Sud-Sindjar....11
Les archives de Mari (= Tell Hariri)....11
Les archives de Tell Leilan....12
Autres archives retrouvées à proximité du Sud-Sindjar....13
Présentation de la démarche de recherche....15

Première partie : Le Sud-Sindjar amorrite : cadre géographique....19

1. Le milieu et les hommes dans le Sud-Sindjar amorrite....21

1.1. La documentation disponible....22
1.2. Géographie physique générale....25
1.2.1. Le massif du Sindjar....27
1.2.1.1. Morphologie....28
1.2.1.2. Hydrologie et climat....28
1.2.1.3. Faune et flore de la montagne....30
1.2.1.4. Représentation de la montagne....31
1.2.2. Les plateaux du Sud-Sindjar....32
1.2.2.1. Morphologie des plateaux du Sud-Sindjar....33
1.2.2.2. Hydrologie et climat au sud du Sindjar....33
1.2.2.3. Faune et flore dans les plaines du Sud-Sindjar....35
1.2.2.4. Les conditions au nord du Djebel Sindjar....36
1.2.3. La steppe au sud du Sindjar....37
1.2.3.1. Morphologie et climat de la steppe....37
1.2.3.2. Les ressources de la steppe....38
1.3. Géographie humaine : un espace favorable à l'installation de communautés....39
1.3.1. Un espace en marge ?....39
1.3.2. Agriculteurs et pasteurs au sud du Sindjar....41
1.3.2.1. Les ressources agricoles du Sindjar....41
1.3.2.2. Les ressources naturelles et la culture d'arbres fruitiers....44
1.3.2.3. L'activité pastorale dans le Sindjar....45
1.3.3. Un carrefour pour les communications et le commerce....48
1.3.3.1. Les itinéraires entre le Tigre et le Sud-Sindjar....49
1.3.3.2. Les accès au Triangle du Habur à travers les montagnes....51
1.3.3.3. Les communications internes au Sud-Sindjar et l'accès au Habur....54
1.3.3.4. Les pistes liant directement le Sindjar à l'Euphrate....57

2. Essai de géographie historique....59

2.1. L'état de la recherche....60
2.1.1. Les travaux archéologiques dans la région du Sindjar....62
2.1.1.1. Les prospections de Seton Lloyd en 1938-1939....62
2.1.1.2. Les fouilles de la British School of Archaeology in Iraq à Tell al-Rimah et Tell Taya..64
2.1.1.3. Travaux préliminaires à Tell Khoshi et Grai Resh....66

2.1.1.4. Les prospections autour du Djebel Sindjar....68
2.1.1.4.1. Les prospections autour de Tell al-Hawa....68
2.1.1.4.2. Les prospections de Jason Ur autour de Tell Hamoukar....69
2.1.1.4.3. Les prospections de D. J. W. Meijer....69
2.1.1.4.4. Les prospections autour de Tell Leilan....69
2.1.1.4.5. Les prospections de B. Lyonnet dans le Haut-Habur occidental....70
2.1.2. Les travaux des historiens....71
2.2. Localisation des toponymes anciens du Sud-Sindjar....74
2.2.1. Les capitales des royaumes du Sindjar....75
2.2.1.1. Karanâ (= Tell Afar) et Qaṭṭarâ (= Tell al-Rimah)....75
2.2.1.2. Andarig (= Tell Khoshi) et Allahad (= Tell Hadhail)....79
2.2.1.3. Kurdâ (= Balad Sindjar) et Kasapâ (= Tell Heyal)....84
2.2.2. Autres localités du Sindjar....89
2.2.2.1. La région de Karanâ/Qaṭṭarâ....91
2.2.2.1.1. Tell Taya : Zamiyatum ou Ṣubâtum ?....92
2.2.2.1.2. Kiyatân....94
2.2.2.1.3. Habannum....95
2.2.2.1.4. Les alentours de Qaṭṭarâ : Badrum, Yašibatum et Hâmiqâdum....95
2.2.2.2. Le wadi Tharthar, entre Qaṭṭarâ et Razamâ-du-Yamutbal....97
2.2.2.2.1. Razamâ-du-Yamutbal (= Tell Abta)....98
2.2.2.2.2. Hiṣârum et Tagîda....98
2.2.2.2.3. Parparâ....100
2.2.2.2.4. Nusar/Nasar....100
2.2.2.2.5. Mar'atâ....101
2.2.2.2.6. Aramânum....102
2.2.2.2.7. Saphum....102
2.2.2.3. Le centre du Sud-Sindjar....103
2.2.2.3.1. Ṣidqum....104
2.2.2.3.2. Harbê....104
2.2.2.3.3. Hamadânum-du-Yamutbal, Hamadânum-du-Numhâ....105
2.2.2.3.4. Nagibum (= Tell Ma'amr al-Kaway)....106
2.2.2.3.5. Hubšâlum....107
2.2.2.3.6. Gaššum....108
2.2.2.3.7. Apum....108
Conclusion....109
2.3. Numhâ et Yamutbal....110
2.3.1. Introduction....110
2.3.2. Le point sur les recherches....111
2.3.2.1. Les attestations du Numhâ et du Yamutbal....111
2.3.2.1.1. Le Numhâ et le Yamutbal comme ensembles géographiques et humains....112
2.3.2.1.2. Numhâ et Yamutbal dans la désignation d'individus....113
2.3.2.1.3. Numhâ et Yamutbal dans l'onomastique....115
2.3.2.2. Les premières hypothèses....116
2.3.3. Quelle acceptation politique pour les termes Numhâ et Yamutbal ?....119
2.3.3.1. Le Numhâ et le Yamutbal dans le Sud-Sindjar....120
2.3.3.1.1. Kurdâ et Andarig, capitales du Numhâ et du Yamutbal ?....120
2.3.3.1.2. Le Numhâ et le royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ....122
2.3.3.2. Numhâ et Yamutbal hors du Sindjar....125
2.3.3.2.1. Numhéens et Yamutbaléens hors du Sindjar....125
2.3.3.2.2. Les pays du Numhâ et du Yamutbal en Basse-Mésopotamie....128
2.3.4. Numhâ et Yamutbal : une tribu ou un toponyme ?....130
2.3.4.1. Numhâ et Yamutbal, deux tribus amorrites ?....131
2.3.4.1.1. Les données concernant le Numhâ....131
2.3.4.1.2. Les données concernant le Yamutbal....132
2.3.4.2. L'appartenance tribale et les relations entre royaumes à l'époque des archives de Mari

.....134
2.3.4.2.1. Le Numhâ, une tribu ou un clan benjaminite ?.....135
2.3.4.2.2. Le Yamutbal, un clan bensim'alite ?.....136
2.3.5. Conclusion.....137
2.4. Villes et pays en périphérie du Sud-Sindjar.....139
2.4.1. La rive droite du Tigre.....139
2.4.1.1. Ašal/Ašân/Asnâ et Purattum.....141
2.4.1.2. Sadduwâtum (= Tell es-Sadiya).....142
2.4.1.3. Apqum-de-Addu (= Tell Abu-Maria).....143
2.4.1.4. Zanipâ (= Tell Zalat/Tell Meldah).....144
2.4.1.5. Marratâ.....145
2.4.1.6. Adê/Adû.....145
2.4.1.7. Ṣubâtum « des-bords-du-Tigre » (= Eski Mossoul).....146
2.4.1.8. Ṣarbat.....147
2.4.2. Au nord du Sindjar.....148
2.4.2.1. Razamâ-du-Yussan (= Tell al-Hawa) et Azuhinnum.....150
2.4.2.2. Hamadânum-du-Numhâ (= Tell Haruna/Tell Huqna) et Admum (= Tell 'Uwaynat)…153
2.4.2.3. Raṣûm.....154
2.4.2.4. Hatnum/Hatnâ (= Tell Silâl ou Tell Jaysârî).....155
2.4.2.5. Urzikka et Zurrâ.....156
2.4.2.6. Ašihum et Tillâ.....157
2.4.2.7. Šuhpad (wadi Rumeilan).....159
2.4.2.8. Šurnat (wadi Rumeilan).....160
2.4.2.9. Adallaya.....162
2.4.2.10. Zunnânum.....163
2.4.3. Les marches orientales et méridionales du Sud-Sindjar.....164
2.4.3.1. Raṣûm-du-Yamutbal.....164
2.4.3.2. Sapurratâ.....165
2.4.3.3. Hatkum.....166
2.4.3.4. Našilânum.....167

Deuxième partie : Histoire du Sud-Sindjar aux XIXe-XVIIe siècles 169

Introduction.....170

1. Le Sud-Sindjar à la fin du IIIème et au début du IIème millénaire avant notre ère.....172

1.1. Les migrations amorrites et la chute de la IIIème dynastie d'Ur.....172
1.1.1. La migration amorrite à la fin du IIIème millénaire.....173
1.1.2. Numhéens et Yamutbaléens à la fin du IIIème millénaire.....174
1.2. Numhéens et Yamutbaléens au début du XIXème siècle.....176
1.2.1. Le Numhâ au début du XIXème siècle.....177
1.2.2. Le Yamutbal au début du XIXème siècle.....177
1.2.3. La seconde migration amorrite et l'occupation du Sud-Sindjar.....178
1.3. L'apparition des royaumes dans la région du Sud-Sindjar.....180
1.3.1. Qaṭṭarâ dans la documentation paléo-assyrienne.....181
1.3.2. Razamâ-du-Yamutbal et Razamâ-du-Yussan dans les textes paléo-assyriens.....181
1.3.3. L'absence de Kurdâ, d'Allahad et d'Andarig.....182
1.3.4. Bilan : une apparition tardive des pouvoirs politiques?.....182

2. Le Sud-Sindjar à la fin du XIXème siècle.....184

2.1. Le Sud-Sindjar à l'époque du règne de Yahdun-Lîm de Mari.....184
2.1.1. La situation à Andarig et Allahad.....185
2.1.1.1. Iluna-Addu, roi d'Andarig ?.....185

2.1.1.2. Sâmû-Addu, roi d'Andarig?....186
2.1.1.3. Warad-Sîn, roi d'Allahad ?....187
2.1.2. La question de Karanâ/Qaṭṭarâ....188
2.1.3. Le royaume de Kurdâ....189
2.1.3.1. Aštamar-Addu, roi de Kurdâ....189
2.1.3.2. Kurdâ et Sapîratum....189
2.1.3.3. Aštamar-Addu de Razamâ-du-Yussan....191
2.2. L'intervention de Samsî-Addu en Haute-Mésopotamie....193
2.2.1. Le contexte politique 193
2.2.1.1. L'affrontement entre Yahdun-Lîm et Samsî-Addu....193
2.2.1.2. Récits de l'entrée de Samsî-Addu dans le Sindjar....195
2.2.2. Les royaumes du Sindjar face à l'expansionnisme de Samsî-Addu....196
2.2.2.1. Aštamar-Addu et Bunû-Eštar....197
2.2.2.2. Qui règne à Andarig et Allahad ?....199
2.2.2.2.1. Qui règne à Allahad ?....199
2.2.2.2.2. Qui règne à Andarig?....201
2.2.2.3. Une situation inconnue à Karanâ et Qaṭṭarâ....202
2.2.3. Conclusion....204

3. Le Sindjar sous la domination de Samsî-Addu (1810-1775)....205

3.1. Les exils de Bunû-Eštar et de Simah-ilânê....206
3.1.1. Le récit de l'exil de Bunû-Eštar....206
3.1.2. La date de la fuite de Bunû-Eštar....207
3.1.3. Simah-ilânê à Ešnunna....209
3.1.4. Kurdâ après l'annexion....211
3.2. Sâmû-Addu et Warad-Sîn à Andarig ?....212
3.2.1. Sâmû-Addu....213
3.2.1.1. La chronologie de son règne....213
3.2.1.2. Les prérogatives de Sâmû-Addu....215
3.2.2. Warad-Sîn....216
3.2.2.1. La chronologie du gouvernorat de Warad-Sîn....216
3.2.2.2. Les prérogatives de Warad-Sîn....217
3.2.3. Warad-Sîn, successeur de Sâmû-Addu ?....219
3.3. Le gouvernorat de Hâṣidânum....221
3.3.1. Les prérogatives de Hâṣidânum 221
3.3.2. La disparition de Warad-Sîn et l'apparition de Hâṣidânum....223
3.3.2.1. Hâṣidânum, contemporain de Warad-Sîn ?....223
3.3.2.2. Hâṣidânum succède à Warad-Sîn après l'éponymie d'Awîliya ?....224
3.3.2.3. La disparition de Warad-Sîn....225
3.4. Conclusion : la région du Sindjar à l'époque du Royaume de Haute-Mésopotamie....228

4. Le retour de Zimrî-Lîm et la restauration des dynasties locales (1775-1773)....229

4.1. Les derniers jours du Royaume de Haute-Mésopotamie....230
4.1.1. Le contexte de la chute du Royaume de Haute-Mésopotamie....230
4.1.2. La constitution d'un nouvel ordre politique....232
4.1.2.1. Qarnî-Lîm s'empare d'Andarig....233
4.1.2.2. La prise de Mari et la redéfinition des zones d'influence....236
4.1.2.3. Reconquête et réorganisation de la Haute-Mésopotamie....237
4.1.3. Le retour de la dynastie kurdéenne....239
4.1.3.1. Yanṣib-Addu, roi ou gouverneur à Kurdâ ?....240
4.1.3.2. Le retour de Simah-ilânê à Kurdâ....243
4.1.3.3. Les implications internationales du retour de Simah-ilânê 246
4.2. Assistance et résistance à l'établissement de l'influence mariote....249

4.2.1. Les royaumes du Sindjar et le renforcement de l'influence mariote en Haute-Mésopotamie 250
4.2.1.1. Une participation de Kurdâ et d'Andarig dans la guerre contre les Benjaminites?.....250
4.2.1.2. Andarig et Kurdâ aux côtés d'Eluhut contre le roi de Burundum.....251
4.2.1.3. Une opération contre Šubat-Enlil.....252
4.2.2. La disparition de Simah-ilânê et l'intronisation de Bunû-Eštar à Kurdâ.....254
4.2.2.1. Kurdâ se détache de l'influence de Mari.....254
4.2.2.2. L'affaire d'Asqur-Addu.....255
4.2.2.3. Les relations entre Kurdâ et Šubat-Enlil.....256
4.2.2.4. Bunû-Eštar remplace Simah-ilânê.....258
4.2.3. Hadnû-rabi de Qaṭṭarâ.....261
4.2.3.1. Karanâ et Qaṭṭarâ durant les trois premières années du règne de Zimrî-Lîm.....261
4.2.3.2. Hadnû-rabi, vassal/gouverneur de Qarnî-Lîm?.....263

5. Le Sud-Sindjar durant la guerre entre Mari et Ešnunna (1772-1771).....265

5.1. Les royaumes du Sindjar lors de l'invasion du Suhûm par Ešnunna.....266
5.1.1. Les demandes d'aide du roi de Mari.....267
5.1.2. Le conflit entre Andarig et Qaṭṭarâ.....268
5.1.3. Les motifs de l'intervention d'Ibâl-pî-El II en Haute-Mésopotamie.....270
5.1.3.1 Les intérêts économiques et stratégiques de Šubat-Enlil.....270
5.1.3.2. Vaincre Išme-Dagan d'Ekallâtum.....271
5.1.3.3. Réédifier le « grand royaume d'Ešnunna ».....271
5.2. La montée d'Ešnunna en Haute-Mésopotamie.....272
5.2.1. La réaction des royaumes à l'entrée d'Ešnunna dans la région (début ZL 4).....273
5.2.2. Le temps de la diplomatie (mi-ZL 4).....274
5.2.2.1. Les démarches auprès des rois de Haute-Mésopotamie.....275
5.2.2.2. La rencontre à Babylone.....277
5.2.2.3. La proposition d'Asqur-Addu de tuer Qarnî-Lîm.....278
5.3. Le règlement du conflit en Haute-Mésopotamie.....279
5.3.1. Les combats dans le Sud-Sindjar à la fin de l'année ZL 4.....279
5.3.1.1. Le siège de Kurdâ.....279
5.3.1.2. Le siège de Nagibum.....281
5.3.1.3. Le siège d'Andarig et le pillage de Šubat-Enlil par les troupes alliées.....282
5.3.1.4. Ešnunna abandonne la région.....284
5.3.2. La recherche d'une issue politique au conflit.....285
5.3.2.1. Zimrî-Lîm modère ses alliés.....286
5.3.2.2. La conclusion de la paix.....287

6. La difficile prise en main de la Haute-Mésopotamie par Zimrî-Lîm (1770-1766).....289

6.1. Les tensions suite au règlement du conflit (fin ZL 5-début ZL 6).....289
6.1.1. La guerre de Bunû-Eštar.....290
6.1.1.1. Les prémices du conflit.....291
6.1.1.1.1. Qarnî-Lîm confirme son influence sur Šubat-Enlil.....291
6.1.1.1.2. L'affaire des *hâpirû* kurdéens à Mari et la rupture des relations entre les deux royaumes.....293
6.1.1.2. Les combats dans le bassin du Habur.....294
6.1.1.2.1. La bataille de Pardu.....294
6.1.1.2.2. Les pillages des Kurdéens dans le bassin du Habur.....296
6.1.1.2.3. Kurdâ et Andarig entrent en conflit ouvert.....296
6.1.2. La disparition de Bunû-Eštar et l'accession au trône de Hammu-rabi de Kurdâ.....298
6.1.2.1. La seconde montée d'Ešnunna.....298
6.1.2.2. L'expédition de Mari contre Kurdâ et la disparition de Bunû-Eštar.....300
6.1.2.3. La montée sur le trône de Hammu-rabi.....301

6.2. La tentative de réorganisation de la Haute-Mésopotamie par Zimrî-Lîm (ZL 6-ZL 7).....305
6.2.1. L'échec des premières tentatives de réorganisation de la région du Sindjar.....305
6.2.1.1. L'organisation de la région au début de l'année ZL 6.....305
6.2.1.2. Kurdâ à nouveau en lutte contre Andarig.....307
6.2.1.3. Kurdâ se rapproche de Babylone.....309
6.2.2. Le retour au calme.....310
6.2.2.1. L'expédition de Zimrî-Lîm dans le bassin du Habur (vi/ZL 6).....310
6.2.2.2. Le voyage de Qarnî-Lîm à Mari (ix/ZL 6).....312
6.2.2.3. De nouvelles négociations entre Kurdâ et Mari (mois v à vii/ZL 7).....313
6.2.2.4. Le nouveau statut du roi de Kurdâ.....315
6.3. Deux années de stabilité (fin ZL 7-fin ZL 9).....316
6.3.1. Mari confirme son influence sur la Haute-Mésopotamie.....317
6.3.1.1. La fête d'Eštar à Mari à la fin de l'année ZL 7.....317
6.3.1.2. De nouveaux contacts diplomatiques à la fin de l'année ZL 8 ?.....319
6.3.2. L'Élam intervient contre Ešnunna 321
6.3.2.1. Le soutien amorrite à la guerre contre Ešnunna.....321
6.3.2.2. Les dates de la guerre contre Ešnunna.....322

7. Le Sindjar durant l'invasion élamite (1766-1764).....324

7.1. L'Élam à l'assaut de la Haute-Mésopotamie (ii-viii/ZL 10).....325
7.1.1. Atamrum, préposé de l'empereur d'Élam à Ešnunna ? 326
7.1.1.1. L'exil d'Atamrum à Ešnunna.....326
7.1.1.2. Le rôle d'Atamrum durant la guerre entre l'Élam et Ešnunna 327
7.1.1.3. Atamrum, entre Ešnunna et Andarig.....328
7.1.2. Les menées d'Atamrum et l'entrée de l'Élam en Haute-Mésopotamie (iii-iv/ZL 10).....331
7.1.2.1. La disparition de Qarnî-Lîm.....331
7.1.2.1.1. La prise d'Andarig par Atamrum.....332
7.1.2.1.2. La participation de Hadnû-rabi de Qaṭṭarâ à la chute de Qarnî-Lîm.....333
7.1.2.1.3. La fuite et la mort de Qarnî-Lîm.....334
7.1.2.2. L'entrée de Kunnam à Šubat-Enlil.....335
7.1.2.2.1. L'entrée des troupes élamites en Haute-Mésopotamie et la prise d'Ekallâtum.….336
7.1.2.2.2. La date de la prise de Šubat-Enlil.....337
7.1.2.3. Atamrum assiège Razamâ-du-Yussan.....338
7.1.2.3.1. La mise en place du siège.....338
7.1.2.3.2. Le compte-rendu de Yaqqim-Addu sur les premières semaines de siège.....340
7.1.2.3.3. La suite du siège contée par Bahdî-Lîm et Zimrî-Addu.....342
7.1.2.3.4. La destruction de la tour de siège.....343
7.1.2.3.5. L'empereur d'Élam souhaite la levée du siège.....344
7.1.2.4. L'issue du siège de Razamâ-du-Yussan.....346
7.1.2.4.1. L'hypothèse d'une chute de Razamâ-du-Yussan.....346
7.1.2.4.2. Les contre-arguments à cette hypothèse.....349
7.1.3. Les royaumes de Haute-Mésopotamie face à la progression de l'Élam dans le bassin du Habur (iv à vii/ZL 10).....351
7.1.3.1. La confusion des premiers mois de l'intervention élamite (iv et v/ZL 10).....352
7.1.3.1.1. La neutralité des rois du Sindjar à la mort de Qarnî-Lîm.....353
7.1.3.1.2. Une campagne de Kurdâ contre Šurnat?.....354
7.1.3.1.3. La prise de Kahat par Haya-sûmû d'Ilân-ṣurâ.....354
7.1.3.2. L'Élam renforce son emprise sur le bassin du Habur (v à vii/ZL 10).....356
7.1.3.2.1. Hammu-rabi de Kurdâ se soumet à l'Élam.....357
7.1.3.2.2. Haya-sûmû se détache de l'influence mariote.....358
7.1.3.2.3. Les campagnes des armées élamites contre Urkiš et Amaz.....358
7.1.3.2.4. L'assassinat de Haya-abum par Lawila-Addu.....359
7.1.3.2.5. Ašnakkum et Susâ tombent aux mains des alliés de l'Élam.....360
7.1.3.2.6. Haya-sûmû rallie finalement le camp de l'Élam.....360

7.1.3.2.7. La résistance d'Ibâl-Addu à Ašlakkâ....362
7.2. Lutte et victoire contre l'Élam (viii/ZL 10-v/ZL 11)....364
7.2.1. La difficile construction d'une coalition amorrite....365
7.2.1.1. La constitution d'un axe Alep-Mari-Babylone....366
7.2.1.2. Les soutiens à Zimrî-Lîm dans le bassin du Habur....369
7.2.1.3. L'attitude des rois de Kurdâ et de Qaṭṭarâ....371
7.2.1.3.1. Kurdâ....372
7.2.1.3.2. Qaṭṭarâ....375
7.2.2. Le ralliement d'Išme-Dagan et d'Atamrum à la coalition amorrite....376
7.2.2.1. Dater l'exil et le retour d'Išme-Dagan....377
7.2.2.1.1. Išme-Dagan collabore avec l'Élam....377
7.2.2.1.2. L'exil à Babylone et la maladie d'Išme-Dagan....378
7.2.2.1.3. Bilan sur l'attitude d'Išme-Dagan durant l'invasion élamite....379
7.2.2.2. Le ralliement d'Atamrum à la cause amorrite....380
7.2.3. La victoire sur l'Élam....384
7.2.3.1. Le déploiement des troupes en Basse-Mésopotamie....384
7.2.3.2. La bataille de Hirîtum....386
7.2.3.3. Convaincre Haya-sûmû....388
7.2.3.4. La contre-attaque en Haute-Mésopotamie....389
7.3. Une nouvelle organisation du Sindjar au sortir de la guerre avec l'Élam....393
7.3.1. Les alliances d'Atamrum....394
7.3.1.1. La vassalité d'Atamrum envers Mari....394
7.3.1.2. Le rapprochement avec Babylone....396
7.3.1.3. Le rapprochement d'Atamrum et d'Išme-Dagan et le voyage de Hammu-rabi à Mari..397
7.3.1.3.1. Le voyage de Hammu-rabi de Kurdâ à Mari....398
7.3.1.3.2. Le rapprochement d'Andarig et d'Ekallâtum....400
7.3.2. Asqur-Addu monte sur le trône de Karanâ....401
7.3.2.1. L'arrivée d'Asqur-Addu sur le trône de Qaṭṭarâ....401
7.3.2.2. La responsabilité d'Išme-Dagan dans l'accession au trône d'Asqur-Addu....404
7.3.2.3. Le sort de Hadnû-rabi....406
7.3.2.4. Les difficultés des premiers mois de règne d'Asqur-Addu....407
7.3.2.4.1. Išme-Dagan à la frontière du royaume....408
7.3.2.4.2. Les raids turukkéens....409
7.3.2.4.3. La révolte de Kukkutânum....411
7.3.2.4.4. Le voyage ajourné d'Asqur-Addu à Mari....413

8. La remise en cause de la suzeraineté mariote (1764-1762)....416

8.1. La formation des alliances et les prémices du conflit (fin ZL 11)....416
8.1.1. L'alliance entre Karanâ et Andarig....417
8.1.2. Le conflit entre Kurdâ et Andarig....421
8.1.2.1. Les admonestations du roi de Kurdâ....421
8.1.2.2. Les campagnes d'Atamrum....422
8.1.3. L'alliance de Kurdâ et d'Ekallâtum et la campagne d'Išme-Dagan à l'est du Sindjar....427
8.1.3.1. La rencontre d'Išme-Dagan et de Hammu-rabi à Raṣûm....427
8.1.3.2. La campagne d'Išme-Dagan à l'est du Sindjar....429
8.2. L'aggravation du conflit (i-vi/ZL 12)....430
8.2.1. La médiation de Mari et l'entrée en guerre des Ešnunnéens....431
8.2.1.1. La mission de Habdu-Malik dans le Sindjar....431
8.2.1.2. L'alliance d'Ešnunna avec Išme-Dagan....435
8.2.2. L'expédition de Zimrî-Lîm et le statu quo (iii à v/ZL 12)....439
8.2.2.1. L'expédition de Zimrî-Lîm dans le bassin du Habur....440
8.2.2.2. Une brève trêve 442
8.2.3. De nouvelles tensions (v à ix/ZL 12)....445
8.2.3.1. L'offensive de Hammu-rabi de Kurdâ au nord du Sindjar....446

8.2.3.2. Une nouvelle offensive d'Išme-Dagan....449
8.3. La fin du conflit et ses conséquences (vi-ix/ZL 12)....451
8.3.1. La chute d'Išme-Dagan....452
8.3.1.1. La suite du conflit au nord du Sindjar....452
8.3.1.2. Le retrait des Ešnunnéens....453
8.3.1.3. L'offensive des Turukkéens contre Ekallâtum....455
8.3.1.4. Išme-Dagan abandonne Ekallâtum....457
8.3.2. De nouveaux troubles dans le bassin du Habur....460
8.3.2.1. La campagne de Himdiya contre Amaz....461
8.3.2.2. Les révoltes en Haute-Mésopotamie à la fin de l'année ZL 12....466

9. Le Sindjar après la chute de Zimrî-Lîm (1762-1728)....468

9.1. Le déploiement de Babylone dans le Sindjar (fin ZL 12- début ZL 13)....469
9.1.1. Le voyage d'Atamrum et l'arrivée des contingents babyloniens....470
9.1.1.1. Le voyage vers Babylone....470
9.1.1.2. Les conditions de son retour à Andarig....473
9.1.1.3. Atamrum, entre Mari et Babylone....475
9.1.1.3.1. Les motivations d'Atamrum....476
9.1.1.3.2. Renforcement du dispositif militaire babylonien dans le Sindjar....479
9.1.1.3.3. Les craintes de Mari....480
9.1.2. La mort d'Atamrum et la réorganisation du royaume d'Andarig par Babylone....482
9.1.2.1. Les échos à la disparition d'Atamrum....482
9.1.2.2. Babylone arbitre la succession d'Atamrum....485
9.1.2.3. La réorganisation de la région vue par Mari et les principautés du Sindjar....489
9.1.2.3.1. Une hostilité de plus en plus marquée entre Mari et Babylone....489
9.1.2.3.2. La résolution du conflit entre Kurdâ et Andarig par les Babyloniens....491
9.1.2.3.3. Asqur-Addu conserve une position neutre....492
9.1.3. La chute de Mari et le rôle des royaumes du Sindjar....493
9.1.3.1. Le cadre géopolitique de la chute de Mari....495
9.1.3.1.1. La victoire de Hammu-rabi sur Ešnunna....496
9.1.3.1.2. La prise de Mari....498
9.1.3.2. Le parti-pris des rois de Haute-Mésopotamie....499
9.2. Une continuité à l'heure de Babylone ? (Ha 31-Ha 43)....506
9.2.1. Le royaume de Karanâ/Qaṭṭarâ au temps de Haqba-Hammû....507
9.2.1.1. La datation des archives d'Iltani et le synchronisme avec les archives de Mari....507
9.2.1.2. Les conditions d'accès au trône de Haqba-Hammû....509
9.2.1.3. La question du titre de Haqba-Hammû....510
9.2.2. Le Sud-Sindjar au regard des archives d'Iltani....512
9.2.2.1. L'influence de Karanâ après Ha 31....512
9.2.2.2. La destruction du palais de Qaṭṭarâ....516
9.2.2.3. Le rôle de Mut-Hatkim et la situation à Andarig et Kurdâ....519
9.2.2.3.1. Mut-Hatkim, gouverneur babylonien du Sindjar?....519
9.2.2.3.2. Mut-Hatkim, roi d'Andarig?....521
9.2.2.3.3. Mut-Hatkim était-il originaire du Sindjar?....523
9.2.2.3.4. Kurdâ et Allahad à l'époque des archives d'Iltani....524
9.3. La Haute-Mésopotamie entre Babylone et Alep (Si 01- Si 23)....527
9.3.1. La situation internationale et les pouvoirs politiques en Haute-Mésopotamie d'après les archives de Tell Leilan....529
9.3.1.1. L'influence d'Alep sur la Haute-Mésopotamie....530
9.3.1.2. Le découpage politique de la Haute-Mésopotamie....533
9.3.1.2.1. Le royaume d'Apum....533
9.3.1.2.2. Razamâ-du-Yussan....536
9.3.1.2.3. Eluhut....537
9.3.1.2.4. Kahat....537

9.3.1.2.5. Andarig....538
9.3.1.2.6. Kurdâ....539
9.3.1.2.7. Karanâ/Qaṭṭarâ....539
9.3.1.3. Hypothèses sur le glissement de la région sous l'égide d'Alep....540
9.3.2. Les événements des éponymies de Habil-kînum et Amur-Ištar....543
9.3.2.1. Les combats de l'éponymie de Habil-kînum....544
9.3.2.2. La fin de la guerre et la montée sur le trône de Till-Abnû....549
9.3.2.3. Le renforcement de l'influence alépine....555
9.4. Le Sindjar à la fin de l'époque amorrite....558
9.4.1. L'évolution de la situation politique internationale....559
9.4.2. La reconquête babylonienne et le Sindjar....562
9.4.3. Le Sindjar et la naissance du Mitanni....567

Troisième partie : synthèse....573

1. Pouvoirs et institutions dans les royaumes du Sud-Sindjar....575

1.1. Les dynasties du Sud-Sindjar....576
1.1.1. L'état de la question....577
1.1.1.1. L'ordre de succession à Kurdâ....578
1.1.1.1.1. La famille d'Aštamar-Addu....578
1.1.1.1.2. Bunû-Eštar, un usurpateur ?....581
1.1.1.2. Les rois d'Andarig et d'Allahad....584
1.1.1.2.1. L'origine de la famille de Warad-Sîn : Andarig ou Allahad ?....584
1.1.1.2.2. La généalogie de la famille de Warad-Sîn....586
1.1.1.2.3. Himdiya et Buriya....589
1.1.1.2.4. Qarnî-Lîm, une personnalité locale ?....591
1.1.1.3. Les rois de Karanâ et Qaṭṭarâ....594
1.1.1.3.1. Le royaume de Karanâ, une construction tardive ?....595
1.1.1.3.2. La généalogie de la famille d'Asqur-Addu....598
1.1.1.3.3. Hadnû-rabi, roi de Qaṭṭarâ....601
1.1.2. La transmission du pouvoir royal dans les royaumes du Sindjar....604
1.1.2.1. La succession dynastique....605
1.1.2.2. Le consentement des pouvoirs locaux....608
1.1.2.3. L'aval du suzerain....611
1.2. L'entourage du roi : autres formes de pouvoirs....616
1.2.1. Les Anciens....618
1.2.1.1. L'identité des Anciens....618
1.2.1.2. Le poids politique des Anciens....623
1.2.2. Les armées du Sindjar....627
1.2.2.1. De l'importance des armées du Sindjar....629
1.2.2.1.1. Organisation générale des armées....629
1.2.2.1.2. Estimation des effectifs....634
1.2.2.2. Les officiers : quel rôle politique?....638
1.2.2.2.1. Essai prosopographique....639
1.2.2.2.2. Les gal mar-tu et le milieu politique....644

2. Les relations entre les royaumes du Sud-Sindjar....647

2.1. La place du facteur tribal dans les relations entre royaumes du Sud-Sindjar....648
2.1.1. Andarig/Kurdâ, un conflit tribal?....649
2.1.2. Un facteur de rapprochement entre Kurdâ et Qaṭṭarâ/Karanâ ?....652
2.2. Les rivalités politiques et territoriales....654
2.2.1. La question de l'hégémonie locale....655
2.2.2. Des ambitions communes au nord du Sindjar....658

2.3. Les conséquences de ces rivalités....664
2.3.1. Du conflit local au conflit régional....665
2.3.2. Des répercussions à l'échelle internationale....668

3. Les royaumes du Sindjar et les grands royaumes....672

3.1. Les relations entre les royaumes du Sud-Sindjar et les grands royaumes : constantes et évolutions 672
3.1.1. Rappel des alliances successives, royaume par royaume....673
3.1.1.1. Les alliances de Kurdâ....673
3.1.1.2. Les alliances d'Andarig....675
3.1.1.3. Les alliances de Karanâ/Qaṭṭarâ....678
3.1.2. Quelle logique dans le choix des alliances ?....679
3.1.3. Une volonté d'indépendance mise au rebut par le contexte international....683
3.2. L'attractivité du Sud-Sindjar pour les grands royaumes....686
3.2.1. Les intérêts économiques....687
3.2.1.1. Le Sud-Sindjar, grenier des puissances fluviales?....687
3.2.1.2. Le contrôle des pâtures....688
3.2.1.3. L'accès aux salines 689
3.2.1.4. Le contrôle des routes de commerce assyriennes....689
3.2.2. La maîtrise d'un carrefour stratégique....690
3.3. Les politiques de contrôle des grands royaumes sur le Sud-Sindjar....695
3.3.1. Se concilier les pouvoirs locaux....696
3.3.2. Mettre en place une représentation locale....699
3.3.3. Occuper et administrer directement les royaumes....703

Conclusion....707

Index des noms propres....719
Noms géographiques : 719
Noms de personnes : 724
Noms de sites : 731